UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

Class 054 Book PL Volume 5

Ja09-20M

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

APR 30 1975

APR 29 1975

JAN 29 1992

NOV 06 1991

JUN 02 2006

L161—O-1096

CINQUIÈME ANNÉE

PARIS
ADMINISTRATION & RÉDACTION
31, Rue Bonaparte, 31

CORNELL
UNIVERSITY LIBRARY
ITHACA, N.Y.

LA PLUME

(Année 1893)

1893

La Plume

LITTÉRAIRE ARTISTIQUE ET SOCIALE

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaire de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Léon DEQUILLEBECQ
Secrétaire de la Direction : J.-L. CROZE
Administrateur général : Louis MIOT

Frontispice composé et gravé à la pointe-sèche par MAURICE DUMONT

CINQUIÈME ANNÉE

PARIS
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
31, rue Bonaparte, 31

MDCCCXCIII

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 89. 1er Janvier 1893.

Sonnets

A Jean Moréas.

L'arme que m'a forgée aux rocs lipariens
Le Cyclope, artisan des flammes malfaisantes,
N'est pour mon bras trop lourde où d'autres sont pesantes,
Car elle doit frapper tes rivaux et les miens.

Malgré que d'Apollon je retienne des biens
Qui m'ont rendu fameux aux oreilles savantes,
Et que du laurier d'or mes tempes soient luisantes,
Mon orgueil ne s'attache à de pareils liens.

Pourtant ce n'est ton doigt qui les cordes dispose,
Ni cette fleur sans prix, la cyprienne rose,
Ni l'oiseau séculaire élevant haut mon vœu :

Une si noble ardeur encor ne les réclame,
Ains que ces forcenés ne rejettent leur âme
Par un autre trépas que de mon arc de feu.

Si l'espoir d'un laurier de semence inconnue,
O Lyre, te retient tout entière en ma voix,
Ceux-là seront chéris d'abord à qui je dois
De faire sonner haut une corde chenue.

Quand Phébus d'une pointe ardente et continue
Éclate encor caché par le revers des bois,
C'est un soleil puissant que sur l'arbre je vois
Dedans le crin d'un chêne approché de la nue.

Telle plus, noble Lyre, antique tu parais,
Des mains doctes pressant d'âge en âge les rais
Dorés, plus a grandi le chant que je commence.

Et pour que soit mon front aux Muses dédié,
Ronsard guidant le trait d'Apollon envoyé,
Aux tonnerres de l'aigle a r'enflammé la France.

RAYMOND DE LA TAILHÈDE.

153918

NOPCES ET FESTINS

Vos repas sont charmants, encore que modestes,
Grâce à ton art profond d'accommoder les restes
Du rôti d'hier ou de ce récent pot au feu
En hachis et ragoûts tels qu'on n'en trouve pas chez Dieu.

Le vin n'a pas de nom car à quoi sert la gloire ?
Et puisqu'il est tiré ne faut-il pas le boire ?
Pour le pain, comme on n'en a pas toujours mangé,
Qu'il nous semble excellent me semble un fait archijugé.

Le légume ne coûte rien ; et le fromage
Nous en usons en rois dont ce serait l'usage.
Quant aux fruits, leur primeur ce nous est fort égal
Pourvu qu'il y en ait dans ce festin vraiment frugal.

Mais le triomphe, au moins pour moi, c'est la salade ;
Comme elle en prend ! sans jamais se sentir malade,
Plus forte en cela que défunt Tragaldabas
Et j'en bâfre de cœur tant elle est belle en ces ébats.

Et le café qui, pour ma part, fort m'indiffère,
Ce qu'elle l'aime, mes bons amis, quelle affaire !
Je m'en abuse et j'en jouis pour elle, vrai !
Et puis je sais si bien que la nuit j'en profiterai...

Je sais si bien que le sommeil fuira sa lèvre
Et ses yeux, allumés encor d'un brin de fièvre
Par la goutte de rhum bue en trinquant gaiement
Avec moi, présage gentil d'un choc bien plus charmant !

PAUL VERLAINE.

HENRY BECQUE

D'AUTRES diront quel homme fut Henry Becque, peindront la vigueur de sa physionomie, l'âpre franchise de son caractère, d'autres analyseront par le menu ses pièces, ses critiques, ses ironies, tel ce feuilleton que publiait naguère *Figaro* et dont s'éjouit le monde des théâtres ; je ne veux parler ni de l'homme, ni du critique, ni de l'artiste mais de l'œuvre.

Ce serait beaucoup de prétention qne de la vouloir étudier en ces quelques lignes, quoique le nombre des pièces ne soit pas excessif. Les éssais de *Sardanapale* et de l'*Enfant prodigue* mis à part, restent : *Michel Pauper*, *La Navette*, *Les honnêtes femmes*, *Les Corbeaux*, *La Parisienne*. Ce bagage semble bien mince à côté par exemple des quatre cents pièces de M. Scribe ; mais, le bagage de Flaubert aussi est mince à côté de celui du père Dumas et cependant la place que Flaubert occupe à juste titre dans notre littérature est considérable. Eh bien, c'est, la place aussi qu'Henry Becque occupe dans notre théâtre que je voudrais montrer.

Quand cessant d'être l'industrie banale de quelques commerçants, le théâtre aura repris au milieu des autres arts le rang élevé qui doit être sien, si l'on regarde en arrière et que l'on cherche quel fut l'initiateur de cette renaissance, on trouvera le nom d'Henry Becque. C'est lui qui, s'inspirant des grands tragiques et de Molière, apporta au théâtre cet élément qui, ainsi que l'a dit Barbey d'Aurevilly « n'est pas tout mais vaut mieux que tout » La vie qui terrifie les vieux chicaneurs d'anatomie théâtrale si peureux devant elle.

Il ne s'agissait plus d'une manière, d'une école opposée à une autre école, du naturalisme combattant le romantisme et de la psychologie s'élevant contre les deux autres, il s'agissait du principe, de l'erreur même de tout théâtre. C'était un coup de pied lancé dans les cartonnages de la convention, les marionnettes jetées par terre, la destruction de tout ce faux art de ficelles, que doit aussi bien répudier l'art pur d'imagination et de rêve, que l'art vivant de l'observation ; c'était demander que tous ces hommes et ces femmes de vers ou de prose ne fussent plus d'invariables types, mais des êtres modifiables, doués d'une individualité, d'une volonté agissante, d'une âme en un mot.

Henry Becque est plus qu'un chef d'école c'est un réformateur qui modifia du tout au tout la base du théâtre. La pièce n'est plus d'après lui une caricature de la vie, ainsi que l'exigeaient les partisans du grossissement obligatoire, elle n'est plus la succession arbitraire de situations à effets, prétextes à couplets, à phrases redondantes et à mots ; elle est la vérité humaine, la vérité psychique rendues évidentes par la logique des caractères et l'expression juste des sentiments.

Ainsi, il a déterminé ce mouvemeut d'évolution lente que nous voyons s'opérer aujourd'hui dans le théâtre d'observation et qui commence à se manifester dans celui d'imagination.

Si plus tard on comprend mieux la partie de l'œuvre d'Henry Becque, pourra-t'on imaginer la somme d'audace qu'il aura fallu à ce maître pour oser l'entreprendre, au moment même où triomphaient Dumas, Sardou et Pailleron Se rendra-t'on compte du courage dont il dut faire preuve pour entrer en lutte contre tous les directeurs, comédiens et critiques encroutés dans des traditions de cabotinage qui sont comme l'Evangile du monde des théâtres ; et pour aller ainsi à l'encontre des habitudes et des goûts du public ? Car, Michel Pauper le dit : « Tous les mêmes les gens du monde, ils ne croient que ce qui est inventé. »

Plus que pour tout autre art, la lutte pour l'art dramatique aigrit et lasse. Peut-on se douter de tous les découragements qui viennent accabler l'auteur, — j'entends sérieux artiste, luttant pour une idée — livré à la meute boulevardière, rapace et sans vergogne des vaudevillistes, exterminé d'un mot par des pontifes qui ne discutent pas et devenu la proie des soiristes qui blaguent par métier et des premiers échotiers venus. Mais plus heureux que beaucoup, Henry Becque peut

e dire avec joie que tant de peines n'ont pas été erdues puisque maintenant ses idées triomphent t s'implantent peu-à-peu sur notre scène.

Il a fièrement donné le premier coup de bélier, 'autres sont venus à la rescousse qui ont ouvert ı brèche sous le feu des assiégés et aujourd'hui, ar cette trouée d'art faite dans le théâtre, avance résolument toute la jeune littérature ramatique demain victorieuse.

Telle est l'œuvre d'Henry Becque.

JEAN JULLIEN.

La Morale de la Jouissance [1]

A l'ombre de Renan.

'après MONTAIGNE, LAMETTRIE, HELVETIUS *et mes plus illustres contemporains.*

UNE certaine classe a le monopole de la morale. Cela est bien fâcheux pour les autres. Dans la vie posséder un petit lot d'opinions toutes faites et de jolis préjugés est très tile. Cela sert de contenance comme un paraluie et, au besoin on peut s'abriter dessous. ussi, pour ceux qui manquent de principes, j'ai briqué une morale très portative de la jouisnce. J'espère que les gens moraux ne seront as choqués et que les libertins n'auront nul froi. De ce qu'on rejette quelques lois, il ne en suit pas naturellement qu'on doive toutes les roscrire. Soyons donc des jouisseurs, soyons des veurs, si cela vous plaît, mais choisissons, — our notre plus grande volupté, — un certain ype de jouissance dont nous varierons l'imitaon selon notre tempérament mais que nous ne evons jamais perdre de vue.

***

Jouisseur ! viveur ! quand on prononce ces eux mots, les dévotes se signent, les honnêtes ens frissonnent comme au contact d'un homme ui néglige volontiers les élections et la politique our un peu de chair rosée entrevue à l'envol une jupe ou dans un corsage qui s'évase. Vrainent l'acception ne serait pas si infamante, mais prétends l'élargir. Jouisseur, c'est tout être ui respire, depuis le bébé au berceau qui rit à lumière jusqu'au pauvre béquillard dont l'âme épanouit au soleil des fins de journée.

Soyons hypocrites devant le monde, mais yons le courage de nous regarder dans la glace : us nos traits, tous nos gestes, indiquent une spiration à la jouissance, ou si vous voulez, le ésir d'une plénitude de bonheur. Que le chauvinisme me pardonne, ce brave maréchal des logis qui dans la rue de la sous-préfecture fait caracoler son cheval songe bien moins à la patrie qu'à sa belle prestance et aux demoiselles de café-concert que lui conquiérera son uniforme ; avec un galon de plus, il jouirait de commander aux autres ; officier supérieur, il jouirait dans une guerre d'être maître de la victoire et de pouvoir satisfaire son activité. Et ce moine qui passe au milieu de nous, sans regard pour les gracieuses jeunes femmes qui le frôlent, sans attention pour l'offre séductrice des magasins, ne le proclamerez-vous pas un viveur, un calculateur effrené, lui qui ne s'en tient pas à ce monde et échange contre une existence brève, jugée trop misérable, une éternité de félicités !

Cependant, direz-vous, si vous proclamez la légitimité de la jouissance, si vous trouvez qu'elle est conforme à la nature, que nous sommes nés pour elle, si d'autre part vous reconnaissez que tous les hommes sans exception essaient de l'atteindre par les moyens les plus en rapport avec leur caractère et leurs facultés, quelle morale pourrez-vous établir, comment distinguerez-vous les criminels des honnêtes gens, puisque criminels et honnêtes gens, d'après votre opinion obéissent au même instinct ?

Voici ma réponse : D'abord il n'est guère utile de faire des catégories, cela ne sert qu'aux professeurs de littérature qui, comme on le sait, peuvent bien confondre le drame tel que l'a conçu Adolphe d'Ennery avec la tragédie de Sophocle, mais sauront toujours établir une différence entre la première et la deuxième manière de Luce de Lanival. Toutefois si on me presse trop j'avouerai que les honnêtes gens, ce sont ceux qui guidés par leur esprit s'élèvent à la plus complète jouissance ; les criminels, ceux qui y sont absolument réfractaires.

Il y a d'ailleurs toute une échelle entre l'honnêteté de Spinosa et la criminalité de Cartouche ; il serait curieux d'en compter les degrés.

Prenons par exemple le héros d'une délicieuse nouvelle de Huysmans : *A vau l'eau* — M. Folantin,— tel est son nom, nom falot et tremblotant comme son propriétaire, M. Folantin est un petit employé qui gagne péniblement sa vie. Mais pour être tout le jour penché sur de gros registres, pour faire du matin au soir des écritures, il n'en a pas moins bâti comme les autres son rêve de bonheur. Quand il sort — à sept heures — de son bureau, la grande affaire pour lui est de trouver un restaurant où il puisse dîner convenablement sans payer trop cher. Il songe de côtelettes cuites à point et d'œufs frais. Hélas ! le pauvre homme a beau errer comme un vagabond sur les boulevards et par les rues, l'omelette est toujours exécrable et il n'y a de frais chez le marchand de vin que les lèvres de la servante, ce qui est sans attrait pour sa vieillesse. M. Folantin serait millionnaire, au lieu d'être un pauvre employé, il ne se satisferait pas davantage. Aux plaisirs de ce genre il manque toujours quelque chose, car nul cuisinier n'est impeccable. Ce sont donc de bien maladroits viveurs, ceux qui mettent leur joie dans une sauce ou dans une crême ; que la sauce brûle ou que la crême tourne, les voilà désolés !

(1) Cette morale est toute provisoire et de transition. le est à ordonner aux gens du monde que dégoûte morale officielle et à laquelle répugne la morale des stincts, la seule qui soit vraiment digne des philosoes. Il est particulièrement utile de la dévoiler à la des repas de café, quand on sert le champagne qui ait d'ordinaireaux restaurateurs, mais que les conves doivent idéaliser pour en sentir le prix.

Mais si ces pauvres gens sont à plaindre, combien m'apitoierais-je sur les malheureux débauchés. J'ai souvent pensé au marquis de Sade radotant durant dix volumes les mêmes vulgaires et grossières folies. C'est que le menu de la luxure ne varie guère. On a beau intervertir les sexes, jouer avec tout le corps humain, chercher jusque dans la honte et la douleur des excitants, on n'invente pas de nouveaux plaisirs et les anciens sont si misérables !

Il en est ainsi de tous ceux que nous allons découvrir fort loin au lieu de regarder ceux qui sont en nous.

Il y a un vieux proverbe un peu ridicule si on n'y voit que la lettre, mais dont le sens est très délicat. « La richesse ne fait pas le bonheur ». Il ne veut point dire que la fortune soit à dédaigner, mais seulement que les choses ont surtout la valeur qu'on y attache soi-même.

Certains riches sont dans leurs châteaux, entourés de meubles, d'objets d'art magnifiques, comme des vieillards auprès d'une jolie femme. N'avons-nous pas l'exemple de M. Dumas qui après avoir passé une partie de sa vie à acheter des tableaux, vendit soudain tonte sa collection, sans garder une seule toile. Et le *Figaro* ajoutait : « Le maitre aimait tant toutes ces œuvres qu'il lui en eût trop coûté de choisir ! » Voilà je crois, une bien singulière façon d'aimer la peinture !

***

Je laisserai de côté ces mauvais jouisseurs pour m'attacher aux charmants idéalistes qui fabriquent à tout instant du bonheur. J'ai vu souvent le dimanche, aux environs des grandes villes des familles d'ouvriers faire ce que j'appellerais la réfutation de Schopenhauër. En vérité elles battaient le philosophe de Francfort.

Dans de dénudés jardins de guinguette, ces braves gens respiraient la joie, au milieu de maigres arbustes et de plates-bandes sans fleurs. Des fillettes se balançaient, des petits garçons jouaient à cache-cache et des amants tendrement enlacés, remplissaient le rôle de Paul et Virginie au fond des tonnelles.

Qu'y avait-il pour les rendre si heureux ? Le tapage était bien médiocre ; on sentait de douteuses odeurs et on apercevait au loin des cheminées d'usine : n'importe. Tous se figuraient *être à la campagne*. Et les Alpes, les Bords du Rhin, les plus beaux sites du monde ne leur auraient pas donné de plus douces extases.

Cependant je me disais : Ces personnes ont la faculté de jouir, mais elles ne savent pas que ce sont elles qui font leurs jouissances : là est leur infériorité, Que ce tendre amant apprenne que sa maîtresse le trompe et voici qu'il va devenir un fou furieux. Pourtant il devrait savoir que lui seul a créé la beauté de cette jeune femme et qu'il peut tout aussi bien la défaire pour la reporter sur une autre, puisqu'il conserve toujours la faculté d'aimer, — cette faculté qui pare et embellit toute choses.

Comme il était un peu plus savant jouisseur, cet artiste qui avait pour amie je ne sais quelle horrible négresse ! Un jour qu'on blâmait. « Que voulez-vous, disait-il, il y en a de plus élégantes, mais avec de l'imagination, et quand les bougies sont soufflées, je me figure qu'elle a de merveilleuses formes et un teint d'Anglaise éblouissant. » Il avait mille fois raison, cependant je n'oserais recommander à personne de pousser aussi loin l'idéalisme.

D'ailleurs s'il est louable de transformer les objets, il est plus louable de se passer de toute réalité. J'aimerais à ce sujet conter l'aventure d'un garçon boucher qui se promenait dans la forêt de Fontainebleau. Cela commence un peu comme une chanson d'Yvette Guilbert mais c'est plus édifiant.

Dans les entrailles des taureaux éventrés les augures de Rome lisaient l'avenir. Ce bon jeune homme, lui, trouvait dans la vente des beefsteaks et des aloyaux une excitation à la poésie. Si bien qu'ayant réalisé au bout d'un an et à force de privations, de petites économies, il voulut s'offrir un voyage, mais négligea de s'adresser à l'agence Cook et Cie. Il prit seulement une besace, y mit quelques victuailles, une gourde de vin, puis les poésies de Musset et je ne sais quel volume de Victor Hugo.

Là-dessus il partit à pied pour la forêt de Fontainebleau. Rendu là, ce pauvre garçon qui n'était jamais sorti de Paris fut absolument enivré par le grand air, les arbres, la beauté des choses. Avec seulement un peu moins d'emphase que Rousseau, il résolut de se consacrer à la Nature, autrement dit, de vivre et mourir dans la forêt. Quelque hutte lui servit d'abri la nuit. Le jour il errait dans les bois, lisant Hugo et rêvant.

Ceux qui l'aperçurent, chuchotaient : voilà un bien grand malfaiteur. Sa physionomie, ses gestes inquiétaient les honnêtes touristes et les gardes. Finalemeut deux gendarmes furent envoyés à sa poursuite, et ces soldats d'élite qui mettent des gants glacés pour serrer la main aux assassins, cette fois prirent des gantelets de fer pour le saisir au collet. Le bon jeune homme fut si étonné qu'il n'opposa aucune résistance à l'autorité. On trouva dans son volume de Musset une gravure de Bida représentant Namouna chez Hassan qui scandalisa le brigadier de gendarmerie. Je crois que le garçon boucher fut condamné pour outrages aux mœurs. Il est certain que son idéalisme devait fort choquer la société.

***

Après ces petites anecdotes on pourrait conclure, oui c'est toujours là qu'il faut en arriver pour satisfaire tout le monde — les académiciens rapporteurs du prix Montyon aussi bien que les lectrices de Xavier de Montépin.

Voici donc ma première conclusion : Ce que vous appelez criminels, j'estime simplement que ce sont des jouisseurs maladroits, — hommes lourds et sans intérêt, qui s'imaginent que le bonheur s'achète ou se vole, au lieu de voir que c'est une faculté comme l'intelligence. Si la société ne les juge pas assez punis par eux-même (ils se privent volontairement de toute puissance) qu'elle les frappe, mais sans formules, pour leur sottise, puisqu'ils ont cru qu'un objet en dehors de leur être pouvait les rendre heureux.

Ma seconde conclusion est celle-ci : il n'y

s de jouissance lorsque l'âme n'est pas en ac-
n. La Fontaine dans un de ses contes dit qu'en
iour

Un muletier vaut trois rois

Le poète se trompe. Le muletier n'a d'autre
iissance que celle d'un homme qui a grand
f et qui se désaltère à la hâte. N'analysant
s, il n'éprouve rien, ou s'il a quelque impres-
n, elle est tellement brève qu'il n'en faut point
rler. Mais pour l'homme dont l'âme a des ré-
nnances, qui sait préparer et prolonger son
aisir, la femme est une gerbe d'idées, un bou-
et de rêves et d'émotions qu'il respire une à
e et dont il sent tout le parfum. Devant elle il
de pensée en pensée, il saisit les rapports, les
rmonies. Le fait brutal lui est presque inutile.
duc de Richelieu qui eut tant de maîtresses
t-il autant vécu que Léopardi qui, dit-on, ne
sséda nulle femme ? Je sais que nous ne déra-
nerons pas l'instinct, mais divisons notre exis-
nce : laissons notre être inférieur se réjouir à
n aise, pourvu qu'il ne nous gêne pas, tandis-
e nous réserverons toute notre attention pour
Beauté, ou si vous le voulez, le sens intime des
oses. Chaque fragment d'univers contient dans
cadre comme une réduction de l'univers.
oyons non pas le cadre mais le tableau.

Du vin de Grèce rappelait au divin poète an-
ais Keats les théories de fêtes et les danses
ligieuses et toute la gloire des Hellènes. Soyons
mme lui. Faisons de nos sensations des émo-
ns ; au lieu de contenter seulement nos besoins,
sayons d'acquérir la joie.

Et voici ma troisième et dernière conclusion.
élons des idées à notre vie, mais surtout sa-
ons nous en dégager. En effet, dans l'existence
otre égoïsme risque d'être choqué et froissé
ntinuellement par d'autres égoïsmes ; de plus
otre désir d'infinie jouissance ne peut-être sa-
sfait qu'autant que nous abdiquons toute volonté
dividuelle pour mêler notre personnalité par
rt et la science à la vie obscure mais magni-
que de l'Univers.

***

Ces petites notes vont paraître bien ridicules :
notre époque tout ce qui ne touche pas au pau-
risme semble très suranné. On voudrait réfor-
er la société et on ne songe pas d'abord à
former l'homme. C'est d'ailleurs deux besognes
sez difficiles ; pourtant la première, il me sem-
e, devrait précéder la seconde. Mais pour la
orale et la philosophie on a aujourd'hui peu
estime. Le positivisme a tué les croyances ; le
cialisme veut tuer l'Idéal. Les apôtres actuels
en ont pas d'autre à nous proposer que les om-
ous, les bouillons Duval accessibles à chacun
une tenue de galérien, uniforme pour tous les
mmes, comme un symbole de fraternité. Je
is venir le jour où l'art et toute notre industrie
luxe seront proscrits. — Nul enfer imaginé
r les mystiques n'égale l'humble conception
que certains se font du progrès. Je sais heureu-
sement un être délicieux et infâme, créateur de
désastres et de triomphes, qui entraînera leurs
efforts. La Femme saura faire la division et l'i-
négalité, et devant ses yeux charmants, les
amants forcenés de la laideur oubliant leur haine
du luxe, apportèrent fleurs et pierreries pour en
faire hommage à la Beauté.

HUGUES REBELL.

Ce n'est point que nous devions, comme Maurice
rrès le prêche, nous jeter dans la vie, car nous se-
ns, malgré nous, forcés de nous en occuper, mais
renons souci des endroits où s'est posé notre pied,
il y a des caoutchoucs que nulle vase ne pénètre.

LE SALON DE «LA PLUME»

LES INCONNUS

THOMAS LAMOTTE

On se plaint que nos peintres acquiescent difficilement à l'interprétation décorative, que dire des sculpteurs ? Ils sont mille à peu près qui fabriquent chaque année leur magot pour le salon, on en compterait quinze au plus tentant d'ac-

THOMAS LAMOTTE — Maquette.

commoder, et ce, sans autre but que de se satisfaire, leur motif à quelque architecture.

Si encore ils exprimaient de la vie, nos modeleurs de nus quelconques, au moins leur plastique intéresserait-elle, malgré que vulgaire ; mais non, pas même, esclaves de la matière, ils ne se doutent pas que cette vie s'exprime par les attitudes et les gestes plus que par la traduction fidèle de l'anatomie des formes. Un exemple entre beaucoup : la *Victoire de Samothrace*, dont on devine seulement les formes resplendit de vie grâce à son attitude significative ; au contraire, le plus réussi moulage pris sur le modèle vivant, j'en appelle à ceux qui connaissent la Julia de M. Falguière, donne toujours l'impression nature morte.

Le statuaire contemporain a, nativement, de son art, une compréhension d'ouvrier, bien modeler un morceau, voilà son pantacle. Une pose ne le séduit qu'autant qu'elle lui permet de faire parade de virtuosité, s'il s'adresse d'abord au sens de la vue, c'est sans s'inquiéter du mouvement naturel, de l'équilibre rythmique, ses préférences, comme celle du comédien vont à *l'effet qui porte*, d'où ces plâtres et ces marbres à postures de filles attendant le chaland et banals à dégoûter du nu.

L'éducation corrobore ce vice originel et l'aggrave de préjugés : l'art enclos en d'étroites règles, l'interdit sur tout téméraire qui s'essaye à l'en délivrer. A ce régime, les individualités s'étiolent vite. Rendus à la liberté, les débutants n'osent guère concevoir que par procuration, exécuter que d'après le programme. On les a convaincus du pouvoir sans bornes de l'Ecole, sinon de sa valeur ; comme l'enfant qui pense à l'ogre, ils s'épouvantent à l'évocation d'un fantôme que crée, seule, leur pusillanimité, la convention académique leur apparait une déesse terrible, un Abstrait redoutable qu'il serait dangereux de contrarier. A leurs yeux, donc, le Salon continue l'Ecole, lisez le concours pour les médailles avec ce qu'il entraine de concessions et de lâchetés. On respectait à l'atelier les manies du patron, on va flatter celles du Jury ; avant d'extérioriser son rêve, il s'agit d'acquérir des suffrages, et la courtisannerie du candidat engendre cette bâtardise qui appelle l'anathème : la figure pour le salon, c'est-à-dire le *boulot* qui ne rime à rien et ne peut s'installer nulle part.

Les plus braves, les mieux intentionnés se jurent bien de rompre avec le poncif abrutissant et ils l'abandonnent, en effet, quant à la facture, non quant au choix du sujet et à sa présentation. C'est vouloir n'être original que d'après la formule. Ainsi s'habituent-ils à produire sans émotion, pour le vain plaisir de gâcher de la terre et montrer qu'ils savent leur métier, à ce jeu on acquiert de la patte et l'on tue l'inspiration. Oh ! ce salon, plus nuisible à l'art que les hyperboles des théoriciens et les paralogismes des critiques, on ne l'abominera jamais assez. Ils objectent la difficulté de vendre sans l'apostille du salon, — quel criminel manque d'excuses ? — une telle considération n'est pas seulement misérable, elle est inexacte. Le public augmente sans cesse de ceux que passionnent les audaces et l'originalité, à ce point qu'il en résulte une variété de snobisme (mais mieux vaut l'exagération en ce sens) et que les grands marchands ouvrent leurs magasins au neuf. C'est un signe cela. Qu'ils le méditent, ceux à l'âme vénale.

ALPHONSE GERMAIN — *Portrait de T. Lamotte.*

Ce vouloir d'être soi et de n'œuvrer qu'avec le culte de son art, le sculpteur que je révèle en ce salon, le possède et le cultive, — oh ! sans parti-pris de réaction ; nul n'a plus que Thomas Lamotte la quiète indifférence de cette sorte de tournois, c'est pour obéir à son esthésie, voilà tout, qu'il manifeste le désir renouvelé des grands aïeux, de ne rien modeler qui n'ait une destination décorative, — idéale ou précise. Il sied de l'en louer, sans trop cependant, car tout artiste devrait raisonner de la sorte, c'est se rattacher à la Tradition comme il convient, — par les Principes. Mais comprendre son art, aujourd'hui, singulariser ; bientôt, dessiner paraîtra une innovation, ah ! cette époque réserve quelques joies aux ironistes des siècles futurs.

Les figures intercalées ici sont la reproduction de maquettes. Achevées, ces figures ne seront jamais exposées, l'auteur craignant qu'elles ne perdent de leur intérêt décoratif vues ailleurs qu'en l'église où elles prendront place. Scrupule exagéré, j'estime que, même aux maquettes, il reste un intérêt esthétique point du tout négligeable. Mieux qu'en l'état définitif, l'affectivité de l'artiste apparait dans l'ébauche et, peut-être parce qu'il s'y dépense sans préoccupations techniques, lui communique-t-il plus de son âme ? Ne dégagent-elles pas un charme rare, ces effigies d'ascètes ? Certains les jugeront un peu trop venues en verticales. I

fallait, et pour les rendre afférentes aux colonnades
e la nef, — et pour remédier à la diminution perspec-
ve, car elles seront haut placées. D'autres y décou-
riront des réminiscences de l'ogival, il était difficile,
our ne pas dire impossible, de les éviter ; ressem-
ance superficielle, d'ailleurs, les gothiques, qu'on le
emarque, mettaient en les faces plus de spiritualité et
oins de santé en les corps.

C'est que Lamotte a la dilection de la belle et ro-
uste forme, s'il admire les primitifs de notre statuaire,
es maîtres harmonistes, il vénère Jean Goujon et
rise fort Carpeaux. Vénération, non pas fanatisme ;
u décorateur d'Anet, son préféré, les principes seuls

THOMAS LAMOTTE — *Maquette.*

nfluencent. Ces principes, il ne tardera pas à se les
similer et à les convertir en œuvres personnelles, car
précieux dons de nature servent son moi tyran-
que.

Insoucieux des succès de la capitale, des salons et
s coteries, Lamotte vit en ermite au fond de sa pro-
nce, ou plutôt en poète dans et pour son rêve, un
ve dont la concrétisation plastique exige la plus
mplète solitude et sans doute, insinuent quelques
llègues, des rites mystérieux. En effet, dès qu'il a
cidé de pousser une esquisse, il se terre au fond
un faubourg, en quelque pays perdu, et à peine a-t-
amoncelé de la glaise autour de son armature qu'il
ndamne son huis, les mois succèdent aux mois sans
'il donne signe de vie, temps, monde, ambiance, —
illusion ! rien n'existe hors son moi et sa statue, il y a
du Pygmalion en lui.

On ne saurait trop encourager à de telles retraites ceux qu'anime l'amour du terroir, la centralisation à Paris déforme en maints artistes le caractère de race, si des foyers d'art autochtone sont possibles chez nous, et rien ne prouve le contraire, c'est par la libre production d'individualités réunies en colonies, non par l'initiative de l'Etat.

En continuelle élaboration, halluciné par l'appétence d'autre chose, Lamotte, esprit inquiet et jamais satisfait, touche à tous les genres, se repose du figuratisme en l'ornemental et, tarentulé par un furieux besoin de lutter avec la matière, ne cesse de pétrir la terre ou la cire que pour fouiller quelque bloc à coup de ciseau, ce n'est pas lui, vrai sculpteur, qui confiera jamais ses marbres aux macettes mercenaires des praticiens. Instinctif effervescent, imaginatif exalté et fécond, il n'émeut jamais tant que par ses indications de premier jet, impétueuses et mâles ; trop de séances énervent sa spontanéité et sa fougue, dominante de son tempérament.

Par bonheur, sa furia est atténuée par un sentiment intense de l'harmonie, s'il monte un torse avec les gestes frénétiques d'un assiégé réparant quelque brèche, évidemment, il cherche ses proportions, construit avec solidité, a le désir d'épurer ses contours et l'intuition (en attendant l'initiation) de la symbolique des rythmes linéaires. Enfin, ce fougueux cèle un mystique à fréquents accès de mélancolie ; aussi quoique vibrant au caractère formel et se plaisant à l'accuser avec énergie, brutalité même, il voit plus loin que la réalité objective et imprègne ses œuvres d'une poésie farouche et superbe, celle des natures sauvages.

Je le crois né pour modeler des fresques héroïques et tailler en haut-reliefs paladins des romans de chevalerie et moines des guerres religieuses, pour, aussi, marteler des vases au galbe pur et ciseler des animaux héraldiques. Une qualité peu commune le désigne comme décorateur des derniers châteaux de style ; à l'encontre des actuels maîtres de l'ébauchoir, la plupart un peu grecs encore, Lamotte est français, bien français, ce qui lui valut l'antipathie des professeurs de l'école des beaux-arts, honneur insigne.

ALPHONSE GERMAIN.

Ballade du vent qui passe

Votre rire parfumé
Semble un œillet, votre grâce,
Un avril ensoleillé ;
Vos pieds que l'Aurore embrasse
Sur le gazon nouveau-né
Posent sans laisser de trace —
Pour votre fidélité,
Demandez au vent qui passe.

J'ignore la déité
Qui vous créa si fugace,
D'autant je suis attristé
De vous sur telle terrasse....
Pourtant vous m'avez aimé :
Hélas, tout casse, tout lasse —
Où sont-ils nos soirs d'été ?
Demandez au vent qui passe.

Mais mon amour dédaigné
Comme un lierre vous enlace ;
Pourquoi cet air étonné ?
Rien ne meurt ni ne s'efface
Du songe d'un cœur brisé ;
Faut-il vous dire à voix basse
Qu'il était la vérité ?
Demandez au vent qui passe.

ENVOI

Princesse, votre beauté
Me ravit et me délasse,
Vos doux yeux m'ont enchanté :
Demandez au vent qui passe.

ADOLPHE RETTÉ.

La scène du Sénateur

Nous extrayons la scène suivante de : « Un Fils de Quatre-vingt-Neuf », le roman encore inédit qu'Alexandre Boutique va publier prochainement. — Nota : Désiré Laffaiteur, arrogant et impitoyable envers les faibles, servile et lâche devant les forts, trouve que tout est pour le mieux depuis 1789. Un revirement dans sa fortune va réduire son enthousiasme à de très modestes proportions.

. . . . . .

Aussitot seul avec son associé et vassal, Agricole Tierstat éclata :

— Bougre de jeanfoutre ! Tu ne mérites pas de vivre !

Désiré n'avait pas été invité à s'asseoir. Il resta respectueusement debout, courbant la tête sous l'orage.

— Monsieur Tierstat, je vous jure... Si je vous ai contrarié, je vous supplie de me pardonner. C'est... c'est à mon insu.

— Fais l'idiot ! vociféra le sénateur. Comme si tu ne l'étais pas trop déjà !

Ses poings de Clermontais, des poings énormes malgré trois générations de bourgeoisie passées sur leur origine roturière, se crispaient d'un besoin d'assommer.

Ah ! l'héritier enthousiaste de Quatre-vingt-Neuf eût bien voulu en être quitte avec une ou deux dents cassées ! Il sentait planer sur sa tête un coup plus terrible, selon lui, que les infamants sévices. Et, l'une des formidables massues ne s'abattant point sur sa face contrite, il n'en était que plus inquiet.

Les yeux obstinés à l'étude d'une rosace du tapis, il n'osait relever la tête, n'osait surveiller son maître, cet ours redoutable quoique vieux, qui allait et venait, lourdement, soufflant et grognant, son œil petit et vif allumé de fureur.

Rapetissé par l'énormité des bourrelets de chair de l'encolure, le crâne dénudé d'Agricole Tierstat vu de dos, semblant vouloir disparaître dans ses larges épaules, lui donnait l'air d'un lutteur forain, vieilli sur son estrade de bateleur. Vu de face, une vaste poitrine de montagnard étagée sur un abdomen de gros mangeur, des mâchoires carrées saillant sous la barbe rude, le nez camus et renflé aux narines, il ressemblait à ces conquérants barbares des premiers siècles de notre ère, descendus des hauts plateaux pour ravager les plaines.

La joie du fauve assuré de sa proie, et ne se pressant pas de l'égorger, plissait ses lèvres en babines cruelles ; et ce rictus était plus sinistre que, tout à l'heure, la menace de ses durs sourcils.

Désiré Laffaiteur, toujours respectueusement debout, attendait. Il risqua :

— Je puis sans doute réparer...

— Réparer ! tonna le maître. Ah ! s'il ne fallait que tanner ta peau de coquin, pour empêcher les suites...

Le sénateur prévoyait la catastrophe présidentielle. Peut-être serait-il lui-même entraîné dans la débâcle ?...

Il saisit l'industriel au collet.

Désiré, robuste et vigoureux, aurait pu lutter contre l'hercule clermontais, de quelques années plus âgé que lui. Il se laissait secouer comme un prunier. « Il faut bien en endurer pour vivre !.. » Tout au plus gémit-il :

— Monsieur Tierstat ! dites-moi au moins...

— Misérable gredin ! gronda le maître. Cette affaire de croix d'honneur !...

« Malheur ! Il sait... » pensa le vassal à travers un bourdonnement qui, sous son crâne, lui donna la sensation d'une chaudière près d'éclater. Et comme les larges mains, dédaignant de l'étrangler, l'abandonnaient à son écrasement, il tomba dans un fauteuil. Trop faible pour réagir en faveur des convenances, le Fils de Quatre-vingt-Neuf, bien que n'ayant pas été invité à s'asseoir, resta, affalé, sur le siège.

Le maître avait repris sa marche de fauve. Il riait et grognait, ironique et furieux, monologuant tout haut :

— Ces crétins, ces voleurs, tous plus bêtes ou plus méprisables les uns que les autres ! il leur faut des titres, des dignités, des honneurs ! Ici, un mastroquet empoisonneur, là, un marchand de poudre à punaises, là encore, un fabricant de cirage ; plus loin, les coupe-jarrets de la presse, et la bande des médiocres de l'art et de la littérature : celui-ci, pour un méchant *navet* sculpté, coiffé d'un bonnet de coton dit phrygien ; celui-là, pour deux ou trois plats d'épinards encadrés d'or ; cet autre, pour ses cartes transparentes intitulées œuvres littéraires

— tout cela demande, ou fait réclamer insolemment par des compères, la croix d'honneur ! Je vous en foutrais, moi, des croix ! Encore au moins, ceux-là y mettent-ils parfois le prix et payent alors avec de l'argent tiré de leur caisse.

Il s'arrêta, le regard foudroyant, devant Désiré Laffaiteur.

L'écrasement du pauvre hère, qui maintenant tremblait, l'amusa.

Gouail'eur, il suspendit son réquisitoire.

— Alors, grand homme, il vous fallait le ruban rouge ? Mais, triple buse, tu ne pouvais donc pas me le demander ? Quoique je ne l'aie pas, moi, — pour les besoins de la politique je l'ai bien fait donner à des fripouilles ; par fantaisie, je l'aurais obtenu pour un idiot.

Monsieur Laffaiteur poussa un soupir de regret.

— Au lieu de cela, continuait le sénateur, Monsieur puise dans la caisse commune...

— Ah ! Monsieur Tierstat ! Pendant des années, je vivrai de pain et d'eau, pour rattrapper...

— Pardon, Monsieur mon associé, interrompit Agricole. Ce n'est pas dans des années, c'est tout de suite, qu'il faut que nos comptes soient liquidés. En vertu de notre contrat de société en commandite, je ne suis, en cas de faillite, moi, commanditaire, passible des pertes que jusqu'à concurrence des fonds engagés par moi dans l'entreprise — article 26 du Code de Commerce, n'est-ce pas, Monsieur Laffaiteur ? Maintenant, en ma qualité de créancier : *Primo* comme propriétaire des immeubles des Rouvres et de la fabrique de Draveil, et pour mes loyers en retard, dette dont vous m'avez donné reconnaissance ; *Secundo* comme propriétaire effectif, sinon nominal, de la scierie des frères Morlain, d'Alger, et n'ayant qu'un mot à dire pour que ces derniers vous réclament le règlement des bois de sciage et des placages par eux fournis contre traites renouvelées ; *Tertio* comme commanditaire des Ateliers de Draveil, pouvant exiger de Monsieur Laffaiteur, mon commandité, qu'il me rende compte de sa gestion....

— Grâce ! je vous en supplie, Monsieur Tierstat, ayez pitié !... clama en tyrolienne gémissante Désiré Laffaiteur.

Sa voix défaillit en un gloussement de salive et de sanglots ravalés.

En toute justice, s'il n'avait craint pour sa vie, il n'aurait eu qu'un mot à dire, pourtant, quitte à le répéter : Voleur ! Voleur ! Voleur !

. . . . . .

Suit un portrait moral absolument complet et réussi, une synthèse du politicien tripoteur, servant *et salissant tous les régimes. Parfait, cet « Agricole qui, utilisant le double génie politique et industriel des Tierstat, a joué un rôle sans éclat mais notable dans la direction des affaires — tout en faisant ses affaires. » Quel dommage que la place nous manque !*

A propos de l' « Ennemi des Lois »

MAURICE BARRÈS

Quand parut ce petit roman, tout de sensibilité, ce ne fut qu'un cri ? Maurice Barrès a donc quitté son Moi ! D'autres à qui sa formule ne disait rien se contentèrent de remarquer que l'auteur de *L'homme Libre* devenait moins intransigeant dans son dilettantisme. Et tous ceux-là eurent tort, car Maurice Barrès n'abandonne pas plus son moi que son dilettantisme qui d'ailleurs ne font qu'un chez lui.

En effet, André Maltère est-il autre chose qu'un égotiste dilettante. Dilettantes aussi Mlle Claire Pichon-Picard et la petite princesse Marina. Mais toute la différence est qu'elles ne dominent pas leur moi féminin. Et je crois bien que cet *Ennemi des Lois* n'a guère d'autre but que de nous faire assister aux efforts qu'elles dépensent toutes deux à le conquérir.

Pourtant ce livre nous présente aussi le fait d'un individu affranchi, en pensées au moins, de nos conventions sociales. Mais André Maltère, quoiqu'il tienne la meilleure place, n'est pas l acteur principal. Il ne représente qu'un sujet, une espèce d'algébrisme de la pensée car, comme homme, il n'a guère de plaisir qu'à calculer les voluptés de la vie ainsi que les points d'une partie d'échecs. Malgré tout l'intérêt qu'il porte à ce jeu ce n'est là qu'un jeu car il est impossible de lui découvrir, quand il déploie ses systèmes, une satisfaction autre que celle de systématiser. Tandis que Claire Pichon-Picard et Marina sont des figures bien vivantes parce qu'elles trouvent du goût aux choses. Elles se jouent, formes graves et souriantes, sur ce mur froid qu'est l'*Ennemi des Lois*. Et peu à peu le mur s'anime, perd de son inertie savante et compliquée et aussi douloureuse. Et André Maltère, qui de raisonnements en conclusions et de conclusions en raisonnements en était arrivé à ne plus être qu'une sorte de fakir moral, recommence, entraîné par Claire et Velu, séduit par Marina, à s'apercevoir que s'il est de belles théories ou exercer nos passions il est aussi des êtres, des paysages et des musées qui ravissent le cœur.

Voilà deux ans que nous n'avions entendu parler ce Philippe du *Jardin de Bérénice*. Comment se fait-il que depuis si peu de temps il soit devenu cet anarchiste convaincu qui a nom aujourd'hui André Maltère ? Nous l'avions bien quitté, il est vrai; sur la mort de Petite Secousse, c'est-à-dire quand il pouvait s'écrier encore une fois : *Qualis artifex pereo.* Mais ces moments-là ne sont-ils pas précisément les mêmes où *l'on a besoin qu'on vous jette un dieu sur les bras ?* Et je crois bien que, pendant ces deux ans, Philippe ou André Maltère, comme vous voudrez, a dû étreindre une singulière idole, bien insensible vraîment, pour arriver au degré de sécheresse où nous le voyons. Bien sûr aussi il ne devait pas s'attendre à ce que ce soient les Barbares qui lui fournissent le moyen de s'en séparer. Pourtant cela est, cela est même si bien que, à leur face, Philippe qui a changé de nom ne se contente plus de se fortifier d'arguments tout à sa louange, mais encore d'aimer son système ou son moi jusqu'au point de vouloir le faire goûter à tout le peuple de ses semblables : « Egoïste, je ne le suis pas d'une telle façon que je refuse aux autres le bénéfice de ma clairvoyance. »

— Et voilà qui détruit les stupides accusations portées contre M. Maurice Barrès.

***

Il ne nous faut donc envisager cet *Ennemi des Lois* que comme un quatrième traité de la culture du moi, ou, si l'on veut, comme son « catéchisme de persévérance ». Ce petit livre doublera en outre le mérite de M. Maurice Barrès parce qu'il nous trace la voie au milieu d'écueils que nous sommes à même de heurter chaque jour. Il montrera aussi que la culture du moi, si elle est un but psychique, ne doit pas pour cela nous lier les bras. Ils sont nombreux les voluptueux de la vie intérieure qui, ainsi qu'André Maltère, tombent dans cet écart. Semblables à cet ingénieur qui après avoir inventé une machine à tisser prodigieuse et qui, au lieu de l'exploiter, passa sa vie à en perfectionner les pièces, certains qui s'engagent dans une conception par raisonnement en deviennent bientôt les pires fanatiques. Or, par définition il n'est pas de noblesse dans le fanatisme. C'est là justement le but de la culture du moi que d'obvier à cette fatalité presque courante, en développant toutes les facultés intellectuelles dans l'harmonie et l'équilibre de leurs conditions.

Pourtant il est des points dans l'*Ennemi des Lois* où M. Maurice Barrès semble manquer de logique à cet égard. Il nous y dit en effet, par la bouche d'André Maltère, que « pas plus dans la formule qu'un homme s'élabore pour soi que dans le système imposé par la majorité nous ne trouverions le bien être. » Ce serait on ne peut mieux si de tels aphorismes ne portaient M. Maurice Barrès à concevoir une religion renouvelée sur des bases scientifiques. Oublie-t il donc la cathédrale de Séville où il vit le masque de Don Juan, resplendissant de jeunesse voluptueuse, au milieu de tout l'attirail du culte ? Et je crois bien que chaque âme est un peu comme la cathédrale de Séville. On accepte une religion en bloc, on la cultive en détails et on y glisse ça et là d'étranges saints parfois d'un caractère peu sacré. Quel sacrificateur pourrait se vanter devant un peuple en prière, et quand il élève l'hostie, de faire adorer seulement, à tous ceux qui sont à ses pieds, Christ Fils de Dieu. Ainsi les religions se transforment d'elles-mêmes. Il en est de même pour les rêves humains. Chacun de nous prend l'univers comme il lui plaît. Quant à l'entente universelle, si décidément elle existe ou peut exister, ce n'est que pure question de formule et de foi, souvent de dialectique.

Mais où M. Maurice Barrès fait preuve d'une rare clairvoyance, c'est quand il constate ainsi le mal moderne : « Un état d'esprit, non des lois, voilà ce que réclame le monde, une réforme mentale plutôt qu'une réforme matérielle ».

Car il est vrai que nous souffrons. Tous s'ingénient à trouver la cause du mal. Pour cela ils disséquent chacun des cadavres de ceux qui en portèrent les symptômes. Mais ils ne trouvent rien. Les organes sont sains et pourtant ne fonctionnent pas. Qu'y a-t-il ? Quel sort a été jeté à l'humanité ?

Les uns vous répondront qu'on n'est pas impunément voltairien quand on est aussi le petit-fils d'aïeux qui tombèrent en Vendée. D'autres condamneront notre manière d'enseigner la science, en la privant de la poésie qu'elle revêt d'elle-même quand on la considère sous toutes ses faces. D'autres vous diront encore, et plus simplement, que le respect s'en va quand s'en va la hiérarchie et qu'il est nécessaire à l'homme de respecter quelque chose. Et tout cela est vrai. Mais comment combattre l'épidémie quand on est soi-même atteint ; comment soigner des malades quand on n'est plus « antisceptique » pour se servir d'un calembour médical assez juste en cette occasion.

Voyez la jeunesse d'aujourd'hui. Elle se livre à des manifestations ridicules, elle qui autrefois s'honorait d'accomplir les révolutions. Après les polytechniciens de quarante-huit qui montèrent la garde aux barricades, il y eut des gambettistes qui firent des élections. Maintenant on ne fait plus rien. A ce point même que les fonctions de *provocateur d'émotions* chez la jeunesse, fonctions que se sont dévolues quelques universitaires, sont bénies des pessimistes et rétribuées du gouvernement.

***

Mais vous, mon cher Barrès, vous avez compris autrement les choses. Votre *Ennemi des Lois*, ainsi que tous vos livres du reste, en est la preuve la plus éclatante. Vous vous êtes souvenu qu'il ne faut blesser personne pour être suivi de tous, et vous nous avez montré le diamant taillé de votre théorie, aux millions de facettes, où chacun pourra librement choisir celle qui lui laissera entrevoir l'arc-en-ciel de son rêve. Vous avez en même temps songé à nos hésitations. Votre remède n'est pas la douche où il faut être encore fort pour se précipiter. Et j'en sais qui vous remercieront d'avoir témoigné autant d'intérêt et de pudeur devant leurs faiblesses, leurs défaillances qui seraient certaines autrement.

Car il me faut le dire. Je considère vos livres, non-seulement comme les bréviaires où nous trouverons de quoi nous soutenir, mais encore comme les mystérieux poèmes d'une enfance nouvelle, qui engendreront peut-être la légende réclamée par nos cœurs et qui ainsi, nous feraient tressaillir encore au moins une fois. Et je ne sais au nom de qui vous remercier, car ils me semblent aussi bien s'adresser à ceux qui précipitent trop leur ferveur qu'à ceux qui ont besoin de se résigner à l'enthousiasme.

MAURICE KREUTZBERGER.

PAGES RETROUVÉES

BARCAROLLE

Dans le golfe aux flots bleus se mirent les étoiles.
Le Vent, qui souffle auprès des citronniers en fleurs,
Nous apporte, en faisant trembler nos blanches voiles,
Les barcarolles des pêcheurs.

J'aime les chants lointains de leur voix fugitive !
Ils passent, un moment, sur le vent qui s'enfuit,
Imprégnés des parfums de la plage plaintive,
Puis... ils s'éteignent dans la nuit.

Car elle vient, la nuit mélancolique et sombre,
Avec tout son silence et toutes ses beautés :
Le ciel s'est diapré de ses fleurs d'or sans nombre
Dont la mer baigne les clartés ;

Et l'écume d'argent des vagues solitaires
Ondule aux profondeurs de l'immense horizon,
Et berce notre esquif, dont les courbes légères
Semblent être d'un alcyon.

Ineffable moment d'extase et d'harmonie,
Où l'âme humaine espère une immortalité,
Où l'amour peut venir enfanter le génie
Dans un songe de volupté.

II

« Allons !... chante, ô poète !... avant que les années
« Que le passé va prendre et qu'un Dieu t'a données,
« Sous leur manteau funèbre aient glacé ton essor ;
« Puisque de la douleur tes romances sont nées,
« Puisque tu peux chanter encor !...

HENRY BECQUE

« Mais, si tu sens pleurer ton cœur sous ton sourire,
« Oh ! puissent se briser les cordes de ta lyre,
« Et ton chant se mêler aux chants des matelots !
« — Souffre seul !... — Et tout bas si ton âme soupire,
« Livre sa plainte aux bruits des flots !... »

III

Et pourtant nous avons, frères, dans cette vie,
D'indicibles instants pleins de mélancolie,
Où l'homme, consolé,
En contemplant les cieux dans leurs ombres splendides,
Leur jette avec amour, les paupières humides,
Un regard d'exilé !

Amis !... rêvons alors, oh ! rêvons en silence,
Le cœur demi noyé d'amour et d'espérance !...
— Cela dure si peu !
Quand la réalité soulèvera son voile...
Eh bien !... le songe ira là-bas, dans une étoile...
Et nous dirons : « Adieu ! »

IV

Rêvons ! les flots d'argent s'étendent, solitaires !
Leurs cimes vont briller au fond de l'horizon...
Et notre esquif, bercé par les vagues légères,
Flotte au loin, comme un alcyon.

Golfe de Gênes, mars 185..

UNE BOUTEILLE DE VIN D'ESPAGNE

« Ami, j'y vois beaucoup de choses ! »

Va, ce flacon vivait ! — Un sylphe, aux ailes roses,
Autrefois échappé d'un rayon de soleil,
Souriait aux amours, dans ce cachot vermeil !
La liqueur pétillait de gaîté ! — Le teint blême
Du bouchon, ce geôlier, se colorait lui-même
A son babil léger ! — C'était un bras divin
Qui nous versait la joie en nous versant le vin !

Maintenant que, par nous brisée et toute bue,
Cette bouteille est là, sur la table, étendue,
Le sylphe, s'envolant comme un gai papillon,
Est retourné là haut, dans son premier rayon,
Pour apporter encore, à l'aurore prochaine,
Des sourires nouveaux à la misère humaine !

EXIL

STANCES

I

Celle-là, disait-il, c'est la fille des plages
Où le pâle Océan cambre ses flancs sauvages ;
Où, la nuit, les rochers, ces lourds piliers des mers,
Guettent les matelots en proie au ciel qui gronde ;
Où, pour les bâtiments, au large, errant sur l'onde,
Le vent creuse un tombeau dans les sillons amers !

II

Celle-ci, dont le front, ineffable prestige,
Plie aux souffles du soir comme un lys sur sa tige,
C'est l'enfant du pays où les palétuviers
Bordent les oasis des lointaines savanes :
Où sous l'ombrage, on voit briller dans les lianes,
Comme un prisme vermeil, l'aile d'or des pluviers !

III

L'une, c'est d'Ischia la baigneuse folâtre
Qui caresse le gouffre avec ses bras d'albâtre,
Et sourit à travers ses cheveux ruisselants,
Lorsque le flot houleux, dont l'écume déferle,
Joue avec son beau corps, puis, ainsi qu'une perle,
La roule sur le sable et meurt à ses pieds blancs ;

IV

L'autre, c'est une fleur de ces molles Antilles
Où, quand le clair de lune argente les charmilles,
Le mulâtre crépu tend le hamac des nuits ;
Et que la nuit du Sud, aux énervants délires,
Dans un baiser muet, croisant leurs deux sourires,
Semble imprégner d'amour les airs attiédis !

V

Hélas ! quand, dans Paris, la vivante fournaise,
Moi le fils de l'exil, je pense à la falaise
Où se mêle une voix de vierge aux voix des flots ;
Quand je songe aux forêts où va rêver ton âme
Sous les longs ébéniers, créole aux yeux de flamme !...
— Ah ! mon cœur solitaire étouffe des sanglots. —

VI

— O mes anciens amours, Antilles diaprées,
Et vous, rochers de l'île aux cimes empourprées,
Vous que j'aime toujours, pourquoi vous ai-je fui ?
Parmi tous ces humains, perdu, comme un atome,
Je venais pour chercher la gloire, vain fantôme !...
Vaut-elle bien la paix que je cherche aujourd'hui ?

VII

Ici règne l'ennui suprême qui dévore ;
Ici l'on n'entend pas les hymnes de l'aurore ;
Ici l'on a perdu le délire sacré,
L'enthousiasme saint qui fait les grandes choses ;
Et la fumée, au loin, a desséché les roses,
Les roses qui s'ouvraient sur le ciel azuré !

VIII

Ici le fourneau gronde et l'usine fermente ;
La houille en fusion bout dans sa lave ardente,
Car on veut accorder les peuples d'ici-bas
Dans leur sombre unité : — les marteaux, sur l'enclume,
Retombent ; sur les rails, la vapeur siffle et fume
Pour marcher vers un but auquel on ne croit pas

IX

Ici l'on rit des dieux paisibles de nos pères !
Ici sont les enfants qui font pleurer leurs mères.
L'innocence a quitté ce lieu d'anges déchus :
Les lys immaculés tombent sous les faucilles.
Ici tout est flétri d'avance, ô jeunes filles !...
Ici l'on est maudit !... Ici l'on n'aime plus. —

X

Oh ! quand pourrai-je voir cette grève, où naguère,
Des poissons argentés l'écaille de lumière
Scintillait sur le sable..., — et ce pays vermeil
Où chantent les oiseaux, — où le tigre des jungles
Sous les bambous rougis, dort, en rentrant ses ongles
Dans sa patte lascive étendue au soleil !

CHANSON

« FAUST. — Elle sort de l'église dans une attitude décente et recueillie. Ses yeux sont humides. Regarde ! c'est un ange ; elle a l'air de sortir de chez elle!

« MÉPHISTOPHÉLÈS. — Aujourd'hui l'autel sombre, demain le couvent. Si tu lui parlais bas, à l'oreille ?

« FAUST. — Que lui dire, puisque je l'aime ?

« MÉPHISTOPHÉLÈS. — Deux mots : je te soufflerai ! »

Le FAUST *de l'Auteur.*

FAUST

Comme un bleuet qu'on aurait mis
Dans la corolle d'un beau lys,
Oh ! sous ta paupière
Ton œil bleu luit timidement :
Et c'est un bien pur diamant
Pour un cloître austère !

N'es-tu pas toute jeune encor,
Et des amours la coupe d'or
Est-elle épuisée ?
Sèche tes pleurs avec des fleurs
Enfant, les fleurs prendront tes pleurs
Pour de la rosée !

AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

(Toutes ces poésies ont été écrites antérieurement à 1859 — l'auteur n'avait pas 19 ans !)

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Euryalthès, *drame en trois actes, en vers libres, par François Coulon* (Léon Vanier, éd. 3.50).

Essai de rénovation théâtrale, affirme l'auteur, comme si le théâtre n'était pas un art inférieur, le théâtre contemporain surtout, auquel l'artiste peut, par distraction, jeter une aumône par ci par là, mais qu'il doit laisser à son plan : deux tréteaux, un public de badauds et une critique imbécile.

Prenons donc, malgré le talent gaspillé dans ses préfaces par François Coulon, l'œuvre en elle-même et essayons d'en dégager les beautés pour les mettre en relief. Au premier tableau, les personnages poursuivent leur rêve — et nécessairement font naufrage. Battu par la tempête, le vaisseau sombre sur un écueil après que la vigie a signalé au loin les resplendissantes lumières de l'Orient. L'Amoureux et sa Reine se trouvent sur une plage aride. Mais la Reine, celle-là qu'on a aimée sans la jamais connaître, l'Amante idéale que créent nos âmes d'adolescents, se retire à l'approche de toute autre femme. Néertha, la belle princesse, la femme telle qu'elle existe dans la vie, oublieuse, inconséquente et adorable quand même, apparaît. Euryalthès l'aime, lui arrache un aveu d'amour. Mais le Rêve est là qui réclame ses droits : celle-là fut-elle toujours, comme la disparue, l'amante fidèle qui ne se laissa jamais approcher par le désir d'un autre homme ? Non. Avant Euryalthès, Reidnor entendit le même délicieux aveu... Blessé mortellement, Euryalthès épouvanté s'enfuit, cherchant la solitude. Pourtant, Néertha l'aime sincèrement ; elle aima jadis, mais elle est irresponsable du cœur changeant que Dieu lui donna ! Amante mortelle, elle veut aimer comme dans la vie ; elle quitte palais et richesses pour retrouver le fugitif qu'elle rencontre seul sur son rocher de cristal :

Ah ! ne refuse pas à l'abandonnée
Le cher asile de tes bras caressants !
.....

Elle meurt sous les yeux d'Euryalthès sans l'attendrir ni captiver son attention, sa pensée, envolée là-bas vers Helleda, la femme de Rêve. Et lorsque Reidnor, la Vie brutale, le frappe de son fer mortel, c'est le nom d'Helléda qui, à la stupeur du meurtrier, s'échappe des lèvres du mourant, et c'est elle qui vient donner à Euryalthès le suprême baiser.

Tel est ce drame symbolique avant tout et dont la réalisation n'atteint pas toujours le concept. C'est du fâcheux art pour l'art, sans application à la Vie. Je déteste le procédé de critique qui consiste à refaire une œuvre sous une nouvelle forme et à dire à l'auteur : voilà ce que vous devriez tenter ! Cependant, en face d'un débutant, mon camarade de bataille d'hier et de demain, je puis objecter : Votre héros passe trop sans transition, trop sans effort apparent, de l'amour idéal à l'amour matériel. Si vous aviez revêtu Néertha des séductions d'Helléda, si vous aviez incorporé l'être fluide de l'Amante irréelle au corps vivant de l'amante animée, votre œuvre aurait eu une plus haute portée, une plus noble signification. L'Idée pure vous a laissé commettre l'erreur habituelle qui est de prendre la matérialisation du désir pour une forme tangible et réelle. La théorie vous a caché la pratique. Et, à l'instant suprême, Euryalthès qui paie son erreur avec sa vie, au lieu de l'Helléda, la Chimère, qui revient à lui, devrait voir, à ce moment solennel où les sens exacerbés ont le don de double vue, l'âme d'Helléda animer le corps de la pauvre Néertha, amante humaine.

LÉON DESCHAMPS.

Vers et Prose. — *Morceaux choisis, par Stéphane Mallarmé.* (Perrin éditeur).

Pour la joie des purs lettrés, M. Mallarmé vient de réunir, sous un format commode à la main, un vrai *livre de chevet*, eût-on dit au XVIe siècle, un choix de ses œuvres, modestement titré : **Vers et Prose.** Encore qu'un choix y parût difficile : les productions de ce poète étant le résultat d'une déjà haute sélection intellectuelle.

Il me plairait étudier au long ces spécimens d'un art unique, et noter la place qu'occupera en notre littérature Stéphane Mallarmé. Mais l'espace restreint qui m'est octroyé ici n'y siérait.

L'œuvre, bien que peu volumineux encore, est considérable : et son influence notoire sur le mouvement actuel. Dès son avènement, M. Mallarmé apparut à tous les vrais lettrés non seulement poète absolu, mais la conscience même de la poésie. La parole du Maître, d'une intensité si suggestive, y eut, d'ailleurs, part plus féconde encore pour tous ceux, fortunés, qui purent fréquenter à ses mardis.

Son grand mérite, outre une conception profonde, est d'avoir intronisé dans la poésie française un geste d'un charme mystérieux jusqu'alors inouï, subtil, aérien, musicalement noble et gracieux : l'équivalent littéraire des Boucher et des Watteau. A sa fréquentation des poètes anglo-saxons, M. Mallarmé doit, sans doute, cette atmosphère de rêve, cette indécise lueur qui baignent ses poèmes et en donnent la vraie physionomie. Mais par le dessin ferme et logique de sa phrase d'une harmonie sévère ne sacrifiant point à de puériles allitérations, son abstraction rationnelle affranchie de tout mythe ou faits divers, non moins que par sa conception d'art, nous le pouvons justement revendiquer français et de la belle lignée classique. L'esprit français étant, il le note lui-même, « strictement imaginatif et abstrait. »

Pour la première fois, depuis Racine — on n'oublie pas André Chénier, Vigny, Baudelaire qui le furent par hasard — le poète se révéla maître, non héraut

servile de l'inspiration, la dominant, la dirigeant à son gré vers le but assigné. Il conçut le poème une musique, — non l'inarticulé balbutiement, dont chaque flot sonore meurt perpétuellement au seuil de l'inexprimé — mais la vraie, l'idéale musique abstraite, dégageant le rythme épars des choses, douant d'authenticité, par la création divine du langage, notre séjour au sein des apparences fugaces. Et pour traduire le frémissement intime du rêve, au lieu de la vulgaire élocution banale, il se réserva le droit de refondre, en un alliage neuf, inouï, absolu, les vieux vocables discrédités.

Cette nouveauté ne laissa pas que de surprendre une critique habituée, dès le XVIIIe siècle, aux cursifs délayages et impersonnels. Les quolibets rendirent la balle aux injures sur la paume de la chronique, contre qui prétendait sortir de l'ornière des images ressassées. Aujourd'hui, les esprits écoutent avec une curiosité plutôt respectueuse. Chez d'aucuns, pourtant, un doute paraît subsister encore, s'il n'y aurait point là jeu bizarre d'artiste sans humanité. Blasphème contre quoi proteste le feu vivace mais contenu qui court à travers ces poèmes, les éloignant à la fois de l'ordinaire déclamation et d'une simple joaillerie rythmique.

Quelque fatalité mystérieuse y plane, hantise obsédante : on ne sait quoi d'irrémissible, d'inéluctable et décevant où se heurte, vain, le pouvoir magique du poète,

« Pour n'avoir pas chanté la région où vivre. »

Et là contre, d'abord, révolte âpre, tragique, comme pour agiter un départ sans fin vers l'azur extérieur : mais qui, bientôt, se va transmuer en la sereine conception métaphysique du mensonge divin, de la nécessaire illusion. Ainsi s'expliquent les poèmes de la dernière manière — à part cette merveilleuse *Hérodiade* dont, malgré le cadre fragmentaire, la psychie s'accuse intense en des strophes d'un infrangible diamant — l'étrange *Prose pour des Esseintes ;* le *Toast funèbre* d'une grandeur antique, malheureusement absent de ce volume ; les subtils sonnets, où la phrase émotionnelle directe est ravie aux hautes régions de la pure musique cérébrale ; enfin *L'Après-midi d'un Faune*, cette création unique en aucune langue, où le Chèvre-pied suscite par ses accords, inextricablement mêlé, tout un monde enchanté de rêve et de réel.

A côté de ces vers célèbres, il conviendrait d'examiner dans leur intime contexture les pages de prose incluses au volume : arcane aux lianes inviolées où la discrète et profonde logique de l'auteur aime se voiler aux intellections vulgaires, et qui évoquent, en leur gloire de jadis, quelque précieux grimoire d'alchimiste et les savantes périodes des écrivains de notre XVIe siècle.

Mais il nous faut résumer.

Sans doute, le recueil de M. Mallarmé n'est, à ses propres yeux, qu'un livre d'attente qui fait désirer plus vivement l'œuvre entier où s'épanouira dans toute son ampleur luxuriante la conception d'un si haut esprit. Mais tel qu'il nous donne ce « Florilège », il le faut remercier d'avoir su ramener à sa destination divine la poésie dont la vierge robe s'était quelque peu compromise, vraiment ! en des liaisons de carrefour.

Dans cette gratitude, nous n'oublions point le dessin dont M. Whistler a illustré avec sa magie habituelle la figure du poète, si bellement situé dans le nimbe de rêve qui sied.

ACHILLE DELAROCHE.

Portraits et silhouettes, *par le baron de Haulleville*, (Bruxelles, Paul Lacomblez, éditeur.)

Voici un livre paru en Belgique, mais de nature à nous intéresser particulièrement, puisque plusieurs de ces portraits sont ceux de personnalités françaises sur lesquelles il est toujours curieux d'avoir l'avis d'un étranger, surtout quand cet étranger est, comme l'auteur de ce livre M. le baron de Haulleville, un des premiers écrivains politiques de son pays. N'est-ce pas vraiment à la frontière que commence la postérité ? Et ne peut-on pas considérer comme à peu près l'opinion de l'avenir, l'opinion actuelle à l'étranger ? La distance donne le même recul que le temps pour juger les hommes et les choses.

C'est ainsi que le portrait tracé ici de Napoléon III pourrait bien être définitif dans ses lignes flottantes de monarque indécis, de souverain falot qui sait mal son métier et, tout en conspirant tour à tour avec M. de Latour et M. de Bismarck, finit par être leur dupe. D'autre part, le portrait de M. Thiers, très aigu, serré de près, a la précision de ces petits portraits à la mine de plomb de M. Ingres où il fixait en écho sur le visage toute la secrète anatomie du cœur. D'un bout à l'autre, le morceau est une paraphrase subtilement déduite de l'aplomb mémorable du bonhomme qui, tout jeune, disait à ses camarades d'Aix : « quand nous serons ministres... »

Pie IX ; M. Van Prael, un ministre belge : un empereur allemand, complètent la galerie de ces grands portraits historiques et politiques dont le genre s'est un peu perdu, faute de peintres doués de connaissances suffisantes pour en assumer la difficulté. C'est dire que M. le baron de Haulleville atteste un esprit éminent, abondamment pourvu d'études, d'histoire, de politique et de cette divination qui fait voir ce que Bossuet appelait « l'enchaînement des affaires humaines ». Il a pu ainsi ne tracer que des portraits de rois, d'empereurs, de ministres, de pontifes. Les portraitistes ont toujours les modèles qu'ils méritent.

GEORGES RODENBACH.

La manufacture nationale des Gobelins, *par M. E. Gerspach.* (Librairie Delagrave, rue Soufflot.)

M. Gerspach vient de faire paraître, sous ce titre, un excellent livre dans lequel il étudie le développement de l'industrie de la tapisserie de luxe depuis trois siècles, les moyens employés pour la rendre prospère, le rôle et le concours de nos artistes.

L'auteur nous renseigne sur le régime administratif des Gobelins et sur les différents surintendants ou administrateurs qui ont dirigé tour à tour cet établissement.

De charmantes gravures, dont quelques-unes hors texte, ornent l'ouvrage. Nos lecteurs auront plaisir à le parcourir. Ils y trouveront tout l'attrait d'un livre d'histoire, en même temps qu'ils seront mis au courant des procédés de fabrication d'une industrie qui a fait notre gloire et consacré la réputation de nos meilleurs artistes.

Rouget de Lisle, *par M. Julien Tiersot* (un vol. in-12, librairie Delagrave, Paris.)

Les biographies de Rouget de Lisle publiées jusqu'à aujourd'hui sont, pour la plupart, assez écourtées et laissent dans l'incertitude certains points intéressants dans l'existence de l'auteur de la *Marseillaise*. Dans le volume qu'il vient de faire paraître à la librairie Delagrave, M. Julien Tiersot consacre à Rouget de Lisle une œuvre littéraire véritablement digne de lui. C'est un travail absolument complet et basé sur d'irréfutables documents. M. Tiersot a fait notamment justice des polémistes qui ont cru devoir attribuer à d'autres qu'à Rouget de Lisle la paternité de notre chant national. L'éclaircissement définitif d'un fait historique de cette importance ne suffirait-il pas à lui seul pour assurer à l'ouvrage de M. Tiersot le plus légitime succès ?

E. R.

BIBLIOGRAPHIE

Anastasie et sa besace, *histoire générale de la Censure, par Louis Chatillon.* — Livre écrit d'une façon intelligente et documenté à souhait. Un régal

pour les gourmets qui aiment ce genre de littérature.

Notation des Gestes, *par Georges Polti* (une plaq. Savine, éd.). — Après l'invention du volapück, il fallait s'attendre à celle-là ! Cette méthode, assure l'auteur, permet de noter (ô amants) « jusqu'aux plus intimes détails dans l'étreinte, la physionomie d'un être aimé dont l'on désire garder l'image vivante. » Fleur de civilisation qui fait désirer la vie simple des Indiens de la jeune Amérique.

Etudes et biographies musicales, *par Henry Eymieu*. — Livre qui ne répond pas tout à fait aux promesses du titre, car il est composé d'articles divers, il est vrai, mais manquant d'homogénéité. Beaucoup de science dépensée, par le manque d'organisation, en pure perte.

Les Infinis de la Chair, *par Gaston Danville*. — Avoir près de soi un être simple de qui l'affection vous entoure et expérimenter sur sa sensibilité naturelle l'effet de la méchanceté, les rapports qui existent entre le degré de souffrance éprouvée et l'importance ou le genre de la mechanceté commise, voilà ce qui me semble plus décisif, quant à la méthode d'expérimentation pour l'analyse de la pensée, que tous les travaux des biologistes. Barrès, malgré l'amitié de Bourget, ne s'est point laissé prendre à si grossier traquenard. J'estime que M. Danville reviendra de son erreur.

Son roman, du reste, ne manque pas d'intérêt. Que l'on ne s'effarouche point des barbares vocables qui en gardent le seuil et l'on ne regrettera pas le temps employé à cette lecture.

Le XIX^e^ Siècle (en France), *par John Grand-Carteret* un beau vol. in-4° illustré d'un frontispice chromotypographique, de 16 planches coloriées aux patrons de 36 en-têtes et lettres ornées et de 487 gravures (dont 21 tirées hors texte) Firmin-Didot, éditeur. — M. Grand-Carteret est le propagateur des ouvrages historiques documentés autant par l'image que par le texte. Il nous offre cette fois l'histoire intime et pittoresque d'une période centennale — pas encore terminée, quoi qu'en dise M. Grand-Carteret et qui pourrait bien lui ménager quelques surprises... Livre du plus haut intérêt (En passant, déplorons la mauvaise habitude de la maison Firmin-Didot, laquelle, pour complaire à certains bouquinistes grands adeptes des prix surfaits, ne marque jamais le prix de ses éditions sur les volumes. C'est donner ainsi une prime à la malhonnêteté !

Ténèbres, *par Iwan Gilkin*. frontispice d'Odilon Redon (un vol. in-8, le second d'une série qui comprend déjà : *La Damnation de l'Artiste*, tirage à 450 ex. numérotés ; japon l'ex. 30 fr., hollande Van Gelder . 15 fr). M. Gilkin s'est fait une place à part dans la poésie belge et l'une des plus enviables. Il estime que le Rêve à nous départi peut seul faire pardonner à Dieu l'existence qu'il nous a façonnée ; la nature est idiote, le factice seul vaut la peine qu'on s'y arrête. C'est en certaines parties, presque la doctrine des Kourdes qui passent pour adorer *Lucifer* représenté sous la forme d'un oiseau à tête de coq, placé sur un chandelier.

M. Deman a donné à ce livre la somptueuse édition qui seule convient.

Noëls fin-de-siècle, *par Théo Hannon*, dessins d'Amédée Lynen (un album en couleurs, 3 fr. Paul Lacomblez, éditeur.) Seize poésies pimpantes et... lestes signées par l'auteur de *Rimes de Joie ;* de très, très curieuses ombres en couleur de Lynen, une édition comme sait en offrir au public la maison P. Lacomblez : voilà plus qu'il n'en faut pour un gros succès.

Frivolités, *par Jean Brumaire* (édition privée), poésies. — Le poète qui nous offre ce volume est l'un des mieux doués parmi les nouveaux. Son vers est souple et franc, sa pensée toujours élevée et sa science du vers à la hauteur de sa pensée,

Encyclopédie illustrée des élégances féminines, *par André Valdès*, illustr. de Félix Régamey, un vol. in-18, 3 fr. 50 (Flammarion, éd.) à l'usage des dames.

L'Embarquement pour Ailleurs, *par Gabriel Mourey*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 (H. Simonis-Empis, éd.)

Portes-closes, *roman de mœurs américaines adapté de l'anglais, par Léon Bochet*, un vol. in-18, 3 fr. 50 (H. Simonis-Empis, éd.)

Cinq dizains de sonnets, *par M. Saint-Signy*, dessin de Fraipont, in-18 jésus, 3 fr. 50 (A. Lemerre, éd.)

Vieillards et enfants, *conte, par Mlle Cécile Féline*, chez l'auteur, Montpellier (une plaq. 0.50).

Blanche, *poème, par Jules Vignier*, chez l'auteur, Millau (une plaq. 0.50).

Le Bovarysme, *la Psychologie dans l'œuvre de Flaubert*, par J. de Gaultier, une plaq. 1 fr. 50 (L. Cerf, éditeur). Etude d'un grand intérêt.

Paroles à la fiancée, *prose*, (tiré à part de la *Revue Jeune, par Maurice Pujo.*

La Décevance du vrai, *maximes et pensées, par Edmond Thiaudière*, préface par Eugène Ledrain, un vol. 2.50 (Westhauser, éd.)

Sonnets, *par Auguste de Bercenay* (une plaq. chez l'auteur, à Troyes).

SAINTE-CLAIRE.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Porte St-Martin. *Au Dahomey* pièce à grand spectacle en 5 actes et 10 tableaux de MM. Oswald, Gugenheim et Le Faure.

Ta ra ta ta, ta ra ta ta, plan ra ta plan, plan, pif, paf, pouf, boum, boum, ta ra ta ta.

Endiablées sonneries de clairon, victorieux battements de tambour et la griserie de la poudre et les défilés longs de soldats français en costumes variés, tel est le fond de cette pièce à grand spectacle qui fait des appels pressants au patriotisme à panache, au chauvinisme des troisièmes galeries.

Quand les acteurs sont fatigués ce sont le fusil et le canon qui prennent la parole, si éloquemment qu'en quelques minutes la salle entière est enfumée.

Ayant réussi à reprendre nos sens, voilà, à peu près, ce que nous avons cru démêler dans l'intrigue qui ne sert évidemment que de prétexte à cette exhibition de nos soldats triomphants.

Le colonel Debreuil part pour le Dahomey avec un détachement d'infanterie de marine, mais aussi avec sa femme ce qui paraît plus étrange. A bord du *Thibet* se trouvent également une jeune fille qui va rejoindre son frère à Kotonou, Mlle Marcelle Bernier ; un ancien chasseur d'Afrique, M. Pascal, et un nommé Paturot dont l'importance du rôle nous échapperait s'il n'était chargé d'être le comique de cette pièce éminemment sérieuse. Il faut bien rire un peu.

Le colonel a eu un fils qui après des folies inexpliquées a déserté. C'est un grand chagrin pour ce brave homme. Or ce fils dont on a perdu la trace et que pleure sa mère s'est engagé dans la légion étrangère, sous le nom de Jacques Vernois et bataille courageusement contre les troupes de Behanzin.

Il fit des prodiges de valeur, fut un des premiers à l'attaque de Kana et planta le drapeau français sur la ville sainte définitivement conquise. Mais une grave blessure l'étendit à terre.

Transporté à l'ambulance, il revoit sa mère qui vient consoler les malades, puis son père, le colonel Debreuil qui vient apporter la croix d'honneur au sergent Vernois. Il reconnaît son fils le déserteur et, contrairement à l'usage, refuse de lui donner l'accolade. Le sergent devant cette mesure implacable se révolte et demande à passer en conseil de guerre. Alors le colonel ému lui tend les bras et pardonne.

Sur ces entrefaites Behanzin a demandé à signer la paix, les conditions étant inacceptables, la guerre con-

tinue de plus belle. Mais avant la prise finale d'Abomey il est bon de parler d'une petite idylle d'amour qui vient se greffer sur cette action simple.

Mlle Marcelle Bernier, appelée par son frère pour épouser un de ses correspondants, Jacobsen, a connu autrefois le jeune Debreuil. Elle l'aime encore et refuse net de devenir Mme Jacobsen, heureusement, car cet individu n'est qu'un traître qui vend des armes à l'ennemi et organise la résistance contre les Français. Devenue prisonnière de Behanzin en compagnie du chass d'aff Pascal et du jovial Paturot elle aurait de grandes chances de servir de beefteak aux Amazones si les troupes françaises n'entraient au même moment dans Abomey incendiée. Jacobsen est fusillé et les deux amoureux se félicitent de cette heureuse issue.

Ta ra ta ta, ta ra ta ta, plan ra ta plan etc.

Cette pièce, très largement montée, comme d'habitude chez M. Rochard, et accompagnée d'un ballet a pour interprètes principaux : Gravier très crâne, Camis (Jacques Vernois), Dailly toujours bedonnant et souriant et le vieux Taillade (Béhanzin) d'une civilisation très poussée ; aussi Mmes Lacressonnière et Lecomte dans des rôles moins importants, mais bien tenus.

Théâtre Libre, *Les Fossiles*, Pièce en quatre actes, en prose de M. François de Curel.

Les exigences de notre tirage bi-mensuel nous ont empêché de parler, à temps, des *Fossiles*. Nous le regrettons d'autant plus que c'est, à notre avis, une des meilleures pièces jouées en 1 année 1892.

M. François de Curel, il était facile de le prévoir, d'après ses débuts, n'était pas de ceux qui sombrent dans la bouffonnerie et les grotesques pantalonnades des vaudevillistes ; mais cette fois il a donné une pièce d'une haute portée littéraire et d'une grande beauté dramatique.

Puis pour tout dire, alors que L'*Envers d'une sainte* dénotait une trop grande inexpérience du théâtre et fatiguait par une obscurité trop voulue ; *les Fossiles*, au contraire, sans trop de concessions à l'art purement ficelier de tant d'auteurs, sont vraiment du théâtre vrai, du théâtre vivant. Et si quelquefois M. de Curel, emballé par son sujet, cisèle trop amoureusement le morceau littéraire, le poème en prose, il revient vite à ses personnages si fortement campés, si humainement vivants, bien que fossiles.

Malheureusement l'interprétation n'a pas été à la hauteur de l'œuvre : MM. Antoine, Camis et Arquillère ont été suffisants, mais les dames dont on nous saura gré de taire les noms ont été exécrables. Aux passages les plus beaux, dans les situations les plus émouvantes, les gens bien élevés se pinçaient pour ne pas rire, et quant aux autres ils ne se gênaient pas.

MARCEL BAILLIOT.

CRITIQUE D'ART

La Réouverture du Musée du Luxembourg

La réouverture du Musée du Luxembourg comptera parmi les événements artistiques de cette année 1892. — Depuis longtemps les conservateurs de ce modeste Palais nous avaient accoutumés à ne considérer que comme une manutention sans intérêt les agencements périodiquement nécessités par l'installation des acquisitions annuelles de l'Etat ou le départ pour le Louvre des œuvres élues à l'immortalité par l'Administration des Beaux-Arts.

Aujourd'hui un esprit nouveau se manifeste, plus soucieux de ses véritables devoirs : critique mieux renseignée dans le choix des ouvrages, méthode intelligente d'organisation et de classification utile.

Sans aller jusqu'à prétendre que la collection du Luxembourg ne renferme plus que des œuvres dignes d'y figurer, ni surtout qu'elle présente un échantillonnage complet de l'art contemporain, il n'en faut pas moins reconnaître que de déplorables omissions se trouvent actuellement réparées. Mettant à profit les expériences d'un long apprentissage le conservateur actuel, M. Léonce Benedite, a pû, dès la première année de sa gestion, mener à bien une tâche que des influences puissantes et contradictoires ont dû lui rendre, en plus d'une circonstance, difficile, voire même périlleuse. — N'en est-ce point assez pour qu'il soit digne, dès à présent, de notre gratitude. Et, sans nous égarer en de chimériques rêveries, ne nous est-il pas permis d'espérer qu'un si courageux effort, chaudement applaudi, sera, dans l'avenir, logiquement poursuivi ?

* * *

Bien que le supplément au catalogue officiel n'ait pas encore paru, il est facile, dès l'entrée, d'apprécier l'ordonnance observée dans le nouveau classement.

Au sortir de la galerie de sculpture — dont la pâle monotonie et l'alignement banal ont été heureusement rompus par une recherche de courbes harmonieuses et une discrète décoration de fleurs et de vases polychromes ; — le visiteur pénètre dans une salle de peinture, plus spacieuse que les autres, où sont rassemblées des œuvres d'artistes morts ou de vivants illustres. Suivant le même ordre quatre salons consécutifs ne nous montrent que des toiles de peintres définitivement agréés du public. Dans cette nombreuse catégorie il suffira de citer, parmi les achats ou dons les plus récents la *Chanteuse* et *l'Attente* légués par Meissonnier, le portrait de la mère de Jules-Elie Delaunay par l'artiste, une esquisse de *la Vérité* de Baudry offerte par Mme de Beaumont-Castries et, du même auteur, le portrait de Peyrat, donné par Mme la marquise Arconati Visconti ; — le *Jury du salon de peinture* de Gervex don de M. Waldeck Rousseau ; puis la *Reddition de Huningue* acquise à Detaille par une société de collectionneurs anonymes. — Enfin *le Carpeaux* de Maignan, le *portrait de jeune femme* d'Aman-Jan, le *St-Martin*, de Lagarde et le superbe tableau de Fantin Latour : *un atelier aux Batignolles*, — nous conduisent jusqu'à la salle VI, où nous accueille de son regard naïvement impudique et comme étonné de susciter encore tant de haine et d'incompréhension, l'*Olympia* de Manet.

Elle semble plantée là, la charmante fille, au seuil de ce local exigu — trop vaste encore aujourd'hui — non comme un symbole de révolte ou d'enrégimentement ; mais telle plutôt qu'une joyeuse bannière dont la légende rassurante serait *liberté, affranchissement, curiosité*. Elle a pour voisines *la femme qui se chauffe* de Besnard, la *Maternité* de Carrière, d'exquises fillettes de Renoir, de Girardot et la *femme couchée* de Fourié. A sa vue, les *Convalescents* de Raphaëlli seront réconfortés — et certes ! les fleurs de Quost ont bien été cueillies pour elle !

Parmi les paysages qui l'entourent tous ne doivent pas lui plaire ; mais comme elle n'est pas sans savoir qu'il existe de par le monde des meules et des peupliers de Claude Monet, des rivières de Sisley, des prairies, des vergers de Pissaro, — et aussi des jockeys, des danseuses de Degas, et tout un monde grouillant, — amusant ou triste jusqu'aux larmes de Forain ; elle doit bien s'étonner un peu de voir si longtemps déserte ou plutôt mal occupée — la place de ces amis.

Enfin, constatant qu'un coin a cependant été réservé à quelques-uns de ceux-là, elle espère qu'il lui sera bientôt donné de connaître aussi les autres, avant la fin du combat ! — Faisons comme elle ; ne songeons qu'à nous féliciter du mieux, et recherchons-le où il se trouve.

— Une innovation appréciable consiste à avoir groupé les tableaux des diverses écoles étrangères. Ce faisant, M. Benedite confond les critiques chauvins qui apportant dans le domaine de l'Art des mœurs électo-

rales, accusent parfois l'administration de l'Etat de dilapider hors des frontières un budget uniquement destiné à nos nationaux Ces messieurs ont tort d'oublier qu'un Musée est un lieu d'éducation où toutes les manifestations artistiques doivent trouver asile. Or il sera loisible aux censeurs de constater que, parmi les 400 numéros environ dont se composera le catalogue, une trentaine seulement s'appliquent à des œuvres étrangères. N'est-ce pas là un trop discret minimum ? Et du reste qui croira jamais que l'acquisition d'une cinquième Vierge, Vénus, ou Nymphe de tel membre de l'Institut constitue un acte plus patriotique que l'achat fait à l'américain Withler du portrait de sa mère ?

*
* *

— Nouveauté dernière, une section d'Art décoratif est ouverte au Musée du Luxembourg. Des vitrines ont été réparties dans les salles, contenant des verreries de Gallé, des grès et des masques de Carriès, des flambés de Chaplet, de Delaherche, des vases de Cl. Massier, des émaux de Thesmar, de Garnier-Grandhomme, des pâtes de verre de Cross, des étains de Desbois, de Baffier, de Brateau et un essai de statuaire chryséléphantine dû à la collaboration du sculpteur Moreau-Vauthier et de l'orphèvre Falize. — La nécessité de présenter dès la première année une exposition un peu complète en ce genre a pu contraindre la direction à se montrer largement accueillante. Mais nous savons que, dans l'avenir, les pièces imparfaites, peu à peu éliminées seront remplacées par des exemplaires mieux choisis. Seuls en effet des chefs-d'œuvre d'un style inédit et d'une impeccable exécution, devront être admis en cette section destinée à aller grossir plus tard l'inventaire des richesses de la Galerie d'Appollon.

Au résumé 23 tableaux sortis du Musée ont fait place à une cinquantaine d'œuvres nouvelles, provenant de dons et d'achats faits dans les deux salons et les expositions privées.

Toutefois il se trouve que la presque totalité des *objets d'art* ayant été choisie au Salon du Champ-de-Mars, la Société Nationale des Beaux-Arts a fourni cette année plus d'œuvres que toute autre à notre collection publique.

Ceci noté, en terminant, sans parti pris d'exalter une institution que j'aime, mais bien plutôt afin de signaler nettement la tendance libérale de la nouvelle Direction des Beaux-Arts et lui faire de sa haute impartialité un juste titre de remerciements et d'éloges.

H. DURAND-TAHIER.

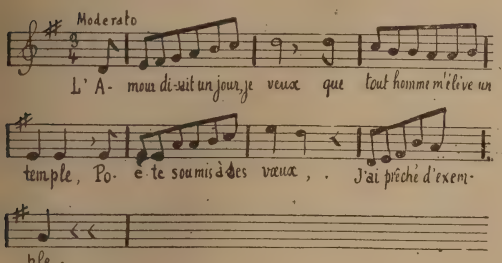
BEAUX-ARTS

ANDHRÉ DES CACHONS — *A ma Mie* (d'après une aquarelle appartenant à M. L. Miot.

LES CHANSONS DE « LA PLUME »

Chanson Paillarde

Paroles et Musique de Xavier Privas



Lors j'ai choisi comme terrain
Pour édifier mon église
Le petit lit, coquet écrin,
Où repose Lise.

Lors gente Lise m'a donné
Pour pilier de mon édifice
Le marbre élégamment veiné
De sa fine cuisse,

La fossette de son menton,
Pour voûte de mon sanctuaire ;
Et la pointe de son teton
Pour paratonnerre.

Lors j'ai pris à Lise ses yeux,
Pour vitraux de mon oratoire,
Fait un tapis de ses cheveux
Aux reflets de moire.

Lors j'ai pris à Lise ses dents,
Et m'improvisant lapidaire,
En ai taillé des diamants
Pour mon reliquaire.

Lors j'ai choisi pour saint autel
Le plus secret joyau de Lise
Et j'ai lu l'office au missel
De la paillardise.

XAVIER PRIVAS.

Le Monument de Charles Baudelaire

COMITÉ :

Président d honneur : LECONTE DE LISLE, de l'Académie Française.

Membres : PAUL BOURGET, JULES CLARETIE, FRANÇOIS COPPÉE, LÉON DESCHAMPS, LÉON DIERX, ANATOLE FRANCE, STÉFAN GEORGE, EDMOND DE GONCOURT, J.-M. DE HEREDIA, J.-K. HUYSMANS, BERNARD LAZARE, CAMILLE LEMONNIER, MAURICE MAETERLINCK, LÉON MAILLARD, STÉPHANE MALLARMÉ, ROGER MARX, HENRI MAZEL, LOUIS MÉNARD, CATULLE MENDÈS, OCTAVE MIRBEAU, JEAN MORÉAS, CHARLES MORICE, NADAR, Prince ALEXANDRE OUROUSOF, VITTORIO PICA, EDMOND PICARD, HENRI DE RÉGNIER, ADOLPHE RETTÉ, JEAN RICHEPIN, EDOUARD ROD, G. RODENBACH, FÉLICIEN ROPS, HENRI ROUJON, AURÉLIEN SCHOLL, EMMANUEL SIGNORET, ARMAND SILVESTRE, STUART MERRILL, SULLY-PRUDHOMME, SWINBURNE, LAURENT TAILHADE, AUGUSTE VACQUERIE, ALFRED VALLETTE, PAUL VERLAINE, EMILE VERHAEREN, F. VIÉLÉ-GRIFFIN, EMILE ZOLA.

AUGUSTE RODIN est chargé de l'exécution du monument.

NEUVIÈME
Liste de Souscription
POUR LE MONUMENT BAUDELARE

Listes précédentes.... 2831.50

*4me et 5mo liste de l'***Art Moderne** (Souscripteurs belges).

Camille Lemonnier, homme de lettres	20 »	
Louis Lenain, graveur, à Bruxelles	5 »	
Jean Portaels, directeur de l'Académie des Beaux-Arts	5 »	
Alex. Marcette, artiste peintre, à Bruxelles	5 »	
Louis Delmer, homme de lettres	5 »	
Raymond Nyst, directeur du *Mouvement littéraire*	5 »	
Emile Claus, artiste-peintre, à Astene	3 »	
Mme Nelly Van der Stappen à Bruxelles	5 »	
Mlle Eugénie Meuris, du Théâtre-Libre	2 »	
M. Rodolphe Wytsman, artiste peintre, à Bruxelles	3 »	
Mme Juliette Wystman, id.	3 »	
V. Bonnevie, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles	5 »	
A. Hennebicq, artiste peintre, à Bruxelles	5 »	Total. 193 »
Valère Mabille, maître de forges, à Morlanwelz	50 »	
Albert Thiéry, avoue au tribunal de première instance de Bruxelles	5 »	
Max Hallet, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles	5 »	
H. De le Court, id.	5 »	
Paul Otlet, id.	5 »	
Henri Carton de Wiard, id.	5 »	
Pierre Blanchemanche, id.	5 »	
Gustave Culus, avoué au tribunal de première instance de Bruxelles	5 »	
Armand Thiéry, avocat à Bruxelles	5 »	
George Morren, artiste peintre à Anvers	5 »	
Vermeylen, homme de lettres à Bruxelles	5 »	
Ern. Verlant, id.	2 »	
Denis, avocat à Anvers, ancien bâtonnier de l'Ordre	20 »	

Schœnfeld, président de la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles.....	10 »	
Ouwerx, vice-président de la Conférence flamande du Barreau de Bruxelles.....	5 »	
Gisseleire, secrétaire de la Conférence flamande du Barreau de Bruxelles.....	5 »	Total.. 45 »
Maurice Maeterlinck, homme de lettres à Gand....	10 »	
Grégoire Le Roy, homme de lettres à Bruxelles....	5 »	
Fritz Rotiers, directeur de l'*Eventail*.....	5 »	
Constantin Meunier, sculpteur à Louvain.....	5 »	
Alphonse Demare.....		3 »
Docteur Coudrin.....		5 »
André Duval.....		3 »
Maurice Maeterlinck.....		10 »
Grégoire Le Roy.....		5 »
Georges Rodenbach.....		10 »
Mlle S. de S.....		10 »
Jean Richepin.....		50 »
Paul Vérola.....		50 »
Jules Chéret.....		5 »
J.-P. Capdevielle.....		10 »
Maurice Largeris, homme de lettres.....		2 »
Gaston Bastid.....		3 »
Total général....		3.235.50

COMPTE-RENDU *de l'assemblée générale du Comité d'honneur pour le monument Charles Baudelaire, tenue le 16 décembre 1892, dans les salons du Café Riche.*

Membres présents : Félicien Rops, Henri de Régnier, Roger Marx (désignés pour faire partie du Bureau) Georges Rodenbach, Stuart Merrill, Alfred Vallette et Léon Deschamps. S'étaient fait représenter par M. Léon Deschamps : MM. Stéphane Mallarmé, Sully-Prudhomme, Louis Ménard, Nadar, F. Vielé-Griffin, Léon Maillard, Adolphe Retté et Leconte de Lisle.

Lecture du Rapport de M. Deschamps, duquel rapport nous extrayons ce passage : « La souscription a « produit à ce jour : *trois mille francs* de recettes et « nécessité un total de dépenses s'élevant à trois cent « trente-cinq francs...» L'auteur fait en outre connaître qu'il faut encore compter sur le produit du volume : *Le Tombeau de Charles Baudelaire,* sur la souscription de l'Etat, lequel a promis de parfaire la somme nécessaire à l'exécution du monument, et enfin sur le produit de la souscription d'un certain nombre des membres du Comité qui n'ont pas encore indiqué leur cotisation. Ledit rapport est approuvé. Cette approbation entraîne avec elle l'acceptation de l'ensemble des mesures prises : formation du Comité, désignation de Rodin comme statuaire, etc.

L'Assemblée désigne ensuite, à l'unanimité, pour faire partie de la Commission exécutive, MM. Leconte de Lisle, président de droit, Stéphane Mallarmé, François Coppée, Catulle Mendès, Roger Marx, G. Rodenbach, Bernard Lazare, Léon Maillard et Léon Deschamps.

Le jardin du Luxembourg est choisi pour l'emplacement du monument, dont la forme est abandonnée à l'initiative de Rodin (en se conformant toutefois au résultat de la souscription).

Pour le volume à publier il est décidé : en principe, le format sera l'in-4°; tirage d'ex. de luxe et d'ex. ordinaires (prix minimum : 10 francs) ; la composition comportera poèmes en prose et vers, avec frontispice à l'eau-forte signé de Rops. Pour la collaboration, les œuvres des membres du Comité sont admises de droit : un examen sera fait de tous les autres envois — sauf de ceux résultant des invitations directes que le Comité pourrait juger utile de faire. Le Comité d'honneur décidera par vote, à la majorité des membres présents et en dernier ressort de la composition du volume.

Avant de se séparer, l'assemblée vote des félicitations et des remercîments, pour services exceptionnels rendus à l'œuvre, à MM. Edmond Picard, Stéphane Mallarmé et Vittorio Pica.

(Prière à MM. les membres du Comité qui n'ont pu assister à la réunion de bien vouloir nous transmettre au plus vite leur adhésion aux mesures prises, ou, s'il y a lieu leurs observations).

JALOUSIE DE TIGRE

SOUPLEMENT allongée sur les coussins de soie dont l'amoncellement fantasque faisait un lit tout bossué et comme de nuages aux couleurs disparates, souplement allongée Maitreyi la fille des brahmes, cherchait le sommeil. Le lit était par terre au milieu de la chambre aux fenêtres grillées de barreaux en bois de cèdre, dont une seule cependant, celle-là haute et large, s'ouvrait librement et presque de plain-pied sur le jardin sacré du collège des prêtres. Et du milieu de la chambre où était le lit, montait un parfum pénétrant qui se glissait jusque dans les plis des tentures et faisait à l'air une caresse si douce qu'elle annihilait les arômes des fleurs précieuses, qui cependant, dans le jardin, épanchaient leurs hymnes balsamiques. Ce parfum c'était celui du corps de Maitreyi, qui se frottait dans des ondulations nerveuses, sur les coussins de soie. Tout était sombre, car c'était l'heure où, dans le ciel pâle, incertain, n'éclate pas encore la lueur intense, opâline de la lune. Et cependant au milieu de la chambre rayonnait doucement une blancheur mouvante : cette blancheur c'était celle du corps de Maitreyi à peine couvert d'une gaze lamée d'or, et dont les abandons rêveurs faisaient s'affaisser les coussins de soie brune. Tout était silencieux, hors quelques feuilles de palmiers et de magnolias, qui chuchotaient entre elles, et quelques phalènes qui donnaient aux roses des coups d'ailes lutins. Et cependant du milieu de la chambre où était le lit s'exhalait une musique très douce, celle des soupirs qui faisaient s'entrouvrir les lèvres de Maitreyi et frémir ses seins dont les pointes rebelles très faiblement froissaient la mollessse des coussins de soie fine.

Pourquoi donc, ce soir-là, Maitreyi, la

ille des brahmes, était-elle, tellement, à la ois, parfum capiteux, lueur troublante, mu-ique inquiète ? N'était-elle pas belle à don-ner à Vishnou lui-même la tentation d'une autre incarnation ? N'était-elle pas savante à faire rougir de honte le plus vieux des mahatmas ?

C'étaient précisément sa beauté et sa science qui faisaient ce soir son anxiété.

Elle avait bien conscience qu'elle n'était pas absolument comme les autres femmes. Ses souplesses félines qui la faisaient se tor-dre d'aise, quand l'orage grondait, ses yeux dans la nuit pleins de phosphorescences, qui tantôt s'ouvraient clairs et fixes comme des prunelles de sphinx, et tantôt se voilaient de vapeurs à l'ombre de ses cils, comme des lacs sous des ramures épaisses... tous ces charmes étranges, les autres femmes ne les possédaient pas. Et ces baillements alanguis qui souvent faisaient s'ouvrir sa bouche mince comme un écrin de satin rose aux perles laiteuses, ces tiraillements coquets où ses hanches amoureuses se haussaient dans une lenteur raffinée vers ses seins rigides, ce supplice de nerfs hyperesthésiés n'était pas de la nature des filles des hommes.

Enfin une suprême angoisse torturait Mai-treyi et la faisait fouiller peureuse le fond de son être.

Yadjnavalkya, le plus beau des jeunes hommes, le plus disert des brahmes érudits, ardent comme le soleil, rêveur comme un séphyre, Yadjnavalkya l'aimait, d'un amour comparable à la seule soif du bonheur infini, dans l'identification divine du Nirvâna. Et, telle que le moindre souffle d'été faisait se pâmer de volupté, cet amour la laissait dans une indifférence aimable et comme dans un sentiment d'incompatibilité de race.

Cependant le jeune brahme était le rêve embrasé, le secret perturbateur de toutes les jeunes brahmines qui épiaient toutes son pas-sage enchanteur, d'une majesté de dieu exilé. Précisément cette pureté de lignes, ce maintien de lignes nobles, lui déplaisaient elle, Maitreyi, et la faisaient, en y pensant, se confondre par antithèse en une foule de grâces courbes et fuyantes.

Pour expliquer cette antipathie et répon-dre cependant à son besoin d'amour elle s'interrogeait :

ALBERT LEUNE & G. MOREAU.

(A Suivre)

SOIRÉES DE « LA PLUME »

Assistaient aux soirées : Paul Verlaine, Jean Moréas, Henri Mazel, Y. Rambosson, Ernest Raynaud, Maurice du Plessys, F.-A Cazals, Louis Dumur, Edouard Dubus, Marcel Coulon, Stuart Merrill, André Veidaux E. Dalibard, René Tardivaux, J. Le Bayon, Léon Denis, Jean Carrère, Paul Gabillard, Trachsel Niederhausen, P. Varinard, Georges Fourest, Paul Masson, Van Bever, Thévenin, Xavier Privas, Carolus Tenib, Léon, Henri et Charles Maillard, Edouard Bonnin, Alphonse Boogaerts, Jean Gardes, Tsao-ker, Léon Lebègue, Maurice Kreutzberger, H. Noyrb, Durand-Dalh, Jules Benoit-Lévy, Geo. Bonneron, E. de Ménorval, Edmond Char, Pellegrin, Maurice de Baudry, Boué, Frédéric Corbier, Philipp Anderson, Léautaud, Gerbaud, Georges Gillet, Mme Irma Perrot, A. G. Ibels peintre), André Ibels (poète), Etienne Decrept, Gérard, Max Mok, Georges Halley, Félix Malterre, Valin, Luigini, Parfait, Denise Ahmers, Th. Geslain, Paul Balluriau, docteur François, Victorien du Saussay, Léon Durocher, Hauton, Mme Maya, St-James, Michau, Emile Deboulet, Canqueteau, Henri Quittard, Achille Delaroche, Paul Paillette, Daniel Busson, Francis Hache, etc., ect.

Comptes-rendus

Samedi, 9 déc. 1892. — Pellegrin : *Sur un lit*, poésie. — Noyrb : *Chez Marseille ; Complainte de la Macarona* (paroles de Durand-Dahl, musique de Noyrb). — Van Bever : *Chanson* prose. — Xavier Privas : *Chanson de Pierrot ; Vieillerie*, chansons inédites. — Carolus Tenib : *l'Estudiant*, poésie. — F.-A. Cazals : *Chanson pour l'usage externe ; l'Alliance franco-russe*, chansons. — Jean Carrère : *Sonnet d'automne ; l'Ile heureuse ; Noël*, poésies. — J. Le Bayon : *Pour épouser la fille du Roi*, (poésie de Rene de la Villoyo, musique de J. Le Bayon). — André Veidaux : *Thélème !* poésie. — Tsao-Ker : *Désillusion*, poésie. — Noyrb : *l'Epitaphe ; le Jour de l'An*, chansons (paroles de Durand-Dahl, musique de Noyrb). — Jean Gardes : *Lampe sacrée*, poésie. — Xavier Privas : *Il pleut ! ; les Feux ; les Portraits*, chansons inédites. — Philipp Anderson : *Chez les gueux !* poésie. — F.-A. Cazals : *le Culte du Moi ; Boléro.* — Léon Denis : *Oraison*, poesie. — Paul Gabillard : *Symphonie des Souvenirs*, poésie. — E. Dalibard : *la Formation du Ministère*, chanson inédite ; *Sonnet à la Vierge.* — Y. Rambosson : *Convalescence*, poésie. — F.-A. Cazals : *le Rhum à l'eau du Troubadour ; Moréas chante*, chansons. — Paul Verlaine : *Chanson*, poésie. — Jean Carrère : *Que faudrait-il à ce cœur qui s'obstine ?* (Jean Moréas) ; *Autre Chanson* (Paul Verlaine) ; *La détresse dit...* (Jean Moréas) ; *Sonnet* (Louis le Cardonnel). — Dodement : *Impromptu*, (poésie de Ad. Retté, musique de Dodement) ; *Il était un pauvre poète* (poésie de Henri Tegron). — Léon Denis : *Convoi funèbre* poésie. — Y. Rambosson : *Taratata !* (chanson patriotique de Edouard Dubus). — Xavier Privas : *Chanson de la pluie ; Chanson pour un homme.* = F.-A. Cazals : *les Bigorneaux de la Rénovation poétique.*

Samedi, 17 déc. 1892. — Maliderne : *Vision :* poésie — Xavier Privas : *Pour brune et blonde ; Thuriféraire*, chansons inédites — Carolus Tenib : *le Noël d'amour pour la sainte*, poésie. — Joseph Canqueteau : *le Cheque, maître du monde ; la Ligue contre la licence des rues*, chansons inédites. — Léon Durocher : *L'œil du baron*, poème satirique. — Mme Maya : *le Vaisseau fantôme*, fantaisie pour piano. — Noyrb : *Danse macabre* (paroles de Durand-Dahl, musique de Noyrb) ; *la Complainte de la Macarona.* — Mme Perrot : *Vieille chanson bretonne ; les Noces d'or*, chanson (paroles de Catulle Mendes). — Jean Carrere : *Ode au poète futur*, poésie. — St-James : *l'Incompris*, chanson. — Paul Paillette : *la Petite Parisienne*, triolets à Nana ; *le Brave ouvrier.* — Joseph Canqueteau : *la Ligue contre la licence des rues*, même sujet, autre air ; *les Dernières volontés de Sarcey*, chanson. — Eugène Alberge : *les Elections*, sonnet. — Marcel Bailliot : *la Famille Coquelin ; Comm' la lune ! la Blouse à Thivrier.* — Roland de Marès : *la Complainte*, poésie. — Etienne Decrept : *la Révolte*, chanson. — André Ibels : *Ces gueux de Bohémiens.* — Georges Poulet : *la Tête du guillotiné.* — Xavier Privas : *le Luthier ; Chanson Paillarde*, chansons. — Pierre Trimouillat : *Lamentations présidentielles ; le Flaneur parisien*, chansons.

Président : Léon Deschamps. Secrétaire de séance : Marcel Bailliot.

Piano tenu par MM. J. Le Bayon, Dodement, Arthur Bernède, Noyrb, Xavier Privas et Mme Maya.

A travers la Presse

Nous trouvons dans le *Jour* le curieux fait-divers suivant :

Fréjus, 30 novembre. — On a trouvé dans un cabanon aux environs de la ville, le cadavre d'*un homme* de soixante-dix ans environ, la poitrine traversée par une balle.

.....

La mort paraît remonter à quatre jours.

.....

La victime serait une *femme* des environs.

On a remarqué depuis l'antiquité la plus reculée que l'âge affaiblissait les facultés viriles ; toutefois des permutations de sexe aussi radicales sont rares. Nous attendrons pour nous prononcer que le *Jour* se fasse sur cette ténébreuse affaire.

***

Sévérine est une enfant terrible, elle touche à tout, même à la mythologie, au risque d'y piquer ses doigts de rose.

J'ai l'autre jour, parlé ici (*Le Journal*) de Vergoin, de la légende menteuse dont il fut victime, de cette veste de Nessus que la mauvaise foi des uns, l'hypocrisie des autres, la blague féroce de tous, lui colla au dos, et dont il ne put se dépêtrer, *à l'instar du centaure*, que dans le bûcher final.

Hercule, un centaure ? Oncques n'a jamais entendu telle merveille, comme parlerait le *Diable boiteux*. Dites qu'il avait une voix de centaure, alors qu'au sein des flammes il maudissait Déjanire, on vous l'accordera peut-être. Ou bien proclamez-le un héros centaure... et sans reproche, et vous aurez pour vous tous les amis de la vérité présentée sur le mode gai, même l'austère Willy, mais de grâce, ne confondez plus le bourreau involontaire et la victime, ô Vous qui consacrez vos loisirs à les distinguer.

***

Quand on veut faire l'éloge d'une institution, il faut prendre bien garde d'employer des termes équivoques, car sans cela les personnes intéressées s'imagineront que vous avez voulu vous livrer à une douce fumisterie. C'est le cas qui a pu se produire à l'encontre du *Capitaine Fracasse* le jour où il a écrit dans l'*Echo de Paris* ces lignes :

Le petit théâtre de marionnettes de la Galerie Vivienne a inauguré hier au soir la série de douze représentations de *Noël* ou le *Mystère de la Nativité*. Tous les curieux d'art et de poésie *se compteront* à ces rares soirées.

Puisqu'on les comptera aussi facilement, cher Capitaine, ils seront donc un peu moins nombreux que les grains de sable du ciel ou les étoiles de la mer ? (Attention, Messieurs les typos !) Entre nous, maintenant que nous sommes seuls, était-ce bien là votre pensée ?

***

De tout temps l'*Echo de Paris* fut pour nous une source de joie intarissable. Tantôt c'est M. Edmond Lepelletier dont le patriotisme échevelé refait à son gré notre histoire.

Ah ! qui aurait pu noter au passage les impressions de ceux qui se sont offert, mercredi, grâce à deux nuits passées en wagon, le régal oculaire du panorama coloriste et martial de Vitry, lequel n'a jamais mieux justifié son surnom de : Français.

Malheureusement le dit surnom ne fut jamais décerné à Vitry. On sait que « français » n'est ici qu'une corruption orthographique de François, cette ville ayant été fondée par François Ier en 1545 pour servir de refuge aux habitants de Vitry en Perthois ruiné par Charles-Quint.

***

Tantôt c'est M. Albert Dubrujeaud dont les solécismes se chargent de nous désopiler la rate. Exemple

Dans un très intéressant et parfois spirituel discours, c lauréat de tous les concours a *compendieusement* développ la série des arguments vieillots et ressassés qui militen en faveur de la résurrection de la vieille dame.

Qui donc ignore encore aujourd'hui que *compendium* veut dire en latin : abrégé, et que Racine en lui don nant le sens contraire dans la harangue de l'Intimé, n l'a fait que par ironie ?

***

Au cours d'un article intitulé : *Les suicides de bar quiers* (*Gaulois*, 14 déc. 92), M. Gaston Jollivet s'ex prime en ces termes choisis :

Combien de volontaires *hécatombes* de cette nature Pari n'a-t-il pas de tout temps apprises le lendemain, sans qu les formules ordinaires inventées par les familles : con gestion, rupture d'anévrisme, lui aient donné le change !

Une hécatombe (du grec *hecaton*) exigeant au mini mum vingt victimes, j'en conclus que les banquiers pa risiens ont pris l'habitude de se faire sauter le coffr par groupes de vingt. Tant mieux !

***

Un autre styliste du *Gaulois*, M. Louis Lamber nous fournit le spécimen suivant :

Quant à M. Le Royer, il a déclaré qu'à son avis la dis solution s'imposerait si une nouvelle crise survenant brève échéance, *viendrait* démontrer que la stabilité gou vernementale... n'est pas possible avec cette Chambre.

La phrase ci-dessus pourra désormais être citée com me pendant au dialogue célèbre : « — Prête-moi to crayon — Faudrait que j'en aurais. »

***

Passons la parole à M. Philippe Gille du *Figaro*

Nos contemporains ne veulent généralement voir dan Buffon qu'un homme poudré écrivant *avec des manchette* et une épée au côté...

J'espère pour les contemporains de M. Gille qu plusieurs d'entr'eux voient Buffon autrement. L'expres sion « écrire en manchettes » ne contient nulle allusio en effet à un raffinement de toilette, mais indique sim plement que l'illustre naturaliste écrivait, ainsi que l font encore les plus modestes de nos plumitifs, sur d papier à grandes marges, afin de faciliter les additio et retouches Les circonstances de poudre (aux yeux) d'épée en verrouil furent ajoutées après coup par d'éton dis commentateurs auxquels M. Philippe Gille aura grand tort de prêter l'appui de son immense autorité.

***

Terminons par cette joyeuseté inconsciente du *Nai Jaune* (Aur. Scholl) :

Un bal par souscription à M... Une personne y attir tous les yeux par l'étalage de charmes exagérés : *deu mappemondes sur une seule poitrine.*

Une mappemonde comportant déjà à elle seule deu hémisphères, il appert que la dame en question éta un phénomène dans le genre de l'Isis égyptiaque o autre divinité polymastique.

TRISSOTIN.

(A Suivre)

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Typ. et lit.h J. ROYER

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 90. 15 Janvier 1893.

Énone au clair visage

(FRAGMENT)

Elle a fini déjà, pour cette nuit, sa route,
L'étoile qui d'aimer conseille. Hélas ! écoute,
Ne me dis pas « Pourquoi ce fol amour ? » Jamais,
Me renflammant le sang d'une coupable envie,
L'arc ne sera tendu, ni encochés les traits.

Si la lumière, vois, de l'étoile a baissé,
Certes, c'est que le tiers des heures a passé.
Non, non, ne me dis pas « Pourquoi ce fol amour ? »
Jeune tige pareille à ce noble palmier
Que dans l'âpre Délos Ulysse vit un jour.

Laisse, laisse Cypris à l'horizon descendre,
L'air est tout imprégné du pollen des fleurs tendres ;
Ferme tes yeux aimés,
Puisque l'ombre qui croît me les a dérobés.
Apollon me chérit, et le fils de Mercure,
Le bon Pan corne-bouc, de mon jeune âge eut cure.
Dans le sacré Cyllène où les Nymphes des eaux
M'ont nourri, de ma main j'ai coupé maints roseaux :
D'un art industrieux j'y sais feindre à merveille
La cime des forêts, quand le matin l'éveille.

JEAN MORÉAS.

A Mademoiselle Renée Zilcken

(La Haye)

O mademoiselle Renée,
Fillette exquisement mignonne,
Que le bon Dieu toujours vous donne
Vie élégante et fortunée.

Grandissez, dûment bien aimée
Dans la sagesse douce et bonne,
Sous l'œil, qui sourit et s'étonne,
De votre famille charmée.

Soyez l'espoir et le bonheur
De votre père, lui, l'honneur
De l'art et de votre famille,

Et de votre mère l'honneur
Et la grâce d'une famille
S'étonnant de tout ce bonheur.

Novembre 92.

A UN PASSANT

Mon cher enfant, que j'ai vu dans ma vie errante,
Mon cher enfant que, mon Dieu, tu me recueillis,
Moi même pauvre ainsi que toi, pur comme lys :
Mon cher enfant, que j'ai vu dans ma vie errante.

Et beau comme notre âme pure et transparente,
Mon cher enfant, grande vertu de moi, la rente
De mon effort de charité, nos fleurs de lys !

On te dit mort. Mort ou vivant, sois ma mémoire !
Et qu'on ne hurle donc plus que c'est de la gloire
Que je m'occupe, fou qu'il fallut et qu'il faut...

Petit, mort ou vivant, qui fit vibrer mes fibres
Quoi qu'en aient dit et dit les imbéciles noirs,
Compagnon qui ressuscitas les saints espoirs,
Va donc, vivant ou mort, dans les espaces libres !

PAUL VERLAINE.

Une heure chez les Ennemis des Lois

Le Velu II s'étant laissé marcher sur la patte commença de se faire quelque représentation d'un autre moi et poussa les premiers cris de douleur qui attristèrent l'ermitage où André Maltère, Claire, Marina et lui, menaient une vie infiniment perfectionnée. A ce moment, André qui se chauffait eut pitié ; Claire qui lisait le dernier volume de M. Barrès, décrivit la protestation qui spontanément naissait en elle de ce hasard fâcheux, Marina, qui avait les yeux rouges, comme d'avoir pleuré, accourut, baisa le Velu, lui tint la patte longuement dans sa main.

— Marina est meilleure, dit André tourné vers Claire, et vous avez raison de l'innocenter toujours plus que je ne peux faire. Marina, venez donc que nous vous embrassions.

Marina, un peu gauche de ce qu'elle n'avait pu se tenir, le matin, de faire une escapade avec les chevaux et les chiens, du côté d'un garçon ressemblant tout à fait à un jeune pope qu'elle avait connu, s'approcha, et tous les trois ils s'embrassèrent. Le Velu, parmi eux, léchait les mains et les visages.

André ajouta : Je dois vous demander pardon de vous avoir manifesté de l'humeur. Je ne tins pas compte de votre sensibilité.

Mais Claire aussitôt : Vous n'êtes pas plus responsable — oh ! ce mot ! — de votre humeur que Marina de ses inclinations. Je ne sais d'où vous viennent encore ces inquiétudes. Ne pourrai-je vous rendre confiance en vos spontanéités ?

— Ah ! il faudrait apaiser nos nerfs !

— M. Barrès, justement, en indique le moyen...

— Oui, je sais ; même, un médecin ne le conseilla-t-il pas autrefois à Marina ? Mais elle vous en affirme aujourd'hui l'inefficacité.

— Vous riez. Il ne faut jamais prendre M. Barrès à la lettre. Il excelle à sembler bouffon à qui ne le doit point lire, et la sélection qu'il opère ainsi, paraît faite pour l'enchanter. Je lui crois beaucoup de sagesse et sa philosophie...

— Vous le contristeriez par votre exagération. Vous passez bien promptement, Claire, à de gros mots. Se peut-il qu'un fort système coexiste à tant de mobilité — qui, j'avoue, personnellement me plaît, — ou qu'un grand moraliste s'amuse à si agréable badinage ?

— L'habitude que j'ai de l'abstraction, dit Claire, m'a aidée toujours à négliger le côté dont vous parlez et je ne me heurtai, d'ordinaire, à cet embarras, que pour le biffer simplement.

— On dirait, lança Marina, que vous n'avez jamais considéré de la tête aux pieds, un homme tout nu !

— En effet, Marina nous fait parfois elle même sourire, comme vous voyez, en disant des vérités fortes. Pour moi, qui, je vous l'a dit, ne blâme point l'apparente légèreté, j'a plus d'estime envers « l'homme tout nu » que le ratiocinant philosophe. J'y vois quelqu'un de plus complet, avec ses faiblesses, partant de plus harmonieux, qui flatte mon goût de l'esthétique. Nest-ce pas M. Barrès qui veu qu'un « système soit un être organisé, avec

equel on sympathise ou qui écœure ? » Eh ! n'est-il pas lui-même cela ?

— Les maîtres n'ont pas coutume, que je sache, de nous empêtrer en les complexités de leur anatomie ; je vais droit à l'essence...

— Vous avez tort ma chère Claire, quoi donc vous presse ? Marina ne remarqua le torse du Vatican qu'après que je lui eus affirmé que ce torse digérait. Mais dès lors elle s'en inquiéta, et elle y trouve de la beauté. Un homme vaut toujours mieux qu'une pensée ; il porte plus d'enseignement ; une grande lumière vient de ses petits côtés.

— Oui, oui, dit Marina.

— J'éprouvai toujours que le sourire va mal aux physionomies que je vis, un moment, très hautement comtemplatives. Je prise unité au-delà de tout. Et, franchement, un ouvrage qui se fût d'un bout à l'autre maintenu au niveau des représentations de Fourier et de St-Simon, de Lassalle et de Karl Marx...

— Neût pas contenu, sans doute, le chapitre sur Louis II, auquel je tiens, moi, d'avantage, et qui relève, à ce qu'il me semble, d'un ordre différent ; n'eût pas contenu le chapitre sur Venise ; ni celui sur l'éducation de la Petite princesse...

...Eh bien ! ma chère idéologue, ne vous déplaise la sensibilité qu'on y voit, elle me conduit plus avant que toutes rigueurs systématiques. Et s'y abandonnant avec la complaisance, et la grâce indolente qu'il a, M. Barrès demeure plus que nulle part identique à ses commencements que surtout nous aimâmes. Alors il considérait pousser son moi, tel qu'une plante délicate qui en valait bien la peine, plaisir. C'était avant la culture intensive qui le gonfla jusqu'à quelques debordements. Oh ! l'égotisme pur n'était-il pas plus élégant ? et, en somme, que lui importait, sinon ternir une attitude rare ?

— André, je n'aime guère employer le mot *dilettante*, que l'on a diminué ; mais vous usez par trop ce que l'on nomme ainsi. Il est vrai que nous y devons d'être ici, Marina, le Velu et moi ; mais à dire juste, vos allures me sont souvent m'incommodent, et sans l'étrange affinité qui nous unit si divers, je m'élèverais là contre hautement. « Seuls, verront bien les passionnés, me dites vous un jour. » Il n'est de passion un peu sérieuse que chez les hommes abstraits, » vous repliquai-je. Et toutes sortes d'objectivités vous délectent. Vous parsemez votre chaleur à lècher, de menues flammèches, mille brindilles. Par exemple, en l'instant, vous estimez moins M. Barrès que je ne fais, puisque vous vous jettez dans ses fuyances et que je m'éprends de ce qu'il y a d'arrêté en ses contours. Je cherche à le saisir ; vous vous abandonnez à lui. Je veux le délimiter ; il vous plaît indéfinissable. Volontiers vous avoueriez : je ne sais qui il est, mais en vérité, il me charme...

— Oh ! qu'un homme gagne, dit Marina, à être goûté de la sorte !

— Soit ; mais *goûter* est trop peu. Vous vous amusez au superficiel, et vous prenez plaisir à seulement vous amuser. André, je vous le dis, moi seule ici suis passionnée... Souvenez-vous quand nous revînmes d'Allemagne tout défaits ; moi seule au-dedans pleurais ; vous m'avouâtes que vous pensiez à des jouets, d'autrefois me dites-vous, peut être de demain !

— La vanité de ces joujoux fut excellente à m'approcher de celle de tant de systèmes que j'avais pris à cœur. Ne me reprochez pas cet instant, Claire, vous n'étiez que trop encline à vous laisser engluer au socialisme, et nous nous fussions vulgarisés ou attristés stérilement. Certain tour de cheveux de Marina, le souvenir d'une sveltesse qu'elle avait en sa marche, et du son de sa voix, le jour où elle me nomma le Repasseur, me tirèrent de cet état... La transition vous choque ? j'y fus toujours malhabile. Quelque gaucherie de corps, que vous, Claire, ne remarquez même pas, mais que Marina veut bien ne pas juger disgracieuse, me valut parfois de paraître, — et à moi-même — de briser à des enjambées. Toutefois, ces secousses ont de l'agrément...

— Encore un terme léger que vous affectionnez, je vois bien, et qui me vient soutenir en l'accusation que tout à l'heure, je portai contre vous. D'ailleurs, vous éludez de vous défendre.

— Claire, qui êtes la gravité de mon âme, et à la fois, la logique dont j'aime à me parer, vous êtes dure à mes délicatesses. Vous me querellez à présent sur des mots, à quoi je suis sensible tout à fait. A dire vrai ils m'intimident, d'ordinaire, m'apparaissent trop gonflés de leur sens, et je me meus parmi eux comme en une foule à mimique expressive par excès. Les gros gestes me répugnant, je viens à n'aborder que les gens qui, par quelque pudeur, se contiennent. Et parce que j'eus du mal à distinguer en la masse ces véritables continences, peut-être suis-je abusé de les croire, une fois distraites, demeurer, — sobres — significatives. Tenez, je pense à M. Barrès qui, nous peignant ces deux jeunes gens à Venise, et n'osant déflorer par des mots expansifs leur intense émotion, l'évoque d'un coup par le moyen d'un Velu qui les accompagnait : « Mais le Velu, fort capable de partager leurs plaisirs sensuels, s'élevait-il jusqu'à en sentir la mélancolie ? » Regar-

dez que pour cette seule phrase, une larme vient à notre chère Marina...

— C'est, dit Marina, que je suis suffoquée de tant comprendre, si vite...

— Je tiens la méthode pour excellente, et la sécheresse n'est qu'illusoire, que vous êtes tentée d'y reprendre. Ce n'est que la qualité au nombre substituée. S'il y a une tradition à parfaire dans la langue, la voici, et le mérite en est comme de juste, moins à un styliste qu'à un penseur et à un qui sut moins habiller que déshabiller sa pensée. Ne me chicanez donc pas, ma chère Claire, sur mes mots atténués, mes mots à gestes frustes, qui ne disent pas peut-être ce que vous convenez de la passion, mais qui *me* disent passionnément. Être averti qu'enfin chez un homme, les mots signifient ; qu'un respect et quasi un culte de l'idée ont abouti à un assainissement absolu de l'expression, à la contemnation hautaine de toute innécessité ; que la phrase, seule possible élégance emmi les paragraphes, comme l'individu dans la foule, comblera d'un coup l'attention sans le parcours des fastidieux délayages, que quelqu'un professe en ce sens, l'individualisme du style ; mais Claire, c'est falloir applaudir, et louanger un mérite fort grave...

— Ah ! que ne puis-je, dit Claire, après avoir applaudi ce M. Barrès que nous soutenons, je vois, parcequ'il nous contient, et son volume clos, ne me trouver un peu les bras ballants ! Et, l'aimant, que ne suis-je de lui satisfaite ! Un séducteur qui se déroberait, ne serait-il pas ce qu'il est ?

— Ah ! dit à ces mots, Marina experte, ne pourrons-nous connaître M. Barrès en personne ?

Mais André, se fâcha, parce que Claire et Marina, ces femmes, voulaient tenir de près, à leur manière chacune ; et il sortit avec le Velu qui, lui, au propre, ne connaît point.

RENÉ TARDIVAUX.

DÉDICACES
pour le
PARADOXE SUR L'AMOUR

I

à Léon Deschamps.

Fleurs malignes, fleurs de flamme,
Les yeux fourbes de la Femme
S'éjouissent, spoliateurs,
Du sang figé de nos cœurs.

Flamme équivoque des lèvres,
Fleurs traîtresses des seins mièvres
Et tant de serments moqueurs
Ont pris dans leurs rets nos cœurs.

Voici bientôt tinter l'heure
Des prestiges et des leurres —
Ah ! saufs d'un charme menteur,
Tuer l'Amour et nos cœurs.

II

à Emile H. Meyer.

Les mauvais lys ont incliné leurs pistils roides
Vers le ventre poli de la vierge impollue ;
Des feux de male augure accusent l'ombre froide
Où glissent des serpents et des formes velues.

La vierge est là, clouée au pal de châtiment,
Pour avoir maudit ceux qu'elle ne put toucher
Mais ses yeux embrumés et sa bouche qui ment
S'avèrent à jamais les fauteurs du Péché.

Or célébrant mystiquement la folle peine
Des enfants orgueilleux qui l'ont crucifiée,
Qu'elle soit notre Muse à la sourde fontaine
Où sanglote le sang des cœurs sacrifiés.

III

à Stuart Merrill.

Au nord, parmi la neige étrange et les glaciers,
L'Amour rigidement érige un flambeau clair ;
Ses yeux bleus comme l'onde et froids comme l'acier
Reflètent la pudeur cruelle de l'éther.

Des cygnes à ses pieds agonisent blessés,
Fous d'extase impossible et d'ivresse idéale.
Et les astres du ciel semblent des pleurs versés
Sur un songe sanglant d'aurore boréale.

Le front serein, les yeux perdus aux profondeurs,
L'Amour est vierge et les dédaigne et les ignore :
Joyeux, le fol enfant où se gèlent les cœurs
S'enfuit vers le Silence et vers le Nord encore.

IV

à Pierre Louys.

Pour avoir vu le rêve faux et les Florides
Où règne une chimère exquise et dangereuse,
Nos yeux s'étaient fermés et nous dormions —
A cause de Circé la mauvaise Amoureuse. [languide

Des sylphes malfaisants secouraient des pavots,
Les cieux étaient obscurs et les dieux étaient morts
Et, livrant leur carène aux morsures des flots,
Nos vaisseaux délaissés pourrissaient dans le port.

Mais folle fut la fée et vaines ses magies !
Un ange vint, nous apportant le fruit amer
Qui garde du mensonge et fait l'âme assagie —
Et, vainqueurs de l'Amour, nous allons sur la mer.

Décembre 1892.

ADOLPHE RETTÉ.

CRITIQUE DU CRITIQUE

Les critiques sont nombreux ! Nombreux et nuisibles... ou inutiles.

Les uns ont du talent et font de la chronique littéraire.

Les autres sont nuls et font de l'information plus souvent inexacte.
Critiques littéraires: Jean Jullien, Henry Céard, nile Bergerat, Jules Lemaître, etc.
Informateurs: Henri Bauer, Francisque Sarcey, Adrien Bernheim, Hector Pessard, Léon rnard-Derosne, Léon Kerst, etc.
Tous confondus sous cette dénomination unique démontrée fausse : *Critiques dramatiques.*

***

Qu'est-ce qu'un critique dramatique ?
Un écrivain de talent, capable de produire et résignant à n'enfanter nulle œuvre.
Un précurseur, dédaigneux du goût de la foule, ayant la route aux jeunes, tout en maintenant act le prestige des anciennes gloires.
Un juge — moti ant ses arrêts.
Un maître — indiquant le remède à côté du al — n'affadissant pas l'éloge en l'exagérant.

***

Que fait le *soi-disant* critique actuel ?
Ou bien il juge en simple spectateur, bourgeoisement, sans comprendre, *en digérant* — éthode Sarcey.
Ou bien il se pose en pseudo-partisan de telle telle Ecole et démolit, de parti-pris, tout ce ui sort du domaine dans lequel il prétend conner la production théâtrale — procédé Bauer.
Si c'est un littérateur — il a fait des pièces et l les a présentées sans succès à la Comédie-rançaise, il se venge en traitant les membres Comité d'histrions ou de baladins — système ergerat.
Réciproquement, si les pièces soumises à l'examen ont été admises — il faut remercier l'hospilière Maison et se montrer bienveillant à l'excès régulièrement — système Lemaître.
Dans le premier cas : partialité.
Dans le second : absurdité.
Si le critique (?) est vieux, il joue au pacha et t : laissez venir rue de Douai les petites comédiennes.
S'il est jeune, il « soumet » sa... note après aque article aux jolies actrices dont il a louangeusement apprécié le mérite réel ou non. Si la ittance est payée à présentation, tout va bien.
la créancière, malgré elle, envoie promener solliciteur, gare les éreintements !

***

Par impossible, je suppose maintenant un *critique honnête.* Ne riez pas, j'ai dit « je suppose ».
Admettons que le critique en question entre à *Écho de... Lutèce.* Le directeur du canard susmmé dira tout d'abord au nouveau venu :
Mademoiselle X... des... Variétés Théâtrales, t une dinde qui joue la comédie en grue, je ne us en prie pas moins *(prie* pour *ordonne)* de clarer que la petite a du talent à revendre.
Le critique étant honnête sera forcément naïf décidément je suis paradoxal.— Il questionne son patron :
— Pourquoi dire du bien de cette fille ?
Lors, l'interpellé, très calme :
— Parce que je couche avec !

***

Les critiques dramatiques (??) que nous subissons en ce temps de décadence *n'aiment pas le théâtre* (Je commenterai tout-à-l'heure. Pour l'instant, je constate).
Exception à la règle : Sarcey : — Il aime le théâtre mais *il ne le comprend pas.*

***

Il convient, chemin faisant, de noter la différence existant entre le critique musical et le critique dramatique (les deux toujours considérés comme des à-peu près et ceci dit une fois pour toutes*)*.
Le critique musical est musicien ou du moins connaît la musique. Si parfois son savoir personnel est mince, il a la pudeur de s'en cacher. Cherchant alors « savant avec le livre » à étaler aux yeux du public, une science d'emprunt, il puise courageusement dans les idées et les ouvrages des autres.
Le critique dramatique s'accorde droit absolu d'ignorance et imprime sans sourciller les sottises les plus immenses. Quand il stupéfie par son crétinisme pédantesque et que des indiscrets se permettent de le questionner, il répond : « *C'est mon opinion* » après, il attend des excuses.
C'est mon opinion, c'est mon goût, voilà ses rengaines. *Son* goût n'est pas *le* goût, que diable !
Il croit que si.
Au fond il n'est pas méchant tout en étant funeste
Il est surtout sot et orgueilleux.
Buse mâtinée de paon, telle est la bête.

***

J'ai indiqué tout-à-l'heure ce que devrait être le critique.
Je me répète en me résumant :
Il devrait être :
Impartial.
Compétent.
Chaste.

***

Impartial ?
Sarcey écrit que Mme Broisat est inférieure à Mlle Nancy Martel (Le gros homme sait parfaitement qu'il signe là une jolie petite fausseté).
Compétent ?
Il ignore souvent le titre d'une pièce qu'il écoute et confond les comédiens entre eux. (M. Paul Perret voit jouer Le Bargy et fait des compliments à Worms !)
Chaste ?
Qu'un de ces messieurs ose me défier et j'ouvre l'armoire aux secrets. Ce sera plutôt gai.
(N. B. Chasteté ne veut pas toujours dire abstinence complète ! D'ailleurs, en ces notes rapides, je sépare l'homme du plumitif: c'est le critique que je veux chaste... et se garant de la comédienne. On ne peut plus être juge au théâtre après avoir été amant... fut-ce amant de cinq minutes).

***

Le critique dramatique est dans l'*impossibilité*

matérielle de rendre compte d'une pièce au lendemain d'une première.

C'est cependant ce qu'il fait au *Figaro*, au *Gil Blas*, au *Gaulois*, à l'*Echo de Paris*, à la *Paix*, à l'*Evénement*, à l'*Eclair*, au *Matin*, etc., etc.

Comment s'y prend-il ? Vous le savez. Il accomplit sa petite besogne à l'issue de la répétition générale — et l'article est sous presse avant que le nom de l'auteur ait été proclamé, sur le théâtre, par l'interprète principal de l'œuvre déjà dénigré ou encensée, (au hasard des haines et des camaraderies).

Triste !

***

Si j'étais critique — mais je ne le serai jamais — je m'abstiendrais de mesurer le talent des commédiennes sur des coins de canapé.

Je ne lierais commerce d'amitié ni avec un auteur, ni avec un acteur.

Aux directeurs, je dirais : gardez vos billets de faveur. Garantissez-moi simplement ma place au bureau ; j'en verserai le prix au guichet. Je ne viens pas ici pour vous rendre service mais pour accomplir œuvre d'artiste et d'homme de théâtre.

J'irais au spectacle tous les soirs et non simplement lors des premières, des reprises ou des grands débuts.

Une fois dans la salle, je n'en sortirais plus avant la fin de la représentation, évitant ainsi les conversations de couloirs. Elles troublent le jugement et créent un courant d'opinion où il entre trop de petites rancunes particulières, de potins idiots, de sophismes de « ratés », et d'esprit méchant.

***

La soirée terminée, j'aurais subi une impression très personnelle. Je commencerais alors à la discuter avec moi-même, sévèrement et sincèrement, *ex professo*.

GIBOYER.

(A suivre)

PETITES POLÉMIQUES

Il existe une revue, appelée la *Revue des Deux-Mondes*, qui se donne, dans certains milieux, pour la première revue de France. De temps à autre, très rarement, cette respectable vieille feuille publie des vers. Sans doute, direz-vous, de très beaux vers de poètes illustres ? Jugez plutôt :

ELOPEMENT (!)

Mignonne, vous portiez une fierté d'archange
Au front d'enfant serti dans l'or de vos cheveux :
Vos grands yeux de velours se baissaient sur la frange
De cils longs, recourbés, fins, touffus et soyeux. (?..!)
Pâle comme un beau marbre, indolente et sereine,
Vous aviez des bras et des épaules de reine,
Des pieds auxquels on rêve et les plus nobles mains !
Quand vous passiez au bal avec vos robes blanches,
Serrant étroitement la splendeur de vos hanches,
J'ai vu vous suivre au loin des yeux de souverains...
Hier — je vous regardais — en bas, dans la chapelle
Des comtes, vos aïeux. Vous étiez vraiment belle !
Jamais ange du ciel plus pur n'avait prié.
On me dit ce matin que vous êtes partie
Avec Dick, le second cocher de l'écurie
Vous ne saviez donc pas que Dick est marié ?

Nous avons reproduit le poëme en son entier. Qu'en pensez-vous ? Quelque faiblesse de célèbre académicien, allez-vous répondre, qu'on n'a pu refuser d'insérer eu égard à l'éclat du nom ? Le voici, ce nom éclatant : Charles de Berkeley !!!

Vraiment, Monsieur Brunetière, nous pouvons différer d'opinion sur beaucoup de choses, mais nous savons apprécier votre goût sincère des beaux vers classiques : que dites-vous de ce collaborateur imprévu ?...

***

M. Francis Magnard, qui est un lettré et un homme d'esprit, n'a pas plus de chance que le savant M. Brunetière dans le choix des poëtes qu'il fait parader devant le public du *Figaro*.

A preuve :

C'est Punch, qu'un juge, un juge austère,
A condamné parce qu'il a,
Pour la donner à Paméla,
Pris la couronne d'Angleterre,

Mais qui, s'il doit être pendu
Montre assez, par son attitude,
Qu'il s'adresse à la multitude
Et veut d'abord être entendu.

« Non vous, mylords, mais vous, mes frères,
« Manants », dit-il, « et va-nu-pieds,
« Je crains que vous ne vous trompiez
« En m'étant plus longtemps contraires,

« Assurés que si seulement
« Vous vouliez me prêter l'oreille
« — Quitte à vous rendre la pareille — (???)
« Vous changeriez de sentiment...

Et ainsi de suite pendant quelque vingt strophes. N'insistons pas. C'est d'un certain M. de Bonnières un homme du monde, m'assure-t-on. Ah ! Monsieur que vous devez bien faire la révérence !

***

Au tour de M. Arthur Meyer, maintenant. Lui aussi dans le *Gaulois*, offre des poètes. Cela devient une manie.

Vivait une fois, vers l'an neuf cent-treize
Après Jésus-Christ ou peut-être avant (?)
Sur les bords du Nil, sinon du Zambèze,
Au Nord de Stamboul, ou bien au Levant,

Un enfant quelconque, ayant nom Grégoire,
Alexandre ou Paul — pourquoi pas Martin ? —
Bref, certains auteurs inclinent à croire
Que son vrai vocable était Tintintin.

Mais ce qui ressort de façon limpide
D'un texte persan traduit de l'Indou,
C'est que Tintintin — tout homme est cupide —
Eut envie un soir d'un ballon d'un sou...

Oh ! que l'auteur mêle délicieusement l'ironie à la précision !...

Et maintenant, si les lecteurs des revues graves et des feuilles boulevardières, ne se trouvent pas suffisamment renseignés sur les nouvelles tendances littéraires, c'est qu'ils y mettront de la mauvaise volonté...

JEANNOT.

LE SATYRE

Les trompettes retentirent dans l'hippodrome, les satellites se rangèrent sur le passage de Lucius Tarquin qui prit sa place dans le cirque.

Puis la reine Tullie vint s'asseoir parmi ses femmes.

Le roi fit un signe, la porte du cirque s'ouvrit et deux fauves bondirent, deux fauves terribles aux yeux de feu, à la bouche d'écume, deux fauves qui rugirent, se mordirent, s'entredéchirèrent écumant l'un sur l'autre, deux fauves qui firent jaillir le sang et étalèrent des lambeaux de chair dans une mare de pourpre.

« Bravo ! » s'écria Tarquin.

Mais quel est donc cet homme que l'on distingue, au dernier rang des gradins, là-bas derrière le peuple, derrière les esclaves. Sa figure est sauvage, il est vêtu d'une peau de bouc, son masque est celui d'une brute et cependant ses yeux brillent comme des charbons ardents dans sa face de bête.

Il se penche tantôt vers les lions, il est presque suspendu au-dessus de la foule, puis tantôt, il se retourne vers la reine dans un regard étrange, terrible, sa figure s'anime alors, sa face change d'expression, on dirait qu'il veut se jeter dans le cirque, tomber au milieu de cette boucherie de fauves, se vautrer dans le sang et les chairs et se faire dévorer par les lions en regardant Tullie.

.....

Tullie est seule dans une des salles de son palais, elle marche lentement à travers la pièce, ses cheveux pendent en désordre sur une longue robe de pourpre, elle marche, elle rêve à quelque sinistre projet peut-être et son superbe visage est empreint d'un méchant sourire.

Peuples et grands, sénateurs et consuls, garde à Tullie !

Tout à coup un homme bondit dans la salle ; d'où vient-il, ciel ! c'est l'homme du cirque. Tullie garde à toi !

« A moi ! » s'écria-t'elle dans un cri de tigresse.

« A moi ! » s'écria l'homme dans un rugissement de lion, à moi Tullie !... à moi, et il haletait et de rauques hurlements sortaient de sa poitrine d'airain, Tullie je t'aime,... non je t'exècre, mais je te veux... je te veux depuis que je t'ai vue tuer ta sœur et ton beau-frère et que les roues de ton char ont passé sur le corps de ton père... à moi Tullie... à moi les tigresses à m... !

Un râle emplit sa gorge, il ne put en dire plus long, les gardes envahirent la salle et brutalement s'emparèrent du satyre.

.....

Le satyre attend son supplice, il est pendu par les mains à un arbre, il ne pense pas à la mort, il rêve à ses hideuses passions inassouvies, le châtiment terrible qui l'attend ne le fait pas trembler, il est pendu par les mains au tronc d'un arbre, il souffre d'une façon terrible et pourtant il ne paraît pas sentir ses souffrances.

La foule l'entoure, les enfants lui jettent des pierres, l'accablent d'injures, il est insensible, il est sourd ; lentement le jour baisse.

Tout à coup le chef des gardes s'avance :

« Amenez-le chargé de chaînes devant la reine » ordonna-t-il.

On détacha le satyre et la foule étonnée, le regarda s'éloigner, des chaînes de fer aux poignets.

Il pénétra dans une salle du palais ; de gros anneaux étaient rivés aux murs, il fut attaché par les mains et les pieds à ces anneux, puis sans mot dire les gardes s'en allèrent.

Alors Tullie entra, elle était vêtue de sa même robe de pourpre et ses cheveux pendaient en désordre.

Le monstre eut un soubressaut mais ses chaînes le retinrent.

Tullie s'avança devant lui, puis silencieusement, son sourire sinistre aux lèvres elle fit glisser d'un mouvement d'épaules le grand manteau qui la couvrait et apparut alors nue, complètemeut nue, superbe, divine dans sa beauté sculpturale ; foulant aux pieds sa robe de pourpre elle paraissait comme le démon du carnage.

A cette vue le satyre voulut s'élancer, les chaînes se tendirent, les anneaux grincèrent et le sang coula de ses poignets meurtris.

« Grâce ! cria t'il va t'en ! je veux mourir... fais moi arracher la langue par des pinces de feu, crève moi les yeux avec des pointes rougies, coupe mon corps en morceaux, mais ne m'inflige pas cet horrible supplice... C'est affreux ! et le satyre vaincu, l'écume aux lèvres se brisa les dents en mordant ses chaînes.

« Ah ! monstre, vois-tu maintenant si Tullie sait se venger, éloigne toi, fuis dans les campagnes, rôde dans les bois, erre dans le monde et jamais tu n'oublieras ce jour où tu me vis, nue devant toi et que tu ne pus m'atteindre, dans tes rêves tu voudras t'emparer de mon corps, ce corps s'évanouira et tu mourras en pensant à tes horribles fureurs, à tes passions inassouvies.

Elle dit.

Les gardes vinrent, on détacha le satyre, on le conduisit en dehors des murs de Rome, les ténèbres vinrent et lentement l'homme barbu s'enfonça dans la nuit.

FRANCIS CAMPBELL.

H. TOULOUSE-LAUTREC. — H.-G. Ibels.

HENRI-GABRIEL IBELS

PARMI les jeunes artistes, dont les tentatives hardies vers un art d'intellectualité neuve, inquiétèrent ces derniers temps les amateurs d'art, le nom de Henri-Gabriel Ibels se détache, significatif.

En effet, alors que la plupart de ses compagnons de lutte subordonnent leurs conceptions aux hasards de la ligne ou de la séduction de la couleur, lui, s'applique à un dessin rigoureux. Non académiquement figé certes, mais expressif, vivant, donnant l'au-delà des choses, des frissons de passion. Autant que quiconque, il veut belle la couleur, mais celle-ci, en employant les termes d'un autre art, ne sera que la symphonie qui enveloppe le drame, c'est-à-dire le dessin.

Cette névrose de la couleur, des tonalités rares, sera la maladie caractéristique des artistes de ce temps. Sa cause, les recherches excessives de tels maîtres impressionnistes et aussi le bel art japonais imparfaitement observé, lui si rationnel dans sa ligne et sa polychromie. — Mais ces préoccupations exclusives de coloris quelles erreurs elles ont excusées, combien d'œuvres gâtées à leur mirage ! Les promoteurs eux-mêmes, n'en sont pas restés indemnes. Si Cézanne a pu obtenir parfois des harmonies plus suaves, Paul Gauguin des effets plus rares, que d'erreurs dans la dernière manière de Renoir ! — Où sont les féminines élégances de jadis, les chairs nacrées, les regards adamantins ?

Le cas de M. Ibels est donc très spécial, puisque hanté par ces mêmes préoccupations, mêlé aux outranciers disciples de Gauguin et de Cézanne il est tôt arrivé à donner la prépondérance à la ligne intégrale.

***

Je parlerai plus tard de la genèse de l'artiste, de son stage d'apprenti, mais avant d'aborder la critique de son œuvre je veux dire sa méthode de travail, les phases de la création.

M. Ibels procède par l'observation continue, intense des êtres dont il veut traduire les gestes. Mentalement il les étudie, s'imprègne de leur milieu, puis résume ses sensations en des traits essentiels qu'il modifie, simplifie encore pour la réalisation définitive. Les types surgissent alors dans leur allure caractéristique, cernés dans un contour précis modifié seulement par quelques traits. Ils vivent, s'agitent, remuent ; au physique et au moral ils s'expliquent.

Parfois, M Ibels songe un type possible, mentalement le vit. Mais il le traduira seulement lorsque les circonstances lui permettront de l'examiner dans son activité. On pourrait donc définir cet art : une intellectualité expérimentale.

Il se plait aussi à modeler en cire ou en terre une figurine. Lorsqu'il sent bien la forme, il la dessine.

Ce rare souci de vie et de mouvement, que si peu eurent, fait beaucoup présager de M. Ibels. Ses procédés sont ceux des plus grands : de Léonard de Vinci et de Rembrandt, plus récemment de Daumier et de Degas. Aussi sera-t-il permis de trouver quelque parenté entre un croquis de ces maîtres et telle recherche de M. Ibels. Comme eux, aussi, ses investigations ne se bornent pas aux seuls êtres coudoyés en la vie, mais aux objets, aux paysages : d'où, une œuvre très diversifiée, interprétée à l'huile, au pastel, à l'eau forte ; par la lithographie, la sculpture, l'affiche.

***

Les débuts publics de M. Ibels datent des Indépendants de 1891. Ils s'y montra dans des œuvres très diverses : influencé par Van Gogh « le peintre fou de couleur » dans de rutilantes « oranges » et dans un « soleil couchant » ; plus personnel, avec un « intérieur », effet de lumière, noté à l'aide de rares tonalités et un typique croquis : « bonhomme portant un sac de charbon. »

Cet ensemble promettait. En effet, quelques mois après, les amateurs et les artistes appréciaient de Henri-Gabriel Ibels, des peintures, une suite de dessins soulignés de légendes dans le *Messager Français*, enfin cette belle affiche de *Mévisto* qui caractérise si bien ses volontés.

Ce sont les tendances de ces œuvres, leurs qualités spéciales que je veux faire ressortir.

Une étude de forains, résumé de nombreux croquis, fut l'œuvre importante qui suivit les Indépendants de 1891. En un champ de foire, parmi la cohue des barraques, les élancements des mats, le chatoiement des andrinoples, des drapeaux et des ombrelles, en un terrain circons-

H.-G. IBELS. — Etude.

rit par des toiles volantes, des hercules évoluent; n orgue de barbarie physique se lamente sous a direction d'un pauvre hère ; un public diverifié, en cercle, s'intéresse : mondaines, mesieurs, voyous, bonnes d'enfants, soldats ; ceux-i replets, palourds, étonnés. — Par une éclaircie, les baraques lointaines se vernissent d'un adieux rayon de soleil. Mais le décor, les specateurs examinés, l'attention se fixe sur l'hercule entral entouré de ses poids. Son maillot se tend, rop étroit sur les formes adipeuses, les jambes 'équilibrent prêtes à subir l'effort, les muscles es bras se gonflent, la face apoplectique halète. n contraste, à l'écart, un pître mal bâti, trop naigre, aux varices comiques, aux bras infinis, ermettant de porter loin le chapeau qui recevra s sous de « l'honorable société » : pauvre hère oué aux petites besognes, aux rôles ridicules.

Cette toile d'une observation si aiguë, un peu op anecdotique peut-être et crue, ne put malheureusement figurer à l'Exposition de Saint-ermain qui réserva, cette année-là, un coin pécial aux productions révolutionnaires de MM. Maurice Denis, Vuillard, Bonnard, Séruier et Gausson. — M. Ibels en a tiré un curieux ventail que l'on put voir aux Indépendants de 892, en même temps qu'un paysage où dans un air fouillé de verdure grasse, à mi-hauteur d'un teau, le clocher d'une église s'élançait blond ans l'harmonie verte. M. Ibels envoyait une ature-morte aux valeurs rapprochées, conçue us l'admiration de Cézanne : sur une nappe oissée, une bouteille, des pommes aux dorures mpliquées de reflets, un couteau ; des pastels : udes de lutteurs ; des lithographies et des eaux-rtes : « bonne dame », « femme couchée ».

Mais quel que puisse être l'intérêt d'une nature-morte ou d'un paysage, pour l'artiste surtout qui y voit des harmonies, des nuances spécieuses, cet intérêt est bien vite primé par la moindre étude d'humanité évocatrice de plus complexes sensations. — Il faut excepter le presque unique cas d'un Corot — M. Ibels semble l'avoir compris, puisque ses dernières compositions sont consacrées toutes à l'étude de la vie, de la vie militante. L'Affiche de *Mévisto*, « l'entrée en scène » les portraits de *Marcel Legay* caractérisent cette dernière période.

On sait que M. Mévisto, ce bel artiste, s'est chargé d'interpréter sur les scènes des concerts, de petites pièces littéraires qui lui permettent de rendre avec une incomparable mimique des sensations très diverses. Dans son « Entrée en scène » on le voit, fantôme blanc, surgir dans une attitude hardie, renversée, avec un visage tourmenté ; au-delà de la rampe lumineuse qui dore l'acteur, se voient à l'orchestre, aux galeries, des spectateurs, un garçon affairé. Dans quatre délicieuses lithographies en couleur, dissinées par M. Ibels pour l'illustration d'une saynète, l'*Amour s'amuse*, Mévisto apparaît encore seul ou en compagnie de Colombine et résume ces émotions violentes : le vol, l'amour, le dédain, la possession. Sur fond noir, Pierrot-Mévisto serre dans un geste de remords, l'argent volé pour satisfaire les exigences de Colombine ; sur décor orange, Colombine vouée à l'or, dédaigne l'amour de Pierrot pauvre ; celui-ci affolé donne l'argent volé, mais tôt révolté, se rit maintenant des vénales démonstrations de Colombine : fond vert ; sa révolte dure peu hélas ! car le voici qui enserre frénétiquement sa maîtresse : fond bleu. — Dans ces

H.-G. IBELS. — *A Biribi.*

quatre petites scènes, les personnages aux élégants gestes caractérisques sont circonscrits dans un trait unique ; les couleurs de chaque planche, appropriées aux scènes, forment décor. Car, M. Ibels se préoccupe constamment des ressources que peuvent présenter les procédés employés.

Ce Mévisto dont son portraitiste possède les plus subtiles allures, sans pourtant l'avoir jamais fait poser, c'est-à-dire sans jamais avoir exigé une interruption de mouvement, M. Ibels le fit vivre dès ses premiers croquis parus dans le *Messager Français*, à la suite des représentations de la « Folie de Pierrot ». L'acteur y est tour à tour triste, macabre, joyeux, fou, toujours d'une parfaite ressemblance morale et physique sous le trait de plume léger.

Mais ces efforts de Mévisto si bien analysés dans « l'Entrée en scène » et dans les différents croquis et lithographies dont j'ai parlé se trouvent admirablement synthétisés dans la belle affiche qui arrêta maintes fois sur les murs parisiens, ceux qui pensent : en une banlieue pelée, bornée par les hautes et sombres cheminées d'une usine, serpente un chemin. Au loin un cultivateur écrase les mottes d'un terrain ingrat ; plus près, signalé par un képi flasque, déambule lourdement un militaire au large pantalon mi-caché par une tunique qui ballotte ; enfin assis sur une herbe rare un loupeur, la pipe à la bouche, sourit gouailleusement. Mais de profil, tout près, se présente l'acteur Mévisto, il regarde cette triste campagne au ciel de suie, ce laboureur luttantcontre l'aridité du sol, ce soldat ballant, rêvant de liberté, peut-être de révolte, il s'intéresse à ce misérable réfugié au milieu des détritus puants ; il étudie ces êtres pour rendre le soir, à Paris, leurs angoisses, faire de ses émotions frissonner ses oisifs auditeurs.

Jusqu'alors l'affiche avait été simplement attrayante. M. Chéret, puis MM. Bonnard, Denis en avaient extrait la joie, la séduction. Il appartenait à M. Ibels — et aussi à M. de Toulouse-Lautrec, — de lui donner une signification plus élevée, d'en faire une satire de mœurs, un réquisitoire contre la société ploutocrate.

***

Mévisto, pour Henri-Gabriel Ibels est un souple schéma des passions. Les Martinetti, Mlle Yvette Guilbert, Marcel Legay reflètent des expressions plus spéciales. Les admirables mimes en leurs gestes parlants vont des actions basses aux angoisses poignantes ; Mlle Yvette Guilbert inversement, dans une disette de mouvement représente un maximum d'expression. Ces dessins encore inédits, seront en leur simplicité la plus parfaite interprétation des allures de ces acteurs d'élite.

Pour M. Marcel Legay le cas devient tout à fait particulier. Le sujet : un peu artiste, beaucoup cabotin, — une grande fatuité. Sous les applaudissements de la foule, il sourit, prend des poses, souligne sa diction, devenant parfois épique. C'est tout cela que rend M. Ibels. Dans le portrait peint, exposé actuellement à la porte de l'*Eldorado*, il apparaît en sa célèbre lévite les bras levés, la tête jetée en arrière, clamant haut ses chants favoris : silhouette bleue sur fond jaune se muant en orange. Une gouache répète ce portrait ; elle permet d'étudier les procédés du peintre : en quelques touches larges, la figure se modèle, les yeux vivent, la bouche s'ouvre dans une expression d'orgueil intense.

Sur quelques romances du chanteur, d'autres attitudes sont encore caractéristiques Pour « Ma mie arrive ce matin » le voici de dos, ses cheveux longs en éventail tombant sur sa lévite

H.-G. IBELS. — *Lutteurs.*

Réduction d'une Affiche de H. G. IBELS.

gonflée en cerceau ; le bras droit levé et le gauche qui retombe décrivent ainsi une diagonale de gloire ; avec « la Campagne verte » il se présente de face, la tête levée — toujours, — l'air bon enfant agitant la main gauche tandis que la droite perdue dans la poche du pantalon, permet le vêtement ouvert qui laisse voir un gilet à larges revers.

***

Les récents programmes du *Théâtre Libre* montrent quels puissants effets peut tirer un véritable artiste d'un procédé aussi grossier que la chromo-lithographie. On connaît les deux premiers : l'un, une barraque de foire, un hercule adipeux, des sylphides maigres, deux têtes de soldats ; l'autre, au bord de la mer, des dames mûres, en noir, contrastent maussades avec des enfants aux costumes écarlates, tout à la joie de la mer. Le troisième, l'un des plus beaux assurément montrera un régiment rentrant à la caserne. Les fantassins surgissent en un fouillis oblique, rythmé par la marche ; un officier se distingue avec sa silhouette cassante ; au premier plan s'égosillent des clairons. En contraste, devant le poste, des plantons reposés, regardent.

Nombre de gens à propos de ces programmes se sont plaints des divergences qui existaient entre la pièce et son programme. Chose voulue par l'artiste qui se défend ainsi : « L'intrigue est déjà illustrée par les acteurs évoluant sur une scène munie de décors anecdotiques. Quel intérêt peut alors avoir une seconde interprétation ? » M. Ibels veut simplement rendre en leur milieu une série de types qui seront appelés à paraître dans les diverses œuvres que représente chaque année le *Théâtre Libre*. Cette baigneuse, ce gommeux ne sont pas Mme ou M.*** mais bien des types caractéristiques de baigneuse, de gommeux. Parallèlement donc les programmes du *Théâtre Libre*, ne sont pas destinés à illustrer tel drame ou telle comédie, mais à évoquer les êtres qui peuvent figurer dans toutes les pièces représentées.

Pour M. Henri-Gabriel Ibels un livre également ne saurait être surchargé de vignettes anecdotiques qui imposent aux lecteurs des tableaux souvent peu conformes à leurs sensations, mais simplement contenir une série de types et de milieux, évoquant chez les intellectuels, le *déjà vu*.

Dans les programmes suivants défileront des magistrats, le clergé, le monde des cafés.

***

Pour l'illustration de chansons et monologues, M. Ibels a composé une série de lithographies rehaussées de couleur ou simplement noires, qui tranchent heureusement sur les compositions ineptes figurant une insipide jouvencelle, un pompier ivrogne, ou quelle hirondelle.

Mais maintenant que des littérateurs véritables, des poëtes de talent se plaisent à écrire pour le Café-Concert de petits poëmes où des préoccupations sociales se mêlent aux préoccupations d'art, que des artistes comme les frères Mévisto consentent à les interpréter devant un public souvent rétif, mais que domine vite le talent véritable, des dessins plus artistiques peuvent sans honte décorer ces petits récits : d'où les frontispices de Henri-Gabriel Ibels.

Par les vitrines des marchands de journaux on a déjà vu la série des *F. Mévisto*, pierrots verdâtres aux gestes circonstanciés. — Le souvenir de cette tête de mort que scrute le Pierrot *des Macchabées* ! Voici parmi tant d'autres, la *Chanson du Rouet* : une robuste paysanne donnant le sein à son enfant ; le *Malchanceux*, ouvrier zingueur pris dans sa démarche caractéristique ; le *Condamné* : Pierrot terrifié, en chemise blanche serrée dans une culotte noire, les bras mi-nus, tenant dans son poing serré le couteau meurtrier; la tête blême, hagarde, s'allonge en accent circonflexe. Le crayon s'est complu à velouter les ombres, à caresser les contours, faisant de ce modeste frontispice une vér table œuvre d'art.

Mais des sujets moins tristes sont permis à l'illustrateur. Voici un élégant Pierrot en tunique mauve, en culotte violette, aux prises avec une malicieuse Colombine habillée de blanc ; puis de bien intéressantes silhouettes d'enfants au vêtements chatoyants. Tous différents, marquant des humeurs diverses : le boudeur, le sournois, avec sa tignasse jaune, son tablier violet ; le fiérot, à l'allure droite ; le philosophe passant désintéressé au milieu de ses camarades ; robe courte cachée sous un châle rouge drapé, bérêt blanc. Celui-ci

H.-G. IBELS. — *La bonne dame.*

joue avec un chat, cet autre fait des pâtés. — Parmi les blés dorés, près d'un bois vert, sous un radieux ciel bleu un amoureux enserre son amie vêtue d'une claire robe lilas.

Les frontispices se multiplient ainsi, diversifiés et toujours artistiques, joyeux ou poignants, sans mignardise ni sentimentalisme.

***

Les quelque vingt études de mœurs soulignées de légendes, que Henri-Gabriel Ibels publia dans l'éphémère *Messager Français* sauveront de l'oubli ce journal. Il y fit défiler les types les plus divers : le cocher, la fille, le magistrat, les bourgeois, soulignant dextrement leurs vices ou simplement leurs ridicules. Dans ces dessins rien que l'essentiel : une teinte plate comme décor, un trait précis cernant les figures.

Dans un lit de rencontre un monsieur convenable dort : magistrat ou gros industriel. Sa tête boursouflée par la graisse blanche contraste avec le visage fûté de la fille restée éveillée. Elle veut se rappeler : « J'ai vu cette tête là quelque part ». — Au bord de la mer à l'écart des baigneurs, une vieille dame — âme de chouette — et une jeune femme échangent leurs confidences : « Je raisonnais comme toi, ma pauvre fille, quand j'ai fait la bêtise d'épouser ton pauvre père ». — Autre monde : dans une chambre de femme à soldat, une fille laide, mi-nue, aide son client à remettre sa capote. Maternelle elle l'encourage : « Mon fils est soldat comme toi ». — En un jardin public une nourrice et une femme du peuple causent tandis qu'un gracieux baby fait des pâtés. Tristement la nounou raconte ses misères, s'excuse : « C'est pas d' ma faute... Y savait pas s' retirer ». — Mais voici, formidable, un dos d'automédon ; on devine la voiture lente. le sourire sournois du cocher interceptant la circulation, empêchant un lourd omnibus d'avancer. Le cocher du véhicule s'indigne : « Quelles sont tes opinions politiques, eh, Collignon ! »

***

Ceux qui ont mis quelque curiosité à feuilleter l'œuvre de Henri-Gabriel Ibels ont été frappés par la présence — lithographie, eau-forte — d'une grosse dame, vraiment nouvelle venue dans l'art. Dans un emmitouflage rigoureux, elle apparaît, vaste éteignoir, enserrée en un manteau qui s'évase sous les jupes amples ; une capote couvre son crâne. Ainsi ronde, elle vire facilement. On la voit de face, de profil, de dos, bien vivante et caractéristique chaque fois. Affairée à son marché elle furète autour d'une voiture de quatre saisons ; raide elle se dirige vers un domicile ami où de longues causeries la retiendront; son cœur est tendre aux animaux car la voici tenant en laisse un affreux toutou en train de se satisfaire. Quoique pressée elle se résigne aux exigences de son compagnon, en elle-même conclut : « Jamais nous n'arriverons pour prendre le train ». Cette grosse dame, longtemps Ibels la vécut : une rencontre fortuite, où il la vit telle qu'il la désirait lui permit une réalisation. Le cuivre, le zinc, la pierre lithographique ont illustré depuis ses faits et gestes.

Modifiée, en un salon, elle répond à cette jeune fille ingénue qui constate que Sarcey dort : « C'est pour mieux entendre mon enfant ». Peut-être fréquente-t-elle les plages, car elle semble avoir fourni cet admirable type de vieille chouette dont je parlais tout à l'heure ; on la trouve encore assise à l'écart , lourde masse noire, dans le dernier programme du Théâtre-Libre.

***

L'artiste qui a créé ces œuvres si diverses est très jeune encore : vingt-cinq ans. D'une complexion forte il a déjà pu voir beaucoup, obser-

H.-G. IBELS. — Chanteuse.

ver, vivre intensivement. Le service militaire chez certains démoralisant, a été pour lui un merveilleux champ d'observation. Admirablement il fixe une silhouette de pantalon rouge, l'allure gobeuse du sous-off ou cassante du lieutenant. Les forains, le café-concert furent pour lui un prétexte à croquis multiples. Quelques silhouettes de chanteuses reproduites dans l'*Art du Rire*, permettent de se rendre compte de sa sûreté de notation. Hollandais d'origine, il semble tenir de sa race le don d'observation, le besoin d'étude qui le fait s'intéresser à toutes choses. Ses innombrables croquis sont tracés la plupart au crayon gras : noir, bleu ou rouge. La ligne ferme et continue délimite la forme, deux traits, un point, une légère ligne font vivre un visage.

Tout cela sévère. Une suite de croquis érotiques qu'il m'a été donné de voir impose par l'austérité des lignes. Les corps cependant se gonflent, se vident, craquent sous les efforts de la passion violente. Une fillette nue, vibrant sous les attouchements d'un Pierrot, entre toutes caractéristique, a servi de donnée à la quatrième lithographie de l'*Amour s'amuse*.

J'ai rappelé que Henri-Gabriel Ibels se plaisait à modeler. On connaît de lui un profil du peintre Léo Gausson, cire verte sur fond rouge, d'une

tellectualité saisis-
nte, uue figurine de
mme amoureuse po-
e sur une gourde,
nfin un délicat bas-
lief oval, très rap-
roché de ses dessins
ans sa sobriété d'exé-
ution : une jeune fem-
e mi-nue, vue de dos,
apprête à vêtir un
orsage.

***

Henri-Gabriel Ibels
passé par l'Acadé-
ie Julian. Mais il
ntit vite le ridicule
'un enseignement con-
radictoire : tel profes-
eur vantait la ligne
gère, tel autre le
ait lourd ; tous l'em-
oi du bitume. Or
élève, quoique igno-
nt d'impressionnisme,
aturellement se plai-
it aux clartés. Il ai-
ait la chair vivante,
acrée, il sentait les
mbres rosées-bleues ;
arfois même l'oranger
le vert intervenaient
ans ses académies.
ussi les professeurs
méprisèrent-ils vite.
« Vous êtes de la
ème école que Seru-
er », lui dit-on un
ur. Qu'était celui-ci ?
- Oh, simplement un
ncien bon élève, ex-massier, qui, à la sui-
d'nn voyage en Bretagne où il avait fortui-
nent rencontré M. Paul Gauguint avait été
te conquis aux tentatives nouvelles. Il s'effor-
ait depuis d'oublier l'enseignement des chers
aîtres. Les deux révoltés se lièrent. A eux se
ignirent MM. Vuillard, Bonnard et Maurice
enis. Celui-ci parallèlement à de consciencieu-
s académies, traçait pour sa joie intime

H.-G. IBELS. — Portrait de H.-G. Ibels.

de curieuses silhouettes, de neuves arabesques d'arbres.

Le petit groupe quitta bientôt la Maison Julian, décidé à chercher lui-même la vérité. En des réunions naissaient des théories neuves, se discutaient les tentatives de chacun. Les primitifs étaient glorifiés, les japonais admirés, dont les synthèses de lignes, les harmonies colorées enthousiasmaient ces fiévreux chercheurs.

Mais fatalement ces tempéraments différents un instant unis, contre l'imbécillité officielle devaient bientôt réclamer une liberté plus complète. Le petit groupe se divisa. Tandis que MM. Maurice Denis et Séruzier voilaient le caractère dans la déformation, que M. Bonnard se plaisait aux seules arabesques et M. Vuillard à la caresse des enveloppements, M. Henri-Gabriel Ibels s'appliquait impérieusement à rendre intégralement le caractère de la ligne.

J'ai dit quelles œuvres ont résulté de ses recherches vers un art plus pur, plus savant dans sa simplicité. Peut-être sera-t-il permis quelque jour de citer après Daumier, Gavarni et Forain, cet artiste, comme l'un des plus parfaits traducteurs de la Comédie Humaine.

CHARLES SAUNIER.

PAGES RETROUVÉES

(INÉDIT)

PASTICHE

Je me suis mis sur les rangs
Pour entrer dans les Quarante ;
Nous sommes dix concurrents
Et bientôt nous serons trente.
Mon échec est assuré,
Je perds gaiement la partie.
La plus belle académie
C'est encor ma mie,
O gué !
C'est encor ma mie.

SÉRÉNADE

Si je savais où tu laisses
Glisser sur ton épaule un rayon de soleil,
Que de baisers et de caresses
Je t'enverrais à ton réveil !

Si je savais l'heure où tu poses
Sur ton bras arrondi ton front rêvant d'amour,
Que de lilas et que de roses
Je t'enverrais pendant le jour !

Si je savais l'heure où tu niches
Tes belles tresses d'or dans ton filet de lit,
Que de sonnets et d'acrostiches
Je t'enverrais avec la nuit !

SONNET

Pendant que les forts et les sages
Comptent, trafiquent, font leurs prix ;
Acceptent tous les esclavages,
Acceptent tous les compromis ;

D'autres, trop las pour tant de peine,
Et qui resteront des témoins
Contemplent la mêlée humaine
En riant dans les petits coins.

Parfois des tristesses les prennent ;
Ils s'arrêtent et se souviennent
De grands projets évanouis ;

Ce sont des faiseurs de volumes,
Ils sont légers comme des plumes :
Ils sont profonds comme des puits.

HENRY BECQUE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Le Paradoxe sur l'Amour, *d'Adolphe Retté.* (1)

Parmi l'automne, et parmi des fleurs pécheresses,
Vers un rêve adoré, vers un rêve abhorré,
Taché de sang, luisant d'une lueur traîtresse,
ILS inclinent leur âme et leur cœur lacéré.

Le rêve est femme et flamme d'orage et poison ;
Il offre ses seins blancs comme des lys perfides
Et son sexe où frémit une vierge toison —
Mais la Nuit et la Mort hantent ses yeux arides.

C'était, ces vers, l'admirable dédicace que m'offrait Retté en m'envoyant son **Paradoxe sur l'Amour**, et ils étaient aussi l'élucidation en quelque sorte de ce dialogue mystérieusement amer en vingt-huit pages où Albert et Théodore, les deux énigmatiques personnages, dissertent sur la proposition qui est le paradoxe : « *Il sied de n'aimer que des femmes froides et vénales* ». Quand j'eus achevé ma lecture, songeant à l'épigraphe extraite de la prochaine œuvre du poète, *La Seule Nuit*, et à l'eau-forte de Meyer qui précède le dialogue, j'entrevis le *vrai* sens du paradoxe et quel abîme de désespoir il caricaturait.

L'eau-forte me montrait un corps nu de femme stupide et méchante adhérant à un pal, les pieds cloués, les mains liées, avec ses cheveux épars retombant sur la poitrine, de chaque côté, des lys de ténèbre, et le regard vague d'une qui ne sait pas. L'épigraphe m'obsédait de sa phrase terminale « *Mais lui se sentait d'autant plus de haine contre elle qu'il l'avait si follement aimée la nuit précédente.* » Et le mot souligné *ILS* de la dédicace s'éclairait alors de sa signification précise. Car je compris que *ILS* ce n'était pas seulement Albert et Théodore mais plus encore. *ILS* c'était vous-même, mon cher Retté, qui dialoguiez avec vous-même sous ces deux noms supposés et qui riiez cruellement de la douleur qui vous avait meurtri : *vous vous amusiez avec un dandysme tout britannique à faire contre fortune bon cœur.* Voilà ce qui fait l'originalité de ce dialogue du **Paradoxe sur l'Amour** et le différencie de tous ceux de ou imités de Platon.

« Il sied de n'aimer que des femmes froides et vénales ». Les uns penseront que peu leur importe, je les laisserai tranquilles ; les autres, que c'est absurde, et ils se révolteront contre un aussi formidable cynisme. Avec ces derniers seuls il me plaît de discuter, car au moins ils font preuve de bonne volonté et ont la prétention d'émettre une idée ; qui plus est, en apparence ils sembleraient avoir raison. Et pourtant ce paradoxe est-il si bien un paradoxe ? N'apparaît-il pas plutôt comme tel que parce que la vérité qu'il renferme, le dessein n'est pas formulée complètement ? Le sens exact, le voici en effet, tel, je crois qu'il se dégage après une lecture *réfléchie* : pour l'homme qui sent et qui pense l'amour n'est jamais qu'un malheur et n'aboutit qu'à des ruines, car la femme sent seulement mais ne pense pas. Que cet homme par conséquent se garde d'aimer ! Mais que, comme dit Retté, il *transpose* l'amour en un sentiment esthétique ! Qu'il ne cherche pas à avoir des satisfactions de cœur, qu'il se borne uniquement à satisfaire son instinct de la beauté. Son seul souci doit donc être de trouver des femmes belles, des femmes belles comme des statues de marbre, c'est-à-dire froides. Et ces femmes semblables à des statues froides et belles seront forcément vénales parce que tout chef-d'œuvre a un prix et que celui qui veut en jouir et le posséder doit nécessairement le payer la valeur. Ainsi l'homme qui sent et qui pense se gardera du sentiment par crainte d'y trouver la mort, et, sans danger, se contentera de traiter la femme comme un simple instrument d'émotions artistiques. Son intelligence, loin de s'effondrer, y gagnera en développement. En un mot : la femme ne doit être *qu'une gymnastique intellectuelle.*

Récriez-vous, ô gens qui ne réfléchissez-pas et pour qui l'amour est un divertissement comme un autre. C'est pour vous que Spinoza qui en cette matière ne voyait guère plus loin que son nez (c'est pourquoi peut-être il polissait des verres de lunette) a dit dans son **Ethique** : « *Amor est titillatio, concomitante idea causae externæ* ». Mais pour certains l'amour est une chose bien plus terrible : « c'est, dit Retté, la froide patrie d'un génie solitaire, une ténèbre où luisent des astres dangereux. » Autour de nous, dans les espaces invisibles, se meuvent des êtres amorphes dont seul celui qui possède les secrets de l'occulte connaît l'existence malfaisante. Ce sont les *élémentaux*, esprits non encore incarnés dans la matière. qui s'agitent dans l'astral et s'efforcent d'aspirer le fluide vital des mortels. Ils tourbillonnent en masse confuse ; — qui dispose d'un puissant vouloir, en fera ses esclaves. Mais l'ignorant ou le téméraire incapable en seront fatalement les victimes : malfaisants, les élémentaux deviendront les maîtres. Or voici que deux malheureux s'aiment. Absorbés par leur passion, ils seront sans force contre les influences obscures. Leur vouloir infirme tombera à la merci des invisibles qui les feront agir comme des marionnettes sans qu'ils s'en doutent. Alors les désastreux fantômes qui n'ont d'instinct que pour détruire les pousseront aux pires folies ; le simple amour les laissera inassouvis. Ou du moins, comme Retté l'indique dans cette lettre magnifique que Théodore suppose avoir reçue, ils sentiront entre eux la présence d'un mort se glisser. Ce mort, c'est l'être insoupçonné qui les dirige. Et ils se regarderont avec horreur, ils voudront se fuir. Mais la larve veut du sang, et, si leur vouloir est sans force, ils se mordront, se déchireront, pris de la rage de la destruction, sans jamais rencontrer le calme d'un mortel anéantissement.

« Je voudrais que mon amour te tuât : rassasiée de
« vie, j'aspire à ta mort ! Oh ! trouver des moyens
« douloureux pour te tuer ! des moyens intenses, de
« superflus de douleur ! ...Cruelle, dis-tu ! Mais

(1) Tiré à 154 exemplaires numérotés *(à La Plume)*.

mour rend ceux qui l'aiment aussi savants que le Ciel et plus cruels que l'Enfer !... Que ne puis-je boire tes veines comme du vin et manger tes seins comme du miel !... Que ta chair n'est-elle ensevelie dans ma chair ! » Ainsi Swinburne fait parler une eune fille amoureuse dans *Anactoria* ; et en ce moment ne revient aussi son autre poème, *Laus Veneris* où la même impression *démoniaque* se retrouve. Entendez-ous bien ? j'ai dit *démoniaque*. Rêverie, s'exclameront es personnes sages. — Permettez, où commence la rêverie, où finit-elle ? Faut-il encore vous rappeler la phrase de Shakespeare : « Je vous le dis, Horatio, il y a plus de choses entre le ciel et la terre qu'il n'y en a dans toute votre philosophie. » Il existe cependant une philosophie où cette façon d'envisager l'amour comme une chose surnaturelle est longuement développée. Je ne ferai que l'indiquer : c'est dans le supplément au quatrième livre du *Monde comme volonté et comme représentation*, ch. XLIV, de Schopenhauer. Ceux qui voudront bien s'y reporter y trouveront une ingénieuse métaphysique de l'Amour : l'Amour est une illusion créée par la Volonté, principe premier du Monde, pour la perpétuation de l'espèce ; d'où il suit qu'en amour la Volonté seule est satisfaite et que les amants ne le sont jamais parce qu'ils n'aiment pas pour eux mais pour des fins dont ils ne se doutent pas.

Il n'y a rien de plus tragique que l'Amour. Que jamais cette idée ne soit perdue de vue, et alors on comprendra **Le Paradoxe sur l'Amour**, son sens l'idée et son sens d'art. Me plaçant à ce dernier point de vue, je signale la lettre d'Angleterre à la page 30, les difficultés qu'Albert propose à Théodore sur certaines excentricités sentimentales ou déviations passionnelles ; et le dialogue se clot par cette phrase terrible : « Je vous le dis, en vérité, tenons-nous-en à notre proposition : n'aimons que des femmes froides et génales. Nous en serons peut-être récompensés — illeurs. »

Je louerai chez Retté la chasteté *relative* des expressions, la clarté du style qui dit seulement et juste ce qu'il veut. Sous la phrase les idées s'agitent comme de distinctes ombres noires derrière une vitre rouge. Un globe de feu glacé, c'est la sensation que me donne cette œuvre. Et tous mes remerciments au cher directeur de *la Plume* pour n'avoir pas craint d'imprimer ce que beaucoup s'imagineront être une perversité, et d'avoir permis, par un tirage restreint, qu'à un petit nombre de privilégiés de lire ces pages écrites avec le sang jailli d'un cœur brisé *durant une nuit d'automne insomnieuse où le poète avait incliné son âme vers le rêve abhorré, qu'il ne pouvait cependant s'empêcher d'adorer.*

LOUIS DE SAINT-JACQUES.

Un patriote Savoisien pendant la Révolution, *par le docteur Cornil.*

Notre ami, l'imprimeur-artiste de Moutiers, François Ducloz vient de publier une bien curieuse réimpression à l'occasion du centenaire de la réunion, — d'aucuns disent l'*invasion*, et je suis de ceux-là, — de la Savoie à la France.

C'est une étude sur Charles-Joseph Caffe, *un patriote savoisien pendant la Révolution*, par le docteur Cornil, sénateur.

Ce beau volume de 200 pages, imprimé avec un luxe et un goût exquis, renferme un grand nombre de documents inédits, et surtout il foisonne de détails curieux et pittoresques sur cette époque intéressante.

On ignore assez généralement l'histoire de la Révolution en Savoie, dans ce pays placé comme un tampon entre la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, qui fut le jouet et l'appoint de toutes les combinaisons politiques depuis une dizaine de siècles.

C'est donc une bonne fortune pour les amateurs d'aventures inédites, c'en est une aussi pour des Bibliophiles que la publication du docteur Cornil, éditée avec la plus intelligente habileté par un homme qui a fait dans sa *Bibliothèque Savoyarde*, la preuve de ses facultés d'artiste.

Aussi peut-on espérer pour Ducloz et pour son livre le succès qu'ont obtenu jusqu'ici et l'éditeur, et les édités.

CHARLES BUET.

BIBLIOGRAPHIE

L'art du Rire et de la Caricature, *par Arsène Alexandre*, couverture inédite d'Adolphe Willette. 300 fac-similés en noir et 12 planches en couleur (d'après les originaux), un volume in-4° de 350 pages, br. 10 fr. cart. 12 fr. 50. (Maison Quantin, éd.)

Bains de Sons, *par l'Ouvreuse du Cirque d'Eté.* couv. en couleur de Job, un vol. in-18, de 320 pages, 3 fr, 50. (H Simonis-Empis, éd.)

La Vie privée de Michel Teissier, *par Edouard Rod*, un volume in-18 de 340 pages, 3 fr. 50. (Perrin éditeur).

Le Corps Humain *(les règnes et sous règnes anthropoïdes), par Arthur d'Anglemont*, un volume in-8 de 810 pages, avec tableaux sériaires et figures, 7 fr. (Librairie des Sciences psychologiques).

Missel pour les jolies païennes, *poésies, par Lucien Hubert*, couverture en couleur de H. Cambet, une plaq. in-32 de 64 pages, papier couleur, 2 fr. (Léon Vanier, éd).

Les Plébeiennes, *poésies, par Louis Labat*, un vol, in-12 de 104 p. 2 fr. 50. (Fischbacher, éd.)

Tumultes, *poésies, par Etienne Montdoré*, un vol. in-12 de 84 p. 2 fr. (Léon Vanier, éd.)

Le Château des Merveilles, *poésies, par Valère Gille*, un vol. in-12 de 68 pages, 2 fr. (P. Lacomblez, éd.)

Esquisse d'un Système de la Nature, *par P.-C. Revel*, in-12 de 239 pages, 0,20 cent. — **La Liberté de la Médecine,** *par Rouxel*, une plaq. 0.20 cent. — **Le Rêve et les faits magnétiques expliqués,** *par Gabriel Pélin*, une plaq. 0,20 cent. — **Théorie pratique du Spiritisme,** *par Roussel*, une plaq. 0.20 ct, (Librairie du Magnétisme).

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre du Vaudeville. — *Gens de bien*, comédie en 3 actes de M. Maurice Denier.

Voici une nouvelle preuve de l'intérêt très réel de ces matinées du *Vaudeville*, adoptées par le public et suivies assidument par les critiques friands de sensations artistiques. Un des collaborateurs des *Jobards*, M. Denier, ayant donné au *Vaudeville*, *Gens de bien*, il s'en est fallu de peu qu'il obtint un grand succès.

M. et Mme Dubreuil sont d'honnêtes bourgeois, confits en dévotion qui président les sociétés : l'*Union réparatrice* et l'*Union de secours aux filles mères*. Le titre seul de ces sociétés suffit à prouver la haute moralité de ces entreprises. Leur fils Adrien a été élevé dans les bons principes et les lectures édifiantes qu'il fait quotidiennement lui élèvent l'âme et le prédisposent à une vie exemplaire.

Pourtant ce jeune dadais, éloigné avec soin des tentations de la chair a séduit une ouvrière de sa mère, Léontine Surot, et il en a eu un enfant. Cette situation ambiguë n'aurait peut-être pas eu de fatal dénouement s'il ne s'était pas laisser fiancer, par faiblesse, à une jeune fille de son entourage, Mlle Herbelot.

Après de longues hésitations il se décide à tout avouer à son père, mais dès les premiers mots le bonhomme sursaute et déclare qu'à son âge jamais il n'aurait songé à prendre une maîtresse. C'est la faute certainement des littérateurs modernes. Quand son fils ajoute que cette union illégitime a porté des fruits et qu'il y a un enfant, le brave homme pense défaillir.

Mme Dubreuil en apprenant cette nouvelle frémit d'horreur et demande ce qu'il va falloir faire.

— Mon devoir, rien que mon devoir, assure le président de l Union réparatrice. Puisqu' Adrien a fauté, il faut qu'il répare et je vais de ce pas demander à ses parents la main de Mlle Surot.

Le jeune coupable la trouve un peu sévère. Il voit sa vie gâchée, son bonheur à vau-l'eau, car il aime sincèrement sa fiancée ; il veut bien réparer mais non épouser. D'ailleurs, il ne consentira jamais à imposer à sa mère la présence de cette femme.

M. Dubreuil ne veut rien entendre. On ne discute pas avec son devoir. Il s'en va trouver la famille Surot qui se délassait des fatigues journalières au café-concert. Quand ils se présentent endimanchés, dans le salon des Dubreuil, le mécanicien Surot, sa femme exconcierge, accompagnés d'un jeune morveux, la conversation devient un peu embarrassante. Surot déclare tout net qu'il est un honnête ouvrier ; sa fille a mal tourné, tant pis pour elle, mais s'il connaissait le séducteur, celui-ci passer it un mauvais quart d'heure. Quand il apprend que c'est le fils de la maison qui a engrossé Léontine, il s'emporte en violentes menaces. On les flanque à la porte mais non sans essuyer une bordée d injures.

M. Dubreuil a changé brusquement d'avis, il ne veut plus rien faire pour ces gens mal élevés. Mme Herbelot étant venue en visite, pour prendre les dernières dispositions pour le mariage, on lui raconte à mots couverts, et comme étant arrivée à une famille de connaissance la malencontreuse aventure

— Que feriez-vous, à leur place ?

— Doter la fille et étouffer l'affaire avec de l'argent. Le pauvre vieux perd la tête, il ne sait plus à quoi se résoudre et malgré les atermoiements que propose sa femme, hésite encore. Mais voilà bien une autre complication : Adrien persuadé que son mariage est rompu, vient annoncer qu'il va retourner avec sa maîtresse et aller vivre au loin, en province. Ses parents le supplient d'attendre.

Mme Herbelot qui avait bien deviné la vérité se charge de tout arranger. Après avoir sermonné sévèrement Adrien elle lui avoue que sa fille l'aime et qu'il faut absolument que le mariage se fasse. On donnera la forte somme à Léontine et on prendra soin de l'enfant. Elle est bien tranquille sur le bonheur des jeunes époux, car de pareilles aventures sont un « vrai vaccin ».

Et M. Dubreuil consent, mais dans son esprit trop fortement commotionné, il se demande s'il est encore un homme de bien.

Cette comédie de M. Denier contient un acte de premier ordre, le premier, non que les caractères y soient étudiés à fond, non qu'il y ait recherche de psychologie, mais parce que le dialogue est particulièrement bien mené. L'auteur de *Gens de bien* est certainement un habile, et comme il écrit bien, comme il a le don du théâtre, on peut beaucoup espérer. Dès le second acte, ça commence à flancher (pardonnez l'expression) et au 3e ça dégringole complètement. L'auteur dérouté, devant les hésitations de ses bonshommes qui virent comme des toupies ne sait plus comment finir et s'embrouille dans les ficelles. La cause en est, croyons-nous, à ce que la base n'étant pas solide, l'édifice s'écroule avant le couronnement.

Les bravos n'ont pas manqué à l'auteur et aux interprètes, et c'était justice. M. Lagrange (Dubreuil) s'était fait une amusante tête de Jules Simon, c'est un fin comédien, sans outrance ; Mme Grassot (Me Dubreuil) est bien la maman pleine d'indulgence pour les fautes filiales : Mme Samary, et la rondelette Luce Collas méritent mieux qu'une simple mention.

Enfin MM. Michel (Surot) et Achard (Adrien) ont prouvé une fois de plus avec quelle conscience artistique ils comprenaient leurs personnages.

Pour terminer, nous envoyons tous nos compliments à M. Albert Carré, le nouveau légionnaire, qui mène vaillamment le bon combat pour l'art et la littérature.

MARCEL BAILLIOT.

Sainte Geneviève de Paris, *légende mystique en 4 parties et 12 tableaux, poème et musique de MM. Claudius Blanc et Léopold Dauphin, dessins d'Henry Rivière* (théâtre du Chat-Noir).

A la suite de la *Marche à l'Etoile*, ce bijou signé Georges Fragerolle, le théâtre du Chat Noir a monté, sans le secours du budget de l'Etat, diverses œuvres mystiques qui n'ont pas fait oublier la première en date. Celle d'hier soir (dimanche 8 février) ne semble pas vouloir changer l'ordre de choses établi. Snr un poème (??) qui n'a rien de mystique, malgré ses prétentions, le musicien a brodé des airs d'une religiosité... contestable : je vous recommande tout particulièrement l'entrée de St-Rémy ; le saint s'avance mitré et crosse en main sur un air comparable à celui de *La Canne à Canada*... L'intérêt réside tout entier dans les belles compositions d Henri Rivière, très bien rendues par le système d'ombres en couleurs qui a fait la réputation de la petite salle de la rue de Laval (Ici, rue Victor Massé). Pourtant, recommandons au charmant artiste de retoucher certaines crêtes de coq qui prétendent à figurer des ailes d'anges.

Le spectacle avait commencé par un intermède rempli par des poètes ou chansonniers vivement applaudis: Xavier Privas, Eugène Lemercier, Pierre Trimouillat, Armand Masson, Jacques Ferny, Jules Jouy, etc. et avait été continué par *Le Voyage Présidentiel*, de Fernand Fau, suite d'ombres lumineuses absolument parfaites.

Malheureusement le seigneur de Chatnoirville, Naintré et autres lieux, Messire Rodolphe Salis, était enrhumé : ce qui nous a privé de ses joyeuses saillies, de ses boniments et de sa verve.

S. C.

Croquis helvétiques

V

Papillotes

« En attendant l'heure de la délivrance,
Pour l'avenir nous allons prier Dieu ! »
(Refrain national et patriotique)

A moi, les amis de la jeunesse ! nous crie de sa belle voix de tribun M. le professeur Alexandre Gavard. Et coup sur coup il publie deux cahiers de Récréations enfantines, puis un second et fort beau livre de lecture.

L'appel du Démosthène de la petite République de Genève trouvera son écho dans une revue de jeunes. Par l'envergure de sa pensée et l éloquence de sa parole, M. Gavard a conquis une autorité dont l'appui est assuré à toute œuvre d'affranchissement. Personne

n'oublie les initiatives loyales de l'homme d'Etat qui sans cesse revendiqua « du travail pour les pères, la protection pour les faibles, la sécurité du lendemain pour le vieillard, la veuve et l'orphelin », personne ne méconnaît le littérateur qui toujours défendit la cause de l'idéal, paradis d'argent et d'azur où se consolent les âmes hautaines, personne enfin ne conteste à ce grand citoyen son zèle enflammé et ses admirables capacités d'homme d'école.

Au lendemain de l'*Altière Confession*, proses valeureuses costumées à la façon des gymnosophistes et dont la glose séduira l'astucieuse ingénuité d'un continuateur de Galiffe, il convient de signaler encore, à côté du magnanime orateur genevois, le contingent de nos enthousiastes baudelairiens et l'intelligente manifestation d'une compagnie officielle, dont l'élite a voulu participer aux béatitudes des *Fleurs du Mal*.

Le ciel helvétique est constellé de poètes. Ici même, plusieurs ont reçu le baptême parisien. Sans parler des copronymes qui le sollicitent discrètement, je pourrais citer nombre d'écrivains qui se contentent de se mériter. Pour Genève seul, il y aurait à mentionner une foule de noms propres: M. Henry Maystre, un Daudet moins la quincaillerie anglaise; savant rhythmiste, M. Favan suit de près Leconte de Lisle; entre la fine et fraîche poésie de M. Favon et celle du Bounais Poulain qui toutes deux chantent sur ce thème : *Les Pervenches*, le cœur ne balance pas ; les dédaigneux qui ne sont pas souvent les délicats, me parionneront-ils de goûter le vers vibrant de M C. Roy? Désirez-vous un Coppée en miniature? voici M. Kaufmann ; un Viennet élégant? ce sera M. Didier ; un Andrieux sympathique et fort crâne de pensée? M. Gilliard. Je ne m'arrête pas avant d'avoir signalé un Gradel, M. Cuendet capable, lui aussi, de rimer sur le marbre la comptabilité des bocks bus.

Place aux dames !

Toutes, légionnaires de l'admirable école de M. Monneton. Deux colonnes ne suffiraient pas au dénombrement des astres qui resplendissent au ciel poétique. Un bonsoir télescopique à quelques étoiles de première grandeur. Les chatoyantes poésies de Mlle Isabelle Kaiser échappent à la sidération de Valmore. Un apéroïde d'un bel éclat, Mlle Cerutti, fut longtemps influencée par Carmen Sylva. Des critiques dénués de subtilles attendront peut-être quarante-deux années pour apprécier la magnificence de la belle Polaire, représentée par Mlle Guillermet aux strophes étincelantes.

Notre sphère étoilée n'a plus de secrets pour M. Gavard. Aussi, après la mise au point de l'oculaire astronomique, n'accorde-t-il à la littérature voisine qu'une demi-révérence.

Rien n'est plus ingénieux que l'Avant-Propos où, développant un trait de *l'Ours et le Pacha*, le directeur des Récréations nous engage à prendre son œuvre, attendu que dit-il en substance, par leur prix leur fond et leur forme, les publications françaises analogues ne conviennent guère à l'esprit suisse et romand, d'où il faut conclure à leur infériorité.

Pénible ! et nous plaiderions les circonstances atténuantes si, avec sa bonne grâce accoutumée, M. Gavard n'adoucissait la sévérité de cette condamnation s'assurant la collaboration autorisée de Panard, Grimm, Laprade, Bonnard, Ratisbonne, Girardin, Lambaudie qui n'ont sollicité aucune naturalisation.

En cette sainte nuit de Noël, je voudrais répondre à ce galant procédé en saluant tour à tour les brillantes collaboratrices de M. Gavard. Hélas, hélas ! ma voix inhabile s'acquitterait difficilement d'un cérémonial que je suppose la connaissance de tous les raffinements, de toutes les combinaisons de la parole écrite. Pour distiller le miel des abeilles de l'Hymette, il faut un praticien habile au maniement du serpentin *per ascensum, per descensum,* et *per latus*. Plus amoureuses de paraître que de paraître, les fines mouches ne me pardonneraient pas si je déshonorais les feuilles d'or des Récréations en semant le gravier de ma prose dans cette forêt de perles. Je me hasarderai seulement, en dépit du proverbe et malgré les menaces d'un faux-bourdon des mousses, a toucher à la reine.

Veuillent les immortels, conducteurs de ma plume,
Que je n'écrive rien qui doive être repris.

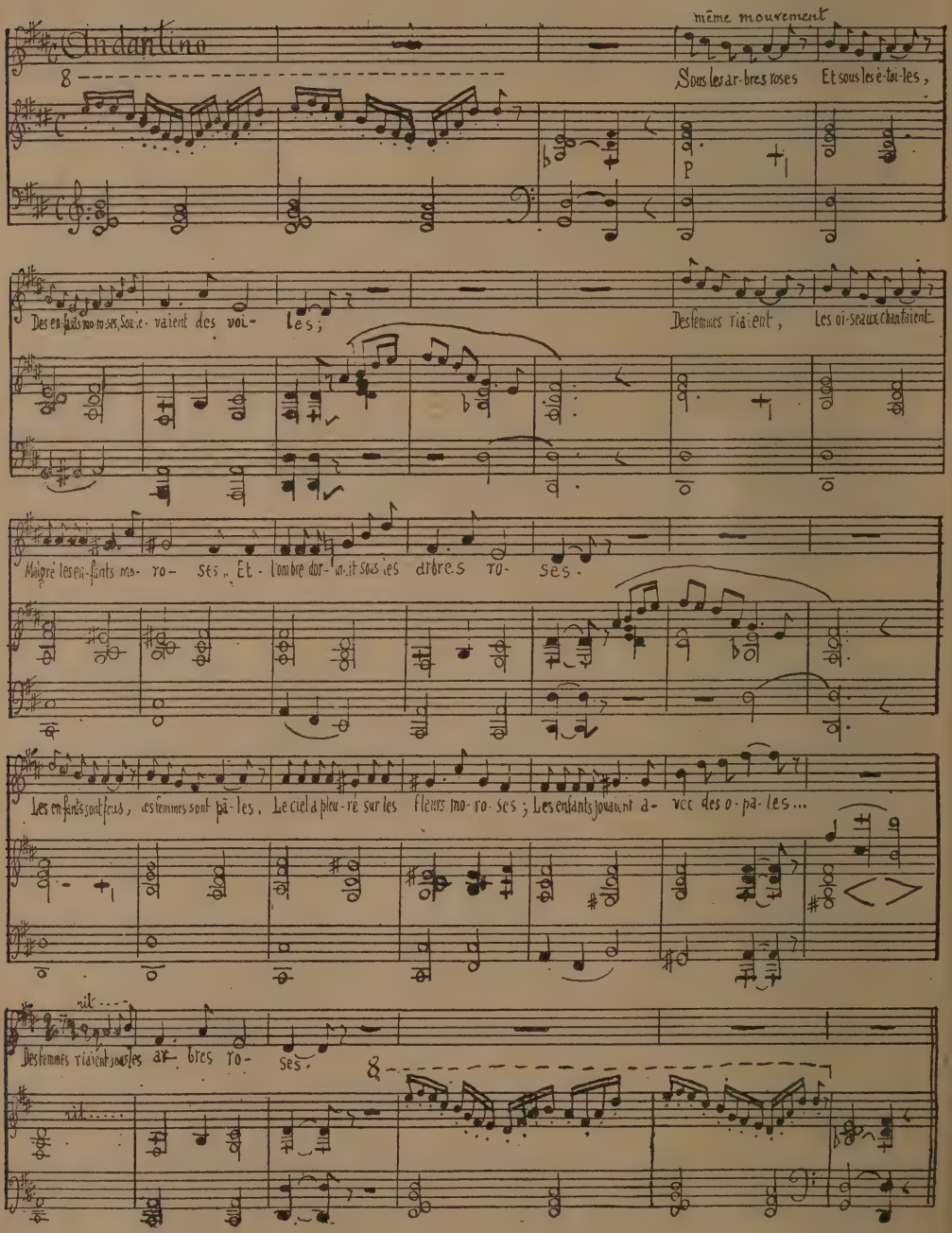
Aujourd'hui, comme il y a dix-huit cent quatre-vingt douze ans, on cherche pour un fils de l'homme une crèche nouvelle. C'est pourquoi jamais réveillon n'aura plus gaîment célébré la renaissance des maîtres rimeurs que celui de 1892. Depuis six mois les gens vertueux saluent avec joie ces lueurs triomphales d'une aurore de liberté. Longtemps étouffée sous la cendre décadente des chagrins et des rancœurs, l'inspiration échappe enfin au silence sexennal imposé par un despotique Harpocrate. Des nominations, des commutations et des permutations sûrement combinées pour l'humiliation des uns et la glorification des autres, pouvaient détruire le levain des espérances infinies. Tous les psaltérions se désaccordaient et longtemps sous le noir linceul administratif, les Orphées stoïques murmuraient la formule boudhiste : « *Si celui qui enseigne est attaqué avec des injures ou des menaces, qu'il souffre tout cela en pensant à moi.* » A la fin, obnubilés par un mal qui répandit la terreur, les élus imitèrent le classique docteur d'Hamadan. Inquiet ou affligé de ce silence d'académie, un officier — on le suppose tel — s'avisa de le rompre par une charge à fond de train. J'ignore la classe. Quels motifs ténébreux incitèrent ce grognard à tenter une diversion aussi exaspérante ? Ou bien s'agit-il du coup de tête imbécile d'un métis d'Ysengrin et de Macette ? Faut-il suspecter encore les menées obscures d'un Machi vel déchu ? Ces questions insidieuses ne peuvent être tranchées aujourd'hui et nous perdrions un temps précieux à dissiper la médiocre auréole de mystère. Il vaut mieux, avec Rusbrock l'Admirable, se réjouir au-dessus du temps et remercier le « bon petit cœur » qui ranima les braises encore chaudes du terrain primaire. En promenant sa torche fumeuse dans un domaine cruellement stérilisé, ce dadophore nous prépare une riche moisson de chroniques, poésies, contes et scènes dramatiques. Quelques robustes sarcleurs auront vite raison des comminations vaguement prophétiques, du mépris désinvolte, des subtiles échappatoires, du favoritisme impudent, des fausses confidences, des dérélictions mensongères, des grimaces de sympathie et de l'ignorantisme intrigailleur. Dès qu'on aura brûlé ces graminées corruptrices, les flamandes pourront entrer en danse et transformer, comme dans le téaziés persan, le paradis administratif en un sérail de deuil.

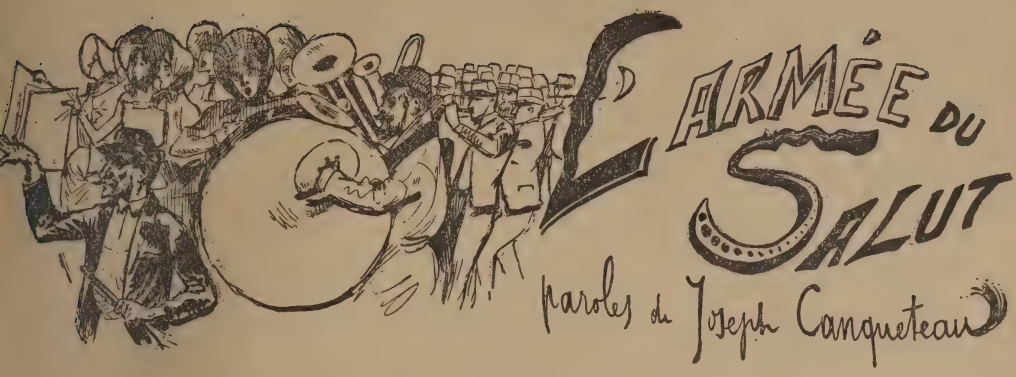
AVATAR.

IMPROMPTU

Poème d'ADOLPHE RETTÉ. Musique de A. DODEMENT.

A J. Le Bayon.





Elle est fondée !!

Pour le docteur Pognon.

AIR : *Grévy le Jurassique.*

1

Au milieu d' longs débats parlementaires,
On v'nait de voter le grand tarif douanier ;
Trois vieux messieurs, gagas septuagénaires,
Pris d'un beau zèl', se sont mis à crier.
Monsienr Passy, celui des conférences,
Crie au scandale, et s'insurge tout net ;
Jul's Simon crie à la concupiscence
Et Bérenger opine du bonnet
Elle est fondée, la grande et sainte Ligue,
Allons, Français, n'ayons plus qu'un seul cri :
Aux passions on va mettre une digue
Honneur et gloire à Frédéric Passy
A Frédéric Passy.

2

A la Société de Géographie
Frédéric organise un grand meeting
En y prêchant la croisade, il s'écrie :
« Poursuivons tout ce qui parait shocking ! »
En vedette, aux vitrines, dans la rue,
Les poèmes moraux de Jean Aicard,
Vont remplacer la Môme et la Goulve
Ou Grill' d'Egoût faisant le grand écart
Elle est fondée...

3

Ils ont pour eux tout' la magistrature
Qui fait chorus, et condamne à gogo ;
Quand un artist' fait quéqu' chos' trop nature,
On l' coffre, et on l'envoie à Pélago.
Pour laisser net le casier judiciaire,
Du pauvre artist' qu'on invite à s' ranger,
On lui accord', par ironie amère
Le bénéfic' de la loi Bérenger
Elle est fondée...

4

Disons-le haut : par égoisme bête,
Passy, Jules Simon et Bérenger,
Ne pouvant plus aujourd hui fair' la fête,
Veul'nt empêcher les autres d' rigoler.
Jamais l' boul' Mich n'avait paru si terne,
Les Kiosquines ont un air consterné ;
L' Courrier français met l' pavillon en berne,
Aux d'vantur's on n' voit plus qu' du Forjoné !
Elle est fondée....

J. CANQUETEAU.

Le Monument de Charles Baudelaire

—

COMITÉ :

Président d'honneur : LECONTE DE LISLE, de l'Académie Française.

Membres : PAUL BOURGET, JULES CLARETIE, FRANÇOIS COPPÉE, LÉON DESCHAMPS, LÉON DIERX, ANATOLE FRANCE, STÉFAN GEORGE, EDMOND DE GONCOURT, J.-M. DE HEREDIA, J.-K. HUYSMANS, BERNARD LAZARE, CAMILLE LEMONNIER, MAURICE MAETERLINCK, LÉON MAILLARD, STÉPHANE MALLARMÉ, ROGER MARX, HENRI MAZEL, LOUIS MÉNARD, CATULLE MENDÈS, OCTAVE MIRBEAU, JEAN MORÉAS, CHARLES MORICE, NADAR, Prince ALEXANDRE OUROUSOF, VITTORIO PICA, EDMOND PICARD, HENRI DE RÉGNIER, ADOLPHE RETTÉ, JEAN RICHEPIN, EDOUARD ROD, G. RODENBACH, FÉLICIEN ROPS, HENRI ROUJON, AURÉLIEN SCHOLL, EMMANUEL SIGNORET, ARMAND SILVESTRE, STUART MERRILL, SULLY-PRUDHOMME, SWINBURNE, LAURENT TAILHADE, AUGUSTE VACQUERIE, ALFRED VALLETTE, PAUL VERLAINE, EMILE VERHAEREN, F. VIÉLÉ-GRIFFIN, EMILE ZOLA.

AUGUSTE RODIN est chargé de l'exécution du monument.

DIXIÈME
Liste de Souscription
POUR LE MONUMENT BAUDELAIRE

—

Listes précédentes....	3235	50
Félicien Rops.....	20	»
Henri Meilheurat des Pruraux.....	20	»
François Coppée.....	50	»

Liste confiée à M. Duprat, de New-York :

E. B. Holden, New-York.	25	»	
George S. Maxwell	»	10	»
W. L. Andrews	»	10	»
S. P. Avery	»	20	»
Georges B. de Forest	»	25	»
H. P. du Bois	»	10	»
A. Duprat	»	10	»
Louis H. Bristol, à New-Haven		10	»
W. J. Way, à Chicago....		10	»
Total.		130	»

Total général.... 3.455 50

A travers la Presse

Amour délice et orgue sont masculins au singulier et féminins au pluriel. Du moins cela était ainsi de mon temps. Car tout récemment, par décret de X. (grâces te soient rendues, noble inconnu) orgue a cessé d'être hermaphrodite.

...les petites rues très calmes, troublées seulement par quelque orgue *criarde*...

(*Vie Parisienne*, 31 décembre 1892).

***

Est ce que M. Ferdinand Brunetière lui-même s'exposerait à perdre le renom d'impeccable critique qu'il a si légitimement conquis ?

On n'apprendra pas sans surprise que dix ou douze ans avant Pascal, dans un discours qu'il prononçait *en sa qualité d'académicien*, Colletet — François Colletet, la victime de Boileau — avait exprimé les mêmes idées..

(*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 92, p. 882)

Où M. Brunetière, qui doit bientôt être immortel, a-t-il pris que François Colletet l'ait été ? C'est Colletet père, Guillaume Colletet, qu'il aura voulu désigner. Où le père a passé ne passe pas toujours l'enfant.

***

M. Francisque Sarcey, si sourd à la voix des générations neuves, l'est beaucoup moins à l'égard des disparus. Son ouïe exercée perçoit jusqu'à leurs réflexes les plus muets et entendrait l'herbe de l'an passé pousser sur leur tombe.

J'entends d'ici le sourire énigmatique de Monselet...

(le *Temps*, 26 décembre 92).

« Gardes, s'écriait je ne sais plus quel président d'assises, un jour que l'auditoire était houleux, surveillez exactement l'assistance, et si vous découvrez le moindre sourire, amenez-le moi. » Tout bien pesé, je préfère encore le mot de Francisque. Il est plus vraisemblable et beaucoup plus joli comme transposition d'art.

***

Désirant mettre la légion d'honneur à la portée des plus petites bourses, et en même temps couper court à un trafic honteux qui aurait pu dans un moment de crise, la faire tomber au dessous du pair (de France), le gouvernement vient d'abaisser le prix de détail de cet ordre célèbre. Voici en quels termes le journal officiel du 31 décembre annonce l'heureuse nouvelle aux populations frémissantes :

Le Président de la République française, vu le décret du 14 décembre 1886 fixant le prix des décorations de la légion d'honneur,
Considérant que ces prix ont été modifiés depuis cette époque,
Décrète :

Suit un tarif très modéré auquel je vous renvoie. Si vous désirez savoir sur quel grade se porte mon choix, je vous confierai que la plaque de grand-officier ne revenant qu'à 58 francs c'est à dire moins cher que la croix de Commandeur, qui est de 149 fr. je n'ai pas hésité. D'ailleurs, étant depuis de longues années Commandeur du Nicham Iftikhar, j'ai bien droit à quelque avancement.

***

M. Emile Bergerat envoie au *Journal* (2 Janvier 1893) comme cadeau d'étrennes un joli sixain, malheureusement déparé par un horrible barbarisme :

Ipse mihi dixit ipso.

Or, si j'interroge mon rudiment, je trouve :
Nominatif : *ipse, ipsa, ipsum,*
Génitif : *ipsius.*
Datif : *ipsi*....
Mais comme tout cela est loin, n'est ce pas, Emil

***

Ne serait-ce pas d'ailleurs la mauvaise compag dont vous subiriez la contagion ? Même *Jour* (30 décembre 92) je relève ce membre de phr gangréné.

...un malade torpide qui somnole les yeux ouverts en *mystérieuses* limbes...

Sur la rive gauche limbes est un substantif mascul Tous les dictionnaires sont d'accord en ce point. grâce, monsieur Champaubert n'abusez plus de sexe à qui vous devez votre grammaire.

***

Chacun sait la ténacité de la race jaune, son habil à reconquérir le terrain abandonné, la silencieuse t tuosité de ses démarches, mais nul jusqu'à ce jour nous en avait donné une idée aussi effrayante que *Petit Parisien* du 27 décembre 92.

Les journaux du Tonkin arrivés par le dernier cour annoncent de nouvelles *infiltrations* de pirates dans région...

Ceci me rappelle malgré moi un de mes amis refusa obstinément d'épouser une jeune fille riche, jo et spirituelle, qui s'offrait à lui sous le prétexte qu'e avait filtré avec tout le monde.

Après tout, le *Petit Parisien* veut-il simplement n révéler que ces pirates d'Extrême Orient s'insinue chez nous par tous les ports ?

***

J. de Narfon est allé visiter le P. Hyacinthe et no donne dans le *Figaro* du 2 janvier le compte-ren détaillé de cet événement. Il décrit le salon de l'ill tre défroqué :

Il n'y a pas un meuble dans cette pièce. Trois chais de paille, une petite table où je n'aperçois ni livres papiers, une cheminée, etc...

Comme on voit tout de suite que les reporters *Figaro* sont nés sous des lambris dorés ! Où comm ce pour eux le concept de meuble ? Est-ce à l'armoi à glace ou au divan capitonné ?

***

Le *Matin* extrait ces lignes d'un rapport de comm saire de police sur une petite dame incriminée d une affaire de photographies décolletées :

Mlle X··· reçoit les hommes, fréquente le Moulin-Rou et les Folies Bergère, elle vit de la prostitution. *En so me, les renseignements sur son compte ne sont pas d vorables.*

Dédié au Président de la Ligue contre la licence d grues (Le mot est de Willy).

TRISSOTIN.

(A Suivre)

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Anonnay. — Typ. et lith. J. ROYER

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 91. 1er Février 1893.

L'Art et l'Anarchie

I

Un penchant singulier se donne carrière actuellement dans la littérature, penchant qui se porte sur le socialisme et ur l'anarchie — surtout sur l'anarchie. I. Alphonse Germain, dans un admirable rticle *(Ermitage* de novembre 92) a fort ien relevé ce qu'une telle tendance, chez ertains poètes et prosateurs de notre génétion, comportait de pose inconsciente, d'afctation puérile et d'illogisme esthétique. Il dit en substance: « Si vous êtes réellement nvaincus, ce n'est point par vos écrits plus moins élégants, et qu'ils ne peuvent comrendre, que vous servirez les prolétaires, est par la parole et par l'action, c'est en ous mêlant à eux, en vivant de leur vie. » ette très nette et parfaite nent exacte déclaion permet de placer la question des raports de l'art avec la sociologie sur son véritble terrain et de parer d'avance à plusieurs alentendus fâcheux qui ne manqueraient as de se produire si le dilettantisme sociolque devait se propager ainsi qu'il menace le faire. Il y a donc lieu de poser à nos nfarons d'anarchie le dilemne suivant : Ou ous êtes des anarchistes sincères et dans ce as votre devoir est de vous donner entièreent à vos doctrines et de les mettre en praque, dans la mesure de vos forces jusqu'à urs plus extrêmes conséquences y compris propagande par le fait ; vos écrits seront s écrits de combat destinés au peuple, lui rlant sa langue ; et alors, vous serez des ciologues militants — vous ne sauriez être s artistes. Ou vous êtes des artistes et ns ce cas votre devoir unique est de vouer tre vie à la défense et à la glorification de Art. Il n'existe pas de compromis possible. s servants de l'Art ont pour mission exclue de sauvegarder la tradition d'Idéal, exalter la Beauté une et toujours intégrale, rmis toutes contingences matérielles, tous évolutions sociales, toutes distinctions époques littéraires. Il a fallu les lamentaes confusions d'idées qui font du XIXe cle, le siècle du néant philosophique par cellence, il a fallu l'advenue au pouvoir d'une basse médiocratie, pourrie de positivisme, imbue de la folie du progrès, poursuivant de sa rage envieuse au nom d'on ne sait quel abominable et sacrilège principe d'égalité, toute supériorité intellectuelle ou morale, il a fallu la burlesque éducation qui en découla pour que cette antinomie monstrueuse, l'*Art social* ait pu se soutenir sans qu'il en fut fait dédaigneusement et à jamais justice par ceux de qui c'était le rôle, par les poètes.

II

L'Art pur, l'Art vrai, l'Art qui « n'a d'autre but que soi-même » exige toutes nos pensées, toute notre abnégation. Jamais, peut-être, il n'a subi autant d'outrages qu'au temps présent. Nos anarchistes de lettres le savent aussi bien que nous : le bourgeois contemporain déteste l'Artiste d'une haine qui, pour se dissimuler souvent sous des dehors d'ironique bienveillance, n'en est pas moins fondamentale — instinctive... une haine de Ventre à Cerveau. L'Artiste a-t-il jamais espéré du bourgeois la moindre admiration, moins encore, la moindre déférence? N'est-il pas le paria dont on se garde de crainte qu'il ne communique cette lèpre : la Pensée? Il s'en est peu soucié, content d'écrire pour ses pairs et d'en recueillir le suffrage.

Le bourgeois, après quelque effarouchement, provenant bien plus de son horreur de toute nouveauté que d'un scrupule de morale, s'est rué à la littérature qui lui convenait, une littérature grossière n'exaltant, sous couleur de précision documentaire et scientifique, que les instincts bas, les sensations brutes, les exceptions pathologiques, les faits médiocres, inventant une humanité à l'image des porcs — je veux dire la littérature naturaliste. Dans ce miroir fangeux la foule trouva de quoi se mirer, elle put regarder en bas, délivrée enfin, par les soins des écrivains réalistes, de cet azur importun vers où un obscur respect l'incitait jadis, malgré tout, à lever quelquefois les yeux. Le principal coupable — très inconscient car dénué de toute aspiration haute — fut, on ne saurait trop le répéter, M. Emile Zola. Il a mésusé de l'Art et d'autant plus gravement qu'il possédait des dons artistiques d'ordre

très inférieur, il est vrai, mais indéniables. M. Zola a tous les succès d'argent et de notoriété qu'on peut souhaiter ; M. Zola voit à ses pieds les journaux qui le conspuaient naguère ; il préside la société des Gens de Lettres ; il sera de l'Académie. Mais M. Zola a rabaissé l'Art au rang d'un catalogue des fonctions animales. Aussi, ce qui lui est sans doute bien indifférent, n'a-t-il pas notre estime et ne l'aura-t-il jamais.

Quant à la sorte de faveur dont jouit le réalisme, elle est plus apparente que réelle : le bourgeois n'y a cherché que les immondices — qui s'y trouvent. Pour preuve, la survente constante du plus malpropre des livres, *Nana*, et le succés scatologique de ce puant cloaque *La Terre*. Enfin, et c'est là que réside la condamnation absolue du réalisme, cette école n'a pas produit *un seul* poète — elle ne pouvait essentiellement pas en produire. Les poètes vivaient leur rêve à l'écart et maintenaient, en vue de quelques-uns, la notion de Beauté, peu curieux qu'ils étaient du marais démocratique ambiant.

Si nul d'entre les poètes ne s'est jamais préoccupé des intérêts sociaux de la Bourgeoisie, combien devront-ils se garder plus soigneusement de se commettre, en tant que poètes, au service du peuple. Le bourgeois est une bête maligne, un être de proie retors et corrompu. Le peuple est une brute massive et qui souffre, d'autant plus dangereuse qu'elle est lasse de souffrir. Son effroyable malheur n'a d'égal que son effroyable bêtise. Si l'on doit compatir à l'un, on doit asssi se garder de l'autre. Donc, encore un fois, anarchistes littéraires, vouez votre existence, et votre fortune si vous en avez, à le soulager, à l'instruire selon sa rudimentaire intelligence, sauvez-le des sinistres imbéciles — bourgeois en germe ou bourgeois aigris — qui prétendent le guider, ce sera bien, ce sera beau, ce sera évangélique — mais ne compromettez pas l'Art dans cet apostolat. Car sachez-le — et vous le savez depuis Proudhon — la société qu'ils rêvent, la société dont nous menace l'imminent bouleversement qui donnera le pouvoir au Quatrième Etat prohibera toute supériorité même intellectuelle, surtout intellectuelle, n'admettra que l'*Art utile*. Quiconque tentera de s'élever au-dessus de l'égalité, de la bêtise régnantes sera poursuivi avec une haine mille fois plus violente que l'animosité dissimulée et raffinée des bourgeois contre les Artistes — la haine de Caliban tout-puissant contre Ariel.

Est-ce à dire que le temps ou nous vivons soit préférable ? Assurément non : le mal vient de loin ; il date, pour nous, de cette horrible époque : la Révolution française ; dès lors une étrange fatalité a poussé à la destruction de toute tradition, de toute croyance, de tout Idéal désintéressé ; de par une logique démoniaque, le désastre s'est aggravé rapidement : le culte prédomine, universel, de la satisfaction des appétits et du bien-être matériel — hormis toute Idée pure, toute aspiration vers En-Haut. Aujourd'hui le niveau intellectuel va s'abaissant davantage encore. La comédie aryenne est jouée. Voici se lever l'aurore noire des temps maudits : nous subirons le règne des prolétaires, puis viendra l'invasion des barbares.... et notre civilisation sera anéantie.

III

Or peut-on admettre un instant que la mission des poètes soit de hâter ce désolant destin? Qui l'osera soutenir de ceux qu'une vocation supérieure voue à l'Art ? S'il en existe quelques-uns, ce sont ou des enfants inconscients qui s'amusent d'une mode — et il faut les plaindre ou des pharisiens, des marchands du Temple — et il faut les mépriser. Le devoir des poètes est d'affirmer l'aristocratie de l'Idée, la seule légitime, car les Artistes sont les Aristes. Indifférents au succès passager, méprisant la notoriété temporelle et la vaine acclamation de la Foule aussi bien que ses huées, ils se cloîtreront dans l'Art. Ils seront les chevaliers du Graal de Beauté et garderont des sectaires du Ventre l'arche sainte du Rêve.

Et ils prieront Notre Père qui est aux cieux.

On les bafouera, on les persécutera ; ils erreront honnis et vaincus, don Quichottes opprimés par un sanhédrin de Sancho Panças... Qu'importe : les sociétés s'écroulent, les peuples disparaissent — l'Avenir lointain leur appartient et ils lègueront à la Pensée future — eux seuls puisque l'Eglise n'est plus qu'une ruine habitée par les pires Médiocres — le patrimoine d'Idéal de l'humanité.

ADOLPHE RETTÉ.

(Nous continuons ci-dessous la publication d'articles envoyés pour notre numéro spécial consacré à *l'Anarchie*, articles qui ne rentrent pas dans le cadre dudit numéro.)

L. D.

Le Socialisme Intégral

Le parti anarchiste contemporain est le fils légitime de la propagande bakouniste.

Non pas cependant que l'anarchisme manque d'ancêtres occidentaux. Il peut notamment compter, dans sa patristique, le profond

nigmatique Rabelais, concevant dans son *bbaye de Thélème*, un gouvernement social dans quel hommes et femmes, égaux et libres, se- ient assez éclairés et moraux pour vivre heureu- ment et fraternellement, sans lois ni règles nposées d'aucune sorte.

Plus large encore (car il ne s'agit dans Rabe- is que d'un anarchisme aristocratique) est la nsée anarchiste de cet étonnant Dom Des- amps, qui fut au XVIII[e] siècle le précurseur néral et méconnu de l'hégélianisme et du ansformisme, et qui trouva au bout de ses re- erches la conception d'une humanité majeure livrée de la spoliation propriétaire et de l'op- ession familiale, ayant réalisé le communisme vivant, splendidement bonne et complètement ureuse, sans états politiques et, sans lois, par simple force des mœurs éclairées, adoucies, cialisées. (1)

Plus près de nous, Dejacque, un prolétaire de lent (2), et Cœurderoy, un négateur paradoxal éloquent qui maria, dans sa *Révolution par les saques*, le saisissant pessimisme de Herzen et pandestruction de Bakounine.

C'était en 1854. Ni Cœurderoy ni Dejacque urent d'écho dans le parti révolutionnaire. rs la même époque le patriote révolutionnaire lien Pisacane, le héros martyr de Sapri, écri- it ses étonnants *Saggi politici e sociali* dans quels il concluait, pour le lendemain de la volution, à une organisation communiste fédé- ive et semi-anarchiste.

Les *Saggi* ne furent publiés qu'en 1860 ; ils fu- nt étouffés par les hostilités des partis et n'eu- nt aucune action sur la mentalité italienne.

Cependant le temps approchait où l'idée anar- iste allait se préciser assez pour inspirer un and parti et jeter sa tempête dans le grandis- nt tourbillon du socialisme international.

Bakounine, récemment évadé de Sibérie, avait mmencé sa propagande en Italie, en Espagne, Suisse, en France, et il venait de fonder *lliance socialiste universelle.*

Éloquent, sympathique, actif, suprêmement ganisateur, pénétrant connaisseur et habile nieur d'hommes, Bakounine réussit à mettre échec l'hégémonie récente de Mara. à imposer pessimisme négateur et son « diable au corps olutionnaire » à une nombreuse armée de mi- nts, prise surtout dans la jeunesse des pays to-latins.

l enseigna que l'action socialiste ne pouvait e que révolutionnaire, qu'il fallait agir, non iociner ; démolir, non tenter de réformer, car qui s'impose tout d'abord, disait-il, c'est la *idestruction.*

Il faudra détruire toutes les institutions ac- lles, Etat, Eglise, Forum juridique, Banque, iversité, Armée et Police qui ne sont que les forteresses du privilège contre le prolétariat.

« Un moyen particulièrement efficace est de brûler tous les papiers pour supprimer la famille et la propriété jusque dans l'élèvement juridique de leur existence.

« L'œuvre est colossale, elle sera pourtant accomplie, la misère croissante grossit toujours l'armée des mécontents qu'il s'agit de transformer en révolutionnaires instinctifs, chose d'autant plus facile que la Révolution elle-même, ajoutait erronément le puissant agitateur russe, n'est que le développement des instincts populaires. »

Voilà le programme que, sans prétendre le justifier, nous avons tenu à reproduire fidèlement.

Les anarchistes contemporains le suivent à la lettre, en mettant au-dessus de tout la *propagande par le fait*, en se refusant à toute activité légale (comme, par exemple, l'exercice du droit électoral) et en poussant à toute occasion à l'action immédiate, soit individuelle, soit collective.

Le but flottant dans les lointains troubles du rêve, c'est le communisme libertaire, l'idéal caressé par beaucoup de grands et bons esprits d'un Etat harmonique où les mœurs remplaceront les lois dans le communisme parfait (la propriété et la famille étant abolies) et dans la solidarité universelle.

Cet idéal des Kropotkine, des Elisée Reclus, des Cipriani, des Louise Michel, des Johanne Most, des Spiès, n'a rien de déraisonnable.

Guillaume de Humbalett insiste sur la nécessité absolue « du développement humain dans sa plus riche diversité. » Il n'est pas jusqu'au sociologue réactionnaire Herbert Spencer qui n'exprime lui-même l'espoir qu'un jour florira une humanité moralement parfaite, jouissant dans la pleine liberté de l'harmonie mentale et ayant une organisation sociale adéquate, c'est-à-dire infiniment supérieure à la nôtre. Dans cet Eldorado, chacun accomplira ses devoirs sociaux avec une joie intime et comme instinctivement. Un bonheur général ineffable en résultera. (1)

Ce sont là des autorités recommandables.

Seulement l'erreur des anarchistes est de prétendre que, par la seule impulsion d'une Révolution violente, nous jouirons *hic et nunc* de cette civilisation aux splendeurs morales et sociales inespérées.

Sur ce point la propagande anarchiste ne prévaudra pas contre le socialisme des *partis ouvriers* soutenant avec raison qu'après la Révolution (si toutefois l'inévitable transformation sociale doit sortir d'une révolution violente) il faudra passer par une assez longue période éducative de justice économique et de collectivisme progressif.

« Du soleil et des mondes, je ne sais que dire... Je ne vois que la misère des hommes... Si je suis l'esprit qui toujours nie, c'est avec raison, car tout ce qui existe n'est bon qu'à s'en aller en ruines et ce serait bien mieux s'il n'existait rien. »

Ces paroles d'un sens si profond que Gœthe met dans la bouche de Méphistophélès traduisent fidèlement l'état d'esprit des anarchistes et l'expliquent.

Démontrer le mal fondé des théories anar-

) Voir *Antécédents de l'Hégélianisme dans la phi- phie française* ; *Dom Deschamps et son école* par E. usire. — Voir aussi *Histoire du socialisme t.* 1 et *ue Socialiste* du 15 août 1888.

) Principal rédacteur du *Libertaire* et auteur de *manisphère*, productions parfois incorrectes, mais ines de souffle et de chaude et généreuse inspira- .

(1) Herbert Spencer. *La morale Evolutionniste.*

chistes est chose facile. Il n'en est pas moins vrai que tant que dans une société où l'on parle de justice sociale, vous aurez des iniquités et des souffrances comme celles qui déshonorent notre prétendue civilisation, vous aurez cette protestation furieuse dont seul le socialisme aura raison, en mettant fin aux misères et aux iniquités présentes.

B. MALON.

LE QUART-ETAT

— Quest-ce que le Quart-Etat ? — Rien.
— Que doit-il être ? — Tout.

***

— Nous nous obstinons, en tous ordres de choses, à marcher sur la tête, et, de temps à autre, tous étonnés et indignés de ne pas nous trouver à notre aise, avec quelle fureur nous nous vengeons de nous mêmes — sur les autres !

***

— Celui qui met le feu à la Cour des Comptes est celui-là qui a des Comptes dans la Cour.

***

— Le mouton ne choisit pas lui-même son tondeur ni son boucher, et c'est sa première supériorité sur le suffrage universel.

***

— Rédaction définitive :
— Plus ça change, plus c'est la même chose.

***

— On a vu des peuples demander leurs souverains à l'étranger, — et là dessus on rêve de gens qui, n'ayant pas de principes, iraient en emprunter chez le voisin.

— Tendre la seconde joue au soufflet : belle maxime peut-être si elle ne faisait d'abord l'affaire de ceux qui donnent les giffles.

— Les gens qui fabriquent des Constitutions font comme le tailleur qui prétendrait tailler un habit devant aller toujours à un client qui toujours grandit.

— Tout contrat pour être valable devant être établi d'accord par les deux parties, comment nos lois faites par la seule minorité qui possède lieraient-elles la majorité qui ne possède pas ?

— Devant la pullulation des impudents coquins par qui nous nous laissons mener, et l'universelle pourriture qu'ils engendrent, en on arrive à se demander si ce qu'on a appelé la Nature n'est pas aujourd'hui devenue aussi avare de simples honnêtes gens qu'elle le fut en tous temps d'hommes de génie.

— Il est remarquable que les gens qui déplorent le plus la mort du respect sont précisément ceux qui ont le plus fait pour le tuer.

— Quel insolent prétendrait me gouverner moi qui n'entend gouverner personne ?

— Si l'on suppute ce que coûte au misérable la pièce de cent sous qu'il n'a pas, on conclut tout de suite qu'il n'y a que les riches qui aient les moyens d'être pauvres.

— Si la Charité est une vertu, comment la pauvreté, sa corollaire, est-elle un crime ?

— La Charité n'est que la fistule de la bonté.

— Liberté, Egalité, Fraternité, trois mots pour un : Solidarité.

— Tout scélérat qui n'est pas greffé sur un fou est inéluctablement enté sur un imbécile.

Ne dites donc plus enfin : l'accusé est-il coupable ? Dites : l'accusé est-il dangereux ?

***

— A table, la sagesse du pauvre homme dit : Le pain n'a pas de maître !

— La cécité du bourgeois ne peut voir que l'héritage sur lequel il s'appuie si précieusement est son meilleur bâton pour le faire tomber.

Quand papa Lapin mourra
J'aurai sa belle culotte,
Quand papa Lapin mourra
J'aurai sa culotte de drap

— Mon ami, que chantez-vous là ?

— Monsieur, c'est *la Marseillaise* de la bourgeoisie.

***

— Aristocrate, jamais ; démocrate, pas davantage ; — acrate, OUI.

NADAR.

HARPÈGES D'AURORE

(Vers écrits en 1890)

I

MOIS DE MARIE

Dans l'air bleu de mai, la nature prie :
Le chœur des genêts, le chœur des lilas,
S'effeuillant d'amour chuchotent là-bas :
« Je vous salue, ô Marie ! »

Et la voix du vent, le soupir ardent
Qu'il pousse en baisant les feuilles, rappelle
La voix de la Vierge assise et brodant
Le Voile du Temple, or, pourpre et dentelle.

Tombent des bosquets, courent le sentier
Des exhalaisons langoureuses — vastes :
Tel son cœur sanglant et transgladié
Exhalait vers Dieu ses aromes chastes.

Et quand des monts où l'air bleu vient finir
Un nuage blanc, svelte et pur émerge
On croit voir monter, pour rire et bénir
Le dive profil de la Sainte-Vierge !

II

LES FLEURS DU SANG

Le sang veut fleurir ainsi que la sève :
Le bonheur d'aimer s'échappe de tout.
L'éphèbe dort peu ; la fillette rêve
Tout devient si beau qu'on s'éprend de tout !

Et dans les taillis c'est une débauche
De feuillages fous, d'iris, de muguets
La source en langueur lui au creux des roches,
L'insecte grisé dort sur les muguets.

.....

.....

Oh ! le mois de mai, plein d'odeurs étranges
Les matins mouillés, les matins de mai
Où pleure d'amour la voix des mésanges,
Oh ! les nuits de mai, les baisers de mai.

II

Et parmi la blancheur des cires vierges,
Des boules-de-neige, on voit se pâmer
La main sur son cœur, la Vierge des Vierges
La Dame d'amour, la Vierge de mai !

Et son cœur qu'on voit brûler sous ses voiles
Son cœur est fleuri comme les rosiers !
Buisson de rosiers ardent — sous ses voiles —
Ses grands yeux rêveurs sont extasiés !

Et les jouvenceaux et les jeunes filles
De la voir si belle en deviennent purs !
Près d'elle pâlit l'œil des jeunes filles
L'éclat des lilas, l'éclat des azurs !

Dame au bras puissant ou Madone blême
Cœur le plus ardent, le plus chaste cœur
Je roule à tes pieds ; je t'aime, je t'aime !
Mon cœur est ardent ; rends-le pur mon cœur !

III

BERCEUSE

Au son de musiques charmeuses
Je vois mes rêves de jadis
Comme bercé sur les yeuses
Du Paradis

Mes rêves morts dans le mystère,
Que quelque vent mauvais m'a pris
Mes rêves qu'on a, sur la terre
Si peu compris !

J'ai vu — sans doute pour renaître —
Se faner des cœurs que j'aimais ;
Lilas défunts, lilas, peut-être
Morts pour jamais !

Et je n'ai pas failli, quand même :
J'espère en demain, malgré moi.
Pour que je vive il faut que j'aime
J'ai foi, j'ai foi !

Et pour toute espérance absente,
Et pour tous ceux qui sont partis
Dans mon cœur fleurit une plante
De myosotis !

Aux sons de musiques charmeuses
Je vois mes rêves de jadis
Comme bercés sur les yeuses
Du Paradis !

EMMANUEL SIGNORET.

CRITIQUE DU CRITIQUE

(SUITE)

Tout d'abord il me faudrait étiqueter l'ouvrage soumis à mon jugement :
Comédie,
Drame,
Vaudeville.

Chaque genre a ses règles particulières. Modeste en mes exigences, je demanderais simplement à la comédie d'être observée et vécue, au drame d'être empoignant, au vaudeville d'être mouvementé, joyeux et... compréhensible.

Ce premier travail accompli, je m'occuperais de la « question littéraire ».

J'estime qu'il est permis de faire un vaudeville si les fantoches à nous présentés sont des pantins spirituels, audacieusement et gauloisement gais. Autorisés l'on est à perpétrer un mélo si le dit mélo ne donne vie factice qu'à des gens parlant français. La comédie à conventions doit être accueillie et même admirée si l'action dramatique ne remue pas seule les idées et les êtres et si la discussion raisonnée et fouillée se substitue de temps à autres aux péripéties purement théâtrales. La charpente, premièrement et *nécessairement*, ensuite et *surtout* : l'esprit, la langue, l'Art.

***

Exception :

Dans l'œuvre en vers, le poëte passe *avant* le dramaturge.

Sarcey (de Nancy) pardonne-moi !

***

En dehors des lois ordinaires, continuent à se tenir les novateurs, précurseurs autrefois, aujourd'hui chargés de perfectionner, non de créer, inutile de dire que le Critique les doit écouter, surveiller, encourager, sans jamais les subir.

Axiome :

Le critique dramatique est un guide et un conseiller, *ce n'est pas un écolier* qui peut apprendre, *c'est un maître* ayant mission d'enseigner.

Je répète que nos pseudo-critiques, n'entrent dans aucune de ces deux catégories : ils n'existent pas — théoriquement. — Dans la pratique, ils s'agitent, se meuvent, mais sans raison et sans utilité.

***

Les comédiens m'occuperaient très sérieuse-

ment. Une bonne pièce mal jouée tombe à plat. Le péril n'est pas mince — moins grave est l'inconvénient contraire et, sans peine, on s'en pourrait consoler. (L'insanité sauvée par des artistes de grande valeur, restant somme toute une insanité — digne de mépris et bonne pour les sifflets).

Mais, puisque du comédien peut dépendre le triomphe ou la chute — devant le public — d'un ouvrage parfois de premier ordre, le comédien devient quantité appréciable — ce que M. Bauer se refuse à comprendre. — Les « gens de théâtre » comme certains les nomment, se diviseraient selon moi, en trois classes, et en eux je distinguerais :

Le métier,
Le talent,
L'Art.

Classifications très simples qui produiraient :

L'acteur
Le comédien
L'artiste.

Un acteur : Coquelin. Un comédien : Got. Un artiste : Mounet-Sully.

L'acteur restant inférieur. Le comédien et l'artiste pouvant s'égaler l'un l'autre.

Il y a peu de temps, un jeune débutant, Garraud fils, jetait par terre — c'est le terme consacré — *Monsieur de Réboval*. Le mois dernier Worms sauvait *Jean Darlot* des pommes cuites et des poires blettes.

***

Lorsque ma décision serait prise — je ferais mon article, et ce, jamais moins de quarante-huit heures après la Première.

Ma peine serait peut-être perdue et mon jugement ferait rire. Si réellement je m'étais trompé ce serait, en somme, la faute de mon intelligence, trop bornée, et non celle de la méthode employée. Quant à moi, j'aurais agi avec loyauté et n'aurais pas épargné ma peine.

Pontifes de grands et petits journaux, en pourriez-vous, sans mentir, dire autant ?

***

J'ai écrit tout-à-l'heure que les critiques (??) actuels n'aimaient pas le théâtre.

Le fait est rigoureusement exact.

(Pour renseignements, s'adresser à M. Paul Perret, bureaux du Journal *La Liberté*).

***

En attendant, je vais observer les ébats des tristes sires qu'il m'a pris fantaisie de combattre.

Laissant à la porte les insinuations banales et comptant n'invoquer que la lumière des faits positifs et n'appeler à mon aide que la franchise brutale des documents précis et des explications catégoriques je suis décidé à demander régulièrement des comptes à ces « journaleux » pétris de vanité et qu'une longue quiétude a rendus si confiants, si outrecuidants et si dangereux...

J'ai dans l'idée que ce sera drôle.

N'étant pas confrère de mes adversaires — je suis libre envers eux. — Ayant expliqué plus haut que je ne serai jamais critique je ne saurais être accusé de céder à un sentiment de jalousie et d'obéir à des motifs d'intérêt personnel. Donc, et j'en voulais venir là, je frappe les trois coups et...

...Au rideau !

***

Extrait du *Journal* :

« Dans la *Fille à Blanchard*, nous ne voyons que fichus, bonnets paysans et belles blouses neuves. M. Albert Lambert est un maire très digne. *Pourquoi, diable, a-t-il un ruban rouge ?..* » Félicien Champsaur.

Pourquoi ?

Parce que au 2e acte de la pièce de MM. Humblot et Darmont, une phrase est dite, que vous n'avez sans doute pas entendue, M. Champsaur : « Nous, Marchal, maire de la commune *chevalier de la légion d'honneur*, etc. etc. »

Quand on est chevalier de la légion d'honneur M. Champsaur, on consent généralement à porter le ruban rouge. En douteriez-vous par hasard ou seriez-vous un peu dur d'oreille ?

M. Champsaur, lorsqu'on adresse un reproche à quelqu'un on doit, au préalable, s'assurer que le reproche est mérité.

***

Extrait de *la Paix* :

(il s'agit encore de la *Fille à Blanchard*).

« Tous les artistes ont joué avec intelligence et talent. Mmes Raucourt et Lherbay méritent une mention spéciale...» Emile Landrodie.

Si Mme Raucourt eût paru en scène à nos yeux, ne fût-ce qu'une minute, le soir de la première, elle se fût sans nul doute montrée digne de l'éloge à elle décerné par M. Landrodie, mais comme l'excellente actrice n'avait qu'une scène au 4e acte (acte supprimé à l'issue de la répétition générale) on peut supposer, n'est-ce pas, que M. Landrodie n'était pas à l'Odéon le samedi 2 du mois de Janvier 1893.

Rendre compte d'une pièce à laquelle on n'assiste pas — c'est coquet — cela se fait couramment maintenant !

Je cite un exemple, j'en pourrais citer mille. MM. Pessard et Richard O'Monroy ne me contrediront point !

Notez en passant, que si au lieu de se montrer bienveillant pour Mme Raucourt, M. Landrodie avait fait parade de sévérité, Mme Raucourt pouvait poursuivre en dommages-intérêts — avec la certitude d'obtenir gain de cause !

Affaires semblables ont déjà été jugées.

Prenez garde à vous une autre fois, M. Landrodie, prenez garde... et prévenez aussi celui de vos confrères que vous chargez si souvent de vous remplacer.

Il pourrait, n'étant pas averti, vous mettre un jour, sans le vouloir, dans le plus grand embarras du monde.

GIBOYER.

(A suivre)

PAGES RETROUVÉES

LE VOYAGE

h ! pourquoi voyager ? as-tu dit. C'est que l'âme
Se prend de longs ennuis et partout et toujours :
C'est qu'il est un désir, ardent comme une flamme,
ui, nos amours éteints, survit à nos amours !
'est qu'on est mal ici, — comme les hirondelles,
n vague instinct d'aller nous dévore à mourir ;
'est qu'à nos cœurs, mon Dieu ! vous avez mis des ailes.
Voilà pourquoi je veux partir !

'est que le cœur hennit en pensant aux voyages,
lus fort que le coursier qui sellé nous attend ;
'est qu'il est dans le nom des plus lointains rivages
es charmes sans pareils à celui qui l'entend ;
'résistible appel, ranz des vaches pour l'âme,
ui cherche son pays perdu — dans l'avenir ;
'est fier comme un clairon, doux comme un chant de
Voilà pourquoi je veux partir ! [femme.

'est que toi, pauvre enfant et si jeune et si belle,
ui vivais près de nous et couchais sur nos cœurs,
u n'as pas su dompter cette force rebelle
ui nous jeta vers toi, pour nous pousser ailleurs !
u n'as plus de mystère au fond de ton sourire,
ous le connaissons trop pour jamais revenir ;
a chaîne des baisers se rompt, — l'amour expire...
Voilà pourquoi je veux partir !

n vain tout en pleurant, la femme qui nous aime
iendrait à notre épaule agrafer nos manteaux,
ous resterions glacés à cet instant suprême :
trop couler pour nous des pleurs ne sont plus beaux.
ous n'entendrions plus cette voix qui répète :
Oh ! pourquoi voyager ? » dans un tendre soupir,
t nous dirions adieu sans retourner la tête.
Voilà pourquoi je veux partir !

h ! ne m'accuse pas, accuse la nature,
ccuse Dieu plutôt, — mais ne m'accuse pas !
st-ce ma faute, à moi, si dans la vie obscure
'es yeux ont soif de jour, — mes pieds ont soif de pas ?
je n'ai pu rester à languir sur ta couche,
tes bras m'étouffaient sans me faire mourir,
il me fallait plus d'air qu'il n'en peut dans ta bouche...
Voilà pourquoi je veux partir !

nurquoi ne pouvais-tu suffire à ma pensée !
t tes yeux n'être plus que mes seuls horizons ?
nurquoi ne pas cacher ma tête reposée
us les abris d'or pur de tes longs cheveux blonds ?
mme la jeune épouse endormie à l'aurore,
a fleur d'amour, comme elle, au soir va se rouvrir...
'ais si l'amour n'est plus, pourquoi de l'âme encore ?
Voilà pourquoi je veux partir !

u ne la connais pas cette vie ennuyée,
isse de pendre au mât, avide d'ouragan.
ni, tu restes toujours sur ton coude appuyée,
voir stagner la tienne ainsi qu'un bel étang
este-s-y ; mon amour fut l'ombre d'un nuage
ur l'étang, — le soleil y reviendra frémir !
u ne garderas pas trace de mon passage...
Voilà pourquoi je veux partir !

coupe de vermeil où j'ai puisé la vie,
ne t'emporte pas dans mon sein tout glacé ;
este derrière moi, reste à demi-remplie,
Grande à l'avenir et débris du passé !
peux boire à présent, sans que trop il m'en coûte,
n breuvage moins doux et moins prompt à tarir,
ans le creux de mes mains, aux fossés de la route...
Voilà pourquoi je veux partir !

Mais si c'est t'offenser que partir, oh ! pardonne ;
Quoique de ces douleurs dont tu n'eus point ta part,
Rien, hélas ! — (et pourtant tu fus bonne)
Ne saurait racheter le crime du départ.
Pourquoi t'associrais-je à mon triste voyage ?
Lorsque tu le pourrais, oserais-tu venir ?
Plus sombre que Lara, je n'aurai point de page...
Voilà pourquoi je veux partir !

Et qu'importe un pardon ! — innocent ou coupable,
On n'est jamais fidèle ou parjure à moitié ;
Le cœur sans être dur, demeure inébranlable
Et l'oubli lui vaut mieux qu'une vaine pitié.
Ah ! l'oubli ! quel repos quand notre âme est lassée !
Endors-toi dans ses bras sans rêver ni souffrir...
Je ne veux rien de toi... pas même une pensée !
Voilà pourquoi je veux partir !

Car il est, tu le sais, ô femme abandonnée,
Un voyageur plus vieux, plus sans pitié que moi,
Et ce n'est pas un jour, quelques mois, une année,
Mais c'est tout qu'il doit prendre aux autres comme à toi !
Tels que des épis d'or sciés d'une main avide,
Il prend beauté, bonheur et jusqu'au souvenir,
Fait sa gerbe et s'en va du champ qu'il laisse aride...
Voilà pourquoi je veux partir !

Oui, partir avant lui, partir avant qu'il vienne !
Te laisser belle encor sous tes pleurs répandus,
Ne pas chercher ta main qui froidit dans la mienne,
Et sous un front terni, tes yeux, astres perdus !
N'eût-on que le respect de celle qui fut belle,
Il faudrait s'épargner de la voir se flétrir,
Puisque Dieu ne veut pas qu'elle soit immortelle !
Voilà pourquoi je veux partir !

Axxxxx

1

Je vivais sans cœur, — tu vivais sans flamme,
Incomplets, mais faits pour un sort plus beau,
Tu pris de mes sens, — je pris de ton âme,
Et tous deux ainsi nous nous partageâme.
Mais c'est toi qui fis le meilleur cadeau !

2

Oui, c'est toi, merci... c'est toi sainte femme,
Qui m'as fait sentir le profond amour...
Je mis de ma nuit dans ta blancheur d'âme,
Mais toi, dans la mienne, as mis le grand jour !

3

Je tombais, tombais... cet Ange fidèle
Qui suit les cœurs purs ne me suivait pas...
Pour me soutenir, me manquait son aile...
Mais Dieu m'entr'ouvrit ton cœur et tes bras !

4

Et j'aime tes bras... tes bras, mieux qu'une aile,
Car une aile, hélas ! sert à nous quitter :
L'Ange ailé s'en va lorsque Dieu l'appelle...
Tandis que des bras servent à rester !

Porte-Maillot, Jeudi-Saint 1852.

LA MAITRESSE ROUSSE

I

Je pris pour maître, un jour, une rude Maîtresse,
Plus fauve qu'un jaguar, plus rousse qu'un lion !
Je l'aimais ardemment, âprement, sans tendresse,
Avec possession plus qu'adoration !
C'était ma rage, à moi ! la dernière folie
Qui saisit, — quand, touché par l'âge et le malheur,
On sent, au fond de soi, la jeunesse finie...
Car le soleil des jours monte encor dans la vie,
Qu'il s'en va baissant dans le cœur.

II

Je l'aimais ! et jamais je n'avais assez d'elle !
Je lui disais : « Démon des dernières amours,
» *Salamandre d'enfer, à l'ivresse mortelle,*
» *Quand les cœurs sont si froids, embrase-moi toujours !*
» *Verse-moi, dans tes feux, les feux que je regrette,*
» *Ces beaux feux qu'autrefois j'allumais d'un regard !*
» *Rajeunis le rêveur, réchauffe le poète,*
» *Et puisqu'il faut mourir, que je meure, ô fillette !*
» *Sous tes morsures de jaguar ! »*

III

Alors, je la prenais dans son corset de verre,
Et sur ma lèvre en feu, qu'elle enflammait encor,
J'aimais à la pencher, coupe ardente et légère,
Cette rousse beauté, ce poison dans de l'or !
Et c'étaient des baisers !... jamais, Jamais vampire
Ne suça d'une enfant le cou charmant et frais
Comme je moi je suçais, ô ma rousse hétaïre,
La lèvre de cristal où buvait mon délire
Et sur laquelle tu brûlais !

IV

Et je sentais alors ta foudroyante haleine,
Qui passait dans la mienne — et tombant dans mon cœur
Y redoublait la vie, en effaçait la peine,
Et pour quelques instants en ravivait l'ardeur !
Alors, fille de feu, maîtresse sans rivale,
J'aimais à me sentir incendié par toi
Et voulais m'endormir, l'air joyeux, le front pâle,
Sur un bûcher brillant comme Sardanapale,
Et le bûcher était en moi !

V

« Ah ! du moins celle-là sait nous rester fidèle, —
» *Me disais-je, — et la main la retrouve toujours,*
» *Toujours prête à qui l'aime et vit altéré d'elle*
» *Et veut, dans son amour, perdre tous ses amours ! »*
Un jour elles s'en vont, nos plus chères maîtresses ;
Par elles, de l'oubli, nous buvons le poison,
Tandis que cette Rousse, indomptable aux caresses,
Peut nous tuer aussi, — mais à force d'ivresses
Et non pas par la trahison !

VI

Et je la préférais, féroce, mais sincère,
A ces douces beautés, au sourire trompeur,
Payant les cœurs loyaux d'un amour de faussaire !...
Je savais sur quel cœur je dormais sur son cœur !
L'or qu'elle me versait et qui dorait ma vie,
Soleillant dans ma coupe, était un vrai trésor !
Aussi, ce n'était pas pour le temps d'une orgie,
Mais pour l'éternité que je l'avais choisie,
Ma compagne jusqu'à la mort !

VII

Et toujours agrafée à moi comme une esclave,
Car le tyran se rive aux fers qu'il fait porter,
Je l'emportais partout dans son flacon de lave,
Ma topaze de feu, toujours près d'éclater !
Je ressentais pour elle un amour de corsaire,
Un amour de sauvage, effréné, fol, ardent !
Cet amour qu'Hégésippe avait dans sa misère,
Qui nous tient lieu de tout, quand la vie est amère
Et qui fait mourir Sheridan !

VIII

Et c'était un Amour toujours plus implacable,
Toujours plus dévorant, toujours plus insensé !
C'était comme la soif, la soif inexorable
Qu'allumait autrefois le philtre de Circé !
Et je reconnaissais, voluptueux supplice !
Quand l'homme cherche, hélas ! dans ses maux oubliés,
De l'abrutissement le monstrueux délice...
Et n'est, — Circé ! — jamais assez, à son caprice,
La bête qui lèche des pieds !

IX

Pauvre Amour, — le dernier, que les heureux du monde
Dans leur dégoût hautain, s'amusent à flétrir,
Mais que doit excuser toute âme un peu profonde
Et qu'un Dieu de bonté ne voudra point punir !
Pour bien apprécier sa douceur mensongère,
Il faudrait, quand tout brille au plafond du banquet,
Avoir caché ses yeux dans l'ombre de son verre,
Et pleurer dans cette ombre, — et bu la larme amère
Qui tombait et qui s'y fondait !

X

Un soir, je la buvais, cette larme en silence...
Et, replongeant ma lèvre entre tes lèvres d'or,
Je venais de reprendre, ô ma sombre Démence !
L'ironie, et l'ivresse du courage encor !
L'Esprit, — l'Aigle vengeur qui plane sur la vie, —
Revenait à ma lèvre, à son sanglant perchoir...
J'allais recommencer mes accès de folie
Et rire de nouveau du rire qui défie !...
Quand une femme, en corset noir,

XI

Une femme... je crus que c'était une femme,
Mais depuis... Ah ! j'ai vu combien je me trompais !
Et que c'était un Ange, et que c'était une Ame
De rafraîchissement, de lumière et de paix !
Au milieu de nous tous, charmante Solitaire,
Elle avait les yeux pleins de toutes les pitiés.
Elle prit ses gants blancs, et les mit dans mon verre,
Et me dit, en riant, de sa voix douce et claire :
« Je ne veux plus que vous buviez ! »

XII

Et ce simple mot-là décida de ma vie,
Et fut le coup de Dieu, qui changea mon destin !
Et quand elle le dit, sûre d'être obéie,
Sa main vint chastement s'appuyer sur ma main !
Et, depuis ce temps-là, j'allai chercher l'ivresse
Ailleurs... que dans la coupe où bouillait ton poison,
Sorcière abandonnée ! ô ma Rousse Maîtresse !!!
Bel exemple de plus, que Dieu, dans sa sagesse,
Mit l'ange au-dessus du Démon !

à Paris, 14 novembre 1854, à 4 h. du soir.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

PETITE LETTRE

(En réponse aux notes insérées dans le dernier numéro e *La Plume* par MM. Mazel, Tardivaux, Merrill et Le ardonnel, notre ami M. Emmanuel Signoret nous adresse a lettre suivante :)

Mon cher Deschamps,

Vraiment, il est des jours où l'on serait tenté de 'écrier avec Voltaire : « Mon Dieu, délivrez-moi de es amis : quant à mes ennemis je m'en charge ! »

Je ne le ferai point. Les procédés étranges, qu'ont mployé à mon égard MM. Mazel, Tardivaux et Le ardonnel qui se prétendent mes amis et M. Merrill ue je ne connais pas, m'ont tout simplement fait itié. Je ne veux point leur répondre ici. Je dirai le n mot de ces vilaines intrigues dans de prochains rticles du Mouvement littéraire *et du* Courrier rançais.

Ces insinuations ne m'ont point atteint je les avais rêvues et parées d'avance. Que ces Messieurs prennent ans Apologie *ce qui leur en revient.*

Et puis, tenez, pour en finir avec ces pertes de temps préfère les splendeurs désolées de la solitude à de areilles amitiés.

Quand je sortis de la Sacristie (après avoir épou- anté de rayons les ombres qui la peuplaient) pour agner le haut portail du temple, tous ces Messieurs- m'applaudirent.

Mais lorsque j'ai voulu entrer, la terreur des hautes ûtes les a cloués sur le seuil.

Eh ! bien ! tant pis pour eux ! Puisque personne ne eut me suivre, j'entrerai seul !

Désormais ma Revue n'a plus rien de commun avec us ces Messieurs.

Le Saint Graal, *c'est moi, et personne autre.*

J'accepte toute la responsabilité de ses resplendis- ments.

*Puisqu'effarés des éclairs de la hache d'*Ascel *que brandissais contre les Mécréants et les Tièdes, que Art vomira, ces Messieurs m'ont tourné le dos — ils e bénéficieront point du fulvescent écroulement de emmes que cette Hache fera ruisseler, en fendant les tes de mort de la Littérature !*

Votre

EMMANUEL SIGNORET.

Clair de Lune d'Atelier

à G.-H. Ibels.

I

orsque la sonnerie eut frappé, bien vibrante,
Sur le timbre cuivré, ses douze coups d'acier :
La flamme projetant un feu pourpre amarante
teignit. — Lors, nul bruit. — Hormis le balancier

i, peu à peu, laissait dans l'obscure pénombre,
mber ses cliquetis monotones et secs....
ccadés, et dont on ne compte plus le nombre ;
Urne pleine de bruit semblable aux coups de becs

'un oiseau donnerait dans une de nos vitres.
s grands bustes de plâtre, avec leurs gestes pitres,
aient, quoique masqués, des visages mesquins ;

dans la demi-teinte ombrée, aux formes vagues,
scintillement vif de sabres et de dagues,
'umait un feu rouge aux yeux des mannequins.

II

Dans les nombreux panneaux : — Des essaims de chairs [blondes,
Des feuillages très verts ; — un blanc miroitement
De Lune, se baignant parmi le chatoiement
Des astragales d'or, des fresques vagabondes.

Et plus bas — deux saphirs, dans l'ombre palissant :
— Les deux yeux de mon chat où la clarté se noie,
Jetant aux tentures rutilantes de soie,
De leur fixité fauve un effluve de sang.

Les vieux ors du plafond, où des griffons de laine
Livrent un long combat aux nains de porcelaine,
Sous les reflets luneux avaient des tons de fleurs...

Et sur le mur où danse un « Forain » ironique,
Des femmes de « Chéret » carnavals de couleurs,
Semblaient rire et me faire un tant soit peu la nique.

ANDRÉ IBELS.

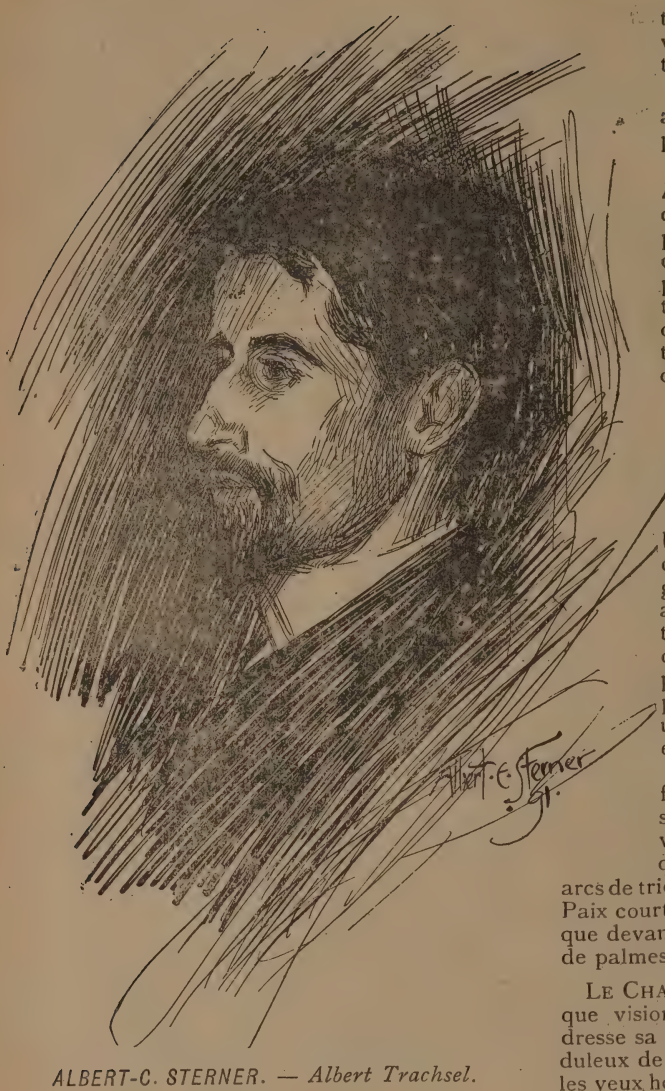
LE SALON DE « LA PLUME »

ALBERT TRACHSEL

Tête de prophète aux orbites profondément creusées d'ombre et de flamme, et que l'on voit brandie, contre un décor de villes incendiées, au poing despotique de quelque Salomé de songe. Et n'est-il en effet digne de toutes les tortures infligées aux précurseurs, ce Trachsel dont le génie a édifié, loin des vaines réalités de la vie, mille monuments dédiés aux pompes d'une humanité de ces temps futurs où les peuples, sous les claires trompettes et les calmes bannières, célébreront, paisibles, les fêtes des Idées et des Instincts ?

D'autres, certes, avant lui, tentèrent d'enfermer en les lignes graphiques leur rêve d'une idéale architecture. Je sais, de Pisanello, une fresque dont les personnages se détachent, rigides et barbares, contre une ville crépusculaire à tourelles, à campanilles et à colonnes qui, tordues en impossibles spirales, tourbillonnent comme des prières de pierre vers un ciel pâli par les siècles. J'évoque aussi les fresques de Lorenzetti au Campo Santo de Pise, surtout une effroyable Babylone dont les remparts pèsent de toute leur puissance, comme prêtes à tomber, sur les plaines. Enfin faut-il rappeler, de l'anglais Martin, les cités de domes, de porches et d'arcades, où l'on croit voir se dérouler des triomphes de rois et entendre hurler des défaites de peuples ?

Ce qui différencie Trachsel de tous ceux-là, c'est son souci de symboliser mathématiquement, par des rythmes de lignes dont il a déterminé d'avance la valeur esthétique, certaines idées générales. Il importe toutefois de remarquer que ces rythmes ne sont pas toujours ceux de la pure géométrie. Les monuments de Trachsel se bombent parfois en seins, s'arrondissent en bras, se creusent en yeux, comme ces temples qui couvent le secret des races disparues au fond des forêts du Yucatan. Par contre ses monstres — car



ALBERT-C. STERNER. — *Albert Trachsel.*

Trachsel ne s'est pas borné à la simple architecture — affectent, telles certaines bêtes imaginées par les dessinateurs de culs-de-lampe, les orbes, les ellipses et les rhombes d'une géométrie de poète. Il semblerait que Trachsel, paradoxal comme tous les créateurs, ait voulu à la fois prêter des lignes humaines aux choses et des lignes conventionnelles aux êtres. Celui qui ne lui concédera pas les droits extrêmes de cette fantaisie toute mathématique, ne comprendra rien à son œuvre.

Cette œuvre, dont une partie est dès longtemps achevée, se subdivisera en trois albums. Le premier, *Fêtes Réelles*, sera surtout architectural, et montrera, par des monuments de fête, les diverses manifestations d'une humanité fictive. Le deuxième, *Le Chant de l'Océan*, symbolisera toujours à l'aide de lignes soumises à la volonté de l'artiste, l'épopée d'une âme imaginaire. Enfin le troisième, *Apparitions*, développera les visions d'une cosmogonie apocalyptique.

Une rapide revue des planches achevées de Trachsel fera mieux comprendre la portée de ses théories.

FÊTES RÉELLES. — La *Statue de la Mélancolie* s'érige, pennée d'ailes lourdes, dans un désert que n'a foulé nul pas d'amour et où n'a retenti aucun chant d'espoir. Ses yeux aux pesantes paupières ont vu se flétrir à l'horizon tant de soleils, de lunes et d'étoiles qu'ils ont perdu même le désir de s'éteindre dans le sommeil. Et la déesse des Saturniens veille éternellement flanquée de deux crânes gigantesques que semblent hanter les rêves d'une race préhistorique.

Le Monument de la Maternité s'arrondit comme l'étreinte des bras d'une mère. Au centre d'un vaste cirque aux arcades harmonieuses, se gonfle un dome en forme de sein Une arche triomphale, que surmontent deux tourelles à cloches, accueillera la mère qui, suivie de la foule pieuse des époux, passera sous le dome central pour prendre sa place, avec son enfant, sur un énorme trône de pierre qui fait face entre deux trépieds, à l'arche.

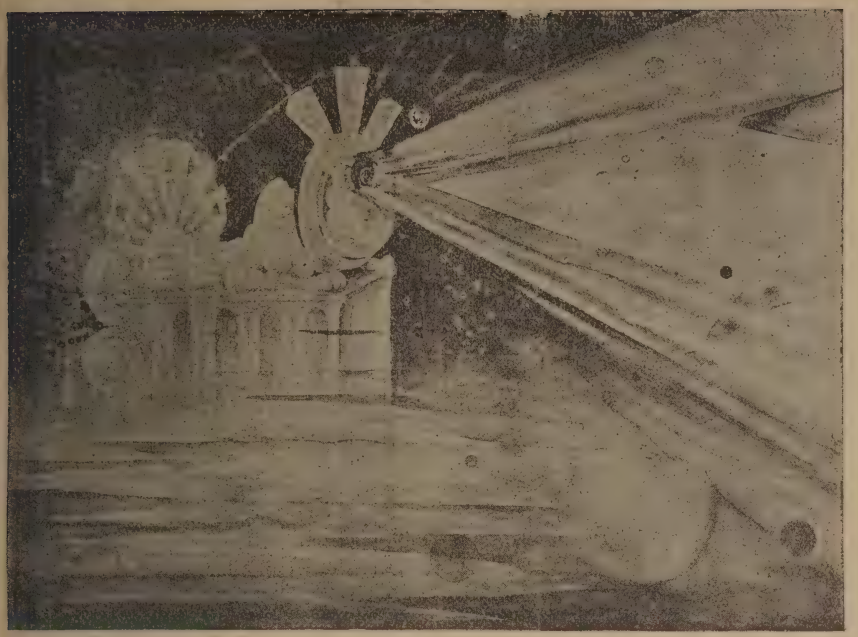
La Statue de la Paix se dresse au faîte d'une très haute et très large stèle qui s'effile insensiblement ; devant elle, entre deux longues murailles qu'unissent, à chaque extrémité, des arcs de triomphe, le chemin des célébrateurs de la Paix court vers le soleil couchant. Et l'on pressent que devant la divine idole, passeront, frémissant de palmes, tous les peuples de l'avenir.

LE CHANT DE L'OCÉAN. — *La Sirène*, fantastique vision de poète épris des seules lignes, dresse sa tête camarde au-dessus des flots orduleux de la mer. De son visage rond jaillissent les yeux horrifiques qui dardent, comme un double phare, les rayons verdâtres de leur rêve sur les flots où passe peut-être quelque fantômal navire aux matelots fous. Du sexe entrebaillé du monstre jaillissent également de mystiques rayons, et à sa droite comme à sa gauche flamboie un lampadaire dont la phosphorescente lueur révèle à l'esprit la flore et la faune des profondeurs inexplorées de tout regard humain.

APPARITIONS. — *Le Monument de la Tristesse* un énorme bloc de granit percé de deux yeux et d'une bouche béante d'où s'écoulent intarissablement des eaux glaciales, se tasse sur une montagne que l'on devine dominatrice d'interminables vallées. Là-bas, dans les plaines, de sinistres clairons chantent sans doute, leurs tubes d'or entortillés de voiles noirs, vers l'inaccessible symbole de la douleur !

Le Regard dans l'Infini est pour moi non-seulement le chef-d'œuvre de Trachsel, mais un chef-d'œuvre parmi les images des plus enfiévré

ALBERT TRACHSEL. -- V.d.



ALBERT TRACHSEL. — Regard dans l'Infini.

isionnaires, tels Blake et Redon. Sur un colossal iédestal dont la base repose sur on ne sait quel Roc des Ages, s'accroupit un monstre indescripible à tête auréolée, dont l'œil unique darde ans l'infini un regard aux rayons divergents. Au bas du piédestal se gonflent, comme des ulles, des domes d'églises, et dans la lueur du egard roulent d'énormes astres annelés comme aturne. Quant à ce monstre fait de courbes et e cercles, n'est-il pas le signe de l'Horreur deant le Mystére ?

Telle est l'œuvre d'un jeune homme qui est à a fois peintre, penseur et poète. Il est facile de a critiquer, encore plus facile de la dénigrer, car lle est trop écartée de l'Art dit moderne pour ue jamais l'amateur y comprenne quoi que ce oit. Mais à tout artiste ne faut-il pas, en bonne oi, concéder son idée originelle ? Blâmer Trachel d'être trop chimériquement linéaire serait aire acte d'incompréhension, puisque son intenon avouée est de symboliser des idées générales ar des rythmes de lignes. Tout au plus pourrait-n lui reprocher d'avoir trop systématiquement égligé, peut-être pour mieux se dégager de la antise de la tradition, certaines formes archiecturales d'autres temps et d'autres nations : ar exemple les tours en sept spirales de la haldée, ou les colonnes torses de l'Inde, qui me emblent d'un si symbolique tourbillonnement ers l'idéal. Mais jugeons Trachsel par ce qu'il fait, et non pas par ce qu'il n'a pas voulu faire. ce point de vue son œuvre me paraît magniquement lyrique, mais d'un lyrisme soumis à la lus austère volonté. Ses monuments, s'ils retenssent de clameurs de fêtes et se crêtent de avillons de joie, sont en quelque sorte domptés par leur créateur et soumis aux seuls rythmes expressifs. Ses monstres sont également compréhensifs à celui que n'effare pas leur apparente folie : ils ne sont pas les créatures du cauchemar, mais de la raison. Par là les êtres chimériques de Trachsel diffèrent essentiellement de ceux de Redon, qui n'a guère vu en dehors de tels fantômes de la plus divine harmonie, que larves informes de l'Erèbe. Aussi la place de Trachsel est-elle parmi ces quelques glorieux voyants dont le rêve, planant au-dessus des ténèbres de ces temps, a perçu, peut-être imparfaitement, le rythme des êtres célestes, et pressenti comme en un sommeil les formes que prendront, d'après ce rythme, les temples d'une humanité enfin réconciliée avec l'Inconnaissable, c'est-à-dire avec Dieu.

STUART MERRILL.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Les Plébéiennes, *poésies, par Louis Labat* (A propos de)

Je m'imagine assez volontiers l'âme d'un peuple, d'une race de même langue, comme symbolisée par un luth gigantesque que des mains prédestinées aux besognes sublimes pourraient seules faire vibrer. Le génie, pouvoir dévolu aux favoris des dieux, ne serait, en poésie, que la précieuse faculté de chanter aux cordes des airs qui résonneraient suivant l'importance du don. Dilettantes du divin savoir et uniques à percevoir ces harmonieux sons, des individualités d'élite en feraient part aux foules passives et sourdes. Ce serait la critique rêvée, l'idéale critique guidant les masses au lieu de se laisser conduire par elles. Car le luth merveilleux s'élèverait sans cesse, comme sous l'envol de mystérieux et légers coups d'ailes, et peu à peu, instrument de lumière et de sang, disparaîtrait dans la nue en répandant sur le monde des torrents d'harmonie tristement joyeuse et ineffablement cruelle !

Le luth, nouveau phénix incendié de passion latente, reparaîtrait neuf et pur pour tenter chaque génération,

D. ETCHEVERRY.— Louis Labat.

Fragile d'abord, il acquerrait de la sonorité et de la force à toute audacieuse tentative. — jusqu'à ce qu'enfin, ayant exhalé toute son âme, il disparût à nouveau, perdu au zénith de l'intelligence humaine...

L'avant-dernière génération, celle qui eut l'honneur de posséder ces titans : Hugo, Musset, Lamartine et Gautier, fut suivie d'une autre qui, à part Baudelaire, abdiqua, préférant au luth divin, l'orgue de Barbarie sur lequel elle essaya de remâcher les rhythmes romantiques.

Ce sera l'éternelle honte du Parnasse, ce ridicule effort pour l'imitation... Et pourtant, dans la génération actuelle, il se trouve encore des esprits voulant utiliser cette ressucée !...

Tel mon ami Louis Labat, s'aveuglant volontairement pour n'avoir pas à constater sa coupable désertion, lui dont l'intelligence véritable n'a point droit à l'indulgence : en poésie, la bonne foi ne compte pas, on n'a pas le droit de se réclamer d'elle. L'âme du poète lui montrait le devoir ; son cœur, trop faible ou trop affectueux, hésita... « trop sensible à des influences très diverses, et non content de les subir dans une passivité ingénue, allant parfois s'offrir à elles... » Sa noble volonté s'éteignit devant les possibles quolibets des sots, des envieux ou des inaptes à apprécier — par défaut de comprendre ou même d'entendre !

Véhémentement, je reproche à Louis Labat de n'avoir pas voulu œuvrer avec ses propres forces. Sa pensée veut ignorer l'audace par crainte de la défaillance, l'envolée, — redoutant la chute. Sa main ne tente point les divines cordes : elle préfère chatouiller l'instrument quelconque qui assemble la foule autour des tréteaux des bateleurs du jour. A ce métier il est vrai, on acquiert l'applaudissement. Les salons s'ouvrent devant vous. La *Revue Internationale*, la *Nouvelle Revue* vous sacrent poète, signalent votre nom à l'attention de Madame la marquise douairière, celle qui thureaudanginise contre Zola qui, perruche non savante, hurle aux vers de *Sagesse* et s'extasie devant l'œuvre d'Aicard, savourant ce carton-pâte imité comme elle apprécie tout ce qui est nul — mais distingué. Louis Labat ne peut ignorer que dans ces ruches-là il n'y a point d'abeilles... et que le miel y est feint comme tout ce qui s'y rencontre.

Victime d'amitiés compromettantes, le poète de l'*Exil des Rêves* et des *Plébéiennes* menace d'en rester là. On dirait qu'il se condamne, de propos délibéré, à être l'écho de quelqu'un, que son rêve ne veuille s'élever au-dessus d'un idéal à portée de la main, que sa pensée se marcotte dans des feuillets d'in-12 desquels elle ne sort plus qu'en tige frêle et rabougrie. La légende du roitelet défiant l'aigle a dû séduire notre ami ; malheureusement pour lui, l'aigle le laisse en route...

Que Louis Labat reporte en arrière sa pensée, qu'il se souvienne ! l'œuvre réalisée atteint-elle le concept ? C'est la juste punition des timides, ce remords qui ronge l'âme de ceux qui ne peuvent dire : Si la réalisation n'atteint pas la conception, c'est que le rêve est tous jours au dessus de la réalité, mais j'ai fait mon devoir et je mourrai tranquille !

Je désire pour ma part que Louis Labat ne regrette jamais certaines strophes des *Plébeiennes*, strophes jetées à la face de malheureuses victimes d'un idéal qu'il ignore — puisqu'il les fait assassiner *justement* par des brutes que commande une canaille...

...Déjà le luth sublime s'éloigne des doigts pusillanimes et son resplendissement céleste défie les flammes de l'aurore. Proche est l'heure où les bras se tendront en vain, où les vouloirs se glaceront de formidable épouvante en constatant que l'œuvre rêvée jadis ne pourra jamais plus être réalisée et que la gloire acquise injustement n'était qu'une gloire feinte ou surfaite !

LÉON DESCHAMPS.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre-Libre. — *Le Ménage Brésile*, pièce en un acte en prose de M. Romain Coolus. — *A bas le Progrès*, bouffonnerie satirique en un acte, en prose de M. Edmond de Goncourt. — *Mademoiselle Julie*, tragédie en prose de M. Auguste Strinberg.

Deux fumisteries, l'une signée d'un jeune, l'autre émanant d'un ancien, plus un cas intéressant, mélange

e psychologie et de pathologie tel est le bilan de la ernière représentation du *Théâtre-Libre*.

Oui, certes, une fumisterie, la pièce de M. Romain Coolus à laquelle l'auteur a du prendre grand plaisir l'écrire, mais qui n'est qu'un monologue un peu long ans une forme tourmentée avec des mots décadents, odernes, réalistes. Une salade pimentée mais sans aveur.

M. Alphonse Brésile revient du cercle après une foridable culotte ; il s'informe si sa femme est rentrée, t quand la bonne égayée lui apprend que le lit n'est as même défait il s'ejouit devant sa tasse de chocolat, t nous fait une conférence où il veut prouver que le ocuage a du bon et que c'est de l'hypocrisie de s'en larmer. Pour lui il en retire bénefice et belle-maman our effacer les frasques de sa fille sera obligée de asquer. L'étalage de ce cynisme a paru simplement utile et l'on comprend mal d'avoir mêlé à cette maécageuse aventure deux pauvres bébés innocents, qui lus tard, sous l'exemple des parents seront probablement de jolis dos verts.

Il a fallu le talent de M. Gémier et le naturel de Mmes d'Armières, Barny et Gabrielle Fleury pour faire asser cette prosaïque histoire de ménage.

Fumisterie aussi la pièce de M. de Goncourt, mais e son temps, on disait bouffonnerie. L'auteur, nous ssure-t-on a voulu manifester contre la tendance à adirer les œuvres ennuagées des écrivains étrangers, et mettre en parallèle la clarté, la gaité et l'esprit ançais. Il faudrait être naïf pour affirmer qu'il a éussi. On ne marche pas contre son temps et l'evolu-on vers le mieux s'impose. Et qu'on n'accuse pas les ritiques de manquer de respect à un maître, à un ieux combattant pour l'art, mais quand on a passé âge, quand on a fait *Henriette Maréchal* et *Germinie acerteux* on peut se retirer sous sa tente et regarder atailler les jeunes. Voilà ce qu'on peut dire, voilà ce u'il faut dire à M. de Goncourt, que par ailleurs nous dmirons et respectons.

Un jeune escarpe qui a fait ses études et qui est ombé dans la debine, s'introduit, de nuit, dans l'ateer d'un peintre riche mais vieux jeu. Au moment où s'apprête à emporter les bibelots de valeur, la fille u peintre, se presente. Au lieu de la suriner, ils font nsemble un pacte par lequel le cambrioleur pourra à on aise faire main basse sur tout ce qui lui plaît. endant ce temps ils taillent une petite bavette. Le eintre qui date au moins de Murger, attiré par le bruit rrive à son tour.

Alors tout en prenant amicalement une tasse de thé, s deux hommes bavardent longuement. C'est une iatribe endiablée contre les falsificateurs modernes, s truquages fin-de-siècle, les malversations financières s tripotages panamistes etc. Bref un verveux article e journal, une satire amusante de nos mœurs mais ne bien mauvaise scène de théâtre.

M. Antoine est parfait dans ce rôle de voleur lettré ui a eu des malheurs. Il a eu des trouvailles étonantes dans son costume et dans ses gestes de chevaer de la pince monseigneur. Pons Arlès est d'un ococo amusant et Mme Marcelle Valdey fort gentille.

Nous en arrivons à la pièce de résistance de la irée. Disons tout d'abord qu'on a bien eu tort de évertuer à trouver des ressemblances entre Ibsen et trinberg. Ibsen est un maître contesté chez lui, disuté chez nous, mais d'une philosophie éminemment ageuse ; Strinberg, est plutôt un pschologue, un docur es-sciences mentales, curieux d'exceptions pathogiques mais procédant des naturalistes, des réalistes. our expliquer ses cas, ses névroses il ne recule pas evant le mot propre et c'est bien ce qui a fait glous-r les petits youtres calamistrés et les vieilles grues oudre de rizées. Il n'atteint pas l'émotion que nous a onnee l'auteur du *Canard Sauvage*, mais il s'efforce de affranchir du théâtre conventionnel que prônent les eux souteneurs du vaudeville usé jusqu'à la ficelle. *ademoiselle Julie* avec ses imperfections indéniables contient des scènes d'une grande ampleur, d'une étude approfondie de l'âme détraquée des races finissantes.

Mademoiselle Julie est fille d'une mère hystérique, adultère et incendiaire. Elevée à la diable, sans surveillance, par un père miné par le chagrin, elle est elle-même sous l'influence des tares héréditaires. Un soir de fête de St-Jean, excitée par le parfum des fleurs, les roudes des paysans en liesse, et aussi par un accident mensuel que les livres de physiologie nous expliquent, elle entre dans la cuisine où elle trouve Jean le cocher. Jean est un mâle, beau phraseur, qui a pas mal roulé et qui se laisse complaisamment lutiner par la jeune fille.

Forcée de se réfugier dans la chambre de Jean, pour échapper à la malignité des paysans qui ont envahi la cuisine, Mademoiselle Julie fait la chute irrémédiable et perdue, accablée de honte d'avoir si vite cédé, elle veut fuir loin avec le valet, qui a possédé son corps mais non son âme. Le cocher degrisé devient pratique, et dans un langage brutal et cynique il se venge des humiliations de sa race, Il veut bien s'enfuir mais à condition qu'elle vole une forte somme d'argent à son père. Ils iront tenir un hôtel meublé où sa gentillesse attirera les clients.

Mademoiselle Julie se révolte devant les sentiments de brute de ce rustre ivrogne et voleur. Elle supplie Jean de l'hypnotiser et de lui ordonner de se couper la gorge, et la pauvre fille, en sommeil somnambulique, sort, le rasoir à la main. D'ailleurs voilà que le comte a sonné et le serviteur tressaille, il se fait doux et humble, il devient le chien qui se couche à l'appel et lèche les bottes du maître.

Mlle Nau dans le rôle si complexe de Mlle Julie a remporté un mérité succès et M. Arquillière (Jean) a rendu avec une grande intelligence, les sentiments brutaux et odieux de ce don Juan d'écurie.

MARCEL BAILLIOT.

Comédie Française. — *Un Père prodigue*, pièce en 5 actes, par A. Dumas fils.

Le sujet ? Il est archi-connu. Les interprètes ? Excellents tous, par hasard. Alors ?... — Alors tout l'intérêt se concentre sur un point : la Comédie-Française a-t-elle tort de sacrifier les intérêts des nouveaux à ceux des anciens ? ou plutôt doit-elle continuer à reprendre pour son compte les succès des autres théâtres et laisser les nouveaux faire antichambre ?

La Comédie est le Louvre de l'art dramatique. Elle ne peut, en aucun cas, aventurer sa troupe dans une entreprise risquée. On ne doit voir figurer sur ses programmes que des chefs-d'œuvre. Si, par extraordinaire, elle joue une pièce nouvelle, cette pièce devra être *commandée d'avance* à la personnalité que les autres théâtres, l'Odéon spécialement, auront mise au premier rang des auteurs.

Jusqu'à présent, malgré son désir d'entrer dans cette voie, M. Claretie n'a pas eu le pied heureux .. Jouer M. Legendre et refuser (ou faire attendre indéfiniment, ce qui revient au même) M. de Curel, reprendre le *Juif Polonais*, les *Trois Sultanes* et laisser sommeiller à l'Odéon *Severo Torelli*, au Théâtre d'Art, les *Aveugles* et sacrifier volontairement le succès de *La Parisienne*, on en conviendra c'est un peu excessif !

Néanmoins, nous sommes quant à la ligne générale avec le Comité. Nous voulons de meilleurs choix, simplement. Commandez des pièces nouvelles à MM. Henri Becque, Jean Jullien, François de Curel, ce sera parfait — si vous ne faites attendre indéfiniment la représentation ; reprenez des chefs-d'œuvre, ce sera également très bien. Mais, de grâce ! plus de *Juif Polonais !* plus de *Jean Darlot*, et surtout plus de conseils pris chez l'infirme dont les feuilletons remplissent une salle — lorsque la pièce est bonne.

Lui seul est responsable de la situation actuelle.

Odéon. — *La Fille à Blanchard*, drame en 5 actes, tiré du roman de Jules Case par MM. Humblot et Darmont ; *Le Carrosse du St-Sacrement*, un acte, en vers, par M. Maurice Vaucaire.

De cette dernière pièce rien à dire, sinon que l'auteur a perdu son temps et que l'Odéon a gaspillé ses artistes pour représenter une bluette qui ne vaut pas les honneurs de la scène.

La première, est un mélo vulgaire, compliqué d'une interprétation atroce — sauf un artiste, Janvier. Blanchard, destitué des fonctions de maire, voit attribuer lesdites fonctions à Marchal, son voisin, et il en conçoit une telle jalousie qu'il rompt la promesse de mariage existant entre sa fille, Pauline, et François Marchal, le fils du nouveau maire. Il oblige même Pauline à épouser Simon, qu'elle n'aime pas — et qu'elle assassinera plus tard, pour pouvoir appartenir à François. Scène de folie, amour romantique, orage violent, phrases de feuilleton (genre *Petit Journal*) dans le goût de celle-ci : « Frappe-moi, maintenant que ma mère n'est plus là pour me défendre... » Plan, ranplanplan ! plan !

Mme Seongd-Weber rit quand il faut pleurer et, lorsqu'il faudrait être simple, pousse des cris à réveiller les morts du Panthéon (distance : 500 mètres). Les autres ne doivent jamais avoir vu de paysans ailleurs que dans les pièces de Madame Sand — et Dieu sait s'ils y sont romantiques ! Une interprétation comme n'en souffrirait pas le public de Vesoul ! J'excepte Janvier, le transfuge du Théâtre-Libre. Celui-là vient de se révéler grand artiste et pourrait bien faire courir tout Paris à l'Odéon, malgré la pièce. Il a trois scènes, dans ces cinq actes ; dans la première, il ne parle point, assiste en comparse à une discussion : cependant, à sa sortie, chaque soir, on le rappelle deux ou trois fois, tant l'enthousiasme est grand dans la salle. Frédérick Lemaître jouant *Ruy-Blas*, obtenait le même succès, mais dans la pièce, il est un héros et la scène muette (celle du mouchoir) est préparée pour cela, tandis qu'ici l'artiste joue une *panne*, qu'il n'a rien à dire, rien à faire, — se montrer. Ce n'est pas *un* paysan que l'on voit, c'est *le* paysan, en chair et en os.

Dans la dernière scène, au cinquième acte, il place dix répliques. Et cela suffit pour faire éclater les applaudissements d'une salle en délire. Pareil fait ne s'était jamais vu et les sympathiques directeurs de l'Odéon n'eussent-ils obtenu que ce résultat en faisant représenter l'œuvre de MM. Humblot et Darmont, la critique n'aurait pas encore le droit de se montrer rigoureuse.

INTERIM.

CARACTÈRES ESTHÉTIQUES

J'ai été grandement heureux de constater la présence au Musée du Luxembourg, du beau portrait que Marcellin Desboutin a fait de lui-même. L'œuvre très nette, très serrée, est forte et caractéristique. C'est une pièce pour le Louvre.... mais bien plus tard. Je regrette que la direction des Beaux-Arts, pourtant en verve d'innovations, n'ait pas cru bon d'appuyer l'œuvre peinte d'une de ces belles épreuves à l'eau-forte que Desboutin détient de façon jalouse « *La Plume* » pour parfaire à cette omission expose, dans ses bureaux, un état gravé du portrait de Desboutin. De plus, nous avons pu sortir des cartons du Maître, pour la joie des yeux de nos amis, les cinq reproductions des Fragonard de Grasse. Ces originaux enfouis dans la maison de M. M... sont bien peu connus, et il n'en existe pas de réductions réellement artistiques. L'admirable suite que nous exposons, et qui ferait la gloire d'un cabinet d'estampes, s'il en existait encore — comprend les panneaux exécutés pour la Du Barry et refusés méchamment par elle encore que son éclatante image y brillât ; ils sont connus sous plusieurs désignations arbitraires, dont la plus acceptée est : *l'Abandon*, *la Poursuite*, *les Souvenirs*, *l'Amant Couronné* et le *Rendez-vous* avec le portrait du roi Louis XV en galant escaladeur.

M. Marcellin Desboutin a pu, par un art transcendant en dépit des traîtrises possibles des morsures de l'eau forte, dégager de *ses* Fragonard, cette impression de « Soir équivoque d'automne » qui est la caractéristique du XVIIIe siècle ; il a su nous faire partager l'extase de ces grâces évanouies, le rythme de ces poèmes érotiques, écrits en tendres nuances. Sa pointe s'est adoucie mignonnement adoucie, pour des transports si nettement amoureux, et les grandes gravures ressuscitent dans leur personnel langage, la clarté des roses, la nonchalance des abandons, et la fuite bleutée des lointains, au-delà des verdures. Ces pages expriment la pénétration la plus caressante de Fragonard, et je ne saurais trop prier nos amis de venir chez nous, fréquenter ou renouer, avec ces splendeurs écrasées par une maisonnette de montagne, splendeurs que Desboutin a affirmées dans la fraîcheur de leur vie de naguère, par les ressources de son art et des pratiques de pénétration qui sont bien à lui.

***

Mon très cher Retté, quand tu me prias d'aller chez le statuaire Gaspari, pour y contempler ce gravé buste de Verlaine qui domine tout l'atelier, tu ne sus pas le plaisir causé, car tu étais dans tes domaines de rêve, et de là tu partis pour ton idéal chantier, s'écarté, qu'en marchant bien des jours, je n'ai pu t'y joindre. Et puis ma paresse vint en aide à l'éloignement. Mais voilà que la figure de Verlaine sévère, presque définitive, s'est dressée devant moi, avec des yeux de reproches, et il a fallu que j'obéisse à son impératif commandement. — L'artiste a vu Paul Verlaine, sous l'angle triple de la représentation plastique, de la possession intellectuelle, et de la souffrance. C'est la souffrance qui a persisté dans l'affirmation, pourtant il a martelé son crâne des bosses merveilleuses de la pensée, et il a retiré toute convoitise charnelle de son regard, plongeant dans l'infini de « *Sagesse* ». — Oui, c'est un Verlaine philosophe, plus haut que la douleur dont il est empreint, qui est sorti des doigts de M. Gaspari, et son buste jouit d'une hautaine sérénité. Certes, l'artiste l'ayant voulu vêtu de cette particulière préoccupation, il avait le droit de nous priver de ce sourire, et de ce rire, qui ont fait persister l'enfant si gai, si tendre, dans l'homme déjà mûr, mais tel il est, tel nous le voyons avec son front illuminé par l'auréole future, et nous sommes attendris de la foi de ce pieux édificateur d'images, travaillant de sa force entière à la glorification de son cher et très pauvre modèle.

***

Un éditeur infiniment hardi, ne s'est-il pas avisé malgré sa jeunesse, de ne demander qu'à des littérateurs et à des artistes de son heure, les forces de sa librairie, et même d'y trouver de véritables succès : — C'est M. Simonis-Empis. — Il vient, tenant à son système, de publier un très singulier album de M. Pierre de Lano, *les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire* où, à travers l'accumulation des renseignements certains, la joliesse des détails, et une philosophique tendresse, passion de collectionneur, je pense, pour ces temps radieux si complètement disparus, se joue dans sa véritable lumière, cette absolue direction féminime, niée par quelques-uns, si souvent rencontrée dans sa marche historique de la société française pendant ce quart de siècle. Malgré l'intérêt de ces belles feuilles si bien

disposées dans leur élégant cartonnage, je n'en eusse pas causé si les aquarelles de L. Lebègue ne m'avaient complètement retenu. Vingt-cinq restitutions, coloriées illustrent en effet le livre de M. P. de Lano. Celles se référant à des fonctionnaires de la Cour, sont attrayantes, mais n'ont pas la saveur psychologique de la plus grande partie, s'identifiant au titre. L'attention se trouve aguichée par les compositions relatives à divers ballets et tableaux vivants qui eurent un retentissement fabuleux : *Daphnis, Chloë, Vénus, Phryné, les Eléments, Diane, les Abeilles,* etc., et sur certains costumes très savamment traités, et portés avec grâce par l'Impératrice, la Princesse de Metternich, la Comtesse de Castiglione, Mme de Pourtalès, la marquise de Galliffet, Mme de Poilly. Les figures par un grossissement des traits, volontaire ou autrement, impliquent ce sentiment de fièvre unisexuelle, qui toucha de sa perversité, cette éphémère mais si brillante mondanité. Les aquarelles de L. Lebègue sont, à mon sens, des pièces d'archives intercalées dans un livre d'histoire.

LÉON MAILLARD.

CRITIQUE MUSICALE

Opéra-Comique. — *Werther*, drame lyrique en 3 actes et 4 tableaux, tiré du roman de Gœthe, par MM. Edouard Blau, Milliet et Hartmann, musique de M. Jules Massenet.

Werther, à l'Opéra-Comique, le grand évènement musical de la saison, chroniques en première page des quotidiens, numéros spéciaux de journaux, avec gravures, biographies et portraits des six auteurs et du personnel du théâtre, depuis l'excellent M. Carvalho jusqu'au dernier machiniste, débordement d'éloges et feux d'artifice de congratulations. Le grand jeu de notre snobisme ordinaire. Tout cela pour fêter l'éclosion de quelques pâles fleurettes de mélodie anémiées en chaleur de serre, poussées dans le terreau coutumier d'un orchestre à phosphates et autres ingrédients chimiques habilement dosés.

C'est bien du bon Massenet de *Manon* et autres truquages soi-disant intensifs ; c'est bien la série habituelle de longues phrases d'orchestre, langoureuses et fades, qui montent en traits éraillés et se vautrent à un faux clair de lune comme des miaulements de chattes simulant l'hystérie. Et, là-dessus, piqués, contre-pointés après coup, ces manières de récits à notes égales répétées, par où il faut que le drame quelconque s'égrène, et que s'exprime *de l'amour*, c'est-à-dire l'exécrable sensualisme mièvre, veule, moitié Berquin, moitié Forain (ou pis), que l'opérette, habillée en drames lyriques, fait juter à l'orange trop mûre, douceâtre, de l'esthétique galante du temps.

Quand on voit cette musique, écrite pour servir d'écho au « cœur » des vingt mille cabotins divers et des cinquante mille catins plus ou moins classées que nous laissons faire l'opinion, quand on voit cette musique, savante mystification méridionale, dérouter vers l'admiration nombre d'honnêtes gens et détourner plusieurs jeunes compositeurs du devoir de penser et d'aimer dans leurs œuvres, un dégoût nauséeux monte aux lèvres. Nous avions déjà Gounod ; pourquoi le Seigneur nous a-t-il envoyé encore M. Massenet ? Et pourquoi, surtout, cette seconde plaie d'Egypte s'est-elle annoncée faussement au début ? Car enfin les premières mesures de M. Massenet ne présageaient point une doublure de Gounod avec complication d'habileté et aggravation de talent. Les fragments scéniques des *Erinnyes*, par exemple, n'avaient pas, il est vrai, le sens commun, plaquées au drame de Leconte de Lisle ; mais cela vivait, ne miaulait point mielleux !

Ce *Werther* ! non, aucun mot hanté d'épithète ne peut donner l'idée de la sinistre gaîté d'opéra comique des deux premiers tableaux, avec le petit chœur ginjolet des enfants qui attendent les tartines de Charlotte, le petit arioso du « coup de foudre » de Werther, le petit chant de basse de violoncelle avec lune obligée, le petit duo d'amour coupé en miettes, le petit air à boire guilleret sous les tilleuls de la vieille église et le petit suicide en bottes à l'écuyère annonce en fin d'acte. Et, ensuite, la passion à la Massenet, la passion à attaques de cuivre et de nerfs. Si encore c'était faux comme le romantisme ! mais non, ce l'est comme la sensibilité contemporaine, costumes à part. Et le procédé coule sur le procédé, dans une abondance désespérante, si l'on sait que l'on peut laisser couler deux cents opéras comme cela en une vie d'hommes du midi, pleins d'autant de talent, et aussi absolument vides d'une émotion avouable, d'une idée de poëte, d'une ligne de beauté.

ADRIEN REMACLE.

P. S. — Je ne veux pas oublier l'interprétation, c'est-à-dire Mlle Delna, une voix naturellement superbe, sans efforts, et non gâtée encore par les traditions enseignées. Le reste, à part Mlle Laisné, joli bouton d'églantines apprivoisées, le reste, convenable en province.

Nouveau-Théâtre. — *Bouton d'Or.* Fantaisie-Lyrique à grand spectacle, en 4 actes et 5 tableaux, de M. Michel Carré. Musique de M. Gabriel Pierné.

Bouton d'Or ! Certes, voilà un titre bien fait pour évoquer dans l'esprit du public parisien, la vision de frais décors ensoleillés, de costumes originaux diaprés de mille couleurs, de divertissements et de ballets éblouissants ; le tout broché de la verve étourdissante et endiablée d'un Michel Carré, et de la délicieuse fantaisie d'un musicien tel que Pierné.

L'œuvre conçue d'abord sur le plan d'une pantomime devint, sur la demande des honorables directeurs du Casino, une fantaisie-ballet à grand spectacle, où le mélange de comédie-lyrique, de danse et de pantomime, genre plus nouveau, et rempli d'attrait, devint pleinement répondre aux exigencesde la scène du Nouveau-Théâtre.

Le succès considérable qu'a remporté la pièce auprès du public blasé des premières, est le plus bel éloge que l'on puisse faire de cette nouvelle tentative artistique. En voici d'ailleurs le sujet détaillé.

Jean Riego, Espagnol bouillant et passionné, a pour maîtresse, une jeune et ravissante Sévillanne, Pietra, première danseuse au théâtre de Séville, que le 1er acte nous montre, chantant une exquise *Habanera*, entourée d'un quadrille de jolies femmes, la fine fleur de l'endroit.

Cette scène d'un pittoresque achevé, est brusquement interrompue sur les derniers accords d'un *Olle* rempli d'entrain, par le boniment en plein vent de deux jeunes bohêmes des grands boulevards, Ernest de Valcouvert et Adrien Maroit, qui ont eu la fantaisie de produire « tra los montes » une troupe de célébrités chorégraphiques.

De ce quatuor de prêtresses du Grand Ecart, fait partie *Bouton d'Or* ; Jean Riego qui, au sortir de la représentation en est devenu subitement amoureux, sollicite un *bis*, qui a lieu sur la place même de Séville. Mais on entend au loin, les trompettes de la *Plaza de Toros* et la foule se précipite. Bouton d'Or, habituée aux doux spectacles des arènes de la rue Pergolèse, s'enfuit avec horreur au premier cheval éventré, et l'Espagnol resté en observation profite d'un moment ou elle est seule avec Ernest de Valcouvert, pour enlever la blonde Parisienne.

Quatre mendiants écloppés auxquels une somme d'argent a rendu l'agilité, ligottent le malheureux

Ernest dans un coin, et la danseuse qui adore le changement se laisse faire. Douleur de Piétra, qui jure de se venger, tandis qu'un gendarme espagnol monté sur une bicyclette se lance à la poursuite des fuyards. C'est à Paris que nous les retrouvons au 2e acte ; Bouton d'Or qui a la nostalgie des planches se fait sous le nom de Franciscuela, admettre comme étoile, dans un théâtre à la mode ou l'on joue un ballet de l'illustre compositeur Serval ; la répétition au foyer de la danse, sous la direction de Vacaro, maître de ballet désopilant, est une scène d'un réalisme parfait. Nous y entendons le chœur du *bataillon des retraitées*, autrement dit, des mères de ces demoiselles de la danse. La répétition se poursuit au milieu des objurgations réciproques du maître de ballet et du compositeur, qui sont loin de s'entendre. Les *Variations* de Bouton d'Or, et la *Pantomime* des jeunes mariés, où se trouve un délicieux *Carillon*, sont autant d'exquises pages musicales, où le talent symphonique de G. Pierné s'est donné libre essor.

Le marquis de Riveira, abonné riche et influent se paye le luxe de convier tout le corps de ballet en représentation extraordinaire, dans son hôtel particulier. C'est un ami d'Ernest de Valcouvert et d'Adrien Maroit. Ceux-ci que nous avons laissés à Séville, privés de leur première danseuse par le caprice d'un Espagnol, sont revenus à Paris, ramenant Pietra, la jeune abandonnée, et tous se retrouvent à la soirée du marquis, au 3e acte : soirée moderne et ultra fantaisiste.

La Jean Riego rencontre Piétra, et tente de se réconcilier avec elle, mais vainement ; car elle feint de ne pas le reconnaître. Bouton d'Or, qui doit danser dans le ballet offert par le marquis à ses invités, profite de la circonstance pour prendre le bras d'Ernest de Valcouvert, laissant l'Espagnol à ses réflexions.

Sur un signe du maître de la maison, les lumières s'éteignent et le ballet commence. Au fond d'une grotte que viennent éclairer des projections électriques d'un bleu phosphorescent apparaît le *Roi des Ténèbres*, entouré des *Génies de l'Ombre*. A ses pieds l'*Aurore* est endormie, tandis que ses compagnes dansent autour d'elle. Nous résumerons le sujet de ce ballet en disant qu'il représente la lutte du *Roi des Ténèbres* contre l'*Aurore* ; celle-ci triomphe en lui faisant couper les ailes, tandis qu'il retombe vaincu par la *Lumière* et les *Clartés du jour*. Il y a là matière pour le compositeur, à quantité de morceaux d'une orchestration fine et délicate, et du plus grand effet artistique. Le ballet admirablement réglé par M. Rossi, qui a su élever le talent de mime aux suprêmes degrés de l'art, est ravissant : Me Enriu est une danseuse *serpentine* qui ne le cède en rien à la *Loïe Fuller*, et le corps de ballet tout entier, sur lequel sont dirigés de puissants faisceaux lumineux qui lui font revêtir les couleurs les plus chatoyantes, a mérité les bravos d'un public enthousiasmé.

Au 4e acte, nous retrouvons les héros de la pièce réunis en une joyeuse tablée au pavillon d'Armenonville, on crie, on chante, un orchestre de tziganes joue la *Czarine* mais tout d'un coup arrive furieux et retenu à grand peine par Vacaro le maître de ballet, Jean Riégo ; tous deux s'installent à une table voisine. La scène suivante d'un haut comique, où l'Espagnol bondit à chaque plaisanterie lancée à son adresse, se termine par une réconciliation. Jean Riégo reprend sa mattresse Pietra, et Bouton d'Or, Ernest de Valcouvert ; un joyeux quadrille naturaliste, à la lueur des feux de Bengale clôt la pièce, et la toile tombe. Tout est bien qui finit bien.

L'interprétation, comme toujours est restée supérieure. Mlle Berny (Bouton d'Or) personnifie divinement bien, la fantasque Parisienne qui aime être flattée et adorée, et à qui les délices de l'enlèvement font oublier ses amis. M. Barral est inimitable de verve d'à-propos, et de spirituelle fantaisie ; il s'est identifié le type du maître de ballet Vacaro, avec un talent réellement hors de pair. M. Chalmin (Adrien Maroit), a charmé son auditoire, dans la *Romance de la Cigarette*, mélodie d'une inspiration fine et délicate ; les *Couplets de la Bicyclette*, boutade *offenbachique*, contre cet instrument ridicule ; l'*Air de la Bête Humaine*, adaptation ultra-moderne, qu'il a chantée avec beaucoup de goût, et la chanson *A Paris*. Mlle Weyns, a détaillé avec le talent qu'on lui connaît, l'*Habanera* du 1er acte, qui est un petit chef-d'œuvre, ainsi que *Ay ! Caremba* ! chanson espagnole de vive allure, et l'air du dernier acte. MM. Regnard et Decori (Ernest de Valcouvert et Jean Riego), ont joué dans la perfection, des rôles parfois épineux et difficiles.

MM. Gobereau, très applaudi dans les *Couplets du Concierge*, Tavernier (Serval) Darcey (le marquis). Hérissier (Anatole Durand) etc., MMes Delys, Debacker et Gay, ont fait ample récolte de bravos.

En résumé *Bouton d'Or*, est une pièce qui nous paraît merveilleusement adaptée à la scène du Nouveau-Théâtre ; chaque acte forme à lui seul un tout susceptible d'être entendu séparément, et c'est un avantage que le public du Casino sera à même d'apprécier. C'est donc pourM. Michel Carré un nouveau succès, analogue à celui de l'*Enfant Prodigue*, dont la vogue s'étendit au delà des mers. Il a d'ailleurs été secondé dans sa tâche par le plus fin et le plus délicat de nos compositeurs modernes : Gabriel Pierné, grand prix de Rome de l'année 1882, l'auteur apprécié du *Collier de saphirs*, et de tant d'autres pièces symphoniques, marquées au sceau du meilleur goût, et empreintes du plus réel sentiment artistique : qu'il nous soit permis de lui adresser ici le témoignage de notre sincère admiration. La partition de *Bouton d'Or*, est un pur joyau ; les airs de ballet y sont traités et développés, avec science et talent ; d'ailleurs l'auteur a réuni dans son œuvre un peu tous les genres, depuis le quadrille naturaliste jusqu'au morceau d'opéra.

L'orchestre du Nouveau-Théâtre dont la réputation n'est plus à faire, a prouvé une fois de plus ses grandes qualités d'ensemble et de précision. Louis Ganne, le chef sympathique et aimé de cette phalange d'artistes, l'auteur de *Rabelais*, si applaudi précédemment en ce même théâtre, a été l'auxiliaire précieux des auteurs, auxquels il a apporté ses rares qualités de musicien convaincu, et de chef d'orchestre émérite. Le plus légitime succès a couronné ses efforts.

Nous ne saurions passer sous silence le luxe des décors et de la mise en scène du ballet. Tout l'honneur en revient aux directeurs du Casino, MM. Borney et Desprez, qui ont su monter la pièce avec un soin particulier, et lui assurer ainsi par leur parfaite intelligence des goûts du public, une longue série de représentations. Nous ne leur en souhaitons pas davantage.

LÉLIO.

A travers la Presse

Le pléonasme habilement manié peut servir à accentuer la pensée. Pourtant il n'en faut pas abuser. N'est-ce pas ce qui serait arrivé récemment à M. Gaston Routier du *Figaro* :

Il ne s'agit point non plus de ces peuplades barbares de *cannibales anthropophages* dont les voyageurs ont accoutumé de nous faire de si terrifiants récits.

Tous les dictionnaires définissent : « Cannibale » qui mange de la chair humaine et : « Anthropophage » qui se nourrit de la chair humaine. La nuance est donc assez insignifiante, et on s'explique mal le pourquoi de la redondance signalée plus haut, à moins qu'il ne se soit agi de gagner une demi-ligne, soit 0,15 centimes.

***

M. Marcel Hirsch du *Gaulois* a pris sur lui d'aller interviewer une de ces poupées-phénomènes qu'on exhibe sur les planches dès qu'elles viennent de quitter le biberon.

Si vous lui consacrez quelques lignes, me disaient les parents en terminant, insistez bien, Monsieur, je vous prie, sur nos intentions : nous ne voulons pas rajeunir notre fille ; elle a treize ans et en paraît huit ou neuf. *Nous n'en voulons pas faire un veau à deux têtes...*

En effet, pourquoi cette superfétation ? La simplicité sied si bien au vrai mérite. C'est Saint Augustin qui l'a dit : « *Omnis pulchritudinis forma unitas est* ».

***

Prêtons l'oreille à l'*Echo de Paris* et nous entendrons M. Hector Depasse nous initier à une chorégraphie politico-chirurgicale qui attend encore son Vestris.

Leur joie est la même et sans bornes. MM. Goblet et Rochefort exécutent ensemble, avec harmonie, un pas de la *danse du scalpel*.

L'auteur doit en savoir long sur les amphithéâtres d'anatomie et nous dévoilera bientôt, je pense, le cavalier seul du bistouri faisant vis-à-vis à la pince à greffe.

***

M. Armand Silvestre est redevable à sa fécondité même de quelques lapsus que ses lecteurs favoris doivent peu remarquer. Aussi nous ferons-nous un devoir de les leur signaler à l'occasion. En voici un de fort calibre.

.. Ayant repris sa pipe interrompue et son livre de voyages, il lisait dans celui-ci : « Pour que le Caraïbe prisonnier ne maigrisse pas d'ennui.. la coutume est de lui donner une jolie femme ». Il n'alla pas plus loin — *comme Roméo* — et bondit.

Nous aussi nous bondissons, car nous savons, quand ce ne serait que par M. Gounod, que Roméo est allé aussi loin que possible. C'est Paolo Malatesta qui un jour « ne lut pas plus amant... pardon, plus avant ». O Monsieur Silvestre, confondriez-vous déjà Dante et Shakespeare, vos légitimes ancêtres — en ligne collatérale ? Voyons, relisez la Divine Comédie, quand nous devrions y perdre une ou deux histoires de dernière... les fayots.

***

Analysant la dernière production du sublime Chinholle, *Phrases courtes*, M. Philippe Gille se prononce avec son indulgence coutumière :

Du bon sens, de la misanthropie, de la philanthropie, il a un grain de tout dans ce minuscule La Bruyère..

Il est fait allusion sans doute ici à M. Georges de La Bruyère, et l'on comprend ce rapprochement ingénieux entre deux princes du reportage, mais pourquoi laisser planer un doute vraiment trop flatteur pour l'auteur des *Caractères ?*

***

De l'*Autorité*, signé A. de B.

A LA CHAMBRE

... La nouvelle des poursuites produit dans les *coulisses* un véritable affolement.

Peut-on insinuer plus finement que l'on considère le Parlement comme un théâtre et nos mandataires comme des histrions ?...

***

La *Revue Blanche* (directeur L. Muhlfeld) annonce (p. 117) l'apparition de périodiques nouveaux, voilà qui tombe fort bien. Elle les couvre de fleurs, c'est d'un bon sentiment. Mais pourquoi leur casser, dès l'abord, l'encensoir sur le nez ? Attendez au moins qu'ils se soient révélés.

... Premier n° d'une revue nouvelle : *Floréal*, qui prend place du premier coup parmi ses vaillantes aînées belges.

Avouez que prendre place parmi des revues déjà existantes est un peu excessif, je dirai presque d'une ambition malsaine. Mais ces Belges ont toutes les audaces. Si on ne les arrête, vous verrez qu'ils finiront par exister.

***

Enfin la Ligue contre la licence des ruts (je te le donne, Willy) triomphe. C'est l'*Eclair* qui nous l'annonce :

Le règne du cochon est fini en France : il est inutile de nous le dissimuler plus longtemps.

Gloire à Frédéric Passy, Illuminez, Jules Simon ! Chantez, Bérenger ! Et toi, o neuvième Chambre, monte au septième Ciel, de mérités loisirs te sont désormais assurés.

***

Est-ce que le *Diable boiteux* dont les révélations ont troublé tant de ménages, commencerait lui-même à déménager ? Voici qu'il empêche jusqu'aux temps et aux modes les plus inoffensifs de s'accorder entre eux.

Une autre version pas moins accréditée, *voudrait* que Monsieur, fouillant par hasard dans un tiroir à secret de Madame, *aurait* trouvé une photographie qui n'avait pas du tout l'air d'être la sienne, à lui, et que, même, les traits qu'elle reproduisait, *ressemblaient* comme deux gouttes d'eau à ceux de quelqu'un qui se trouve actuellement en instance de divorce.

O sainte Logomachie, que de pataquès on commet en ton nom !

***

Mais comment oser nous plaindre quand nous voyons le vénérable Francisque Sarcey, lui aussi, se permettre, dans son monumental feuilleton du *Temps* d'impardonnables négligences de style.

Eh ! mais, je n'avais pas si tort.

M. Sarcey serait-il par hasard de ceux qui écrivent : « J'ai très sommeil, j'ai très faim » ? *Si, très,* sont des adverbes qui ne peuvent modifier directement un substantif. Il fallait dire : « Je n'avais pas si grand tort. »

Qu'en pensez-vous, Maître ?

***

En son article de tête confectionné par celle de M. St-Geniès (*alias* O'Monroy, *alias* Jehan des Avettes, *alias* Nobody, *alias* etc.) la *Vie Parisienne* dit :

Je crois même qu'il me lâcha la fameuse citation d'Horace : « *Maxima debetur...* »

Fameuse peut-être, mais pas d'Horace, de Juvénal. Après tout, l'auteur ne nous a-t-il pas, avec une certaine franchise, prémuni contre ses bévues en signant : *Inauthentique ?*

***

Notre sexe jouit d'après le *Nain jaune* de toutes les prérogatives :

L'homme va partout, au café, au cercle, dans les foyers de théâtre, *chez les lorettes*.

La partie la plus voluptueuse de ce programme ne me paraît pouvoir être réalisée qu'en feuilletant les albums de Gavarni, ou tout au moins par un effort surhumain de mémoire. Les lorettes ! Il y a belle lorette que mon arrière-grand'oncle s'est ruiné pour la dernière. Pourquoi pas : *Les Filles de Marbre ?*

Nain jaune, sois moderne.

TRISSOTIN.

(A suivre)

L'abondance des matières nous oblige de reporter au prochain numéro la liste de souscription pour le monument de Baudelaire.

TÉLÈPHE

UN CARACTÈRE

Télèphe est étudiant. En province, à Grenoble. Il fait son droit. Il va au cours : je ne dis point à quelques cours, mais à tous les cours. Il fait dire de lui : Télèphe travaille bien. L'on dit communément qu'il est une gloire de la faculté. Ce pendant hors des cours, Télèphe s'amuse. Il iguore le chemin de la bibliothèque ; n'a jamais ouvert Justinien ni Ortolan.

C'est que Télèphe s'occupé. Ses costumes lui prennent une partie de son temps. Il tient à s'habiller à la mode de Paris ; quand il voit un pantalon d'une coupenouvelle, il regarde le sien et rougit, il ne se croit plus habillé ; il voulait se montrer, il se cache.

L'autre partie de son temps est divisée.

Télèphe veut faire du journalisme, et il en fait. Que ne fait-il pas ? Il rend compte, dans *la Soirée Grenobloise* des représentations du théâtre, et surtout de celles du *Casino*. Télèphe est très difficile ; c'est de bon goût.

Il va au Casino tous les soirs. J'entends dire de lui : Comment fait-il ! Il est partout à la fois. C'est qu'il se multiplie ; il court d'un endroit à l'autre.

Il vient voir la première chanteuse, lui jette des fleurs depuis sa loge et lui offre à souper.

Il connaît toutes les filles de la ville, se pique auprèsd'elles de bel esprit. Il a du succès ; car il a été dans la capitale, l'an dernier. Il dit *Médème* et mord la poignées de sa canne. Télèphe va dans le monde ; il danse. Il parle impétueusement dans les entretiens, par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention.

Il esr du comité de l'*Association*, mais se refuse à participer au monôme annuel. par crainte de se compromettre. Ce jour là, il reste chez lui.

Télèphe va aux courses, il perd. Il joue au cercle ; il perd. Mais c'est bon genre.

Ce qui lui reste de son remps, il le passe au café. C'est province, il le sait. Mais le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

Il joue aux cartes, à la *manille*, reste devant le tapis quatre heures durant. Puis il quitte précipitamment la partie pour rendre visite au général, qu'il ne trouve jamais.

Télèphe n'a point de passé, il jouit du présent, pense peu à l avenir.

Il rêve cependant de venir à Paris; il veut s'offrir à la rédaction du *Gil-Blas*.

LA BRUYÉRE.

Pour copie conforme :

FERDINAND BUET.

ALBERT BRIÈRE. — Menu.

JALOUSIE DE TIGRE

(Suite)

Et avec sa science des vrais dogmes, elle en vint à dégager d'elle quelque chose d'obscur, tout d'abord : elle ne devait pas depuis très longtemps être femme, elle n'était que la première enveloppe humaine d'instincts qui n'étaient pas humains, et en laquelle reparaissaient des attitudes qui n'étaient pas humaines.

Alors un peu calmée et confiante en Brahma, elle se dit que le Dieu très grand très bon, force et lumière améliorerait sa nature, en lui donnant quelque autre forme plus en rapport avec ses aspirations, enfin lui accorderait quelque témoignage de son aide tutélaire.

Heureuse d'espoir, elle se livra alors toute entière à elle-même et à sa substrate et réelle nature laissant ses nerfs dans une relaxion heureuse.

Elle ne pensait plus à rien, elle vivait seulement, jouissant d'elle-même : — un rayon de lune tout velouté du contact des fronda

ons superbes, noyées de clair-obscur, glissa ar la fenêtre du jardin et vint mourir au ilieu de la chambre, où était le lit suffon- ant d'une lueur moëlleuse les prunelles na- rées de Maitreyi et baisant toutes ses blan- heurs, d'un azur métallique.

En même temps que cette albescence, en ême temps que le chœur odorant des fleurs u jardin, monta jusqu'à la fenêtre une plain- e grave, prolongée, et impérieusement fé- oce.

Maitreyi tressaillit toute, comme à un ppel autrefois entendu, compris, exaucé.

D'un bond très vif et très convolvant, elle e leva et alla droit à la fenêtre.

La plainte se répéta plus proche et vint n rampant, avec l'accompagnement d'her- es sèches froissées jusqu'aux pieds de la ervante de Brahma.

Elle vit alors... fauve et rayé de bandes e velours noir, admirablement souple et ouchant, un grand tigre aux dents d'émail, écouvertes dans un rictus équivoque. Les ancs de la bête vibraient d'un grondement oluptueux. Il la regarda... et Maitreyi en xant ses regards, à elle, sur les yeux trou- les du félin, resta palpitante, dans un éton- ement délicieux d'y retrouver quelque chose es dilatations excessives, et des arrière- uées lumineuses des siens propres.

Le monstre élégant bailla longuement, oucement, comme après une fatigue volup- ieuse, avec un bruit faible comme un sou- ir. Et Maitreyi, en l'entendant, sentit sa etite bouche s'ouvrir, s'ouvrir et demeurer, n instant, béante, toute rose d'une lassitude effable.

Le tigre se coucha tout à fait.

Maitreyi alors lui parla... une langue 'elle, presque seule, savait, celle que par- ient les Aryas, aux premiers jours du mon- , alors que les mots qu'ils balbutiaient, étaient que le souvenir sonore, des méta- orphoses récentes, et que toutes les bêtes s comprenaient aussi bien que leurs propres igis- ements.

A cette langue prestigieusement étrange, le mêlait, par intervalles des cris légers, ais à modulations lentes, dont le roi des ngles semblait, à merveille, comprendre le ns purement nerveux.

Il l'écoutait docile et lorsqu'elle avait dit, répondait par des roulades profondes, audes et comme suppliantes.

Quelque temps, le couple devenu étrange ncerta, puis Maitreyi, dans un élancement rograde et très onduleux se retrouva blot- sur les coussins de soie qui faisaient, au lieu de la chambre, un lit tout bossué, et mme de nuages aux couleurs disparates.

Là tandis que toute sa langueur s'exhalait en un baillement caresseur, se détendait dans une pose étirée de chatte énervée, par la baie de la fenêtre, un corps sveltement propulsé, traversa la lumière, et dans un étouffement de velours, tomba sur le parquet..

Joyeux, le tigre alla vers le lit, et les narines frissonnantes des parfums de Maitreyi, il se coucha près d'elle, ses dix griffes de cornaline rose, se posant sur ses seins aigus, avec une douceur de plumes, les déprimant à peine. Et tout au fond de ses prunelles élargies, aux cercles d'or, étincelaient de calmes fiertés de maître.

La porte de bronze de la chambre virginale de Maitreyi, s'ouvrit toute grande.

Yadjnavalkya entra.

Ses bras étaient surchargés de présents pour la plus belle de sa secte, ses lèvres s'agitaient déjà sous le souffle d'une prière infinie, et d'une demande de pardon pour son entrée à cette heure tardive.

Mais il vit la bête auprès de Maitreyi immobile, qui, elle, ne l'avait même pas entendu venir, et de sa main, aux doigts effilés, caressait les flancs rudes du fauve.

Il crut alors à quelque nécromancie sacrilège,... et dans une agonie de désespérance, non de peur, il se jeta à genoux, la face contre terre, en implorant Brahma.

Sa prière, il ne la finit pas. Lorsqu'il se fut prosterné, le tigre qui l'avait aperçu et soupçonneux flairé, s'échappant mollement à la caresse de Maitreyi, fut tout à coup sur lui d'un saut silencieux. Un craquement à peine perceptiblement lamentable... et ce fut tout...

Vers Maitreyi qui, les yeux clos, n'avait rien vu, le tigre revint, de sa gueule humide secouant sur la gorge de la sommeilleuse des gouttelettes de sang. Une vint même mouiller tièdement ses lèvres.

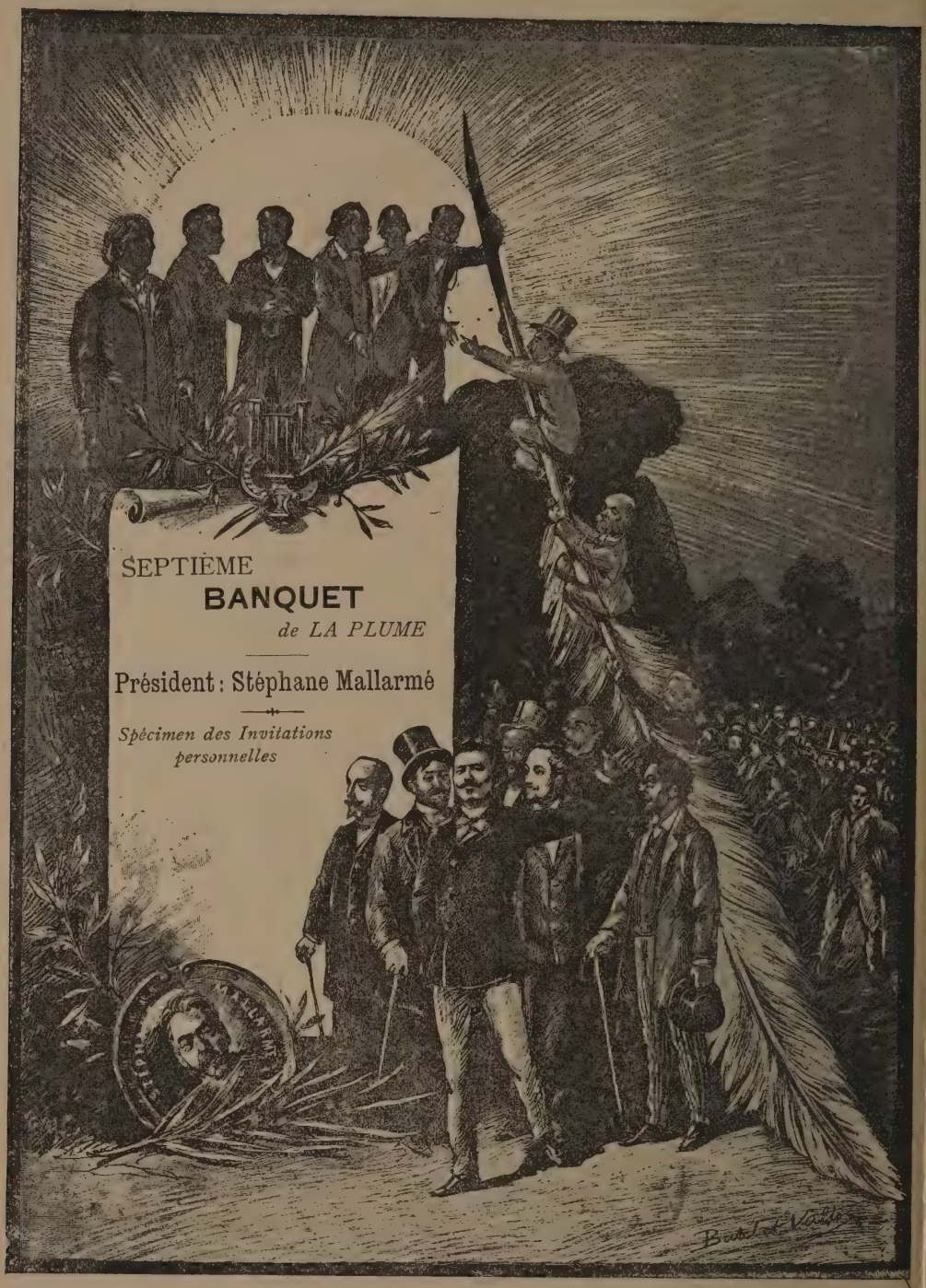
Alors elle souleva ses paupières et vit le chat meurtrier aux mâchoires sanglantes. Elle essuya du doigt le sang, sur sa gorge et ses lèvres et sourit, pas surprise, puis lui fit reprendre sa pose auprès d'elle, sans s'émouvoir.

On eût dit en effet qu'elle l'attendait ainsi, et qu'ainsi elle l'aimait.

ALBERT LEUNE & G. MOREAU.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Anonnay. — Typ. et lith. J. ROYER



BUTEL ET VALTON. — *Invitation au 7ᵐᵉ Banquet de LA PLUME.*

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 92. 15 Février 1893.

Toast

Rien, cette écume, vierge vers
A ne désigner que la coupe ;
Telle loin se noie une troupe
De sirènes mainte à l'envers.

Nous naviguons, ô mes divers
Amis, moi déjà sur la poupe
Vous l'avant fastueux qui coupe
Le flot de foudres et d'hivers;

Une ivresse belle m'engage
Sans craindre même son tangage
De porter debout ce salut

Solitude, récif, étoile
A n'importe ce qui valut
Le blanc souci de notre toile.

STÉPHANE MALLARMÉ.

A Arthur Rimbaud

D'APRÈS UN DESSIN DE SA SŒUR LE REPRÉSENTANT EN COSTUME ORIENTAL

« Des climats perdus me tanneront »
A. Rimbaud. *(La Saison en Enfer).*

Toi mort, mort, mort, mais mort du moins tel que tu veux,
En nègre blanc, en sauvage splendidement
Civilisé civilisant négligemment,
Ah mort ! Vivant en moi de mille feux

D'admiration sainte et de souvenirs feus
Mieux que tous les aspects vivants même comment
Grandioses ! De mille feux brûlants vraiment
De bonne foi dans l'amour chaste aux fiers aveux !

Poète qui mourus comme tu le voulais
En dehors de ces Paris, Londres moins que laids,
Je t'admire en ces traits naïfs de ce croquis,

Don précieux à l'ultime postérité
Par une main dont l'art pieux nous est acquis,
Rimbaud, pax tecum sit, Deus faveat te !

PAUL VERLAINE.

MARIONNETTES FORAINES

I

La Gloire en déshabillé

Je sonnai un jour à la porte de la Gloire. Elle vint m'ouvrir en chemise, comme ces vieilles prostituées qui, à force de se donner, ont perdu toute pudeur.

D'ailleurs ses chairs flasques, son visage ridé, l'odeur de sa bouche, tout cela n'avait rien de bien tentant, mais le renom de la dame et puis mon extrême jeunesse me l'embellissaient. Timide et tremblant je m'assis dans un coin de la chambre à coucher, sans oser lui adresser la parole.

— Allons! que désires-tu? parle, ne te gêne pas, mets-toi à ton aise, me dit-elle.

Mes yeux lui répondirent pour mes lèvres.

— Ah! tu veux coucher avec moi! Si jeune!... Eh! bien, je suis bonne fille, cela ne te coûtera pas trop cher.

J'étais stupéfait. Moi qui pensais être aimé pour moi-même! Avec toute la candeur de mon âge, je lui expliquai mon étonnement.

— Oui! fit-elle, mes premiers amants, je les ai bien aimés, je n'ai rien voulu accepter d'eux, mais tu comprends, je me fais vieille, j'ai besoin de mettre de l'argent de côté..... Tiens, donne-moi cent sous, et je te laisserai de moi un petit souvenir... une couronne...

— De laurier! m'écriai-je, en pensant au fameux arbuste.

— Non, me répondit-elle, mon laurier est mort; mais je fabrique à mes moments perdus des couronnes en papier qui sont très élégantes.

Elle ouvrit en même temps une armoire où j'aperçus des centaines de fleurs artificielles montées sur fil de fer.

— Prends celle-ci, commanda-t-elle en m'en tendant une.

Il y avait un nom inscrit en rouge sur les feuilles dorées; je le lui montrai.

— C'est celle du Général! tant pis! prends-la tout de même. Je lui en ferai une autre,.. s'il revient me voir.

Notre conversation fut interrompue par de furieux coups de timbre.

— Je te quitte, mon petit, dit-elle. Si tu crois que c'est une existence. Je ne puis être un instant tranquille. Ah! je leur en distribuerai des couronnes, et de belles! en papier de soie!

II

La rue des poètes

Arrivé le matin, j'errais depuis quelque temps par la ville quand je tombai sur une rue étroite et longue d'où s'élevait une tempête de cris, d'injures, de vociférations. Les maisons de cette rue offraient ceci de curieux que chaque propriétaire avait essayé de rendre la sienne différente de ses voisines à l'aide d'un grossier et criard badigeon, mais d'architecture toutes se ressemblaient. Comme des châlets de bains de mer, elles étaient petites; bâties au milieu de jardinets dont la grille portait soit des noms de saison, soit des inscriptions diaboliques comme la Luxure — le Crime. Les habitants de ces maisonnettes étaient sur le pas de leur porte et s'insultaient à l'envi: on eût dit qu'ils y prenaient plaisir, tant ils se livraient à cette occupation avec calme et méthode; sans doute cela remplaçait pour eux le jeu de paume.

— Quelle est donc cette rue? demandai-je à mon cicerone.

— La rue des Poètes, me répondit-il. Mais ne vous y engagez pas, car on pourrait vous y arrêter. Il n'y a que les poètes inscrits à la police qui aient le droit d'y demeurer. Le gouvernement a pris cette mesure parce que chez nous ils se multipliaient. C'était une véritable calamité. On se faisait poète comme ailleurs on se fait charcutier ou apothicaire. Actuellement nous comptons quatre mille huit cents poètes ayant le droit de versifier. L'année dernière ils étaient bien plus nombreux. Heureusement une épidémie s'est déclarée, qui a causé dans leurs rangs beaucoup de ravages.

— Pourquoi dites-vous heureusement?

— Parce qu'ils ne pouvaient plus vivre la concurrence était trop grande, et puis le public ne vient plus à eux comme autrefois. Figurez-vous que lorsque vous passiez devant leurs maisonnettes, ils exécutaient une pantomime grotesque, faisaient des gestes désordonnés et finalement vous poussaient par les épaules en leur réduit. Cela vous coûtait de trois francs cinquante à un louis.

— Leurs rivales du Café américain et de l'Empire-Théâtre sont plus chères.

— Oui! mais leur jeu est peut-être au moins illusoire: en tout cas, entre ces mains hâtives vous n'avez pas à craindre un long ennui. Les bardes au contraire vous retenaient des heures, voire même des journées et le revolver au poing, vous contraignaient d'écouter leurs élégies. Quelles élégies, grand Dieu!

O mort, spectre effrayant, sur mon front soucieux
Je sens passer ta main Et bientôt vers les cieux
Mon âme va voler, radieuse colombe!

Il y avait aussi les joyeux. Ceux-là étaient très choyés du public et partant très jalousés de leurs confrères. De charmantes jeunes femmes venaient apprendre chez eux à répéter la chansonnette.

Aimez, aimez votre cousine
Ell' sait si bien faire la cuisine....

Mais les plus terribles étaient les symboliques. Les yeux au ciel, avec cette voix de prophète enrouée et douloureuse que procure un régime d'alcool et de douteuses étreintes, ils déclamaient leurs strophes mélancoliques

Oiseaux de ma détresse et de ma douleur,
Oh! quittons ces palais abolis.
Ailleurs ! ailleurs !
Partons pour le Rivage, pour les grèves lointaines!....

Leur désespoir était si profond que malgré soi on se sentait ému. A chaque instant on croyait qu'ils allaient rendre le dernier soupir. Comme on s'avançait pour leur venir en aide.

— Veuillez, je vous prie, disaient-ils sans oublier leur majesté native, veuillez prendre une bouteille d'eau-de-vie chez le marchand de vin d'à côté.....

En ce moment mon interlocuteur s'interrompit; le tumulte de la rue augmentait; les poètes étaient sortis de chez eux et se battaient corps à corps.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriais-je, qu'ont-ils donc ?

— Je vais vous l'apprendre, me répondit mon compagnon qui était au courant des querelles littéraires. L'un soutient qu'il est le plus grand génie de son siècle, tandis que son adversaire lui oppose son maître, le poète Danois Multaloyo, dont il est le commis-voyageur à l'étranger.

— Mais ils vont se tuer, si on ne les sépare pas !

— Je me garderai bien d'interrompre leur discussion, fit mon homme en souriant.

III

Triomphe obscur

Sous un ciel pluvieux, dans la boue, à travers la foule affairée des rues, la bataille des parapluies entrecroisés du trottoir et la mêlée des voitures sur le pavé, le poète Chrysostôme s'avançait fièrement, riche d'une seule imagination qui dote de soleil le plus terne paysage, oublieux d'ailleurs du terme proche et de l'état misérable de sa bourse, car durant sa marche il entendait la voix caressante et berceuse de l'Inspiration.

Aux instants de lucidité, quand des éclaboussures de vase souillaient encore ses vêtements déjà souillés, et que trop violemment un passant hâtif se heurtait contre lui, il descendait de son rêve pour se déclarer à lui-même qu'en dépit d'un costume reprisé et de son rôle actuel de piéton, n'osant, dans son extrême dénûment, s'offrir le luxe d'un omnibus, lui seul était le roi véritable, lui seul portait le diadème, parmi ces gens qui, sans penser frôlaient de leur banalité indifférente son radieux sacre ; aussi avec un parfait dédain, toisait-il du regard, plein de pitié, vraiment ! ces muettes personnes qui, sans connaître leur rare fortune, avaient le privilège de le voir. N'enviant point les maris nantis en un piètre bonheur d'une éphémère beauté appuyée à leur bras, ni ces mondaines étalant au fond d'une calèche des grâces trop fardées, ni même cette célébrité qui venait de passer à côté de lui, et par cet oubli naturel aux êtres seulement fortunés des biens passagers de la terre, ne l'avait pas reconnu, Chrysostôme obscur, mais glorieux toutefois de l'hommage que lui rendait sa conscience pour son étonnant génie, marchait avec toute la majesté d'un prince qui devant des foules prosternées, suivi d'une escorte couverte d'or, remercie d'un geste tranquille et condescendant.

Peut être eût-il pu montrer quelque colère pour ce peuple qui était son esclave et ne s'en doutait pas ; cependant avec la clémence des âmes vraiment grandes, le poète pardonnait, assez sûr de sa propre autorité, pour n'avoir besoin, par les démonstrations des autres, de se la prouver à lui-même.

Quelles palmes, quelles vaines décorations, quels applaudissements grossiers eussent valu en effet la gloire discrète qu'il savait posséder : cette approbation tacite de son moi ! Convaincu que sous un dais de pourpre il n'eût pas été déplacé, encore que jamais probablement ne dut pour lui survenir cette fortune, il se délectait à l'idée de mériter de tels honneurs, et se consolait des caprices de la Destinée, se disant qu'un royaume idéal et l'immortalité étaient préférables après tout au pâles triomphes d'ici-bas.

Qu'importaient, au fond, les éclats imposteurs de la Renommée et ses clairons bruyants qui soulèvent l'enthousiasme des multitudes ? Mieux valait voyager parmi les hommes, ainsi que lui, incognito, et se réserver dans le fond de son âme comme un reposoir discret, un autel paré de fleurs où faire fumer l'encens des délicates louanges personnelles. Quant aux autres biens que poursuivent d'ordinaire les êtres dépourvus de richesses morales, il les dédaignait encore davantage, sachant parfaitement qu'en ce monde on ne peut tout avoir et que nulle caresse inconnue de femme, ni l'or enfermé dans les banques n'allait de pair avec cet héritage magique qu'à sa naissance il avait reçu, par une combinaison singulière de hasards et une survivance d'instincts merveilleux réunis et magnifiés en lui.

Aussi , allait-il calme , sans fléchir sous

le poids de cette énorme personnalité, satisfait de se sentir quelqu'un, quand insouciant de sa haute intelligence son pied glissa, tout à coup le dieu tomba ; et pour comble de malheur, un énorme omnibus, du trot lourd de ses chevaux et de la pesanteur de ses roues, écrasa par mégarde ce puissant génie. Avant de rendre le dernier soupir, le poète eût, comme Néron, son « *qualis artifex pereo* » et prononça quelques paroles sans doute étonnantes ; mais comme il n'avait pas pris soin d'étendre au dehors son éblouissante gloire intérieure, la postérité malheureusement ne les connaîtra pas.

HUGUES REBELL.

Ballade de M. Gaga

A Maurice Gascheau.

Par Allah ! par Zeus ! par Vichnou !
Par le Zend et la Bible antique !
Par Sybaris et Rome itou !
Je vous jure... en ce viatique
Que je ne veux, ni peu ni prou,
A Gaga chercher un seul pou.
J'ai trop le culte du saint homme
Que J. Simon catalogua ;
Ne suis d'Aquin, n'ai fait la Somme,
Pour outrer ma voix de rogomme !
Ga, ga, ga, ga, ga, ga !
Monsieur Gaga n'est pas gaga !

Philistin, mets-toi-z-à genou :
Gaga, c'est la chose publique,
Et son verbe, ne fût si flou,
Eût en l'âme aristotélique !
Il n'est ni quaker ni grigou,
Et, s'il aime le couscoussou,
C'est faute à son lare économe.
Puis, Gaga n'est pas renégat
Pour hanter feu Pangloss, le gnome,
Shylock et le sirop de gomme !
Ga, ga, ga, ga, ga, ga !
Monsieur Gaga n'est pas gaga !

Anxieux, tel qu'un kangourou,
Il est haineux du familistère,
Autant qu'il craint le gabelou
A l'Autorité symbolique.
Microcéphale et sapajou,
Le bas-nègre de Tombouctou
Est un petit jean chrysostome
Devant ce fol désagrégat
Dont ne pourrait nul idiome
Styler la hideur de fantôme !
Ga, ga, ga, ga, ga, ga !
Monsieur Gaga n'est pas gaga !

ENVOI

Bourgeois ! ton « grand tout » sent le brôme, —
Ce qui n'est pas le syringa...
De toi goutte un pus polychrome ;
Ton Néant est un axiome !
Ga, ga, ga, ga, ga, ga !
Monsieur Gaga n'est pas Gaga !

ANDRÉ VEIDAUX.

La Chanson du Néant.

Lumière et Liberté

Une salle de mariage dans une mairie quel conque du beau pays de Bonplaisir. — U jeune marié très distingué, chemise, gants cravate et gilet blancs ; jolie mariée rose et blon de, charmante toilette entièrement blanche jus ques-y compris les fleurs d'oranger. — Beaucou d'invités. — En face, de l'autre côté d'une gran de table garnie d'un tapis vert (sans cartes n roulette) un monsieur gros et gras, délégué à l'Etat civil et portant lunettes ; près de lui, u petit blond chétif, aux cheveux plats, paraissan servir de secrétaire.

Il est dix heures du matin ; le soleil radieu inonde le pays de lumière, il ose même, à travers la fenêtre et en souriant, blondir encor d'un de ses rayons la blonde tête de la jeun fille blanche. De douces odeurs parfument l'air tout le monde parait joyeux. La cloche de l'égli voisine sonne à toute volée, appelant à l'offic divin les curieux et les intéressés.

— Monsieur, dit le petit blond chétif à l'hom me gros et gras, n'avez-vous aucune observatio à présenter avant la lecture des pièces ?

— Mais si, répond l'homme gros et gras, e rajustant ses lunettes et en les braquant sur l couple qu'il a devant lui ; et, avec un sourir élégant, il parla ainsi lentement : — Monsieur Mademoiselle, vous n'avez donc pas lu les arrêté et les lois qui nous régissent ?...

La future (car, vous l'avez deviné, il s'ag d'un mariage) regarda, étonnée et rougissante son futur qui ouvrait de grands yeux inquisiteurs

— Monsieur, dit enfin ce dernier, j'avou n'avoir rien lu depuis longtemps, car je ne fai pas de politique. Dailleurs, tous deux nou avions beaucoup d'autres choses à nous dire.

— C'est possible ; mais des choses d'ordr secondaire. D'abord, mes fonctions m'obligen de vous faire remarquer que tout citoyen qu veut vivre libre doit respecter la liberté !

— C'est aussi mon avis, Monsieur.

— Eh bien ! comment se fait-il que vous osie porter du linge et des vêtements blancs, ain que mademoiselle ?...

— !!... J'avoue, murmura le futur interloqu que je ne savais pas que l'on dût porter du ling sale...

— Monsieur, soyez poli ! Il ne s'agit point d malpropreté, mais de *couleur*. Le blanc es subversif et attentatoire à la bonne harmonie qu doit sans cesse exister chez un peuple fort. E conséquence, *nous avons* proscrit le blanc vous le sauriez si vous aviez daigné lire no arrêtés officiels...

Le futur, qui crut à une simple plaisanterie se prit à rire et s'écria : — j'avoue notre culpa-

ilité, mais nous ne méritons pas la mort, n'est-e pas ? A l'avenir nous prendrons la couleur u'il vous plaira. Je crois même pouvoir vous ffirmer que dès demain notre linge aura perdu a teinte immaculée...

— Sachez, jeune homme, que je ne transige ıais, reprit le gros homme aux lunettes, deve-u soudain verdâtre. Et maintenant, dites-moi, ous savez lire et écrire ?

— Je le crois : Grec, latin, trois langues ivantes, docteur en droit.

— Et où avez-vous fait vos études ?

— *(Bas)* Curieux, va ! — *(Haut)* Chez les ères de l'Adoration nocturne.

— Et vous Mademoiselle ?

— Chez les dames du Sacré Cœur de Jésus, albutia la blanche et blonde jeune fille.

— Horreur ! horreur !.. Je le regrette, vous vez commis deux fautes, vous surtout, monsieur docteur en droit ; je ne puis vous marier.

Et la cloche de l'église voisine sonnait toujours, t les oiseaux chantaient... — Onze heures, dit mi-voix l'un des invités, si le prêtre s'ennuie ous n'aurons pas la messe.

La pauvre future devint plus pâle que sa obe. Quant au jeune homme, étincelant de olère et prêt à bondir sur son adversaire, il urla : — Sachez que je n'ai de compte à endre à personne de mes faits et gestes tant u'ils ne sont pas contraires aux lois de mon ays, et alors je saurai vous contraindre...

— Parfaitement, dit le gros homme, toujours uriant. Mais je vais vous prouver que vous ez tort, et que positivement vous avez violé et oulez encore violer nos lois. D'abord, qu'est-ce ue le mariage ?

— Il me semble, Monsieur, que, pour toute ersonne intelligente, c'est l'union de deux êtres e sexe différent qui veulent vivre ensemble une manière légitime, s'aimer légitimement, oir des enfants légitimes...

— Nous y voilà — Eh bien ! si je vous ma-ais vous n'auriez que des bâtards, des enfants n reconnus par la loi, et vous seriez alors us deux déshonorés. Je veux vous épargner tte honte et c'est pour cela que je ne puis toriser ni sanctionner votre union.

Toute la noce en chœur : — Nous ne compre-ns pas !...

— C'est cependant bien simple. Toute person-qui veut remplir une fonction dans l'état it avoir terminé ses études dans les écoles de tat. Or, tous deux vous avez appris dans les uitières, vous ne pourriez nous donner que s petits jésuites et non des citoyens. Compre-z-vous, maintenant ?... Allez ! jeunes gens ; ıvenez-vous que tout citoyen qui veut vivre re doit respecter la liberté. Vous reviendrez squ'e vous vous serez soumis aux prescriptions. ! ce n'est pas difficile : deux ans seulement à passer dans nos écoles — et pas de patenôtres au son des cloches.

De violents murmures éclatent dans la salle, accompagnés d'épithètes malsonnantes. Des chaises sont brisées et le tumulte est à son comble, comme dans une simple chambre de députés.

— Silence, vous autres et sortez ! vociféra le gros homme en lunettes, ou je *vous fais évacuer par la force à mes ordres...*

— Silence ! glapit le petit blond chétif. F... nous le camp.

TH. GESLAIN.

NOCTURNE

Blonde enfant qui t'esseules en la glèbe déserte
Quand tout est noir et silencieux,
Tu laisses à la Nuit, par ta robe entr'ouverte,
La joie de caresser tes trésors gracieux ;
Quand s'enfuient sans retour les heures impuissantes,
Oh ! ne t'attarde plus au creux morne des sentes,
Viens :
Je saurais guider tes pas inquiets et frêles.

Je connais un tapis où la mousse et les fleurs se mêlent
Comme, avant l'aube hâtive, vont se mêler nos âmes.
Rejette loin de toi ces voiles exécrables,
Ce n'est pas des caresses des importunes toiles
Que ton beau corps a soif ;
Viens,
Eclaire le vallon de ton albâtre pur,
Aucun pâtre curieux ne cache près d'un mur
La flamme de ses yeux.

Nous aurons des baisers que nul, avant nous, n'a connus ;
Sous mes lèvres avides frémira ton ventre nu,
Et tes globes naissants, sous mes doigts, ingénue,
Durciront leurs contours
En dressant vers l'azur leurs pointes parfumées,
Viens apprendre l'Amour,
O mon aimée.

Ta prunelle adorée qui semble avoir volé
Avec l'or du soleil, le vert menteur des mers
Se révulsera vers l'Infini,
Et ta gorge sifflante rugira ta souffrance,
Mais ne t'épeure point, car je sais les romances
Que, sur les bords des nids,
Les fauvettes disent à leurs petits ;
Mes caresses sont douces
Ainsi que le zéphir à la feuille qui pousse
Ou comme, avant ce soir complice,
Le regard de ta mère sur ton front qui se plisse
Aujourd'hui pour la première fois.

Mais tu n'écoutes plus ma voix
Et tu fuis mes baisers,
N'était-ce donc pas ton rêve
Que je voulais réaliser ?
O fille d'Eve !

FÉLIX MALTERRE.

LES YEUX CLOS

L'âme de Marguerite avait fui le tombeau,
Elle errait tristement sous le pâle flambeau
De l'astre qui répand une clarté livide ;
Et Faust la rencontra.
Sa lèvre était aride,

Il n'avait plus de coupe où se désaltérer :
« Pardonne-moi, dit-il, car je t'ai fait pleurer,
Pauvre enfant qui m'aimais, pauvre enfant douce et belle
Où vas-tu ? Sais-tu bien que mon âme t'appelle,
Que ton frais souvenir me trouble, me poursuit ?
Daigne comme autrefois illuminer ma nuit ;
Viens dans mon lit glacé, viens, ma blanche colombe,
Je ne puis, avec toi, partager qu'une tombe,
Mais sur le cœur qui t'aime, entre mes bras jaloux,
En songe, revivront nos instants les plus doux. »

— Marguerite fuyait, pâle, triste, glacée,
Ne pouvant relever sa paupière abaissée ;
Ses yeux trop éloquents, jadis, ses yeux aimés
Ne disaient plus : Je t'aime ! et demeuraient fermés.

— Et Faust reprit : « Veux-tu me suivre dans ma tombe ?
Le fardeau que je porte est trop lourd, je succombe ;
C'est le poids du remords qui m'accable aujourd'hui.
— Le fantôme glissait comme un zéphir sur l'herbe,
Et Faust en le suivant, pleurait, l'homme superbe !
Marguerite écoutait, mais ne répondait pas...
Se livrait-elle encor de douloureux combats ?...
— La lune se cacha derrière un voile sombre ;
Le cri du chat-huant, trois fois, effraya l'ombre ;
L'être aimé disparut au détour du sentier,
Et Faust sentit la Mort le prendre tout entier !

MADELEINE LÉPINE.

Décembre 1892.

CRITIQUE DU CRITIQUE

(SUITE)

Sarceyades :

M. Sarcey est attaqué souvent (justement d'ailleurs), mais *si souvent* en somme, que quelques bonnes âmes en arrivent à plaindre le gros aveugle et même à le défendre.

Je vais essayer, au cours de mes articles, de montrer l'homme tel qu'il est, me contentant de le fouetter avec les verges qu'il me fournira sans prendre la peine d'aller chercher ailleurs des instruments de correction.

***

Extraits du *Temps* :

1° Feuilleton du 30 janvier :

Compte-rendu du *Carrosse du St-Sacrement* :

« Perichole rencontra sur son chemin la voiture d'une vieille pimbèche de *comtesse* qui lui a fait une avanie... »

— Pas *comtesse*, *marquise*, s'il vous plaît, M. Sarcey !

« Elle s'avise pour y parer d'offrir ce carrosse à l'*archevêque* pour y porter le St-Sacrement... »

— Nouvelle erreur, M. Sarcey, *archevêque* est de trop, *évêque* eut suffi !

Compte-rendu de la *Fille à Blanchard* :

« *Marchal* est un paysan fort têtu. Mais sa fill est aussi têtue que lui... »

— *Marchal*, non. *Blanchard*, oui !

« Un cri d'effroi s'échappe des poitrines quan elle vient d'égorger *François*... »

— *François* est en Afrique à ce moment-là mon vieux Sarcey, c'est *Simon* que devant nou tue Pauline !

« Dans le rôle de Pauline, il y a toute l gamme des sentiments humains ; toute la lyr comme *dit* la « Sapho » de Daudet... »

— Comme *dit* ? Hum ! Si Fanny prononce un fois ce mot dans le roman que nous avons tou lu, je consens à être pendu ! C'est *Caoudal* et no *Sapho* qui prononce la phrase citée par Franci que !

« Je ne voudrais...

... Mais à quoi bon s'éterniser dans des cita tions de même espèce.

M. Sarcey commet deux erreurs par ligne, e moyenne. Vous voyez que comme informateur ne vaut pas cher. Comme critique, examinons d quel genre sont ses réflexions.

***

2° Feuilleton du 6 février :

« Voilà donc un grand succès ! J'en étais tr heureux, mais je me disais en m'en allant : « Premier mari de France » ne se compose qu *de trois actes qui sont relativement assez court La pièce commence à 9 heures 1/2 et on ne la pous jusqu'à minuit qu'en prolongeant les entr'acte Le public a donc une heure et demie au plus spectacle. Combien coûte le fauteuil d'orchestre location ? Combien le balcon et la loge ?... Les ge qui n'ont pas le louis facile tiennent à en avo pour leur argent. Eh bien ! ils comparent la qua tité de plaisir qu'on leur offre avec le nombre pièces de cent sous qu'on leur demande en retou et le jour où ils trouvent qu'il n'y a pas égali ils hésitent, ou, s'ils se déterminent à faire le sa ils apportent au théâtre un secret chagrin de l'a gent mal à propos dépensé..... »*

Il y en a SOIXANTE-SEIZE lignes comm ça !

***

Soixante-seize lignes ! Chiffre exact.

Quel bon comptable eût fait M. Sarcey (Nancy) et quel dommage qu'un calculateur cette force ait embrassé la profession de critiqu

D'autre part, mon oncle, sois franc. Si Co neille revenait tu lui reprocherais de négli « l'élément comique » dans Horace ! Tu trouv rais que Cocardasse manque à *Cinna*, et si l'on conviait pour la première fois à l'audition du C œuvre nouvelle du jeune auteur, tu trouvera ridicule le personnage de l'Infante et tu dirais M. Marck : « *Asseyez-vous dessus !* »

Nous, nous plaindrions l'infante.

— Et nous te plaindrions, pauvre esprit, p les sots, sacré pontife !!

***

Autre guitare.

Directeurs et *critiques* accomplissent des bes

nes rétribuées. Ils « travaillent » dans leur intét, d'abord.

Après eux, ils songent au public, mais seulement *après eux*.

C'est un tort.

Il serait à souhaiter qu'*entre* eux rien n'existât.

Ils suivent une voie parallèle, se contemplent es deux côtés de la chaussée. Jamais ne deraient se rencontrer.

***

Règles immuables :

Le critique doit renseigner le public qui fait ivre les journaux.

Le directeur vit également du public qui veut tre renseigné.

Le devoir du directeur est de faciliter la tâche u critique en lui réservant sa place au théâtre ur simple avertissement.

Le devoir du critique est de payer cette place fin de n'être aucunement lié envers le directeur,

***

Au Grand Théâtre, il y a quinze jours, on rerend l'*Arlésienne*. M. Adrien Bernheim, critique de *la Nation*, assiste à la représentation dans a loge directoriale.

A sa droite, M. Porel.

A sa gauche, Mlle Réjane.

GIBOYER.

(A suivre)

Regards littéraires d'un Yoghi

(Suite) (1)

à Marcelle Lender.

Un seul oubli dépare à mes yeux la gloire du grand i : c'est de n'avoir pas pensionné le sieur Ferdinand runetière.

***

Nul n'a fait sentir avec plus de bonheur la nécessité une aristocratie que La Rochefoucauld quand il a it : « Les hommes ne vivraient pas longtemps en ociété s'ils n'étaient ducs les uns des autres. »

***

Le jour où nous le vîmes frapper sur la tête de cet met mais pauvre écrivain comme sur une enclume, ous avons véritablement reconnu Lemaître de forges.

***

Aristote nous déduit avec grande sagesse dans sa oétique les règles du poëme épique. Pourquoi les ement-il si grièvement dans son *Roland furieux ?*

***

Faire reposer tout un système philosophique sur : Je pense, donc je suis » ! Un tel paroxysme d'amouropre ne pouvait éclater que dans l'âme d'un militaire.

***

L'émotion que nous procurent les tragédies de la vie ne supplée nullement celle que nous cherchons au théâtre. Le soir du décès de Louis XVI, toutes les salles de spectacle étaient pleines.

***

Au quartier latin, à partir du mois de novembre, toute la jeunesse se condamne à un labeur effréné : pour les uns c'est un travail de bénédictin ; pour les autres, de bénédictine.

***

En entrant à l'Académie française, M. Maxime Du Camp a sans doute voulu prouver une fois de plus que le fait seul de vilipender ce vénérable corps dans son jeune âge était un titre suffisant pour s'y insinuer sur le tard.

***

Les poëtes d'estaminet font fausse route. C'est une erreur de croire que l'ivrognerie soit la bière de touche du génie.

***

En racontant sa jeunesse, Michelet s'écrie quelque part avec effusion : « Je fus préservé du roman. » Il aurait bien dû nous assurer le même privilège.

***

L'Univers que nous contemplons n'est peut-être que la caricature de celui qui existe en réalité. Dans ce cas, Racine aurait eu mille fois raison d'appeler Dieu : « Celui qui met un Forain à la fureur des flots. »

***

D'après les bouddhistes, le grand homme se reconnaît à trente-deux signes particuliers et quatre-vingts signes accessoires, total cent douze. Comptons, Monsieur Thiers.

***

Cet eunuque de Boileau, devait-il être dévoré par le prurit de la flagornerie ! Jusqu'au Rhin, ce noble fleuve, il trouve moyen de le faire jaillir du Mont-Adule.

***

Les avantages physiques sont encore la meilleure sauvegarde pour la paix du foyer. C'est ce que les Romains exprimaient par l'adage célèbre : « Si vis pacem, para bel homme. »

***

Quoi de plus charmant que ce jeune et héroïque état-major de Napoléon 1er ? Dans la grande épopée impériale ce que j'apprécie surtout, ce sont les Marceaux choisis.

***

Depuis qu'on l'agite sur les divans diplomatiques, la question d'Orient doit être plus que mûre. Il me semble parfois l'apercevoir comme dit le Poëte :

Sur les Balkans du ciel en robe surannée...

***

Je trouve le style des Evangiles douceâtre. On sent trop que tout cela a été distillé primitivement en sirop-chaldaïque.

***

Il me semble que l'Alsace-Lorraine est bien négligée depuis quelque temps par nos publicistes. Aurait-on déjà oublié cette sublime parole d'un tribun enlevé trop

(1) Voyez les nos des 1er septembre et 15 novembre 1892.

tôt à l'admiration de tous les marchands de vins : « Parlons-en toujours, n'y pensons jamais » ?

***

Les vers de M. le comte Robert de Montesquiou-Fezensac riment richement entre eux, mais ils ne riment à rien.

***

Etant donné que le monde littéraire est une sphère aplatie, on peut en considérer Paul de Kock et Paul Bourget comme les deux Pauls.

***

Clovis Hugues imite Victor Hugo, à peu près comme on imiterait Christophe Colomb en prenant le paquebot pour New-York.

***

D'actifs éditeurs s'occupent de « vulgariser » les œuvres de M. Hector Malot. Cruel pléonasme !

***

Ces romantiques étaient vraiment d'une nullité impardonnable. Si vous enlevez à Lamartine la rime, le rythme, le souffle poétique, l'abondance et la richesse des images, que reste-t-il ?

***

A un article ultra-sympathique où il est comparé en toutes lettres à Dante, M. Leon Bloy fait répondre qu'il ne méprise rien plus que « l'outrecuidant imbécile » qui a signé leur article. Cet état d'esprit (?), à coup sur modeste, ne laisse pas de m'inquiéter.

***

M. Henry de Fleurigny condense toute sa verve poétique en des pièces fugitives. Puissent-elles atteindre un territoire où le droit d'extradition n'existe pas !

***

Le bedonnant X, dit le Polysarcique, n'use pas de jumelle au théatre. A l'instar de Napoleon Ier sur le champ de bataille, il aiguise sa dyschromatopsie à l'aide d'un petit tube que de loin — et même de près — les gens mal intentionnés peuvent prendre pour un spéculum.

***

Je ne crois pas m'écarter beaucoup de la vérité en soutenant qu'à lire Grosclaude on se fait un bon sens de tous les diables.

***

Si jamais encre fut macérée avec de la noix de gale, c'est à coup sûr celle dont use pour noircir ses silhouettes M. Francis Chevassu.

***

Les régénérateurs de l'école Paschal Grousset et autres bicyclistes s'occupent fort de nous attribuer un corps moins spécieux. D'autre part, les Compagnons du devoir sous la bannière de M. Desjardins travaillent avec non moins d'ardeur à rendre à la France une âme. Dieu soit loué ! Pour peu que ces choses continuent, nous aurons de solides prétextes d'ici à quelques années pour croire que nous existons.

***

M. René Ghil a par devers lui une source de revenus intarissable. Le moindre de ses autographes doit prendre aussitôt la valeur d'un papier timbré.

***

Quels que soient les torts du suffrage universel envers l'esprit humain, il lui sera beaucoup pardonné puisque nous lui devons Maurice Barrès.

***

Par sa façon de narrer sobre, élégante, et nerveuse, M. Hugues Le Roux a su se rendre sympathique à tous. Les bons contes font les bons amis.

***

En recousant bout à bout tous les points de suspension éparpillés dans les romans de Gyp, on ferait peut être un volume intéressant.

***

Quand on a tant d'esprit on vit peu. Le peuple français, qui compte près de dix siècles d'existence, devrait décidément opter.

PAUL MASSON.

SPORT ACADÉMIQUE

Résultats complets des Courses

Les Courses académiques ont eu lieu le jeudi 2 février avec leur éclat habituel : la réunion a, du reste, été favorisée par un très beau temps et le sport a présenté un intérêt soutenu ; onze concurrents s'étant présentés pour disputer les différentes épreuves inscrites au programme. — Le duc d'Aumale remplissait les fonctions de starter, et M. Pingard était juge à l'arrivée.

La première course, *le prix Renan*, s'est réduite à un match entre les deux cracks Challemel-Lacour et Berthelot, mais le prix a été réservé, le premier s'étant trompé de piste, et le second, n'ayant pas son poids chimique aux barlances. Le troisième concurrent, M. Zola, un superbe bai-brun, par Médan et la Mouquette, s'était dérobé à l'avant-dernier obstacle.

La seconde course, *le prix Marmier*, a été courue très vite. Le favori, M. de Bornier, s'est trouvé le premier sur ses jambes au signal du starter, et s'est assuré, dès le départ, une bonne avance. Sans donner le moindre signe de fatigue pendant tout le parcours, il franchissait tous les obstacles sans faute, et passait le premier le poteau avec vingt livres en main. — Des autres concurrents, seul, Leroy-Beaulieu avait suivi le train ; Emile Zola s'était dérobé au même obstacle ; Augustin Thierry et Imbert de St-Amand étaient tombés au brook ; Robert de la Villehervé était tombé boiteux en prenant son galop d'essai.

Un fauteuil a perpétuité au premier ; le 2e retire son entrée.

Betting : 4/7 M. de Bornier.
3/1 Leroy-Beaulieu.
20/1 les autres.

Dans la troisième course, le favori Thureau-Dangin a gagné dans un canter, n'ayant à battre que Monsieur Zola, qui courait pour la troisième fois. — Ce poulain, dont j'ai parlé plus haut,

ait preuve d'une endurance exceptionnelle ; insuf-
isamment dressé sur les obstacles, et d'une ner-
osité très grande, il n'en a pas moins accompli
rois fois le parcours, manquant de cœur pour
inir à l'arrivée. Lorsque son dressage sera suffi-
ant, il faudra compter avec lui.

Il n'y a, pour ainsi dire, pas eu de betting ; sur
es bruits favorables d'écurie, on avait installé
Thureau-Dangin grand favori, et il était difficile
le le trouver dans le ring, même en payant 20.

On nous annonce au dernier moment que les
rochaines courses, où figure le prix John Le-
noine, auront lieu a Chantilly.

JOSEPH CANQUETEAU.

LES CONTES FRÊLES

Autres temps....

On avait bien dîné, trop mangé.

Ces Messieurs étalaient leurs abdomens
en mal de digestions sur les canapés du
umoir ; au crépitement des cigares, les gastral-
ies mijotaient, les névralgies fermentaient,
armi la béatitude universelle des organes :
oilà notre plaisir, Mesdames !

De petits verres aux flammes multicolores,
sues de bouteilles poisseuses, dispersés dans
s coins, sur la cheminée, partout, où miroitait
or liquide des cognacs et des chartreuses, le
ng des cassis, la candeur des Kummels, accu-
aient l'orgie de bon ton : un nuage flottait
ans la pièce autour du lustre, bleuâtre, opaque,
urd.

Ces Messieurs causaient par groupes.

Le thème variait ; les tout jeunes parlaient
ittérature et Théâtre ; les poivre et sel chevaux
e courses et candidatures législatives : les gri-
ns, rhumatismes et stations balnéaires ; les
eux, femmes rétrospectivement. Leurs doigts
étillaient dans leurs favoris peignés ; de leurs
eux flétris s'échappaient des pétillements mou-
nts ; ils rappelaient les beaux jours de la splen-
ur impériale ; les belles nuits de la Schneider,
nfin, toute la défroque...

Discrètement — vanité dernière ! — ils con-
ient leurs galanteries d'antan, conquêtes para-
evées, incomplètes, entreprises par bravade et
fi, où ils avaient mis tout l'intérêt de leur vie,
acé la fin de leurs efforts quotidiens jusqu'à
décrépitude ; et ils s'affligeaient, s'étonnaient,
voir leurs enfants indolents au plaisir, cher-
eurs d'autres voluptés, impassibles aux sen-
tions qui les avaient, eux, contentés...

Un joli petit vieillard mélancolique soupirait
lançant une grosse bouffée qui rejoignit le
age pour y tomber vite :

« On en rate, des occasions ! »

Les jeunes gens écoutaient l'ancien avec res-
ct, très ennuyés.

GEORGES ROUSSEL.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Histoire de l'écriture dans l'antiquité, par *M. Philippe Berger.* Paris, Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.

De tout temps, l'écriture a caractérisé en quelque sorte l'évolution et l'état de civilisation d'un peuple. Réduite à des signes conventionnels d'abord, l'écriture a fini par prendre des formes plus précises ; les alphabets ont succédé aux images et aux hiéroglyphes.

Dès l'origine du monde, l'homme a éprouvé le besoin de consigner sa pensée par écrit. Aussi l'écriture est-elle un des arts dont on retrouve le plus anciennement la trace. Les caractères sont informes, les images confuses ; mais ils suffisent à perpétuer un fait à représenter une idée sur la pierre ou le silex

M. Philippe Berger, dans son ouvrage concernant l'*Histoire de l'écriture dans l'antiquité,* a voulu fixer certains points sur l'origine de cet art. Il prend soin de nous rappeler d'abord, que l'alphabet hébreu, que l'on croyait le plus ancien système d'écriture connu, n'a été qu'une transformation des caractères phéniciens, lesquels ont donné naissance à tous les alphabets en usage parmi les peuples. Il a voulu vulgariser les connaissances épigraphiques par une publication où l'aridité des recherches s'aperçoit à peine et où un véritable attrait se dégage des faits exposés et des investigations poursuivies. C'est en effet un sujet qui intéresse au plus haut degré l'histoire de l'esprit humain, et nous félicitons M. Berger de l'avoir traité dans tous ses développements.

Quel est le plus ancien système d'écriture connu ? A cette question on peut répondre hardiment que c'est le système idéographique ou la représentation de la pensée par des images ou des symboles. Les antiques races civilisées durent rester à cette première étape. D'autres peuples, plus avancés, créèrent de nouveaux systèmes, notamment les Egyptiens (4000 ans avant notre ère), les Chaldéens, les Chinois, etc. Puis, aux caractères hiéroglyphiques, succédèrent les alphabets. Il est bien évident que l'écriture, chez les anciens peuples, a dû être le privilège exclusif d'une caste, comme le fait remarquer avec raison M. Berger. A côté de l'écriture sacrée, et du sein même de cette écriture, est née une écriture profane et populaire qui s'y est peu à peu substituée. Dans la suite, tout cela dut se transformer et se simplifier encore par la loi du moindre effort qui explique tous les progrès accomplis dans l'ordre des connaissances humaines.

Aujourd'hui, nos signes alphabétiques n'ont plus rien de représentatif, mais ils ont une valeur conventionnelle et algébrique qui leur permet de s'appliquer presque indifféremment à toutes les langues ; de là leur caractère universel.

Si l'on admet, dit M. Berger, que les caractères sont les éléments de l'écriture, il faut nécessairement tenir compte des principes différents qui, de tout temps, ont présidé à leur formation. Ceux-ci représentent des idées ou des sons. Aussi appelle-t-on *écriture idéographique* celle qui s'attache à rendre directement les idées, et *écriture phonétique* celle qui exprime par des caractères les sons de la parole.

En théorie, cette grande division de l'écriture en comporte d'autres d'une portée moins générale, mais la seule distinction qui corresponde à une réalité historique est celle qu'on doit établir entre les écritures alphabétiques et les écritures non alphabétiques. C'est la création de l'alphabet qui marque le grand pas dans l'histoire de l'écriture et qui la divise naturellement en

— Mon fils est soldat comme toi.

deux parties: avant et après l'invention de l'alphabet.

C'est pour cela que l'auteur a divisé son travail en deux chapitres principaux : 1° l'écriture avant l'alphabet ; 2° l'alphabet (phénicien et dérivés) Un troisième chapitre est consacré aux alphabets de la lisière du monde ancien.

Dans le premier chapitre, M. Berger suit les diverses phases par lesquelles a passé l'écriture avant de trouver sa forme définitive (signes mnémoniques, marques, bâtonnets, quippos, etc.). Il jette un coup d'œil sur les premiers essais de l'homme pour dégager l'écriture du dessin (inscriptions figuratives, portatives, etc), dans l'ancien et le nouveau monde, et sur ces procédés encore enfantins auxquels on a donné le nom de pictographie, il note les progrès de l'écriture jusqu'à la constitution des grands systèmes hiéroglyphiques, caractères chinois, cunéiformes, égyptiens. Il nous fait remarquer la transformation subie par ces systèmes qui, d'idéographiques, sont devenus peu à peu syllabiques, c'est-a-dire phonétiques. Le meilleur d'entre eux, l'égyptien, nous conduit directement à l'alphabet.

Dans le second chapitre, M Berger étudie la formation d l'alphabet phénicien et passe suc cessivement en revue les alpha bets qui sont dérivés de se vingt-deux lettres (grec, phry gien, lycien, carien, étrusque etc...) Tous ces alphabets s ramènent à deux grandes famil les : la famille européenne, o gréco-italiote, et la famille sémi tique, de laquelle sont sortis le alphabets de l'Inde et de la Per se. En ce qui concerne les al phabets européens, l auteur s'ar rête à la naissance de l'écritur cursive, son apparition marquan le point de départ d'une nouvell période qui va jusqu aux temp modernes et correspond à un nouvelle destination de l'écriture

Le troisième chapitre est con sacré, nous l'avons dit, à cer taines écritures que l'on trouv aux confins du monde antiqu (alphabets himyarite, éthiopien du Safa, etc., etc...) et qui son nées de l'alphabet sémitique sans qu'il soit possible d'en éta blir d'une façon rigoureuse l dérivation, ainsi qu'à un ou deu essais d'alphabets différents d nôtre qui paraissent être le fru de tentatives isolées et indépen dantes.

M. Berger a voulu ainsi mon trer le lien logique qui rattach entre elles les différentes forme de l écriture et qui fait l unite d son histoire. Cette histoire, étan donnés les documents qu'on a p se procurer, est aujourd'hui fon dée et repose sur un ensemble d faits acquis à la science et su lesquels on n'aura plus à reve nir. Ce résultat est dû en gran de partie aux progrès des étude relatives à l épigraphie sémitiqu C'est à la méthode rigoureuse qu n'a cessé d'y présider que l'o doit les découvertes les plus soli des faites depuis trente ans dan le domaine de l'histoire de l'é criture.

Il y a, dans le livre de M. Berger, un grand effor de travail, beaucoup de science, d'érudition, la trav de longues recherches et de patientes études. Ceu que ces matières intéressent y trouveront un attra particulier. Les profanes eux-mêmes se laisseront sé duire par la variété du sujet et la multiplicité des do cuments mis en lumière. L'ouvrage est écrit d'un styl simple, concis et non dépourvu d'élégance. Avec un réelle modestie, l'auteur attribue le succès de son œuvr au concours bienveillant que lui ont donné nombre d savants et d'amis. Il les remercie de leurs indicatio qui lui ont permis de faire de réelles améliorations M. Berger n'a oublié personne dans le témoignag collectif de sa reconnaissance. Il appartient donc au lecteur de lui réserver la part d'éloges à laquelle il a droit et que ne lui marchanderont pas ceux qui, après avoir ouvert son livre, l'auront lu jusqu'au bout.

L'ouvrage sort des presses de l'Imprimerie nationale (c'est tout dire) et a été publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. De nombreuses figures ou caractères empruntés à la collection de notre grand établissement d'imprimerie ornent le texte, e

G.-H. IBELS. — *L'Amour s'amuse.*

uelques planches même' ont été intercalées qui ajoutent encore à la valeur de la publication.

EUGÈNE ROCHETIN.

ouvenirs d'un échappé de Panama, *par Paul Mimande* (Perrin, éditeur.)

C'était fatal, ce gros scandale devait traîner, après i, son stock de romans à clefs ou plutôt à passe-partout. Je n'en veux point citer même les titres dont s murs rutilent et dont flambent le bas des journaux un sou avec sixième édition de cinq heures du soir. Mais il en est un qui ne fait point de bruit, que ublie la calme Librairie Académique et qui cependant a pris Panama pour sujet. Dès le titre, spirituel comme attristé, on sent qu'on n'a point affaire à un vre à potin.

C'est en effet un petit ouvrage pittoresque, au urire de veuve derrière ses longs voiles. C'est un vre de bonne foi, c'est un livre de pitié.

Les spoliés et les dupes de cette malencontreuse ntreprise, d'abord sympathiques, deviennent encombrants. Vraiment leurs hurlements nous les gâtent. Et ai des amis qui trouvent les « voleurs » beaucoup us chics, plus « hommes libres », avec leur adresse leur fier aplomb.

Sans aller jusqu'à cette extrémité, je m'arrête avec . Paul Mimande, dans les cimetières de Colon et de anama, devant les tombes sans noms, matriculées mme des choses, où gisent les victimes, les réelles ctimes, — tombées dans la lutte pour la vie et pour ne grande idée.

Ce livre, d'une langue claire, distinguée, vigoureuse st un livre de bien mettant gens et choses à leurs laces.

Au point de vue relation de voyage, c'est un tableau e maître. Pas à pas on suit l'excursionniste spirituel c'est M. Paul Mimande.

F. DES G.

oèmes et Sonnets *de A. Eschenauer* (chez Fischbacher).

Un volume tout pimpant, imprimé et tiré à satisire le plus délicat bibliophile.

Lisez le livre et vous recommencerez votre lecture op heureux d'habiter et de faire connaissance avec véritable poète. M. Eschenauer est un modeste mme les vrais talents. La poésie dans son volume ule à pleins bords.

M. Eschenauer aborde avec un égal bonheur tous s genres depuis l'ode aux superbes envolées lyriques passant par l'élégie tendre jusqu'à la fable toute de ntaisie et d humour ; il sait fixer en un sonnet une mpression de voyage ; enfin ses Iambes à André Chéer sont les frères distingués de ceux du célèbre ète.

En un mot, M. Eschenauer est un poète croyant à ut ce qui est beauté, vérité et bien et ses vers font ner son enthousiasme pour l'idéale poésie.

J.-L. C.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître : *Le Jugement dernier de Michelge* (avec préface de M. Emile Ollivier, de l'Académie française), par M. L. Chapon. Dans ce livre, mis vente a la Société de Saint-Jean, 226, boulevard St-rmain, l'auteur a voulu non seulement nous initier à pensée du peintre immortel de la fresque du « Jument dernier », mais encore rendre visible pour nous, mme le dit M. Emile Ollivier dans sa préface, « les s délicates nuances » de cette composition extraoraire de la Chapelle Sixtine. L'ouvrage est orné d'une planche explicative de la fresque, réduction de la gravure au burin que l'auteur en a faite et qui a été tirée seulement à une centaine d'exemplaires ; il renferme en outre une partie historique et une partie descriptive des plus intéressantes, caractérisant le mouvement de la Renaissance et nous expliquant les vicissitudes subies par le grand artiste, avant que son puissant pinceau nous eût tracé l'œuvre colossale qui fait depuis bientôt quatre siècles l'admiration des artistes et des connaisseurs.

E. R.

Ollendorff. — *Le Voyage dans les yeux*, poème, par Georges Rodenbach (in-12, 48 p. 2 fr.)

Chamuel. — *Le Phénomène spirite*, témoignage des savants, par Gabriel Delanne (in-18 jésus, 216 p. 2 fr.) — *Kernor*, roman de mœurs aristocratiques, par M. Maugeret (in-18 jésus, 288 p. 3 fr. 50). — *Amour*, roman, par Lallia (in-18 jésus. 296 p. 3 fr. 50). — *Une Étoile*. mœurs de théâtre, par Louis Vaultier (in-32 jésus, 122 p. 1 fr. 25). — *Christophe Colomb et les Colomb en France*, étude, par M. W. Pascal-Estienne (une broch. 46 p. 1 fr).

Lucien Duc. — *Les nouveaux chants de la veillée*, poésies, par Pierre Duzéa (in-18 jésus, 146 p. 3 fr).

Bureaux de « La Révolte ». — *Dieu et l'État*. par Michel Bakounine, préface de E. Reclus et C. Cafiero (in-16, 100 p. 1 fr.)

Bureaux de « l'Echo de la Presse ». — *Fleurs des Brumes*, poésies, par Paul Rouget (in-18 jésus, 141 p. 2 fr. 50). — Étude au prochain n°.

Imprimerie Noël Texier. — (La Rochelle). — *Les Forces*, tragédie symbolique en un acte, en vers, par Lagodey (in-12, 44 p., s. p. marqué).

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre du Vaudeville. — *L'Invitée*, comédie en 3 actes de M. François de Curel.

Voici que M. de Curel nous requiert encore une fois et c'est tant mieux, car l'*Invitée* est une pièce d'une grande valeur qui ne portera peut-être pas sur le gros public si mal éduqué par le gros Sarcey, mais qui n'en est pas moins d'une haute portée philosophique et d'une écriture parfaite. Nous ne cachons pas notre plaisir à saluer en M. de Curel un auteur de talent qui débuta sans bruit, sans réclame, au Théâtre-Libre et qui maintenant peut prétendre à la première place. Il a eu pour tout dire la veine d'être repoussé par les aristarques de la Comédie-Française, qui depuis quelque temps collectionnent les gaffes de quoi remplir tout le foyer de la maison de Molière.

Mais passons, en plaignant sincèrement ces messieurs de leur manque de goût.

Une femme d'un grand caractère, Anna de Grécourt, avait fui le domicile conjugal depuis une vingtaine d'années, par suite d'une grave injure à son amour. Retirée dans sa famille, à Vienne, elle avait essayé de mater son cœur par la coquetterie, mais sans jamais dépasser les bornes permises et en restant d'une correction parfaite, d'une honorabilité insoupçonnable.

Le comte de Teplity, en visite chez Mme de Grécourt apprend de la bouche de sa vieille amie qu'elle n'est pas sans inquiétude, car elle attend la venue de M. Hector Hagadais envoyé en mission par son mari. Malgré qu'elle ait réprimé toute tendresse, bien qu'elle ait passé l'éponge sur le passé et oublié ses deux filles qui sont restées en France, elle n'en est pas moins tourmentée par l'idée de revoir cet ami d'autrefois qui fut même prétendant à sa main.

Hector Bagadais, un peu vieilli mais encore élégant et de belle tournure se présente aussitôt et expose les motifs de son voyage. Il vient en parlementaire et puisque ses filles, dont il montre les photographies, sont maintenant grandes et jolies, il ne tient qu'à elle d'aller les embrasser. Mme de Grécourt se défend d'un premier mouvement d'émotion, elle a organisé sa vie,

de façon à ne plus rien éprouver des tristesses du passé, à ne plus rien espérer de l'avenir. Pourtant elle s'intéresse à ce qui se passe là-bas, elle apprend que M. de Grécourt vit avec Mme de Raon, la veuve d'un de ses amis et que la liaison se consolide chaque jour.

Sur les pressantes instances de Bagadais, mue aussi peut-être par la curiosité, ou par le secret désir de revoir ses filles, elle change d'avis et annonce qu'elle partira, à condition qu'elle restera simplement une invitée.

Au second acte nous sommes transportés dans une maison de campagne des environs de Paris. Thérèse et Alice sont de délicieuses poupées, très modernes, élevées à l'anglaise, jouant au billard et flirtant avec les jeunes gens qu'on leur présente, mais grâce à leur déplorable éducation, voyant s'enfuir les uns après les autres les tourtereaux qui veulent bien roucouler mais non épouser. Les deux sœurs se lamentent sur leur situation, les amoureux se font de plus en plus rares et bientôt il ne leur restera plus que la camaraderie de Mme de Raon sur le compte de laquelle, d'ailleurs, elles ne s'abusent pas, la présence continuelle de la dame en la villa s'expliquant facilement.

D'une voiture descendent les deux voyageurs. Les jeunes filles regardent curieusement la dame âgée. Bagadais ne peut cacher très longtemps à Thérèse que c'est leur mère et celle-ci va prévenir sa sœur. Alors dans une scène de joliesse émouvante, Mme de Grécourt entend prononcer pour la première fois le doux nom de maman qui l'émeût tendrement et déchaîne les applaudissements de toute la salle.

Hubert de Grécourt rentre de la pêche. Sous un chapeau de paille et son habillement négligé, avec la mine assez piteuse, sa femme a peine à le reconnaître. C'est donc là l'homme qu'elle a aimé si follement et pour lequel elle a tant souffert, le ridicule bonhomme que les années ont si cruellement dévasté. Ayant banni toute crainte, avec une fine raillerie la femme trompée se venge, elle le larde de quolibets et lui fait bien sentir qu'elle n'est pas dupe de sa tactique égoïste. Il compte sur elle pour emmener les demoiselles difficiles à placer, afin d'assurer la tranquillité de son faux ménage. Elle en profite pour cingler de jolie façon Mme de Raon, la veuve qui a pris sa place.

Thérèse et Alice, de leur côté, ont formé tout un plan d'attaque ; d'abord elles rendront la vie impossible à la maîtresse de leur père, puis elles supplieront de nouveau leur mère de les emmener à Vienne. Mme de Grécourt hésite encore.

Voyant tous ses projets déjoués, le vieux mari craint la zizanie dans son ménage illégitime et comme il n'est même pas cocu, accident dont il avait tellement pris le dessus qu'il en est gêné pour imposer ses volontés, il décide de laisser partir l'Invitée, puis ses filles iront la rejoindre dans quelques jours.

Mais si l'amour maternel est peu développé chez Mme de Grécourt, il lui reste la bonté ; en apprenant le petit plan formé par les deux sœurs elle les interroge pour savoir qu'elle est la première qui a eu cette bonne idée. Dernière désillusion, c'est son mari qui, par pur égoïsme a trouvé cette combinaison et elle s'écrie mélancoliquement : « Il pleut du ciel des croix qui ne choisissent pas les épaules ». Toutefois comme sa vie n'a été qu'un long calvaire, elle accepte ce dernier coup sans se plaindre et elle emmène Thérèse et Alice, laissant le vieux céladon à sa chaîne qui commence à lui peser.

Donc cette comédie avec des moyens très simples, avec une intrigue peu compliquée, sans étalage de sentiments déclamatoires, sans flafla dramatique est à proprement parler un petit chef d'œuvre où sont finement analysés les états d'âme, mais sans le délayage insipide des psychologues de salon. On a fortement reproché à l'auteur d'avoir prêté à Mme de Grécourt des sentiments dénaturés, mais il n'en reste pas moins très émotionnant de suivre la lutte de la femme trahie et de la mère qui retrouve tout-à-coup des filles abandonnées de tous avec sous les yeux l'exemple peu moral d'un père qui se raccroche désespéremment aux branches d'une passion sénile.

L'interprétation est bonne. Mme Pasca a un jeu irréprochable ; Dieudonné, avec des trous dans la voix, donne au rôle de Bagadais une excellente allure ; Mlles Marguerite Caron et Yahne sont gentilles à souhait ; Mme Orcelle est suffisante, quant à Boisselot (Hubert de Grécourt), il force un peu l'effet comique. Delaunay n'a qu'un rôle épisodique dont il tire bon parti.

Si les rigueurs ridicules d'Anastasie continuent, on sera obligé d'aller en province pour voir des revues amusantes et bien faites. De passage au Hâvre nous avons pu applaudir au succès de *Oh ! aïe, aïe*, la revue de nos jeunes confrères Albert René et Albert Fox.

Jolis costumes, beaux décors, bonne interprétation, grâce aux soins de M. Mutel, directeur des *Folies-Bergères*, en voilà plus qu'il ne faut pour marcher allègrement vers la centième.

Ce soir-là, ce sera plus gai que les fêtes de feu Casimir Delavigne.

MARCEL BAILLIOT.

Théâtre-Lyrique. — *Madame Chrysanthème*, comédie lyrique en 4 actes, de MM. G. Hartmann et André Alexandre, musique d'André Messager.

Verrons-nous s'acclimater et définitivement s'établir à Paris le théâtre lyrique nécessaire ? M. Détroyat, après d'autres, vient d'attacher son nom à une nouvelle tentative de ce genre.

Le spectacle d'ouverture, *Madame Chrysanthème*, a été donné dans des conditions telles que l'on peut sympathiquement souhaiter longue vie à M. Détroyat, qui a fait preuve une première fois de grandes qualités artistiques.

Le poème de *Madame Chrysanthème* est un peu trop simple, à peine littéraire et dénué de toute espèce d'intérêt surtout après la mutilation du sujet emprunté à Loti.

Heureusement que la musique de M. Messager, tout en souffrant de ce livret incolore, a suffi à charmer les délicats. Sa partition est pleine de jolies trouvailles et de détails exquis que l'on a soulignés de bravos. Je citerai au 2e acte la prière à Bouddha, la romance : *C'est ce pays que je voyais en rêve*, la chanson bretonne : *Madame la Mariée* et tout le ballet.

Mlle Rivolta est le charme de cette danse japonaise où elle apporte dans son trottant-menu de mousmé sa mutinerie parisienne. Son costume : robe vert d'eau brodée de fleurs de lotus, large ceinture marron terminée par un immense nœud. Le bas de la robe s'ouvre et laisse transparaître les jambes à travers une jupe de soie blanche.

M. Delaquerrière a ténorisé gentiment le rôle de Pierre. M. Jacquin, dans *Frère Yves*, est acteur et chanteur parfait. C'est justice qu'on lui ait bissé son air du 3e acte, qui fait valoir sa belle voix. Mlles Jane Guy, Caisso, Nettie Lynds sont la partie féminine de l'interprétation avec beaucoup de talent et d'entrain.

L'orchestre, par une innovation heureuse, placé sous la scène, a bien marché sous la conduite de M. Messager, l'heureux compositeur.

J.-L. C.

Les archives de la comédie

Mon cher Directeur,

Vous savez mes accointances au Théâtre Français. Voici ce que j'y ai recueilli pour vous le soir de la reprise d'*Un Père prodigue*.

Mlle Fayolle, pendant un entr'acte, se mit au piano, foyer des artistes, et tandis qu'elle jouait la partin de *La Fiancée du Timbalier* de Thomé, Mlle du inil dit les vers suivants :

A Auguste Germain.

Le comte de la Rivonnière
Pour la reprise de ce soir
Nous a convoqués chez Molière
Et la presse vient moutonniere
A ce grand Febvre-o clock s'asseoir,

Massy qui fit comme Emilienne
Courir ses chevaux à Auteuil
A voulu que Lemaître vienne
La sacrer grande comedienne
Si Sarcey dort dans son fauteuil.

Cadet qui vit au Vaudeville
Le très gros succès d'Hittemans
Jugea qu'il lui serait utile
D'être Coulisset dîne en ville
Aux mêmes applaudissements.

Pierson a quitté la peinture
Pour jou r Dame Godefroy ;
Reichemberg garde la figure
D'un Agnès avancée et pure ;
Laroche veut gagner sa croix.

Le sociétariat me ronge.
Et je suis dans tous mes émois
Ce qu'on dit n'est pas un mensonge
A me nommer, dit-on, l'on songe.
Sociétaire... une autre fois.

Et j'ai dit à J. C. : « Messire,
Que n'ai-je l'or du Panama.
Votez pour moi, je le désire,
J'ai brûlé trois cierges de cire
Levant le buste de Talma ».

A Notre-Dame de Lorette,
J'ai promis dans mon noir chagrin,
D'attacher sur ma gorgerette,
Fermée à la vue indiscrète,
Le portrait d'Emile Perrin.

C'est aujourd'hui qu'on doit connaître
Le nom de ces nouveaux promus
Le Comité tarde à paraître.
Je tremble et plus que moi peut-être
Mes camarades sont émus.

Voici venir, heureuse, en tête,
Nommée à l'unanimité,
Ludwig, la mignonne soubrette
Georges Beer, un valet honnête ;»
Puis, précédant le Comité,

Vous verrez les pensionnaires
Que les intrigues ont élus,
Tous ces artistes débonnaires
Ayant le talent des Bonnaires
Ou la réclame des Paulus. »

Elle dit, et sa vue errante
Plonge, helas ! dans les rangs pressés
Et puis elle tombe mourante
Près de Rachel indifférente. —
Les sociétaires sont passés.

Le dernier vers de cette ballade, qu'un facétieux ppelée la *Fiancée du quincaillier*, a un pied de trop. mes vers étaient des alexandrins je dirais que c'est douzième, une part de sociétaire. Je la donne à le du Minil comme fiche de consolation.

COQUEBIN CADET.

CRITIQUE MUSICALE[1]

Le Vaisseau-Fantôme à Lille

Grâce aux persistants efforts des éditeurs Durand et fils, au dévouement artistique de M. Chevillard qui (gendre de chef d orchestre, chef d'orchestre lui-même), a surveillé les répétitions du théâtre de Lille avec un soin pieux, on vient enfin de jouer le *Vaisseau-Fantôme*. Depuis sa première représentation à Dresde, il s était écoulé cinquante années, cinquante ! avant que personne se hasardât à monter cet opéra, connu dans toute l'Europe, sur une scène française – départementale, bien entendu ; dès que l'on parle d'initiative musicale, il ne saurait être question de Paris.

C'est à nous, pourtant, que l'auteur destinait son œuvre, tout d'abord offerte à Léon Pillet, directeur de l'Opéra en ces temps reculés. Ce prédécesseur, indigne, de M. Bertrand, lut le scénario, et trouva tout naturel de le communiquer au poète (employons ce mot) Paul Foucher, qui le développa en vers français, ou soi-disant tels ; puis, il aggrava ce petit travail d'une partition commandée à Dietsch, qu'il jugeait plus compétent que Wagner, et le tout fit les délices — courtes délices, il est vrai — de la salle Lepelletier dont, malhonnêtement, on évinçait le génial compositeur.

Dans son *Esquisse autobiographique*, l'auteur a conté la genèse, pas banale, du *Vaisseau-Fantôme*. Comme il quittait Riga pour Londres pendant l'été 1839, son bâtiment surpris par un grain faillit sombrer et ne put se refugier qu'à grand peine dans un petit port norwegien. En semblable occurence, un vrai musicien ne peut prendre que des résolutions musicales. Tandis que l equipage luttait désespérément contre la tempête, et que les passagers invoquaient leurs saints patrons respectifs, Wagner concevait le projet d'une œuvre grandiose où passserait un peu de la « merveilleuse » sensation que lui versait cette fuite éperdue à travers les brisants de la côte scandinave. Atteri, il écouta les matelots conter la legende du Hollandais errant, sinistre Ashaverus des mers, et, tout de suite, il fit sienne cette création mythique de l'imagination populaire où il admirait, exprime avec une saisissante énergie, un trait primordial de la nature humaine, l'aspiration au repos après les luttes de la vie.

Née vers le XVe siècle, chez les explorateurs des mers inconnues, utilisée déjà par Henri Heine *(Salon)* à qui Wagner eut recours, la légende, à travers les grisailles de la traduction Nuitter, laisse apercevoir ce que la *Musique de l Avenir* appelle justement « le coloris caractéristique ». Elle dit ce marin acharné à doubler le cap des Tempêtes, malgré la rage des vagues déchaînées et la colère du ciel en feu ; cent fois repoussé par la mer furieuse, il revient cent fois à la charge et, dans un accès de sacrilège audace, jure de persister, fût-ce pendant l éternité. Le démon de l'ouragan exauce ce serment fatal ; sans trêve, éternellement, le blasphémateur devra courir, voler, à travers les mers, rejeté de Dieu, effroi des bâtiments en perdition auxquels l apparition de son vaisseau maudit annonce le naufrage sans espoir. La mort, terme de ses souffrances, et la rédemption, une femme seule pourra l'obtenir, qui consentira à sacrifier sa vie pour racheter l'âme de l Errant des Flots.

Dans le drame, Senta aime à l'avance (on ne sait trop pourquoi) le Maudit. Parce qu'elle est un ange, a dit exquisement Catulle Mendès, elle est dévorée de miséricorde pour le démon, « le forçat qui a pour bagne l Infini ». Sœur des grandes rédemptrices qui s appelleront Elisabeth et Brünnhild, âme ardente qui devine, parce que son innocence souffre des souffran-

(1) L'abondance des matières nous oblige de remettre au prochain numéro la critique de *La Vie du Poète* (G. Charpentier) par Lélio.

ces coupables, *durch Mitleid wissend*, elle dédaigne en son désir sublime de sacrifice, les railleries de ses compagnes, les supplications de son fiancé Erik. Au dénouement, tandis qu'un ouragan surnaturel jette à l'assaut du Vaisseau Fantôme les vagues qui respectent le repos des autres navires, et qu'aux cordages embrasés d'une sinistre lueur, de rauques rafales rugissent, Senta, voyant s'enfuir vers la Tempête éternelle et l'éternelle malédiction, le Damné de la mer qu'elle veut sauver malgré lui, Senta gravit en courant le sommet d'un rocher qui domine les vagues et, fidèle jusqu'à la mort, se précipite. Au même instant, le navire s'engouffre, mais aussitôt la mer s'apaise ; la malédiction est rompue ; au-dessus des flots calmés, transfigurés dans une lumière d'apothéose, Senta et celui qu'elle a racheté, montent vers le ciel, lentement.

Avant d'envoyer son œuvre au Théâtre de Berlin où elle fut jouée grâce à l'intervention de Meyerbeer, l'auteur en avait offert le manuscrit au directeur de Munich et de Leipzig qui n'osèrent le recevoir, sous ce même prétexte : « L'œuvre ne convient pas à l'Allemagne ». Rappellant, dans son *Autobiographie*, ce double refus, Wagner s'écrie : « Naïf ! j'avais cru que elle ne conviendrait qu'a l'Allemagne, parce qu'elle touchait des cordes qui ne sont en état de vibrer que chez l'Allemand ».

Depuis 1843 nous avons marché. Ce n'est pas impunément qu'un peuple absorbe, même filtrées par l'éloquence en papier brouillard d'un Melchior de Vogué, les grisantes littératures septentrionales. A fréquenter les parlottes mystiques où M. Paul Desjardins, pour édifier son quarteron de néophytes (béjaunes et roublards mélangés) déborde ses périodes académico-tolstoïsantes ; a ouïr les « Compagnons de la Vie nouvelle » s'exciter en périodes embesognées où la phraséologie des confessionnaux s'allie à l'argot de la Molé — aux beautés sévères du Sacrifice, aux pures ivresses du Renoncement, la jeune génération s'est fait une âme capable de concevoir, vaille que vaille, certaines idées vaguement généreuses, certaines théories de Rédemption inutilement blaguées dans *Der Fall Wagner*. Elles vibrent chez nous, à présent, ces cordes qui ne résonnaient qu'aux cœurs où fleurit le « Vergiss mein nicht ». Et le dévouement surhumain, l'amour libérateur de Senta, n'a plus rien qui nous étonne. Pour un peu, nous ferions comme elle...

Mais, en musique aussi, nous avons marché : seuls, les wagnéromanes intransigeants qui encensent, d'une égale ferveur *Parsifal*, *Tannhœuser* et *Une Capitulation*, peuvent admirer, en bloc, cet opera de transition, riche en trémolos (1336 mesures sur les 4305 de la partition, a recensé Charles Malherbe) où les wagnériens de bon sens reconnaissent à la suite d'Alfred Ernst, que la réalisation musicale n'est pas au niveau de la conception poétique et dont l'auteur, incomplètement libéré des vieilles formules, n'a pas atteint cette sûreté d'expression, cette maîtrise définitive, qui saura fondre en un tout puissant la poésie dramatique et la musique.

Dans l'*allegro agitato* du Hollandais (p. 40 de la partition nouvelle), notre confrère Albert Soubies retrouvait, sans joie, le début de la célèbre invocation de Bertram : « Nonnes, qui reposez...» et c'est le trio final du même *Robert-le-Diable* (phrase d'Alice) que rappelle le *maestoso*, d'ailleurs intéressant, puisqu'il fait pressentir un des plus beaux motifs de Wolfram. Quant au duo des basses — raccourci à Lille, non sans raison — sa coda est plus italienne (au mauvais sens du mot) que le fameux septuor de *Tannhœuser*, qu'elle est loin de valoir. Daland (M. Dulin), marin jovial et prolixe, papa à la Scribe tout heureux de marier sa fille richement, lui présente le voyageur mystérieux dans un air aussi dénué de concision que d'originalité : *De son sexe elle est l'ornement*, orné d'un inattendu point d'orgue qui nous ramène aux plus mauvais jours de la *Dame Blanche*. On sait, d'ailleurs, que la « grâce » de Boïeldieu émerveillait Wagner, également admirateur de la « volcanique » *Muette de Portici* (!!!

Parmi les beautés contestables, on peut aussi placer cavatine éplorée, (« sentimentale », dirait Nietsche à l'aide de laquelle Erik, le fin tireur qui ne manqu jamais son homme — on sait ce que valent ces répétations — tente de récupérer sa fiancée : *Te souvient-du jour où dans la plaine*, sans autre résultat que retarder le dénouement, avec sa petite phrase en *f* simplette.

Mais que sont ces défaillances, inévitables, si l'on considère l'âge de l'œuvre, au prix des beautés neuves dont le *Vaisseau-Fantôme* étincelle ? Le lied du Pilote enchante, par sa joie naïve, teintée de mélancolie, M. Vassort aurait eu beau jeu à faire applaudir cette chanson de mer, à la fois hardie et indolente, dont les brusques rafales de l'orchestre interrompent parfois la rêverie. Au chœur gracieux, depuis longtemps populaire, des « Fileuses » succède la Ballade dont Mme Thylda a bien senti le charme sauvage et pénétrant, en cette page où se condense l'œuvre tout entière, les thèmes caractéristiques abondent, entre autres l'angélique motif de rédemption et le farouche appel rugi par les cuivres sur la « quinte » sans aucune allusion à celles de M. Cobalet, Hollandais maudit et enrhumé. Ce qu'il faut citer surtout, ce sont les chœurs — je ne dis pas les choristes, grand Dieu ! — un peu écourtés (encore une fois il ne s'agit pas des interprètes), splendides dans leur fougue satanique, quand l'équipage du vaisseau maudit appareille à grand fracas au milieu d'une tempête que le metteur en scène de Lille aurait pu déchaîner plus violente. L'ouverture, admirablement weberienne, mais hors de proportion avec le drame qu'elle écrase, comme l'escalier de l'Opéra fait tort au monument Garnier, tous les Parisiens l'ont applaudie exécutée au Cirque d'Eté par l'incomparable orchestre de M. Lamoureux, qu'on apprécie mieux après avoir entendu celui de M. Sinsolliez. Nul n'ignore avec quel art délicat Catulle Mendès l'a décrite, j'allais dire transposée, montrant le chant consolateur qui lutte seul, contre la tempête. « Et c'est comme la lutte d'un séraphin contre un enfer. L'ombre et la lumière s'entrechoquent. La victoire reste longtemps douteuse. Mais voici qu'enfin triomphe le chant angélique ; il s'étale, il se prolonge sur le diabolique orage, et, comme sous le talon de Saint-Michel, les mille couleuvres de la mer se tordent dans la clarté définitive de la mélodie ».

Il y a aussi un ballet, un pauvre petit ballet ; M. Taillefer ayant mis la clef sous le paillasson directorial, c'est la ville qui régit le théâtre, et M. Géry-Legrand est économe.

Quant au public, préparé à la compréhension de l'œuvre par de substantielles brochures de nos confrères de Manet, de *la Dépêche* et Buallat, de l'*Echo du Nord*, il n'a pas cessé d'applaudir. Il a notamment bissé le duo du Hollandais et de Senta, au deuxième acte, duo prudemment allégé par une heureuse coupure.

Après le rideau baissé, joyeuses agapes selon l'usage. Durand présidait, entouré de toute la presse lilloise. Çà et là Stoullig du *National*, Valin du *Petit-Journal*, Henry Gauthier-Villars de l'*Echo de Paris*, Paul Vidot, et autres. George Vanor, venu la veille inutilement, avec René Benoist et Adolphe Jullien (M. Géry Legrand n'avait pas voulu téléphoner la remise de la représentation, pensez donc, vingt sols !) George Vanor n'avait pas voulu recommencer ce douloureux voyage. Quant à Récy-Darcours il festoyait avec son patron Francis Magnard et le fils dudit, Alberic, qui, le soupçonne, veut honorer d'une œuvre presque inédite le Théâtre de Lille.

Il n'y a pas de bonne fête sans yolandemain.

WILLY.

e drame wagnérien, conférences de George Vanor.

Nées à salle des Capucines, consacrée à la Bodinière, ces conférences, qui n'en sont encore qu'à leur huoristique prélude, auront je crois un gros retentissement. Pensez donc, un critique-poète qui admire Wagner jusqu'à défendre qu'on l imite ! qui trouve ridicule qu'on brode sur des pantoufles les épisodes de la *Tétralogie !* Que vont devenir nos croque-notes agenouillés de naissance s'il leur est interdit de se croire des émanations de Bayreuth ? Avec Alfred Ernst et quelques rares autres Lélio, G. Vanor est le wagnérien idéal autant que sage, sachant laisser intactes les chapelles consacrées à Mozart, à Beethoven, à Berlioz, sur la route qui conduit à Bayreuth. On assiste à la formation du génie de Wagner, on fait la part des influences qu'il a écoutées, puis Vanor nous décrit le Wagner homme mûr, l'artiste le plus synthétique du monde peut être, à la fois, et de majestueuse façon, musicien, poète, auteur dramatique, philosophe et psychologue, peintre décorateur et machiniste. Et le conférencier, tour à tour, se fait haut critique, enthousiaste poète et spirituel conteur.

Le succès de cette conférence-avant-propos a été fort grand. Les causeries prochaines mériteront qu'on les suive. Ce prêtre d'une moderne religion, avec sa haine des cagots, rend la messe curieuse et même amusante.

JACQUES DES GACHONS.

INTERVIEWS

Nicolas Poussin

Pour la Jeunesse amie du Beau.

DÉJA le soir : en une verte vallée de l'Eure, je relis *Manon Lescaut* ; une mélancolique sérénité tombe de la lumière et du souvenir. J'interroge le paysage, décor de l'existence et commentaire de l'âme, ces grands arbres que méconnut le regard distrait de nos ancêtres ; dans mon verdoyant nge,

n groupe aux beaux contours s'écrie : « En nous touchant, oussin nous a donné la noblesse et la force ;
pinceau de Ruysdal a poli notre écorce,
aude nous a baignes dans le soleil couchant... »

Et si les Fées doivent reconnaître leur désavantage point de vue pratique, elles ont certains privilèges térieurs. Libres dans le royaume des mystérieuses nilitudes, elles peuvent s'entretenir avec l'éloquent ssé du silence et de la mort ; donc maladroite pour nverser avec les vivants, j'ai résolu d'interviewer colas Poussin.

L'avenir de l'Art me tourmente : et très humble, nant d'une discrète main la *Justice* du 30 mai 92 (1) pour me faire une contenance et comme pour pliquer aussi le but de ma visite, je viens d'évoquer Maître.

Où suis-je ?... Plus de pommiers, plus d'enclos, plus vieilles barrières au bout du sentier. On dirait entre les chênes voisins des Andelys s'est élevée la uste mélodie des horizons romains ; et parmi la le bienheureuse des ombres, dans l'air sonore où rmure vers la nuit la grande futaie, j'aborde notre rgile frère de Corneille.

Il m'a devinée :

« Viviane, — me dit-il, avec un certain accent de roir souligné par la physionomie cordiale et pleine, — votre immortalité a dû maintes fois vous paraître un châtiment divin, dans ce siècle de fer où le mode banal triomphe : l'Art est opprimé par la Nature, encore que l'avenir semble se dorer d'un soleil nouveau. Français de jadis, mon jugement a des rides et votre âge m'étonne. Toutefois, mon ennui propre ne découle point des railleries dont les jeunes me lapident : que si leur *plein-air* traite mes austères pensers de paysages de carton, je me résigne, je comprends, j'approuve. Car le temps noircit les œuvres et change les âmes. On apprend beaucoup dans la demeure de Pluton ; et l'*Art* n'est qu'un essor vers l'absolu enchaîné par l'histoire tatale.

D'ailleurs, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre, cependant que de rares esprits viennent à moi : la sympathie, c est l'art vivant, et en art, la quantité n est rien en parangon de la qualité. Je louerais davantage l'esthète Alphonse Germain et l'artiste Alexandre Séon, s'ils m avaient donné moins d'éloges ; mais j'entends déjà les voix pharisaïques qui m'accusent de courtiser de bons avocats pour ma cause.

Ma cause ? Je ne veux la défendre qu'en l'identifiant à la défense de l'Art.

Sans doute, Viviane, la postérité capricieuse témoigne encore quelque indulgence au vieux peintre des gens d'esprit, parce que j'accordai une place plus grande à la Nature dans la mise en scène de l'homme idéal. Mais n'oublions jamais que la Nature n'est rien sans la Pensée qui la traduit ; la Nature, esclave du peintre, n'est et ne doit être qu'une matière où son pinceau commande la forme.

L'œuvre d'art, si chétive au sein de l'éblouissant univers, ne peut le dominer que par l'eurythmie.

La composition est le sommet de l'Art et sa raison d'être.

Mais on ne vainc la Réalité qu'en lui obéissant : on ne peint pas à tire d aile, l'étude est l'une des fontaines jumelles de vos antiques sœurs inspirées, les Muses ; et comme les anciens, l'ont compris, ce n'est que par le Vrai que l'artiste monte vers le Beau.

L'*Agro Romano* parle encore de moi.

Dans le désert de la Campagne Romaine, — *salve, rerum pulcherrima Roma !* — si j'ai su reboiser les solitudes en la sereine ivresse de mon rêve plastique et la joie spontanée de la création, ce n'est pas seulement parce que, loin des Andelys, un instinct obscur me versait avec amour la sève des avrils virgiliens et du sol natal, tandis que mes regards se posaient opiniâtrément sur les rives moroses de l'*Acqua Acetosa* (1), sur les âpres montagnes de *Subiaco,* sur la noble cadence de l'*Aricia* ; mais c'est aussi parce que guidé par la raison, ce rameau d'or de Virgile, je ne craignis point d'escalader le hautain Idéal aux roches abruptes hantées par la Chimère, ou qu'en présence d'un bel arbre, je voulais ingénûment faire quelque chose de rien.

Ils me voient à travers les poncifs de l'Ecole Bolonaise, les traîtrises de mes successeurs ou les outrages du temps, ceux qui me confessent aussi fastidieux qu'un vieux air de Lulli entendu dans le jardin délabré d une vieille rue dévote.

Certes, ma piété s'agenouille devant les gloires précédentes, surtout devant l'inimitable Léonard ; j ai copié les *Noces Aldobrandines :* mais, modeste créateur, j'aime les jeunes. Qu'ils imitent les Maîtres dans ce qu'ils possédèrent éminemment, l'indépendance originale. Chacun d'eux fut un monde. Qui dit tradition, ne dit point idolâtrie du passé.

Partant, qu'ils fuient l'imitation, comme la mal'aria ; l'*archaïsme* est aussi pervers que l'*exotisme.* Qu'ils se défient des contingences de la perception autant que des cauchemars du songe ; et mon *Diogène* ajoute : que jamais, dans la lutte avec l'Idée, la philosophie n'ose asservir la plastique.

1) La Réaction idéaliste : A. Séon.

(1) *Saint-Matthieu écrivant,* paysage,

A ce propos, Séon eut un mot sublime : Il faut *rester peintre*.

Or notre Corot peut désigner la route aux quelques revenants de l'univers idéal, qui gardent la réminiscence des riches campagnes, et qui consacrent leur vie transitoire — hymne et autel — **à la Beauté**,

« Une main sur la lyre et le front vers les astres ! »

***

La surnaturelle bonhomie du visage brille maintenant de la flamme des yeux, profond miroir où se reflète immortellement le *Polyphème*...

Et voilà ce que je crois entendre dans l'immutabilité de l'antique Lumière.

*C*tesse *VIVIANE DE BROCÉLYANDE.*

6 Août 1892.

TRIBUNE LIBRE

Paris, 7 février 93.

Mon cher Deschamps,

Il serait enfantin d'avoir, un seul instant même, l'intention de réfuter Retté dans son article sur *l'Art et l Anarchie*, publié dans le dernier numéro, tel est insoluble le problème de la substance de l un,comme transparente de dépit la haine de réacteur de l autre contre les Infatigables de la recherche sociale vers le Beau et le Bien.

Du reste, l'histoire fourmille de précédents, depuis les Pharisiens, contempteurs de Jésus, jusqu'au très petit Thiers, erreur de laboratoire criminalogique.

Cependant, laisser passer ces incohérences serait d'un renoncement qui messied aux tenants d'une plume anarchiste, — non tant à cause de l'attaque en ellemême mais afin qu'en terminaison elle n'incite au travestissement de la philosophie que nous propageons et ne fausse le jugement des incultes sous les affirmations gratuites de mystagognes burlesques dans leur pionnicat anach onique et autoritaire.

D'ailleurs l'article d'Alph. Germain — lequel ne nous avait pas habitué à ces fantaisies — l'article que Retté prend comme poncif du sien n'est pas précisément conçu dans l'esprit que ce dernier prétend. Et je regrette d'autant plus la nécessité de cette riposte que, incessamment, un numéro spécial de *La Plume* consacré à l'Anarchisme apprendra ce qu'ils ignorent si méchamment de l'Art humain et de notre intime désir de voir en eux se réaliser la perfectibilité, à ces ignorantins essayant de leur lance d'opéra-comique contre la seule et suprême manifestation intellectuelle de notre époque, qu'enthousiastes, tous les artistes fiers d'individualisme devraient combattivement soutenir envers et contre le panmuflisme bourgeois.

Allons. les Anciens, dont l'âpre génie vécut le poème d'amour futur et définitif, et vous, les Modernes, qui dépensez sans compter tout votre sang pour le vœu fraternel, notre bon Retté, intermittent de l'étude, specialiste fatal en paradoxes logogriphiques, vous a déniè la poésie !

Dorénavant, la poésie s'exprimera en lignes rimées !

Qui sait ? Mais la question est plus élevée que cela. Toutefois, montrons-nous très heureux d'avoir des adversaires à ce point complices, — quelle adversité ! — de la partie adverse.

ANDRÉ VEIDAUX.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

Lettre de Bruxelles

Je suis en retard, très en retard vis-à-vis de *Plume*. Je m'en suis excusé auprès de mon ami Deschamps et lui ai donné de si bonnes raisons qu'il m absous au nom de ses abonnés.

Il est bien tard pour vous entretenir des menus fa littéraires et artistiques de l'année défunte. Tant bi que mal les lecteurs de *La Plume* ont été renseignés notre sujet par les revues et les journaux français. devrais dire mal plutôt que bien, si je mesurais leu informations à la même aune que les articles de M. Nion parus dans le *Figaro* il y a quelques mois. Alo qu'à de vrais et purs poètes comme Fernand Seve l'auteur consacrait une demi ligne dédaigneuse, a eu des récompenses — élogieuses — pour les moi dres thuriféraires de certaines personnalités que l rend encombrantes à force d'en exagérer le rô e féco dant. Par discrétion — ou par discipline — l on s contenté ici de sourire ironiquement à la lecture ces *études* sur le mouvement littéraire en Belgiqu

Notre production littéraire ne se ralentit p L'éditeur Lacomblez vient de faire paraître coup s coup trois volumes très intéressants :

Quelqu un d'aujourd hui, par Henry Maubel, c l'homme qui prend conscience de sa personnalité, se son être se dédoubler et cherche à organiser sa suivant une loi harmonique. D'exquis personnages femme éclairent cette psychologie car M. Maubel ce don charmant de connaître de la femme les pl menues délicatesses et de les peindre comme il connaît.

Le Château des Merveilles, de Valère Gille, est recueil de trente pièces, voulues de coupe et d'allu uniformes, et rangées comme des Saxes sur l'étagè d'une amante-poupée. Vers délicats et jolis, je dira vers de Bohême si M. de Fleurigny ..

Au Siècle de Shakespeare, de G. Eeckoud est premier volume d'une suite d'études sur la périod Shakespearienne. Le nerveux et rude flamand se tr ve à l'aise au milieu de tous ces précurseurs, conte porains et héritiers de Shakespeare. Son livre, œuv de sérieuse érudition, abonde en tableaux pittoresq et en détails curieux sur cette époque, la plus fécon de la littérature anglaise.

Ténèbres, d'Iwan Gilkin, (Deman éditeur) est deuxième cahier d'une œuvre en trois parties dont dernière s'appellera *Satan*. Dans *Ténèbres* comme da la *Damnation de l'Artiste*, M. Iwan Gilkin se rév à nous comme un poète intellectuel, chez qui l'insp ration se double d'une force de volonté peu commu Comme les yeux des autres se fleurissent au spectac de la beauté et de la joie, les regards de M. Iw Gilkin sont invinciblement attirés par l'horreur de perversité et du vice. Mais cette attirance ne va sans de superbes retours vers l'Idéal insulté. Peut-ê même les natures les plus hautes et les plus nobl subissent-elles, mieux que les autres, la hantise mal et de la laideur. Quoi qu'il en soit, M. Iwan Gil a écrit sur ce thème d'admirables vers d'une arm éclatante et d'une perfection plastique qui devient ra aujourd hui. Nous aurons l'occasion de revenir sur s œuvre lors de l'apparition de *Satan*.

A l'horizon, pour paraître chez Lacomblez, trois vres de vers impatiemment attendus : de Maeterlinc *La Quenouille et la Besace ;* d'Albert Giraud, *Sous l Couronne ;* de Max Elskamp, *Salutations*, avec orn mentations d'Henry Van de Velde.

Je m'en tiendrai aujourd'hui à ces renseignements, espère, dans une prochaine lettre, vous donner d'intéressants détails sur le combat pour l'Art qui, ici mme ailleurs, est parfois mené de bien singulière çon.

Le Monument de Charles Baudelaire

— ONZIÈME

Liste de Souscription

POUR LE MONUMENT BAUDELAIRE

Listes précédentes.... 3455 50

SOUSCRIPTEURS BELGES (**L'Art Moderne**)

d'Hoffschmidt, conseiller à a Cour d'appel de Liège...	5 »	
vier Neujean, avocat à la Cour d'appel de Liège	5 »	
re Mali, à Verviers.....	5 »	
ctor Arnould, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles..	5 »	
rguery, avocat à Louvain.	5 »	
s, avocat a Malines et mem- re de la Chambre des re- résentants.....	5 »	
rnand Brouez, directeur de *Société nouvelle*.....	5 »	Total. 62 »
rène Demolder, de l'*Art Moderne*. Bruxelles.....	5 »	
n Gilkin, directeur de la *Jeune Belgique*.....	5 »	
ert Giraud, de la *Jeune Belgique*.....	5 »	
rthe Massin.....	5 »	
O. Roty, graveur en mé- ailles.....	5 »	
De Poortere, avocat à ruges.....	5 »	
rles Morice.....	20 »	
ire Fontainas.....	5 »	
mond Bouyer.....	5 »	
lique Albion	5 25	
e Ménard-Dorian.....	50 »	
ius Boutinon.....	2 »	
ger Marx.....	20 »	

Liste confiée à M. Aage Matthison-Hansen, à Copenhague

SOUSCRIPTEURS DANOIS

hûs Michaëlis, maître ès ts, auteur.....	10 »	
e Matthison-Hansen, li- aire, auteur.....	10 »	
nnes Jorgensen, journalis- auteur.....	10 »	
Madsen, artiste peintre, iteur.....	5 »	
hûs Claûssen, journaliste, iteur.....	10 »	Total. 78 »
Behrens, homme de let- es.....	10 »	
Horûp, auteur.....	10 »	
ar Madsen, journaliste, au- ur.....	7 »	
nyme « Pax ».....	3 »	
nyme O. W.....	3 »	

Total général.... 3702. 75

Le 7me Banquet de La Plume

Un fin sourire sur les lèvres, l'œil tant soit peu extatique, ému, tremblant ainsi qu'une jeune vierge sur qui pèsent les regards de toute une assemblée, le président du septième banquet, ce pur poète, cet homme délicieux, Stéphane Mallarmé, se lève, prend sa coupe, et d'une voix sonore, quoique mal assurée, dit l'exquis poème qui s'inscrit au fronton de cette revue. Aussitôt les mains des convives font retentir la salle de bravos retentissants : trois ovations successives soulignent d'affection sincère la gloire du maître, étonné, lui l'intransigeant esthéticien, de cette unanimité dans l'enthousiasme. Car toute la jeune poésie était là, heureuse de saluer l'un des siens et fière de réparer en cette seconde toutes les injustices, tous les sarcasmes supportés jadis par l'auteur de l'*Après-midi d'un Faune*.

Une autre ovation est faite au poète de *Sagesse*, Paul Verlaine, quand notre directeur annonce l'élection de Pauvre Lélian à la présidence du prochain banquet. Toute la jeunesse escortera Verlaine ce jour-là, il peut s'y attendre.

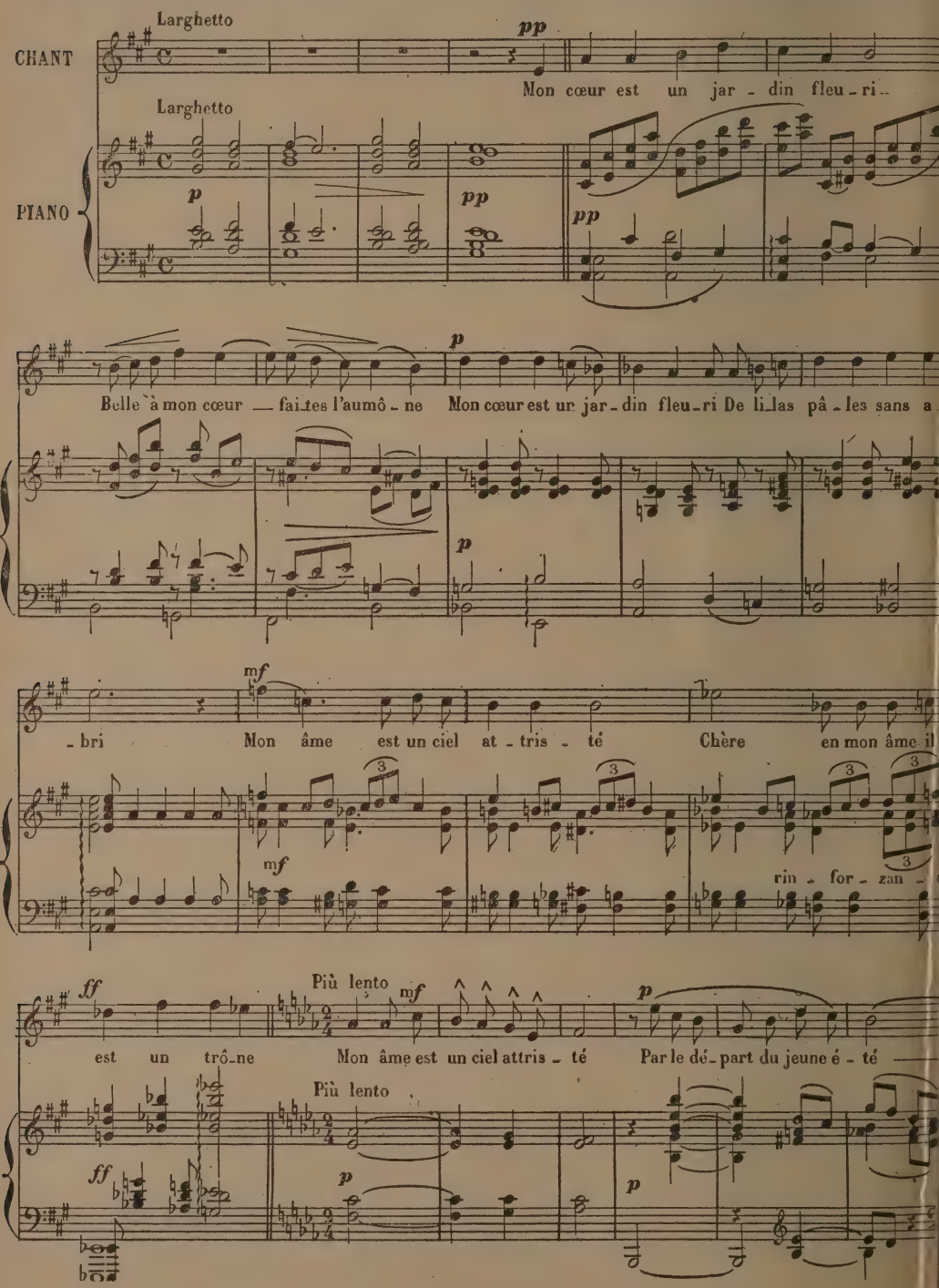
Voici quelques noms pris parmi l'assistance : Stéphane Mallarmé, président, Alidor Delzant et Théodore Duret, assesseurs, Georges Rodenbach, Paul Verlaine et Léon Deschamps, table d'honneur, Adrien Remacle, Louis Le Cardonnel, Edouard Dubus, Jules de Marthold, le statuaire Félix Charpentier, l'aquo-fortiste Henri Boutet, Albert Tournaire, Stuart Merrill, Adolphe Retté, Louis Dumur, Emile Goudeau, Jean Carrère, Emmanuel Signoret, Charles Frémine, Henri Mazel, directeur de l'*Ermitage*, Achille Delaroche, André Veidaux, Léon Durocher, Léon Denis, Y. Rambosson, Edouard Gravollet, Louis Miot, Léon Maillard, Th. Geslain, Marcel Bailliot, Léon Dequillebecq, J.-L. Croze, Baude de Maurceley, Henri Welsch, docteurs Renault et J. Le Bayon, Maurice Magnier, Hauton, Robert H. Sherard, correspondant du *Graphic*, Sophus Claussen, correspondant du *Politiken* (Danemark), Enrique Gomez Carrillo, José Tible Machado, Papus, Arthur Bernède, Alfred Cherié, directeur du *Moniteur des Arts*, Achille Segard, Tausserat, Gaston Chenet, Henri Strentz, Fernand Dubois, Léon Roussel, Pierre Coëffier, Paul Brulat, Paul Masson, André Ibels, Gustave Robert, Gorges Poulet, Robert Daniel, Clément Billard, Jean Raphanel, Roland de Marès, Saroléa, Charles Valter, Hippolyte Devillers, Valenzuela, Henri Maillard, Imbert, Maurice Pujo, directeur de l'*Art et la Vie*, Pierre Trimouillat et Charles Saunier, notre critique d'art

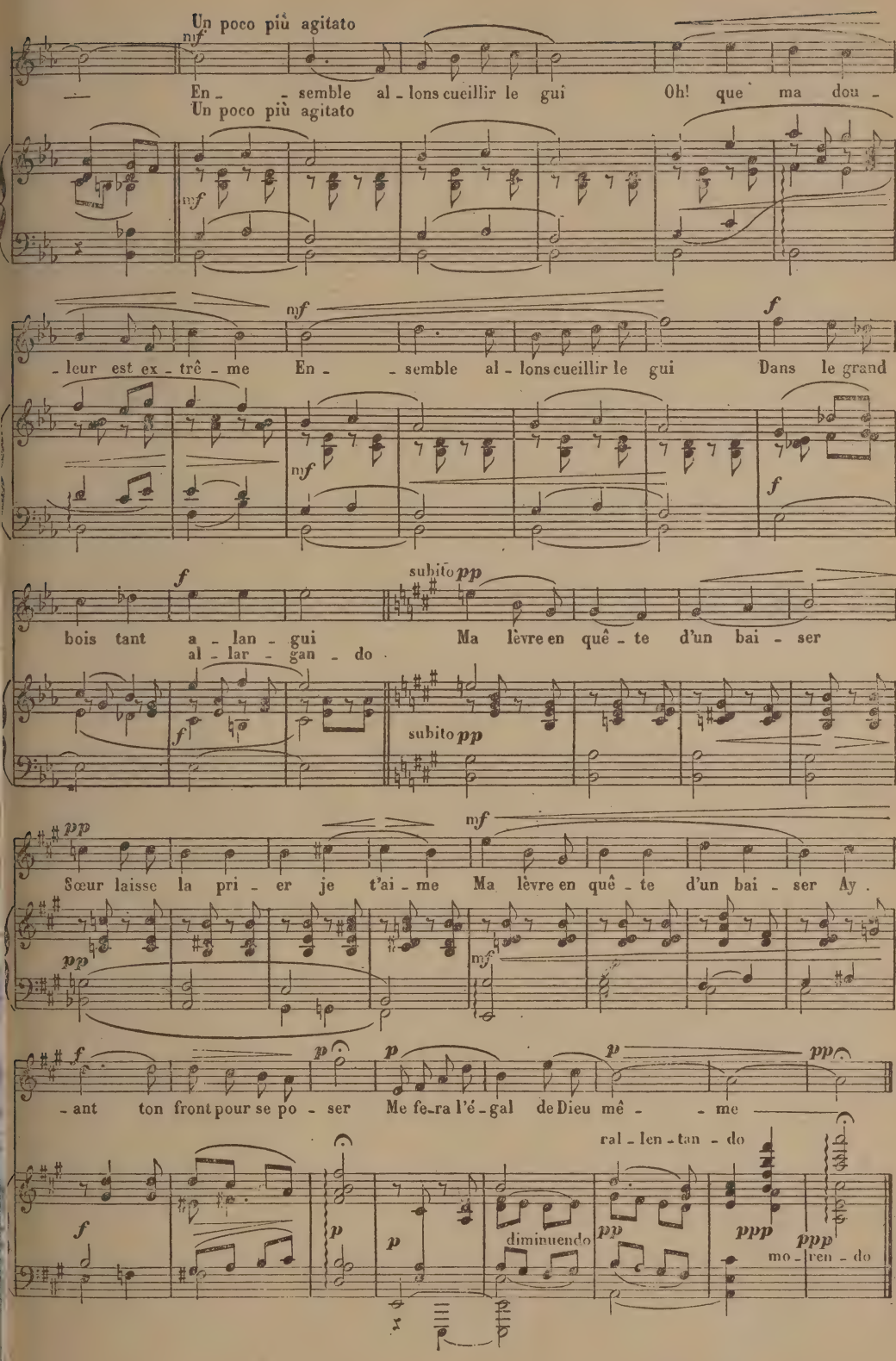
Voici le compte-rendu de la Soirée qui a suivi :

Adolphe Retté : *le Tombeau d'Edgard Poë* (Stéphane Mallarmé) : *les Enfants élus*. — Gravollet : *l'Après-midi d'un Faune* (S. Mallarmé). — Emmanuel Signoret : *Vers dorés pour Stéphane Mallarmé*. — Jean Carrère : *l'Ile heureuse*. — Yvanhoé Rambosson : *Lilia*. — Edouard Dubus : *Fable*. — Roland de Mares : *l'Innocence*. — Léon Denis : *l'Advenue*. — Louis Le Cardonnel : *A Stéphane Mallarmé*. — André Veidaux : *Prométhée*. — Léon Durocher : *Détournement poétique*. — Y. Rambosson : *Lassitude* (Stuart Merrill). — L. Dumur : *Cigarette russe*. — Le Cardonnel : *l'Hôpital* (S. Mallarmé). — Cazals : *les Bigornaux de la Rénovation*. — M. Bailliot : *Parodies du « Pèlerin passionné »*. — J. Canqueteau : *un Anglais aux Soirées de « La Plume »* ; *les dernières volontés de Sarcey* ; *le successeur de John Lemoine*, chansons. — Yvanof : *Je t'aimais bien*. — Jean Carrère : *Gaspar Hauser chante* ; *Colloque sentimental* (P. Verlaine). — E. Dubus : *les Ingénus* (P. Verlaine). — Cazals : *le rhum du Troubadour* ; *la Chanson de Moréas*. — E. Goudeau : *les Lamentations de la lumière*, poème — P. Trimouillat : *Lamentations présidentielles*. — Ch. Delacour : *Sonnets*. — J. Canqueteau : *l'Homme en blouse à la Comédie-Française* ; *le Blason de l'école romane*. — Hauton : *l'aimable guillotiné* monologue. — Cazals : *la nouvelle Héloïse*, chœur liturgi comique.

AUBADE MÉLANCOLIQUE

Poésie de LÉON DESCHAMPS. Musique de HENRI WELSCH




Un poco più agitato
mf
En - - semble al - lons cueillir le gui Oh! que ma dou -
Un poco più agitato
mf
- leur est ex - trê - me En - - semble al - lons cueillir le gui Dans le grand
mf
f
f
subito pp
bois tant a - lan - gui Ma lèvre en quê - te d'un bai - ser
al - lar - gan - do
f
subito pp
pp
mf
Sœur laisse la pri - er je t'ai - me Ma lèvre en quê - te d'un bai - ser Ay .
pp
mf
f
p
p
p
pp
- ant ton front pour se po - ser Me fera l'é - gal de Dieu mê - - me
ral - len - tan - do
f
p
p
diminuendo
pp
ppp
ppp
mo - ren - do

A travers la Presse

Rendant compte de je ne sais quel *Voyage dans la lune* ou autre féerie asphyxiante, M. Hector Pessard s'exprime ainsi dans le *Gaulois* :

Pour les imaginations inflammables, promptes aux incandescences, par trop troublées par ces rêves fleuris, les metteurs en scène ont composé un autre ballet non moins merveilleux, mais de température plus *aus rale*. Au milieu des glaciers éternels, frileusement enfouis sous l'ouate des flocons de vapeurs congelées...

Oserai-je rappeler à M. Hector Pessard que l'Auster est un vent du sud, plutôt chaud, et lui demander s'il n'aurait pas voulu dire par hasard : boréale ? Car sa manière dithyrambique et généralement veuve d'ironie nous interdit par malheur de supposer qu'il ait usé du trope dénommé : antiphrase.

***

Nous lisons dans la *Nation* :

M. Ibels expose... des saltimbanques leveurs de *pieds*.

Voilà qui ne doit pas peser lourd. Mais j'y songe. Ces banquistes appartiennent peut-être à la haute banque. A vous, Arton.

***

Notre ami le *Masque de fer*, dans sa hâte d'informations, s'expose parfois à confondre entre eux les grands dignitaires du premier empire :

La marquise de Talleyrand-Périgord est morte hier... Sa mère était la veuve en premières noces du *général* Augereau, *duc de Dantzig*.

Les historiens ne nous avaient révélé jusqu'ici en fait de duc de Dantzig que le maréchal Lefèvre. Quant à Augereau, qui était d'ailleurs, lui aussi, maréchal, c'est à Castiglione que gisait son duché.

***

Le solécisme, voilà l'ennemi... le nôtre du moins. C'est à ce titre que nous nous permettrons d'écarter en passant deux pierres « baroques » que M. Louis Denise, ébloui sans doute par les magnificences de son écrin, a eu l'imprudence d'admettre dans sa *Merveilleuse doxologie du lapidaire* (*Mercure de France*, février 1893, p. 147) :

Ainsi, aux *massifs* parois des cathédrales pleines de si*poigne* lence et de ténèbres...

Plus loin :

...peut-être aussi avec la maladresse de la haine qui nous de l'encre noire.

Il est vrai que, p. 181 de la même revue, M. Trois-Etoiles conjugue « poindre » de la même façon :

Pour celui qu'une idée trop désagréable *poignerait*...

Voyons, décidément, faut-il admettre dans nos dictionnaires un verbe : « poigner » remplacant « poindre » immortalisé pourtant par le proverbe : « Oignez vilain, il vous poindra » ?

***

Ce fut une grande perte pour nous que celle d'Albert Wolff, du *Figaro*. Heureusement M. Henry Fouquier qui lui succède s'applique de temps à autre à nous le rappeler :

Il est question de je ne sais quelle morale joyeuse à tirer du *Commandant Laripète*. Je n'en vois qu'une à tirer : c'est qu'on ne fait pas une pièce sans sujet, et que là où il n'y a rien, *l'esprit perd ses droits, comme on disait des rois de France*

Je doute que jamais radical à tous crins se soit montré plus irrespectueux envers l'ensemble de notre ancienne monarchie. Sans doute elle a compté un fou, Charles VI ; un imbécile, Charles le Simple ; un autre atteint du délire des grandeurs, Louis XIV ; plus, de ou trois goîtreux comme Louis XIII. Mais de là à généraliser avec tant de désinvolture et à faire de ce disette cérébrale un apanage héréditaire, il y a pas... de clerc.

***

Je plains ceux qui ne lisent pas assidûment *la Rei de l'Or*, feuilleton du *Petit Journal* ; ils n'auront savourer dans sa fraîcheur cette phrase que fit jai de son cerveau, le 15 janvier 1893, le puissant roma cier Paul d'Aigremont :

A son impassibilité de marbre, on eût dit que Virgi parlait dans une langue qui lui était complètement étr gère.

Si vous espérez que je vais me hasarder à comm ter un tel chef d'œuvre, vous me connaissez peu.

***

Tout au plus me risquerai-je à agrémenter d'un mide point d'exclamation l'alinéa suivant que j'extr à votre intention du *Corso rouge*, grand roman iné que M. Pierre Sales (et unique, de son espèce) déb par tranches aux lecteurs du *Petit Parisien* (15 j vier 1893).

— Mais c'est un peu comme votre fils, madame, ripo Derbuckow à la comtesse de Saint-Ermond. Il est certai ment Espagnol par ses traits, ses yeux, la finesse de taille ; et je ne sais pas de Parisien plus léger, plus éléga plus — comme on dit aujourd'hui — plus... fin-de-siècle.

Et Derbuckow éclata de rire, *étonné lui-même d'emp yer des expressions si raffinées*.

Sois tranquille, nous partageons ton étonneme Derbuckow.

***

Dans son *Paradoxe sur la poésie* publié par le *M cure de France* en janvier 1893, M Adolphe Re renvoie en note, p. 17, au bel article de M. Ch. Her Hirsch, paru dans le même recueil en octobre 18 Or M. Retté date son article du 28 *septembre* 18 Les poètes sont des voyants, d'accord ; mais évoq avec une telle précision les futurs contingents, c frise vraiment le somnambulisme lucide.

***

Pour terminer dignement, octroyons la parole *Temps* vénérable :

Nous avons annoncé, il y a quelques jours d'après *Saint-James Gazette* qu'un négociant de Liverpool a offert à la reine Victoria une magnifique autruche pro nant de chez Samory. Voici au sujet de ce précieux volat quelques renseignements qui semblent prouver que le g vernement anglais pratique à l'égard des marchands d'ar de Sierra-Leone, la politique de ce *quadrupède*.

Peut-on solenniser la gaffe avec plus de majesté cette autruche flatteus ment qualifiée de quadrupè cela ne te fait-il pas l'effet, ô Willy, d'un cygne Temps ?

TRISSOTIN.

(A suivre)

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Anonnay. — Typ. et lith. J. ROYER

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 93. 1er Mars 1893.

THÉOPHRASTE RENAUDOT

(1586-1653)

Histoire d'une Statue

J'ai voué un culte ardent, passionné, à celui que je considère comme le plus grand philantrope du XVIIe siècle, à mon compatriote itevin, Théophraste enaudot, le premier urnaliste. Et puisque *Plume* m'y convie, ici l'histoire de mon thousiasme.

C'était en 1882, je nais d'être reçu in- ne des hôpitaux ; je e rendais à Loudun, tournée de famille, ès d'un mien parent, decin comme le Ga- ier, archéologue à heures et qui tra- illait alors à une his- re du Loudunais que mort l'empêcha de miner.

« Mon ami, me dit- je suis fort souffrant ; mis de côté, pour us, quelques vieux moires que mes for- , je le crains, ne me mettront pas d'uti- r. Ils ont trait à de nos compatriotes lèrement méconnu : fut un grand génie nfaisant qui mourut lheureux et calom- , double titre à no- reconnaissance. Il pelait Théophraste audot : travaillez à r d'un oubli immé- une mémoire que rêve eût été de dre impérissable. »

De retour à Paris, découvrant dans les *Com- taires manuscrits* des doyens de la vieille ulté de médecine une mine inexplorée, je lus de compléter ce que les précieux papiers pprenaient sur notre vieil ancêtre.

t ce fut tout de suite de l'enthousiasme : Re- dot le Gazetier, le médecin des pauvres, m'ap-

Statue bronze de Th. RENAUDOT

PAR ALFRED BOUCHER

Cliché d'après une épreuve communiquée par la maison Leblanc (Barbedienne)

paraissait entouré de la grande auréole du génie malheureux.

Génial il le fut celui qui pour soulager la misère publique, créa d'un bond la *Publicité commerciale* par son *Bureau d'Adresse* et fonda en France les *Monts-de-Piété* où tout était gratuit pour les déshérités de la fortune. Charitable, on ne le niera pas, lui dont la maxime tout évangélique était : « Prêtez sans rien espérer. » Philantrope, ce médecin à clientèle uniquement composée de misérables accourant en foule à ses *Consultations charitables* qui fonctionnent aujourd'hui dans tous nos hôpitaux et qui, aidé des docteurs des Facultés provinciales, allait assister dans leur taudis les malades que repoussait l'Hôtel-Dieu insuffisant, créant et organisant ainsi, d'une façon merveilleusement pratique, l'*Assistance publique à domicile*.

Et gratuitement aussi étaient distribués les médicaments du corps: le quinquina, l'opium, l'antimoine, les remèdes chimiques dont il avait appris l'usage à la Faculté de Montpellier, ce qui devait le brouiller avec la Faculté de Paris tout entière à la saignée et aux purgatifs, suivant les principes que Molière allait bientôt immortaliser par le ridicule.

« Prêtez sans rien espérer », prêchait-il ; et il ajoutait de sa voix d'apôtre : « Il faut que dans un Etat les riches aydent aux pauvres son harmonie cessant lorsqu'il y a partie d'enflée outre mesure, les autres demeurant atrophiées. »

A côté des remèdes du corps ceux de l'esprit : Renaudot voulut, au fatras de racontars erronés dont se repaissait alors la curiosité publique, substituer la réalité des faits. Du même coup, il créait *la Gazette*, notre premier journal, sans se laisser intimider par les criailleries des colpor-

teurs de fausses nouvelles dont il ruinait l'industrie.

Et ses « innocentes inventions », comme il les appelait dans sa modestie, il les coulait en bronze. Ce qui est le propre du génie, c'est d'emblée, d'intuition, de créer ce qui demeure l'éternelle vérité dans le domaine du pratique ou de l'immatériel.

Je lisais hier — et je donnerai la citation si on le désire — que Renaudot, « le bonhomme Renaudot » ne soupçonnait nullement la haute portée de ses créations, qu'il faisait du journalisme un passe-temps et rien de plus, que son esprit se fût certainement refusé à connaître la valeur de l'arme qu'il avait forgée.

Que d'inepties dans cette ignorance ! et combien Renaudot n'est-il pas encore méconnu ou inconnu ?

Ne prophétisait-il pas vrai en disant le journal impérissable, lorsqu'il écrivait : « Cependant que le *temps* et, si je ne me trompe, la comparaison des autres écrits de cette nature, me vont servir d'apologie. »

Et un an plus tard, en janvier 1633, il ajoutait : « Les suffrages de la voix publique m'espargnent désormais de répondre aux objections auxquelles l'introduction que j'ay faite en France des *Gazettes* donnoit lieu lorsqu'elle estoit encore nouvelle. Car maintenant la chose en est venüe à ce point qu'au lieu de satisfaire à ceux à qui l'expérience n'en auroit peu faire avoüer l'utilité on ne les menaceroit rien moins que des Petites-Maisons. » Dirait-on plus et mieux aujourd hui !

Quant à la puissance du journalisme, supposera-t-on encore qu'il l'ignorait celui qui écrivait : « Seulement feray-je en ce lieu deux prières, l'une aux Princes et aux Estats estranges de ne perdre point inutilement le temps à vouloir fermer le passage à mes *Nouvelles*, veü que c'est une marchandise dont le commerce ne s'est jamais peu deffendre et qui *tient cela de la nature des torrents qu'il se grossit par la résistance.* »

..... Et voilà ce que j'appris et écrivis sur Renaudot dans un livre qui, à l'inverse de ses Gazettes, passa tout à fait inaperçu. Dans un livre où je suivrais pas à pas la vie de mon héros, admirant d'enthousiasme et son génie et sa charité ; épousant ses querelles, m'indignant devant la calomnie, pleurant sur le sort d'un homme qui, drapé dans sa fierté, après avoir tiré tant de malheureux de la misère, mourait « gueux comme un peintre », suivant l'expression d'un de ses plus terribles ennemis.

A ce moment, combien étions-nous à connaître et à aimer Renaudot ? Mon cher maître, Jules Claretie, dont le grand cœur ne peut souffrir l'injustice, me faisait cependant entrevoir la possibilité d'une réparation ! Combien de fois, sous les grands arbres de la Salpêtrière, n'avons-nous pas devisé ensemble sur le vieux Gazetier et sur les moyens de tirer sa mémoire d'un injustifiable oubli.

Que faire pour secouer l'indifférence générale ? Je retournai à Loudun, mais mon parent n'était plus là pour appuyer de son autorité notre œuvre commune.

A cette époque, les Loudunais ignoraient presque tous le nom même du grand philantrope qui, par sa naissance, illustra leur cité. Aussi m projet de faire une conférence, d'organiser u souscription fut-il accueilli avec la plus parfa indifférence. Et puis il y avait les questions personnalité. Partout je recevais le même a cueil : « On s'intéresserait à mon entreprise M. Un tel voulait bien faire partie du comité. ou si M. Tel autre en était exclu. » C'était enc une grâce qu'on me faisait. Renaudot, le gra lutteur, servait de prétexte à ces intrigues petites villes, peuples de *cercles* où tous les so de 8 heures à 10 heures — pas plus tard — bouleverse la carte de l'Europe ou les vieux pa à tête de clous de la rue de la Poulaillerie Loudunois.

Enfin l'opinion publique à laquelle je venais tâter le pouls, finit, après bien des recherches des tergiversations, par me désigner un présid du comité dont j'avais réuni quelques élémen C'était M. le Maire.

« Vous obtiendrez ainsi, me dit-on, une plac commémorative, posée avec accompagnement la fanfare municipale, sur la maison de Ren dot, que rien, de même que l'emplacement s'éleva le bûcher d'Urbain Grandier ne désig au regard du passant. Ce sera toujours cela gagné. »

Faute de grives on mange des merles. J'adr sai donc à M. le Maire, avec mon livre, lettre suppliante.... et j'attends encore sa répon

Ceci se passait en 1884.

Ma campagne en faveur de Renaudot n'av pas été toutefois inutile : elle m'avait val Loudun quelques amis dévoués qui continuèr à lutter dans l'espoir de jours meilleurs.

De retour à Paris, bien qu'absorbé par des t vaux d'ordre tout différent, je poursuivis ma p pagande, écrivant, organisant des conféren loué par les uns, dénigré par les autres, en bu aux libelles diffamatoires d'un vieillard hargn qui, pour avoir écrit en sa jeunesse que Renau avait créé la Gazette pour amuser ses malade considérait le fondateur des consultations ch tables comme son bien propre. Il m'en vou mortellement de ne pas lui avoir communi les documents inédits que j'avais publiés et q n'avait pas su découvrir. Comme je ne pou décemment lui demander raison de sa calom sénile, ce fut un autre qui, pour avoir ré ses insultes, reçut la visite de deux de mes a Voilà où mène la littérature !

Je n'en poursuivis qu'avec plus d'ardeur l'œu que j'avais entreprise ne m'inquiétant plus criailleries inoffensives d'un certain nombre gratte-papiers de province, à la souple éch qui, comme le rat de La Fontaine, se croya devenus savants pour avoir rongé quelques j chemins. A tous ces personnages je répon avec Renaudot : « Je me persuade qu'un nom de petits avortons d'esprit à peine capables d' seule chose, jugeant des autres par eux-mêm blasmeront la diversité de mes emplois voyant q mes veilles et l'habitude que j'ay prise dès n enfance à l'assiduité du travail, me donnent a de temps pour exercer ma profession de méd avec honneur et au contentement de ceux m'employent. »

Mais toutes ces polémiques ne me conduisaient uère à la réalisation du rêve que je caressais élever à Renaudot le monument qu'il méritait tant de titres.

C'est alors que je fis connaissance d'Alfred oucher, l'auteur de *la Terre*, le sculpteur aussi rand par le cœur que par le talent. Au sortir une de mes conférences, il vint à moi. Je fais statue, me dit-il. — Mais, et l'argent... — yez confiance, vous verrez que le plâtre ne tar- ra pas à se convertir en bronze...

Et il disait vrai; mais nous n'étions pas au bout nos peines.

Me voici de nouveau en campagne. Des amis évoués du premier jour qui depuis près de dix ns luttaient avec moi pour doter Loudun de la atue de son fils immortel, organisent un comité cal, alors que Jules Claretie veut bien accepter présidence du comité parisien qui leur viendra aide. Georges Montorgueil, toujours à l'affût ce qui est noble et grand, écrit dans l'*Eclair*, ie Maurice Denêcheau, un poitevin, met à notre ntière disposition, un de ces articles chauds et brants dont il est coutumier. Et comme par iracle la Presse tout entière s'émeut et s'indi- ne qu'on ait laissé si longtemps dans l'oubli la émoire du Père du journalisme.

Et chose plus extraordinaire encore, les sous- iptions affluent. Nous songeons déjà à l'empla- ment où s'élèvera, à Loudun, la statue de Re- udot, quand.... ô comble de l'ironie, nous prenons que M. le Maire refuse même d'entrer pourparlers avec nos amis du comité local, tteurs de la première heure qui, par notre in- rmédiaire, offraient à la municipalité une atue d'Alfred Boucher, fondue par Barbe- enne!

Et le prétexte, c'est qu'ils étaient, en style par- mentaire, « *des* GENS *sans mandat.* » Compren- a qui le voudra; la délibération existe! Cela e rappelle les Pharisiens de l'Ecole de médecine i, au XVII^e siècle, faisaient fermer les *Consul- tions charitables* de Renaudot, sous prétexte e sa charité était *illégitime*.

C'est alors que nous nous souvenons enfin, ec Jules Claretie, avec Alphonse Humbert, ec tout le comité parisien composé des plus ustres représentants de la Presse sans distinc- n de partis, et de la médecine sans choix d'o- nion, que si Renaudot est né à Loudun, il est nu tout jeune à Paris, y a créé ses « *innocentes ventions* », y a fait souche, y est mort enterré il fût dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Renaudot n'appartient plus à Loudun, la ance tout entière a bénéficié de son génie et sa charité; la capitale le revendique comme des siens, et c'est sur l'emplacement de la de la Calandre, près du Palais de Justice, dans son *Bureau d'adresse*, il imprimait lui- me ses Gazettes, consultait les malheureux et dait un enseignement libre et expérimental e s'élèvera sa statue.

Le Conseil municipal de la grande ville, à l'in- rse de celui de Loudun, n'a vu en nous que s mandataires de la charité et de la reconnais- nce; non seulement à première demande il us a accordé l'emplacement désiré, mais encore il a voulu contribuer de ses deniers à rendre en- core plus grandiose notre manifestation. Partout, à Paris, à Montpellier où Renaudot prit ses gra- des, dans les villes grandes et petites, nous avons trouvé bienveillance et argent comptant. Grâce à toutes ces bonnes volontés réunies, Théophraste Renaudot, le Poitevin, aura, au premier beau jour, rue de Lutèce, ses traits immortalisés par un sculpteur dont le ciseau était digne de rendre palpable pour la postérité, une aussi grande figure que celle du fondateur du *Journalisme* et du créateur des *Consultations charitables* pour les pauvres malades.

GILLES DE LA TOURETTE,

LE PIGEONNIER

Au dessus de la niche en forme de maison
Où le chien dort, pelotonné, mais prêt aux luttes,
Au dessus des lapins tapis dans leurs cahuttes,
Et des moutons naïfs parqués dans leur prison,

Au dessus du logis de maître et du grenier
Qui s'étend sur l'étable épaisse où le bœuf rêve,
En un isolement mystérieux s'élève,
Droite dans sa rondeur, la tour du pigeonnier.

Elle a ce petit air vieillot qui nous séduit
Des estampes et des vignettes romantiques ;
Les classiques aimaient les temples, les portiques ;
Mais pour nous, o Jadis ! une tour dans la nuit !

Une tour qui surgit avec sa majesté,
Ce pendant que la lune ample et mélancolique
Lui jette un reflet cru de sa pâleur tragique
Ou la vêt mollement d'un réseau de clarté.

Le pigeonnier, pensif et blanc comme un ancien,
Fait songer aux amants des époques naïves ;
Il domine baigné de lueurs primitives
La prison des brebis et la maison du chien.

La brebis est bien douce et le chien presque humain
Porte sous son poil rude un cœur de camarade,
Mais les pigeons, dans leur éternelle accolade,
Représentent l'amour sûr de son lendemain.

Ils ont donc un logis fait comme on n'en fait plus,
Car leurs fidélités tiennent de la légende ;
Et leurs becs s'arrêtant de piquer la provende
Se donnent tout un tas de baisers superflus.

La nuit, le pigeonnier murmure ; et le passant
Solitaire y surprend un bruit de douce plainte :
Les couples assoupis échangent mainte et mainte
Caresse en la tiédeur d'un rêve roucoulant.

Quand le jour dans la ferme a sonné les labeurs,
Les bœufs s'en vont toujours voués aux sacrifices ;
Le coq, rude ouvrier d'amour et haut sur cuisses,
S'érige et va multipliant ses courts bonheurs.

Alors, les doux pigeons tournent, le col changeant,
La queue en éventail et la tête huppée ;
Et parfois, comme un rien exquis, l'aile frappée
D'un peu de gris teintant leur vêtement d'argent.

Loin des bœufs sans ferveur et des cogs trépidants,
Ils tournent deux par deux et s'abattent sur l'aire,
Toujours se becquetant et du cher à la chère
Et de la même au même, à tout jamais ardents.

O Femme, si tu sens qu'un désir indistinct
Met la fièvre à tes nerfs et fait trembler ton âme,
Invoque les autels et ton devoir, o Femme,
Pour te tenir à la hauteur de cet instinct !

Car ils épuiseront ensemble un seul amour ;
En leurs vieux jours ainsi qu'en leurs jeunes semaines,
Ils vivront au dessus des trahisons humaines,
Dans la pleine lumière au sommet de leur tour.

PAUL MARROT.

LES POÈTES CONTEMPORAINS

DU POITOU

Mélange de conviction ardente et de bonhomie narquoise, l'esprit poitevin n'est pas très enclin à la poésie ; la Bretagne, avec ses landes brumeuses, ses grèves frangées par l'écume du flot, la Provence ensoleillée où les enfants balbutient le vieil idiome des troubadours, sont assurément pour les poètes de plus fortes ou plus suaves inspiratrices. Les trois départements de l'ancienne province du Poitou n'ont jamais manqué, toutefois, et ne manquent pas aujourd'hui de rimeurs sincères qui se souviennent du plus illustre de leurs ancêtres, du Fontenaisien Nicolas Rapin ; les admirables harangues de M. de Kyon et du docteur Roze, que Rapin inséra dans la *Satire Menippée*, sont moins éloignées qu'on ne pourrait croire des pamphlets royalistes de Crétineau-Joly, qui écrivit aussi en vers un drame de *Charette* et de l'œuvre poétique si vibrante, toute inspirée par *Dieu et le roi*, de M. Emile Grimaud ; d'autre part les *Plaisirs du gentilhomme champêtre*, cette pièce d'allure gauloise, franche et fine, du même Rapin, est comme la source où viennent se retremper les poètes bons vivants nés en Poitou de nos jours, les Numa d'Angély et les Adrien Dézamy, les Gustave Boisson et les Auguste Barrau.

Ce dernier nom m'avertit toutefois du danger des classifications. Si M. A. Barrau aime la nature et le foyer vendéens, il pousse aussi le culte de la forme jusqu'à la subtilité ; dans le choix de l'épithète rare il dépasse Baudelaire et va jusqu'à M. Mallarmé. Nous voilà bien loin de Rapin. M. Edme Paz fréquente aussi chez les décadents. Mais nous rentrons dans la vraie veine gauloise, mélange du vieil esprit satirique et du réalisme moderne avec l'auteur trop peu connu des *Pieds dans le plat* et des *Reflets*, M. Aristide Rochefort, et avec les deux chansonniers de *la Plume*, petits cousins de ce Rabelais qui laissa tant de souvenirs à Fontenay-le-Comte, Joseph Canqueteau, Marcel Bailliot.

La chanson frise la satire, et l'humeur satirique, innée chez les paysans vendéens, qui faisaient en pleine grande guerre un *pont neuf* sur l'air de *Malbrough*, de la retraite du général Marcé au Pont-Charrault, se retrouve jusque dans les sacristies et les presbytères. Beaucoup de prêtres poitevins versifient agréablement, spirituellement et font des épigrammes dans les marges de leurs missels.

Le plus renommé de ces rimeurs en soutane était le curé de Sainte-Foi, l'abbé Lamontagne, mort l'année dernière. Son *Recueil de fables, odes et sonnets*, n'est guère pénétré de l'esprit évangélique, de l'esprit de douceur et de pardon, car il fustige avec une rare virulence les ennemis politiques de l'auteur. Il y avait chez un prêtre un certain courage à braver ainsi les puissants du jour, mais le meilleur abbé Lamontagne est dans des fables moins caustiques où les types d'animaux consacrés par La Fontaine deviennent très plaisamment l'*âne réformateur*, *le loup se présentant au suffrage des moutons*, *le lion renonçant au pouvoir absolu* et se faisant monarque constitutionnel. Voici l'une des plus courtes de ces fables ; je la choisis aussi pour sa modération relative :

Le Ciron et la Fourmi

Un naturaliste en voyage
A l'ombre d'un épais feuillage,
Certain jour s'étant endormi,
Avait laissé tomber son microscope à terre.
Or par hasard une fourmi
Vint appliquer son œil au verre ;
Vous imaginez sa terreur
A l'aspect d'une affreuse bête,
Dont le corps velu des pattes à la tête,
Inspirait à la fois l'épouvante et l'horreur.
La pauvrette était près de tomber en syncope,
Quand le maître du microscope
Jeta sur le gazon le terrible animal
Devant qui la fourmi naguère
Avait failli se trouver mal.
Ce monstre, ce foudre de guerre
Etait... quoi ? (bien longtemps les fourmis en riront) ..
Un ciron !
Ainsi dans notre temps tel avocat sans cause
Qui, je ne sais comment au pouvoir parvenu,
Par un effet d'optique au vulgaire en impose,
N'est plus rien ou fort peu de chose
Sitôt qu'on le voit à l'œil nu.

Malgré ses ardentes hyperboles, l'abbé Lamontagne est un disciple de La Fontaine et de son maître Horace. Un autre prêtre, genevois d'origine et même descendant de son illustre homonyme, mais né dans les Deux-Sèvres et curé d'une paroisse de Vendée, l'abbé Jean-Jacques Rousseau a parfois dans des vers où il se compare à *un fer sur l'enclume*, des accents juvénalesques. Voici pourtant en quels termes, pleins de grâce et de bonhomie, il réplique à un de ses confrères (ce sont les deux quatrains d'un sonnet inédit) :

Soit ! mon vers sautillant c'est la bergeronnette
Et ma musique chante un gai cri de pinson !
Toi, ta prose gazouille et sourit claire et nette
Et l'esprit y fleurit comme rose au buisson !

On dirait un lutin espiègle mais honnête
Blotti mais l'œil au guet, derrière chaque son :
Mots heureux, gais, fazzis cliquetis de sonnette,
Un français délicat, distingué... bon garçon.

Le confrère auquel s'adressent ces jolies choses
t l'abbé Chatry, curé de Saint-Mesmin, qui a
issé vagabonder sa muse sur les *Cloches de*
aint-Fulgent et le *Lac vendéen*. Et j'en pourrais
ommer vingt autres de ces bons curés ou de
urs vicaires, qui plus ou moins ont traversé le
etit séminaire de Montmorillon, et dont les
ers de jeunesse ont paru dans un gros recueil
dité à Poitiers, *la Ruche poétique*, de M. Moreau.
A ces croyants de profession, il faut rattacher
n laïque, M. Emile Grimaud. Depuis quarante
ns qu'il tient vaillamment la plume, le poète de
uçon est resté fidèle à cette devise, titre d'un
eses nombreux livres : *Dieu et le Roi*. On
eut critiquer, mais on doit honorer ce talent
nobli par un caractère. M. Grimaud a para-
hrasé en beaux vers l'*Histoire de la Vendée mi-*
t i e, du vibrant prosateur et médiocre poète
rétineau-Joly, quand, plus attristé que Brizeux,
se donne le nom de « dernier Vendéen », c'est
ernier Vendéen de la grande guerre qu'il
eut dire. Il semble, en effet, avoir vécu au
ein de cette lutte de géants. Son Plutarque, à
ui, est plein des figures des jeunes héros du
ocage, et une place y est réservée près du *Saint*
e l'Anjou, au républicain Hanandine le *Ré-*
ulus nantais. Adorant son pays autant que
es fiers compatriotes, Emile Grimaud poussait,
ès 1858, ce cri qu'il a maintes fois répété :

A la Vendée

terre de Vendée ! ô terre dont la gloire
st à jamais gravée aux fastes de l'histoire,
ne redis ton nom qu'en tressaillant d'amour !
'est-ce pas dans ton sein que j'ai reçu le jour ?
t'aime comme un fils, ô ma mère chérie,
près la France, ô douce et vaillante patrie !
ous pour qui ce grand nom est un tourment cruel,
endéens ! parcourez ce pays immortel,
ivez de l'Océan les détours sur la plage,
lez perdre vos pas aux sentiers du Bocage,
herchez la solitude et cherchez les hameaux,
s sommets des vallons et les bords des ruisseaux,
si votre âme est froide et n'est jamais émue,
si vous ne sentez rien en vous qui remue....
vous plains, je vous plains, cœurs trois fois malheureux,
eurs où ne vibrent plus les instincts généreux ! (1)

Le défaut de place m'empêche d'interroger ici
ux des amis politiques de M. Grimaud, le dé-
ité de la Vendée, M. Paul Bourgeois, auteur
une tragédie, *Descente de M. Thiers aux enfers*
n cinq actes *et plus*, comme il le dit plaisam-
ent), et l'impeccable critique de Victor Hugo,
ête par accident dans une épître à ce même
ugo, M. Edmond Biré.
M. Numa d'Angély a été mêlé, nous dit-on,
x luttes des partis. Mais ses vers n'en gardent
lle trace. Les *Cent petites toiles champêtres*
'il a publiées chez Lemerre sont comme la sui-
nte, d'un dessin très pur et d'un coloris très
.

L'Escarpolette

chaleur a chassé les dames du salon,
Et lasse de causer broderie et voilette,
L'une d'elles, charmante en robe de linon,
Propose d'aller faire un tour d'escarpolette,
Et sitôt dit, on va ! la charmille est discrète
Et bien close au soleil ! il y fait frais et bon.
Chaque belle à son tour s'assied sur la planchette,
Puis par degrés s'élance avec plus d'abandon.
Lors c'est plaisir de voir monter les jupes blanches,
Les petits pieds furtifs s'en vont battre les branches,
Et jusque dans les nids troubler l'oiseau qui dort,
Et l'on entend monter sous la haute feuillée,
Les cris charmants et doux d'une femme effrayée
Qui même en ayant peur vous dit : plus haut encor !

Ces quatorze vers ne seraient pas déplacés parmi les sonnets que les salons annuels inspiraient à Adrien Dézamy. Ce bon poète est mort en 1891, ayant négligé de réunir en volumes les sonnets, délicates et expressives traductions de tableaux, qu'il publiait chaque printemps dans tous les journaux. Les curieux rechercheront ses deux ou trois plaquettes. Nous avons retrouvé dans l'une d'elles une poésie qui est une infidélité à son cher sonnet, mais qui a le charme naïf des rondes populaires de son pays natal :

La Chanson de ma Mie

Ma mie a fait une chanson,
Une chanson si douce
Que pour l'ouïr le gai pinson
Quitte son nid de mousse.
Le rossignol la veut conter
A la lune endormie...
Mais seul mon cœur peut répéter
La chanson de ma mie.

C'est le signal du rendez-vous,
Voilà pourquoi je l'aime ;
Tous les galants en sont jaloux,
J'en suis jaloux moi-même.
Le merle noir la veut conter
A la grive endormie....
Mais seul mon cœur peut répéter
La chanson de ma mie.

Ce tout mignon refrain d'amour
Point ne dois vous le dire ;
Sachez pourtant que nuit et jour,
J'en rêve avec délire.
Le papillon la veut conter
A la rose endormie....
Mais seul mon cœur peut répéter
La chanson de ma mie.

On glanera aussi des souvenirs de Vendée dans deux volumes de poésies publiés, à dix ans de distance, par M. Gustave Boisson. Dans l'intervalle l'auteur, qui est receveur des postes et télégraphes à Dinan, a payé son tribut à la Bretagne par un recueil de *Poèmes bretons*, imité, du *Barzaz-Breiz*. Son premier livre, tout à fait digne par son allure cavalière, du titre « Sans façon », nous promène de la Vendée à Paris, du marais de Moricq à la forêt de Saint-Germain. J'y cueille un sonnet réaliste « Vieille histoire » :

C'est dans un taudis sale, triste et nu,
La femme a trente ans, le jeune homme seize.
Il est fort timide et fort mal à l'aise.
Lorsqu'elle a dit : « Viens ! » dam ! il est venu.

Venu, mais pourquoi ? Le pauvre ingénu
Reste là collé sur l'unique chaise.
Ce n'est pas que la fille lui déplaise,
Mais on a toujours peur de l'inconnu.

Et puis à seize ans on garde dans l'âme
Un certain respect naïf de la femme,
Un simple regard donne des frissons ;

Un bras nu suffit à causer des rages...

---

(1) La Vendée républicaine — *patriote* comme l'appelle Chassin, son dernier historien — attend son poète. On peut donner ce titre à M. B. Moreau, « avocat à *Napo-*
» (sic), auteur des *Georgiques vendéennes* et d'un médiocre poème en douze chants, *la Vendée* (1861).

Alors elle dit : « Pas tant de façons !
« Et fais-moi subir les derniers outrages. »

Nous voilà loin des fraîches *Fleurs de Vendée*, de M. Emile Grimaud, ou des chastes *Vendéennes*, de Alfred Giraud, que j'aurais dû déjà mentionner. Mais puisque nous tenons le réalisme vendéen, ne lâchons pas un huissier de Montaigu, M. Aristide Rochefort. M. A. Moreau, qui publie dans le journal l'*Echo de la Vendée* de petites biographies des *Poètes vendéens*, caractérise ainsi les singuliers recueils de M. A. Rochefort, *les Pieds dans le Plat*, *Espoirs et Souvenirs*, *Reflets*. « Le philosophique y coudoie l'égrillard, le sentimental y fraye avec le badin et ce, sans à-coups, tout gentiment, tout naturellement. » Voici un éloge du parasite à la louange duquel le savant Heinsins avait déjà écrit un livret latin.

INFINIMENT PETIT

Poux verts qui mangez les rosiers,
Et qui sans travail, en rentiers,
Sur leurs tiges prenez vos aises,
Près à près, il est vrai, serrés,
Nicotinisés et soufrés,
Traqués ainsi que des punaises,
Poux verts qui mangez les rosiers,
Vous avez de risibles têtes,
Des chefs de gens bornés et bêtes,
L'êtes-vous tant en vérité ?
Vous, la poussière du feuillage,
Ne nous offrez-vous quelque image
De ce qui fut l'humanité ?...
Nous estimons que nul mystère
Pour vous n'est au ciel ni sur terre,
Et nous vous méprisons ; des poux !
Pourtant qui pourrait prouver comme
Un tel que nous sacrons grand homme,
Vermine, y voit plus clair que vous ?...

Sont-ce bien des *fleurs de Vendée* que les *Fleurs d'enfer* de M. Auguste Barrau ? Il les cueille parfois dans le *Bois de Pierre Levée*, mais c'est au sortir d'un mauvais rêve, au bord d'un étang « gangrené de lentilles »,

Et parmi tous ces bruits où son rêve s'affame
Rassent les puanteurs montantes des marais,
Et le vent qui revient, gonflé des souffles frais,
Y mêle des odeurs enivrantes de femme...

L'imitation de Baudelaire est manifeste dans ce livre déjà vieux d'une dizaine d'années ; les *Fleurs d'enfer* (un peu moins sataniques qu'elles n'en ont l'air) dérivent des *Fleurs du mal*. C'est la même recherche du frisson macabre, la même obsession des parfums. Disons-le bien haut : M. Auguste Barrau, qui habite une petite ville de Vendée, Challans, offre ce rare exemple d'un littérateur de province vivant par l'esprit à Paris ; dans sa *Vie artiste*, dans les vers, pages de prose, impressions de voyages qu'il a publiés depuis les *Fleurs d'enfer*, il garde et il exprime pour la forme la plus moderne, le même culte raffiné. Et c'est presque comme contraste avec tant de phrases ciselées, d'une subtilité un peu mièvre, que je cite ces vers pleins de souffle large et d'émotion, tirés de son premier recueil :

COMME L'AN PASSÉ

Sur l'immense métier qu'on nomme l'horizon,
Le soleil a tendu des fils d'or et de soie,
Pour former en tissus où le regard se noie
Les nuages coiffant chaque toit de maison.

Sous les baisers d'Avril la terre en pâmoison
Enfante chaque jour une nouvelle joie
Qui s'empare du cœur et gaîment le fourvoie
Dans les chemins fleuris où l'amour tient prison.

Tout comme l'an passé, le long des vertes sentes,
Au pied des buissons roux, les brises caressantes
Follement sèmeront un refrain ravisseur,

Et, pris du même mal ardent, des mêmes fièvres,
Les jeunes gens diront des mots pleins de douceur
Aux vierges qui n'auront que mensonges aux lèvres !

A combien de poètes devrais-je encore [illegible] hommage si la place ne m'était mesurée ! M. Edmond Thiaudière, de Poitiers, qui, ve[illegible] 1870, préludait à la politique par un volume [illegible] vers amoureux et sonores et qui, aujourd'hui s[illegible] tient à la prose ; à MM. Edme Paz, Edmond Ba[illegible] douin, dont les *Anémiées*, publiées par Kistemae[illegible] kers, sont d'un moderniste très épris de Verlaine ; M. Barrucand, aussi connu comme musicien q[illegible] comme auteur de plusieurs livrets de poésies d'[illegible] tour très artistique ; à Mme Eugénie Pelletier [illegible] Luçon, qui chante dans les vers simples et s[illegible] rituels de sa plaquette bleu-ciel : *Si j'avais d[illegible] ailes*, la Nature, le Souvenir, le Printemps [illegible] l'Amour ; à M. Ferdinand Fraye, encore [illegible] Luçon, auteur de vingt poèmes, surtout d'*Yvon[illegible] la Pêcheuse* et de *Cara*, récits à la *Coppée* ; [illegible] très jeune *Luis de Ito*, pseudonyme d'un aut[illegible] Luçonnais qui s'inspire, dans ses vers, de *Pêche[illegible] d'Islande*, et admire les héros de Loti au po[illegible] de s'engager dans l'infanterie de marine po[illegible] aller tenir garnison avec eux ; à M. Henri C[illegible] sin, toujours de Luçon, un jeune et laborie[illegible] universitaire qui a publié, en 1889, son prem[illegible] recueil de vers, *Coups d'ailes* ; à M. Ambro[illegible] Métay, le gracieux rimeur de *Remembrance* ; M. Gustave Guitton, le subtil disciple des poèt[illegible] du XVIe siècle ; à vingt autres parmi lesquels serait injuste de ne pas nommer M. A. Morea[illegible] le poète et journaliste qui leur donne l'hospitali[illegible] dans l'*Echo de la Vendée*, et M. C. de la Ch[illegible] nonie, un journaliste aussi, que ses amis trahisse[illegible] comme auteur de plusieurs beaux sonnets.

Il ne m'appartient pas de présenter ici le cé[illegible] bre chansonnier de *la Plume*, le filleul d'Aurél[illegible] Scholl, Joseph Cauqueteau, non plus que le p[illegible] fait secrétaire de cette vaillante revue, chans[illegible] nier aussi à ses moments perdus Marcel Ba[illegible] liot. Tous deux sont des Gaulois de pure ra[illegible] tous deux des enfants du vieux Poitou. Le[illegible] muses jumelles ont fait, certain soir, assaut [illegible] couplets badins dans l'éloge, pas encore funèb[illegible] mais déjà académique, de M. Brunetière.

Je place à la fin de cette étude, ne lui trouva[illegible] aucune parenté intellectuelle, un poète étran[illegible] sorte d'illuminé qui s'appelle et souvent pa[illegible] comme le héros du drame de Richepin, *Par[illegible] Glaive*. « J. de Strada, dit M. Edouard Pet[illegible] « est né dans les Deux-Sèvres d'une famille q[illegible] « a produit nombre de citoyens utiles, prof[illegible] « seurs de droit, magistrats, grands industri[illegible] « généraux. Son père était normand, sa m[illegible] « comme celle de Hugo, vendéenne. » Il n[illegible] appartient donc et nous ne saurions omettre [illegible] émule des Milton et des Du Bartas qui, dep[illegible] plus de trente ans, a entrepris une immense *Ép[illegible] pée humaine* et en a publié les premiers fra[illegible] ments, *la Mort des dieux*, *la Mêlée des Races*, [illegible] *Genèse universelle*. Quelques vers sur la mort [illegible]

remier homme donneront l'idée de cette poésie
raiment imposante :

es femmes, les enfants sont là. Leur œil qui plonge
ans la première mort, fixe, croit voir un songe.
s pleurent, tous muets, regardant en tremblant
e corps du grand héros et l'aube du ciel blanc.
s s'étaient bien longtemps refusés à le croire,
ais le front du mourant prenait des tons d'ivoire;
n bras puissant tombé, sa main ne serrait plus ;
a bouche n'exprimait que vagues mots confus.
a mort, parant ce front de ses perles glacées,
ui donnait ce grand air des faces trépassées
ui semblent réfléchir dans la sérénité,
ant elles voient de ciel et d'immortalité !

Ces beaux vers empruntent un attrait de plus l'obscurité de leur auteur. Y a-t-il vingt lettrés n France qui connaissent l'œuvre, le nom même e J. de Strada ?

Et y a-t-il — dirai-je en terminant — beaucoup e provinces poétiques aussi aimablement variées ue ce Poitou, qui va d'Emile Grimaud à Auuste Barrau, et de J. de Strada à Joseph Canueteau ?

OLIVIER DE GOURCUFF.

Quelques noms ont été omis par M. de Gourcuff ans la très belle étude qui précède. Nous allons esayer de la compléter, d'abord en renvoyant le lecteur u sommaire de ce numéro, rédigé et illustré par des oitevins, ensuite en citant les noms de poètes Poiteins que nous connaissons :

ugène Thebault, rédacteur aux *Ecrits pour l'Art.* (Niort).

ean Philippe, auteur d'un volume de vers et d'une pantomime qui vient d'être représentée : *Pierrot inconstant.* (Niort).

aul Tremblay, notre collaborateur. (La Roche-sur-Yon.)

. J. Mons, officier d'administration, auteur de *Croquis féminins* et de *Larmes et sourires.* (Act. à Limoges.)

lément Biay, ex-rédacteur en chef de l'*Hirondelle* (Melle).

médée Langlade, tailleur, auteur des *Fleurs fanées.* (Melle).

ustave Ormeau. (La Roche-sur-Yon).

L. D.

Extraits de : « Au Pays Natal »

A Eugène Thebault.

omme toi, j'aime la province où je suis né,
Et ses paysans au costume suranné,
Dont beaucoup n'ont jamais mis les pieds à la ville;
qui, sous le soleil qui leur brunit la peau,
ec leur blouse bleue et leur large chapeau,
n vont, suivant leurs bœufs, d'un pas lourd et tranquille

dmire ses beaux gars, au corps sain, vigoureux,
s filles au teint frais, aux regards amoureux,
s champs, ses bois, ses prés, ses vallons et ses vignes.
ime ses laboureurs, dès l'aube, rassemblés
la foire, et qu'on voit sous la tente, attablés
ec les vieux joueurs, et les buveurs insignes.

r, je connais leur vie, et je sais leurs chansons,
bien souvent, le soir, les pieds sur les tisons,
me chauffe, l'hiver, devant leur cheminée,
m'éveille, comme eux, au son de l'angélus,
je sais qu'ils sont sourds aux leçons de Malthus;
voit beaucoup d'enfants, parmi leur maisonnée.

Or, je veux, en ces vers, célébrer leurs amours,
Et chanter leur refrain, qui vibre aux alentours,
En été, dans les champs; dans la vigne, à l'automne,
Les uns diront : c'est bien ; les autres : c'est banal !
Et, si quelque pédant m'éreinte en son journal,
Nos gars lui répondront par le mot de Cambronne !

AUGUSTE GAUD (1)

Les Orphelines

Au Maitre très aimé Sully-Prudhomme.

Par le sentier qui dort passent les orphelines,
Le front nimbé de toile aux blancheurs opalines,
Tandis qu'au fond du soir la cloche tinte encor,
Et qu'un dernier rayon, ainsi qu'un oiseau d'or,
Avant de s'envoler vient rafraîchir son aile
Dans le fleuve assoupi.

Chaque fête nouvelle,
Ces filles du couvent, ainsi joignant les mains,
Défilent deux à deux par les mêmes chemins,
Et leur voix murmurante a la douceur mystique
D'une lente prière ou d'un lointain cantique.
Gardant comme un reflet des pénombres du chœur,
Leur regard est empreint du calme de leur cœur,
Et si quelque gaîté fleurit leur paix profonde,
Elle semble un rayon qui ne vient pas du monde.
La brise en effleurant leurs guimpes aux plis droits
S'imprègne des fadeurs des vieux cloîtres étroits,
Où va, les yeux baissés, leur dévote jeunesse,
Sans soupçonner qu'il puisse être d'autre caresse
Que la pâle lueur des lampes de l'autel,
Un sourire de Sainte aux feuillets d'un missel

Ainsi, le front nimbé de blancheurs opalines,
Par le sentier qui dort passent les orphelines,
Un mince chapelet à leur long tablier,
Et la croix d'argent mal fixée à leur collier.
Elles vont, incarnant des passés qu'on ignore,
Un mystère cruel d'enfances sans aurore,
De parents disparus, peu dignes, oublieux...
Aussi, le cœur serré d'effrois silencieux,
Elles s'écartent peu des fleurs du sanctuaire,
Préférant à la libre et vivante lumière
Que sur le trouble humain versent les infinis,
Les tons atténués de leurs vitraux bénis.
Même, parmi l'encens et les roses flétries,
Sous l'humble vêtement, telles qui sont jolies,
Vieilliront sans savoir leur grâce et leur beauté,
Adorables, combien ! par la naïveté
Silencieusement bienheureuse et sans flamme,
Que les coiffes de lin conservent à leur âme...

Et lorsqu'au dernier jour un long cierge allumé,
Pâle, se dressera sur leur chemin austère,
Elles s'endormiront, ayant passé sur terre
Dans le calme bonheur de n'avoir pas aimé !

EMILE DUTIERS.

(1) Auguste **GAUD**, né à Chef-Boutonne (Deux-Sèvres) en 1857. A collaboré à l'*Hirondelle*, à l'*Ageasse*, à *Nos Tablettes*, revues poitevines, aux *Annales Littéraires et Artistiques*, dont il a été directeur, au *Journal de Vervins*, à la *Gazette* et au *Mémorial des Deux-Sèvres*, etc. A également collaboré aux *Ecrits pour l'Art*, mais a rompu depuis avec l'Ecole évolutive instrumentiste, pour conserver son indépendance.

Ami et disciple de feu Léon Cladel, il a publié chez Savine, un volume de nouvelles, *Caboche de Fer*, (1891) puis l'année suivante : *Les Chansons d'un Rustre*, poèmes de jeunesse.

Ces deux ouvrages ont été appréciés dans *La Plume* lors de leur apparition, le premier par Jacques Renaud, le second par Angelin Ruelle. Auguste Gaud va publier incessamment un nouveau volume de vers : *Au Pays Natal*, lequel est actuellement sous presse, ainsi qu'un roman de mœurs paysannes.

LES YEUX

Les yeux des vierges de seize ans
Sont pleins de moiteurs attirantes,
Dont les reflets exorcisants
Rendent nos âmes délirantes.

En mai quand les parfums grisants
En font autant de soupirantes,
Les yeux des vierges de seize ans
Sont pleins de moiteurs attirantes.

Et dans mes extases navrantes
Je vois toujours vifs et perçants
Comme des feux de vers-luisants,
Bluets, pervenches, amarantes,
Les yeux des vierges de seize ans.

EDME PAZ.

Sur un vieux Thème

À Mlle E. P.

Heureux, qui près de Vous, chère absente peut vivre,
en contemplation assis à vos genoux,
et qui, dans vos regards mystérieux et doux,
boit l'extase infinie et l'Espoir qui l'enivre.

Heureux, qui près de vous, peut épancher son cœur,
et vous faire l'aveu de sa tendresse folle,
ou respirer, ravi, sans la moindre parole,
le souffle parfumé de vos lèvres en fleur.

Heureux, qui dans les jours, où Dieu plaça la peine,
quand sous le poids des maux, votre beau front penché,
s'incline, ainsi qu'un lis par l'orage fauché,
peut presser doucement votre main dans la sienne.

Heureux, qui près de Vous, jusqu'à son dernier jour,
Oubliant, comme Hamlet aux genoux d'Ophélie,
les tristesses du sort et sa sombre folie,
sent battre, sur son cœur, ton cher cœur plein d'amour.

MATHIEU-GILLIER.

Château du Vernay février 1893.

TRIO DE RONDELS

PRIÈRE A L'AVRIL

I

Avril, doux Avril attendu,
Viens chasser l'Hiver — ce vampire !
Après toi le monde soupire,
Ramène le Printemps perdu.

Que dans ton radieux sourire
Le chaud soleil vous soit rendu.
Avril, doux Avril attendu,
Viens chasser l'Hiver — ce vampire !

Le pauvre en vain s'est défendu.
Sous le froid et sous la faim pire,
Le pauvre succombe : il expire...
Entends son appel éperdu,

Avril, doux Avril attendu !

II

Avril, ô mois des hirondelles
Et des vernales frondaisons,
Donne aux pelouses les gazons,
Aux bois nus les feuilles nouvelles.

Sous le dôme vert des buissons,
Unis les doux battements d'ailes,
Avril, ô mois des hirondelles
Et des vernales frondaisons.

Sur la tige des asphodèles
Sème les blanches floraisons
Et pour les futures moissons
Prépare les lourdes javelles,

Avril, ô mois des hirondelles.

III

Avril, ô saison des espoirs,
Viens bercer les âmes meurtries.
Teinte d'azur nos rêveries,
Etoile nos horizons noirs.

Ils vont en longues théories,
Les tristes jours, les tristes soirs...
Avril, ô saison des espoirs,
Viens bercer les âmes meurtries.

Aux chaumières comme aux manoirs,
Pour les pâles endolories,
Chante gaîment Pâques-fleuries,
Dans le parfum des encensoirs,

Avril, ô saison des espoirs !

JEAN PHILIPPE.

A la Statue de Renaudot

Hommage au sculpteur Boucher

Ce bronze est vraiment beau dans sa simplicité.
Voilà donc Renaudot dans sa vieille cité !
— Quand les Béotiens de sa ville natale
Eurent fait fi de cette œuvre monumentale,
Paris dans un éclat de rire a dit : — Merci,
Renaudot m'appartient et sa statue aussi ! —

Mais quand il sera là, lui, le sage, l'ancêtre
Dominant notre époque et celle qui va naître
De son front de prophète indulgent et pensif,
Lui qui de son vivant, doux et inoffensif,
Fut abreuvé de tant de fiel et d'amertume,
Sans doute il connaîtra cette angoisse posthume
De douter, créateur, de sa création,
Il entendra rugir notre aberration
En sinistres clameurs au pied de sa statue :
— Voix du Journal qui mord, qui déchire et qui tue :
Et se demandera depuis quand et comment
Nous avons pu fausser le magique instrument
Par qui le cœur humain bat et se répercute,
— La Foule vocifère et Byzance discute :

— Traître, voleur, infâme, espion, délateur ! —
Qui parle ainsi ? — Victime ou calomniateur,
Qui donc n'est pas sali par de pareils scandales ?
Cris effrayants ! fureurs de Huns et de Vandales !
Ecoutez ! Ecoutez ! ce vacarme infernal,
Multiple, universel, cela, c'est le Journal !
C'est le monstre échappé des antres populaires
Par qui rugit la haine et sifflent les colères,
Et qui, rampant, au bout d'une laisse attaché,
Prêt à mordre, suivra quelqu'un d'empanaché
Qui le flatte et le craint. — Ah ! je plains l'homme hon
Et fier qui ne sait pas apprivoiser la bête,
Que cette gueule énorme et vorace poursuit,
Et qui, gibier perdu, devant elle en vain fuit.
On a la vision d'une abjecte curée

Sous qui la conscience humaine est déchirée;
Et le penseur hésite et recule attristé
Devant cette farouche et rude liberté.

Dans la confusion, l'opprobre, la démence,
Tout va-t-il donc ainsi finir ?
— Non, tout commence,
Presse libre salut ! Presse, creuset profond
Où se transforme tout ce que les hommes font,
Et d'où la vérité martelée et trempée
Etincelante sort, pure comme une épée,
J'applaudis au labeur de tes noirs forgerons !
C'est par eux, par leurs bras musclés que nous ferons
De ce vieux monde mort une nouvelle sphère
Qu'habiteront un jour nos fils, où l'atmosphère
S'emplira d'une intense et sereine clarté :
Où sur un sol profond la jeune Liberté,
Dans les espaces bleus, sous la voute infinie,
Avec sa frondaison bienfaisante et bénie,
Pourra s'épanouir arbre énorme et puissant,
Et sans qu'on ait besoin de l'arroser de sang !

DU MARTRAY.

30 Janvier 1893.

Le Jardin Symbolique

(SONNET)

En mon jardin, mort à l'espoir,
A passé le vent du malheur ;
Il n'y restera plus, au soir,
Ni gai bouton, ni folle fleur.

Les roses qu'on pouvait y voir
Laissent leur doux parfum qui meurt ;
Les lys blancs — dès qu'il va pleuvoir,
Perdront leur neigeuse couleur.

Lys, roses !... Il ne restera,
Lorsque, sombre, mon soir viendra,
Que des épines et des tiges ;

Car mon cœur, tout déconcerté,
Pleure déjà sur des vestiges...
En mon jardin il a vanté.

GUSTAVE GUITTON.

Sonnet Impromptu

Si j'étais beau comme Apollon,
A vos pieds je voudrais, Madame,
Sous l'égide de Cupidon,
Vous offrir ma vie et mon âme.

Si la gloire cherchait mon nom,
Je voudrais, fuyant sa réclame,
Pour mieux vous affirmer ma flamme,
A vos pieds, en faire abandon.

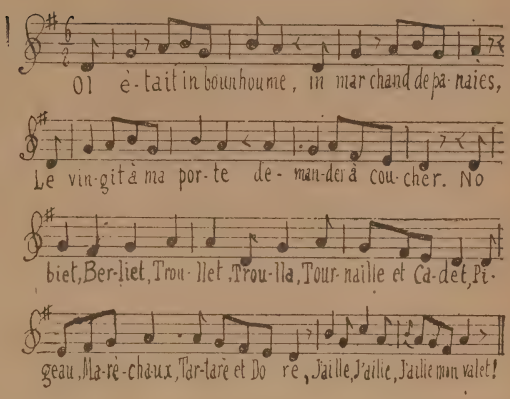
Si je possédais la richesse
Je voudrais encore, ô déesse,
A vos pieds mettre mon trésor,

Mais je n'ai rien que ma tendresse
Et la souffrance qui m'oppresse
— Et les mets à tes pieds encor.

JEAN BRUMAIRE.

CHANSON DES BŒUFS

Recueillie par M. Fleurichand.



I

Ol était in bounhoume
In marchan de panaies,
Le vingit à ma porte
Demander à coucher.

REFRAIN

Nobiet, Berliet
Trouillet, Trouilla,
Tournaille et Cadet,
Pigeau, Maréchaux
Tartare et Doret
Jale, Jale, Jale mon valet. (1)

II

Le vingit à ma porte
Demander à coucher,
Entrez, thi li dici je
Bia Marchand de Panaies.

(Au Refrain).

III

Entrez, thi li dici-je
Bia Marchand de Panaies
Dedans ma chambre verte
I vous ferai coucher.

(Au Refrain).

IV

Dedans ma chambre verte
I vous ferai coucher
Avec ma chambrière
Et son joli berger.

(Au Refrain).

(1) Ces noms sont ceux que les paysans gâtinais donnent le plus ordinairement à leurs bœufs. Ils sont accouplés deux par deux formant cinq paires.

Complimens daux bregeax

Sur l'air : *En passant par un échalier, etc.*

Perot quiarche ton chalumea ; (bis)
Plante m'iqui tous tes agneas,
Et t'en vains oque nous :
Vains voy quéque chouse de beas,
Que j'allons voir tretous.

In onge aveque dau plumet, (bis)
Vaint de m'avreti qu'a minet
O l'est né chez Colas,
Sus de la paille dans son tet
Daux enfants le pu beas.

Allons trechay quiau doux Poupon ; (bis)
Gle mérite bay qu'y courgeons
Car glest se disant-ail,
Le Ras daux Cieux que j'attendons
Et a au bon Dieu le Fail.

Sechons rendus tout d'au premay (bis)
Pre le besay : pre l'adoray ;
Pre chaufay ses drapeas ;
Pre bufay son feu, pre tiray
De l'eve en ses seillas.

PEROT

Oui, mais velat m'en embarras (bis)
Que dire quand je srons là-bas
Pre netre compliment ?
Sça Grigot que diras-tu tas
Quand te voiras l'Enfant.

GRIGOT

Y l'y dirai mon bon Seignous, (bis)
Ayez soplait pidé de nous,
Ah ! qui srious ravis,
De voir le Maître de tretous
Dans in pu beas Logis.

.....
.....

ROBIN

Y en ay pretant bay fait in beas (bis)
Pre le dressay j'étions tras.
Et j'avons bay sué
Regardez si gne cadre pas ?
Gle ma presque tué.

Après avoir pris mon bonnet, (bis)
M'être mouché pretre bay net
Et fait les baise mains,
De mon Père, et pis de Jacquet,
Y dirai si je ne crains.

Mon bon Jesus quand y ve voy (bis)
Mon quieur est farfouillé de joy,
L'aise me fait chantay ;
Qui me doune a vous mille foy,
Et qui veut ve z'aimay.

Hier au ser j'étas dans mon lit, (bis)
Quand l'Ange comme ça me dit
Que vous étiez naquiu ;
Je parta dès le premier brit
Et me vela vainguiu.

Mon grand-père autrefois lisa (bis)
Dans in saint Livre qu'il boutra,
Que vous deviez veni.
En mourant il me prescriva
De tourjou vous servi.

.....
.....

TRETOUS LES AUTRES

Ag ! jarti tay le plus sçavant, (bis)
Et bay Robin marche devant,
Et parle pre tretous.
Qui craiait que t'en sçavas tant ?
Tay bay pu fin que nous.

Extrait de *Noëls nouveaux*, dans tous les styles po tous les goûts. par M. F. Gasteau, Prieur de Doix Fontenay (1756). Dû à l'obligeance de M. Benéteau.

Les Rives du Clain

Par un matin, souriant dans la brume,
O vieux Poitou, tu parais à mes yeux
Avec tes prés où paissent les grands bœuf
Avec tes bois que le genêt parfume !
Tout parle ici de mon lointain passé.
De blonds enfants, c'est un essaim folâtre ;
C'est un refrain qui jadis m'a bercé,
Et que là-bas va répétant le pâtre :
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur, je vous revois toujours !

Je vous revois, témoins de mon enfance,
Riants coteaux, de moi si bien connus,
Prés verdoyants, où souvent, les pieds nus,
J'allais courir, riche d'insouciance,
Doux souvenir de mon jeune printemps,
Vous rappelez à mon âme attendrie
Bien des bonheurs emportés par le temps.
O sol natal, jamais on ne t'oublie !
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur, je vous revois toujonrs !

Voici Poitiers, ville antique des Gaules ;
Voici le Clain, dont les eaux de cristal,
Par cent détours, sur un lit inégal
Paisiblement s'écoulent sous les saules ;
J'ai bien souvent lorsque j'étais petit,
Faisant ici l'école buissonnière,
Trouvé de quoi tromper mon appétit
Dans les mûriers qui bordent la rivière.
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur, je vous revois toujours !

De tous côtés, au bras de leurs bacchantes,
Je vois partir les joyeux vendangeurs ;
Pour le pressoir ils vont sur les hauteurs
Couper la grappe aux perles provocantes.
Le teint vermeil, et la main dans la main,
Ils reviendront lorsque le jour expire,
Chantant l'amour et semant en chemin
Tendres baisers et francs éclats de rire.
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur, je vous revois toujours !

Que vois-je au loin ? c'est la pauvre chaumine
Où je reçus le jour, où je grandis ;
Enfant, j'ai là grignoté le pain bis.
Car on faisait chez nous maigre cuisine...
Puissé-je ici, me trouvant de retour,
Vieux pèlerin, fatigué du voyage,
Me reposer jusqu'à mon dernier jour !
Le vrai bonheur est surtout au village...
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur, je vous revois toujours !

ERNEST CHEBROU

LES DERNIÈRES VOLONTÉS DE SARCEY

Le couplet se chante sur l'air profane de La Mort du propre à Rien *et le refrain sur l'air liturgique* Parce Domine, parce populo tuo.

Pour Louis Michau.

I

Avant, un soir, en sortant du Français,
Toussé très fort en regagnant son gîte,
Il se dit : « Si l'auteur tient un succès,
De mon côté, je tiens une bronchite».
Le lendemain, il lui fut défendu
De retourner le soir à la première ;
Le grand Critique alors se crut perdu ;
Une larme vint mouiller sa paupière.

Sarcey gémissait
De quitter sitôt
Gandillot ;
Le rez-de-chaussé' du *Temps*
Qu'il aimait tant !

II

Cependant, sur le point de perdre tout,
Un espoir calmait sa douleur profonde ;
C'était, là-bas, de retrouver About,
Les Normaliens qui sont dans l'autre monde.
Philosophe, en sentant venir la fin,
Il s'inclinait devant la Destinée ;
Mais pour revoir la Tournée Ernestin,
Il eut voulu vivre encore une année !

(*Au refrain*).

III

« Tout mon temps était pris par les journaux,
« Je ne laisserai pas d'œuvres posthumes ;

« Mais tous mes feuilletons dominicaux
« Formeront bien au moins trois cents volumes.
« Afin que chacun puisse, après ma mort,
« Dire : « Sarcey fut un homme pratique »,
« Je veux emporter sur le sombre bord
« Une bonne jumelle automatique.

(Au refrain).

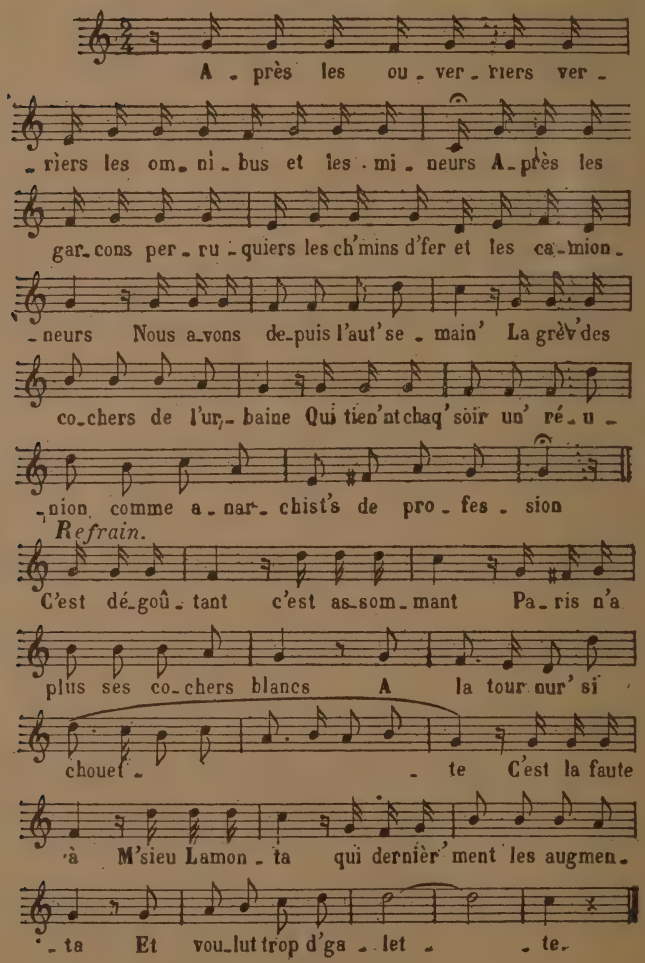
IV

Et, lucide jusqu'au dernier moment,
Dans sa caisse il prit deux billets de mille ;
Il voulut relire son testament,
Y ajouter un petit codicille.
« Je veux, dit-il, que ce mauvais papier
« Après ma mort fasse quelques heureuses ;
« Afin de dégotter Xavier Marmier
« Je laisse deux mille francs aux ouvreuses ».

(Au refrain).

LA GRÈVE DES COCHERS DE L'URBAINE

Pour le Dr Jules Le Bayon.



FERNAND FAU. — *Portrait de Joseph Canqueteau.*

II

L'cocher blanc est partout cité
Pour sa très grande urbanité,
On l'a vu, dans un cas pressant,
Refuser l'argent du client ;
Toujours vif et rempli d'ardeur,
S'il réclam' l'usag' du compteur,
C'est qu'il croit qu' la population
N' peut qu' gagner à l'innovation.
C'est dégoûtant !...

III

Toujours propre et toujours bien mis,
Connaissant à fond son Paris,
Quand on a besoin d'un cocher,
Il est toujours prêt à marcher.
Vous le rencontrez sur la place ?
Il ne fait jamais la grimace,
Il ne vous fait jamais poser,
Disant : bourgeois, j' m'en vas r'layer.
C'est dégoûtant !...

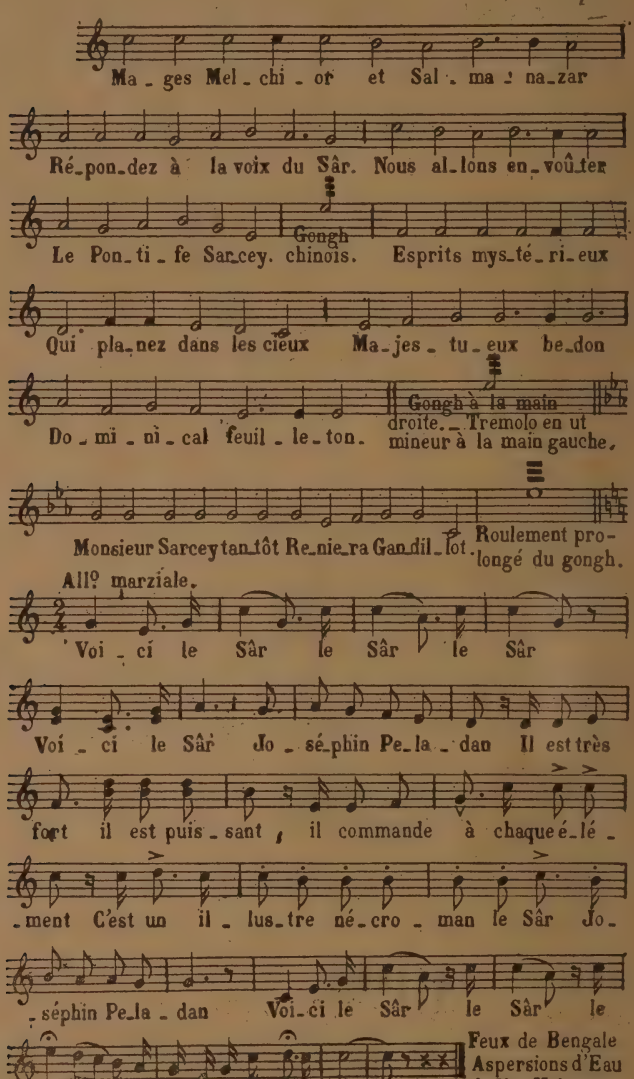
IV

Son canasson a bel aspect ;
Son véhicule est très select,
Et n'a rien du vulgair' sapin
Qui vous laiss' parfois en chemin.
Drapé dans son manteau mastic,
Il a du galbe, il a du chic,
Sur son siège, un air magistral,
Bref, c'est le cocher idéal !
C'est dégoûtant !
C'est assommant !
Paris n'a plus ses cochers blancs,
A la tournur' si chouette ;
C'est la faute à
M'sieur Lamonta
Qui dernièr'ment les augmenta,
Et voulut trop d' galette.

ENVOUTEMENTS

SCÈNE KABBALO-NÉCROMANTIQUE

Transcription et adaptation musicales de J. Le Bayon

Pour Papus.

II

MAGES Melchior et Salmanazar
Répondez à la voix du Sâr,
Nous allons envoûter
Le Maître George Ohnet !
Grand Losange magique !
Poinçon cabalistique
Clouez-lui dans la gorge
Son vieux Maître de Forges !
George Ohnet désormais
N'écrira qu'en français !
Voici le Sâr, le Sâr, le Sâr,
(*Au Refrain*)

III

Mages Melchior et Salmanazar
Répondez à la voix du Sâr,
Puisqu'il nous faut, hélas !
Envoûter Moréas.
Le Maître donne enfin
Un nouveau Pélerin :
Dédaignant toute intrigue
Vanier devient prodigue,
Publiant sans façon
Un' nouvelle Edition.
Voici le Sâr, le Sâr, le Sâr,

JOSEPH CANQUETEAU.

LA GUILLANEU

Vieille chanson poitevine traduite du patois par Marcel Bailliot, musique nouvelle de J. Le Bayon.

I

Il y a un arbre en la forêt
Qui passe les crêtes des chênes,
Comme les vergnes et les frênes
Passant le roseau et le genêt.

Oh ! bergers et bergères,
Au gui l'an neuf vous fait chanter *(bis)*
Puis entre nous venez danser
Danser sur les fougères,

II

Le rossignol y cache son nid,
Au milieu des fleurs les plus belles ;
Les roitelets, les hirondelles
Le soir y cherchent un abri.

III

On n'y voit pas le geai des bois
Et le vautour ne s'y hasarde
Le noir corbeau, la pie bavarde
N'y font pas entendre leurs voix.

IV

Notre Seigneur en est le tronc
Les apôtres en sont les branches,
Chaque ange de ses ailes blanches
Fait des feuilles autour son front.

V

De ses pieds sacrés, doucement
Dévale la source de vie,
Si claire qu'elle donne envie
De vous y baigner un moment.

VI

Celui qui veut être juste et fort
Doit boire à sa soif de cette onde
Pour lui nulle douleur en ce monde
Et nulle crainte de la mort.

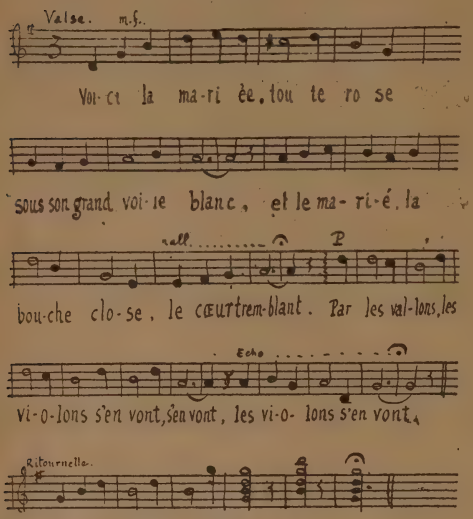
(1) Marcel Bailliot né à Civray (Vienne) en 1859. Débuta vers la vingtième année dans de petits journaux de Paris et de la province et plus tard il publia des nouvelles dans le *Chat Noir* sous le pseudonyme de Fanfare et des articles dans le *Courrier Français*. Après un assez long séjour au Hâvre où il trouva encore le temps de participer à la fondation de la *Cloche Illustrée*, il revint à Paris et fut choisi par Jean Jullien comme secrétaire de la rédaction d'*Art et Critique*. Actuellement, Marcel Bailliot, secrétaire de la rédaction de *La Plume*, tient la critique dramatique de cette revue. Il collabore, plus ou moins assidument au *Fin-de-Siècle*, au *Rouen-Artiste*, au *Biniou* et à la *Cloche Illustrée*.

Son bagage littéraire se compose des *Fanfares du Cœur*, recueil de nouvelles, d'une *Excursion pittoresque du Hâvre à Rouen*, sans préjudice d'un grand nombre de monologues et de chansons parus un peu partout. Enfin il prépare un volume de *Chansons Zutistes*.

M. D.

LES VIOLONS

(VALSE)



VOICI la mariée, toute rose
Sous son grand voile blanc,
Et le marié, la bouche close,
Le cœur tremblant...

REFRAIN

Par les vallons,
Les violons
S'en vont,
S'en vont...
Les violons
S'en vont...

II

Ils ont passé devant ma chaumière :
— Viens-tu, Jacques, viens-tu ?
— Tiens ! te voilà gente cavalière
— Au bras dodu !...

(Au Refrain).

III

— Viens ! nous irons danser sur la p'louse
— A l'ombre des ormeaux...
— C'est grand' fête aujourd'hui : Prends ta blouse
— Et tes sabots ! —

(Au Refrain).

IV

J'ai répondu : — Depuis que Mad'leine,
— Un soir, m'a laissé là,
— Dans mon cœur, tout comme dans la Plaine,
— Gaité s'en va...

Par les vallons
Les violons
S'en vont
S'en vont...
Les violons
S'en vont...

FERDINAND DUCHÊNE.

Chansons des Plaines.

Mon Père m'a donné-t-un mari

Mon père m'a donné-t-un mari ;
Jamais j' n'avais tant ri !
Il m' l'a donné, moi je l'ai pris ;
Oh ! qu'o m' fit rire !
Jamais j' n'avais tant ri,
Comme o m' fit rire.

Il était gros comme un fourmi ;
Jamais j' n'avais tant ri !
Dedans mes draps i l'écartis ;
Oh qu'o m' fit rire !
Jamais j' n'avais tant ri,
Comme o m' fit rire.

I pris mes draps, i les secouis ;
Jamais j' n'avais tant ri !
Dedans les cendr's i le sautis ;
Oh ! qu'o m' fit rire !
Jamais j' n'avais tant ri,
Comme o m' fit rire.

I pris mes cendr's, i les grellis ;
Jamais j' n'avais tant ri !
La poule venit qui m' l'emportit ;
Oh qu'o m' fit rire !
Jamais j' n'avais tant ri,
Comme o m' fit rire.

I pris la poule, i l'éventris ;
Jamais j' n'avait tant ri !
Dans le jardin i la mettis ;
Oh ! qu'o m' fit rire !
Jamais j' n'avais tant ri,
Comme o m' fit rire.

Extrait du *Folk-Lore du Poitou* de Léon Pinea (Ernest Leroux, éditeur).

JOSEPH CANQUETEAU

AVEZ-VOUS traversé le Bocage ? Les routes so planes, elles sont longues. Leur étendue e peu abritée par les petits chênes dont le tro subsiste seul, sans l'orgueil des branches et d feuillages, avec des allures nacrées de saules sa rivières. L'œil ne perçoit nul mouvement dans le po droiement de la terre blanche, et pourtant l'oreil s'inquiète de mille susurrements, de bruits cachés, d paroles même, voilées dans un enveloppement mél dique. Les oiseaux ne volètent pas au dessus des gu rets, et les crêtes des haies ne s'irisent pas de plum ges rapides. Où donc sont-ils, les rossignols et l verdiers ?

Sous les haies, des chemins fréquentés s'allonger des chemins que vous ne voyez pas de la gran route, de cette route que vous êtes seul à suivre. l dans la fraîcheur de la cavée, sur le feuillage bas d chênes étêtés, dans le rougeoiment d'un roncier, u vendéen module pour lui, pour lui tout seul, des v riations sur des thèmes antiques.

.....

Nous avions causé avec Canquéteau de ces merve leuses affiches de Chéret, de Grasset, de Willette qu tient closes dans des armoires, pour sa jouissan propre, se grisant de leurs nuances splendides et d leurs lignes exquises, quand il me dit : « Vous sere

ien plus surpris quand vous m'entendrez », car je montrais quelque curiosité de cet aspect nouveau de non camarade, que je croyais seulement un collec-ionneur.

J'étais là quand Canqueteau se présenta pour la pre-nière fois à *La Plume*. Il était près du piano, en une enue sévère, frêle et droit dans son vêtement sombre ; es yeux mi-clos, presque sans flamme ; au-dessus du ront brillait une petite mèche blanche, et il chantait, 'accompagnant d'un geste en écartant et en rapprochant es mains, dans un mouvement court et rare. Nous écou-ions, nous, presque distraits, quand dans la plénitude l'un accord, une stridence ouvrit ses ailes, et alors, lans l'envolement, se précipitèrent, formidables autant ue caressants, des amoncellements de croches ascen-lantes, d'octaves de souples ricanements, de gammes risées, piquées, trillées, scandées, cahotées, filées, doucies, touchant au plus haut *si* pour voisiner avec *'ut* le plus bas, et le tout avec une prestesse de clown, a voix reprenant dans son chapitre le ton qu'elle avait bandonné dans une fugue brillante. Nous étions merveillés, et nous ne cessions d'applaudir, de de-nander : encore ! encore ! encore ! Le beau succès ue nous lui fîmes, et comme ce fut juste, et comme ous l'avons renouvelé à chacune des trouvailles de on esprit en éveil. Comme il a bien su trouver, dans es fredons populaires, cette trame du motif sur laquel-e il brode et transpose, tout à son aise, et pour l'ai-ance de son gosier, des airs notés et écrits par lui et our lui. Les cinquante chansons moqueuses, déshа-illeuses de la célébrité quotidienne, depuis le *Chaba-ais* jusqu'au *Blason de l'Ecole Romane*, elles dansent ans nos oreilles, mais sans la vibrance que Canque-eau sait donner, et nous rions du spirituel couplet et e son mouvement endiablé.

.....

Canqueteau, je l'ai revu, mon paysage de Vendée. insi que la terre natale recèle, sous les lignes arides et ésertes, des floraisons épanouies, et qu'il monte des rthmes ailés de l'apparente solitude, il est en toi, êle, sévère et droit, une grande joie, de belles chan-ons, emportées par la passion de ton verbe éclatant.

LÉON MAILLARD.

Une noce au Bocage Vendéen

Sur les rives fleuries d'un ruisselet bavard, dont le nom prétentieux — l'Arkanson — cadre peu avec l'allure modeste de ses eaux, s'élevait na-ière un gracieux manoir, dont l'architecte avait su ire une des plus jolies demeures du Bas-Poitou, en outant tout à la fois les leçons de la Nature et celles s grands Maîtres de la Renaissance.

Ce charmand nid, tout tapissé de mousse et poéti-ement perdu au sein des châtaigneraies n'était point, reste, trop paré pour les hôtes puissants qui de-ient s'y succéder, et qui s'appelèrent Le Venier, llensac, Parabère et Liniers — tous grands et il-stres noms qui ont enrichi de glorieuses pages nos nales Poitevines. Mais à la Fosse, comme hélas ! peu partout sur la terre vendéenne, la Terreur a omené ses torches incendiaires, et de la grandeur ssée du joli castel de l'Arkanson, il ne reste plus ère aujourd'hui que le souvenir.

Il y avait cependant grande liesse, l'autre jour, sous voûtes à demi-désemparées du vieux logis devenu me. Pensez donc ! la fille de la maison allait con-tracter mariage et tout le pays d'alentour devait prendre sa part de la fête !

Dès avant l'aube naissante avait commencé le branle-bas, et lorsque, fidèle au rendez-vous, j'arrivai à l'entrée du chemin creux qui conduit au logis, j'y trouvai, déjà installé pour souhaiter à tous la bienve-nue le maître de céans qui s'empressa, avec une gra-cieuseté toute patriarcale, de pavoiser ma boutonnière d'un flot de rubans multicolores.

Pendant ce temps, et tandis que le soleil, à peine éveillé se frotte encore les yeux, le branle-bas redouble dans la ferme : on va, on vient, on se heurte, on se bouscule, car chacun a son rôle, et chacun met à le remplir tout l'empressement dont il est capable. Les cuisinières, en tablier blanc, circulent au milieu d'un monceau de cadavres, la basse-cour ayant été mise au pillage. Les jeunes gars dressent les tables qui vont être bientôt chargées des mets les plus variés. Le sommelier s'occupe de remplir les bouteilles ; mais qu'il prenne garde ! ses fonctions sont bien dangereu-ses : le petit vin clairet est si engageant ! Au milieu de tout ce monde empressé, le maître de cérémonies, qui est à la fois boucher, cuisinier, serveur... que sais-je encore ? préside en bras de chemise à tous les menus détails, donne un conseil par-ci, adresse une répri-mande par-là, jette un coup d'œil au pot-au-feu, cons-truit des échafaudages de longues *miches* que les in-nombrables mâchoires de la noce vont démolir avec ardeur.

De leur côté les invités se préparent et chacun songe à aider la nature, en se faisant beau. On a tiré les habits des grands jours : les femmes mettent leurs plus riches doiures et leurs plus empesés jupons ; les bam-bins déjà débarbouillés et endimanchés, se traînent au cotillon de leur mère, ou vont se jeter le nez à terre en poursuivant à coup de gaule une malheureuse oie qui a échappé comme par miracle au massacre général ; les papas, la figure tout ensavonnée, sont là en train de passer successivement sous le rasoir du *frater* — un loustic qui vous raconte des histoires à crever de rire, afin d avoir un prétexte pour vous tail-ler de temps en temps une *boutonnière*.

***

Mais le temps marche et il faut se hâter. Les jeunes fiancés eux-mêmes donnent l'exemple de l'exactitude ; car il n'est pas encore de mode au village que la ma-riée se fasse attendre, Ils sont prêts, et déjà assis côte à côte à l'ombre d'un vieux chêne, et, la main dans la main, ils se regardent sans rien dire ; mais leurs yeux ont des paroles.

Et cependant qui attend-on encore pour former le cortège ?

Le violonneux est là qui s'impatiente et fait résonner son crin-crin pour appeler les retardataires — un joyeux farceur encore celui là, qui descend bien tout droit de son aïeul le ménétrier Thomas !

Ce qu'on attend ? Je vais vous le dire... C'est le parrain de la mariée, un brave paysan qui sera aujour-d'hui tout à fait dans les honneurs...

Clic ! clac ! C'est précisément lui qui arrive au grand trop de sa grise, et tont flambant neuf des pieds à la tête.

Alors, on se met en marche, au son du violon... En route pour la mairie et pour l'Eglise !

Puis « la cérémonie faite », les couples se reforment pour reprendre le chemin de la ferme, au milieu des

ovations de tout le village, des vivats et des coups de pistolet tirés en l'honneur des époux.

Cette petite course au clocher a quelque peu aiguisé l'appétit des gens de la noce. Aussi, sans attendre le réglementaire « Madame est servie », chacun se précipite vers les tables, dressées dans une des grandes salles de l'ancien manoir, qu'on a nettoyée, tendue de blanc et décorée de verdure pour la circonstance.

On sert le potage — disons plutôt la soupe — une bonne soupe grasse, bien grasse, très grasse, avec une hotte de légumes et des yeux larges comme le fond de la main. Puis ce sont les entrées : la tête de veau fricassée, l'indispensable fricandeau sur sa « litière » d'oseille hachée, la charcuterie domestique avec ses guirlandes de boudins noirs et ses grillades épicées ; enfin le roti traditionnel encadré de salade — son inséparable compagne. Et tout cela arrosé d'un petit vin blanc qui n'a l'air de rien, tant il est limpide, mais qui est de force à démolir les têtes les plus solides.

La gaieté franche et expansive qui règne autour de toutes les tables ne me permet pas de dire que les conversations à demi-voix y soient admises. Non, tout s'y fait au grand jour ; on s'interpelle à distance, car on n'a pas de secrets à se dire, et quand l'appetit légèrement émoussé commence à laisser un peu de repos aux fourchettes d'étain et aux machoires d'acier alors ce sont les chansons qui commencent. Chacun entonne la sienne, et tant pis pour les oreilles trop susceptibles, il leur faut subir bon gré mal gré quelques restes de cette vieille jovialité gauloise qui était un des apanages de nos pères.

***

Mais chut ! Voici qu'on impose silence à tout ce bruyant concert. Ce sont les jeunes filles, amies de la mariée, qui viennent lui offrir leurs cadeaux, et sur un ton dolent qu'on ne saurait rendre, lui exposent en vers les devoirs et les charges d'une épouse. La poésie laisse peut-être à désirer ; mais la jeune femme verse tout de même quelques larmes d'attendrissement,... c'est de rigueur. Puis les jeunes gens à leur tour, sur le même ton et en vers aussi peu remarquables, adressent leurs compliments à l'époux qui, en sa qualité d'homme, n'est pas obligé de se laisser émouvoir au même degré.

Et puis de nouveau le violon raisonne. Oh ! ne croyez point que ce soit le signal de la fin du repas ! C'est le gâteau nuptial qui fait son entrée triomphale, et quel gâteau, bon Dieu ! Large comme une roue de charrette, il en affecte toute la forme sans oublier le moyeu et les rayons. C'est le cadeau ordinaire du parrain. Aussi faut-il voir comme celui-ci se rengorge — tout fier de sa générosité.

Il arrive dans la salle du festin porté par le plus vigoureux des garçons d'honneur, et l'on voit sur le visage de ce dernier qu'il faut avoir les reins solides pour s'acquitter de la délicate et rude mission de « faire danser la brioche ». Alors le sacrificateur, son couteau à la main (c'est le marié d'abord, puis la mariée et enfin le factotum) l'entame et voilà les morceaux qui circulent à la ronde, appelant de nouvelles rasades de clairet et inspirant de nouvelles chansons. Bref vous pouvez bientôt constater à votre bonne montre de Genève que le repas a duré près de quatre heures, et qu'il est grand temps de songer à la digestion : c'est l'affaire de la danse et du ménétrier.

Il faut voir alors toute cette foule, mise en gaieté par les nombreux *services*, trépigner et sauter en cadence, pendant que le violonneux, tout à son affai bat lui-même la mesure de la tête et du pied, et compagne de la voix son fidèle instrument, pour gr sir l'orchestre et animer encore davantage les cont danses.

Et cela dure jusqu'à la tombée de la nuit. A moment, une autre cérémonie commence : c'est soupe à l'oignon qu'on va offrir aux jeunes mariés, d au lit, — cérémonie désagréable pour eux, je le rec nais, si l'on songe que la soupe en question est plu une infusion de poivre de Cayenne ; mais à laque ils doivent se prêter bénévolement ; sans quoi, g les charivaris et les escalades !

Après cela, il est loisible à chacun de songer à sans s'occuper des autres. Mais comme il n'y a pas fête sans lendemain, le lendemain c'est à recommenc

Toutefois les danses moins animées se ressent des entrechats de la veille, et l'appétit quelque languissant des convives atteste suffisamment que estomacs ont gardé le souvenir de leurs gigantesq efforts des repas précédents.

Le soir, tout est fini, et cette fois, c'est pour tout bon.

C'est alors le tour des pauvres ; car eux aussi leur part de la noce et peuvent venir chercher restes des victuailles, qui leur sont distribués gé reusement et de grand cœur, au nom des jeunes épo auxquels cela doit porter bonheur.

RENÉ VALLETTE,
directeur de la *Revue du Pas-Poito*

La feulle daous Habites

CAONTE PEUR LES GRAINDS ÈINFAINTS

Sus la route de Comm'tiers à St-Paul Ma Penit se treuve un bia p'tit villâge qui s'appe les Habites. I v' diraé pouet caombaée ol y de maésaons peur la raéson bée simplle qui les jamais caomptaées et pi qu'o v'z est beun' égal. qui péeut v'z assuraé, tchié que les habitaints sa presque teurtos cultivaturs et in p'tit pareints da Balzatois daont meun' ami Chap'lot a si bée é l'histoire.

Tchiuqu' jours d'avaint le prévoïlle de St-Christop qui arrive queum' chaquin sét, le vingt quatr' d mois de jouin, Jeain-Louis et Rousite, tous dus dom tiques chez la vefve Returelle, étiaint ous chaimp feuner. Le seloïl chaouffait si tell'meint dur que chaés ein baouliaint et que les osias, taumis dains arbres, feusiaint marcher lus ales queum' tchiées n chines que les bourgaillounes se servaint et qu'a nou maint daous avantails.

Rousite qui queumencét a t'èt' fatigaée dissit Jeain-Louis d'arter in moumeint et d' s'assir à sa coutié : ce qu' fit maon galier.

— Dis daon, Jeain, fit la créiature, y allaons-ji pe à tchiou prévoïlle ?

— Y ou voudroïe bée, que répounit le valet', ma

am, ma tchiulotte daous dimainches est peurcée à
eintre-jaimbes et o faot y mettre in morcia.
— Y en mettrai ien, dissit la feulle. Justemeint ié in
otelion de d'bas qui est de la colur de ta tchiulotte, y
i coperaée ine beurlère dains le darrère.
— Ouée, selement, otre chouse. Y pée pa y aller
airs airgeint et te set bée qu'ou n' m' rechte pas ine
entime.
— Et bée, y t' douneraé ine pèce de ceint sous et pi
éraons.
— Einteindu.
Ast'hure ici, y dée v' dire — pisque queum' in sot'
ou zée obliée — que Jeain-Louis et Rousite se fe-
ant l'amour dainpis pas mal de teimps et que l'
viaint s' marier à la St-Michel. Ol' avait été bée
ionvenu et Rousite atteindait tchiou moumnint avec
rainde impatieince.
Le vingt-quatre venu — tchiétait in dimainche — nos
iillards s'einfuraint après la promière maesse ; le
ars, sa tchiulotte bée arraingeaée et ceint sous dans
ne de ses poches ; la feulle, saon penaée au bras dret,
ion paraplue à l'ôtre et l'arriviraint à St-Christophe,
ste queum' se dainset' le promier brainle.
Cré einfaint d' nom de d'là ! Ol y avait ine musique
iou diable : in vezour, in sounur de violaon, in pi-
olur et pi in danion qui brimbalait, tritait et fesait
ec sa goule outaint d' brit' a li sul que tos les ôtres.
v'z ein promet que les cotelions voliaint !... et les
ts petiaint si bée qu'ou l'ein fumait.
— Dainsaons-ji pouet ? qu' dissit Rousite.
— Tal'hure, fit Jeain-Louis qui venet de voir ine
araichine li caonvenaint bée mée que sa préteindue.
Oh !... les houmes que p'tit d'argeint les paierait
ion cher ! Croiriez-v' que tchiou fali gars de Jean-
ouis dainsit tot le teimps avec la Maraichine et pas
ne sule fois avec Rousite...
Si bée qu'à la faïn tchia pour' feulle s' veyaint main-
isée, queumençit à s' mettre ein coulère et à maontre
s ses argots. A d'vindit roge, bliu, varte, de totes les
ulurs et s'apprechaint daou gars à li sacquit' in graind
p' de paraplue su l'échine en li disaint, sains peinser
nal bée sûr :
— Beurlu, beurlu... Fais daon pouet taint taon Fain-
arlu, va. Tchiou morcia qu' t'as eintre les jaimbes y
vo hier à maon tchiu.
Echtiusez tot d' même mes baons émis, si v' parle
ssi cruellemeint.

A. BARRAU.

CRITIQUE DU CRITIQUE

(SUITE)

Sur ce, je remonte en selle pour pourfendre
e fois encore le critique *qui ne va pas au théâ-*
. L'un s'appelle Emile Landrodie ; l'autre,
ctor de Cottens, inconnus illustres autant que
étentieux ; le troisième a nom X ; le quatrième
Y ; les autres sont de A à W et de Y, déjà nom-
mé à Z !

Parmi ces gros malins, risibles et haïssables, il en existe un (je tais son nom, par pudeur) qui opère au *Nouveau Siècle*.

Tartinant consciencieusement (?!) sur la reprise du *Bossu*, à la Porte Saint-Martin, il écrit :

« — M. Pougaud a produit beaucoup d'effet dans le rôle du petit prévôt Passepoil... »

— (C'est M. Vivier qui a joué Passepoil !)

« M. Romain est un superbe prince de Gonzague... »

— (C'est M. Duquesne qui représentait Gonzague !!)

« Mme Harris est fort bien placée sous les traits de la princesse... »

— (C'est Mme Lacressonnière qui interprètait Mme de Caylus !!!)

« Mlle Leconte m'a parue bien anémique comme Aurore... »

— (Aurore dans le roman, Blanche, dans le drame !!!!)

« La pièce est fort bien montée et permettra à M. Rochard de donner tous ses soins à la grande féerie qu'il prépare pour le mois prochain... »

— (Le titre de la « grande féerie » : ... *La Maison du Baigneur* !!!!!)

Et voilà.

Des erreurs à chaque ligne. Un reproche injuste à Mlle Leconte, une des plus méritantes et des plus talentueuses parmi nos *vraiment jeunes* comédiennes.

Un compte-rendu stupide d'une pièce à laquelle *on n'a pas assisté*.

.....

Un bravo pour le critique du *Nouveau Siècle* !

— Critique ?

— Dieu me pardonne, j'allais écrire : crétin.

***

Et Sarcey ?

Il éreinte, Miss Cahloun, l'américaine qui joue, à l'Odéon, dans l'*Argent d'Autrui*, de Léon Hennique.

— Le rôle joué par la charmante étrangère est celui d'une aventurière débarquée en droite ligne du pays des dollars. Ecoutez l'opinion formulée grossièrement par le protecteur avoué du si justement discuté talent de Mlle Martel (Nancy)!

« On est allé chercher pour ce rôle une véritable américaine, Miss Cahloun, qui a, dit-on, beaucoup de réputation en son pays. *Américaine, elle l'est, en effet, des pieds à la tête.* Elle l'est, par ses toilettes, qui sont d'un extraordinaire mauvais goût ; *par ses allures* qui sont saccadées et ses gestes qui sont brusques et à qui manque la grâce molle et séduisante (1) ; *par son accent* qui est... mon Dieu ! *qui est l'accent anglais dans toute son horreur.* Mais tout cela, toilette, attitude, geste, accent, lui a servi en cette occasion ; on s'est récrié : *est-ce assez américain !* et comme elle est assez jolie, bien qu'elle fut maquillée en dépit du bon sens, *comme elle est adroite en scène, on lui a fait fête...* Bon pour une fois, mais qu'elle n'y revienne plus ! »

(1) Aussi, pourquoi diable Miss Cahloun n'a-t-elle pas été prendre leçon chez Mlle Nancy Martel, diseuse exquise et femme superlativement distinguée ? *L. N. P. L. R.*

— Je ne sais pas si vous pensez comme moi, mais je crois que l'entrefilet que vous venez de lire peut passer pour le modèle du genre.

Examinons-le, histoire de nous divertir un moment.

Miss Cahloun joue un rôle « *d'américaine excentrique et sans cœur.* »

Que lui reproche le nommé Sarcey ?

1° D'être américaine de la tête aux pieds ;

2° D'avoir l'accent anglais dans toute son horreur (accent affreux chez les anglais, charmant chez les anglaises. En tous cas accent nécessaire en l'occasion) ;

3° *Ses toilettes* qui sont d'un extraordinaire mauvais goût.

(*Ses toilettes* sont ... américaines. Elles sont bizarres mais seyantes. En tous cas elles vont au personnage de Miss Kate. Et puis, Sarcey ne voit pas clair, *il* le sait et *on* le sait. Quant à son goût... Le *goût* de Sarcey ! Il s'explique en un mot à l'encre blanche sur du papier blanc).

4° *Ses allures* qui sont saccadées et ses gestes qui sont brusques et à qui manque la grâce molle et séduisante.

(Sarcey écrit que Mlle N. Martel possède *les allures* d'une grande dame. Il avoue par là son incompétence en matière de distinction *et ne peut* juger Miss Cahloun en tant que grâce séductrice).

5° D'être maquillée en dépit du sens commun.

(Je remets en lumière la vue faible de notre oncle).

Pas une critique qui subsiste.

Maintenant, de l'avis du « puissant » employé de M. Hébrard ?

1° Miss Cahloun est adroite en scène ;

2° On lui a fait fête ;

3° *Geste, attitude, toilette, accent...* tout lui a servi.

Alors...

... pourquoi la phrase ? :

« Bon pour une fois, mais qu'elle n'y revienne plus. »

?

Mais c'est assez nous frotter à mauvaise compagnie. Eloignons-nous du ridicule adorateur de St-Gandillot.

— Les corps gras sont salissants.

***

Extrait du *Voltaire* :

(Compte-rendu de *Pêcheur d'Islande*, donné au Grand Théâtre, le samedi 18 février).

On a joué hier une pièce que M. Tiercelin a tirée d'un roman de M. Pierre Loti.

Il l'a surtout tirée en longueur, car je vois qu'on a trouvé la représentation de ces neuf tableaux extrêmement ennuyeuse. Aussi, M. Porel qui est homme de la meilleure éducation, avait-il eu le bon esprit de restreindre ses invitations à certains critiques dont les appréciations lui ont particulièrement été désagréables et dont il avait une vengeance à tirer.

Ces malheureux ont horriblement souffert.

Pendant ce temps, quelques privilégiés, dont j'étais, se félicitaient d'avoir échappé à cet ennui. J'ai passé la soirée à relire Pêcheur d'Islande *et à rendre grâce à M. Porel. Son impardonnable inconvenance à mon égard m'a épargné une bien fâcheuse désillusion, car je ne sais rien d'aussi attristant que de voir dénatur un beau livre.*

Ah ! que M. Loti était bien inspiré alors qu'il voul retirer sa pièce.

Son roman est surtout une œuvre délicieuse par tact, l'esprit et le bon goût.

M. Porel était le dernier directeur auquel il ét permis de toucher à un tel ouvrage.

VICTOR DE COTTENS.

Victor de Cottens ! un nom qu'il faut reter et que j'ai déjà cité tout à l'heure. Ce jeu homme s'assagira un jour et perdra ses préte tions à mesure qu'il verra ses cheveux tomber.

Pour l'instant il est comique.

« *Son impardonnable inconvenance à m égard...* » est une phrase qui vaut son pesa d'or.

L'impardonnable inconvenance est tout entiè imputable à M. de Cottens, qui, PAYÉ po rendre compte d'une soirée théâtrale aux lecte PAYANTS du *Voltaire*, n'a pas voulu PAYE sa place pour remplir son devoir.

Ce procédé n'est pas louable et comme je sa de source certaine, que M. de Cottens agit av l'assentiment de M. Klotz, rédacteur en chef pauvre petit journal de la rue Chauchat, c'est futur candidat à la députation, supérieur imm diat de la « victime » de M. Porel, que je m' dresserai directement la quinzaine prochaine

GIBOYER.

(A suivre)

BIBLIOGRAPHIE

Ont paru cette quinzaine chez

BAILLY (Librairie de l'Art indépendant) : *Salo* drame en un acte, en prose, par Oscar Wilde (84 s. p. m.) — *Sonnets en bige*, par Antoine Saba (in-18 jésus, 84 p. 300 ex. numérotés dont 12 sur jap et 288 sur hollande à 3 fr.)

CARRÉ : *Le Problème*, nouvelles hypothèses sur destinée des êtres, par le docteur Antoine Cros (i 291 p. s. p. m.)

LEMERRE : *Ames blanches*, roman, par William R ter in-18 jésus, 285 p. 3 fr. 50).

CHARPENTIER : *L'Aube*, roman, par Adolphe Ta rant (in-18, 467 p. 3 fr. 50).

OLLENDORFF : *Sans aimer*, étude en 18 sonnets, Fernand Lafargue (in-12, 2 fr.) — *Coquecigrues*, fan sies en prose, par Jules Renard (in-18, 296 p. 3 fr. 5

E. FLAMMARION : *Chansons et Récits de Mer* (préf de Pierre Loti), par Yann Nibor, ill. de Léon Cou rier (in-18, 259 p. 3 fr. 50)

MEURIOT : *Les Lunes bleues*, poésies, par Cam Soubise (in-18, 220 p. 3 fr. 50).

HAVARD : *Tendresse de mère*, roman, par Gust Toudouze (in-18, 284 p. 3 fr. 50).

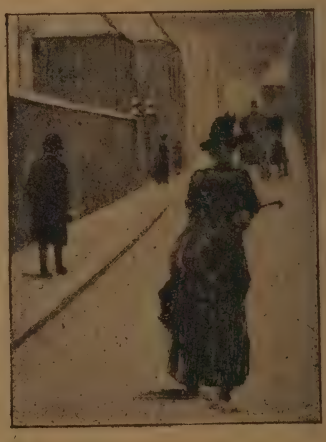
M. DREYFOUS : *Sans Voile*, contes et poèmes, p Armand Dubarry (in-18, 300 p. 3 fr. 50).

PERRIN ET Cie : *Egérie*, vers, par Edmond Au (in-18, 100 p. 3 fr.)

CROQUIS

DE

Henri BOUTET



CROQUIS DE HENRI BOUTET

VANIER : *Petits Croquis*, par Gustave Chanteclair, essin de Raffaelli (in-8. s. p. m.)

BERGER-LEVRAULT ET Cie : *Le Morrhuol*, études niques, (s. p. m. ni nom d'auteur).

LE ROY (Rennes) : *Giboulées*, poésies de Robert Dael (éd. d'am. 141 p. s. p. m.)

LEMERCIER (Niort) : *Causeries*, avec poésies d'Emile andel et Emile Boissier. Arronsshon, par Louis uillet (une plaq.)

BERNOUX ET CUMIN (Lyon) : *Modestes observations r l'art de versifier*, par Clair Tisseur (in-8, 352 p. fr.)

EDITIONS D'AMATEUR CHEZ DES ARTISTES : *L'Année s Polichinelles*, 12 lithogr. avec sonnets autograiés de E. d'Hervilly, L. Bénédite, E. Goudeau, enri Degron, A. Lemoyne, H. Second, H. Le Roux, lovis Hugues, Léon Deschamps, Th. Maurer et Ch. émine, front. et couv. en coul. par H. Dillon, (un agnifique album avec carton (s. p. m.) — *Petit Alnach Henri Boutet, pour 1893*, (in-32 de 40 p. 100 . jap. pour les amateurs, s. p. m.)

Albert Ferme publie sous ce titre **Nouvelles algéennes** dix-sept récits d'une irréprochable couleur lole écrits d'une plume alerte.

Le sens le plus droit et le plus rassis s'y accommode un certain esprit de causticité et la politesse d'un ffiné des coutumes les plus sauvages. Le livre est nusant, curieux, documentaire ; on le lit avec plaisir; est un délassement. Il a en outre l'attrait de l'horrie, du sang répandu sans forfanterie.

L'amour s'y produit à l'occasion comme une fleur vace et meurt tôt sous le soleil. L'auteur, observateur premier ordre et bon écrivain n'oublie que l'analyse ses propres sensations ou du moins, s'il entre en ène, c'est discrètement en homme qui sait son mon. Et ceci n'est point le plus mince éloge qu'on isse faire de son excellent volume.

LÉON DEQUILLEBECQ.

LES REVUES

« L'auteur qui envoie son livre à nos publications t sûr d'un compte-rendu ou d'une critique impartiale, c'est quelque chose en un temps où la bibliograie payée prend toute la place réservée par les grands rnaux à la critique littéraire : cela explique le succès des Jeunes Revues et l'intérêt que leur accordent artistes... » Ainsi parle, dans le *Courrier-Français*, Henri Mazel, rédacteur en chef de l'*Ermitage*. ais un danger menace notre avenir à tous. Le succès quelques revues les a rendues difficilement abordaes par les médiocres ; quelques autres écrivains non s valeur ont trouvé aussi que leurs écrits trouvaient elque peu de résistance chez les rédacteurs en chef, s encombrés, des revues définitivement classées et, ec ou sans raison, ont fondé chacun une revue. Il y a 150 à Paris en ce moment ! Douze publications ligées par l'ensemble des nouveaux écrivains avaient ur le lecteur un intérêt de tout premier ordre ; cent quante à se partager le butin deviennent forcément s ternes. Et il arrive que pour aviver la curiosité à terriblement émoussée du lecteur, les rédacteurs chef des jeunes publications, enclins à l'aigrissement par l'insuccès relatif de leurs tentatives, prêtent une eille complaisante aux récriminations des médiocres, minés par tel ou tel, essaient de faire du scandale ec ces rancunes afin d'en profiter. Peu à peu le mal gne du terrain, les polémiques s'enveniment, la jalousie s'en mêle, formidable, entretenue sourdement dans les cœurs par la vanité, puissant moteur des actes humains, surtout chez les gens de lettres. Avant peu, si nous n'y prenons garde, ce sera la débâcle, et une débâcle d'autant plus épouvantable qu'elle aura été moins attendue.

Pourtant l'effort de quelques-uns avait amené d'heureux résultats : un certain nombre d'écrivains nouveaux vivant de leur plume ; des aînés de génie obtenant le rang qui leur est dû ; notre œuvre commune commençant à inquiéter les mandarins du journal et du livre ; partout des enquêtes, des études, des interviews nous sont consacrées...

Il est grand temps que, ceux de la première heure, nous réagissions en nous solidarisant et, surtout, en faisant justice, chacun de son côté, des sots, des vaniteux et des jaloux qui peuvent s'être glissés dans notre entourage. Cela dit dans l'intérêt commun, car cette revue moins que tout autre a souffert ; on croirait même, en jetant un coup d'œil sur la comptabilité, qu'elle profite du désarroi momentané qui sévit ailleurs. Voici, pour preuve la progression des recettes depuis la fondation :

Année 1889.....	605 fr.	45
— 1890.....	1891 »	05
— 1891.....	3916 »	80
— 1892.....	15126 »	23

Les deux premiers mois de 1893 accusent une progression aussi accentuée : 4.000 fr. de recettes et 79 abonnements nouveaux. Les lignes qui précèdent ne sauraient donc être inspirées par un autre intérêt que celui de l'art nouveau, pris dans son ensemble.

Passons maintenant une revue rapide des périodiques récents. Georges Vanor publie dans les *Entretiens politiques et littéraires* la conférence sur le Drame Wagnérien dont il a été parlé ici au précédent fascicule. Les dits *Entretiens* sont devenus la propriété d'un éditeur, M. Kolb ; nous signalons à l'ancienne direction deux écueils à éviter pour que la revue conserve son ancien attrait : 1° Ne pas se fier entièrement à l'éditeur quant au soin de composer les sommaires — de grâce, mon cher Griffin ne vous déchargez pas de ce souci ! — ; 2° prendre garde que les sympathies non dissimulées de la rédaction pour les écrivains israëlites n'affectent un exclusivisme irréductible. En ce moment, plus que jamais il ne faut pas allumer chez nous de querelles qui deviendraient vite terribles. Cette dernière recommandation s'adresse aussi à la *Revue blanche* ; au sommaire : MM. Coolus, Muhlfeld, Cehel, Ernst, Veber ; réd. en chef : A Natanson : dans les notes, trop souvent, on emploie pour parler des pauvres catholiques, protestants, mahométans ou bouddhistes une teinte dédaigneuse qu'il serait bon de ne pas aggraver, d'autant plus que M. Veber a beaucoup de talent et du meilleur aloi, que M. Natanson est un galant homme et que M. Ernst peut prétendre à la première place dans la critique musicale. Ces messieurs n'ont que faire d'un monopole au profit des sémites : ils ont mieux à leur service. Je ne m'occupe pas ici des sots ni des grotesques : le jeune niais qui déshonore parfois de sa bilieuse copie la vaillante *Révolution* de nos amis Ste-Croix et René Barjean est trop quelconque pour que ses éructations puissent tirer à conséquence.

Il y avait à craindre que l'*Ermitage* ne souffrît du départ de Retté. Merrill est venu le remplacer au secrétariat et Le Cardonnel à la critique littéraire ; nous avons été rassurés. Le sommaire du fascicule de janvier confirme nos prévisions optimistes : c'est le plus beau numéro qui nous ait jamais été donné. Bravo ! Mazel.

Dans le *Mercure* : Stéphane Mallarmé émet le vœu qu'un hommage à Banville soit rendu : la dédicace d'un « Tombeau » comme celui préparé pour Baudelaire. Nous approuvons chaleureusement notre éminent

maître et ami. Louis Dumur s'essaie dans l'assonance. De spirituelles notes complètent ce numéro, moins réussi que les précédents. Il est vrai que...

Nouvelles publications à signaler : *L'Académie-Française* (76, rue Blanche, Paris) — *La Goutte* (2, boul. de la Tour, Genève) — *La Lutte pour l'Art* (23, rue de Paris, Ixelles-Bruxelles).

La *Revue Encyclopédique* contient de nombreuses illustrations sur la « Sainte Geneviève de Paris », représentée au Chat Noir. L'*Art social* devient de plus en plus curieux. *La Question Sociale* inaugure un supplément littéraire. La *Revue des Alpes* contient une revue littéraire d'une rare incompétence : on y prend au sérieux l' « Anarchie littéraire », cette fumisterie-drôle de Baju !

Accusé de réception pour *l'Art Moderne, Revue Internationale, Initiation, Les Hommes d'Aujourd'hui* (portraits de Willy par F. Fau et de Trimouillat par le même), *Simple Revue, Revue Moderne, Revue du Siècle, Revue du Nord, La Rénovation littéraire* (bien joyeuse publication qui prend Verlaine pour un potache et Bruant pour un décadent !), *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou, Echo de la Semaine, Revue des Traditions populaires, la Grande Revue* (Paris et St-Pétersbourg), *Le Magasin littéraire* (Gand), *Floréal, Annales politiques et littéraires, Le Biniou, La Libre Critique, l'Endehors, Rouen-Artiste, Revue Félibréenne, L'Etoile. Le Mouvement littéraire* (à qui nous n'aurions point adressé la lettre qui nous concerne si nous avions su de quelle façon était conduite son enquête, car notre lettre n'était pas faite pour la reproduction, mais à titre de renseignement), *Revue Générale* (belge), *Revue Européenne, l'Art et la Vie* (ex-Revue-Jeune), *La Jeune Belgique, La Révolte, Paris-Province, Moniteur des Arts, Nouvel Echo* (qui annonce un nouveau changement de format), *Paris-Chanson, Le Mirliton, Paris-Piano, Le Cri-Cri, Le Glaneur, Les Gaudes, Mascarille, Charivari Oranais et Tunisien, République Illustrée, Revue d'Art et de Littérature, Harmonie,* etc. etc. etc.

LÉON DESCHAMPS.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre Cluny. — *Les Cambrioles de l'Année*, revue à grand spectacle, en 3 actes et 10 tableaux, de MM. Milher et Numès.

On ne saurait comment expliquer l'excessive sévérité des critiques des grandes premières à l'égard des *Cambrioles de l'Année*, si on admet d'une part l'infériorité du genre et de l'autre l'apparition retardée de cette revue on trouvera aisément que MM. Milher et Numès sont d'habiles revuistes et que leur défilé des nouveautés de l'année (1892 hélas) est amusant et sans prétention.

Après ce prologue nécessaire, constatons que nous avons retrouvé sans surprise : le rasant Bellacosia, l'inévitable Pétomane, le Juge errant, Henri IV descendu de cheval pour aller à la commission d'enquête se disculper d'avoir touché un chèque, la cité des chiffonniers, les Cambrioleurs fin-de-siècle, la Maison du Peuple, l'Astronome qui fait voir la lune à moins d'un mètre, la Revanche des toutous, les Casseuses de sucre, le Pôle-Nord, les Arts de la femme, la Fontaine d'eau chaude, etc., etc.

Ajoutons même pour être juste qu'il y a dans les *Cambrioles de l'Année* quelques heureuses trouvailles qui font honneur à l'esprit des auteurs. C'est ainsi que le cabaret soi-disant artistique y est finement blagué et que l'on voit : la chanteuse avachie qui roucoule une romance sentimentale, le garçon de café qui débite des chansons et des cerises à l'eau de vie, Bruant imité par Mme Lantelme et une danse serpentine étonnante avec des projections lumineuses obtenues à l'aide d'une bougie placée derrière des bouteilles de cassis et d'absinthe.

La revue se termine, naturellement, par la parodie des pièces à succès. Celle de l'*Invitée* plait beaucoup.

Le compère est le jovial Veret du *Théâtre-aphone* comme dirait le chansonnier J. Canqueteau, la commère Mme Aciana, plus délurée que l'an passé. A part Mme Lantelme qui est un des clous de la revue, (le mot clou ne rend qu'imparfaitement ma pensée) nous retrouvons la vaillante troupe du *Théâtre Cluny* au complet.

MARCEL BAILLIOT

CRITIQUE MUSICALE

La Vie du Poëte. Symphonie-drame en 4 parties, pour orchestre, chœurs et soli. Poëme et musique de G. Charpentier.

Sur un poëme d'une esthétique douteuse, G. Charpentier, l'heureux élu du concours de Rome de 188[illegible] entreprit de narrer musicalement la *Vie du Poète*. L'idée n'est certes pas neuve ; Berlioz auquel on s'est plu, en maintes feuilles, à comparer le nouveau musicien-poëte, avait tracé la voie. Peu importe d'ailleurs le sujet : tout l'intérêt réside dans la manière dont il est traité. Or me permettra-t'on d'exprimer la profonde stupéfaction que m'a causée l'audition de la *Vie du Poëte ?*

L'auteur a-t-il voulu, à force de science ou de complexité dans la texture symphonique de son œuvre égarer le jugement de la critique ? est-ce un essai de réforme musicale, ou le résultat d'une aberration ? Peut-on réellement penser, ainsi que me l'ont exprimé nombre de ses admirateurs, que la nouvelle école française ait enfin trouvé sa voie ? Loin de moi, l'idée de critiquer la *Vie du Poëte*, en tant qu'œuvre nouvelle, mais il faut au moins que celle ci réponde à un idéal quelconque. Or dans cette symphonie les concepts les plus fantastiques décrits musicalement dans le même style, et portant la marque d'un lyrisme exagéré, viennent s'échouer misérablement en une scène... de boulevard extérieur ?

Je ne fais point partie de la Ligue fondée par l'honorable J. Simon, mais il m'est impossible de comprendre l'intérêt que peuvent amener dans une symphonie des cris de femme en pâmoison, hurlés dans l'embrasure d'une porte ; la soulographie de ce poëte désillusionné, pourrait aussi bien se terminer dans l'intimité d'une moderne « Maison de Salabacca », je ne verrais aucun inconvénient. L'antithèse est par trop criarde, et la scène réaliste d'un goût médiocre. Il avait, en résumé quelque chose à faire, sans essayer d'introduire des théories naturalistes dans la musique moderne. C'est trivialiser l'art que de faire jouer des mirlitons dans le courant d'une symphonie ; et je crois en toute sincérité que G. Charpentier n'a pas employé ses hautes qualités musicales et le talent dont il avait fait montre, en ses précédentes *Impressions d'Italie*, à une œuvre capable de faire long feu derrière lui.

Dussé-je m'attirer l'anathème du corps entier des Magnifiques, il me restera la satisfaction d'avoir émis mon opinion d'ailleurs impartiale et uniquement basée sur mon impression personnelle.

LÉLIO.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Anonnay. — Typ. et lith. J. ROYER

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 94. 15 Mars 1893.

EXTRAITS INÉDITS DE

La Quenouille et la Besace

(XXIII)

J'ai cherché trente ans, mes sœurs,
Où s'est-il caché ?
J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Sans m'en rapprocher.

m'a vue partout, mes sœurs,
ne l'ai pas vu ;
l'ai vu partout, mes sœurs,
ne m'a pas vue....

ai marché trente ans, mes sœurs,
t mes pieds sont las ;
était partout, mes sœurs,
t n'existe pas....

'heure est triste enfin, mes sœurs,
tez mes sandales ;
e soir meurt aussi, mes sœurs,
t mon âme a mal.

ous avez seize ans, mes sœurs,
llez loin d'ici ;
renez mon bourdon, mes sœurs,
t cherchez aussi....

MAURICE MAETERLINCK.

Lettre pour le Jour de l'An

AU VICOMTE DE LAUTREC

Ce n'est pas un bonjour tout sec,
Mon cher Guy, vicomté Lautrec,
Que je vous donne, c'est, avec
Un vœu qui ne part pas du bec,

Mais un qui vient du cœur vraiment
Et ce, sous la foi du serment...
D'ailleurs vous savez qu'il ne ment,
En dépit de la rime en ment...

— Rime calomniée et trop
Méprisée ainsi qu'un sirop
Qui sucrerait trop un poison !

Et voici ma forte raison :
Souvenez-vous de l'hôpital !
Vous voyez que c'était fatal.

1er Janvier 1893.

Pour Roberte

à Henri Degron.

Seconde âme de mon ami, son autre cœur,
Roberte, or, vous voici veuve... pour une année,
Et je viens avec vous penser à sa langueur
A lui loin de vos yeux à vous, sa Destinée

En quelque sorte, et très pieusement je viens
Et reviens avec vous tristement vous redire
Qu'il pleure autant que vous et que, non son martyre
(Ce serait blasphémer, car nous sommes chrétiens)

Mais son impatience est égale à la vôtre.
Et ne faisons donc plus ici le bon apôtre
Et parlons franchement d'un chagrin trop réel.

Sans rien exagérer puisque, Roberte chère,
Il va bien, il vous aime bien et que son ciel
C'est de vous revoir comme il est sûr de le faire.

PAUL VERLAINE.

MM. les membres du Comité d'honneur pour le Monument Baudelaire sont instamment priés de bien vouloir nous faire parvenir au plus tôt leur collaboration pour volume : « Le Tombeau de Charles Baudelaire ».

Nous rappelons que le volume peut comporter proses et vers, langue française ou étrangère, et que les jeunes poètes qui désirent y collaborer doivent nous faire parvenir leur copie, laquelle sera soumise au Comité.

L'Art et l'Anarchie[1]

Notre Directeur reçoit la lettre suivante:

Paris, le 28 février 1893.

CHAMBRE
DES
DÉPUTÉS

Mon cher ami,

J'ai lu les idées exprimées par M. Retté et que vous me signalez. Je les ai lues avec la grande attention et bientôt avec la vive sympathie qu'imposera toujours un talent énergique et éloquent. M. Retté affirme que l'art n'a d'autre but que soi-même, et cependant il dépense beaucoup de verve et des phrases excellentes pour flatter ceux qui, ne partageant pas cette esthétique, veulent un art utile. Par ce souci de communiquer aux autres ses conceptions de l'art, ne tombe-t-il pas dans ce cas qu'il flétrit d'un artiste qui fait de la propagande ?

Mais je ne chicanerai pas et j'entends fort bien que M. Retté faisait chez vous de la conversation et que par ailleurs il désigne du nom d'*Art* une œuvre toute indépendante et composée pour rien, pour le plaisir, en dehors des conditions de temps et de milieu.

Je suis de son avis. Il y a la conversation et puis l'exaltation solitaire. Nous vivons tantôt avec ceux que la vie nous impose (amis ou indifférents), tantôt avec nos idées projetées, nos pensées d'imagination.

Heureux les hommes qui ont de belles pensées. Chez quelques-uns ce sont des pensées telles qu'à les voir, le lecteur devient socialiste ; chez un autre, ce sont des pensées qui nous donnent le goût de la vie harmonieuse, libre, sans lois, de l'anarchie, enfin.

Pour me faire entendre, je dirai à Adolphe Retté, et je crois bien qu'il ne me contredira pas, que *la République* de Platon est une œuvre d'art, une des plus exquises, et en même temps on peut la qualifier d'art social, au sens particulier de cette discussion. Et *la Tempête ?*

Veuillez recevoir, mon cher ami, mes sentiments tout cordiaux.

MAURICE BARRÈS.

OSCAR WILDE

On l'a vu, gigantesque, glabre et rose, tel un grand prêtre de la Lune au temps d'Héliogabale, partout à Paris où l'on rêve, où l'on pense, où l'on détrousse : chez St phane Mallarmé, dont l'ensorcelante parol bercée au rythme de ses gestes évocatoires, l'e chanta comme la voix même du mystère; dar les cafés du quartier Latin, où il sut doctemer discuter, entre demi-tasse et bock, le romanism avec Jean Moréas et le symbolisme avec Adolph Retté ; enfin au Château Rouge, dont les ha bitués, séduits par la discrète affabilité de s manières, le prirent pour le prince de quelqu fabuleux royaume du Nord. Et partout où passait, chez les gentilshommes de la plume o de la pince-monseigneur, il se créait des amitiés s'il excita l'admiration de Henri de Regnier, provoqua l'enthousiasme de Bibi-la-Purée.

Ce géant à l'œil perdu, au sourire vague, à l démarche d'Oriental, c'était Oscar Wilde, l maître de l'école esthétique en Angleterre.

***

On se souvient que le 1er janvier 1850 fu fondée à Londres l'éphémère revue, *The Germ* où Dante Gabriel Rossetti formulait les principe de l'école dite plus tard préraphaëlite. A celui- s'adjoignirent, lors d'une visite à Oxford en 185 le peintre Burne-Jones et les poètes Swinburn et William Morris. Le souvenir de ces étrange rêveurs snbsistait encore à Oxford, lorsqu Oscar Wilde s'y fit inscrire comme étudiant d Magdalen College : Rossetti, le blême Italien la chevelure bleue, déjà connu comme traducteu des poètes prédécesseurs du Dante et comm auteur de poèmes mystiques, dont *La Demoisel Bénie* est inscrite à jamais en onciales d'or et d pourpre sur l'hymnaire de la littérature anglaise Burne Jones, qui l'aidait, magicien des lignes e des couleurs, à décorer des scènes du Saint-Gra les murs du Club de l'Union ; Swinburne, l'in quiétant éphèbe au torse effilé de convulsion naire, au visage ravagé par les yeux et aviv d'une crinière rouge comme la flamme des enfe qu'il allait chanter ; William Morris, qui s'atta dait encore aux langoureuses cadences de s *Paradis Terrestre*, et ne songeait guère à prêcher en manches de chemise, l'évangile du socialism révolutionnaire aux formidables bougres d l'East End.

Celte de race et de tempérament, comme la plupart des hommes de la dernière renaissanc anglaise, Oscar Wilde ne pouvait manque d'être fortement influencé par l'exemple d pareils prédécesseurs. On le vit, long-chevelu e adorné de gilets à ramages, se promener par le antiques préaux d'Oxford en récitant aux oiseaux des vers de Théocrite, d'Arnauld Daniel et d Keats. Bientôt se répandit jusqu'à Londres la renommée de ce jeune rêveur qui préférait au plus passionnant jeu de foot ball de solitaires promenades parmi les primevères et les margue rites qui constellent les bords verdoyants de l'Isis, la rivière au mystérieux nom de déesse. Oscar Wilde fut dès lors reconnu comme le chef militant d'une école dont les initiés proclamaient la nécessité d'une rénovation artistique dans la vie pratique de l'Angleterre. Libéré des entraves universitaires, il accourut à Londres, où il fut entouré de disciples qu'on dénomma les Esthètes.

(1) Voir *La Plume* nº 91.

intres d'une sensualité raffinée jusqu'à l'ex-
me spiritualité, poètes dont les musicales syl-
es poursuivaient les plus fuyants fantômes du
e, femmes échevelées qui se laissaient revêtir
robes ravies aux suaves tableaux de Botticelli.
foi de cette école esthetique peut se résumer
un seul article : partout et toujours la Beauté.
vrai dire, la Beauté admirée des Esthètes fut
tôt mystique que matérielle, plutôt passée que
derne, plutôt florentine qu'anglaise. On col-
tionna les triptyques de Sienne, on se créa
s refuges où mouraient les bruits du siècle, et
lut beaucoup la *Vita Nuova* de Dante.

Le *cockney* vit alors dans Piccadilly se pré-
ser, le tournesol à la boutonnière, les apôtres
la nouvelle religion. Leurs attitudes, affran-
es de la raideur britannique, s'alanguissaient à
lienne ; leurs voix s'attendrissaient en rythmi-
s modulations ; leurs cheveux, délivrés de
tyrannie des ciseaux de Truefitt, flottaient
s les chapeaux mous à la brise qui souffle de
de Park. Oscar Wilde lui-même, à cette
que de *Sturm und Drang*, ne dédaigna pas
porter crinière et culotte courte pour exas-
er les calvites sans mollets de l'anglicanisme.
tains cochers de *hansom* affirment même
oir vu se promener, vers l'heure des chats et
poètes, avec un lys énorme à la main. Oscar
lde récuse comme à regret leur témoignage
répondant que la légende est souvent plus
ie que la réalité. D'autres propagèrent sur
compte de moins inoffensifs mensonges. Mais
ique caricaturé hebdomadairement dans le
nch par George du Maurier et parodié dans
r opérette *Patience* par Gilbert et Sullivan,
ar Wilde finit par triompher de toutes les
ies et de toutes les aminosités. De vaillants
stes, dont la plupart étaient ses aînés, l'ai-
ent du reste dans son œuvre de régénération :
lliam Morris fondait à Merton Abbey, parmi
vergers qui fleurissent au bord de la Wandle,
fabrique d'aspect médiéval où papiers et
us, spécialement préparés, se teignaient d'in-
parables couleurs et flamboyaient en fleurs
en chimères ; Walter Crane répandait en
me temps à vil prix ses merveilleuses illumi-
ions — princesses fauves, en des palais d'o-
, contre des mers violettes — que feuillètent,
nd ils sont bien sages, les bienheureux
nts de l'Angleterre ; enfin Kate Greenaway
uvait par ses toutes gracieuses vignettes qu'il
possible d'enjoliver même un almanach des
es. L'influence esthétique ne tarda pas à se
e sentir dans tous les arts décoratifs, surtout
s la reliure, la céramique, l'ameublement, la
onnerie et la tapisserie. Les architectes s'en
èrent : Philip Webb et d'autres construisi-
à Turnham Green et à Saint John's Wood
véritables villages où le rouge amorti des
ues, s'angulant en pignons ou s'arrondissant
tourelles, s'avivait délicieusement du vert
ide des arbres des avenues. Et vinrent y
iter, comme en d'artificiels paradis, les Es-
es las du bruit et du brouillard de la cité.

***

u beau milieu de cette renaissance, Oscar Wilde publia son premier volume de poèmes. C'est, avec de petites chansons de toute grâce, d'extatiques visions de la Grèce, la terre maternelle, où les blanches calvacades caracolent en frises contre un fond de mers et de temples, et d'une Angleterre artificielle et païenne où les faunes aux oreilles pointues surprennent, parmi les bocages, l'étreinte des amants que font tressaillir le lointain tintement des clarines pastorales. Une singulière préciosité de mots et de métaphores rehausse la forme d'Oscar Wilde, comme elle rehausse dans *Venus et Adonis*, celle de Shakespeare. L'on dirait, de la Muse d'Oscar Wilde, une Galatée surchargée de bracelets, de bagues et de pendeloques, et ouvrant à la joie ensoleillée de la vie des bras encore froids de tout le marbre qu'ils furent.

Aussi reprocha-t-on à Oscar Wilde l'artificialité de son style : il répliqua en demandant ce que pouvait bien être un art naturel. On l'accusa d'avoir imité Kéats et Théophile Gautier : il se contenta de travailler à d'authentiques chefs-d'œuvre. Armé d'une ironie acérée, comme ne l'est nul en Angleterre sinon Whistler, il en acheva de pointes adroites ses adversaires. En Amérique, où il fit une tournée de conférences, il sut plus d'une fois troubler, charmer et dompter le public le plus revêche qui soit aux choses de l'art. Son esprit n'y perdit pas ses droits. Invité par une délégation des habitants de Griggsville à leur faire une conférence sur le Beau, il leur répondit : Changez d'abord le nom de votre ville. Il ne tarda pas à s'apercevoir que tout, hélas ! était à changer au pays où mourut Edgar Poe. Désillusionné par la démocratie, comme jadis le poète Lenau, il revint en Angleterre.

Un long silence plana sur lui. Soudain parut son roman, *Le Portrait de Dorian Gray*, et le tapage qui accueille toutes ses œuvres reprit de plus belle. Dorian Gray est un jeune homme doué miraculeusement de jeunesse éternelle ; par une fantastique transposition, c'est son portrait qui veillit à sa place. Initié à tous les plaisirs défendus par un élégant sybarite de Londres, Dorian Gray conserve dans ses pires débauches, d'année en année, la pureté de ses yeux et la candeur de son front ; sur le portrait seul le regard se ternit et les rides s'inscrivent. A la fin Dorian Gray, traqué par la haine et la peur, commet un assassinat, puis épouvanté par la hideuse vieillesse qui ratatine la face de son portrait, il se suicide. Le sujet, on le voit, semble ravi à quelque conte d'Hoffmann, quoique l'action se déroule dans les salons, les théâtres et les bouges de Londres. Ce roman vaut surtout par certains chapitres apologétiques du paganisme, qui firent glousser, par toute l'Angleterre, les clergymen buveurs de thé et les vieilles filles distributeuses de *tracts*.

Entre temps Oscar Wilde publiait dans diverses revues des articles de critique et de philosophie où il déployait la plus savante maïeutique. Ces articles réunis en volume sous le titre significatif d'*Intentions*, sont, de l'avis des délicats, la fine fleur d'un esprit plutôt latin qu'anglo-saxon. Oscar Wilde y joue légèrement du paradoxe, moins en sophiste qu'en esthète dont le

sens sûr de la Beauté trahit à tous le mensonge de nos conventions sociales. Enfin il s'exerça au plus aigu persiflage de ce qu'il est convenu de dénommer le monde dans l'*Eventail de Lady Windermere*.

Il ne m'appartient pas de critiquer, en cet article de pure biographie, l'opulent et sinistre drame Salomé, qu'Oscar Wilde, las des persécutions de la censure anglaise, vient de nous donner en français. Puisse un jour Sarah Bernardt ressusciter pour notre joie et notre terreur la sanguinaire princesse qui baisa sur les lèvres le chef décapité du Baptiste !

***

Dès aujourd'hui il est permis d'assigner à Oscar Wilde sa place dans la littérature anglaise. Cette place n'est certes pas parmi les demi dieux, les Tennyson, les Rossetti et les Swinburne. Lui-même, avec une modestie bien rare en un poète autour de qui ont tonné tant de grosses caisses, récuse la couronne d'or et le manteau de pourpre des Elus. Pourtant je crois que la postérité, initiée enfin au culte de cette Beauté dont il fut à la fois le prêtre fervent et l'héroïque soldat, le portera sur de hauts pavois. Je sais déjà d'amoureuses lèvres qui chantent ses chansons, et des mains pieuses qui tressent à sa gloire les fleurs de l'immortalité. Ne nous a-t-il pas conviés, de sa parole consolante en ces temps de deuil, à parer nos âmes des gemmes ravies par le Destin à notre chair — notre pauvre chair qui a cessé d'être le temple évident de la divinité ?

Oscar Wilde est peut-être un des derniers que l'Esprit aura doté du mystérieux don d'illusion.

STUART MERRILL.

Les Baisers Morts

(FRAGMENTS INÉDITS)

Devoir d'homme

BALLADE

Gloire ne vaut, femmes que pour vous plaire !
Peuple enflammé, couronnes de laurier,
De nos efforts seraient piteux salaire,
Si ne savions qu'à valeureux guerrier,
A doux poète ou gai ménétrier,
Dès que partout le public les acclame,
Plus tendrement, toujours, vous souriez :
Gloire ne vaut qu'afin de plaire aux femmes !

Qu'importerait vivre au cercle polaire ?
Qu'importerait septembre ou février
Si n'existaient point les rayons solaires ?
Palais de marbre, hutte de chévrier,
Pic orgueilleux ou ténébreux terrier,
Qu'importerait, sans vos regards, mesdames ?
Égaux seraient le prince et l'ouvrier !
Gloire ne vaut qu'afin de plaire aux femmes !

C'est pour atteindre à vos prunelles claires,
C'est pour sentir vos regards nous vriller,
Que dominant nos dégoûts, nos colères,
Tous, faible ou fort, chêne ou génévrier,
Voulons monter, artiste ou meurtrier,
A tout prix, aussi haut que peut notre âme,
Sans pitié laissant les vaincus crier !
Gloire ne vaut qu'afin de plaire aux femmes !

ENVOI

O pauvre Moi ! cœur fou que tout affame !
Qu'il serait doux quitter son étrier !
Ah ! si pouvais briser mon encrier !
Mais gloire il faut, car il faut plaire aux femmes.

Idéalisme !

Certes, je te connais jusque dans tes racines
Nul recoin de ton corps ne peut m'être étrange
Et tes plaines de nacre, et tes vaux ombragés
Ont vibré sous le souffle ardent de mes narines.

Tes ondulations puissantes de panthère
Et le raidissement de tes muscles d'airain
Ont tordu, bien souvent, et fait craquer mes reins
Quand tes lèvres lançaient des souffles de cratère

J'ai senti maintes fois une fraîcheur marine
De ta blancheur lunaire à flots se dégager ;
J'ai vu l'aube rougir d'un feu non passager
La neige des sommets altiers de ta poitrine ;

Ton ventre est un été brûlant ; ta hanche claire
A des senteurs d'automne, et ton corps souverain
De chaque heure à la fois me chante le refrain :
Tu m'offres enfin, après, la nuit brûlante,

La nuit opaque qui dévore et qui délie
Un instant de ce monde et de toute folie,
Et donne un avant-goût des douceurs de la mort

Mais l'heure, les saisons, cela n'est pas assez :
Ce qu'il me faut encor, mieux que moi tu le sais,
Ce qu'il me faut surtout, ô glorieuse plante !

Ce que j'aime avant tout en toi, ma bien-aimée,
C'est ta tête, ta tête ou railleuse ou pâmée,
Ta tête, cette fleur sublime de ton corps !

Refrains d'Hiver

Dans le ciel la fête commence
Et pour quelque banquet troublant
On plume des oiseaux immenses,
On plume des oiseaux tout blancs.

On voit flotter partout dans l'air,
Et se poser sur notre fange
Le duvet fin, le duvet clair
Des cygnes blancs qu'au ciel on mange.

Tout là-haut la fête commence :
La terre est comme un lit troublant
Couvert d'un édredon immense,
Couvert d'un édredon tout blanc.

Mais c'est un bâillon mis à l'air
Pour que les sanglots de la fange
N'aillent pas troubler le ciel clair,
Le ciel clair où l'on mange, on mange !...

Car notre place n'est pas faite,
Là-haut auprès des Dieux en fête ;
Nos pleurs troubleraient leur banquet :

C'est pourquoi le ciel matelasse
L'air et la terre, afin que, lasse,
Notre plainte meure en hoquet.

Et le blanc duvet infidèle,
Au lieu de remplumer nos ailes,
Les englue et nous tient bloqués ;

Il neige, il neige avec détresse,
Et le baillon blanc nous oppresse
Comme un mortuaire bouquet.

Il faut mentir

Ah ! ne laisse jamais la rudérale flore
Des désillusions ternir ton œil errant !
Car auprès d'un amant dont le sanglot implore,
mensonge est sacré comme auprès d'un mourant !

ands sur tout mon cœur le baume du mensonge ;
que tu me chéris comme au dernier été !
sais bien que c'est faux : mais berce-moi d'un songe
i de tous nos parfums enfuis ait hérité.

ne veux pas savoir ! je veux sentir éclore
ndrement, sur mon front, ton baiser effarant,
n baiser dont ma vie entière se colore :
ompe-moi comme on trompe un pauvre enfant souf-
[frant !

sois pas le cœur dur qu'un vain préjugé ronge :
mensonge est divin ; apre est la vérité !
e ton corps plein d'un autre auprès de moi s'allonge,
usement trompeur en sa lascivité !

ois-tu donc Dieu cruel à ce point qu'on l'outrage
and malgré l'évidence, on murmure : courage !
and à l'agonisant on dit : Tu guériras !

it ! Tu ne m'aimes plus ! mais contre moi blottie,
ns un mensonge, ainsi que dans un pain d'hostie,
simule le goût de ton baiser amer !

ns encor, mens toujours ! tends la moi souriante
lèvre qui dans la nuit, seule, m'oriente ;
ut-être, à force de mentir, tu sentiras

ntr'ouvrir en ton cœur des bourgeons pleins de sève
ts à joncher de fleur notre couche où le rêve
fera tressaillir comme autrefois ta chair.

Amour pervers

Je t'aime parce que, soit rieur, soit austère,
Ton regard est toujours plein d'un large mystère
Et d'une immensité très noire où je me perds,

que j'y cherche en vain, au fond d'un ciel sans terme,
petit coin discret où mon image germe ;
t'aime parce que ton regard est pervers !

peux lever sur moi les plus cruelles dîmes :
he, fier, je serai tout ce qu'il te plaira ;
ton être, à jamais, comme dans un abîme,
signée ou luttant, mon âme roulera !

j'ai beau, dans ton cœur répandre par brassées
s pensers, mes baisers, mes larmes, mes espoirs,
n de moi ne revit dans ta chair harassée,
s ta chair oublieuse autant qu'un clair miroir !

les chants qu'enlacés tous deux nous entendîmes,
les printemps éclos sous tes baisers ingrats,
couchers de soleil dorant les hautes cimes,
rs que tu semblais te pâmer dans mes bras ;

Et l'automne plus tard, quand les feuilles froissées
Sous nos pas alanguis chantaient l'hymne du soir ;
Et la lune rêvant dans les peupliers noirs
En versant sur le lac ses larmes embrasées ;

Et tout ce que nos cœurs enfiévrés échangèrent,
Dans quel coin de ton âme, éternelle étrangère,
Dans quel coin de ta chair les peut-on retrouver ?

Et c'est pourquoi, pervers, je m'attache à ton culte,
O terrain labouré toujours, toujours inculte,
Poëme fugitif toujours inachevé !...

PAUL VÉROLA.

LES DERNIERS ADIEUX du Parnasse mourant

A PROPOS DES *TROPHÉES*

J'avais quelques scrupules à parler de M. José-Maria de Heredia. Peu expert en l'art de dissimuler ma pensée, il m'était difficile de louer, même avec de subtiles réserves, des vers qui ne m'ont pas complètement ému ; et, d'autre part, j'ai pour le noble caractère de M. de Heredia une admiration si respectueuse, qu'il m'était pénible de tenter de troubler par une négation violente cette hautaine figure de poète, honneur de la littérature désintéressée.

Mais voici qui me décide : dans un numéro du *Journal* M. André Theuriet cite, en sa chronique, ensemble et presque dans les mêmes termes admiratifs, je ne sais quelles *Fleurs du soir* de M. André Lemoyne, et les *Trophées*. Voilà certes un pavé d'ami qu'il sied d'écarter au plus vite du front menacé de M. de Heredia ! Et quoi que nous puissions écrire ici du poète des *Conquérants*, nous ne lui serons jamais aussi cruels que ce bon M. Theuriet.

C'est qu'en effet M. José-Maria de Heredia est sans conteste le plus éclatant artiste qu'ait produit cette génération qu'il honore — et que, d'ailleurs, il relègue dans l'oubli. Car l'apparition des *Trophées* rejette à jamais dans l'ombre et le silence toutes les tentures défraîchies et toutes les flûtes aigries du Parnasse. Si la postérité veut savoir quel était l'idéal poétique de la génération qui a suivi le Romantisme et qui nous a précédés, elle ouvrira d'abord les *Trophées ;* et ce n'est ni la rhétorique en zinc repoussé de M. Richepin, ni l'incolore pipi philosophique de M. Sully-Prudhomme, ni les petites foutaises fleuries de M. Mendès qui pourront lutter contre les buccins de cuivre, les manteaux de pourpre et les casques aux reflets d'or de M. José-Maria de Heredia. Je crois même que le poète qui nous vient de Cuba passe en couleur et en sonorité celui qu'il appelle son maître et qui, comme lui, nous vient d'une île de soleil, M. Leconte de Lisle. Je trouve donc très légitime le succès qui a accueilli l'apparition des *Trophées*. Au moment de mourir le Parnasse a voulu jeter un triomphal chant de cygne, et l'on dirait vraiment que M. de Heredia ne s'était

si longtemps tenu en réserve, que pour accomplir un jour cette œuvre de sauvetage et de suprême réhabilitation.

Que les journaux amis du Parnasse clament donc victoire, c'est justice. Leur génération a enfin produit un poète, ils ont quelques motifs d'en être heureux. Mais qu'à notre tour on nous permette, tout en saluant le beau talent de M. de Heredia, de déclarer qu'il vient tout simplement de conduire les funérailles du Parnasse. Cette école est désormais morte, définitivement morte, et nous devons nous en réjouir, car le Parnasse a été, avec le Naturalisme, une des plus grandes erreurs littéraires de ce siècle, si fécond du reste en erreurs de toutes sortes.

II

« Et d'abord, y a-t-il eu une poésie parnassienne ? nous dira-t-on. N'y a-t-il pas plutôt des poètes divers, ayant vaguement les mêmes tendances et s'étant rangés sous une sorte de bannière littéraire, par amitié et camaraderie plutôt que par communion de doctrine ? » Nous répondrons : oui il y a eu, en effet, une poésie parnassienne comme il y a eu une littérature naturaliste. On aurait tort de croire que les poètes sont des isolés parmi leur génération. L'histoire de toutes les littératures est là pour nous prouver que toutes les époques, les bonnes comme les mauvaises, voient éclore, non des fleurs solitaires, mais des manières de bouquets où quelques roses et quelques lys plus magnifiques éclaboussent de leur éclat les plus modestes plantes qui les environnent. Parfois il advient que presque toutes les fleurs sont resplendissantes ; parfois il semble qu'elles naissent toutes fanées. Il y a eu des épanouissements splendides comme la Pléiade de Ronsard, comme la grande époque classique de Racine ; et il y a eu des avortements lamentables comme la fausse poésie classique du temps du bon Delille. Mais, il n'en faut pas douter, nul poète, même le plus hardi novateur, ne survient seul, comme par hasard. On peut donc dire qu'il y a de bonnes et de mauvaises générations. De ces dernières est celle qui nous a donné le Parnasse et le Naturalisme.

Il a existé, je crois, entre parnassiens et naturalistes une espèce de guerre civile. M. Zola envoyait parfois de vigoureux coups d'épaule aux poètes ; et lesdits poètes répliquaient en malmenant les romanciers de la boue. Ces braves gens n'avaient pas vu qu'ils étaient frères, et qu'ils avaient tous droit de marcher la main dans la main. Ils étaient en effet les deux chapelles différentes d'une même hérésie. Les uns et les autres se sont imaginé que l'art consistait simplement à traduire aussi habilement que possible les phénomènes accidentels de la vie et la forme éphémère des choses. Ils ont été les uns et les autres des enregistreurs de faits-divers. Les romanciers, la loupe à la main, regardaient grouiller le monde, et, sans émotion, sans regret comme sans espérance, sans rêve comme sans pitié, se donnaient pour mission de transporter dans leur œuvre ces grouillements indifférents. Pareillement, les poètes s'en allaient contempler les soirs, les matins, les midis, les printemps, les hivers, le passé, le présent, que sais-je encore ? et, sans émotion également, sans rêve, sans id essayaient de fixer en d'habiles sonnets, qui brouillards de l'aube, qui la forme des nuag qui les rochers déserts sur une mer bleue, ce là les nuits d'été, ceux-ci les soirs d'automne, autre les pommiers en fleurs, tel autre les s de sa Marguerite ; ou bien encore, ils s'éch paient à travers l'histoire pour ciseler dans le strophes de courte haleine les gargouilles des thédrales ou les portiques des temples dispar les querelles des rois, les vêtements des rein heureux quand ils avaient pu faire tenir, com l'orfèvre de Heredia

Le combat des Titans au pommeau d'une épée !

Ah ! que tout cela est vain et misérable ! tout cela est petit et qu'il était temps que tout c mourût ! Faire consister le talent à être hab à être *fort !* Que de fois nous avons entend « Celui-là est très fort, mon cher ; il a fait description de bouge dans son dernier rom une merveille ! On a envie de se boucher le n tellement l'impression est vécue ! » ou enco « Oh ! très fort, ce poète ! il vient d'achever certain sonnet où il décrit les courbes des nua dans le soir : Ça y est ! on croit voir les nuages et mille autres semblables sottises ! Et pend près d'un quart de siècle, ce sont ces jeux pué qu'on a décorés du nom d'*art* !

Et l'on entendait des sonneurs de sonnets clarer que Racine était un « raseur », que P dare était ennuyeux, Sophocle, pompier, et imbécile de M. Huysmans osait écrire que V gile était un poète inférieur digne de figurer dessous de Claudien !

Mais si ces gâte-sauce littéraires s'étaient do la peine de lire et de comprendre ces gra classiques qu'ils niaient, ce dont ils étaient c tiés par leur propre bêtise, ils auraient vu jus ment que tout leur art stérile n'était que vent ! auraient vu que l'art est en Grèce comm Rome, dans l'Inde comme en France la créat émue, à l'aide d'images concrètes emprunt à la nature, de ce monde intérieur que nous p tons en nous ! Ils auraient vu que l'artiste n pas une manière de contemplateur souriant gardant la vie, l'ironie aux lèvres et l indiffére au cœur, mais au contraire une sorte de pr ou d'initié, toujours tremblant d'émotion, crainte ou de joie, un enfant enthousiaste et é nellement émerveillé, bondissant vers le soleil joyeux d'exalter dans son œuvre cet infini rêve qu'il sent bruire en lui ! Ils auraient vu si Pindare avait des envolées vertigineuses, c qu'il était soulevé par cette armée de visions peuplait son cerveau ; que si Virgile s'échap en cris d'un lyrisme de feu, c'est que cette na ensoleillée ou héroïque qu'il créait était heure de prendre forme et que lui-même était ému la voir surgir à la vie ; ils auraient vu enfin chez tous ceux qui ont laissé une œuvre, le son de sublime qu'ils font passer en nous provi du frisson qu'ils avaient eux-mêmes devant beauté de leur *création*.

Ils nous ont dit, les parnassiens, que tout consistait à ciseler avec art des bas-reliefs sur portique d'architecture irréprochable. Sans do te ! Mais sur quoi donc ouvrira ce portique ?

ien : l'ouverture en est simulée, comme celle des
ausses fenêtres que l'on met pour la symétrie.
es grands classiques au contraire, les grands
énies de tous les âges de splendeur littéraire
eur répondraient qu'une œuvre d'art doit être
n effet un portique parfait, harmonieux dans
on ensemble, amoureusement parachevé dans
ous ses détails, mais dont l'ouverture donne
ur l'Infini.

C'est cet infini qui est le but de l'art, c'est le
ymbole éternel des choses qui passent, qui seul
oit inspirer nos strophes. Et si, comme les par-
assiens, nous voulons que la robe dont se revê-
nt nos poèmes soit somptueuse, gracieuse, sou-
le et toujours parfaite, c'est que nous avons pour
otre monde intérieur un tel amour que nous
oulons le parer de toutes les pourpres et de
utes les pierreries.

Mais à quoi bon la pourpre sur le vide, les
ierreries sur le néant? Oui, le Parnasse a eu
ison d'exalter la forme. Sans la forme l'art
existe pas. Mais il s'est irrémédiablement trompé
ne voulant que la forme : avec elle seule l'art
est que vanité.

III

Il était bon, je crois, de dire ces vérités, pres-
ue banales maintenant, à propos du livre de
. de Heredia. Le poète des *Trophées* s'est
ompé comme tous ceux de son âge, et cepen-
nt peut-on nier ses dons de vrai poète? Nul
us que lui n'a senti la splendeur de la vie exté-
eure, les joies de la lumière et les gloires du
leil. Ah ! quel dommage qu'ayant pour dresser
palais à son rêve, tant de marbre, tant d'or et
nt de diamant, M. José-Maria de Heredia
l'ait pas laissé jaillir, ce rêve, de sa poitrine
lontairement impassible et d'où peut-être eût
rgi le plus magnifique monde d'aurore si le
ète eût permis à son émotion de déborder de-
nt les merveilles de la vie !

JEAN CARRÈRE.

REPRISE

(Sonnet renversé)

Restons ainsi, ne disons rien,
La main seulement liée à la main
D'une faible étreinte attendrie.

Entends ces vagues de mélancolie,
Les douleurs souffertes se briser
Dans nos cœurs guéris d'un baiser.

Je ne veux de toi ni serment ni même
Que tu me dises si tu m'aimes :
Ne me demande pas non plus — ce serait mal —
Où mon cœur tenta d'apaiser son mal !

Goûtons cette minute éperdue,
Grisés, comme d'un vin vermeil,
De nos pleurs pareils à la neige fondue
Par le Soleil.

La Chanson des Cendres

Mes cendres tournent dans le foyer
Soulevé par les premiers
Souffles printaniers.

Où sont les feux de joie roses comme les roses,
Confidents de spécieuses choses
Dont les batistes amoureuses se teignaient en rose?

Tôt éteintes sont les flambées
Des espérances envolées,
Même si l'on atteint ce qu'on a souhaité !

D'une main lente cueillons l'heure,
Car le Bonheur
C'est l'Effort vers le Bonheur.

MARIE KRYSINSKA.

CHANSON DU DÉSIR

D'un vol fou de jupes, ma reine
En passant a laissé sa traîne
Frôler ma main de son revers,
Et mon baiser de rêve effleure
Un bout de dentelle que leurre
Le vieux parfum du vétiver.

Qu'elle est belle ! qu'elle est jolie :
Son sourire a l'infini clair
Du ciel qu'entr'ouvrit un éclair
De son regard. O ma folie !

J'ai pour elle oublié ma mie
Et perdu notion de mon corps.
Que mon supplice dure encor,
Toujours, ne lui importe mie !

Femme, mon cœur meurtri n'endure
Que peu le cilice de bure
Dont il te plut faire un linceul
Et mon amour chante à ta porte
Comme l'oiseau léger qu'emporte
Le vent qui souffle sur le seuil.

Paris, février 1893.

LÉON DEQUILLEBECQ.

CRITIQUE DU CRITIQUE (1)

(SUITE)

J'ai promis de « causer » aujourd'hui avec M. Klotz. Je tiens parole.

Le mois dernier, discutant théâtre et critique l'ami Raphanel, prieur de l'abbaye de Chazeuil, étant présent (et c'est de lui que je tiens l'anecdote), le rédacteur en chef du *Voltaire*, disait :

— *M. Porel fait le malin, il ne nous envoie pas de service, conséquence : nous éreintons ses spectacles !!*

(1) Voir *La Plume*, nos 90, 91, 92, 93.

Et il riait, M. Klotz.

L'abbé Raphanel, abasourdi restait muet devant la merveilleuse inconscience de l'orateur, lequel continuait :

— Nous éreintons Porel, mais il n'est pas seul de sa confrérie

— Nous donna-t-il demain une œuvre nouvelle de Dumas fils, nous « bêcherions » Koning, par principe, tout comme nous vilipendons le patron de l'ex-Eden ! *Koning n'aime pas les journalistes.*

M. Klotz parlait ensuite des amis du *Voltaire*.

Premiers cités : les directeurs qui jouent des revues de fin d'année. Raison : MM. de Cottens et Cie sont des « revuistes » impénitents. Et il convient de préparer la réception de leurs coupables productions !

Mais le public, M. Klotz, qu'est-ce que vous en faites dans tout ça ?

Et les lecteurs du *Voltaire*, de quel droit vous moquez-vous d'eux ?

***

Maintenant, un pendant à mon histoire du *Bossu*.

M. Auguste Germain remplaçant Bauer, Oreste de Pylade-Wolff, a, dans l'*Echo de Paris*, analysé l'action de *Pêcheur d'Islande* de façon plus que bizarre.

Je cite :

« Yann, le bon marin de Paimpol, le pêcheur têtu, mais courageux, est aimé de la douce Gaud, une mignonne Paimpolaise, dont le père est venu à Paris et s'est enrichi à la Bourse. Tous deux pourraient librement s'aimer et s'épouser. Mais par un artifice que déjà nous pûmes constater dans *Madame Chrysanthème*, ce mariage sera reculé à cause de la jalousie de Yann envers son second, son frère par le cœur, le pauvre Sylvestre. Celui-ci ne demande qu'à voir Yann heureux, il s'emploie de toutes ses forces à hâter le mariage des deux amoureux. Mais Yann, en voyant Sylvestre et Gaud causer toujours dans les petits coins, s'imagine que celui qu'il appelle son frère veut le supplanter dans le cœur de sa bien-aimée. Il refuse d'épouser Marie et part à la pêche, en Islande. Las! pendant ce temps, Sylvestre qui doit accomplir son service militaire, file à son tour sur un navire et se fait tuer par les Chinois. C'est au retour d'Islande que Yann voit tous ses torts. Le père de Marie est mort, laissant la jeune fille ruinée ; elle est obligée, pour vivre et soutenir sa grand'mère à moitié folle, d'aller en journée. Yann s'émeut à la vue de cette détresse, il apprend enfin que jamais Gaud n'a aimé Sylvestre, et joyeusement, il l'épouse. Mais la mer est là qui va le reprendre ; à peine est-il marié, qu'il est forcé de repartir pour l'Islande ; le bateau sur lequel il est monté fait naufrage, Gaud n'aura eu que huit jours d'amour. A présent, elle est veuve.

« J'éprouve quelque peine, puisqu'il s'agit d'un littérateur aussi distingué que M. Loti, à conter aussi sèchement cette banale aventure. J'aurais voulu pouvoir vous dire qu'il se rencontrait çà et là de jolis détails, de ces morceaux littéraires qui ont fait la fortune de notre maritime académicien. En vain, les avons-nous attendus. Les scènes se déroulent, banales et ennuyeuses. Quan elles nous émeuvent, ce sont par de purs artifice mélodramatiques indignes d'un esprit délicat lettré. Comment pourrions-nous applaudir à un scène où une grand'mère rentre à moitié folle d douleur, parce que son petit-fils est tué par l Chinois ? ..... »

1° « Le mariage sera reculé à cause de la jalou sie de Yann... »

JAMAIS, pas une seconde, durant le cours d la pièce, Yann n'est jaloux de Sylvestre. JAMAIS JAMAIS.

2° « Il refuse d'épouser Marie et part à pêche en Islande... »

Marie est la *sœur* de Yann. Yann n'est pas u seul moment amoureux de sa sœur. M. Germa serait-il distrait au théâtre ? Vilain défaut po un soi-disant critique.

3° « Sylvestre qui doit accomplir son servic militaire file à son tour sur un navire... »

C'est Sylvestre qui part le premier et Yann q « file à son tour sur un navire »!!! Encore cet maudite distraction ! Il faut être attentif, M. Ge main, je vous le dis et vous me pouvez croire.

4° « C'est au retour d'Islande que Yann vo tous ses torts... »

Yann n'a refusé Gaud que pour « faire s têtu ». *Avant* le départ pour Islande tout comm *après* le retour il savait Gaud irréprochable (il- dit lui-même au 6e tableau).

5° « Le père de Marie est mort... »

Le père de *Marie* est vivant. C'est le père *Gaud* qui est mort.

6° « Il apprend enfin que jamais Gaud n aimé Sylvestre... »

Je répète que jamais Yann n'a songé que Sy vestre fut amoureux de Gaud — Sylvestre éta fiancé — fiancé sincèrement épris de Marie Ga sœur de Yann.

7° « Comment pourrions-nous applaudir à u scène où une grand'mère rentre à moitié folle douleur parce que son petit-fils est tué par l Chinois ?... »

Le fait est que cela est bien faux, bien invra semblable, bien peu « nature ». Une grand'mè affolée de douleur en apprenant la mort du d nier enfant qui lui restait. Une grand'mère r tant seule sur terre, ayant perdu tous les sie et ne dansant pas incontinent le pas de l'aïeu en jubilation — ne fût-ce que pour plaire M. Germain !

Pauvre M. Germain !

GIBOYER.

(A suivre)

Stances d'hiver

à Paul Verlaine.

L'Avril est défunt, qui tout larmoyant de calices,
Epanchait ses parfums doux, de la branche à la [plaine ;
Et ce, parmi les moiteurs mollement en délices
D'un soleil en sourire allumant les matins, à peine...

Car j'ai su des coteaux où se pâmaient les cytises,
Car j'ai su des sentiers tout amollis d'asphodèles
Où naguère s'acheminaient bergères exquises,
Tenant en mains guirlandes et plumes d'hirondelles...

Mais, depuis — qu'un Jour — une belle et pâle Déesse,
Rejeta son hermine par-dessus les automnes,
Se cherche dans les Bois, hélas, l'ancienne caresse
Des feuilles et des brises et du chant des pinsonnes !

Un deuil très lent parcourt le sommet tremblant des
Et la bise se donne au profond clair des allées, [arbres,
Pour mieux engourdir les gestes ingénus des marbres
Ne pouvant plus faire signe aux oiselles gelées...

Et pourtant les vieux parcs se sont poudrés de dentelles,
De perles, de guipures cristallines et blanches,
Et les saules pleureurs pleurent pour des bagatelles
Au bord des étangs morts depuis le temps des pervenches !

Et pourquoi les cieux en silence ont-ils tant d'étoiles :
Diamants pailletés comme autant de rêveries —
Et pourquoi les rameaux géants se drapent-ils de voiles ?
Est-ce pour cacher plus leurs bagues jadis fleuries ?...

Or, allez, Rêveurs, aux Alpes lointaines du Rêve,
Allez des frimas ramasser les dernières cueilles ;
Et si vous ne trouvez pour chanter, la forte Sève,
Du moins, l'Hiver vous offrira bien ses mortes feuilles !

Et, là-bas, près des lacs glacés, flagellés des Neiges,
Vous irez — goélands d'amour — ravir les rivages,
Où la mer, en la Nuit radieuse des Norwèges,
A des rayons d'or pour les Poètes et les Sages !...

HENRI DEGRON.

Hypnotisme et Suggestion

Il a été souvent question, ces temps derniers, d'hypnotisme et de suggestion, d'envoûtement et d'extériorisation de la sensibilité. D'une part, la mort de ce pauvre abbé Boulan, que d'aucuns prétendaient avoir été envoûté par M. Péladan ; d'autre part, les articles de M. Jules Bois, au *Gil Blas*, qui ont failli amener une rencontre entre M. J.-K. Hüysmans et M. Stanislas de Guaïta ; les dernières expériences de M. de Rochas, auxquelles j'ai assisté, expériences mises en défaut par certain médecin du *British Muséum Journal*, ont ramené l'attention sur ces phénomènes d'ordre psycho-physiologique.

L'école de la Salpétrière met tout sur le compte de la suggestion, alors que certains expérimentateurs font intervenir un fluide particulier qui provoquerait l'hypnose et, par suite, tous les phénomènes de somnambulisme.

Qui a raison ?

D'après Gley, il n'est pas un mouvement dans le corps humain qui ne soit déterminé par un acte de volonté consciente ou inconsciente : « De ce qu'il n'existe pas de sentiment de l'innervation motrice centrale, observe-t-il, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas une certaine conscience de mouvement à exécuter ; mais cette conscience est liée à la représentation même du mouvement. »

Donc, ce qui fait agir l'hypnotisé c'est, à son insu, sa volonté même influencée par celle d'un autre. Quant à une transmission de volonté directe, il ne faut pas y croire.

Le professeur Bernheim, de la Faculté de Nancy, a souvent remarqué que le somnambule agit toujours avec spontanéité, qu'il joue un rôle actif dans l'évocation du phénomène suggéré, que chacun le réalise à sa manière, comme il le conçoit, comme il l'interprète.

En d'autres termes, il s'agit d'isoler la volonté du sujet de l'ordre ordinaire de ses préoccupations pour l'amener à ne s'occuper que de celles qu'on lui prête. On s'en empare ainsi et on le dirige.

On se rappelle l'expérience qui a été faite sur des animaux mêmes, entre autres sur un brochet et un goujon. Ces poissons avaient été placés dans un aquarium : le brochet voulait attraper le goujon, que séparait une glace. A chaque élan, le brochet se heurtait à la paroi de verre ; à la fin il renonça à poursuivre le goujon. Décidément, celui-ci était imprenable. On enleva la glace et jamais plus le brochet ne fondit sur sa proie convoitée. Question d'instinct modifié, de volonté détournée de son but.

La puissance de l'hypnotiseur ne consiste donc que dans son habileté à savoir impressionner son sujet, autrement dit à substituer sa volonté à la sienne, à le suggestionner enfin.

C'est l'opinion raisonnée d'une foule d'opérateurs, de Guermonprez entre autres, qui dit qu'en déterminant l'hypnose par les divers agents physiques, on fait inconsciemment de la suggestion. Bien mieux, lorsqu'il n'y a pas d'opérateur, le sujet peut se suggestionner lui-même. On en a vu de nombreux exemples. C'est encore la suggestion antérieure d'un hypnotiseur passé qui agit.

Ce qui le prouve, c'est que M. de Rochas voulantentreprendre, chez quelques sujets, certaines expériences nouvelles, non déjà tentées sur eux, a échoué presque toujours. Ces sujets restaient sous l'influence des opérateurs précédents.

Une preuve encore que l'état hypnotique dépend de la volonté consciente, c'est qu'on n'a jamais pu hypnotiser les fous. Le docteur Marcel Briand a fait nombre d'expériences à ce sujet.

Le docteur Emile Laurent, dans son *Etude d'anthropologie et de psychologie criminelle*, déclare que neuf fois sur dix, le premier délit d'un inculpé a été commis de complicité avec un autre individu plus âgé et récidiviste ; celui-ci avait pris l'initiative. Question encore de suggestion et de volonté dominée.

Chez certains sujets, la volonté de l'opérateur agira tant que l'action suggérée n'aura rien de contraire aux lois morales ou à la décence s'il

en est autrement, le sujet résistera, sa volonté échappant à l'influence qui la domine. Il y aura lutte, efforts de volonté extraordinaires, et finalement, opposition accentuée. Il faudra que l'opérateur justifie, par suggestion, l'acte imposé. Dans ce cas, le sujet, mais avec difficulté encore, obéira.

On a cité une foule d'observations de ce genre.

La peur aussi paralyse la volonté et aggrave souvent l'état de maladie.

D'autres sujets causent éveillés avec l'opérateur. Tout à coup, sur un ordre de celui-ci, ils cessent de le voir. L'opérateur a beau leur parler, ils ne l'entendent plus ; ils sont pincés par lui, ils ne sentent plus.

Le mal est dans la volonté du malade, qui ne voit plus, n'entend plus ; cette volonté est concentrée en un seul point ; elle ne s'impressionne plus sous l'excitation des organes du corps. L'œil en apparence aveugle, voit ; l'image est perçue par le centre visuel cérébral ; mais cette perception n'est pas consciente : l'imagination l'a neutralisée ; c'est une *cécité* de l'esprit, une vraie *cécité spsychique*.

Parlerons-nous du soi-disant dédoublement de la personnalité ? c'est-à-dire de la faculté qu'ont certains individus de passer par deux ordres d'états différents ? Pendant le sommeil somnambulique surtout, les actes diffèrent totalement de ceux de l'état de veille. C'est cependant toujours, la même personnalité qui agit, subissant des impulsions diverses, voilà tout, selon qu'elle se trouve en santé (état premier) ou en maladie (état second). Aucun dédoublement de la personnalité là-dedans. Ce sont deux ordres de phénomènes ayant le même terrain d'évolution. En effet, sous l'empire d'une contrariété, il est facile de surprendre, chez les sujets, des différences d'allures et d'impressions. Ces allures, ces impressions sont tout autres lorsqu'ils se trouvent gais ou tristes. L'humeur varie avec les sensations ressenties, agréables ou désagréables. Ce sont des états physiologiques particuliers, ayant pour conséquence des modifications de caractère. Il y a entre ces états spontanés et le somnambulisme provoqué par l'hypnose une grande analogie. Ce dernier n'en diffère que par un degré de suggestibilité plus prononcé. On confond la conscience avec les phénomènes qu'elle est appelée à constater. La conscience ne varie pas, tandis que les phénomènes varient.

Par exemple, quant à l'extériorisation de la sensibilité, elle nous paraît hors de conteste. Nous avons vu M. de Rochas pincer le vide à trois mètres de distance du sujet, dans la zone sensible, et ce sujet donner des signes évidents de malaise, et même crier, si on l'avait pincé un peu trop fort. L'expérience faite sur une poupée sensibilisée est de même nature.

En revanche, nous ne croyons ni à l'effet des remèdes pris à distance, ni aux pratiques d'envoûtement exercées également à distance, ni aux expériences de force soi-disant animique et au courant desquelles le sujet oppose une résistance marquée.

Il reste les phénomènes de divination, de psychométrie, de force psychique, etc., constatés dans l'état d'hypnose. Existe-t-il, comme on l'a dit, un fluide, un « potentiel » quelconque dont on ne connaît pas encore la nature, capable de provoquer tous les phénomènes dont nous parlons et au sujet duquel nos expérimentateurs ne sont pas encore tous d'accord ? Nous ne savons.

Jusqu'à ce que de nouvelles expériences soient venues nous donner la clé de ces phénomènes, nous devons observer la plus grande réserve et n'accepter que sous bénéfice d'inventaire tous les faits d'ordre psychique qu'on pourrrait soumettre à notre appréciation.

Voilà l'ensemble des observations que nous avons été à même de formuler, à la suite des diverses expériences auxquelles il nous a été donné d'assister, et qui n'ont pas été pour nous sans fruit et sans intérêt, car, — est-il besoin de le dire ? — nous les avons suivies sans opinion préconçue et avec le seul désir de nous instruire.

EUGÈNE ROCHETIN.

PAGES RETROUVÉES

(VERS DE JEUNESSE)

ZAÏRA

« — D'où vient que vous aimez de la sorte ? demanda encore Saïd. — « Nos femmes sont belles, et nos jeunes gens sont chastes », répondit l'Arabe de la tribu d'Azra.

EBN-ABI-HADLAH, *manuscrits* 1461-1462, *Bibliothèque royale.*

Le couchant s'éteignait voilé ; —
Un air tiède, comme une haleine,
Sous le crépuscule étoilé
Flottait mollement sur la plaine. —

L'Arabe amenait ses coursiers
Devant ses tentes entr'ouvertes.
— Les platanes et les palmiers
Froissaient leurs longues feuilles vertes. —

Son menton bruni dans la main,
Toute amoureusement penchée,
Sa jeune fille, un peu plus loin,
Sur une natte était couchée. —

Ses yeux noirs, chargés de langueur,
De leurs cils ombraient son visage :
— Devant elle le voyageur
Arrêta son cheval sauvage ;

Et se courbant soudain, il dit :
« Allah ! comme vous êtes belle !
« Veux-tu fuir ce désert maudit ?
« Je t'aime, et te serai fidèle. » —

L'enfant le regarda longtemps ;
Et se soulevant avec peine :
« Tu n'es pas celui que j'attends,
« O voyageur au front d'ébène !

« Un autre a déjà mon amour ;
« Et mon amour c'est tout mon être.
« J'attends ici le giaour
« Qui reviendra, ce soir, peut-être !

« Mais... ce collier d'ambre, veux-tu ?
« Tiens ! prends ! et qu'Allah te conduise ! »
— La main sombre de l'inconnu
Tourmentait sa dague, indécise. —

« O perle du désert ! dis-moi :
« Si le giaour infidèle
« Ne s'en revenait plus vers toi ? »
— « Je te comprends bien » lui dit-elle :

« Mais je m'appelle Zaïra,
« Va, mon cœur l'aimerait quand même :
« Je suis de la tribu d'Azra,
« Chez nous on meurt lorsque l'on aime ! »

CHANSON ARABE

Tel que sur la plaine flétrie
Court l'ardent simoun en furie,
Vole !... et fais luire, ô mon coursier,
Tes pieds d'acier !
Sur un nuage d'étincelles,
Mon bon cheval noir a des ailes !
Son œil de feu passe dans l'air
Comme un éclair !

Parmi les sultanes sans nombres,
Dans son harem aux dômes sombres,
Las de bonheur, le vieil émir
Va s'endormir !
Elle m'attend sa jeune esclave !
— Le cimeterre que je brave
Veille en silence et sais ramper
Pour mieux frapper. —

Oh !... par Caâbbha la maudite !
Allons, mon cheval, cours plus vite !...
Tu vas baigner près du sérail
Ton noir poitrail !...
Ami, le sable est creux, peut-être,
La nuit obscure, et l'ombre, traître !...
— Mais les djinns gardent les amours
Des giaours !

Va ! nous passerons, à l'aurore,
Devant le minaret sonore,
Narguant ses derviches hideux,
Toujours tous deux.
Ou, si le Khandjar de l'eunuque
Ce soir me tombe sur la nuque,
Ton âme, au paradis d'Allah,
Me rejoindra !...

PRIÈRE INDIENNE

« L'horrible est beau ! »
SHAKESPEARE, *Macbeth*.

Agenoux, le brahmane
Dit, en courbant le crâne
Près du fétiche noir :
« Grave témoin du monde,
« Brahmah, fais que je sonde
« Les oracles du soir.

« Fais que ma course sainte
« Ne trouve pas l'empreinte
« De Sivah, dieu fatal ;
« Ni, devant ton silence,
« La puissante alliance
« Du bien avec le mal ;

« Ni, sur le roc sauvage,
« Le fils de l'esclavage,
« Le paria tremblant ;
« Ni, sur sa hutte impure,
« Comme un hideux augure,
« Le vampire sanglant ;

« Ni la funèbre joie
« Du Thôgh, guettant sa proie
« Pour l'étrangler sans bruit,
« Et puis, sous les lianes,
« Comme un djinn des savanes,
« Plongeant son front maudit ;

« Ni dans ce bois où j'entre,
« Enroulant son long ventre
« Jusqu'au haut des palmiers,
« Le serpent vert et chauve
« Dardant sa langue fauve
« Sur le nid des ramiers ! »

GUITARE

« Cadix ! »

Voici l'heure des sérénades
Où brille, loin des colonnades,
Au cristal du fleuve changeant,
L'astre d'argent :
L'Espagne, dans ces nuits divines,
N'écoute plus les mandolines ;
Bien de beaux yeux vont se fermer !...
— Il faut aimer.

Demain, tu pourras, jeune fille,
Danser ta folle séguidille
Et mettre des fleurs, si tu veux,
Dans tes cheveux...
Mais ce soir, puisque la gitane
Suspend sa guitare au platane,
Laissons-là nos résilles d'or...
— Aimons encor !

Les vents, qui sur les ondes passent,
Aux ombres de ceux qui s'enlacent
Mêlent les feuillages légers
Des orangers...
Si, près du fleuve monotone,
Ils doivent faner, à l'automne,
Les orangers et les amours,
— Aimons toujours !

AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

H.-G. IBELS. — Les Jeunes Acteurs : *JANVIER dans la « Fille à Blanchard » (Théâtre de l'Odéon)*

ALBERT-C. STERNER. — *Portrait de M. Oscar Wilde,*

TRIBUNE LIBRE

Paris, le 8 mars 1893.

Monsieur le Directeur,

Dans une revue des périodiques littéraires qui a paru au numéro de *La Plume* du 1er mars, vous avez bien voulu vous occuper de mes articles de la *Revue Blanche*, et les juger en des termes infiniment trop flatteurs pour moi.

Permettez-moi cependant d'éclaircir un point sur lequel quelques-uns de vos lecteurs ont pu se méprendre : Je suis sûr, et pour cause, qu'il est impossible de trouver en mes articles un seul mot dirigé contre les catholiques, ou contre les croyants d'une religion quelconque. Je ne suis nullement sémite de race ; je ne suis pas davantage israëlite de culte. Sans doute, en aucun cas, je ne veux m'occuper des querelles où beaucoup de nos confrères se laissent malheureusement entraîner, mais toutes les fois que mon étude m'a amené à toucher aux questions religieuses, à traiter des rapports qui les lient aux questions d'art, j'ai simplement et nettement affirmé mon absolue foi catholique.

Laissez-moi espérer, Monsieur, que vous voudrez accueillir cette petite rectification et que vous lui trouverez une place dans le prochain numéro de *La Plume*.

Veuillez agréer, avec mes remercîments anticipés, l'assurance de mon dévouement confraternel.

ALFRED ERNST.

Aux lecteurs de cette revue

A la si noble lettre de M. Alfred Ernst je ne veux ajouter qu'un mot personnel — certains ayant mal compris le sens de mon dernier article, par la publication duquel j'ai voulu empêcher le retour ou la continuation de sottes polémiques ou de secrètes malveillances déterminées par des questions de foi religieuses. Je pratique point la religion catholique et j'ai, au contraire, de belles amitiés parmi les israélites. Ceci me justifie suffisamment de toute haine contre qui que ce soit, relativement aux croyances.

Je proteste ici de ma sympathie absolue pour les *Entretiens*, la *Revue Blanche* et la *Révolution*. J'ai écrit, au sujet de cette dernière : « *...la vaillante « Révolution » de nos amis Ste-Croix et Barjean* ». Ces termes prêtent peu à l'équivoque et cependant le personnage visé a trouvé moyen de faire croire à M. Caille de Ste-Croix que *j'attaquais* son journal ! C'est un argument de plus en faveur de la thèse soutenue : Il faut, si nous désirons le succès définitif, nous débarrasser au plus vite des jaloux et des médiocres, dissolvants de la bonne harmonie qui ne devrait jamais cesser de régner parmi nous.

LÉON DESCHAMPS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

POÉSIE

Les Lunes bleues, *par Camille Soubise*. — Pourquoi bleues ? Parce que Bérose, prêtre de Bahal sous Ptolémée Philadelphe, enseignait jadis aux fauxbourgs de Babylone que si la lune est argentée d'un côté, de l'autre elle est bleue... Comme nous ne tenons nullement à ce qu'on exhume Bérose pour nous le jeter à la tête, nous préférons approuver la spirituelle préface de l'auteur et lui donner raison.

M. Camille Soubise publia ici-même quelques-uns des poèmes qui composent ce livre : puisque nous les trouvâmes dignes, jadis, de figurer dans *La Plume*, il nous coûte peu de décerner aujourd'hui des louanges au poète. Il a le sens de la beauté plastique et ses vers s'en ressentent, une grande délicatesse d'expression et sa poésie en devient d'une légèreté ailée. L'analyse n'a rien à faire ici, une citation vaut mieux :

LA COCCINELLE

A Paul Verlaine.

Je rêvais, et ton livre ouvert sur mes genoux
Avait laissé pendre son aile,
Lorsque vint s'y poser, avec un bruit très doux,
Une charmante coccinelle.

Et tandis que tes vers sonnaient, carillon bleu,
Pour quelque fête nonpareille,
Le chant mystique et lent de la bête à bon Dieu
S'en vint tinter à mon oreille.

Si bien que l'on n'eût pu deviner si c'était
— Tant naïve est ta fantaisie ! —
La bestiole d'or et d'azur qui chantait
Ou ton exquise poésie !

Fleurs des Brumes, *par Paul Rouget*. — L'œuvre d'un poète de vingt ans. Dès la préface on le devine : « Mes bleus projets se sont effondrés, mes rêves ont été pleins de Cauchemars et j'ai compris bien vite l'éternelle tristesse de l'amour. Alors le sourire s'est fané sur mes lèvres, l'espoir s'est enfui de mon cœur, et depuis, sous mes pas, je n'ai vu briller que des larmes... » Il n'y a que les adolescents pour être ainsi désabusés et furieux contre la vie ! Laissons les églantiers neiger sur leurs têtes, — ils auront changé d'avis et seront revenus de leurs « pâles tristesses ». L'un d'eux alors, M. Paul Rouget, dira, parlant de *Fleurs des Brumes* : Mon péché de jeunesse ! Et il sourira indulgemment. Car si les immortelles sont rares dans cet herbier, il s'y trouve quelques fleurettes pleines de parfum :

Si vous aviez voulu, mignonne,
Sur mon seuil au bonheur fermé,
Jeter, ainsi qu'une madone,
Un rayon d'espoir embaumé ;
Si vous aviez voulu, mignonne,
J'aurais aimé.

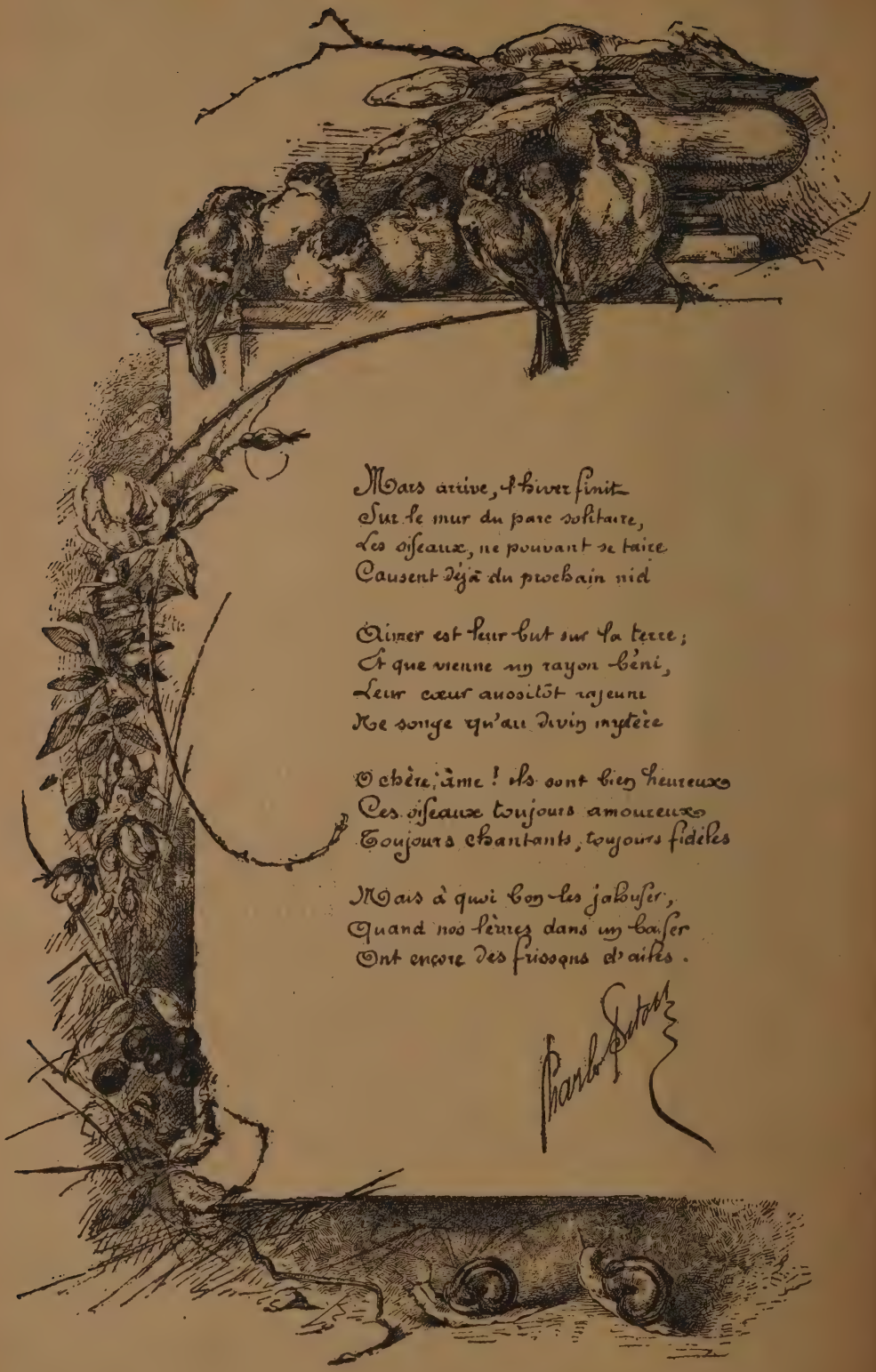
Si vous aviez voulu, mon âme,
De mon pauvre foyer flétri
Rallumer un instant la flamme
Au feu de votre cœur chéri ;
Si vous aviez voulu, mon âme,
J'aurais souri.

Si vous aviez voulu, ma belle,
Sous les pas tremblants du banni
Effeuiller la fleur éternelle,
La fleur de l'amour infini ;
Si vous aviez voulu, ma belle,
J'aurais béni.

Mais vous avez passé, hautaine,
Auprès du poète éploré

Sans même deviner sa peine,
Sans voir son bonheur effondré ;
Mais vous avez passé, hautaine,
Et j'ai pleuré.

On sent trop en lisant ce volume l'influence de Coppée. Avant tout le poète doit être personnel. Par exemple, ce dont M. Rouget abuse, c'est de la dédicace, — et au profit de qui, parfois, grands dieux ! — : sur 68 poèmes contenus dans le volume il y en a 2 dédiés à Sarcey, 3 à André Theuriet, 3 à Armand Silvestre, 3 à Léon Cladel, 2 à Mlle Judith Cladel, 2 à Charles Prunier, etc. Cette mince critique formulée, motivons notre semblant de sévérité en constatant les



Mais arrive, l'hiver finit
Sur le mur du parc solitaire,
Les oiseaux, ne pouvant se taire
Causent déjà du prochain nid

Aimer est leur but sur la terre ;
Et que vienne un rayon béni,
Leur cœur aussitôt rajeuni
Ne songe qu'au divin mystère

O chère âme ! ils sont bien heureux
Ces oiseaux toujours amoureux
Toujours chantants, toujours fidèles

Mais à quoi bon les jalouser,
Quand nos lèvres dans un baiser
Ont encore des frissons d'ailes.

Charles Fuster

promesses de talent semées à profusion tout le long de ces pages.

LES NOUVEAUX CHANTS DE LA VEILLÉE, *par Pierre Duzéa*. —

Et quoi ! me dira-t-on, vous écrivez encore,
Et voici que paraît un volume nouveau :
Quel démon vous obsède et quel feu vous dévore,
Aiguillonnant votre cerveau ?

C'est la première strophe du volume. C'est aussi la seule critique qu'il y ait à faire de ces chants patrouillotiques ou *France* rime avec *espérance*, *gloire* avec *victoire* et l'Alsace-Lorraine avec tout ce que l'on devine.

EGÉRIE. *par Edmond Aubé*. — Quoique nourri par les classiques, M. Aubé manque de cette qualité essentielle en poésie, le lyrisme. Ses chants sont loyaux et fermes, sonores comme des bronzes (creux) de l'Institut — et vides comme eux. Ce volume a bien plus l'air d'une composition de Normale que d'une œuvre de poète :

.....

Tels *que* ceux *que* la lyre ornait d'accords si doux
*Qu'*ils avaient la vertu de remuer les pierres.
Des abeilles d'Hybla le miel a moins de prix
Que les charmes exquis
Que votre esprit répand sur tout ce *qui* vous touche
Et *qui*, divins parfums, sortent de votre bouche,

Nous avons choisi l'antistrophe qui contient le moins de *que*. Il y a des épodes et des strophes dans lesquelles cet abus rendrait jaloux M. Brunetière — ou Worth, de ces dames costumier pour galas.

SANS AIMER, *par Fernand Lafargue*. — « Eclectique » et non « symbolique » dit l'auteur ; nous eussions mieux aimé « poétique » :

Je restai stupéfait devant elle, — *ébloui* !

une cheville monumentale pour commencer ;

Ses yeux vivent, *baignés dans un philtre extatique*...

Vous concevez bien ? — Elle a des yeux de verre qu'elle retire chaque soir, avant de se coucher :

Certe, il n'est pas du tout fait à la politique
Des salons ;

— il s'agit de son nez... Mais il est plus aisé de plaisanter des vers que de les admirer... Est-ce bien notre faute ? M. Lafargue n'eût-il pas mieux fait de nous écrire sa petite aventure en ce que M. Jourdain appelait de « la prose » ? C'est un point d'interrogation posé devant la conscience de l'auteur ; car, hélas ! nous ne sommes plus à l'heureux âge romantique où les auteurs intéressaient les lecteurs à leurs... mésaventures. M. Lafargue nous montre trop d'esprit pour en douter — et pour qu'il soit défendu de l'absoudre.

SONNETS EN BIGE, *par Antoine Sabatier*. — En plein rêve, en pleine poésie mesurée. Celui-là a trop de talent pour être discuté en vingt lignes, pas assez pour être commenté en deux cents. Arrivé à ce degré de perfection, il ne reste plus au rimeur que des devoirs. M. Sabatier s'en affranchit trop. Poète, prophète. Cette critique est un avis amical à l'auteur, un encouragement — non un jugement porté devant la foule... Il serait motivé autrement !

SANS VOILES, *par Armand Dubarry*. — Quand un écrivain publie un volume quelconque, l'éditeur le prie de rédiger, à l'usage des journalistes paresseux, une appréciation de son œuvre destinée à paraître dans les bibliographies. Voici celle qu'a dû rédiger M. Dubarry car elle est encartée dans son volume :

Sans Voiles. Sous ce titre suggestif, Armand Dubarry, l'auteur de tant d'œuvres de valeur, nous donne aujourd'hui un volume attachant au possible qui nous montre sous un jour nouveau son talent souple, vigoureux et clair à la fois. Tout à tour tragique, gai, amusant, tendre, passionné, son livre qu'on lira avec un intérêt croissant, est un vrai régal de gourmet. L'amour qui le remplit y a de superbes envolées, et, dans un autre ordre d'idées, les pages où il est question de la patrie y sont d'une élévation d'une chaleur émouvantes. Rarement Armand Dubarry a été mieux inspiré, et nous prédisons à son dernier né un grand et durable succès.

A cette appréciation modeste de soi-même, nous nous garderons bien d'ajouter un mot personnel. Pour cela nous avons deux raisons : la première, c'est que nous pourrions n'être pas de l'avis de M. Dubarry ; et la seconde, que l'indulgence est la première vertu de la critique. Mais puisque l'auteur nous adresse son volume, il reconnaît implicitement par ce fait notre loyauté d'appréciation. Nous avons donc le devoir de motiver notre indulgent silence. Voici des extraits de l'œuvre, pris au hasard ; pièce qui ouvre le volume :

Je suis Français, Français, le comprends-tu : Français,
Et ma foi sur ce point ne faiblira jamais (!!!)

Aimable paraphrase de la chanson célèbre : *Et les Français seront toujours Français !* C'est ce que M. Dubarry appelle « une élévation et une chaleur émouvantes ».

3me pièce : Il s'agit d'une nouvelle épousée qui se trouve mal « sous le poële nuptial » et qui, *pestiférée*, s'adresse à son mari :

Lui donne, convulsée, une nouvelle *étreinte*,
Et *sentant* que la mort paralyse *ses sens*,
Fait un ultime effort, *halette*, (sic) presque éteinte :
« — *Eloigne-toi, Jephté ; c'est fini, je le sens !*

Shocking !... Voulez-vous continuer ? Nous n'en sommes qu'à la 3me pièce et nous avons promis d'être indulgent...

GIBOULÉES, *par Robert Daniel*. — Ci un sonnet assez caractéristique (ce qui est bien ne mérite pas d'autre éloge) :

J'ai lancé vers le ciel ma flèche à pointe d'or.
Vers les lointains soleils, elle montait, vibrante,
Dépassait le nuage, et dans sa course ardente,
Aspirant à l'étoile, allait, montait encor.

Bien en deçà des cieux, terminant son effort,
Sans avoir effleuré l'étoile rayonnante,
Non plus l'astre royal, non plus la lune errante,
Ma flèche est retombée ainsi qu'un aigle mort.

J'avais, vers l'Idéal, aussi dardé mon rêve :
J'avais forgé l'espoir dont, aujourd'hui, s'achève
L'agonisant essor, d'atteindre au divin seuil.

Mais, leur aile a fléchi ! Trop loin se trouvait l'Ange ;
Trop osé, mon espoir ; trop vaste mon orgueil,
Et tous deux, retombés, gisent là, dans la fange.

DIVERS

AMES BLANCHES, *par William Ritter*. — « Ce livre du passé, je le détache d'un passé *absolument mort* », écrit le poète-romancier, — et il le dédie au fils de celui qui lui apprit à vivre « plus haut que la vie ». Noble reconnaissance. Chronologiquement, ce roman fait partie d'un cycle qui comprend déjà : *Ægyptiaque* avant lequel il se place. C'est donc une œuvre qui sans être absolument de jeunesse se ressent encore des inexpériences du début. L'auteur le reconnaît franchement et ce lui est un titre à notre affection littéraire car cette franchise dénonce une âme loyale — de laquelle on peut beaucoup attendre. Nous attendons pleins de confiance.

COQUECIGRUES, *par Jules Renard*. — Cette fois l'auteur « ne traîne plus de cadavres derrière lui ». Ses personnages, il les prend, les laisse et les reprend à

ré d'une endiablée fantaisie qui n'a pas d'égale en rance, présentement. Essayer de raconter ces ironies vire-voltes d'esprit serait accomplir une folie... Un onseil : Si vous mettez le nez dans le livre, prenez in d'avoir six heures de liberté devant vous, car vous e pourrez cesser cette lecture qu'après avoir vu les ois : *table des matières*, annonciateurs de la fin du olume.

Petits Croquis, *par Gustave Chanteclair* — Il ne ut pas quitter le livre de M. Jules Renard pour lire lui de M. Chanteclair... Le kirsch est une excellente queur de famille, mais si vous le buvez après du immel... tant pis pour vous !

Modestes observations sur l'art de versifier, *r Clair Tisseur*. — Après MM. Théodore de Banlle, Charles Le Goffic, Robert de Souza, etc., etc., . Clair Tisseur vient de publier un traité sur l'art de ire des vers ; il place l'adjectif « modeste » dans le rè : cela nous dispose en sa faveur. Comme doctriire, M. Tisseur n'a point nos sympathies : à l'en oire, le vers ne serait beau qu'autant que (et surtout) némotechnique. Point n'est besoin pour imposer cette reur de recourir à l'autorité de Sainte-Beuve ou de... éranger ! M. Tisseur adore Lamartine : « Chez celui- jusqu'à son nom qui murmure comme une lyre ! » ut cela indique l'esprit dans lequel est conçue euvre dont nous nous occupons.

Cependant tout en reconaissant une certaine science l'auteur, dénions lui absolument le droit de parler ésie : *il n'en a pas le sens* ! Et combien mal rengné ! La jeune école dont il se gausse réalise des poirs chers à M. Tisseur — et il ne le comprend s ! C'est ainsi qu'il affirme d'une part : « le vers t uniquement fait pour la voix » et que de l'autre il tique celui-ci :

ai tellement soif, ô mon amour, de ta bouche (Moréas)

Il est vrai que les nouveaux : Vielé-Griffin, Kahn, Régnier, La Tailhède, etc., sont assez maltraités ! r contre Mmes Jeanne Loiseau, Louisa Siefert, etc., nt couvertes de fleurs. Verlaine ? on le rend irresponble ; Hugo ? « il manque de *goût* », mais s'il réussit s vers, c'est parce que c'est un « fin renard ». Les ées étranges de M. Tisseur admises, en principe, connaissons-lui, sans enthousiasme — comme dit etté — d'heureuses qualités et, pour ses belles pages, r ci par là, pardonnons-lui les autres.

Le Phénomène Spirite, *par Gabriel Delanne*. — Le uvel ouvrage de M. Delanne s'occupe exclusivement s phénomènes spirites constatés par des savants, us les travaux qui ont eu lieu dans le monde entier nt passés en revue et discutés au point de vue irite.

Les récentes expériences d'Aksakoff et de M. Chiaia Naples avec le célèbre Lombroso, y sont fidèlement atées.

Après les discussions viennent les théories spirites, i seules peuvent expliquer tous les faits ; l'auteur ontre que l'intervention des Esprits n'est plus contable aujourd'hui.

Enfin l'ouvrage se termine par des conseils pratiques ur développer la médiumité.

Ce livre est à portée de tout le monde, tout en rest strictement scientifique. Les spirites y trouveront s réponses à toutes les objections, et le grand public fidèle exposé de la doctrine d'après les savants les us connus et les mieux qualifiés pour traiter cette estion. De nombreuses gravures augmentent encore ntérêt de cet ouvrage.

Les Forces de la Nature, *tragédie symbolique, r Lagodey*. — Où la Nature est émue et se refuse à mmettre un crime, l'Homme, plus mauvais, n'hésite ème pas et accomplit son forfait. De symbole, us n'en voyons point ; mais si nous retranchons de tte plaquette trois ou quatre vers déparés par des inversions fâcheuses et maladroites, il nous restera une œuvre forte à plus d'un titre.

ALBUMS

Les bals travestis et les tableaux vivants sous le second Empire, *par Pierre de Lano, avec 25 aquarelles de Léon Lebègue*. — Depuis cinq ans, nous appelions de tous nos vœux un homme intelligent fondant une maison d'édition avec les nouveaux artistes comme collaborateurs. Les écrivains tels que Zola, Daudet, de Goncourt, Coppée, Huysmans, etc., ceux des générations passées, ont fait la fortune de leurs éditeurs et ces derniers ne veulent plus rien tenter avec les Jeunes. Les mêmes fortunes peuvent être réalisées par les éditeurs nouveaux qui laisseront de côté les anciens écrivains, fourbus aujourd'hui, en s'adressant à ceux de notre génération. Henri Simonis-Empis a compris cela. Ses éditions sont toutes marquées au coin de l'originalité ; il publie peu, un ou deux volumes par mois — c'est suffisant, mais il se forme peu à peu un fonds de maison qui plus tard, sinon de suite, le rémunérera largement de ses peines et soins. Le volume, ou plutôt l'album de MM. de Lano et Lebègue est un petit bijou qui se présente avec grâce sous ses rubans cerise aux nœuds coquets. Le texte pressure le sujet, en extrait tout l'intérêt et les illustrations, quoique un peu *sèches*, y ajoutent une pointe gauloise du meilleur augure pour le succès de l'œuvre. (Format : 27 cent. sur 19).

Album de Forain. — Du même éditeur, mais avec une préface d'Alphonse Daudet. « Forain est le Gavarni contemporain », c'est entendu : nos louanges ne peuvent plus le toucher. Un cri d'ami, plutôt : Attention, Ibels est sur vos trousses ! (Format : 40 c. sur 28).

L'Année des Polichinelles, 12 sonnets autographiés accompagnés de 12 compositions lithographiques en couleurs *par H.-P. Dillon*, sous couverture, et enfermées dans un carton spécial. — Est-ce un début dans la litho ? Si oui, c'est un coup de maître, car la réputation de Dillon comme dessinateur n'est plus à faire. Ces compositions ont une nuance mélancolique qui pénètre et séduit. Espérons que l'artiste renouvellera l'an prochain son heureuse tentative : nous lui recommandons de veiller alors à éviter certains empâtements de couleur qui peuvent choquer les amateurs trop difficiles. (Format : 24 c. sur 16).

SAINTE-CLAIRE.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre de l'Odéon. — *L'Argent d'autrui*, comédie en 5 actes en prose de M. L. Hennique.

L'Odéon ne paraît pas être dans une bonne voie. Après la *Fille à Blanchard* qui fut presqu'un four, voici *L'Argent d'autrui* qui ne tiendra pas longtemps l'affiche.

Pourtant M. Hennique est un sympathique, un de ceux à qui on n'aurait pas marchandé le succès et qui montra un incontestable talent dans *La Mort du Duc d'Enghien* et dans *Amour*.

La prime raison de cet insuccès (il serait puéril de nier que c'en est un) nous paraît être que l'auteur s'est attaqué à un sujet qui doit être traité largement, à grands traits, avec des personnages de grande envergure, des Titans de l'agio, des rois de la finance, capables de dominer les foules au lieu de cela on nous représente des pygmées, des faiblès qui tournent à tous les vents, que les œillades d'une femme affolent et qui se vendent bêtement pour la faible somme. L'action se rapetisse au théâtre et cet homme qu'une veine incroyable a porté au pinacle se laisse aller à des amours bourgeoises, à des goûts de petit rentier. Nulle part,

malgré le titre, on ne sent cette influence dissolvante de l'Argent, l'infiltration corruptrice du Jeu qui aveulit les plus forts et détraque les cerveaux. Oh ! qu'on est loin de la puissance descriptive de Zola dans ce roman où le Maître fait danser dans une terrible saraballe les pauvres gogos et les canailles de génie.

Puis d'autre part, le public mis en éveil par l'histoire de l'interdiction qui devait frapper *l'Argent d'autrui*, se tâte, s'interroge et se demande quelle phrase aurait bien pu éveiller les susceptibilités de la Censure. Quoi, ce n'était que cela alors, que dans la moindre feuille publique on traîne aux gémonies, quotidiennement, un ancien ministre, un ancien président de la Chambre et tous ceux qui par leur nom et par leur position tenaient une place importante dans l'Etat. Qu'est-ce que le krack de la Banque catholique auprès de l'aventure trop vraie du Panama ?

Henri Lafontas est un financier sans finances, mais un débrouillard, un heureux spéculateur qui a su s'attirer les bonnes grâces d'une mercière. Madame Catherine est la maîtresse de Lafontas et elle consent même à mettre entre ses mains toutes ses économies. Elle a grande confiance dans son locataire et pendant que son fils Abel est sorti pour faire des commissions, les deux amants nous mettent dans la confidence de leurs amours. Ça commence par une idylle bourgeoise.

Le tripoteur annonce à Catherine qu'il a invité les frères Davannes à prendre le thé et qu'après on arrêtera en commun le plan de la nouvelle campagne pour fonder la Banque catholique. Il faut de suite pour combattre les Juifs frapper un grand coup et réunir d'énormes capitaux pour entreprendre la lutte. Les Davannes entrent donc, ce sont des aigrefins, des courtiers peu scrupuleux qui ne reculeront devant aucun moyen pour arriver au but.

La bonne mercière s'inquiète, elle a peur d'une si grande entreprise mais son effroi s'augmente encore quand on lui dévoile les projets des futurs associés Ils ont déniché une superbe créature sans cœur, une femme d'argent qui ne vit que dans l'espoir d'amasser des billets de mille, une américaine à la coule qui allumera le bailleur de fonds, le banquier de leurs rêves. Mais pour cela il faut que Lafontas (pourquoi lui ?) simule un mariage avec l'américaine Kate.

L'honnêteté native de la pauvre amoureuse se révolte, elle sent bien que ces hommes préparent quelque chose de sale et elle fond en larmes. Kate qui attendait dans une voiture vient promettre qu'elle ne sera qu'une associée et qu'elle restera toujours « un bloc de glace ».

Le manège amoureux de l'intrigante américaine réussit à merveille. Le gros banquier Tamisey se laisse enjoler comme un enfant et promet tout, tout ce que l'on veut en échange des faveurs de la belle. La Banque est fondée et grâce à une réclame insensée, grâce à des opérations heureuses les actionnaires affluent et les associés filous empochent la forte somme.

Même la banque juive s'émeut et dépêche vers Lafontas un émissaire, l'Inconnu, qui lui propose cyniquement de l'acheter en y mettant le prix. Lafontas se rebiffe, il repousse d'abord avec indignation ce marché honteux, mais il baisse la tête et reste désarmé devant l'offre de plusieurs millions.

Kate qui s'est déjà vendue à l'Inconnu, arrive à la rescousse d'abord mal reçue, elle l'amadoue, le séduit, lui fait entendre qu'elle a déjà ressenti une profonde affection pour lui et le pauvre directeur, déjà enamouré, sans défense signe le pacte infâme.

Au quatrième acte nous sommes à la Bourse, mais en réduction Colas ; tout ce monde si bruyant d'habitude et qui ferait croire à un meeting de pensionnaires de Charenton, passe et repasse presque silencieusement. Lafontas, devant la scène, en dehors des opérations qui se font, reçoit avec insouciance les nouvelles de la baisse, puisqu'il a vendu tous ses titres. Il s'entretient même cordialement avec un ancien camarade d'enfance, le dessinateur Bertin qu'il avait reçu autrefois plus que froidement dans les salons somptueux la Direction. Et les actions baissaient toujours.

Un des frères Davannes se présente affolé. Faut vendre ? Faut-il encore espérer ? En apprenant que s associé s'est mis a couvert et a liquidé à temps tou ses valeurs il le soufflette publiquement.

Un duel a eu lieu. Lafontas blessé est soigné p l'américaine et par Mme Catherine. Pour se veng Davannes a écrit au fils que sa mère est la maîtres du banquier et alors éclate une scène pénible de proches. Catherine nie d'abord, puis finit par avo et se retire dignement avec son fils en laissant K maîtresse du terrain. Lafontas guérira dans une qu zaine de jours et comme il est millionnaire et que T misey est ruiné il épousera l'Américaine pour de b et s'il plaît à Dieu ils feront souche « d'honnê gens ».

Les interprètes ont défendu de leur mieux cette p ce très poussée au point de vue de l'étude des éta d'âme des personnages, mais ne donnant nulleme l'impression cherchée de la synthèse de l'Argent. l note sentimentale est bien traitée, mais les financi n'apparaissent que comme de petits boursicotiers q vacillent au moindre vent de baisse.

Rameau (Lafontas) exprime bien les défaillanc morales de son personnage, Lambert (l'Inconnu) une diction parfaite et un jeu très serré, Cornag (Tamisey) s'enflamme avec beaucoup de natu aux aguicheries de l'Américaine et il n'est pas jusqu Janvier qui ne se soit taillé un succès mérité dans rôle du dessinateur en quête de documents. Miss C lhoun (Kate) avec l'exotisme de son langage et sa gr ce enveloppante a beaucoup plu. Mlle Dorsy est s fisante.

MARCEL BAILLIOT.

Théâtre Vivienne (Galerie Vivienne), Société d'a ditions Emile Pichoz.

Les deux dernières auditions de la Société Emile Pich au théâtre de la Galerie Vivienne, avaient attiré un no breux public d'habitués et d'amis. Elles nous ont perm d'apprécier d'abord le talent naissant de quelques jeun artistes des deux sexes ; ensuite le jeu plein de finesse M. Dubois, dans le *Bal Hector*, saynète comique de Verconsin et l'excellente diction de Mlle Scrivaneck (n'est pas à compter ses succès, du reste) dans *Mart chez Molière*, à propos en vers de M. Maxime Lemoul Mlle Salvadora qui lui donnai la réplique a rempli s rôle avec beaucoup d'intelligence également.

MM. Charinier (piano), Belen, Mme Boisset, Mlle d genville (chant) nous ont successivement fait entendre mélodies pleines de charme et des morceaux enlevés av beaucoup d'entrain et de chaleur.

Une mention spéciale pour Mlles Sacha et Marca Sho harpistes russes qui, dans les deux séances, ont obte avec *Fairy légende, mandoline*, etc, le plus franc et plus légitime succès.

Quant à MM. Hartmann, Girault, du Théâtre des *Nouveautés*, Dubois, le jeune Victor Hendes, ils nous récité des poésies ou dit des monologues qui, tour à tou nous ont émus ou fait rire aux larmes. M. Dubois, surto a été d'un comique achevé dans sa *Conférence sur règnes animal, végétal et minéral*, son *Hydrothérap comparée* et le *Garde municipal*.

N'oublions pas M. Géres, un élève de Mounet-Sully, Mlle Elda Carniès qui, dans la *Lune rousse*, se sont mo très de fins diseurs.

L'Anneau d'or de M. Georges Villain, terminait la de nière audition ; MM. Loberty, du théâtre *Dejazet*, Girau et Magnier y ont fait preuve d'intelligence et de scie scénique. Quant à Mlle Pichoz, qui avait bien voulu se d vouer pour remplacer Mlle Triolet, empêchée, elle a re pli son rôle à la satisfaction générale.

En somme, deux excellentes soirées.

E. R.

P. S. — Nous avons regretté l'absence de M. de Vine un artiste que nous avions déjà remarqué aux précé tes auditions et dont le jeu agréable, l'organe bien timb la diction mordante annonçaient un comedien d'aven Nous espérons bientôt le voir remonter sur les planche

R.

E SALON DE « LA PLUME »

HENRI BOUTET (1)

ous le ciel de Paris, nuancé, gris et fin, se meut une femme inconnue de Raphaël de Phidias. Elle est min-, petite, le torse cambré, s extrémités ridiculement inuscules, sans proportions tre son buste et ses jam-s, et malgré ce manque armonie elle réalise un vant chef-d'œuvre, où le iffon et le minois tiennent us de place que la ligne tique. Cette merveille, ne plastique si inatten-e, tentante, comme l'Eve fendue, fait le désespoir s bons artistes, qui, à son proche, oublient leur and savoir et leur issante renommée.

ne leur manque guère que le souffle créateur, ur retrouver, sur la toile, ou sous l'ébauchoir, une ces exquises compositions mouvantes. Que n'ont-ils demander à Boutet, la raison de leur aphasie ?

La joie est vraie quand le doigt rencontre, en quel-e carton ouvert comme à souhait pour la caresse des ux, une suite gravée, vivante et alerte de cet état ssager qui constitue la vraie parisienne. Dans la ancheur des ma.ges, éclate son regard malicieux et ntateur ; elle trottine dans la pluie, par le froid, les méchantes caresses de la bise, ou sous quelque upçon de nuit qui vient, ramenant, d'un geste élo-ent et furtif, la robe, en plis savants au long de mes mignonnes et désirables. O ! vous les connais-z bien toutes ses sœurs, elles sont les idéales incesses descendues de Montmartre et de la tte-aux-Cailles, en des vêtures captivantes pil-es, sans méthode, mais par la vertu d'un su-rbe instinct, dans les splendeurs entrevues ou vées. C'est cette allure et cette somptuosité sans condes que Boutet a noté d'un trait souple et origi-l, et si personnel que nul ne peut se méprendre r l'origine d'une gravure de lui.

II

Henri Boutet qui apporte dans les relations de la vie tte claire malignité qu'il a glissée dans ses belles intes-sèches, Boutet dit de lui : « Je suis le compa-ote de Canqueteau ». De fait il est de Vendée, nt né à Sainte Hermine, il y a quarante ans ; — et st un éclaircissement que cette indication de terroir. s braves poitevins, caressés par les embruns de tlantique, ont un culte affectueux et viril pour nus Aphrodite, mais tous ne marquent pas leur foi ofonde par la même fougue, ni les mêmes élans ; et ns porter sur mon graveur, un jugement attentatoire prohibitif, je pense que la tant douce passion natio-le s'est résorbée, en lui, en une faculté autrement uelle, de là, ses jolies études si idoines à leur ncept. — Lancé dans cette existence de Paris, si le, si froissante et si complexe, il s'y est placé à rt. Vers 1881, à ses débuts d'artiste, il fit une ten-ive vers le Salon ; l'ironique tendresse de ceux qui avaient poussé le découragea pour jamais du théâ-tre de la Foire : pendant deux longues semaines il tenta de découvrir l'emplacement choisi qui lui avait été réservé. Pourtant son envoi *La Femme au manchon* est une des œuvres les mieux conçues et des plus charmantes qu'il ait tracées. A longue distance, et malgré des planches très justement renommées, celle ci, son premier et dernier « Salon » conserve, en elle, une fraîcheur nullement surannée, et un accent si définitif qu'elle s'en trouve placée au meilleur rang, de par l'estime des connaisseurs : *Darling* donna maintes joies à son auteur, de par son succès, et nous avons tous vu et revu *La Femme au Corset*, *Le Ruban Noir*, *L'Ondée*, etc., etc.

(1) Voir les deux pages de croquis parus au précédent méro.

III

Le brillant féministe, charmé lui-même des chatoyantes découvertes qui sortaient de son cuivre morsuré, s'est spécialisé d'abord dans le genre qu'il avait élu, et pendant dix ans, plus de mille planches, emplies de verve et de caractère, ont montré, se dégageant d'une enveloppe légère, encore adoucie par le soin du tirage et un encrage habile, son incomparable et juvénile virtuosité. — C'est donc l'art de la femme, discret, parfumé, caressant et si supérieurement hors-nature qui se dégage, dans toute sa griserie de l'examen d'une pointe-sèche de Boutet. Cela n'a jamais été classique, n'est peut-être pas vraisemblable, mais c'est si vécu ! La feuille est devant nous, d'abord un ensemble unique, une pose pleine de grâce, sans presque de détails accessoires, puis l'œil accoutumé perçoit un accent de costume, la synthèse d'un geste, et l'on voit, l'on saisit, se dégageant des hachures moëlleuses et caressées, toute une allure, toute une sensation, toute une passion. Une planche de Boutet vaut par la couleur et par la valeur. Ces deux distinctives le hantent, et des cahiers entiers de croquis et de notes ont disparu, comme ne répondant pas à l'aboutissement définitif. — Le mouvement est juste, et pour l'heure, c'est la coloration vers quoi il pousse ses études et ses pensers.

Je n'en veux pour témoin que les séries de pastels qui ont apparu subitement, il y a deux ans. On en était à penser qu'ils étaient d'un autre Boutet. Pourtant la même légèreté d'exécution, le souci de la teinte délicate, lui eurent tôt fait restituer ces charmantes danseuses, ces actrices passant, légères, sur un fond clair d'écharpe et aussi ces mignonnes créatures à leur toilette. Son pastel s'indique par une gamme vaporeuse et assouplie qui convient entièrement à la finesse des tulles et des satins et au nacré des chairs. Son pastel, né de son désir exaspéré de la couleur, l'a amené à une modification par des rehauts chromatiques en tons simples dans sa notation de la pointe-sèche. Comment obtient-il ses planches si nuancées, cela est son secret, et quoique je suppose l'avoir découvert, je ne puis en dire que ce qu'il en a dit lui-même, en préface de son fameux almanach : «... avons-nous cherché » dans un mode de tirage teinté et de retouches au » pinceau, très spécial, un curieux attrait à donner à » l'image en couleurs.

« C'est à défaut d'autres mots pour nous faire com- » prendre que nous disons « image en couleurs », car, » bien plus que de la couleur elle-même et de son » attrait propre, il s'agit à l'aide d'un minimum de co- » loration, demandé aux procédés de tirage et d'enlu- » minure, d'éveiller des sensations de couleur dévelop- » pant des harmonies dans une gravure monochrome » et il peut ajouter avec un peu de légitime orgueil : « l'effet est bien particulier et d'un véritable intérêt » artistique ».

Pointes-sèches, pastels et lithographies, car il a touché aussi à ce dernier art, sont d'une tenue harmonieuse et colorée, avec toujours une plus vive perception de l'ambiance. En dix ans, Boutet a affranchi son œuvre de la cerne des débuts, et il a rendu nettement perceptible le jeu de sa lumière, augmenté encore par l'adjonction de deux ou trois teintes complémentaires.

Tel est ce bon graveur, successeur des chers artistes du XVIIIe siècle qui, comme eux, soutient que l'Art est grand par lui-même, où il se place, où il existe et en raison de son propre éclat, sans qu'il soit besoin qu'il vienne des Grecs, des Romains, ni des professeurs du Grand Art.

LÉON MAILLARD.

CRITIQUE MUSICALE

La musique de « Pêcheur d'Islande »

Encore que M. Porel ait failli devenir directeur de l'Opéra, il aime la musique, il l'aime bien ; aussi, qu'il la châtie ! Demandez plutôt à Guy Ropartz, compositeur breton mais écœuré. Armoricain talentueux il avait eu l'idée, en écrivant la partition de *Pêcheur d'Islande*, que son œuvre devait commenter les tableaux, ajouter au pittoresque du décor, et traduire en les amplifiant, les sentiments des pantins à Loti. S'en ouvrit au tzar du Grand-Théâtre : « Vas-y ! » l'autocrate. Et quand ce gars candide apporte sa musique, savamment simple, émue, intense, attendant sinon un éloge du môssieur — il connaît son Porel — du moins un de ces triomphes de première dont il se préparait à murmurer dans sa barbe d'or *quorum pars magna fui*, v'lan ! il voit des ciseaux gigantesques s'ouvrir effroyablement, puis se refermer avec rage sur ses papiers, couper la Symphonie puissante où la mer d'Islande gronde, enfle la menace de ses houles et gémit, lugubre ; les amours retardées du beau Yann et de Gaud qui sourit sous sa coiffe blanche ; la plainte du vent qui siffle dans les ajoncs, autour du calvaire de Pors-Even. Ça fait longueur ! Aïe donc ! Et les ciseaux coupaient toujours.

Une supposition : trouvant ma petite amie trop grande (c'est une supposition, qu'on vous dit !), d'un coup de parapluie, je lui tranche les jambes à la hauteur du genou, ou seulement la tête. Je parie que la justice de mon pays me fait des remontrances ; en tout cas, si elle me laisse tranquille (très occupé d'puis quéqu'temps, v'savez je ne tarderai pas à passer pour un bipède démuni de sens esthétique. Que si l'on risquait semblable reproche contre le Père Coupe-Toujours du Grand-Théâtre, brrrou ! vous verriez tout la presse se lever comme moi ce matin (ça veut dire comme un seul homme). Chouette !

Ne soyez pas gens de bien, assez fangeuseme ineptes pour juger la partition de *Pêcheur d'Islan* d'après les disjecta membra, bigrement disjecta, qu vous sert rue Boudreau. Très dense, et construite s des leitmotifs (j'écris ce mot cabalistique ainsi p exaspérer l'archi-ronchonneux J. Weber du *Temps* elle devient, si l'on en retranche quelque chose, b teuse, boiteuse, boiteuse...

Il faut la voir, le long du Grand-Théâtre,
Boiter par devant, boiter par derrière...

Dans la partition, je pige, page 2 (mesures 3 et 4) motif du Pardon des Islandais, auquel s'adjoignent l'*Ave maris stella* et le *Cantique des Matelots* ; vous remarquerez la sonnerie des cloches sur les premières notes de l'*Ave* ? Oui ? Bien. Rien ne vous échappe.

A Gaud, maintenant. (Tenez-vous donc tranquille, Monsieur le doyen de la Comédie-Française, il s'agit pas de vous.) Son motif, c'est l'air breton de page 14, là, à neuf-quatre. Pour son amour, cherch au premier entr'acte, page 73 ; sa douleur est dite un thème déchirant en *fa mineur* ou je me trom beaucoup, que je ne retrouve plus pour l'instant, — suis un peu pressé. — C'est aux deux dernières mesures de la page 143 et seq. qu'éclate le motif de bandon.

Très caractéristique le motif d'Yann exposé page

s, page 83, avec sa déformation d'entêtement sau-
ge ; il s'attendrit (page 114) quand le gars récite un
ter pour le repos de l'âme de son matelot Sylvestre.
noureux et tendrement ému, page 117, il s'exacerbe
dernier tableau du premier acte — ardent et pas-
nné, conformément à l'indication du livret. « Yann
me la bouche de Gaud avec des baisers. » Ça est
joli jeu de scène pour une fois, savez-vous.
Deux motifs importants : celui de la Mer d'Islande,
ge 97, les premières mesures, et celui de la Menace
la Mort par la Mer, même page, les deux dernières
sures et la première, page 98. Tous deux excellents,
gnériens et aquatiques comme il sied.
La chanson Populaire *Jean-François de Nantes* (tu
iles, hé, Yann-Nibor ?) orchestralement exposée
ge 99, constitue le motif de la Nostalgie du pays
ur les Bretons forcés de pêcher au loin la morue
le malheur des temps. *O tempora ! ô morues !*

WILLY.

Une journée de M. Rapin

Monsieur Rapin s'étira, bâilla et ouvrit les yeux ; à demi endormi, il entendit le petit coucou de l'atelier sonner six heures. 6 heures ! il lui arrivait rarement de s'éveiller si bonne heure, il eut un remords, se dit qu'il ait sage de rester au lit, se pelotonna, et, la e bien nichée dans son oreiller, se disposa à se ndormir. Mais il entendit une petite voix, la x de sa conscience qui lui disait :

— Allons, Monsieur Rapin, c'est honteux de rmir encore à pareille heure, en plein été ; pas paresse, songez que vous êtes artiste et que us vous devez tout entier à votre art. —

béissant à cette voix intérieure Monsieur Rapin souleva légèrement sur les coudes et regarda : Quoique la nuit eût été étouffante la matinée omettait d'être belle ; un mince rayon de eil chargé encore de la brise de la nuit trouait rideau de guipure ; par la fenêtre laissée verte arrivait le chant d'un pinson ; M. Rapin, duit, prit une grande résolution ; il se dressa son séant, enfila son pantalon et se leva. Il urut à sa fenêtre donnant sur un jardinet partenant à son propriétaire : ce jardinet avait peine dix mètres carrés mais il était bien joli de icheur et de vie, ce matin-là. Un léger brouil-d flottait dans l'espace, le soleil, faible encore, sait briller comme des diamants de larges uttes de rosée sur le bord des feuilles, de la re humide montait une bonne odeur d'herbe iche, les corolles des fleurs commençaient à panouir, les oiseaux, heureux, gazouillaient, ute la nature régénerée acclamait le soleil ssant.

— Quel beau temps ! disait M. Rapin troublé il agitait en aparté :

— Où irai-je ? à Fontainebleau ! oui, mais... un regard désolé qu'il jeta sur son porte-monnaie efflanqué complèta parfaitement sa pensée mélancolique.

Alors il songea à ce petit pays de Meudon tout près de Paris, où l'on va pour quelques centimes et où le picolo est assez bien imité. C'était entendu, il irait là ; justement il connaissait un coin près de l'étang de Villebon qui était crânement joli... vingt fois il était parti de Montrouge se promettant d'éxécuter un croquis superbe et vingt fois il était revenu de là-bas la toile immaculée, un gros bouquet de chèvrefeuille à la main. Mais cette fois, c'était sérieux, il accomplirait un chef d'œuvre ; il s'habilla fébrilement, prit sa boîte, son havre-sac, sa pipe de bruyère, son chevalet, son parasol, ses toiles, enfin tout l'attirail gigantesque d'un paysagiste, enfonça son chapeau d'un coup de poing et sortit.

Un problème restait à résoudre :

Comment ferait-il pour déjeuner ? et Monsieur Rapin se gratta la tête, indice d'une grande perplexité.

.....

C'est qu'il n'était pas riche, M. Rapin. Les toiles se vendaient difficilement. Il fallait traverser tout Paris pour placer un paysage chez un israëlite au nez et aux doigts crochus qui le lui achetait à un prix dérisoire, patientant longtemps, laissant parfois partir le peintre indigné, sachant bien qu'il reviendrait un autre jour quand il aurait faim.

.....

Il venait de passer devant la charcuterie Léon. Il eut un regard dédaigneux pour les motifs peints sous verre, têtes de sanglier ou de chevreuil au poil lisse, bien pommadé, puis, l'eau lui vint à la bouche et il contempla d'un œil concupiscible les terrines de foie gras, les jambonneaux roux, les galantines marbrées de truffes, le veau-piqué, les saucissons ventrus accrochés symétriquement et la bassine brillante où mijotent les cotelettes à la sauce piquante.

La tentation était trop forte. Il entra, demanda un assortiment qu'il engouffra dans son havre-sac, acheta quelques fruits chez le fruitier, et chez le boulanger d'en face, prit une livre de pain qui alla rejoindre ses provisions.

Alors, ô déception ! ses dettes payées, il s'aperçut qu'il ne lui restait plus d'argent pour pouvoir prendre le tramway... mais bah ! c'était un plaisir d'aller à pied d'un temps si doux ; il assujettit donc son havre-sac sur son épaule, bourra sa pipe et partit en sifflant.

Le ciel était maintenant superbe, le brouillard s'était dissipé et il apparaissait d'un bleu transparent, sans nuage. Monsieur Rapin arpentait la grand'route poussiéreuse de Clamart, rêveur, regardant, les yeux perdus, la fumée de sa pipe tournoyer en épaisses volutes ; au milieu de cette rêverie une main se posa sur son épaule. Il tourna la tête : c'était Duviar, un de ses amis,

peintre de talent médiocre, et qui, fils de cultivateurs aisés, mangeait joyeusement l'argent que lui envoyaient ses parents.

Duviar aussi allait à Meudon, ils firent route ensemble et arrivèrent là-bas vers les 10 heures du matin Après une promenade où l'on parla de l'art sublime, Duviar généreux invita son ami à déjeuner.

A deux heures de l'après-midi M. Rapin un peu ému se disposa à lâcher son camarade, prétendant que malgré l'heure avancée il avait largement le temps de mener à bien son étude — l'art avant tout — disait-il en manière de conclusion, la bouche légèrement pâteuse, l'on se sépara sur ce mot en promettant de se revoir le lendemain.

Resté seul Rapin pensait :

— Gredin de sort ! est-ce une vie la vie que je mène ? je suis plus malheureux que le dernier de ces paysans crottés que je vois là-bas et pourtant je suis artiste, moi ; j'aurais pu réussir comme bien d'autres qui ne me valent pas — mais je ne suis pas compris, voilà.

Et tout son malheur venait de là en effet... c'est qu'on ne comprenait pas sa peinture...

Il étouffa un gros soupir et reprit, tout haut cette fois :

— Oh ! mais j'en ai assez de végéter, je m'imposerai à cette bourgeoisie ignorante, je ferai quelque chose de renversant, j'étonnerai les masses !

Justement il tenait son sujet, il avait hâte d'être arrivé au grand étang de Villebon, d'exécuter enfin ce fameux tableau duquel dépendait son avenir, ce paysage qui devait éclipser les Corot, les Diaz, les Daubigny, les Delacroix. Et, dans une vision radieuse, il voyait ses œuvres au Salon, le jury acclamant ses toiles, le public s'étouffant autour, la médaille douce à l'orgueil, les honneurs du Luxembourg, et l'Académie des Beaux-Arts lui ouvrant ses portes à deux battants, et ma foi, il lui irait bien l'habit brodé de palmes vertes, il la porterait crânement la fine épée à poignée nacrée !

Seul avec son rêve il suivait le vieux mur en partie écroulé qui suit le bois de Clamart ; trois quarts d'heure après il était à l'étang de Villebon.

Il installa son chevalet, au grand effroi d'une grenouille qui plongea avec un bruit sec, déploya son parasol, ouvrit sa boîte, fit sa palette, chercha son motif et, le crayon levé, se disposa à commencer.

Il était vraiment charmant ce petit coin du bois. Le grand étang fleuri de nénuphars était calme, silencieux ; de temps en temps une araignée d'eau ridait de longs sillons. La mare tranquille, une grenouille apeurée bondissait dans l'eau avec un « flac » retentissant, et le soleil jouait sur tout cela, donnant à l'eau des brillants de miroir, mettant des paillettes d'o aux ailes des libellules qui tournoyaient avec u frou-frou joyeux.

Autour de l'étang le paysage n'était pas moin admirable : on apercevait au loin des châtaignier aux larges feuilles, bleuâtres, estompés dans l brouillard ; tout près, de longs bouleaux au feuilles jaunes, aux troncs dépouillés, se déta chaient en blanc sur le vert sombre de quelque petits sapins étiques jetés là comme au hasard Plus près encore, autour de grosses pierre vermoulues chères aux lézards, des bruyère touffues fleurissaient, des fougères montaien légères, de jeunes lierres s'enroulaient autour d vieux arbres élançant hardiment leurs liasse décoratives et l'herbe paraissait si moëlleus était si épaisse, si haute, que M. Rapin se disa qu'il ferait bon de rester là sur le dos, à ne rie faire, à ne plus penser.

Au dessus de sa tête des oiseaux gazouillaien à plein gosier, infatigables, chantant la nature le soleil, la vie !

Presque sous ses pieds des violettes répan daient leurs parfums troublants, paraissant narguer, provocantes, semblant se hausser su leurs tiges.

Jamais la nature n'avait été aussi belle, jama les fleurs n'avaient senti aussi bon... Monsieu Rapin, la tête lourde, enivré de musique et d parfums envoya l'art à tous les diables, se laiss aller doucement sur le côté et s'enfonça dan l'herbe tiède, le dos dans la mousse, les mai sous la tête... et le grand inconnu s'endormit là à l'ombre du parasol, oubliant l'Académie, Luxembourg, l'habit brodé de palmes vertes, fine épée qui bat les flancs.

Et, aujourd'hui, comme demain, l'infortuné toile reviendra blanche, immaculée au petit ate lier nu de Montrouge où s'ébauchent tant d beaux rêves trop souvent irréalisés.

GEORGES WERNER.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

Sur le Nil

Les voiles grandes ouvertes, la dahabieh file sur l fleuve. Sous nos yeux passent d'admirables décors des villages entourés d'acacias et de sycomores, d'o s'élancent avec des airs de forteresse les pigeonnie aux tours carrées ; des fellahs nus aux corps de statu tirent d'un mouvement rythmique l'eau des chadouf de longues files de chameaux se détachent sous bleu plafond du ciel ; des ibis, des pélicans, de huppes vivent familièrement sur les bancs de sable le soleil dore toutes choses de ses reflets jusqu'à ce qu las de sa course il disparaisse en un dernier embras ment de tons merveilleux et d'exquises nuances.

Le soir venu les matelots entonnent de lugubre chants, une lune étrangement brillante bleuète l mystérieuses forêts de palmiers et les insondables d

s, on se sent enivré, hypnotisé per ces nuits uni-
s où la vieille Egypte semble vouloir faire revivre
plus séduisants mirages et sous les étoiles scintil-
es, comme en un rêve, c'est l arrivée à Thèbes, le
gieux pélerinage au temple du Karnak, la silen-
se et adorable promenade sous les portiques
mmon Ra au milieu des autels renversés, des dieux
és, et en ce royaume du Silence et du Beau une
olontaire invocation à la divine Nuit s'échappe des
es.

RÉMY SALVATOR.

(*A Suivre*)

6 Février 1893.

Lettre de Suisse

I

Un romancier idéaliste et un peintre réaliste.

n ne parle ici que du *Michel Teissier* de M. Edouard
. Les uns tiennent pour Blanche, la plupart pour
Tessier. La discussion s'envenime, des familles
en état d'anarchie, d'anciens amis ne se saluent
— la situation devient critique. Car c'est à Genève
ibitablement, qu'habitent ceux qui confessaient à
Rod, ne voir dans ce roman qu'une peinture de la
ion dangereuse et perverse (*Préface*, p. 8). Comme
nnonce un second volume, chacun souhaite que
hel y soit bien malheureux : « Il le mérite, c'est un
uvantable coquin ! » entendais-je dire l'autre jour.
ans d'autres milieux plus attentifs aux questions
tiques qu'aux idées morales du temps présent, le
an suscite moins de curiosités — on se borne à
iter de vieux clichés et à se demander pourquoi
Rod s'éloigne ainsi, de livre en livre. Au fond,
attitude est pleine d'injustice. Dans *la Vie privée*
Michel Teissier — comme M. Bourget dans *Cosmo-*
— M. Rod a tenté un ouvrage qui, tout en étant
art distingué, s'adresserait directement au grand
ic et non plus — comme *la Course à la Mort* —
seuls artistes. Il y a là un effort considérable vers
conception littéraire moins exclusive. C'est ainsi
s'intéressera à la vie politique, au mysticisme
chrétien — tâchant de mettre dans ces pages une
plus grande de la conscience humaine. Seulement,
ccuper de tant de questions politiques, religieuses,
les ou psychologiques, j'ai peur que le roman cesse
e avant tout une œuvre d'art pour devenir un pam-
; une thèse ou une planche d'anatomie morale.
dit, on retrouvera tout Edouard Rod dans *Michel*
sier ; les personnages pensent plus qu'ils ne sen-
; les scènes délicieuses, à retenir, sont en mineur ;
assion, même tragique, reste de tête ; l étude de
rs, le décor sont plus que sommaires ; le style en
illes se nuance parfois de teintes adorables... Je
egrette que la disposition trop voulue de certains
itres « en scènes qui conservent presque toujours
r désagréablement artificiel et théâtral » (Préface des
Cœurs, p. 23). Bref, malgré ces ombres, *la Vie*
e de Michel Teissier est une œuvre supérieure ;
pour des raisons qui ne sont pas précisément ar-
ues. C'est pourquoi je lui préférerai toujours, *la*
se à la Mort, la première moitié des *Trois Cœurs*
rtaines de ses *Etudes sur le* XIXe *siècle*, qui sont,
lément, les actes de maîtrise de M. Rod. Je con-
pourtant que le public lise plutôt les pages où il
e à côté d'une aventure passionnante, l'écho des
parlementaires et comme le retentissement des
des idées qui émeuvent cette fin de siècle. Mais
, dans dix ans ? — Car il ne faut point l'oublier —
Le buste survit à la cité !

je crois trop aux rares, aux subtiles qualités ar-
ues de M. Rod pour ne pas juger *devoir* lui poser
oins la question.

***

peinture, nous avons depuis le 15 janvier, l'ex-
on de M. Ihly — un nom qui ne vous est pas
nu, je pense. — Car M. Ihly a beaucoup d'amis
à Paris et naguère, au temps où le Salon n'était point divisé, il lui est arrivé, plus d'une fois, d'y prendre part.

C'est un bon disciple de Manet qu'inquiètent les recherches plus subtiles des Degas et des Besnard. Sa peinture exécutée au plein air ou s'il s'agit de figures — directement, d'après modèle, est une précise photographie de la réalité. M. Ihly voit juste, discernant assez adroitement le jeu changeant des rayons et des ombres. Il peint par taches évitant les cernures noires du Manet intransigeant et sans décomposer non plus les vibrations lumineuses — ce en quoi je le félicite. — Ses paysages surtout témoignent d'efforts louables dans ... recherche exquise de la nuance. Je lui reprocherai d'aimer un peu trop les grandes routes qui manquent d'effet décoratif Quoiqu'il en soit, il a sur les environs de Genève et sur ceux de Saint-Etienne, des to les de soleil et d'azur avec des toits rouges dans des coins de verdure qui sont une joie pour le regard. J'aime moins ses figures — elles sont bien dépourvues d'interprétation personnelle ; la ligne non plus, n'en est pas impeccable ; enfin, M. Ihly voit trop la chair fanée, flétrie par les fatigues... A ce propos, un critique répétait la parole de Mallarmé : « La chair est triste !... »

Mais le morceau capital de cette exposition est un ingénieux *Diorama* de l'extrémité du lac de Genève pris au-dessus de Montreux, des hauteurs de Glion. L'impression est étonnante. Et parce que je connais jusqu'en ses détails ces rives mélancoliques du calme lac d'azur — une des rares stations de la terre suisse que j'aime jusqu'à comprendre qu'Amiel ait souhaité d'y mourir — je remercie M. Ihly d'avoir su à ce point m'en donner l'illusion, m'en rappeler le souvenir — le souvenir enchanteur !.., Ce *Diorama* compléterait fort artistiquement le *Panorama* monstre que MM. Burnand, Baud-Bovy et Furet destinent à Chicago. Après les glaciers et les montagnes, une échappée de lac achéverait le spectacle. A bon entendeur, salut !

Genève, 8 février 1893.

ERNEST TISSOT.

A travers la Presse

Tout d'abord dissocions l infâme mastic qui déshonore notre page 88, l. 38 et ss.

Voici le véritable texte :

Ainsi aux *massifs* parois des cathédrales pleines de silence et de ténèbres.

Plus loin :

...peut-être aussi avec la maladresse de la haine qui nous *poigne* de l'encre noire.

***

Dans l'Eclair du 22 février, c'est l'ineffable Ledrain qui, de sa plume barbelée, essaie de chatouiller Mgr Perraud :

Quand vous professiez à la Sorbonne l'histoire ecclésiastique, on vous sentait tout inspiré, *de la tête aux pieds*, par les théories du *juste milieu*.

Voilà un milieu bien ubiquiste.

Vous auriez estimé, comme Titus, votre journée perdue, si vous aviez manqué une occasion de pleurer sur la Saint-Barthélemy et sur la révocation de l'Edit de Nantes.

Sans doute Titus fut un prince qui ne manqua pas de douceur : toutefois nous le voyons difficilement se lamenter sur les cruautés de Charles IX ou l'intolérance de Louis XIV.

***

Sur le catalogue mensuel que m'envoie le libraire Bridoux, je relève la mention suivante :

6337. Société des anciens textes français. Le *ministère* du viel Testament publié avec introduction, etc.

Comment ? un département ministériel tout entier voué au Livre sacré des Juifs ? Que va dire Edouard Drumont ?

***

Relevons, en passant, dans l'Ermitage de janvier 1893, page 65, une légère inadvertance échappée au doux poète Louis Le Cardonnel.

On nous parle de tous côtés du néo-christianisme. Nous ne *sachons* pas qu'on ait rien cherché par là qui ne se trouve, etc.

Voyons, conjuguons :
Que je sache,
Que tu saches,
Qu'il sache,
Que nous sachions, n'est-ce pas ? A moins qu'il n'existe quelque part un verbe « sacher », ce que nous ne sachions pas.

***

Du *Paris*, 23 janvier, au cours d'une étude sur le geste signée Caribert :

La femme prend en dehors et donne en dedans, ce qui est le contraire de la vérité. Tout cela toujours à cause de son bassin qui la fait marcher comme une *canne* qui court à l'eau.

Voilà une comparaison qui n'est pas des plus flatteuses pour le sexe à qui nous devons Sarah Bernhardt.

***

Mais celle-ci est bien plus extraordinaire. Nous la devons à un publiciste qui signe : « Un compagnon » dans l'*En dehors* du 12 février :

Par ses performances, Maître Argyriadès ressemble à un *hippodrome* dont il a l'aspect informe et le cerveau obtus.

Quelle bête est-ce là, cher compagnon ? Le produit incestueux d'un *hippo*potame et d'un *drom*adaire ? Car je ne suppose pas que, sous le prétexte de sa clownerie, vous ayez voulu assimiler cet avocat chevelu à un cirque.

***

Nous avons vu précédemment que M. Francisque Sarcey entendait à plusieurs années de distance... un sourire. Ce tour de force a excité l'émulation de M. Gaston Pollonnais. *(Parti national,* 12 février 1893).

Je l'ai revu l'autre jour, ce triste héros (Ricard)... C'est toujours le même dandinement de corps .. *le même sourire étriqué sortant avec peine d'un regard constipé et faux.*

Ceci nous rappelle malgré nous la recommandation de je ne sais plus quel photographe à une de ses clientes : « Prenez une expression de physionomie souriante, le reste du corps comme vous voudrez. »

***

Depuis quelque temps le sieur *Tout Paris* du *Gaulois* se distingue. Il semble qu'il prenne à tâche de nous fournir de solides matériaux (13 février 93).

Les loges se vident peu à peu, et en bas, dans la tombée des confettis d'argent, des pétales *voltigeantes*...

Le tableau est joli, d'une séduction toute féminine, mais pétale lui-même reste du masculin.

Il y a aussi les relents *qu'émanent* les cohues.

Emaner, par contre, est un verbe neutre. Il serait donc préférable d'écrire... « les relents qui émanent des cohues. »

Fini de rire !

s'écrie en forme de conclusion l'éminent styliste. Fini de rire ? Mais non, vous voyez, ça ne fait que commencer.

***

De M. Paul Adam nous sommes en droit d'atten une écriture impeccable. Aussi le blâmerons-nous cément d'avoir laissé glisser dans sa prose du *Jour* (29 nov. 1892) cette locution fautive condamnée tous les grammairiens :

Lui *me* cause rarement.

***

Paris-joyeux est une gazette pleine de gaieté s'est confié la noble mission de dérider ses contem rains. Et elle y parvient, surtout lorsque l'un de rédacteurs, M. Jacques Darlay, se dévoue jusqu'à fa rire à ses dépens (12 février 93).

« Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jett première pierre ». Ainsi parla le Christ, et *Madeleine* dolente et miséricordieuse, ne fut point lapidée.

C'est sans doute en souvenir de cet évènement fut fondée la Samaritaine. Nous croirions faire in à nos lecteurs en insistant sur l'utilité que prés pour la mémoire cette façon synthétique et pour a dire agglutinative d'entendre l'exégèse.

***

M. Armand Silvestre, qui ne manque pas une oc sion de verser des larmes de crocodile sur l'aban des fortes études classiques, nous en révèle par l'insuffisance, sans doute pour adoucir nos regrets

Un médecin athénien qui revenait du cercle où il a chipé de nombreux *sesterces* à ses contemporains *(E de Paris,* 16 février 93).

Parfait ! Un médecin romain eût sans doute ch des drachmes ? Mais que lui importe, à M. Silvest Pour lui, l'argent n'a pas d'odeur, comme disait pharaon sarmate.

***

Au *Gil Blas*, sous la modeste rubrique : *En ma* M. Albert Guinon nous sert quelques aphorismes bon coin. Exemple :

La trop grande hâte à s'acquitter d'un service rendu une forme détournée de l'ingratitude.

La Rochefoucauld dira plus tard :

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d obligation est une espèce d'ingratitude.

Dédié à un Yoghi dont les élucubrations furent j écartées par *Gil Blas* comme étant un démarquage dit La Rochefoucauld. En effet, à quoi bon démarqu Pour n'être pas reconnu, il suffisait de copier.

***

Même feuille. Même numéro.

Quelqu'un qui n'imite pas de trop près les ma du XVIIe siècle, c'est celui qui très prudemment s X. Y. Z.

Afin de m'offrir quelques leçons de Lareviel, cet ar qui *distraya* mes familiales matinées classiques.

Et dire qu'il y a des chrétiens qui usent leurs mons à réclamer la réforme de l'orthographe ! vous voyez bien qu'elle est faite, mes braves gens.

TRISSOTIN.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Anonnay. — Typ. et lith. J. ROYER

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Social

Numéro 95. 1er Avril 1893.

Le Krach de la Morale

Des hommes atteints déjà de décomposition sénile ; des hommes qui ont passé leur demi-siècle d'existence à anger, à boire, à forniquer — aux frais des ntribuables ; — des hommes qui ne s'éle- rent au-dessus du veau de leurs con- mporains, ni par la ience, ni par la ver- ni par la beauté, sont arrogé le droit juger des œuvres art, de les flétrir, les condamner.

Ils nous ont acca- és — avec la rage s impuissants con- e ceux qui produi- nt — d'amendes, mprisonnements. De pauvres diables rtistes se sont vus inés par ces juge- nts ; d'autres sont és en d'immondes isons, contracter s phtisies ou des émies. Quelques- s, redoutant le ré- ne cellulaire, fous space et de liber- sont partis pour il et se meurent de nostalgies.

Tous ceux que les juges ont frappés sont travailleurs, des sincères, des fervents l'Art. Pas un qui se soit oublié à prosti- r sa plume en des besognes malpropres, ait exploité le scandale.

Il y a cependant des tenanciers de feuilles obles, des gens qui ont tout juste autant littérature qu'un Quesnay de Beaurepaire qui débitent, en des proses avilies, ces toires d'après boire, que les vieux magis- s se content à la fin d'un dîner.

Aucun de ces marchands n'a été poursuivi. On nous a fait du moins cette faveur, de nous condamner en bloc, entre artistes, entre camarades.

Or, en toute sincérité, je vous le demande, aux séances de la neuvième, quel était le banc d'honneur, quel était le banc d'infamie :

Ici, les Ponchon, les Lorrain, les Roques, les Forain, les Lunel, les Balluriau, les Zo d'Axa, les Brandimbourg, etc.

Là, les de Boislisle, les Bastide, les Bidet de l'Isle ?...

Adolphe Willette. — *Etude.*

***

Ils nous ont condamnés :

Au nom de la Morale !

La Morale hypocrite, sournoise, insaisissable qui guette chacun, au détour de la rue, pour perpétrer le coup du père François ; pour nous étrangler, nous surtout, les jeunes, les Indépendants. La Morale bâtarde, conçue en des attentats contre nature ; procréée par Tartuffe, Robert Macaire, Joseph Prudhomme ; que des magistrats ont allaitée de leurs venins ; que des Jules Simon ont éduquée, en lui inculquant leur vomitive philosophie.

La Morale stupide, qui glorifie l'avachissement, qui prône l'avilissement des instincts, qui veut écraser les intelligences au niveau de la platitude d'un Frédéric Passy.

La Morale !

Baudruche gonflée, préservatif impuissant, que nous avons — nous nous en glorifions — crevée !

Car elle vient de craquer votre Morale ; la voilà au ruisseau, à l'égoût... Ah ! la jolie loque — hier votre drapeau ! — aujourd'hui maculée de toutes vos pourritures, de toutes vos scrofules, qu'elle dissimulait et recélait hypocritement.

Nous l'avons déchirée, votre Morale ; en dépit de vos rancunes, de vos menaces, de vos condamnations. A grands coups de plume, aidés par nos aînés de la Chronique et de l'Art, nous avons mis en pièces ce voile, — mystique, virginal, pensait le bon public — sous lequel vous abritiez votre turpitude, votre vénalité de larbins bons pour toutes sales besognes.

Et la foule elle-même — cette inconsciente que souvent nous fouaillons, que jamais nous n'avons flagornée, — vient à nous, par dégoût de vous, de votre Morale, de votre Décomposition.

Vous nous avez frappés de vos arrêts grotesques....

Nous avons riposté.

Et dans ces duels déloyaux où vous luttiez Trois contre Un ; Trois, armés de la force brutale des Codes, invulnérables sous la robe qui protège les débiles contre les camouflets, vous avez cependant été vaincus.

Il nous a suffi de vous démasquer.

Votre sérénité postiche a tombé ; votre maquillage de vertu s'est délayé.

Et, contemplant vos têtes de massacre, le cambrioleur qui défile encore devant vos Trinités, s'esclaffe ; il risque de bon cœur les deux ans de prison que votre revanche décrète sur le champ, pour vous jeter au nez, sa vieille savate qu'il a traînée parmi toutes les fanges — affirmant ainsi aux vagabonds, aux filous, aux escarpes, le droit de s'estimer moins que vous déchus, moins que vous tarés, — o désossés du Bal des Vaches.

RENÉ EMERY.

L'Amnistie littéraire

Le 22 septembre 1892, Paris fêta la proclamation première de la République — la liberté, l'égalité, la fraternité.

A cette époque, quelques-uns de nos amis de la Presse quotidienne demandèrent au gouvernement une mesure de justice en faveur des victimes des juges.

Dans le *Matin*, Aurélien Scholl, énergiquement, réclama une amnistie littéraire.

Dans le *Paris*, Georges Montorgueil publia les lignes suivantes :

Une belle fête de la liberté irait-elle sans bris de chaîne ? La clémence s'exerce à des heures arbitraires : quelle occasion de l'exercer à bon escient !...

Sous l'influence d'un courant, un peu sévère peut-être, ces temps passés, on a prononcé des peines d'une exceptionnelle gravité pour des délits de la plume ou du crayon qui n'étaient pas, en somme, si gros qu'on les faisait. Des artistes et des littérate ont été frappés de plus de mois de prison et d'amen que les malfaiteurs réputés dangereux lorsqu'une s affaire les amène devant leurs juges ordinaires et s tout coutumiers. Les malheureux, pour éviter la Sa ou Sainte-Pélagie, se sont réfugiés à l'étranger, à L dres, à Bruxelles, à Genève. Ce ne sont pas des toyens bien dangereux pour la sécurité de la Ré b'lique ; ils ont compromis sa dignité, dit-on; acc dons-le, quoiqu'en ces débats les nuances soient délicates.

Nous avons conduit à sa demeure dernière, il trois semaines, un écrivain dont le cortège réunis le Tout-Paris intelligent, dont le souvenir n'était qué qu'avec respect, dont l'œuvre était dite admira et sereine ; or, le nom de cet écrivain, irréprocha de mœurs et de doctrines littéraires, est gravé au c teau sur les murs de Sainte-Pélagie. Il y a fait un jour d'un mois — comme pornographe. « Pornogra comme Baudelaire » disait-il, et cette idee lui suffi pour qu'il s'amnistiât

Aucun de ceux qui sont frappés ne saurait se ré mer d'un art aussi parfait que celui de Cladel, nous voulons bien, quoiqu'il faille, en toutes choses, atten le jugement de la postérité. Néanmoins, parmi infortunés, il en est qui, condamnés par les juges, été innocentés à l unanimité par leurs pairs.

L'un de ceux qui sont en Belgique, René Emery publié dans *Fin de Siècle* un tableau de kermé d'une certaine truculence : *Gorges à l air*. Visibleme il s'était inspiré de ce Rubens qui est au Louvre, frant une variété de culbutes qui n'en omet aucu On y a vu un outrage aux bonnes mœurs. Il a condamné à *treize mois de prison et 3,000 francs mende*. Il ne lui en eût pas coûté davantage d'es lader la nuit, à main armée, une maison habitée.

Il soumit son œuvre au verdict des lettrés.

Aurélien Scholl lui dit :

« C'est un petit bijou de vérité descriptive : le des et la couleur s'y complètent l'un par l'autre ; c'est b la kermesse telle que je l'ai vue, avec ses oublis, grosses joies, ses odeurs. Vous en donnez l'illus complète On y est ; on voit, on rit et on hume Prenez une palette, mon cher Emery, et peignez v article : vous serez décoré. »

Alphonse Daudet lui envoyait ces mots :

« J'ai lu ligne à ligne et même entre les lignes l ticle que vous m'avez envoyé. Je n'y ai rien vu d scène, et je veux croire encore que vous ne serez poursuivi... »

De Goncourt :

« Mon Dieu, votre article, c'est l'érotisme que l'A démie couronne, quand cet érotisme est en vers, e ne sais vraiment pourquoi c'est poursuivable en pros

De Zola :

« Le souci d'art est évident. Il est très certain vous n'avez voulu que décrire et mettre en actio kermesse qui est au Louvre. »

Les maîtres de la littérature prononcent, ils dis l'œuvre bien traitée et honnête ; les juges, qui d'autres soucis, la disent obscène pour la seule ob nité. L'auteur absous et félicité par ceux qui s'y c naissent, tenu pour un consciencieux ouvrier, est fra de treize mois de prison et de 3,000 francs d'ame par des magistrats. Quel cerveau est donc celui de hommes en robe qu'ils voient toujours l'ordure où autres ne la voyons point ? Viendrait-elle du refle leur propre pensée, et y aurait-il dans cette lec scandaleuse un phénomène de projection ?

M. Carnot gracia quatre cents voleurs, douzaine d'assassins ; mais la clémence pr dentielle n'ouvrit à aucun artiste les portes d prison, ne rappela aucun littérateur de l'exil.

Un ministre demanda au président de sig la grâce des condamnés de la Neuvième.

Il refusa sa signature.

Aujourd'hui nous avons du moins cette conso-ation :

— Nous ne devons rien, pas même un peu de ıstice, au pantin ankylosé — intellectuellement omme physiquement — qui ne manifesta de ympathie que pour un seul journaliste : Cornéus Herz, directeur de la *Lumière électrique*, et gratifia des plus hautes distinctions de la égion d'honneur.

C'est surtout lorsqu'elles viennent de ces mains- que nous pouvons considérer les décorations omme des crachats !

R. E.

LE SANG

UNE obsession cruelle hante le cœur de toutes celles qui aiment et se savent aimées. Elles entendirent si souvent répéter ue les plus chères liaiıns ne sont pas éterelles ; elles virent tant amants séparés qui mblaient devoir mour dans les bras l'un l'autre, qu'une terur à la fin les prend : erai-je toujours aiée ? Mon ami me ouvera-t-il jusqu'à la ort belle et désirable ? uis, peu à peu, le oute s'installe dans le rveau, le doute sonur, termite infatigae qui creuse son trou l'agrandit sans sse.

Alors, soudain, c'est rage, c'est la jalou qui se déchaînent, ettent leurs amertues dans la vie de la en-Aimante.

Aimée, aimée, elle ut l'être et toujours ! le exige alors de mi des serments traues ; elle se livre à baisers avec une lente furie, espérant e sous le feu de la ssion les deux corps soudent et se rivent amais.

Hélas ! Hélas ! « Etre deux et n'être qu'un, un nme et une femme qui se fondent en un seul e », ah ! la décevante illusion d'un poète qui vait la vie à travers les rayons de son rêve !

Moments rapides, vite écoulés, ceux où vraint confondus, l'homme et la femme n'ont qu'un l cœur et s'éperdent en un même bonheur !

J.-L. FORAIN. — *Enfin seule !*

L'homme sans doute n'a pas, aussi vive que la femme, cette terreur des lendemains d'amour. Il a tant d'autres soucis en tête : l'amour n'est pour lui bien souvent que jeu et distraction. Pour nous, c'est notre vie ! Nous en vivons : nous en mourons aussi.

Il n'est donc pas étonnant que notre pensée soit sans cesse à notre ami. Lorsqu'il est absent, nous le voyons dans les bras d'une rivale, lui redisant les mots charmeurs qu'il nous a murmurés tant de fois, l'enveloppant des mêmes caresses. Et des larmes corrosives nous montent aux yeux, des sanglots nous étranglent, une angoisse douloureuse nous étreint.

Et nous nous ingénions à trouver les moyens d'être toujours aimées, toujours, toujours !

— Oh ! me disait hier la mignonne Violette, oh ! je suis bien heureuse, maintenant !

Elle me confia qu'elle avait lu le chef-d'œuvre de Barbey d'Aurevilly, *Une vieille maîtresse*, et que dans ce livre elle avait trouvé le moyen d'être adorée éternellement. Elle avait fait boire quelques gouttes de son sang à l'ami, bien persuadée— que cette pratique des magiciennes des temps passés lui soumettrait irrésistiblement et pour toujours la chair ainsi imprégnée et vivifiée d'amour. Son sang ! Elle eût donné jusqu'à la dernière goutte... Puis, voyant qu'un sourire plissait mes lèvres, elle me demanda très anxieuse :

— C'est bien sûr, chérie, qu'il m'aimera toujours ?

Je répondis : Toujours !

Pourquoi l'attrister la mignonne ? Elle semblait si radieuse !

L'occulte mystère du mélange des sangs était considéré par les alchimistes, par les sorcières, par les nécromancienes, comme la communion sainte qui donne aux croyants l'invincible foi.

La femme, chère victime, de même que le Christ offrant son sang aux lèvres de son fidèle, s'assurait sa dévotion et son culte éternels. O la douce et bienfaisante légende ! C'était alors l'époque des amours qui survivent même à la vie. Un homme n'aimait qu'une femme. Une femme n'aimait qu'un homme : et tous deux se faisaient gloire de leur constance ; ils mettaient leur honneur à ne point se tromper, tandis qu'aujourd'hui, au contraire, on considère comme une prouesse très noble de s'entre-duper.

J. GRÜN. — *Sous la Neige.*

Le sang de la femme fut-il vraiment un de ces philtres dont les vieux livres nous parlent quelquefois ?...

Légendes et philtres désormais ont perdu leur pouvoir, et je sais plus d'une désolée se lamentant tristement, regrettant l'amour envolé, qui cependant confiante au vieux mystère, avait mélangé son sang au sang de l'amant.

Être aimée, toujours !... Mais notre époque a perdu le secret de ces belles passions. Nos cerveaux détraqués par les hystéries, par les névroses, ne peuvent plus se fixer : ils courent, ils volent sans cesse vers l'inconnu, tourmentés par des aspirations farouches. Il semble que maintenant, loin de chercher le chemin du bonheur, nous nous précipitions follement vers les abîmes où nous sommes cruellement broyées.

Nous subissons la cruelle loi des évolutions humaines, emportées sans doute par des for mauvaises auxquelles il nous est impossible résister. Tout sombre, l'honneur, l'amitié, mour ; les plus beaux sentiments se fondent boue. L'amour devient un fumier qui n'a p même cette excuse d'être fécondant ; et nos cœ gangrenés, nos cœurs pourris, s'effritent dés périment, s'éparpillent à tous les vents.

SAPHO.

POIL ET PLUME

Blaguez, blaguez toujours, messieurs de la peinture,
Devant les toiles que voici ;
Sur elles, exercez votre littérature,
Nous nous en foutons, Dieu merci.

Notre coup d'essai n'est pas un coup de maître,
Que voulez-vous, tant pis pour lui.
Lui faut-il pour cela jeter par la fenêtre ?
Plus tard, oui, mais pas aujourd'hui.

Vous qui peignez depuis toujours avec furie,
Je vois bien vos Charles Durandt,
Mais compte vos Bonnat, mais où sont, je vous prie,
Vos Vélasquez et vos Rembrandt ?

Lorsque timidement nous vous parlons peinture,
Vous nous répondez Bouguereau
Qui croit que l'art consiste à lécher la nature
Avec des brosses de blaireau ;

Nous répliquons Franz Hals et vous dites cimaise
Et médaille, à votre loisir,
Aux vocables fameux de la langue française
Que vous ne laissez pas moisir.

Dans votre Champ de Mars et vos Champs-Elysées
Vous faites grand, voire géant ;
Mais quoi ! plus vastes sont vos toiles exposées,
Plus apparaît votre néant.

Voilà pourquoi lâchant notre muse amoureuse
Pour laquelle monsieur Aicard
Jurrit une (dit on) passion malheureuse
Nous fons nous-mêm' nos tableaux, car

Tout homme a dans son for un peintre qui sommeille,
— Pardon, — je veux dire un cochon ;
De sorte que parfois ce peintre se réveille
Et ce cochon, c'est Lobrichon

N'importe. Et voilà le désastre suprême !
Il salit tout, il fait partout ;
Mais lorsque le cochon se réveille en moi-même,
Ça n'est pas dangereux du tout,

Soignant pour le plaisir et non pas pour la gloire,
Je n'ai d'ailleurs que peu d'instants
A consacrer à la peinture puisque boire
Me prend le plus clair de mon temps.

Demain je sortirai pour l'y remettre encore
Ma guimbarde de son étui
Je la râclerai, comme ça, dès l'aurore
Pour bercer un temps mon ennui ;

Je vous chanterai, peintres, et votre père
Bonnat, votre Esprit Saint Jacquet
Je ferai rimer encore, je l'espère,
Plus d'une fois avec paquet.

Mais bien, abandonnant peinture et poésie
Comme d'indignes oripeaux,
Faire des chapeaux, s'il me prend fantaisie,
Eh bien, je ferai des chapeaux.

***

En attendant, messieurs, mes amis et moi-même
Nous peignons du matin au soir
En faisant plus mauvais que vous (sombre problème).
Maintenant, allez vous asseoir.

En retour, vous pouvez, si cela vous amuse,
Manier le vers triomphant,
Mais chaque fois que vous biscoterez la muse,
Tâchez de lui faire un enfant...

.....

RAOUL PONCHON

LOUIS LEGRAND. — *Premières chaleurs.*

Jules Simon au pilori

JULES Simon a écrit *Le Devoir*... Ce pantin sinistre s'est cru obligé de couronner une carrière qu'il estime avoir consacrée à la liberté de la pensée et de la parole en s'efforçant de supprimer la liberté d'écrire et de dessiner. Le Tartuffe qui posa pour le libre-penseur et qui finira dans la redingote d'un pasteur protestant, n'a-t-il pas été l'âme de la Ligue contre les franchises de la plume et du crayon ?

Avouons qu'en s'érigeant en défenseur du cant londonnien, J. Simon fit preuve d'un certain courage. Il en faut pour appeler les sévérités de la loi sur des proses rabelaisiennes, sur des poésies anacréontiques, sur des dessins... provoqués par l'apothéose nationale de Watteau, Boucher, Fragonard, quand on a soi-même bénéficié d'exhibitions... matérielles faites en plein Champ de Mars (ô Centenaire de 89!..), d'exhibitions où le nu et le retroussé s'en donnaient à ventre-joie et à fesse-que-veux-tu, sous les yeux du monde entier ! Il en faut pour désigner à la vindicte du Code ceux qui, pour des rares gourmets, chantent les belles formes ou tracent des courbes harmo-

nieuses quand on a soi-même fait exécuter les symphonies des chairs lascives par des Javanaises et des Algériennes des Batignoles pour l'éducation des peuples et même des provinces les plus éloignées !...

Je n'ai pas eu l'honneur d'être cité à comparaître avec vous devant la 9e chambre, ô héros involontaires de 92 ! J'ai eu celui d'être traduit en correctionnelle dès 89 par le biographe particulier du futur empêcheur de dessiner en rond. Il est vrai que j'avais commis la faute de mettre les artistes en garde contre les entreprises cyniques d'un barnum innommable. Celui-ci se prétendit diffamé... Ne se sentant pas très sûr de son honorabilité, le susdit barnum eut soin de se faire délivrer un certificat par Jules Simon.

Il m'est pénible de reconnaître que les juges de province devant qui je dus comparaître entre un cambrioleur et une ivrognesse, apprécièrent dignement le certificat de J. Simon : ces farouches applicateurs de la loi me condamnèrent à vingt-cinq francs.

Depuis, le patron des Lohengrin d'industrie présenta son protégé à la Société des Gens de Lettres, qui, après une enquête et en présence d'un dossier, obligea J. Simon à retirer son parrainage. *Et nunc erudimini* !...

Cette petite histoire éclaire d'un jour pittoresque la droiture de l'implacable défenseur de la morale... O condamnés de la 9e chambre, ô Jean Lorrain, Ponchon, R. Emery, Ulysse-Roy, ô Vignola, O Justice !... j'ai oublié de vous dire que J. Simon a fait couronner par l'Académie Française ce... biographe. Ce que je n'oublierai jamais, c'est la scène qui se passa dans l'appartement de la place de la Madeleine : Olivier Merson s'écriant avec colère : « Je soutiens, M. le sénateur, qu'un homme qui a commis un faux est un faussaire... » et l'auteur du *Devoir* démontrant, le sourire aux lèvres, qu'imiter la signature de quelqu'un pour toucher indûment des sommes c'était simplement « un manque de tact. »

Il y a des moralistes tortueux qui vous réconcilient avec la torture ; il y a des philosophes qui vous font regretter le Moyen-Age. Quant à moi, je souhaite que l'on rétablisse le pilori... Oh ! un pilori, un pilori installé place du Châtelet (ancienne place de Grève) et auquel on attache, déculotté, le Ligueur cacochyme !... Ce jour-là, tous les jeunes viendront défiler devant ce collègue lamentable de Passy et de Bérenger, en chantant des refrains gaulois. Tandis que ses yeux de crocodile supplieront ses chausses de remonter vers sa virilité honteuse, tandis que sa bouche éjululante implorera pour son pudendum l'aumône d'une feuille de vigne, les condamnés de la 9e chambre, poètes, dessinateurs, danseront la farandole, tous, tous ! même ceux qui ne sont pas du Midi, même ceux qu'a négligé d'atteindre les griffes de cette Tarasque qu'on appelle la Loi. *La faren nostro farandoulo...*

Et si la Macarona veut en être, nous l'embrasserons à pleines lèvres à la barbe du commentateur de Plotin ! Et si la Macarona veut en être, nous lui donnerons des verges pour qu'entre deux danses du ventre elle fouette ce vieux drôle de Jules Simon !

LÉON DUROCHER.

MYSTICA

Le Pommier du mystère arbore entre ses branches
De rondes pommes d'or, grenades ou citrons
Et, dans l'herbe mouvante engloutis jusqu'au
L'Homme et la Femme au pied sommeillent. [*hanch*

Des fleuro
D'écarlate effilés en minces liserons
Enguirlandent l'Eau-forte, où des écumes blanches
De toisons, agnelets couronnés de pervenches
Et brebis de bleuets, paissent entre les troncs.

Et ce serait la Paix du Rêve entre la tige
Et la plante et la fleur et les troupeaux bêlants
Si juste au creux de l'arbre, auront des yeux sanglan

Pailletés d'or verdâtre, un être de Vertige
Ne s'érigeait, couleuvre à la tête de Stryge,
Démon, Serpent et Femme aux desseins sûrs et lent

JEAN LORRAIN.

TRISTES HYEMS

Dans le deuil d'un soir hivernal
la neige, en foule, papillonne
au Caprice qui tourbillonne...
et comme un orchestre infernal
conduit par la bise bourrue
crisse le triste bacchanal
des girouettes à la voix crue...

oh, comme il fait froid dans la rue !...

Dos toits givrés sur mes murs blancs
un blanc reflet de cimetière
se plaque : la nuit tout entière,
sous ma lampe aux désirs tremblants,
j'évoquai l'Aimée au teint d'ambre,
(fille des nonchaloirs troublants...),
dont le marbre lointain se cambre...

oh, comme il fait froid dans ma chambre !...

Mais c'est en appel seulement
que j'aime : au seuil de ma mansarde
nul Sourire ne se hasarde...
gueux, de qui serais-je l'amant ?
devant l'âtre désert de flamme,
quelle m'aimerait un moment,
poète sans or ni réclame ?...

oh, comme il fait froid dans mon âme !...

Quels fruits à ma plainte ? — mon lot
c'est l'impérissable souffrance...
s'étiole la folle espérance...
tel flot me vomit à tel flot...
la Main me trace, inassouvie,
l'éternel avril du Sanglot,
sans que sa Volonté dévie...

oh, comme il fait froid dans ma vie !...

Les cris de prière, les cris
de Révolte sont infertiles
à ceux que, Destin, tu mutiles...
aux uns les trésors et les ris :
pour tous nous autres, l'Hécatombe...
mais se consentent deux abris :
la Mort, — puis le Néant : j'y tombe...

oh, comme il fait froid dans ma tombe !

JULES MÉRY.

décembre 87.

GLABRES

N mercredi de l'année dernière vers midi, dans le voisinage des quais, nous avons été, deux amis et moi, victimes d'un triste guet-apens.

Comme on nous avait attirés dans une aison du reste assez mal famée, quatre dividus se sont précipités sur nous et ont nté de nous refaire nos porte-monnaie. ous n'avons pas l'habitude de conserver and chose sur nous et c'est à cette circonstance seule que nous devons de ne pas oir été dévalisés. Toujours est-il que les gresseurs, en retournant nos poches, ne arlaient rien moins que de nous chaparer, à chacun, un beau billet de mille.

Ils n'ont pas trouvé vingt-cinq sous.

***

Cette scène qui se passait au « palais de stice » mérite d'être redite.

Nous étions cités à la neuvième chambre ur outrages aux bonnes mœurs. Un artie dans lequel notre collaborateur Le Coq ait exprimé de la pitié pour les malheuuses que la société a dépravées nous vait ce croc-en-jambe. On avait assigné uteur de la chronique, on avait assigné gérant notre camarade Chatel, on m'avait signé moi-même supplémentairement. us les trois nous comparaissions.

Ce fut bien vite fait de montrer l'abîme i nous séparait des joyeux pornos auxels on prétendait nous assimiler. Avec e éloquence sûre d'elle, un défenseur, Desplas mit en relief notre allure plutôt stère, il indiqua les batailles que nous rions. C'était d'une netteté qui devait mposer à de simples honnêtes hommes. Mais voilà, non seulement on se trouvait face de magistrats intègres, de plus us avions — spécialement avec ceux-ci affaire à des cyniques de la désinvolture. fut scandaleux. Tandis que parlait notre avocat, tandis que s'accumulaient les évidentes preuves de notre bonne foi, les trois augures placés derrière le « comptoir » affectaient de ne rien écouter du tout. Ils se livraient à des exercices les mieux variés.

Le sieur président de Boislisle, qui se tenait au milieu, n'était pas le plus banal avec sa tête de vieux faune guetté par le gâtisme. Il s'amusait à jouer au cochonnet avec des petites boulettes de papier.

A sa gauche, le sieur Bastide s'étirait, les manches retroussées, exhibant du linge qui avait été blanc, se renversant à droite sur son fauteuil, se recouchant vers la gauche et grattant avec des ongles rageurs une barbe à pellicules.

Le sieur Bidet de l'Isle, lui, laissait errer de grimaçants rictus sur sa physionomie simiesque en poursuivant *con amore* la lecture du *Boulevard*. Quelquefois il feuilletait aussi une collection des *Beautés Parisiennes*. Certes il ne restait inactif et nous ne l'avons vu qu'à deux reprises hypnotiser son regard de buveur triste sur un petit carafon de cognac placé près de ses fournitures de bureau.

Quant au procureur de la République, le sieur Cabat, un gros homme dont la face dénonce tout autre chose que de la finesse, il se contentait de rédiger sa correspondance.

Il ne faut pas s'étonner si ces quatre sieurs, qui n'avaient rien entendu, s'entendirent à merveille — ils s'entendirent comme magistrats en foire !

L'avouerais-je ? au fond, la condamnation qui s'ensuivit — 1000 francs d'amende pour chacun de nous, ne me paraît pas exagérée.

***

Il s'agissait, en effet, non de protéger les « bonnes mœurs » qui n'étaient évidemment point en cause, mais de réagir, d'insidieuse façon, contre les giffles appliquées hebdomadairement à la magistrature. Trois mille francs c'est pour rien.

C'est d'autant plus pour rien qu'il est probable que notre argent n'enrichira guère le fisc.

La vengeance de Thémis a donc été tout aussi puérile que maladroite et basse.

Personne n'est demeuré dupe de ce coup de Jarnac,

L'attitude des applicateurs de lois a souligné lourdement leur volonté de faire quand même une exécution sommaire. Ces gens là sont décidément des gaffeurs peu décoratifs.

ZO D'AXA.

Les « Politiques »

Bien des gens pourchassent une situation « honorable et lucrative », qui ne la rencontrent mie, et qui point ne se doutent qu'ils la frôlent constamment sans l'apercevoir, et qui n'auraient à dépenser (pas même un geste !), rien qu'une parole pour immédiatement devenir des personnages à qui la pâture soit assurée, et la considération due.

La recette est simple, — j'en ai tâté, et m'en suis trouvé fort bien :

J'avais écrit, dans l'*Endehors*, un article intitulé « les chourineurs de caserne. » — Outrage à l'armée, provocation à l'insubordination des soldats, total = (selon la formule) six mois d'ombre : je fus condamné en juin ; et j'ai appris, depuis cela, que les hommes libres eurent chaud cet été. Les bons Jurés m'ayant atténué, j'en fus quitte pour une villégiature de trois mois (14 juin à 14 septembre), à la *Petite-Sibérie* qui est la cellule nº 6 du quartier politique de la prison de Sainte-Pélagie, dit *Pavillon des Princes*.

J'y eus le temps de longuement méditer sur mon aventure, et d'en déduire l'enseignement :

Vous feuilletez la Loi sur la Presse, certain soir que la dèche est plus invétérée et que les lendemains vous promettent les insupportables silhouettes de créanciers récalcitrants ; vous songez, en votre nostalgie, qu'il ferait bon vivre en un coin où vous fussiez avant tout *Libre*, non de vagabonder stérilement, mais libre de manger et boire, et dormir, et penser, et travailler ; et de ne voir que ceux qu'il vous plaira ; vous savez que ce coin précieux existe, en plein Paris, là-bas, en haut de la rue Monge ; qu'on y est à merveille et qu'il suffit de peu de formalités pour y être admis. Vous feuilletez la Loi sur la presse : elle vous indique la durée variable des villégiatures et quels moyens vous assureront un mois, trois mois, six mois, deux ans de repos, de repas et de travail. Lors vous choisissez votre délit : vous faites l'article incriminable ; vous le portez à l'*Endehors ;* peu à près (ça ne rate jamais) vous êtes *invité* à vous rendre chez M. Couturier, juge d'instruction : c'est un charmant homme, le type du beau brun et le caractère de la bonne bête, — une relation profitable. Son cabinet, plein de fumée, est l'embarcadère pour la Cour d'assises. Là vous passez une journée plaisante : M. Cruppi, avocat des accusations, fulmine contre vous, avec son bon accent mi-gascon, mi-auvergnat, avec sa belle courtoisie mi-chiffonnière, mi-gendarmesque, avec son éloquence au gros sel, sa littérature ohnétique, sa furibonde imagination qui le porte à des variations surprenantes et permet parfois aux avocats de la défense de faire ce que fit mon défenseur et ami, Me F. Desjardins, c'est-à-dire de lui prouver sans qu'il souffle mot, que son réquisitoire est bourré de pas mal de mensonges. Puis les bons Jurés, que M. Cruppi traite gracieusement de « potirons » en affirmant que le mot est de vous (bien qu'il soit de lui seul), s'en vont, puis reviennent, puis verdictent : les trois conseillers, posés sur le tribunal comme trois fétiches-à-ventre sur une cheminée, se lèvent, tournant le dos à tout le monde, discutent en cherchant dans le Code où se trouvent les articles qu'ils ont jadis connus, puis se retournent, de bedaine, et celui du milieu bafouille u dispositoire en vertu duquel vous avez droit à la r traite à temps dans un édifice public. Un peu de tem passe : vous recevez une *invitation* à vous présent au Parquet du procureur général : seulement vous n voyez pas le fameux Q, — non, il demeure en s cabinet d'où il ne sort point, où il ne vous reçoit poin crainte sans doute que son aspect et son nom n'aille réveiller la pudeur qui sommeille en votre ventre. vous fait tenir un petit papier : c'est votre billet logement *invitant* (c'est le mot usuel) le Directeur la prison de Sainte-Pélagie à vous recevoir et garde

Quelques heures après, vous êtes installé : et vo avez enfin la situation enviable dont vous rêviez : vo êtes M. X..., *détenu politique*.

***

Dès lors tout est changé pour vous : à Sainte-Pélag les « Politiques » sont bien traités, estimés, vénér presque, — même enviés par tous les pauvres diab condamnés de droit commun qui, tout auprès, pour menus délits, souvent pour simple vagabondage, — châtiment de leur irrémédiable pauvreté, — peinent, jeûnent, et travaillent, et se fatiguent, et s'épuisent, sont méprisés, rudoyés, injuriés, et souffrent, et viennent haineux, et, dès leur libération, ne compr dront plus la joie d'être libres, possédés qu'ils ser de la rage d'avoir été captifs.

Pour le « politique » la prison n'est qu'un simulac il y a bien la privation *de la rue*, et c'est rude p certains tempéraments. Mais c'est la seule chose quoi l'on est privé, est-ce bien un mal ?

Par contre, nulle contrainte, nulle besogne, nul glement : à heures fixes les repas, fournis (à l'œi par un restaurateur de la ville, vous adviennent sp tanément. Le Directeur est un homme fort aimab Les chiourmes sont forcés d'être polis, — et ils y p viennent. Ils vous saluent, et vous sourient, à chaq rencontre ; sont un peu fiers si vous leur parlez, pr que vaniteux si vous les admettez à plaisanter av vous, presque soumis si vous leur déclarez qu'ils tort de malmener les pauvres « communs ».

Depuis l'aube jusqu'à la nuit, cellules ouvertes, voisine, on vit ensemble, on converse, on discute, se dispute : on compose une sorte d'humanité en r courci, avec tous ses insupportables travers com avec toutes ses consolantes harmonies. Tous les jou on reçoit ses amis au parloir ; et sa famille (pour ce qui aiment ça !), dans sa chambre. La compagne, gitime ou coutumière, apporte son sourire : et l'on précie mieux son affection dans le cœur-à-cœur de cellule... Sans compter certains romans jolis qu'av le voisinage, de fenêtre à fenêtre, on a loisir d'éb cher...

A ceux qui sont riches, il est permis d'engrais ceux qui sont pauvres. A ceux qui sont graves, philosopher. Aux studieux, de travailler. Aux par seux, de dormir. Aux joueurs, de se chicaner. Aux j nes, d'aimer. Aux vieux, de se vanter. Aux poètes, rêver. Aux journaleux, de discuter esthétique avec poètes. Aux peintres, de décorer murs et portes. ceux que les nouvelles du dehors intéressent, de chaque matin presque tous les journaux, c'est-à- au moins un de plus qu'aux jours libres. On s'arra les articles de Mirbeau, — et quelques-uns de Mar Schowb. On épluche Sarcey. On commente l'*Offici*

Les grands quotidiens font le service à « MM.

Détenus Politiques » ; le Magasin du Louvre leur offre des jeux. Les éditeurs leur envoient des livres. — Où peut-on être mieux ?....

***

En outre, vous êtes logé dans un monument très respectable, aussi bien par son âge que par son histoire.

Les bâtiments actuels de Sainte-Pélagie sont une ancienne dépendance de l'hôpital de la Pitié, construit en 1639, sous Richelieu. Le roy Louis XIII les donna, en 1691, à Mme Miramion de Beauharnais, pour qu'elle en fît un couvent de filles repenties. Ce n'est qu'en 1790, après la suppression des ordres religieux, que Sainte-Pélagie devint une prison politique. Sous la Terreur y furent incarcérés Mme Roland, — et la future impératrice des Français, Joséphine de Beauharnais, la fondatrice. Sous la Restauration, Sainte-Pélagie devint maison de correction : elle contenait de jeunes détenus — comme aujourd'hui la Petite Roquette, — des prisonniers pour dettes et pour délits politiques.

Cette prison est actuellement affectée aux « politiques », aux dettiers envers les particuliers (1) et envers l'Etat (2), aux prévenus pour fraude envers la Régie et le Monopole des allumettes, — et aux condamnés de *droit commun* dont les peines n'excèdent pas un an.

Paul Louis-Courrier, Proudhon, Lamennais, Béranger, Blanqui, Barbès, Rochefort, André Gill, Delescluze, Yves Guyot, Ranc, Monprofit, Xavier Raspail, Cladel, Constant Arnould, Flourens, Raoul Rigault, Vallès, Herbette (de la Fouilleuse) alors révolutionnaire et aujourd'hui frère de notre ambassadeur berlinois, de Villemessant, à diverses époques, illustrèrent Sainte-Pélagie. Des plus connus parmi les récents hôtes du Pavillon des Princes, et de qui les noms gravés sur les murs restent lisibles, sont Richepin, Quesde, Deville, Alfred Le Petit, Emile Gautier (qui, près de sa signature, sculpta la devise : *Vive l'Anarchie !*), Emile Odin, Lissagaray, Girault-Richard, Sarne, Chirac, Numa Gilly, Ernest Gégout, Malato Grave, le marquis de Morès, le sculpteur Jacques Grance, le comte de Bonnefon, les députés Lafargue Delahaye... Edouard Drumont...

N'y est-on pas en bonne famille de souvenirs?

***

Je dois charitablement avertir ceux de mes confrères qui seraient désireux de se faire admettre en ce séjour plein de charme, qu'ils doivent se presser un peu! car il est, plus que jamais, question de démolir la bonne vieille prison de Sainte-Pélagie.

Quand il n'en restera plus pierre sur pierre, les « politiques » iront en centrale.

On parle de la création d'un quartier politique dans la grande maison de refuge de Nanterre! c'est là une menace lourde! les « Politiques » seraient contraints d'être rosiers... — tandis qu'à Sainte-Pélagie, on peut faire tout, excepté ça!

JULES MÉRY.

1) Dommages intérêts.
2) Amendes.

Les poursuites du « Courrier Français »

Les poursuites que l'indépendance du *Courrier Français* attirèrent sur son directeur et ses collaborateurs, lui valurent parmi ceux qui méconnaissent ce journal, la réputation de pornographique. Rien n'est plus inepte. Il suffit de l'ouvrir pour s'assurer que le *Courrier Français* a toujours eu en profonde estime la Beauté, fût-elle nue comme la vérité. En parcourant la liste de ses collaborateurs, on peut facilement s'en convaincre.

Chacun est libre au *Courrier*. Il peut tout dire s'il a de l'esprit, tout faire s'il a du talent.

Le 4 décembre 1887, Willette était poursuivi pour un petit chef-d'œuvre ; *la Sainte Démocratie* (ordonnance de non lieu).

La même année, Zier avec les *Parques*, Louis Legrand avec *Prostitution* étaient poursuivis avec Jules Roques et acquittés. Le procureur fait appel (sous le règne de M. Ferrouillat, que le *Courrier* flagella de main de maître).

La cour d'appel condamna :

Zier à un mois de prison et mille francs d'amende ; Louis Legrand à deux mois de prison et cinq cents francs d'amende; Jules Roques à quatre mois de prison et deux mille francs, et l'imprimeur Lanier à un mois et mille francs. La cour de cassation confirma ce jugement.

En septembre 1889 Fernand Clerget est poursuivi pour son poème : *Douce Amie* (ordonnance de non lieu). Le 13 octobre paraît le *Courrier Français* avec un texte et des illustrations ayant tous pour titre : *Douce Amie*.

Le 30 mars 1890, Louis Legrand, avec le *Naturalisme*, et Forain pour une de ses études sur la vie, sont poursuivis. Louis Legrand est acquitté et Forain condamné à mille francs, puis acquitté en appel.

Le 9 novembre de la même année (1890), nouvelles poursuites contre Louis Legrand pour : *En famille*, et contre Georges Brandimbourg. La neuvième chambre correctionnelle les acquitte.

Le 13 septembre 1891, poursuite contre Raoul Ponchon, pour sa chronique : *les Vieux Messieurs* (quinze jours de prison réduits à vingt-quatre heures et la loi Béranger).

Le 8 novembre (même année), encore des poursuites contre Lunel pour le *Voyeur du cinquième*, contre Jules Roques et le gérant du journal. Lunel est condamné à mille francs d'amende avec application de la loi Béranger ; Jules Roques à quatre mois et mille francs ; le gérant à trois mois et mille francs. Confirmé en appel et en cassation.

Enfin, pour l'année 1861, nouvelles poursuites contre O. Pradels (ordonnance de non lieu).

Le 20 janvier 1892, poursuites contre Georges Brandimbourg pour une étude : *La Pieuvre*, parue le 21 septembre 1890 et reproduite depuis cette date par plusieurs journaux. — Un comble ! — Jules Roques est compris dans les poursuites en sa qualité de directeur. Georges Brandimbourg est d'abord condamné à trois mois de prison, puis réduit à deux mois et trois mille francs d'amende, et finalement à quinze jours de prison et mille francs d'amende. Jules Roques est acquitté.

G. BRANDIMBOURG.

LE TRÉSOR

Le Sorcier de Montaigle, m'avait-on affirmé, n'est pas un de ces empiriques vulgaires, de ces ignares guérisseurs de campagne qui prétendent conjurer les maladies au moyen de patenôtres ou de remèdes secrets. C'est plutôt un sauvage, un philosophe, préférant la solitude à la société des hommes. Il vit, dans les ruines du château, au milieu des chats-huants et des chauves souris : Chaque matin, une femme du village lui porte sa frugale nourriture. Souvent les bonnes gens du pays vont le consulter ; les garçons et les filles sollicitent de sa science les antiques secrets qu'il a conservés, dit-on, des philtres d'amour, des breuvages ensorceleurs. Et c'est grâce à ce bon ermite que les mœurs un peu brutales des paysans de cette contrée se sont polies, que les campagnardes ont des coquetteries et des grâces de citadines ; si bien que par certains soirs d'été les touristes s'imaginent assister à de mièvres berquinades, se croient transportés en un décor d'opéra comique, lorsqu'ils rencontrent des couples qui passent sur les chemins, avec des allures d'idylles, et qui se content, comme Estelle et Némorin, de précieux marivaudages....

La curiosité me poussant, je me rendis aux ruines de Montaigle. Perché sur une colline, le vieux château, à demi écroulé, est envahi par d'étranges végétations. Des arbres rares, à grappes mauves, à pétales multicolores, surgissent des pierres amoncelées. Des rosiers se marient aux lierres et tapissent les murailles. Inquiets de ma présence, des centaines de colombs — au pays wallon ce vieux mot de notre Ronsard est toujours usité — s'envolèrent de leurs nids, élus parmi les roses...

Sur un banc de pierre, j'aperçus le sorcier. Il avait en main un antique volume, merveilleusement relié, adorné d'armoiries : quelque grimoire sans doute. J'examinai le vieil homme, et reconnus avec désenchantement que rien de diabolique ne l'auréolait. Il m'offrait l'aspect d'un ancien professeur, enveloppé d'une robe de chambre, les pieds en de gros sabots. Il interrompit sa lecture, et m'adressant la parole :

— Hé ! Hé ! brave étranger, vous voilà chez le sorcier. On vous a conté au village, sans doute, que j'enseigne aux jeunes hommes l'art de se faire aimer des belles ; vous venez, je gage, quémander mes secrets.

— Oh ! monsieur le sorcier, les femmes de Paris m'ont dévoilé la meilleure recette de se faire agréer, de la gueuse comme de la princesse. Je suis, sûr ce point, aussi savant que vous.

— Quel est votre système ?

— L'unique, monsieur le Sorcier, le seul toujours efficace ; la séduction de l'or, de la bourse royalement garnie...

— Alors c'est un trésor qui ferait votre bonheur ? Ah ! pauvre fou de Paris, avec de l'or on achète des corps, des sourires, des baisers. Mais l'amour n'est pas à vendre...

— Qui vous dit que je désire l'amour ? Mon cœur s'est desséché dans la fournaise : il ne sait plus aimer, il ne bat plus : il ne désire plus rien...

— Rien ?

— Rien !

— De sorte que si je vous découvrais, dans ces ruines, un trésor, vous vous éloigneriez, dédaigneux, sans un regret...

J'allais répondre : Oui, sans un regret. Mais soudain l'idée me prit que le vieillard possédait peut-être, en ces décombres, enfouie, inutile, la Force toute puissante qui seule encore accomplit des miracles.

Je répondis :

— Oh ! oui, je voudrais de l'or.

— Qu'en feriez-vous, interrogea le sorcier ?

— Je veux de l'or, lui dis-je, parce que l'or est aujourd'hui le seul levier qui puisse soulever un peupl regenérer une nation. Oui, je voudrais de l'or : D l'or pour secouer la France de sa torpeur, l'arracher son lâche et incurable avachissement. De misérabl aventuriers se sont emparés du Pays ; ils le rançonnen ils l'avilissent. Ces tyrans qui n'ont pas la grandio sauvagerie des rois d'autrefois, ni même l'audacieu férocité d'un Marat, d'un Carrier, poursuivent imp toyablement un but qu'ils auront atteint bientôt : l an antissement de la France, ou plutôt de l'Esprit françai Ils ne tuent pas les corps, ils atteignent les âmes ; renversent tous les cultes : Dieu, la Femme, les Art Ils ont détruit la Foi, qui donnait la force, massac la grande Consolatrice, qui nous faisait tout aime jusqu'à la douleur. Cette autre divinité, la femme, l'on avilie en leurs sales débauches, et jetée de s autel au ruisseau de l'immonde prostitution. Quant l'Art, ils le persécutent dans la personne de ses fe vents, arrachent au peintre ses pinceaux, au poète lyre, au journaliste sa plume... Ils nous ont réduits régime de l'Aplatissement, et au nom de la Fraternit ils s'efforcent à rabaisser les intelligences, à briser l cervaux trop hautains ; mais ils ne se soucient guè de niveler les fortunes, d'amalgamer la richesse à misère, pour faire la vie moins dure aux pauvres, ceux qui se meurent de faim.

Oui je voudrais de l'or, parce qu'avec des milllo je saurais renverser ces usurpateurs, mettre aux mai de ceux qui gémissent la seule arme avec laquelle puisse aujourd'hui lutter : l'or ; l'or à qui rien ne résis pas même l honneur, pas même la dignité. Cet or, voudrais l'avilir, le rendre tellement infâme, telleme ignominieux, que les hommes enfin, désabusés, mép sant la richesse, s'élèveraient vers un autre Idéal, u vailleraient pour d'autres buts, règleraient leur v d'après les éternels principes de Justice, d'Amour de Bonté !...

— Ce serait évidemment, me répondit le vi homme, une expérience curieuse à tenter : Suivre formule du docte Hannemahn : *similia similibu* guérir la fièvre de l'or, précisément au moyen de l'o même, en faire tant couler dans les artères du Corps soci que ses excréments même soient des lingots. La fab symbolique du roi Midas résume votre doctrine : apr avoir souhaité le don de tout convertir en ce ta convoité métal, la faveur enfin obtenue, réalisée a delà de tout désir, le pauvre roi bientôt se trouva duit à maudire son bonheur. La satiété toujours enge dre le dégoût. Puisque vous rêvez, jeune homme, régénération sociale, que vous avez encore la foi juv nile d'un apôtre, soit, vous aurez des millions ! Ma je ne puis, par la vertu d'une baguette magique, fra per ces perres, faire surgir à vos yeux éblouis u pluie de ducats. Mon pouvoir se borne à vous indiqu l'infaillible recette des Occultistes du Moyen-Ag Eloignez-vous durant quelques mois de la société hommes : au milieu de vos semblables, toutes forces de votre cerveau s'annihilent ; la lucidité votre âme s'obscurcit au contact de l'impureté qui dégage des foules. La solitude et la retraite débarr sent l'immatériel de toutes scories : le recueilleme la contemplation de l'infini donnent à nos facultés u puissance inconnue : la volonté ne connait plus d'ol tacles, les forces de la Nature sont soumises à no fantaisie. Est-ce l'amour que vous désirez ? A la se évocation de vos lèvres, les esprits de l'air se révèlen les sylphides se manifestent avec cette divine beau de la forme et du cœur qui ravit l'Initié, le transpo en d'incomparables enchantements. Est-ce de l'or, pierreries ? Les génies de la Terre, à votre convocati arrivent ils vous livrent les trésors dont la garde l est confiée...

En écoutant le vieillard, je sentais qu'une confian s'insinuait en moi. Le sceptique, l'incrédule que suis se transmuait en un croyant. Je voulus tent l'épreuve ; sans une hésitation, je répondis :

— Je crois à votre science. Je suivrai vos précepte

e demeure avec vous, parmi ces ruines, et n'en parrai que le jour où les Invisibles, se manifestant à mes eux, viendront m'apporter les millions que je veux.

— Vraiment, vous aurez ce courage : vous isoler insi, vivre en solitaire ? car vous renoncerez même u loisir de converser avec moi ; vous devrez durant oute la durée de l'Initiation observer la règle du sinnce absolu...

— Soit ! Je l'observerai.

— Qu'il soit donc fait selon votre vœu ! Je vous ai vré le grand secet de l'Omniscience et de l'Omnitence : le recueillement, la contemplation de l'Infini...

.....

...La solitude d'abord me parut douce. Je compris bonheur des cloîtres, les spirituelles jouissances du and calme et de l'apaisement. L'automne enveloppit la nature et les êtres de son ineffable mélancolie. es journées entières, étendu sur les lierres, je rêvais. e passé, mes années d'enfance et les hiers tourmens se déroulaient, en ma pensée, se noyaient peu à u dans une buée indécise. Mes efforts, mes travaux, s espoirs et mes luttes me semblaient maintenant ux puérils et vains ; je méprisais cette sotte créature e j'avais été, éprise de folies, chevauchée par toutes Chimères, obéissante, docile au moindre caprice s cavalières fantasques qui loin de nous emporter rs des routes inconnues, nous meuvent dans le même rcle, comme de pauvres chevaux de manège, tourtoujours sur l'immuable piste...

Déjà, je croyais mes instincts abolis, mes pauvres tes passions domptées, lorsqu'un soir brusquement e nostalgie faillit me vaincre, m'entraîner irrésistiement vers les courants auxquels je m'étais, sans p de peine, soustrait.

Au pied de la colline, les joies humaines clamaient. e Kermesse avait réuni les villageois des bourgs sins. Je voyais de jolies filles, j'apercevais leurs citantes silhouettes ; dans les corsages clairs, des rges triomphales se révélaient. J'ai toujours été he aux suggestions de la Chair, et pour jeter le uble en mon esprit la facile séduction d'une poitrine s'affirme et palpite sous la prison d'étoffe a, comn de fois par jour, réussi ! Soudain monta vers moi e mélodie naïve ; un air de danse, entendu maintes s aux fêtes parisiennes, fut évoqué par quelque ue de barbarie. Et ma chair subitement révoltée sonna. Cette chair, que je croyais vaincue, repret sa puissance. Dans la nuit, j'apercevais des visions me conviaient. C'étaient, reconnues, les joyeuses es, autrefois aimées ; les danseuses aux formes plus gestives sous les maillots de soie ; les perverses, nant la splendeur de leurs torses, sous de nnageuses iques d'almées, sous les tulles noirs dont le mys attise savamment les feux de la luxure. Ce fut uite l'obsession de Paris, la hantise de l'Unique itale, de ses joies, de ses gloires, de son ensorcelent... Et je fus bientôt repris par le Charme, tenté m'évader....

e parvins cependant à résister à la tentation. L'es avait triomphé de la chair. Des semaines s'écouent. L'hiver était venu : ses rigueurs ne m'incomdèrent point. Au lieu de m'enfermer en quelque le du château démembré, je rôdais sous les neiges. les nuits claires, je m'intéressais au cours des es ; avec de vagues notions d'astronomie, fortifiées l'observation et peut-être aussi quelque soudaine ination, je pus lire, à travers l'espace, les mystères mondes errants, saisir leurs relations avec notre érable planète, leur influence sur ses habitants. Et rrot, le pâle Pierrot des pantomimes, amoureux de Lune, transfiguré sous ses rayons, me parut le seul i philosophe, l'Unique sage, quoique bafoué, quoi éternellement dupé par Colombines et Arlequins... Des mois... puis des mois...

Ma chair était domptée, ma chair avec ses instincts, c ses passions, avec aussi ce que je considérais is comme les plus pures et les plus nobles aspirations de mon esprit. La Gloire elle même, cette gloire superbe des poètes, pour laquelle j'avais affronté tant de meurtrissures, maintenant me semblait vanité, un hochet d'enfant capricieux, une misérable bulle qui se casse aussitôt qu'elle s'est un peu élevée vers l'éther. L'Amour des hommes, ce sentiment qui, mieux que tout, épure l'âme, terrasse l'égoïsme, pourrait régénérer le monde, me paraissait maintenant mesquin, retreci, limité en des bornes étroites. L'abstraction m'avait initié à la splendeur de l'Amour Universel : mon être se fondait, se répandait ; et comme l'atmosphère qui enveloppe tout, pénètre tout, mes facultés psychiques, dégagées de la matière, prenaient leur essor, allaient vivre la vie des grands arbres mélancoliques, des montagnes altières, des nuages vagabonds, s'enfonçaient vers l'azur, se divinisaient en l'Absolu.

...Pour la première fois, depuis ma retraite, le sorcier m'adressa la parole :

— N'avais-je pas raison, me dit-il, quand je vous enseignais que le recueillement, la solitude, c'était tout le secret de la Science et de la Puissance ?

Ces mots me rappellent le but, depuis longtemps en ma mémoire effacé, que je me proposais lorsque j'avais accepté la réclusion volontaire, dans les ruines de Montaigle : Je voulais alors de l'or et des millions... Je suis convaincu maintenant que les trésors se découvriraient, au moindre désir que ma volonté formulerait.. Mais pourquoi la fortune ? N'ai-je pas désormais les seuls biens désirables ? N'ai-je pas acquis la vraie Souveraineté ?...

....Nuit d'orage. Les nuées se déchirent.... La terre frissonne. Toute la nature s'abandonne, en une rage voluptueuse.... Rut sauvage ; étreintes farouches; hurlements et râles...

Les douze glas de minuit vibrent soudain, aux clochers voisins...

...Je veux de l'or. J'exige les trésors...

Un éclair tombe à mes pieds. Les granits s'éboulent, les ruines s'entr'ouvent. Les fulgurants rayons se sont cristallisés... De l'or, de l'or, de l'or !... Les millions sont là. Illusion peut-être ?... Ma main tremble, s'avance, presse, étreint de scintillantes pépites...

Non, je ne suis pas le jouet d'une hallucination... Les nuages se sont fondus. De la lune glisse un clair rayon. Le trésor est toujours à mes pieds, palpable, réel, incalculable... Il m'appartient. Je suis Roi. Je suis Dieu. Je suis Rotschild... Le monde est à moi, le monde où tout s'achète : les femmes, les prêtres, les magistrats... A l'enchère, les consciences ! A l'encan, la Vertu ! A moi, qui puis payer, à moi Tout, toutes et tous... adjugé !...

...Mais un immense dégoût aussitôt m'envahit ; un écœurement... Pour ces marchés ignobles, je renoncerais à cette retraite ou, solitaire, j'ai trouvé la Paix, l'Omniscience et la Toute-Puissance !... Moi qui puis maintenant m'envoler vers l'Azur, je me replongerais dans la fange !...

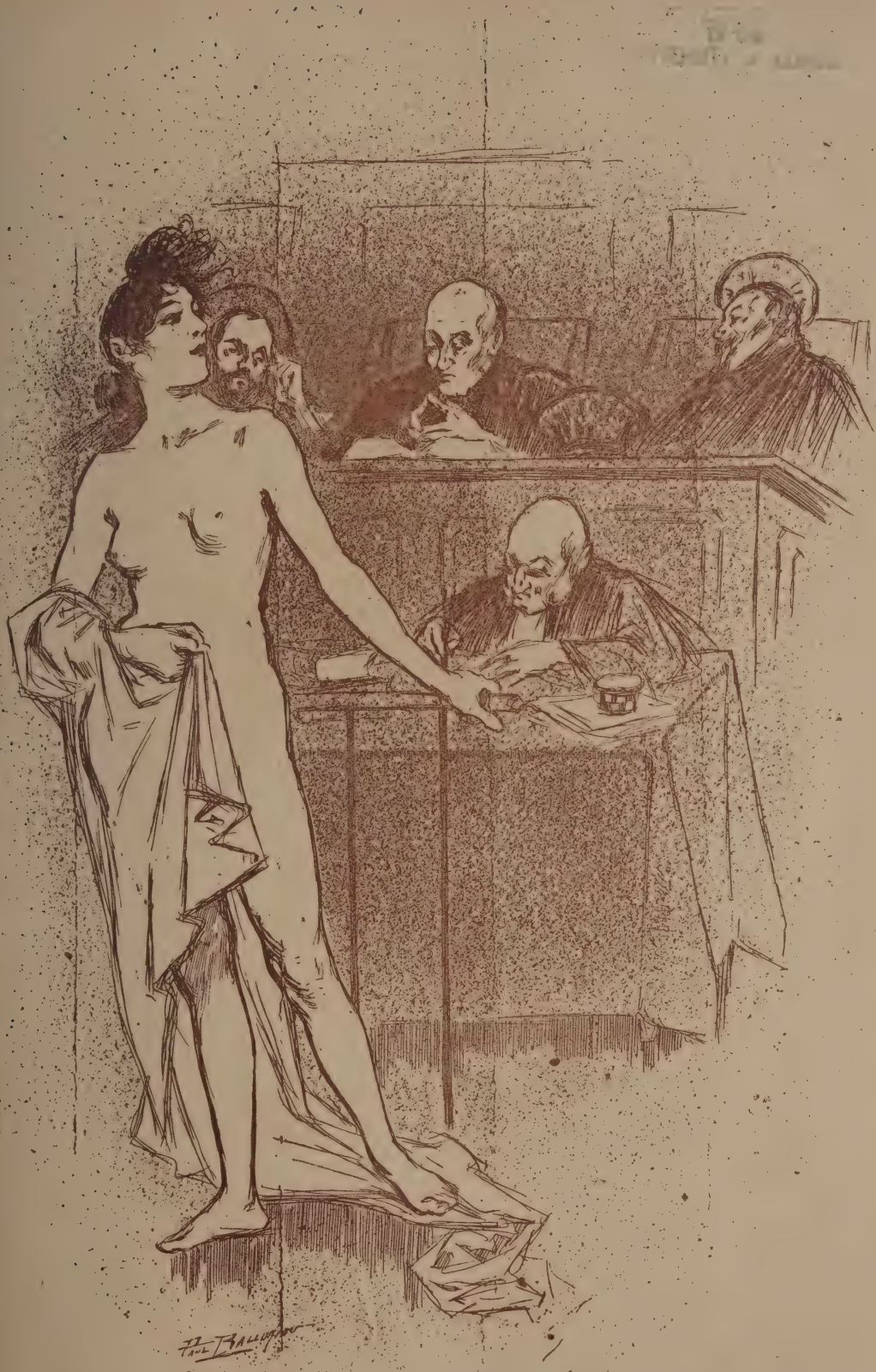
...Le trésor dédaigné peu à peu se recèle sous les éboulis, sous les mousses, sous de rapides végétations... Parfois je le foule aux pieds, sans un désir, sans un regret. Je sais qu'avec ces richesses, d'un caprice je bouleverserais l'Europe ; mais à quoi bon ?... Je pourrais soulager des misères, adoucir des détresses : Folie ! la douleur et le désespoir, mieux que l'or, sont les véritables levains des fermentations grandioses. L'humanité, dans sa course vers l'Avenir, se meurtrit les pieds, se déchire les genoux : le fouet de la souffrance l'incite à ne pas s'attarder, à marcher, toujours, jusqu'au but suprême : Cité inconnue — incessant mirage peut-être qui leurrera éternellement l'Espoir...

RENÉ EMERY.

Le Travail ; l'Art : Il faut bien
un peu souffrir, un peu sai-
gner, pour Ce qu'on aime.

René Emery

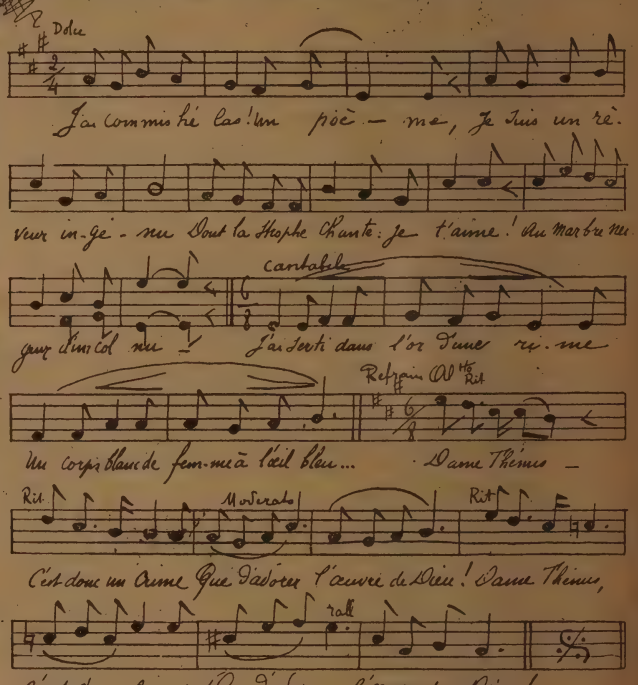
A. Falco. — *Portrait de René Emery.*



PAUL BALLURIAU. — *Juges et Victime.*

F. LUNEL. — *Page d'album.*

Poésie de
Léon Durocher
Musique de
Marcel Legay



II

J'ai sali ta robe très digne
D'un éclat de rire vermeil
En disant aux feuilles de vigne :
Vivent les grappes de soleil !
C'est au vin qui mousse en mon verre
Qu'il faut reprocher mes exploits...

Dame Thémis, sois moins sévère
Pour qui suça le lait gaulois !

III

Parce que sur deux belles hanches
Voltigea mon souffle exalté,
Buveur d'aurore aux ailes franches,
Dois-je perdre la liberté ?
Si j'effeuille la marguerite
Sans trop respecter le gazon,

Dame Thémis, je ne mérite
Que deux bras roses pour prison.

LÉON DUROCHER.

Du Dilettantisme Judiciaire

A M. Jules de Glouvet.

Ces tristes magistrats chargés du service correctionnel, sont à Paris, à l'abri de cet avancement qui est la raison mère du bon fonctionnement de la Justice. Aussi, du jour de ur nomination, les murs et les êtres de la neuvième de la dixième chambre se sont familiarisés avec tonie de leur regard sans espoir, et les échos ont louci leurs angles de répétition pour être sans surises, ni bruits intempestifs, aux strictes applications gales, soixante par heure d'horloge, qui se prononnt en ces lieux. Elles sont dures, certes, ces conmnations, mais elles ne pleuvent le plus souvent ie sur des escarpes, d'horribles vagabonds sans gîtes, r des filles sans famille, sur des enfants échappés bagne paternel, enfin sur les pires rebuts de la ciété qui ont doublement à se faire pardonner, avoir été délaissés par elle, et d avoir quand même ulu vivre. — Comment, pauvres misérables, vous êtes ns respect pour l'admirable régularité sociale qui ane au-dessus de votre intelligence putride ; — vous es sans adoration pour l'harmonie officielle, et supéeure de ce fait, qui aide à votre discret effacement ; us n'en tenez aucun compte, et vous osez oser ?

La Justice se présente devant vous, et de son geste guste, vous touche du fléau de sa divine balance. A tre moindre mouvement, révoltés exécrables, elle us jettera les plateaux à la tête. Quel ennui, vraient, pour un homme distingué, aux pensers éminemment distingués, d être obligé de frapper, pour rappeer cette canaille à l'observance du Code. Si quelques uses croustilleuses ne se présentaient pour égayer le étoire, ce serait, pour Dieu, à reprendre la route de ovince. — Pourtant, que fit-on ? et quelles savantes marches féminines, pour intéresser le Garde des ceaux et son fluctuant chef du personnel à l'exode risienne. Frémissez, maroquins des divans ministriels, chastes huissiers, baissez les cils !

Hélas ! Monsieur Le Juge est resté à sa Chambre, il vieilli dans son fauteuil, il a eu, à chaque audience, regret, amical et indulgent pour l'envolée capriite des Maîtres du Barreau qui, l'affaire placée, allaient vourer cet érotique *coup du Palais !...* vin diabolique i chavira tant de cerveaux. Et en énonnant les artes tant et tant, Monsieur Le Procureur de La Républque entendu dans ses réquisitions, il voit des imas folâtres et familières, poudroyer devant sa toque. se souvient de la mince liberté, arrachée à Madame Présidente, grâce au dossier urgent. Urgence bien idre combien tu procuras de stations chez Maria, ec l'affre, renaissante toujours, de hublots secrets uvrant, dans les corniches, et dans les ramages des tures, pour d'invisibles lueurs de prunelles fouilleuses et perverses, flamboyants yeux pantelants, pour s corps sans émoi. — L'acte personnel est salissant, il goûte plus de joie à se remémorer Annette et ses llections grecques, éphèbes et lesbiennes, animation ritable de l'Enfer de sa bibliothèque, qu'alimentent saisies périodiques du service spécial, et à si bon mpte ! — Mais rue Taitbout ou rue du Château-Eau, l'effet lui est tant et si bien connu : une habile désormais, comme de prendre l'audience à midi. Ce qu'il cherche, c'est la sensation neuve, imprévue, riolante, qui rompt la monotonie de ses jours blads et de ses nuits sans fatigues, et aussi sans inquéles. Ne cohabite-t-il pas avec la Loi !

***

Cette cause que vient d'appeler l'huissier n'ajoutera n à l'électricité sensorielle de la journée, combien nal ce procès de presse à une revue d'artistes, un it de quatre sous trouvé par le parquet, à l'instigan de son chef, il est vrai. Mais ce n'est pas le premier qui comparaisse pour un motif semblable, ce gérant responsable. De quoi perdre cinq minutes et d'appliquer le minimum.

Le gérant est jeune, il est probe, il est naïf, homme à principes, peut-être ? C'est un niais. Il croit à une foule de balivernes, et il n'est nullement rompu aux lâchetés permises et acceptées. Il croit à La Justice, en lettres majuscules, et il la voit libre, éclairée, vigilante. Il croit à la Justice, gardienne de la morale, non de la Morale des ligues et des mots, hypocrisie de vieillards salaces, mais de la Morale, altière vertu des humbles qui irradie leur renoncement et leur tient lieu des sciences non acquises et des biens absents.

Dans cet esprit, il va démontrer que cette accusation ne peut l'atteindre, qu'il en est pur, que sa vie est un perpétuel hommage à La Loi, que toute sa conduite, les faits eux-mêmes en sont la preuve. Et il part, il bavarde jusqu'à l'instant, très rapproché du début, où son avocat, un des plus brillants jeunes maîtres de la parole, le fait taire pour suppléer à ces confidences, si diamétralement opposées à l'acquittement. L'accusé, malgré le talent de son défenseur, obtient le maximum de la peine.

Le juge souriait, il avait enfin possédé cette caresse cérébrale qui le hantait, elle était venue inopinément chatouiller, alors qu'il y songeait si peu, et cela le consolait des heures perdues dans les recherches vaines. Bon accusé, mais si tu n'avais pas eu en toi, cette candide et irrémédiable honnêteté, ce magistrat aurait terminé son assoupissement dans un hochement de tête, favorable en somme.

.....

A ce cher psychologue, tu as fourni la sensation raffinée. Les plaisirs tolérés, donc permis, lui étaient devenus fades, et ses désirs abolis restaient sans correspondance. Il était une âme désincarnée, jusqu'à l'heure juvénile où tes paroles ineptes ont éveillé, dans son être somnolent les couches non encore avivées des sentiments pas effleurés, voisins des sentiments morts. Il se voyait obligé de retourner à ses puantes gourgandines ; à ses effroyables torsions de bêtes entrelacées, et il va avoir le cœur libre, et le rein dispos, il pourra dîner de grand estomac, et mener sa fille au concert spirituel. Il a trouvé une voie nouvelle, peu fatigante, et si pittoresque avec, à chaque coude du chemin, un horizon changeant.

C'est cela, vivent les honnêtes gens ! Ce sera plaisant en prendre un, n'importe qui, dans le tas, le déshabiller avec dextérité, et puis, devant ses propres yeux effarés, montrer sous la prude étoffe, un ruffian abject, un chenapan sordide, au total un paria.

— J'ai ma conscience, objecte le timide embrigadé.

— Ta conscience. Ta conscience. Ah ! Ah ! Ah ! Je lui ai tressé des chaussons de lisière, je l'ai mensurée, je l'ai cataloguée, elle a un numéro d'écrou ; ta conscience, jolie graine à récidiste, ma foi. A son unique aperçu, mes gendarmes lui passeront des menottes. — Hier tu étais libre, et tu le paraîtras demain, je t'accorde ce leurre réconfortant ; je viens de t'accorder *ta marque*, et tu seras reconnu où que tu soies.

Je t'accorde en marge de ta vie, une de mes formules les plus choisies « Attentat à la pudeur » et quand tu passeras, les femmes du peuple cacheront leurs petits enfants. Pour les hommes, plus indulgents, ils te renverront à l'étude de Socrate.

Eh ! j'allais oublier, tu es un de ces fous qui se targuent de rénovations, d'évolutions, qui parlent d'abondance sur leurs droits de citoyens.

Citoyen ! vas donc voir où est ton droit.

Dis donc un mot en public, énonce une opinion, tâche d'accomplir un acte civique, occupe-toi des intérêts de ta famille, essaie de les défendre, toutes les bouches, sans que je leur dise, te cracheront des injures, dont la plus douce sera « *Sale polisson* ».

***

Certes, vertueux magistrat, vous fîtes bien d'obéir à

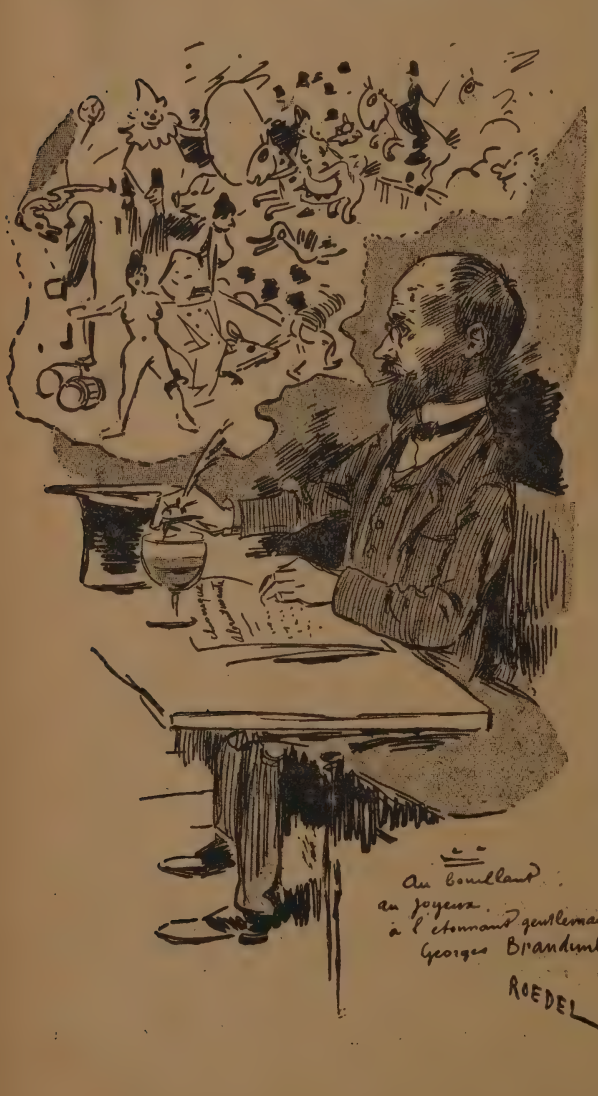
votre chef, puisque cette attitude convenait à accroître le frôlement de votre système analytique et nul ne peut vous contraindre au respect de la pensée humaine. — Seriez-vous plus heureux, seulement, de cette souillure ajoutée à d'autres ?

Pour le condamné, il croyait, lui, que l'ombre ne serait jamais profonde assez pour ensevelir son deuil et pour voiler sa honte. Le Temps l'a touché de son aile bienfaisante. Le Temps qui n'est pas l'Oubli, mais qui est la Consolation, Le Temps n'a pas fermé les mains bienveillantes et cordiales. Et le condamné devant ces dévoûments et ces affections, a eu la joie suprême de voir sa vengeance accomplie.

Elle est venue la vengeance, sans secousses et sans efforts, à son heure, par l'action incessante de la Morale : Le punique Quesnay de Beaurepaire, si dur aux intellectuels, si tendre aux puissants, a payé sa soumission à la richesse de la perte de son siège à la Cour d'Appel, et il est entré vivant dans le tombeau de la Cour de Cassation, d'où il ne sortira que pour aller à la Chambre des députés, près de ces trafiquants qu'il a tant aimés, près de ces si vertueux représentants qu'il a refusé de poursuivre.

Il n'avait pas à leur faire payer, à eux, les attaques portées contre le romancier.

LÉON MAILLARD.



GEORGES BRANDIMBOURG

Tandis que de jeunes écrivains, bien rentés, bi mariés, par snobisme tentent de vagues et menu psychologies, nous initient à leurs mornes états d'âm s'attristent sur leur écœurement de vivre, saupoudra leurs proses convulsées de pessimisme et de schope hauérisme, Brandimbourg, Pierrot blême des cim montmartroises, dont les pommettes émaciées trah sent des famines certes fréquentes. Pierrot souffra oh ! réellement de cette dure misère qui trempe vrais poètes, nous chante allègrement de joyeus fantaisies, dont le rire éclate et crève notre spleen.

Il a la gaîté des forts, dédaigne la facile déses rance, la banale lamentation.

La vie est triste : Le rôle des conteurs, des poèt n'est-il pas de dissimuler cette tristesse, avec la jo de leur esprit ?

Le rire, n'est-il pas la vraie philosophie, qui se dég ge de l'observation, de la sincère étude des hommes ?

L'amertume nous sature ; bon accueil aux fils Rabelais, qui nous arrachent aux préoccupations t nèbres, et de leur plume légère, nous chatouillent nez, plutôt que de nous titiller les glandes lacrymale

Brandimbourg a signé dans le *Courrier Franç* des centaines de chroniques qui sont pour la plup de petits chefs-d'œuvre de gaîté gauloise et de t fine observation.

Une de ces chroniques, satire plutôt morale, de dépravation des satisfaits — lui attira l'honneur l'amende et de la prison.

Mais — bizarre symptôme de la vertueuse incoh rence des Minos de la Neuvième — cette chroniqu jugée en 1892 corruptrice et obscène, n'avait provoqu lors de sa première publication, en 1889, et de sa conde en 1891, aucun accès de semblable pudibonderi

Brandimbourg considère sa condamnation comme revanche du Jul'simonisme sur la bonne et saine ga gauloise. Il ne s'inquiète guère. — La Muse de R belais, qui fait les yeux doux au chroniqueur du *Co rier Français* finira bien par nous débarrasser d grotesques et des fâcheux.

R. E.

JEAN LORRAIN

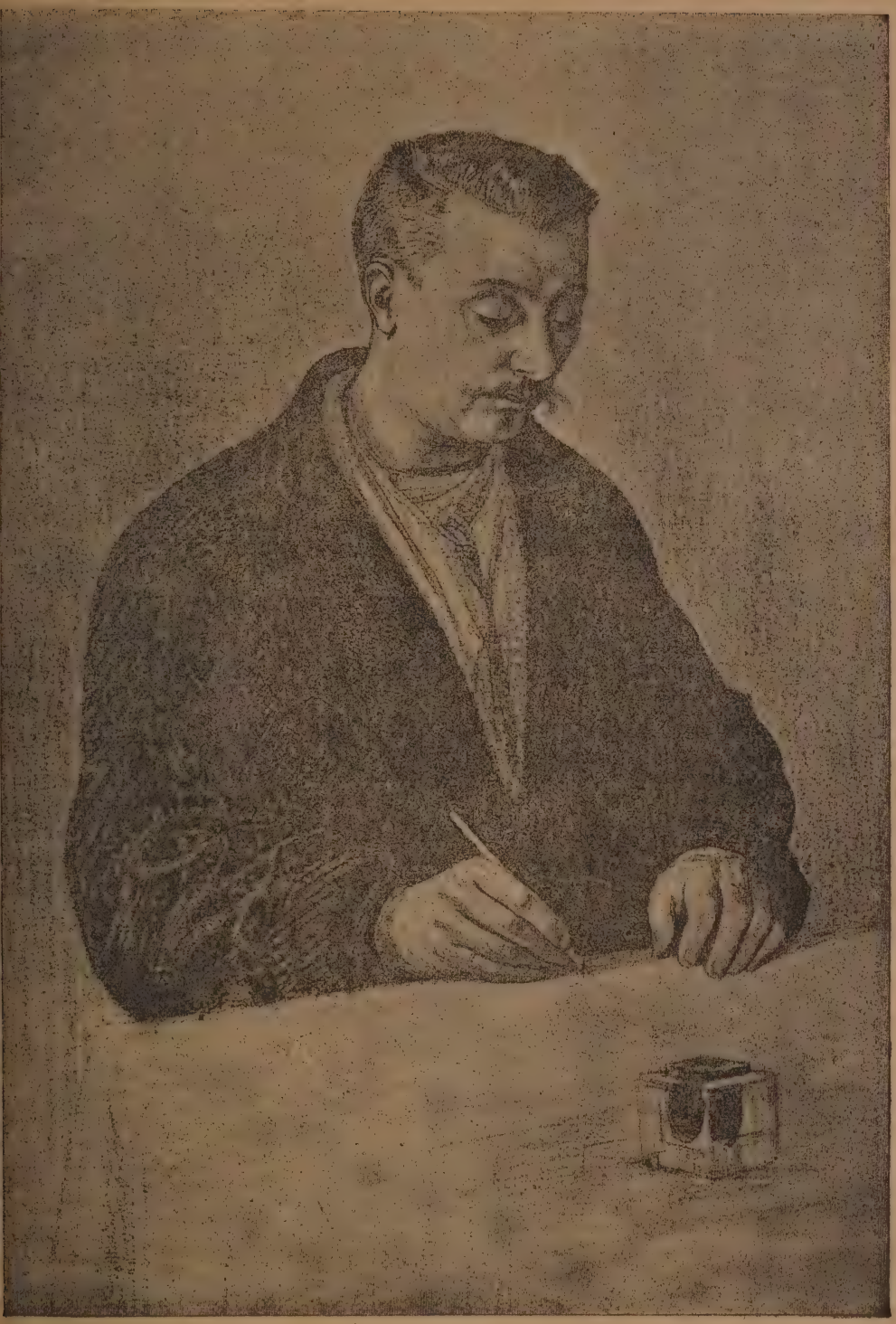
Les quotidiens, que la poussée vigoureuse des jeun incite à tenter parfois des efforts littéraires, n'accue lent guère encore, en leurs hospitalités effrayées, q d'honnêtes quinquagénaires, débitants de proses gê tineuses, de plagiats plus ou moins adroitement ve nissés.

Jean Lorrain a su, par son talent et son coura s'imposer aux pseudo-Mécènes. Il est aujourd'hui l' des rares chroniqueurs parvenus à la notoriété q donnent les gros tirages de ces feuilles, dont le sty s'affirme victorieusement parmi les insipides lim nades, avec une très-personnelle et très-capiteuse s veur.

Jean Lorrain a fixé les décors de Paris, du Bo des rues, des alcôves, avec une splendide variété couleurs. Ses chroniques, ses contes, sont des œuv d'art ; tantôt miniatures, tantôt vastes et magistral compositions, fresques splendides, déconcertantes, q donnent des frissons, évoquent le Reve et les A Dela...

L'Evènement, le *Courrier Français*, *L'Echo de Par* les grandes revues, et aussi les Jeunes rapsodies — en revient toujours à ses premières amours — se p rent, chaque semaine de ses proses superbes, de ses poésies...

Il a publié des romans, consacrés par éditions multipliées, des livres qui ne dégr golent pas, sitôt parus, dans les promiscuit des parapets de l'Institut ; mais se cuirassent reliures précieuses, pour les bibliothèques f tures, pour les lectures des siècles à venir... *R.*



HEIDBRINCK. — *Portrait de Jules Roques.*

RENÉ ÉMERY

Trente-deux ans... Un grand diable avec des bras qui n'en finissent plus, manœuvrant toujours et un corps entraîné dans un sempiternel mouvement. A besoin de dépenser ses forces, d'agiter son *moi*; parle avec volubilité, d'un coup, sans prendre de temps, se moquant des réticences et des précautions oratoires.

Au demeurant, le meilleur garçon du monde, très doux et très timide, même un peu naïf, ce qui explique facilement la sévérité dont il a été l'objet, les modestes ayant toujours tort. Ne s'est même pas défendu devant le tribunal correctionnel alors qu'il était inculpé pour le compte d'autrui, en sa qualité de rédacteur en chef d'un journal. A attrapé de son propre chef plusieurs mois de prison à cause d'un article dont l'honnêteté littéraire et la moralité n'ont été suspectées par personne sinon par les magistrats dont la pudibonderie a été au-delà de toutes limites permises. Leur aberration leur a montré en René Emery un homme débauché et perverti, un de ces luxurieux plumitifs tels que le marquis de Sade.

Eh bien ! je fais appel à tous ceux qui ont lu les articles incriminés : tous ont déclaré qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. (Pardon, M. Frédéric Passy !); des protestations se sont élevées dans la presse. Rien n'a fait. Bien plus, tandis que pour d'autres la justice mettait un bandeau bienfaisant, Emery a été obligé de partir en Belgique, persécuté par le Parquet.

Franchement, il est malheureux de voir, alors qu'il est tant de canailles à punir, qu'on s'acharne contre des gens irréprochables.

Jusqu'à ce jour la vie de notre ami a été celle d'un journaliste travailleur et sérieux, aimant son métier et destiné à prendre un rang parmi les meilleurs.

Après avoir terminé d'excellentes études à Nantes, où il est né, René Emery vint à Paris. Tout d'abord, selon la coutume, il écrivit dans une foule de petits journaux, puis collabora à *la Lanterne* et au *Gaulois*. Il fit paraître à cette époque un volume de nouvelles très énergiques: « *L'amour à toutes les sauces.* » Un ballet qu'il donna aux Folies Bergère, « *Flagrant délit* » eut plus de deux cents représentations.

Enfin il prit une part capitale à la fondation du journal « *le Fin de Siècle* » où l'on remarqua ses chroniques, signées Sapho et Bouguenais.

Si ces articles, par suite d'un jésuitique puritanisme, lui ont valu une peine stupide, ils nous ont du moins révélé un écrivain de grande valeur et un chroniqueur dont la place est toute marquée en tête des journaux de Paris.

Un détail que j'oubliais. Emery a fait un cours de littérature à quatre-vingts jeunes filles pendant plusieurs mois sous les auspices de l'association philotechnique (mairie du Temple) et qu'en pensez-vous, M. Jules Simon ? il n'a suborné aucune de ses élèves !!

Voilà l'homme qu'on a poursuivi à l'égal d'un pornographe de profession.

Nous espérons qu'un ministre éclairé et juste mettra fin à un état de choses qui ne saura durer sans devenir une infamie et permettra à ce loyal garçon et à ce véritable littérateur de rentrer en France pour continuer une carrière bien commencée.

EUGÈNE HÉROS.

Poursuivi par le Parquet de la Seine, acquitté par la neuvième chambre correctionnelle.

PAUL BALLURIAU

En ces temps-là, Monsieur Badin, honorable fonctionnaire de je ne sais plus quel ministère, avait fondé une petite gazette illustrée pour les bonnes gens de province : *La Chronique Amusante*.

Or, tandis que des gens du métier mangent souvent leurs quatre sous, sans compter les apports des commanditaires, à vouloir créer de très artistiques journaux, Monsieur Badin, lui, s'amassait annuellement avec la *Chronique*, de jolis revenus. Il est vrai que pour allécher ses clients, d'honnêtes provinciaux, il leur offrait comme primes, avec son hebdomadaire, de « splendides stéréoscopes, avec vues de l'Exposition, des cafetières en simili-argent, des montres en zinc doré, le tout pour dix-huit francs par an. C'était pour rien...

Les collaborateurs étaient payés... de belles promesses. Le rédacteur en chef aussi : c'était moi...

Monsieur Badin nous disait : Mes chers amis, j'ai d'abord à salarier l'imprimeur, le photograveur, le marchand de papier. Eux, n'est-ce pas sont de véritables industriels. Vous, artistes et littérateurs, vous me ferez crédit. Un jour viendra où tous, je vous compterai vrirai d'or.

Ce jour en effet arriva. On offrit aux dessinateurs dix francs par page illustrée ; aux chroniqueurs, cinq centimes par ligne.

Ah ! mes amis, ce fut un joli boucan, le jour où Monsieur Badin nous fit ces merveilleuses propositions.

La scène se passait à l'imprimerie Dupont. Au nom de mes camarades je déclarai ceci au généreux industriel :

— Vos chroniqueurs, cher Monsieur, ne récriminent pas. Ils vous font volontiers l'aumône de leur copie

ais les dessinateurs sont des jeunes, peu favorisés dame fortune ; et vraiment quelques pièces de cent us, leur paieraient au moins leurs modèles, leurs oyons, leur papier. Un bon mouvement, monsieur, ndez-vous !

Le bonhomme ne voulut rien entendre. Il reçut sur nez un encrier que je lui adressai en même temps e ma démission. Et je partis avec Balluriau, avec lco et tout un groupe de dessinateurs.

Balluriau. Nous nous étions rencontrés pour la prelère fois à de très lacédémonniennes agapes que M. din nous avait offertes pour fêter le cinquantième méro de la *Chronique*, à la Nouvelle-Athènes : 3 fr. r tête.

Au bout de quelques minutes ce grand diable, à la te moustache de Suisse, et moi, nous étions une ire d'amis. Il me semblait que je retrouvais un carade d'enfance, un de ces *alter ego*, dont on partage illusions, les rêves, les sympathies et les antipaes. Après la « fameuse nopce » de M. Badin, bras ssus, bras dessous, nous déambulâmes, de Montartre à Montrouge. Balluriau m'enchantait. Je sentais ce grand garçon, si franc, si enthousiaste, un fier mpérament d'artiste. Il me contait ses études ses vaux, ses projets d'avenir.

Quelques croquis, donnés à la *Chronique* m'avaient jà révélé un dessinateur d'une originalité rare, très-rsonnel, très-consciencieux — non pas de ces uyants qui cherchent par n'importe quels naïfs prodés à raccrocher l'attention, mais un artiste puissant, noureux de la forme, plus admirateur des Vénus anques que des déhanchées du Moulin-Rouge.

— Ah ! mon cher, disais-je à Balluriau, avec votre lent toutes les portes vous sont ouvertes. Allez dans s grands illustrés. On vous attachera avec des chaîs d'or.

Mais Balluriau est un travailleur, un modeste. Il a fierté intransigeante des grands lutteurs. Il attend l'on vienne le chercher dans son ermitage, là-bas, ut au bout de la rue Monge ; et ma foi, il a raison. n est allé l'y solliciter, implorer sa collaboration.

Lorsque je fondais le *Fin de Siècle* je dis à Balluau : Voici un grand journal, digne de vous. A côté s chroniques, des nouvelles, des jeunes, les Léon eschamps, les Georges de Lys, les Rachilde, les Eune Héros, les Léon Durocher... toute la pléiade fin qui se rue à l'assaut du journalisme, du théâtre, us reproduirons les chefs-d'œuvre d'Aurélien Scholl, Zola, de Daudet. Dans chaque numéro, une page, ie grande, sera consacrée à l'illustration : elle vous t réservée.

Balluriau se mit à l'œuvre. Durant plus d'un an, il us donna, deux fois par semaine, très régulièrement, s superbes compositions qui excitèrent l'admiration s Rochegrosse, des Gérôme, des Henner, interwievés r l'ami Bregand, au moment où les magistrats comencèrent à nous turlupiner.

Quelle souplesse et quelle variété dans ces dessins ! ntôt la beauté classique, dans sa pure perfection de nes. Vénus, Phryné, Laïs, spirituellement modernies. Le nu, un peu sévère, des déesses de la Grèce. llur au évoqua les amours païennes, si majestueuses, robustes.

Il n'est pas réaliste, tout en ayant le souci le plus solu de l'exactitude et de la vérité. Pas un croquis sort de sa plume, qui n'ait été minutieusement idie, d'après le modèle vivant. Balluriau est un ète. Ses dessins, triomphalement, chantent la gloire notre idole : la femme ; son culte est d'un fervent, n croyant, capable de braver le martyre même, tortures que nous infligent les barbares de la neume — pour sa Foi hautaine et dédaigneuse.

Le succès de la dernière exposition de *Blanc et Noir* été pour l'incomparable série des dessins de Balluu. Tous les critiques, Charles Yriarte, du *Figaro* en e, ont constaté l'immense somme de talent dépensée ns plus de cent compositions, d'une infinie variété.

Les plus savoureuses, à mon goût, sont ces épopées moyen-âgeuses où Balluriau nous montre des truands et des ribaudes superbes, leurs franches lippées rabelaisiennes, leur mysticisme, leurs amours. J'ai toujours rêvé un Rabelais illustré par Paul Balluriau. L'œuvre, même après Doré, même après Jules Garnier, serait intéressante. Mieux que ces illustres devanciers, mon bon camarade, j'en suis convaincu, évoquerait la poésie si gauloise, si pittoresque du curé de Meudon...

Je rêve aussi un nouveau journal, où je grouperais encore les Jeunes, les vaillants, et que Paul Balluriau illuminerait de ses radieuses petites-femmes — un journal, sans administrateur, c'est-à-dire sans l'exploiteur attitré, qui un beau jour nous vole et nous dépouille, après s'être engraissé de notre travail et paré de nos plumes de paon...

Nous avons pour nous la jeunesse, et l'avenir... Nous bravons les canailleries de l'exploiteur aussi bien que les flétrissures de la neuvième... N'est-ce pas, Balluriau ?... Et nous nous retrouvons toujours, avec quelques illusions en moins, mais sans que les boues aient atteint, même effleuré notre belle croyance, notre inébranlable Foi.

Le Travail ; l'Art. Il faut bien un peu souffrir, un peu saigner, pour Ce qu'on aime.

RENÉ EMERY.

Jules Roques

Jules Roques est le créateur du journal vraiment artiste. Lorsque son *Courrier Français* apparut, très crâne, d'allure frondeuse, le fouet à la main, certes existaient déjà de luxueuses publications, de remarquables illustrations — mais combien bourgeoises ! occupées à transcrire, par le crayon de sobres virtuoses, les banalités du fait-divers, de la vie politique.

Le fouet du *Courrier* cingla le terre à terre de ces actualités. Les fantaisistes, découverts par Roques ou, par lui, arrachés à l'obscurité de leurs petits ateliers, nous donnèrent la joie de l'Art, surgissant des fumiers, resplendissant au-dessus des fanges.

Tous furent réunis : Willette, ce poète incomparable de la Beauté, cet âpre évocateur des révoltes et des revanches ; révélant le charme pervers des grêles montmartroises ; traduisant les rancœurs des crève-la-faim, leurs farouches rebellions. Forain, le grand et puissant historien de notre fin-de-siècle, qui avait pressenti les grandes dégringolades des millionnaires banquiers, des repus et des satisfaits, leurs amours veules, leurs détraquements. Legrand, ce Rubens décadent. Lunel, ce fantaisiste épris des luxes et des élégances, et Pille, et Heidbrinck et vingt autres.

Jules Roques n'était pas un capitaliste : il n'avait pas de riches commanditaires. Pour alimenter son *Courrier*, le parer amoureusement, il fit de vrais prodiges : s il connut à certaines heures, la désespérance, il eut l'énergie de vaincre. Quel tempérament de lutteur fier et hautain se recèle sous son enveloppe un peu timide, froide, déconcertante !...

Le *Courrier Français* est l'œuvre capitale de Jules Roques. Sa prodigieuse activité s'est révélée en dehors de cette création, — dans l'*Egalité*, un quotidien où se rallièrent les apôtres de la justice sociale et de la vraie fraternité ; dans la *Ligue Foraine*, qui claironna les revendications des pittoresques nomades de nos fêtes populaires...

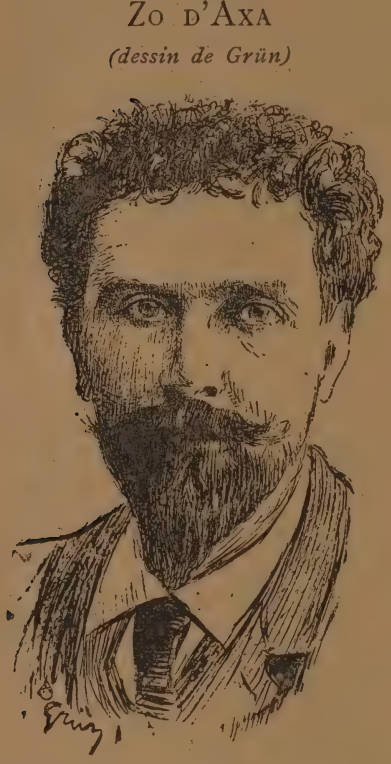
N'a-t-il pas, du reste, la vagabonde fantaisie, le merveilleux génie d'improvisation de ces fils de Bohême ? Comme eux, il connait la suggestion du boniment — mais tellement raffiné, tellement subtil ; — comme eux aussi, il devine l'attraction des spectacles rares et organise, en une nuit, des féeries incomparables,

Magicien merveilleux, d'un coup de baguette il amène à l'Élysée-Montmartre, transformé en palais des Mille et une nuits, des reines de joie, des impératrices radieuses. Il semble que les impeccables formes dessinées par Willette, crayonnées par Lunel, sous la vertu d'un enchantement, s'évadent de la collection du *Courrier Français*, pour narguer, ne fut-ce qu'une nuit la Vertu, qui n'est en somme que l'accoutrement de la Laideur !

R. E.

Zo d'Axa

(dessin de Grün)



Le mépris de la magistrature est la première phase de l'initiation au respect et à l'amour de la Justice — non pas la justice avariée et frelatée des marchands du Palais, mais l'immuable Justice qui rayonne au-dessus des atteintes et des flétrissures que chaque jour lui infligent ses prêtres corrompus.

Vrai fils de Montmartre, un peu bohême, perchant à quelque cinquième étage ; ayant pour compagne, là-haut, en lieu de toutou, une mignonne chèvre, Zo d'Axa, quand il fonda *L'En-Dehors*, était surtout un fervent des lettres, de la prose magiquement rhytmée, exprimant avec les gloires et les fulgurances du Verbe la splendeur du Rêve évoqué en l'âme des impulsifs.

Une chronique d'une haute moralité, provoquée par une aventure de Tribunaux, éveilla les colères de la Neuvième et de ses pourvoyeurs.

Les roquets flairant un fauve de race, d'une audace rare, aboyèrent, voulurent mordre. Dédaigneusement Zo d'Axa se retourna. Puis considérant toutes les turpitudes de ces hommes, il s'indigna. Ainsi, c'étaient les magistrats, ces pantins, ces fantoches : comme les matamores des boulevards extérieurs, ils s'étalaient, la casquette sur l'oreille, et lâchement distribuaient, du haut de leurs comptoirs, la prison aux faibles l'amende aux sans le sou...

A partir de cette journée, Zo d'Axa — comme l sincères, comme les clairvoyants, partisan de l'ana chie — se mit à l'œuvre, à grands coups de plum entreprit de démolir la société gangrenée qui s'e jetée aux bras de ces Alphonses, les juges.

Il voulut reveiller les courages, flageller les veul ries. Et se lançant dans la mêlée, il sonna le clairo à pleins poumons, pour rallier les hésitants, les ruer sa suite, vers l'assaut suprême.

Même dans la lutte il conserva toujours son allu superbement artiste, ne voulut que des armes rich ment ciselées, préférant à la massue brutale les engi triomphants qui éclatent et de leurs gerbes de fe éblouissent les regards.

Accablé naturellement par la rage des juges Z d'Axa gagna l'Angleterre, ce royaume où s'est réfugié la Liberté, expulsée de notre République. Atteint d nostalgies pour se distraire, il voyagea.

Après avoir été conduit hors des frontières d'Ital par les carabiniers romains, d'Axa rencontra en Orie un de ces résidents gagas qui cumulent là-bas l fonctions de policier, de torche-puissances et de co trebandier ; le nommé Ledoulx, espérant par cet exc de zèle, obtenir quelque avancement, arrêta d'Axa, brutalisa, se conduisit en garde-chiourme.

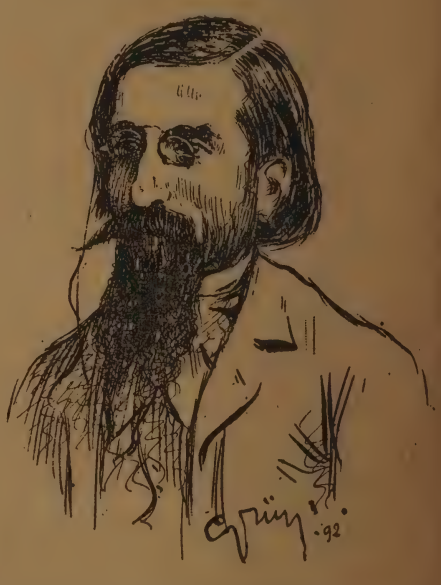
Cet avide de liberté, ce buveur d'espace est aujou d'hui cloîtré en quelque cellule de Sainte-Pélagie - un des rares hôtels où, par le temps qui court, o rencontre encore des honnêtes gens.

Zo d'Axa est condamné à deux ou trois année d'emprisonnement. Mais ceux qui l'ont frappé — avan l'expiration de ce délai — auront pris sa place dan la cellule, si vraiment existe — c'est ma dernière Fo — cette immanente justice des choses que Gambett s'imaginait avoir découverte...

R. E.

Jules Méry

(dessin de Grün)



Un des derniers sortis de Ste-Pélagie.

Au physique : grand, chevelu, barbu et brun. U Christ qui porterait binocle et serait à perpétuité orn d'une vaste pipe.

Né en 1867. Comme Renan, alla au séminaire de
-Sulpice et le quitta lorsqu'il eut 18 ans.
Ne fit qu'un saut de la maison du cardinal Guibert
celle du critique La Pommeraye. Y déposa un ma-
ıscrit qui lui valut de la part du maître le conseil de
oisir un bon métier et de renoncer à l'art dramatique.
Ne se tint pas pour battu. Fit jouer en 1887, au
éâtre de la galerie Vivienne, un premier chef-
œuvre *Une Femme honnête*, dont il ne reste ni ma-
ıscrit ni souvenir.
Récidive. Fonde avec L. Dreyfus, Ch. Grandmon-
n, Georges Feydeau etc., le cercle des « Estourneaux »
y fit jouer en 1888 un drame en cinq actes *Médéric*.
Ensuite, passe aux Bouffes-Parisiens où, en collabo-
tion avec Grandmongin, il donne un acte *Figarella*,
i obtient un réel succès.
La rage de fonder quelque chose le reprend. Il se
int à Rachilde, Alfred Vallette, Jules Renard, Saint
ol Roux, Paul Fort et fonde le Théâtre d'Art.
J'ai oublié de dire que Jules Méry est un des plus
roces « pisseurs de cop'e » connus.
De son mètre cube de manuscrits, il extrait *Morized*
ame en 2 actes ; *Les Veilleuses* un acte avec Paul
abillard ; une adaptation du premier chant de l'*Iliade*
ec Victor Melnotte. Il fait représenter tout cela au
éâtre d'Art et obtient d'intéressantes critiques, même
La Pommeraye !!
Entre temps, et depuis, écrit au *Coup de feu*, à la
eune France, aux *Annales artistiques et littéraires*,
la *Caricature*, au *Mercure de France*, aux *Ecrits*
ur l'Art et à la *Cocarde*, à la *Marseillaise*, à l'*En-*
ehors. C'est pour sa collaboration à ce dernier jour-
l qu'on le poursuit. Ne s'était-il pas avisé dans un
ticle intitulé *Les Chourineurs de Caserne*, de proférer
s outrages à l'armée et d'exciter les soldats à l'insu-
ordination !
On flanque donc Méry en Cour d'assises. Il y at-
ape trois mois de prison et une amende. La prison,
la fait ; l'amende..... il la paiera sans doute en
ature à moins que l'amnistie ne le délivre de la con-
ainte par corps.
Sa villégiature à Ste-Pélagie lui donne le loisir de
rminer plusieurs œuvres : un roman de révolte, le
igmate ; un acte en prose *Les Loups* et un acte en
rs *Luciole*, qui paraîtront bientôt.
Vient de mettre au monde à la librairie de l'Art in-
pendant la *Voie sacrée*, volume de vers qui lui at-
e la réputation d'être affilié au *Magnificisme*.
Cette épithète tombe à faux. En réalité, Jules Méry
erche à être un indépendant, ce qu'il parvient à
aliser, bien qu'ayant des kyrielles d'amis dans toutes
s petites chapelles en *isme*.
On voit que Méry, quoique jeune, a déjà beaucoup
oduit. Et comme il travaille sans cesse, il se serait
firmé davantage, s'il avait des rentes, ce levier que
ssèdent tant de médiocres qui ne lèveront jamais
n.
Son but : des vers (peut-être), du roman, mais sur-
ut du théâtre. Attend pour frapper un grand coup
trentième année, âge de la virilité pour l'écrivain.
Compte beaucoup sur un drame symphonique : *La*
rière de Minuit dont Gustave Charpentier fera la
usique ; compte également sur *Le Cimetière* et *l'In-*
rnation, qui le classeront avec une belle place par-
i les dramaturges.
En résumé, un chercheur, un fouilleur, un sympa-
ique et un bon camarade.....
Fera certainement quelque chose de beau et de
n.

ALEXANDRE MERCIER.

Amédée Vignola

Un Toulousain d'origine italienne, qui fend l'air du boulevard avec des allures de condottiere capitolin. S'avance, serré dans une redingote romantique, drapé dans des ondes lumineuses.

A conquis Paris sous l'oriflamme de Falguière, de Mercié, de Paul Vidal, de Pedro Gailhard, — et de Constans, son ennemi intime.

Parle comme un Gascon, pense comme un Septentrional. Du dernier bien avec *La Blague*, de l'avant-dernier avec *L'Archéologie*.

Dessinateur d'un talent très souple qui lui permet aussi bien de cabrioler au *Triboulet* et au *Pilori* que de fignoler à l'*Univers illustré* et dans les exotiques.

Adore la musique. Pianote en famille. A épousé une musicienne. S'est offert un fils qui du haut de ses trois ans chante par cœur six chansons de Marcel Legay.

Travaille la nuit et même le jour. Perd le reste du temps à se manger le nez avec Durocher, féroce Occidental et avec C. Andrès, compositeur mulhousien. Traite celui-ci de « museau de bœuf », celui-là de « gigot bretonne ». Andrès l'appelle « Gassoulet ! »

Le sculpteur G. Engrand fait son buste pour le prochain Champ-de-Mars.

A la boutonnière : un mois de prison !

MAITRE-FOL.

Léon Durocher

C'est un barde d'Armor, un trouvère de notre chère Bretagne, un nostalgique des landes — las ! envahies par les touristes de Cook et les voyageurs circulaires à trente-cinq francs par tête.

Comme tous les Bretons, Durocher conserve au cœur nos fortes et vigoureuses croyances : il croit en la Beauté, il croit en l'Amour. Il croit aussi en quelque Dieu, qui convoquerait les artistes défunts en un incomparable Chat-Noir, où les ombres des poètes réciteraient de gentils madrigaux à des ombres de parisiennes découpées par Willette.

Oui, Durocher est poète ; non pas seulement ciseleur de rimes, sertisseur de verbes, gonfleur de bulles irisées ; mais très-subtil orfèvre, sachant tailler de superbes châsses, qu'il orne ensuite des plus précieuses pierreries : pour coucher, dans ces reliquaires, les reines pâles, les jolies reines de pensée et de poésie, vivantes toujours, et palpitantes ; figées pour ainsi dire dans l'immortalité des vers impérissables.

Comme Verlaine, Durocher connaît les grâces et les mièvreries enchanteresses du siècle passé. En des décors Watteau, il suscite de jolies Nymphes, de vicieuses Marquisettes et de tant coquines soubrettes !

Toute la Lyre du dix-huitième siècle, avec une grâce autrement raffinée que la rhétorique pauvrement fleurie des rimeurs d'alors. Ces grands seigneurs étaient des crève-la-faim comparés à ce Montmartrois naturalisé : Léon Durocher.

Ses poèmes, qu'il éparpilla, au hasard des revues, réunis par quelque Lemerre constitueraient un joli trésor.

Durocher, en outre a signé des chroniques imprégnées d'humour breton, en plusieurs revues et notamment *La Pomme* qu'il dirigea très artistement. Il a donné aux théâtres parisiens, des actes qui furent très-remarqués. A Déjazet, une aristophanesque satire, l'*Impôt sur les Femmes,* obtint un grand succès qui fait prévoir pour un très-proche avenir de grandes comédies, très-littéraires, très-fantaisistes, sans les éternelles rengaînes, quiproquos, imbroglios georgesfeydeaux ; de la comédie enfin, avec des personnages qui pensent et qui parlent — en joli français.

R. E.

Grün

Peintre, dessinateur, directeur de trois ou quatre théâtres d'ombres chinoises, aux *Folies-Hippiques,* à la *Nouvelle-Athènes,* à la *Corneille* — voilà un petit diable de bonhomme qui fera son chemin.

A dix-sept ans, il envoyait au Salon des Champs-Elysées des « Cuivres et fleurs » qui furent très-remarqués. Les maîtres lui promirent un avenir brillant, comme peintre de natures mortes. C'est aussi qu'il

fixait, avec un rare talent, sur ses petites toiles l tons si variés du cuivre, les vieux cuivres ancien dénichés parmi les bric-à-brac de la Butte, les cuivr aux formes extravagantes, aux reflets roux, aux refle d'or pâli.

Mais Grün déserta bientôt ses bouillotes, ses cass roles, ses vases, pour dessiner des ombres très-par siennes, des silhouettes curieusement découpées : exhiba « *Dans les Blés* », la plus amusante idylle nos banlieues, puis des épopées, des tragédics de bo levards extérieurs.

Avec quelques camarades, il fonda un petit jourr d'images, très-gai, très jeune ; présenta la Montma troise, la vraie, délurée, cynique, enjôleuse sous s corsages et et ses jupes collantes.

Grün est une des plus jeunes barbes de Montmartr

En ce moment, Grün prépare, pour le prochain S lon, un portrait et un « Intérieur de cuisine », av des cuivres flamboyants, aux reflets roux, aux refle d'ors pâlis.

R. E.

CRITIQUE DRAMATIQUE

La Paix du Ménage, *Comédie en deux actes, prose, de Maupassant.*

Quel étrange spectacle que le spectacle de same dernier, à la Comédie Française ! Comment dogmatiques illuminés qui tonnent dans la maison Molière, comment ces infaillibles pontifes qui croient touchés de la grâce scénique, peuvent-encore ignorer le public au point de le gorger de tr pièces en un acte avant de lui servir la pièce prin pale ? Si l'outrecuidance et la prétention n'étaie presque toujours une garantie de bonne-foi, on aur

croire à un complot contre la pièce de Maupassant. Il est incontestable toutefois que « la Paix du énage », malgré sa supériorité sur les comédies qui nt habituellement tomber en pamoison ces chers ciétaires, n'est pas un chef-d œuvre. Je n'éprouve cune gêne à le dire, car la gloire de Maupassant est pas de celles qu'il est nécessaire d'enfler tificiellement.

Réservons à Dumas fils et à Ohnet ces pudeurs sthumes. « La paix du ménage » n'est ni une médie d'action, ni une comédie de caractère, ni e comédie à thèse : ce serait plutôt une comédie de ysiologie. Les sens y mènent tout comme dans les mans de son auteur, et parfois avec une netteté expression qui a dû donner plus d'un cauchemar à . Claretie et à ses cardinaux. Le principal défaut de tte pièce gite, je le crois du moins, dans le caracre exagérement raisonneur de Madame de Salus. ussi, malgré toutes les séductions de Mme Bartet, nçoit-on parfaitement que M. de Salus préfère treinte toute physique d'une actrice à l'étreinte un u trop morale de sa femme. Du reste Maupassant nnaissait certainement les imperfections de son uvre, puisqu'il la laissait dormir depuis deux ans ns ses cartons sans se décider à la produire. Et élancoliquement alors cette question s'impose à sprit : Jusqu'à quel point la fortune littéraire d'un rivain inconscient peut-elle être assimilée à la fortune téraire d un écrivain mort ? Que l'on gère les œuvres oduites, et conformément à leur destination prelère, soit ! Mais je prétends que là s'arrêtent les oits de la famille, et que l'on commet un véritable us de pouvoir en utilisant des plans ou même des uvres inédites. Tant qu'il y a vie, il y a possibilité guérison. Si demain Maupassant était rendu à la e consciente de quel front accueillerait-il la nouvelle son « Angelus » défloré au Gil-Blas et de « la ix du ménage » compromise au Français ?

PAUL VÉROLA.

Théâtre d'Art Social (Salle des Fantaisies Parinnes) — Le théâtre d'Art Social a donné un spectae d'essai composé de deux poèmes connus, *Le baiser la Chimère*, de J. Richepin, *Ave Libertas*, de G. de Salle, et de deux pièces : *Reconquise*, un acte de S. Lepaslier, met en scène question de l'amour libre. Le sujet, des plus quelnques lorsqu'il est la proie des vaudevillistes crétins des petits dégénérés bourgeois, a été traité avec un ritable bonheur d'expression. La thèse a été présene théâtralement et sans ficelles de mauvais goût. auteur est capable de nous initier à plus grand, à is large, d'autant plus que son premier effort a été uronné de succès.

La Cloche de Caïn, trois tableaux, de A. Linert, est e synthèse de l'état économique moderne, de la lutte tre le Capital et le Travail. Première partie : Pour Patrie — la bête à guerroyer acclame le Capital. uxième partie : Vox Populi — la bête à voter acme le Capital. Troisième partie : La Cloche de ïn — la bête à travailler se révolte, est fusillée là, is ici le repaire du Capital saute avec ses loups. l aurait beaucoup à dire sur cette pièce, tant son prodé dramatique est inaccoutumé, et tant de discusns peuvent surgir à propos du fond et de la forme. oi qu'il en soit, traînante un peu, et semblant inmplète ou manquer de grandeur symbolique parfois, te œuvre, toute de critique, a soulevé l'enthousiasme public spécial qui l écoutait.

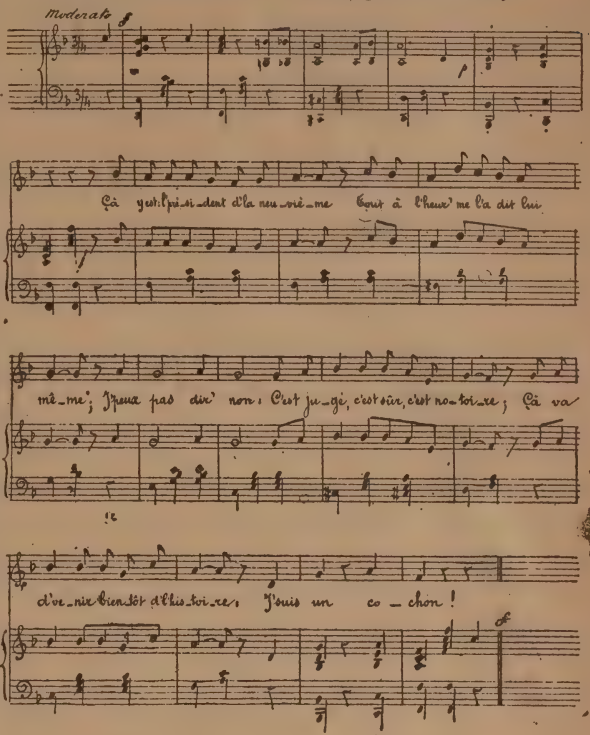
L'interprétation des poèmes et pièces a mis en évince la meilleure bonne volonté et le talent de régisr de Lagrange.

Ces spectacles vont-ils continuer ? Il faut le souhai. Les vives controverses qui ont lieu aujourd'hui sur rt Social pourront s'alimenter à la source. Et les gateurs de cet Art seront peut-être les Ridicules !

ANDRÉ VEIDAUX.

En sortant de la neuvième

Paroles de Durand-Dahl. — Musique de H. Noyrb.



II

Dans un' feuill', qu'on prétend malsaine,
J' faisais un dessin par semaine,
Mauvais ou bon.
J' pouvais faire un' chos' comme une aut'
Mais qu' voulez-vous ? C'est pas d' ma faute,
J' suis un cochon !

III

L'aut' jour j' dessine un' petit' scène...
J' trouvais qu'ell' n'avait rien d'obscène
Ni d' follichon ;
Mais au fait est-c' que j' suis capable
D' distinguer seul'ment c' qu'est conv'nable ?
J' suis un cochon !

IV

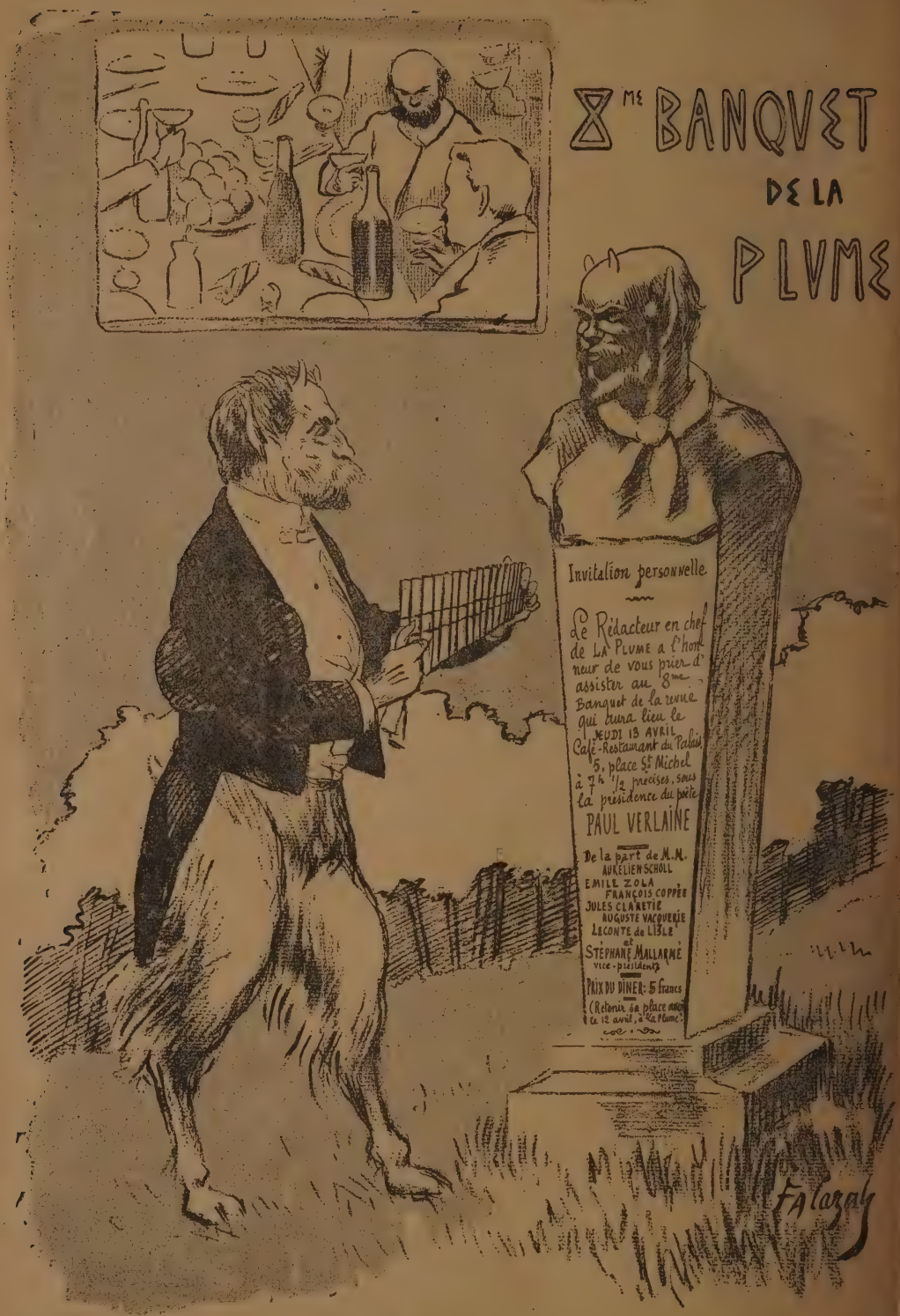
Aussi, d'puis cett' maudite affaire
Je n' sais vraiment plus c' que j' dois faire
De mon crayon ;
Avec la meilleur' foi du monde,
Tout c' que j' f'rai ça s'ra p't'être immonde ;
J' suis un cochon !

V

Moi qui d'vais m' marier ! c'est d' la guigne
Ma future, un' personn' très digne
Et d' très bon ton
Rougira rien qu'à m' voir paraître,
Ell' voudra mêm' pus me reconnaître
J' suis un cochon !

VI

Tant pis ! j' cherch'rai comm' fiancée
Un' veuve ou bien un' divorcée
Qu'ait d' la passion
Et pour mieux exciter sa flamme
Mon vic' me servira d' réclame :
J' suis un cochon !!



Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS — Annonay. Imp. JOSEPH ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 96. 15 Avril 1893.

Francis VIELÉ-GRIFFIN

I

En feuilletant maintes revues défuntes, mémorial des temps héroïques, on recherche les noms des initiateurs de ce ouvement idéaliste qui triomphe aujourui, celui de M. Francis Vielé-Griffin ate, avec des allégresses de clairon juvée, au bon combat contre les boueuses phages du naturalisme. On le trouve aux emiers *Ecrits pour l'Art* avec ceux de uart Merrill et Henri de Régnier, à *tèce*, et. fréquent, dans cette introuvable glorieuse collection de *la Cravache* à uelle collaborèrent, à côté de George comte directeur, Félix Fénéon, Gustave hn, Jean Moréas, Paul Adam, Dubus usturier et le signataire de ces lignes. Ah ! te *Cravache :* non-mise en vente où si u, ignorant l'abonnement et même les serres — et dont les bureaux de rédaction ient sis Cour des Miracles ! Nous nous uvenons d'y avoir écrit, sur un rouleau de pier à journal, un article à la gloire de rbey d'Aurevilly cependant que M. Ana- e Cerfbeer, vieillard fâcheux, narrait aux os goguenards les habitudes intimes de Bourget.

M. Vielé-Griffin donna aussi des articles, vers, des traductions de Swinburne et Walt Whitman à la *Revue indépendante* Kahn et Dujardin, il fut du bataillon ré qui tenta l'éphémère et non moins inuvable *seconde Vogue*. Enfin il a écrit à la *llonie* qui lui consacra un numéro spécial, l publia dans l'*Art et Critique* de Jean lien, sous le pseudonyme d'Alaric Thome, article qui fit grand bruit dans la littéra-e.

Mais le périodique auquel il sied surtout ttacher son nom, c'est : *les Entretiens poques et littéraires* fondés par lui en Janvier o et dont il reste l'inspirateur. Avec MM. Régnier, Paul Adam et quelques autres a mené la plus brillante campagne et il a tribué, plus que pas un, au succès définile ce groupe, bien vivant quoiqu'on die, l est convenu d'étiqueter symboliste.

Concurremment, M. Vielé-Griffin publiait en 1886 Cueille d'Avril vers de jeunesse où s'indiquait déjà une note nettement personnelle ; en 1887 les premiers Cygnes, suite de poèmes gracieusement mélancoliques ; en 1888 Ancæus drame imprégné de la Fatalité antique, évoquant, en décors de songe, les roses et les pampres d'Ionie ; en 1889 Joies un des tout premiers livres de vers libres qui ait été donné par notre génération ; enfin en 1892 les seconds Cygnes où la formule d'art posée dans Joies s'éployait maîtresse d'elle-même et génératrice de vers exquis.

Aujourd'hui, voici que l'éditeur Vanier met en vente la Chevauchée d'Yeldis (1) qui est, pensons-nous, le chef d'œuvre de M. Vielé-Griffin — chef d'œuvre par le rythme et par la rare hauteur de l'idée.

II

Plutôt qu'une analyse forcément succinte de chaque volume nous essaierons de donner une impression d'ensemble de l'œuvre de M. Vielé-Griffin. Sa caractéristique principale, c'est l'ordonnance dans la mesure. Chez lui rien d'outré, point de couleurs violentes, nulle débauche de tons excessifs ; dans le décor fin où il évoque ses rêves toutes choses sont à leur plan ; les lignes heureusement combinées et concourant rigoureusement à l'effet cherché circonscrivent des gammes de nuances douces et de l'ensemble il se dégage une merveilleuse eurythmie. Nous comparerions volontiers tels de ses poèmes à des aquarelles où chanteraient la douceur des mauves et des lilas aprilins, la candeur des matins blonds — aussi, des flûtes arcadiennes chuchotant, parmi des saulaies assoupies, au bord d'une eau paisible où se fondent, reflétés, les verts défaillants et les ors roses d'un crépuscule féerique. Telle est surtout la note de Joies transposant dans le songe et dans le lointain qu'il faut la molle ampleur des paysages de Touraine. Mais il y a d'autres notes : vigoureuses et, si l'on peut dire, héroïques, elles racontent la vie et ses rancœurs (voir dans les second Cygnes cet admirable *Porcher*) : ou bien, tels des oiseaux d'or, les vers s'évaguent dans la nuit

(1) *La Chevauchée d'Yeldis et autres poèmes,* 1 vol. 3.50, chez Vanier.

pour escorter Yeldis et ses suivants d'amour.

Tandis que d'autres se complaisent surtout à évoquer la vie en rêve par des lacis de sensations significatives, M. Vielé-Griffin hausse sans cesse son émotion à l'Idée pure. Stuart Merrill, ce Siegfried auréolé d'aurore, bondit sur les cîmes et, brandissant une lance d'argent incrustée d'escarboucles, accélère éperduement les cavalcades fastueuses de ses rêves vers des vergers d'étoiles, M. de Régnier déroule d'élégantes, de nobles tapisseries. Vielé-Griffin, aux parterres de l'Apparence, cueille des touffes de pensées ; il en forme des bouquets sévères ou, profondément religieux, des guirlandes platoniciennes dont il fait l'oblation à la Divinité. De tous les poètes de notre génération il est incontestablement celui qui *pense* le plus.

La beauté, il l'aime introublée et pareille à une vierge dont les yeux de sérénité s'illuminent d'une âme apaisée ne reflétant que des ciels profonds où les folles nuées de la passion n'ont fait que passer. La vie elle est là-bas : dans les feuillages à l'horizon, moires à peine devinées où se mirent des fleurs bizarres que la vierge a cueillies naguère mais qu'elle ne cueillera plus — car tous les astres du ciel ont ravi ses yeux vers les lys lumineux de Là-Haut.

Il faut louer la technique que M. Vielé-Griffin mit au service de ses concepts. Elle comporte le vers libre dans toute sa logique et toute sa difficulté — laquelle n'est pas minime. Le vers libre, tel que le pratiquent quelques uns des poètes de ce temps, exige un rythme parfait et rigoureusement adéquat à l'émotion que le poète veut exprimer.

Tout à peu près — plus encore que dans les vers astreints aux règles périmées — y est impossible. Il exige une connaissance parfaite de toutes les ressources prosodiques, un tact sûr et la plus réelle maîtrise. L'employer, c'est s'astreindre à « dire quelque chose. » En effet au rebours de la méthode parnassienne qui enseignait à bien faire le vers mais essentiellement se souciait assez peu qu'il présentât autre chose que des sonorités curieuses et conformes au canon établi par quelques uns, le vers libre se mue en prose médiocre dès qu'il cesse d'être le mode d'expression personnel d'une pensée personnelle. C'est ce que M. Vielé-Griffin a fort bien expliqué dans la préface de JOIES disant : « ... Nulle forme fixe n'est plus consi-
« dérée comme le moule nécessaire à l'ex-
« pression de toute pensée poétique....
« désormais comme toujours, mais *conscient-*
« *ment* libre cette fois, le Poète obéira au
« rythme personnel auquel il doit d'être....
« le talent devra resplendir ailleurs que dans « les traditionnelles et illusoires « difficulté
« vaincues » de la poétique rhétoricienne.

M. Vielé-Griffin a quelquefois échoué, sur tout au début mais lorsqu'il a réussi — e c'est le plus souvent — il a atteint la perfec tion. Pour preuve l'impeccable *Chevauch d'Yeldis* et aussi ces vers inédits, prélud d'un prochain volume :

EXORDE POUR LA CLARTÉ DE VIE

ETIRE-toi, la Vie est lasse à ton côté
— Qu'elle dorme de l'aube au soir,
Belle, lasse,
Qu'elle dorme —
Toi, lève-toi : le rêve appelle et passe
Dans l'ombre énorme,
Et, si tu tardes à croire,
Je ne sais quel guide il te pourra rester
— Le rêve appelle et passe,
Vers la Divinité.

Laisse, ne prends qu'un viatique
Et de tout cet amour qui double chaque pas
Ne prends que le désir, et va,
Dépêche-toi :
Le rêve appelle et passe,
Passe — et n'appelle qu'une fois.

Marche dans l'ombre, cours !
Est-il un abîme que tu craignes ?
O hâte-toi ! ... il est trop tard :
La belle Vie en son sommeil d'amour
Etend ses doux bras qui t'étreignent
— Trop tard : le rêve appelle et passe,
Appelle en vain,
Passe et dédaigne...

ALORS,
Etreins la Vie, encore, de baisers lasse,
Engendre d'elle un art ;
Si tu ne fus vers Dieu, à l'infini,
Selon le rêve muet et qui prie,
Retourne-toi, étreins la belle Vie ;
Immortalise en elle ta seule heure :
De ta douleur de mort et de sa joie
Procréant quelque Verbe harmonieux
Qui te survive et rie et pleure
Quand le printemps verdoie
Aux bois joyeux
Du jeune leurre d'amour qu'il faut redire ;

Et chante dans la clarté de son sourire.....

De tels vers couronnant une telle œuv sont pour ternir singulièrement les paillons la friperie archéologique de l'école romane donneront peut être à réfléchir à tels mineu étourdis dont le pic creuse un filon coria afin d'en extraire « la vie profonde du cœur.

ADOLPHE RETTÉ

Vive le Roi !

Louis XVII au Temple, se rév lant tout habillé de loques et tant d'un cauchemar :

Simon ! Ah ! j'oubliais ! Il est mort ! Heureux l Ils l'ont guillotiné comme on dit aujourd'hui. C'était un homme affreux, il m'avait pris en gri

l avait le regard de mon cousin Philippe
t quand il me fixait j'aurais eu peur, je crois,
Mais j'étais innocent et me sentais le Roi !
e roi, le roi ? Plus même un enfant : un fantôme
vec tous ses sujets de mille ans pour royaume,
u moins c'était quelqu'un et je n'étais pas seul,
out seul, tout seul, ainsi qu'un fils ou qu'un aïeul
erdu dans l'infini de sa race abolie....

.....

Le pinson d'Eugénie

« Lugete veneres cupidinesque »
CATULLE.

C'est très miraculeux.
Ce pinson si joli
Qui sautillait d'un air attentif et poli
Tout au bout des barreaux, prêtant sa tête fine
A ma bouche lui sifflant l'air de la Czarine,
Il n'est plus ! Le voici sans souffle désormais !

Il avait bien souffert, — autant que tu l'aimais !

Maussade, hélas ! et symptôme bien pire encore,
Immobile et muet dans la cage sonore
Du pépitement des autres « hôtes de ces bois »
Et vibrants Dieu sait comme de leurs émois,
De leurs ébats plus vifs que les jeux de la houle.
Il s'était accroupi, se contournant en boule,
La tête sous son aile, ayant l'air de dormir.
Et tu gardais l'espoir, cessant de trop gémir,
De le croire en effet endormi... La nuit sombre
Vint qui nous consola quelque peu. Mais quand l'ombre
Se dissipa, cédant, soleil, à ton effort,
La vérité nous apparut, il était mort !
Tu reculas d'horreur, malgré tout ton courage
Ordinaire et tu n'osais le sortir de sa cage ;
J'accomplis en ton lieu ce douloureux devoir.
Et toi, dépliant en silence un vieux Chat Noir
Le replias sur le cadavre avec des larmes,
Linceul approprié, symbole non sans charmes.
Nous débattîmes un long temps l'heure, le lieu
Où rendre les derniers honneurs au petit dieu.
Tout à coup tu pris ton panier déjà célèbre,
Destiné dans ton cœur à l'enterrement dû,
Emportant en ce char l'oiseau, bien entendu,
Quand tu revins, t'avais l'air fier et plein de grâce
De quelqu'un ayant fait, sans bruit et sans grimace,
Ce qu'on peut appeler une grande action.
« Je l'ai jeté dans les caveaux du Panthéon ! »
T'écrias-tu, puis, car la femme est toujours femme,
Et tes yeux éteignant soudain leur sombre flamme,
Tu repris, et cela me parut aussi beau :
« Il aurait peut-être mieux fait sur mon chapeau ».

PAUL VERLAINE.

PROCLAMATION

A un Apôtre.

Puisqu'indifférent aux défaites
Tu marches, le front haut — dardant
Ton œil sur les Cités parfaites
Qui surgiront à l'occident.

Puisque tu crois aux Cités hautes
Sortant de terre et renversant
Notre antique Cité des Fautes
Sous leur jaillissement puissant.

Puisque tu te ris des batailles
Fier esthète au cœur d'exalté
Sachant qu'à de frêles semailles
On voit la Montagne éclater !

Puisqu'en tes yeux profonds et calmes
Habite une mâle douceur,
Je tends vers toi la fraîche palme
Et la fraîche rose, sa sœur !

Et je te dis : « L'œuvre est commune
O frère, et si nous sommes nés
Tous deux, sous la Mauvaise Lune...
— Les clairons d'aurore ont sonné ! »

***

Car, debout sur notre vieux monde
Nous sommes demeurés bien peu
Qui portions une âme profonde
Et comprenions encore Dieu !

Qui, sur les foules descendantes
Levions, — pour les faire monter —
Comme un flambeau de fleurs ardentes
Notre superbe volonté !

Voilà pourquoi, je veux, ô frère
Que nos fronts, semeurs d'orients
Oppriment d'intense lumière
L'œil des blasphémateurs riants !

Sachons que l'impassible Amphore
Ne s'émeut que pour rayonner
Mais aussi, qu'en les mers, l'Aurore
Descend — pour les illuminer !

Si l'on nous méconnaît, qu'importe ?
Nos yeux rendront — pieux flambeaux —
Les hommes doux, les femmes fortes,
Les enfants mortellement beaux !

Que, palpitants, sous nos étreintes
Les cœurs des vierges au beau front
Nous dictent les cadences saintes
Par qui nous civiliserons !

II

Vers Dorés, pour Henri Degron[1]

La route lactescente et profonde où plongea
Mon blanc coursier, nourri des fleurs vierges des cimes
Sous ses pieds d'or sonnant, cède ; et je vois déjà
Des champs promis, trembler, là-bas, l'azur sublime.

Victoire ! Secouant d'héroïques flambeaux
Par dessus la nuit même aux voûtes d'ombre et d'astres
J'ai — pour faire surgir des peuples fiers et beaux —
De mes clairons d'argent, assourdi les désastres !

Des mains des mécréants, j'ai reconquis la Croix :
Et dans des poudroiements de gloire et d'épouvante
La haussant par-dessus les aurores levantes
Pour mieux porter mon Dieu, je me suis sacré Roi !

Et le peuple est venu vers moi, portant des branches !
Mais des fils de ténèbres, hochant la tête, ont dit :
« Celui-là nous déplaît, parce qu'il resplendit ! »
J'ai clos leur lèvre en leur imposant mes mains blanches.

(1) En réponse à son « *Ode à Emmanuel Signoret* » (*Saint-Graal*, numéro 9).

Puis l'Azur pacifique a calmé mon courroux :
J'ai supplié l'Azur de descendre en leurs âmes.
Parce que je fus fort, je fus aimé des femmes,
Les hommes m'ont aimé, parce que je fus doux !

Et quand l'élan de mon coursier archangélique
Rasa le clair buisson de myrthe où tu t'assieds,
Divin poète, au chant plaintif et bucolique
Tu fis voler ton myrte — en couronne — à mes pieds !

Prends, pour qu'il t'ouvre un jour, mes Cités sans [exemple
Ce rameau de rosier, humide et florescent :
Car, de mon blanc coursier, quelquefois, je descends
Sur le bord de la route, et j'y bâtis des temples !

III

LA STATUE

Pontife, entends-tu tinter les funérailles ?
Les azurs murmurants de feuilles t'ont chanté :
« Pourquoi tuer la Vierge aux prunelles d'été ? »
— Les azurs murmurants de feuilles, tu les railles.

Les lys que ta pensée a suscités, les roses
En gorge ont arrondi leurs contours tentateurs ;
Qu'importe ? Va mourir près des églises closes
Parmi les sureaux clairs et purificateurs.

Gonfle tes flancs d'âmes de vierges vagabondes,
Pose l'illusion dont elles sont vêtues,
Lève ton geste immense et créateur de mondes,
Immobilise-toi lentement : — sois Statue !

EMMANUEL SIGNORET.

1893.

Fragment

(1832)

Non, je ne prise pas la tumultueuse volupté,
L'extase sensuelle, le délire, la rage,
Les gémissements, les cris de la jeune bacchante,
Quand se tordant comme un serpent dans mes bras
Par un élan de fougueuses caresses et par le poison des [baisers
Elle précipite l'instant des convulsions suprêmes.

Combien tu m'es plus chère, ô ma timide enfant,
O, combien plus cruellement je jouis de toi,
Lorsque cédant enfin à mes longues instances
Tu te livres à moi, tendre, sans ivresse
Chastement froide ; à mon extase
Tu réponds à peine, tu ne veux rien entendre
Et tu t'enflammes ensuite, plus fort, encore plus fort
Et tu partages enfin ma flamme malgré toi.

ALEXANDRE POUSCHKINE.

A. Ourousof, traducteur.

NOTE

Cette traduction est littérale.

Chaque ligne correspond à un vers ; ces vers, dans l'original, ont douze pieds, avec la césure après le sixième.

Voici le texte russe des deux premiers vers :

Nétt, ïa né dorojoù miatèjnim maslajdènièm
Non, je ne prise tumultueux plaisir

Vostòrgom tschoùvstvénim besoùmstvom, istouplènièm
L'extase sensuelle, le délire, la rage,

les diphtongues *ïa* (je) *miatéjnim* — se prononcent comme dans *daigna* et ne forment qu'une syllabe ; j'ai essayé d'indiquer la syllabe tonique par un accent grave. Tout cela ne donne pas l'idée de la musique et de l'énergie du vers de Pouschkine — si évocateur et si musical.

LE FOU DE LA FORÊT

Au docteur Louis Jullien.

Je suis le fou qui fait le vent dans la forêt,
Qui hurle dans le soir des chansons d'épouvante
Quand la Lune, en deuil rouge, à l'horizon paraît
Je suis le fol aux poumons fous qu'il fait qu'il vente

J'ai lancé l'ouragan sur les nuages noirs ;
Les cimes s'abaissant sous mon souffle insolite,
De l'enfer des manoirs où ma terreur habite,
Ma voix a fait trembler sur leur base les soirs.

Pour la peur des humains et pour rire en mon âme,
Moi que nulle clameur des vivants ne réclame
Je siffl erai le vent jusqu'à l'Eternité...

Ceux qui méconnaîtront la beauté de mon culte,
Bourrelés du remords de leur iniquité,
S'enfuiront dans la nuit suivis de mon tumulte !

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LES VIEUX GARÇONS

à Georges Lorin.

I

Dès le premier soupir certes les destinées,
Dans le sein maternel comme dans le berceau,
Leur gravèrent au cœur l'ineffaçable sceau
Des singuliers instincts et des frayeurs innées.

Ils grandirent pensifs. A l'âge de vingt ans
Ils virent sans regret le front de leurs parentes
Arborer tour-à-tour les perles odorantes
De l'oranger fleuri par d'éternels printemps.

Et lorsqu'avec la noce aux couleurs variées,
Au son des instruments, au refrain des chansons,
Exquises de désir, de craintes, de frissons,
Par la ville passaient les blanches mariées,

Les garçons regardaient, saisis d'étonnement,
Car leurs amis semblaient à ces esprits malades
D'infortunés soldats menés aux escalades
De quelque fort brumeux, planant au firmament.

II

Rêvant de jours ardents coupés d'heures sereines,
Demandant au hasard un introuvable Eden,
Ils s'éloignèrent donc du palais de l'hymen,
Ainsi que d'un écueil gardé par des syrènes.

Les mères, devinant ces hommes inquiets,
Quand ils venaient s'asseoir au milieu des familles
Détournaient d'eux le songe et les yeux de leurs filles
Qui voilaient leurs regards, vivants et doux bluets.

Plus d'une les ouvrit, et les célibataires,
Sous le dôme du ciel semé d'astres pâlis,
Sous le dôme soyeux et parfumé des lits,
Connurent d'autres nuits que les nuits solitaires.

Ils pleurèrent d'amour en d'orageux discords ;
Ils furent durs, jaloux ; ils eurent des maîtresses,
Pour des mois, pour des jours, fidèles ou traîtresses,
Tendres comme des sœurs ou jolies de leur corps.

Mais toutes, que leur sein battît d'ardeur égale
Ou cherchât la luxure et ses enivrements,
S'étonnaient tour-à-tour, en des effarements,
D'avoir une invisible et puissante rivale.

ır les vastes pays du doute et du soupçon,
mme des cavaliers vont en reconnaissance
urs esprists s'élançaient, certains de sa présence,
ais sans jamais l'atteindre et lui donner un nom.

lles ne rencontraient que vide et lassitude :
lors pâles, croyant à des enchantements,
s amantes fuyaient ces étranges amants,
mt la maîtresse vraie était la Solitude.

III

est elle qui commande aux bannis de l'hymen,
ui sait leur joie intime et leur peine secrète,
ui les veille sans cesse, empressée et muette ;
t toute chaîne est faible auprès de ce lien.

lle les suit aux champs, dans leurs courses aimées ;
ır moments on dirait qu'elle prend des yeux verts
our mieux les contempler et leur rire à travers
s rayons de soleil filtrant dans les ramées.

ır le parquet glissant ou sur les tapis sourds,
uand le rêve et l'étude en leur logis séjournent,
ıns faire plus de bruit que le feuillet qu'ils tournent
lle rôde autour d'eux de ses pas de velours.

s écoutent son souffle, elle charme leurs heures,
t leur âme sauvage a souvent préféré
ı présence au regard chaudement éclairé
e la femme attendue entrant dans leurs demeures.

IV

es sœurs de leur jeunesse ils les aimaient pourtant !
ils parurent souvent moroses et fantasques.
eurs bras savaient étreindre et, dédaigneux des masques,
eur visage était vrai comme un lac éclatant.

Tantés par l'idéal, imbus de répugnances
ontre le long contact des promiscuités,
s voulaient le plaisir et les intimités
n des moments choisis et faits de convenances.

ussi leurs souvenirs s'avivent chaque jour ;
omme des fleurs de fer leurs illusions durent ;
s exaltent la femme, eux qui ne la connurent
ien que dans la beauté, dans la force et l'amour.

andis que les époux, serfs d'une seule image,
létrie au vent des maux, des chagrins et des ans,
ers le lit du tombeau se traînent languissants,
lasés par la fadeur d'un unique breuvage,

e vin de leur passé dans le sein des garçons
panche une liqueur vivifiante et rouge ;
as plus qu'au bord des champs un dieu Terme ne bouge
eur rêve reste fixe et gai de floraisons.

etentissant encor de voix qui se sont tues,
lein d'apparitions aux visages touchants
eur cœur est comme on voit sous les soleils couchants,
n grand parc automnal tout peuplé de statues.

V

uand le troupeau des gens avides et jaloux
bat pour les honneurs et pour l'or, ils s'abstiennent ;
n un retrait ombreux qui les cache ils se tiennent,
t regardent la lutte, indifférents et doux.

éfractaires enfants de la famille humaine,
vant peu fait pour elle et lui demandant peu,
leur suffit d'avoir à quelque coin du feu,
ne place où la nuit tombante les ramène.

s se sont refusés aux devoirs dits sacrés,
s n'ont point imité leur père et leurs ancêtres,
voilà que vieillis, seuls ainsi que des prêtres,
s restent ici-bas de rancune entourés.

Car la société, vautour aux âpres serres,
En veut à ces songeurs dans leur repos assis,
Les hommes dont ils ont déserté les soucis,
Les femmes dont jamais ils n'ont su les misères.

Ils sont faits d'égoïsme et de naïvetés ;
Leur âme est un bouquet de choses virginales ;
Aussi lorsqu'une nuit, de ses mains triomphales,
La mort les marque avec le tribut des cités,

A travers les carreaux aux vagues transparences,
Sous les rideaux de neige autour du lit penchés,
Diane les contemple et les baise couchés
Sur l'oreiller de lin des blanches ignorances.

ARISTIDE FRÉMINE

CRITIQUE D'ART

Salon des Indépendants

Des tentatives neuves, des témoignages de visions très-diverses qui cherchent à s'affirmer, rendent intéressant l'actuel Salon des Indépendants.

Quelques vrais artistes se manifestent ça et là. Chez ceux qui n'ont pas encore acquis un complet développement, les essais ont une saveur suffisante pour rendre très-méprisables les toiles qui dénotent le seul souci de la convention, la peur du nouveau, l'ambition de figuration plus officielles.

Les groupements tranchés de jadis : néo-impressionnistes, symbolistes, tendent à disparaître. Ce qui vaut mieux, des personnalités imposent leur idéal ou leur technique dégagée des préoccupations d'école. Des nouveaux venus, révoltés de l'enseignement officiel, envoient des œuvres curieusement ordonnées où sont mises à profit les intransigeances de leurs prédécesseurs ; — sans qu'il soit permis cependant d'accuser ces jeunes de sacrifier aux convenances de la foule.

***

En me rendant aux Indépendants je pensais aux grandes et hardies tentatives du regretté Georges Seurat : la *Baignade*, *La Grande Jatte*, et je me prenais à regretter que ses compagnons de lutte, tels d'entre eux étant à l'abri des besoins journaliers, n'aient pas continué à appliquer les principes de la division du ton a d'importantes compositions : les notations seraient moins tumultueuses que dans des tableaux de chevalet ; les harmonies plus calmes peut-être et par conséquent moindre la révolte de la rétine.

Voici que justement M. Paul Signac s'attaque à un panneau décoratif : *Jeunes Provençales au puits*, où sont résumées ses théories sur la ligne et la couleur. L'essai est malheureux. Sur un fond moutonneux et désagréablement monochrome, les silhouettes chétives se déhanchent sans vie, automatiques, dans une absence d'atmosphère. Rien dans cette toile ne rappelle les éclatantes marines, les fulgurants couchers de soleil dont les colorations rares, les rythmes la-

tents nous faisaient désirer de ce peintre une décoration.

Le *Port de Saint-Tropez* dont on doit se rappeler une charmante aquarelle exposée aux Salons Brébant, manque aussi d'atmosphère et de vie en dépit de la lumière qui s'en épand.

M. Signac est un artiste consciencieux, servi par une vision délicate, de qui l'on peut exiger de belles œuvres. Mais je crois qu'il doit pour cela renoncer à l'application absolue des théories scientifiques qui semblent de plus en plus annihiler sa personnalité. Il doit revenir à la nature. L'art est fait de vie et d'émotion, non de théories. La frondaison d'un abre est en elle-même rythmique au décor environnant; la grâce d'un geste sera toujours supérieure à toutes les directions de lignes voulues par des lois mathématique. Que les efforts de M. Signac se portent donc encore une fois sur la vie vivante, qu'il sente la souplesse des gestes simples, qu'il rende tout cela à l'aide des tons que sa délicate vision choisira et il créera des œuvres belles, lumineuses parce qu'émues.

Chez M. Van Rysselberghe le dessin demeure expressif sous le ton systématiquement divisé. Mais me sera-t-il permis de souhaiter encore ici des toiles d'un technique moins compliqué ? Si l'effet voulu est admirablement rendu dans les « paysages de l'Escaut », notamment dans un admirable coucher de soleil, je ne crois pas que la division du ton ait accentué l'intensité lumineuse du beau portrait de jeune fille, blond et vert. L'impression reçue, plutôt sombre, me semble justement venir de la juste position des petites taches complémentaires sur des préparations ordinaires qui assureut la prépondérance des tons principaux. Dès lors à quoi bon appliquer un procédé qui ôte en certains cas à la peinture sa souplesse, éloigne l'inspiration.

Il faut louer vivement *le Cygne* de M. Cross si heureux de tonalité et d'arabesque. Les deux panneaux de M. Petitjean ne font que rappeler les *Baigneuses* de l'an passé, toile qui restera comme une des plus harmonieuses qu'ait produit la division du ton.

De tout temps M. Maximilien Luce s'est peu préoccupé de théorie. Les principes du contraste simultané des couleurs ont été subordonnés à sa forte personnalité et à ses impressions. Aussi ses toiles sont-elles, par leur vigueur et leur rendu, très supérieures aux productions de la plupart de ses amis. L'une d'elles surtout, un vaporeux *Charing Cros* impose l'admiration.

MM. Lucien Pissarro et Léo Gausson semblent avoir définitivement abandonné les étroites théories néo-impressionnistes. A l'exemple de son père, l'harmonieux Camille Pissarro, le premier empâte fortement ses toiles dans un sens rythmique et accentue les tonalités à l'aide de filaments de couleurs complémentaires, l'effet est léger, transparent, d'une fraîcheur qui rend prestigieusement la poésie des vallées normandes. Le second, M. Léo Gausson, procède par aplats de tons puissants dont les rutilances donnent une intense impression de lumiere et de chaleur. Un *Midi d'été* est surtout significatif.

M. Antoine de La Rochefoucault, enlumineur fantaisiste dans une représentation symbolique d la déesse Isis, pointille rigoureusement dan *l'Oiseau vert* qui a des qualités d'atmosphère.

Des symbolistes de jadis, il ne reste que M Maurice Denis que sert une gracieuse conceptio de l'art. La ligne gracile et juvénile, délicat jusqu'à l'incorrection, la couleur rare et tendr comme les chairs et les yeux des jeunes filles dor il aime à animer ses paysages, assurent à se toiles un cercle toujours plus grand de spectateur charmés.

Des peintures si décoratives en leur rythme d lignes et de tons de M. Bonnard il faut surtou retenir : *La femme mettant ses bas ;* — des compo sitions plus complètes se trouvent actuellemen chez M. Le Barc de Boutteville. — Sur de hur lants et vastes fonds jaunes M. Ranson dessin des arabesques vertes d'un japonisme servile Un *Tigre* offre cependant quelque intérêt.

Les vrais modernes, ceux qui ont apporté a rendu de la vie actuelle une note nouvelle e personnelle, me semblent surtout appartenir a petit groupe « caractériste ». Parmi eux, un ma tre : M. de Toulouse-Lautrec et des artiste comme MM. H.-G. Ibels et Anquet n. Non qu ce dernier soit très heureux cette année dan différentes peintures qui rappellent Courbet Manet et Renoir ; mais des toiles vues ailleur témoignant de son talent qui serait ici justifié pa une jeune femme courtisée par des messieurs — J'ai dit en cette revue quel artiste éta M. H.-G. Ibels. Qu'il me suffise d'appuyer su une délicieuse gouache d'après M. Marcel Legay sur trois silhouettes de l'acteur Janvier dan « Pauline Blanchard » et sur un pastel : *Le salu de la chanteuse*.

Les envois de M. Henri de Toulouse-Lautre le montrent sous des aspects très divers. Dél cieusement délicat dans une adorable lithographi en laquelle une svelte modiste élégamment dis pose des chapeaux, il devient âpre dans un *Mou lin à la galette* où des tons brutaux à relent d fard soulignent puissamment la hideur trivial des filles, crient leurs vices, les tares de leur suiveurs. — Les milieux caractéristiques où son représentés MM. Boileau et Manuel accentuen l'expression de leur effigie que l'on n'oserait son ger dans un autre décor.

M. Albert pourrait être considéré comme un édulcoration point dédaignable certes de M. d Toulouse-Lautrec.

En cette partie du Salon des Indépendan vouée toute aux peintres épris de nouveauté convient de louer encore les si lumineuses mari nes de M. Georges Morren qui parfois fait songe à Van Gogh ; les âpres et éclatants « corons de M. Boch, les envois de MM. Iker, Daniel Monfred, Moret, Dario de Regoyos.

***

A part il faut placer M. Alphonse Germa dont il n'est pas permis d'ignorer les remarqua bles notes esthétiques disséminées depuis quat ans dans les différents périodiques littéraires. S préoccupations symboliques sont résumées p quelques dessins et pastels caractéristiques e d'autant plus intéressants que comme conceptio et exécution, ils sont en contradiction complèt

ec les tendances des artistes dits symbolistes. ndis que ceux-ci déforment à plaisir la ligne, taposent des tons hasardeux, invoquant les pri- ifs dont l'art fut si pur et les japonais dont ils semblent connaître que l'estampe du XIXe cle, M. Alphonse Germain s'applique à un ssin serré, le plus parfait possible, conscient il est que la beauté réside dans la pureté et la rrection de la ligne, dans l'harmonie et la dis- ction des nuances. Ses préférences vont donc à vis de Chavannes. *Voyante*, *Mystique*, *Sylphi-* effigies de femmes évoquées en un décor proprié, et mieux encore de suggestifs et gran- ses panoramas aux ondulations significatives tifient ses tendances et ses sympathies.

***

Des nouveaux-venus qui ont su mettre à profit théories impressionnistes et symbolistes, M. exandre Cuvellier me semble le mieux doué. hardiesse de ses conceptions est servie par s connaissances premières très-réelles. Ses mpositions sont équilibrées ; son dessin sûr. Ce dialogue de Flaubert :

LA MORT

Viens je suis la Consolation, le Repos, l'Oubli, ternelle Sérénité.

LA LUXURE

Je suis l'Endormeuse, la Joie, le Bonheur, puisable.

Lui a inspiré une toile saisissante. La Mort la Luxure se disputent l'Homme dans un cor d'or et de hideur, de ténèbres et de lumière n effet magnifique et étrangc. — Des études ıs modestes, simples impressions de campa- e : *Enfants dans les Champs*, *Soleil Couchant*, *rnières lueurs sur la Campagne* témoignent ne vision artiste.

Les dessins rehaussés de pastel de M. Bronil- ı rendent avec un sens très-décoratif la vie s champs. La *Paysanne cueillant des fruits*, r la distinction des colorations, la simplicité s gestes, le souci d'arabesques dont elle témoi- e fait penser sans désavantage aux plus belles uaches de Camille Pissarro.

M. Louis Welden Haukins, un artiste original daigneux des salons officiels où il pourrait être oyé comme naguère surement, envoie de bien rieuses compositions. Peintre adextre et d'in- lectualité fébrile il réussit à faire passer dans peinture les subtilités de son imagination sans ur cela obscursir ses œuvres qui luisent lumi- uses et précises. *Voluptas* « *Virtus* » *Nuit de ël*, — projet de peinture murale, *Effet de Nuit* ument bien ses préoccupations multiples.

Un authentique japonais, M. Séïki Kouroda ose. Mais ses peintures sont aussi peu japo- ises que possible.

Les lumineux et bleuâtres crépuscules de M. bert, d'un réel charme poétique sont très- ıérieurs à l'*Hymne à la Mer*, grande figure ne harmonie contestable. — M. Roubichou a ıdu avec une vision délicate, trop délicate ut-être, le charme gris des matins bretons et tains coins des environs de Paris.

Il faut louer quelques bonnes toiles de MM. Barreau, Loiseau, Schlaïch, Bremond, Lasellaz, Harder, Maufra, Dulac, Duval-Gozlan ; de beaux dessins de MM. Angrand, Muller et Engel ; quelques eaux fortes de M. Séguin, des bois de M. Valloton.

Inspiré par les Japonais, M. Pierre Roche gaufre et rehausse de couleurs des estampes qui acquièrent ainsi une saveur spéciale. Des fleurs, et des libellules charmèrent l'année dernière au Salon du Champ-de-Mars. Au présent Salon : une tête d'homme aux traits tourmentés ; un orang-outang inquiétant et surtout un cauchemar, *le Cérébral*, étrange dans sa simplicité réelle : sur fond carmin, un cerveau, deux lumières glauques : les yeux, des vertèbres et des fibres qui se dissiminent, s'enfoncent dans le vague ainsi que des tentacules de polype infernal. — Du même, neuf aquarelles où la Tour Eiffel, vue de loin, au delà d'une agglomération de maisons et de ponts, derrière des visages de premier plan ou des accessoires bizarres, comme le rhinocéros du bassin du Trocadéro, prend au milieu des ciels changeants, des dômes et clochers, des aspects originalement imprévus.

Sur des panneaux d'étain, Mlle de Swart a tracé de mystérieuses silhouettes effilées qui se meuvent en une prénombre lumineuse. Ces *Mages suivant l'Etoile*, cette *Femme songeuse au milieu de palmiers* donnent une impression d'*au-delà*.

CHARLES SAUNIER.

La vieille fille

Elle eut aussi vingt ans, la pauvre vieille fille,
Et se sachant aimée, à son tour elle aima,
Elle rêva de vous, douceurs de la famille,
Espoir tendre et charmant dont son cœur s'anima.

Oui, l'amour, doux flambeau qui partout luit et brille,
En cet esprit si pur, chastement s'alluma.
Comme un brin de muguet caché sous la charmille,
Il fleurit dans cette âme exquise et l'embauma.

Mais il est mort, l'amant ! Ils sont morts les beaux rêves !
Quoique de ton bonheur, les heures fussent brèves
Tes larmes du destin n'effacent pas l'affront.

Et tu vieillis gardant de ta joie envolée
L'éternel souvenir, et presque consolée
Sentant que tes cheveux blanchissent sur ton front.

BLANCHE MESNAGE.

PAGES RETROUVÉES

Axxxx

Si tu pleures jamais, que ce soit en silence,
Si l'on te voit pleurer, essuie au moins tes pleurs !
Car tu ne peux trouver au fond de ta souffrance
Le calme fier qui naît des injustes douleurs.

Non, tu ne le peux pas. Si ta vie est brisée,
Qui me brisa le cœur où tu vivais ? Dis-moi,

Dis-moi qui l'a voulu, si je t'ai délaissée ?
Tes pleurs amers et vains n'accuseraient que toi !

Les femmes sont ainsi ! Que je t'eusse trahie,
Tu reviendrais m'offrir à genoux mon pardon.
Si tu m'aimais, pourquoi cette triste folie
D'implorer de l'amour la fuite et l'abandon ?

Mon orgueil t'obéit sans risquer un murmure.
A ce monde sans cœur, je cache mes regrets ;
Sous un dédain léger je voile ma torture —
Et si bien, — que toi-même aussi t'y tromperais !

Et tu m'aimas pourtant ! Amour triste et rapide !
Ne me semblait-il pas le plus profond des deux ?
Sans moi de quel bonheur étais-tu donc avide,
Puisqu'avec moi jamais tu n'avais l'air heureux ?

Mais à présent sans moi plus heureuse, j'espère,
Si tu penses parfois à celui qui t'aimait,
Ne te repens-tu pas d'avoir fait un mystère
Du mal que tu cachais et qui l'inquiétait ?

Et si tu te repens, cache-le dans ton âme.
Tout n'est-il pas, hélas ! entre nous consommé ?
O toi qui n'eus jamais l'abandon d'une femme,
Reste ce que tu fus, ô blond Sphynx trop aimé !

L'ÉCHANSON

à Clary.

Tu ne sais pas Clary, quand, heureuse, ravie,
Tu me tends ton épaule et ton front tour à tour,
Que dans la double coupe où je puise la vie
Il est un autre goût que celui de l'amour...
O ma chère Clary, tu ne sais pas sans doute
Qu'il est derrière nous un funèbre Echanson,
Dont la main doit verser d'abord goutte par goutte
Dans tout amour un froid poison.

Dès que nous nous aimons, cet Echanson terrible
Apparaît, — et grandit, comme un spectre fatal ;
Il ne nous quitte plus — présent, quoiqu'invisible,
De l'amour partagé mystérieux vassal.
Partout où nous allons, comme un sinistre Page,
Il s'attache à nos pas, il se tient à nos flancs,
Et l'horrible poison que d'abord il ménage
Bientôt il le verse à torrents !

Il le verse et l'on boit... Dans les yeux qu'on adore,
Du poison répandu naissent, hélas ! des pleurs ;
Ils coulent, on les boit ; — mais lui, lui verse encor,
Et le poison cruel a filtré dans nos cœurs !
Il verse ; — et le baiser se glace aux lèvres pures,
Il verse ; — et tout périt des plus fraîches amours !
Mais comme indifférent à tant de flétrissures,
L'empoisonneur verse toujours !...

Ne l'as-tu jamais vu ce pâle et noir Génie
Qui naît avec l'amour pour le faire mourir ?
N'as-tu jamais senti se glisser dans ta vie
Le poison qui, plus tard, doit si bien la flétrir ?
N'as-tu jamais senti sur tes lèvres avides
De l'Echanson de mort le philtre affreux passer ?...
Car le jour n'est pas loin, peut-être, où les mains vides,
Il n'aura plus rien à verser !

Et quand ce jour-là vient, tout est fini pour l'âme ;
Tous les regards sont vains, tous les pleurs superflus !
L'amant n'est plus qu'un homme, et l'amante, une femme ;
Et ceux qui s'aimaient tant, hélas ! ne s'aiment plus !
Une clarté jaillit, une clarté cruelle
Qui montre les débris du cœur brisé, vaincu ;
Ce n'est plus toi, dit-il, — ce n'est plus toi, dit-elle
Le masque tombe et l'on s'est vu.

O ma pauvre Clary, ma fidèle maîtresse,
Nous verrons-nous un jour ainsi (destin jaloux !)
Sans ce masque divin que nous met la jeunesse,
Masque d'illusion, cent fois plus beau que nous ?
Verrons-nous, ma Clary, — Grand Dieu faut-il croire ?
Le noir Empoisonneur entre nous quelque jour,
Tout prêt à nous verser et nous tout prêts à boire
L'effroyable ennui de l'amour ?

Hélas ! c'est déjà fait... j'ai bu du froid breuvage
Que l'Echanson de mort verse — et qu'il faut tarir ;
Et j'ai senti, Clary, chaque jour davantage !
Que je l'épuiserais sans pouvoir en mourir !
S'il t'est doux de m'aimer, préserve ta tendresse,
Ne bois pas que bien tard, bien longtemps après moi !
Et rêve encor l'amour du cœur qui te délaisse...
Du triste cœur qui fut à toi !

SAIGNE, MON CŒUR !

Saigne, saigne, mon cœur... saigne ! je veux sourir
Ton sang teindra ma lèvre et je cacherai mieux
Dans sa couleur de pourpre et dans ses plis joyeu
La torture qui me déchire.

Saigne, saigne mon cœur, saigne plus lentement.
Prends garde ! on t'entendrait... saigne dans le silen
Comme un cœur épuisé qui déjà saigna tant,
A bout de sang et de souffrance !

Quand parmi les sans cœurs, pauvre cœur, je te traî
Sous mon froc étriqué, tu saignes dans la nuit.
Les six lignes de chair de la poitrine humaine
Pourraient trahir ton faible bruit.

Mais je ne permets pas aux hommes de la foule,
Insolents curieux de tout cruel destin,
De t'approcher, cœur fier, pour entendre en mon sein
Dégoutter le sang qui s'écoule.

Saigne, saigne, mon cœur... j'étoufferai l'haleine
Qui pourrait, à l'odeur, révéler le martyr !
Saigne et meurs, cœur maudit... car la Samaritaine
Manque à jamais pour te guérir !

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Ballade

SUR LES AVANTAGES KABBALISTIQUES D
M. JOSÉPHIN PÉLADAN.

« Afin de réhabiliter le riche, l'Ordre établit un Chapi
« noble, avec les titres coutumiers en France et attrib
« *avec armoiries et privilèges, des lettres patentes de Bar*
« *nie. Vicomté et Comté.* On les mérite en sauvant un C
« valier de la rigueur des lois ou en S'ASSOCIANT PAR
« DON ou la protection aux Gestes Rosicruciennes, Te
« plières et Graaliennes.
« Quant aux Marquisats ou Duchés, ils ne peuvent
« titrer que d'une *terre ou ruine donnée à moutier* ».

JOSÉPHIN PÉLADAN.

(Constitutiones ordinis Rosæ+Crucis Tem
Spiritûs (*sic*) Sancti, parag. XXII).

Salut à vous, banquistes et dentistes,
Fontanarose et toi, Mangin, et toi,
Robert Macaire engoncé de batistes
Malpropres et ce youtre plein de soi,
Arthur Meyer qu'incague Léon Bloy.
Battez la caisse ! Aux œuvres méritoires !
Roubles, ducats sont pour vous renflouer.
Le Sâr puant offre ses génitoires
— Ou son génie — en quelques monitoires :
« Noblesse à vendre et coïons à louer ».

Satins, brocards et vestons d'amathistes
(Ça coûte au Bon Marché *cent sous) orfroi,*
Mitre d'azur chère aux Quatrocentistes,
Nimbe à trois ponts, voici l'Esthète-roi !
Du Champ de Mars au cul-de-sac Basfroi,
Il « michetonne », organise des foires.
Botticelli, Wagner qu'il dût jouer,
Du Beauséant martyrs expiatoires,
Serveur d'affiche à ces jeux natatoires :
« Noblesse à vendre et coïons à louer ».

Feu son auteur, le Chevalier (bouddhistes
Et Fils d'Hiram, vous en pissiez d'effroi),
Malgré le Pape, aux cagotes modistes
Vendait par tranche un journal iroquoi,
La Sixte Plaie et l'Article de Foi. (*)
Lui, plus modeste en des laboratoires,
— Si l'on n'eut vu son latin échouer —
Aurait pétri bol et vésicatoires...
Tel il s'assied parmi les gens notoires :
« Noblesse à vendre et coïons à louer ».

ENVOI

Les mandements, forts buveurs d'écritoires,
Prince romain, vous surent bafouer.
Mais à Sapho, par les bleus promontoires,
Il fait semblant de montrer ses histoires ;
« Noblesse à vendre et coïons à louer ».

LAURENT TAILHADE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

L'Aube, roman par Adolphe Tabarant. (Charpentier et Fasquelle, éditeurs).

L'AUBE est cette période de l'Epopée révolutionnaire qui va de l'ouverture des Etats-Généraux à la prise de la Bastille. Jours de fébrile enthousiasme et de colères indicibles qui, exacerbées par la famine et les déceptions, grandirent, formidables jusqu'à broyer abominable forteresse qui noyait de son ombre le catholique faubourg Antoine.

Dans un curieux travail de restitution, d'écriture éloquente et artiste, M. Adolphe Tabarant a lumineusement évoqué cette époque de fièvre. On y sent la colère des foules, le grondement des révoltés ; le cœur est angoissé par les longues queues d'affamés qui assiègent les boulangeries, par les défilés des loqueteux voués à l'éternelle misère. — Oh ! jamais les corrects et graves Electeurs ne penseront à eux !

C'est principalement dans cette partie du faubourg St-Antoine qui avoisine la prison d'état que se meuvent les êtres qui prétextent cette belle résurrection de l'aube révolutionnaire : les horloges Lhenry père et fils, l'ébéniste Jacques Sandrin, le maçon Bouteculot, Mme Conche, M. Madinier, ancien contrôleur des fermes ; — partie très-spéciale du Paris de 1789, médiane, puisqu'elle confine à la fois au riche quartier du Marais, aux boulevards où Pierre Caron de Beaumarchais se fait construire un palais et aux miséreux faubourgs de Picpus et de la Roquette.

Les divers personnages vivent intensivement, finement découpés avec leur éducation diversifiée au moins autant que leurs costumes. Comme ils sont tous bons patriotes leurs allées et venues permettent au lecteur d'assister à tous les faits saillants qui se déroulent : la procession des Etats, le serment du Jeu-de-Paume, les conciliabules du Palais Royal, le pillage du Garde-Meuble, l'incendie des barrières. Et, à côté de ces grands tableaux largement brossés, des détails charmants : la sentimentale promenade de Jacques Sandrin et de sa fiancée Thérèse à la Muette ; les danses des jeunes gens sur les pelouses du bois pendant que le tocsin sonne ; ou encore le pimpant intérieur de M. Madinier entouré de ses gracieuses nièces: Manon et Rosette.

Ces grandes scènes révolutionnaires, ces détails sur l'intime vie d'alors sont vivifiés par un style artiste, savant, cloisonné d'expressions du siècle passé ; parfois des tournures triviales, des mots d'argot, mais si bien enchassés que tout passe, avec seulement un arrière-goût de piment discret. L'écriture de ce livre serait assez semblable à une ancienne tapisserie, dont les crudités auraient disparu, sans pour cela avoir modifié l'intensité des teintes. — On a aussi comme la sensation de feuilleter une très rare collection de planches de Duplessis-Berteaux et de Dubucourt, qui surent si bien animer les personnages de cette époque, rendre la grâce de leur vêtement, l'esprit de leur attitude.

Et puis, le livre fermé, on se prend mélancoliquement à songer aux destinées des êtres évoqués. Que deviendront-ils ? Sandrin sera peut-être tué à Valmy ou à Fleurus, l honnête M. Madinier pourrait bien faire connaissance avec la machine de Samson et les beaux yeux de ses nièces, se perler en quelque prison.

Une Courtisane, par Armand Charpentier. — (Perrin, éditeur).

Cette courtisane est une femme chaste selon la morale courante, puisqu'elle sait masquer sous les dehors d'une union honnête ses appétits de luxe, résister à l'adultère non par préjugé ou excès d'honnêteté, mais par ce que vraiment elle est insensuelle. Elle sera, cependant, à l'occasion habilement libertine.

Fille d un colonel retraité et sans fortune, Marie Falconnier veut vendre sa beauté au millionnaire que rêvent la plupart des jeunes bourgeoises. Peu lui importe que son mari soit beau ou laid, jeune ou vieux. Elle croit réussir avec Charles Racine, vieux célibataire richissime. Vain espoir. M. Racine éprouve simplement une joie sadique à frôler les jeunes filles. Au moment décisif il rompt. Parfois dans les familles pauvres, moyennant quelques cadeaux, il peut pousser les choses plus loin.

Marie Falconnier, lasse de chercher, se résoud alors à épouser un jeune ingénieur des Télégraphes, Louis Martin, dont la position est susceptible d'amélioration.

(*) Le chevalier Adrien Péladan qui dirigeait à Nîmes (Gard) un comptoir de bondieuseries et qui, ne pouvant être boutardier du Pape, aspirait à la dignité de Premier Raseur du Siège apostolique inventa pour l'édification des béguines chaufferette la dévotion à la Sixième Plaie, celle que fit la Croix à l'épaule de Jésus. Le Nimois achetait ferme les médailles dont ce brave homme faisait débit en son tout-à treize catholique, lorsque s'émurent d'une telle concurrence les messieurs en jupons noirs. Réprimande pour excès de zèle par l'autorité ecclesiastique, le chevalier ne cessa jusqu'à sa mort d'incriminer le Vatican.

C'est près d'un tel père digne compatriote de l'épicier Aymès que Joséphin a grandi. La Boutique natale fut le Mont Salvat d'où s'élança vers le Graal notre Mage aux pieds humides que son impuissance à comprendre le rudiment avait exilé du metier de potard auquel il se destinait premier que de rayonner sur la littérature. L. T.

Des Coulisses.

H.-G. IBELS. — Allons... là-haut !... Trois seigneurs... des propres !

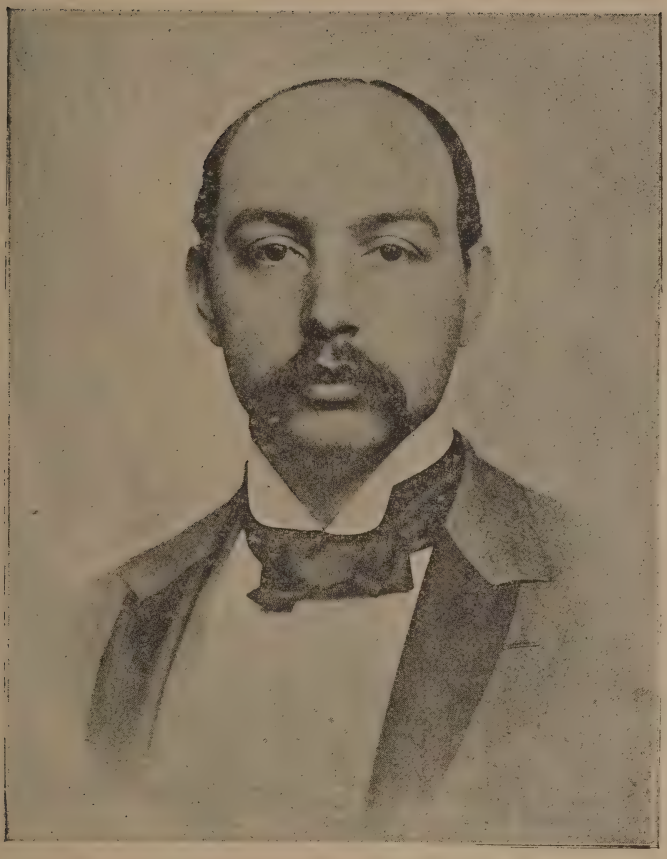
En effet, grâce aux intrigues de sa femme qui consent à subir les superficielles caresses de protecteurs puissants, Louis Martin obtient un avancement exceptionnel, puis la croix. Cela ne suffit pas à Madame Martin; elle réussit à faire épouser, à vendre plutôt, sa petite belle sœur à son ancien fiancé, enfin sérieusement pris.

La phrase claire dégage l'intrigue, permet une étude approfondie des personnages biographiés en de substantiels chapitres. Ça et là le style de M. Charpentier sonne haut, ou nerveusement abomine tel préjugé : les examens, si utiles aux médiocres qui y voient la récompense de leurs efforts monotones.

CHARLES SAUNIER.

Tendresse de Mère, par Gustave Toudouze (chez Victor Havard).

Dans son nouveau roman, M. Gustave Toudouze revient à l'étude de la vie simple et à l'existence de tous les jours. *Le vertige de l'Inconnu* nous avait valu un beau volume où était traitée — avec l'enthousiasme d'un psychologue, la rigueur d'un savant et le style



Portrait de FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN

un écrivain de race — cette question bien moderne : transmission de la pensée, la vie double avec ses ystérieuses affinités.

Une mère, Madeleine de Bueil, femme d'un officier marine, perdu dans un naufrage, a reporté tout son nour et toutes ses espérances sur son fils Jean. Elle ime passionnément avec une tendresse jalouse. enfant grandit, plein d'enthousiasme pour la poésie uvage et farouche de l'Océan. Madeleine lui dispute t enthousiasme qu'elle croit le prélude d'une vocation ur l'état de marin. Elle se trompe, le jeune homme ntôt se revèle comme un peintre de talent dont le nceau s'attaque aux grands tableaux de la vague et s grèves.

Mais il rencontre un jour, malheureuse et orpheline, e jeune fille, Marcelle, compagne de ses jeux enfan-s. Les souvenirs des premiers jeux reviennent et le tit mari et la petite femme de jadis s'aiment aujour-ui réellement.

La mère se révolte et maudit cette femme qui lui end le cœur de Jean, elle lutte, mais à la fin voyant jeune fille bonne et douce, elle cède et bénit les ux enfants. Elle est heureuse, mais la vie passe nte, lui apportant malgré tout le ressouvenir des ans ssés où elle possédait sans partage la tendresse de n fils. Ses jours à jamais sont voilés d'une amère élancolie.

La trame du roman semble mince, mais l'intérêt ne blit pas un seul instant. C'est le livre à la fois d'un servateur sagace et profond et d'un poète tendre et licat.

J.-L. C.

Elégies Royales, *par Dauphin-Meunier.* — Ce no- titre scelle la chanson de l'âme exquise d'un *uphin*, esseulée dans l'abandon d'un parc royal où se complait en la belle illusion de croire à l'état ne royauté disparue.

Disparue ? non, peut-être. Car la magie de son rêve scite la cour des Beautés enivrantes et douces, com-e le cœur des fleurs qu'elles habitent désormais.

Fronts hautains sur la vie inutile penchés,
Cœurs tendres, cœurs durcis que la mort a touchés,
Qu'etes-vous devenus ?...

Le poète, plein de piété filiale, les a couchées, les lles defuntes, sur les fleurs, — ces fleurs que leurs tites mains et les mules qui dansaient à leurs pieds eillaient ou foulaient jadis avec moins d'indifférence e n'en accusaient les grelots de folie de leur rire ; il a,

Pour que reflorisse leur mémoire, enseveli
rmi les roses Laure et Hyacinthe parmi les lys
. Car leurs doux noms, celui des fleurs nous les rappelle...

Un éternel printemps de légendes renouvelle les nes de *ces reines d'un jour sans lendemain* qui re-urissent comme les fleurs dans les parterres parfumés. Aussi quand la nuit tombe comme un linceul sur le and parc le poète est envahi d'une profonde tristes-

Héros sans épopée et grand Roi sans un trône,
Rêvant de sacre au cœur vaste des cathédrales,

regarde *les conquérantes armées et leur prétendant à pourpre* s'effacer dans le crépuscule.

Et voici le silence, la solitude des ruines. Des cor-ges fatigués et grelottants passent devant les yeux noble Exilé :

Dans la défaite de l'Automne
S'en vont les paysages las,
Les paysages monotones :

Souveraines quand ils régnaient
Les suivent tremblantes et mortes,
Celles que l'Avril couronnait ;

Et les cloches dans les campagnes,
Ainsi qu'amantes leurs amants,
En détresse les accompagnent ;

Moi-même, à l'appel du tocsin,
Je fais sous la neige cortège
Aux paysages de Toussaint.

Ces vers, simples et calmes, donnent la juste expression de l'évanouissement du rêve — l'impression d'obscurité d'une salle de spectacle après le rayonnement de la féerie.

Le livre de M. Meunier se divise en deux parties. La première porte le titre symbolique du *Labyrinthe*. Le poème de la deuxième partie se déroule dans les jardins de Trianon et s'intitule : *A la recherche de la Reine*. « Le berger Acis et un chevalier, venu des plaines du Nord se recontrent à Versailles où ils se proposent, l'un contre l'autre, de rétablir une royauté poétique » nous dit l'argument.

C'est dans ce poème dialogué que se trouve le joli petit lied dont *La Plume* a déjà donné la primeur à ses lecteurs :

Je suis le Roi de n'Importe où..

et de délicates touches poétiques comme :

Sa voix élève un vent léger de bucoliques,
Un lac y chante par le soir mélancolique.
Brise errante où murmure l'âme de la Reine
Lac où le ciel se penche et se mire plus clair...

ou des strophes retentissantes :

... Sur la terre à son tour Tisiphone s'endort,
Quand les licornes fabuleuses qui s'attellent
Nous ramènent du ciel Astrée, et sa tutelle
Méssagère de siècles d'or.

Cette édition de luxe est rehaussée d'un portrait du poète par A. E. Sterner. Le puissant talent du peintre nous a donné là une nouvelle œuvre empreinte de son art vigoureux et plein de rêve. Nous l'en remercions et l'en félicitons.

S. P.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

POÉSIE

La Chevauchée d'Yeldis, *par Francis Vielé-Griffin.* — Maintenant que le verbe du poète, de par les courageux efforts de quelques-uns dont fut M. Vielé-Griffin, a droit à l'absolue liberté, une affirmation devait être faite, complétant la victoire des Nouveaux. L'auteur de *La Chevauchée* n'y faillit pas : il est temps, pour les poètes, de cesser la vaine discussion théorique pour entrer dans la pratique — la Poésie. « Le vent passe dans les peupliers. » Laissons l'y chanter sans nous demander « comment » il chante, mais en lui abandonnant notre âme !

J'avouerai sincèrement à M. Griffin que si mon rêve a souvent chanté à l'unisson de ses paroles, il a eu parfois des réticences, accroché par des heurts de voyelles *(Nausicaa à la pudique pose)* ou pas assez ravi par les images. Ce qui plait surtout en ce recueil c'est la simplicité voulue et naïve des sujets, simplicité traduite par des phrases d'une candeur enveloppante. Certains poèmes ont des douceurs de voix de vierge soupirant des cantiques émus dans la tiédeur d'un cloître. La pièce capitale du recueil, la *Chevauchée d'Yeldis* mérite un éloge spécial : c'est de la meilleure et haute et vraie poésie !

Aurores et Couchants, *par Sextius Michel.* — L'auteur a des visions, parfois, mais son esprit, cultivé comme un jardin ayant subi Le Nôtre, se refuse à les traduire dans leur originale beauté : l'universitaire domine le poète et le relègue à un plan trop secondaire. Puis à l'universitaire vient se joindre l'homme pratique, lequel demande au rimeur des morceaux pour anniversaires, fête du papa, toasts après boire, etc. etc. Allégée de ces scories, l'œuvre y gagnerait — sans y rien perdre !

Poésies, *par Dominique Caillé.* — Voici le sonnet préface :

Une tonnelle existe au bord de la Chézine,
Sous les chênes du parc tranquille de Procé
Que la main de mon père a naguère tracé ;
Vers son treillage blanc, rêveur je m'achemine.

J'écoute en écrivant, seul, et l'esprit bercé
Par une émotion poétique et divine,
La brise dans les bois, la cascade voisine
Et du gai rossignol le trille cadencé.

Je respire les fleurs dont la prairie abonde ;
Je vois les peupliers qui se mirent dans l'onde
Et les vieux châtaigniers et les pins toujours verts.

Et je ne sais pourquoi dans cette humble retraite
Pleine d'ombre et de paix alors, ma main distraite
Laisse sur le papier tomber mes plus beaux vers.

Nous sommes de l'avis du lecteur...

Rêves et Cauchemars, *par Louis de Jonquières.* — Ce dernier ne doit pas professer des théories anarchistes, car il sort sa belle indignation pour flageller « ceux qui vendirent la Croix d'honneur », comme si l'honneur avait besoin d'un brevet décerné par le dernier des politiciens venus ! Mais ces vers sont ceux d'un débutant et leur chère sincérité désarme.

Le Jardin Secret. *par Henri Rouger.* — Un autre début, je crois, — dédié à M. José-Maria de Hérédia : l'auteur pouvait plus mal choisir. C'est un poème de 88 pages écrit en terza-rima. Malgré l'élégance de certaines images, le rhythme finit par agacer en tournant dans son cercle obsédant. M. Rouger eût mieux fait, à notre sens, de varier sa forme. Revanche à prendre.

Ariettes douloureuses, *poésies, par Roland de Marès.* — Encore un désespéré, un pour qui la vie n'a pas été ce qu'elle promettait (il a 20 ans, j'oubliais). Il nous est présenté par un autre poète de... 21 ans, le cher Henri Degron. Et ces deux adolescents, dont l'un a fait ses premières armes ici-même, (je crois bien que l'autre, M. de Marès, y a débuté aussi !) nous content leurs peines avec tant de sincérité que sommes tentés, Dieu me pardonne ! de nous apitoyer...

On n'analyse point ces œuvres dédiées, toujours, à maman ou à papa : on a quelquefois tort ; car, le plus souvent, ce début indique ce que peut être plus tard l'auteur, — et ce serait une bien belle occasion pour les dogmatiques de préjuger l'avenir d'un écrivain ! Zola découvert dans les « Contes à Ninon » ou d'Aurevilly dans « La Bague d'Annibal » quel succès pour le Brunetière qui aurait accompli ce tour de force !

Contentons-nous de dire que Roland de Marès à de qui tenir, par son cousin Adolphe Retté, et que, écrivain de race, il ne parait pas vouloir amoindrir sa lignée.

Feurs de Neige, *poésies, par Heirclas Rügen.* — *L'Imitation de J.-C.* et les recueils de M. Rodenbach ont surtout impressionné l'auteur. Il leur emprunte presque toutes ses épigraphes. Volume honorable, somme toute, et qui nous révèle un bon rimeur à qui il ne manque que peu de chose pour être un poète.

Au Pays Natal, *poésies, par Auguste Gaud.* — Ce pays natal fut pour mon enfance le grand révélateur des sublimes harmonies de la nature. J'ai grandi à l'ombre de ses châtaigniers et de ses chênes ; j'ai rêvé sous ses églantiers en fleur et mon âme s'est exaltée à ses clairs de lune. Je le connais bien et j'affirme que M. Auguste Gaud en a traduit la poésie forte et pure. Les premiers vers du poète annonçaient jadis un tempérament puissant de coloriste ; l'influence du galimatias décadent de M. Ghil menaça un instant de tuer cette belle intelligence, mais M. Gaud s'est ressaisi et nous pouvons attendre de lui le maître livre que nous laissa espérer jadis *Caboche-de-Fer*, cette belle page dédiée au grand et bon Léon Cladel, de initiateur littéraire de tant de jeunes hommes de m âge !

Chats et Nouveaux Chats, *poésies, par Alf Ruffin.* — J'aime ceux qui, en art, se créent un p royaume où leur souveraineté est incontestée. Celle M. Ruffin le fut jadis par un autre poète, M. Ra Gineste ; depuis ils ont dû transiger, car l'un et l' tre ils ont énormément de talent et leurs muses n montrent des félins délicieusement égoïstes (comme sont tous les chats), mais différents.

Ceux de M. Ruffin sont plus « peuple », plus « ture », peut-être ; Baudelaire, le maître du genre, condamnerait pour *attentat à l'art :* si M. Gineste les chats au service de la poésie — doux péché parnassien ! — M. Ruffin met la poésie au service Raminagrobis. Avons-nous bien le droit de nous plaindre ? Non, si nous lisons, comme je l'ai fait, av plaisir le charmant volume du poète.

Feuilles Éparses, *par P. d'Arlay* (préface d' mand Silvestre). — Des vers de femme et des bo vers, ce qui ne gâte rien, car ils justifient la préface notre éminent confrère, le poète des *Ailes d'or :* « grande délicatesse des impressions féminines trou naturellement sa place dans un art dont les procé sont, pour ainsi parler, immatériels et ne sont qu'u expression vivante de la pensée. » On ne lit plus vers, hélas ! et c'est dommage pour ceux-ci...

Le Zolaïsme, *satire, par J. M. L.* — Nous en so mes bien fâché pour M. J. M. L. mais il a perdu sot ment son temps... Avant de parler d'un écrivain que Zola, il faut le lire — et savoir le comprendre.

ROMANS

Claudine Lamour, *par Camille Lemonnier.* — l'un des récents banquets de la Plume, notre illus ami Aurélien Scholl, désignant d'un geste de tête l'a teur d'*Un Mâle* et de *Happe-Chair* assis non loin M. Zola, s'écriait : « L'Homme roux, là, vous voy c'est peut-être notre maître à tous ici ! » Ce jugement s'a puyait autant sur les œuvres produites que sur les tenda ces non dissimulées de l'écrivain apprécié. Car, loin d'in ter ses pairs, de faire fi de la jeune littérature, M. Lem nier fut toujours avec elle, aida ses recherches, en utili quelques-unes et ne prostitua jamais sa plume — malg les nécessités de la vie. De par toutes ces raisons, doit absoudre M. Lemonnier d'avoir écrit *Claudi* lui dont le génie mâle ne peut que créer et non rep duire.... Comme il a dû souffrir, le puissant écriva d'avoir à souffler la vie dans la baudruche de ses p sonnages ! Tous ils ont un nom propre sur l'aspha parisien, depuis Claudine (Yvette Guilbert) jusqu'à ridicule petit Lorge (Xanrof). Certains ont même droit de réclamer contre leur barnum : Laquem n'e pas à la hauteur du Lautrec de la réalité si Rolli est tout aussi... Sarcey que le Sarcey du *Temps* ; P ron (Chéret), l'honnête homme, par contre, est ass bien traité — aussi la personnification de l'esprit romancier, ce mystérieux Rosarès, type que ne dés voueraient certes pas les plus fougueux romantiques.

Et ce qu'il y a de plus étrange dans l'aventure M. Lemonnier, c'est qu'il n'a point écrit un roman clef : il a été victime de sa rétine qui a retenu des typ vus une seule fois et les a ensuite fait admettre par cerveau du romancier comme ses créations propres.

Mais, nous l'avons dit, l'art de M. Lemonnier e fait de force ; il peine à traduire les nuances et s'il s obstine, il agit à côté, touche les dièzes quand il faud des bémols, continue son erreur et ne s'arrête que to surpris d'avoir perdu le ton et composé une symph nie discordante. Sa façon de travestir en verbes, p exemple, n'importe quels mots de la langue, nous par regrettable : « elle *s'adonisait* dans la glace... » ma que de justesse malgré l'originalité de l'image.

Le génie d'un Lemonnier à mieux à faire qu'a reproire la banalité de l'existence humaine : un virtuose ffit à cette tâche — ce n'est pas le rôle d'un écrivain i, à son gré, peut enfanter la vie sans descendre des uteurs du Rêve.

ORGUEIL DE CHAIR, *par Alick Bollas.* — C'est l'hisre cruelle d'une Parisienne passionnée qui, trompée r l'homme, porte en elle la blessure moderne de xécration du mâle. Elle se débat au milieu de la ture de ses sens, et se réfugie dans un amour égoïste ur sa fille. Ce roman si attachant est nouveau par riginalité des caractères et par un curieux mélange deal et de réel. Il fera certainement palpiter toutes s mondaines.

LA LÉGENDE ET LES AVENTURES HÉROÏQUES, JOYEUS ET GLORIEUSES D'ULENSPIEGEL, *par Charles de ster.* — L'éditeur Lacomblez vient de mettre en nte la nouvelle édition de la LÉGENDE D'ULENSEGEL, attendue avec tant d'impatience par la presse le public belges.

L'œuvre maîtresse de Charles De Coster n'avait mais été publiée qu'en édition de luxe. La voici aintenant à la portée des bourses modestes : car, lgré les grands frais qu'entraîne une publication de tte envergure. Paul Lacomblez, tout en maintenant coutumière élégance de ses éditions, a voulu que le x du volume lui assurât une place dans toutes les bliothèques.

On a parlé de littérature nationale en Belgique. Le là, leur vrai livre national aux Belges, celui qu'ils vraient lire et relire ! Ils y trouveraient l'esprit de la lle Flandre palpitant sous une langue digne des nds maîtres français.

LENDEMAINS D'AMOURS, *par Louis Moriaud.* — Une toire d'amour écrite pour les femmes. L'auteur a t de penser qu'il arrivera ainsi plus tôt à la gloire : n'est guère le chemin à suivre. Ces dames sont jà fort occupées par les « causeries métaphysiques » M. Péladan, les romans de M. Paul Bourget, les lades au cayenne de Gyp et la crème fouettée de M. Daudet, Theuriet et Marcel Prévost. Et puis, il a encore des femmes qui savent lire et lorsqu'elles mberont sur cette phrase de Lise : *je crochète*, elles oiront avoir à faire à une cambrioleuse et non à une spectable personne qui « prépare des housses pour n salon ».

LA TERRE DANS 100,000 ANS, *par Vilgensofer* — Là, us sommes en pleine fantaisie ! Du Jules Verne — oins la science.

Un mariage dans cent mille ans, tel est le titre que n aurait pu donner à ce volume qui nous offre, en tre, un aperçu très amusant de la science, de la poique, de la magistrature, des arts et de bien d'autres oses encore à cette époque éloignée.

A recommander aux jeunes gens d'aujourd'hui, les tits voyages aux îles d'amour, chez les « Inconstans ». C'est là que les jeunes filles enverront leurs ncés quand elles douteront de leur fidélité. Et il udra revenir avec « l'anneau » témoignage des serents échangés. De nos jours, combien l'y laisseient !

PAPILLONS GRIS ET ROSES, *nouvelles, par Rex.* — n pseudonyme, — un débutant. Signé par Daudet, mince volume se vendrait à 5.000 ex. (car ils sont ssés les beaux jours !) Que M. Rex me permette conseil : qui rêve d'écrire pour les femmes est un niteux et non un artiste. — or, l'auteur de *Papillons* ut être quelqu'un, s'il sait vouloir et s'il sait se gar- des succès faciles. Qu'il y réfléchisse !

DIVERS

SOUVERAINS ET COURS D'EUROPE, *par Politikos* (trad. P. Labouchère, avec six portraits par Ariste Boulineau). — Ce livre est une véritable galerie de portraits des principaux souverains d'Europe.

L'auteur anglais, POLITIKOS, (un pseudonyme) se distingue par son impartialité ; son livre renferme en outre des détails curieux et souvent inédits sur la vie privée des divers monarques, et nous ne doutons pas qu'il ne rencontre en France le succès qui l'a déjà accueilli en Angleterre. *Six beaux portraits*, dus au crayon d'Ariste BOULINEAU, font de cet ouvrage un vrai « Musée de Souverains », comme le disait le *Correspondant* dans une analyse de l'édition anglaise.

LES REVUES

Le *Mercure de France* contient une lettre inédite de Villiers et commence une série d'études sur les poètes russes contemporains, série due à la plume autorisée de Louis Dumur. Annonçons aussi que le *Mercure* ouvre une librairie 15, rue de l'Echaudé : nos vœux les plus sincères. — « Nietzche sévit » à l'*Ermitage* (comme dit Retté) ; au sommaire les noms de Henri Mazel, Le Cardonnel, Merrill, Rebell, Alphonse Germain, etc. Excellent fascicule. — M. Casimir Stryenski communique à la *Revue Blanche* des inédits de Stendhal qui nous révèlent la méthode de travail de l'auteur de *Le Rouge et le Noir* ; bons articles de Paul Adam, Alfred Ernst, Jean Psichari ; continuation de l'amusant « Chasseur de Chevelures » et... présentation, en liberté du « jeune poète qui traduit Shelley » (voir Bourget). — Les *Entretiens*, (à la suite du *Mercure*) découvrent Multatuli : Nietzche va être détrôné pour quelques semaines — en attendant l'apparition d'un autre étranger de génie. Si nous hasardions Pouchkine ? Judicieuses critiques de Henri de Régnier, B. Lazare, Paul Adam *(Sur les Mœurs)*.

Je livre à la méditation de M. Henri de Régnier la phrase suivante d'Adolphe Retté, extraite de *La Plume :* « L'Art c'est la Vie vue en rêve. » L'*Art Moderne* imprime, de M. de Régnier : « l'art consiste à imposer à tout une transfiguration dans une sorte d'au-delà mental. » — Fidèle miroir des faits de la quinzaine, la *Revue Encyclopédique*, dans son numéro du 1er avril, donne le tableau du *Procès de Panama* et des études sur *Taine*, qui font connaître ce penseur, comme écrivain, philosophe et historien. — *Chimère* (nouvelle période) a la dent dure pour Bernard Lazare et pour un petit jouvenceau qu'elle a tort de prendre au sérieux. Il y a pourtant de quoi s'amuser à Montpellier, en ce moment !... Je recommande aux hypocondriaques la lecture de certaine *Rénovation littéraire* qui fait mes délices, ah oui ! — *Le Magasin littéraire* (Gand) inaugure une « Petite Chronique » qui nous rappelle les beaux jours de la *Jeune Belgique* (que nous ne recevons plus depuis qu'elle reproduit nos articles !) — A lire une vive riposte de Clément Rochel, dans l'*Art Social*, à l'article de Retté paru ici : « L'Art et l'Anarchie ». Même numéro ; « Thélème » par André Veidaux et acrobaties d'un anonyme qui doit y voir très clair... (à en juger par la longueur de bras qu'il s'enfonce dans l'œil). — Signalons un curieux *Bulletin* publié par la *Société d'études* sur la question Louis XVII (6, rue Favard, Paris).

Nouvelles Revues : *Les Enfants du Nord*, mensuelle, 8, av. d'Orléans, à Paris (6 fr.) — *Le Livre et l'Image*, mensuelle, publiée sous la direction littéraire de M. Grand-Carteret (et avec le secret désir de remplacer l'*Art et l'Idée ??*), 35, Passage des Panoramas, Paris (40 fr. par an). — *Bretagne-Revue*, mensuelle, 9, rue Cochardière, à Rennes (12 fr.) — *Le Don Juan*, un mort-né, par René Emery, à Gand. — *La Fournaise*, mensuelle, 16, rue du Pré St-Gervais (3 fr.) — *L'Assomption* (succédant à l'*Académie Française*), mensuelle, 19, quai St-Michel, Paris (5 fr.) — *Le Sphinx*, directeur : Paul Redonnel (cette revue est encartée dans *Chimère*). — *La Revue Dramatique*, bi-mensuelle, directeur Jean Raphanel (10-12 fr. par an). — *Le Cœur*,

directeur Jules Bois (nous en parlerons après réception).

Accusé de réception pour l'*Hermine, Revue du Nord, Revue Générale* (belge), *Revue Méridionale* (avec un magnifique titre dessiné par Willette), *Annales Politiques et Littéraires, Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou, Echo de la Semaine, Mascarille, Revue Européenne, Le Mouvement littéraire, Nouvelle Revue internationale, Initiation, The Author, Le Père Peinard* (splendide dessin humouristique de Willette), *Le Réveil* (Gand), *Revue du Siècle, l'Art littéraire, Le Biniou, Lutte pour l'Art, Paris-Province, La Grande Revue, La Rénovation littéraire, Les Hommes d'Aujourd'hui* (portraits de Stuart Merril et de Marcel Legay), *Rouen-Artiste, La Revue* (celle de M. de Rothschild), *Revue des Traditions populaires, La Libre Critique, Les Gaudes, Le Mirliton, l'Idée libre, l Etoile, Blatter für die Kunst, Floréal, Charivari oranais et tunisien, La Question Sociale, Simple Revue, l'Art et la Vie*, etc., etc.

S. C.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Vaudeville, *Les Drames Sacrés*, en trois parties et onze tableaux, dont un prologue en vers par MM. Armand Silvestre et Eugène Morand, musique de M. Ch. Gounod.

M. A. Carré, nous ayant invité, quelques semaines avant Pâques, à nous sanctifier par l'audition d'un mystère, nous avons répondu à son aimable invitation.

Ces *Drames Sacrés* qui commencent à l'Annonciation et se terminent à la Ressurection, nous retracent la vie de Jésus d'après la légende chrétienne. Mais pour plus de commodité les auteurs ont arrangé ou dérangé la Bible et ont introduit l'action dramatique là ou nous aurions préféré l'exposition simple ou naïve. Aucune sincérité, aucune foi ne se dégage de l'œuvre, d'où il suit que le spectateur n'éprouve aucune émotion et reste sceptique et blagueur devant les déclamations ampoulées de Jésus, de Judas ou de Barrabas. On sent trop que les vers, qui parfois sont d'une platitude désespérante, ne sont que prétexte à faire défiler sous nos yeux des tableaux bien brossés qui intéressent mais n'émeuvent pas.

L'habileté du metteur en scène transparaît à chaque lever de rideau et parmi les meilleurs tableaux on peut citer : *Le Jardin de Nazareth, Salomé, le Jardin des Oliviers*. Il faut en excepter bien entendu *La Resurection* qui est une affreuse chromo digne d'être exposée dans les boutiques de bondieuseries qui avoisinent St-Sulpice.

Quant à la musique de scène bien qu'elle soit de Ch. Gounod et que nous déclarions notre parfaite incompétence elle a paru maigre et n'atteignant à aucun moment la majesté et la grandeur désirées.

En somme, cette tentative de guignol mystique a médiocrement réussi.

Un peu dépaysés, les artistes du Vaudeville ont fait tout leur possible pour rendre supportables ces *Drames Sacrés*. MM. Mayer (Jésus) Delaunay (Fra Angelico) Grand (Judas) Candé (Barrabas) méritent mieux qu'une mention. MMes Samary, Maloau, Yahne, Thomsen, Fleur ont dit avec une grande justesse.

MARCEL BAILLIOT.

Le Voyage de Berluron, *vaudeville par MM. Grenet-Dancourt et Valabrègue* (Th. Déjazet).— Une pièce bon enfant qui n'a d'autre prétention que celle de faire rire les spectateurs et qui, avec leur complicité, y réussit.

Une Page d'amour, *pièce en 5 actes et 7 tableaux tirée du roman d'Emile Zola, par M. Charles Samson* — En principe, toute pièce tirée d un roman est mauvaise. Si l'adaptateur suit les phases du roman, sans en changer l'ordre, les caractères des personnages seront incompréhensibles pour tous les spectateurs n'ayant pas lu le livre ; si, au contraire, faisant son métier consciencieusement, le dramaturge *construit* sa pièce sans tenir compte du roman, ne se servant que des personnages et des principaux épisodes pour édifier l'œuvre scénique, les lecteurs du roman seront déroutés — et à leur tour ne comprendront plus ! Il est impossible de sortir de ce dilemme, car on ne peut objecter qu'un bon roman doit être construit comme une pièce dramatique : les deux arts sont différents, aussi loin l'un de l'autre que la fresque l'est de la miniature.

Ces réserves faites, nous constatons volontiers que l'Odéon encaisse avec son nouveau spectacle de fort belles recettes.

Les Effrontés *pièce en 5 actes, d'Emile Augier* (reprise). — Cette œuvre est l'une des meilleures de feu Emile Augier, — et l'une des plus mauvaises interprétations de Mme Hading...

X.

Le Monument de Joséphin Soulary

Une habitude funeste à l'Art pur tend à se généraliser.

Lorsque l'érection d'un monument ou l'exécution d'une importante œuvre artistique est décidée en quelque coin de la France, les autorités locales, esclaves avant tout des intérêts particuliers, restreignent le concours aux seuls artistes régionaux.

Quand les bons artistes abondent, le mal est certes petit, mais s'il y a, comme il arrive fréquemment, disette de tempéraments, il devient irréparable. — Cette déplorable coutume se généralisant, peintres et sculpteurs en seront bientôt réduits à flatter rigoureusement les passions et les engouements de terroir : la mort du grand art sera définitive !

Tous ceux qui ont un peu voyagé, ont pu constater sur les places publiques, dans les églises et dans les monuments, les piètres résultats de ce protectionisme provincial, providence des médiocres? — Ici de grotesques statues, là d'aigres toiles conçues par quelque professeur de dessin de lycée ou de séminaire, mais « enfant de la Ville. »

Ce n'est donc qu'exceptionnellement qu'il convient d'applaudir au choix fait par le Comité lyonnais, formé en vue de l'érection d'un monument au poète Joséphin Soulary, du projet du sculpteur Auguste Suchetet. Encore le cas est-il très spécial puisque cet artiste originaire de Troyes, n'a dû d'être admis à ce concours réservé aux seuls artistes nés ou formés à Lyon, qu'à son titre d'ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts de cette ville.

Tous ceux qui ont fréquenté les dernières expositions connaissent les œuvres d Auguste Suchetet, dont le talent s'affirma éclatant il y a quelques années avec une délicieuse *Biblis* qui lui valut le Prix du Salon. Cette œuvre et celles qui suivirent montrèrent en M. Suchetet un artiste doué d'élégance et de grâce, d'une grâce légèrement XVIIIe siècle. Il occupe actuellement une place à part, indépendante, entre les sculpteurs purement classiques et les novateurs dont l'insensible puissance s'est si splendidement affirmée pendant ces dernières années.

Obéissant à son tempérament, M. Suchetet, pour laurer la mémoire du poète des *Deux Cortèges*, a conçu un monument tout de délicatesse et de grâce un peu maniéré comme les œuvres de Joséphin Soulary.

e buste fièrement campé du poète dont les vête-
nts entr'ouverts s'accusent en larges plis, surmonte
aiguille pyramidale ; à la base, une muse mi-
ise, délicatement penchée en une pose de tristesse,
ie des fleurs çà et là, tandis que sa lyre, les cordes
pues, gît inutile. Un cordon de fleurs contourne le
nument dont les faces latérales rappellent les œu-
s caractéristiques du glorifié.

Ce monument, conçu avec un louable souci des né-
sités décoratives, sera installé à Lyon, place d'Hel-
e, dans l'encadrement vert d'un square, en face du
t Saint-Clair. La pyramide est en pierre de Meur-
lt, la figure et le buste seront coulés en bronze, un
plus grands que nature, afin d'apparaître à l'œil
s des proportions normales. — La hauteur totale
monument est de quatre mètres.

Cette nouvelle œuvre du sculpteur Suchetet promet
c d'être un des principaux attraits artistiques de
n, ville mercantile, peu soucieuse jusqu'alors de
tables œuvres d'art.

CHARLES SAUNIER.

CRITIQUE MUSICALE

ncerts-Colonne. — Première audition des *Béati-
es*, poème de Mme Colomb, musique de César
nck.

La mort seule peut paraître un titre acquis à l'im-
talisation des œuvres d'un artiste de génie. Le fait
uvé, naguère maintes fois, vient de se retrouver
r César Franck qui vient à peine de nous quitter,
pour lequel l'indifférence du public de la première
ie, semble se changer en un ardent enthousiasme. Un
f d'orchestre zélé et convaincu, dont les services
dus à l'art en pareille matière ne se comptent plus,
nommé M. Ed. Colonne, nous avait déjà donné *Psyché*,
des merveilles de l'œuvre symphonique du maître.
ajours infatigable à la lutte, il vient de monter le
s sublime de ses oratorios : les *Béatitudes*.

L'espace me manque pour entreprendre ici une
de approfondie de ce chef-d'œuvre. Tout au plus
rrais-je traduire l'émotion qu'il m'a procurée. De-
t pareille accumulation de richesses harmoniques,
hardiesses d'écriture, mais non de formes, l'on peut
croire transporté dans les séjours bienheureux que
nck s'est tant plu à décrire. Le style irréprochable du
tre, la plénitude de ses accords merveilleux et nou-
ux, le fond de l'orchestration, et la manière superbe
t il a traité la partie chorale, font des *Béatitudes*,
œuvre maîtresse, qui à elle seule eût suffi à la
utation de son auteur.

ans entrer dans le détail de l'oratorio, je dirai que
Béatitudes sont au nombre de huit ; précédées d'un
logue, d'après le Chap. V, de l'Evangile selon St-
hieu.

En ce temps là sur la terre,
Si grande était la misère
Que pas un cœur n'espérait.

e caractère propre à chaque Béatitude est admira-
nent rendu avec une grande sobriété d'espression.
ientionnerai particulièrement, le début plein de fougue
la première, ainsi que la superbe entrée en *fa* dièze
eur, de la troisième, où tour à tour la mère, l'or-
lin, l'épouse et l'époux, viennent pleurer leur mal-
r. Citerai-je encore le chœur des opprimes de la
uième Beatitude, ainsi que la sixième et surtout
uitième, où il s'est élevé jusqu'au sublime.

'œuvre était d'ailleurs supérieurement interprétée.
Auguez qui personnifiait le Christ dont la voix se
entendre à la fin de chaque Béatitude ; M. Warm-
it, qui excelle dans le genre de l'oratorio, MM.
rnets (Satan), Villa, Ballard et Grimaud, ont fait
ıve de leur talent.

Mlle Pregi, a été remarquable d'expression dans le Mater Dolorosa, de la 8e Béatitude, et a partagé d'ailleurs de nombreux applaudissements avec ses partenaires Mmes de Nocé et Tarquini d'Or.

Enfin l'ovation dont Ed. Colonne a été l'objet a pu être pour lui un précieux encouragement dans sa tâche de propagande artistique qu'il poursuit depuis de nombreuses années.

***

L'espace nous manquant pour détailler le concert spirituel donné vendredi saint par l'orchestre Colonne au théâtre de Château d'Eau, nous ne pouvons que mentionner l'éclatant succès remporté par Sarasate dans un Concerto de Beethoven, et le *Rondo Capriccioso* de Saint-Saëns. Le programme qui avait fait salle comble comportait des fragments symphoniques de Berlioz, Wagner, C. Franck et Massenet.

LÉLIO.

Brocéliande, opéra en 4 actes de MM. André Alexandre et Lucien Lambert. (Théâtre des Arts de Rouen).

Rouen est la ville attitrée de la décentralisation en matière musicale. Après nous avoir appris en France *Samson et Dalila*, cette œuvre admirable d'un grand Maître, elle nous convie à la représentation de *Brocéliande*, début au théâtre d'un jeune compositeur.

Le poème est clair et de vers élégants et faciles. Il est emprunté aux récits légendaires des Chvaliers de la Table ronde dont a été tiré *Elaine* de M. H. Bemberg, joué l'année dernière à Londres.

M. Lucien Lambert a fait dans *Brocéliande* un début plus qu'honorable. Il sait son métier à fond surtout dans l'emploi de l'orchestre et des développements symphoniques. Sa filiation musicale est assez difficile à établir ; il est partisan du leit-motiv qu'il emploie heureusement ; une mélodie tendre et amoureuse trouve également sa place dans cette partition où il serait assez difficile de démêler les tendances originales.

D'ailleurs pourquoi vouloir que l'originalité et la personnalité s'affirment nettement dans le premier ouvrage d'un compositeur de 30 ans ?

L'interprétation est bonne, avec Mlles Parentany et Baux et MM. Cornubert et Ceste. Une mention pour la grâce de la première danseuse Mlle Sampietro, près de qui brillent également Mlles Vandenesse et Kerfs.

En constatant la correction de l'orchestre conduit par un Maître, E. Barwolf, je dois des remerciements à M. Bussac, le directeur artiste pour son hospitalité cordiale.

La Maladetta, ballet en 2 actes de M. Paul Vidal.

Le sujet de la Maladetta est simple et assez intéressant — pour un ballet ! Cadual, fiancé de Lilia, aime la Fée des Neiges. Il va la chercher dans son palais fantastique et lui jure un amour éternel. Mais bientôt il s'ennuie et se rappelle Lilia, la douce paysanne. La Fée des Neiges s'aperçoit des sentiments de Cadual ; grâce à son pouvoir magique, elle évoque l'image de Lilia. Cadual se précipite pour la revoir et l'embrasser mais la fée vengeresse et jalouse le pétrifie pendant que Lilia se lamente et pleure attendant vainement Cadual qui ne reviendra plus.

M. Paul Vidal est un de nos jeunes compositeurs sur lesquels l'Ecole française actuelle doit le plus compter. Il nous a donné d'exquises partitionnettes pour les pantomimes de Marguerite et son opérette *Eros*, valait mieux que cet accueil sévère qu'on lui fit aux Bouffes.

La Maladetta renferme de jolies pages de musique avec des sonorités et des trouvailles d'orchestration. Je citerai au commencement le motif de Cadual, délicieusement attaqué par les violoncelles et qui continue, se perd, se transforme et reparaît dans tout l'ouvrage à travers la trame orchestrale ; les danses gitanes, la Malaquena et les variations de Lilia.

On a fait à la musique de M. Paul Vidal le reproche qu'elle manque de couleur. Sa teinte douce et sa mélodie simple pleine de poésie assurément eussent été goûtées davantage dans un cadre plus intime que celui de l'Opéra. C'est la faute de l'architecte et non celle de M. Paul Vidal.

Les deux étoiles de la danse française : Mlles Mauri et Subra ont rempli les deux rôles féminins de ce ballet. L'une plus pétulante, plus vive, la fleur de grenadier piquant en rouge sa chevelure sombre de gitane ; voluptueuse et passionnée, puis jalouse dans son amour pour Cadual ; l'autre toute de charme poétique et de grâce vaporeuse dans sa simplicité frêle de paysanne blonde, aimante et douce ; d abord fiancée heureuse, puis amante délaissée inconsolablement.

Mlles Mauri et Subra se sont partagé les fleurs, les bravos et les rappels.

Mlles Désiré, Chabot, Torri, Lobstein, Ottolini ont eu leur part de succès dans leurs pas respectifs.

La mise en scène à l'honneur de M. Lapissida ; la chorégraphie à l'art de M. Hauseu ; les décors au talent de M. Jambon ; l'orchestre à la maëstria de M. Colonne et le spectacle entier — régal des yeux et des oreilles — à l'habileté de M. Bertrand.

J.-L. CROZE.

Chansons Bretonnes. — (Trois poèmes de Jean Moréas, Louis Le Cardonnel, Jean Ajalbert mis en musique par GABRIEL FABRE. — H. Tellier, éditeur, 23 rue Auber.

—

Le cahier porte : CHANSONS BRETONNES, recueillies et harmonisées par Gabriel Fabre. Le rôle du musicien fut cependant plus important. Si, en effet, pour *Bon menuisier*, de Jean Moréas, il a artistiquement ressuscité un ancien chant d'église et pour *Vogue la Nacelle* de Jean Ajalbert, noté un vieil air fredonné aux heures indécises par celles qui attendent, — mais avec quelles nuances délicates ! —, il n'en est pas de même pour *Blanc linge*, de Louis Le Cardonnel, pour lequel M. Gabriel Fabre a su tisser avec sa seule émotion, une rêveuse broderie de tristesse qui poigne ainsi qu'un glas perçu loin de toute habitation amie.

Ce recueil dans lequel M. Gabriel Favre à mis tant de lui-même, est une heureuse suite à la musique écrite, avec combien de succès, sur l'*Orgue* de Charles Cros.

Une lithographie de Maximilien Luce orne la couverture.

C. S.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

Lettre d'Allemagne

Mon cher Directeur,

Je suis de l'autre côté du Rhin, j'habite des villes d'Allemagne la plus agréable, celle qui, dans le pays teuton, rappelle un peu Paris au parisien qui s'y égare (ce n'est pas un petit éloge que je lui fais là) ; depuis quelques semaines je suis à Francfort-sur-le-Mein, où j'ai suivi avec assiduité les représentations théâtrales.

La « Plume » est si peu indifférente à ce qui touche l'art dramatique, cette expression la plus vivante et la plus frappante des littératures qu'elle accueillera favorablement, peut être, les impressions qu'a pu recueillir sur un théâtre étranger l'un de ses dévoués collaborateurs : c'est pourquoi je vous envoie ces lignes.

L'Art n'a pas de patrie, il doit être jugé de façon impartiale et l'on ne m'accusera pas de me laisser influencer par un sentiment patriotique, si je prétends, tout d'abord, que le théâtre français laisse loin derrière celui d'outre-Rhin ; c'est d'ailleurs un fait inconstestable que notre théâtre prime tous les autres, les co mentaires et les dissertations pompeusement utilisées crise ou la décadence théâtrale en France, n'em chent pas de penser que nul esprit au monde n mieux conditionné pour l'art dramatique et ne réu mieux dans ce genre que l'esprit finement observat du peuple français.

Nos voisins reconnaissent eux-mêmes le grand tal de nos auteurs, leurs salles de spectacle ne sont jam aussi remplies que lorsque l'affiche porte un nom fr çais, ils ont pour nos classiques une admiration s borne, pour nos modernes, un franc enthousiasme.

De notre côté, il serait injuste de ne pas reconna les qualités des auteurs allemands, je ne parle pas Schiller et des Gœthe dont la gloire est à jamais c sacrée, mais des contemporains. Les pièces nouve que j'ai entendues au « *Schauspielhœus* » m'ont i ressé au plus haut point, j'en ai applaudies beauc dont la valeur est indiscutable.

Les Allemands, j'ai pu m'en convaincre, ont un g prononcé pour les contes mis à la scène, pour opérettes sans musique, si je puis m'exprimer ainsi réussissent ces fantaisies et leur donnent une al agréable qui n'est cependant pas la légèreté, l'esp la fière gaieté dont sont tout particulièrement pim tées les productions analogues de nos théâtres genre. Dans le domaine plus élevé, l'école d'Ib s'impose et progresse, et le théâtre allemand com des œuvres absolument remarquables, pleines d'étu savantes et approfondies sur les caractères, les mili et les situations sociales. Si, là encore, le nôtre dépasse, c'est par cette finesse, ce je ne sais quo délicatement spirituel qui accompagne, qui fait res tir et marque au bon coin nos plus sérieuses et plus profondes observations.

On ne pourrait être mieux qu'à Francfort, ce artistique et mondain par excellence, pour se créer opinion sur le genre théâtral en Allemagne.

Le théâtrede Francfort a pour directeur actuel un h me des plus intelligents et des plus actifs. M. Emil Cl nouveauté et variété semblent être son program auteur lui même de grand talent, il a écrit et écl du feu de sa rampe plusieurs excellentes co dies, notamment « die Schwestern » (les Sœu c'est le tableau de deux jeunes filles recueill es leur sœur ainée que les hasards de l hyménée ont f riche et grande dame, nous les voyons sous le j sévère de leur fraternelle protectrice et nous assis à la lutte des sentiments de reconnaissance et révolte que provoque en leur jeune cœur celle à elles doivent, en même temps que bien des doul morales, leurs élégantes toilettes et leurs froufrou soie.

Heureusement traitée et développée, cette pièce pleine d'intérêt ; sans nul doute, beaucoup d'écriv soumis au jugement de M. Emil Claar ont pu trou qu'il était bon juge en s'acceptant lui-même.

. . . . . .

Francfort, Mars 1893.

ALBERT DELVAILLE.

Ce Farceur de Trognon

A René Emery

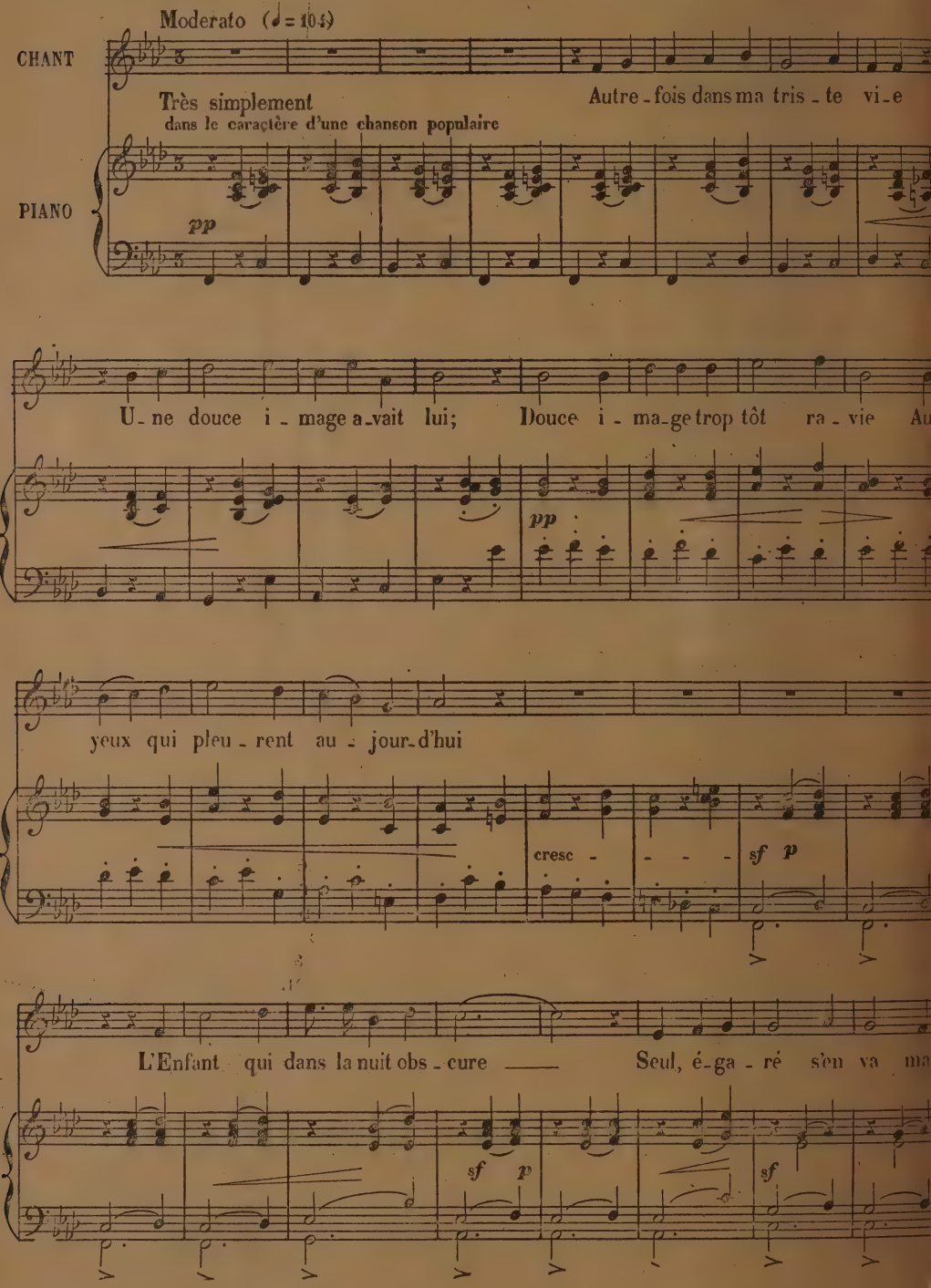
Et les commérages allaient leur tra
Les vieilles, sur le pas de leur po
à l'ombre des treilles, sous les gr
pes de raisins, saouls de soleil, tapotai

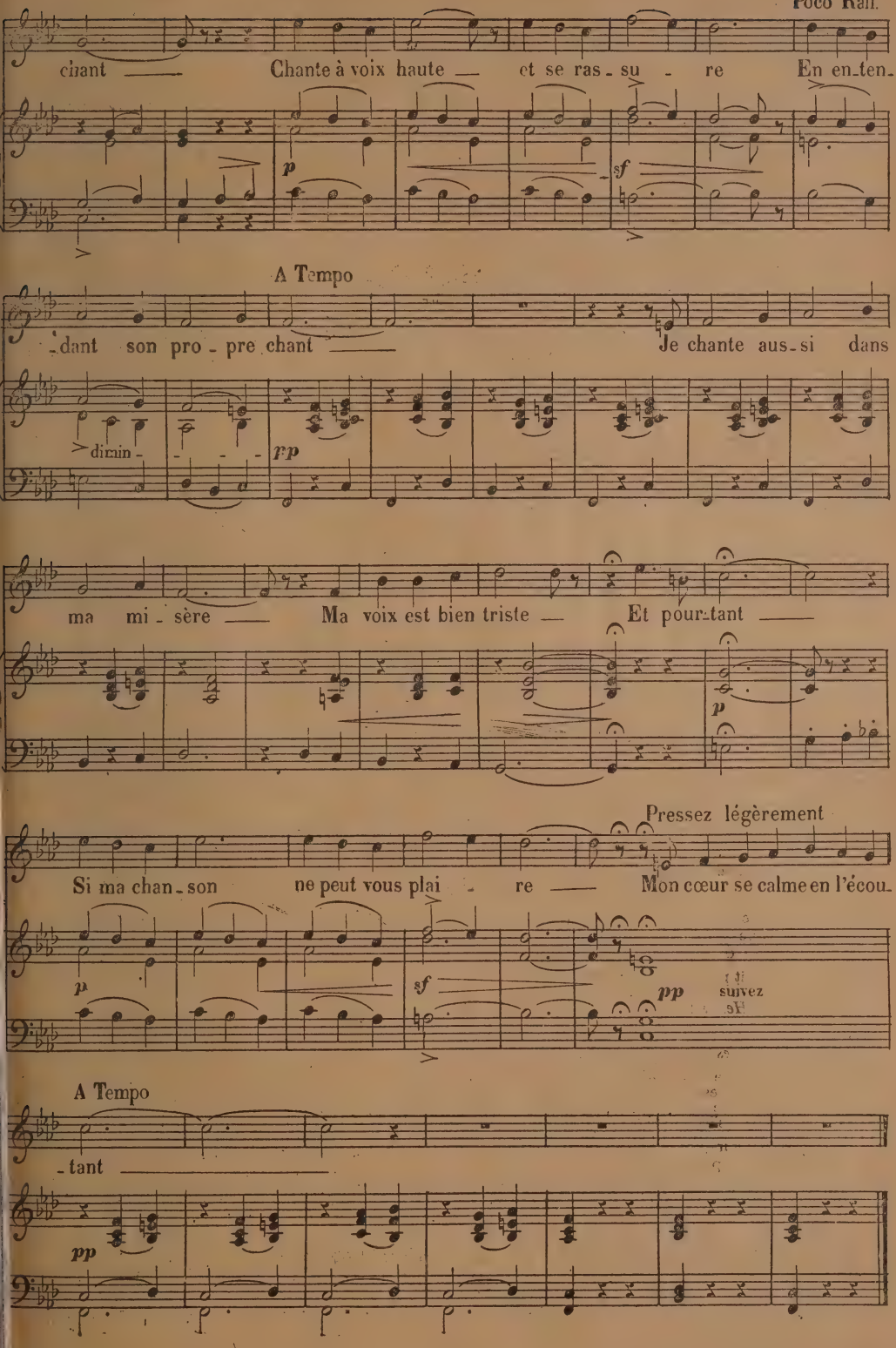
la langue et marchaient du bec. Pensez
nc ! le marquis de Tèregrasse faisait sa
emière communion.
— J' te dis qu' c'est pas vrai, criait la
chaud.
— Moi, j'te dis qu'il a trouvé l'curé juste
mme y pissait près d'la meule à Pierre
qu'y a dit, en l'arrêtant, l'pauvre hom-
e : « C'est entendu, j' communierai avant-
er ».
A ce moment, venait sur la grand'route
njoin, considéré tel un oracle, en sa qua-
é d'ex-tambour dans le 1er zouaves.
— Quoi, les bonnes femmes ? fit-il, vous
ivez pas la trouille de vous chamailler,
obablement pour une pomme de terre
rdue dans un sillon mitoyen.
— Ce qu'il est spiritueux !
— Mais non, la grand'mère ; dites plutôt
e je suis boyauteux et racontez-moi votre
ite machine.
— C'est bien simple. J' disais à la Mi-
aud que M. le marquis de Tèregrasse a
uvé l'curé juste comme y pissait près d'
meule à Pierre, et qu'y a dit en l'obs-
ant, l' saint homme : « C'est entendu,
communierai avant-hier.
— Tu as raison. Il a fait sa première
mmunion samedi.
— Ben vrai ?...
— Puisque je vous le dis. Et quelle histoi-
! Collez vos fessiers sur l'herbe et je vais
is raconter quelque chose de pas ordi-
ire...
Les femmes s'étaient assises. Devant,
itré sur l'herbe, Benjoin allumait sa pipe.
l dit :
— Oui, les vieilles, le marquis a fait
première communion à trente ans....
us savez bien, que depuis quinze
rs, il courtisait la blonde à Monsieur
oudelaripalosinakiriapoulos, cet espèce
grec, ce fabricant de raisin sec.... Il a,
ait-il, huit millions de fortune.
— Le marquis de Tèregrasse en a ben
q sonnants, sans compter sa terre de
ute-Feuille.
— Ce que je m'en tamponne le coquillard !
i qui ai juste cinq arpents... Je continue :
ille à Troudelaripalosinakiriapoulos en
çait pour le marquis.
— Quoi ?
— En pinçait veut dire : gobait ; si vous
iez mieux : en rotait ; ou bien : aimait.
voit bien que vous n'avez jamais été
aves... Donc, elle en pinçait pour le
rquis... et je crois, entre nous soit dit,
le curé Trognon est pour quelque
ise dans tout ce mic-mac... Bref, le ma-
ge fut décidé il y a huit jours. La môme
à Troudelari... bon Dieu ! quel fichu nom !
— la môme à Troudelaripalosinakiriapoulos
se mit à gambader dans les suavités pro-
mises.
— Dans ?...
— Dans la rigolade, quoi ! à la condition
toutefois que ce cochon de curé...
— Oh !!...
— Que ce brave homme de curé la ma-
rierait à l'église. Ce n'était pas facile, le
marquis n'ayant jamais fait sa première
communion. Eh bien, les vieilles, M. de
Tèregrasse n'est pas un imbécile. : « Voilà
une môme gironde, s'est-il dit ; avec elle
je rentrerai dans le ciel si je boulotte le bon
Dieu ». Sans plus tarder, il rend visite au
curé Trognon et s'ingurgite trois jours de
catéchisme : « Qu'est-ce que Dieu ? — Un
être infiniment parfait, bon, époilant », ce
qui n'empêche pas qu'il laisse crever de
faim des hommes faits à son image... Ainsi,
tel que vous me voyez, je ressemble au
bon Dieu.
— Oh ! l' pauvre homme ! s'il avait votre
tête, sauf votre respect.
— C'est la même trogne ; lisez le caté-
chisme. Seulement, il n'a jamais été tam-
bour dans les zouaves....
N'interrompez pas, je recontinue : Same-
di dernier, le marquis, arrive; vêtu d'un
sifflet flambant neuf et fait ses dévotions....
mince de dévotions !... en attendant le curé
qui, pour la circonstance, revêtait ses plus
chouettes défroques après avoir posé sur le
comptoir de la sacristie cinq ou six jetons
en ivoire. Des jetons que, par mégarde, il
avait certainement chipés à ses adversai-
res, soit au piquet, soit à l'écarté... Vous
savez, mes bonnes vieilles, qu'un jeton ou
une hostie, c'est kif-kif.
L'enfant de chœur, un novice probable-
ment, prend délicatement les jetons et les
dépose dans le saint ciboire.
Trognon arrive sur les marches de l'au-
tel, raconte un tas de blagues en latin pour
que personne ne comprenne. Le marquis
s'agenouille, avec une serviette sur les
bras, ouvre une bouche grande comme
celle d'un âne qui brait ; et voici le curé lui
enfournant un jeton en guise d'hostie...
Oh ! ce qu'il jubilait, le curé. Sa tête
s'éclairait comme un lampion, lorsque sou-
dain, le Marquis, étouffé par le sacré jeton,
s'écria, plutôt hurla :
— N. d. D. ! pour une fois que j'y goûte,
je tombe sur un os !

GEORGES BRANDIMBOURG.

LE RETOUR

Poésie de HENRI HEINE. Musique de HENRI QUITTARD




Poco Rall.
chant — Chante à voix haute — et se ras-su - re En en-ten-
p
sf
A Tempo
-dant son pro - pre chant — Je chante aus-si dans
dimin - - - - -
pp
ma mi - sère — Ma voix est bien triste — Et pour-tant —
p
Pressez légèrement
Si ma chan-son ne peut vous plai - re — Mon cœur se calme en l'écou-
p
sf
pp
suivez
A Tempo
-tant —
pp

A travers la Presse

« Les Français sont un peuple de beaucoup d'esprit, qui ignore la géographie ». Cette indulgente définition vient d'être vérifiée une fois de plus, pour moitié au moins, par le *Petit Journal* (25 mars 93).

Tout près de Delme, *en Alsace*, est un petit village nommé Ajoncourt...

Jusqu'ici nous avions pensé que Delme, étant un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Château-Salins (Meurthe), appartenait à la Lorraine. Il est vrai que les territoires-frontières sont soumis à de tels remaniements !...

***

Sous le bénéfice des mêmes observations que ci-dessus, comme on dit au Palais, signalons aux anathèmes de M. Elisée Reclus la singulière bouillabaisse que nous sert M. Edgard Troimaux dans l'*Echo de Paris* du 8 mars 93 :

Kokohito-Kan-In est un prince *japonais* venu à Paris... Mlle Jane Harding accepta la mission et commença à dégrossir le gentilhomme de l'*empire du Milieu*.

Bah ! c'est un lapsus, me disais-je ; mais non, car quelques lignes plus bas :

Elle alla se plaindre à l'ambassade japonaise qui manda le *céleste* prodigue...

Encore !

...lui lava la tête et le réexpédia sur les rives du *fleuve Jaune*.

Troimaux, que dis-je ? deux mots suffiront pour révéler au signataire de ces lignes que la Chine et le Japon sont deux empires très différents de superficie et de langage, séparés par l'abîme des mers, presque hostiles de race, et pour lui demander s'il serait bien flatté que quelque Japonais chatouilleux le qualifiât d'éminent reporter des bords de la Sprée.

***

Du même *Echo de Paris* (27 février 1893). Cette fois c'est le Nain Jaune, non pas Aurélien Scholl, s'il vous plaît, mais M. Robert Charvay :

M. de Bornier n'aura bientôt plus rien à envier à Homère... Le Conseil municipal de Lunel, pour mieux affirmer les droits de cette cité et défier toute concurrence déloyale, a décidé hier qu'une des principales rues de la ville s'appellerait dorénavant rue *Charles de Bornier*.

Comme l'auteur de la *Fille de Roland* va donc être vexé ! lui qui s'appelle Henri, je le crois du moins.

***

Quelqu'un qui ne s'est jamais appelé Henri, c'est M. Hippolyte Taine. Ne dites donc plus à l'avenir M. Anatole Barrès, comme dans le *Journal* du 23 déc. 1892 :

Nul sujet qui me soit plus familier que l'écrivain Stendhal. C'est quelqu'un de ma famille. De cette famille le chef à cette heure c'est M. *Henri* Taine.

***

De Jean Lorrain, *les Lépillier*, p. 265 :

... je ne vois plus que son grand, son beau jardin à la française, avec ses allées droites... ses plates-bandes de phlox tout encadrées de buis, et tout au fond sous les tilleuls, en *boulingrin*, s'il vous plaît, les tilleuls, là bas...

M. Jean Lorrain aurait-il l'obligeance de nous indiquer comment on s'y prend pour tailler des tilleuls en boulingrin, c'est-à-dire de façon à leur donner l'aspect d'une pelouse appropriée au jeu de boules *(bowling-green)* ?

***

Il est toujours élégant de citer un auteur classique, mais alors il faut le faire avec plus d'exactitude que n'en assume *Spectator* dans le *Paris* du 27 janvier 93.

Qui veut noyer son chien dit qu'il est enragé. C'est le mot d'une *Toinette* de Molière.

D'abord le texte porte : « Qui veut noyer son chi l'accuse de la rage ». Et puis ce n'est pas Toinett c'est Martine qui s'exprime ainsi dans les *Femmes s vantes*, act. II, sc. V.

***

La parole est au *Domino* du *Gaulois* (24 mars 189

Ce n'est pas de la fuite de M. Eiffel *dont* il faut parl mais des chutes de la tour Eiffel.

J'aurais préféré : « qu'il faut parler ». Il est vrai q Boileau a écrit : « C'est à vous, mon esprit, *à qui* veux parler ». Mais le législateur du Parnasse a gén ralement été blâmé de ce chef. D'ailleurs, ainsi que dit fort à propos l'*Armande* de Molière (écoutez-m Spectator) :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler

***

Le même *Domino* (18 mars 1893) nous cite parmi s Feuillets d'album cette jolie pensée ;

La vie, comme l'eau de mer, ne s'adoucit qu'en s'éleva vers le ciel.

et l'attribue à Musset. Il est bien connu pourta qu'elle est de Jean-Paul.

***

Dans l'*Evènement* M. Léopold Lacour s'élève con l'intolérance confessionnelle, mais avec plus de for que d'adresse, si j'en juge par le passage suivant :

Oh ! les haines de religion, qu'elles sont bêtes ! Et d qu'il y a des gens pour souhaiter aux Juifs l'infortune d Huguenots chassés de chez nous par l'*Edit de Nantes*.

Cela est révoltant en effet. Mais songez aussi av quelle générosité la révocation du même Edit fit renti bientôt en France tous ces malheureux exilés.

***

Quelqu'un qui n'est pas tendre pour nos ambass deurs à Londres et à Berlin, MM. Waddington Herbette, c'est M. Paul de Cassagnac. Pourtant s leur refuse toute habileté diplomatique, il leur accor du moins la plénitude de leurs facultés intellectuelle Voici dans quel style d'un incomparable atticisme apprécie leur œuvre :

De la France, qu'ils sont *sensés* représenter, ils s'en fiche comme d'une guigne.

(l'*Autorité*, 28 février 93.)

Il est vrai que dans des gazettes comme celle-là est permis d'hésiter sur l'orthographe du mot « sensé et de ses homonymes.

***

N'oublions pas Messire Francisque Sarcey, not maître à tous (le *Temps*, 27 février 93).

Oh ! cette musique ; si vous voulez en avoir une idée, al vous en un soir écouter la plainte du vent qui passe à trave les fils du télégraphe aérien.

Et d'abord où perche-t-il, ce télégraphe aérien ve lequel vous nous dirigez ? Je ne sache pas qu'il reste le moindre spécimen sur notre territoire où il été définitivement remplacé par son héritier, l'élect que ; vous savez bien, ces poteaux munis de petit niches en porcelaine pour abriter les dépêches en c de pluie. Quant à nous envoyer en Chine où, paraît-on le voit fonctionner encore, vous n'y songez pa D'ailleurs, vous savez bien, éternel rieur, que le té graphe aérien se passe de toute espèce de fil, sa peut-être du fil blanc dont votre plaisanterie est cousu

TRISSOTIN.

(A suivre)

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Imp. J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 97. 1er Mai 1893.

CAMILLE PISSARRO. — *Débardeurs* (dessin inédit).

Philosophie de l'Anarchie

Sans avoir l'intention maligne d'hypothétiser à nouveau une cosmogonie, quant à l'origine relative de la vie organisée sur terre, il n'est peut-être pas indifférent de dire, en cette occurence surtout, que dans la Nature, toute chose procède du simple au composé, du particulier au général, comme de la cellule au corps. Cette méthode naturelle d'ascension organisatrice, c'est la synthèse. L'exception, la décomposition, la mort, manifestations inverses du travail progressif et actionnel de l'évolution, relèvent de la manière analytique, du tout à l'élément, comme du corps à la cellule.

Ce lieu-commun liquidé, nous dirons encore que l'atome se meut librement dans sa sphère équilibrée par la gravitation de l'atomisme ambiant. Le témoignage de la Nature est irrécusable. Minéralité, végétalité, animalité, présentent dans leurs manifestations intimes le spectacle de l'harmonie dans l'autonomie : « La centralisation existe-t-elle réellement chez les êtres pluricellulaires ? Leurs cellules sont-elles divisées en cellules dominatrices et en cellules obéissantes, en maîtres ou en sujets ? Tous les faits que nous connaissons répondent *négativement avec la plus grande netteté*. Je n'insisterai pas sur l'autonomie réelle dont jouit manifestement chacune des cellules de tout organisme pluricellulaire, car s'il est vrai que toutes dépendent les unes des autres, il est vrai aussi qu'*aucune ne commande aux autres, et que les organismes*

pluricellulaires même les plus élevés, ne sont, en aucune façon, comparables à une monarchie, ni à tout autre gouvernement autoritaire et centralisé. Autonomie et Solidarité, *ces deux mots résument les conditions d'existence des cellules de tout organisme pluricellulaire ;* Autonomie et Solidarité, *telle serait la base d'une société qui aurait été construite sur le modèle des êtres vivants.* » (1) Cela est tellement évident que, en dépit des compressions sociales, des erreurs physiologiques, l'homme, apportant en naissant son bagage d'individualisme, poursuit, combativement, toute sa carrière, la réalisation intégrale de sa personnalité.

D'autre part, le complet épanouissement d'un organisme réside en la satisfaction de ses besoins. De sorte que tel cloporte se trouvera plus en état de bonheur parfait qui aura satisfait ses très-inférieurs besoins que tel homme-dieu qui n'aura pas consommé ses supérieurs désirs. Sa perfection n'apparaît donc plus que comme un rapport constant dans l'exercice des facultés. Cependant, chez quelque espèce que ce soit, le mutuellisme vient aplanir les difficultés de l'existence. Cet *appui mutuel* ou cette communauté de solidarités n'existe qu'en vertu d'un contrat fatal où la liberté d'un seul est fonction de la liberté de tous et *vice-versa*, c'est-à-dire que la démonstration pleine de l'harmonie éclate violemment, non dans *l'Egalité*, concept abstrus, mais dans *l'Equivalence*, condition immanente de l'équilibre des fonctions chez l'individu, des individus dans le groupe, des groupes dans la collectivité et des mouvements ethnologiques dans l'Humanité.

La lutte pour l'existence est réelle, mais chez des espèces antagoniques. La sélection s'opère et doit s'opérer, mais naturellement, de par le manque des capacités de résistance aux éléments de désorganisation vitale. L'appui mutuel en est le correctif, en même temps qu'il est l'arme nécessaire contre le refoulement de l'instinct atavique de bestialité. Enfin ces diverses manières du développement individuel, supposent l'état de communisme, ainsi que toutes les observations, les critiques biologiques, l'ont démontré.

Si donc cet anarchisme initial et universel a été trahi, il a fallu qu'il le fût par des causes sévères, par la maîtrise de quelque despote immonde, par la folie de possession de quelque sadique imposteur, ou par la lâcheté et l'ignorance infuse en le cerveau rudimentaire de nos ancêtres ?

La permanence de l'Anarchisme résulte d'un contrat implicite que l'on peut formule *Fais aux autres ce que tu voudrais que l' te fît.* Or, quand l'homme apparut sur terr il eut à vaincre ses devanciers animau mieux armés que lui pour la lutte, et la n ture elle-même. Alors certains individu plus osés, plus rusés ou plus forts, exploit rent le sentiment pacifique des timides et d faibles. Ils gardèrent leurs privilèges d'aut rité, origine de la prêtraille et de la sold tesque. Les uns dominèrent par la terreur superstition et de déification des phénom nes physiques dont ils s'arrogeaient le mini tère ; les autres par la terreur de l'acti brutale dont leurs acolytes, les prêtre avaient sanctifié les exploits. De sorte q les inconscients ayant eu la pusillanimité consentir leur joug, eux, plus puissants q leurs despotes, la chose se perpét longtemps, longtemps. Et lorsque leu descendants eurent la pensée de romp leurs chaînes, ils se découvrirent si veule si dégradés, par l'atavisme du servage, qu' retombèrent dans la prostration de leur ré gnation. Aussi l'histoire des peuples, histoi de la marche de l'homme à la *reconquête* ses droits périmés, est un stupéfiant mart rologe. *Ceci tuera cela*, et, en effet, les b gands qui mirent l'Humanité en cou réglée ne surent comment s'ingénier à entr tenir les collisions de peuples à peuples d'individus à individus.

Le premier qui commit : « Ceci est à mo fit d'abord acte d'autorité, mais, comme écrit J.-J. Roussseau, il fonda la propri civile. Ce ne dut être que bien plus tard, vertu du laisser-faire acclimaté, que les l s'arrondirent et prêtèrent à l'accapareme des territoires. L'esclavage, résultat de spoliation et de la guerre, indiqua la dire tion à donner pour l'utilisation de ces gran domaines. Bientôt le serf fut attaché à glèbe. Et le sens de Propriété, infirma celui d'Autorité, s'hypertrophia, comm une pieuvre étendit ses tentacules de tous l côtés de l'horizon social et créa des oblig tions tenaces chez l'individu libre enco dans la famille, la patrie, la religion, la v leur d'échange, la justice et la mora L'organisation aranéenne des tyrannies au ritaire et propriétaire imposa sa Loi et l'u vers offrit le spectacle d'une extravagan hiérarchie où un Dieu protéiforme, en ha de l'échelle, présidait à la marche du Gra Tout, et où ses augures, gouvernants, prêtre soldats, patrons, pères du famille, riche marchands et gendarmes, fourbes et coquin s'exerçaient en l'abrutissement et dans misère des foules.

Après des milliers de révoltes et de rév

(1) De Lanessan, *Le Transformisme.*

ıtions, écoles d'éducation des déshérités, un nseignement majeur en a jailli. Une conflaration universelle est là, prête à éclater ui, irrésistible, exerce sa pression menante contre les parois qui la compriment ncore, et qui va pulvériser à jamais la ociété goujate de la dégénérescence huaine pour pratiquer sur son Néant fabuleux culture incessamment perfectible de l'Aarchisme définitif.

Des milliers de témoins viendraient proster de leur passion pour la Liberté, et non la façon hypocrite des jacobins de 89 : *homme naît libre !* Plaute (pour puiser un lié dans la vieille Rome de l'Empire) s'érie, dans l'Aululaire: « La Nature n'enfante ue des hommes libres, et tous les hommes, naissant, portent au cœur l'amour de la berté. Pas d'injustice plus odieuse que la rvitude, pas de calamité plus détestable.... uand Jupiter en courroux veut se venger un mortel, il le précipite dans l'esclavage ». ussi, si le Troglodyte des cavernes ressuscitait, il serait amèrement ahuri de utilisation des conquêtes du bien-être, epuis les cent mille ans de sa disparion. Sa désillusion ne serait pas moins oignante à la constatation des mœurs acuelles. Certainement il serait irrité de cette marque que, plus l'on travaille, plus l'on st misérable, que plus le niveau des besoins élève, plus celui des satisfactions s'abaisse, nfin que la misère et la richesse se développent parallèlement, avec des tendances à exagérer et à se pôlariser vers les extrêmes ! a microcéphalie lui dicterait l'impérieuse rgence d'une révolution, aux fins de réta ir la norme harmonique. Et cette révolution i paraîtrait devoir être anarchiste, sous enace d'avorter.

Les progrès de la sociologie sont directeent conséquents avec ceux de la science énérale. Si la science pure recule les bornes l'inconnu et poursuit l'erreur jusque dans s places-fortes, la philosophie rationnelle tte son éclaircie sur le cerveau malléé par s préjugés, les hérésies éducatives et la bition des mœurs artificielles ; son but est recherche du bonheur dans la relation s causes et des effets, dans l'équilibre ıipersonnel des facultés en libre exerce. — La filiation, la coordination, la clasication, le déterminisme des progrès laboeux de la science, et l'action réflexe de lle-ci sur la biologie et la sociologie, seient d'un intérêt supérieur à être développs, mais il ne faut pas abuser de ses forces, n plus que mésuser du peu de place dont dispose.

Mais l'Histoire authentique fournit une moisson copieuse des noms de ceux qui ont préparé la *voie libertaire*, par la littérature, par la science, par l'action. Nous ne referons pas le tableau publié il y a deux ans dans *La Plume socialiste*, cependant qu'il soit une constatation remarquable à noter et sur laquelle nous insistons : *il n'est pas un seul écrivain* qui n'ait pensé, sciemment ou sous l'élan d'un lyrisme renonciateur d'hypocrisie, dans un sens profondément anarchiste. Cette même Histoire, trop accomodée à des fins honteuses, n'est-elle pas le livre d'or de l'Autorité, la Bible des tyrans, et de leurs thuriféraires, comme elle est le nécrologe de la Pensée et de l'Amour ? Lao-tseu se débattant contre le Confucius de la résignation, Çakia-Mouni fuyant les Brahmanes, Socrate buvant la ciguë, Mazdac immolé par les sectateurs de Zoroastre, Jésus crucifié par les Juifs, sempiternels recommencements des légendes de Prométhée et de Caïn ? Encore les anarchistes chrétiens jetés dans l'arène, les Pères honnis par l'Empire, les Anabaptistes exterminés, Thomas Morus livré au bourreau, les Babouvistes sacrifiés, les nègres libertaires « civilisés quand même » par les belluaires, empoisonneurs et syphilitiques de l'Autorité ? Ah ! La voie sanglante fut inouïe de ténèbres ! Mais si Tertullien s'écria : « Sang de martyrs, semence de chrétiens ! » nous pouvons clamer à la gueule de la chiourme pantocratique : « Sang de révoltés, semence de révolutionnaires ! »

Cependant l'idée d'Anarchie, malgré son origine récente, représenta longtemps les aspirations libertaires dont les penseurs et les hommes d'action n'avaient pas encore conçu la théorie substantielle et philosophique. C'était alors le vague désir de s'affranchir des entraves sociales. Le communisme inspirait et exaltait le sentiment de justice fraternelle dans la vie matérielle. L'anarchisme développait ce sentiment dans la vie individuelle. Si l'un était du positivisme économique, l'autre était de la négation politique. Il ressort donc de l'étude physique et historique de l'Evolution que l'Anarchisme est *immanent* en la Nature, qu'il est une *loi naturelle* et que, puisqu'on en a révoqué l'harmonique syncrétisme, y revenir est une nécessité.

Nécessité que les socialistes, dans leur démence de tortues ailées, de dissimulés et d'inénarrables histrions, redoutent nécessairement, comme jadis les Troyens, joués « par » le fameux cheval qu'eux-mêmes avaient fait pénétrer dans leur cité !

Le Collectivisme avec obligation autori-

taire et contrainte laborative, est un phœnix né des cendres bourgeoises. Il se persuade qu'il est absolu — comme le vide métaphysique. Ici la vie sociale se faisait à coup de décrets, de lois ; là, elle florira sous une pluie bienfaisante d'ordres statistiques et dans l'atmosphère hygiénique des services publics, sans compter que l'argent, cette valeur d'échange, sera remplacée par les bons de travail, valeur précieuse pour les futurs biffins de l'inconsistant Quatrième-Etat...Il faudraencore la permission du contre-maître ou du pion pour aller pisser?...Voyons, assez de ces mesquins recommencements, assez de plaisanteries de mauvais goût ! Et nous qui avouons que l'Anarchie sociétaire ne sera qu'une étape dans l'évolution ! La fonction créant l'organe, d'après Darwin, nous pensions que chaque ensemble sélectif exigeait un milieu adapté aux nouvelles conditions vitales ? Erreur. Les socialistes, comme le Diafoirus de Molière, ont changé tout cela : le cœur est à droite et la tête en bas.

La Béotie fit sans doute à leur intention son discours sur la *Servitude volontaire*. Quoi ? mais s'ils aiment le bruit de la ferraille de chaînes,libre à eux;seulement qu'ils n'imposent pas à ceux qui les haïssent cordialement leur coercition ni leur conservatisme ! L'individu, pour ces collectivistes, n'existe pas, bien que selon certains — oh ! très peu, un milliard environ — l'individu soit seul intéressant, d'abord. Ensuite, la question ventrale est tout pour eux. Cela se conçoit, puisqu'ils auront des chefs qui par dévouement penseront, rêveront, aimeront, sentiront l'Art, règneront et respireront les mâles parfums des bois ou s'extasieront devant le kaléidoscope de la nature ! Eh bien, j'ignore si l'on perdrait au change, mais, pour ma part, je m'insurge contre cet esprit liberticide et je proclame fièrement, peut-être naïvement, qu'à choisir entre le bourgeoisisme meurtrier et égoïste qui me vexe, qui m'affame, et la promiscuité animale et fonctionnariste du communisme selon les évangiles de Saint Marx et du Père Guesde, je n'hésite pas. La culture de mon individualisme présente plus de satisfactions, de garanties, dans le premier, que dans la hiérarchie de gribouilles qui, à l'instar de leur prototype, me jettent à l'eau, croyant s'y noyer eux-mêmes! Et remarquez combien le mot « science » dans leurs plus minces bafouillages, dans leurs plus insignifiantes élucubrations, est anônné souvent. Ce vocable doit avoir un pouvoir kabbalistique, car leurs postulata, dans leur expression sèche et doctorale, en sont pavés. Ah ! s'ils voulaient condescendre à constater « scientifiquement » que l'Homme est la cellule l'Humanité, que la méthode « scientifiqu consiste à induire de lui, par lui, qu'il est *but* et le communisme un *moyen*, et qu'e le *dolce far niente* est parfois trop agréa et trop hygiénique pour qu'un censeur ne puisse considérer d'utilité sociale et app ciable en bons de travail !... Bah !

Il n'est point de degré du médiocre au pir

Et Boileau a raison.

Qu'est-ce donc que l'AN-ARCHIE, inva ble expression de la loi naturelle en So logie ?

C'est la manière d'être d'un *communis* où chaque individu, *autonome*, réalise le *nimum* d'effort pour la communauté et *maximum* d'effet pour son autonomie.

L'aboutissant de l'Anarchisme serait l dividualisme intensif comme la culture tensive. Mais l' « individualisme » n'est étroitement l' « égoïsme » à la facon bourgeois autoritaires de toute la gamme rouges. C'est la tendance progressive à venir *intégral*, alors que celle du bourge consiste dans une exploitation et une jo sance malfaisante de pourceau tyrannique. premier est généreux, raffiné ; le second assassin, grossier.

Le retour au communisme implique la gation de la propriété ; le retour à l'a chisme celle de l'autorité. Cela sous to ses formes : religion, patrie, famille ju que, propriété privée, autorité suggest de renoncement à l'individualisme, etc. de lois, plus d'obligations gouvernementa plus de politique, plus de hiérarchie soci L'organisation, image de la Nature, devi la résultante du système affinitaire, sym thique, des forces individuelles. La Loi turelle seule est notre éducatrice, notre trice. Le libre jeu des efforts impulsifs initiateurs a remplacé la contrainte admi trative, pesante, irresponsable et arbitra L'homme devenu conscient, dépouillé attributs de sa dégradation morale et d sujétion millénaire, ne demande qu'à v libre pour aimer et dépenser récréativem sa puissance de travail. Il est le produi son milieu. Aussi les âmes magnifiques dans leur essor aquilin découvriront les mières les Espaces et les Temps d'Anarc — purifiant, régénérant, par la Révolu le milieu peuplé du cauchemar bourgeois tendront la main aux faibles, aux veules l'homme sera meilleur !

La Révolution prochaine, produit de volution moderne, verra dans son sein développer une évolution efficiente d'éd

n anarchique. La période de tranformation
ût durer dix ans, vingt ans, cinquante ans,
application immédiate ici, d'influence
gressive là. Mais la durée de la guerre
ciale peut-être considérablement abrégée
par l'intelligence, le sang-froid et l'initiative
ployés. Sans attendre le calme de la tour-
nte pour organiser la vie selon leur con-
pt, et pour prévenir la menace d'organi-
tion collectiviste, les libertaires devront
irer à eux les indifférents par l'exemple et
nseignement de la *leçon de choses*. Les in-
vidus devront se grouper par catégories
ffinités, de sympathies, de tempéraments,
buts. Il arrivera ce qui se passe dans une
mbinaison chimique : les éléments de même
ture se rechercheront, se cohésionneront,
grégeront dans un corps nouveau. Le
amp d'action avec ses moyens étant aussi
ste que celui des aptitudes, nulle crainte
mmobilité, d'embûches insurmontables, de
ousies, de famines ! *Tout est à tous !*
excès actuel du double et du triple des
oduits agricoles et industriels, en dépit
gaspillage systématique et de l'incohé-
nce directrice, nous est le plus sûr
rant du bien-être de demain. Chacun
oduira selon ses facultés, librement,
lidairement, avec les compagnons des
vers groupes dans lesquels son énergie se
pensera ; chacun consommera selon ses
soins, librement, rationnellement. Le cen-
e de l'existence matérielle sera transporté
« tas », magasin général, comparable rela-
vement à ces caravansérails qu'on nomme
on Marché, Louvre, Bazars, Marchés,
ocks. etc. Les compagnons, volontaires de
service, tiendront les groupes alimenteurs
courant du mouvement consommateur.
machine, cette concurrente de l'ouvrier,
jourd'hui, sera la chose de tous, demain.
es travaux pénibles, incommodes ou mal-
ins, sous l'effet du minimum d'efforts à
penser et des besoins impérieux à satis-
ire, ne seront plus la question accablante de
dis. Un exercice permanent d'équilibre
able démontrera aux faux scrupuleux ce
'une vision non-égoïste et non-spéculative
la vie provoque de spontanéité, de vertus
ciales chez l'Homme. La société, en un
ot, fonctionnera de l'individu aux groupes
lymorphes, occasionnels, mobiles, du
oupement au faisceau de groupements,
mologues et équivalents, fédération ou
rporation, et ainsi de suite jusqu'à l'extrê-
e association. Ce sera le libre jeu des indi-
dualités; ce sera la variété dans l'unité, car
est le spectacle public de l'Harmonie natu-
lle, c'est la Loi de l'Evolution, c'est la con-
tion *sine quâ non* de l'existence normale
es sociétés humaines.

« L'Age d'or est devant nous, non derrière », s'écriait Bacon ! Voilà, certes, une judicieuse parole, que Proudhon, ni Bakounine, ni tant d'autres, n'ont jamais démentie, ni même la science et la philosophie. Et, pour qu'elle devienne enfin la constatation d'un fait accompli, les révolutionnaires anarchistes expriment leurs vœux, les plus intimes mais les plus violents, pour l'extermination définitive de cette bourgeoisie du crime, de l'orgie, du crétinisme et du fiel ineffable contre tout ce qui est Espoir, Beauté, Amour et Justice !

ANDRÉ VEIDAUX.

P. S. — Le lecteur comprendra que nous n'avons pas eu l'intention outrecuidante d'exposer en quelques colonnes le motif intégral d'Anarchie, quand nécessaire serait pour ce, un certain nombre de volumes. Les lignes principales en ont cependant été tracées d'une façon abréviative. Bien des questions importantes n'ont pas été traitées, comme celles du Vote, du Vol, de la Propagande, de la Grève générale, de la Justice attributive et même de l'Organisation productive et consommative sous le fonctionnement des groupes, d'une manière plus développée que je ne l'ai fait plus haut. Mais comment avoir la prescience de ce qui se passera exactement après la Révolution ? Savons-nous aujourd'hui ce que les circonstances nous dicteront demain ? Et cependant cette ignorance nous empêche-t-elle de penser et de vivre ce lendemain ?

Aussi nous renvoyons le lecteur désireux d'approfondir nos idées à la Bibliothèque anarchiste placée à la fin du numéro. La plupart des brochures ne coûtent que 10 cent. et peuvent se procurer à la *Révolte*, 140, rue Mouffetard.

Enfin nos excellents camarades Octave Mirbeau et E. Malatesta, empêchés par des cas de force majeure, n'ont pu donner à temps leurs études sur :

L'Art et la Littérature anarchiste,
La Morale anarchiste.

A. V.

La Loi et l'Autorité

« Quand l'ignorance est au sein des sociétés et « le désordre dans les esprits, les lois deviennent « nombreuses. Les hommes attendent tout de la « législation, et chaque loi nouvelle étant un « nouveau mécompte, *ils sont portés à lui deman-* « *der sans cesse ce qui ne peut venir que d'eux-* « *mêmes*, de *leur* éducation, de l'état de *leurs* « mœurs ». Ce n'est certes pas un révolution-

ADOLPHE WILLETTE. — *Composition inédite.*

naire qui dit cela, pas même un réformateur. C'est un jurisconsulte, Dalloz, l'auteur du recueil des lois françaises, connu sous le nom de *Répertoire de la législation*. Et cependant ces lignes, quoiqu'écrites par un homme qui était lui-même un faiseur et un admirateur des lois, représentent parfaitement l'état anormal de nos sociétés.

En effet, depuis des milliers d'années ceux qui nous gouvernent, ne font que répéter sur tous les tons : Respect à la loi, obéissance à l'autorité ! Le père et la mère élèvent les enfants dans ce sentiment. L'école les raffermit, elle en prouve la nécessité en inculquant aux enfants des bribes de fausse science, habilement assorties. Les livres d'histoire, de science politique, d'économie sociale regorgent de ce respect à la loi : on a même mis les sciences physiques à contribution en introduisant dans ces sciences d'observation un langage faux, emprunté à la théologie et l'autoritarisme. Le journal fait la même besogn il n'y a pas d'article de journal qui ne prêch l'obéissance à la loi, lors même qu'à la troisièn page, ils constatent chaque jour l'imbécillité d la loi et montrent comment elle est traînée da toutes les boues, dans toutes les fanges par ce qui sont préposés à son maintien. L'art fait ch rus avec la soi-disant science. Le héros d sculpteur, du peintre et du musicien couvre Loi de son bouclier et, les yeux enflammés et l narines ouvertes, il est prêt à frapper de sc glaive quiconque oserait y toucher.

A ses origines, la Loi était le pacte ou contra national. Au Champ-de-Mars, les légions et peuple agréaient le contrat. Certes, ce contra n'était pas toujours librement consenti. Mais mesure que l'Église d'une part et le seigneur d l'autre réussissent à asservir le peuple, le droit d

égiférer échappe des mains de la nation pour asser aux privilégiés. L'Eglise étend ses pouoirs; soutenue par les richesses qui s'accumulent ans ses coffres, elle se mêle de plus en plus ans la vie privée et, sous prétexte de sauver les mes, elle s'empare du travail des serfs, elle rélève l'impôt sur toutes les classes, elle étend a juridiction, elle multiplie les délits et les peies et s'enrichit en proportion des délits commis, uisque c'est dans ses coffres-forts que s'écoule e produit des amendes. Les lois n'ont plus trait ux intérêts nationaux. En même temps, à meure que le seigneur, de son côté, étend ses pouoirs sur les laboureurs des champs et les artians des villes, c'est lui qui devient aussi juge et égislateur. Les législateurs à cette époque, c'est ne poignée de brigands se multipliant et s'organisant pour le brigandage contre un peuple devenu de plus en plus pacifique à mesure qu'il se ivre à l'agriculture. La première révolution, celle es communes, ne réussit à abolir qu'une partie le ces lois ; car les chartes des communes affranchies ne sont pour la plupart qu'un compromis entre la législation seigneuriale ou épiscopale t les nouvelles relations, créées au sein de la Commune libre. On sait que les Communes libres n'ont pu se maintenir. Déchirées par les guerres intestines entre les riches et les pauvres, ntre les bourgeois et les serfs, elles devinrent acilement la proie de la royauté, jusqu'à ce que ous les pouvoirs soient concentrés dans une seule ersonne qui dise : « l'Etat, c'est moi ! »

C'est à la grande révolution qu'il revient d'aoir commencé la démolition de cet échafaudage le lois qui nous a été légué par la féodalité et la oyauté. Mais c'est surtout depuis l'avènement le la bourgeoisie, qu'on a réussi à rétablir ce ulte. Sous l'ancien régime on parlait peu de ois, si ce n'est avec Montesquieu, Rousseau, Voltaire, pour les opposer au caprice royal. Mais endant et après la révolution, les avocats, arrivés au pouvoir, ont fait de leur mieux pour affermir ce principe, sur lequel ils devaient établir eur règne. La bourgeoisie l'accepta d'emblée omme son ancre de salut, pour mettre une digue u torrent populaire. La prêtraille s'empressa le la sanctifier, pour sauver sa barque qui sombrait dans les vagues du torrent. Le peuple enin l'accepta comme un progrès sur l'arbitraire et a violence du passé. Depuis, la bourgeoisie n'a essé d'exploiter cette maxime qui, avec cet aure principe, le gouvernement représentatif, résume la philosophie du siècle de la bourgeoisie, e XIXe siècle.

Mais les temps et les esprits ont cependant hangé depuis un siècle. On trouve partout des évoltés qui ne veulent plus obéir à la loi, sans avoir d'où elle vient, qu'elle en est l'utilité, d'où ient l'obligation de lui obéir et le respect dont n l'entoure. Ils analysent son origine et ils y rouvent, soit un dieu, — produit des terreurs du auvage, — stupide, mesquin et méchant comme es prêtres qui se réclament de son origine surnaturelle, soit le sang, la conquête par le fer et e feu. Ils étudient son caractère et ils y trouvent our trait distinctif l'immobilité, remplaçant le éveloppement continu de l'humanité. Ils voient une race de faiseurs de lois légiférant sans savoir sur quoi ils légiférent, votant aujourd'hui une loi sur l'assainissement des villes, sans avoir la moindre notion d'hygiène, demain — réglementant l'armement des troupes, sans même connaître le fusil, faisant des lois sur l'enseignement et l'éducation sans avoir jamais su donner un enseignement quelconque ou une éducation honnête à leurs enfants, légiférant à tort et à travers, mais n'oubliant jamais l'amende qui frappera le va-nu-pied, la prison et les galères qui frapperont des hommes mille fois moins immoraux qu'ils ne le sont eux-mêmes, eux, législateurs ! Ils voient enfin le goôlier qui marche vers la perte de tout sentiment humain, le gendarme dressé en chien de piste, le mouchard se méprisant lui-même, la délation transformée en vertu, la corruption érigée en système ; tous les vices, tous les mauvais côtés de la nature humaine, favorisés, cultivés pour le triomphe de la Loi. Ils voient cela, et c'est pour cela qu'au lieu de répéter niaisement la vieille formule : « Respect à la loi ! » ils crient: « Mépris de la loi et de ses attributs ! » et qu'ils remplacent ce mot lâche : « Obéissance à la loi ! » par : « Révolte contre toutes les lois ! ».

La loi est un produit relativement moderne ; car l'humanité a vécu des siècles et des siècles sans avoir aucune loi écrite, ni même simplement gravée en symboles, sur des pierres, à l'entrée des temples. A cette époque, les relations des hommes entre eux étaient réglées par de simples coutumes, par des habitudes, des usages, que la constante répétition rendait vénérables et que chacun acquérait dès son enfance, comme il apprenait à se procurer sa nourriture par la chasse, l'élevage des bestiaux ou l'agriculture. Toutes les sociétés humaines ont passé par cette phase primitive, et jusqu'à présent encore une grande partie de l'humanité n'a point de lois écrites, mais un « droit coutumier », comme disent les juristes. Ce n'est pas la loi qui l'établit, il est antérieur à toutes lois. Ce n'est pas non plus la religion qui le prescrit : il est antérieur à toute religion, il se retrouve chez tous les animaux qui vivent en société. Il se développe de lui-même, par la force même des choses, comme ces habitudes que l'homme a nommé instincts chez les animaux.

Mais, à côté de ces coutumes, nécessaires pour la vie des sociétés et la conservation de la race, il se produit, dans les associations humaines, d'autres désirs, d'autres passions, et partant, d'autres habitudes, d'autres coutumes. Le désir de dominer les autres et de leur imposer sa volonté ; le désir de s'emparer des produits du travail d'une tribu voisine ; le désir de subjuguer d'autres hommes, afin de s'entourer de jouissances sans rien produire soi-même, tandis que des esclaves produisent tout le nécessaire pour que leur maître se procure tous les plaisirs et toutes les voluptés, — ces désirs personnels, égoïstes, produisent un autre courant d'habitudes et de coutumes. Le prêtre, d'une part, — le charlatan qui exploite la superstition et, après s'être affranchi lui-même de la peur du diable, la propage parmi les autres ; le guerrier, d'autre part, ce rodomont qui pousse à l'invasion et au pillage

du voisin pour en revenir chargé de butin et suivi d'esclaves, cultivaient chez l'homme l'esprit de routine qui puise son origine dans la superstition, dans l'indolence et dans la lâcheté. Mais si la Loi ne présentait qu'un assemblage de prescriptions avantageuses aux seuls dominateurs, elle aurait de la peine à se faire accepter, à se faire obéir. Eh bien, le législateur confond dans un seul et même code les deux courants de coutumes dont nous venons de parler : les maximes qui représentent les principes de moralité et de solidarité élaborés par la vie en commun, et les ordres qui doivent consacrer à jamais l'inégalité. Les coutumes qui sont absolument nécessaires à l'existence même de la société, sont habilement mêlées dans le Code aux pratiques imposées par les dominateurs, et prétendent au même respect de la foule. Pas plus que le Capital individuel, né de la fraude et de la violence et développé sous l'auspice de l'autorité, la Loi n'a donc aucun titre au respect des hommes. Née de la violence et de la superstition, établie dans l'intérêt du prêtre, du conquérant et du riche exploiteur, elle devra être abolie en entier le jour où le peuple voudra briser ses chaînes.

Si on envisage les millions de lois qui régissent l'humanité, on s'aperçoit aisément qu'elles peuvent être subdivisées en trois grandes catégories: Protection de la propriété, protection des personnes, protection du gouvernement. Et, en analysant ces trois catégories, on en arrive à l'égard de chacune d'elles à cette conclusion logique et nécessaire : *Inutilité et nuisibilité de la Loi.* Pour la protection de la propriété, les socialistes savent ce qu'il en est, la moitié de nos lois — les codes civils de tous pays — n'ont d'autre but que celui de maintenir cette appropriation, ce monopole, au profit de quelques-uns contre l'humanité entière. Les trois quarts des affaires jugées par les tribunaux ne sont que des querelles surgissant entre monopoleurs : deux voleurs se disputant le butin. Et une bonne partie de nos lois criminelles ont encore le même but, puisqu'elles ont pour objectif de maintenir l'ouvrier dans une position subordonnée au patron, afin d'assurer l'exploitation. C'est encore tout un arsenal de lois, de décrets, d'ordonnances, d'avis, etc., etc., servant à protéger les diverses formes de gouvernement représentatif (par délégation ou par usurpation) sous lesquelles se débattent encore les sociétés humaines. Nous savons fort bien, — les anarchistes l'ont assez démontré par la critique qu'ils ont faite sans cesse des diverses formes de gouvernement, — que la mission de *tous* les gouvernements, monarchiques, constitutionnels et républicains est de protéger et de maintenir par la force les privilèges des classes possédantes : aristocratie, prêtraille et bourgeoisie. Quant aux « crimes », aux attentats contre les personnes, il est connu que les deux tiers et souvent même les trois quarts de tous ces « crimes » sont inspirés par le désir de s'emparer des richesses appartenant à quelqu'un. Cette catégorie immense de ci-nommés « crimes et délits » disparaîtra le jour où la propriété privée cessera d'exister. — « Mais, nous dira-t-on, il y aura toujours des brutes qui attenteront à la vie des citoyens, qui porteront un coup de couteau chaque querelle, qui vengeront la moindre o fense par un meurtre, s'il n'y a pas de lois pou les restreindre et des punitions pour les retenir! La-dessus il y a cependant une chose bien éta blie aujourd'hui : — La sévérité des punitions n diminue pas le nombre des « crimes ». Par contr abolissez la peine de mort et il n'y aura pas u seul assassinat de plus ; il y en aura moin D'autre part, que la récolte soit bonne, que l pain soit bon marché, — que le temps soit beau — et le nombre des assassinats diminuera aus sitôt.

On nous parle toujours des bienfaits de la L et des effets bienfaisants des peines, mais a-t-o jamais essayé de faire la balance entre ces bien faits qu'on attribue à la Loi et aux peines e l'effet dégradant de ces peines sur l'humanité Qui donc a choyé et développé les instincts d cruauté dans l'homme (instincts inconnus même aux singes, l'homme étant devenu l'animal l plus cruel de la terre), si ce n'est le roi, le jug et le prêtre armés de la Loi, qui faisaient arra cher la chair par lambeaux, verser de la poi brûlante sur les plaies, disloquer les membres broyer les os, scier les hommes en deux, pou maintenir leur autorité ? Que l'on calcule seule ment tout le torrent de dépravation versé dan les sociétés humaines par la délation favorisé par les juges et payée par les écus sonnants d gouvernement, sous prétexte d'aider à la déco verte des crimes. Que l'on aille en prison et qu l'on étudie là ce que devient l'homme, privé d liberté, enfermé avec d'autres dépravés qui s pénètrent de toute la corruption et de tous le vices qui suintent de nos prisons. Que l'on con sidère enfin quelle corruption, quelle dépravatio de l'esprit est maintenue dans l'humanité pa cette idée *d'obéissance* (essence de la Loi), d châtiment, d'autorité ayant le droit de châtie de juger en dehors de notre conscience et d l'estime de nos amis, de bourreau, de geôlier, d dénonciateur, — bref, de tous ces attributs de l Loi et de l'Autorité. Que l'on considère tout ce la, et on sera certainement d'accord avec nous lorsque nous dirons que la Loi infligeant des pe nes, est une abomination qui doit cesser d'exis ter.

D'ailleurs, les peuples non policés et, partant moins dépravés ont parfaitement compris qu celui que l'on nomme un « criminel », est tou bonnement un malheureux ; qu'il ne s'agit pas d le fouetter, de l'enchaîner ou de le faire mourir su l'échafaud ou en prison, mais qu'il faut le soula ger par les soins les plus fraternels, par un trai tement égalitaire, par la pratique de la vie entr honnêtes gens. Et nous espérons que dans l prochaine révolution ressortira ce cri : « Brûlon les guillotines, démolissons les prisons, chassons le juge, le policier, le délateur — race immonde qu'il y ait jamais eue sur la terre, — traitons en frère celui qui aura été porté par la passion à faire du mal à son semblable, par dessus tou ôtons aux grands criminels, à ces produits igno bles de l'oisiveté bourgeoise, la possibilité d'éta ler leurs vices sous des formes séduisantes, — e soyons sûrs que nous n'aurons plus que très pe

e crimes à signaler dans notre société ». Ce qui naintient le crime (outre l'oisiveté), c'est la Loi t l'Autorité : la loi sur la propriété, la loi sur le ouvernement, la loi sur les peines et délits, et 'Autorité qui se charge de faire ces lois et de les pp' que

Plus de lois, plus de juges ! La Liberté, l'Egalité et la pratique de la Solidarité sont la seule digue efficace que nous puissions opposer aux instincts anti-sociables de certains d'entre nous !

PIERRE KROPOTKINE.

MAXIMILIEN LUCE. — Dessin inédit.

LA PROPRIÉTÉ

L'idée que l'homme eut de la propriété, c'est-à-dire du rapport existant entre lui et les choses, a varié tellement, suivant les peuples et les siècles, qu'elle nous semble aujourd'hui fort obscure et par conséquent fausse. Alors que l'humain ne se différenciait pas encore de l'animal, l'instinct de la satisfaction de ses appétits lui a enseigné son droit de jouissance sur les biens de la terre. L'affaiblissement de l'instinct et le développement cérébral l'ont amené à choisir en connaissance de causes et connaître ses préférences, mais la distinction du *mien* et du *tien* comment s'établit-elle ?

Les malédictions de Rousseau contre le premier qui fit de son champ un enclos et dit : *ceci est à moi*, sont puériles ; ce premier est un être symbolique : son cas suppose une révélation et est anti-scientifique. Il fallut des causes impossibles à être précisées et agissant pendant des siècles pour l'établissement de la propriété privée. Vraisemblable est cette hypothèse autre que, antérieurement les préhistoriques humains se sont naturellement associés pour chasser, voyager, cultiver, récolter etc. ainsi vivent encore certaines races. Quelques unes de ces associations, sous l'action de causes mauvaises se sont rompues, probablement, car un isolement au moins moral de l'être humain fut nécessaire pour que l'antagonisme du *mien* et du *tien* apparut. On ne peut comprendre le maintien et le développement de la propriété individuelle que par l'état de guerre devenu habituel. Comment put-elle se développer ? Non par le travail personnel et l'épargne, car tout produit était normalement la proie du plus fort, mais par la rapine des biens d'autrui, des étrangers et surtout par la réduction de ceux-ci à l'esclavage.

L'histoire ancienne entière en témoigne. Elle nous dit clairement que là où la propriété individuelle était, l'humanité fut malheureuse. Nous n'hésitons pas à voir dans cette concordance le lien de cause à effet. Un peuple où la propriété est en communauté est un peuple paisible, de mœurs douces et de passions généreuses, par définition. On conçoit d'évidence que les principes selon lesquels vivent entre eux les membres d'un tel peuple, c'est à dire, leur *morale*, soit infiniment supérieure à celle des nations où les individus sont en concurrence l'un de l'autre.

La forme de la propriété est une conséquence des mœurs. Le progrès des mœurs, le seul qui importe, peut s'énoncer la conscience que l'humanité prend d'elle-même ; elle tend fatalement à vivre selon sa raison et à n'être plus guidée vers la vérité de Nature par l'instinct, comme à l'époque animale, mais par la science. Or la question de la propriété n'a guère encore été étudiée qu'empiriquement, l'empirisme étant l'intermédiaire entre l'instinct et la sagesse. Le code civil français, par exemple, ne lui donne aucune base rationnelle et ne parle pas une fois du droit naturel de l'homme sur les choses. Les législateurs ne se sont inquiétés que des divers modes d'acquérir des meubles et des immeubles, sans les justifier en droit. Parmi ces modes d'acquisition, avec une belle sincérité, ils n'ont pas admis *le travail;* ils ont même pris soin de dire formellement que le producteur n'a aucun droit sur le produit, réduisant ainsi à néant toute l'argumentation des économistes. Une citation s'impose :

Art. 547. — « Les fruits industriels, les fruits civils, le croît des animaux appartiennent au propriétaire par droit d'accession ». (c'est une production du texte le plus rigoureux du droit féodal).

Art. 548. — « Les fruits produits par la chose n'appartiennent au propriétaire qu'à la charge de rembourser les frais de labours, travaux et semences faits par les tiers ».

Ainsi est attribué arbitrairement au seul propriétaire du capital, terre ou argent, le produit tout entier, quant au producteur il a droit à une indemnité ou salaire. Eh bien, en déniant au producteur aucun droit de propriété sur le produit le code énonce une vérité absolue. Nous ne nierons pas que la propriété du produit appartient au propriétaire de la chose, car cela ne repose sur rien c'est une simple attribution impossible à légitimer comme serait celle qui donnerait au producteur la propriété en question.

***

«Comment s'écriera-t-on peut-être, vous allez vous prétendez que le producteur n'a aucun droit sur le produit ? »

C'est en effet notre conviction. Nous nous sommes demandé la raison d'être d'un produit, son pourquoi, sa cause finale, et nous avons trouvé que c'était sa consommation, ce qui revenait à constater que la propriété appartenait au consommateur.

D'autre part en recherchant un fondement légitime à la *propriété personnelle* nous avons rencontré le *besoin personnel*. Et nous avons conclu que *le droit* à la propriété d'un morceau de pain *c'est la faim*. C'est le seul droit d'appropriation ce droit est à l'individu de par son existence étant donné sa tendance à persévérer dans son être.

La théorie adverse qui attribue le produit au producteur est très réfutable.

Tout d'abord, il faut remarquer qu'il n'y a jamais création, mais transformation, assemblage composition ; la substance est toujours, et ce dit produit ne parle que d'une de ses modalités or l'auteur de cette modalité que vous appelez producteur n'est qu'un co-auteur, car toute production est collective, coopérative : le travail de tous les peuples, de toutes les générations précédentes et de l'univers a été indispensable pour produire ce qui est nécessaire à l'existence d'un seul individu. Personne ne peut dire : « Ceci est mon produit » mais bien : « J'ai participé à la production de ceci ». Ainsi, le pommier ne fait pas la pomme, il coopère à sa formation : Sont associés ce sont les humains qui défrichèrent les terres et assainirent la contrée, ce sont ceux qui ont cultivé les sauvageons, ce sont ceux qui ont greffés et soignés, c'est la chaleur et la lumière du soleil et de la lune, c'est l'air, la terre le vent, la pluie, etc., etc. A qui la pomme ?

A aucun de ceux qui la produisirent, mais à celui pour qui elle fut, à son destinataire ; le fruit mûri se tend de lui-même vers le vivant que le besoin attire vers le fruit, et le fruit se détache de l'arbre à la moindre pression de la main parce qu'il est bon à être mangé ; Ainsi le veut l'harmonie de la nature, la raison des choses et des hommes : c'est l'ordre. Avant d'appartenir réellement à celui qui en avait désir, ce fruit, ce bien, cette utilité lui appartenait déjà virtuellement, en totalité et de toute éternité.

***

De l'observation de la nature, la raison de l'homme déduit que la production est collective et la consommation individuelle : ce qui ne sert ni à la production, ni à la consommation est *res nullius* et à l'usage de tous.

En dehors d'un arbitraire empirique, la propriété des choses, nécessairement collective pour la production, s'individualise non moins nécessairement pour la consommation. Autrement il y a désordre, inharmonie, violence et souffrance.

Dans une humanité libre la propriété existera donc sous ses deux formes. Chaque homme, tel un arbre, offrira le produit de son travail aux autres et leur prendra le leur suivant ses besoins. Et comme l'individu dispose, pour la production, d'immenses forces collectives tandis qu'il ne peut compter que sur sa force personnelle pour la consommation on peut prédire qu'il y aura toujours un excédent. Les groupements qui se formeront alors auront aussi pour effet d'augmenter la production et de diminuer la consommation, et ainsi l'humanité arrivera à donner un minimum d'efforts pour un maximum de jouissances.

Ces lignes n'avaient pour motif et pour but que de rechercher une base rationnelle au droit de propriété ; celle-ci indiquée, nous avons cru bon de laisser entrevoir quelques unes de ses conséquences ; elles montrent aux anarchistes communistes et individualistes qu'un simple malentendu les divise.

LUDOVIC MALQUIN.

LES RELIGIONS

« La terreur enfanta les premiers dieux », a dit un poète latin.

Oui, Très-Saint Père qui, représentant du va-nu-pieds Jésus, donnez modestement votre mule à baiser, si de navrants imbéciles se prosternent ainsi devant vos sacrés orteils, c'est parce qu'un beau jour, le singe dégrossi qui fut notre ancêtre, eut par trop peur du tonnerre : de cette peur, l'idée religieuse naquit.

Il n'y a que les esprits les plus incultes qui puissent encore s'imaginer les religions créées tout d'une pièce. Les générations spontanées, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, sont beaucoup plus rares qu'on ne croit. Il faut, pour que l'éclosion ait lieu, que tous les éléments constitutifs se soient eux-mêmes développés, rapprochés et combinés. L'observateur superficiel, seul, peut croire que ça se fait tout d'un coup : en réalité, une religion, pas plus qu'un homme, ne se façonne en cinq minutes.

Combien ils durent frissonner nos primitfs ancêtres ! Tout leur était mystère et hostilité : la foudre, le cyclone, la neige, la tempête, l'épidémie, les monstres, grandis par l'imagination, qui sortaient de leurs retraites pour livrer bataille à l'homme ! Toutes ces forces inhérentes à l'éternelle matière, tous ces êtres redoutables, leur parurent supérieurs à eux, pauvres animaux nus et ignorants ; tous devinrent des dieux qu'ils cherchèrent à fléchir, auxquels ils prêtèrent leurs passions, avec lesquels ils tentèrent d'entrer en pourparlers. Et pour réussir en semblable occurence, le meilleur procédé ne fut-il pas de présenter des cadeaux ? les premiers croyants offrirent tout naturellement à leurs divinités ce qu'eux-mêmes aimaient : des fruits, des fleurs, les produits de leur chasse ou de leurs récoltes, — origine du culte, champ immense ouvert à l'exploitation des crédules par les fourbes. Survinrent les gens imaginatifs, les poètes, les faux savants qui prétendirent en savoir plus long que les autres, les roués qui voulaient tirer parti de la situation, et tous ajoutèrent de nouvelles légendes aux légendes et codifièrent la superstition. Ils créaient ainsi, à côté des monarques et des chefs guerriers, une autorité infiniment plus redoutable, car celle-ci prenait sa source dans le ciel, c'est-à-dire dans l'inconnu, le tout-puissant mystérieux.

Voilà l'humanité lancée sur la route du merveilleux : où s'arrêtera-t-elle ? Tandis que les plus arriérés s'attardent au fétichisme, à l'adoration de la matière brute, les autres subtilisent leurs cosmogonies. Les Perses établissent tout un système sur le dualisme apparent qui se manifeste dans la nature : Oromaze-lumière et Ahrimane-ténèbres se livrent un combat incessant.

L'Egypte divinise son Nil et, ébauchant la science astronomique, en tire les éléments de sa mythologie. Partout aussi, le climat, le milieu, la race, influent sur le développement, sur la forme de l'idée religieuse. L'homme n'a pas été créé à l'image de Dieu : il a créé lui même ses dieux. Les Grecs, peuple d'artistes, assis au bord des flots de la Méditerranée, déifient leurs rivages, leurs montagnes, leurs bois de lauriers, leurs sources chantantes : ils élèvent un temple à la nature aimable. Tout au contraire, les Sémites, errant dans les déserts mornes, vivant sous un ciel sans cesse fulgurant, se font un Jéhovah menaçant, toujours prompt à châtier et ce ne fut qu'après la conquête macédonienne, lorsque les Grecs d'Alexandre importèrent en Judée des bribes d'idées platoniciennes, qu'une fusion commença à s'opérer entre ces deux croyances si opposées : de cette fusion, naquit la religion chrétienne. Les révoltes sociales de Juda le Gaulonite, de Mathias et, plus tard, de Joseph Gorionide sont étouffées en Palestine par les généraux romains, mais quelque chose survit : une idée de réforme qui souffle sur le vieux monde. La rénovation, non plus symbolique mais effective eût pu en sortir. Les premiers chrétiens,

LUCIEN PISSARRO. — Dessin inédit.

novateurs révolutionnaires, avaient proclamé l'égalité humaine. Conséquents, les disciples qui se réclamaient d'eux, eussent dû prêcher, toujours et quand même, la sainte insurrection contre les puissants. Quelques-uns le firent, mais, après la destruction de Jérusalem, leurs successeurs tremblèrent de regarder en face la puissance des Césars, murmurèrent le mot opportuniste : « Mon royaume n'est pas de ce monde », se firent petits, petits, et protestèrent de leur soumission. Cependant, il fallut bien faire quelque chose, donner un aliment au zèle des fidèles, sous peine de se voir entraînés par eux dans quelque mouvement compromettant, comme celui des Bagaudes au troisième siècle. Les évêques abandonnant toute revendication sociale, se jetèrent à plein corps dans la théologie, grisant de leur casuistique les troupeaux naïfs. En même temps, ils intriguaient auprès des empereurs, se faufilaient dans leur palais, au Sénat, aux fonctions publiques. Ces descendant de communistes-anarchistes étaient devenus d'habiles assoiffés de domination, lorsque Constantin, comprenant toute l'aide qu'ils pourraient lui donner, les appela à lui. Leur avènement eut lieu : du coup, ces réformateurs se firent gardiens inflexibles du vieil ordre de choses : volte-face habituelle à tous les parvenus, hommes et partis.

Tel est, en quelques lignes, l'historique résumé du mouvement chrétien, depuis son origine apparente jusqu'au moment du triomphe. Jésus, entenant compte de son existence dépouillée des côtés miraculeux, fut moins l'initiateur ou le chef que le poète, poète populaire et en prose, poète en paraboles, dont le souvenir resta parce qu'il s'adressa au sentiment plus qu'à l'esprit, et eut avec lui la foule et les femmes.

Paul, qui vint après lui, eut un rôle bien autrement effectif comme fondateur et organisateur de l'Eglise. Sous son impulsion, les premières communautés de fidèles se formèrent, dressant elles-mêmes leurs statuts, élisant leurs pasteurs, s'efforçant de rayonner sur le monde profane et d'y pénétrer. Comment cette organisation, démocratique au début, arriva-t-elle à se transformer en la plus tyrannique des autocraties? Ce fut l'œuvre des siècles et aussi des circonstances, non moins que de l'ambition tenace des évêques latins, plus rapprochés que les autres du spectacle de la puissance impériale et, par cela même, plus vite corrompus.

Constantin ayant appelé à lui les chefs de l'Eglise, ceux-ci étalent leur triomphe au concile de Nicée où ils fixent les bases de la foi que le monde devra subir. On sait la suite : les empereurs abandonnant de plus en plus l'Occident sous la poussée des barbares, les évêques romains finirent par prendre leur place et devenir maîtres temporels autant que spirituels.

Cela dura onze siècles : pendant onze siècles, on fut tenu de croire même l'absurde, surtout l'absurde, *credo quia absurdum*, pendant onze siècles il y eut des hommes grillés, noyés, pendus, torturés pour crime de pensée ou de simple doute. Et, quand le sentiment populaire menace de se révolter, vite une diversion : Sus aux Juifs ! ce sont eux qui répandent les épidémies ! Sus aux Musulmans ! Dieu le veut ! Ces mécréants se permettent de vivre chez eux, à leur guise, sans en demander la permission au pape ! Et les déshérités s'empressent de reforger leurs chaînes.

Contre ce christianisme papal, le christianisme populaire, celui qui avait donné naissance aux révoltes de Juda le Gaulonite et des Bagaudes, finit pourtant par faire explosion. Les anarchistes albigeois. — car la tendance, sinon la conception

Henri-Gabriel IBELS

— Mais il en faut, Monsieur, *des gens qui meurent de faim !* Car si tout le monde mangeait... la valeur de l'argent baisserait et alors ce serait... terrible...!... Môssieu!... TERRIBLE !!!

hàrchiste, est vieille comme le monde,"— mas-crés au treizième siècle, trouvent des vengeurs ans les pays allemands. Tandis que les princes les bourgeois suivent Luther dans sa révolte ntre Rome, réclamant certaines libertés, les shérités qui, eux, revendiquent toutes les li-rtés parce qu'ils n'en jouissent d'aucune, font, ec Stork et Munzer, une guerre à mort aux cou-nts et aux châteaux. Ecrasés à Frankhausen, renaissent à Munster et, bien que vaincus core, ils jettent au vent de l'avenir des germes idées républicaines et communistes.

Ces *enragés* jouèrent le même rôle que les ébertistes qui, deux cent soixante ans plus tard, oussaient par les épaulcs les Conventionnels sitants. Sans eux, la Réforme n'eût pu s'effec-er : elle eût capitulé tout de suite devant ome. Ils l'en empêchèrent et c'est ce qui leur tira la haine de Luther et de Mélanchton, les-iels, effrayés de la tâche qu'ils avaient entre-ise, songeaient déjà à entrer en pourparlers ec l'ennemi. Ils entrevirent enfin, et c'est leur and honneur, non point une simple refonte re-gieuse, mais toute une rénovation humaine et ciale.

Depuis le XVI[e] siècle, l'Eglise tronçonnée a rdu de sa puissance, malgré l'invisible protec-on qu'étend autour d'elle le Gesù. Elle a vie dure, cependant, et ne cède le terrain ie pied à pied, effectuant souvent des retours fensifs terribles : la révolution la chasse et elle vient ; l'Empire la domestique et elle le blesse talon ; la sociale menace de l'engloutir, et le s'efforce de faire dévier la sociale, contre quelle elle ne peut lutter de front.

Nous en sommes là, actuellement : une formi-able embûche est tendue à l'esprit moderne. es champions de la Papauté, déguisés en socia-tes chrétiens et en anti-sémites, savent que mmense masse, dégoûtée des vieux Credos, ne st cependant pas encore assimilé toute philoso-ie positive. Ils savent que l'esprit humain, en ête du merveilleux, est facile à égarer, que s siècles d'atavisme pèsent lourdement sur us et, décidés à profiter de toutes occasions ur redonner vie à l'idée religieuse, ils nous ettent en élèves de Loyola. A nous de péné-er leurs desseins et contre l'ennemi masqué de tter sans trêve pour l'émancipation intellec-elle et matérielle de l'humanité !

CH. MALATO.

LA FAMILLE

Ils sont nombreux ceux qui croient ou parais-sent croire que, balotté sur les ondes tempé-tueuses de l'Océan social, l'esquif humain uve un asile presque toujours sûr et confortable dans le port « Famille ».

Cette erreur est si générale que les réforma-irs les plus hardis osent à peine y toucher. Il st pas rare de rencontrer de fougueux nova-irs qui, intransigeants sur les questions « pro-priété, pouvoir, patrie, religion, morale » se montrent pour l'institution familiale d'une particulière accommodance.

J'en ai entendu et lu des centaines qui, sur cette question s'expriment à peu près en ces termes : « On a tort de croire que nous sommes « les adversaires de la famille, nous voulons « *simplement* en agrandir le cadre, en élargir « l'idée, au point que l'humanité toute entière, « malgré fleuves, montagnes et mers, ne forme « plus qu'une seule et même famille. »

Ce langage est d'un sentimentalisme très suggestif ; aussi s'y laisse-t-on prendre facilement : mais il est faux, archi-faux : la famille n'est que la photographie en miniature de la Société toute entière. On y retrouve les principes idiots, les préjugés inhumains, la hiérarchie meurtrière de celle-ci et quiconque veut « révolutionner » la Société, ne peut logiquement respecter, dans ce gigantesque mécanisme, le rouage particulier dont s'agit.

***

Poëtes, romanciers, dramaturges, prêtres, magistrats, éducateurs, vous avez dit que, pour si meurtri qu'il soit, le « moi » trouve, au sein de la famille, les soins et les tendresses qui pansent et cicatrisent ses blessures ! Comme vous avez menti !

La plupart des institutions actuelles n'accablent l'individu que dans de certaines conditions, à de certaines époques, dans certaines phases de son existence. En vérité, chacune, tour à tour, le saisit à la gorge et menace de l'étrangler ; quand une main s'ouvre, c'est pour céder la place à une autre. Il semble que ces bourreaux : prêtres, magistrats, guerriers, gouvernants, patrons, propriétaires, fournisseurs, etc., etc. s'entendent habilement pour se relayer et n'accorder ni trêve ni repos au malheureux qu'ils étreignent.

Mais il est une institution qui, plus cruelle encore, le guette dans les entrailles de sa mère, l'attend au premier vagissement, le suit au berceau, à l'école, au collège, pendant sa jeunesse, sa maturité, sa vieillesse, l'accompagne, sans le quitter, jusqu'à la tombe.

Enfant, homme, vieillard, à toutes les époques de sa vie, chaque jour, chaque mois, chaque année, l'individu subit son exécrable joug. Fils, époux ou père, son tribut à l'institution « famille » se chiffre par des devoirs, des obligations, des corvées, des contraintes, des concessions, des hypocrisies, des bassesses de toute minute.

Et nul ne saurait en être exempt : le bâtard souffre de la famille parce qu'il n'en a pas ; l'autre parce qu'il en a une. C'est dans les langes de la famille que, ligotté, l'enfant contracte des tendances à l'obéissance, des habitudes de servilité. C'est là qu'il apprend à se forcer la cervelle d'un tas de « respects ridicules », de « vénérations grotesques ». Pauvre cerveau ; si encombré de ces meubles vermoulus, sales, poussiéreux, que lorsque l'homme de 20 ou 25 ans sent le désir de remplacer ce mobilier suranné par un autre en conformité avec le progrès et la science, grandes sont les difficultés, si grandes, que, presque toujours, l'autoritarisme familial a abêti le jeune homme, atrophié son intellect, ravalé

ses sentiments de dignité vraie, émoussé son énergie, émasculé son enthousiasme, étouffé en lui toute impulsion initiale, au point qu'il ne se sent plus la force de réagir et, veule, découragé, sceptique, brisé, écœuré, renonce bien vite à l'effort, à la lutte rédemptrice. C'est encore dans la famille que l'enfant apprend à taire sa légitime curiosité, à dissimuler sa conduite, à falsifier son langage. Quand il sort de ce long apprentissage, il est docteur ès-fourberie. C'est enfin dans la famille qu'ayant sous les yeux l'incessant spectacle d'un homme — son père — couchant toujours avec la même femme — sa mère — et de celle-ci n'ayant *ostensiblenent* d'amour que pour un seul homme : le mari, l'adolescent de l'un et l'autre sexe se fait de l'amour l'idée la plus fausse, en même temps que la plus dangereuse. Il se persuade que l'*exclusivisme du cœur* est une vertueuse obligation, qu'il existe de par le monde un être d'un sexe différent fait tout exprès pour lui et pour lequel il est fait aussi ; et ce préjugé, fortifié par la lecture des romans pernicieux, seuls livres que tolère l'œil vigilant d'un père bien pensant et d'une ignorante mère, ce préjugé le conduit aux déceptions, aux amertumes, aux regrets, aux douleurs, à la jalousie, parfois aux pires extrémités.

Ah ! il est bien préparé au mariage — cet embryon de la famille qu'il fondera à son tour, — ce petit crétin qui a appris à rougir des surprises de la chair, des éveils délicieux de la virilité, de l'affirmation brutale des désirs ; ou encore ce cuistre qui, spéculant sur l'amour comme sur le reste, sait sournoisement égrener le chapelet de ses liaisons passagères, pour passer le temps et attendre qu'il ait l'âge de demander officiellement la main — et ses dépendances — de la *vierge* qu'il aimera « pour le bon motif » affirment ainsi qu'il y en a un mauvais !

Digne femelle de cet imbécile, la jeune fille qui, ravagée de désirs, crevant d'ardeurs inassouvies, torture son cœur, supplicie ses sens, baisse les paupières pour feindre la pudeur, dilate les pupilles pour simuler la naïveté, et soupire, quand elle est seule, dans l'attente du prince charmant que le destin ou la providence ne manquera pas de jeter sur sa route !

Allons ! couple de fous ou de coquins, après ce noviciat de l'hypocrisie supporté dans le couvent familial, vous êtes dignes de prononcer les vœux solennels et irrémissibles que reçoit, au nom de la Loi, le farceur tricolore ! Vous voilà mariés.... et vous croyez sans doute que devant vous va s'ouvrir un avenir radieux de paix, de joie, d'ivresse. Oui, vos mains s'enlaceront ainsi... toujours ; vos corps se pénétreront avec délices... toujours ; vos lèvres ne connaîtront que la caresse du verbe amoureux... toujours ; vous joncherez de fleurs parfumées et de fruits savoureux le séjour extatique, le jardin paradisiaque de vos amours... toujours. Voilà ce qu'on vous a dit, chanté, musiqué, seriné. Voilà ce que, naïfs, vous avez cru. Malheureux ! C'est ce *toujours* qui, nouveau d'abord, fatiguant bientôt, obsédant enfin, ce *toujours* qui vous enlèvera bientôt la fougue des exhubérants désirs, vous laissera, quelque temps, à la routinière gymnastique des exercices matrimoniaux, puis vous fera connaître avant qu'il soit longtemps, la satiété des monotones caresses, l'écœurement des sensations *invariées*, le dégoût des mêmes baisers, des mêmes étreintes, des mêmes enlacements, dans le même décor, sur la même couche, avec le même complice. *Complice*, c'est bien le mot ; car l'existence alors, est tissée de ruses, de mensonges, de duplicités, de perfidies, tristes préludes des drames intimes, des épouvantables tragédies qu'engendrent la jalousie parfois, la vanité souvent, presque toujours l'idiot honneur.

Le mariage veut mâter la nature ; ces meurtrissantes épopées, secrètes ou publiques, sont sa terrible et légitime revanche.

Pourtant les enfants naissent : ainsi le veut, en dépit du mariage, la loi de reproduction de l'espèce et, pour rester dans « les traditions de la famille » le père et la mère donneront à leurs enfants l'éducation qu'ils ont eux-mêmes reçue et les générations se succèderont, injectant aux descendants le « virus » des aînés.

***

L'Autorité presque absolue du père de famille lui est venue du droit romain, de la loi mosaïque du Koran. La famille, partie de l'animalité, fut d'abord plutôt maternelle, puis paternelle, ensuite partriarcale, mais sans cesser d'être libertaire. Enfin elle passa sous l'influence du prêtre et du guerrier dans le clan ou la tribu, pour garder cette forme moderne et despotique de la Propriété. Le chef de famille est plutôt un caporal qu'un éducateur humain.

Et cette maudite institution dont les Panglos modernes ne cessent de nous tracer un tableau enchanteur continuerait ainsi sa besogne d'abrutissement, de dégénérescence, de ravalement de dépression, de servitude ! Et les pères se feraient un devoir et un honneur de transmettre à leurs fils, à leurs petits-fils et aux enfants de leurs petits-enfants le respect d'une institution aussi méprisable. Non, non ; cela ne sera pas !

Les anarchistes savent qu'ils touchent ici à un des préjugés les plus profondément ancrés dans l'opinion publique et que pour extraire le mal du corps social, il faut, évitant des tissus d'une extrême ténuité et des fibres d'une rare délicatesse, procéder d'une main *légérissime*. Mais la maladie est si cruelle, si étendus et si hideux en sont les ravages que l'opération doit, puisqu'il le faut, agir avec rudesse et décision :

Ne jamais laisser faire impunément devant nous le panégyrique de la famille et de toutes les erreurs dont elle est l'origine. Faire comprendre qu'elle résume et quintessencie les vices, les mensonges, les coquineries, les tyrannies de l'ordre social tout entier. Faire saisir son indiscutable association avec le système propriétaire moderne. Etaler, en toute occurence, le *mercantilisme* des liens familiaux. Déclarer nettement que cet instrument de torture doit à jamais disparaître en même temps que tous les autres : gouvernement, militarisme, législation, capitalisme. Voilà pour la critique.

Ensuite, expliquer à ceux que navre la bâtardise ou l'abandon de l'enfance que, le jour où la famille juridique sera supprimée, il n'y aura plus

il ne pourra plus y avoir ni bâtard, ni abandonné. Démontrer que la nature, essentiellement capricieuse et fantaisiste, s'oppose, en amour comme en toutes choses, à des engagements dont la rupture peut être pénible ou difficile ; que le désir est toujours légitime et que rien, absolument rien, ne contredit à ce qu'il soit satisfait, lorsqu'il est partagé Dire que les compagnons veulent, avec toutes les libertés, celle de l'amour, ce qui signifie que, dans la mobilité ou la fixité de ses accouplements, chacun ne doit s'inspirer que de ses attirances stables ou variées et que *la fidélité n'est pas plus une vertu que le contraire un vice*. Prouver qu'au sein de cette application spontanée et véritablemeut libre de la mystérieuse et harmonique loi d'affinité des sexes et des individus, la paix et la fraternité s'épanouiront sans effort, en même temps que s'établira, de génération à génération la plus touchante et la plus indestructible solidarité. Déclarer enfin que, dans ce sens, *mais seulement dans celui-là*, on peut dire que l'humanité entière, définitivement réconciliée, ne formera qu'une vaste famille étroitement unie.

Telle est la série de vérités que nous avons la mission de propager. Je le répète : c'est peut-être là, la partie la plus malaisée de la glorieuse tâche qu'ont assumée les anarchistes, mais si nous ne frappons pas vigoureusement et sans pitié, où sont donc les bûcherons dont la formidable cognée abattra cet arbre séculaire à l'ombre duquel tant de générations ont trouvé la mort la plus douloureuse ?

SÉBASTIEN FAURE.

DUCLOS. — Dessin inédit.

LA PATRIE

Autrefois, dans les écoles, l'éducation était autoritaire et *surtout* religieuse ; aujourd'hui, elle est autoritaire non moins, mais *surtout* patriotique.

L'Humanité a-t-elle gagné à ce changement de méthode ?

Prenons l'enfant à l'école et suivons-le jusqu'au moment où il devient, je ne dirai pas quelqu'un, mais quelque chose dans la machine gouvernementale, c'est-à-dire jusqu'au jour où il est électeur.

A l'école, il a le bonheur d'apprendre une histoire officielle bourrée de récits patriotiques, de lire de bons livres de lecture à lui destinés exclusivement, de réciter des morceaux bien choisis, de chanter de bonnes niaiseries comme « Le clairon sonne la charge » ou « Qu'il est fier et noble, le drapeau », enfin d'être incorporé dans un bataillon scolaire, où il apprendra déjà à marcher au pas et à respecter le caporal. A treize ans, le jeune homme quitte l'école, va aux champs ou entre à l'atelier. Là, les loisirs sont rares ; il est difficile de modifier son instruction dans un sens plus large et plus humain ; au contraire, par les sociétés de gymnastique, de tir, de musique, on le prépare de plus en plus à être discipliné, à porter l'uniforme, à aimer le galon. Les exercices, les défilés, les parades militaires, l'éblouissent, et il songe avec candeur au jour où il fera partie de cette décorative armée.

Ses camarades de travail ont été soldats ; les vieux briscarts racontent leurs campagnes, les loustics leurs farces, et les conversations quotidiennes ne roulent que sur le régiment, les Français, les Allemands, les Russes. Le journal pourrait l'instruire ; mais ces feuilles publiques vivent l'image de la foule : ce sont les cercles vicieux... du patriotisme exploitant. Les artistes et les écrivains vouent au drapeau un culte apothéotique et les savants, trop en dehors, peut-être trop intéressés, refusent leur science à la destruction des erreurs qui ont donné la suprématie à leur caste.

Aussi à 20 ans, il est inutile de fournir au jeune homme des raisons pour justifier son emprisonnement dans les casernes ; et c'est avec une joyeuse inconscience qu'il accomplit toutes les formalités préparatoires à l'incorporation, c'est toujours avec joie qu'il va librement se constituer prisonnier et, quelles que soient les misères, les humiliations, qu'il est obligé de subir sans se regimber dans le noble métier des armes, son patriotisme reste intact.

Pour que ce sentiment de Patriotisme soit tant répandu, exalté dans les masses par tout le monde politique, savant, littéraire, artiste, il faut donc que l'Idée de Patrie réponde à une nécessité sociale ? qu'elle élève et affranchisse l'individu ? qu'elle soit indispensable à l'amélioration de l'Humanité ? — Ou bien ce monde qui a *charge d'âmes* est un monde de fourbes et de coquins ?

Qu'est-ce que la Patrie ? Nos éducateurs nous répondent : « C'est une grande famille dans laquelle tous ses membres ont des intérêts généraux et communs, et, par suite, des obligations communes. »

...J'aime à revoir mon village natal ; quelques souvenirs charmants et même quelques rapports d'amitié m'y attachent. Il y a entre ce village et moi un lien, lequel, d'ailleurs, ne s'étend pas au-delà des lieux que j'ai connus ; mais, quant aux gens qui l'habitent ils me sont sympathiques à des degrés très différents. Un, entre autres,

est grand propriétaire, dur et insolent envers les malheureux qu'il exploite et n'a, d'ailleurs, jamais fait œuvre de ses dix doigts. Quel lien, je le demande, existe-t-il entre lui et moi ? D'une part, je le déteste cordialement, de l'autre nos intérêts sont absolument antagoniques. Le reste de la France est, je me l'imagine, comparable à mon village. Une poignée d'individus possède tout : l'argent, la terre, les outils et les machines ; le grand nombre ne possède rien et vit de maigres ressources. Si j'étends mes regards au-delà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, je vois même opulence ici, même exploitation et même misère là. Une coïncidance télépathique existe donc, de par ce fait, entre le peuple allemand, l'italien, l'espagnol et moi ? Car il y a encore le lien matériel provenant de l'identité des conditions. Et j'ai raison de déposséder qui vit de mon travail, qui prospère de mon exploitation ; alors que je n'aurai aucun intérêt à haïr le travailleur allemand, qui ne me prendra rien puisque je ne possède rien.

Or, si j'essaie de me faire justice contre mon exploiteur, je ne trouverai pas en face de moi : un homme, qui est mon ennemi, mais : mes camarades de misère que l'on a parqués dans les casernes au nom de la Patrie. Qu'est-ce que la Patrie alors pour moi ? C'est une des formes de la propriété, et c'est la propriété privée de mon ennemi social. La Patrie française, par exemple, sera l'ensemble des Propriétés individuelles d'une certaine exagération, limité par des lignes conventionnelles tracées par le hasard, la ruse ou la violence.

En la défendant, je défends la Propriété individuelle contre l'assaillant quel qu'il soit, extérieur ou intérieur. Si l'assaillant est extérieur, j'opère au nom de la Patrie ; s'il est intérieur, au nom de la Loi et de l'Autorité.

La Patrie existe depuis le jour où un homme, après en avoir dépossédé un ou plusieurs autres sur la Communauté, s'est servi de ceux-ci pour défendre et conserver le fruit de son larcin ; elle existera aussi longtemps qu'une minorité sera la détentrice de toutes les richesses. Elle a suivi, en outre, historiquement les phases de la propriété. Ainsi chez les peuples communistes la patrie c'est tous, mais c'est réellement chacun. Chez les Nomades la patrie, c'est là où l'on fait étape, là où l'on est bien : *ubi bene, ibi patria.* Les républiques de l'Antiquité faisaient consister la patrie dans la défense de leurs libertés, ou de leurs privilèges (propriété commune), les vainqueurs réduisant au tribut ou à l'esclavage les vaincus. Sans oublier qu'au Moyen-Age, le serf était attaché à la glèbe et ainsi changeait autant de fois de patrie que la terre changeait de maître. D'ailleurs, la notion de la patrie était inconnue telle qu'on la présente aujourd'ui. C'était purement le milieu familial (*patria*, de *pater*, père). En dénaturant son sens, on prétendit à l'antagonisme par la langue, les mœurs, ce qui est d'absurdité volontaire, à moins par exemple, que la langue berbère et la morale dahoméenne n'aient gêné, particulièrement... les interêts des commerçants français ?...

La question patriotique réside entière dans celle de la Propriété individuelle, source de tous les crimes et de toutes les iniquités sociales. Ceci nous explique pourquoi le dirigeant quel qu'il soit, politicien ou savant, artiste ou financier, exalte le patriotisme : c'est pour justifier de l'existence de cette force passive et monstrueuse que est l'armée, dont il se sert, selon les bas i s jo défendre et fortifier son Pouvoir et sa Rich sse.

Les vérités les plus claires sont les moins comprises par le Peuple ; celui-ci se sent bien trompé, volé, mais il se débat encore au milieu des sophismes, semblable à l'enfant essayant de marcher, allant sans orientation, s'appuyant à droite et à gauche, qui retombe épuisé et se laisse conduire. Mais le jour prochain où il aura une conscience plus nette de ses droits, où la lutte entre le Capital et le Travail sera plus agressive, le jour enfin où il ne se contentera plus de l'arme pacifique et traîtresse du bulletin de vote, il trouvera contre lui la force brutale de 500.000 fusils résultat de son patriotisme.

Oui, le patriotisme est le sentiment le plus grossier, le plus insidieux, pratiqué par les foules. Son enseignement en est à notre époque plus dangereux même que l'enseignement religieux. Sans doute, la Religion a joué une influence funeste au développement de l'esprit humain, mais on se moque, aujourd'hui, du curé, bien qu'on se serve de son ministère encore dans les actes les plus importants de l'existence, tandis qu'une vénération imbécile s'attache au drapeau, en un respect fait de crainte à l'Armée, comme une incrustation.

Si la Religion prêche la domination et la résignation, elle n'a plus de moyens matériels pour obliger l'individu à se soumettre et à se résigner tandis que l'Armée, au nom de la Patrie, tue tout ce qu'il y a de plus *personnel* chez lui. Elle uniformise, non-seulement ses actes, mais atrophie encore son cerveau, réduit ses vertus initiatrices à l'*automatisme*, et en fait un être passif, cultivant en lui, à la faveur de son inertie, ses préjugés de servilisme pour jeter à l'aléa toutes les velléités de révolte d'une collectivité.

MÉLAS.

LA RÉVOLUTION

Ce serait chimère d'attendre que l'Anarchie, idéal humain, puisse sortir de la République, forme gouvernementale. Les deux évolutions se font en sens inverse, et le changement ne peut s'accomplir que par une rupture brusque, c'est-à-dire par une révolution Mais n'y a-t-il pas aussi des socialistes parmi les gens à l'affût du pouvoir ? Sans doute, et ce sont précisément ceux que nous redoutons le plus. C'est par décret qu'ils feront le bonheur du peuple, par la police qu'ils auront la prétention de se maintenir. Le pouvoir n'est autre chose que l'emploi de la force ; leur premier soin sera donc de se l'approprier, de consolider même toutes les institutions qui leur faciliteront le gouvernement de la société. Peut-être auront-ils l'audace de les renouveler par la « science » afin de leur donner une énergie nouvelle. C'est ainsi que dans l'armée on emploie des engins nouveaux, des poudres sans fumée : et ces inventions ne servent qu'à tuer plus rapidement ; c'est ainsi que dans la poli

a inventé l'anthropométrie, un moyen de changer France entière en une grande prison. On commen- par mesurer les criminels vrais ou prétendus, puis mesure les suspects, et nous finirons par y passer us. « La police et la science se sont entrebaisées », rait dit le Psalmiste.

Ainsi, rien, rien de bon ne peut nous venir de la épublique et des républicains arrivés, c'est-à-dire dé- nant le pouvoir. C'est une chimère en histoire, un ntre-sens de l'espérer. La classe qui possède et qui uverne est fatalement ennemie de tout progrès. Le hicule de la pensée moderne, de l'évolution intellec- elle et morale est la partie de la société qui peine, i travaille et que l'on opprime. C'est elle qui éla- re l'idée, elle qui la réalise, elle qui, de secousse en cousse, remet constamment en marche ce char social, e les conservateurs essaient sans cesse de caler sur route, d'empêtrer dans les ornières ou d enliser ns les marais de droite ou de gauche. La forme térieure de la société doit changer en proportion de poussée intérieure et nul fait d'histoire n'est mieux nstaté. C'est la sève qui fait l'arbre et qui lui donne s feuilles et ses fleurs ; c'est le sang qui fait l'hom- e ; ce sont les idées qui font la société. Or, il n'est s un conservateur qui ne se lamente de ce que les ées, les mœurs, tout ce qui fait la vie profonde de lumanité, se soit modifié depuis le « bon vieux mps ». Les formes sociales ne doivent-elles pas anger aussi ? La Révolution se rapproche en raison ême du travail intérieur des esprits.

Que chacun fasse appel à ses souvenirs pour consta- r les changements qui se sont produits déjà dans la anière de penser et de sentir, depuis le milieu du ècle ! La nécessité d'un maître, d'un chef ou capi- ine en toute organisation paraissait hors de doute : Dieu dans le ciel, ne fût-ce que le Dieu de Vol- ire, un souverain sur un trône ou sur un fauteuil, ne t-ce qu'un roi constitutionnel ou un président de publique, « un cochon à l'engrais », suivant l'heu- use expression de l'un d'entre eux ; un patron pour aque usine, un bâtonnier dans chaque corporation, mari, un père à grosse voix dans chaque ménage. ais de jour en jour le préjugé se dissipe et le pres- ge des maîtres diminue ; les auréoles pâlissent à esure que grandit le jour.

La diminution du respect est dans la pratique de la e le résultat capital de cette évolution des idées. llez chez les prêtres, bonzes ou marabouts : d'où ent leur amertume ? de ce qu'on ose penser sans leur is. Et chez les grands personnages : de quoi se aignent-ils ? de ce qu'on les aborde comme d'autres mmes. On ne leur cède plus le pas, on néglige de s saluer. Et quand on obéit aux représentants de utorité, c'est parce que le gagne-pain l'exige, et l'on leur donne en même temps les signes extérieurs respect, on sait ce que valent ces maîtres ; et leurs opres subordonnés sont les premiers à les tourner en dicule. Le respect s'en va, mais non pas ce juste spect qui s attache à l'homme de droiture, de dé- uement et de labeur, mais ce respect bas et honteux i suit la richesse ou la fonction, ce respect d'esclave i porte la foule des badauds vers le passage d'un i et qui change les laquais et les chevaux d'un grand rsonnage en objets d'admiration. Et non seulement respect s'en va, mais ceux-là qui prétendent le plus la considération de tous sont les premiers à compro- ettre leur rôle d'être surhumains.

Dans le monde qui travaille, où l'on a pourtant bien s causes de tristesse, on n'a pas le temps de se li- er aux langueurs du pessimisme. Les grands évène- nts auxquels notre génération a participé sont issus monde du travail, et les « classes dirigeantes » n'y t été pour rien. L'Internationale ! Depuis la décou- rte de l'Amérique et la circumnavigation de la Terre, st-ce pas le fait le plus considérable de l'histoire des hommes ? Colomb, Magellan, El Cano ont constaté, les premiers, l'unité matérielle de la Terre, et depuis cette époque, maints philosophes et révolution- naires avaient prévu sa future unité morale. Que de fois n'a-t-on pas célébré les jours à venir où disparaî- traient les frontières, mais elles n'en existaient pas moins, jusqu'au jour où des travailleurs anglais, fran- çais, allemands, oubliant la différence d'origine et se comprenant les uns les autres malgré la diversité du langage, se réunirent pour ne former qu'une seule et même nation, au mépris de tous les gouvernements respectifs.

Déjà des signes avant-coureurs ont annoncé la grande lutte. N'avons-nous pas vu, le 1er Mai 1890, les ouvriers du monde entier s'unir dans une même pensée pour répondre à l'appel d'un inconnu quel- conque peut-être d'un camarade australien ? N'a-t-il pas été prouvé ce jour-là, que l'Internationale était bien réssuscitée, non point à la voix des chefs, mais par la pression des foules ? Ni les « sages conseils » des socialistes en place, ni l'appareil répressif des gouvernements n'ont pu empêcher les opprimés de toutes les nations de se sentir frères sur tout le pour- tour de la planète et de se le dire les uns aux autres.

La force des choses, c'est-à-dire l'ensemble des con- ditions économiques, fera certainement naître pour une cause ou pour une autre, à propos de quelque fait imprévu, une de ces crises soudaines qui passionnent même les indifférents, et nous verrons tout à coup jaillir cette immense énergie qui s'est emmagasinée dans le cœur des hommes par le sentiment violé de la justice, par les souffrances inexpiées, par les haines inassouvies. Chaque jour peut amener une catastrophe et la situation est tellement tendue que dans chaque pays on s'attend à un éclat, qui sait ? peut-être la pre- mière fusée de l'explosion ! Le renvoi d'un ouvrier, une grève locale, un massacre fortuit, peuvent être la cause de la révolution, de même qu'une simple étin- celle peut allumer une poudrière. C'est que le senti- ment de solidarité gagne de plus en plus et que toute secousse locale tend à ébranler l'Humanité. Il y a deux ans à peine qu'un ouvrier proposa quelque part la « grève générale » ! Le mot parut bizarre, on le prit pour l'expression d'un rêve, d'une espérance chi- mérique, puis on le répéta d'une voix plus haute, et maintenant il retentit si fort que le monde des capita- listes en tremble. Non, la grève générale n'est pas impossible. Salariés Anglais, Belges, Français, Alle- mands, Américains, Australiens, comprennent qu'il dépend d'eux de refuser le même jour tout travail à leurs patrons, et ce qu'ils comprennent aujourd'hui pourquoi ne le pratiqueraient-ils pas demain ? Un vent d'orage passe sur les peuples comme sur l'Océan : attendons nous à la tempête !

Ainsi les grands jours s'annoncent. L'évolution s'est faite, la révolution ne saurait tarder. D'ailleurs ne s'accomplit-elle pas constamment sous nos yeux par multiples secousses ? Plus les travailleurs, qui sont le nombre, auront conscience de leur force, et plus les révolutions seront faciles et pacifiques. Finalement, toute opposition devra céder et même céder sans lutte. Le jour viendra où l'Evolution et la Révolution, se succédant immédiatement, du désir au fait, de l'idée à la réalisation, se confondront en un seul et même phénomène. C'est ainsi que fonctionne la vie dans un organisme sain, celui d'un homme ou celui d'un monde.

ELISÉE RECLUS.

LES CARRIERS

Ils regardent l'abîme, ils doivent y descendre ;
Ils doivent s'enfoncer sous ces monts que jamais
Le Tonnerre de Dieu ne réduirait en cendre,
Si Dieu lançait sa foudre à ces graves sommets !

Ce que ne pourrait Dieu, le pourront-ils, ces hommes ?
Ce que Dieu n'oserait, ces hommes l'oseront :
Ils fouilleront la pierre, atômes par atômes,
S'ils y trouvent quelqu'un, ils l'interrogeront.

Ils iront, disent-ils, aux profondes aortes
D'où s'élance la sève à tout ce qui se meut,
Végète, grouille, embaume et luit : hommes, cloportes,
Arbres, astres et fleurs : l'Esprit peut ce qu'il veut !

Non ! non ! car je saurais, planètes éternelles,
Pourquoi vous vous mouvez ? toi, lune ? et toi, soleil ?
Mers, d'où viennent vos voix ? vents, d'où viennent vos [ailes ?
Pourquoi je suis et mange et pourquoi j'ai sommeil ?

Je saurais s'il est vrai que je possède une âme,
Si cette âme a sa sœur dans un monde inconnu,
Si je suis fait exprès pour que je la réclame,
Pour avaler de l'herbe et pour marcher tout nu ?...

LÉON CLADEL.

(Fragments d'un poème inédit)

BALLADE

A LA GLOIRE DES HUMBLES

Ces humbles que vous méprisez,
Vous, les puissants, devraient vous plaire.
Ces gueux aux corps martyrisés,
Cette tourbe patibulaire
Qui rame dans votre galère,
Les reins nus, le chef ruisselant,
C'est vos aïeux, la chose est claire.
O grand chêne, tu sors d'un gland.

Sur son vieux dos que vous brisez
Le peuple indulgent vous tolère.
Mais quand aux rois fleurdelisés
Il montre ses yeux en colère,
Les rois vont se faire lanlaire.
Devant ce regard aveuglant,
Tout sang, même bleu, tourne en glaire.
O grand chêne, tu sors d'un gland.

C'est ce gland que vous arrosez,
Pleurs de la sueur populaire,
Qu'on blague, et qu'avec des baisers,
Comme un trésor miraculaire
On devrait mettre en scapulaire.
Le peuple est le ventre sanglant
D'où naît le grand homme stellaire.
O grand chêne, tu sors d'un gland.

ENVOI

Prince, tu vas en vexillaire
De ta noblesse, et, te gonflant,
Tu te compares, séculaire,
Au grand chêne !... Tu sors d'un gland.

JEAN RICHEPIN.

CHANTS LYRIQUES

Pour le monde à venir

I

LE POÈTE AU SOIR DU MOND

Le couchant noir ! Le couchant noir !
— Eclos, mon œuvre...
Fleuves de sang dans le Grand Soir !
— Fleuris, mon œuvre...
Ciel sans astre, nuit sans espoir !
— Attends, mon œuvre...

***

Deserts, les paradis perdus !
— Jaillis, mon rêve...
Plus de prophètes, plus d'élus !
— Grandis, mon rêve...
Nul sauveur ne descendra plus !
— Monte, mon rêve...

***

Sonnera-t-il le clair matin ?
— Renais, ma joie...
Qui reverdira le jardin ?
— Chante, ma joie...
Oh ! Demain ! Qu'apporte Demain ?
— La Joie ! la Joie !!

II

POUR LES PEUPLES NOUVEAU

Des roses ! des roses !
Ah ! semez, semez sans fin
Des roses ! des roses !
Pour qu'aux portes de demain
Des roses, des roses
Accueillent le Grand Matin !

Des palmes ! des palmes !
Qui donc ira moissonner
Des palmes ? des palmes ?
Et reviendra couronner
De palmes, de palmes,
Nos fronts surgis pour régner ?

Des fêtes ! des fêtes !
La terre a bu tous nos pleurs !
Des fêtes ! des fêtes !
Venez, harpes et chanteurs !
Des fêtes ! des fêtes !
Voici l'aube des splendeurs !

L'aurore ! l'aurore !
Ah ! la voilà donc venir,
L'aurore ! l'aurore !
Cœurs, prenez-vous à bondir :
L'aurore ! l'aurore !
Le monde noir va mourir !

III

POUR CELUI QUI PORTERA LA JOI

Pavoisez ! pavoisez !
Que vos demeures soient pareilles
A de verdoyantes corbeilles
Où bourdonneraient des abeilles,
Pavoisez ! pavoisez !

Gloire et lumière !
Qu'une auréole de drapeaux
Rayonne au fronton des arceaux

Sur des escortes de flambeaux,
Gloire et lumière !

Bondissez ! bondissez,
Sur l'arc en ciel des girandoles,
Femmes, et broyez des corolles
Au tourbillon des farandoles !
Bondissez ! bondissez !

Sonnez, trompettes !
Au bruit des galops hennissants,
Parmi les clameurs des enfants,
Eclatez, cuivres triomphants,
Sonnez, trompettes !

Le voilà ! le voilà !
Celui que l'Avenir envoie !
Qu'un dais de pourpre se déploie
Pour le Chevalier de la Joie !
Le voilà ! le voilà !

JEAN CARRÈRE.

TRIPTYQUE

I

LE MASSACRE

Aux Gouvernants.

Le noir Cheval galope en le sang jusqu'au ventre.
Et le Maître, l'épée au poing, de pourpre et d'or,
En les flots écumants des Peuples qu'il éventre,
end la Mer du Massacre où se vautre la Mort.

evêtu de triomphe, ignorant le remord,
ête fauve repue, il mourra dans son antre.
est le Roi. Sa gloire est d'égorger encor.
n fer jusqu'à la garde au cœur des foules entre.

flotte par monceaux des épaves de chairs :
embres hors de leurs troncs et têtes ras coupées.
t loin, au Large en feu, des millions d'épées
uissellent ; on dirait d'amples forêts de fers
n le soleil couchant férocement trempées ;
t le Massacre emplit les Siècles et les Mers !

II

LE CRUCIFIÉ

Aux Mystiques.

Un Christ est méconnu, éternel Mis en Croix,
Dont la planète est le Calvaire et le Supplice
Pour qui de vin amer se comble le Calice,
Sans que sa Soif d'Amour jamais le désemplisse.

Un Christ est ignoré, dont l'appel de Justice,
Entendu, crèverait les cœurs percés d'effrois,
Et qui, Désespéré, jette vers les cieux froids
Ses affres de douleur et ses lambeaux de voix.

Un vrai Christ, renaissant, sur la Terre agonise,
Dont la poitrine sous le fardeau lourd se brise,
Christ-Prométhée, en proie aux buveurs de son sang !

Christ de Bonté, lié sur le Gibet infâme,
Et qui donne sa vie, et sa chair, et son âme
Au Monde, par sa mort divine, *florissant !*

III

LE GÉANT

Aux Peuples.

Athlète au corps d'airain, Hercule au cœur puissant,
Peuple énorme, dompteur des forêts et des mers,
Lion, dont la clameur ébranle l'univers,
t'attends-tu, pour broyer les Fers t'avilissant ?

Ta force, ton travail, ta sueur et ton sang
Se changent en or fin dans la mort du Pervers.
Toi, le Fécondateur de la Terre, tu sers,
Humble Salarié, Souverain complaisant !...

Grand Résigné, courbé dans l'ombre et la poussière,
Qu'implores-tu ? Debout ! Tue en toi la prière.
Nul n'est Maître. Il n'est point de valets ni de rois.

Géant, dont le Labeur meut et nourrit le Monde,
Tu te laisses fouler dans la Misère immonde
Par ce ridicule Roitelet, le Bourgeois !...

1892. *THÉODORE JEAN.*

LES ENFANTS

Une des questions les plus complexes et des plus délicates à traiter, est certainement la question de l'enfance. Quand on pense à la faiblesse de ces petits êtres, quand on songe que les premières sensations qui viendront impressionner leur cerveau influeront plus ou moins sur le restant de leur vie, on se sent pris d'un profond sentiment de sympathie envers eux. C'est justement parce qu'ils sont faibles et qu'ils mourraient si on ne leur venait en aide, que dans une société anarchique où personne n'aura à craindre la misère, tous se précipiteront pour être utile à l'enfant et que son développement physique et moral deviendra parfaitement assuré.

Les rapports des sexes étant redevenus ce qu'ils sont naturellement : l'entente libre de deux êtres libres, entente qui n'a rien à voir avec l'organisation sociale, la question se simplifie de beaucoup et ne se pose plus comme l'ont posée jusqu'ici les socialistes autoritaires: « A qui doit appartenir l'enfant ? » Car l'enfant n'est pas une propriété, un produit qui puisse appartenir plus à celui qui l'a créé — comme le veulent les uns qu'à la société, comme le prétendent certains autres. En Anarchie, il n'y a pas de société proprement dite, telle qu'on l'entend aujourd'hui, c'est-à-dire, venant se résumer en une série d'institutions qui agissent en lieu et place, au nom de la masse. Or donc, comment attribuer l'enfant à une chose qui n'existe pas d'une manière palpable et tangible ? Qui en prendrait possession ? Ensuite l'enfant, quoiqu'arrivant dans la vie dans des conditions peu favorables pour lui, par le fait de sa faiblesse qui le fait l'inférieur de celui qui lui donne les soins, n'en est pas moins un être qui apporte en naissant son droit à l'existence, et que sa faiblesse n'infirme en rien ce droit primordial, puisque ce stade de faiblesse est une des phases communes à tous les êtres humains.

La famille juridique étant abolie, les rapports de l'homme et de la femme n'étant plus entravés par les difficultés économiques ou sociales, comme ils le sont actuellement, ces rapports s'établissant librement par le simple jeu des affinités ; le caractère des individus sera forcément modifié par cette situation ; l'idée du père et de la mère sera forcément agrandie. Les individus trouvant dans la société la satisfaction de leurs besoins, l'éducation et l'entretien des enfants n'étant plus, de par ce fait, une charge pour les parents, le père ou la mère ne seront plus, comme ils le sont actuellement, par suite des privations qu'ils s'imposent, entraînés à considérer l'enfant comme une chose leur appartenant et de laquelle ils peuvent dire : « C'est moi qui l'ai fait, c'est moi qui le nourris, c'est moi qui l'entretiens ; il m'appartient, la loi m'en proclame le maître, j'ai le droit d'en faire ce que bon me semble ». Tout autre sera la situation ; les individus ne subissant plus aucune contrainte, n'étant plus astreints à aucune

privation, au lieu de voir dans l'enfant une charge de plus à leur misère, un être inconscient qu'ils façonneront au mieux de leurs intérêts, ils y verront un petit être à développer, à instruire, et n'étant plus talonnés par les soucis de l'existence, ils s'acquitteront à merveille de cette tâche.

Il y a des individus qui n'aiment pas les enfants, pour qui c'est un supplice d'avoir des enfants autour d'eux ; ce sont ces individus qui, dans la société actuelle, font des martyrs ou des esclaves de leurs enfants, forcés qu'ils sont, de par la loi, de les garder et de les élever ; ils font payer à ces petits êtres les désagréments d'une mauvaise organisation sociale. Il y a d'autres individus, au contraire pour qui c'est un bonheur d'avoir de ces petits êtres à dorloter, à choyer, C'est une joie pour eux sans égale que de les guider dans leurs premiers pas, de leur faire dire les premiers mots. Combien en voit-on qui se font instituteurs, principalement la femme, malgré tous les dégoûts que ce métier occasionne actuellement, portés qu'ils sont à cela par le seul amour de l'enfance. Combien d'autres ne peuvent développer ce sentiment par suite des difficultés économiques qu'entraîne la mauvaise organisation sociale actuelle ? Or, qui empêche de supposer que, dans la société nouvelle, ces individus ne pourront se grouper et s'entendre en vue de donner leurs soins aux enfants ?

S'il est contraire à l'Anarchisme de confier l'éducation de l'enfance à une organisation centralisée, cela est également contraire au développement intégral de l'enfant lui-même. En effet, on sait que chacun de nous vient au monde avec des aptitudes diverses et différentes les unes des autres, et que ces aptitudes ne se développent qu'autant que nous trouvons de facilité à les exercer. Or, étant donné ces diversités de tempéraments et de caractères, il est évident que ce serait vouloir étouffer ces aptitudes que de soumettre l'enfance à un même régime d'éducation. Nous avons déjà sous les yeux, dans la société actuelle, un échantillon de ce que cette manière de faire peut produire ; il faut donc que ceux qui s'adonnent à l'éducation des enfants, étudient leur caractère, leurs tendances, de manière à pouvoir développer chez eux les aptitudes qui pourront s'y manifester au lieu de les étouffer inconsciemment par un régime arbitraire et inique. Bien plus, nous dirons qu'il est nécessaire pour le libre développement de l'humanité, que l'éducation de l'enfance soit laissée aux aptitudes individuelles.

Quand même, après suppression d'Eglise et d'Etat, il plairait à certains individus de faire des crétins de leurs enfants, nous pensons que cela leur serait rendu tout à-fait impossible. D'abord, le besoin de savoir, de connaître est inné chez l'homme ; or comme il est présumable, certain même, que des groupes se formeront dans la société nouvelle, en vue de faciliter aux contractants l'étude de certaines connaissances spéciales, et comme il se sera formé de ces groupes pour chacune des connaissances humaines, on voit d'ici le mouvement intellectuel, l'échange d'idées qui s'opèrera. D'ailleurs, les rapports étant beaucoup plus étendus et beaucoup plus empreints de fraternité que dans la société actuelle basée, qu'elle est, sur l'antagonisme des intérêts, il s'ensuit que l'enfant, par ce qu'il verra se passer sous les yeux, par ce qu'il entendra journellement, échappera à l'influence de ses parents et trouvera toutes les facilités requises pour acquérir les connaissances que ses parents lui refuseraient. Bien plus, si se trouvant trop malheureux sous la domination qu'ils voudraient lui imposer, il les abandonnait pour aller se mettre sous la protection des individus avec lesquels il sympathiserait mieux, les parents ne pourraient mettre à ses trousses les gendarmes pour ramener sous leur domination l'esclave que maintenant leur accorde la Loi.

JEAN GRAVE.

Quelques mots sur l'économie en Anarchie

Le système capitaliste ne comprend le mot économie que dans le sens : moindre dépense d'argent.

Cette notion importe peu à la doctrine anarchiste qui prétend que la disparition de la valeur monétaire peut seule affranchir l'individu.

Par contre, le libertaire s'intéresse beaucoup à tout ce qui peut diminuer la fatigue de l'homme, assurer sa santé et faciliter son libre développement vers un travail de moins en moins grossier. Un industriel dira avoir économisé cent francs par jour, si, en remplaçant des hommes par des femmes et des enfants, il réussit à faire faire le même travail pour une dépense de main-d'œuvre de cent francs moins élevée ; l'anarchiste ne voit dans ce fait qu'une exploitation plus raffinée. Que l'introduction d'une machine fasse remercier trois ouvriers de l'atelier, c'est que le patron y trouve économie d'argent. En même temps que l'anarchiste constate la misère amenée par le progrès mécanique il escompte l'économie de travail qui profitera à l'humanité dans un avenir qu'il sait proche.

Quoi qu'en puisse souffrir ses sentiments fraternels de voir chaque jour augmenter le nombre des sans-travail et s'approffondir la misère des exploités, son esprit ne peut que se réjouir de tout perfectionnement qui, en allégeant la dépense de force musculaire, accélère le mouvement qui entraîne la société capitaliste à sa ruine.

Mais que représente pour la marche de l'humanité la solution des problèmes scientifiques recherchée par l'inventeur le plus sagace ou l'industriel le plus intelligemment âpre au gain, à côté de l'économie résultant de la vie anarchiste mise en pratique au lendemain même de la Révolution ! Et pour les recherches réellement importantes, que sont les moyens dont disposent aujourd'hui les savants au service de capitalistes, comparativement à ce que pourrait faire une série de chercheurs entourée et secondée par un peuple libre !

La question de l'Economie en Anarchie peut se scinder en deux parties : Montrer l'économie qui résultera du fait même de la Révolution par l'abandon du travail inutile et rechercher la moindre dépense de force que provoquera l'emploi de moyens nouveaux.

Ainsi l'étude des forces naturelles (marées, courants fluviaux, vents, magnétisme terrestre, etc.) que l'homme pourrait mettre à son service en remplacement de cette houille si pénible à extraire, ne pourra réellement être commencée que par des travailleurs non asservis au capital et qui seront aiguillonnés par la nécessité. Lorsque personne ne voudra plus descendre dans les puits, il faudra bien trouver autre chose. Les nouveaux procédés de culture intensive dont un de nos camarades a résumé les résultats dans un livre bien connu ne seront appliqués à une portion notable du sol que lorsqu'il ne sera plus question du critérium d'intérêt du capital engagé.

—

On ne peut guère comparer ce qui aujourd'hui s'appelle travail et ce que les anarchistes entendent par ce mot. De nos jours, travailler, c'est gagner, réaliser de l'argent, tandis que l'anarchie comprend par travail la dépense d'effort dont l'auteur ou la collectivité active voit le but et sent l'utilité.

Un premier exemple de travail inutile, nous sera donné par Celui qui est payé par l'Etat, et là nous trouverons que l'absurdité du budget dépasse encore celle de la production libre. En dépouillant un budget des dépenses, chapitre par chapitre, et étudiant leurs bénéficiaires, on arrive à d'intéressants résultats, dont nous ne citerons que ce qui est nécessaire à l'intelligence du sujet qui nous occupe.

Sur une somme de 3.165 millions, nous voyons attribuer, en 1891, aux rentiers, fonctionnaires, au haut commerce, aux banquiers et monopoleurs, une somme

de 2.523 millions (deux milliards et demi) et aux travailleurs manuels le complément, soit 642 millions. Ces travailleurs comprennent, parmi quelques autres, les ouvriers des manufactures de tabacs, les cantonniers, éclusiers, etc., les instituteurs et institutrices, les garde-malades, les employés des postes et télégtaphes, toutes catégories d'hommes dont le travail peut être considéré comme utile quel que soit l'état social de la nation. Il n'y a pas à nier que leur travail ne soit le plus souvent inintelligemment organisé, mais cela importe peu, l'évolution post-révolutionnaire y mettra ordre. Le salaire de cette catégorie de travailleurs monte à 317 millions soit au dixième du montant du budget. Dans l'autre catégorie nous mettons les soldats avec les ouvriers des arsenaux et ceux qu'on pourrait désigner sous le titre de rembourreurs de ronds de cuir ; (officiellement on dit : Entretien du mobilier du ministère). Si le cœur leur en dit, ils pourront passer à un autre exercice à la chûte du régime capitaliste.

—

Le Capital et le travail inutile sont intimement liés, on ne peut se figurer l un sans l'autre. Le travail inutile, né de la nécessité où chacun se trouve de gagner sa vie peut être reparti sous différentes rubriques :

1° Camelottage, falsifications.
2° Concurrence, réclame.
3° Contrôle et défense du Capital.
4° Luxe.
5° Domesticité.
6° Défaut d'entente, etc.

Quiconque n'a pas pas vu l'industrie de près ne peut se rendre compte de l'insanité du travail actuel. Qu'il s'agisse de vêtements, d'ameublement ou même d'habitation, le problème est : « Paraître, mais ne pas être. » Jusqu'à un certain point, il en est de tout produit manufacturé comme des matières colorantes : « qu'elles soient nouvelles, mais qu'elles ne résistent pas à une année d'usage. » Pour que l industrie puisse vivre, le renouvellement de la consommation doit être rapide et rien ne doit résister. Quant aux falsifications!.. la question est assez connue des Parisiens. Je rappelerai seulement la fabrication de l'alcool. En dehors de la Révolution, il n'a été présenté aucun moyen discutable susceptible d'enrayer la marche de l alcoolisme et on sait si les dégâts que font cette passion dans l'humanité sont affreux. Quand personne n aura plus intérêt à fabriquer ces poisons il faudra que les ivrognes distillent par eux-mêmes ou en s'organisant en groupements sympathiques. On peut être certain qu'on boira moins d'alcool et que la qualité en sera meilleure.

En parlant du travail inutile de concurrence, nous voulons citer le nombre insensé de petits boutiquiers qui luttent entre eux, vivotent et succombent peu à peu devant le Grand Magasin. La Révolution ne rendra-t-elle pas à la liberté les trois quarts et demi des patrons, garçons, demoiselles, camelots et vendeuses qui font leur possible pour harponner le client ? Une centaine ou deux de grands bazars ne suffiraient-ils pas pour une ville comme Paris ? Et n'est-ce point travail inutile que celui de l'homme-sandwich et de tous ceux qui vivent de la réclame et de la représentation ?

La nécessité pour le capitaliste et pour tout boutiquier de savoir à quoi passe son argent, a créé une des races les plus terribles de parasites. Le comptable, premier terme de la hiérarchie des bureaucrates. Il y a le comptable rond de cuir, il y a aussi le comptable ambulant, conducteurs et contrôleurs de trains et d'omnibus. On peut hardiment dire que dans les chemins de fer plus de la moitié des employés font travail capitaliste et non travail humain. Je ne parle que pour mémoire de la bande des boursicottiers, agents de change et congénères. Le travail du comptable est non seulement inutile par lui-même, mais il donne un surcroît de besogne à des travailleurs dont l'activité répond d'ailleurs à un besoin réel. Réfléchit-on que les trois quarts des paperasses portées par le facteur sont lettres de commerce, papiers d'affaire, prospectus, etc., toutes choses créés par la concurrence et qui disparaîtront avec elle. Avant de tracer une monographie de ce que deviendront les « services publics » dans l'anarchie : Postes et télégraphes, chemins de fer, bâteaux à vapeur, le camarade qui voudra entreprendre ce travail, commencera par élaguer tout ce qui cessera de voyager par fil, par fer ou par eau, lorsque la Révolution aura rendu la liberté à tous et la question sera bien simplifiée.

Comme défenseur du Capital je citerai : la force publique, armée, douanes et octroi, la Justice, les Cultes, le Fonctionnariat et l'Administration, notaires, avoués, huissiers, gardes de propriété, etc., etc. La kyrielle en est infinie.

J'ai inscrit le luxe comme cause de travail inutile ; il faut pourtant distinguer. Un des grands facteurs du progrès, le seul peut-être, c'est que l'homme n'est jamais content de ce qu'il a qu'il cherche toujours à acquérir un mieux relatif. (C'est le « déchaînement des mauvaises passions »). Chaque jour amène donc de nouveaux besoins et en Anarchie cette faculté ne fera que prendre un nouvel essor. Mais de nos jours le luxe de l'ouvrier n'est pas même le bien-être du bourgeois, aussi demain le travail de luxe sera-t-il éminemment travail utile. Le travail utile réside dans le luxe par gloriole, dans le luxe maladif du richard qui veut écraser ses voisins et posséder tel objet unique en son genre.

Nous ne pouvons non plus montrer toutes les conséquences du principe de non entente dans le travail utile qui de temps à autre se fait dans notre Société. Il est logique qu'aucune assistance ne soit gratuite, aussi ceux qui n'ont pas habitué leur esprit à vivre en anarchie, ne peuvent se figurer quelle prodigieuse facilité sera donnée au travail, par le machinisme et l'accord de volonté tendant au même but.

—

Les statistiques prétendent que sur 38 millions de Français, il y a 18 millions de travailleurs exerçant directement leur profession et 20 millions de personnes composant les familles. Mais qu'il y a à déduire de parasites !

Nous trouvons onze cent mille rentiers ; seize cent mille domestiques « attachés à la personne », (nous laissons assimilés à des travailleurs cinq cent mille domestiques de ferme) ; cinq cent mille propriétaires de plus de 20 hectares, considérés par les statistiques comme agriculteurs ; trois cent mille bourgeois boutiquiers dénoncés par un nombre égal de domestiques ; cent soixante-cinq mille patrons, ingénieurs et directeurs classés dans les travailleurs des mines et carrières, de l'industrie et des services de transport, (nous en respectons une cinquantaine de mille auxquels nous attribuons une valeur technique) ; puis viennent cinq cent mille soldats et employés subalternes de l'Etat et environ quatre cent vingt-cinq mille exploiteurs en uniformes, robes et soutanes : officiers, employés d'administration, messieurs de la Justice et des Cultes, bourgeois des professions libérales ; enfin il nous faut compter un minimum de six cent mille ouvriers sans travail et hôtes des prisons qui bien indépendemment de leur volonté, il est vrai, mais bien véritablement vivent, arrivent à ne pas mourir à la grâce du travail d'autrui.

En déduisant ce total de plus de cinq millions de parasites, du nombre des travaillenrs prétendus, il reste environ douze millions sept cent mille ouvriers manuels ou individus directement utiles tels qu'une grande partie des instituteurs, professeurs et médecins et une faible portion des savants et artistes.

Il est bien clair que chacun peut s'inscrire en faux contre ce calcul et celui qui vient après. On peut grouper les chiffres de bien d'autres manières, aussi je ne présente ce calcul que pour suggérer à d'autres l'idée de le mieux faire.

On peut considérer plus de trois millions et demi de travailleurs comme devant être libérés du jour au len-

demain par la Révolution : ainsi la moitié des ouvriers de l'industrie et des services de transport (1.848 mille) les trois quarts des employés de commerce (1.042 mille) et à vrai dire une faible proportion des ouvriers des mines et des travailleurs des champs. Quoique j'en aie dit sur les retards du progrès en agriculture, il faut pourtant considérer l'énorme quantité de machines agricoles en stock dans les villes et les cent mille chevaux en service à l'armée et qui, dès qu'on le voudra, soulageront le cultivateur.

—

Mon calcul aboutit donc à ceci : dans l'état actuel du machinisme, l'abandon du travail inutile et la suppression de la propriété permettraient à la population française de vivre par l'activité de neuf millions d'individus dont six millions deux cent mille employés à l'agriculture. Ce chiffre correspond presqu'exactement au nombre des hommes valides de 20 à 55 ans de la France entière, c'est-à-dire à ceux sur la force musculaire desquels ont peut compter pour remplir dans la Société de demain les fonctions fatigantes. Il sera donc encore loin de répondre à l'idéal que nous nous forgeons d'une existence consacrée aux jouissances intellectuelles, physiques et artistiques et ne prenant du travail manuel que ce qu'il en faut pour conserver la force musculaire et la beauté du corps.

Mais nous savons aussi que ce chiffre de neuf millions de travailleurs n'est qu'un point de départ puisque le machiniste se développera plus vite que les besoins nouveaux et que sur ce seul point de l'Agriculture, « la Conquête du Pain » nous montre qu'il suffit d'un vingt-quatrième des habitants (soit 1.600.000 pour la France) s'occupant exclusivement de leur affaire pour nourrir la population entière (soit un tiers des hommes valides travaillant cinq heures par jour et deux cent cinquante jours par an).

—

Pour revenir au problème posé : l'Economie-Force amenée par l'Anarchie, nous grouperons les chiffres un peu différemment et nous dirons :

La Révolution supprimera *ipso facto* l'occupation actuelle de près de six millions d'individus, ouvriers, comptables, domestiques et soldats, soit des deux cinquièmes des salariés et l'évolution rapide qui datera de cette époque en même temps qu'elle augmentera le nombre de bonnes volontés qui s'offriront, diminuera rapidement le nombre de bonnes volontés nécessaires pour satisfaire aux besoins primordiaux de l'existence.

—

Cette courte étude, qui n'est en réalité qu'une énumération de têtes de chapitres, devrait pour être complète traiter de l'économie-matière et de l'économie-existence, corrélatives à l'économie-force, mais ayant aussi dans l'Anarchie des raisons d'être distinctes, dont la déduction demanderait une plume moins terre à terre que celle-ci.

—

Pour la facilité de l'exposé, j'ai admis la Révolution réduite à sa plus simple expression de temps, tandis que les Anarchistes savent que ce sera bien plutôt une longue période. Les phases d'abandon du travail inutile, de transformation du matériel agricole, de progrès dans l'emploi des forces naturelles seront donc en partie superposées et ceci nous permet de dire pour conclure :

A l'issue d'une période révolutionnaire qui sera l'œuvre de l'Anarchie, l'humanité pourra se livrer à l'étude, au travail et à l'art, suivant ses penchants en se consacrant aux champs, à la mine, à l'usine ou à la locomotive, travail brutal aujourd'hui, délassement demain, qu'une très faible partie de son temps. Uniquement pour fixer les idées et sans vouloir en aucune façon exclure, femmes, jeunesse, vieillesse de ces travaux, j'affirme que les hommes dans la force de l'âge désireux de subvenir aux premiers besoins de tous seront assez nombreux pour que quatre heures de travail suffisent à cette besogne.

PAUL RECLUS.

L'Art et les Artistes

S'il est vrai qu'une œuvre d'Art soit l'expressio des aspirations et des sentiments de l'artiste e porte en même temps l'empreinte de l'époque e des circonstances où elle fut concue, de sort qu'il est facile d'en déterminer la date; il serait inté ressant d'étudier quelle influence exercent sur les a tistes les conditions sociales de la période actuelle.

Les diverses phases économiques qui se sont succéd depuis trois siècles ont insensiblement détourné l production de son but normal, c'est-à-dire l'appropria tion des ressources naturelles aux besoins de tous, – et lui ont donné pour objectif l'enrichissement d quelques privilègiés. La production artistique n'a pa plus échappé que les autres à cet état de choses, dor les funestes résultats ne sont que trop évidents, la né cessité de faire vite empêchant de pousser le trava jusqu'à la perfection, et les lois de la concurrence fo çant l'homme à se surmener, à n'être plus désorma qu'une bête de somme, bientôt usée à la peine.

Tel étudiant qui n'avait d'autre passion que l'art au quel il consacrait sa vie, rêvant de futurs chefs-d'œu vre, est obligé cependant pour manger son morcea de pain d'achever fiévreusement et de vendre dès au jourd'hui un travail seulement ébauché, la Galatée d ses songes dorés. A moins de ceindre ses reins pou regarder la misère en face, il sera obligé de recom mencer une fois, deux fois souvent, jusqu'à ce que so âme s'endurcisse peu à peu et qu'à force de servi Plutus, il en vienne à aimer ce métier de brocanteu cynique, type malheureusement fort à la mode dan notre moderne société.

L'artiste de nos jours doit être le complaisant de riches ou se borner à faire du métier ; il n'y a pa d'autres places pour lui. Les vieilles fêtes et divertis sements populaires où tous les talents trouvaient s'exercer s'en vont et ne sont point remplacés. Il n' a donc plus qu'à s'incliner devant le dieu métal et l'adorer : amasser, épargner, spéculer, thésauriser jouer même. il le faut, pour construire à nos enfant une demeure confortable sur les ruines des espérance et la vie de nos confrères.

Mépriser le travail utile et productif qui nous donn du pain, effacer si possible toute trace de nos occupa tions antérieures, monter jusqn'au dernier degré d l'échelle, en écartant le voisin pour nous faire une po sition indépendante, vivre des revenus que nous fou nira le travail d'autrui. voilà notre idéal aujourd'hui.

Car si nous trouvons qu'il est répréhensible de l part des meurt-de-faim de ne pouvoir justifier d'aucun profession, chez les grands, c'est tout le contraire moins on travaille, plus on s'attire de considération Voilà les mœurs qui nous gouvernent !

Il est difficile de se rendre compte des différence notables qu'exercent de nouvelles conditions d'exis tence dans le développement de l'humanité. Cependan nous savons qu'il n'y a pas de résultat sans cause ; e si nous voyons que l'artiste n'atteint plus que raremen le noble but qu'il s'était assigné, s'il ne produit plu les grandes œuvres qu'on attendait de lui, si le calcul le marchandage, l'habitude d'apprécier ses travau d'après le prix qu'il en reçoit, ont rétréci son esprit coupé ses ailes, n'est-ce pas aux modifications pro fondes qu'ont subies les rapports des hommes entre eux n'est-ce pas à la société tout entière qu'il faut s'en prendre ?

Mais nous croyons et nous voudrions essayer d prouver que l'ère du socialisme marquera l'avènemen d'une rénovation morale et artistique.

Le travail nous est le plus souvent montré sous un forme si repoussante et si désespérément monoton qu'il est impossible de se représenter des hommes e des femmes s'y livrant de leur plein gré, sans le ter rible stimulant de la faim ou de la peur.

Mais serait-il bien dommageable à la cause de tou

ue, suivant une nouvelle organisation sociale, chaque
iembre de la communauté ne travaillât plus désor-
iais que deux heures par jour, donnant le reste du
emps à l'étude, au loisir, aux jouissances intellectuel-
s ou autres ? Alors sans doute les aptitudes naturelles
e l'homme, ses ressources d imagination et ses facul-
s inventives pourraient d'emblée se faire jour, alors
eut-être s'exercerait-il à développer à la fois son être
hysique et son être moral, à devenir vraiment artiste,
étendre toujours plus loin son idéal.

Il pourrait même, pendant que se produirait cette
volution, assister sans crainte à la disparition momen-
née des préoccupations artistiques, comme, en au-
mne, nous contemplons, impassibles, la chûte des
uilles, certains que nous sommes de les revoir au
rintemps avec le soleil et les fleurs.

La forme donnée par le socialisme à nos aspirations
e sera pas partout la même, mais le principe n'en
ourra varier. Dans le cours de la présente évolution
conomique, nous sommes déjà à l'aube de cette nou-
elle époque. Les évènements qui se préparent pro-
ttent déjà leur ombre en avant. Tous les gouverne-
ents se trouvent contraints d'élaborer une législation
lus ou moins socialiste. Le spectre du communisme
ante les accapareurs. Sous le nom de bibliothèques
opulaires, de musées d'art et d'histoire, on ouvre
outes grandes au public les portes des palais natio-
aux, et par la création d'écoles supérieures ouvertes à
ous, on reconnait implicitement les droits de chacun
sa part de vie intellectuelle.

En toute logique, nous ne pouvons pas nous arrêter
.. L'homme ne vit pas de pain seulement, c'est vrai ;
ais encore faut-il qu'il l'ait, ce pain ! Pour faire du
u, il y a besoin de combustible ; sans vapeur ou sans
ectricité aucune machine ne pourrait fonctionner. La
rospérité, la force d'un Etat reposent sur la prospérité,
force, le bonheur de chaque individu. Les moyens
e production industrielle et agricole sont le bien com-
un de tous, il faut aussi que cette production appar-
enne à tous. Quand cette loi de justice sera devenue
alité, il n'y aura plus de distinctions de classes, le
avail utile ne sera plus déprécié, le travail fatigant
écrasera plus une seule catégorie d'êtres humains,
acun prêtera son concours volontaire, et tout
rvice rendu à la cause publique par une dépense
rébrale ou une dépense musculaire, ne sera pas
pprécié en argent : sa perfection même en sera la
ule récompense, car la cupidité aura disparu de ce
onde dès que les vrais biens de la vie pourront être
quis sans argent.

Quel beau monument social s'élèvera sur ces solides
ises quand le sens artistique, l'amour du beau,
sprit d'invention, l'épanouissement de toutes nos
cultés, à jamais affranchis des tourments du gagne-
in, du travail forcé et des maux de toutes sortes qui
nt inséparables de notre existence actuelle, se déve-
pperont librement, ennoblissant et embellissant la
e d'êtres unis par la solidarité.

La nécessité et l'habitude du travail utile feraient
itre le goût des formes les plus simples, et, par cela
ême, les plus belles et les plus parfaites. On réserve-
it pour les monuments publics et commémoratifs
utes les ressources et les ornements du grand Art
ssuscité et revivifié. Tous les Arts se réuniraient pour
lébrer par de nouvelles et puissantes œuvres le
nheur de l'humanité à toujours émancipée !

WALTER CRANE.

HISTORIQUE DES FAITS

Après la leçon théorique, il y a la leçon pratique. Quelquefois, le fait, inconscient quant à sa portée, induit à l'Idée. L'Anarchie comme toute philosophie, a constitué ses matériaux avec ces deux procédés. Mais si l'Idée qui nous occupe revendique, et légitimement, des précurseurs fort lointains — sans remonter au déluge ni même aux martyrs d'une Liberté partitive — elle ne s'est manifestée vraiment qu'à partir de Proudhon qui en fut le père.

Cependant nous mentionnerons Rabelais, La Béotie, la Fontaine, dom Deschamps, peut-être Rétif de la Bretonne, Diderot, en oubliant beaucoup de penseurs timides, cauteleux, fantaisistes ou même à tendances libertaires. Puis Dejacque, Cœurderoy, Pisacane, un tant soit peu Blanqui, Veuillot, Heine, G. de Humbold, Herbert Spencer, davantage Herzen, Nietsche, Max Stirner, enfin Guyau.

Aujourd'hui l'idée anarchiste est tellement répandue, surtout depuis quelques années, que vouloir citer les noms dont notre mémoire est pleine, nous obligerait à faire une sélection quantitative à laquelle notre hardiesse se refuse. En effet, comment réunir les noms des écrivains, penseurs, artistes, savants, philosophes et agitateurs, dont le talent est une des faces de leur orgueil d'anarchistes ?

L'histoire de l'Anarchie commence à la fin de l'Association Internationale des Travailleurs, proclamée le 28 septembre 1864, au meeting de Saint-Martin's Hall, à Londres. L'allemand Karl Marx en devint le véritable dictateur après avoir triomphé des idées proudhoniennes Mais sous l'impulsion du russe Bakounine, un certain nombre de délégués protestent contre la tyrannie de Marx et, contre la centralisation du pouvoir collectiviste ils élèvent la revendication de l'autonomie et de la fédéralisation des groupes. La scission deviendra de plus en plus profonde, pour provoquer le déchirement définitif au congrès de La Haye, le 9 septembre 1872.

L'Internationale est défunte, mais son esprit plane sur tous les pays de la terre comme l'azur et la lumière, et le germe bakouninien fécondé par l'étude de l'italien Carlo Cafiero, et du russe Kropotkine a conquis plus encore son droit de cité par l'action incessante de ses agitateurs, comme par la lutte désespérée que nous livrent les apothicaires de la bourgeoisie râlante.

1876. — Mort de Bakounine.

1877. — Cafiero, secondé par Malatesta et Ceccarelli essayent de soulever la Napolitaine. Echec. Emprisonnement.

Grande grève des mineurs belges.

1878. — Attentats du ferblantier Hœdel et du docteur Nobiling sur Guillaume I^er^. Condamnation à mort. Suicide.

Manifestation de Londres 200 manifestants blessés.

1879. — Kropotkine, Dumartherey, Herzig, fondent le *Révolté*.

Le cuisinier Passanante attente à la vie de Humbert I^er^, le tonnelier Moncasi, à celle d'Alphonse XII. Condamnations à mort.

Amnistie de la Commune.

Attentat contre le tzar Alexandre II.

1880. — Le pâtissier Otero attente à la vie d'Alphonse XII. Condamnation à mort.

Evolution et Révolution, conférence faite par Elisée Reclus à Genève le 5 février.

Attentat contre le tzar.

1881. — Exécution du tzar Alexandre II. Condamnations à mort.

Congrès anarchiste de Londres. Développement considérable de l'Idée et du nombre de ses partisans.

1882. — Conférence internationale de Genève.

Troubles de Montceau-les-Mines. Grèves de Roanne. Agitation générale. Commencement de l'ère des représailles bourgeoises.

1883. — Procès *de tendance* de Lyon, pour soupçon d'affiliation à l'Internationale. Condamnations en masse, de Kropotkine, Emile Gautier, Pierre Martin, Joseph Bernard, Toussaint Bordat, etc., entre autres.

Premier procès contre la Mano Negra, en Espagne.

Manifestation de la Place des Invalides, à Paris. Condamnations de Louise Michel et de Pouget.

Explosion du théâtre Bellecour à Lyon. Condamnation à mort de Cyvoct, accusé de provocation.

1884. — Procès de Reinsdorf à Leipsig pour attentat contre Guillaume I^er^. Trois condamnations à mort.

Exécution du conseiller de police Rumpf par Lieske.
1885. — Lettre d'Elisée Reclus, sur le Vote, au *Révolté*.
Apparition des *Paroles d'un révolté*, par Kropotkine.
Meeting de la place de l'Opéra.
1886. — Grève de Decazeville. Exécution de Watrin.
Troubles de Belgique
Manifestation monstre des travailleurs à Chicago. Exécution de policiers. Condamnations à mort de Spies, Schwab, Parsons, Fielden, Fischer, Enggels et Lingg et à 15 ans de travaux forcés de Neebe. Fielden et Schwab ont leur peine commuée.
Condamnation de Gallo à 20 ans de travaux forcés pour attentat dans la Bourse.
1887. — Condamnation à mort de Duval pour attentat à la propriété.
Mort héroïque des martyrs de Chicago.
Grève des débardeurs en Amérique.
1888. — Tentative de meurtre d'un fou sur Louise-Michel, au Hâvre.
Mémorable grève des terrassiers, à Paris.
1889. — Réunion internationale anarchiste, à Paris. Procès Pini — vingt ans de bagne.
1890. — 1e manifestation internationale du 1er mai. Emeute de Vienne (Isère). Condamnations à la prison de Pierre Martin et Tennevin.
Exécution de Séliverstoff par Padlewsky.
Grèves des Docks, à Liverpool, et de 20.000 mineurs en Angleterre.
Procès Lorion — 10 ans de bagne.
1891. — Congrès de Capoliago (Italie).
Manifestation du 1er mai : massacres de Fourmies, bagarre de Clichy contre la police, bagarre de Rome, etc., Arrestations en masse. Nombreux essais de grèves générales.
1892. — Emeute de Xérès. Condamnations à mort.
Grèves de Bilbao. Troubles de Berlin.
Grève des débardeurs en Australie.
Ravachol : explosions diverses, et faits de propagande. Immense émotion produite. Son arrestation. Sa condamnation à mort.
Explosion du restaurant Véry.
Procès de Liège. Admirable tenue de Moineaux. 20 ans de bagne.
Grève sanglante d'Homestead (Amérique). Exécution du directeur des usines Carneggie par Berkmann.
Grève de Carmaux, terminée par l'explosion du poste de police de la rue des Bons-Enfants à Paris.
1893. — Extension prodigieuse du mouvement anarchiste depuis les actes de Ravachol. Les intellectuels sont à l'Idée.
Ouverture du Théâtre d'Art Social.

ÉMILE JOANNÈS.

DOUZIÈME
Liste de Souscription
POUR LE MONUMENT BAUDELAIRE

Listes précédentes....	3702 75
Paul Genevet	9 »
Pierre Louys	5 »
H.-A. Meyer	5 »
Armand Silvestre	30 »
Edmond de Goncourt *(2me souscription)*	40 »
Jules Claretie	50 »
Mme Bashkirtseff	40 »
Ferdinand Duchêne (Claude Lauzanne)	5 »

SOUSCRIPTEURS RUSSES

Liste confiée à M. le prince Alexandre Ourousof :

Stéphane Drzewiecki, ingénieur... *5 roubles*	13 05
Mme Nadine Auer... *2 roubles*	5 22
Michel Cavos... *2 roubles*	5 11
Serge Andréewski... *2 roubles*	5 22
Mlles A. M. C. A. f... *5 roubles*	13 05
Différence au change d'un compte de M. le prince Ourousof (2me versement, le premier était de 100 fr.)	» 74
Moissonnet	5
S. M.	5
Alexandre Roy	5
Total à ce jour.....	3944

NOTE. — Nous rappelons àMM. les membres Comité et aux poètes qui n'en font pas partie qu volume *Le Tombeau de Charles Baudelaire* est préparation et qu'il y a urgence pour l'envoi de copie.

LA PLUME.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Ambigu. — *Le Capitaine Belle-Humeur*, drame e actes et 9 tableaux de MM. Henri Duchez et Geo de Bompar.

Les auteurs du *Capitaine Belle-Humeur* en b élèves de Dumas, s'appuyant légèrement sur l'histo en ont profité pour perpétrer un drame de cape d'épée assez habilement charpenté.

Le capitaine Belle-Humeur qui d'ailleurs ne mé qu'imparfaitement le surnom est un sympathique bât qui bataille pour son roi (Henri le Béarnais) pour belle, et pour venger son père occis le soir de St-Barthelemy.

Avec une pareille donnée vous pensez bien que n retrouverons tous les personnages habituels des drat historiques : la comtesse de la Roche-Haubert à recherche de son fils adultérin, le traitre Jean Moust la drapière Martine amoureuse des beaux homm Claude le Poltron, la tendre Marielle, l'orphel Diane de Mérange, le comte de la Roche-Haubert guenot convaincu, son fils Raoul, gentilhomme bat leur, le tout entremêlé d'hommes d'armes, d'Espagn de moines, de bourgeois et autres comparses.

Enfin sur le coup de minuit le bon roi Henri rentre dans sa ville de Paris, grâce surtout au cour dévoué du capitaine Belle-Humeur.

Nous nous en tiendrons à cette analyse succinte nous apprenons que le drame de MM. Duchez et B par va disparaître de l'affiche.

Le très séduisant Ponctal remplissait le rôle du ca taine. Son jeu est assez correct mais froid. Il poitr un peu trop pour la galerie. MM. Linières, Desjard et Francisque étaient bons. Mlle Marie Laure s'ép rait d'une façon désespérante, Mlle Emma Villars fort gentille, enfin Mlle Descorval a été la gaieté d soirée et nous fait songer qu'elle a gagné depuis lo temps sa place dans un de nos grands théâtres du b levard.

MARCEL BAILLIOT.

L'abondance des matières nous oblige de remet au prochain numéro la critique du Docteur Bl *(Menus Plaisirs), de l'*Héritage de M. Plumet *(Odéo de* Kassya *(Opéra-Comique) et d'un grand nombre livres parus cette quinzaine, ainsi que la continuat de notre série d articles de Giboyer et des « Pe Salons de La Plume ».*

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Imp. J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 98. 15 Mai 1893.

TOAST

Prononcé au 8e Banquet.

Je ne suis plus encore un faune
Et je dirai dans mes regrets
Quinze vers à La Plume *après*
Que je ne serai plus aphone,

Sans le faire, hélas ! trop exprès
Ma Muse qui parfois rit jaune
Et voit rouge et noir et tout près
D'y voir rose puisque suis-ès

Amis, vous dit : Amis, mon trône,
Puisque je suis le Président
De ces agapes fraternelles,

Ou du moins mon fauteuil prudent,
Mon fauteuil où si vos prunelles
Y découvrent un trône trop !

Je vous salue, Amis, et m'assieds au galop !

POUR « LA PLUME »

Dit par l'auteur à la Soirée du 13 Avril, après le Banquet.

Je veux dire en ces quelques vers
La bonne opinion que j'ai
Sur les gens bien et l'endroit gai
Tout l'endroit triste avec des gens divers.

Or j'ai passé pas mal d'hivers
Et de printemps gai comme un geai,
Triste comme un cygne à l'essai,
Tour à tour chaste mais pervers

Ma bonne opinion est telle
Dans cette fête qui m'allume,
Mesdames, ô vous toute belle,

Messieurs, ô vous tous un génie
Que si j'osais, sans ironie,
Je me glorifierais d'être aussi président de La Plume.

11 Avril 1893.

A G...

Tu m'as plu par ta joliesse
Et ta folle frivolité :
J'aime tes yeux pour leur liesse
Et ton corps pour sa vénusté.

Mais j'ai détesté tout de suite
La gourmandise de ta chair :
J'abhorre ton besoin de cuite
(Non pas celui qui m'est si cher,

Le besoin d'être avec cet homme
Encore vert qui serait moi)
J'abomine, pour parler comme
Il faut, ton goût pour trop d'émoi

Joyeux, gamin, charmant, sans doute...
— Au fait, j'y pense : je suis vieux
Tant cinquante ans ! et t'es en route
Pour tes dix-huit ans... Pauvre vieux !

Chanson pour Boire

A Léon Vanier.

Je suis un sale ivrogne, dam !
Et j'ai donc reçu d'Amsterdam
Un panier ou deux de Schiedam.

Mais seulement le péager,
Qu'il me faut pourtant ménager
A moins que de le négliger

M'interdit — il a bien raison ! —
D'introduire dans ma maison
Cet au fond potable poison.

Hélas ! comment faire, Vanier ?
N'ayant pas l'ombre d'un denier
Pour vous offrir un verre ou deux de ce panier ?

Chanson pour L...

Enfin après deux ans je te revois — et t'aime
Pour de bon cette fois
A cause de ton corps d'abord et surtout, même,
En raison de ta voix

Si bonne et si calmante et qui dicte des choses
Paisibles à mon cœur
Un peu cruel mais doux au fond, telles aux roses
Les épines, et, sœur

Presque ainée à cause de ta gente sagesse
A travers tant et tant
De gaîté polissonne, et de cette largesse
D'un cœur pourtant prudent.

Que ton cœur et mon cœur règnent donc sans conteste
Sur notre vie à tous
Les deux — et dès ce soir (ô jour, je te déteste)
Soyons nous bons et doux

PAUL VERLAINE.

Poèmes d'Henri Ibsen [1]

I

AVEC UN LYS DES EAUX

Regarde ce que t'apporte mon messager : c'est une fleur aux pétales blancs, une fleur éclose dans le silence de l'eau, où, perdue dans le rêve, elle flotte solitaire...

Mets-la sur ta poitrine, mais attache-la bien, car ces pétales ont encoré, enfermées dans leur corolle, les vagues de l'abîme, du mystère et du silence...

Garde-toi des mensonges de l'eau, ne te laisse pas troubler par le Rêve. Les sirènes paraissent dormir... Les lys se balancent au-dessus de l'abîme.

Enfant, tu sais mal déguiser tes désirs. Garde-toi des vagues du mystère... Les sirènes paraissent dormir... Les lys se balancent au-dessus de l'abîme.

II

UN CYGNE

Mon cygne blanc, toujours met, toujours silencieux, — ni la douleur ni la joie ne peuvent te faire crier.

Protecteur inquiet de l'elfe endormie, tu glisses sur les eaux sans chanter jamais.

— Enfin, nous nous sommes rencontrés ! Et serments, regards, mensonges ou tromperies, que t'importait ? que t'importait ?

En mourant, tu chantas ta douleur, tu chantas dans la mort, — et pourtant tu étais un cygne !

III

DISPARUE

Lorsque la fête bruyante est terminée, lorsque les danses sont finies, lorsqu'on a dit *Portez-vous bien* aux derniers invités...

... Alors, comme tout redevient solitaire ! Il y a un instant, nous écoutions, et des romances de rêve nous enivraient délicieusement.

Tout n'a été qu'un songe de quelques secondes. *Elle* n'était qu'une invitée, et maintenant, pour toujours, l'invitée s'en est allée !

HENRI IBSEN.

(*Traduction inédite de M. Ernest Tissot*).

---

(1) D'un volume de M Ernest Tissot sur le *Drame Norwégien* que la librairie Perrin et Cie mettra prochainement en vente et qui contiendra la première biographie d'Henri Ibsen qui ait été écrite en français et la première étude complète de la vie et de l'œuvre de Biërnson que nous connaissions — nous extrayons ces trois pièces d'Ibsen dont la grâce mystérieuse n'est point sans faire penser à Heine et à ses délicieuses *petites chansons*. Ces traductions sont inédites.

IMAGE DE PIÉTÉ

(Souvenir)

Pour Madame Michelot.

Il était de ceux qui ne connaissent ni le repo ni les fêtes, le pauvre vieux bonhomme. portait au maître ds sa petite ferme les red vances du mois d'août : le demi sac de moutur trois paires de poulets, dont les os saillaient so les plumes ébouriffées, et un pain de beurre. S enfants, se débarrassant de la corvée pour all aux offices, lui avaient passé la bride de l'âne a poignet, du vieil âne presque aussi infirme qu lui, et : « Hue ! Papa ! Conduisez droit not *Martin !...* ».

Au moment où il arrivait au village, il reçut c plein front comme un éblouissement, une visio du paradis, et il demeura là, stupidement plant dans une admiration respectueuse ; l'âne, lu recula, s'affaissant sur ses jarrets : c'était la pr cession qui se déroulait avec ses longues mou selines traînantes, ses bannières à reflets pailleté ses cordons fleuris, avec ses anges, garçons filles, *tout en neuf*, enflant leurs joues sous le couronnes de roses. Puis le prêtre, vêtu d'u immense manteau d'or, élevant le bon Dieu pâ à travers un ostensoir de feu...

Les garçonnets et les fillettes se poussèrent c coude, ils étouffaient des envies de rire ; certe on ne dérangerait pas ce bel ordre de chos pour un vieil homme accompagné d'un vie ane... Et toute la procession frola ces deux êtr ridicules du bout de ses somptueux atours d reine.

Le vieux eut conscience de son indignité, il s mit à genoux, ota son grand chapeau. L'ân baissa les oreilles lamentablement, ses oreill trop longues, rongées d'ulcères et couvertes d mouches. Du panier de gauche, les têtes ahuri des volailles sortaient, baillant du bec, leur la gue pointue se tendant, crevant de soif car faisait une chaleur effroyable, un plein soleil q dévorait le pieux groupe de ses dents de brais Le paysan s'appuyait contre l'animal et l'anim s'arc-boutait contre le paysan, suant l'un l'autr les flancs poussifs, n'osant ni l'un ni l'autre r garder ces magnificences leur tombant du ci avec des flammes. La procession, de son pa lent, cérémonieux, de grande dame gagnait prochain reposoir ; cela n'en finissait plus, to jours de nouveaux rangs de femmes endima chées, de nouvelles files de *ces messieurs les n tables*, jamais le vieux n'en reviendrait d'avo vu si énorme foule de chrétiens bien mis ! Enfi il ne passa plus que les boîteux, les malades, le mères portant des enfants à la mamelle, plus qu les mal nippés, les hontes de la paroisse : *Menou* le béquillard, qui prisait tous les dix pas, *Ragotte* la goîtreuse qui avait la manie d'étaler son infi mité sur une robe d'ancien cachemire vert. Alo notre vieux se releva, chancelant sur ses jambe endolories, tout ému, et tirant l'âne par so licou, il suivit... Il ne savait plus guère ce qu faisait, mais il se sentait, à son tour, tiré comm

on âne, par une corde invisible, un fil d'or sorti
'un des rayons de l'ostensoir, courant le long
es guirlandes de fleurs, et aboutissant à son
ront de vieil entêté sous la forme lancinante
'une flèche de soleil. Tout petit, jadis, (oh!
ans le matin des temps) il avait suivi le prêtre
vec des vêtements pourprés, jetant des feuilles
e roses parmi des fumées d'encens, et il avait
u des joies d'orgueil ; plus grand, il s'était placé
errière les filles rieuses, tâchant quelquefois de
es distraire de leur chapelet il avait eu les mêmes
ertés inexplicables, les mêmes battements fous
u cœur, confondant les éclats de pierres pré-
ieuses des chasubles avec le doux scintillement
es yeux de *Marion*, sa promise... et puis, il ne
e souvenait plus beaucoup, les années s'écou-
aient toutes pareilles, comme les coiffes blanches,
omme les ailes palpitantes de toutes ces têtes
e femmes pieuses s'effaçant sur les lointains
leus du ciel... Il ne se souvenait plus, cepen-
ant suivait toujours le dernier, le moins digne,
rant son âne d'une main obstinée, oubliant jus-
u'au but de leur voyage. Et *Martin*, docilement,
nytmait sa marche sur le refrain du cantique,
s poulets, hors du panier, penchaient la crête,
air de se résigner puisqu'on allait au pas...

On se retournait souvent dans les rangs des
dèles scandalisés On lui dépêchait des ga-
ins pour lui dire de s'arrêter... ou de lâcher son
ne. Quelle queue de procession que celle de
Martin! des rires de filles circulaient en bour-
onnements de frelons et, seul, Monsieur le curé
e voulait s'apercevoir de rien, faisant semblant
e ne pas entendre ce que venait lui murmurer
n sacristain en lui présentant l'encensoir.

La procession, après les circuits d'usage, s'en-
uffra sous le porche de l'église. Le vieux se
trouva seul au milieu d'une place déserte.
ntrer avec *Martin* ce n'était guère possible,
ut de même. Abandonner *Martin*, les poulets,
beurre, la mouture, il ne voulait pas y songer.
t il n'aurait point sa part de la grande bénédic-
on, de celle qui courbe les fidèles, lourds de
échés, sur les dalles comme les épis mûrs sous
vainqueur éclair de la faucille... Poussant un
rofond soupir le pauvre vieux se signa, son front
ne dernière fois découvert devant l'ogive sombre
u porche.

Mais voici que, brusquement, jaillit de cette
bscurité redoutable une extraordinaire appari-
on : du fond de l'église, le curé lui apporte
stensoir ; oui, le curé stupéfiant tous ses paroiss-
ens endimanchés, le curé dans sa chasuble
mineuse, auréolé des étoiles des cierges, nimbé
s nuages de l'encens... et le prêtre avec un
gard d'étrange douceur, prononce les paroles
crées tandis que s'irradie, plus fulgurant en-
re, l'ostensoir de là haut, le soleil, sur l humble
eux pleurant de joie, sur le triste *Martin* dont
s oreilles ulcérées pendent, hélas, si lamenta-
ement...

RACHILDE.

RACHILDE

Au commencement, Dieu daigna doter la femme d'une certaine dose d'intelligence. Mais le Diable survenant, et comprenant que ce flocon d'intelligence suffirait à lui aliéner celle qu'il aimait et dont il avait besoin pour damner l'homme, eut l'ingénieuse idée de transformer ce don du créateur au moyen d'un ferment spécial : et il souffla dans l'âme de la femme la perversité.

S'ils eussent pu prévoir Mme Rachilde, nul doute qu'ils ne se fussent disputés.

— Elle m'appartient ! eût dit le Malin.

— Pardon, mon cher confrère, eût répliqué le Seigneur, elle est à moi. Ne voyez-vous pas qu'elle est d'une intelligence au-dessus de son sexe ? Elle comprend une notable partie de la vie. Elle sait rire lorsqu'il le faut, et peut-être plus qu'il ne faut, à mon sens, des misères humaines. Elle abandonne les joies incertaines du monde pour les plaisirs certains de l'esprit. Elle conçoit autre chose que sa propre personne, elle voit autour d'elle, elle juge, elle exprime : que dis-je, et c'est là le critérium infaillible de l'intelligence, elle invente, elle imagine. Elle a même une idée de ce que c'est que le raisonnement.

— Oui, eût repris le subtil personnage avec un sourire délicieux, mais qu'elle est perverse !

Le fait est que la perversité de Mme Rachilde est un exemple unique en littérature. On a vu des femmes chastes, des femmes légères, des femmes superficielles des femmes pédantes, des femmes sentimentales, des femmes terribles, des femmes mystiques, des femmes athées, mais on n'avait pas encore vu de femme perverse.

Et en constatant cette chose principale, je n'entends donner à Mme Rachilde ni un éloge, ni un blâme. S'il y avait lieu de faire montre de mon sentiment, j'inclinerais certainement à louer. Et cela pour deux raisons. D'abord, la nouveauté est toujours louable ; ensuite, les femmes étant généralement fort peu aptes à dire des choses sensées et naturelles, il y a beaucoup plus de chance qu'elles fassent preuve de talent dans le domaine de la fantaisie : or la perversité n'est-elle pas éminemment fantaisiste ?

Mais qu'est-ce que la perversité littéraire ?

Je ne parle pas de l'autre, de la simple perversité, celle qu'ont toutes les femmes, même les moins extraordinaires, et que tout le monde connaît.

Qui dit perversité dit déformation. Être pervers en littérature, c'est déformer les impressions au point de leur faire rendre autre chose que ce qu'elles sont en réalité. Cette définition exige un développement et une distinction. Voici d'abord la distinction. Il faut se garder d'étendre la perversité jusqu'au symbole. La perversité n'est nullement une interprétation des impressions ; elle ne va pas jusqu'à l'idée ; elle ne déforme pas avec le projet de signifier ou d'abstraire ; déformer n'est point pour elle un moyen d'atteindre quelque sphère supérieure ou chimérique, mais c'est un but : elle déforme sans autre raison que celle d'obéir à sa nature vicieuse, elle déforme parce

qu'elle déforme et pour déformer. Et voici le développement. La déformation opérée par la perversité consiste à faire des impressions une source illicite de plaisir ou de souffrance, à changer le mode normal de leurs vibrations, à y mettre un frisson qu'elles n'ont pas, ou un frisson différent de celui qu'elles ont. Perverties, les impressions deviennent étranges et malades ; elles ne sont plus le phénomène d'un monde concordant, quelque tragique ou quelque comique qu'il apparaisse d'ailleurs ; l'âme qui les reçoit ne peut être que le jouet d'une intarissable illusion. La perversité crée à la fois le mensonge et la fantasmagorie. Il n'y a plus ni vérité réelle ni vérité idéale : il ne reste que le capricieux relatif.

Mais à ce compte-là, tout artiste, étant un déformateur, serait un pervers ?

Qu'on ne s'y trompe pas. Il y a perversité et perversité. Ou plutôt — pour laisser la perversité aux femmes et la perversité littéraire à Mme Rachilde — il y a perversité et idéalisation.

L'homme transforme, mais ne déforme pas. La femme déforme.

La perversion de l'homme est consciente. L'homme voit les choses, et, lorsqu'il est artiste, c'est dans son cerveau que s'opère la transposition des impressions reçues en impressions qu'il faut rendre. Il se fait là un travail presque volontaire et, en tout cas, toujours perçu. L'homme sait qu'il transforme, il pourrait en dire la raison ; lorsqu'il est très grand artiste, il peut même transformer de différentes façons ; il se rend compte qu'il a une certaine vision de l'univers, où tout concorde très bien pour un but qu'il définit. Aussi, l'homme ne pervertit pas, il idéalise.

La femme, au contraire, ignore qu'elle déforme. Elle s'imagine voir le monde tel qu'il est. Ses impressions sont faussées elle ne sait comment. Il semble que les impressions se faussent en dehors d'elle, qu'elle les reçoit déjà fausses. Elle ne s'aperçoit pas qu'elles sont fausses. Elle croit que c'est comme ça. Et c'est, en effet, comme ça, puisqu'elle sent ainsi. Mais sent-elle ? Il est peu probable qu'elle sente. J'inclinerais à croire que la femme ne fait que s'imaginer sentante.

Il en résulte que la femme est aussi incapable d'idéaliser que de percevoir la réalité. Car c'est justement parce qu'il perçoit d'abord la réalité que l'homme, pour faire œuvre d'art, la transforme, l'élève à l'état d'idée. S'en suit-il que la femme ne puisse pas faire œuvre d'art ? Nullement, mais son art, à la fois primitif et extravagant, sera essentiellement différent de celui de l'homme. Et c'est cet art, spécial à la femme, que je voudrais encadrer de ce mot : perversité.

Notez que chez l'homme la perversion inconsciente des impressions est le signe caractéristique de la folie. De là à dire que toutes les femmes sont folles... Mais il y a beaucoup plus qu'un pas, il y a tout l'abîme des sexes. Je dis seulement que toutes les fois que l'homme sent comme la femme, il est fou.

Mme Rachilde — et que ce soit là son honneur — a ouvert la littérature à la perversité. Les femmes qui se sont avant elle avisées de tenir une plume ou étaient de véritables hommes lorsqu'elles avaient du talent, ou, lorsqu'elles n'en avaient pas, imitaient les hommes de bien loin et bien maladroitement. Je ne parle pas des femmes du XVIIe siècle qui, elles, étaient bien femmes, mais ne songeaient guère à faire de la littérature, se bornant à laisser courir leur esprit sur leurs aventures quotidiennes, et ce, avec combien de perversité élégante, dissimulée, fine, aristocratique et galante ! Mme Rachilde est restée femme, et elle fait de la littérature. Elle n'a point voulu, en abordant les lettres, se mettre à copier le modèle viril. Elle s'est donnée comme elle était : femme, et par conséquent perverse. Et elle est franchement, complètement, grandement, magnifiquement perverse. Elle ne simule ni la chasteté, ni la gauloiserie, ni la poésie, ni l'amour, ni la philosophie, ni la religion, ni aucune de ces choses créées par l'homme. Elle est seulement perverse. Elle a, enfin, apporté au monde le livre pervers. Nous l'attendions, qu'il soit le bienvenu !

*Ecrit après lecture de l'*Animale *(1).*

LOUIS DUMUR.

(1) Le nouveau roman de Rachilde (H. Simonis Empis, éditeur). L'Animale est une femme très interessante. Toutes ses sensations, même les plus ordinaires telles que le frôlement d'un tapis, la lumière de la lune la caresse d'un chat, se déforment pour elle en sensations voluptueuses. On voit d'ici le parti que l'auteur a su tirer de ce thème. Le roman, du reste, est bien composé, dramatique, intriguant. On le lit d'un bout à l'autre avec une passion soutenue. Certaines scènes sont excellentes et se fixent dans le souvenir, après avoir fortement remué l'imaginati n. Les parties sacrifiées, les *trous* sont ici beaucoup moins nombreux que dans les autres volumes de Mme Rachilde. Et le style, surtout dans les passages de sensation, est d'une très belle allure littéraire.

L. Dr.

Tous Protestants !

« Plus guère, il ne s'inquiétera de Taine et de sa clique ».

L'Altière Confession. — W. Vogt.

Plusieurs lecteurs du « Protestantisme de M. Taine » m'ont demandé à quel protestantisme M. Barrès faisait allusion.

— Y a-t-il une consigne *pro*protestante au *Figaro* comme au *Temps* ?

— Le Culte du Moi paralyserait-il son prêtre ?

Parlez, vous qui avez aussi connu Taine. — Vous qui êtes protestant, comblez donc les lacunes de l'exposé de M. Barrès !

J'ai résisté huit jours au déluge des interrogations et des sommations. Mon énergie est tombée à réception de ce poulet matinal :

« Monsieur Ledoux,

Votre silence est d'or, il équivaut sans doute au montant du chèque délivré par un redoutable consistoire. Prenez garde, nous possédons une liste où figurent vos initiales.

signé : Barton. »

Je parlerai et, pour commencer, je préviens mes gracieux correspondants qu'ils ont mal lu. Avec M. Barrès, il faut lire entre les lignes. L'encre qu'il projette au visage de ses ennemis est des plus sympathiques, elle n'en est pas moins corrosive.

N'insistons pas, si vous le voulez, sur l'hostilité que cet ironiste affiche pour « toute nuance de protestantisme ». Mettons, j'y consens, qu'il y a là une apparence d'attitude.

Mais quelle intensité de mépris dans cette expression d'une vérité si profonde : « M. Taine EST MORT PROTESTANT ».

C'est génial ! Eh oui, le protestantisme c'est la mort. Et il nous plaît qu'un disciple du grand Loyola ait trouvé la formule — peut-être sans le vouloir.

Un autre mérite de M. Barrès, c'est d'avoir cruellement démontré la courte vue et l'inconséquence du normalien prétendu renégat. Selon ce panégyriste à rebours, la conversion *post mortem* de l'auteur de l'*Intelligence* aurait une cause miraculeuse. M. Taine a vu dans le protestantisme « un système qui essaie de réconcilier la religion et la philosophie, une doctrine qui aide à refréner les tendances naturelles des hommes, qui sont la brutalité et l'égoïsme ».

L'imagination dépensée ici par M. Barrès nous est une garantie de la sincérité de ses séductions. Les gens d'esprit ne se moquent que de ce qu'ils savent.

Chacun a le droit de proposer son explication de l'abjuration de M. Taine. Je n'en hasarderai qu'une.

Vers 1876, l'auteur de l'*Ancien régime* sollicitait d'un gouvernement étranger l'autorisation de lire, dans une salle officielle, les *bonnes* feuilles de son œuvre. Un conseiller d'Etat dont le nom est oublié mais qui était, je crois, un protestant très militant, met à la disposition de l'érudit la grande salle (Aula) de l'Université.

Quelle déception pour le public ! Grâce à sa mauvaise vue, M. Taine n'aperçut pas les auditeurs endormis par sa mauvaise voix. Il prit pour une respectueuse attention l'immobilité léthargique des curieux qui ne s'attendaient pas à ouïr un phonographe au lieu d'un orateur.

La reconnaissance de M. Taine pour la « communauté protestante » fut accrue de toute la solennité de ce silence extraordinaire. M. Barrès nous apprend que son vénéré maître s'est acquitté par voie testamentaire en stipulant que le service funèbre serait célébré par un pasteur.

Comme le perspicace exégète, nous trouvons l'adhésion de M. Taine frappante pour le protestantisme. Trois qualités la caractérisent : esprit, prudence, économie.

Pour apprécier la moralité de l'acte en lui-même, nous attendons la publication des pièces qui prouveront que le protestantisme a le droit d'inscrire le nom de Taine sur ses registres consistoriaux.

Aujourd'hui, nous nous contenterons de juger d'après notre expérience ce protestantisme soi-disant victorieux.

Il ne faut pas s'étonner de ce momentané triomphe. Le protestantisme offre aux esprits positifs les avantages d'une entreprise politique et commerciale. Chaque associé est engagé d'office — grâce aux lois qui permettent à des parents souvent idiots de compromettre par le baptême l'existence des enfants. Une instruction exclusivement confessionnelle affaiblit l'intelligence et la conscience de telle sorte que le cœur manque aux plus virils pour résilier leur engagement forcé. Plus tard ils peuvent se désintéresser de l'entreprise, mais non pas s'inscrire dans une autre société. Comptez les protestants qui ont eu le courage de choisir une religion. Les chefs de l'entreprise ont prévu le cas, ils le punissent par une faillite morale qui peut entraîner l'autre.

Il faut être riche pour se soustraire au carcan d'hypocrisie du baptême protestant. Encore n'échappe-t-on pas à la calomnie. Si une dame passe au catholicisme, c'est, murmurent les évangéliques, qu'elle était la maîtresse de Monseigneur. Les protestants se connaissent si bien qu'ils ne peuvent admettre la conversion d'un des leurs sans y voir une pensée de lucre. On retrouve là ces gens qui disent aux licenciés : « Faites-vous pasteur et nous vous trouverons une femme riche ».

Longtemps je me suis demandé pourquoi nos pasteurs répugnent à parler de l'Apocalypse. Ils savent, paraît-il, que le protestantisme est « la bête féroce au nom de blasphème » et ils n'ignorent pas que pour « faire la guerre aux saints et les vaincre », qu'afin d'obtenir « le pouvoir sur toute tribu, tout peuple, toute langue, et toute nation », le protestantisme devait devenir l'esclave d'une autre bête féroce. Le rôle mystérieux du protestantisme consiste à « amener tous les hommes, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, à s'imprimer eux-mêmes une marque sur la main droite... afin que nul ne pût acheter ni vendre, s'il n'avait pas la marque » de la toute-puissante Bête.

A ces conditions si nettement prophétisées par l'apôtre Saint-Jean, la bête souveraine laisse vivre la bête « au nom de blasphème ».

Cette coalition paraît avoir terrorisé les catholiques Leur armée est en pleine débâcle. Ils abandonnent leurs chevaliers qui font encore face à l'ennemi. Dans leur folie, quelques fuyards se ruent sur un petit peuple, incapable de se battre et que personne n'ose défendre. Les Juifs modernes ne peuvent nuire cependant aux catholiques, ils ne leur ont volé ni leurs rites, ni leurs écoles, ni leurs églises. Le catholicisme n'est pas considéré par les Israëlites comme une religion déshonorante. Même au point de vue commercial les Juifs paient plus et mieux que les protestants qui profitent silencieusement de cette probité de race.

Au bout des manifestations protestantes, toujours on découvre un profit. Dans les pays catholiques, les églises sont infestées de protestants à l'allure hautaine et bruyante. On ne s'avise pas assez de cette forme de pieux espionnage. Il existe des maisons d'éducation qui vivent de l'argent catholique et qui laissent sur le pavé des institutrices en apprenant qu'elles sont catholiques. Et l'austérité protestante !

Ces gens terribles pour les défaillances d'un prêtre deviennent mielleux lorsqu'il s'agit d'un

des leurs. Bon an mal an le pasteur peut baiser une ouaille italienne ou écossaise sans courir au bout du monde. Tous les Daniel Rochat qui herborisent sur le mont Vénus ne sont pas dans la comédie de Sardou. Il existe pour les rentiers un moyen économique et irréprochable de satisfaire leurs passions séniles, ce sont les bureaux de placement évangéliques. Les filles adorent toujours la direction.

La maraude protestante a envahi tous les domaines. Ni religion ni culte, ni philosophie ni doctrine, le protestantisme est une machine vénale manœuvrée par des coalitions de politiciens, de financiers et de cléricaux.

Le but de ces coalitions — nuances du protestantisme selon M. Barrès — n'a rien de commun avec la religion. Les missions protestantes en sont une preuve, les théologiens soudoyés par l'œuvre écossaise en sont une autre preuve. La satisfaction des passions et des intérêts matériels de ses affiliés, voilà le véritable but du protestantisme.

Haine et despotisme, je n'ai jamais rencontré d'autre idéal dans une âme orthodoxe. Pour réaliser cet idéal, le protestant deviendra le larbin de tout électeur, sans distinction de culte ni de doctrine. Plus tard il se venge traîtreusement des humiliations électorales. Tour à tour ou simultanément bourreau et tolérancier, fanatique et libéral, orthodoxe et libre-penseur, on le voit conclure avec cynisme des alliances monstrueuses.

Des relations intimes existent depuis dix ans entre l'orthodoxie et son enfant prodigue : le libéralisme. Avec une impudence scandaleuse cette vieille grand'mère a entretenu le catholicisme dit libéral, son petit-fils. En certaines occasions grand-rabbin et pasteur vont la main dans la main. Ne s'est-il pas rencontré des ultramontains pour voter en faveur de protestants francs-maçons ! Microbe du nihilisme, le protestantisme inocule à ceux qui l'approchent une maladie morale plus pernicieuse que celles dont mourut Jean Calvin : la lâcheté.

Depuis quatre siècles, le dégoûtant virus sécrété par Calvin ronge l'âme humaine, le sournois assassin de Servet, de Philippe, de Berthelier, de Gruet, le tortureur infâme de Perrin, de Castalion, de Bolsec, de Gentilis, de de la Mare, de Champereaux, d'Alciat, de Grivaldo et de mille autres tuera longtemps encore chez tous ceux qui se réclament de « l'esprit protestant » la Foi, l'Espérance et la Charité.

Les catholiques eux-mêmes sont contaminés, ils n'ont plus de vaillance que pour persécuter le Juif, tandis que les protestants se chargent du Pauvre, cependant que M. Taine envoie à la face de sa Mère l'Eglise romaine un crachat posthume !

Et M. Barrès ne voit la qu'un « problème » ! Et il constate gaillardement que « l'esprit protestant apparaît chez Bourget, chez Voguë, chez tant d'hommes réfléchis du Collège de France, de la Sorbonne, de l'Institut ! »

Bientôt les vœux ardents de l'insupportable directeur de la Bibliothèque Nationale, feu Bordier, s'accompliront. La France portera le titre insultant qu'il avait choisi pour son dictionnaire biographique. On oubliera la Rome protestan pour la France protestante, et il y aura une bê de plus dans l'écurie babylonienne.

Tous protestants !

LEDOUX.

LA FIN DES DIEUX

NAGUÈRE, une ville de Rêve que les cri ques de l'avenir auront peine à identifi servait de théâtre au premier dra d'Henri Mazel, à ce Nazaréen, mystérieux resplendissant de gemmes, à propos duquel j' dit ailleurs ce que je pensais du style et du tale dramatique de l'auteur. Aujourd hui, c'est Provence, et au centre de cette Provence lun neuse, Arles, qui va prêter ses murs et ses pal aux péripéties d'un nouveau drame : *La fin d Dieux*.

De ce drame, voici le thème général : L Croisés provençaux ont ramené d'Orient jeunes grecs des deux sexes, habitants d'u île de mirage, aussi fantastique que celle d Phéaciens ; et ceux-ci apportent au milieu d sujets chrétiens du Roi d'Arles, des dogmes des rites étranges qui sous une forme qua chrétienne réinstaurent un paganisme ou, po préciser mieux, un Alexandrinisme séduisa Voilà face à face deux religions et deux monde qui l'emportera ? Sera-ce les dieux antiques nés de leurs cendres qui briseront la croix Jésus ? Sera-ce les dogmes et les rites plus je nes de la Catholicité qui replongeront à jam dans leurs tombeaux les cadavres, un insta galvanisés, des dieux de l'Hellénisme ? La ponse, elle est donnée au frontispice du livre p un beau et correct dessin du maître Séon, dessin que reproduit le présent numéro de *Plume*.

Cette lutte, comment Henri Mazel l'a-t-il co prise, et cette réponse, pourquoi l'a-t-il accepté

D'abord le lieu était excellemment choi C'était bien sous l'azur intense du Midi, par les musiques des cigales, et dans cette ville passent pleines de force et de grâce — typ accomplis des races qui la hantèrent — les p adorables filles des Gaules, c'était bien là que débat devait être idéalement tranché. Oh ! cherchez pas dans ce drame de personnages h toriques. Mazel n'a pas découpé des morcea de chroniques pour en faire les scènes ou actes de son œuvre. Presque tout ici est ficti On a dit que, précisément à cause de cela, personnages étaient figés et manquant de v Mais, outre que c'était témoigner d'un déplo ble sens psychologique, c'était encore fa montre d'une singulière ignorance de toute l'H toire littéraire. Ce n'est pas parce qu'un pers nage est historique qu'il vit au théâtre ; et, d'a tre part, n'avons-nous point vu les entités plus subjectives des poètes, revêtues par ceux d'une intense et immortelle vie ? Du reste co

ALEXANDRE SÉON. — *La fin des Dieux.*

ment un poète donne-t-il vie à ses fictions, sinon en projetant au dehors de lui son Rêve ? Il crée de la même façon que Dieu, *ex nihilo*. Ce n'est donc pas pour n'être point calqués sur le très beau livre de M. Paul Fournier, que les personnages de La fin des Dieux, manquent parfois de stabilité assise et de visibles muscles. La vérité est qu'ils furent conçus comme de simples mandataires chargés d'apporter au lecteur la parole du maître et, dans l'espèce, de l'Auteur. On croit sentir peut-être qu'ils n'agissent ni ne parlent pour leur propre compte ; et n'étant engagés qu'indirectement dans la cause qu'ils soutiennent, ils la défendent avec moins de vigueur qu'ils n'eussent fait autrement ; ils y mettent moins du leur. Cela éclate surtout en ce moine Norbert qui est bien, je crois, le porte-parole officiel du poète. Norbert finit par triompher, mais dans sa discussion avec Terpandre, c'est Terpandre qui se défend le mieux et qui, si les raisons faisaient tout, de vrait sortir vainqueur. De telle sorte qu'on se demande si, au au milieu des affirmations de Norbert, celui-ci ne compte pas pour son meilleur argument l'épée d'Eustache de Montlhéry. M. Henri Mazel voudrait-il nous faire entendre par là que le christianisme n'a pu opposer au paganisme autre chose que la suppression brutale par le fer ? Je ne le pense point. Et pourtant... il a l'esprit si flexible et si mobile ! Mais je ne veux pas croire qu'il ait trahi à la dernière scène la cause qu'il s'était proposé de défendre en rêvant le drame. La vérité doit être que, confiant dans la bonté de cette cause, Mazel lui aura donné des défenseurs moins habiles et moins cultivés qu'à l'adverse. En outre, ses personnages amoureux sont peut-être exclusivement cérébraux, mais cela n'est point fait pour me déplaire. Evidemment ces défauts, si défauts il y a, joints aux lenteurs de l'action provenant de trop longs discours et des proses rythmées des chœurs, rendraient ce drame difficilement acceptable pour le public actuel, — pour ce public qui au second ou au troisième acte d'une tragédie s'apercevant tout à coup que les acteurs disent des vers, s'écrie : « Ah ! quel ennui, mon cher, c'est en vers, ah ! nous aurions bien pu ne venir que demain. » Or la prose de Mazel vaut des vers.

Mais revenons un instant au christianisme et au paganisme en présence. Il m'est impossible d'étudier ici la lutte longue, tenace que le second livra au premier. Depuis la victoire celui-ci a oublié les difficultés qu'il eut à vaincre. Pourtant il ne vainquit qu'en acceptant toute une masse d'idées, d'habitudes, je dirai même de rites païens. Le christianisme apportait d'Orient l'idée de Justice, créée par les Prophètes, l'Amour introduit sur la terre par la Verbe fait chair. Il lui manquait l'essentielle Beauté. Celle-ci avait été le lot que la nature avait octroyé aux Hellènes, dans le départ des suprêmes choses entre les nations. Pour se faire accepter des peuples arrivés au génie par la culture hellénique, le christianisme dût se présenter à eux revêtu du pallium de beauté. St-Paul avait déjà fait bon marché de la vieille loi, et le second fondateur du christianisme fut un grand hellénisant. Les chrétiens des siècles postérieurs mêlèrent de plus en plus la civilisation greco-latine aux idées chrétiennes, ou

pour mieux dire, ils donnèrent simplement droit de cité greco-latine à deux ou trois dogmes orientaux ; et la marche du monde continua.

Mais ces dogmes contenaient en eux une force spéciale, ils firent que la sève remonta aux branches du grand arbre mourant. Celui-ci reverdit ; mais c'était toujours le même arbre. Et par là s'explique le triomphe du catholicisme sur le syncrétisme alexandrin. Telle paraît bien être, résumée d'une façon générale, l'idée du drame qui m'occupe ; — idée que je crois juste, bien que je n'admette pas toujours la pensée de l'auteur pour le détail.

Un jour vint où le christianisme, représenté par les hommes du Nord, voulut rompre avec la civilisation greco-latine : il en résulta un retour aux pures idées sémitiques, ce qu'on a appelé la Réforme. Par là, et chez ces hommes, l'alliance entre les Dogmes venus de Judée et la Raison grecque fut rompue : Comment et pourquoi ? C'est, paraît-il ce qu'aura pour but d'expliquer un autre drame de M. Henri Mazel dont je me permets de révéler le titre : l'*Hérésiarque*.

J. DECLAREUIL.

L'HOMME DE MER

Il est inutile et dangereux de connaître une femme vers qui ne nous porte pas un goût vif. J'écris ceci en pensant à la mer. Elle n'est faite que pour des amants légitimes ; on ne l'épousa jamais complètement, fut-on doge. L'aimer, c'est assez pour en mourir. D'autres en vivent. La mer est leur prétexte, leur moyen de parvenir ; rien de plus. Or, elle est tour à tour cruelle et douce, naïve et perverse ; c'est pourquoi les générations qui se succèdent dans la flotte nous procurent en hommes tout ce qu'il y a de meilleur et tout ce qu'il y a de pire. Leur superbe maîtresse, la mer, accorde à ceux qu'elle n'ensevelit pas leur liberté d'allures. Si la mer parlait, la terre auprès d'elle passerait pour une innocente petite fille. Ne plaignez donc pas les braves gens à qui les vagues du large servent de linceul : nulle sépulture ne vaut celle-là. Quelle tombe merveilleuse est la lame qui s'irise aux rayons du soleil et qu'emperle d'embruns la brise. Et combien est triste et morose la fosse profonde où les amis éplorés accumulent les mottes de terre sur quatre planches de sapin ! Seul, le naufrage avec l'angoisse de l'âme qu'il faut rendre à Dieu apparaît comme un calvaire à gravir au seuil de l'apothéose. Et puis là, nulle main secourable d'amie dont la moite tiédeur donne au mourant le viatique des tendresses rémémorées ; ni fils, ni sœur, ni femmes pour assistants ; mais seul, le spectre de l'épouvantable agonie car on meurt debout en pleine force, en pleine vie étouffé par l'immensité et nul supplice ne recèle plus d'affres, plus d'horreur !

L'homme de mer a fait d'ailleurs à peine adolescent le sacrifice de sa vie. Sa famille n'est point pour lui le lieu des délices faciles et des plaisirs à bon compte ; il la quitte tôt et ne connaît sa sœur que jusqu'au collège. A dix-sept ans, au plus tard, il abandonne à tout jamais les vertugadins de famille sous lesquels éclosent comme sous les couveuses que vous savez les gentils freluquets qui font, depuis Charles VII, l'ornement et le désespoir des sociétés civilisées. Plus tard s'il épouse, ce sera pour laisser sa femme aux mains des siens en lui vouant un culte pieux pendant des campagnes lointaines.

Qu'à pareille école, l'être s'extériorise et devienne supérieur à la moyenne, rien d'étonnant ! Seulement il arrive que la triple cuirasse qui protège le cœur isole un peu trop l'homme des choses de la vie dans lesquelles il apporte plus de passion que de raison, plus de préjugés que de savoir. Qu'importe après tout puisque la valeur totale reste constante en dépit de la tyrannie d'une force brutale, insupportable ailleurs et de la puissance d'une oligarchie dont quelques initiés possèdent le secret.

Je passe donc condamnation et me borne à dire que le galon, là, plus qu'ailleurs couvre de son autorité symbolique tous les abus de pouvoir avec la morgue et l'infatuation qui nous font à l'étranger comme une couleur nationale. On peut s'en consoler par cette considération que les Anglais et les Allemands nous dépassent en ce genre de sport, si je puis m'exprimer ainsi.

On a mis la mer en chansons ; c'est nous prendre par nos nerfs. L'auteur du délit s'appelle Yann Nibor de son nom de bataille et Jean Robin de son nom de famille. Son volume est illustré de petites gravures pour la plupart très bien venues.

« *Adieu mon beau navire aux grands mâts pavoisés* ; « La Brigantine » et le reste, toutes les vieilles romances dont nous avons été bercés passent au magasin des accessoires. Yann Nibor impressionniste et moderniste ne navigue plus sur cet océan bleu : l'Idéal ; il est naturaliste très simplement.

J'éprouve quelque plaisir à le lire ; j'en ai davantage à l'entendre. La voix de Yann Nibor procède de l'ouragan ; son accent de la tempête.

Je regrette dans son livre « Chansons et récits de mer » une toute petite lacune : il n'a pas touché la plaie vive, le condamné qui ne ressortit point de la littérature et qu'il est de bon ton, même dans la chanson d'abandonner à ses juges naturel. On dirait à la vérité qu'il ne connaît point pour l'avoir vu, pour y avoir passé cent fois tel coin de la Caserne où le peloton d'exécution a tué par autorité de justice tel pauvre matelot coupable d'un délit que le code civil ne mentionne pas, (1) ni le champ sinistre qui domine la rade et qui sert de champ de foire après qu'on y a fusillé des soldats.

A part cette critique de détail, Yann Nibor mérite toutes sortes d'éloges. Il représente une race forte dont la sentimentalité n'étouffe point la vigueur. Ses chansons et récits de mer édités luxueusement par Flammarion ont un succès énorme, à ce qu'on dit parmi les marins. L'estime des lettrés leur est acquise.

Et de tels hommes, de telles œuvres ne sont pas inutiles en ce temps-ci.

Pierre Loti qui a écrit une préface pour ce livre dit Yann Nibor donne à l'auteur ce conseil :

« S'il se trouvait dans l'auditoire quelque sec imbécile n'ayant pas les yeux voilés et l'âme remuée, « conseillerais simplement de lui donner une de ces « énormes bourrades de matelot qui sont du mépris en « action. »

(1) Voies de fait envers un supérieur.

En vérité, voilà un conseil d'ami ; on ne saurait eux dire. Puisque nous sommes en proie à la miè- rie des impuissants qui payent d'audace et dont les es contemporains se contentent à défaut de quelque se de mieux, mettez en pratique le bon avis qui is est donné, mon cher Yann Nibor.

Le temps est passé des gentilhommeries.

L'épée doit désormais rester au fourreau, n'en sortir e dans les cas graves.

L'homme de parole et d'action, quand il a comme is à son service la force d'un athlète et des poumons stentor a le droit, souvent le devoir de s'en vir.

e pense que la plupart de nos travers sont dus à démie physique ambiante. Il y a beaucoup d'univer- ires dans l'atmosphère morale où nous vivons ; ce t à l'occasion des virtuoses incomparables : il leur nque l'air du large, le grand souffle, l'haleine puis- te et régénératrice de la mer. Nous leur sommes evables politiquement, littérairement et socialement cette myopie qui fait toute puissante la cabotine et l'homme un joujou. C'est dire assez l'état actuel de névroses. Pensons-y quelquefois. L'esprit fera le e.

LÉON DEQUILLEBECQ.

CHIRURGICALES

L'Amputation

u milieu d'une odeur écœurante de sang
Le blessé retrouvé sur le champ de bataille
Est couché, les yeux clos et s'évanouissant :
a coupé son bras, haché par la mitraille.

evient à la vie, après l'horrible entaille ;
oici que soudain l'invalide ressent
atroce douleur sourde, qui le tenaille,
emble résider au bout du membre absent.

el, celui qui, vaincu des luttes de la vie,
sé dans son amour, ne put-être guéri
n laissant amputer son pauvre cœur meurtri,

e s'il vit en paix et s'il n'a pas d'amie,
encore longtemps, et je l'ai constaté,
cœur souffrir ainsi que le membre amputé.

La Charpie

es gens, ramassez le vieille toile usée ;
blessure saigne, après les coups reçus,
es de la charpie, et mettez-en dessus ;
quoi, la plaie humide et mal cicatrisée

venime au contact irritant des tissus.
fais qui donc pansera l'âme humaine blessée,
qui la vie aveugle, et brutale, et pressée,
au lieu de charpie, un manteau de Nessus ?

i nous pouvions signer avec elle une trêve,
bercer pour un temps dans un sommeil sans rêve,
ous souvenir plus que l'Amour, Dieu vainqueur,

prit à notre tour et nous fit sa victime...
non, il faut encor que la vie envenime
blessures d'amour que nous portons au cœur.

Le Baume

id nos premiers parents, chassés du Paradis
le Seigneur Très-haut qui les avait maudits,
la première fois aperçurent la terre,
rémirent tous deux à ce spectacle austère.

Car le sol que leurs yeux contemplaient, interdits,
Etait couvert de ronce épineuse, tandis
Que l'Ange Raphaël, au glaive autoritaire,
Fermait pour eux l'Eden fait d'ombre et de mystère.

Lors, vaillamment Adam saisit à pleine main
La ronce, qu'il brisait pour frayer leur chemin
Sans qu'Eve eût à souffrir la morsure des haies.

Mais comme Adam saignait, Dieu dit : « Eve, pleurez,
Et répandez vos pleurs sur ces doigts déchirés ».
Et les pleurs en tombant cicatrisaient les plaies.

EMILE SOINET.

DIDAH

(FRAGMENT)

Au seuil de ma chambre fleurie, mes servantes pensives
Attendent mon retour
Et renouvellent l'huile dans les lampes qui vivent
Jusqu'au jour.

Vois, dans ma course folle vers toi,
A l'heure où d'autres fois seule je dors,
J'ai perdu ma babouche brodée d'or,
Et mes blonds cheveux, mes longs cheveux, sont dénoués;
Les tamaris, en m'effleurant, ont déchiré ma robe bleue,
Vois à travers l'étoffe blanchir ma chair nacrée
Promise à tes baisers que ton chant m'a montrés.

Oh ! l'hymne que ta voix si douce a murmurée
A réchauffé mon cœur dolent
Et mon corps qui tressaille
Appelle éperdument pour d'ardentes batailles
Ton corps, ton corps. — J'attends.

Je veux pour notre amour un lit plus moelleux
Qu'un tapis de gazon ou de fleurettes viles ;
Je ne veux pas d'étoiles pour éclairer nos jeux,
Mais des flambeaux d'orthose et des lampes d'argile,
Mais des vives clartés et des scintillements,
Mais des ors, des rubis, des perles des diamants,
Des fusées, des gerbes claires, des éblouissements
Et des apothéoses
Quand nos chairs apaisées dormiront dans mon lit de soie rose.
Qu'attends-tu pour répondre à ma voix impatiente ?
Crains-tu que le Réel soit au dessous du Rêve
Qui t'enchante ?
Eh bien ! que l'aventure à ton ordre s'achève !
Que ma robe en lambeaux tombe au gré de tes vœux !
Et, puisque tu le veux,
Je vais, dans la Nuit brève,
A l'orée du bois où sonnent
Mille bruits mystérieux,
Livrer mes charmes qui frissonnent
A la lente caresse de tes yeux.

Voici les lys et les roses cachés
Repais tes yeux de la lumière que tu cherchais.
Vois mes blanches épaules que frôle le zéphir,
Et mes seins frémissants et blancs et si pareils.
Et leurs pointes vermeilles qu'appellent tes désirs,
Vois mes hanches semblables aux côtés d'une amphore
Où l'on vient s'enivrer d'amour,
Et mon ventre au ferme contour,
Ah ! chante, chante encore !
La Nymphe attend le Dieu parmi les sycomores,

Mais non, ne chante plus,
Ecoute, écoute à genoux,
Ecoute le Silence qui parle pour nous deux
Et qui ouvre pour nous
Le Livre des Mirages,
Le beau Livre d'amour où nul autre n'a lu.
Viens, nous l'épellerons ce livre, si tu veux,
Mes yeux te montreront les mots et les images
Et tes lèvres tourneront les pages.

FÉLIX MALTERRE.

La Mouche d'Or

A René Hallais et à tous ceux qui ont eu peur pour moi en mai dernier.

Lorsque la mouche d'or divine par son vol,
En un jour de caprice, erre trop près du sol
Et curieuse aspire à connaître la terre,
Dieu, — qui s'ennuie au fond de son ciel solitaire,
Dieu, — qui se sent cloué dans l'immobilité,
Est jaloux de l'insecte et de sa liberté !
Pour se venger, il tend la toile d'araignée !
La mouche d'or est prise ! — Et d'horreur imprégnée,
C'est en vain qu'elle veut, regrettant le ciel clair
Retrouver la nature et s'élancer dans l'air...
Son aile, de hideux fils noirs enveloppée,
Paraît, bien que toujours intacte, être coupée ;
Chaque nouvel essai de regagner l'azur
L'attache à sa prison par un lien plus sûr !...
A la fatalité terrestre résignée,
Elle ne lutte plus !... Mais lorsque l'araignée
Triomphante s'apprête à lui donner la mort,
La mouche d'or se dresse en un suprême effort,
Et d'un dernier effort éploré vers l'étoile,
Emporte dans les cieux l'araignée et sa toile !

LOUIS LE DAUPHIN.

Janvier 1893.

LE CHAPEAU DE WILLY

Ce chapeau est une de nos personnalités parisiennes *les plus en vue* : Les soirs de première représentation ou pendant les minutes qui précèdent un concert, les intéressés qui veulent savoir si Willy est présent et désespèrent de le découvrir dans la foule entassée et grouillante, parcourent les couloirs, interrogent de l'œil les vestiaires, afin d'y découvrir le phénoménal chapeau : Peut être que Willy, qui ne rêve que plaies et bosses mais les redoute pour son couvre-chef et a besoin de ses deux mains (qu'il regrette de ne pas posséder plus nombreuses) tantôt pour applaudir, tantôt pour diriger les stridences de son sifflet, s'en est-il débarassé entre les mains des ouvreuses ? Dans ce cas, il pend à une patère, colossal, velu, luisant, très haut sur ses larges bords plats. Quelle carrure il vous a ce chapeau ! C'est pour les uns une provocation, un réconfort pour les autres. Les éphèbes qu'une toute récente rhétorique a frottés de littérature et qui palpitent au simple « frôlé » des gens de lettres, sortent pendant les entr'actes pour contempler, toucher et lisser ce chapeau : Quelle gloire de pouvoir ainsi remplacer le traditionnel *bichon* des émules de M. Gibus par les mains caressantes de tout le printemps littéraire. Willy mettrait-il ingénieusement en pratique les profonds aperçus du chapelier Balzacien, qui savait si parfaitement associer l'aspect d'un couvre-chef au caractère de la figure et, au lieu de soumettre ses clients aux lois banales d'une mode unique, assouplissait cette mode à la physionomie de chacun et ne coiffait point Housteau comme Bixiou, Marsay comme Rastignac. Chez Willy cette intellectualité sous la coiffure nous semble plus instinctive que voulue : simple coquetterie d'élégant très personnel qui sait aussi agrémenter sa boutonnière de tout un arc-en-ciel de décorations exotiques pour rehausser son teint du voisinage de quelques bouches colorées.

GEORGES LECOMTE.

LE SALON DE « LA PLUME »

LES MAL CONNUS

FRANÇOIS GUIGUET

Ma défense de l'idéalisme est passionnée, mais je la veux loyale. Il me serait pénible que l'enthousiasme m'entraînât à d'injustes dédains. Toutes les notes d'art sont admissibles, en somme, interprétées par un véritable artiste. Ce qui mérite la réprobation, c'est l'outrecuidance d'exalter l'artifice, et cette hérésie qu'illustre M. Dagnan-Bouveret, le développement du métier au préjudice de l'émotion.

Saluant l'Art partout où je le rencontre, je tiens à signaler ici un jeune des plus intéressants parmi ceux qui sacrifient à la vérité extérieure. François Guiguet aime éperdument la Vie, si éperdument que toute forme lui est bonne pour la manifester cette vie ; insoucieux de l'archétype, il vibre à tous les types, tout ce qui respire l'intéresse. Ce n'est pas qu'il ne goûte point les belles proportions, loin de là, mais les signes spécifiques, il a moins vif désir de purifier les contours de son modèle que d'en écrire le caractère *individuel*. Avant tout il dessine et peint pour la joie de créer de la vie, le vouloir d'harmoniser passe après ; aussi les études de nus voisinent-elles dans ses cartons force croquis de paysans, aussi représente-t-il, avec une égale conscience, les gens les plus divers, curieux ou banals, en n'importe quel acte. Périlleuse habitude, car elle entraine au vulgarisme, et vite. Cuiguet invoquera le tempérament, j'objecterai le Goût, auquel nous devons tous assujettir nos inclinations. Et j'estime Guiguet trop noble artiste pourdouter qu'il ne combatte en lui cette négligenceà choisir.

Réaliste par sa figuration de la forme, quoiqu'il aille de plus en plus au dessin large des maitres, Guiguet s'éloigne de la réalité objective par sa compréhension de la lumière. Etranges ces lueurs blafardes surgissant comme voilées, — tel un soleil dans la brume, — des gris neutres, des bruns légèrement colorés et des roux lugubres, base de sa palette ; étranges et d'un autre monde. Décidément, le meilleur moyen d'émouvoir, c'est encore d'obéir à ses sensations ; obéissance, d'ailleurs, plus difficile qu'on ne pense.

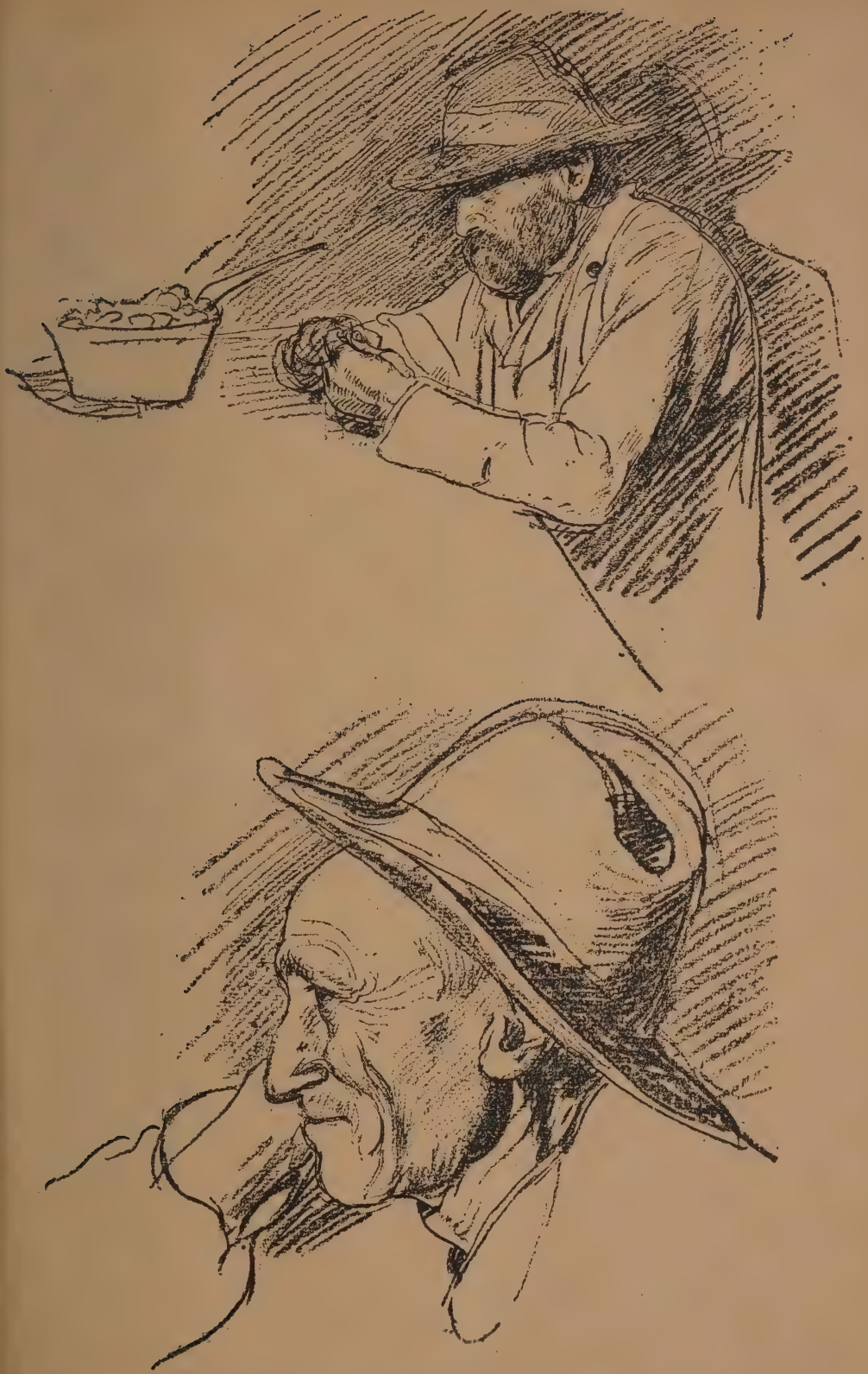
Croquis de FRANÇOIS GUIGUET

Œuvrer d'art ! incrustable élaboration ! ne pas toujours pouvoir enfanter son concept ! réaliser parfois ce qu'on n'a pas conçu ! Voilà Guiguet qui de propos délibéré, ne s'attache qu'à l'expression du visible, du sensible, du naturel ; et parce que sans doute il traduit sa vision avec sincérité, j'entends sa vision au spirituel, il arrive à évoquer, comme Maeterlinck en ses drames, l'invisible des êtres, le mystère des choses, à en révéler l'inquiétant et parfois le terrible. Demandez donc cela à une théorie :

La plupart des caractériseurs s'entendent mal à la rythmique linéaire, soit pour grouper des personnages, soit pour garnir de grands espaces ; Guiguet ne fait pas exception. Peintre du tableau, il se plait à rendre l'intimité du *home* et il ne tiendrait qu'à lui, maintes ébauches le prouvent, de tracer des scènes rustiques appréciables même à côté des Millet. Ethographe d'une figure, il excelle à saisir l'attitude typique d'un sujet et possède le don précieux de transfigurer tout en accusant la ressemblance matérielle, ce qui le place aux côtés de nos plus originaux portraicturers, Whistler et Aman Jean.

Par son esthésie, Guiguet rappelle Degas, avec plus de charme ; mais sa manière est personnelle, expressive sans brutalité, et il la garde avec une rare énergie, de toute influence adventice. Sensitifs et observateurs relèveront dans sa facture de brusques contrastes de langueurs et de

Madame RACHILDE



Croquis de FRANÇOIS GUIGUET

virilités ; c'est que l'œuvre reflète l'homme, Guiguet est un mâle fort enclin au rêve, malgré son amour de l'objectif.

Son bagage consiste en deux plafonds décoratifs, quelques paysages et représentations d'intérieurs, de nombreux portraits et des dessins plus nombreux encore, déjà fort recherchés, dessins où peut-être se trouve le meilleur de son moi et qui suffiraient à le signaler à l'attention de ceux qu'enchante une saine plastique. Car, parmi les derniers respectueux du classique, peu sont aptes à construire de la forme avec des indications plus sûres et plus simples ; il a le crayon souple et ferme et le manie à son gré, d'un trait silhouettant quelque physionomie, accentuant ici une articulation et caressant ailleurs la morbidesse d'un galbe. D'un qui dessine ainsi il faut beaucoup attendre.

Refusé naguère aux Champs-Elysées, Guiguet a pu forcer les portes du Champ-de-Mars ; c'est là que, l'on peut voir de lui une toile de quiète impression (*Jeune fille arrosant des fleurs*) et des portraits d'enfant.

Je crois cet art trop discret, trop *en dedans*, pour conquérir jamais d'autres suffrages que ceux des initiés, et Guiguet, j'en jurerais, ne désire pas une autre gloire, il est de ceux qui œuvrent en silence, plus soucieux de se satisfaire que de se faire remarquer.

ALPHONSE GERMAIN.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Le voyage dans les yeux, *par M. Georges Rodenbach.*

Si le mot hybride lyrico-didactisme n'impliquait une antinomie des plus absurdes, ce serait peut-être le cas de l'inventer pour quelques instants — quitte à le rejeter bientôt au cul de basse-fosse des esthétiques classificatrices car, vraiment, il dénoncerait à miracle le genre d'écrits auquel appartient le singulier petit livre de M. Georges Rodenbach. Toutefois laissons ce terme qui pue par trop son pédantisme et traduisons : M. Rodenbach apporte aux pieds de l'abbé Delille les guirlandes un peu fripées d'un lyrisme que lui enseigna le Parnasse.

Car il est le premier coupable ce Parnasse qu'une bizarre information courant, ces jours, les bureaux de rédaction, prétendait vouloir ressusciter aux fins de rappeler à la jeunesse oublieuse qu'il existait des poèmes à forme fixe. — Banville en a tressailli dans sa tombe et M. Leconte de l'Isle aussi. — Il est responsable, pour une part, ce cénacle des talapoins de l'Impassible du poème de M. Rodenbach. A cet écrivain ils apprirent l'art de bien poncer le vers, d'en huiler soigneusement les rouages, de le godronner et de le raidir et surtout d'en finement évider l'intérieur pour que mieux y tintât le grelot d'or de la rime riche.

Or, les vers de M. Rodenbach sont fort bien faits mais ils sentent un peu le tombeau.

Quant au sujet, il serait passablement résumé par le titre un peu modifié : Voyage *à la surface* de yeux. Et voici où apparaît la curieuse influence de ce abbé Delille dont le galoubet cérémonieux sifflot encore parfois tout au fond de nos oreilles une falott valse de périphrases. M. Rodenbach, en effet, n'appa reille pas vers les yeux de sa mie ni vers ceux d'un mie de rêve — Miranda ou bien toi, Rosalinde — lui faut *tous* les yeux et il racontera leur histoire. C'e tout au plus s'il ne s'attaque pas au mur aveugle d Gérard. L'entreprise est d'ailleurs simple :

Dans les yeux, rien de leur histoire ne s'efface ;
Rien n'est soluble ; tout s'avère à leur surface ;

Voilà, certes, deux beaux vers amalgamant les plu heureux termes de la psychologie, de la chimie, voir de la géométrie dans l'espace. On admirera aussi l belle hardiesse grammaticale du premier vers. Et re marquez que ce distique pose en axiome impérieux un proposition étayée sans doute d'un pilotis de multiple observations. Cela nous paraît évident bien que, d l'aveu du poète, il soit ici seulement question de su face.

Le penchant déterminé de M. Rodenbach à n traiter que de surface nous l'avions déjà discerné au précédents volumes de ce polygraphe. M. Rodenbac a un faible pour la surface ; aussi met-il un soin jol ment cauteleux à n'indiquer que des surfaces d'âme s'attentiona-t-il naguère à examiner scrupuleusemen pour mieux la décrire aux lecteurs du *Figaro*, la su face du lit de mort de Villiers de l'Isle Adam. Si l'o voulait plaisanter, on pourrait, peut-être, vu ce got inoffensif, comparer M. Rodenbach au Joseph Surfac de Sheridan.

Donc, dans ce livre, rien que l'apparence chatoyant des yeux, d'ailleurs agréablement décrite bien qu'o ne trouve pas toujours la rigueur scientifique qu faudrait, Ainsi ce vers :

Tels sont en fleur pour avoir vu des orchidées

nous semble d'une observation au moins contestabl Il aurait sans doute été nécessaire, pour que le livre d M. Rodenbach fut complet, d'y adjoindre une série d planches en couleur qui eussent aidé à la parfait compréhension scientifique de l'œuvre. Pourtant d'au tres passages annoncent un talent descriptif qui ne d mande qu'à s'épanouir. Par exemple :

L'œil qu'on croit prisonnier est libre dans l'orbite
Et n'adhère aux fils blancs enchevêtrés des nerfs
Que comme, à leurs cocons, s'inféodent les vers.

Voilà qui est excellent, précis et instructif à la fois Nous relèverons aussi, pour la louer, la subtile appl cation du verbe *s'inféoder* à des vers épris de leur cocons.

Plusieurs lectures attentives du *Voyage dans le yeux* nous permettent d'avancer que le principal de faut du poème réside dans l'emploi d'un lyrisme qu si bien que l'ait appris M. Rodenbach, mêle de fâcheu tons faux à cet habile tableau de notre appareil ocu laire. Nous ne pouvons donc qu'engager M. Roden bach à reprendre intégralement la grande tradition de Delille, des Chénedollé, des Roucher, des Siméo Pécontal, tradition bien vacillante aujourd'hui car elle n'a plus pour la représenter que les anodins essais d M. Sully-Prudhomme. Il y a là un territoire glorieux conquérir ; et nous nous portons volontiers garant au près de M. Rodenbach que nul, parmi « les Jeune Littérature » n'osera tenter de le lui disputer.

Si cet écrivain croit devoir suivre notre conseil nu doute que son prochain livre de vers ne discrédite, e tels salons parisiens, les petites végétations de caiss mises à la mode par M. Bourget.

Et — qui sait ? — peut-être ce jour-là M. Rodenbac recevra-t-il un prix de l'Académie. — Ce à quoi nou ne pourrons qu'applaudir.

ADOLPHE RETTÉ.

Luttes stériles, *par Gabriel de la Salle.*

Ce volume de vers est précédé d'une préface où l'auteur expose ses vues sur l'Art d'aujourd'hui et celui de demain. L'Art sera utilaire, croit il. Je partage assurément ses appréciations sur les manifestations de l'Art pour l'Art, lesquelles sont, pour la plupart, notoirement futiles ou insipides, mais vouloir mesurer l'esthétique à un critérium d'Utilité, c'est, à mon avis, banaliser et ravaler sa mission, qui est de provoquer en nous des sensations pures, rares, délicates ou puissantes, mais toujours d'un commerce élevé, d'une distinction *aristocratique* hors de la portée des bêtes salariées comme des brutes bourgeoises. Est-ce qu'en Anarchie, par exemple, où l'individu, après ses trois ou quatre heures de travail journalier, sera libre de consacrer son temps à la culture de ses facultés morales et intellectuelles, est-ce qu'en Anarchie l'Art utilitaire triomphera? Encore moins. Cet Art ne peut *grouiller* que dans une société utilitaire elle-même, or ploutocratique et médiocratique, telle est la bourgeoise et telle serait la collectiviste... Non, l'Art est autonome, il est essentiellement subjectif et s'il reflète, naturellement, l'ambiance de l'époque, c'est que l'Artiste a vécu cette époque. C'est pourquoi, en garde contre l'exclusivisme des systèmes, l'Art d'aujourd'hui sera, dans l'histoire, qualifié de social. Mais je ne chercherai pas querelle à de la Salle : sa préface est remarquable réellement. Et sa vision du Beau, conséquence de sa manière sociologique, changera, sans doute, à la suite de son évolution récente vers l'Anarchisme.

Le vers a du souffle, de la passion, de la volonté altière et entière. Certains poèmes grondent un vent d'ouragan irrésistible. Cependant le mètre trop fréquemment octosyllabique fut une obsession et la forme s'en ressent. Pour l'expression de la pensée philosophique l'alexandrin est inévitable. Oui, il est fâcheux que le concept du poète se fonde parfois dans un moule prosaïque. D'autre part, la pratique de l'image, des gammes chromatiques et des phrases lapidaires, vie et substance de la poésie, est quelque peu négligée! Mais les Révoltés liront non sans joie ce qu'un des leurs écrivit à leur intention. *Luttes stériles* est le livre de l'angoisse et de l'état de l'esprit moderne en gestation d'un monde plus juste et plus libre. *Les Révoltés,* titre générique de la série en dit plus long ! dans sa suggestion que ce que j'en pourrais écrire.

ANDRÉ VEIDEAUX.

*
* *

La Société générale des étudiants libéraux de Gand publie chaque année, depuis neuf ans, un almanach intitulé **Almanach de l'Université de Gand.**

Cette publication, faite sous la direction de Monsieur Léon Neelemans, docteur ès-lettres et ès-sciences, écrivain distingué, un passionné de la littérature moderne, est plus attrayante cette année que toute autre.

Outre un original *Referendum* par lequel la jeunesse universitaire de Gand et ses illustres interviewés : Edmond Picard, Melchior de Voguë, Monseigneur d'Hulst, Louise Michel, Drumont, Mme Adam, le Dr Lombroso, Sir Charles Dilke, Liebknecht, etc., etc. décident si, oui ou non, « la Société est sur un volcan », nous trouvons en l'*Almanach* luxueux, imprimé sur Hollande, des poésies et des proses de nos confrères et amis : Emmanuel et Alfred des Essarts, Bruant, Lemonnier, Marc Legrand, Alexandre Boutique, Paul Masson, Henry Carnoy, etc., etc.

Ajoutons, pour ceux qui aiment notre distingué collaborateur et ami Alexandre Boutique, que les Etudiants libéraux de Gand, voulant lui marquer leur sympathie littéraire, ont fait imprimer à leurs frais, sur vélin teinté, en une jolie plaquette tirée à 50 exemplaires, la nouvelle qu'ils ont publiée de lui dans l'*Almanach,* — titre : « **Werther gras** ».

Alexandre Boutique n'en veut donner qu'aux dames. Ont déjà reçu leur exemplaire : Mademoiselle Coppée, Mme la duchesse d'Uzès, Mme la comtesse de Martel, Rachilde, Mme A. Boutique, Mme Léon Deschamps, Mme la baronne Double, Mme Léon Maillard, Mme Jeanne Dieulafoy, Mme Léon Bertaux, Mme Canqueteau, Mme Judith Gautier, Mme Eugène Chatelain, Mme Lebreton, Mme Pierre Tullon.

50 exemplaires seulement, et tant de Parisiennes jolies, aimables et spirituelles !... Il y aura injustices inévitables, en ce collectif hommage.

*
* *

Le Poème de l'Ame, *poésies, par René Caillié.* — M. René Caillié est directeur d'une revue de Kabbale messianique et de Spiritualisme expérimental : ses poésies sont imprégnées de ses doctrines — desquelles je n'ai point à m'occuper ici — et risquent par ce fait d'éloigner toute une catégorie de lecteurs.

Il y a dans ce volume, un de composition, des élans lyriques fort beaux et ce me suffit pour remercier l'auteur de m'avoir procuré cette lecture.

Rayons du Matin, *poésies, par Paul Nagour.* — Premier volume d'une « Collection artistique et littéraire du Nord de la France » qui ne déparera pas la série. Des vers chantants, écrits par un aimable poète.

Mes Prisons *par Paul Verlaine.* — Après *Mes Hôpitaux,* ce livre était tout indiqué. Depuis le cachot de la pension L..., rue Chaptal, jusqu'au « violon » accidentel d'un Commissariat sis près le Panthéon, de 186... à 1893, l'auteur de *Sagesse* (et aussi de *Parallèlement !*) nous trace, d'un style facile, ses démêlés avec la police de France et de Belgique. Les amateurs de détails intimes seront servis à souhait — mais les vrais amis du poète déploreront peut-être la publication de tels documents inutiles pour la foule...

Les Mélancolies, *sonnets, par Raphaël Damedor.* — Si vous demandez à ces vers autre chose qu'une esthétique neuve, vous avez toutes les chances pour être satisfait : forme parnassienne, pensée, musique s'unissent dans ce petit recueil au grand profit du lecteur simple qui cherche la seule émotion.

A la bonne franquette. *chansons et poésies, par Joseph Barbotin.* — Avez vous jamais assisté aux conférences sur la Chanson faites par M. Octave Pradels, à la Bodinière ? Les auditeurs (ils ont de 48 à 70 ans) savent ce que le conférencier entend par « gauloiserie » et s'ils sont là, c'est pour entendre des *cochonneries...* Car M. Pradels n'a point l'excuse de faire œuvre d'art : l'art n'a rien à voir avec ses « choses » ! Or, dans la préface du livre de M. Barbotin, un livre très intéressant s'il vous plaît, le même M. Pradels qui commît le *Doigt gelé* et autres pornographies s'élève contre... les pornographes ! Pour une bonne, c'en est une bonne ! Parmi les chansonniers actuels, sauf Bruant qui fait vivre dans ses œuvres un monde spécial — et qui le fait avec un tel talent que Sarcey lui-même couvre Bruant d'éloges — il en est un seul qui fasse de la pornographie (cette denrée n'a pas cours à l'heure actuelle) et c'est celui-là qui proteste... Non, elle est bien bonne !

Pas de bile ! *par Alphonse Allais.* — Le joyeux conteur Alphonse Allais est un optimiste qui ferait voir la vie en rose même... à des aveugles. Ses historiettes d'aujourd'hui sont faites pour dérider les plus moroses de nos contemporains. Cette qualité, la gaieté, appartient en propre — et sans partage — au spirituel conteur de *Pas de bile !*

L'Effort, *roman, par Henry Bérenger.* — Je croyais que M. Bérenger nous promettait un penseur, un artiste accompli ; grande a été ma désillusion — à la lecture de son livre ! Le jeune et bel ingénieur de M. Ohnet devient professeur chez M. Bérenger, et pro-

fesseur que l'on est tenté de « coller » à chaque exposé de théorie (à lire particulièrement, le chapitre où Darnay, un *pauvre* qui veut épouser une *riche*, PARCE QUE RICHE, déplore ces mêmes unions dans le « monde » !), de renvoyer à M. Bourget, à chaque sentimentalité débitée.

L'Intellectualisme, voilà l'ennemi ! tel est le cri poussé par le romancier de l'*Effort*. C'est par lui que, au biberon, M Béranger maudissait déjà la vie, que, potache incompris, il se débattait entre les pesantes murailles et qu'enfin, plus tard, il connut les plus « aigües déchirures de l'adolescence ». « Ceux qui parlent du bon temps de la jeunesse sont de mauvais plaisants ou de plates âmes ». Voilà qui est clair.

...Je me demande quel châtiment sera imposé à M. Maurice Barrès pour nous avoir valu ses disciples ; déjà il se rend compte de l'effet produit, à preuve cette phrase que je cite de mémoire : « Pour être barrésiste, il est indispensable d'avoir une âme intéressante » ;— or, ces messieurs, jusqu'à nouvel ordre, feront bien de méditer ce demi lâchage, car leur âme, vraiment manque par trop d'intérêt.

DIT UN PAGE, *poésies, dessins de Auguste Donnay et Armand Rasserfosse*. — Un auteur anonyme, des vers... passables, de très beaux dessins, une coquette édition.

A LA POINTE DE LA PLUME, *nouvelles, par Paul Pionis, dessins de M. Trinquier*. — M. Pionis est un auteur de bonne compagnie ; au lieu de chercher l'ordure, il s'enquiert des fleurs, des papillons, des petits oiseaux, etc. Aussi, parlez lui des auteurs tels que Charles Fuster, « un jeune écrivain courageux », du poète Noël Bazan (une respectable dame sur le retour) : voilà des chefs de file ! Après semblables déclarations on est désarmé et... l'on ferme le livre.

A TOUTES BRIDES, *par Auguste Germain*. — L'auteur (Le *Capitaine Fracasse* de l'*Echo de Paris*) connait bien le monde des Coulisses théâtrales. Ses études sur les questions qui se rattachent aux acteurs sont restées comme des modèles de bon sens et de justice. Mais cette fois, M. Germain, tenté par le succès de *Bichette*, son livre précédent, nous donne un nouveau roman dont les personnages, sans sortir du milieu théâtral, mènent ce qu'il est convenu d'appeler « l'existence de la haute bicherie parisienne ». Il s'agit des amours d'un gentleman moderne avec une acteuse affolante ; l'action est vivement conduite, malgré des intermèdes où la verve sarcastique de M. Germain se donne libre cours et l'intérêt ne faiblit jamais. Somme toute un succès pour notre aimable confrère.

L'HOMME, *singe dégénéré*, notes et impressions d'un singe à travers le monde ancien et moderne, par *Filadelf Gorilla*. — Voici un livre étrange. En d'autres temps, il n'en faudrait pas plus pour faire la réputation d'un écrivain ; mais aujourd'hui, si un auteur n'a pas cent mille francs (comme Georges Ohnet, le premier qui sut traiter la littérature en produit industriel qu'il faut « lancer ») pour se payer des « premier-paris » signés des grands noms de la chronique, il y a gros à parier qu'il restera en route — à moins que des gens désintéressés ne s'en mêlent et alors il peut acquérir la notoriété parmi les artistes, total : la gloire après décès et une fortune pour l'éditeur malin qui acquit jadis l'œuvre moyennant quelques pièces d'or, souven impayées !

Je recommande, pour ma part, la lecture de l'*Homme*, certain que mes correspondants me remercîront de leur avoir signalé cette œuvre.

L'ANIMALE, *par Rachilde*. — M. Louis Dumur appréciant autre part ce roman, il ne me reste qu'à le mentionner ici parmi les nouveautés de la quinzaine.

LES VERTIGES, *poésies, par Ernest Bouhaye*. — Après avoir lu la préface du livre de début que nous présentons ici au public, le critique a le droit de se montrer sévère pour M. Bouhaye. Puisque l'auteur *sent* si bien ce qu'il faut faire, pourquoi ne le réalise-t-il pas ? Sa puissance de création serait-elle au-dessous de ses facultés évocatrices ? M. Bouhaye, indiscutablement a le sens du Beau ; mais voilà, il composa, de 1887 à 1892, entre la vingtième et la vingt-cinquième année, suffisamment de poèmes pour faire un « livre » ; il n'a pas su résister au désir de les réunir en volume ; sans se demander si ce recueil répond à quelque chose, il le publie — et c'est un tort. Ces vers-là on les brûle, quand on peut écrire une telle preface.

RÉCURRENCES *par Ch. Giot*. — Trois sonnets primés au concours de l'Académie Normande.

EDOUARD BRANDES *et le théâtre moderne en Danemark*, une étude de trente pages par MM. Fritz de Zepelin et Vicomte de Colleville.

LEGENDAS HISTORICAS ROMANAS, *par Arturo Paz* (éd. Mexicaine). — Ces légendes marquent un progrès dans une littérature qui nous est peu familière, mais que nous connaissons suffisamment pour la juger digne de nos sympathies.

SAINTE-CLAIRE.

LES REVUES

Nouvelles publications : L'INDÉPENDANCE LITTÉRAIRE, mensuelle ; direct. Van Bever, le nº 25 cent. (12, rue Amyot). — LA MARCHE DE FRANCE, hebdomadaire, (ex. LORRAINE-ARTISTE) ; réd. en chef : Emile Hinzelin ; le nº 50 cent. (35, rue Lamarck). — LE BOUL' MICH, hebdomadaire, direct. Pierre Riffard ; le nº 10 cent. (107, boul. St Germain). — LE NOUVEL ECHO fusionne avec LA REVUE DU VINGTIÈME SIÈCLE et garde ce dernier titre.

Articles à lire : *Quatrième Provinciale, à un Créancier qui m'injuria*, par E. Signoret (MOUVEMENT LITTÉRAIRE). — *La Reliure*, par E. Bosquet (CURIOSITÉ UNIVERSELLE). — *Exergue*, par Henri de Régnier, *Un Port en Province*, par E. Verhaeren, poésies (FLORÉAL). — *Le Baron Trouvé et Hernani*, par Gaston Jourdanne (REVUE MÉRIDIONALE). — *Vers dorés pour Ch. Baudelaire*, par E. Signoret (SAINT-GRAAL). — *Dialogue In Memoriam*, poésie d'A Retté (ASSOMPTION). —Le numéro entier de LE LIVRE ET L'IMAGE, par John Grand-Carteret, Julien Tiersot, etc. — La suite du *Journal d'un témoin de la Commune*, par François Bournaud (REVUE GÉNÉRALE). — *Prière*, poésie de Jules Bois et la *Rose et Pierrot*, chanson de Maurice Boukay (LE CŒUR — même revue voir les dessins de M. Antoine de la Rochefoucauld). — Nos contemporains chez eux : *Jean Rameau*, par Luc de Vos (ECHO DE LA SEMAINE). — *Réponse à M. Kahn*, par René Ghil (REVUE BLANCHE) : M. Kahn ayant constaté que les livres du « Barde Jobard » sont introuvables se voit riposter : « Que ne passiez-vous en Angleterre, ils sont tous au British Museum ». C'est très facile, en effet. — *Stéphane Mallarmé*, par Maurice Pujo (L'ART ET LA VIE). — *Extraits de Lettres* (avec croquis) *de Vincent Van Gogh à Emile Bernard* (MERCURE DE FRANCE). — *Epilogue des Saisons humaines*, essai dramatique de St Pol Roux (ENTRETIENS). — *L'Erreur de l Epoque*, par Clément Rochel (ART SOCIAL). — *Définition de la Magie*, par Papus (INITIATION). — *Casimir Delavigne*, d'après des documents inédits, par Ch. Le Goffic (REVUE ENCYCLOPÉDIQUE). — *Renaissance mystique*, par Geo. Bonneron (REVUE INTERNATIONALE). — *L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste*, par Kropotkine (HARMONIE). — Tout le dernier numéro de L'ERMITAGE.

Accusé de réception pour : BLATTER FUR DIE KUNST, L'ART MODERNE, REVUE DU BAS-POITOU, EL PERSEGUIDO, CHIMÈRE, REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES,

La Syrinx, Revue Dramatique et Musicale, La Question Sociale, Annales Politiques et Littéraires, Mirliton, Revue du Nord, L'Hermine, Le Biniou, La Goutte, L'art Littéraire, — et divers quotidiens : Parisien, Rappel, Germinal, Télégraphe, Génevois, Echo, Journal, etc., etc.

SAINTE-CLAIRE.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre-Libre. — *Mirages*, drame en 5 actes de M. Georges Lecomte.

Malgré la grande estime que nous avons pour le talent de M. Georges Lecomte, il nous est impossible de ne pas déclarer qu'il s'est complètement trompé dans sa nouvelle œuvre, *Les Mirages*, représentée au Théâtre-Libre. Et c'est parce qu'il a prouvé qu'il pouvait faire mieux, parce qu'il a montré dans des revues, hélas trépassées, dans des livres savants, des qualités d'écrivain et de penseur, que nous devons lui dire la vérité non brutalement et bêtement comme certains atrophiés de la grande critique, mais loyalement, comme l'a fait notre ami Jean Jullien. Il est trop facile, certes, lorsqu'un jeune présente une pièce qui contient quelques obscurités, ou quelque tendance au pessimisme de lui dire : Vous vous êtes laissé prendre aux théories ennuagées d'Ibsen, votre pièce s'en ressent et comme en France on n'aime que la clarté et le vaudeville à quiproquo, vous ferez four ». Souvent, très souvent, ces lamentables ganaches n'ont ni compris, ni cherché à comprendre.

« Qu'on agisse ou qu'on rêve, qu'on espère ou qu'on nie, tout aboutit au néant. Tout n'est que mirages et chimères ».

Ces paroles prononcées par Mme Hamelin semblent être la base de l'étude philosophique de G. Lecomte. En effet voici deux jeunes gens, deux amis, Paul Hamelin et Nattier qui tendent vers deux buts bien différents, et qui aboutissent à la même dégringolade, aux mêmes déceptions Ce sont deux vaincus de la vie qui ont été broyés dans la lutte incessante de chaque jour. Paul Hamelin, c'est le représentant du rêve, le poète hanté de cauchemars qui a hérité de toutes les névroses ancestrales. En vain il essaie de créer une œuvre durable, en vain il travaille pour la *Revue des Lettres*, ses chefs-d'œuvre que lui seul comprend, que lui seul apprécie, resteront dans ses cartons et personne n'en voudra. C'est un raté définitif, et les soins si dévoués de sa mère ne sauront guérir ses blessures. Il essaie de l'amour et de ce coté là n'éprouve encore que pénibles désillusions. Finalement il échoue dans la démence, continuant d'étreindre dans ses bras impuissants la traîtresse chimère.

Parallèlement à lui vit Nattier, le struggle forlifer, l'homme d'action, le brasseur d'affaires qui ose reprocher à son ami Hamelin, son inaction et sa poursuite insensée du rêve. Mais Nattier n'était qu'un faux roublard ses associés méditent sa ruine et y parviennent finalement. Failli, traqué par d'intraitables créanciers, il se réfugie chez les Hamelin, auprès de Paul moribond et délirant. « Tout n'est que mirages et chimères ».

Etait il possible avec une pareille donnée, d'échaffauder une action, de développer en 5 actes un drame émouvant. M. G. Lecomte le croyait et l'expérience lui a donné tort.

Même avec l'art consommé du dialogue qu'il possède, il n'a pu nous intéresser à ces longues, trop longues tirades d'où déborde un pessimisme attristant. C'est avec attention qu'on a écouté le 1er acte, le second surtout, si bien écrit, si personnel, mais alors l'action se dilue, se perd en détails insignifiants, en redites pénibles et l'auteur est obligé pour le 3me acte d'avoir recours à une ficelle inutile. Ce bal masqué, qui aurait pu aussi bien être une partie de lawn-tennis ou de canotage déroute le public et désespère ses plus chauds partisans.

C'est a regret que je dis toutes ces choses, mais il le faut, et il est plus honorable de se tromper en essayant de faire de l'art, que de réussir en chatouillant par des plaisanteries scatologiques les oreilles d'un public aveuli. Je suis bien sûr que nous retrouverons M. Lecomte parmi les victorieux de la jeune génération, et ce jour-là les Pessard et les Sarcey bafouilleront de mécontentement.

Les artistes du Théâtre Libre ne méritent que des éloges : Antoine a été irréprochable, Gemnier et Mlle Barny excellents et Mlle Clem a été le rayon de gaieté et de soleil de cette soirée.

MARCEL BAILLIOT.

Odéon. — *Glycère*, comédie en un acte, en vers, d'Eugène Boyer ; *L'Héritage de M. Plumet*, comédie-vaudeville en 3 actes de Barrière et Capendu (reprise).

M. Eugène Boyer est un aimable poète qui ne tente point de rénover : ses vers sont faciles, trop, peut-être, et son intrigue (comment une épouse légitime finit par préférer son mari aux trois soupirants qui lui offrent, l'un de l'or, l'autre un traité d'amour, le troisième, de voyager) est aussi légère que ses rêves. Dans cette bluette nous avons vu être applaudis M. M. Damoye (Parménon), Paumier (Héliodore) et Mlle Wissocq (Glycère).

Dailly est la joie de la soirée dans le rôle de Plumet : il le joue en grand comédien qui use encore des *effets*, mais sans abuser. L'intérêt de cette reprise est... celui des directeurs. Après une saison bien commencée, ils ont vu la déveine les poursuivre comme de petits Koning — qu'ils ne sont pas, heureusement ! L'interprétation de l'*Héritage* est franchement mauvaise, exception faite pour Dailly et Mlle Rose Syma.

Cluny. — *Corignan contre Corignan*, vaudeville en 3 actes de Jean Gascogne.

Un éclat de rire en trois actes, quoique la gaîté des situations aille en décroissant. Escalquens, avocat à la cour, emprunte l'appartement de son confrère des Ollivettes pour rompre avec une maîtresse, Huberte Corignan, dont le mari est inspecteur à la Cie du Gaz. Au bon moment, les gaziers, dont Corignan, viennent dans l'appartement pour chercher une fuite. Escalquens a justement fait cacher Mme Corignan dans la pièce où se trouve le compteur, ce qui rend Corignan folichon et le pousse à des confidences (il ignore, naturellement, que la femme qui est là est la sienne et qu'e le entend tout) : ainsi, il est l'amant d'une somnambule qui le poursuit partout... Du reste, la voici qui arrive, courant après lui. Escalquens, galant, sort « fumer un cigare ». Mais le mari de la somnambule est en bas, lorsque sa femme veut se sauver, il la reconnaît et la poursuit dans l'escalier : des Ollivettes arrive à point pour recevoir une volée, car Montabart, le mari, croit que c'est des Ollivettes l'amant, puisque c'est chez lui que Mme Montabart s'est réfugiée. Scandale. Procès, plaidé à la Chambre présidée par le futur beau-père de des Ollivettes et d'Escalquens avec, pour témoin, le bégue Cicéron, lequel chante sa déposition dans une scène du meilleur comique. Le scandale augmente et le président refuse ses filles aux avocats compromis. Mais tout s'arrange dans la baraque de Montabart et de Castorine : les fillettes prendront mari et le public part en riant encore.

Rien que des éloges à décerner à l'excellente troupe de Cluny. En voilà au moins qui se sentent les coudes et jouent d'ensemble ! Mentionnons en premier lieu Mme Carina, parfaite dans le rôle de la somnambule Castorine : quand une jolie femme oublie sa grâce féminine pour rester dans « la peau de son rôle »

jusqu'au grotesque inclusivement, celle-là est une artiste et non une cabotine. C'est le cas de Mme Carina qui d'un second rôle en fait un premier par son talent. Muffat a composé un Cicéron bègue qui est une trouvaille. Albert est excellent, comme toujours ; enfin MM. Dorgat, Lureau et Mme Aciana sont de bons interprètes qu'il serait injuste d'oublier.

L. D.

(On le sait, nous sommes indépendants : voici donc, après le numéro sur l'Anarchisme *(epuisé)*, l'opinion du public :

les *Bourgeois* du *Journal des Débats* ont délégué M. Paul Desjardins pour répondre ; il l'a fait avec une très grande élévation de vue et une modération très noble. Son bel article a paru le 2 mai dans les *Débats*. *Les Anarchistes* ont acheté toute l'édition de *La Plume*, en 48 heures, pour répandre leurs théories. Les *Patriotes* ont purement et simplement renvoyé le n° à l'Administration, refusant de l'ouvrir. Enfin les autres, les indifférents, nous écrivent chaque jour pour nous avouer qu'ils « ont été pris par la dialectique des écrivains anarchistes et qu'ils ne s'attendaient pas à ça... »

Passons maintenant la plume aux adversaires.

A nos lecteurs de tirer une conclusion. Pour les y aider je leur conseille la méditation de la belle page de M. Paul Desjardins et de mettre ce feuillet des *Débats* en regard du numéro consacré par *La Plume* à l'Anarchisme.)

ANARCHISME

Le numéro de la *Plume* du 1er mai 1893 est des plus *suggestif*. Le mot est à la mode.

J'y trouve sous le titre « La Famille » une prose de Sébastien Faure, dont la parole facile a été goûtée il y a une quinzaine de mois par les Stéphanois amoureux des réunions publiques où l'on mange du *Bourgeois* à toutes les sauces.

Le spirituel pamphlétaire Henri Rochefort a soumis à ses lecteurs, un jour de belle humeur, le projet de loi suivant :

Article 1er. — Il n'y a plus rien.

Article 2. — Personne n'est chargé de l'exécution de la présente loi.

Nihil ! c'est tôt dit : mais si, par impossible, le rêve ainsi formulé par lui s'était réalisé, que serait-il devenu le fantaisiste écrivain, n'ayant plus institutions ni personne à combattre, ni assiette au beurre à renverser ? Et quel nez il eut fait le soir où passant à la caisse de son journal le préposé à la *galette* lui aurait répondu : Plus rien... dans le coffre-fort, mon cher Rochefort.

Les bons anarchistes sont comme celui-ci, ils veulent qu'il n'y ait plus rien... contre eux et cherchent à tout démolir, jusques et y compris la famille qui est trop *bi-bi*.

Sébastien Faure, courtier à la Bourse, aussi fine langue qu'Henri est fine plume, a couru les centres ouvriers pour y faire des conférences où les dames étaient gratuitement admises pour entendre la bonne parole. Laissez venir à moi le beau sexe. Il ne craignait pas les flèches, lancées par de beaux yeux, Sébastien ! Il apportait l'émancipation féminine. Plus de code, plus de maris ; les unions forcément libres. Plus même de bâtards !

Et d'immenses affiches faisaient appel aux riches en même temps qu'aux déshérités et, devant ceux qui s'étonnaient de ce double appel, le conférencier s'écriait : Et quoi — me dit-on — vous prêchez la croisade des pauvres contre les fortunés, des maigres contre les gras, des victimes contre les bourreaux et vous avez — en fin de compte — l'outrecuidante prétention d'enrôler sous le même étendard, bourreaux et victimes, maîtres et esclaves, gras et maigres, riches et pauvres, puisque vous faites appel aux uns et aux autres. C'est un comble !

— Non, ma qualité d'anarchiste me donne le droit que dis-je ? me crée le devoir de m'adresser à tous parce que l'anarchie et *l'anarchie seule*, peut assurer le bonheur de tous. Au sein de l'organisation sociale que nous subissons, beaucoup de gens passent pour être heureux, j'affirme que nul ne l'est véritablement.

Le bonheur est-il autre chose que le droit, ou plus exactement, *la faculté de faire ce qui plait, rien que ce qui convient, tout ce qui fait plaisir ?* »

Et notre orateur partait en guerre contre tout ce qui est pour tout réduire en poussière. Il disait sa pitié pour les économistes bourgeois, les Say, les Passy, les Leroy-Beaulieu qui ont parlé de la loi de l'offre et de la demande ; une bêtise.

« Voulez-vous une comparaison ? Admettez qu'une révolution a fait de Rothschild notre prisonnier à nous autres anarchistes Bons enfants, nous nous contentons de l'encelluler sans pain, sans eau. Quand il a bien faim et bien soif nous lui demandons ce qu'il veut. — Donnez-moi un poulet et une bouteille de Bordeaux. — Volontiers, baron, mais vous paierez le poulet 2 millions et le bordeaux 5 millions. — Vous voulez rire — Non, nous appliquons la loi de l'offre et de la demande, c'est peut-être un peu cher (un peu ?) mais vous êtes libre de ne pas manger et de ne pas boire ce n'est pas nous qui avons faim et soif, c'est vous !

La comparaison - puisque comparaison il y a - est du même tonneau que la loi d'Henri Rochefort.

On ne voit pas plus là l'offre et la demande qu'on ne la trouve au coin d'un bois entre l'arrêteur disant l'arrêté : la bourse ou la vie ?

Après beaucoup de *comparaisons* aussi concluantes et quand tout eut été déclaré par lui annihilé, le conférencier a passé de la partie négative de son œuvre à la partie affirmative : la *Société future* « à ses suprêmes joies, à ses délices ineffables. »

C'était d'une simplicité géniale ; tout tenait dans cette seule formule :

De chacun selon sa volonté, à chacun selon son plaisir.

On ne saurait trouver mieux. Et ceux qui ignoraient que la fameuse anarchie se résume en ces dix mots purent, après les avoir savourés, faire autrement « gras ou maigres » que d'être d'enragés anarchistes : J'en suis, tu en es, il en est, nous en sommes. Toute la conjugaison y passa. Chacun se dit : ma volonté est de ne rien faire, mon plaisir est de jouir de tout, ça y est ! voilà l'humanité dans la joie suprême, piétinant dans d'ineffables délices.

C'est encore plus fort que Sganarelle disant : *Ossabandus, nequeis, nequer, potarinum, qui psa milus* voilà justement ce qui fait que votre fille est muette !

Il y a malheureusement une toute petite objection. Si l'idée de tous était de chanter l'air de Galatée « Ah ! qu'il est doux de ne rien faire » et si cette idée générale coïncidait avec celle, non moins générale, de jouir de tout ; qui est-ce qui produirait ce tout ?

Mais notre éloquent anarchiste ne s'émeut pas pour si peu. Il a appris, étant jeune, l'arithmétique au Lycée de St-Etienne, et il a bien fait, car si les temps qu'il désire arrivaient, il se pourrait que personne n'eut « la volonté » de la lui apprendre — ce n'est pas amusant d'être professeur de mathématiques — et voici ce qu'il a tiré de cette science et d'une autre aussi aride nommée statistique.

« La production annuelle correspondant à l'ample satisfaction de tous les besoins (il a bien dit : *ample* — alors qu'est ce qu'il veut de plus ?) Si elle est obtenue par 154 200.000 producteurs et par 309.600.000.000 heures de travail ; si l'on divise ces heures de travail par 3.000.000.000, un nombre de producteurs facilement obtenu par l'utilisation de tous les efforts qui actuellement ne produisent rien — armées, magistrats, fonctionnaires, commerçants, avocats etc. etc. (nous ajou-

tous, nous : et conférenciers) on arrive à un quotient de 1.032 heures par an, soit 2 heures 48 minutes par jour. Et si toutes les nations industrielles et agricoles du monde civilisé mettaient leur outillage à la hauteur de l'Angleterre et des Etats-Unis, la force dynamique augmentant dans la proportion de 2 à 9 le temps de travail pourrait être diminué de 9 à 1 et correspondrait à *18 minutes par jour* ».

Vous avez bien suivi le raisonnement avec tous ses si. *18 minutes par jour !* Pas une de plus ni de moins ! que la statistique est donc une belle chose ! Mais comment répartir le travail quotidien de 18 minutes par tête ? Se mettra-t-on 30 pour faire la besogne d'un seul ?

Bon conférencier, vous aimez à citer des exemples ; ça prouve, dites vous ; eh bien ! supposons qu'un travail, pour être mené à bonne fin, exige qu'on lui consacre 9 heures *consécutives*, si les 30 individus chargés de l'exécuter choisissent tous la même heure pour s'y livrer, qui les obligera avec le « chacun selon sa volonté » à venir dans un ordre régulier fournir leur contingent de labeur et comment réduire à 18 minutes par jour l'œuvre d'un mécanicien, d'un chauffeur de train ou de transatlantique ; d'un mineur, d'un simple mitron ?

Et, autre supposition, si dix femmes voulant profiter « du chacun selon son plaisir » exigent la remise du plus beau diamant connu, quel sera le Pâris qui décernera la pomme ?

Ah ! les formules ! Charles Fourier en a usé, avant que vous soyiez au monde, sans que sa doctrine ait été appliquée. Son disciple Victor Considérant a, cependant, dix ans après la mort du maître, publié son Phalanstère (*Illustration* du 7 mars 1846) où l'on devait vivre en « harmonie » et où il n'aurait pas suffi d'être un gourmet ; il fallait développer son estomac, le chef ayant dit : « Si les harmoniens étaient limités à la dose d'appétit des civilisés quel emploi feraient-ils d'une masse de denrées *septuple* de la nôtre ? chacun doit s'intriguer pour exciter chez le peuple un appétit fréquent, une prompte digestion ».

En voilà un qui ne prêchait pas la tempérance ! Tout le monde gueulard quoi !

Ils savaient aussi compter les Phalanstériens. Fourier a démontré (?) qu'aussitôt l'harmonie établie sur le globe les poules pondraient par année cinquante milliards de francs d'œufs.

Rien que ça ! que d'omelettes.... fantastiques ! Oui, mais *avant*, il fallait que l'harmonie fut établie, sans cela les poules restaient en grève.

O imprimerie que de choses épatantes on te fait transmettre à la postérité.

O Fouriéristes que de belles *gondoises* vous nous *fourriez* sous les yeux.

Vous ne saisirez peut-être pas bien, générations actuelles, la corrélation qui existe entre l'harmonie et la ponte.. pas plus que nous ne nous la sommes figurée nous-même générations en train de finir.

Nous avons eu aussi la formule du Saint-Simonisme dont se rapproche un peu celle des anarchistes à 60 ans de distance. « Chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins ». C'est le Père Enfantin (l'Enfantin éternel comme il s'appelait lui-même, ce qui ne l'a pas empêché de mourir) un brave et charmant homme que nous avons connu et apprécié, qui l'a mise en lumière avec cette formule. Il la soutenait par des phrases harmonieuses dites et écrites. Mais pour la mettre en pratique il eut fallu d'abord inventer l'instrument nécessaire à l'appréciation exacte des forces de chacun pour savoir s'il les donnait toutes à la communauté, sans tricher. Et de même pour les besoins, selon leur nature, leur amplitude, leur fréquence.

Il y a les besoins réels, qu'il est indispensable de satisfaire pour vivre, et les besoins fictifs, de beaucoup les plus nombreux — comme celui d'avaler une *verte* (qui coupe l'appétit) avant chaque repas et celui d'ingurgiter, sous un prétexte digestif, des douzaine de bocks après les repas qu'ils empêchent de passer.

Mais il est temps de conclure. Il y a toujours eu des utopistes, des rêveurs — il y en aura toujours qui, de bonne foi, croient à leurs rêves. Leurs moyens de *refaire* la société et de rendre tout le monde heureux comme semble l'être le poisson dans l'eau, si on essayait de les faire passer de la théorie dans la pratique, nous mettraient probablement tous sur la paille... s'il en restait.

Nous croyons que la panacée restera longtemps encore représentée par le *Travail*.

Un refrain de 1848 l'a dit :

« Travaillons (bis) *mes frères,*
Consolant toutes les misères
Le travail, c'est la liberté ! »

Un Travailleur,

JULES VACOUTAT.

Regards littéraires d'un Yoghi

(Suite) (1)

A Fernand Vandèrem.

On ne sait pas suffisamment gré à Hobbes d'avoir interrompu ses graves travaux pour nous enseigner la façon la plus appétissante d'accommoder le gibier. Je fais allusion au *De cive*.

***

Le théâtre d'Ibsen est si obscur que les gens éclairés seuls peuvent y trouver plaisir.

***

Catherine Ie de Russie mérita d'être appelée la mère de son peuple. Catherine II semble avoir plutôt brigué le beau nom d'épouse.

***

Peu atteindront la sérénité de Leconte de Lisle. A l'impassible nul n'est tenu.

***

Cette bonne madame Sévérine, en analysant avec une telle précision les angoisses des chiens écrasés, en phonographiant les jérémiades des vaincus de la vie, en narrant les tragiques destinées des servantes abandonnées après un grossissement malencontreux, en versant tant de nobles larmes sur les victimes des erreurs judiciaires et sociales, se doute-t-elle qu'elle fait surtout la joie des sadiques ?

***

L'histoire rapporte que pour échapper au commerce, M. Albert Delpit entra comme copiste dans la maison Alexandre Dumas père et Cie. La Providence a d'étranges ironies.

***

L'esprit est un trait dont l'essence est la brièveté. De là les 75 volumes de Voltaire.

(1) Voyez les Numéros des 1er septembre et 15 Novembre 1892, et 15 février 1893.

***

« Quelque pauvre qu'on soit, dit Pascal, on laisse toujours quelque chose en mourant. » Oui, des dettes.

***

Les réflexions que met Gœthe dans la bouche de Faust ayant vu filer Marguerite ne manquent pas de poésie. Toutefois rien ne m'empêchera de penser que son premier cri, le cri du cœur, aurait dû être : « Vive le rouet ! »

***

Ce lait de l'humaine tendresse dont parlait Shakespeare, nous l'avons encore, mais condensé.

***

Nous sommes un public d'une frivolité incurable. On ne peut nous représenter le drame de la Passion dans un cirque sans qu'aussitôt parmi toute l'assistance un bruyant haro coure.

***

« Peu de gens savent être vieux », affirme La Rochefoucauld. Je crois bien, on ne leur en donne pas l'occasion.

***

A ma dernière visite au Jardin des Plantes, j'ai reconnu plus que jamais combien était vraie cette définition de l'amour par Chamfort : l'échange de deux éléphantiasis et le contact de deux pachydermes.

***

Chateaubriand nous apprend qu'il baillait sa vie. A qui, puisqu'il est mort sans enfants ?

***

« Jeunes ou vieilles, assure Madame Campan, les femmes ne voient jamais un maillot sans ressentir une émotion que les hommes ne peuvent connaître. » Elle aurait pu ajouter : « Et réciproquement. »

***

« C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule » a dit La Bruyère. Aujourd'hui il dirait : « comme de faire une montre. »

***

Au milieu de la veulerie universelle, il est vraiment réconfortant de voir avec quel entrain la jeune Université se prend corps à corps aux séculaires et desséchantes routines et leur sert Lavisse.

***

Déjà les anciens avaient reconnu la plaisante suggestivité du mollet féminin. C'est ainsi qu'ils disaient volontiers : « Mollet atque facetum ».

***

Ce qu'il y a de plus révoltant dans le mal de mer, c'est de penser que ce beau résultat est produit par un chatouillement du diaphragme, c'est-à-dire par le procédé même dont usent MM. Gandillot et Alexandre Bisson.

***

Tel feuilletonniste famélique que je ne nommerai pas se console de sa misère en décrivant des bibelots rares et des intérieurs somptueux. Dè le premier numéro de ses romans, il y en a e moyenne pour deux cent mille francs.

***

Je viens de relire les lettres d'Eugénie de Gué rin. On ne saurait rien trouver à la fois de plu évangélique et de plus imagé. C'est véritable ment l'Eugénie du christianisme.

***

Les classiques complantaient d'arbustes artifi ciels les jardins de la pensée, les romantiques semèrent quelques fleurs des champs ; vinren les naturalistes qui couvrirent le tout de leur bo guano.

***

Le jour où l'orchestre patriote des marmiton dirigé par M. Deroulède nous permettra d'en tendre en toute sécurité la Tétralogie de Wagner j'estime que la Prusse ne nous devra plus qu quatre milliards.

***

Rimbaud, comme son nom l'indique (rain-bow) est un arc-en-ciel, mais un arc-en-ciel de lune, e déployé par une nuit d'éclipse.

***

Toutes les fois qu'on fait m'oiter devant cer taines personnes, par exemple M. John Grand Carteret, un calembour flambant neuf, ces esti mables polygraphes (mais plus graves que polis vous renvoient avec dédain (c'est-à-dire en tré mauvaise compagnie) à l'ancienne collection d Tintamarre. Ce qui est à la fois aveu d'igno rance, puisqu'on pourrait les mettre au défi d retrouver l'original de ce qu'ils flétrissent, e manque insigne de logique, en ce qu'ils suppo sent qu'une proposition à double sens n'en con tient pas au moins un.

***

D'après Aristote, il faut purger les passions Prévoyait-il déjà tant de malades imaginaires !

***

Certaines découvertes remontent plus hau qu'on ne croit. En entendant la sœur d'Orest exhaler ses plaintes harmonieuses, tout l'auditoir devait se sentir Elektrisé.

***

Nous avons peut-être encore parmi nous quel ques Cicérons ; mais ils ne prononcent jamai que le *Pro domo*.

***

Toutes les fois qu'il m'est arrivé de goûter à l versification fluente, insipide, et translucide d notre grand fabuliste, j'ai compris le proverbe « La Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. »

***

Pope prétend qu'il suffit à la beauté d'un che veu pour nous attirer. Je doute que le phénomèn se soit produit souvent quand il n'y avait qu celui-là.

***

L'arc que Pénélope imposait de bander aux candidats à sa main gauche était de corne. Délicate allusion au danger qu'elle prétendait ainsi conjurer.

***

Les pessimistes pacifiques de l'école Remy de Gourmont me troublent fort. Après s'être appliqués à nous montrer à quel point la totalité de l'espèce est abjecte, vile, et insignifiante, les voilà qui poussent des cris de paon dès qu'on fait mine de fracasser aussi proprement que possible quelques unes de ces têtes vides comme des courges. Il me semble cependant que pour assurer à ces esthètes un contingent suffisant de lecteurs, il ne faudra pas moins encore que plusieurs siècles de sélection, facultative ou obligatoire. Quoi de plus propice à cet effet que les mitrailleuses ?

***

Il y a dans le patois et l'esprit de Genève je ne sais quoi de sénile. « Vieux comme l'est Rod », a d'ailleurs passé en proverbe.

***

M. Melchior de Vogüé m'a assuré que la censure en Russie, lorsqu elle rencontre une expression à double sens, en efface la moitié. Par exemple, le mot « confesser », rougissante, elle le couperait en deux.

***

Il faut plaindre Martial qui toute sa vie oscilla entre deux écueils : le danger d'éprouver des attaques de nerfs quand il prenait du thé, et le désagrément d'être privé d'une de ses plus grandes jouissances s'il n'en prenait pas :

« Nec thécum possum vivere, nec sine thé ».

***

« Le cœur, dit Pascal, a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Entr'autres la raison sociale.

***

La langue anglaise possède des euphémismes d'une délicatesse infinie. Ainsi, pour congédier quelqu'un sans merci, il suffit de le complimenter sur la finesse de ses attaches : « What a fair foot ! »

***

Quelqu'un de mes amis m'a conseillé de lire *Une comédienne*. Mais je n'aime pas ces duretés, je trouve que c'est l'amer à Bauer.

***

A feuilleter les racontars que nous devons à M. Aulard, on serait tenté de croire que tous les événements de la Révolution se sont passés en Pluviôse.

***

O Joris Karl Huysmans, c'est de nouveau A rebours que je voudrais que tu écrivisses !

PAUL MASSON.

TREIZIÈME
Liste de Souscription
POUR LE MONUMENT BAUDELAIRE

Listes précédantes.....		3944 25
Méline, libraire, St-Pétersbourg (*à ajouter à la liste russe*)		5 22
Paul Meurice.....		50 »
Liste de M. Jan Veth, publiée par *de Amsterdammer* (SOUSCRIPTEURS HOLLANDAIS) : M. Bauer 5 fr., Frans Boesma 5 fr., E. Bosch 5 fr., G.-H. Breitner 5 fr., A.-J. Derkinderen 5 fr., dr. A. Diépenbrock 5 fr., dr. Van Eeden 5 fr., A. de Graaf 5 fr., K. Groesbeek 5 fr., H.-J. Haverman 5 fr., dr. W. van Hoorn 5 fr., André Jolles 5 fr., Jozef Israëls 5 fr., M. Van der Maarel 5 fr., Jacob Maris 5 fr., J. Thorn Prikker 5 fr., R.-N. Roland Holst 5 fr., S. de Swart 5 fr., dr. J. Titsingh 5 fr., J.-H. Toolle 5 fr., Jan Veth 5 fr., H.-J.-F.-A. Wansink 5 fr., Jr. en Ph. Zilcken 5 fr., J.-Th. Toorop 14 fr., E.-J van Wisselingh 12 fr. 50, B.-J.-F. Varenhorst 6 fr., Voorloopig Aug. Allebé 5 fr., P. Boele van Hensbroeck 5 fr., Vincent Van Gogh 5 fr., C.-F. van der Hoeven 5 fr., P. Nijhoff 5 fr., W. Nijhoff 5 fr., Albert Nerweij 5 fr.	Total..	182 50
Aimé Giron, homme de lettres.....		5 »
Paul Calmann-Lévy (Maison Calman-Lévy, édit.).		300 »
Total général.....		4486 97

CORRESPONDANCE
de la Province et de l'Etranger

LYON

La première représentation de Gwendoline (Emmanuel Chabrier) vient d'avoir lieu. Il appartient à la *Plume* de parler de cette œuvre, trop belle pour être comprise du public et des directeurs. Il est honteux de voir une des plus belles conceptions musicales, incomprise aussi longtemps et aussi obstinément refusée. Fort heureusement Bruxelles et Karlsruhe ont été là pour applaudir déjà *Gwendoline* et il a été prouvé une fois de plus que de l'autre côté du Rhin nous avons bien et beaucoup à apprendre.

La légende de *Gwendoline* est trop connue pour qu'il soit utile d'en parler ici. M. Catulle Mendès a, dans le poème, une sauvagerie et une rudesse un peu forcées, le charmant poëte des *Sérénades* et d'*Isoline* ne peut, il me semble, que maladroitement soulever les lourdes épées et les vastes hanaps : les lyres et les coupes d'or lui conviennent mieux.

Chabrier, au contraire, s'accommode fort bien des situations épiques et sauvages : aussi la splendide symphonie qui précède *Gwendoline* évoque-t-elle à nos yeux toute une troupe de Danois farouches, couverts

de peaux de bêtes et clamant de sanglantes chansons. Cette symphonie est faite avec le motif d'Harold au combat, et le motif de la « Walkyrie au casque d'or » superbement développé et éclatant à la fin dans une éclatante polyphonie. Puis viennent les chœurs exquis des paisibles Gascons, la légende entachée par quelque vulgarité peut-être, le duo où Harold est peu à peu dompté par la beauté faible de la Femme ; puis une symphonie fondée sur le thème de *Gwendoline* : tout chante dans ces admirables pages, toutes les parties sont pleines d'intérêt, et comme l'on est heureux d'entendre cette musique fouillée après les scies telles que *Faust*, ou les *Huguenots*. L'épithalame est plein d'un lyrisme débordant et le duo qui suit est une des plus belles conceptions musicales de ce siècle. Ce second tableau ne faiblirait pas si on le comparait aux plus belles pages de la tétralogie. Quant à la mort d'Harold et de Gwendoline elle est d'une puissance et d'une sauvagerie merveilleuses.

Emmanuel Chabrier est avec d'Indy maître maintenant incontestable et magnifique ; on ne saurait les comparer qu'à César Franck.

CH.-M. M.

Lettre de Berlin

Nos Revues

On a dit qu'en Angleterre la « petite » revue, la revue sans préoccupations commerciales n'existait pas. Chez nous non plus. Pas une seule se voue à l'Art, à l'Art en littérature ; il n'y a même pas une seule où un poète puisse insérer un extrait de son œuvre sans se compromettre. Des périodiques de peinture la *Kunst für Alle* à Munich s'occupe exclusivement des arts plastiques, la *Moderne Kunst*,berlinoise, mondaine et sportive donne parfois des fragments de romans et de poésies, mais fort médiocres. Notre revue littéraire la plus distinguée, peut-être notre Revue des Deux Mondes, est *Westermanns Monatshefte*. Des docteurs, des professeurs d'Université y écrivent, et l'on est sûr d'y être discuté consciencieusement si on a eu le bonheur d'atteindre le « Schwabenalter » (les quarante ans) et un peu de célébrité universelle. Dans nos revues jeunes, Magazin, Freie Bühne etc. (nous omettons celles qui sont purement scientifiques ou politiques) on tâche d'être réaliste et l'on se croit par là arrivé à l'ultime modernité. Les événements de la semaine, le socialisme, la question des ouvriers et celle de la femme remplissent presque tout fascicule. On y savoure aussi la primeur de pièces à la Georges Ohnet comme la « Heimat » de Sudermann représentée récemment avec tant de succès.

Quelquefois, il est vrai, on parle de musique, mais c'est la Carmen de Bizet qui est appelée géniale (Magazin décembre 1892) où l'on apprécie les hauts dons de Mascagni ; quelquefois de peinture (Bœcklin, Mag. mars 1893) mais c'est alors en des termes mats qui n'évoquent guère les tableaux splendides de ce plus grand coloriste en pays allemands. N'oublions pas que la Gesellchaft de Munich publie dans chaque livraison un choix de poésies. Je ne veux plus me répandre sur ce genre, j'en ai déjà donné des échantillons dans une revue de Paris.

Dans les articles de critique on lit à chaque instant : décadent, fin-de-siècle, moderne ; ce qui prouve que ceux qui se servent trop souvent des mots n'en ont pas saisi l idée exacte.

Depuis quelque temps dans cette littérature « ohne kraft und saft » (sans force et sans suc) un nouveau sang a été introduit par les Danois, les Norwégiens,les Suédois qui collaborent aux revues citées plus haut et dont quelques-uns écrivent même en allemand : MM. Knut Hamsun, Arne Garborg,M. et Mme Ola Hansson et le Maître, Strindberg. Supérieurs aux Allemands comme fureteurs, supérieurs comme psychologues et supérieurs comme stylistes, ces écrivains excitent toujours le plus vif intérêt. Notons un article sur le drame et le théâtre moderne de Strindberg. Lui surtout sait rendre brûlante chaque question où il porte ses idées. Mais ses « Fables » publiées çà et là dans le Magazin nous semblent moins considérables, ils sortent trop d'une humeur exaspérée par les intrigues des esprits bornés de la petite Suède.

Depuis l'année passée un mouvement allemand et idéaliste à fond s'est créé chez nous. De jeunes artistes qui rêvent une nouvelle floraison poétique, une littérature d'artistes, se sont groupés autour des *Blatter für die Kunst*. Ils ont donné de la prose, des vers, des fragments de drames significatifs pour la nouvelle école, et ils ont présenté par d'excellentes traductions les grands poètes de France, d'Angleterre et d'Italie qui sont encore inconnus en Allemagne. La revue ne s'adresse qu'à un public très restreint, et elle aura peu de chance de gagner le gros public littéraire, trop absorbé, paraît-il, dans des travaux politiques, sociaux et autres.

CARL AUGUST.

A travers la Presse

Le public du Moulin-Rouge, excité par l'audace de ses artistes favoris, arbore des toilettes de plus en plus vaporeuses, bariolées et (voile-toi la face ô Bérenger !) indécentes, à ce qu'en rapporte A. C. du *Gil Blas* (26 mars).

Des célébrités chorégraphiques la Goulue est la reine. Couverte de bijoux, à peine vêtue d'une toilette vert d'eau, d'un effet exquis, la foule l'entoure et l'applaudit avec frénésie.

Toutefois une foule entière revêtue de la même nuance vert d'eau, c'est peut-être légèrement monotone.

***

Il est des reporters qui ont la plume cruelle, témoin M. Louis Rozier du même *Gil Blas* (même numéro).

La *supercherie* d'une dame Bardel, âgée de dix-neuf ans, qui avait tenté d'empoisonner son mari avec de la strychnine, ayant été découverte,cette misérable a été arrêtée et écrouée à la prison de Mazas.

Est-ce que « supercherie » en cas pareil ne vous paraît pas un peu excessif ? Il me semble qu' « indélicatesse » aurait dû suffire.

***

On ne me fera jamais croire que le *Tout-Paris* véritable commet d'aussi graves solécismes que celui qui dans le *Gaulois* s'arroge cet ambitieux nom de guerre.

On se souvient encore de l'*Œillet blanc* ; mais qui se rappelle *du* pseudonyme que prenait alors M. L'Epine ?

***

Du *Gil Blas* (27 mars).

Notre collaborateur le baron de Vaux a reçu de M. Adrien Chabot, un sportsman des plus distingués qui manie aussi bien la plume que le cheval(?), une lettre que nous croyons devoir publier.

Ce prélude nous fait dresser l'oreille. Continuons.

Mon cher Baron,

Nous avons déjà si souvent combattu pour la même cause que je n'hésite pas à vous signaler un nouvel abus *dont nos efforts restent comme toujours infructueux.*

Adrien Chabot ! Gardons précieusement le nom de ce succulent épistolaire dont l'indignation désarçonne la logique grammaticale. Seulement pour plus de vraisemblance, moi j'aurais tout simplement écrit : « dont auquel nos efforts...» et j'aurais signé : Pandore, gendarme de première classe.

***

Stendhal est de plus en plus à la mode. Chaque jour on en exhume une relique, à la plus grande gloire de M. Casimir Stryienski. Il eût été fâcheux pour l'*Encyclopédie de la gaffe*, dont nous amassons péniblement les matériaux, que le fragment qu'on va lire fût demeuré enfoui dans les archives de Grenoble. C'est l'*Echo de Paris* (naturellement) qui s'est octroyé l'honneur de nous révéler ce Souvenir d égotisme :

M. di Fiori, qui ressemble comme deux gouttes d'eau au Jupiter Mansuétus, condamné à mort à vingt-huit ans à Naples en 1799, se chargeait de distribuer judicieusement les secours de madame Pasta.

Qui aurait cru qu'à la veille même du XIXe siècle les Napolitains poussaient l'intolérance jusqu'à condamner à mort une divinité païenne, et encore à la fleur de l'âge ? Mais quel crime avait donc pu commettre ce Mansuétus ?

***

M. J. Rette dans la *France* (3 mars) étudie l'œuvre de Renan avec une louable sympathie. Il cite même de lui ce passage :

« J'ai peu encouragé l'amitié ; j'ai fait peu de chose pour mes amis et ils ont fait peu de chose pour moi. Une des idées que j'ai le plus souvent à combattre (*il y a ici inadvertance et M. Renan veut dire : pour lesquelles j'ai le plus souvent à combattre*) c'est que l'amitié, comme on l'entend d'ordinaire, est une injustice, une erreur, qui ne vous permet de voir que les qualités d'un seul...»

Quand on a la prétention de relever une inadvertance dans Ernest Renan, il faut tremper sept fois sa plume dans son encrier, et la septième fois l'y laisser. L'inadvertance ici reste à la charge de M. J. Rette. En effet Renan a très bien su ce qu'il disait, et sa pensée est beaucoup plus fine que ne le suppose son interprète. Il veut dire : « Une des idées que j'ai le plus souvent à combattre *en moi-même*... auxquelles j ai le plus à résister quand elles se présentent à mon cerveau... » On sait que, fidèle à son hégélianisme primitif, l'auteur des *Dialogues philosophiques* nourrissait sans effort sur un même sujet les opinions les plus contraires, convaincu qu'il était de leur foncière identité. C'est dans cet esprit qu'il convient de le lire, Monsieur Rette.

***

Du Domino (*Gaulois*) :

M. Léon Dru est nommé commissaire général de l'Exposition française à Moscou.

Notre commissaire est un ingénieur *hydraulique* des plus distingués.

Encore un qui n'aura pas eu de peine à arriver par le piston, à moins que ce ne soit l'inventeur de la presse hydrographe lui-même.

***

Les correspondants du *Figaro* sont le plus souvent de grands personnages. L'un d'eux qui signe : « Un ancien élève du collège Chaptal » nous apprend incidemment qu'il ne sort pas sans une escorte d'honneur :

Vous aurez entendu parler du landgrave de Hesse, un descendant en droite ligne de l'Electeur. Agé de tout au plus trente-cinq ans, ce prince est aveugle ; on dit qu'il voit un peu, *je ne le crois cependant pas, étant toujours suivi par un officier.*

Il est fâcheux qu'on ne nous dise pas à quel titre cet ancien élève du collège Chaptal jouit d'un pareil état-major. Mais ce qui est encore plus regrettable, c'est que cet officier empêche le susdit ancien élève (quelle gloire pour le collège Chaptal d'écrire comme ça !) de vérifier si le landgrave de Hesse est aveugle ou non. Voilà bien les inconvénients de la grandeur, les voilà bien !

***

« *Gaulois*, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire ».

Cette apostrophe de Bossuet à Henri IV la veille de la bataille de Rosbach, je me l'approprie à mon tour, ô organe d'Arthur Meyer :

Ces gravures que nous reproduisons (relatives à Louis XVI) se vendaient à des milliers d'exemplaires comme se vendent aujourd'hui celles *qui clouent au pilori les descendants des juges de ce prince infortuné.*

Gaulois, mon ami, oublies-tu donc que de tous les descendants de ces juges que tu cloues au pilori le plus notoire est M. le comte de Paris, arrière petit-fils légitime de Philippe-Egalité, et l'un de tes plus sérieux commanditaires ? Pas trop de zèle, n'est-ce pas ? comme disait Socrate.

***

M. Henri Bauer ne s'offensera pas si je déclare qu'il ne me semble pas très familier avec le régime fluvial du Péloponèse (*Echo de Paris*, 28 nov. 1892) :

Béranger fut le Tyrtée d'infinies légions répétant ses chants après boire, et coiffant le casque à mèche pour l'éloquence et l'amour ; *son Taygète était le ruisseau* du quartier du Marais.

Le Taygète étant une chaîne de montagnes, il faut vraiment s'exposer à une hernie de l'imagination pour le comparer à un cours d'eau. C est sans doute « Eurotas » qu'il convient de lire ici.

***

Tous les matins en se levant on est à peu près sûr de trouver une religion nouvelle. Quelques théosophes plus avisés se contentent d'écheniller les anciennes. Tel M. Stuart Merrill dans une rêverie sur l'amour, d'un charme si exquis qu'on ne devrait la lire qu'à genoux (*Ermitage*, février 93).

Mais sachez que nulle possession n'est plus complète que celle du Verbe, qui est le Saint-Esprit.

A la bonne heure. Voilà toujours une hypostase de moins à adorer. Qu'on ne nous parle donc plus de la Ste-Trinité. Par suite du cumul édicté ci-dessus, c'est la Ste Binité qui désormais s'impose à notre latrie.

***

Ne perdons pas de vue le sublime Chincholle du *Figaro*. Interview de la générale Dodds.

Oh ! fait-elle de sa voix si douce, une voix de convalescente qui aurait été l'élève de Mme Miolan-Carvalho.

Plus loin :

Et depuis le commencement de cet article (200 lignes) je cherche quel type historique ou légendaire je pourrais évoquer pour donner une idée précise de Mme Dodds. Voilà seulement que je trouve (*Ah !*) *Imaginez Iphigénie mariée.*

Comme précision, je doute qu'on puisse aller plus loin. L'algèbre seule me paraît en mesure de fournir des formules plus adéquates.

TRISSOTIN.

(A suivre)

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Imp. J. ROYER.

5me BANQUET DE LA PLUME
SPÉCIMEN
DES
INVITATIONS
PERSONNELLES
A. BARRET Sc.
Paul Ballurin

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 99. 1er Juin 1893.

TOAST

PRONONCÉ AU 9me BANQUET DE « LA PLUME »

Par M. FRANCIS MAGNARD

MESSIEURS,

Je vous remercie, vous qui êtes jeunes et parfois sévères, d'avoir bien voulu m'inviter à présider un de vos banquets, moi qui deviens un vétéran et qui me sens plutôt porté à une indulgence éclectique.

Il est excellent que les générations littéraires se rapprochent ainsi : nous vous regardons de temps en temps comme des casse-cous : vous êtes, j'imagine, tentés quelquefois aussi de nous considérer comme des ganaches. Ce n'est pas tout à fait exact et je crois qu'en prenant une moyenne, nous faisons, vous et nous, un total acceptable.

Et voici pourquoi, Messieurs.

C'est qu'en dépit de la diversité de nos origines et de nos tendances, nous avons des cultes communs. Nous aimons les lettres, consolatrices des mauvais jours, les lettres qui nous font tant espérer au début, tant nous souvenir au déclin : nous sommes, sous des formes différentes, hantés par les mêmes soucis, comprenant que beaucoup de choses sont condamnées et s'en vont, ne sachant pas trop ce que vaudra le lendemain. Nous le cherchons tous, vous autres vous y mettez plus de passion. Tout ce qu'on peut vous demander, c'est de ne pas trop défendre ce que vous croyez être des vérités. Elles durent si peu !

Encore une fois, merci de m'avoir prouvé une sympathie qui me touche, qui me ramène vers les années fleuries et souriantes que je ne reverrai plus.

Je bois, je vous demande de boire avec moi à la justice dont nous sommes tous épris, à la poésie hardie et sonore, à la prose ferme et claire, à la jeunesse, au passé qui fut glorieux, à l'avenir qui sera peut-être beau et même au présent qui a du bon quand on sent vibrer autour de soi un milieu d'intelligence, de volonté et de labeur.

La Chanson classique

Je sais que, dans mon amour pour la Chanson, je froisse volontiers ceux de mes amis littéraires dont l'opinion m'est le plus précieuse cependant. Mais je n'en tiens pas moins pour ce sourire bon enfant de la Muse populaire, de la Muse Française. Car il n'est, à vrai dire, que les peuples de race Latine qui aient fait des chansons. Les lieds chers aux races du Nord, et dont je ne méconnais pas le charme légendaire, n'ont rien de commun, que le refrain quelquefois, avec ces beaux éclats de gaîté sonore qu'on retrouve cependant en Ukraine, très semblables à ceux de la Chanson espagnole, comme si cette forme joyeuse de la pensée était fille de la Vigne et du Soleil.

Mais, comme l'a dit Voltaire, aucun peuple n'eut un aussi grand nombre de jolies chansons que le peuple français. Comme celles d'Horace et d'Anacréon, les nôtres n'ont pas seulement célébré l'amour. Elles ont été souvent satyriques et vengeresses. Salvien ne nous apprend-il pas que les Gaulois vaincus charmaient leur infortune avec des chansons? Signe de race. Comme je le dirai tout à l'heure, en parlant du rôle patriotique de la Chanson au commencement de ce siècle, elle fut souvent le retour de l'espérance, après nos innombrables revers.

Avec la Chanson française on pourrait écrire notre histoire. Les temps de la Ligue et de la Fronde firent éclore les plus ironiques couplets. Le sel s'en affadit sous Louis XIV. La gaîté des refrains affirma celle de notre sang jusqu'au pied des échafauds révolutionnaires. Et, plus tard, qui nous vengea des hontes de l'invasion ? La Chanson.

Pourquoi donc les poëtes d'aujourd'hui lui sont-ils si volontiers inhospitaliers ?

Le reproche commun est que les chansonniers ont généralement manqué de métier et fait de mauvais vers. Moi, je vais plus loin. Je dis que la plupart n'ont pas fait de vers du tout. Ou du moins, ils sont revenus à cette forme originaire du vers Français dont toute la prosodie était le retour à certaines assonances symétriques. C'est la lithurgie catholique qui substitua cette règle barbare à la belle pondération des brèves et des longues qui, seule, est essentielle au vers chez un peuple ayant une langue vraiment musicale. Il est même remarquable que les hymnes latines de cette époque sont très richement rimées.

La Chanson n'a pas gardé cette tradition. Elle a rimé fort imparfaitement ce qui lui a rendu sévère tout le monde des bons ouvriers du rythme. Mais ne voilà-t-il pas qu'un école, d'un raffinement singulier, jeune e ayant toutes les audaces, médite aujourd'hu une prosodie nouvelle où refleuriraient le dactyles et les spondées anciens, où la rim ne tiendrait plus aucune place. *Di averta omen !* Je demeure, comme ceux de ma géné ration, de l'Ecole de Théodore de Banvill et du Parnasse, laquelle n'était qu'un retou à la Poësie de la Renaissance ; et j'estim qu'un outil dont le génie de Victor Hug s'est contenté n'a pas besoin d'être remplac pour faire des chefs-d'œuvre.

Mais les novateurs, par des observation subtiles, inclineraient à prouver que la mus que des plus beaux vers de nos grands poëte tient, non pas à la rime, mais à l'observatio instinctive de règles non encore définies, e de combinaisons harmonieuses limitées qu'il subissaient sans en connaître la formule. J'a voue qu'un volume de M. Tisseur récemmen paru à Lyon m'a fort impressionné par l nombre de remarques, ingénieuses dans c sens, qu'il contient.

Mais alors les chansonniers aussi, en r mant librement, auraient peut-être, eu qu'une musique instinctive a souvent mieu guidés que la science, contracté ce mérit involontaire, et le charme que nous trouvons en eux, n'aurait, malgré nos protestation didactiques, pas d'autre secret.

Ce qui est certain, c'est que, pour faire d mauvais vers, il faut avant tout, avoir l'in tention de faire des vers, comme Ponsard o M. Legouvé. Mais beaucoup de chansonnier m'ont paru parfaitement exempts de cett intention. Ils ont simplement cherché un analogie vague entre les finales de ligne égales en nombre, et voilà tout. Ils on bégayé une langue enfantine, ce qui était u droit, à la condition d'en garder la naïveté

Je parle des chansonniers en bloc, non pa de ceux qui ont été résolument des poëtes Je classe hardiment Béranger parmi ceux-ci Le *Dieu des Bonnes gens* est rimé comm une odelette de Banville. J'en pourrais cite d'autres encore où visiblement il a mis, à côt du sentiment et de l'esprit, une coquetteri littéraire. Parfois il s'est élevé jusqu'à Tyrtié dans la magnifique chose, par exemple, qu a pour refrain, ce vers admirablement cor nélien :

Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Quant à Pierre Dupont, ce n'est pas seu lement un poëte, mais un très grand poët ayant, pour frère, dans nos lettres, en l'a mour de la Nature, notre Lafontaine qu d'ailleurs n'était pas un rimeur plus sévèr que lui. *Les Sapins* sont certainement un

autre noble idylle que *Le Chêne et le Roseau*. Personne n'a cependant encore eu, que je sache, l'intention de rayer Lafontaine de la liste de nos poètes. Oui, Dupont est de la même famille, avec un ardent amour de l'humanité et de la misère qui ne me paraît pas moralement inférieur à l'égoïsme épicurien du familier de Madame de la Sablière et de Fouquet.

Morbleu ! Il ne faut être injuste avec personne. Avant le grand mouvement romantique d'où sortirent Lamartine, Victor Hugo, et Alfred de Musset, dans le triple épanouissement de leur génie, projetant autour d'eux, une ombre immense où tout se confondit, l'esprit français s'appela Desaugiers et, le Hâvre aura beau s'enorgueillir de son enfant, il en restera vraisemblablement plus de Desaugiers que de Casimir Delavigne. Je me moque d'indigner les solennels en proclamant une chose que je pense absolument. Les solennels, en art, voilà l'ennemi. La médiocrité est volontiers sérieuse, ce qui suffit pour lui attirer l'admiration de tous les imbéciles. Que de poètes réputés grands, par leurs contemporains sont oubliés ! Et le vieux Villon est immortel !

Ce que devint la Chanson classique de nos jours, il convient de le dire. Elle trouva, dans Nadaud, un défenseur qui eut, pour cette noble tâche, tout le talent et tout l'esprit nécessaires, plus une foi robuste en un genre dont aucune des délicatesses ne lui échappa. Autour de sa mémoire, une véritable cohorte de fidèles, parmi lesquels Chebroux, combat le bon combat du bon sens contre les débordements d'une véritable insanité. Qu'on ne me croie, au moins, insensible ni à la fantaisie de Jules Jouy, ni à celle de M. Xanrof. Je tiens le premier pour un poète et le second pour un garçon d'esprit. Mais par cela même qu'ils sont la fantaisie et qu'ils ont le don, le précieux don du caprice, — qualité essentiellement personnelle, — ils doivent renier énergiquement les élèves qui transforment en une chose sans nom, ce qui avait été, chez eux, souvent la grâce et toujours l'humour. Car il ne s'y faut pas tromper, c'est une gaîté Anglaise ou Américaine qu'ils tentent de substituer à la nôtre. N'importe ! Celle-ci aura de quoi se défendre, tant que le soleil empourprera les vignes maternelles ! A moins que le caractère originel de notre race change du tout au tout, ce qui me paraît invraisemblable, malgré le cosmopolitisme qui nous envahit, je crois à l'immortalité de la Chanson. En tout cas, elle vivra autant qu'aura vécu la vraie France, les Patries n'étant pas faites seulement de territoires, mais de l'âme même qui y manifeste de communes aspirations, non pas limitées par des conventions géographiques mais par les battements d'un même cœur.

Que de beaux et nobles interprètes devons-nous à la Chanson de nos pères ! Darcier est mort. Thérésa vient de nous faire ses adieux. Faure qui s'y connait, j'imagine, les regardait comme deux des plus grands artistes de ce siècle. C'est donc que leur art s'exerçait sur une matière, sur un objet ayant une solidité, une valeur. Car on n'enfante rien, en art, avec le néant.

Cette matière, cet objet, c'était la Chanson française, avec ses licences volontaires de forme, avec ses révoltes contre la syntaxe quelquefois, mais avec sa belle humeur, sa fibre vraiment humaine, son élément peuple, sa saveur de terroir, tout ce qui nous attache à elle, par un lien saintement démocratique et sacré, comme tout ce qui touche au respect du passé.

Elle a été pour nous le murmure du berceau, sur les lèvres de nos grands-mères ; elle s'est mêlée au cuivre des fanfares, à l'heure des combats ; les temps, hélas ! lui ont permis de nous consoler, dans la défaite, par de patriotiques refrains. C'en est assez pour que je l'aime, et ne songe pas à exiger qu'elle soit parfaite, me demandant si ses défauts eux-mêmes n'entrent pas — c'est ainsi quand on aime bien — pour quelque chose dans ma filiale tendresse.

ARMAND SILVESTRE.

19 Mars 1893.

LA CHANSON

Je connais une Déité,
Plus intéressante et plus belle
Que tout ce que l'art nous révèle
Des Phidias et des Praxitèle,
Ces maîtres de l'antiquité.
Cette riante enchanteresse,
Cette amoureuse au cœur ardent,
N'aura jamais, je le confesse,
Et la raideur et l'air pédant
Des froides beautés de la Grèce,
Elle n'aura jamais le ton,
Ni les traits rêveurs et moroses,
Ni les trop langoureuses poses.
De quelque Vénus en carton.

La divinité que je rêve,
Et qui rayonne sur mes jours,
Est une blonde fille d'Ève,
Aux francs et robustes contours.
Je vous la peins comme je l'aime,
Insoucieuse, un peu bohême,

Inconstante comme le temps,
Changeante comme le nuage
Et portant sur son frais visage
Les fleurs d'un éternel printemps,
C'est la folle au joyeux délire,
A l'œil rempli de volupté,
D'esprit et de malignité ;
A voir sa verve on pourrait dire
Qu'elle eut pour mère la gaîté
Et pour père un éclat de rire !
C'est celle que l'on voit toujours,
Légère comme une gazelle,
Allant de la plaine aux faubourgs,
De la mansarde à la tonnelle,
Traînant constamment après elle
Un essaim de fripons amours.
C'est l'infatigable frondeuse,
Cinglant, sans trêve ni repos,
La bande toujours trop nombreuse
Des cafards, des fourbes, des sots,
C'est celle, enfin, dont l'œil s'enflamme,
Et qui, le cœur plein de fierté,
Redevient une forte femme
Au souffle de la Liberté.

Et pour finir la ressemblance
De ce portrait fait sans façon,
Voici son acte de naissance :
Son pays se nomme la France ;
Elle s'appelle : La Chanson !

ERNEST CHEBROUX.

LE ROI DES PLAISIRS

ET LE PLAISIR DES ROIS

Sous les lambris où l'or éclate,
Fouler la pourpre et l'écarlate,
Sur un trône dicter des lois !
C'est le plaisir des rois.
Sur la fougère et sur l'herbette,
Lire dans les yeux de Lisette
Quelle est sensible à nos soupirs :
C'est le roi des plaisirs.

Quelque part que l'on se transporte
Être entouré d'une cohorte
Voir des curieux jusqu'aux toits
C'est le plaisir des rois.
Quand on voyage avec Sylvie
N'avoir pour toute compagnie
Que les amours et les zéphirs
C'est le roi des plaisirs.

Agir et commander en maître,
Avec la poudre et le salpêtre,
Fortement appuyer ses droits :
C'est le plaisir des rois.
Quand le tendre enfant nous couronne,
Tenir du cœur ce que l'on donne,
Ne rien devoir qu'aux doux soupirs ;
C'est le roi des plaisirs.

Des plus beaux bijoux de l'Asie
Parer une beauté chérie,
En charger sa tête et ses doigts :
C'est le plaisir des rois.
Voir une petite fleurette
Toucher plus le cœur de Nanette
Que perles, rubans et saphyrs :
C'est le roi des plaisirs.

Quand on est heureux à la guerre,
En informer toute la terre,
Publier partout ses exploits :
C'est le plaisir des rois.
Lorsque l'amour nous récompense,
Goûter dans l'ombre et le silence
Le fruit de nos tendres soupirs :
C'est le roi des plaisirs.

Avec une meute bruyante,
Remplir les forêts d'épouvante,
Réduire des cerfs aux abois :
C'est le plaisir des rois.
Avec une troupe choisie,
Chasser à grands coups d'ambroisie
La douleur et les vains soupirs :
C'est le roi des plaisirs.

Donner dans une grande fête
Des concerts à rompre la tête,
Où l'on entend mugir cent voix :
C'est le plaisir des rois.
Dans un petit repas tranquille,
Par quelque gentil vaudeville,
Du cœur exprimer les désirs :
C'est le roi des plaisirs.

A des flatteurs, dont la souplesse
S'avilit jusqu'à la bassesse,
Donner souvent les beaux emplois :
C'est le plaisir des rois.
Verre en mains, près de ce qu'on aime,
Railler ceux qu'une ardeur extrême
De l'ambition rend martyrs :
C'est le roi des plaisirs.

PANARD.

L'ATELIER DU PEINTRE

ou le portrait manqué

Jaloux de donner à ma belle
Un duplicata de mes traits,
Je demande quel est l'Apelle
Le plus connu par ses portraits.
C'est, me répond l'ami Dorlange,
Un artiste nommé Mathieu.
Il prend fort peu...
Mais, ventrebleu !
Quel coloris, quelle grâce, quel feu !
Il vous attrape comme un ange,
Et loge près de l'Hôtel-Dieu.

Vite je cours chez mon Apelle,
J'arrive et ne sais où j'en suis ;
Son escalier est une échelle,
Et sa rampe une corde à puits.
Un chantre est au premier étage,
Au second loge un chaudronnier,
Puis un gainier,
Un rubanier,
Puis au cinquième un garçon cordonnier ;
Je reprends haleine et courage,
Et j'arrive enfin au grenier.

J'entre, et d'abord sous une chaise
Je vois le buste de Platon ;
Sur un Hercule de Farnèse
S'élève un bonnet de coton ;
Un briquet est dans une mule,
Dans un verre un peigne édenté ;

Un bas crotté
Sur un pâté,
Un pot à l'eau sous une volupté ;
L'Amour près d'un tison qui brûle,
Et la Frileuse à son côté.

Le portrait d'un acteur tragique
Est vis-à-vis d'un mannequin ;
Je vois sur la vénus pudique
Une culotte de nankin ;
Une tête de Diogène
A pour pendant un potiron ;
Près d'Apollon
Est un poëlon ;
Psyché sourit à l'ombre d'un chaudron,
Et les restes d'une romaine
Sont sous l'œil du cruel Néron.

Devant une vitre brisée
S'agite un morceau de miroir,
Et sous la barbe de Thésée
Est une lame de rasoir ;
Sous un Plutus une Lucrèce ;
Sur un tableau récemment peint
Je vois un pain,
Un escarpin,
Une Vénus sur un lit de sapin,
Et la Diane chasseresse
Derrière une peau de lapin.

Seul, j'admirais ce beau désordre,
Quand un homme, armé d'un bâton,
Entre, et m'annonce que par ordre,
Il va me conduire en prison.
Je résiste : il me parle en maître,
Je lui lance un Caracala,
Un Attila,
Un Scévola.
Un Alexandre, un Socrate, un Sylla,
Et j'écrase le nez du traître
Sous le poids d'un Caligula.

A ses cris, au fracas des bosses,
Je vois vers moi de l'escalier
S'élancer vingt bêtes féroces,
Vrais visages de créancier,
Sur ma tête, assiettes, bouteilles,
Pleuvent au gré de leur fureur ;
Et le traiteur,
Le blanchisseur,
Le perruquier, le bottier, le tailleur,
Font payer à mes deux oreilles
Le nez de leur ambassadeur.

Au lieu d'emporter mon image,
Comme je l'avais espéré,
Je sors n'emportant qu'un visage
Pâle, meurtri, défiguré.
O vous ! sensibles créatures,
Aux traits bien fins, bien réguliers,
Des noirs huissiers,
Des hauts greniers,
Evitez bien les périls meurtriers,
Et que Dieu garde vos figures
Des peintres et des créanciers.

DÉSAUGIERS.

Les Fous [1]

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous !

On les persécute, on les tue ;
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée ;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain
L'épouse ; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faîte
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions,
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsque en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain !

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix, que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien, demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain !

BÉRANGER.

Pierre Jean de Béranger, le plus grand et le plus justement populaire des chansonniers français, né à Paris, rue Montorgueil, le 17 août 1780, mort en 1857.

Te souviens-tu ?

(1817)

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu, qu'autrefois, dans la plaine,
Tu détournas un sabre de mon sein ?
Sous les drapeaux d'une mère chérie,
Tous deux jadis nous avons combattu ;
Je m'en souviens, car je te dois la vie :
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces jours trop rapides,
Où le français acquit tant de renom !
Te souviens-tu que sur les pyramides
Chacun de nous osa graver son nom ?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde ;
Dis-moi soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

(1) Publié avec l'autorisation de la maison Garnier frères.

Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous ?
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié le genoux ?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces plaines glacées
Où le Français, abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
Souvent alors, au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on volait aux armes :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
Vivante encor, descendit au cercueil,
Et que l'on vit, dans Lutèce flétrie,
Des étrangers marcher avec orgueil ?
Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et quand Bellone enfin aura paru
Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu ?... mais ici ma voix tremble,
Car je n'ai plus de noble souvenir ;
Viens-t'en, l'ami, nous pleurerons ensemble,
En attendant un meilleur avenir.
Mais si la mort planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière,
En me disant : Soldat, t'en souviens-tu ?

EMILE DEBRAUX.

Ma Normandie

Paroles et musique de M. Frédéric Bérat (1)

Quand tout renaît à l'espérance,
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil revient plus doux,
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie,
Et ses chalets, et ses glaciers,
J'ai vu le ciel de l'Italie,
Et Venise, et ses gondoliers.
En saluant chaque patrie,
Je me disais : aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

FRÉDÉRIC BÉRAT.

(1) La musique chez L. Labbé, éditeur, 20, rue du Croissant.

Le Bataillon de la Moselle

Musique de Joseph Darcier (1)

Avertissant les plus lointains échos,
Ainsi qu'une immens' crecelle,
Marchant d'aplomb sous les glorieux lambeaux
De sa bannière immortelle :
V'là l' bataillon d' la Moselle en sabots,
V'là l' bataillon d' la Moselle.

Pour arm's, des fusils d' la veille encor chauds,
Là-dessus l' gai soleil ruisselle ;
Nos sabr's, la preuv' que nous n' somm's pas manchots,
N' tienn'nt jamais qu' par un' ficelle :
V'là l' bataillon d' la Moselle en sabots,
V'là l' bataillon d' la Moselle.

Rois, galonnez vos hussards si farauds,
Des talons jusqu'à l'aisselle ;
Ils s'enfuiront devant nos bleus sarraux,
Si vieux qu' la tram' se décèle :
V'là l' bataillon d' la Moselle en sabots,
V'là l' bataillon d' la Moselle.

Eh ! quoi ! conscrit, tu song'rais aux coteaux
De la provinc' maternelle,
Fixe plutôt tes r'gards sur nos drapeaux
Notre France où donc est-elle :
V'là l' bataillon d' la Moselle en sabots,
V'là l' bataillon d' la Moselle.

Quoi tu voudrais, par toi, par tes suppôts
Continuer ta tutelle ?
Va, royauté, cach' tes vieux oripeaux,
Car tu crèv'ras d'moiselle ;
V'là l' bataillon d' la Moselle en sabots,
V'là l' bataillon d' la Moselle !

Mon général, comm' ces canons sont beaux,
Que c'tte r'doute ennemie est belle,
Vous devriez nous ach'ter l' tout en gros,
C't affair' là vous convient-elle ?
V'là l' bataillon d' la Moselle en sabots,
V'là l' bataillon d' la Moselle.

La Républiqu' n'est pas un d' ces vains mots
Qu'on traite d' bagatelle ;
Nous jurâm's tous de mettre l' sac au r'pos
Qu'elle n' soit universelle.
V'là l' bataillon d' la Moselle en sabots,
V'là l' bataillon d' la Moselle !

CHARLES GILLE.

Le chant des ouvriers (2)

Nous dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous qu'un salaire incertain,
Ramène avant l'aube à l'enclume,
Nous qui des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains,
Contre le froid de la vieillesse.

REFRAIN

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, buvons, buvons,
A l'indépendance du monde !

(1) La musique chez L. Labbé, 10, rue du Croissant.
(2) Cette chanson est extraite des Œuvres de Pierre Dupont. Édition Plon et Cie.
Pierre Dupont né à Lyon en 1821, mort à Lyon en 1870.

Nos bras, sans relâche tendus,
Aux flots jaloux, au sol avare,
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux,
Fruit du coteau, grain de la plaine :
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec notre laine !
Aimons-nous, etc.

Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines ;
Où vont les flots de nos sueurs ?
Nous ne sommes que des machines.
Nos Babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles :
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.
Aimons-nous, etc.

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leurs mamelles,
Et lui, plus tard, croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles,
De nos jours le droit du seigneur
Pèse sur nous plus de potique ;
Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtauds de boutique.
Aimons-nous, etc.

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres ;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines ;
Nous nous plairions au grand soleil,
Et sous les rameaux verts des chênes.
Aimons-nous, etc.

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde ;
Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre ;
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre.
Aimons-nous, etc.

PIERRE DUPONT.

Les Croquants

Allons, Gertrude, attèl' Cocotte,
J'allons filer jusqu'à Paris ;
Ramass' tes choux flétris
Tes bouquets défleuris,
Mets tes fruits gâtés dans ta hotte,
Si t'as d' la plac' fourr's y les miens,
Ça s'ra bon pour les Parisiens.

Ma vieill' faut penser à nos vaches,
Donn' leur tes légum's les plus beaux,
Tes navets les plus gros,
Tes pois les plus nouveaux,
N'emport' que ceux-là qu'ont des taches ;
Tout c' que j'ons d' mauvais, j' t'en préviens,
Ça s'ra bon pour les Parisiens.

J' mettrons tout notr' grain dans la r'serre
Jusqu'à c' que i' prix en soit doublé ;
J'avons tout calculé,
J' voulons garder notr' blé.
D'ici Noël la farin' s'ra chère...
Dam', pour manger faut des moyens !
Ça s'ra bon pour les Parisiens.

Ils s' plaignent que les affair's sont dures,
Est-ce un' raison pour marchander ?
Mais, pour les décider,
Je n' voulons rien céder,
J'aim' mieux tout mettre au tas d'ordures ;
Faut aider ses concitoyens,
Ça s'ra bon pour les Parisiens.

Foi d' Giroux, d' la dernièr' vendange
Il n' me reste pas un tonneau,
Mais avec un tiers d'eau,
Et d' la grain' de sureau,
J'ai rempli mes fûts en vidange ;
Grâce au baptême i's sont chrétiens...
Ça s'ra bon pour les Parisiens.

J' possédons un p'tit lopin d' terre,
Qui contient un' perch' tout au plus,
Ça n' vaut pas dix écus,
Mais j' vons bâtir dessus
Un parc, un châlet, un parterre ;
D' notr' étable i's s'ront mitoyens,
Ça s'ra bon pour les Parisiens.

J'ons cheux nous ma p'tit' nièce' Lucile
Qui file un bien mauvais coton ;
On craint un rejeton,
Ça s' voit déjà, dit-on,
J' la mari'rons dans la grand' ville ;
Chacun cherche à caser les siens...
Ça s'ra bon pour les Parisiens.

Monsieur l' mair' qu'est la crêm' des hommes
A mis tous leux forfaits à prix :
Vingt sous pour un radis,
Trois francs pour du cassis,
Quant à ceux-là qui gaul'nt nos pommes,
L' violon n'est pas fait pour les chiens,
Ça s'ra bon pour les Parisiens,

CHARLES COLMANCE

Le bon rire

Musique de Colignon (1)

O rire bon garçon,
Rire à face bouffie
Passé maître en chanson,
Comme en philosophie.
Sous quel ciel enchanté
As-tu porté ta folie ?
Sous quel ciel enchanté
As-tu porté ta gaîeté ?

Il est parti le joyeux sire,
Il est parti voilà longtemps !
Il est parti le bon gros rire,
Au teint rose, aux blanches dents,
Il avait la mine replète,
Nez rubicond,
Triple menton, joue à fossette
Et ventre rond.
O rire bon garçon,

(1) La musique chez L. Labbé, 20, rue du Croissant.

Jeune d'humeur malgré son âge
Il allait gaillard et dispos,
Volant les baisers au passage
Au cabaret vidant les pots.
Puis il revenait vers sa braise
Toujours chantant ;
Et chacun de se pâmer d'aise
En l'écoutant.
O rire bon garçon, etc.

Une fleur à la boutonnière
Noce ou baptême il accourait,
Il dénouait la jarretière,
Baptisait l'enfant de Clairet.
Et lorsqu'au seuil un pauvre hère
Se présentait
A la ronde le gai compère
Pour lui quêtait.
O rire bon garçon, etc.

Mais un jour le lucre rapace
Mordit au cœur l'humanité,
Le plaisir se voila la face,
L'argent passa divinité.
C'est alors que n'ayant sans doute
Ni feu, ni lieu,
Le bonhomme aura pris sa route
Vers le bon Dieu.
O rire bon garçon, etc.

Ah, reviens ! reviens nous, beau sire ;
Et que ta ronde Majesté
Reprenne partout son empire
Sous l'aile de la liberté.
Et rapporte avec l'espérance
Et les amours,
Tout ce qu'on appelait : la France !
Aux anciens jours.
O rire bon garçon, etc.

DESFORGES DE VASSENS.

Ch. Desforges de Vassens né en 1821, mort à Paris en 1871.

L'Ami Soleil

Musique de M. Joseph Darcier (1)

En fait d'amis, il n'en est guère
Dont la visite, à mon réveil,
Parvienne aussi vite à me plaire
Que celle de l'ami soleil !

Impossible qu'on lui résiste
Quand d'amour il vient vous parler ;
Impossible de rester triste
Quand il prétend vous consoler.

Il met la vigueur dans nos veines
Et le courage dans nos cœurs ;
Dans nos amours et dans nos peines,
Il combat et nous fait vainqueurs.

Dans le salon quand il regarde,
Il rajeunit les vieux tableaux,
Et fait chanter dans la mansarde
Les enfants avec les oiseaux.

Pour tout répandre en abondance,
Pour voir éclore sous ses yeux :
Amours, chansons, fleurs, espérance,
Il n'a qu'à traverser les cieux.

Donnant toujours sans faire attendre,
Même sans se faire prier,
Du monde, qui ne peut lui rendre,
Il est l'éternel créancier.

C'est lui qui donne à la jeunesse
Ses beaux transports de liberté ;
C'est lui qui verse à la vieillesse
Le vin, le rire et la santé.

Au paradis, comme sur terre,
On aime sa joyeuse humeur :
Il est bien avec Dieu le père,
Qui l'a fait son ambassadeur !

Sans lui le ciel fait triste mine,
Et fond en pleurs dans son ennui :
Quand il revient tout s'illumine,
Et l'arc-en-ciel brille pour lui.

Généreux même aux égoïstes,
Il sourit aux cœurs fatigués,
Fait moins tristes ceux qui sont tristes,
Et rend plus gais ceux qui sont gais.

Quand l'un de nous se sent malade,
Il demande l ami soleil.
En recevant son accolade,
Il retrouve un teint plus vermeil...

Mais si le ciel veut qu'il succombe,
S'il doit partir malgré nos pleurs,
Tous les jours visitant sa tombe,
L'ami soleil y met des fleurs.

De le voir les fleurs sont heureuses,
Et c'est devant lui seulement
Que leurs corolles langoureuses
S'entr'ouvrent amoureusement.

Sur les côteaux, le long des treilles,
Quand il apparaît radieux,
Il fait les grappes plus vermeilles
Et le vigneron plus joyeux ;

Pour la terre, sa vieille femme,
C'est un mari des plus constants :
Quand ils s'embrassent, quelle flamme !
On croirait qu'ils n'ont que vingt ans !

Avec eux tout se renouvelle,
Le champ, le pré, l'arbre fruitier,
Et pendant leur noce éternelle,
C'est la noce du monde entier.

En fait d'amis, il n'en est guère
Dont la visite, à mon réveil,
Parvienne aussi vite à me plaire
Que celle de l'ami soleil !

EDOUARD PLOUVIER.

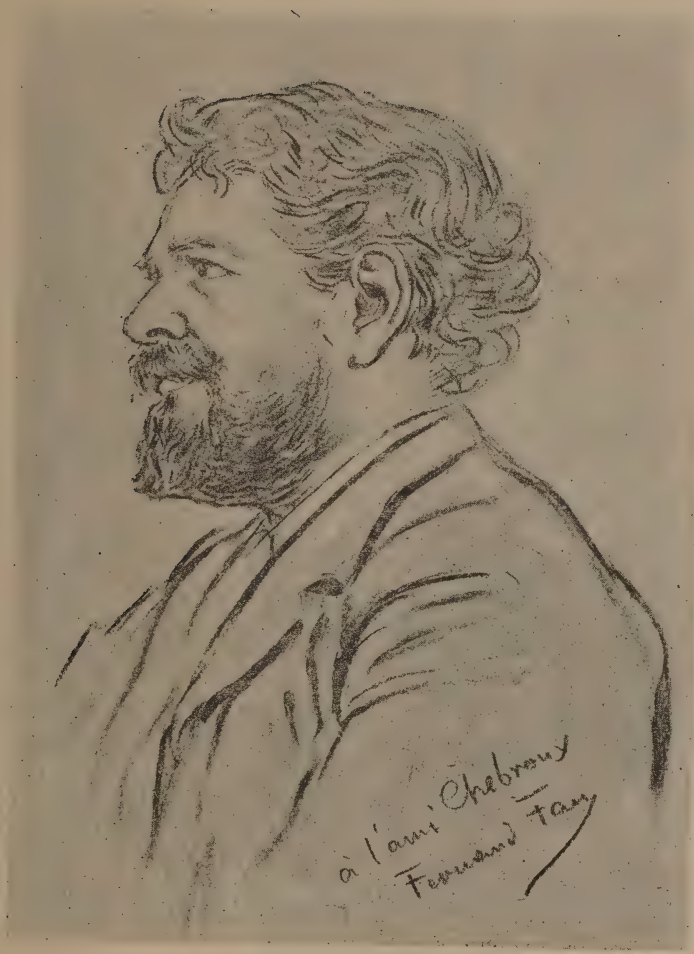
(1) La musique chez L. Labbé, éditeur, 20, rue du Croissant.

Le bonhomme Chopine

Musique de J. Darcier (1)

Garçon ! apporte une chopine
De vin de l'an passé
Mûri sur la colline
Où ma nourrice m'a bercé.
Voyons, sers-moi, pas de harangue !
Le vin rend mes esprits moins lourds ;
C'est un long ruban de velours
Qui se dévide sur ma langue !
Eh ! garçon ! sacrebleu !

(1) La musique chez L. Labbé, 20, rue du Croissant.



ERNEST CHEBROUX

Tu me fais une triste mine.
Apporte encore une chopine !
Il faut bien boire un peu
Les bonnes larmes du bon Dieu !...

O vigne, vieille babillarde !
Tu mets la joie au cœur
Et l'âme est plus gaillarde
Après un bain dans ta liqueur :
Foin ! du moraliste sévère ;
Je suis heureux quand je suis gris !
En riant de mes cheveux gris
L'amour vient nager dans mon verre.
Eh ! garçon ! sacrebleu !
Je sens que mon nez s'enlumine...
Apporte encore, etc.

Tout buveur est un honnête homme,
Les méchants font pitié :
J'écrirais plus d'un tome
Sur le vin et sur l'amitié.
Fi ! du buveur d'eau qui rimaille
Le vieux glouglou, le vieux flacon,
On ne peut franchir l'Hélicon
Qu'à cheval sur une futaille !
Eh ! garçon ! sacrebleu !
Voilà que le soleil décline...
Apporte encore, etc.

Le vin nous met au cœur les ailes
De la fraternité,
Et change nos prunelles
En miroir de la vérité.
Qui sait boire est toujours sincère,
Le vin ne fait jamais mentir :
Les pleurs d'amour, de repentir,
Souvent sont puisés dans un verre !
Eh ! garçon ! sacrebleu !
Je sens que mon œil s'illumine...
Apporte encore, etc.

La vigne a sa racine en France,
Dieu l'a faite pour nous ;
C'est une préférence
Dont tous les peuples sont jaloux.
Le vin fait le beau caractère ;
O soleil ! notre vieux voisin,
Voyons, fais mûrir le raisin
Et le blé sur toute la terre !
Eh ! garçon ! sacrebleu !
Crions tous : Mort à la famine...
Apporte encore une chopine !
Il faut bien boire un peu
Les bonnes larmes du bon Dieu !

BARILLOT.

La chanson de Jean Raisin

Musique de L. Darcier. (1)

Au citoyen Bancel, représentant de la Drôme.

Dans une vieille écorce grise,
Jean Raisin a passé l'hiver.
Il est en fleur, le voilà vert.
Jean Raisin ne craint pas la bise !
Il est joufflu, blanc et vermeil
Le voilà vin, toute sa force
Ruissellant de sa fine écorce
S'échappe en rayons de soleil.

Au nom de la machine ronde
De l'eau coulant pour tout le monde
Place, place pour Jean Raisin,
Le Jean Raisin devenu vin,
Laissez donc passer Jean Raisin
Avec son vieil ami le pain. } *bis*

Enfant chéri des hautes cîmes,
Sous l'œil de Dieu, libre jadis,
Il s'en allait par tout pays.
Bravant la gabelle et les dîmes.
En ce temps-là, soir et matin,
Parmi les brocs et les bouteilles,
Le peuple chantait les merveilles
Et les vertus de Jean Raisin.
Au nom, etc.

Couronné de pampre et de roses,
Joyeux, loyal, jamais menteur,
A bon marché, ce franc parleur
Eclairait tous les fronts moroses.
Les rois un jour l'ont arrêté
Et l'ont chargé de mille entraves
De Gabelous, de rats de caves,
Puis des voleurs l'ont frelaté.
Au nom, etc.

Inspiré par Dieu notre père,
De février le parlement
Un jour décréta sagement
Qu'on lâcherait le gai compère
Ce jour-là, sur des airs nouveaux.
Le peuple chanta les bouteilles,
Le vin vieux, la vigne et les treilles.
La République et les tonneaux.
Au nom, etc.

Mais voici bien une autre affaire ;
Survient un second parlement,
Qui raisonnant différemment,
Vient d'empoigner le pauvre hère,
On garottera le reclus,
On le liera pour qu'il ne bouge,
On l'accusera d'être rouge !...
Le peuple ne chantera plus.
Au nom, etc.

Toute la nature enchaînée
Pleure et gémit sur tous les tons,
L'air n'a son droit dans nos maisons,
Qu'en passant par la cheminée...
On ferait mieux, j'y pense enfin,
D'arrêter les bois de teinture,
Et le poison qui dénature
L'âme et le sang de Jean Raisin.
Au nom, etc.

Allons frelateurs escogriffes,
Apportez les clous et le bois,
Mettez Jean Raisin sur la croix,
Le Diable s'en lave les griffes.
Mais par l'amour, et l'union,
Comme le fils de Dieu le père
Jean Raisin reviendra, j'espère,
Pour la grande communion.
Au nom, etc.

GUSTAVE MATHIEU.

(1) La musique chez L. Labbé, 20, rue du Croissant.

Ce que dit le Pain

J'entends les plaisants répéter :
Que dit le pain quand on le coupe ?
Bien aisé serait d'écouter.
Rien d'éloquent comme la soupe.
Fleur de froment ou sarrasin

A notre estomac qu'il convie,
Savez-vous ce que dit le pain ?
Savez-vous ce que dit le pain ?
Il dit : « Mangez, je suis la vie ! »

Qui sait ce que coûte le blé,
Hors les bœufs reprenant haleine
Et l'homme au visage brûlé
Qui creuse un sillon dans la plaine ?
Au grand monde inutile et vain
Qui, sans travailler, le savoure.
Savez-vous ce que dit le pain ?
Savez-vous ce que dit le pain ?
Il dit : « Gloire au bras qui laboure ! »

Le progrès veut nos dévouements,
But large impose tâche amère.
Hélas ! tous les enfantements
Font saigner les flancs de la mère.
Pour stimuler l'effort humain,
Pour retremper une âme veule,
Savez-vous ce que dit le pain ?
Savez-vous ce que dit le pain ?
Il dit : « J'ai passé sous la meule ! »

Travailleur, quand verras-tu clair ?
Ta boulangère est dame Usure :
Mais pas plus que le jour et l'air,
Le pain ne veut qu'on le mesure,
Au long vertige de la faim,
Quand la misère est condamnée,
Savez-vous ce que dit le pain ?
Savez-vous ce que dit le pain ?
Il dit : « Fais ta grande fournée ! »

Nous pompons nos gouttes de sang
Dans les sucs de la nourriture ;
Notre corps, toujours renaissant,
S'assimile ainsi la nature.
Quand il devient par cet hymen
Cerveau qui médite et chair rose,
Savez-vous ce que dit le pain ?
Savez-vous ce que dit le pain ?
Il dit : « C'est mon apothéose ! »

1867. *EUGÈNE POTTIER.*

JE NE SUIS PAS UN POÈTE...

Je ne suis pas un poète
Que le chant de l'alouette
Fait rêver matin et soir ;
Qui, pour les pleurs d'une blonde,
S'en va désoler le monde
Par des chants de désespoir.

Je ne suis pas un poète
Qu'un bon dîner met en fête,
Qui trinque à toute santé,
Et qui, joyeux virtuose,
Chante l'Univers en rose
Quand son ventre est en gaîté !

Je ne suis pas un poète
Que l'on gagne ou qu'on achète,
Qui, dans ses vers prosternés,
En rimes plates encense
La fastueuse puissance
De tous les fronts couronnés.

Si parfois je suis poète,
C'est quand, relevant la tête,
Et, las de servilité,
Le peuple enfin dit : « C'est l'heure !
« Il faut aujourd'hui qu'on meure
« Ou qu'on vive en liberté ! »

CHARLES VINCENT.

VIEUX MÉNAGES PAUVRES

Au beau soleil des gais dimanches,
Avec les promeneurs joyeux,
Que j'ai suivi de robes blanches !...
Mais je suis vieux, suivons les vieux.
Pour quelques-uns c'est encor fête ;
Ils vont (ce jour-là c'est permis)
Dans quelque maison de retraite
Sourire à leurs derniers amis.

Le cœur, quoi qu'on dise, est fidèle :
En vain par l'âge il est glacé,
Toute la vie on se rappelle
Les attaches du temps passé.

Combien d'infirmes qu'on délaisse
N'ont que l'hospice !... ce château
Est l'oasis de la vieillesse,
Une halte avant le tombeau...
Là, le vieillard se réconforte ;
Mais, s'il est époux, c'est pitié
De lui voir franchir cette porte,
En laissant dehors sa moitié.
Le cœur, etc.

Pierre, un jour, disait : « De Bicêtre
Allons, femme, il te faut partir ;
Le réglement est notre maître,
Je dois rentrer... pourquoi gémir ?
On a brisé (par bienfaisance)
Le pauvre nid de nos amours...
Notre lot c'est la patience.
Adieu !... mais reviens dans huit jours ! »
Le cœur, etc.

Cinq ans après, Pierre à sa vieille
Exhalait les mêmes regrets,
En buvant leur demi-bouteille
Sous la treille d'un cabaret ;
« Chère âme, la chose est certaine,
Nous nous aimons comme autrefois ;
Mais que tu marches avec peine !
Enfin, viens au moins tous les mois ! »
Le cœur, etc.

« Femme, hélas ! bien longue est la route
Pour les pauvres à cheveux blancs !
Lui dit-il, plus tard. Je redoute
Parfois d'y voir tes pas tremblants.
Que ne puis-je, comme au jeune âge,
Te donner l'appui de mon bras !
Pour toi c'est un rude voyage ;
Enfin ! viens lorsque tu pourras !
Le cœur, etc.

Elle y va toujours, quoi qu'il dise,
Chaque dimanche, on peut la voir
Lui porter quelque friandise,
Et revenir à pied le soir.
Cette fois, est-ce la dernière ?
Elle est pâle et tient quelques fleurs,
Que sur la tombe du vieux Pierre
Elle va mouiller de ses pleurs !

Le cœur, quoi qu'on dise, est fidèle :
En vain par l'âge il est glacé,
Toute la vie on se rappelle
Les attaches du temps passé.

EDOUARD HACHIN.

La Canaille

Musique de J. Darcier (1)

Dans la vieille cité française
Existe une race de fer,
Dont l'âme, comme une fournaise,
A de son feu bronzé la chair.
Tous ses fils naissent sur la paille,
Pour palais, ils n'ont qu'un taudis...
C'est la canaille !
Eh bien ! j'en suis !

Ce n'est pas le pilier du bagne,
C'est l'honnête homme dont la main,
Par la plume ou le marteau gagne
En suant son morceau de pain.
C'est le père, enfin, qui travaille
Les jours et quelquefois les nuits.
C'est la canaille !
Eh bien ! j'en suis !

C'est l'artiste, c'est le bohême
Qui, sans souper, rime rêveur
Un sonnet à celle qu'il aime,
Trompant l'estomac par le cœur,
C'est à crédit qu'il fait ripaille,
Qu'il loge et qu'il a des habits.
C'est la canaille !
Eh bien ! j'en suis !

C'est l'homme à la face terreuse,
Au corps maigre, à l'œil de hibou,
Au bras de fer, à main nerveuse,
Qui sortant d'on ne sait pas où,
Toujours avec esprit vous raille
Se riant de votre mépris...
C'est la canaille !
Eh bien ! j'en suis !

C'est l'enfant que la destinée
Force à rejeter ses haillons
Quand sonne sa vingtième année
Pour rentrer dans nos bataillons.
Chair à canon de la bataille,
Toujours il succombe sans cris...
C'est la canaille !
Eh bien ! j'en suis !

Ils fredonnaient la Marseillaise,
Nos pères, les vieux vagabonds,
Attaquant en quatre-vingt treize,
Les bastilles dont les canons
Défendaient la vieille muraille...
Que de trembleurs ont dit depuis :
C'est la canaille !
Eh bien ! j'en suis !

Les uns travaillent par la plume.
Le front dégarni de cheveux,
Les autres martellent l'enclume
Et se soûlent pour être heureux ;
Car la misère en sa tenaille,
Fait saigner leurs flancs amaigris...
C'est la canaille !
Eh bien ! j'en suis !

Enfin c'est une armée immense
Vêtue en haillons, en sabots,
Mais qu'aujourd'hui la vieille France
Les appelle sous les drapeaux,
On les verra dans la mitraille ;
Ils feront dire aux ennemis :
C'est la canaille !
Eh bien ! j'en suis !

ALEXIS BOUVIER.

(1) La musique chez L. Labbé, 20, rue du Croissant.

La Garonne (1)

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Quand elle sortit de sa source
Diriger autrement sa course
Et sur le Midi se pencher,
Qui donc eût pu l'empêcher ?
Tranchant vallon, plaine et montagne,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu,
Elle allait arroser l'Espagne.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Pousser au Nord sa marche errante,
Elle aurait coupé la Charente,
Coupé la Loire aux bords fleuris,
Coupé la Seine dans Paris,
Et, moitié verte, moitié blanche,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle se jetait dans la Manche,

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait pu boire la Saône,
Boire le Rhin après le Rhône,
De là, se dirigeant vers l'Est,
Absorber le Danube à Pesth,
Et puis, ivre à force de boire,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait grossi la mer Noire.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait pu dans sa furie
Pénétrer jusqu'en Sibérie,
Passer l'Oural et le Volga,
Traverser tout le Kamshadka.
Et d'Atlas déchargeant l'épaule,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait dégelé le pôle.

La Garonne n'a pas voulu,
Lanturlu !
Humilier les autres fleuves ;
Seulement pour faire ses preuves
Elle arrondit son petit lot :
Ayant pris le Tarn et le Lot,
Elle confisqua la Dordogne.
La Garonne n'a pas voulu,
Lanturlu !
Quitter le pays de Gascogne.

GUSTAVE NADAUD.

Gustave Nadaud, né à Roubaix, le 20 février 1820, mort à Paris, le 28 avril 1893.

La Barque volée

Musique de J.-B. Collignon (2)

A Mademoiselle Marguerite Aizelin.

On veut savoir pourquoi je pleure
Et pourquoi faisant tout ce bruit,
Je blasphémais Dieu tout à l'heure
On m'a volé ma barque cette nuit.

(1) Chanson publiée avec l'autorisation de MM. Heugel et Cie.
(2) La musique chez L. Labbé, éditeur, 20, rue du Croissant.

Sais-je moi comment on te nomme,
Forban, écumeur ou bandit,
Voler la barque d'un pauvre homme,
Le bon Dieu ne t'a donc pas dit :
N'enlève pas de cette plage,
Ces quelques planches de sapin
Car c'est avec ça qu'au village,
Toute une famille a du pain !

On veut, etc.

Pendant que, là-bas, à la rame,
Le pirate fuit triomphant,
Je pleure, ici, comme une femme
A qui l'on a pris son enfant...
Depuis trente ans que l'onde amère
Déferle sur mon front cuivré
Si ce n'est en perdant ma mère,
Je n'ai jamais autant pleuré.

On veut, etc.

Vivre loin des flots... quel veuvage !
Quelle horrible captivité !
Être enchaîné sur le rivage
Ainsi qu'un vaisseau démâté !
Et lorsque les brises fidèles
Tantôt vont reprendre leur vol,
Comme un oiseau qui n'a plus d'ailes
Je me traînerai sur le sol !

On veut, etc.

Au cri de détresse et d'alarmes
Qui retentira dans le vent,
Ne pouvant que verser des larmes
Je serai sourd dorénavant,
Mais surtout ce qui me chagrine,
C'est que mes deux bras resteront
Croisés sur ma forte poitrine,
Pendant que les gens périront.

On veut, etc.

Oh ! qu'il soit tourmenté sans trêve
Ce voleur de barque maudit !
Que tous les galets de la grève
Déchirent les pieds du bandit !
Que son chemin soit plein d'épines...
...A moins qu'il n'ait, las de souffrir,
Avec le fruit de ses rapines
Des petits enfants à nourrir.

Or veut savoir pourquoi je pleure
Et pourquoi faisant tout ce bruit,
Je blasphémais Dieu tout à l'heure
On m'a volé ma barque cette nuit.

RENÉ PONSARD.

Connais-tu l'Amour

Musique de Renard (de l'Opéra) (1)

Pâle voyageur, connais-tu l'amour ?
Comme tout le monde en rêvant un jour,
Je l'ai rencontré fleuri d'espérances,
Et j'ai pris ma place avec les élus ;
J'avais dans le cœur toutes les croyances,
Il m'en a tant pris que je n'en ai plus.

Belle aux cheveux d'or, connais-tu l'amour ?
Comme tout le monde, en rêvant un jour,
Il a dit mon nom avec tant de charmes,
Que j'ai cru tenir l'éternel bonheur.
Hélas ! j'ai, depuis, versé tant de larmes
Que c'est par les yeux qu'est parti mon cœur.

Si, pauvre Mignon, tu connais l'amour,
Fais-le moi connaître en rêvant un jour.
Selon moi, vois-tu, c'est l'indifférence
Qui blesse le cœur et le fait souffrir.
Eh bien ! si l'amour est une souffrance,
Donne-m'en, Mignon, dussé-je en mourir.

J.-B. CLÉMENT.

(1) La musique chez L. Labbé, éditeur, 20, rue du Croissant.

Mon Voisin

Vous le savez probablement :
Depuis bientôt dix ans j'habite
Le vingtième arrondissement.
On n'y vit pas en Cénobite ;
On voisine et de temps en temps
Je vais flâner avec délice
Et passer quelques doux instants
Chez un vieil ami sans malice.
Il me parle des jours passés,
C'est le seul sujet qui lui plaise
Eh ! parbleu, vous le connaissez
Mon voisin : le père Lachaise.

Vous fait-il peur ? Sachez-le donc,
Ce n'est pas un vieillard morose.
Dans son jardin, près du chardon,
En Juin fleurit aussi la rose.
Puis le pinson, le rossignol,
En dépit des murs et des grilles,
Lancent, sans dièze ni bémol,
Leurs feux d'artifice de trilles ;
Sentez-vous l'espoir chanceler
Dès que sur vous le malheur pèse ?
Il est prêt à vous consoler,
Mon voisin le père Lachaise.

Incapable d'une noirceur,
Et muet, malgré son mérite,
Il ne fut jamais confesseur
D'un roi ni d'une favorite.
De reproches et de sermons
Il n'a pas la tête remplie ;
Des vains hochets que nous aimons
Il nous pardonne la folie.
Il laisse notre jeune ardeur
Plonger dans l'humaine fournaise ;
Il sait où conduit la grandeur,
Mon voisin le père Lachaise.

Beaucoup de doute, un peu de foi,
Voilà pour sa bibliothèque.
La Fontaine, Raspail et Foy
Valent bien Moïse et Sénèque.
En fin matois qui s'y connaît,
Cachant ses leçons sous le lierre,
Il rit des Dieux avec Volney,
Il rit de sots avec Molière ;
Il expose à ses visiteurs
Toute la pléiade française :
Il aime trop les bons auteurs,
Mon voisin le père Lachaise.

Gens de travail, gens de loisir,
Que la terre soit blanche ou verte,
Il vous accueille avec plaisir,
Et pour vous sa porte est ouverte.
Il abrite, sous ses tilleuls,
L'enfance aux bonheurs éphémères,

Et les soupirs des grands aïeuls
Répondent aux soupirs des mères.
Mais sitôt qu'un clair soleil luit,
Comme il berce, comme il apaise
Ceux qui viennent dormir chez lui,
Mon voisin le père Lachaise.

Il est bien seul, durant l'hiver,
Et semble gémir sous les branches ;
Mais dès qu'Avril pousse un brin vert,
Que de visites, les dimanches !
En face on voit les cabarets
Où de bons amis, en famille,
Tâchent de noyer leurs regrets.
En buvant frais sous la charmille.
Pendant qu'à leurs joyeux repas
Ils s'arrosent de Beaune à seize,
Allez voir — mais n'y restez pas —
Mon voisin le père Lachaise.

E. IMBERT.

La vieille Chanson

Musique de Paul Henrion

Oui, je suis vieille et ma voix est cassée,
Mais j'ai gardé tout l'esprit de mon art ;
Je ne suis pas encore trépassée,
Moi qui buvais avec le bon Panard.
Daignez m'entendre, ici, je vous apporte
De mon vieux temps les plus beaux souvenirs ;
N'aimons-nous pas l'amour et les plaisirs ?
Voilà pourquoi je frappe à votre porte,
Accueillez-moi, je suis de la maison,
Ouvrez la porte à la vieille chanson.

En mon printemps j'étais légère et fol'e,
Quand je fêtais les vignes du Seigneur,
Et la gaîté me donnait la parole,
A tous les toasts je faisais grand honneur.
Il m'arrivait de me mettre en goguette
En dégustant alors, chez Ramponneau,
Le vin joyeux de son meilleur tonneau.
Ah ! que d'heureux j'ai faits à la guinguette !
Accueillez-moi, je suis de la maison ;
Ouvrez la porte à la vieille chanson.

Dans la mansarde, en gentille grisette,
Pour un baiser j'ai donné mes seize ans ;
Et sous le nom modeste de Lisette
J'ai de mon cœur suivi tous les élans.
Ah ! je voyais l'adorable jeunesse
S'ouvrir en moi comme la fleur au jour,
Et j'échangeais l'amour contre l'amour
Pour mieux sentir l'excès de ma tendresse.
Accueillez-moi, je suis de la maison ;
Ouvrez la porte à la vieille chanson.

J'ai vu Manon et le garde française
Aux Porcherons boire au destin des rois ;
Puis j'ai chanté la Belle Bourbonnaise,
Et jusqu'au trône on entendit ma voix.
Mais quand mon luth vibrait pour la satire,
J'avais bien soin que mon couplet moqueur
Contînt un trait à l'adresse du cœur,
Pour mieux toucher ceux que visait mon rire.
Accueillez-moi, je suis de la maison ;
Ouvrez la porte à la vieille chanson.

Quatre-vingt-neuf me grandit à sa taille,
Quand il fallut marcher à l'ennemi,
Et je devins un clairon de bataille
Pour célébrer Jemmapes et Valmy.
La guerre alors, se changeant en furie,
Fit que chacun, sans peur, risquait sa peau ;
C'est en chantant la gloire du drapeau
Que je compris l'amour de la Patrie !
Accueillez-moi, je suis de la maison ;
Ouvrez la porte à la vieille chanson.

C'est au foyer et dans la vie intime
Qu'on apprécie encore mes vertus ;
Les bons vivants ont pour moi de l'estime :
Je leur rappelle un siècle qui n'est plus ;
Et mes gaîtés à leurs dîners sont chères ;
En vieille amie auprès d eux je renais,
Et sans orchestre au dessert j'apparais
Avec les airs que chantaient leurs grands-pères.
Accueillez-moi je suis de la maison ;
Ouvrez la porte à la vieille chanson.

PAUL AVENEL.

Paul Avenel, né le 9 octobre 1823 à Chaumont-en-Vexin, a publié plusieurs volumes de chansons. Président de la Lice chansonnière pour l'année 1893.

Ce gredin d'Avril !

Du beau temps qu'il fait ce matin
Le tiédeur me pénètre ;
J'entends un pierrot libertin
Piailler sous ma fenêtre ;
A la chanson
Du polisson
J'entr'ouvre mes persiennes...
— C'est, dit-il,
Ce gredin d'Avril
Qui fait toujours des siennes !

Par le doux mois tant désiré
Qui met la rue en fête,
Il suffit d'un bas bien tiré
Pour vous tourner la tête.
Tout cœur vaillant
Est bienveillant
Pour les parisiennes...
— C'est, dit-il,
Ce gredin d'Avril
Qui fait toujours des siennes !

Tous les clochers des alentours
Carillonnent des noces ;
Les fiancés dans leurs atours
Descendent des carosses ;
L'œil caressant
Chaque passant
Rit aux paroissiennes...
— C'est, dit-il,
Ce gredin d'Avril
Qui fait toujours des siennes !

Au square où Babets et Suzons
Tiennent leur conférence,
On voit s'émailler les gazons
De pantalons garance ;
Le Dumanet
Au blanc bonnet
Vient là conter ses peines..
— C'est, dit-il,
Ce gredin d'Avril
Qui fait toujours des siennes !

Au bois, dans le sentier couvert,
Et sous l'ombre qu'il prête,
Du garde l'uniforme vert
Trouble des tête-à-tête ;

Mais indulgent
Est le sergent
Qui songe à ses anciennes...
— C'est, dit-il,
Ce gredin d'Avril
Qui fait toujours des siennes !

Un couple de son fiacre au pas,
Le soir baisse le store ;
Un autre du plus fin repas
A huis clos, se restaure ;
Et le garçon
Perce au poinçon
Les cloisons mitoyennes...
— C'est, dit-il,
Ce gredin d'Avril
Qui fait toujours des siennes !

Mon portier, ce vieux Celadon,
(Que le diable l'emporte !)
Oublie à minuit son cordon...
Et me laisse à la porte :
Quand au carreau
De ce bourreau,
Je jette mes antiennes...
— C'est, dit-il,
Ce gredin d'Avril
Qui fait toujours des siennes !

Pour le curé triple, à Noël,
Le nombre des baptêmes ;
Lorsque lisant son rituel,
Prodiguant les saints chrêmes,
Il fait marmots,
En quelques mots,
Ou chrétiens ou chrétiennes...
— C'est, dit-il,
Ce gredin d'Avril
Qui fait toujours des siennes !

EMILE BOURDELIN.

Emile Bourdelin a été plusieurs fois président du Caveau.

Au bord de la rivière [1]

Parmi les douces choses
Qu'on doit au mois aimé
Qui fait pleuvoir les roses
Sur le sol embaumé,
Pour moi la plus charmante
Est d'aller en rêvant
Voir, au soleil levant,
Le flot qui fuit et chante.

Quand le soleil va se lever
A l'heure où tout fait sa prière
Ah ! comme il est doux de rêver
Au bord de la rivière.

Il fait jour et c'est l'heure
Où du clocher masssif
La vieille cloche pleure
Son cantique plaintif ;
Les bœufs, bêtes superbes,
Dilatant leurs naseaux
Boivent dans les roseaux,
Ou vont tondant les herbes.

Quand le soleil va se lever, etc.

Qu'il pleuve, vente ou tonne
Là-bas, le vieux moulin
Dit son chant monotone
Dans l'air pur du matin.
Faisant tourner les meules
La roue a l'air parfois
Du'un grand monstre de bois,
Ouvrant de larges gueules.

Quand le soleil va se lever, etc.

Son filet sur l'épaule
Ici l'adroit pêcheur
Se glisse sous le saule
Marchant comme un voleur.
Puis, ramenant les mailles
De son filet pesant
Il sourit en voyant
Tant de blanches écailles !

Quand le soleil va se lever, etc.

En faisant sa toilette
Le moineau, gros pandour,
A la bergeronnette
Près de l'eau fait sa cour,
Et plus loin l'hirondelle
Avant d'aller vers Dieu
Dans le bénitier bleu
Mouille un bout de son aile.

Quand le soleil va se lever, etc.

Nombreuse est la famille
Aussi, Jeanne au lavoir
Est déjà, pauvre fille,
Levant son lourd battoir,
Frappe, ô ma lavandière
Il faut linge à foison
Depuis qu'à la maison
Est né le petit frère !

Quand le soleil va se lever,
A l'heure où tout fait sa prière
Ah ! comme il est doux de rêver,
Au bord de la rivière.

ERNEST CHEBROUX.

(1) La musique chez L. Labbé, 20, rue du Croissant.

LE CHANSONNIER ERNEST CHEBROUX

Il y a quatre ans, un Café-Concert de Paris eut la bonne fortune de posséder pour secrétaire un chansonnier véritable qui s'avisa de remplacer les couplets abjects des fournisseurs attitrés de la maison par les strophes des maîtres. Timidement, un jour fut choisi, le vendredi, pour tenter cette rénovation artistique ; quelques semaines plus tard, les « vendredis classiques » de l'*Eden-Concert* devinrent un triomphe et l'*Eldorado*, la *Scala*, le *Concert-Parisien*, voire la *Bodinière* et la *Salle de Conférences* du boulevard des Capucines furent obligés de suivre l'exemple.

C'est à Eugène Imbert que nous devons le succès de la vieille chanson au beuglant de jadis redevenant le « temple des muses ».

Dans un autre milieu, parmi les hommes de lettres et les artistes, un fervent de l'art de Béranger, des Désaugiers et des Pierre Dupont

j'ai nommé Ernest Chebroux, luttait courageusement aussi. La pléiade des chansonniers contemporains du *Chat-Noir* et de *La Plume*, tous poètes se délassant l'esprit par des rimes ironiques ou légères, prouve que les efforts de Chebroux ne sont pas demeurés vains, car jamais, en aucun temps, le niveau artistique de la Chanson ne fut plus élevé qu'aujourd'hui Il suffit pour s'en convaincre de feuilleter la collection de cette revue et spécialement le numéro consacré à la *Chanson Moderne* — ceux qui le possèdent ! il fut épuisé en 24 heures —.

Mais notre génération a des idées absolument différentes de celles des générations précédentes. Elle se rend compte de la duperie des mots et des phrases qui enthousiasmaient la foule : *liberté*, *fraternité* modernes. Nous avons présenté les seconds, nous présentons aujourd'hui les premiers — ou du moins ce qui en reste, car la mort, depuis cinq ans a fauché ferme dans leurs rangs : Mathieu, Pottier, Hachin, Vincent, Bouvier et Nadaud..

Savoir choisir dans l'ensemble des œuvres de ces maîtres le morceau capital où se révèle plus particulièrement le génie de chacun est une qualité que peu, aujourd'hui, possèdent. Cependant, le rédacteur en chef de ce fascicule, M. Ernest Chebroux, ancien président de la *Lice chansonnière*, est un lettré de la Chanson qui, nous l'espérons, donnera aux fidèles du grelot de Collé et du verre de Panard entière satisfaction.

Ernest Chebroux est l'une des rares personnalités parisiennes qui puissent dire avec sincérité : « Je ne me connais pas d'ennemis ! » Le portrait qu'en a fait Fernand Fau est d'une ressemblance exacte : assez grand, des cheveux grisonnants et bouclés, un sourire éternel sur les lèvres, le verbe caressant et sonore, l'auteur de *Au bord de la rivière* contourne la quarantaine. Son talent a cette clarté ensoleillée de nos petits vins gris du Poitou, l'émotion de la sincérité et la mélancolie de nos vieilles forêts de chênes peuplées de dolmens et de sources.

Il a aussi l'amitié fidèle. C'est lui qui, au lit de mort de Gustave Nadaud, veilla le moribond et reçut de l'auteur des *Deux gendarmes* et de la *Garonne* la mission d'exécuter ses dernières volontés.

Nadaud peut dormir en paix, Chebroux continuera son œuvre !

LÉON DESCHAMPS

CRITIQUE DU CRITIQUE [1]

(SUITE)

Quels sont les devoirs du critique à l'égard de l'acteur ?

Réponse des critiqueurs *(en chœur)* : Ereinter le comédien s'il ne nous adore pas à deux genoux on ne nous lèche pas les bottes. Traiter la comédienne de « grue » si lorsque nous l'allons voir elle ne nous accueille pas à draps ouverts.

Réponse de Giboyer : Etre à la fois le juge et l'*enseigneur*, critiquer mais *professer* aussi. Etre profondément imbu de cette double et indiscutable vérité : « Une bonne pièce mal jouée tombe à plat. Une mauvaise pièce bien jouée peut réussir. »

***

Le critique dramatique ne paraît point se douter que l'acteur, sur les planches, le vaut, lui journaliste, dans sa salle de rédaction. (Encore bien des gens préfèrent-ils l'artiste au plumitif).

Que de comédiens de haute valeur pouvons-nous compter actuellement à Paris à commencer par Got, Mounet-Sully et Worms ! Quel petit nombre de critiques véritablement sincères ou réellement talentueux trouvons-nous à leur opposer !

***

Jamais ou presque jamais le critique dramatique ne découvre un jeune acteur.

Parlez-lui de Gauthier — il croira que vous vous moquez ; de Darras, de Dehelly — il ouvrira de grands yeux ; de Mlles Blanche Dufrêne, Wissocq, Syma, Thomsen — il haussera les épaules.

Pourtant Gauthier est déjà un artiste fait, Mlle Wissocq une comédienne de race, et les camarades avec eux cités, (au préjudice de bien d'autres que j'oublie), valent déjà beaucoup et vaudront bientôt davantage.

***

Par compensation et pour s'excuser sans doute du dédain dans lequel il laissent les débutants dont il conviendrait de soutenir les efforts, messieurs les feuilletonnistes *soutiennent* de jolies personnes au talent (?) plus que discutable ou d'anciennes protégées de bons confrères défunts. Il est donc permis de reprocher à tous les Sous-Sarcey de la clique journaleuse de prôner des actrices nulles au profit de véritables comédiennes.

***

Par exemple, que pensent les lecteurs de *la Plume* de la valeur de :

Mmes Nancy Martel, Hadamard, Lynnès, Rachel Boyer, Nory, Fège, etc. etc. pensionnaires de la Comédie Française ou de l'Odéon ?

J'attends les réponses.

Je ferai passer ensuite sous les yeux des curieux quelques petits articles du *Temps*, du *Paris*, du *Figaro*, (et autres feuilles de même impartialité), articles qui feront rire aux larmes les hypocondres les plus endurcis.

***

La presse théâtrale actuelle est si bien vendue et si parfaitement incompétente que dans les canards quotidiens — grands ou petits,— il est plus élogieusement parlé de Mlle Lender que de

[1] *Voir les nos 90, 91, 92, 93, 94.*

Mme Broisat, et que Leloir, par exemple, est mis sur le même rang que des Cooper ou des Duflos.

Et la critique pousse un Guitry.

Et, elle a laissé végéter et s'étioler Allart, Courtès et cent autres !

GIBOYER.

(A Suivre)

CRITIQUE DRAMATIQUE

La Reine Juana, drame en cinq actes, en vers, de M. Alexandre Parodi. (Comédie-Française).

Aimez-vous le poncif, le pompier, le rococo, l'andouillard ? Allez à la Comédie, entendre la *Reine Juana* et vous serez servi selon vos souhaits. Cette pièce que d'aimables confrères ont appelée un drame en vers « lyriques » est le triomphe du banal, du mesquin, du médiocre. M. Parodi est un poète officiel, comme feu M. Baour-Lormian ; son œuvre est honnêtement conçue, sans une envolée, sans un élan : c'est de la poésie sobre, la seule que puisse écrire un bureaucrate.

La reine Juana, une femme qui veut régner. Son fils, Charles-Quint, a beau lui expliquer que si elle abdique en sa faveur, c'est l'apaisement des esprits, l'Espagne grande et respectée, le bonheur pour elle, la reine-mère. Dona Juana tient à sa couronne, imbécilement entêtée. Et c'est sur le sort de cette toquée que l'on veut nous apitoyer ! L'auteur obtient le résultat contraire... A part le dernier acte qui est d'une émotion facile, un vers du second acte sur la mère du Christ, le reste est d'une platitude désespérante.

La Reine, c'est Mme Dudlay, une tout à fait excellente interprète ; M. Worms ne nous semble pas à sa place dans le rôle de Charles-Quint — ceci dit en dehors des mérites réels de cet artiste. Les autres sont convenables.

Et maintenant à quand du Jean Aicard ?

L. D.

LE 9e BANQUET DE *LA PLUME*

Il est bien tard pour parler encore, après toute la presse, du dernier dîner littéraire organisé par cette revue. Mais le devoir nous y contraint !

Voici la composition de la table d'honneur : M. Francis Magnard, président, avait à ses côtés MM. François Coppée et Auguste Vacquerie, en face de lui, MM. Paul Verlaine, S. Mallarmé, Aurélien Scholl et Léon Deschamps.

Aux autres tables : MM. Emile Goudeau, Adolphe Retté, Grenet-Dancourt, Robert Charvay (le Nain Jaune de l'*Echo de Paris*), Ch. Frémine (le Passant du *Rappel*), Louis Dépret, René d'Abzac, Edouard Dujardin, Jean Carrère, Léon Dequillebecq, Ollivier de Gourcuff, Paul Vérola, J.-L. Croze, Paul Masson, Alphonse Allais, Ernest Chebroux, Paul Brulat, Y. Rambosson, T. Geslain, Eugène Faivre, Imbert (du *Temps*) Marcel Bailliot, Léon Maillard, Albert Tournaire, A. Benoit-Lévy, Perroux, René Ponsard, Georges Proteau, Dahl, Ch. Delacour, Jacques Daurelle, Ch. Mougel, J. Canqueteau, Fiorentino Louis Dumur, Henri Mazel, J. des Gachons, Léon Durocher et André Veidaux, hommes de lettres ; Félix Régamey, H.-G. Ibels, Fernand Fau, Paul Balluriau, Léon Lebègue, E. Charles, Jules Benoit-Lévy, A. Vignola, artistes-peintres ; Albéric Magnard, J. Le Bayon, Noyrb, compositeurs de musique ; Bouillon et Barbotin, statuaires ; Jean Fugairon, architecte ; Coquelin Cadet et Mévisto, artistes dramatiques ; Simonis-Empis, éditeur ; Vollard, expert en tableaux ; les docteurs Gérard, Renault et Jeunet ; Louis Miot, Tscheglé, E. Digand, Kaire, Rivarde, Gaschodt, etc. etc.

Au dessert, d'une voix tremblante. M. Magnard a lu le toast que nous publions autre part ; puis l'on a procédé à l'élection du président pour le 10e banquet. M. José-Maria de Heredia, le poète des *Trophées*, a réuni tous les suffrages et ce choix a été ratifié par les bravos retentissants de tous les convives.

Enfin, à la soirée qui a suivi et dont le programme est ci-dessous, nous avons eu la rare bonne fortune d'applaudir les maîtres Coppée et Verlaine, dans leurs poésies. Que l'auteur des *Humbles*, officier de la Légion d'honneur et académicien, ne dédaigne pas de nous dire lui-même ses vers, c'est là une marque d'affection à laquelle ceux de ma génération sont sensibles et de laquelle ils tiennent à remercier ici publiquement le bon poète.

Voici le compte-rendu de la soirée qui a suivi le banquet.

J. Canqueteau : *En Anglais aux Soirées de* La Plume *les dernières volontés de Sarcey*, chansons. — Cazals : *les bons Amis ; les Bigorneaux de l'école romane*, chansons. — Marcel Bailliot : *Enquête sur l'Evolution littéraire ; le Vadrouilleur passionné*, parodies. — Mougel : *la Chanson de Bérenger ; l'Académie*, chansons. — Xavier Privas : *les Thuriféraires ; Chanson paillarde*, chansons. — Yann Nibor : *le petit Matelot*, récit de mer ; *les Sauveteurs*, poésie. — François Coppée : *Sonnet*. — Paul Verlaine : *Gaspard Hauser chante*. — Jean Carrère : *Hymne des Hirondelles ; Chant d'amour et de joie*, poésies. — Emile Goudeau : *les Polonais*. — Coquelin cadet : *le Bilboquet ; l'Obsession*, monologues de Charles Cros. — Grenet Dancourt : *le Poète ; la Mort d'un Chêne le bon Dieu*, poésies. — Marcel Legay : *le Semeur ; Ecoi buissonnière* (poésie de Léon Durocher), chansons. — Adolphe Retté : *les Enfants élus ; Chanson d'hiver*. — Joseph Canqueteau : *le Rêve de Zola ; la Réouverture d Chabanais*, chansons.

Le piano tenu par M. Jules Le Bayon.

Compte-rendu de la dernière Soirée de La Plume.

Amédée David : *Vole mon cœur !* (piano). — Tsao-Ker *l'Enfant de troupe*, poésie. — Gaston Garmond : *le Théorème*, chanson. — Van Bever : *Conte macabre*, prose. — J. Canqueteau : *le Rêve de M. Zola ; les Pierreuses Chanson pour faire pleuvoir* — Desnaudières : *Premier pensée*, poésie. — René Minot : *Un Pigeon qui revient province ; la Revue des infirmes*, chansons. — George Halley : *Vers la Nuit* poésie. — Xavier Privas : *Mi-Carème ; les Portraits*, chansons. — CarolusTenib : *l'étudiant*, poésie. — F.-A. Cazals : *Struggle for life ; Ballad du Conseiller municipal*, chansons. — Pellegrin : *Sur u Lit*, poésie. — Marcel Bailliot : *la Blouse à Thirrier Brown-Séquard*, chansons. — Jean Carrère : *Poème d'amour ; Chant pour celui qui portera la joie*, poésie. — Canqueteau : *le mois de la peinture Un Anglais aux Soirées de* La Plume. — Strentz : *la Rose du Parterre d'o* poésie. — X. Privas : *les Thuriféraires ; Chanson Pâques*, (chanson inédite). — Ivanof : *Chanson ; Fille*. — René Minot : *le Robinet de la fontaine*. — Paul Verlaine *Gaspard Hauser chante ; Quatrain inédit*. — J. Canqueteau : *le Blason de l'école romane*, chanson. — M. Bailliot *le Pèlerin passionné*, parodie. — P. Verlaine : *Toast à La Plume et Poésies diverses*. — J. Canqueteau : *l'Incendie Chabanais*.

Présidence de Léon Deschamps.

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay. — Imp. J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 100. 15 Juin 1893.

Le Catéchisme des Snobs

Ce guide Bœdeker qui fournit tous les renseignements utiles au voyageur n'a point négligé de désigner les tableaux les cités célèbres pour lesquels il est convenable de s'extasier. Par exemple, devant la Vierge de Raphael qui se trouve à la Galerie de Dresde, il recommande de s'arrêter cinq minutes afin de s'exciter à l'enthousiasme. Si, malgré cette préparation, vous n'avez pas obtenu l'émotion souhaitée, ne vous découragez pas : elle vous viendra peut-être plus tard, lorsque vous serez en train de raconter votre voyage à des amis. Alors, ces noms précédés d'un astérique et suivis d'une louangeuse épithète, toutes ces indications qui d'abord vous parurent si sèches, seront dans le grand désert de votre souvenir comme l'unique oasis où vous pourrez vous réfugier. Quel ravage vous ferez dans ces maigres verdures ! mais les ingénieux savent de quelques feuilles, de quelques fleurettes composer un bouquet agréable au premier regard et le but est atteint.

***

Si tout le monde a compris qu'en voyage il fallait suppléer à l'admiration absente, comment n'a-t-on pas jugé qu'il en devait être de même dans la vie. Nul n'ignore cependant que la faculté d'aimer et de haïr est pour un mondain aussi indispendable qu'un sac : elle lui donne une figure. Mais personne n'ose avouer sa froideur. Ah ! que ne se rencontre-t-il un bienfaiteur de l'humanité du genre de ce médecin qui désirant venir en aide aux vieillards finit par découvrir l'eau de Jouvence. on injecterait l'enthousiasme comme maintenant la vigueur lombaire. En attendant ce précieux inventeur qui ne peut tarder (on fabrique à notre époque si aisément les grands hommes !) je propose à ceux qui ont besoin de formuler des actes d'admiration avant même de connaître leur destination, je propose un petit catéchisme convenable aux snobs de tous les âges et de toutes les professions.

***

En France, on emploie le mot snob à chaque instant, sans doute parce qu'on ignore ce qu'il désigne. Elargissant un peu le sens dont Thackeray le gratifia, je le traduis ainsi : un domestique sans maître et ayant négligé de s'adresser au bureau de placement. Le snob ne marche jamais seul ni de front. Il faut toujours qu'il soit derrière, à porter la traine d'une robe ; il n'est heureux qu'en cette attitude. Sa devise, c'est le mot du chasseur anglais au retriever : *To the heels* ! Aux talons ! Mais de même qu'il y a des chiens bohêmes qui s'attachent à n'importe quel maître, selon l'heure et les circonstances, le snob manque d'esprit de suite : il va de l'un à l'autre, il lèche les mains qu'il a mordues, il déchire celles qu'il a caressées ; pardonnez-lui : il ne sait pas.

***

Instruire les snobs, tout en ménageant leur fierté, tel serait le but de ce catéchisme. Il ne s'agit pas seulement de donner des conseils ou des renseignements, mais l'auteur est tenu de flatter l'orgueil de ceux auxquels il s'adresse ; car le snob est fier de sa livrée, comme de son collier le dogue de la fable. Si son maître a de grands mérites, c'est assurément parce qu'il possède un tel serviteur. Son admiration est toute égoïste : il se voue à la gloire de quelqu'un dans l'espérance de voir rejaillir sur lui les éloges qu'un autre a mérités. L'écrivain pour ménager les susceptibilités devra donc l'enroler sous une bannière, en affectant de ne point influer sur sa volonté.

Munis de ce catéchisme, des débutants ne courrent point le risque d'agir à la façon de ce jeune provincial qui se réjouissait beaucoup de citer devant quelques-uns les noms des salons illustres où il était reçu. Comme on souriait à ses paroles :

— Vous vous étonnez ? dit-il, voyez si je mens : j'ai sur moi des lettres du comte de V... et de L...

En effet, il dut devant le tribunal leur servir de témoin : c'étaient de nobles hellènes qui, les cartes en main, avaient un moyen très simple, encore que peu goûté, de prouver leur origine. Cette aventure d'ailleurs ne lui enleva point son admiration pour ces aimables joueurs dont il s'appliquait à suivre l'élégance et à reproduire les belles manières, car un soir que je lui proposais d'entrer dans

quelque café trop vulgaire, il refusa, prétextant qu'il était mal fréquenté.

— Allons plutôt cher Weber, fit-il, on y trouve des gens bien élevés.

Nous y étions à peine depuis quelques minutes, quand un gros garcon de tournure banale et de geste lourd s'assit devant nous. Mon compagnon se penchant alors vers moi, me chuchotait à l'oreille.

— Vous voyez ce jeune homme ; c'est C... vovs savez bien, C... qui a fait un faux et volé cinquante mille francs.

Et il ajouta, devenu solennel, très fier de me renseigner sur ce sympathique habitué :

— Son père est un grand industriel de l'Est: il sera très riche un jour.

Je vis bientôt qu'il ne pouvait point à son égard se montrer sévère : ils avaient le même tailleur.

Qu'on indique dans le catéchisme le minimun de billets de banque dont un galant homme peut débarrasser son prochain, sans cesser d'être honorable ; les circonstances qui autorisent un mari à pratiquer sur sa femme le tir au pistolet, et les galants escrocs auxquels il convient de serrer la main ; je crois qu'avec ces différents détails on composera un copieux et intéressant chapitre que tous les gens du monde liront avec profit.

***

Un tiers du petit livre serait réservé aux collectionneurs et aux artistes qui veulent être à la mode, comme cet excellent Armand V..., toujours à l'affût de l'opinion du moment. Hier, je le rencontre sur le boulevard allègre et épanoui.

— Ah ! mon cher, s'écrie-t-il, je viens d'acheter un meuble admirable : un cabinet de la Renaissance, un chef-d'œuvre ! L'un des panneaux représente le sacrifice d'Abraham ; d'ailleurs nulle couleur locale : Isaac porte le costume d'un mignon d'Henri III. J'eus plus tard l'occasion de contempler la merveille : la sculpture en était fort grossière, mais Armand V... avait lu dans les livres de M. Taine que les grands artistes, sous prétexte de peindre les héros de l'histoire se sont appliqués à reproduire les traits de leurs contemporains. Il lui importait peu qu'Abraham eut le nez de travers et la jambe droite trop longue : pourvu que le vieillard biblique fut habillé en bourgeois du XVI[e] siècle, il se déclarait satisfait.

Je vois une jolie série d'admiration à proposer aux jeunes poètes qui veulent être dans le mouvement ; mais avant de faire leur choix, qu'ils consultent l'opinion de leur quartier ; dîtes-moi votre rue et je vous nommerai votre grand homme. On n'adore pas à Montmartre ce qu'on goûte aux environs du Luxembourg. Aussi faut-il agir avec une extrême prudence afin de ne pas être déconsidéré. Si vous louiez Paul Véronèse dans un groupe où l'on rend un culte à la grande douloureuse Madame Jeanne Jacquemin, pour qui passeriez-vous ?

Il convient avant tout de suivre l'évolution de la critique. Comme on sait, elle a coutume d'adorer aujourd'hui ce qu'elle méprisait hier et réciproquement. On devra donc calculer la durée d'une admiration, de manière à s'en débarrasser aussitôt qu'elle aura cessé d'être à la mode.

Un professeur de l'Université qui tient à l'estime de ses confrères possède deux bibliothèques : l'une est une simple étagère où les livres sont bien en évidence, l'autre est une armoire vitrée et d'épais rideaux en masquent le contenu. Que la vogue appartienne à un écrivain, le professeur place ses œuvres sur l'étagère ; au contraire que sa renommée subisse une crise, aussitôt il enfouit tous ses livres dans la bibliothèque vitrée.

Ainsi, depuis l'article de M. Faguet, Voltaire attend dans l'ombre sa réhabilitation. Les études de M. Lavisse lui ont succédé. Soutenues d'un côté par un appui-livre et de l'autre par quelque agréable frétin genevois, elles ne font pas mauvaise figure dans leur jolie reliure grise.

La règle à observer en toutes circonstances est de ne jamais avoir d'opinion personnelle. On adopte celle qui a chance d'agréer au milieu dans lequel on se trouve. Qu'on ne vante point chez cet industriel ce qu'on loue chez ce duc, mais que l'aspect de la maison, l'escalier, le luxe particulier de chaque appartement vous commandent vos paroles et votre attitude.

Quoi qu'il fasse, le snob sera sincère. Son âme est une page blanche où le Succès crayonne chaque jour un nouveau nom qu'il prend soin d'effacer le soir. Il ne se souvient pas plus de ses enthousiasmes de la veille qu'il n'a conscience de ceux du moment. Il ne pense pas : il parle, mais sa parole est pleine de conviction. Lui seul sait dire « Cher maître..., Monseigneur..., Eminence..., » avec le ton qui sied. A prononcer ces mots il sent le respect le gagner ; comme lorsqu'il voit un individu descendre d'une voiture armoriée ou quelqu'un tirer de sa poche une poignée de louis. Aussi, l'auteur du catéchisme n'oubliera-t-il point d'indiquer la quantité de vénération que l'on doit accorder à chaque célébrité, en se fondant sur ses titres et sa fortune. Après cela le snob ne sera pas exposé à saluer légèrement quelque millionnaire

ou à attacher de l'importance à une liaison sans éclat.

***

Il serait, je crois, très utile de terminer ce manuel par quelques détails intimes sur nos plus illustres contemporains. Le snob aurait un vif désir de pénétrer dans leur intérieur, de connaître leurs habitudes, de savoir l'heure de leur lever, quels mets ils affectionnent et s'ils préfèrent le vin à la bière. Quelle joie ils éprouvèrent tous lorsque la *Revue illustrée* leur présenta un Zola familial, le leur montra dans la salle à manger et le cabinet de travail, faisant la sieste et écrivant! Voila qui les intéressa bien plus que toute l'histoire des Rougon-Macquart! Cependant ils eurent une déception : la Revue ne disait pas si Zola se servait d'édredon et s'il se lavait à l'eau chaude. Qu'ils se consolent maintenant! Dieu merci! nous pourrons aujourd'hui plus aisément les satisfaire. Nous possédons une petite troupe d'interviewers hardis qu'aucune consigne ne rebutera, qui sauront violer les demeures, et pénétrer s'il le faut, jusque dans les cloîtres. Le moment est venu de contenter la légitime curiosité du public et de fournir à chaque personne l'admiration dont elle est capable. Tout le monde en effet n'est pas apte à goûter un tableau, une page de style, une phrase musicale, mais je suppose que vous aimiez les sorbets et qu'on vous dise : « C'est le régal de Massenet. » Aussitôt vous vous intéressez à ses opéras et jugez le compositeur plein de talent, car vous vous retrouvez en lui.

HUGUES REBELL.

JEAN RICHEPIN

et le Parnasse

Il y a sept ou huit semaines *La Plume* a honoré le Parnasse d'une oraison funèbre, fort remarquable, d'ailleurs. Mais, avec une exubérance de néophyte, l'auteur de cette oraison voit volontiers des Parnassiens dans tous les poètes qui n'ont plus son âge. Croyez-m'en, Monsieur Jean Carrère, laissons Drumond briser les miroirs de crainte d'y apercevoir des juifs et sachons reconnaître l'art même dans les régions que nous n'habitons pas. Car, songez-y, si ceux qui nous ont précédés avaient senti comme nous sentons, avaient été ce que nous sommes, où serait notre raison d'être? La splendeur de la chair peut exister auprès de la splendeur d'un marbre et si des muscles qui tressaillent ont leur beauté, une vierge qui sommeille n'est pas laide à voir. Je connais malheureusement trop peu votre œuvre pour savoir si vous êtes muscle ou marbre et je ne sais vraiment à quel terme neutre arrêter mon hypothèse quand vous enveloppez dans le même linceul l'impassible Leconte de Lisle et le volcanique Jean Richepin. Car ce que nous disons aujourd'hui du Parnasse, la génération de Richepin le disait il y a quelque vingt ans alors qu'elle opposait les « vivants » aux immobiles. Rimbaud et Ponchon parlaient déjà ainsi; demandez à Verlaine. Et c'est le plus vivant de ces vivants, que nous traiterions de froid rhéteur? C'est celui qui a hurlé d'immortels blasphèmes; celui qui enseigne à ses enfants que l'académie est une cour sale où l'on ne peut pénétrer sans que, de quarante fenêtres, quarante vieillards crachent épaissement jaune sur vous; celui qui suit l'inspiration de chaque minute, lâchant les plus effarants vocables sans souci du scandale, c'est lui, lui, l'enfant mal élevé qui fait peur aux bourgeois, c'est lui que nous verrouillerions dans le Parnasse, uniquement parce que sa palette est riche en couleurs et qu'il farde avec éclat de robustes pensées? — Il en est tant aujourd'hui qui passent leur vie à maquiller des poupées faites pour les vitrines des coiffeurs; il en est tant pour qui le maquillage est le but même de l'art!

Si Richepin met à contribution tout l'arsenal de la langue française, il n'oublie jamais, du moins, que le mot n'a de valeur que par le relief qu'il donne à une pensée. La recherche du mot pour le mot, de la sonorité pour la sonorité ne serait compréhensible que si la musique n'existait pas. L'auteur de « La Glu » n'est donc ni un rhéteur ni un jongleur de mots. Toute son œuvre, au contraire est faite d'emballements.

Peut-être pense-t-on que l'âge est venu calmer cette fougue, puisque de nos jours, paraît-il, l'on est vieux à quarante ans? Et quand cela serait? L'œuvre qui est faite ne demeure-t-elle pas intacte? De ce que Victor Hugo, dans sa tombe, ne sculpte plus de vers, ne rugit plus de drames, faut-il nier Ruy Blas, faut-il nier la légende des siècles? La fleur serait-elle sage en cherchant querelle au fruit? Le fruit existe, tandis qu'une gelée tardive peut réduire à néant les promesses de la fleur. Impuissants aujourd'hui, les génies d'hier ont éternellement droit au respect.

Quant à Richepin, lui, il est resté plus jeune, plus audacieux, plus indépendant que beaucoup d'entre nous. Je n'en veux pour

preuve que son dernier roman « L'Aimé ». Lisez-le sans parti-pris, comme il convient à des gens qui, ayant la steppe devant eux, n'ont pas besoin d'abattre quelques chênes épars pour se soûler d'horizons. Serions-nous à tel point petits que nous disparaissions si nous laissons quelqu'un debout à nos côtés ? Sans crainte, avec bonhomie, les anciens n'hésitent pas à se montrer au milieu des jeunes : les jeunes voudraient-ils avoir l'air de redouter les comparaisons que ces rapprochements peuvent faire naître ?

Jadis, certes, à l'époque bien peu lointaine, où les cerveaux avaient quelque peine encore à admirer dans un même art deux tempéraments différents, jadis, oui ! il fallait démolir avant de créer. Puisqu'il n'y avait de soleil et d'air que pour un art, le duel à mort était inéluctable. Mais à notre heure où les préjugés, en art, sont fourbus, sinon morts ; où les plus étranges élucubrations ne parviennent même plus à étonner le public, c'est priver son travail d'un temps bien précieux, c'est vouloir à tout prix, vraiment, en guise de nouveau, ressusciter l'époque d'Hernani et de l'Assommoir que de chercher à tomber nos aînés. En quoi nous gênent-ils, je vous le demande, si notre rêve est différent du leur ? Homère ne peut porter ombrage à Shakespeare, et Molière peut vivre en fort bonne intelligence avec Corneille.

Richepin, précisément n'obéit à aucune école, ne relève que de ses impulsions ; quelle école pourrait-il bien entraver ? Il faut lire « l'Aimé » pour se convaincre de son anarchie esthétique : ce livre devait certainement se mouler à un plan longuement muri ; on sent la ligne tenace dans les premiers chapitres ; puis, graduellement le cerveau de l'auteur s'échauffe, gronde, et ce n'est plus, jusqu'à l'avant-dernier chapitre, qu'une série d'emballements fiévreux où l'intrigue disparaît, puis émerge pour sombrer et reparaître, comme un troupeau de dauphins dans une mer de tempête. Et malgré ce chaos, après la lecture, ces vagues écumeuses ont jeté dans la mémoire des types d'un dessin très ferme, tels que ceux du vieux pion Fourguisse, de la machiavélique Morgange et de la vieille bonne auvergnate. Franchement, Monsieur Carrère, je vous invite à lire « l'Aimé » après avoir relu les « Blasphèmes » et vous serez surpris de trouver tant de vagabondage d'imagination, tant de hardiesse dans certaines conceptions physiologiques, tant d'audace juvénile, enfin, chez un vieillard de quarante-quatre ans.

PAUL VÉROLA.

A PROPOS DE PELLÉAS ET MÉLISANDE

IMPRESSIONS

Raconter par le menu ce drame, exposer strictement les faits et le décor, ce serait, je le crains, mal pensé. Il faut pour en suggérer la limpide essence, se refaire une âme très simple, pareille à celle que nous évoquèrent les cheveux de Mélisande épars dans la nuit, sur les saules, et aussi la plainte de Golaud.

« Moi, me disait un des meilleurs esprits de ce temps, j'écoute cela comme un enfant écoute une histoire de revenants et de Belles persécutées narrée par quelque nourrice visionnaire ».

Oui, c'est ainsi, mais encore quel exquis missel dextrement enluminé par un doux *imaigier* songeur.

On a parlé de brumes, de ténèbres rares et cherchées à propos de *Pelléas et Mélisande*. — Quelle erreur ! Les faits capitaux du drame — les *leit motiv* concourant à la Fatalité pourrait-on dire — y éclatent comme des pavots pourprés au soleil d'été, et s'il s'y trouve, çà et là, quelque nuit, c'est une nuit ruisselante d'étoiles.

Faites attention qu'il ne s'agit pas ici d'une pièce « bien faite » mais d'une légende. Or cette légende doit être *sentie* lointaine, hors du temps, tachant d'or mystique et de sang barbare l'espace séculaire. Mais vous y trouverez aussi les roses fins et les verts doucement argentés sous la lune d'un soir printanier du Nord. C'est de l'art impressionniste tel que le comprirent et le comprennent bellement de délicieux Flamands.

Toutefois si l'on voulait établir un rapprochement entre le système dramatique de M. Maeterlinck et les procédés de nos impressionnistes, peintres ou littérateurs, il ne faudrait pas exagérer. Nos impressionnistes possèdent, comme M. Maeterlinck, l'inestimable don de saisir l'émotion au vol et de la fixer en sa pure floraison fugace. Et c'est tout.

Les uns, littérateurs, se sont affolés de science, les autres se sont imprégnés de japonisme ; des peintres ont arboré en *labarum* le compas de M. Charles Henry ; beaucoup ont été perdus par la couleur.

M. Maeterlinck a su dompter la couleur : chez lui, tranquille comme un ciel sobrement ensoleillé du pays de Flandre ou mystérieuse comme la brume des *polders*, elle se combine avec la ligne pour magnifier de calmes palais aux grandes salles ornées de tapisseries naïves.

Tout ce que prennent d'esprit latin — ce qu'il faut en prendre — les Germains comme M. Maeterlinck leur permet ainsi d'adorables architectures où chantent la couleur et le dessin : le caractère et la conscience. Ah ! ce catholicisme du Nord idéalisant l'art grec, couronnant un Parthénon fini en *Dôm* de Cologne,

mêlant les frontons grecs et les clochers latins,

peuplant le temple de rêveuses statues sculptées par des Albrecht Dürer !

Des critiques ont opposé à *Pelléas et Mélisande* *Une Crise* d'Octave Feuillet. Je n'ai vu représen-

ter aucune pièce de ce dramaturge et je l'ai peu lu, étant occupé à des études peut-être futiles. Pourtant j'ai lu la *Crise* et je ne vois pas de comparaison possible entre la jalousie mondaine des personnages de ce Feuillet et la sauvage, mélancolique, essentielle jalousie de Golaud âme qui n'a d'équivalents que dans Shakespeare ou dans Eschyle. Les deux arts sont par trop différents !

Voulez-vous une scène unique ? — Rappelez-vous ce dialogue angoissé, si simple, entre le Jaloux et son enfant. Rappelez-vous le Père haussant le Fils à la fenêtre pour qu'il espionne les adultères. — Là tout le monde dut applaudir, car M. Lugné-Poë, vraiment inspiré du poète, eut des intonations où sanglotait toute la souffrance humaine et des gestes poignants... Et nous étions, à la deuxième galerie, une rangée pris à pleurer — comme pleureraient des enfants rêveurs aux tribulations de Floris et Blancheflor racontées par une mère nourricière qui serait une fée... Mon ami avait raison.

Il a pourtant bien fallu qu'une forte impression ait été produite sur tout le public car, aux entractes, avant les conversations de couloirs et la préoccupation de se montrer spirituel, bien Parisien, chez plusieurs nous avons surpris cette expression de ravissement étonné qui éclaire les yeux quand ils viennent de voir passer la beauté.

Encore un mot Par une singulière coïncidence, des vers de feu Delavigne sont cités hier simultanément dans les articles de MM. Sarcey et Jules Lemaître sur *Pelléas et Mélisande*. A en croire les deux critiques, ces vers décriraient à merveille le décor où *doit* se concevoir le drame de M. Maeterlinck. En toute sincérité, il nous est difficile de les admettre comme symbolisant un site de rêve. Ils sont gracieux, ils sont coupés, rimés, rythmés on ne peut mieux : c'est de l habile aquarelle et il faut les renvoyer au Parnasse — Maeterlinck est plus simple.

ADOLPHE RETTÉ.

22 Mai.

L'ART INTÉGRAL

Nombre de jeunes écrivains, — et non des moindres, — ont essayé ou essayent, — en leurs revues respectives, avec certes beaucoup de talent, — d'instaurer une philosophie de l'Art. Quelques-uns de ces esthètes veulent que l'Art soit *scientifique* ou *social ;* d'autres *moral* ou même *mystique ;* enfin pour certains, l'Art consiste dans l'*émotion*, dans le *frisson*, dans l'*intense*. Ces théories ont toutes malheureusement un défaut commun : c'est de n'être que partiellement vraies, et, par suite, sont incomplètes. Néanmoins elles marquent, — pour la jeune génération littéraire qui tâtonne et se cherche encore, — un commencement de *conscience* de ce qu'elle est et de ce qu'elle sera.

Pour nous, — nous inspirant des principes généraux de la science et de la philosophie, surtout de la philosophie occultiste, — nous croyons que l'Art doit être *intégral*, c'est-à-dire *exprimer l'Absolu*.

On sait que l'Absolu, synthèse germinale et potentielle, est étudié sous trois aspects différents, primordianx et éternels : le Vrai, le Bien et le Beau.

Le Vrai, c'est l'idée pure, dégagée de cette gangue qu'on appelle Matière, Maya, par essence relative et variable, soumise à des modifications incessantes et infinies. Le Bien, c'est la Loi suivant laquelle se manifeste l'Absolu : faire le *bien;* c'est conformer notre conduite à cette *loi* ; faire le *mal*, c'est la violer. Le Beau, c'est la Forme, vêtement de l'Idée, c'est l'Absolu incarné.

La Science a pour objet l'étude du Vrai, l'Ethique, la recherche du Bien ; l'Art, l'expression du Beau.

Donc l'Absolu est la source de la Science, de l'Ethique et de l'Art ; c'est leur sommet commun, leur point de mire, auquel ils doivent tendre sans cesse.

S'ils parvenaient à réaliser l'Absolu, ils se confondraient à lui, et il n'y aurait plus de Science, d Ethique et d'Art, d'une manière distincte.

Mais en notre Monde inférieur, où l'Idée, se différenciant à l'infini, s'est fragmentée en une infinité d idées, reflétées par les *formes*, ces débris de la primitive Beauté, — il est impossible de remonter de l'extrême Multiplicité à l'Unité.

Néanmoins, il y a des unités, — les idées générales, — sous-multiples de l'Unité que l'Artiste devra s'efforcer de matérialiser, de concréter, de réaliser en un mot.

Et de cette division infinitésimale de l'Unité, de cette impossibilité de reconstituer la Synthèse première (car on serait Dieu si on le pouvait), concluera-t-on que l'Art doit être absolument distinct de la Science et de l'Ethique ?

Non, parce que l'œuvre d'Art sera d'autant plus parfaite qu'elle sera plus profondément pénétrée par la Science et l'Ethique, qu'elle réalisera plus intimement leur union, qu'elle tendra plus fortement à l'Unité.

Lucrèce n'a-t-il pas fait œuvre de savant, le Dante de mystique et d'occultiste, Corneille, Racine et Molière de moralistes ? Et que sont les chefs-d'œuvre des Michel-Ange, des Vinci, des Voltaire, des Rousseau, des Milton, des Shakespeare, des Victor Hugo, des Ibsen, sinon des œuvres d'art religieux, moral ou social ?

D'ailleurs l'Art ne profite-t-il pas du progrès scientifique et moral ?

Oui, parce qu'en fait, l'Art est bien différent de la Science et de l'Ethique. Celles-ci, en effet, évoluent ; sans cesse elles *deviennent* ; elles ont pour caractères communs : la connaissance, la fatalité, l'impersonnalité et l'objectivité. L'Art, au contraire est libre, individuel et subjectif. Je sais bien aussi que l'Art, — par ses modes d'expression ; par un certain nombre de caractères particuliers que lui imprime l'influence des temps et des milieux (société, science, religion) ; — est assujetti aux lois de l'Evolution ; mais il n'en demeure pas moins vrai qu'*il* conserve toujours un caractère d'immuabilité, d'éternité et de perfec-

tion que n'ont ni la Science, ni l'Ethique. Telle œuvre d'art qui était belle il y a deux mille ans l'est encore aujourd'hui et le sera tant qu'elle subsistera.

L'Art assoiera donc ses œuvres sur les fondements solides de la Science et de l'Ethique ; il bâtira sur elles, en ayant toujours pour but, l'expression du Beau.

Comme l'arbre, par ses racines, il puisera dans la *Terre* (domaine de l'Observation et de la Nécessité) les sucs nourriciers, les principes matériels, l'ossature de son corps ; par ses feuilles, respirera dans le *Ciel* (domaine de la Fantaisie) l'Ame universelle, océan de formes évoluées ou non encore évoluées, et les souffles mystérieux et féconds de l'Esprit, recéleur et semeur d'idées et de germes d'idées.

Il s'épanouira en fleurs femelles : formes plastiques, visions merveilleuses, mélodies et symphonies inouïes, parfums innomés, saveurs de rêve, — et en fleurs mâles (celles-ci fécondant celles-là) : idées générales, belles, hautes, originales.

Il produira des fruits : synthèses de principes matériels, vitaux et spirituels, — êtres vivants,— générateurs d'autres êtres vivants.

Ces fruits, ces œuvres d'art, seront par conséquent pourvus d'un esprit, d'une âme et d'un corps :

d'un esprit, en ce qu'ils seront un reflet du Soi divin, une idée générale corporisée ;

d'une âme, par la Vie qui palpitera en eux comme dans la Nature ;

d'un corps, par les formes.

L'Artiste, prêtre de l'Art, élira des formes parfaites, vêtures précieuses d'or fin, gemmées de pierres rares, aux feux éblouissants — vêtures qui emprisonneront l'Idée, ainsi qu'une gaîne, pour en mieux préciser les nuances, — qui seront souples et flexibles, à cassures brusques ou à replis onduleux et gracieux pour mieux exprimer les mouvements rythmiques de la Vie, comme le vêtement exprime ceux du corps.

Il pétrira le vil limon de ses doigts prestigieux et il insufflera la vie à ses créations.

Il réunira les fragments épars de l'Idée (et par suite de la Beauté), en choisissant dans les êtres et dans les choses ce qu'il y a d'essentiel et de permanent, il constituera avec ces éléments divers une œuvre qui réfléchira à la fois le Beau, le Vrai et le Bien éternels.

Cette œuvre sera réaliste et idéaliste, analytique et synthétique, symbolique et vivante. En elle se concilieront les antinomies et s'harmoniseront les contraires ; le réalisme et l'idéalisme ne seront plus des frères ennemis ; la Science et l'Ethique se marieront à l'Art.

Concentré fortement en lui-même, libéré, le plus possible de l'action désagrégeante des milieux, connaissant les lois qui gouvernent les sociétés humaines, au courant du progrès scientifique, doué d'une imagination créatrice puissante, ayant de la vie une intelligence profonde, animé d'un grand amour pour tout ce qui respire, servi par une volonté de fer, — l'Artiste verra sortir de son cerveau, ainsi que Minerve du cerveau de Jupiter, une œuvre armée pour la lutte, revêtue d'une cuirasse invulnérable aux traits de la critique, une œuvre magnifique et hautaine, rayonnante de jeunesse, de vie intense et de beauté, et désormais impérissable.

JACQUES BRIEU.

5 Mars 1893.

POUR LE BEAU [1]

En ces dernières années, on a beaucoup écrit sur les artistes et vraiment bien peu sur l'Art. Dans la jeune critique principalement, au hasard des tempéraments, des affinités ou même des amitiés, les hommes furent loués, glorifiés, et toujours avec intransigeance ; — de la raison d'être de leurs Œuvres dans l'évolution esthétique, il ne fut dit mot. Cette déviation ne saurait cependant être imputée aux seuls écrivains du jour, elle date en effet des époques déjà lointaines où les premiers impressionnistes, Manet, Monet, Renoir levèrent le drapeau de révolte. Leurs défenseurs d'alors, M. Emile Zola entre autres, vantèrent l'innovation, dirent surtout leur impression littéraire, mais peu soucieux de théorie négligeaient d'indiquer les rapports qui reliaient les œuvres nouvelles aux grandes traditions artistiques. — De justes réparations ont résulté de ces polémiques brillantes, mais cela seulement.

Les prôneurs du néo-impressionnisme et du symbolisme pictural ont suivi les mêmes errements.

Cependant l'enthousiasme s'est apaisé, la réflexion est venue qui a fait regretter les engouements injustifiés. La nécessité d'une Esthétique s'est alors imposée. Mais la penser, mais l'écrire! Comment s'abstraire suffisamment, oublier des éloges contradictoires, renier des phrases amoureusement soignées. — Et puis les musées négligés ! — Pourtant quelle tentation de concevoir une philosophie de l'Art en laquelle les tentatives nouvelles légitimées par l'évolution de nos idées et de nos sensations auraient la place qui leur convient, en laquelle seraient indiqués les rapports qui les lient aux créations passées, précisée leur condition de beauté esthétique.

Il appartenait à M. Alphonse Germain de réaliser ce beau rêve. Seul, en effet, il le pouvait, méprisant qu'il fut des coteries. Alors qu'autour de lui on batâillait étourdiment, il réfléchissait, construisait de curieuses théories, émettait en d'austères articles des idées neuves. Si parfois il consentait à dire ses préférences, et combien distinguées, à laisser pressentir ses amitiés, c'était toujours avec d'infinis ménagements. Rien dans ses écrits de cette glorification intransi-

(1) *Pour le Beau.* Essai de Kallistique, par Alphonse Germain. (Eau-forte d'Alexandre Séon). — Edmond Girard, éditeur.

geante en laquelle excellèrent ceux qui parallèlement parlaient d'art.

Ces études, ces théories refondues, retravaillées avec des préoccupations plus générales ont rendu possible ce livre au titre significatif :

POUR LE BEAU.

Avec une vision élargie par la connaissance profonde des Maîtres anciens et des Modernes, des philosophes et des esthètes, M. Alphonse Germain définit le Beau, l'Idéal, recherche les conditions esthétiques des choses. Il montre les lois de rythme et d'harmonie intactes dans les œuvres les plus diverses, il recherche le caractère commun de beauté qui rend impérissables les créations de l'Angelico, de Botticelli, de Rembrand, de Poussin, de Puvis de Chavannes. Puis, étudiant les écoles modernes : réalistes, idéalistes, impressionnistes il discute leurs tendances, signale leurs errements : l'importance donnée par les réalistes au morceau, ce trompe l'œil ; à la couleur, destructrice des valeurs, par les impressionnistes ; à l'inachevé, au croquis, par les déformateurs oublieux de la beauté d'un pur dessin. A ce propos il rappelle un axiome à méditer du graveur Danguin : « l'indication de la chose n'est pas la chose ».

Enfin M. Alphonse Germain, à l'aide de constatations expérimentales, résume les lois d'intensité et d'harmonie qui doivent régir la décoration appliquée à la sculpture et aux monuments, à l'intérieur et au théâtre, — ici d'heureuses innovations proposées. Une remarquable étude sur l'*Education Esthétique* est malheureusement déparée par le souhait d'un gouvernement autoritaire, sauveur d'art. Hélas ! jamais l'Art n'a été aussi bas que sous les grands règnes, persécuteurs d'originalité ! — Le Poussin ne dut il pas vivre à Rome ? — L'Art me semble être d'essence anarchiste. A chacun, les connaissances premières acquises, d'édifier ; à nous les écrivains indépendants de dire le plus éloquemment possible nos aspirations, d'indiquer aux artistes fiévreux où nous semble la Beauté.

En revanche, une sérieuse critique des Japonais, de leur influence dangereuse sur l'Art occidental, de belles pages sur Henry Cros, Alexandre Séon dont une sculpturale eau-forte ouvre le livre, des lignes évocatrices sur le grand artiste, compagnon de Corot, Ravier de Morestel, le poëte sublime des ciels.

CHARLES SAUNIER.

LE SALON DE « LA PLUME »

FÉLIX CHARPENTIER

STATUAIRE (1)

A M. Delfosse.

Le Midi, avec son soleil merveilleux, sa rutilante clarté, sa couleur neutralisée, effet de son excessive exaspération, pousse ses habitants à des efforts d'audace et de vibrance pour rétablir entre le climat et ses produits une balance harmonieuse et, las de la demi teinte, ils courent, les méridionaux, vers un au-delà prodigieux bousculant le geste, la parole, le fait et l'acte ; devenant les martyrs de leur entreprise, ils se croient élus par leur ciel et aussi les prophètes prédestinés aux noirs pays du Septentrion. Les mains pleines d'images, vont-ils les semer au seuil de tous les arts, se berçant dans leur décevante illusion d'avoir paré la beauté d'une lueur immortelle, alors qu'ils n'ont que sacrifié aux besoins minuscules de la Mode, de la Vente et de la Réclame et ils sont heureux, car, pendant plusieurs secondes, ils ont conquis le stupide bourgeois.

J'étais arrêté à cette opinion quand le charitable hasard me fit connaître qu'elle pouvait être infirmée : un sculpteur que je tenais en estime sincère et en parfaite admiration, de qui je voyais naître des mor-

(1) Cette étude devait paraître il y a deux mois. Des nécessités typographiques l'ont retardée jusqu'au présent n°. M. Charpentier a obtenu depuis la médaille d'Honneur du Salon.

ATELIER DE FÉLIX CHARPENTIER

Buste de F. Charpentier — *Les Lutteurs* (Médaille d'honneur) — *F. Charpentier*

ceaux de franc aloi et de ferme structure, sans jactance ni brio de mauvais goût — me fut donné comme étant né en Avignon, en ce Midi dont je m'efforçais d'être l'adversaire tenace.

Cela était vrai, et comme cela était juste je fis amende honorable. Et je le fis d'humeur d'autant plus gaie que ma rencontre avec Félix Charpentier me démontra péremptoirement que les individus sont fréquemment supérieurs à leur race, et que pour lui il était de ces artistes, fiers, un peu tristes, ardents aux combats et aux prises de haute lutte : artistes dont la frêle enveloppe recèle des trésors moraux qui s'affirment en tenacité et en supérieure direction. Avant que de m'être lié avec lui, j'avais souvent remarqué maintes œuvres, où s'affirmaient péremptoirement un souci de la composition, de la splendeur de la forme et une ingéniosité de mouvement, sans pousser jusqu'à l'esprit ni à la recherche de l'effet littéraires, ce qui me paraît odieusement contraire à la vraie ordonnance des arts graphiques et plastiques.

Je dois à notre ami commun, M. Delfosse, de m'avoir fait pénétrer dans l'atelier de M. Charpentier, et de m'y avoir fait trouver, en dehors d'une précieuse affection, les gerbes d'une moisson qui seraient restées éparpillées dans les fugaces souvenirs des expositions passées.

***

Félix Charpentier n'a pas trente-cinq ans, et s'il est en pleine force productive, déjà honoré, décoré même, il n'a rien renié des tendresses ni des attributs de la jeunesse. Il est jeune, et il est avec les jeunes. La vie ne s'est pourtant pas souciée de ses préférences, et l'a gratifié de rudes coups de griffes, lui offrant pour tout refuge les ondes despotiques du travail : — A Bollène, le moulin de son père était une des rares forces actives de la région, et les hôtes étaient les scrupuleux serviteurs de la machine, s'arrêtant peu, eux comme elle. Le petit Félix œuvrait à l'égal de tous, ne s'épargnant ni au labeur quotidien, ni à la glorieuse tâche qui le hantait. Entre temps, d'une morsure rapide son couteau incisait le bois, ou ses doigts agiles transformaient la glaise en figures accoutumées qui faisaient la joie des amis et des clients de son père. Sa vocation se marquait trop pour que ses parents s'y opposassent, — n'oublions pas que nous sommes en pays de réflexion prompte — et le voilà installé en Avignon, chez un brave marbrier, décorateur plâtrier, modeleur, sculpteur aussi à ses heures. Chez Bastet, il apprend la trituration du plâtre et ce que pèse une maillochе ; l'Ecole lui fournit les méthodes et la curiosité des merveilles. Il ne s'oublie pas, car trois ans après la vieille cité papale l'expédie à l'Ecole des Beaux-Arts avec un léger viatique de route. Là, son énergie se révèle et s'accentue : à son premier concours il est le 27e sur 27, à l'épreuve suivante il l'emporte sur tous ses concurrents. Nous sommes en 1878, il n'a pas encore vingt ans et tient à glorifier son âge.

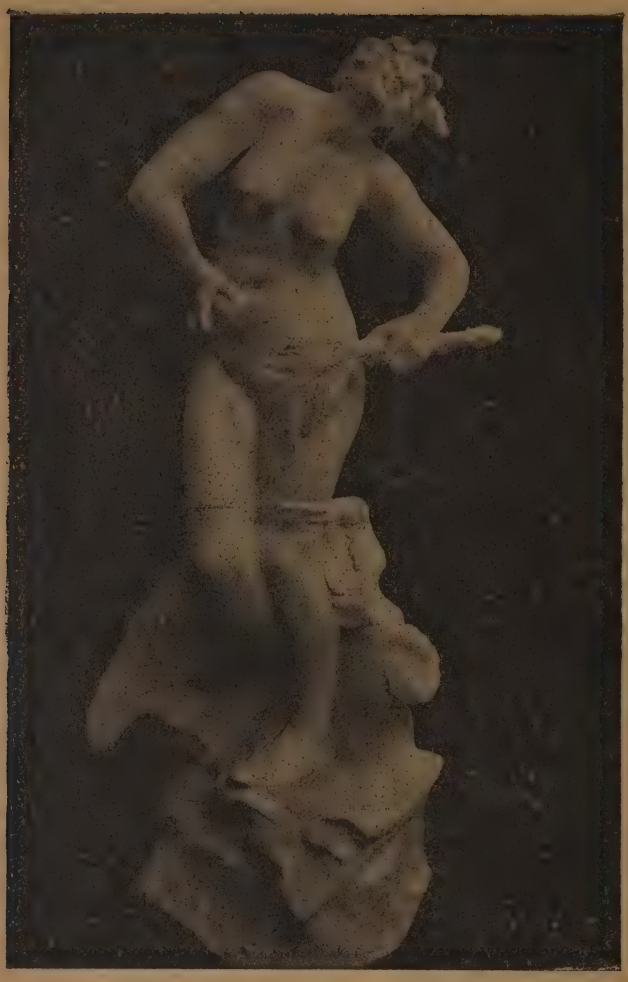
Mais l'Ecole, le subside avignonnais, ne correspondent ni à son espoir, ni à son besoin, et il travaille ferme sur toutes les besognes que des praticiens veillent bien lui confier, et il acquiert dans cet effrayant et continuel acharnement, cette science et cette justesse de rendu sans lesquels il n'y a pas de véritables sculpteurs. Et pour charmer les longues journées il parle avec son voisin, avec cet Engrand de qui il a conservé un souvenir attendri, il s'entretient des causes de la Beauté, et son camarade lui révèle, lui démontre les lois de la composition, que ne savent ni les théoriciens ni les gens de l'Ecole, ces lois qui doivent compléter les enseignements des maîtres. Aussi Charpentier mettra-t-il la même énergie à connaître les quali-

LA CHANSON
(Prix du Salon)

tés de ses professeurs Cavelier, Doublemard et Gautherin, et à ne s'en assimiler que les seules fractions qui correspondent à sa vision volontaire. Il se berce de fréquentations plus sereines, plus immuables. Dans les heures où le jour s'apaise, à cette heure critique où l'œil assoupli suit le tracé du ciseau ou du pouce forcément au repos, il pensera ardemment aux florentins qui ont laissé de si superbes images, il pensera ardemment à cette sculpture française qui est dans la généalogie idéale, l'égale des plus grandes époques grecques et égyptiennes, il aura une joie à l'évocation de noms augustes, et Rude et Carpeaux seront les lumières de ses songes, — il ressentira des frissons éperdus à la rencontre des créateurs, à la perception si nette de leur passage ; il reverra cette magistrale affirmation, vivante et radieuse enfermant dans l'extérieure préoccupation des lignes, les rêves et les désirs, alors que la Couleur, désabusée, dévoyée, demande à la Science des lois nouvelles qui lui montrent un nouvel horizon, et qui tracent à son imagination des impressions plus neuves.

***

Félix Charpentier est avant tout épris de la parfaite jonction de la structure et de la composition, aussi s'est-il surtout attaché à la forme nue, comme plus complètement symbolique. Toutes ses œuvres, celles de la prime jeunesse *Le Faune* que l'on peut voir au Parc Monceau, *L'Improvisateur* si attirant et si caressant, — il est au Luxembourg, — se réclament de cette constante impulsion. Ici, ce n'est pas encore le plein jet d'une inspiration personnelle, mais c'est déjà, c'est surtout une sereine conscience de la beauté ; de la beauté s'affirmant par l'expression, le modelé des chairs, la direction et la fusion des lignes et la compréhension stricte de l'attitude... Puis voilà que d'un seul effort, sans renier son passé, il rejette violemment toutes ses attaches, et n'est plus que sa propre expression, son entier éducateur. C'est en 1890, il a envoyé *les Lutteurs*. Certes, *la Chanson* qui les accompagne est d'une ravissante joliesse, d'une allure délicate et caressée, mais elle s'efface devant *les Lutteurs*. Ici nous sommes arrêtés et subjugués par la vue d'une des compositions les plus complètes et les mieux venues de toute la statuaire contemporaine et qui comporte en elle toute sa destinée : Les deux hommes en sont au moment culminant, au suprême arrêt où les forces se ramassent dans un effort qui doit être victorieux, leurs muscles tendus paraissent être la solidification matérielle de leur volonté ; leur attention se croise car l'un d'eux, soulevé, et ne reposant plus que sur la tête, doit entraîner son adversaire dans sa chute s'il n'y a double retournement. Cette surabondance d'afflux musculaire est si complètement exprimée, la violence sefond si parfaitement dans la ligne harmonique du corps, et les deux héros participent si humainement à l'enlacement d'où sortira la défaite et



LA PLUME

la victoire que l'on se sent pris d'émotion devant ce complet et parfait témoignage de la virilité et de la Beauté. — Cette œuvre est si complète que la mise au point, en marbre, ne lui a rien enlevé de ses qualités natives, et y a ajouté une certitude et une vie plus complètes.

Pendant que les *Lutteurs* étaient vivement admirés, Charpentier poursuivait une conception qui tenait son cœur en perpétuelle émotion, et qui devait être dans son ingénuité, un hommage filial adressé à sa terre natale, à ceux qui, aux heures confuses de son élan, avaient cru en lui. Il dressait, dans la clarté de l'atelier, cette mémorable maquette de *La Réunion du Comtat-Venaissin à la France* qui devait être deux ans après, dans son élévation méritoire, la gloire moderne d'Avignon, et que le bon soleil dore chaque jour, et à qui il donne pour les temps futurs cette patine sans égale de l'Arc d'Orange.

Et comme le monument de *la Réunion* mérite cette caresse irradiante, car à lui seul il suffirait à perpétuer le souvenir d'un artiste, nous nous contentons certes de moindres manifestations pour qui nous a précédés. Songez que ce poëme de pierre ne comporte pas moins de douze personnages non engagés dans le fût, mais seulement joints par l'impérieuse nécessité de l'enchaînement décoratif, qu'ils sont tous d'une allure personnelle et d'une merveilleuse facture. Songez que le lion populaire qui garde sa base, que la France qui domine son sommet, comme les écoinçons, les guirlandes et les motifs appropriés, sont la fleur de sa pensée et de sa stricte exécution. Et que cette chanson, dont les accords s'en vont vers les âges, a été transcrite sous son ardente surveillance, et que chacune des strophes confiées aux praticiens l'a retrouvé à son moment d'envol, tout prêt à la soutenir et à lui redonner l'empreinte de son génie et de sa volonté.

Il s'est reposé de cette immense et somptueuse dévotion en mettant au point *Les Lutteurs*, en faisant quelques bustes, en élevant quelques maquettes, et en créant *les Hirondelles* qui par la grâce du sujet et la tendresse exquise de l'exécution, raviront tous les délicats : Une femme s'élève, les nuages l'environnent, et déjà son corps gracile efface ses liens trop terrestres, ses pieds, par un effort, se détachent des flocons environnants, les frêles fleurs du printemps dont son front est constellé, s'épanouissent comme des astres, elle s'élève, elle s'élève, cependant que les hirondelles craintives et curieuses ne quittent ni son poignet, ni ses formes non encore mûries. Et son geste, et le balancement de son corps aérien, et le délicat écartement de ses bras, tout donne l'impression de l'espace.

Vingt autres créations sont de lui, et dernièrement cette statuette de *La Plume* que nos amis ont pu connaître, et qui est une œuvre d'art aussi accomplie et aussi choyée qu'un morceau pour le Salon, a montré que Charpentier ne croit pas qu'il y ait de dédain à montrer pour une conception destinée seulement à quelques artistes, et qui ne verra probablement jamais le grand jour de la rue, affirmant ainsi une fois encore son incontestable talent, sa virtuosité et sa si chère modestie.

LÉON MAILLARD.

VARIA

I

MISÈRE

Je veux dépeindre en ce sonnet
Toute mon indignation
Contre ce Vanier qu'on connaît,
Aussi la résignation

Qu'il me faut (avec l'onction
Nécessaire, au temps où l'on est,
Temps gaspillé sous l'action
D'une jeunesse qui renaît).

Or ce Vanier dont la maison,
— Telle celle dite Pont-Neuf
N'est pas au coin du quai — Raison

Insuffisante à mon courroux
Terrible, tel celui d'un bœuf —
Oui ce Vanier n'a pas de sous

II

RICHESSE

Aime mettre, hélas, dans la poche !
Mais, demain, comme il sera tendre...
Il n'est tel que savoir attendre
Avec une tête de Boche

Et la chose d'être un gavroche
Qui ne voudrait plus rien entendre
Que d'être un gas qui sait attendre
Sans peur autant que sans reproche.

Et je vais, enfin, digne et riche
Plus qu'un militaire en Autriche,
M'épandre et me répandre encore

En un luxe sans fin ni bornes
Qui, bœuf littéral que décore
Sa force, à toi, montre les cornes,

Misère qui voudrais me proposer des bornes.

III

A ELLES

O la Dulcinée
De ce Toboso,
Toi qui m'es donnée
Ainsi qu'un oiseau !

Sur ma main distraite
Pour sourire un peu,
— Ou pleurer au lieu —
Pardonne au poète

Qui s'en va mourir
Au lieu de périr,
Tant l'ennui le tue !

Souris, — ou je meurs !
Tu me fais des peurs
Où je m'évertue.

IV

Impression de Printemps

Il est des jours — avez-vous remarqué ? —
Où l'on se sent plus léger qu'un oiseau,
Plus jeune qu'un enfant, et vrai ! plus gai
Que la même gaieté d'un damoiseau.

On se souvient sans bien se rappeler...
Evidemment l'on rêve et non, pourtant.
L'on semble nager et l'on croirait voler.
L'on aime ardemment, sans amour cependant,

Tant est léger le cœur sous le ciel clair
Et tant l'on va sûr de soi, plein de foi
Dans les autres que l'on trompe avec l'air
D'être plutôt trompé gentiment, soi.

La vie est bonne et l'on voudrait mourir
Bien que n'ayant pas peur du lendemain.
Un désir indécis s'en vient fleurir,
Dirait on, au cœur plus et moins qu'humain.

Hélas ! faut-il que meure ce bonheur !
Meure plutôt la vie et son tourment,
O dieux cléments, gardez-moi du malheur
D'à jamais perdre un moment si charmant.

1er Mai 1893.

PAUL VERLAINE.

CHANSON POUR LA DAME DE LA MER

In Prospero's Island.

à MADAME ADRIEN REMACLE.

Clapotis, cris de mouettes,
L'air tout en argent léger —
Le ciel du soir est frangé
D'une bande violette ;
Voiles pâles sur la mer,
Cloches loin égrenant l'heure —
Ce qui flotte et ce qui pleure
A travers le vent amer.

Le vent fouette les flots sombres...
Un falot luit puis s'efface —
On dirait qu'un ange passe
Parmi les fleurs d'or de l'ombre ;
L'heure tombe désolée,
Ecoutez gémir la mer...
O mouettes envolées
A travers le vent amer.

Ce soir de la mi-été,
La Dame regarde et rêve ;
La fée errante des grèves
Lui raconte sa beauté...
Songe vain, vaines paroles :
Voyez là-bas, sur la mer,
Une âme qui s'enfuit folle
A travers le vent amer.

ADOLPHE RETTÉ.

LE GLAS

Le glas ! O nuit sans fin ! Triste comme un remord
Voici le rêve noir et les cloches funèbres.
Qu'ont-elles donc à geindre ainsi dans les ténè-
— « C'est le glas de ton amour mort ! » [bres ?

Oui, c'est un son très doux, un son tremblant de peine,
Il se meurt dans la nuit comme un oiseau blessé ;
Sans doute il vient de loin car on l'entend à peine.
— « Il vient du fond de ton passé ! »

Pareils aux gongs sacrés râlant aux mains des bonzes
Voici que des bourdons plus sourds hurlent en chœur
Où donc est le sonneur qui fait pleurer ces bronzes ?
— « C'est ton cœur qui bat, c'est ton cœur ! »

O deuil du souvenir ! Quoi ! sur mes destinées
Ce regret éternel des défuntes amours ?
Je veux un carillon pour les nouvelles nées !
— « Non ce glas sonnera toujours ! »

CAROLUS TENIB.

Chez les Oiseaux

La blonde Aurore, au ciel, ouvre son store mauve
Et, prise du dédain des prix que récolta
Sa délirante nuit, et des joyaux d'alcôve
Que le Rêve exalté sur sa couche jeta,

Declôt des lourds écrins la lèvre crême ou rose,
Meurtrit leur gond d'argent ou brise leur fermoir
Et mouille les prés verts que sa largesse arrose,
Des perles, des saphirs et des gemmes du soir.

Et dans les frondaisons que les rayons jaunissent
Sous cette averse d'or que font pleuvoir ses doigts,
De chants pêle-mêlés et crieurs, m'assourdissent
Des milliers d'oiseaux gais, joyeux hôtes des bois.

Je les écoute, lors, se disputer ensemble,
Du bord de l'étang bleu qui reflète les lys,
Et que le saule clair, les fins roseaux, le tremble
Cernent tout frissonnants de feuillages pâlis.

Or, ces rivaux jaloux, âprement se querellent :
La pie encolérée insulte les pinsons,
La mésange fringote et les coucous grommellent ;
Des colloques aigus stridents dans les buissons !

***

Un gros merle moqueur blotti dans les charmilles,
De ces prises de bec me donna la raison :
Chaque chantre mignon en distillant ses trilles,
Se prétendait le roi dans l'art de la Chanson.

C'était, ma foi, très drôle et je pensais sourire !
Mais vous vîntes alors, en foule, à mon esprit,
Poètes qui passez votre temps à médire
Du confrère voisin, qui chante, pleure, ou rit

Sur un ton qui s'écarte et, plus ou moins diffère
Du vôtre ! Gais oiseaux, apaisez vos rumeurs ;
Dans les chênes touffus ceinturonnés de lierre,
Dans les myrtes pensifs et les lilas en fleurs,

Dans les blancs acacias, les ormeaux, les platanes
Aux membres musculeux largement étalés,
Chantez, chantez, oiseaux ; laissez là vos chicanes ;
Gazouillez, gazouillez, roucoulez, roucoulez,

Entremêlez vos airs parmi les aubépines ;
Qu'ils éclatent, divers, dans les vents parfumés,
Et soient faites par eux les cadences divines
De l'unique Cantique aux versets embaumés,

Attisez vos sonnets, des sonnets bleus, blancs, roses,
Vous, mystiques rêveurs, blonds chevaliers des soirs,
Liturgistes sacrés de ces métempsycoses
Qui mettent dans vos vers l'âme des encensoirs.

ROBERT DIANEL.

L'ÉPOUSÉE

Simple glose d'un dessin, d'ailleurs clair, d'A. des Gachons.

Alors, parée comme une Reine le lendemain de son couronnement, parée du superbe et bienheureux contentement, la Châtelaine, depuis le matin Femme, descendit du manoir vers la vallée...

La vallée se dégageait des derniers voiles de brume et apparaissait splendidement claire et joyeu ement saine. Telle une épée flamboyante qu'on tire de son fourreau. Et les yeux d'azur de l'Epousée sourirent :

« Hier, moi aussi, chaste fiancée, mes songes étaient voilés de brumes ; la divine pudeur des vierges me fermait la porte d'or des Rêves d'Amour. J'allais, incurieuse et seulement jolie, par les sentiers des rires enfantins...»

Et s'arrêtant, alanguie, tout près du lac à l'eau si lisse, aux bords blondis de sable fin, elle s'accouda au balustre de marbre d'un vivier :

« Aujourd'hui, me voici parvenue au carrefour de ma vie. Je connais Hier et je devine Demain. Voilà d'où je viens, la sente puérile fleurie du bleu des myosotis qui se mirèrent en mes yeux de fillette et du blanc très sage et très pur des marguerites aux sourires étonnés. Et voici la route à gravir, qui mène au pré morose des lointaines asphodèles, à travers les bois d'enivrants chèvrefeuilles et de chênes géants ».

Ses regards d'azur brillant montaient vers l'azur des cieux :

« Je suis heureuse et je suis fière. Tous mes rêves d'antan s'accomplissent. Mon beau, mon doux Rodolphe, fuyant les Richesses et les Trônes que lui gagnèrent ses exploits d'Orient, m'est venu quérir au manoir de mon vieux père où les ménestrels obéissants chantaient les chansons de Retour que leur dictaient mes yeux confiants. Et me voici son Epouse pour une vie de gloire et de joie. Hier enguirlandé de jolis souvenirs, Aujourd'hui splendide, Demain droit et calme : tout est beauté, bonheur, bonté. Les oiseaux ont des chants d'amour, le vent de fraîches caresses ; et l'autour qui passe me crie ma victoire glorieuse...»

Et retournant sur ses pas, doucement, parmi les herbes frôleuses du vallon, elle s'en fut, toujours souriante, au-devant du doux chevalier, du beau Rodolphe-l'Audacieux.

JACQUES DES GACHONS.

André des Gachons 1893

LES VEILLEUSES

Elles s'allument le soir, de chaque côté du port, près de l'entrée, pour éclairer la passe, l'étroit goulet malaisé à franchir où se trainent, après les tempêtes, les navires martyrisés par l'assaut rageur des lames, fourbus, éclopés, boiteux des deux flancs.

Là-bas, au fond du port, l'ombre est si compacte que l'on n'y distingue nettement aucune forme. Les hautes maisons dont les façades s'érigent, alignées autour du bassin, lui font un encaissement de puits. On n'aperçoit que les arêtes des toitures dépassées par les pointes fines des mâts, les longues vergues inclinées sur les hunes, l'enchevêtrement des cordages plaqués en traits d'encre sur le ciel d'un bleu moins sombre, et jaillies de cette masse noire, les flammes jaunes des réverbères pareilles à des braises éparses, mettent des bluettes vives sur un monceau de charbon.

Ces clartés sont seules vivantes dans le repos des quais. Elles clignotent en plongeant sous la nappe d'eau et forment, en contrebas du môle, une file de colonnettes frêles aux tortions inégales, évoquant l'illumination féerique d'un pilotis immergé. Mais surtout les deux fanaux, le rouge et le vert, l'un à droite, l'autre à gauche du goulet, accentuent la bizarrerie du spectacle, et ce mot : *les Veilleuses* vous vient à l'esprit pour désigner ces lueurs qui semblent projeter leurs taches claires dans la moite obscurité d'une chambre close.

Flambant entre les quatre verres des lanternes, les houppes lumineuses s'effiloquent en un rayon qui grelotte, se brise dans le bassin, s'enfonce, vrillonne, allonge le déroulement de ses spirales rompues au passage léger des plis d'eau, et dont les tronçons tout d'un coup se rejoignent en un serpenteau éblouissant, ou s'écroulent pêle-mêle en une chute silencieuse de plaques étincelantes qui oscillent longuement avant de disparaître, noyées dans la profondeur sommeillante du bassin. Cela vibre et miroite, puis s'éclipse et s'embrase encore avec des éclats fluides, des paillettes soudaines, parcourant toute une gamme d'indéfinissables nuances.

La lumière a l'air de s'effeuiller comme un bouquet que l'on égerbe. Le feu rouge et le feu vert mêlent leurs brisures pareilles à des éclosions de pétales sur un mur de serre bariolé d'espaliers aux teintes ardentes. Ce sont des calices rouges et des feuilles vertes qui fleurissent ainsi l'onde épaisse. Une floraison étrange semble sortir du bassin, soulevant ses tiges lourdes, développant ses boucles, et finissant par s'épanouir à la surface où se déploie la vive clarté des corolles.

Autour de cette chatoyante dispersion de couleurs, viennent battre les ailes folles du Rêve, et l'on imagine, cachés dans l'ombre du port, des êtres chimériques, capricieux et souples ; on les voit s'unir en groupes sautillants sous les fleurs qui tremblotent, et dans les bonds échevelés de leurs valses, faire incessamment ployer les tiges frêles. Peut-être ces lueurs dansant parmi les facettes de l'eau ne sont que les bords de leurs robes à franges vertes, de leurs ceintures à broderies pourpres, secouées dans l'élan de la ronde et lançant des rayons brefs à travers les ténèbres liquides.

Non. Il est hanté par d'autres chimères, l'obscur de l'eau sournoise dont l'oscillation laisse parfois à découvert les touffes de mousse pendues aux pierres des quais. Voici que deux monstres aux corps élastiques comme des fouets se joignent, s'attaquent, convulsent leurs annelures luisantes. De leur peau visqueuse s'échappent des éclairs qui balayent les ténèbres autour d'eux, des aigrettes électriques. Les fouets vivants s'enlacent dans une nerveuse étreinte, roulent des nœuds aveuglants, rivalités de reptiles, batailles de couleuvres versant de rouges flaques de sang sur le vert uni de l'herbe.

Mais une ombre rampe lourdement sur les lueurs qui se dispersent. C'est une barque de pêcheurs annoncée par le battement doux des rames, au tranchant un instant relevé, d'où pleuvent des égouttins transformés en myriades de perles. Et le sillage sépare les monstres qui s'effacent, époudrés eu un semis de grains phosphorescents, jusqu'au moment où les deux lueurs replongent dans l'eau comme des lames. Sans force, elles se balancent au hasard, dardent des menaces fanfaronnes, rapprochent leurs pointes affolées, pareilles à des épées dans les mains de soldats ivres. Puis, sous une dernière ride de la nappe clapotante, les épées se brisent dans une subite volée d'étincelles.

Alors, tout s'apaise. Les étincelles retombent, se suspendent en grappes dans la tranquillité du port. Peu à peu elles s'élargissent en disques d'émeraude et de grenat, avec des palpitations lentes comme en ont les ailes des papillons alourdies de parfums, et figurent les touches d'un instrument merveilleux sur lequel vibrent et se répondent les notes d'une vague symphonie venue du fouillis des mâts et des cordages : une chaîne paresseusement détirée qui grince, un anneau de fer qui sonne, une carène que l'on entend geindre là-bas, et plus loin encore, le bruit à peine distinct de la mer qui chantonne sur des brisants inaperçus, tandis que les pêcheurs gagnent le large.

On voit s'agiter les touches éclatantes à l'ébranlement de l'eau où courent ces faibles sonorités. Mais rien ne trouble l'assoupissement du bassin, pas même le coup de vent traître de la tempête lointaine qui souffle très haut sans frôler le brise-lames.

Et les veilleuses, avec les lueurs qui mettent une flambée dans l'eau sommeillante, aux mille fronces de sa robe brune, sont deux prunelles ouvertes sur la nuit, sur le vide en quête de proie, regardant par delà les murailles, laissant rouler des larmes incomprises que nul ne consent à recueillir et qui glissent, silencieuses et chaudes, sur des noyés inconnus.

Mais de chaque côté du goulet, à l'apparition de l'aube, cessant d'animer l'essaim fantasque des rêveries, les larmes lumineuses remontent et s'éteignent brusquement dans les prunelles refermées.

ALBERT TOURNAIRE.

La Philosophie du Père Bon-Sens

A Paul Bourget,
le père du roman psychologique.

Les Philosophes ont trouvé
sa raison d'être à toute chose :
Le lièvre est fait pour le civet,
et pour le Sénat môssieu Chose ;
Eve commit le cher péché
pour que la pomme ne pourrisse ;
mais c'est en vain qu'on a cherché
pourquoi les chiens lèvent la cuisse.

— Le sujet n'est guère élevé...
me dira l'un, d'un ton morose.
— Bah ! ? si ce toutou, bien gavé,
met votre pantalon en cause,
cher philosophe amouraché
de toute loi consolatrice,
vous chercherez... un peu fâché...
pourquoi les chiens lèvent la cuisse.

— Corbleu ! dira l'autre, énervé,
La loi ne naît pas, je suppose,
d'un fait par hasard observé ? !
— Vous le prenez à haute dose,
le hasard, mon cher ? mais tâchez
de nous montrer que c'est caprice
du Hasard !... Tenez, empêchez
votre chien de lever la cuisse !

ENVOI

Grand psychologue, ô Paul Bourget,
dans votre Œuvre, comme appendice,
traitez-nous ce dernier sujet :
« Pourquoi les chiens lèvent la cuisse ».

FERDINAND DUCHÊNE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

LES LIVRES

AMOURS DE MALE, *roman*, par *Daniel Riche*, in-18 jésus, 273 p. 3 fr. 50. — L'auteur est un de ceux pour qui les récents manifestes « romanesques » de M. Marcel Prévost sont restés lettre morte. Son étude de l'amour dans notre société est un éloquent plaidoyer en faveur de la femme, cet ordinaire jouet de l'homme, le « mâle », ne visant qu'au stupre et brisant tant d'existences ! Il veut la fille après la mère et cette dernière doit lutter terriblement pour épargner à son enfant les déceptions qui la firent tant souffrir. Sur cette donnée simple, M. Daniel Riche a écrit un livre fort intéressant et très honorable comme style.

REINE DE JOIE, *roman, par Victor Joze*, in-18 jésus, frontispice en couleurs, par Lautrec, 180 p. 3 fr. 50. — Ce que l'on appelait jadis un « morceau de venaison ». Mœurs et scènes du demi-monde joliment traitées ; forme sans prétention. Un livre à tourner la tête des commis de préfecture et des petites filles désirant « faire la fête ». Un succès pour l'aimable auteur.

LA TÉLÉPATHIE ET LE NÉO-SPIRITUALISME, *étude, par Bernard Lazare*, une plaq. 36 p. 1 fr. 50. — Malgré l'étalage d'érudition où se complaît l'auteur, j'ai bien peur que le travail de M. Bernard Lazare satisfasse davantage les littérateurs que les vrais savants. On ne peut être universel et l'auteur du *Miroir des Légendes* peut se dispenser, heureusement, d'un nouveau fleuron à sa couronne. Lettré, il l'est plus que quiconque. Nous attendons de lui des œuvres d'art — et non des traités de sciences occultes.

LA LÉGENDE DE L'AIGLE, *poème épique en vingt contes* (prose) *par Georges d'Esparbès*, in-18 jésus, couv. ill. de A. Willette, 341 pages, 3 fr. 50. — (Article spécial de Y. Rambosson, dans prochain nº.)

POUR L'AIMÉE, *vers, de Alexandre Goichon*, une plaq. de 56 p. 2 fr.

Votre âme vierge et parfumée,
Votre âme m'a conté tout bas
Des mots câlins, ô mon Aimée,
Des mots que je n'oublierai pas...

et que le poète transcrit tel qu'ils lui remontent du cœur.

GOUTTES D'AME, *par l'auteur d'*Epines et Roses *(Tommaso Cannigraro)*, poésies, in-12 écu, 300 p. 3 fr. 50. — La chanson d'une âme mélancolique non mise en forme et traduite telle quelle. Des qualités de sincérité ingénue.

UN FILS DE QUATRE-VINGT-NEUF, *roman social, par Alexandre Boutique*, in-18 jésus, 392 p. 3 fr. 50. — Dans notre nº 89 (1er janv. 93) nous avons publié un chapitre inédit de ce beau livre d'un auteur qui fut l'un des fondateurs de *La Plume* et qui depuis a pris sa place au 1er rang des romanciers contemporains : nous renvoyons donc le lecteur au nº sus-indiqué, en attendant que nous consacrions à Alexandre Boutique une étude d'ensemble sur son œuvre, étude à paraître incessamment.

LES CHIMÉRALES, *poésies, par Maurice Dumont*, (couv. ill. par l'auteur) une plaq. de 35 p. s. p. m. — Il y a, en cet auteur, une dualité qui déconcerte : peintre et poète, M. Dumont est artiste accompli sous ces deux formes. Un peu l'allure d'un fou et beaucoup l'esprit d'un sage, on ne sait à qui des deux s'arrêter. Deux noms viennent ici sous la plume : Th. Gautier et Ch. Cros. Maurice Dumont pourrait bien devenir l'un et l'autre.

AMOUR DE MISS, *roman, par Jean Blaize*, in-18 jésus, 296 p. 3 fr. 50. — Le critique doit être un juge et un conseiller, disait ici-même un de mes excellents collaborateurs. Pour moi, la critique contemporaine est tellement surmenée par la production qu'elle ne peut accomplir sa tâche : interprétation personnelle d'une œuvre composée par un tiers, variations sur un thème fourni (c'est la critique d'un artiste, la seule qui importe, à mon sens, car pour être un juge et un conseiller il faudrait être universel, Dieu presque). Je me respecte assez pour ne pas appliquer à Jean Blaize la première formule et j'aime trop son talent pour lui appliquer la seconde. Cent volumes reçus ici chaque quinzaine : cela fait deviner ma pensée.

JEUNESSE PENSIVE, *poésies, (préface de Sully-Prudhomme) par Auguste Dorchain*, in-18 jésus. 137 p. 3 fr. — Un soir, à l'Odéon, nous fûmes tous émerveillés par la grâce lyrique d'un *Conte d'Avril*, hélas ! sans lendemain. M. Sully Prudhomme affirme que dans *Jeunesse pensive* M. Dorchain n'a songé qu'à émouvoir et il part de là pour entrer dans une dissertation esthétique que je goûte fort peu, je l'avoue naïvement. Auguste Dorchain chante *parce qu'il est poète*. Cela dit tout et c'est aussi un bel éloge mérité réellement par l'auteur.

LE CYCLE ÉVOLUTIF (livre-préface de *Les Genèses*), *poésies, par Franck Vincent*, une plaq. de 40 p. s. p. m. — C'est, typographie et charabia, l'imitation servile d'un grotesque qui restera le type achevé du toqué littéraire dans cette fin de siècle.

LE PERCEMENT DE L'ISTHME DE CORINTHE, *fantaisie de Léon Durocher*, avec 64 dessins de A. Vignola, une plaq. grand in-16 de 51 p. 1 fr. — On se figure volontiers qu'en fait d'isthmes, il n'y a eu que ceux de Suez

et de Panama. Les Grecs ont eu l'itshme de Corinthe, dont le percement suscita, du temps de Périclès, une comédie politique et financière de haut vol.

Cette comedie nous est retracée avec beaucoup d'humour, quoique d'après des documents authentiques (que tocs) dans une jolie plaquette qui vient de paraître. *Le Percément de l'Isthme de Corinthe*, de Léon Durocher, orné de 64 dessins biens drôles de A. Vignola, tel est le titre de ce fragment d'histoire grecque qui inflige un joyeux démenti à ceux qui prétendent que l'histoire ne recommence jamais.

Nouveaux Contes cruels et Propos d'au-dela, *par A. de Villiers de l'Isle Adam*, in-18 jésus de 280 p. 3 fr. 50. — Œuvres posthumes ; 13 nouvelles ou contes, un article (refusé par le *Figaro*) sur la Royauté et un court fragment de roman inachevé, tel est le bilan de ce volume. Un article de 8 pages serait nécessaire pour parler décemment de cette œuvre. Rien que l'*Amour sublime*, l'une des nouvelles, ou l'*Elu des Rêves* sont deux joyaux que le moindre mot en l'air, les appréciant, équivaudrait à un attentat au chef-d'œuvre. Nous réservons donc ce volume pour une étude d'ensemble sur Villiers, notre illustre maître défunt.

Les Campagnes hallucinées. *poésies, par Emile Verhaeren*, un vol. grand in-16 de 85 p. éd. d'am. à 315 ex. s. p. m. — L'immense succès de Maurice Maeterlinck a quelque peu nui à la réussite de quelques-uns de ses compatriotes. Parmi ces derniers, M. Verhaeren doit être placé au tout premier rang. Il a une science du rythme qui se décèle en ses moindres poèmes. Il s'y fie trop, peut-être, mais le don l'emporte finalement. Son nouveau livre est la première partie d'une trilogie que nous attendons tous avec impatience.

Petits Bavardages sur quelques cabinets de travail, *études, par Armand Bourgeois* une plaq. de 42 p. s. p. m. — Recherches historiques fort curieuses et souvent très documentées.

Voix de la Plaine, des Monts et de la Mer, *poésies, par Paul de Tournefort*, un vol. in-16 de 158 p. 3 fr. — Poésie de bonne compagnie, sans prétentions.

La Chambre nuptiale, *roman par Janine*, in-18 jésus de 327 p. 3 fr. 50. — Amours paysages ravissants de l'Irlande, patriotisme élevé : voilà ce qui distingue des pages à la fois très belles et très fortes. C'est un talent fort personnel que celui de Janine. Son œuvre nouvelle la met à part entre les romanciers et sera la bienvenue du public.

La Belle Madame Lenain, *roman, par Léon Barracand*, in-18 jésus de 314 p. 3 fr. 50. — Type de la femme « arrivée » sous la troisième République, incarnation de celles qui, des périls où elles se jouent et des scandales qu'elles soulèvent, édifient leur prestige mondain et la haute fortune où nous les voyons. *La Belle Madame Lenain* va sans doute encore faire parler d'elle et de son biographe, M. Léon Barracand. Le sous-titre, « mœurs politiques contemporaines » indique l'actualité du livre. Bien qu'écrit avant nos récents scandales, il en exprime en effet toute la philosophie et la moralité. Nous signalons cette satire romanesque œuvre verveuse et d'excellente ironie, à ceux qu'intéresse l'étrange état d'âme de quelques-uns de nos contemporains et politiciens les plus illustres et les plus en vue, non les plus vertueux et les plus recommandables.

Mathématiques et Mathématiciens, *par A. Rebière*, in 8 de 566 p., 5 fr. — La première partie, la plus longue et la plus importante, est formée de morceaux choisis sur les principes, les méthodes, la philosophie, l'enseignement et l'histoire des Mathématiques ; ils sont extraits des philosophes, des historiens et surtout des mathématiciens de tous les temps. Ces aperçus variés, ces pensées fines ou profondes ouvriront aux esprits curieux des horizons nouveaux.

Abandonnant ensuite les hautes généralités et les abstractions, l'auteur nous montre la Science et les Savants à un point de vue familier, biographique et anecdotique ; puis il arrive aux paradoxes qui piquent la curiosité et où se trouve souvent un grain de sagesse.

L'ouvrage se termine par un choix de ces problèmes de fantaisie que Bachet qualifiait de plaisants et délectables.

Les Prétendants a la Couronne, *drame en 5 actes, d'Ibsen*, un vol. in-18 de 300 p. 3 fr. 50. — Je ne sais pourquoi on fait à Ibsen le renon d'un écrivain nébuleux : le drame dont s'agit, ainsi que *Solness*, est d'une clarté transparente. Tout tient en ces deux lignes : glorification de la volonté consciente, avec développement philosophique de cette sentence : « Certains hommes ont le devoir de mourir tandis que d'autres doivent vivre. » Le drame, j'en suis certain, frapperait fort le grand public car l'intérêt d'une action vivement conduite poigne le lecteur et élève l'âme vers des hauteurs jusque-là inaccessibles.

Les Etoiles en voyage (La Patti, Sarah, Coquelin) *Souvenirs de l'impressario Schürmann*, in-18 jésus, 206 p. 3 fr. 50. — Les friands de scandale vont se lécher les babines et j'imagine fort que les *étoiles* vont rugir (A toi Sarcey !) car l'auteur affirme qu'elles « n'éclairent » guère !

Toute la Lyre (dernière série) *poésies de Victor Hugo*, in-8 cavalier, 300 p. 7 fr. 50. — (Article prochain par Ad. Retté.)

Le Drame Norwégien (Ibsen, Biornson), *par Ernest Tissot*, in-18 jésus de 287 p. 3 fr. 50. — Article prochain par Louis Dumur.)

Un Problème d'art, *par Victor Maurel*, in-18 de 312 p. 3 fr. 50. — Il n'y a pas un mot inutile ou ambigu dans ces pages d'analyse rigoureuse, de critique serree, de déductions fortement documentées. Le problème que l'auteur s'attache à résoudre, avec son indiscutable compétence, est en somme celui des rapports de l'art et de la science. A ce titre, il intéresse au plus haut degré tous les artistes et tous les savants. Mais ce livre n'est pas seulement une œuvre de novateur, appelée à un puissant retentissement : c'est aussi une œuvre de vulgarisateur, s'adressant à tous par son extrême simplicité.

Petits Maitres (Impressions de Hollande) *par Edouard Estaunié*, in-18 jésus de 272 p. 3 fr. 50. — Impressions et critiques Puisque la mode est aux choses d'art étrangères, un succès attend ce livre fort curieux à plus d'un titre.

Les Aspirations *poèmes en prose, par Victor Remouchamps*, grand in-8 de 96 p. 3 fr. 50. — Du talent, beaucoup de charme.

Joseph de Maistre avant la Révolution, *par François Descotes*, 2 vol. in 8 de 329 — 401 p. 15 fr. — Qui ne connaît M. Ducroz, l'artiste imprimeur de Moutiers-Tarentaise ? Il exerce son art cette fois, sur un travail dû à la plume savante de l'ex-bâtonnier des avocats à la Cour de Chambéry, M. Descotes. De belles illustrations enrichissent ces deux volumes que nous recommandons tout spécialement aux amateurs.

Une belle dame passa, *poésies, par Adolphe Retté*, in-18 de 120 p. 3 fr. 50. — (Jean Carrère parlera dans un prochain nº de ce chef-d'œuvre.

Les Virginités. *poésies, par Alexis Noël*, in-18 jésus de 64 p. 2 fr. — Des vers très, trop jeunes.

Contes a Marjolaine, *par Georges Garnir*, in-18 jésus de 229 p. 3 fr. 50. — L'œuvre de l'un des bons parmi les Jeune-Belgique qu'édite Paul Lacomblez, le poète-éditeur bruxellois.

La Société mourante et l'Anarchie, *par Jean Grave* (préface d'Octave Mirbeau) in-18 jésus de 296 p. 3 fr. 50. — (André Veidaux étudiera ici prochainement cette œuvre de notre excellent confrère de la *Révolte*).

PREMIÈRES CHANSONS. *par S. et F. Borel* (préface de Gustave Nadaud, frontispice à l'eau-forte par Horace Fonville) in-18 jésus de 440 p. 5 fr. — Chansonniers qu'étiquette suffisamment le nom du préfacier. De bonnes pages, de moins bonnes, un ensemble satisfaisant.

LE PÈRE *roman d'analyse, par Jeanne France et A. Magnier*, in-18 jésus de 253 p 3 fr. 50. — Une action émouvante, aux péripéties nombreuses et inattendues, encadre cette analyse.

Le Père est l'étude des sentiments d'un père, châtié d'abord pour une faute de jeunesse, dans sa fille préférée ; châtié ensuite, de cette préférence même, dans la fille aimante et méconnue qui s'est sacrifiée pour lui et qui meurt de son sacrifice.

BELZÉBUTHA, *roman, par André Chadourne*, in-18 jésus de 305 p. 3 fr. 50. — A une époque où le spiritisme et la magie sont revenus à la mode, comment ne pas lire avec empressement une œuvre où ressuscite tout notre moyen âge, encore si inconnu. D'un côté la chevalerie, sa foi, ses mœurs, ses luttes contre les Musulmans ; de l'autre, la sorcière et ses adeptes, en révolte contre la Société.

La lutte, dans le Périgord noir, du baron de Beynac, qui représente la féodalité chrétienne, contre les assauts d'infâmes gueux, exploités par la fille d'un châtelain, déchue et ambitieuse : tel est le sujet de ce roman.

CONTES A MADEMOISELLE. *par Jean de la Bretonnière*, in-18 jésus de 312 p. 3 fr. 50.

POUR LE BEAU, *essai de Kallistique*, par Alphonse Germain (eau-forte de Séon), in-12 de 128 p. 3 fr. (V. art. ci-dessus.)

QUELQUES HEUREUSES ÉTAPES PENDANT LE COURS DE LA VIE D'UN MUSICIEN. *par E. Vivier*, une plaq. de 26 p. relatant spirituellement certaines aventures du célèbre corniste de l'Empereur.

LES CHIMÉRIQUES, *poésies, par Louis Malosse*, in-18 jésus de 186 p. 3 fr. — D'excellents vers parnassiens.

LES OPALES. *poésies, par Karl Boès*, in-4 de 76 p. 3 fr. (Notule prochaine).

LES REVUES

Il nous faudrait citer tout le sommaire de *Le Livre et l'Image* si nous voulions dire ce qu'il y a d'intéressant dans le dernier fascicule de cette luxueuse revue que dirige si habilement M. John Grand-Carteret. Nous préférons renvoyer le lecteur à cette publication. *La Revue dramatique et musicale*, de notre ami Raphanel continue elle aussi sa route, *piano* mais *sano*. Bons numéros du *Mercure*, des *Entretiens*, de l'*Ermitage*, de la *Revue blanche*, du *Cœur* et réapparition de la *Croisade*.

SAINTE-CLAIRE.

Etudes d'Art, par Edmond et Jules de Goncourt, *(Préface de Roger Marx)*.

Tel est le titre sous lequel l'éditeur Flammarion vient de publier, à la librairie des bibliophiles, le dernier volume où, vraisemblablement, se verront encore une fois réunis les noms d'Edmond et de Jules de Goncourt. Y trouver joint, par un choix heureux, celui de M. Roger Marx sera d'un vif attrait pour le *public de l'Art*, auquel l'ouvrage est dévotement dédié.

En une magistrale préface — qui elle-même doit être jugée une œuvre de forte et savante critique — Marx s'est complu, à propos du livre étudié, à nous retracer dans son ensemble la carrière artistique des frères de Goncourt. Des pages émues, toutes vibrantes de sincère passion pour les beaux arts et de haute admiration pour les écrivains, évoquent depuis l'heure des débuts jusqu'à la fin de cette collaboration féconde, la lutte ardemment soutenue par les jeunes révolutionnaires de 1850 contre les erreurs alors accréditées, les préjugés en honneur et les ignorances coupables.

Tour à tour Marx nous les dépeint acharnés à renverser des idoles ou pieusement occupés à réédifier des sanctuaires ruinés. L'inspiration sainte du moyen-âge aussi bien que le paganisme raffiné du XVIII[e] siècle trouvent en eux d'irrésistibles défenseurs. Et, dans le temps même où le préfacier nous les montre s'ingéniant à initier le public

JULES DE GONCOURT

(d'après une eau-forte de M. Edmond de Goncourt).

lettré au dillettantisme des civilisations de l'Extrême-Orient ; nous les retrouvons mêlés aux disputes des écoles, soucieux de formuler et de proclamer leur foi sur toute question de littérature et d art. Dans la bataille livrée par le réalisme au romantisme expirant ils se font porte-drapeau et leur ardeur, jamais ne se ralentit. Ce salon de 1852 en fait foi et surtout l étude publiée en 1855 sur la peinture à l'Exposition universelle.

Très différents, sinon d'esprit, du moins de proportions et d'allure — ces deux articles — qui forment la matière du présent volume, — sont loin d'avoir la même portée esthétique.

Le salon de 1852 se présente à nous comme une charmante promenade, faite, en causant, à petit pas, à travers les galeries du Palais-Royal, où se tenaient alors les expositions annuelles. Les auteurs nous détaillent une à une, par ordre alphabétique, les œuvres exposées — curieux seulement, semble-t-il, de lutter avec le peintre de verve et de coloris ; — Effort prodigieux du Verbe jaloux de suggérer à l'imagination charmée l'illusion de la couleur et de la forme ! De ce salon de 1852, d'étonnantes descriptions subsisteront, des pages devenues classiques (celles, par exemple, inspirées par le groupe de Barye : « *Jaguar dévorant un lièvre*). Mais il faut bien le reconnaître, cet appareil de rhéteur tant admirable soit-il ! nous semble aujourd'hui suranné. Le role de la critique ne consiste plus, croyons nous, en une vertigineuse gymnastique et l'esthéticien trouverait sans doute sa tâche inaccomplie, s'il avait seulement, feuillet par feuillet, illustré de proses étincelantes, tous les numéros de son catalogue.

Cette vérité, les de Goncourt furent des premiers à la sentir, et dès le début de leur second article (1855) — le souci se manifeste de juger de haut le débat.

« La peinture est-elle un livre ? La peinture est-elle une idée,.. Parle-t-elle au cerveau ?... La peinture est-elle en un mot un art spiritualiste ?... » — Telle est la grave question dès l'abord posée.

On se doute de la solution : mais les arguments fournis — les preuves à l'appui si nettement déduites — en un style précis et clair, valent d'être lus et retenus. — Cette opinion « qu'il y aurait à faire, pour une intelligence de l'art, un Salon tout nouveau, qui ne parlerait que de la vingtaine de tableaux marquants, un salon où l'homme de lettres confesserait le peintre » cette opinion émise par Edmond de Goncourt en 1875, les deux frères, dès 1855, la mettent en pratique.

Sans s'attarder à l'embaumement des réputations mortes, leur critique, alertement passe en revue le monde de l'art. La France dans ce concours des races, leur apparait la grande éducatrice, « la gardienne du feu sacré ».

L'Angleterre, d'une inattaquable originalité, avec Landseer les arrête un instant ; de même la Belgique, avec Stevens et Leys.

Mais tout l'intérêt est concentré dans la section française autour des panneaux d'Ingres, de Delacroix, de Decamps. Les talents si divers de ces trois peintres, un à un et longuement sont analysés, commentés. D'ingénieux aperçus, des considérations nouvelles, justes souvent, sont émises au cours de l'examen. Mais force nous est, pour l'amour d'Ingres... et de la vérité, de constater que la postérité ne semble pas décidée à ratifier sur tous les points les jugements portés ici. En ce passage, nos écrivains d'un goût si sûr d'ordinaire, presque divinatoire, s'égarent et, de leur part, les éloges outrés, dithyrambiques, accordés à Decamps surprennent autant que les restrictions sans nombre dont s'atténue leur admiration pour Delacroix, pour Ingres surtout ! La renommée d'Ingres, alors à son apogée, parût-elle excessive à ces esprits judicieux et le malin plaisir, si cher à la jeunesse, de verser une goutte d'absinthe dans la coupe enchantée de la Gloire, leur conseilla-t-il ces lignes d'analyse sévère ? Nous l'ignorons... et d'ailleurs il n'importe. L'avenir se charge vite de remettre à sa place toute renommée.

LE SALON DE 1852.

EDMOND DE GONCOURT

(d'après une eau-forte de Jules de Goncourt).

Hier, le peintre A. Besnard, dans l'Introduction de son étude sur l'Exposition de la la Royale Académie, écrivait parlant de l'influence anglaise si vivement ressentie par l'école de 1830 : « Seul un grand artiste resta debout au milieu de cette bourasque, fort de son génie et de celui de son pays, *qu'il incarne véritablement par dessus tous les autres*. Seul *notre grand Ingres* resta inébranlable ».

Cette réserve faite et Ingres réhabilité de la sorte, par un de ses plus illustres et autorisés admirateurs, il ne nous reste qu'à nous féliciter hautement de posséder sur l'art du XIX^e^ siècle un document nouveau d'un tel prix. Tous ceux que préoccupe l'évolution des idées ont lu ou liront ce volume et, comme nous, regretteront vivement que M. Edmond de Goncourt s'abstienne aussi obstinément de répondre aux avances qui lui sont faites et se refuse à reprendre un genre de critique dans lequel il excelle.

H. DURAND-TAHIER.

La Sculpture aux Salons de 1893

Si l'on excepte les envois de MM. Constantin Meunier et Jean Dampt, aucune œuvre n'impose vraiment dans les deux salons de sculpture. Il y a de bons morceaux certes, mais sans au-delà ; aucune idée neuve ne s'en dégage.

On retrouve, coulé en bronze, le crâne *Jardinier* de Jean Baffier et, taillés dans le marbre les puissants *Lutteurs* de Félix Charpentier. Çà et là quelques œuvres arrêtent. Aux Champs-Elysées ; *Hercule tendant l'arc* de M. Marzolff, *Caïn*, de M. Boverie, le *Pressoir* de M. Thomas Shield Clarke, *Adieu* de M. Loiseau-Bailly, le *Réveil* de M. Saulo, *Esclave et Furie Vengeresse*, de M. Captier, un vigoureux artiste, doué d'idées larges et généreuses, qui pourrait avec avantage, je crois, délaisser l'allégorie pour la représentation de la Vie. Il y a en France des prolétaires : ouvriers ou paysans, dont les allures, les révoltes seraient à rendre et dont la représentation nous importerait certes ; M. Captier me semble être l'un de ceux que de pareilles œuvres devraient tenter ; — Au Champ-de-Mars : *Bonheur* de M. Camil'e Lefèvre, l'*Amitié* de M. Alfred Lenoir, *Eveil* de M. Michel Malherbe, du *Mourron* de M. Orléans, *Etudes de mouvements* de M. Bartholomé.

Mais il faut revenir vite aux puissantes œuvres de M. Constantin Meunier. Point d'allégorie ici, mais la réalité. Une réalité de souffrance exprimée par une grande et sensitive âme d'artiste. C'est dans la population des mines et des ports que M. Constantin Meunier va chercher ses modèles. C'est là qu'il trouve ces beaux corps douloureusement ravagés, ces attitudes toujours lasses et inquiètes. Ces hâleurs, ces mineurs disent l'asphyxie de la mine la torride atmosphère de la forge, les traîtrises de l'alcool, comme cette femme penchée : les inquiétudes et les regrets qui accablent irrémédiablement en cette vie d'enfer les mères et les épouses. M. Constantin Meunier nous émeut encore fortement par la simple représentation d'un vieux cheval fourbu aux flancs amaigris, dont le col penché témoigne d'indicibles misères.

L'art de M. Jean Dampt est fait d'intellectualité et de distinction, aussi d'originalité exquise. Une indéfinissable expression se dégage des figures qu'il modèle : elles ont parfois l'attirance d'une énigme. *Le Baiser de l'Aïeule*, le buste de l'exceptionnel artiste Aman Jean, enfin un préraphaëlique visage de jeune fille charment longuement. On ne saurait séparer ces belles œuvres du *heurtoir* en fer forgé, composé par le même sculpteur. Œuvre logique en sa fantaisie où les torsions du fer, les accidents de la forge sont la raison d'être de ce dragon et des floraisons étranges où se reposent de frêles insectes aux ciselures savantes.

M. Auguste Rodin est seulement représenté par un médaillon de Bastien-Lepage insuffisant à donner l'impression de l'art du maître, rappelé un peu servilement par Mlle Camille Claudel, dont les deux groupes témoignent cependant d'ingéniosité. MM. Van der Stappen, Braecke, Charlier affirment vaillamment la vitalité de la sculpture belge, mais leurs œuvres, conçues avec les mêmes tendances que celles de M. Constantin Meunier, ne les peuvent faire oublier.

Artiste très doué, M. Emile Bourdelle expose quelques figures d'un art exquis, mais qui gagneraient à être plus serrées dans leur exécution. Une tête de *Juda*, bellâtre au regard louche, de M. de Niderosen, est douée d'expression profonde.

Il convient de louer, dans les deux salons, les bustes de MM. Desca, Suchetet, Crauk, Puech, Pézieux, Theunissen, Aubé, Lenoir et de Mme Charlotte Besnard. — Quelques médaillons d'un beau modelé de M. Ponscarme et le *Médaillon du Centenaire de Louis XVI*, dans laquelle M. H. Cond'amin a su mettre un peu du charme des choses du siècle dernier.

OBJETS D'ART

Il est peut-être permis de passer vite dans les salles de peinture ou dans les allées de sculpture, tant de redites s'y pressent ! mais ce serait crime de négliger au Champ-de-Mars, la section des Objets d'Art où se rencontrent maintes créations imprévues.

Ainsi la délicieuse armoire à layette (sycomore et étain) d'Alexandre Charpentier ; en bas-relief, sur un panneau de porte, une mère allaitant son enfant, sur

un tiroir, des profils enfantins, puis ça et là, incrustés, hochets et bourrelets ; — les splendides reliures de M. René Wiener. Une entre autres : « les Arts Décoratifs », composé par M. Victor Prouvé, où des cactus géants aux floraisons rouges se découpent sur une terre méridionale ; — les verres gravés de M. Reyen et E. Leveillé ; — de ce dernier, un vase où des iris marient leurs tons roses, violets et mauves.

Voici encore, des maîtres sculpteurs Jules Desbois, Jean Baffier et Alexandre Charpentier, des étains : vases, pots, masques. Il est intéressant de voir ces trois artistes marcher parallèlement vers un même but. Les découvertes de l'un servent aux deux autres, sans que leurs œuvres, tant est forte leur personnalité, se ressentent du contact commun. Baffier est élégant dans la robustesse paysanne, Desbois savant et serré d'exécution, Alexandre Charpentier, souple et coloré. Aussi comme on est longtemps retenu devant les productions de ces maîtres, intéressé par leurs fantaisies mêmes : les masques de la Mort de Desbois ; du peintre Hawkins et du Dr Suchet de Charpentier.

En contraste avec les meubles massifs mais si heureusement imprévus de M. Carabin, voici les délicates et subtiles créations de M. Emile Gallé dont les poétiques marqueteries semblent faites avec des ailes de libellules. M. Bonnard doue de lumière un paravent de drap sombre.

Ici les vitraux de M. Fargue fulgurent, là les mosaïques vitrifiées de M. Tournel attirent par la féerie de leur transparence, la beauté de leurs couleurs et la grâce de la composition.

J'ai loué dernièrement à propos des « Indépendants » les aquarelles estampées de M. Pierre Roche. De bien gracieux spécimens sont visibles ici : insectes, fleurs, qui ne me font pas oublier l'étrange impression du *Cérébral*. Somptueux, sont ses essais de terre lustrée. Les figurines, comme imprégnées de métaux rares, étincellent avec une bizarrerie d'objets de cultes antiques et riches.

Plus graves et humains les petits bronzes funéraires de M. Vallgren charment et font penser. *Tombeau*, *Pleureuse misère* sont difficilement oubliables.

***

Il sied de mentionner à part, *La Prairie*, délicat bas-relief en pâte de verre colorée, de M. Henry Cros dont l'art exquis détonne au milieu des plates productions classées « Objets d'art » au Salon des Champs-Elysées.

CHARLES SAUNIER.

CRITIQUE MUSICALE

La Walküre, *de Richard Wagner*, à l'Opéra.

La tétralogie du « Ring » est une œuvre à part dans l'Œuvre de Wagner. Elle pourrait en être dite la plus humaine; en ce sens que ce sont uniquement les passions de l'homme en dehors de toute idée divine, que ce grand drame homérique personnifie sous les traits du dieu Wotan, présente sous la figure des autres Dieux et des héros mis en scène. Ici, un vaste ensemble de symboles *signifie* formellement les différents désirs de l'homme en lutte dans son âme, cette lutte représentant la vie humaine généralisée. L'homme, c'est à dire Wotan, a projeté autour de lui des vouloirs, des tendances, des tendresses contradictoires, qui s'appellent, dans le drame, Brünnhilde, Siegmund, Siegfried, Fricka, etc. Ces personnages, ces symboles, bataillent entre eux, revêtant, comme dans la théogonie grecque, les apparences des plus réelles passions, mais elles ne sont que des pensées du Dieu, *de l'homme*. En dehors de Wotan, il n'y a que deux éléments : Erda, c'est-à-dire la Terre, et les géants et les nains, forces élémentaires avec lesquelles ce dieu est obligé de compter. Il n'a pas créé la terre, il en procède, bien que pour en tirer des secrets et de nouvelles forces, il l'ait possédée et en ait exigé des enfants ; il ne fait que s'organiser sur la terre, et essayer de maîtriser sa propre âme et d'enchaîner les éléments adverses. Dans l'ouvrage dernier et capital du maître, dans *Parsifal* (qu'annonce faiblement *Lohengrin*), nous voyons l'homme en rapport avec le divin, l'extra-terrestre ; dans le *Ring*, c'est l'homme tout seul, sur la terre et en face d'elle ; c'est, comme nous disions, le drame *humain* par excellence.

Bien qu'il les ait faites siennes, la religion scandinave et les légendes germaines n'appartiennent pas plus en propre à Wagner, que les Figures de Jupiter et de Junon, à Homère. Jupiter ou Wotan, Fricka ou Junon, très pareils, viennent évidemment de la religion unique des primitifs, qui, des éléments de leurs âmes, firent des dieux. Mais ce qui appartient à Wagner (avec tant d'autres merveilles de ce surprenant génie) c'est la vie intense qu'il sait prêter à ses personnages, sortis de son dessein évident à l'état de pures abstractions, c'est le miraculeux dressement de ces fantômes purement idéals en personnages de chair et d'os, en êtres humains simples comme tel héros de drame dépourvu de signification symbolique. C'est ce côté du génie de Wagner, c'est cette puissance de création humaine qui nous stupéfie le plus.

Pour en venir à la *Walküre* isolée et à la tentative de l'Opéra, nous ne pouvons nous empêcher de répéter, en dépit d'exemples antérieurs et même de certaines prévisions de l'auteur lui-même, que détacher l'une des quatre parties du drame de Wotan nous semble une absurdité. Il est inutile d'y insister, car cela est evident. On ne doit pas compter sur les lectures préalables d'un public ou sur des conférences aussi parfaites que l'on voudra d'un Wagnérien de la première heure comme M. Mendès, pour remplacer l'exposition d'un drame, son troisième acte et son dénouement : aucun chiffre de recettes ne pourra justifier à nos yeux cette inconséquence. Elle nous a procuré cependant la gaieté de voir reprocher à Wagner, au nom de la morale et de l'*intérêt* scenique, d'avoir admis l'inceste dans son action. Siegmund et Sieglinde, Siegfried et Brünnhilde, Adam et Eve, idées de Dieu, fils et filles immédiats de Dieu, ont le plus grand tort de consommer l'hymen, surtout sans prévenir l'officier de l'état civil.

Laissons les joies secondaires que nous donne la morale de la critique théâtrale, pour dire les quelques mots qui nous sont permis de la morale dans la Walküre. La morale y est représentée par Fricka, l'épouse de Wotan ; elle représente les lois du juste et du permis, du *social*, du raisonné, que Wotan a lui-même édictées en vue de l'organisation générale de l'humanité, et cependant elle est inféconde, cette épouse, tandis que les amours passagères et passionnelles de Wotan ont porté des fruits. Voilà, en apparence, une faute contre la morale réelle, et nous avouons que, malgré les explications qu'on peut presenter, trop longues pour être exposées dans ce mince article (serait-ce à dire que la raison froide demeure incréatrice, et que seule la passion amoureuse créée ?) nous ne comprenons point. Quoiqu'il en soit, antérieurement à l'action, Wotan a perdu l'anneau magique (symbole de la vie complète et indéfinie), et dans une heure de révolte contre le destin, qu'il connait pourtant et doit *préparer*, il a le *désir* de récupérer cet anneau confié à la garde d'un dragon nommé Fafner. Ce désir prend une forme, la forme d'un fils de l'amour, d'un fils de Wotan. Siegmund, et Siegmund, armé en héros, se met en marche pour la conquête de l'anneau.

Entre temps, Fricka rencontre à Wotan qu'il contrevient, par cette mission, à la raison d'état de l'humanité, au Destin, et le Dieu irradie sur terre une nouvelle pensée, un nouvel ordre contraire au précédent, sous forme de Brünnhilde, l'une des neuf Walkyries, ses neuf filles. Celle-ci devra annoncer à Siegmund le changement de volonté du Dieu son père, c'est-à-dire la mort du heros qui n'est fait que de cette volonté. Mais Brünnhilde, elle-même être d'amour, rencontrera Siegmund dans une situation désespérement touchante : la Walkyrie désobéira à son pere et fleurira en pitié. En voyant cela Wotan frappera lui même de mort Siegmund et châtiera sa fille Brünnhilde, devenue, *à cause de sa pitié*, une simple femme, de déesse qu'elle était. Cependant le Dieu ne pourra en finir, sans s'annihiler lui-même, avec la partie de sa création qui représente l'amour et la pitié, avec sa filiation amoureuse ; ses regrets dureront encore : un fils naîtra à Siegmund. Ce sera Siegfried, le héros de la troisième partie du *Ring*.

Voilà l'essence du drame, substantiel et substrait. Or, pour rendre ces idées avec force et matériellement, quelles créatures de chair le maître a-t-il suscitées à nos yeux ? Siegmund arrive blessé, mourant, au milieu d'un orage, à la porte de la hutte du chasseur Hunding, son ennemi. Sieglinde, femme de Hunding reçoit en l'absence de son mari le héros désarmé, expirant. Elle est prise de pitié, bientôt d'amour, le secourt, le ranime et s'enfuit avec lui. Nous assistons à une scène simple, si vraie si humaine, que nos larmes coulent. Le sens caché de la beauté et du mystère nous inquiète seulement, derrière ces faits attribuables à des êtres de l'âge primitif héroïque. Plus tard quand Brünnhilde rejoindra le couple « coupable », l'idée du « fantastique » ne nous viendra même pas, malgré les paroles de l'envoyée. Elle sera prise d'une compassion si haute et si naturelle pour la misère et la grandeur de Siegmund, veillant sur Sieglinde endormie, et refusant les joies de l'éden scandinave, les félicités suprêmes du Walhall si Sieglinde en est privée, s'il doit quitter cette aimée, que nous ne verrons en Brünnhilde qu'une femme, et en tous ces êtres de raison, que des hommes comme nous.

Un pareil art ouvre aux poètes un champ illimité pour des créations nouvelles, un immense Chanaan de beauté. Je dis un Chanaan à tort, car ce pays a été découvert par tous les précédents poètes de quelque envergure, et parcouru ; mais il n'a jamais, avant Wagner, été exploré et montré aux modernes intelligents, en d'aussi magnifiques et instructifs voyages.

Il serait inutile de recommencer, après d'autres, l'énumération musicale de la Walküre et l'exposition du système des motifs signifiants. Le système, d'ailleurs, à l'heure de cette œuvre, n'était pas encore complet, et il en résulte des imperfections et des lassitudes. Mais que des richesses, pourtant !

Malgré les coupures ridicules, l'ouvrage n'est pas monté sans art à l'Opéra. Tout s'y ressent, sans doute, de l'incomprehension générale, de la hâte, du goût de clinquant et des légèretés habituelles dans notre satané pays de blagueurs et de rigoleurs, mais le fond n'est pas trop dénaturé. Que Mme Caron se console si elle ne s'est pas trouvée tout à fait assez forte pour la tâche : ce n'est pas ce qui est vraiment artistique et précieux qui lui a fait défaut durant les premières représentations. M. Van Dick est toujours suffisant, froid, dur et irrespectueux des textes. Mme Bréval a fait un superbe début et M. Delmas tonitrue Wotan avec une voix analogue à celle de feu ce pauvre Degèle, le créateur dresdois du *Vaisseau Fantôme*.

Mais pourquoi ne nous avoir pas monté d'abord *Tristan et Iseult*, un drame complet, parfait, et plus ingérable après *Lohengrin* ?

ADRIEN REMACLE.

Opéra-Comique. — *Phryné*, opéra-comique en deux actes, de M. Augé de Lassus, musique de Camille Saint-Saëns.

On vient d'inaugurer dans un carrefour d'Athènes, le buste de l'Archonte Dicéphile, vieillard avare autant que son neveu Nicias est prodigue. L'Archonte a acheté les créances de son prodigue parent et le veut faire arrêter par les policiers Agoraginé et Cynalopex. Mais Nicias est l'amant de Phryné et cette dernière fait rosser la police par ses gens. De plus elle séduit le vieillard qui, enfin de compte, paie et pardonne.

Le talent de Camille Saint-Saëns, savant et léger, a tiré de ce livret de savoureuses inspirations. Le dessin des caractères est très réussi : un trille légèrement rythmé par les instruments à corde, un allègre trait arpegé par les flûtes suffisant à donner l'impression des deux principaux personnages, Phryné et l'Archonte. Parmi les phrases ou morceaux les plus applaudis signalons le chœur qui salue le passage de la courtisane (1er acte), la mélodie de Nicias et le délicieux duo d'amour entre Nicias et Phryné, l'ariette de l'esclave décrivant le lit de la célèbre courtisane, le récit de Vénus et enfin les rythmes trébuchants et les sonorités comiques de la Scène de Dicéphile et de Phryné.

Mais je m'apercois que je citerais tout si...

Cette partition fait le plus grand honneur au Maître et met le couronnement à une renommée très méritée.

S. C.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

Allemagne

Francfort, 29 Mars 1893.

Rien de palpitant pour les lecteurs de *La Plume*. Politique, religion, finances, tout cela est interdit au correspondant d'Allemagne. Un article sur Bismarck pourrait compromettre l'équilibre européen. Il ne faut pas s'exposer aux tentatives d'intimidation ou de chantage de certains députés républicains ni aux lettres anonymes des tartufes évangéliques. Restent la littérature, le théâtre, l'enseignement. Mais alors ne parlons pas de l'Allemagne où l'on ne s'intéresse qu'à la littérature française, au théâtre italien et à l'enseignement welche.

Lorsque j'aurai conté l'aventure du rédacteur en chef qui livre d'emblée le nom d'un collaborateur et lui retire sa rubrique à première sommation, ou de cet autre qui a spéculé sur une confiante camaraderie pour tendre un piège à l'amitié, vos abonnés se plaindront de la banalité de l'aventure. Il suffit d'écouter deux ministres du St-Evangile ou deux médecins pour apprécier l'honneur dit professionnel.

Un autre préjugé c'est celui qui consiste à placer la musique allemande au dessus des autres, à prétendre que tous les Allemands naissent musiciens et à croire que l'Allemagne fournit la majorité des artistes du monde. En règle générale l'Allemand n'est pas artiste. Il imite plus qu'il ne crée. Son érudition faite de patience et de conscience donne parfois l'illusion de la poésie, de même que les yeux des Gretchen illusionnent sur leur grâce et leur candeur.

L'Allemand a d'autres qualités. Il tient ses promesses avec générosité, il est fidèle en amitié ; son inquisition, gênante parfois, est désintéressée et naïve. Il peut être brutal, grossier, il n'est pas méchant ni agressif. Son amour de l'exactitude le fait paraître souvent lourd, gauche, indiscret. S'il se passionne, ces défauts disparaissent et une bonté d'enfant apparaît.

Vous retrouvez cette simplicité jusque dans les goûts littéraires des sujets de Guillaume II. Ils ne s'intéressent qu'aux œuvres d'Ohnet, de Bourget et de Loti. On les entend discuter des soirées entières sur une phrase du *Maître de forges* ou de *Cosmopolis*, les deux romans-feuilletons qui les séduisent le plus. Il y a entr'autres chez Loti une phrase scatologique qui excite toujours de gros rires a Francfort. L'académicien chéri des dames a choisi comme cendrier son *Livre de la Pitié et de la Mort* pour lâcher cette chosette : « Elle (Kaka-Sant) avait fait des choses très malpropres dans sa boîte, pendant le laisser-aller bien pardonnable de la fin ». Il s'agit d'une dame âgée qui vient d'être mise au cercueil. Oh ! le naturalisme ! Quelle horreur !

Puisqu'il faut « faire court » je dépose ma plume.

A. MOHR.

Lettre de Suisse

II

La Vie Parisienne ou il y a du bon, même du délicieux et non seulement quelquefois mais souvent nous assurait l'autre jour, que *les Suisses littéraires ne venaient pas tous de Suisse.* Tel sera si vous le voulez bien, le texte de ma petite méditation artistique aujourd'hui.

En littérature, être suisse c'est parler gravement voire même ennuyeusement de choses très graves ; c'est être sérieux, érudit, plein d'idées et de sciences (j'en conviens tant que l'on veut) mais c'est encore et surtout, être sérieux sans fantaisie, érudit sans imagination, ignorant que les idées doivent avoir des ailes et qu'il faut dans les livres, pour qu'ils charment, des fleurs, des musiques et des parfums. Bref, on accuse les Suisses qui s'occupent de littérature de manquer de souplesse intellectuelle dans les idées et de sens artistique dans le style — et généralement, on en donne pour exemple, Scherer qui était en réalité, français ou Marc Monnier qui était tout ce que l'on voudra à l'exception de suisse. On ferait mieux de rappeler l'étonnant dilettantisme intellectuel de M. Victor Cherbuliez ou la grâce malade et inoubliable du *Journal intime* d'Amiel. Car l'un et l'autre sont bien du pays mais il est vrai que ce n'est point au pays qu'on les goûte — je veux dire qu'on les comprend le plus. Toutefois, je ne vois aucune utilité à plaider ici, pour Cherbuliez ou pour Amiel. La cause du second est toute gagnée et quant au premier, j'engage ceux qui ne l'aiment point autant qu'ils le devraient à lire *la Bête, le Prince Vital* ; ils auront des surprises et je les tiens dores et déjà pour convertis.

Mais à *La Plume*, on est, on doit être plus moderne — et c'est pourquoi je dirai plus volontiers, qu'y-a-t-il de suisse (au sens que je définissais) dans les premiers romans, surtout dans cette chère *Course à la Mort* de M. Edouard Rod ? — et dans cet *Honneur de Femme* de M. Adolphe Chenevière que la *Revue des Deux Mondes* achevait le mois dernier, qu'y-a-il de grave, de lourd, d'ennuyeux, même de moralisant ? — En poésie, avez-vous connaissance des éclatants poèmes de M. Edouard Tavan, des *lieds* pâles et douloureux de M. Duchosal et de ces trop rares strophes de M. Vignier que j'admirerai toujours... malgré tout. Ce ne sont pas les seuls, je n'ai nommé ni M. Dumur, ni M. William Ritter, ni M. Godet (M. Robert Godet veux-je dire car il ne faut point confondre) ni d'autres que j'oublie sans le vouloir et qui ont déjà fait leurs preuves, des preuves plus qu'honorables. La vérité est qu'en Suisse comme partout, il y a des écrivains ennuyeux mais, en général, leur nom ne passe point la frontière et je ne vous en citerai aucun ne voulant pas même leur faire cette réclame. D'ailleurs, ils sont pleins de bonnes intentions, ils sont moraux comme il n'est plus permis de l'être, ils savent à en remontrer à Pic de la Mirandole lui-même, seulement, hélas, ils ont ce léger défaut d'ennuyer — mais ils ne sont pas les seuls et comme disait *la Vie Parisienne* à laquelle j'ad esse pour cette bonne phrase, mes plus sincères remerciements, ils ne viennent pas tous de Suisse, vous savez, les Suisses littéraires ! J'en connais qui enseignent la Rhétorique ou qui écrivent des grammaires du dessin qui n'ont pourtant pas une goutte de sang helvétien dans les veines. On nous fait tort, nous ne sommes point si lourds, si béotiens d'esprit que cela et ceux d'entre nous, qui ont un peu couru l'Allemagne, l'Italie ou la Grèce ont bien su — quoiqu'on vous en baille — développer leur sens de beauté. Nos défauts sont autres, je les devine bien. Vous conviendrez que ce n'est point à moi de les dire.

Je viens un peu tard pour vous parler des vingt et quelques toiles que M. F. Hodler avait exposées le mois dernier, à la salle des gardes du Bâtiment Electoral. Pourtant comme j'avais donné ma promesse, j'y reviens.

En deux paysages primitifs, presque linéaires, aux détails simplifiés, aux teintes pâlies, comme noyées de songe et destinés — semble-t-il — plus à donner l'idée de terre qu'à décrire un site quelconque — ici, un maigre adolescent, là, une femme qui n'est pas tout-à-fait Mme Ilka de Mun se détachent hiératiquement les bras tendus, les yeux au ciel. Cela s'appelle *la Communion avec l'Infini*. Tout-à fait style Puvis de Chavannes comme vous pensez avec pourtant dans le modelé des corps, de plus évidentes préoccupations anatomiques. Or, il est à remarquer que M. Hodler qui expose maintenant aux Rose + Croix et fait de l'excellent Puvis de Chavannes avait débuté, voici une dizaines d'années, par des toiles d'un art purement — je dirai même brutalement réaliste. Il y a donc eu chez lui, évolution et le fait est méritoire puisque tout changement témoigne d'un effort. J'ajouterai qu'à mon avis, les dernières toiles de M. Hodler méritent de faire oublier les précédentes. Quoi qu'il en soit on étonnera moins de remarquer dans les récents essais préraphaélites de M. Hodler une dureté de pinceau, une précision de dessin qui ne sont point sans contraster et non toujours heureusement.

Deux ou trois portraits sont d'une vérité frappante et parlante. Mais c'est de la peinture d'homme du nord où la recherche excessive de l'expression atteint à la caricature. Cela frappe surtout lor qu'on revient, comme moi, de ce que M. Bourget appelle « un paisible et doux pèlerinage au p ys de Beauté. Ah ! qui nous rendra la grâce calme paisible et pourtant expressive des Andrea del Sarto ou des Fra Bartholomeo ?

J'aime moins les paysages. Décidément M. Hodler n'est pas un coloriste. Ses vues d hiver où des arbres pareils à des végétations de corail surgissent d'une terre ocreuse, se détachant sur des ciels bleu-mort que des nuages bleu vert tachent bizarrement font involontairement songer aux peintures japonaises. Ailleurs, il a des ornières b'eues, des terrains d'or, des montagnes rouges et des prés vert d'émeraude piqués de fleurs criardes — pareils à des rubans de St-Etienne. Tout est sacrifié à la recherche de l'extraordinaire. Comme disait un vieux peintre que j'aimais beaucoup : *cela ne chante pas !*

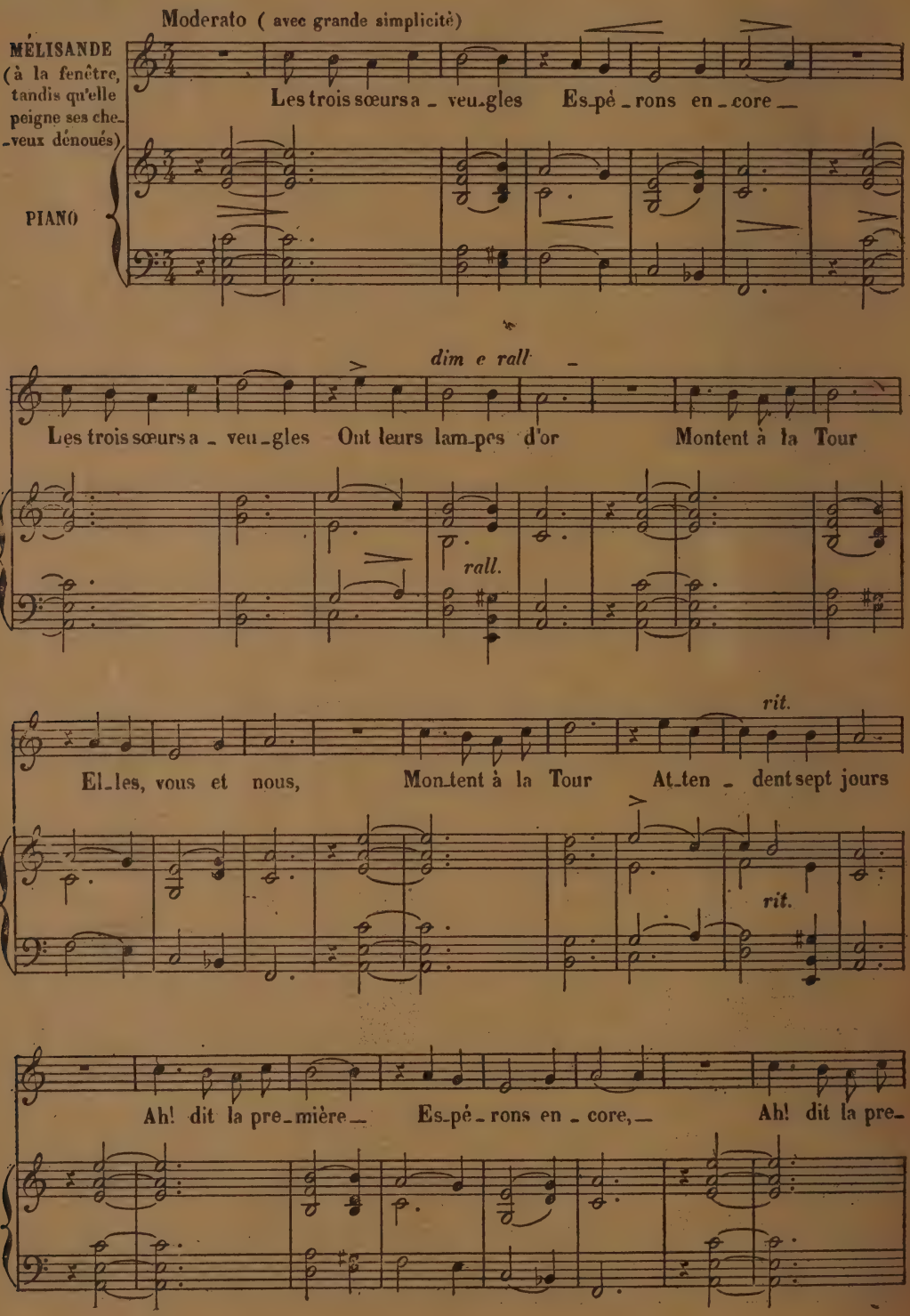
ERNEST TISSOT.

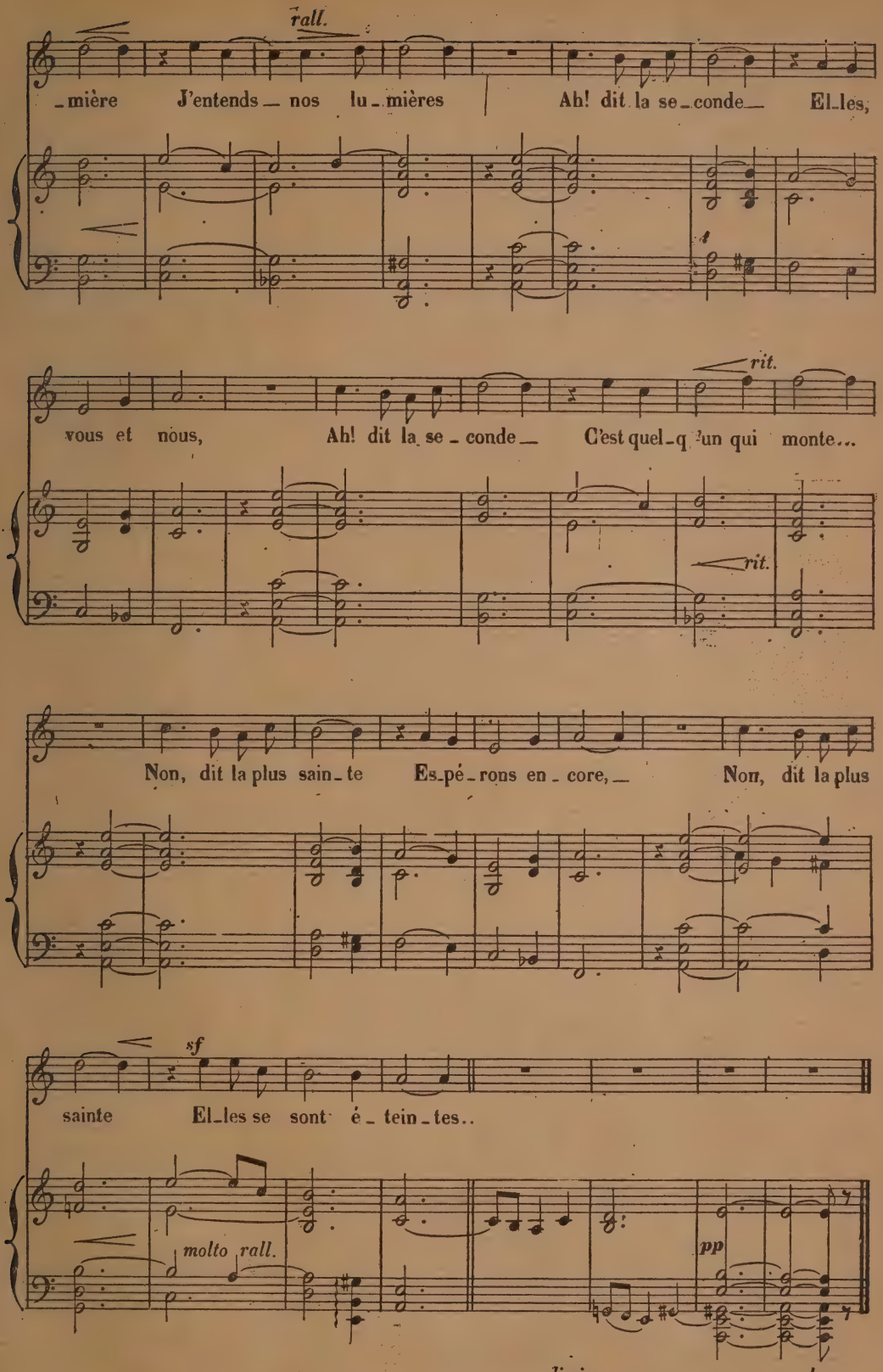
PELLÉAS ET MÉLISANDE

(CHANSON CHANTÉE AU 3e ACTE)

Poème de
MAURICE MAETERLINCK

Musique de
GABRIEL FABRE




rall.
mière J'entends nos lu_mières Ah! dit la se_conde_ El_les,
vous et nous, Ah! dit la se_conde_ C'est quel_q'un qui monte...
rit.
rit.
Non, dit la plus sain_te Es_pé_rons en_core,_ Non, dit la plus
sf
sainte El_les se sont é_tein_tes..
molto rall.
pp
e dimi_nu_en_do

A travers la Presse

On rencontre en Espagne des types étranges, mais aucun jusqu'à ce jour n'avait sollicité notre admiration avec plus de véhémence que celui dont le *Journal des Débats* du 4 mars nous déduit en ces termes la prosopographie, au cours de son roman-feuilleton : *Bagatelles.*

Sans être absolument débauché, le marquis était passablement libertin, non pas de ce libertinage à la Lauzun ou à la Richelieu... mais à la façon du jeune Espagnol de bonne maison... mâtiné d'étranger, qui tient du « manolo » et du sportsman, du gitano et du muscadin, qui semble issu d'une union entre un *taureau andalou* et une soubrette parisienne.

Je sais bien qu'il ne faut Pasiphaé, aux petits airs de nos demoiselles de magasin et de nos camériste ; toutefois le P. Luis Coloma, de la Compagnie de Jésus, à qui nous devons cet aperçu, aurait tort d'insinuer qu'elles élèvent leurs exigences érotiques aussi haut — et aussi bas — que l'épouse de Minos. Il faut bien que génisse se passe, mais pas à ce point-là.

***

Le *Figaro*, toujours supérieurement informé, nous apprend qu'une Revue de jeunes que nous croyions très vivace n'existe plus. C'est M. Maurice de Fleury qui nous adresse ce faire-part.

A publié quelques superbes strophes dans la *Revue indépendante*, morte depuis...

Monsieur de Fleury, vous qui êtes médecin, les gens que vous tuez se portent assez bien. Je ne saurais vous faire de meilleur compliment.

***

Le jour où M. Félicien Champsaur, cet habile tireur, visera au purisme, nous lui conseillerons d'éviter certains tours presque aussi gracieux que celle de M. Eiffel, dont il émaille le *Journal*. Par exemple :

M. Ledat *demandait à ce que* la rencontre avec l'ironiste... eût lieu au pistolet.

***

Même *Journal* (19 janvier 93). Nous relevons avec amertume dans la prose hebdomadaire de M. Emile Bergerat une négligence moins grave, il est vrai, mais non moins flagrante :

Pour sa pièce... mon confrère et collab rateur M. Hugues Le Roux, n'a eu qu'un tort, c'est *de la laisser jouer* ; non pas qu'elle *ne méritât de l'être*.

Etre quoi ? Jouer ? Une phrase de romance, d'écriture analogue, chante en ma mémoire : « J'aimais, j'avais cru l'être ». M. Emile Bergerat nous a pourtant prouvé qu'il disposait d'une plume mieux trempée.

***

On a vu des ascètes nicher sur des colonnes antiques, d'autres s'incarcérer dans des troncs d'arbre vermoulus. Tels fakirs s'enterrent vivants, ne laissant passer que la tête ; et on cite même des yoghis qui habitent des mansardes. Mais aucun ne fut assez subtil pour élire un domicile aussi impalpable que celui dont s'avisa feu l'abbé Boulan, au dire de M. Philippe Auquier (*Figaro*, 7 janvier 93).

L'abbé Boulan... vient de mourir. *Un télégramme de Lyon dont ce curieux homme avait depuis longtemps fait sa résidence* nous apprend qu'il a rendu subitement le dernier soupir.

Voilà un ecclésiastique qui ne devait pas se ruiner en loyers.

***

On a été légèrement surpris de découvrir dans l'*Ermitage* du 30 décembre dernier, p. 352, des notes de voyage d'une insignifiance telle que les déclarer extraites de quelque Bædeker serait les magnifier. L'auteur, M. Casimir Stryienski, débute ainsi :

Je voyage vite...

Il pourrait ajouter : « J'écris plus vite encore ».

Je ne puis, *bien que j'en aie*, m'attarder à tout voir.

M. Stryienski, qui décidément écrit comme un Polonais, aurait-il l'extrême obligeance de nous expliquer ce que signifie cette agaçante locution ? Jusqu'ici on s'était borné à dire : « Quoique j'en aie », et c'était déjà assez incompréhensible. La vraie forme, aussi classique que logique, est : « mal gré (ou : malgré) que j'en aie », c'est-à-dire : « Quoique j'en aie mauvais gré ». Mal (ou mau) équivalant à mauvais en ancien français, ex. : male mort, male rage, de mal en pire, mauconseil etc... on s'aperçoit de prime abord que « quoique » et même « bien que » ne sauraient nullement remplacer « malgré que », n'en ayant ni la force ni le sens.

***

L'illustre Saint-Genest nous revient fort à propos pour les rates opilées (*Figaro*, 2 mars 1893). Ecoutez ce petit solo de trompette du jugement dernier.

Je lisais ces lignes tout-à-l'heure, l'esprit encore plein du bel ouvrage sur « la vie et la mort des peuples ». Et j'entrevoyais cette vision, la *France disparaissant à son tour*.

.....

Je vois nos petits-neveux lisant cela et nous interrogeant nous autres, les survivants *réfugiés sur une terre étrangère*.

Qui veut trop prouver ne prouve rien. Du moment que la France disparaît, il n'y a pas lieu de se déplacer. En restant à Paris, on habitera par le fait la plus étrangère des terres.

Pardonnez moi, lecteurs, c'est fini... je ne recommencerai plus, je vous le promets.

Tant pis, Jérémie. Ce sera une grande perte pour la vieille gaieté... étrangère.

***

Le *Diable boiteux* du *Gil Blas* (M. le baron de Vaux) s'obstine, je ne sais pourquoi, à considérer l'adverbe « oncques » comme un pronom indéfini :

Il profite de la dispute pour s'esquiver. Où est-il ? Oncques le sait.

Oncques (*unquam*) ne signifie autre chose que « jamais, en aucun temps ».

***

La même observation s'adresse à *Crincrin* qui, dans la *Vie Parisienne* du 4 février 93, nous donne un sonnet soi-disant fin-de-siècle, imité d'Arvers :

Je raserai les murs, discret, fuyant l'esclandre,
Oncques ne m'offrira l'aumône d'un repos.

Non, voyez-vous, Messieurs, le langage archaïque ne vous réussit pas. Il faut vous résigner à vous rogner les oncques.

(A suivre)

TRISSOTIN.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Imp. J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 101. 1er Juillet 1893.

NOTES SUR BAUDELAIRE

A M. Léon Deschamps.

Vous avez souhaité de donner dans *La Plume* quelques documents relatifs à Baudelaire, des pièces autographes et lettres inédites. J'apporte ces pièces et j'y joins quelques notes.

D'abord un peu de bibliographie à propos des *Fleurs du Mal*. Dès 1846, Baudelaire avait eu l'idée de publier en recueil ses poésies, qui paraissaient de temps en temps séparément dans diverses revues. Il faisait imprimer sur la couverture de son *Salon de 1846* une annonce ainsi conçue : « Pour paraître prochainement : Les Lesbiennes, *poésies, par Baudelaire Dufays*. — Le Catéchisme de la femme aimée, *par le même*. »

Les Lesbiennes ! hum !... sous le régime de la pudibonderie, de la sentimentalité raisonneuse de Joseph Prudhomme ! cela sentait le fagot !...

Le poète eut un moment l'idée de placer en tête de ses œuvres un pseudonyme ; car sur la couverture du petit livre de Champfleury, *Chien-Caillou*, paru en 1847, on lisait : *Pierre de Fayis*, Le Catéchisme de la femme aimée, *roman psychologique sur l'amour moderne*. — Les Lesbiennes, *poésies, volume grand in-4°*. Et sur la seconde plaquette de Champfleury, *Pauvre trompette*, parue quelques mois plus tard, les mêmes titres se retrouvent avec le nom de *Charles Dufays*.

Le roman en question, *Catéchisme de la femme aimée*, ne parut jamais. Un court fragment en fut seul publié sous le titre : *Maximes consolantes sur l'amour*, dans le *Corsaire-Satan* du 3 juin 1846. Quant aux *Lesbiennes*, elles furent encore débaptisées ; l'auteur, en publiant deux poésies au *Magasin des Familles* de juin 1850, ajoutait : « ...morceaux tirés d'un livre intitulé *les Limbes*, qui paraîtra très prochainement et qui est destiné à représenter les agitations et les mélancolies de la jeunesse moderne. » (Jolis euphémismes !) Au *Message de l'Assemblée*, en 1851, on retrouve le même titre dans cette note concernant deux pièces qu'on y publiait : « ...extraites des *Limbes*, volume de Charles Baudelaire, sous presse, chez Michel Lévy ». *Les Fleurs du Mal* ne virent le jour qu'en 1857.

Tout cela n'est connu que de quelques lettrés. Il n'est pas sans intérêt de le condenser ici.

On a dit également que le titre définitif fut trouvé par un ami de Baudelaire. Voici ce que je lis dans une note manuscrite inédite de Poulet Malassis son ami et son éditeur : « Celui qui donna le titre *les Fleurs du Mal* fut Hippolyte Babou, un soir au café Lemblin, après une longue enquête sur ce sujet... » Un autre témoignage de ce fait se trouve consigné par Charles Monselet dans le catalogue de sa bibliothèque, publié en décembre 1871 : « Ce titre des Fleurs du Mal, dit-il, a été trouvé par M. Hippolyte Babou et proposé par lui à Baudelaire en ma présence. »

Après de nombreuses vicissitudes, dont la difficulté de trouver un éditeur ne fut pas la moindre, le recueil fut publié par Poulet-Malassis. J'ai sous les yeux le traité conclu entre Baudelaire et son éditeur, traité écrit en entier de la main du poète. Le prix qui y est stipulé est, comme on dirait aujourd'hui, suggestif. Les lecteurs de *La Plume* s'intéresseront, je crois, à la reproduction autographique que nous donnons ici de ce document.

En voici d'ailleurs une petite sanction. C'est le reçu de Baudelaire, intercalé dans une lettre de lui à Poulet-Malassis.

« Paris, le 11 décembre 1856.

« Cher ami, voici votre reçu. Votre billet est chez Tenré, 18, rue Laffitte, en qui j'ai trouvé un ancien camarade de collège et qui a bien voulu ne pas tenir compte des vingt jours de trop dont le billet est âgé. Cependant il m'a demandé 2 jours. S'il rend le billet, je profiterai alors de votre offre et de votre bon vouloir.

« Reçu de M. Poulet-Malassis, imprimeur libraire à Alençon, un billet à ordre de deux cents francs à compte sur 4 billets à ordre ensemble d'une valeur de 500 francs, prix convenu entre nous pour le tirage à 1000 exemplaires, chacun, de deux livres, l'un de prose intitulé Cabinet esthétique, *l'autre de vers, intitulé* les Fleurs du Mal, *que M. Poulet-Malassis m'achète, dont traité à intervenir en janvier, sur les bases fixées dans des lettres échangées du 8 au 10 décembre entre nous.*

Ch. Baudelaire.

« Tout à vous. »

C. B.

On connaît le procès, la condamnation du livre, condamnation qui attira au poète, entre autres témoignages de sympathie, cette lettre charmante de Victor Hugo :

« J'ai reçu, Monsieur, votre noble lettre et
« votre beau livre. L'art est comme l'azur, c'est
« le change infini : vous venez de le prouver. Vos
« *Fleurs du Mal* rayonnent et éblouissent comme
« des étoiles. Continuez. Je crie bravo ! de toutes
« mes forces, à votre vigoureux esprit. Permettez-
« moi de finir ces quelques lignes par une félici-
« tation. Une des rares décorations que le régi-
« me actuel peut accorder, vous venez de la
« recevoir. Ce qu'il appelle sa justice vous a
« condamné au nom de ce qu'il appelle sa mora-

Entre MM Poulet-Malassis et Eugène De Broize, imprimeurs libraires à Alençon, d'une part,
et M. Charles Baudelaire, littérateur, d'autre part,

a été convenu ce qui suit :

M Ch Baudelaire vend à MM. Poulet-Malassis et Eugène De Broize deux ouvrages, l'un : Les Fleurs du Mal, l'autre : Bric à Brac esthétique

M. Ch. Baudelaire livrera les fleurs du Mal le vingt janvier prochain et le bric à brac esthétique à la fin de Février

Chaque tirage sera de mille exemplaires.

Pour prix de telle vente, M. Ch. Baudelaire touchera par chaque volume tiré, vendu ou non vendu, vingt cinq centimes, soit un huitième du prix marqué sur le catalogue de MM. Poulet-Malassis et Eugène De Broize.

M. Ch. Baudelaire s'interdit la reproduction, sous quelque forme que ce soit, de tout ou partie de la matière contenue dans ces deux volumes.

M. Ch. Baudelaire ne pourra offrir ces ouvrages ou l'un de ces ouvrages à un autre libraire qu'au cas où MM. Poulet-Malassis et Eugène De Broize n'auront plus en magasin qu'un très petit nombre d'exemplaires, x ~~négligeables~~ les réimprimer.

Fait double, à Paris, le trente x ~~Janvier~~ Décembre, mille huit cent cinquante six.

Aug. Poulet-Malassis Ch. Baudelaire.

x se rapporterait à A. P.-M. C. B.
x Décembre A. P.-M. C. B.

Le possédé

Le Soleil s'est couvert d'un Crêpe, Comme lui,
Ô Soleil de mon Âme, emmitoufle-toi d'ombre;
Dors ou fume, à ton gré; Sois muette, Sois Sombre,
Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui;

Je t'aime ainsi! Pourtant Si ta Veux aujourd'hui,
Comme un astre éclipsé ~~sortant~~ d'une
qui Sort ~~de la~~ pénombre,
Et pavaner aux lieux que la Folie encombre,
C'est bien! Charmant poignard, jaillis de ton étui!

Allume ta prunelle à la flamme des lustres;
Allume le désir dans les regards des rustres;
Tout de toi m'est plaisir morbide ou pétulant;

Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore
Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant
Qui ne crie: Ô mon cher Belzébuth, je t'adore!

Charles Baudelaire

Imprimez-moi cela (sans faute) dans votre journal.
Je commence à croire qu'au lieu de six fleurs j'en ferai vingt.

« le ; c'est là une couronne de plus. Je vous « serre la main, poète.

« VICTOR HUGO.»

M. Crépet, dans son très intéressant livre relatif à Baudelaire a raconté le procès, les protestations du public lettré, et les impressions du poète lui-même. Six pièces du recueil avaient été supprimées et Baudelaire devait les remplacer. Nous reproduisons ici l'original d'une de ces poésies nouvelles, au bas de laquelle l'auteur annonce qu'il en augmentera le nombre.

On remarquera que ce texte autographe présente une variante assez importante avec l'imprimé :

Le sonnet commence ainsi :

Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,
O soleil de mon âme ! emmitoufle-toi d'ombre.

Le second vers a été modifié dans le volume (seconde édition des *Fleurs du Mal*, page 84) :

O Lune de ma vie ! emmitoufle-toi d'ombre.

A mon humble avis la première version était préférable. Mais Baudelaire, le styliste impeccable, a voulu sans doute éviter la répétition du mot *soleil* dans deux vers successifs, malgré la force que cette répétition donnait à son idée.

Pour sa seconde édition des *Fleurs du Mal*, Baudelaire ne se contenta pas de remplacer les pièces dont la suppression avait été ordonnée et d'en ajouter vingt et quelques autres.

Il remania peu ou beaucoup la plupart de celles qui avaient paru dans la première édition (1).

Je possède l'exemplaire, de format et de papier supérieurs, qu'il donna à Paul de Saint-Victor et sur le faux-titre duquel il écrivit la dédicace et la note suivantes :

« A Paul de Saint-Victor. Témoignage d'amitié.

CH. BAUDELAIRE.

« Les six pièces condamnées par jugement du « 20 août 1857 et qui n'ont pu être réimprimées « ici, sont : *les Bijoux*, — *A celle qui est trop « gaie*, — *le Léthé*, — *Lesbos*, — *Femmes Damnées « (A la pâle clarté)* — et les *Métamorphoses du « Vampire*. (2)

« J'ai marqué à la table des matières toutes les « pièces nouvelles. Toutes les autres anciennes « ont été remaniées. » *C. B.*

En effet trente-deux pièces nouvelles, y compris les remplaçantes des poésies retranchées, sont indiquées par lui au crayon.

Nous publierons ici prochainement d'autres pièces inédites, portraits ou lettres de Baudelaire.

JULES LE PETIT.

(1) Le travail le plus complet qui existe sur ces variantes est celui de M. le prince Alexandre Ourousof. Cette étude, encore inédite, sera publiée par nos soins. Elle doit faire partie du volume en préparation : *Le Tombeau de Charles Baudelaire*.

L. D.

(2) Ces pièces ont été réimprimées jadis par *La Plume*, nos 22 et 24.

ADOLPHE RETTÉ

Une belle Dame passa (1)

Encore que nous soyons d'un avis diamétralement opposé sur bien des choses, j'aime et j'admire Retté pour la franchise de sa prose et la sincérité de ses vers. A cette heure où tant de gommeux oisifs se livrent au sport de la littérature parce que « c'est bien porté », et écrivent en une langue de l'autre monde des pages qu'ils adornent de symboliques culs-de-lampe, ah ! qu'il est bon d'applaudir un homme qui a aimé la beauté de l'art jusqu'à en crier d'angoisse et qui a librement jeté son cœur à tous les buissons de la vie pour nous le rapporter saignant, mais immortalisé dans l'apothéose des rythmes.

Il y a peut-être dans l'histoire des littératures, de plus grands poètes que Retté, il n'y en a pas un seul qui soit plus que lui, dans le sens humain du mot, Poète. Il est poète, Retté, par la téméraire outrance de ses amitiés et de ses haines, par l'implacable mépris qu'il professe pour tous les gâcheurs d'idéal, par les hennissements d'admiration que lui arrachent les puissants comme Homère, Hugo, Balzac, Wagner, et même par ses injustices à l'égard des lourdauds comme M. Zola ou des constipés comme M. Leconte de Lisle. Il est poète aussi par la sauvage indépendance de ses mœurs, et par cette absence totale de sens pratique qui lui fait dédaigner les « moyens de parvenir » si chers aux adolescents nouveaux dont les lèvres s'arrondissent en cul-de-poule devant les décorations des « chers maîtres ». Il est poète enfin et surtout par cette émotion continue, à la fois d'un enfant et d'un prêtre, devant les terreurs et les merveilles de la vie, et par ce frémissement d'extase et de tendresse qui tremble dans ses vers, et les fait pareils à des sons de harpes dont les cordes pleureraient.

Or ce poète qui est un homme, et qui a eu toutes les passions de l'homme, vient de nous donner le chant le plus intense de la plus intense des passions : l'amour. Sous ce titre délicieux et triste comme un sourire résigné : *Une belle dame passa*, Adolphe Retté a dit l'éternelle et toujours neuve histoire d'un cœur qui a bondi de l'extase au désespoir en passant par tous les désirs et

(1) un vol. 3 fr. 50, chez Léon Vanier.

toutes les lassitudes. Éternelle et toujours neuve, ai-je dit. Mais entendons-nous bien. Elle n'est éternelle que si le poète a su transposer son éphémère vie dans la splendeur d'une vision à jamais belle et si d'un sanglot ou d'un soupir qui passe il a su faire une mélodie dont seront bercés ceux qui viendront après lui. Elle n'est neuve, que si le poète a trouvé dans un décor créé par lui, dans des images dont il est le seul maître et des rythmes dont il garde le secret, l'art de faire sienne l émotion de tous.

A ce compte ceux qui liront *Une belle dame passa* verront très vite qu'Adolphe Retté a vraiment écrit une œuvre.

Ce n'est plus ici le volume quelconque de poésies dépareillées où dansent des couchers de soleil à côté d'invocations au créateur ; et des paysages de mer sur le verso d'un madrigal à la mie. Le livre est *un*. Chaque fragment, chaque vers, concourent au thème de l'œuvre qui est : le chant lyrique d'un amour qu'on voit naître, grandir, souffrir puis finir, ne laissant plus derrière lui que

La couronne dernière — dans la brume — et le voile
De la dame qui est passée...

Je n'analyserai pas le long poème. Ceux qui ont connu la joie et la souffrance d'amour savent par quelles angoisses et quelles ivresses ils sont passés. Je leur dirai seulement que jamais, à mon sens, ces angoisses et ces ivresses n'avaient été exprimées avec un pareil tremblement de cœur. Il s'élève de ces pages des larmes et des caresses. Et quel lyrisme ! Il y a des passages comme l'évocation du *rameau d'or*, le *soir trinitaire*, les *odes à la tristesse* qui sont de toute beauté. Je ne décrirai pas non plus le décor, à la fois Watteau et Delacroix, où se déroule l'aventure. Les fleurs, les soleils, les ruisseaux et les ramures semblent ressentir la même douleur que le poète.

Je m'attarderai seulement à parler un peu des images chères à Retté, et du rythme qui lui est personnel.

Je suis de ceux qui pensent, comme le Père Hugo, que tout vers n'existe que s'il a pris vie en une image concrète. Pour moi j'estime que c'est, en poésie, un dogme absolu. Hors de l'image, il peut y avoir sentiment ou pensée, mais il n'y a pas *création*, donc pas poésie. Retté qui est un vrai poète ne néglige jamais de donner à son rêve l'enveloppe matérielle sous laquelle il palpite.

Je lui reprocherai seulement — reproche purement personnel et qu'il faut attribuer à mon paganisme impénitent — trop de spiritualité dans certaines images.

La nuit monte belle et sombre comme un désir...

Il est vrai qu'il me répond par des vers dont la splendeur extérieure ne peut être surpassée :

Sur un char fulgurant escorté de rois d'or
Et de beaux pages blancs qui portaient des épées.

J'arrive au rythme. Retté manie le vers libre avec une maëstria surprenante. Il a dans sa technique, puisqu'il faut employer ce mot, une virtuosité accomplie. Tantôt ce sont des pièces en alexandrins souples comme des couleuvres, aux césures infiniment mobiles, aux rejets inattendus, tantôt ce sont des strophes d'une coupe toute personnelle, où le vers s'allonge puis brusquement se rétrécit, variant de deux à quinze pieds sans autre lien que celui d'une harmonie parfois éclatante, plus souvent aiguë comme des sons de flûte.

La technique de Retté n'est pas la même que celle de Jean Moréas, non plus que celle de Henri de Regnier ni de Françis Vielé-Griffin, et pour ma part je conçois autrement le vers libre. C'est là justement la caractéristique de cette forme nouvelle d'apparence facile mais si difficile en réalité, puisque sa qualité principale est d'être individuelle. Il n'y a d'autre code au vers libre que le sens spécial que le poète a de l'harmonie. Si le poète est musicien, le vers sera chantant ; si le rythmeur improvisé n'est qu'un *snob* s'offrant le luxe des vers entre deux paris aux courses, oh ! alors l'horrible galimatias cacophonique !

Mais quand le poète a le secret des mélodies, comme Adolphe Retté, écoutez le :

Baladins de mon désir, prenez la fuite,
A quoi bon désormais mon rire et vos chansons ?
La coupe est vide — ô vins trop doux, amers ensuite ! —
Toute illusion se meurt en prison
Et l'âme tombe en pamoison...
Ecoutez tous ! — le vent s'apaise et souffle à peine
Par la plaine.

Et dire, mon cher Retté, que cet excellent François Coppée écrivait l'autre jour dans le *Journal* qu'il n'y avait plus rien à faire après le vers d'Hugo, de même que Nepomucène Lemercier disait en 1820 qu'il n'y avait plus à innover après Racine. C'est le grand et bon « Père » Hugo qui rirait bien, lui qui vient de s'écrier

Toujours l'esprit avance et l'art se renouvelle...

Moi, cependant, je ferai à mon cher poète un reproche. Pourquoi, dans son œuvre, cette tristesse continuelle ? Ah ! je sais bien que la vie est un long sanglot et l'amour, bien souvent, une douloureuse aventure. Mais est-ce à nous, poètes, de gémir comme des adolescents pour qui la Cousine a été cruelle ? Ne somme nous pas des « créateurs »

et si nous avons cette faculté splendide de pouvoir bâtir un monde, que nous importe la misérable vie où nous passons ? Si autour de moi s'élèvent de hideuses maisons de rapport, n'ai-je pas dans mon rêve les palais des Atlantides et des jardins plus beaux que ceux d'Alcinoüs ? Je voudrais qu'on bannit à jamais toute tristesse de l'art. Nous sommes ceux qui voyons par delà les siècles la cité de bonheur et le royaume d'aurore où tend l'humanité. Et quand même il n'arriverait jamais, ce royaume, puisque nous le créons dans nos œuvres, avons nous le droit de pleurer ?

La joie, la joie ! et la splendeur ! et les chants de fête ; et les appels de l'aigle vers le soleil, voilà vraiment la mission du Poète.

Au diable les philosophies pessimistes et les religions qui parlent de mal ! au diable surtout l'idée bizarre et protestante de faire de la poésie une religion nouvelle. Nous sommes des enfants divins, émerveillés de la beauté des choses et plus encore de l'éblouissement de nos rêves, et nous chantons ! Vivons simplement de tous nos sens et de toute notre âme, et, connaissant nous-mêmes la joie, nous en fleurirons la route où marche l'inférieure humanité.

Je sens déjà sur mes lèvres
La fraîcheur des cieux nouveaux.

s'écrie Adolphe Retté quand la crise dont il a souffert semble prendre fin.

Oh ! ces cieux nouveaux,

... Promesses d'un été d'héliotropes vers demain,

qu'il se laisse inonder de leur fraîcheur et que ses yeux se remplissent de leur clarté pour qu'il nous donne bientôt l'œuvre de lumière qu'il a déjà peut être conçue, et que nous avons le droit d'espérer.

JEAN CARRÈRE.

Choses d'Amour

« Lorsque nous allons chez Vanier
Dans des buts peu problématiques,
Tu portes un petit panier... »

Il est mort le petit panier !
Je l'ai détruit lors d'une scène.
Irons-nous encor chez Vanier ?
Il est mort le petit panier.
Dire que ton œuvre, ô vannier,
Je l'ai tuée aux bords de Seine.
Il est mort le petit panier !
Je l'ai détruit aux bords de Seine.

Je ne suis pas trop fier vraiment
De ça qui n'est pas mon chef-d'œuvre

Tant s'en faut, je le dis crûment.
Je ne suis pas trop fier vraiment !
Et même un remord véhément
Me mord ainsi qu'une couleuvre.
Je ne suis pas trop fier vraiment
De ça qui n'est pas mon chef-d'œuvre.

Heureusement il est un dieu
Pour ceux que la... colère enivre
O ce dieu qui n'est pas un pieu !
Heureusement il est un dieu
Qui s'inspirait, après l'adieu
Dû, que ce gage dût revivre.
Heureusement il est un dieu
Pour ceux que la... colère enivre.

Et comme autrefois le phénix,
Il reparaît beau, vaste même
Disant à l'âpre Parque : Nix !
Et comme autrefois le phénix
Le revoici d'après un X
Où tel pipo perd son barrême,
Et comme autrefois le phénix
Il reparait beau, vaste même.

Nous irons encor chez Vanier,
Dans des buts peu problématiques.
Encor qu'il semble le nier
Nous irons encor chez Vanier
Avec cet énorme panier
Plein de choses mal esthétiques.
Nous irons encor chez Vanier
Dans des buts peu problématiques.

Et nous en reviendrons toujours !
Après avoir, sans plus de scène,
Vidé vos querelles, amours !
Et nous en reviendrons (toujours !)
— Après vous avoir jetés, lourds
Soupçons et faux propos, en Seine —
Aux vrais propos mais pour toujours,
Aux francs baisers, sans plus de scène.

PAUL VERLAINE.

A PROPOS DE « LA FIN D'ANTONIA »

par Edouard Dujardin

3 actes symbolistes joués au Vaudeville.

Ce sont des idées générales très simples qui soutiennent les conceptions théâtrales de M. Dujardin. Il aurait bien raison de les choisir telles si elles soutenaient en effet des œuvres faites, car, au fond, il n'y a que le général qui nous intéresse, nous autres, et il a été la substance unique des écrits de génie dans tous les temps. L'humanité pivote autour de quatre ou cinq idées, toujours les mêmes, depuis sa naissance, si l'on veut qu'elle en ait eu une. L'art qui se renouvelle sans cesse, comme l'affirmaient hier, au Banquet Hugo, nos amis Retté et Carrère, en de très vibrantes et généreuses paroles, l'Art qui se renouvelle, ce sont les points de vue à l'infini changeants que les poètes expriment dans l'ardeur de leur aperçu, placés à un point quelconque du temps, qui est *le moderne*, devant ces quatre ou cinq idées-pivots : des vérités. Chaque poète — chaque homme — est un rayon mené de ces

centres (voisins les uns des autres en tant qu'aspects différents de l'unité divine, *plus que voisins)* vers des circonférences concentriques, régions d'ombre de plus en plus épaisse. Mais il y a des rayons plus ou moins fortement tracés (degrés dans l'art réalisé), des rais plus ou moins lumineux (degrés dans la conception), bien qu'à une série d'aperçus modernes correspondent une quantité d'angles ayant leurs sommets au *Point*, un Centre unique, des côtés communs, ou voisins, et formant le segment d'intelligence d'une époque.

Le rayon de M. Dujardin est peut-être un peu faible et nous en sommes bien fâchés, car ce que nous désirons le plus au monde est de voir une chose vraiment belle, et la matière de cette fable d'*Antonia* est belle.

Une âme humaine arrivée à la plus extrême fatigue de vivre, épuisée de luttes et en ayant assez de toutes les consommations de la vie (la mendiante, Antonia), veut se réfugier dans la solitude (la montagne), espérant y trouver le repos. La malheureuse arrive dans la montagne, et son projet se heurte à une première impossibilité : le besoin d'être sustentée (symbolisé par la faim et la soif). Des bûcherons la rencontrent mourante, la secourent, lui donnent à boire et à manger. Elle voulait être seule ; la société (les bûcherons) la reprend par *le besoin*, immédiatement. Elle s'efforçait de renoncer à la vie active, à l'amour, et voici venir aussitôt un jeune berger (le *désir* primordial de vie et d'amour) qui la sollicite d'amour, l'exige d'elle-même, la reprend, la terrasse, la possède. Antonia est vaincue, l'humanité la récupère malgré elle ; elle est devenue mère (c'est la Fin), elle essaye encore de s'échapper dans la mort, mais les bûcherons (la société) l'arrachent à la mort.

Déjà, dans la deuxième partie de cette trilogie — c'en est une — avant qu'Antonia fut parvenue à un harassement aussi définitif, alors qu'elle s'avait essayé de suffire à elle-même en se contentant de la royauté des courtisanes, des trésors de la froide et dominatrice vénalité, l'héroïne avait subi une première défaite. L'amour (ce *chevalier du Passé)* était revenu la hanter, la déloger de son impassibilité, la précipiter du trône d'elle-même. Et les « floramies » (tout l'entourage de grâce et de beauté aux premiers temps de l'âge) avaient disparu, avec les richesses.

Tèl le drame de M. Dujardin, je veux dire le plan de son drame, car la réalisation en est complètement manquée. Le principal défaut consiste dans la mauvaise position des personnages. Si Antonia est une figure symbolique, une entité personnifiée, elle n'a rien à nous expliquer, rien à nous raconter. Elle a à être, à se mouvoir ; ce seront ses actes qui signifieront les phases successives de sa vie de *pensée*. Si elle s'avise de nous décrire ses états d'âme, cette âme, elle n'est plus qu'un personnage quelconque, de réalité relative, pareil à ceux dont l'autre théâtre est encombré, androïdes vieillis et aussi grossiers que les mannequins des foires de Neuilly. Or, rien que dans le deuxième acte, par exemple, Antonia nous fait de la phsychologie monologuée, et, non contente, nous raconte son histoire, le livret des pièces précédentes auxquelles elle a donné lieu ; le *Chevalier du passé*, les floramies, l'île d'amour, etc., tout y passe. J'indique cette faute entre autres, mais la composition entière en offre bien d'autres ; il est impossible de concevoir quelque chose de plus maladroit et de plus indéterminé. Et la langue employée ! Des tierces rimes en vers dits libres, qui sont en réalité des phrases rimantes, emplies de chevilles, de longueurs, de rattrapages enfantins. Il y a bien des essais de rhythmes çà et là, mais noyés dans quelle abondance de laisser-aller ! Et pas de mot qui dresse, qui saisisse, qui incise.

Les rares essais de théâtre symboliste que nous laissons mettre à la scène, depuis que ce mot, *symboliste*, juste et mal défini est lâché, sont pour donner au public l'idée d'une mystification ou d'un ridicule. Il serait peut-être temps de présenter des spécimens plus sérieux. Le théâtre que nous sommes un grand nombre de jeunes à rêver et à écrire, — théâtre qui n'est pas seulement symboliste — exige de l'art, infiniment plus d'art que les autres. Or, jusqu'à présent, on a servi sous des étiquettes précieuses et d'après des scénarios excellents, des œuvres tissues d'incohérences.

ADRIEN REMACLE.

NOTRE CŒUR

Nous versons de subtiles larmes
Sur d'imaginaires alarmes,
Et — poètes émaciés —
Nous laissons les folles tendresses
Pénétrer dans les forteresses
De nos cœurs ceints de durs aciers.

Nos angoisses sont éphémères
Comme la rigueur des primaires
Ou l'éclat des blonds messidors :
Mais — dans les ténèbres moroses —
Fugitif sourire des roses,
C'est dans notre âme que tu dors.

Car la douceur de vivre est celle
Qu'une extase sainte recèle
Dans la volupté de nos cœurs,
Quand nos hymnes évocatrices
Ont — sur le deuil des cicatrices —
Fait éclater les ors vainqueurs.

ALFRED GAUCHE.

L'AVENIR

SONNET VENGEUR

A Pauline V.

Je ne suis plus jaloux et voudrais que tu visses
Le « pigeon » d'autrefois, devenu libertin,
Arroser vos... sous bois avec du Chambertin,
Assaisonner l'amour aux buissons d'écrevisses.

Toi tu fais moins d'argent que les catins novices
Et tu ne dînes pas tous les jours... c'est certain,
L'ignoble lupanar sera ton Aventin
Tes reins seront brisés par les coups et les vices.

Souillée, au vil contact des charnels corrompus
Tes veines charrieront non du sang mais du pus
Et tes os cariés deviendront pourriture.

Je te disséquerai, par ancienne amitié,
Pour les vers écœurés de cette nourriture :
Je t'attends à Lourcine, ô démon sans pitié !

GEORGES PROTEAU.

RÊVERIES
D'un Troupier Paysagiste

à Léon Deschamps.

De l'ombre déjà, mais à peine, en la feuillure demi-verte où bruissent les premiers murmures aux baisers du frileux soleil ; et voici qu'Avril, dans toute la tiédeur de son enfance, toutes les lueurs tremblantes de ses matins et la roseur épanouie de ses fleurs, a mis sur les bourgeons tendres, le duvet suprême des prochaines fêtes estivales...

Et s'éveillant d'une torpeur qui la tenait engourdie depuis le déclin de l'Automne, Nature revêt gracieusement sa robe à passements verts et à traînes roses ; sa paresse — en des caprices juvéniles — s'étire aux horizons bien peu pourprés, et sur les collines fuyantes que les amants croyaient jadis bien près des étoiles ; — et désormais, la voici s'alanguir mollement, avec dans les airs, mille bercements inconnus, des étreintes chaudes de brises inquiètes et des bouffées de senteurs irritantes qui enlacent les âmes et poussent les cœurs à se reconnaître plus intimement. Oh, cet éveil inconnu des choses, floraison naïve et splendide de tous les berceaux d'amour vers une maternité ignorée et cela — dans l'irradiant espace où passe et repasse en se jouant, tout le frissonnement des nouvelles éclosions ! Avril ! Avril ! avec ses radieuses promesses enguirlandées de parfums et son fleuron virginal sur lequel primevères et verveines lancent à pleines corbeilles tous leurs pistils d'or, voici les Mésanges nous l'annoncer et leurs chansons claires et fébriles, font fuir petites fées et lutins vers les vergers imprégnés de la cristalline poussière des cascatelles.....

***

à Léon Maillard.

Mélancolique errant du Rêve, ma Pensée — dès l'aube exquise — m'a conduit, grâce aux flottaisons de la brise indécise — sur les hauteurs ensommeillées, où cet hiver le tremblement des neiges poudrait à blanc les cîmes infimes des ramilles. Et sur la borne seule, dominant le Val attentif au silence, j'ai laissé le soleil et ses rayons éclaircis et lascifs, venir doucement à moi — comme un ami très-cher. Et soudain, l'étendue s'est découverte, en la rosée irisée d'Aurore, me montrant ici le Bois du Parc, joyeux de resplendir sous ses nouvelles frondaisons, et là, des villages endormis encore et perdus dans la brume. La balsamique haleine des thyms épanouis s'exhalait — tel l'encens vierge qui monte aux nefs profondes — et le Printemps, lentement avec ses perles blonde est ses tresses fleuries, montait partout, comme une onde envahissante, inondant la plaine et la prairie d'une lumière éclatante et d'une joie immense. Et devers les pâles lointains, la rivière coulait, frétillante entre sa haie de peupliers, pour mourir aux rives peut-être plus bleues, où les oiseaux ont des plumes d'or et les asphodèles des bouquets d'argent. Mais voyant la route filer devant moi — à perte de vue — j'ai pris peur de ma solitude et j'ai adressé mes larmes d'adolescent, toutes de mélancolie et de souffrance, aux âmes de là-bas que j'aime et qui attendent — eux, alors, parmi les rires et l'amour — le baume consolateur des lilas à venir.....

***

à Adolphe Retté.

..... Et, c'est en la musique délicieuse de quelles harpes et de quelles mandolines : sons sangloteurs d'une âme de Rêve qui s'en irait mourir sur les mers et sur les sommets, se confondant, de plus, avec les mélodies du soir, berceusement murmurantes, que j'ai regardé les étoiles au profond d'un ciel tout bleu de Printemps ! Et, détachées coquettement sur velours pur, leurs yeux semblaient sourire et leurs clartés semblaient des poëmes, et j'ai cru surprendre, là-haut, tant d'espoirs, tant de regrets, tant de baisers défunts que j'ai sondé aussi la Nuit ; mais celle ci éternellement jeune, toute comme l'épousée qui se donne aux virilités inconnues, m'a paru plus chantante encore, puisque les nids se querellaient en feuillées incertaines, plus subtilement fraîche encore aux clartés lunaires, puisque les linottes plissaient leurs ailes sur la neige des corolles candides, ivres, ces charmeuses, d'attendre la communion sainte ; et j'ai pensé aux vierges pâles qui meurent en une prière, sans avoir appris l'amour....

***

à Gabriel de Lautrec.

C'est un matin bleu de féeries... ; des Belles, de la contrée des Songes, couronnées d'Avril et colorées d'aurore, vont plus légères que des gazelles, fouler l'aspérule des sentiers. A la gaîté qui rayonne en leurs regards languides, on devine aisément qu'elles ont su, la veille, les jeux d'Amour, et échangé maintes corbeilles de noces avec les bergers des charmilles voisines... car les musettes étaient bien tendres et leur flûtis bien délicat. Elles vont en cueillant des nids, se mirer au cristal des lacs paisibles — comme les biches grisées d'air pur — ; et le Bois joli en frissonne d'aise ! puis, comme des ailes indociles aux vœux des brises, elles disparaissent laissant parmi les fenaisons premières tout un blanc sillage d'innocence et réservant leurs écharpes de lys pour voiler — la Nuit — sur l'autel sacré du Printemps, la transparence riante des voies lactées... C'est un matin bleu de féeries !...

***

Pour ma Dame.

A toi, j'ai songé — cette matinée — presque blonde aimée, mais peu t'importe mon exil, sans doute, et

pourtant, les roses frêles semblaient si gentiment me regarder, que j'ai cru y voir l'âme de tes yeux, tu sais, que j'aime tant ! Et les hirondelles, vois-tu, paraissaient si gaies et si mutines en leurs familières causeries, que j'ai cru leur babil venir de toi. Ton silence, ajoute encore tant à ma solitude que, souventes fois, j'interroge le Ciel, mais aucun nuage rosé, ne vient de là-bas, aucun parfum qui puisse bercer mon âme... ! Si encore, à ton réveil, j'étais là — comme un enfant — jaloux de goûter ta caresse, douce comme une griserie d'Avril, l'exil me serait moins amer, et si je pouvais, hélas, câlinement me mirer en le bleuté si vague de tes yeux et penser tes rêves et tes ivresses et aussi m'endormir sur le satin soyeux de tes seins — tes bras de neige à mon cou — du moins, ces roses frêles me paraîtraient moins belles et leurs senteurs moins molles... Or, je voudrais tant avec mes lèvres, cueillir tes balbutiements d'amour et tes sourires, sur la floraison rouge de tes baisers ; mais toi, ma pâle aimée, aimante et douce sensitive, tu ne veux répondre à mon appel, encore si les mésanges me contaient tes chansons... Et cette matinée, en mon exil — les roses frêles, semblaient si gentiment me regarder — moi, pauvre troupier de France — que j'ai mis bien du temps à les cueillir — pour toi !...

***

à Alphonse Boogaerts.

Neuf heures sonnent au beffroi démodé de l'hôpital ; la pose est faite et me voilà — timide et grossièrement niais, en un accoutrement bizarre de troupier corvéable — prêt à me soumettre servilement aux commandements indécis du caporal. Un brouillard épais me pénètre les os : j'ai froid et mes mains tremblent mais à quoi bon ; or, nous voici tous en tas : relativement alignés et plus maculés les uns que les autres, mus par un sentiment stupide : la crainte ! et rayonnants de bêtise, de quasi-inconscience, et tels des bêtes de somme accablés sous un joug inaccoutumé, nous allons — girouettes inélégantes — contre le vent et furieux, sur un ennemi imaginaire. La belle avance !! en poussant dame Baïonnette de droite et de gauche. Plus haut, à côté de moi, et sur les arbres, des passereaux, inattentifs à nos mouvements, gazouillent à pleins gosiers et se poursuivent, ravis — en un Rêve charmant d'amour ; et je pense, et pour un instant, j'aperçois sur des horizons bleus, des châtelaines faisant offrande de baisers, mais soudain, un ordre retentit : « Baïonnette on ! » — Et maladroit, presque fou, je cherche ma baïonnette, hélas par trop figée en son fourreau et en moi-même, furieux d'avoir été ainsi dérangé, je murmure : « Bougre de caporal, est-ce que je n'ai pas toujours ma baïonnette au.... canon !! »...

HENRI DEGRON.

Notre-Dame du Thil, Avril 1893.

CHANSONS

I

A Maffre de Baugé.

En revenant de Castille, à l'auberge
Nous avons joué tous au lansquenet...
J'ai tout perdu, moi !... jusqu'à mon bonnet
De poil d'ours et mon vieux pourpoint de serge ..

Or Loys de Saint-Paul en Languedoc,
Le plus beau soudard du pays de France,
Ne put même pas payer sa pitance,
Ayant daigné perdre sa bourse en bloc !...

« Par Dieu ! je vous veux jouer cette bague
« Que ma fiancée a mise à mon doigt ! »
Cria le paillard... « Et vive le Roy !. .»
— Il perdit de plus sa mule et sa dague,

Et ses bottes... et son grand feutre mou...
...Quand il fut tout nu des pieds à la tête,
Il joua son nom, son porte cornette :
Il perdit nom et page coup sur coup !

« Par le sang du Christ, vous êtes des lâches !
Fit-il en prenant les dés... « Mais, tant pis !...
« Puisque je n'ai plus même mes habits,
« Or ça, qui me veut gagner les moustaches ?...»

... Il perdit !... et se relevant : « Ma foi,
« Dit-il, j'ai trop l'air d'une sainte fille !...»
... C'est ainsi qu'est mort, devers la Castille,
Loys, le plus beau des soudards du roy...

II

A l'aimée.

Tu m'as pris mon cœur, la belle,
« La belle aux yeux bleus...»
— « Tant pis pour toi, me dit-elle,
« Mon pauvre amoureux ! »
— « Tu m'as pris mon cœur, la belle,
« La belle aux yeux bleus...

« Donne-moi ton cœur, la belle,
« La belle au front blanc ! »
— « Mon cœur !... Mon cœur est trop frêle,
« O mon pauvre enfant...»
— « Donne-moi ton cœur, la belle,
« La belle au front blanc !..»

— « Que nenni !... m'a dit la belle,
« La belle aux cils d'or...
« Tais-toi !... La nuit étincelle
« Et mon âme dort !...
« Que nenni !... m'a dit la belle,
« La belle aux cils d'or...»

... Et j'ai retrouvé la belle,
La belle aux yeux bleus...
C'était la nuit éternelle
Aux sentiers des cieux...
... Et j'ai retrouvé la belle,
La belle aux yeux bleus...

« O ma cande damoiselle !...
« Puisque je suis mort,
« Rends-le moi mon cœur, la belle,
« La belle aux cils d'or !...»
— « Je l'ai jeté — cria-t-elle —
« Il saignait trop fort !...»

GABRIEL SOULAGES.

pour moi, lui faire accepter rien;
Vous êtes, dit-il, bien cruelle,
j'aurais voulu, tell'ment c'est bon
Fair' goûter à vot' demoiselle
Tout c' qu'y a dans mon saucisson.

4

Mais maman qui n'est pas facile
Lui répond : mon ami Thomas,
N'insistez pas, c'est inutile,
Avant la noc' ça n' se peut pas.
Thomas lui dit : Vrai: ça m' tourmente
Vous m' fixez un délai bien long
et je crains fort que cette attente
n' détériore mon saucisson.

5

Bref, il eut beau dire et beau faire
il n' put jamais la décider
et pour ne pas fâcher ma mère
Prit le parti de lui céder
Il lui fallut, oh ! c'est inique !
Quitter sur le champ la maison
et s'en r'tourner à sa boutique
sans qu' j'ai' même vu son saucisson.

2

Je n'ai pas deux sous de malice
et, vraiment je ne sais pourquoi
je rougis comme une écrevisse
en répondant avec émoi :
Un' fille, à moins d'être légère
doit tout refuser d'un garçon,
Je craindrais d'offenser ma mère
en acceptant vot' saucisson.

3

Thomas s'en va trouver ma mère,
demande ma main et l'obtient
Mais ne peut, malgré sa prière,

6

Enfin ! c'est d'main qu'on nous marie
j' vas m'couvrir de fleurs d'oranger,
tout d' suite en sortant d' la mairie
on r'tourn'ra chez nous pour manger.
Thomas veut s'en flanquer une bosse,
Il est si content, pauv' garçon !
D' penser qu'on va l' jour de la noce
utiliser son saucisson !

CHARLET. — *Le Quartier général.*

UN TABLEAU DU TINTORET

PARIS vous réserve de ces surprises. Je viens de retrouver, oh ! bien fortuitement d'ailleurs, quelques-uns des tableaux célèbres qui ornaient la Galerie sur le Rhône, du Château des Papes d'Avignon, et dont la disparition inquiétait à juste titre l'histoire artistique.

Etant chez les Sœurs de St-Joseph de Cluny, pour leur demander ce qu'elles pensaient d'un homme dont la mort venait de faire couler beaucoup d'encre, énormément d'encre, je tombai en arrêt devant ce tableau où le Tintoret s'est reprrésenté lui-même en costume d'atelier, qui ornait jadis le Château des Papes et qui synthéthise l'abaissement des Vénitiens et la glorification de la puissance temporelle des Papes. Le doge de Venise Léonard Loredano, sous son parasol de gala, suivi du Conseil des Dix, fait amende honorable devant le Légat du Pape Jules II (Julien de la Rovère) au bas du perron d'une église. Ce fut l'humiliation infligée par Jules II aux Vénitiens excommuniés, à la suite de leur soumission à la Ligue de Cambrai (1508-1510) qui les avaient réduits à merci. Cette petite comédie leur coûta d'ailleurs une partie de la Romagne.

Il Tintoretto a reproduit cette scène non sans plaisir quoiqu'elle fut humiliante pour sa patrie. Il a peint les personnages, qui vivaient encore, avec la plus grande vérité. Il n'est pas jusqu'aux plus petits détails qui ne soient rigoureusement exacts, depuis le parasol de gala, donné au Doge par Soliman III, Empereur de Constantinople, jusqu'aux habits des personnages qui composent sa suite.

Connaissant leur caractère individuel, il a exprimé sur chacune des physionomies le sentiment qui lui était propre : la colère, la honte, l'indignation, ou l'amour-propre blessé C'est un chef-d'œuvre d'humour. Lorsqu'il peignit cet évènement, antérieur à sa naissance, Tintoret avait cinquante-deux ans, âge où la philosophie étouffe à demi l'orgueil, et ne faut-il pas voir un peu de malice dans ce rappel d'une humiliation passée, à des gens qui n'étaient que trop enclins à se croire d'une essence supérieure et à dédaigner l'artiste ?

*
* *

Exécuté pour le successeur de Jules II, ce tableau fut apporté d'Italie par le vice légat Casoni au Château d Avignon. Au moment de la Révolution et de la réunion de cette ville à la France, il fut volé dans le pillage du Palais par un ouvrier en soie, qui enleva la toile du chassis, la roula et l'emporta chez lui. Bien des années après il la vendit à un riche amateur provençal, qui le laissa par héritage à Mlle G... estimable dévote, peu au courant des choses artistiques, et pénitente des Sœurs St-Joseph de Cluny, à qui elle confia les nombreuses toiles qui ornent aujourd'hui le parloir.

Je retrouve un portrait espagnol, très beau ma foi, de cette demoiselle de la Baume Leblanc, dite de la Vallière, par Senen Vila ; un *Saint Antoine de Padoue*, haut de 1 m. 63, large de 1 m. 20, de Murillo, et, du même, un chef-d'œuvre qui me repose un peu de l'*Assomption : L'Apparition de la Sainte Famille à Saint-Antoine*, dans le faire du maître, mais avec combien de poésie ignorée !... Puis une scène aux allures de Primitifs, un peu naïve mais bien jolie : *Prédiction de Siméon et Purification de la Vierge*, avec ses deux tourterelles vertes dans un panier à salade, offrande candide et combien symbolique des vierges juives, qui me laisse un tantinet rêveur. J'y reconnais la manifeste influence de l'Ecole florentine et l'attribuerais volontiers à Ghirlandajo ou un de ses émules. Les figures y sont d'une finesse expressive et très soignées, plus que la chute du tableau. Je ne m'étonnerais pas que le peintre ait fait des « portraits », selon une coutume assez usitée à cette époque.

Voici un autre Murillo : *Saint François d'Assises au désert*, puis une collection de dessins originaux ou copies à la mine de plomb. Une scène des Apôtres, de Raphaël, le *Passage du Granique*, différents épisodes de la vie d'Alexandre.

Encore une toile à citer : *Le mariage de Jacob*, avec Rachel fille de Laban, par Michel Ange Amerighi, le Caravage, haute de six pieds, large de huit, dont Jacques Coelemans a fait en 1704 une gravure sur acier bien connue des amateurs: « Jacob dit à Laban, done moy Rachel car le tems est accompli ; lors Laban ayant assemblé plusieurs de ses amis fit les nopces... » Genèse Chap. 29, Vers. 21 et 22.

J'ai aperçu aussi un *Caton d'Utique* se donnant la mort, dans le genre du Dominiquin, un portrait du XVIIIe siècle que j'attribuerai à Rigaud (?) un *Moïse sauvé des eaux* (peut-être Murillo) une *Didon, reine de Carthage*, s'enfonçant d'une main imparfaite un large poignard dans le sein, tandis que fuit Enée, qui me semble du Coypel, une *Marine* de Tempesta (ou de Salvator Rosa) bien jolie, un portrait de Madame de Gange, celle que Louis XIV appelait la belle Provençale, par Pierre Parrocel, un des trois frères Parrocel — il existe un autre portrait de cette dame, par Mignard, au musée de Villeneuve lès Avignon — mais je n'ai vraiment eu d'yeux que pour ceux que j'ai cités les premiers, tant l'impression initiale de la beauté efface toute autre impression, et l'admiration demeure à qui sut la conquérir de suite.

LÉON RIOTOR.

La Quinzaine artistique et littéraire

LES LIVRES

LE PÉLERIN PASSIONNÉ, *poésies, par Jean Moréas*, in-18 jésus de 157 p. (3 fr. 50). nouvelle édition comprenant divers poèmes nouveaux.

D'abord un mot sur l'édition : conscience littéraire probe et haute, M. Jean Moréas use d'un droit de mutilation pour affirmer l'évolution de son esprit, la transformation définitive de sa pensée. Il confesse courageusement que, malgré leurs qualités (de tout premier ordre, suivant nous), certains poèmes de l'ancien *Pélerin* ne répondent plus à l'esthétique sévère du poète roman qu'il est devenu. D'où suppression, dans l'édition nouvelle, desdits poèmes parmi lesquels cette merveilleuse *Agnès*, et adjonction de pièces nouvelles : *Enone au clair Visage* (v. fragment dans *La Plume* du 15 janvier) *Offrande à l'amour, Alcinoüs et Rhodope, l'Automne ou les Satyres, Phyllis, reine de Thrace* et diverses *Sylves*, quelques cent vers.

Il s'agit donc d'une œuvre à peu près nouvelle, œuvre à laquelle ne s'appliquent plus les articles de MM. Anatole France et Maurice Barrès (*La Plume* 1er janvier 1891). C'est aussi le second volume abrité par l'école romane sous le bouclier de la Minerve classique qu'inaugura le *Premier Livre Pastoral* de M. Maurice du Plessys et que doit aussi arborer un prochain recueil signé Raymond de la Tailhède.

On le sait déjà l'École romane est l'effort collectif d'esprits congénères vers un but déterminé et non une tentative d'embauchage vulgaire. L'Ecole ne recrute pas ; elle refuse même les adhésions — certains le constatèrent ! Ses prétentions nettement formulées, renouer la chaîne gallique de la tradition méconnue par la presque totalité des poètes de ce siècle, se justifient suffisamment par la pauvreté des résultats obtenus ces cinquante dernières années. Elle estime que les Hugo, les Baudelaire, les Villiers, les Verlaine sont des accidents d'une littérature nationale et non des manifestations conscientes de cette littérature, quel que soit d'ailleurs le génie incontestable et incontesté de ces écrivains. Il y a l'âme de la race qui est une et qui impose ses droits contre lesquels l'éducation ne peut rien et l'habileté d'un ouvrier du vers, moins encore.

Le mythe gréco-latin possédant seul le privilège de nourrir le vers français, de le colorer, de le rendre poétique toute image devrait s'exprimer par lui. La qualité d'un tel symbole est d'essence très rare et la Poésie s'élève d'autant ; elle devient inaccessible au vulgaire, une sorte de privilège au profit des lettrés. Serait-ce tant mieux ? La question est à résoudre.

M. Jean Moréas hausse la Vie au niveau de l'Art tandis que d'autres poètes se contentent de *voir* la Vie de certaine façon et de traduire leur vision telle qu'ils *veulent qu'elle soit*. La poésie romane est peut-être moins fournie en émotions violentes que la poésie symboliste, mais elle est à coup sûr plus riche en sereine et éternelle beauté. Le reproche fait aux poètes romans d'enfouir leur personnalité sous une formule n'est vraiment pas assez sérieux. Si le tempérament d'un Maeterlinck s'opposant à celui d'un Mallarmé laisse sur le feuillet noirci une impression différente d'un fait vu au même instant par les deux poètes, il n'en faut conclure que ceci : l'un des deux ou peut-être ni l'un ni l'autre n'aura vu ce fait sous son véritable angle d'éternité. Et c'est là le point faible de la théorie combattue par l'École romane, car cette dernière supprime la vision spéciale et particulière à chaque tempérament pour laisser au poète une unique forme d'expression, plus ou moins élevée, plus ou moins pure, suivant le degré de puissance du génie qui le réalise.

Les symbolistes, dignes fils des romantiques et des naturalistes, choisissent de préférence leurs images dans la Vie, nous l'avons dit, ce qui donne aux poèmes de MM. Adolphe Retté, Vielé-Griffin et Henri de Régnier une intensité d'émotion plus grande que celle qui peut résulter de l'applicaton des théories romanes. Mais l'émotion, en poésie, est une qualité tout à fait secondaire. La Joie seule doit être atteinte et fixée dans le rythme, cette joie de l'âme que l'on éprouve en lisant telle strophe du *Pèlerin*.

Résumé : Comme artiste l'Ecole romane tente ma sympathie, comme homme... comme homme j'ai un peu peur des dieux et je préfère à leur société — ce qui est l'aveu d'une faiblesse — celle de mes semblables.

LÉON DESCHAMPS.

LES BAISERS MORTS, *poésies, par Paul Vérola* (frontispice à l'eau-forte par Félicien Rops) in-12 raisin de 140 p. 3 fr. — Voici un livre doublement intéressant : il y a d'abord un court mais décisif et suprêmement précis débat littéraire en forme de succinte préface qui dit tout. Il n'y a ici rien du pédantisme si difficile à éviter dans nos polémiques quotidiennes. Quelques mots d'explication pour la partie à proprement parler didactique de l'ouvrage. M. Vérola est auteur (non le préconisateur, ainsi qu'il le dit avec une plaisante franchise) d'une nouvelle science de traiter le sonnet. C'est ce qu'il appelle des sonnets accouplés c'est-à-dire vingt-huit vers dont les quatrains et les tercets de chaque sonnet s'entrelacent produisant ainsi, par la distance des rimes un effet de vague des plus doux et des plus bizarre. Car le poète a deux cordes : l'ironie et parfois la gaîté — et l'extrême mélancolie qui va plus d'une fois vers la tristesse. Ces effets de lointain sont très charmants et ils sont loin d'être faits pour me déplaire, moi qui innovai un peu, de mon temps, dans à peu près ce sens. Je ne dresse non plus aucune objection là contre à propos de l'allure parnassienne de la majorité des vers des *Baisers Morts* ! ne fus-je pas moi-même un parnassien, resté fidèle sinon tout à fait aux méticulosités de cette esthétique, du moins, somme toute, persévérant dans l'emploi large et j'ose le croire, judicieux d'une liberté qui ne perd rien à ne pas extravaguer plus que nature, à ne pas se raidir, se bander, — mais voilà que je parle de moi alors que c'est de M. Vérola qu'il s'agit. Je n'ai juste qu'à confirmer sur sa tête ce que je viens de dire et je crois que nous aurons toute la notalité de ce volume qui nous occupe.

Voici un exemple de deux sonnets accouplés :

RÉVOLTE

Eh bien non ! j'ai menti ! je suis jaloux, je saigne
Plus que si l'on m'avait percé de mille clous !
Non je ne veux pas qu'une autre bouche t'enseigne
D'impurs baisers ! Non, j'ai menti ! je suis jaloux !

Eh quoi donc ! tu m'as cru ? tu n'as donc rien compris !
Tes yeux ne voient donc pas ? ton cœur est donc de glace ?
Il te faut donc des pleurs ? il te faut donc des cris ?
Es-tu donc à ce point aveugle, à ce point lasse ?

Quoi ! tu peux tolérer que ma lèvre se ceigne
D'un rire qui ressemble au hurlement d'un loup !
Qui ? moi !... permettre, moi, qu'un autre amant
[t'étreigne...
Que sa main, sur ta chair...Oh ! non ! non ! j'étais fou !

Dis-moi que tu les a jugés à leur vrai prix,
Mon calme et mes raisonnements de Lovelace ;
Dis que te pardonner eût été du mépris
Et que je te tuerai si d'autres bras t'enlacent !

Non ! non ! L'amour n'est pas le printemps anonyme
Qui nous fait verdoyer quand la sève s'anime,
Et si j'ai dit cela, je ne suis qu'un menteur !

Non ! non ! le cœur humain, c'est la fleur diaphane
Que la poussière des chemins ternit et fane,
Et qui perd un pétale à tout nouvel amour !

Oh ! ne t'effeuille pas, fleur tendre encor intacte,
Et, liée à mon cœur par un radieux pacte,
Conserve auprès de moi ta forme et ta senteur !

La femme sans candeur, c'est la fleur sans corolle :
Mais si tu me chéris, fidèle à ta parole,
Même en l'herbier du temps, tu seras fleur toujours !

Le volume s'achève par des vers dans les formes consacrées dont l'espace m'empêche de citer fut-ce quelques-uns et que l'auteur annonce ainsi dans sa préface :

« J'ai mieux aimé y faire siéger largement (à la suite des sonnets accouplés) de simples et vieux vers qui prêcheront la tolérance. »

Le volume s'orne d'une splendide et si suggestive ! eau-forte de Félicien Rops.

PAUL VERLAINE.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT. *poésies, par Jean Moréas*, in-18 jesus, 52 pages, (3 fr.). — Recueil des pièces supprimées de la première édition du *Pèlerin Passionné*.

PREMIÈRES POÈSIES (1856-1858) *par A. Villiers de l'Isle-Adam*, in 16 raisin de 220 p. (3,50.) — La réimpression des poésies de jeunesse de Villiers est une bonne action que nous devons à l'éditeur lettré Paul Lacomblez. Certes, tout n'est pas irréprochable dans cet élégant volume, l'influence de Musset se fait par trop sentir chez ce poète de 16 ans qui a tenu plus qu'il n'avait promis, mais certaines pages décèlent l'âme qui plus tard devait concevoir l'*Eve future* en écoutant une banale histoire de cabaret !

D'importants fragments de ce livre ont paru récemment dans *La Plume*. Nous y renvoyons le lecteur.

AUTOUR D'UNE LAMPE, *nouvelles et fantaisies, par R. du Pontavice de Heussey*, in-18 jésus de 356 p. (3,50). — L'auteur est cousin de Villiers de l'Isle-Adam et récemment il nous a donné une biographie assez inexacte de son glorieux parent. Cette fois, ce sont des nouvelles marquées au bon coin et des fantaisies de poète. Succès assuré.

LA LANTERNE SOURDE, *par Jules Renard*, in-12 écu de 136 p. (2 fr.). — Article de M. Alcide Guérin, au prochain numéro.

L'AURORE, *comédie en I acte, en vers, par Marcel Fiorentino* (1 fr.) — Représentée pour la première fois au Théâtre-Français le 5 juin 1893 à l'occasion du 287e anniversaire de la naissance de Corneille, cette œuvre valut à son auteur les applaudissements unanimes des spectateurs.

TRISTAN ET ISEULT (La Passion dans un drame Wagnérien) *par Nerthal*, in-18 de 200 p. (3,50). — « La musique doit exprimer la passion, le désir de tel ou tel individu. » disait Wagner. Il a appliqué cette théorie dans *Tristan et Yseult*. On le démontre dans l'étude qui vient de paraître et qui, mieux encore que *la Passion dans un drame wagnérien*, pourrait s'intituler : *la Passion dans le cœur humain*.

L'AME FOLLE, *poésies, par Georges Lorin*, in-18 jésus de 245 p. (3,50), frontispice par l'auteur. —

Cause avec les amis que tu ne connais pas,
Parle tes vers à ceux qui savent les entendre,
Que leur rythme s'en aille ainsi qu'un hymen tendre
Leur chuchoter tes pleurs, les leurs, tout bas, très bas,
Demande que le cœur de ceux-là seuls t'acclame
Qui, d'un mal spécial, auront ainsi souffert
Et qu'ils te remercient d'avoir chanté leur âme
Et d'avoir fait un peu de ciel de leur enfer.

M. Lorin tient cette belle promesse en bon poète qu'il est, poète de la douleur, de l'amour et de l'espoir.

L'ANARCHISTE, *nouvelles, par Jane de la Vaudère*, in-18 jésus de 320 p. (3.50). — Ces feuilletonnistes ne respectent rien ! Celui-là on plutôt celle-là a mis (dans la nouvelle qui donne son titre au volume) à la sauce Georges Ohnet les théories de Kropotkine et de Reclus. Les Bourgeoises du *Figaro* ont dû trembler délicieusement en lisant ces pages.

PAGES ROUGES, *par Séverine*, in-18 jésus de 325 p. (3 fr. 50). — Sèverine a dit-on une clientèle spéciale qui guette ses moindres articles : un sort sera donc fait sûrement au recueil qu'elle nous donne aujourd'hui, car toutes ses colères retentissantes sont là réunies, écrites avec du sang — ou avec des larmes.

RASURE ET RAMANDONS, *poesies, par Alfred L. Marquiset*, in 18 jésus de 160 p. (3.50). — L'auteur s'est créé une place spéciale dans la poésie contemporaine, et cela en quelques mois. Sa muse bon enfant sourit plus qu'elle ne pleure, au besoin elle égratigne ou agace d'une ironie verveuse. Le présent livre est un recueil d'œuvres de jeunesse et malgré cela on le lit avec un plaisir marqué de la première ligne à la dernière.

LES RIMES IAMBIQUES, *par Pierre Duzéa*, in-16 raisin de 87 p. (2 fr.) Et l'on affirme que l'agriculture manque de bras !...

AMOUREUX D'UNE ETOILE, arlequinade en un acte, en vers, par Abel Charmeyran (un fr.).

SAINTE-CLAIRE

Je serais bien près de chercher noise, chicane et mauvaise querelle à mon très cher ami, Alexandre Boutique, et à vilipender son nouveau roman : *Un fils de Ouatre-vingt-neuf* si, à travers la divergence des principes affichés, la lutte des mots, il n'y avait presqu'identité dans notre malaise. Depuis un siècle, la société bourgeoise s'est développée normalement, elle a accaparé le gouvernement, la finance et la production ; elle a remplacé, très mal remplacé, l'antique noblesse ; elle a répondu à la confiance du mandat populaire par l'asservissement des codes restrictifs, mais elle est à *son summun* de puissance, presqu'au déclin. — Ce sont donc les vilenies de cette autorité bourgeoise que flagellent les lignes froides, lapidaires, *historiques* d'Alexandre Boutique, bien que dans sa rancœur contre les Laffaiteur, les Morin, les Tierstat, il s'en prenne à la grande trahie, à la vilipendée, à la Révolution. — J'ai assez formulé mes réserves et la différence de point de vue pour soutenir maintenant que *le fils de quatre vingt-neuf*, dans sa cruauté de thèse sociale, est et restera un des meilleurs ouvrages de Boutique, et un des romans les plus solidement construits et écrits de la production contemporaine.

CHARLET ET SON ŒUVRE, *par Armand Dayot*, élégant album in-4° Contenant plus de cent compositions (6 fr.) Charlet dont le monument va s'élever sans doute près de l'Ecole Militaire fut bien le représentant graphique d'une époque où le mouvement guerrier avait remplacé toute autre manifestation, mais il le fut avec un crayon si plein de bonhomie et de finesse, que l'éclipse qui atteignit le régime napoléonien ne fut que partielle pour lui. On peut n'avoir qu'un goût médiocre pour la peinture dite militaire, mais on est tenu d'accorder à Charlet la perception très-nette et très colorée de ces armées qui étaient alors la nation même, qui pensait ressusciter Rome et ses légionnaires. Le joli album que M. Armand Dayot vient de publier à la maison Quantin, est très persuasif à cet égard, et le choix des planches et aussi des croquis pourra sans doute en appeler du terrible jugement de Baudelaire.

LÉON MAILLARD.

LES REVUES

Le Livre et l'Image nous donne des compositions de Chariet qui ne figurent pas dans l'album qui précède, un fac-similé des premières pages du « Mercure Galant » (1673) et du « Recueil des Gazettes » de l'année 1631, par le poitevin Renaudot. Le texte est à la hauteur des illustrations dans ce recueil documentaire indispensable à tous les curieux. — *La Revue Encyclopédique*, cette fois, nous conduit à Chicago avec pour guide M. Léo Claretie. M. Gustave Lejeal, lui, traite la question féministe en vrai savant qu'il est. Nos compliments à M. Moreau, l'intelligent directeur. — Bonne livraison de l'Ermitage avec Beyle.Maeterlinck, unpoème dramatique de F. Vielé-Griffin et les chroniques habituelles.—*La Revue Générale* (belge) contient de M. Eugène Gilbert une page excellente sur Verlaine, poète catholique. — Un très délicieux conte de Henri de Régnier dans les *Entretiens* et la Critique des Mœurs par Paul Adam. — Un suggestif dessin de Aug. Donnay en hors texte dans *Floréal*.

LES THÉATRES

Nouveau – Théâtre (Cercle Funambulesque). — *L'Hote*, mimodrame en 3 actes de MM. Michel Carré et Paul Hugounet, musique de M. Missas (23 mai).

Théâtre des Poètes (inauguration). Prologue de Ch. Fuster et 4 pièces en un acte, insignifiantes.

Théâtre Libre. — *La belle au bois rêvant*, comédie en vers de M. Fernand Mazade. *Ahasvère*, drame en un acte, en prose, de M. Herman Heyermans. *Mariage d'Argent*, pièce en un acte en prose de M. Eugène Bourgeois.

La troupe Antoine nous a envoyé sa carte P. P. C. Cette représentation d'adieux, un peu faiblarde dans l'ensemble se composait de deux actes un peu courts et d'une pièce beaucoup trop longue.

M. Fernand Mazade est une vieille connaissance. Les revues de province célébrèrent à l'envi la facture irréprochable de son vers et ses succès mondains ne se comptent plus. Mais il n'avait pas encore abordé le théâtre et pour être juste il faut dire que son insuccès a été complet.

Il est difficile de rêver quelque chose de plus incolore, de plus insipide que *La belle au bois rêvant*. C'est le triomphe du poncif et du banal. Simultanément ou séparément on voit défiler sur la scène un sous-off de spahis qui n'a d'autre originalité que de s'écrier « Je m'en fous » ; un herboriste ridicule avec un veston rouge ; une dame éprise d'idéal qui joue à cache-cache pour savoir à qui elle donnera « sa couronne », et un rapin 1830 qui traîne à sa suite un chien bleu et un chien rose.

Au lieu d'être courte et bonne cette plaisanterie en vers pompiers est longue et mauvaise, aussi le public qui avait écouté patiemment jusqu'à la fin a sifflé lorsqu'on lui a nommé l'auteur.

Plaignons sincèrement Mmes Clem, Miramon et MM. Amyot et Pons-Arlès

Ahasvère, comme on l'a dit justement, est un tableau à la façon noire, un tableau impressionniste où il y a certainement quelque chose, mais trop peu pour en faire une œuvre de valeur.

Une famille de juifs russes est persécutée par les antisémites. La grand'mère est devenue folle et gémit lamentablement sur un grabat ; le père et la mère au milieu de ces dures épreuves s'apprêtent à célébrer le sabbat, quand ils apprennent que leur fils vient d'être baptisé. Le fils renégat est maudit par son père, la grand'mère souffle une lampe symbolique et la servante rit bêtement.

Quelques effets dramatiques d'une grande intensité. Citons pour les complimenter Antoine (Karalyk) Gémier (le pope) Mme Barny (la mère).

Mariage d'Argent est une paysannerie naturaliste qui a valu à l'auteur M. E. Bourgeois quelques bravos mérités à cause de l'habileté du dialogue. Sans vouloir pousser très loin la comparaison cette pièce tient un peu du *Maître* de Jean Jullien ou d'une nouvelle de Guy de Maupassant mais avec moins de force et moins de puissance d'action. C'est l'histoire éternellement vraie de l'avarice du paysan qui tient à ses jaunets durement acquis, à ses terres léguées de père en fils. L'action est pauvre et les sentiments de ces paysans un peu forcés mais je le répète le dialogue est amusant et l'interprétation parfaite avec Arquillère, Gémier et Mlle Irma Perrot.

Et maintenant à l'année prochaine.

MARCEL BAILLIOT.

L'AMOUR PROFANÉ

MAXIME n'était point un libertin.

Mais cette femme, après tout, valait mieux qu'un regard jeté en passant. Il s'arrêta.

Tous deux échangèrent de brèves paroles. Puis il la suivit.

Elle l'emmenait chez elle.

« Tu verras ma chambre ». avait-elle dit.

La pensée qu'il verrait « sa chambre » ne le transportait point d'allégresse. Pénétrer dans le logis misérable d'une pauvre fille *toute à tous*, fût-ce avec cette fille à son bras, n'est pas, sans doute, la plus raffinée des joies de ce monde ni la plus fière. Mais quand la fille a des yeux, des lèvres, une gorge, des hanches qui promettent furieusement ce que les hommes appellent le plaisir, un garçon de vingt ans n'hésite jamais. Il s'accroche à la Tentation qui passe et l'accompagne n'importe où.

Maxime eût été chez le diable avec cette fille-là.

N'ayant rien rêvé de somptueux ou de virginal, il n'eut point de déception en entrant. Que lui importaient un lit maussade, des meubles désarticulés, des murs bêtes et larmoyants, à lui qui était venu tout bonnement parce que sa chair avait faim ?

« Déshabille-toi », dit-il.

La femme obéit. Tandis qu'elle découvrait de hautaines épaules et des bras tels que l'insolente flatterie a coutume d'en prêter aux reines, le jeune homme, qui s'était laissé tomber sur une chaise, regardait, extasié. Jamais encore, même en ses rêves, le Péché ne s'était montré à lui sous ces glorieuses apparences, revêtu de cette affolante chair. Ses yeux ne pouvaient se détourner d'un tel spectacle.

Mais tout à coup il parut pris de malaise. Il se leva, marcha vers la fenêtre, l'ouvrit, aspira fortement l'air du dehors.

La femme épiait ses mouvements, semblait comprendre. A coup sûr, elle assistait à une scène déjà vue. Ce qui allait se passer, elle le savait. Et ce qu'elle savait, ce devait être quelque chose d'étrangement cruel ; car son cœur, son pauvre cœur de prostituée battait comme un insensé.

Le jeune homme quitta la fenêtre. Il fit quelques pas, puis s'assit. Son visage n'exprimait plus

maintenant que l'emportement des sens et l'irrésistible véhémence du désir.

Il eut un geste de convoitise.

« Viens », dit-il.

La femme hésitait.

« Mais viens donc ! ».

Elle n'osa dire non, s'approcha. Il l'assit sur un de ses genoux. Et il couvrait de baisers, de caresses, cette chair savoureuse. Dans ses mains, il lui prit la tête. Sur la bouche il allait poser ses lèvres... Un cri d'horreur lui échappa :

« Mais c'est toi !... »

Et il la repoussait avec violence.

« C'est toi !... c'est toi !... Tu sens la mort ! »

Alors, elle éclata en sanglots.

Oui, elle sentait la mort. Ah ! Dieu, elle le savait ! On le lui avait dit assez. Mais, voyons, ce n'était pourtant point sa faute. Pourquoi donc alors la lui reprochaient-ils tous, cette odeur de sépulcre ? Aucun ne l'aimerait-il jamais tout simplement sans la faire souffrir ainsi ?

Elle chancelait, prête à tomber.

Mais brusquement elle se redressa, résolue.

« Il faut en finir, dit-elle, tu sauras tout ».

Et dans le tiroir d'une pauvre table qui boîtait, elle alla prendre un cahier très jaune, très sale, qu'elle tendit à Maxime.

« Lis cela.

— Tes mémoires ? » demanda ironiquement le jeune homme.

« Ceux de mon père.

— La littérature de ton père ? Tu veux que je lise la littérature de ton père ! Ah ! ça, ma fille, tu m'as donc emmené traîtreusement chez toi pour m'assassiner avec des œuvres complètes ? Mais je préfère mourir autrement, par exemple. Ah ! oui. Et surtout mourir, une autre fois. Et je m'en vais. Adieu. »

Il gagnait la porte.

Elle ne le laissa pas sortir.

« Reste, gémit-elle, l'entourant de ses bras, reste et lis !

— Mais tu es folle ! »

Elle secoua la tête.

« Je ne suis pas folle. Je veux que tu lises : voilà tout. »

Elle le contraignit à s'asseoir. Elle lui mit le cahier dans les mains. Elle s'agenouilla :

« Au nom de celle que tu aimes... si tu aimes, je t'en supplie ! »

Il lut :

Février 188...

« C'est chose de longue date entendue qu'un homme, pour être vraiment homme, doit avoir sali son âme au contact des filles. Les gens de mœurs graves avouent eux-mêmes qu'il est indispensable de *s'amuser*, quand on a vingt ans. « Il faut que jeunesse se passe », dit la sottise des nations. Et jeunesse se passe, en effet, à courir les mauvais lieux. Mais à quoi bon insister sur ces hontes, puisqu'elles sont admises ? Non, peut-être, que tous les pères souhaitent aux garçons qu'ils ont engendrés de grossières et imbéciles distractions. Mais un peu de débauche ne saurait leur déplaire, à ces Messieurs, et il n'en est pas un, à coup sûr, qui n'accepte très volontiers l'idée que son fils a une maîtresse,... ou deux. Le jeune homme vierge est, paraît-il, un phénomène intolérable dans une civilisation. Les femmes, sur ce délicat chapitre du libertinage, sont, le plus souvent, de l'avis des hommes. Et cela est infiniment délicieux ! Qui n'a, maintes fois, entendu des jeunes filles bien élevées — mais oui, bien élevées ! — déclarer non sans chaleur que pour mari elles préfèreraient un homme ayant un peu fait la fête ? Elles voyaient là, sans doute, une façon d'élégance. Mais savaient-elles, les folles, ce qu'elles voyaient ? Le monde, lui, si nous le mettons en demeure d'expliquer son étrange compréhension de la morale, nous répond ceci : « l homme qui n'a pas eu de relations charnelles avec la femme a besoin d'être *déniaisé !* » Voilà, certes, un mot fort expressif. Ainsi, on pourra donc fréquenter les plus accueillantes demoiselles, compromettre sa santé, ruiner son repos, désespérer les siens, et n'être pas un niais, — du moins, au jugement des personnes qui savent la vie. La niaiserie, la risible, l'impardonnable niaiserie, ce sera, au contraire, de garder héroïquement jusqu'au jour du mariage, par scrupule religieux, (c'est, d'habitude, le motif) la parfaite continence. Ah ! les gens d'esprit, quand ils se mettent à donner leur maximum d'esprit, sont gens vraiment spirituels !...

« Eh bien ! moi (puisque j'écris ces pages pour parler de moi), j'ai eu vingt ans, comme les autres. Comme les autres, j'ai voulu m'amuser. Je me suis beaucoup amusé. J'ai fait tout ce qu'il est convenu qu'on doit faire pour se donner un plaisir énorme. Mes amoureuses distractions eurent la gaîté bien connue des sinistres pluies de décembre. Je savourai la volupté dans toute sa ténébreuse horreur. Tant d'efforts méritaient, sans doute, un salaire : je fus payé. Non tout de suite. Des mois s'écoulèrent, des ans même, sans que rien troublât la sérénité de mes habitudes. Je dus me croire invulnérable. Mais un jour enfin, après tant de jours, ce que je poursuivais ainsi, avec un si noble zèle, je le rencontrai : le poison entra en moi. .

« ...C'est longtemps, longtemps après, que je me suis marié. Le mariage ! Sans doute, je pouvais sans crime me jeter dans ce radeau de salut. N'avais-je pas souffert assez ? N'avais-je pas expié ? D'ailleurs, le passé, l'odieux passé était mort maintenant, mort à jamais, mort dans ma chair et mon sang comme dans mon âme. Je le pensais, du moins, et c'est avec les yeux du croyant que je regardais l'avenir.

« Je me mariai selon mon cœur.

« Oh ! ma joie, mon inquiète joie, quand celle qui régnait au plus profond de moi-même m'annonça les premiers tressaillements de sa maternité ! Oh ! mon tremblement, plus tard, lorsque vint à la lumière le petit être redoutable et désiré. C'était une fille...

« Ma fille !

« Elle vécut. Elle grandit. Elle eut la santé, la beauté, cette attendrissante beauté des tout jeunes enfants, qui émeut les plus farouches âmes. Elle fut l'enivrement de son père. Parfois, quand elle reposait, je me penchais sur le berceau, j'écoutais cette frêle respiration, je con-

templais cette chair faite avec ma chair, je me disais : « c'est pourtant mon œuvre, cela ! » Puis, je songeais à ma misérable jeunesse. Et les larmes venaient à mes yeux, mes mains se joignaient, mes genoux fléchissaient, je bégayais : « Mon Dieu ! mon Dieu ! je n'ai vraiment pas mérité cette enfant ! »

« Non, je ne l'avais pas méritée. Et Dieu le savait bien.

« Pourtant, il ne se hâta point d'être terrible.

« Ma fille avait douze ans, quand tout son être commença d'exhaler (ô épouvante !) la fade odeur des cimetières. Les médecins consultés secouèrent gravement la tête, sans expliquer rien. Impuissants à deviner, ils ordonnèrent à tout hasard de vains remèdes. Le temps passa ; l'horrible odeur persistait ; aux approches de la seizième année, elle devint plus insupportable encore. Alors, sans espoir, à coup sûr, mais pour que ma conscience ne pût dire que je n'avais pas tout tenté, j'allai trouver un de ces hommes chargés d'honneurs, chargés d'or, chargés de croix, que la foule, flatteuse emphatique, appelle « Princes de la Science », et qui sont les diseurs de bonne aventure de la Civilisation, les sorciers du Progrès, docteurs en l'art de guérir ce que la cohue des médecins insuffisamment décorés ne guérit pas. Il se montra, d'ailleurs, affable et attentif, le glorieux praticien. Il interrogea mon enfant, il m'interrogea moi-même, il demanda d'infinis détails, s'inquiétant du passé, voulant tout savoir. Moi surtout il m'assiégeait de questions. J'étais devant lui, si je puis dire, comme un accusé. Il attendait, sans doute, un aveu, un mot vague que j'eusse murmuré à mi-voix et que ma fille n'eût pas compris. Mais je voulais douter encore, et je me tus. Alors, pour en finir, plongeant dans mes yeux son clair regard qui me fit peur :

« Revenez seul, dit-il. Je vous parlerai. »

« Le lendemain, j'étais de nouveau dans son cabinet.

« Ah ! c'est vous, Monsieur ! »

« Et comme la veille, je sentis que ses yeux fixés avec empire sur les miens me troublaient l'âme affreusement.

« Certes, je devais me confesser enfin. Oui, *je le devais*. Mais je n'étais qu'un lâche et je m'obstinai dans le silence.

« Lui alors se campa devant moi et posant familièrement les mains sur mes épaules :

« Voyons, dites la vérité au médecin !

— La vérité ? ne la savez-vous pas depuis hier ?

« Et j'ajoutai :

« Mais *elle*... mon enfant, vous la guérirez ? »

« Il eut un geste qui disait son impuissance et laissa tomber ces mots :

« Rien à faire.

— Ah ! docteur, je vous en prie !

— Rien.

— Docteur, docteur, je sais que vous êtes père, vous aussi. Ayez pitié ! Voyez, je vous implore à genoux !

— Rien, Monsieur. »

« Puis, d'une voix très douce, très miséricordieuse :

« C'est le châtiment ! » dit-il.

« Le châtiment ! Voilà des ans qu'il pèse sur moi d'un poids surnaturel. Il m'écrasera, je le sais. Mais je disparaîtrai sans me plaindre. Et pourquoi ne suis-je pas parti encore ? Ma chair maudite est mûre pour la dissolution, et la mort doit me convoiter comme une proie qui se fait bien attendre...

« Quand je quittai le docteur, mes oreilles bourdonnaient, mes jambes me portaient avec peine ; j'avais l'apparence d'un homme ivre. En ce lamentable état, je traversai les rues pour rentrer chez moi. Ceux devant qui je passai durent sourire ; ils ne savaient pas mon mal. S'ils l'eussent connu, je crois bien que la pitié les eût saisis, — une pitié pleine d'épouvante.

Septembre 188...

« Ce journal écrit pour moi seul, aurai-je le pouvoir de le continuer ?

Octobre 188...

« Tant souffrir passe mes forces, et je sens bien qu'il va falloir m'en aller. Je ne proteste point. Mon âme a soif d'être ailleurs, et je sortirai de la vie comme on sort d'un bagne...

« ...Quelle inexprimable torture, mon Dieu ! Les voir tous s'écarter de mon enfant !... Et toujours avec ce geste d'horreur, toujours avec cette grimace de dégoût !... Mais, fous que vous êtes, triples fous, c'est moi, moi seul qu'il faut fuir, et fuir comme vous fuiriez la mort ! Est-ce que mon âme n'est pas un foyer de pestilence ? Comment donc auprès d'elle pouvez-vous respirer, pouvez-vous vivre ? Mais aucun n'a l'air de comprendre. Et dans l'injustice de leur dégoût, ils se sauvent éperdûment de ma fille... de ma fille qui est pure comme la rosée du ciel !...

Décembre 188...

« Sera-ce demain ?...

« Que je puisse, du moins, mon Dieu ! avant le suprême départ, écrire tout ce que je veux écrire. Je goûte une si amère joie — et si douce à me faire ainsi à moi-même confidence de mon malheur. Mon cœur, mon triste cœur, je veux le déchirer encore. La besogne faite, j'anéantirai ces pages... Mais, ô mon Dieu, laissez-moi finir !

Vigile de Noël.

« On ne veut pas comprendre. Il semble qu'aimer soit une occasion de rire, un prétexte à grossiers amusements, ou (pour les moins vils) une façon brillante et vaine d'occuper la jeunesse et d'enchanter la vie. O noire sottise des hommes ! Ils sauront plus tard... trop tard... (dans l'Absolu !) ce que c'est que l'Amour et quelle peine attend ses profanateurs ! »

ALCIDE GUÉRIN.

(A suivre)

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

Allemagne

POÉSIE & CRITIQUE

Avant que tout dernièrement quelques artistes se fussent révélés qui se séparant de la foule des journa-

listes osaient dire : odi profanum vulgus, et : il y aura en art une renaissance éblouissante, nous avons déclaré que la littérature poétique était morte chez nous. En effet, ces dix ans passés nous avons feuilleté consciencieusement les revues modernes, les Sammlungen deutscher Lyrik, les Musenalmanache, sans trouver autre chose que la vraie Epigonendichtung, un peu de fade philosophie ou de la rhétorique sociale. Nous concédons qu'on peut encore lire quelque sonnet très bien du Prince Carolath, quelque pièce attirante de Storm, mais qui pourra oublier que ces mêmes auteurs ont aussi donné des vers lamentables dans nos fameux Journaux de Famille ou dans ce Dichterheim dont le marasme est devenu proverbial ! Les poetes jeunes, tous trop influencés du naturalisme n'en ont tiré que la banalité, la négligence et cet esprit bassement railleur, attribut principal de la Muse moderne germanique ; eux, si fiers et si intransigeants, malgré leurs attaques contre la société cruelle et le public inintelligent, regardent pourtant comme la plus haute étape de leur ascension littéraire le seuil du Familien journal où leurs strophes épurées suivant le besoin des lecteurs pudiques, sont rémunérées à tant la ligne. Ces poètes changés en critiques abondent d'éloges mutuels. Chacun a son tri de « meilleurs poètes » de façon qu'en lisant beaucoup d'articles de critique on arrive à connaître une légion de « meilleurs poètes ». Qu'on écoute un peu les dissertations esthétiques de la Freie Literarische Gesellschaft à Berlin. L'un prétend renouveler la littérature en prêchant les dix commandements du Néo-Idéalisme, l'autre est persuadé que les idées de Tolstoï devraient être glorifiées lyriquement (Séance de déc. 91) Comment montrera-t-on mieux son ignorance des lois fondamentales de la poésie ! Récemment on a commencé à mettre en discussion les chefs du mouvement moderne français. Ce sont des tirades copiées de journaux officiels de Paris ou des phrases d'écoliers : « d'après les usages symbolistes ces vers ne sont pas rimés mais allitérés, » ou par rapport à une scène de Pelléas et Mélisande : « nous n'éprouvons que la peur : tombera-t-il dans le fossé, tombera-t-elle de la fenêtre, » ou sur Mallarmé : « aucun lecteur raisonnable ne pourra supporter cet insenséisme. » (Magazin 92 N° 21. 41 etc.) Et c'est maintenant dans le livre de M. Nordau d'un style vulgaire et plein d'insultes — tous les poètes dits symbolistes lui sont des échappés des petites-maisons, des imbéciles, des graphomanes — où les Kleinen Leute du journalisme vont puiser leur petite science de la poésie moderne.

CARL AUGUST.

Lettre de Belgique

Voici Camille Lemonnier poursuivi en Belgique pour une nouvelle : *L'Homme qui tue les femmes*, parue il y a cinq ans dans *Gil Blas*, reproduite maintes fois, sous la forme du Livre, notamment dans *Dames de Volupté* et dernièrement dans *Gil Blas illustré !*

Il faut savoir le rôle joué en Belgique par Camille Lemonnier pour mesurer l'énormité grotesque de ces poursuites. Ici, pendant quarante ans nulle littérature d'expression française ; seuls, de réfrigérants pédagogues enfoncés dans d'invariables formules, évacuaient par longs intervalles. Un nom, un seul, Charles de Coster, surgit de ce tas inutile mais longtemps disparut dans l'indifférence et l'oubli d'un public désaccoutumé des travaux de l'esprit. Vint Camille Lemonnier qui accumula les œuvres, éleva à la gloire de son pays d'impérissables monuments comme son *Histoire des Beaux-Arts* et cette *Belgique* qu'en France tout le monde connaît et admire ; en même temps, il créa un mouvement, éveilla les jeunes talents épars, lança le premier journal littéraire — l'*Europe* — où un groupement fécond s'opéra, se dépensa dans les Revues aux débuts timides et hésitants, fut, partout, généreux de ses conseils et de son travail, enfin lança les préoccupations de ses cadets vers les horizons littéraires qu'il savait les aider à découvrir.

La place me manque pour étudier cet admirable effort d'un homme suivi de cet essor artistique belge qui peut exiger maintenant qu'on s'occupe de ses œuvres.

Ce que j'écris, nul, en Belgique, ne l'ignore. Nous sommes quelques-uns qui l'avons répété souvent et partout. On devait supposer, donc, que Lemonnier méritât une spéciale considération. Malheureusement, les pédagogues d'autrefois ont fait des petits aussi glacés qu'eux. Des brochurettes et des notices paraissent encore — oh ! si peu — avec la signature d'un historien bien renté ou d'un éternel raté qui ne peut fertiliser son néant. Et ces choses imprimées apportent à Lemonnier, aux revues qui le suivent, d'inextinguibles rires cruellement révélés. Inde iræ.

Et puis, *La Fin des Bourgeois* est venue, ce livre qui dit tant de turpitudes bien élevées et de dégénérescences élégantes, qui annonce des écroulements et des rénovations, qui blesse au cœur toute cette bourgeoisie industrielle et financière vouée aux prochaines putréfactions.

L'œuvre touchait trop juste et pour se venger d'anciennes humiliations, pour satisfaire de basses colères, l'on n'a pas reculé devant cette misère : Rechercher une nouvelle de cinq ans, et diffamer l'implacable voyant.

Quelle stupeur quand on a connu la décision du Parquet ordonnant les poursuites !

Un premier magistrat enquêteur sentit le ridicule auquel un éminent procureur l'exposait. Il procéda à de courtois et déférents interrogatoires puis fit prononcer un non lieu. Mais le procureur général, de dépit, écrivit un réquisitoire d'appel qui décida de la comparution en assises de Camille Lemonnier, ainsi que d'un malheureux vendeur du *Gil Blas illustré*. Voici, d'ailleurs, quelques lignes de l'acte d'accusation qui en dévoilent plus long que la plus éloquente indignation.

« Le 21 février dernier le premier prévenu a offert « publiquement en vente à Bruxelles et a vendu notamment à l'officier de police Tayart, de cette ville, le « numéro du « Gil Blas illustré » daté du 19 du même « mois. Dans ce numéro est reproduit une nouvelle intitulée *L Homme qui tue les femmes* due à la plume « du second prévenu. Inspirée, dit celui-ci, par les « récits qu'à donnés la presse quotidienne des crimes « de « Tone Reper ou Jack the Ripper, cette nouvelle « analyse les sensations et narre les actes d'un maniaque invinciblement poussé par sa manie à tuer les « femmes publiques qui se donnent à lui. C'est au « moment précis où s'accomplit la copulation qu'il « commet l'assassinat et la simultanéité des deux « actes est pour lui la cause d'une émotion particulière. « Tout cela est minutieusement décrit. Le crime « commis est suivi de la mutilation du cadavre ; « l'assassin scalpe avec les bords de la secrète bouche, « les lins » crespelés humides et raidis déjà du sang « figé. »

« Suivant le second prévenu, ce n'est là qu'une « étude de pathologie criminelle. Elle a été considérée « par certaine critique comme une œuvre d'art du plus « grand mérite. Le ministère public ne croit pas avoir « à porter le débat sur ce terrain. Ni l'étude de la « pathologie criminelle, ni le souci artistique ne peuvent excuser ou faire admettre dans une publication « vendue à tout venant sur la voie publique, des tableaux comme ceux que retrace l'écrit incriminé ; « œuvre d'art ou non, étude sincère et profonde ou « non, cet écrit est contraire aux bonnes mœurs et « délictueux quand il raconte les enlacements de « l'assassin et de sa victime et l'obscène mutilation « dont le crime est suivi.

.....

.....

Sans commentaires, n'est-il pas vrai ?

Le défenseur sera Edmond Picard, cet ardent protagoniste de la liberté et de la justice, aux œuvres d'une originalité puissante toujours, soit qu'elles combattent pour le Droit ou qu'elles attestent les immunités de l'Art. En ce bon pays de Belgique, il en cuit aussi à M. Picard de ne point suivre les sillons que la gent officielle trace. Lors des derniers troubles il fut arrêté, prétendument pour un discours d'une trop vibrante démocratie, en fait parce que la bourgeoisie régnante craignait sa légitime et peut-être illimitée influence sur le peuple, qui, d'instinct, sait toujours où rassembler ses affections. Edmond Picard repoussa toutes les coteries où, cependant, d'enviables honneurs lui eussent été conférés ; car il est l'homme de la lutte indépendante et fière, dédaigneux des immédiats et exclusifs succès personnels.

F.

TRIBUNE LIBRE

I

Réponse à Monsieur Veidaux

Monsieur le Directeur,

Mon fils me communique un numéro de *La Plume*, consacré à l'Anarchie, où M. Veidaux résume en un article sa Philosophie. Permettez-moi les quelques réflexions suggérées par cet article.

Monsieur Veidaux dit : « *L'atome se meut librement dans sa sphère équilibrée par la gravitation de l'atomisme ambiant. Le témoignage de la Nature est irrécusable. Minéralité, végétalité, animalité, présentent dans leurs manifestations intimes le spectacle de l'harmonie dans l'autonomie.* »

Et d'abord, minéralité, animalité, végétalité, ne sont que des termes classificatifs d'étude embrassant un même phénomène : la Vie, sous des formes qui nous semblent multiples, mais qui réellement (dans le principe) se confondent et se croisent : car la Vie utilise indifféremment les particules selon les besoins immédiats d'un règne ou de l'autre : — la différentiation est œuvre de longue haleine.

Amorphes, isolées, perdues, invisibles et inappréciables dans les profondeurs de l'espace insondable, glacées au milieu de l'immense étendue des terres qui les entouraient, — les parcelles rudimentaires des êtres qui devaient se constituer se groupaient en se rapprochant s'étreignirent et se condensèrent à l'état gazeux, vaporeux puis liquide ou gélatineux ; enfin sortant de leurs limbes elles apparurent sous la forme initiale définitive de l'embryon social : la cellule mondale et individuelle.

Cette cellule n'est autre chose en réalité qu'une sphère infinitésimale, de composition et de tendance identiques à celles des grandes sphères qui forment le système sidéral ; elle évolue suivant les lois qui déterminent celles-ci, elle en fait partie intégrante, est entraînée par elles, dans un mouvement qui comprend l'universalité des tendances propres à toutes et à chacune des parties composant ces sphères, elle n'a aucune raison d'être en-dehors d'elles : c'est un moi attaché par des liens étroits aux autres moi dont la réunion comprend tous les moi, qui sous quelque dénomination que ce soit constituent le grand-Tout. Ce Tout, lui même système parcellaire de monde, est comparable à la cellule dans l'abîme des mondes qui évoluent en dehors de lui.

Si donc, l'Anarchie prêchant non une évolution mais une révolution, s'appuie sur des documents scientifiques d'ordre naturel, elle fait fausse route. La cellule qu'elle soit une ou pluricellulaire suit les mêmes lois, est soumise aux mêmes règles. Les matières qui la composent s'organisent, se désorganisent, vont, viennent de corps organiques à corps organiques suivant une méthode régulière et définie. Celles qui constituent les yeux, les dents, les cheveux, les muscles, ou l'armature animale sont charriées dans l'Economie pour accomplir une tâche qui leur est devenue habituelle et nulle autre ; rompues à la besogne elles s'y placent sans hésitation et sans rebellion. La Pathologie seule, explique les exceptions, les monstruosités amenées par des corps novices, ou étrangers à cette règle antique et universelle.

Envisageons la marche des astres de notre système depuis les temps historiques : quelles variations appréciables y trouvons-nous ? Elle se poursuit incessante, sans cataclysmes. L'opinion des anciens géologues a fait place depuis Ch. Leyll à une appréciation beaucoup plus saine, plus philosophique et plus raisonnée, — et a démontré que l'Evolution terrestre, à part quelques déluges partiels, quelques dislocations locales, continue lentement, progressivement sa marche sans bouleversements notables : de même dans les sociétés humaines, les Révolutions brutales, morales ou politiques, ne sont qu'un accident, elles n'arrêtent en rien l'expansion des peuples forts. Un élément étranger s'y fond avec le temps : costumes, mœurs, religions changent sans entamer l'Essense intime des générations qui s'y succèdent.

Loin de moi, l'idée d'admettre que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, que chacun y ait la part du ciel et de terre à laquelle il a droit. Qui dit Evolution, dit Progression. Je dirais plutôt comme Candide : Cultivons notre jardin, étudions l'histoire, méfions-nous des systèmes (surtout du Darwinisme, thèse enfantine) relisons les admirables pages de Spencer, pénétrons-nous des lois qui régissent les sociétés animales qui nous ont précédés, d'où nous procédons ; groupons-nous comme elles, suivons nos affinités quelles qu'elles soient, n'écoutons que la raison, la nature, ne nous attardons pas au rabâchage, aux tardives vengeances ; temps perdu, bagage inutile et encombrant indigne du penseur, qui l'empêche d'avancer et d'acquérir la force de laquelle tout dérive et sans quoi toute évolution est impossible, pour un groupe qui prétend à la direction.

Quelle que soit l'impulsion donnée à une société, quel que soit son gouvernement, du moment où il est unitaire et bien administré, que ses organes fonctionnent, que chacun en un mot, individu ou groupe y remplit son devoir, il est né durable et chacun peut y avoir la libre expansion à laquelle il a droit, quel que soit du reste sa sphère d'action.

Les théories abondent depuis cent ans et plus, il n'est question que de cela ; nous sommes aujourd'hui en droit de demander quelque chose de plus. Un art, une profession, un métier exigent l'alliance de la Théorie et de la Pratique. Si un système sérieux comprend un programme de réformes, ne doit-il pas être étayé par l'étude des voies et moyens, appuyé sur d'autres bases qu'une révolution, laquelle remet tout en question sans que personne puisse entrevoir autre chose au-delà

qu'un changement de personnes. Le temps est venu de ne plus s'amuser à ce petit jeu innocent, il faut quelque chose de moins anodin, surtout de plus utile à la masse : on attend encore le cahier du quatrième état, nous n'en avons eu jusqu'ici que des ébauches.

O. BERTRAND.

II

Réflexions sur « la Propriété »

Dans l'article intitulé « La Propriété », (*La Plume*, N° consacré à l'Anarchisme) Ludovic Malquin pose cette question : Comment la distinction entre le mien et le tien s'est-elle établie ?

Personnellement, je crois que la cause première de la possession individuelle, remplaçant la possession collective, fut le travail dont la vie dépendait pour tous indistinctement et du refus de certains individus de s'y soumettre, diminuant ainsi les moyens d'existence de la communauté, pour laquelle ils devenaient une charge.

Ceci posé, je vais développer mon idée.

Je me place à une époque tout à fait primitive, à l'âge de pierre, par exemple, où la hiérarchie et par le fait même le commandement et l'obéissance étaient encore inconnus, tout était commun entre les membres d'un même groupe, réunis afin de lutter plus efficacement pour la vie.

Le mien et le tien n'existant pas encore, les hommes travaillaient et chassaient de concert, revenus de leurs courses, la proie était jetée là et ils apaisaient leur faim, la faim âpre cause de tout labeur.

Mais il faut admettre dans ces familistères primitifs la présence d'individus se refusant au travail ; les voilà donc devenus des quantités négatives pour la production ne contribuant en aucune façon au bien-être général, et qui, étant donné le communisme de ces peuplades, étant donné aussi *le droit de tous à l'existence*, pourront exiger constamment leur part de butin, qu'on ne saura leur refuser.

En n'oubliant pas que nous avons à faire, en quelque sorte, à des anarchistes, auxquels les mots de Lois et de police ne peuvent convenir, en admettant, toutefois, que pareille idée puisse germer sous des cervelles contemporaines de l'âge de pierre, ces inutiles ne pouvaient être contraints au travail.

Alors il arriva ceci. Un grincheux — il y en a eu à toutes les époques — s'avisa de penser qu'il lui déplaisait de travailler pour nourrir ceux qui ne faisaient rien, il exprima cette pensée, et bientôt un deuxième puis un troisième partagèrent cette façon de voir. — Lorsque la majorité eut adopté cette idée, ils décidèrent de peiner chacun pour leur compte.

Voilà, dès l'origine, le Communisme tué dans l'œuf.

Ils s'écartèrent les uns des autres avec LEURS femmes et LEURS enfants, car cette propriété a dû, instinctivement, exister dès l'origine et je me représente parfaitement deux de ces brutes luttant juqu'à la mort pour la conquête de la femme convoitée que le vainqueur emportait après le combat et, à partir de ce moment, malheur, trois fois malheur, à qui osait toucher cette femme et les enfants de cette femme.

Maintenant revenons à nos anarchistes, ou plutôt à nos ex-anarchistes devenus propriétaires.

Eh ! oui, propriétaires.

La terre était immense, ils prirent chacun ce qu'ils en pouvaient cultiver et dirent : « CECI EST A MOI. »

Cette fois, ce n'était pas par droit de conquête mais par droit d'usage que la propriété allait s'affirmer.

L'un d'eux, même, pour protéger le produit de son travail contre les paresseux devenus VOLEURS depuis que leur propre labeur devait les nourrir, « fit de son champ un enclos. » Malheureux ! si tu avais pu prévoir les malédictions que J.-J. Rousseau répandit sur toi, nul doute que tu te fusses abstenu, mais, tu pensais plus à nourrir tes petits qu'à éviter les anathèmes des socialistes en chambre dont tu ne pouvais supposer l'existence future. Nous ne sommes plus à l'âge de pierre, à l'âge des sauvages combats : le temps avait continué sa marche, les hommes se rapprochaient de nouveau et formaient des bourgades...

Ils ne s'unissaient plus pour vivre, car ils se suffisaient à eux mêmes par leur travail. Résister aux brigandages des oisifs était maintenant leur objectif.

Quoi qu'en dise Malquin, il me semble que la pomme qui se tend, dit-il, vers celui qui en a besoin, est plus à l'homme qui a cultivé le pommier, qu'à celui qui, couché sur le bord du champ, s'est contenté de considérer le travail de l'autre. Si le propriétaire — par droit de travail — possède d'autres pommes, le cas est négligeable, mais, s'il n'a que ce fruit à manger, il lui faudra se priver d'une jouissance à laquelle son labeur lui donnait droit ?

Allons donc ! saisi de colère, il appellera ses voisins ils iront sus au parasite et ils le tueront comme un chien.

Dès cet instant, la loi, la police et le châtiment étaient fondés.

Mais, une autre puissance devait surgir : l'Intelligence.

L'égalité a beau régner, le médiocre et l'imbécile reconnaîtront d'eux-mêmes la supériorité de l'homme intelligent en lui abandonnant les travaux difficiles, en écoutant sa parole.

Il sera donc en quelque sorte chef, ce qui est la négation même de l'Anarchie.

Pour moi, j'accepterai encore l'égalité des fortunes et des conditions, cela m'est égal.

Quant à celle de la pensée, halte là !

Respect à l'Esprit quelle que soit sa forme.

Si Meissonnier doit s'aligner avec un peintre en bâtiment, Pascal avec un professeur de deuxième, Victor Hugo avec Joseph Reinach et Napoléon Ier avec un capitaine d'habillement, eh bien, je n'en suis plus !

Je m'insurge contre ce triomphe de la nullité déjà trop puissante de nos jours.

Ce n'est pas une cohue qu'il nous faut, mais bien des hommes de valeur.

Et cette prétention d'unifier les intelligences rappelle ce régiment où tous les hommes devaient être de la même taille.

C'est du despotisme cela, messieurs les libertaires que vouloir faire passer l'esprit sous la toise et du despotisme impossible, un homme de talent ne saurait devenir médiocre, quant aux idiots, vous ne pourriez même pas en faire des ministres.

LÉOPOLD SANDERS.

A travers la Presse

Comme attribution fantaisiste on en trouverait difficilement de plus imprévue que celle-ci de M. V. Jaclard, dans la *Justice* (6 mars 1893, 1re page, 1re col.)

Et quand lisant Boileau, votre auteur de chevet, vous arriverez à cette colle insidieuse :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

Vous aurez le droit de répondre : C'est de la mythologie.

Pardon, nous répondrons plutôt : « C'est de l'ânalogie ». En effet, le premier élève issu de l'école primaire vous dira que ce fameux vers est de La Fontaine, dans son *Traité du danger des citations* qu'il dédie à Henri III. Après tout, M. Clémenceau dirigeant politiquement la feuille susnommée, nous aurions tort de nous étonner de quoi que ce soit.

***

Un râtelier de trente-deux perles, nous nous en contentions autrefois, modestes lapidaires. Mais un tel écrin ne suffit plus à l'appétit des jeunes générations, s'il faut en croire *Un domino rose* (M. Edmond Le Roy).

Alors la bouche de la jolie blonde se détend ; et découvrant *trente-six* perles... (le *Journal*, 24 février 93).

Parmi les mammifères de l'ordre des primates on ne cite guère que le sapajou qui soit doué de 36 quenottes. Serait-ce par une perfide assimilation qu'*Un domino rose* aurait ainsi majoré la formule dentaire de son héroïne ?

***

Dans le supplément du *Figaro* (2 mars 1893) M. Félix Dubois nous décrit le matériel impropre qu'on employait à Panama. Moi j'aurais dit plutôt : malpropre, vous allez voir pourquoi :

Il y a là entre autres des malaxeuses et des suceuses dont il importe de dire deux mots.

Nous n'en voyons pas la nécessité. M. le sénateur Bérenger suffit à cette tâche.

Ce genre d'engin avait rendu paraît-il, de bons services au creusement du canal de Tancarville.

Oh ! ces Rouennais ! Il termine :

C'est ainsi que les suceuses (encore !) et les malaxeuses (180.000 francs pièce) n'ont jamais pu rendre aucun service (des mœurs ?)

C'était à prévoir. Toutefois il me semble qu'on y avait mis le prix. Mais n'est-ce pas le cas ou jamais de répéter qu'il y avait trop de sangsues à l'isthme ? Qu'en penses-tu, ô Barbé d'or, ô Willy ?

***

Certains écrivains sont tellement fanatiques de symétrie qu'ils ne sauraient permettre même à un malheureux verbe d'être irrégulier. C'est pourtant ce qui avait été accordé au verbe ouïr jusqu'au jour où M. E. Lepelletier lui imposa la livrée commune (*Echo de Paris* 1er février 1893) :

La pauvre Louise doit être bien contente dans l'autre monde... en *ouïssant* ce concert d'attendrissement qu'inspire son décès.

Il est certain que « ouïssant » est plus euphonique que : « oyant ». Le tout était de lancer ce nouveau participe. Voilà qui est fait. Pourtant je rappellerai au hardi novateur que l'île d'Ouïssant est fertile en récifs.

***

La vérité, qui sort de la bouche des enfants, échappe aussi parfois, malgré eux, à ces grands enfants que sont les poètes. Aussi combien avons-nous été heureux d'entendre M. François Coppée lui-même, au cours d'un article empreint d'un fâcheux chauvinisme, se prononcer nettement en faveur du mouvement pacifique qui nous entraîne (le *Journal*, 9 novembre 1892).

Car, malgré tant de rabâchages philanthropiques, il n'y a autre chose dans la guerre que le massacre, le pillage, le viol et l'incendie.

Bravo, Francesco, désormais, de par la grâce d'un prote inattentif ou facétieux, et ce, jusqu'à la postérité la plus reculée, te voilà des nôtres.

***

L'existence truculente du *Capitaine Fracasse* ne lui aura sans doute pas permis d'approfondir certaines singularités lexicographiques :

On a beaucoup remarqué l'entrain avec lequel une de nos artistes, *partisante* de l'alliance russe...

(*Echo de Paris*).

***

Le *Gaulois* deviendra bientôt célèbre par la fantaisie de ses citations, surtout grâce à *Tout-Paris*. C'est une spécialité comme une autre :

M. Paul Verlaine a écrit d'ailleurs un vers des plus caractéristiques où il donne clairement la couleur que lui suggèrent certaines lettres :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles.

Combien de fois faudra-t-il encore vous répéter, Messieurs les publicistes, que ce vers multicolore est la propriété exclusive de Arthur Rimbaud ?

***

Une personne toujours bien renseignée, c'est *Etincelle* du *Figaro* :

M. *François* Bertrand commença à suivre les cours de l'Ecole polytechnique à onze ans. Il eût pu passer les examens.

Tâchez donc de vous illustrer un peu, ô Joseph Bertrand, afin que le *Figaro* apprenne au moins votre prénom.

Ses travaux furent d'une haute portée. Exclusivement scientifiques, les gens du monde n'y comprennent rien.

Ici une pause. Et d'abord est-il bien sûr que les gens du monde soient exclusivement scientifiques ? Et s'ils le sont, comment se fait-il qu'ils ne comprennent rien à des travaux qui pourtant semblent ressortir de leur compétence ? Oh ! ma tête, Etincelle, ne la fais pas éclater !

***

L'anachronisme est toujours une source d'abondante volupté pour celui qui le relève. Jugez donc de ma joie quand, dans l'*Ermitage* de septembre 1892, sous la calame de M. William Ritter, je découvris, page 149, cette simple proposition :

Dürer qui avait été témoin de cette guerre de Trente ans qui dépeupla l'Allemagne.

Or, le mari d'Agnès Frey, né en 1471, mourut en 1528, et la guerre de Trente ans ne commença que quatre-vingt-dix ans plus tard. Croyez-moi, Monsieur Ritter, il faut nous remettre au plus tôt au régime des dates.

TRISSOTIN.

(A suivre)

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay. — Imp. J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 102. 15 Juillet 1893.

Homère sous le poids du destin sombre, expire ;
Virgile dit : heureux qui sait la fin ! Shakspeare
crie : être ou n'être pas ; telle est la question.
Eschyle dont le vers fait une fonction,
Pindare, front battu du sombre essaim de l'ode,
David, Ezechiel, ~~Stesichore~~ poursuivi, Hésiode,
Stesychore
bruissent comme au vent de ténébreux rameaux ;
[redacted] Idithun, Salomon, Jean, Isaïe,
[redacted] Jonas et Jean, Amos,
les paumes de leurs mains sur les pages des Bibles,
vont comme enveloppés de tourbillons terribles ;
l'éclair
la foudre emporte Dante et la brume Ossian ;
Car et tout l'esprit humain tremble ainsi qu'un Océan
quand ces problèmes noirs qui soufflent les délires
déchaînent sur ses flots la tempête des lyres.
dans la nuit

VERS AUTOGRAPHES DE VICTOR HUGO (extrait de *Toute la Lyre*)

TOUTE LA LYRE

Pour nous le mot respectable n'existe pas.

STUART MERRILL.

I

C'est avec une profonde stupéfaction chez ceux qui, abusés, furent de bonne foi, avec un dépit mal dissimulé chez ceux qui propageaient la légende roublarde de notre haine contre le Père Hugo que fut accueillie l'idée de ce banquet où nous venons de proclamer notre admiration pour le grand lyrique.

« Quoi donc, me disait quelqu'un, vous autres les irrespectueux par excellence, vous qui combattez non seulement le réalisme étroit mais encore les suivants de l'Impassible agenouillés devant le génie de Hugo, vous avez acclamé TOUTE LA LYRE... C'est incompréhensible !

— D'abord, lui répondis-je nous avons toujours aimé Hugo ; nos écrits sont là pour en témoigner, ensuite il ne s'agit pas de respect. Comme l'écrivait excellement Stuart Merrill dans l'*Ermitage* : « Pour nous le mot *respectable* n'existe pas ». Et, quoi qu'en pense le *Temps* c'est le Père que nous saluons en Hugo et non le Maître ».

En effet nous nous séparons des Parnassiens affalés en formules respectueuses aux pieds de l'aigle libre qu'ils prétendaient mettre en cage ; leurs génuflexions nous dégoûtent. Ils ont faussé le principe d'émancipation perpétuelle de la forme et de l'idée que représente l'œuvre d'Hugo : ils ont voulu nous enclore dans les R gles — nous nous sommes insurgés. Pour eux, désormais, la bataille est perdue : notre hommage, comme le flot joyeux d'un fleuve matinal, passe par-dessus leurs têtes, pour célébrer une source de lumière — une aube...

Parce qu'ils ont tenté de fixer « l'Esprit qui vole » nous les reléguons, avec leur bric-à-brac doré et leurs momies peintes, dans l'armoire aux vieilles lunes. Ces grands débris pourront se consoler entre eux les jours où M. Leconte de Lisle reste chez lui.

Quant au naturalisme, nous n'avons pas attendu l'apparition de TOUTE LA LYRE pour le juger. Cette école a rétréci la notion de vie ; elle a collectionné les apparences et catalogué les fonctions animales ; elle a prêché la science exclusive ; elle fut sans but et sans idée haute. Et lorsqu'on lui demanda vers quel idéal il fallait se tourner à l'avenir, elle a répondu : « Nous ne vous avions promis ni bonheur, ni idéal ; vous n'avez qu'une chose à faire : travailler ». Cet e conclusion prévue de l'évolution matérialiste n'était pas pour nous déplaire à nous qui n'avions cessé, depuis des années, de dénoncer que telle était, en effet sa philosophie foncière. Aussi, aujourd'hui, la preuve est faite : virtuellement, le naturalisme est mort.

Maintenant, savez-vous pourquoi nous appelons Hugo le Père et pourquoi nous l'admirons ?

C'est parce que il a sans cesse exalté l'Idéal libre et soutenu, avec un sublime entêtement, que l'avenir appartenait à cet idéal. C'est parce qu'il a écrit ces vers qui servîrent de thème au magnifique d scours de Jean Carrère :

Après un horizon, un autre se révèle ;
Toujours l'esprit avance et l art se renouvelle.

C'est parce qu'il nous a démontré l'oppression séculaire de l'homme par les Autorités, les Règles, les Dogmes et les Lois. C'est parce qu'il a contribué à détruire en nous le Respect. La signification n'est autre de ce livre qui résume son œuvre et qui s'appelle TOUTE LA LYRE.

II

Il faut vouer de la reconnaissance à MM. Vacquerie et Meurice pour le soin filial et touchant qu'ils mirent à préparer ce volume bien nommé. Bien nommé, car toutes les cordes de la lyre y vibrent et l'âme prodigieuse de Hugo y chante, intégrale, avec des mugissements et des douceurs d'océan.

C'est d'abord le rêve quasi étonné devant toute cette vie fraternelle et chuchoteuse des choses que le Père, Panthée attendri, découvrit en se penchant sur la nature. Et c'est l'adorable *Nuit tombante* :

Tandis que l'horizon se change en silhouette
Et que les halliers noirs au souffle de la nuit
Tressaillent par endroit, l'eau dans l ombre reluit,
Et les blancs nénuphars, fleurs où vivent des fées,
Les bleus myosotis, les iris, les nymphées
Penchés et frissonnants, mirent leurs sombres yeux
Dans de vagues miroirs clairs et mystérieux.

C'est encore *Ma Chambre*, exquise peinture d'un intérieur visionnaire et charmant où :

Vivent confusément les djinns, les brucolaques,
Les mandarins à l air vénérable et sournois...
Et les paons couverts d yeux passent dans les miroirs.

C'est l'amour en avril, *Au Bois* et alors ces vers :

Parfois, près d'une source, on s'asseyait un peu.
Que de fois j'ai montré sa gorge aux branches d arbre!
Rougissante et pareille aux naïades de marbre,
Tu baignais tes pieds nus et blancs comme le lait.

C'est cette réaliste comme il le faut *Chanson de Gacquoil le Marin* où le rythme dansant et les danses elles-mêmes tintent pareilles à d'allègres cymbales :

L'amour fout le camp comme un bougre
Filant dix nœuds dans un bon lougre
En pleine mer.
La beauté passe — sarabande ! —
Comme passe la contrebande
A Saint-Omer.

C'est aussi cet extraordinaire *Boniment* où, d'un vers v rgilien, le poète évoque :

Un lac où vous verrez vaguement fuir un cygne

et sait :

Vous montrer les jeux et les amours d'un tas
De rayons d'or prenant leurs ébats dans la brume
Et mêler le grand jour avec le clair de lune...
Et faire en plein soleil danser les âmes bleues.

VICTOR HUGO à 17 ans

Et, tandis qu'il songeait, voici que de loin comme
Une immense rumeur a jailli jusqu'à lui :
Et c'était à la fois les plaintes de la nuit,
Le tumulte du vent courbant la forêt sombre,
Le long mugissement du lion roux dans l'ombre,
Des accents de tendresse et de large pitié,
Et, dominant le tout, dans un concert entier,
L'hymne des monts d'orgueil, les cantiques de joie
Et des chants de berceuse où tout un ciel se noie.
Et l'immense rumeur formidable des mers !
Et, plus que le lion, le bois, la nuit, les cimes,
Plus que le ciel, c'était un cœur aux cris sublimes
Qui faisait palpiter le sein de l'Océan ;
Dieu dit : « Voici le cœur du Poète naisssant,
« Voici l'âme du monde et la Lyre parfaite ! »

Et Dieu de l'Océan fit le cœur du Poète.

LOUIS DE SAINT-JACQUES.

LE PÈRE

Je vécus au pays de Campine où les fleurs de bruyère saignent depuis toujours.

La plaine ; — la plaine immense, sans un toit, sans un buisson, avec de loin en loin seulement un reflet blême de marais — la plaine qui s'étale sans fin sous le soleil, âpre et sanglante comme un ciel de bataille. Un firmament d'or regardant fixement un désert rouge. Une majestueuse tristesse qui plane et qui fait que les gouttes de rosée semblent des larmes ternies, des larmes mortes. Aucune brise dans l'espace, aucun frisson sur les fleurs ; le grand effroi sans nom ; le desert et le silence...

Là, dans l'âpre majesté des plaines primitives, les âmes s'épanouissent entièrement et bellement comme des roses glorieuses. Il vous y naît des aspirations sans nom, hautes comme des Rêves de Conquérant et douces comme des baisers de femme... un besoin d'infini, un besoin de beauté suprême. On se sent l'homme tel que Dieu le crea, l'être miraculeux qui osait dans le céleste jardin s'assoupir délicieusement sur une crinière de lion. En vous fredonnent des chants rudes où éclate la magie des mots sublimes. On ne sait quel désir vous tourmente de hurler vers le ciel de rugissante paroles que la plaine roulerait d'horizon en horizon... On se sent libre !...

***

Là, en lisant Hugo pour la première fois je reconnus en lui le poète de l'Immensité, car ses vers expriment en rythmes triomphants tout ce qui chante dans l'âme des hommes de la plaine. Hugo, c'est le primitif que la civilisation enchaîne et torture et qui réclame hautement sa nature première. Hugo, c'est un cri immense vers l'Homme qui sera, c'est le poète qui a conscience de Dieu — ayant conscience de soi.

Entendez-vous à travers la LÉGENDE DES SIÈCLES rouler ces hurlements de la Force avec un fracas de tonnerre et jaillir vers les cieux ?... Voyez-vous se battre ces geants dont les glaives énormes épandent une pluie d'étoiles ?... C'est la nature qui hurle, c'est la nature qui jaillit en gerbes lumineuses ! C'est un grand souffle qui enivre, qui nous emporte, libres et fous, vers un paradis d'extase !... C'est le cri de révolte contre tout ce qui enchaîne et tout ce qui domine !.. C'est l'homme libre chantant sous un ciel sans fin !...

***

Le Père !... Oui, le Père, car Hugo marque une étape de l'évolution séculaire. C'est l'homme à qui les ancêtres glorieux ont chuchotté les paroles mystérieuses qui révèlent l'aurore ! C'est le Père, car sa main ouverte dans l'espace pareille à une main de dieu indique DEMAIN aux enfants éblouis que nous sommes...

O Forêts dont les ramures s'enlacent comme des amants, le Père m'a redit vos soupirs, vos bruissements, les râles de vos tempêtes ! Plaines dont le calme s'étale jusque par delà les horizons, le Père m'a redit toute la majesté de votre solitude ! Nature, le Père m'a redit ton enchantement car il a retrouvé au fond de son être l'âme humaine libre, et nous tous qui marchons vers un art de lumière, vers l'émancipation totale, nous sentons en nous une lueur de son âme — un sang pareil au sien coule dans nos veines.

ROLAND DE MARÈS.

APOTHÉOSE D'ORPHÉE

Le Rêve à l'horizon étendait ses lumières
Flore des miraculeuses nuits.
Le Poète, pour qui les buccines sonnèrent,
Voulut que des fleurs de clarté s'épanouit
Une forêt vibrante et de flammes chevelue
Où, désormais inerte au poing des ennemis,
Zèbre d'ombres le sol mainte lance tordue.

Adolescents séduits
Par les rosiers sanglants, boucliers des chimères,
Quel y pénétrera pour les gloires du glaive,
Afin que résurgisse un hymne glorieux,
Et percent la ramure éclatante au rêve
Les rayons victorieux
Que, pareille au Soleil lorsqu'à l'aube il se lève,
La lyre flamboyante élance vers les cieux.

Car l'œuvre est le combat qui jamais ne s'achève.

Maintenant la forêt recèle le fier glaive
Par la foudre brisé. Mais combien dans les soirs
Entendons nous chanter de bien aimés espoirs
Que verse aux lendemains l'urne du crépuscule ;
Les espoirs assurés par le trépas d'Hercule,
Quand de nouveaux rameaux épandront en l'azur
Ces antiques trésors réclamés au Futur
Pour les ensoleillés et sublimes trophées
Amoncelés devant le triomphe éternel
D'Orphée immensément tentaculaire, Orphée
Dans l'éblouissement du ciel originel.

Ah ! qui sera Siegfried et forgera l'épée ?

ALBERT SAINT-PAUL.

A VICTOR HUGO

Noir bourreau de l'idée, ô son !
Mots durs qui bornez l'horizon
De tout rêve !

Vers crépitants qu'Hugo roulait
Comme l'Océan ses galets
Sur la grève ;

Qu'êtes-vous donc, sinon le bruit
Que l'aveugle suit en la nuit
De son âme ?

Forme, printemps, flot ondoyant,
Qu'êtes-vous pour le non-voyant
Qui acclame ?

Et quel piètre honneur que l'encens
Brûlé même par tous nos sens,
Tout notre être,

Puisque le sot, s'il meurt demain
En sait plus qu'un génie humain,
Ce peut-être !

PAUL VÉROLA.

A HUGO

De par ton œuvre éclatante et profonde
Aux jours d humanité tragique ou triomphante,
Poète, en qui songeait l'hiérophante,
Tu fus le rêve en marche autour d'un monde.

Ton siècle épars en pleurs, en doute, en foi,
— Haillons tordus, orgueils cassés —
Fut soulevé et fut brandi par toi
Avec les mains de tes pensers.

Il domina parmi tes poèmes, debout :
Son ombre y descendit grande, mais ses soleils
Voyagèrent de l un à l autre bout des vers vermeils.

Et tous les jours tu l'inclinas vers la bonté
Par à travers l'envie ;
Vers l utopie et vers la charité
Par à travers la vie.

***

Vrai chevalier de tant de bonnes causes
Et qui vous même avez souffert ;
Vrai chevalier dont le vouloir de fer
S'est maintenu rigide en vos métamorphoses ;

Bon chevalier sincère aux peuples et aux rois,
Pieux aux gloires périmées,
Mais batailleur tenace et fier pour tous les droits
Des foules victimées ;

Grand chevalier, venu des Nords démentis,
Par à travers la mer venu de l Ile,
Avec le geste en votre bras des Châtiments
Vers le crime tranquille ;

Beau chevalier cuirassé de grands vers,
Serrés autour du Cœur, comme une armure,
Dont l'acier clair et les éclairs
Foudroyent la nuit impure.

Doux chevalier pour les très doux enfants
Dont vous baisiez les têtes
De cette bouche au loin tonnante aux ouragans
Et aux tempêtes ;

Noir chevalier songeur par les soirs merveilleux
Dont les feux immobiles
Brûlaient dans la parole et dans les yeux
Des soudaines Sybilles ;

Clair chevalier et moissonneur d'azur
Tantôt sur terre ou bien là-bas, parmi les nues
Où vous glaniez des phrases inconnues
Pour définir le Dieu futur.

***

De par ton œuvre ouvert ainsi qu'une arche
Devant l'humanité tragique ou triomphante
Poète, en qui songeait l'hiérophante,
Tu fus le rêve autour d'un monde en marche.

Aussi quand tu mourus ton haut cercueil de gloire
Parut si colossal, au loin, sur fond de soir,
Que les jeunes d'alors peureux de ta victoire
Le laissèrent de leurs épaules choir.

Mais le voici veillé comme autrefois
Par notre humilité profonde,
Tandis qu'autour de lui font silence les voix
Les plus grandes du monde

EMILE VERHAEREN.

PIEUSEMENT

MAI 1885 — JUIN 1893

Aux hurlements des cuivres discors,
Toute l'Ignominie,
Fardée d'un rayon de ton couchant solennel,
T'emmena avec elle,
Grand vieillard mort,
En triomphe — à ses gémonies ;

Toute la honte infamante :
L'athée
Avec son tablier de cuir,
Le chien hurleur des mortes libertés,
Et celui-là qui vante
Le vautrement de toute humanité,
Traînaient ta haute lyre
— Sans épouvante !

Le Blasphème te suit,
Le Mensonge, en pleurant, talonne ton cercueil ;
Et nous,
Muets, nous détournant
Jusqu'en la nuit,
Nous seuls portions en l'âme le vrai deuil
De ton soleil évanoui ;

OR voici, Père,
Puisque s'est tu le tintamarre,
Et que la foule hilare
S'est écoulée,
Voici,
Pour t'éventer au réveil de ce cauchemar
Des palmes d'or en ombre sur ton mausolée.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

La politique extérieure
DE VICTOR HUGO

Il semble oiseux de louer en Victor Hugo le poète. Je me borne à une phrase : Victor Hugo forme avec Homère et Dante la Trinité Epique de toutes les littératures. Dans le drame, dans le roman, dans l'ode, il semble en pays conquis, il terrasse, parfois il lutte ; dans l'épopée, il est chez lui, il règne.

Comme Jean Valjean rachète Cosette,
Victor Hugo a aidé la jeune Marianne.

Le Cœur du Poète

Le Poète allait naître. Il lui manquait encor
Le cœur, prestigieux et suprême décor
De l'être qui s'éveille à l'existence humaine ;
Et Dieu pensif disait : « Que faut-il que je prenne
Pour en faire le cœur du poète-empereur ? »
Il songeait au lion, mais la bête en fureur
N'a que la force en elle et manque de tendresse.
Il songeait aux grands bois, quand le vent les oppresse
Et que la nuit y met ses bruits mystérieux,
Mais au Poète il faut encor des chants joyeux.
Il songeait aux grands monts orgueilleux de leur cime,
Mais il manque aux sommets la pitié de l'abîme.
Il songeait au grand ciel, mais le ciel rêve et dort,
Et le Poète aussi doit vivre pour l'effort.
Or Dieu se demandait quel cœur mettre en cet homme.

***

ses erreurs et sa scholastique en perpétrant *Le Rêve*. D'autres abdications suivront.

Et le vieil Hugo, honni, frustré, ayant dans son cœur magnifique la flèche empoisonnée des horribles disciples qui lui avaient tout pris et qui l'avaient renié, dormait au Panthéon son apocalyptique sommeil, tout transfiguré des splendides visions sorties de sa chair éternelle, et il voyait dans les brumes terrestres, ces si chers amis anciens, toujours fidèles, les apostats sans force et sans crédit, et vers lui l'ascension miraculeuse de ceux qui étaient partis pour une route contraire ; les jeunes et les ardents, possesseurs de leurs viatiques.

***

Comme le Naturalisme était tout puissant, et que son chef distribuait la manne dans le désert des Lettres, la Poésie chanta à travers les Espaces, et malgré que les journaux ouvrissent leurs colonnes et leur caisse à ceux-là qui resteraient fidèles à la scientifique formule, les entraînés et les corrompus sentirent que leur âme qu'ils niaient, vibraient en eux, ils eurent l'immédiate clarté des affres de la Beauté, et ils eurent l'instinct des choses révolues. Ils surent que les temps nouveaux s'avançaient, et que leurs efforts seraient vains pour en retarder l'avènement.

***

Et, magnificence de l'éther incorruptible, les ondes bleues répercutèrent la grande voix du Prophète qui ne s'était pas tue, mais que les clameurs d'en bas, assourdissant ceux qui les poussaient, avaient un instant obscurcie.

***

Nous étions trop près des combattants s'affirmant victorieux, nous les vieux idéalistes irréductibles de 1880, pour lutter avec fruit, sinon avec succès. Nous savions où ils blessaient l'éternelle Beauté ; nous ne pouvions les amener à cesser leur épouvantable et calamiteux enfouissement qu'en nous liguant à ceux qui les combattaient au nom de l'orthodoxie et de la Morale. — Et nous n'étions que des artistes ! — Malgré nous, nous laissions s'établir le joug de la possession, et malgré de volontaires protestations, Zola dénigrait le vieil Hugo, à qui il doit tout ce qui restera de lui, car son fatras scientifique et sa puérile affabulation en vingt-cinq volumes, ne pèseront pas lourd dans bien peu d'années. — Dans la rage de mon cœur, je hurlais contre Zola tout-puissant, nul ne m'entendait, les fils ingrats étaient trop.

Mais derrière nous les désordonnés, de nouvelles, d'admirables troupes se sont formées. Elles n'ont pas dû leur naissance aux colères qui nous possédaient ; elles ont été requises par d'autres élans, plus instinctifs et plus formels. Elles ont avancé en vertu de leur raison propre. Elles ont cheminé ! Elles ont franchi les obscures embûches du doute et de la camaraderie. Et elles se sont trouvées, ces jeunes troupes franches, devant le Naturalisme pouilleux qui s'est dispersé, à leur approche, comme fumée emportée par le vent.

La victoire est toute de principe; les naturalistes alliés aux parnassiens étaient, sauf un seul, un troupeau galeux et décimé. Mais notre grande joie vient de l'éclatante affirmation de la Vérité, car c'est dans l endroit même où s'élevaient leurs baraques bénévoles que nous avons dressé notre Camp du Drap d Or pour mieux sceller l'universelle alliance, au nom de l'Idéal et de la Beauté, entre la Jeunesse qui n'abdique aucune de ses prérogatives ni nulle de ses conquêtes, avec Victor Hugo, Notre Père.

LÉON MAILLARD.

TOUTE LA LYRE

La Lyre qui frémit quand le Soleil paraît
Et que le vieil Homère avait faite à sa taille,
La Lyre aux cordes d'or gisait dans la forêt
Depuis un mauvais soir de meurtre et de bataille.

Elle attendait le roi des rhythmes enchantés
Dont le Verbe dispose et du rire et des larmes,
Le poète narguant le Temps de ses étés
Qui de sa voix de dieu devait rompre les charmes.

Or le poète vint joyeux comme un Avril,
Les yeux pleins de clartés, et, d'un geste subtil,
Du taillis merveilleux il écarta les branches...

Les oiseaux et les fleurs chantèrent : Hosanna !
Et sous l'effort divin et doux de ses mains blanches,
Reconquise, toute la Lyre *résonna.*

YVANHOÉ RAMBOSSON.

VICTOR HUGO

Jersey, 1852-1870.

La grève grise, les durs rocs et les oiseaux
Accueillent ton grand flot, le brisent, et des ailes
Fouettent l'écume, par flocons que tes querelles
Crient au cap accroupi face à face à tes eaux

Tes tabulaires blocs sont récifs ou tombeaux ;
La vague expiatoire y meurtrit ses agnelles ;
Ta voix seule répond à l'écho que tu hèles,
O Mer, tes algues sont des bronzes en lambeaux.

Les Sirènes jadis aux soirs de l'Ile heureuse
Ont charmé le passant ailleurs mais l'Exilé
D'ici n'a vu jaillir de la Mer douloureuse

Que, seule à tel Destin farouche et flagellé,
La Muse véhémente avec l'âme en sa chair
Du vent mystérieux et de toute la Mer.

HENRY DE RÉGNIER.

A la très vénérée mémoire de Victor Hugo

Celui-là certes est le vrai maître du monde
Qui sut glorifier nos plus nobles héros
Et déblayant le Beau d'au milieu du chaos
Le ressuscita Pur sous sa rime féconde.

Socle d'argent et d'or, diamant de Golconde,
Piédestal éternel dans l'éternel repos,
La Gloire qui sait bien, éclaire tes Propos
De Lumineux rayons, ô Créateur qui fonde

Une noble cité de Triomphe et d'Orgueil !
— Splendides et fiers sous le drapeau qui s'éploie
Tes fils, fils de l Esprit, proclament toute joie !

Et Ruth avec Booz, hors du même linceul,
Viennent orner ton front de tissus chers aux anges,
Tissus d'Eternité, de Vie et de Louanges.

RÉMY SALVATOR.

AVÈNEMENT

Hommage à Victor Hugo.

La Foule avait perdu les mots de l'oraison.

Depuis les monts glacés au creux de nuits sans bornes,
Immense, soulevant en vain ses ondes mornes
De l'horizon toujours vers un autre horizon,

Sa grande âme enlacée à la ténèbre molle
Eperdue attendait la soudaine parole
Qui de son vieux néant devait la susciter.

Or voici que du fond de son sein taciturne
Elle jette éblouie à la courbe nocturne
Un éclair que ne put en son vol arrêter
Toute l'ombre écroulant sur lui toute sa masse,

Car à la cîme aigüe encor qu'elle dépasse
Sous la nue où grandie avec l'Orient d'or
S'illumine déjà l'allégresse future,
Une forme a dressé sa vibrante stature
Au cercle où le Phénix érige son essor.

Un chant vibre !... le tien, Poëte magnifique !
Et connaissant alors en la voix nostalgique
Le Verbe révélé depuis l'aube des ans,
La Foule a proféré le secret d'elle-même
Sous le geste qu'étend vers la voûte suprême
Ton ombre gigantesque au seuil nouveau des temps.

ALBERT MOCKEL.

FIFRES & FANFARES

A Adolphe Retté
Au bon et juste Poëte.

Nous vieillissions, nous les jeunes d'hier.

A nos regards désolés, enchaîneurs de nos bras sans énergie, ne s'offraient que les champs ravagés par les hordes naturalistes : L'harmonie des verdures initiales avait disparu, et la ligne rythmique de l'horizon sidéral semblait rompue. Seuls, rampaient, comme aux heures premières, des êtres difformes et bas.

Oui, la Poësie était déchue. L'Art était aboli.

La Science avait prononcé son arrêt sans appel.

Désormais, il était avéré que les œuvres anciennes abdiqueraient leur beauté usurpée ; que les œuvres à venir procèderaient d'un concept délibéré et ordonné, et que toute intellectualité recevrait le visa, dûment apposé, du conseil des Facultés.

On venait de décréter le régime de la Sorbonne ; — et aussitôt mille relatifs artistes, mille subséquents écrivains se ruèrent avec des joies de liberté dans cette geôle puante.

Donc la Science était propriétaire du Livre. — Non la Science qui progresse, qui vit ; la Science qui rejette aujourd'hui ses erreurs d'hier, et qui dit être toujours la Négation suprême ; mais la Science de M. X..., et de telle école, la Science dont on paie la momentanéité avec des croix et avec des diplômes, mal dessinés d'ailleurs : la Science qui encombre les rayons des librairies Baillière et Masson, et qui reconnaît Emile Zola comme seul écrivain patenté. — Cette science-là, c'est une pénétration de banlieue, car j'ai vu dans un village parisien, un chien enfermé dans une roue de cloutier, qui s'épuisait à appuyer sur les jalons de sa roue : le cercle de la science, sans nul doute.

La Science en frac de nos années de République bourgeoise n'admet plus la lueur indicatrice de l'Art ; tout, pour elle, se trouve parallèlement au ventre d'un chien et à une allocation du budget. Et comme les livres de Zola répandaient sa supérieure doctrine et se vendaient à cent mille, elle a décrété les œuvres d'art et de poëtique qui ne se répandent guère, elle les a décrétées d'abolition publique.

Le Collège de France uni aux classes de l'Institut s'est mis à maquereller avec les basses couches naturalistes, avec l'espoir de toucher leur peau rude, sans être exposés à sacrifier un atome de musc. — C'est joli ! croyez-moi.

***

Nous vieillissions bien sans regrets devant cette alliance, nous les jeunes de 1880. Nous avions lutté, mal, j'en conviens, pour le triomphe de l'Idéal qui nous hantait. Nous n'avions su ni escalader le Parnasse, pour f...lanquer à bas les fantoches qui se prélassaient à son sommet, ni même complètement démolir leur rhétorique absurde et cupide ; nous avions vaguement, isolément serait plus juste, dénoncé leurs misérables compromissions personnelles. Nous ne comptions plus guère avec les Parnassiens, les voyant s'offrir au Naturalisme vainqueur ; ils s'étaient galvaudés à d'autres et nombreuses associations neuves, mais elles avaient fait banqueroute avant que d'ouvrir boutique. Mais nous voyions avec crainte les meilleurs du Rêve (non ! pas celui de Zola) découragés, sans force pour les affirmations ultérieures, se replier vers des songes trop ignorés.

En ce temps, donc, Zola était Maître et ses disciples étaient nombreux ; alors, plus nombreux que les étoiles qui brillent sur la mer et qui éclairent les sables, quand elle s'est retirée.

Les disciples enseignaient la parole de leur Maître, et les foules accouraient à eux et aux marchands qui étaient détenteurs des bons livres.

Cette foi des lecteurs s'expliquait : Nulle tare n'échappait au stylet aigu des apôtres, et ils prouvaient, les très doctes disciples, que l'humanité est un perpétuel bourbier, toujours aussi dense, dominé par une atmosphère de fange putride ; — ils affirmaient, de surplus, ces prosecteurs, que toute énergie est une bassesse, que toute élévation est malpropre et que L'Art — pour nous les si pauvres, choix de notre persistante perception — est une fadaise, une amusette, une rencontre préméditée, également agréables à qui est présent.

L'Art, l'Inconnu, l'Intangible étaient aux doigts de ces savants, de ces malins, un problème d'avance résolu, qu'ils expliquaient sans ambages ni difficultés, d'ailleurs, par les lois de la pesanteur et de la Matière.

La Matière, en ont-ils donc pénétré les lois complexes, ces éliacins, pour affirmer de la sorte. Que nenni ! ils sont aussi peu fixés sur les volontés absolues de la Matière que sur l'éternelle suggestion de l'Idéal, imprescrit malgré eux.

***

La Lutte qui était sans issue à nos tristes regards, à nous qui n'avions pas abdiqué nos préférences mais qui n'avions pas préparé la Victoire, et qui n'y croyions plus ; la lutte n'a pas couvert nos naturalistes des somptueux lauriers qu'ils avaient prédit, pour ombrager leur armée.

Où sont les chefs ?

Où sont les capitaines ?

Où sont les soldats ?

Guy de Maupassant, Huysmans, Paul Adam, tous ces brillants généraux ont été à la recherche de rives plus fortunées. — Paix à ceux sur qui a brui la tempête funeste ! — Leur chef, Zola, s'est préparé à l'oubli du cloître : il se destine à l'Académie, et il a abdiqué

Asyle autrefois frais et beau
Des amours naïves et tendres
Tes dieux sont morts sans qu'un tombeau
Enferme leurs divines cendres ;

Et déesse ! quelle Gorgo
Fit de Cythère Cérigo ?

ANDRÉ FONTAINAS.

SOIR

Le soir est attristé de nuages sanglants.
Rouges, des arbres aux floraisons de furie
Se tordent vers le ciel impitoyable où crie
Une troupe affamée et maigre de milans.

Et par la plaine, bâton en main, à pas lents,
Chercheurs lassés d'une étoile qui leur sourie,
Vont les doux Pèlerins foulant l'herbe flétrie,
Et, perçant leurs haillons, la bise bat leurs flancs.

Et voici : le Héros paraît avec la Lyre
Et les cordes de pourpre ont vibré sous ses doigts :
Des oiseaux merveilleux s'éveillent dans les bois.

Des lys brillent au vent de qui l'amour soupire,
Et de l'Etoile, joyau du soir enchanté,
Viennent vers les Marcheurs des Anges de clarté.

A.-FERDINAND HEROLD.

OPINION

L'AUTEUR du *Satyre* compte certainement parmi les meilleurs de ceux qui écrivirent en ce siècle. Si le soin d'atteindre la perfection ne le passionne pas autant que Gustave Flaubert, Villiers de l'Isle-Adam, Chateaubriand, Laforgue, il prend, après ces esprits maîtres, l'importance la plus haute devant notre jugement littéraire.

Victor Hugo fut surtout le vulgarisateur d'un certain élan d'idées en honneur dans le milieu où il fréquenta et parmi les âmes subtiles de sa génération. Certes, il en parut dans son entourage même, comme Gérard de Nerval, qui l'emportèrent en intelligence et en originalité.

Mais aucun, dans la période romantique, ne suscita de plus somptueux décors pour y inscrire les pensées libertaires et le symbole littéraire des premières tendances vers l'esthétique de la synthèse.

Telle que les dioramas des fêtes foraines, son œuvre exhibe les crimes des puissants fixés par un pinceau fougueux de lucarne en lucarne. Les foules n'ont qu'à entrer afin de s'instruire.

Comme Eugène Süe, Emile Zola, il semble de ces puissants intermédiaires que l'évolution intellectuelle des peuples nécessite entre les créateurs réels des nouvelles lumières et la multitude à qui ces lumières neuves ne donneraient qu'un éblouissement douloureux, l'ombre.

Par ses écrits Victor Hugo lie les extrêmes. *Le Satyre* mérite le plus bel accueil de la part des MÉDITANTS. *Notre Dame de Paris, les Châtiments*, tout son Théâtre enfin sont dignes de la portière.

En cela il fut un écrivain complet, un prophète souhaitable, un tribun nécessaire, un homme de gloire. Il a une main dans la droite de Dieu et l'autre dans la gauche du peuple au cœur palpitant. Il fut un initiateur.

PAUL ADAM.

MISE AU TOMBEAU

Le Satyre, Amour roux qu'il créa dieu des dieux
L'a repris pour soi-même et le porte à la tombe,
Cadavre, mains d'où la clarté gouttèle et tombe
Et qui livrent la lyre au vent mélodieux.

Il creusera la fosse à l'ombre d'un vieux arbre
Près d'une source, où les nymphes d'eau souriront.
Le soir, l'une viendra s'y défleurir le front,
Et, tendre pour le Mort, couronnera son marbre.

Alors, penchant les mains sur les joncs palpitants
Pan verra luire au ciel merveilleux des étangs
Un pays pur de lune et de laiteux mystère

Et la nuit sous les bois est de si triste argent
Qu'il pensera rêver tout au cœur de la terre
L'âme, parmi des prés d'asphodèles, songeant.

PIERRE LOUYS.

POUR LE TOMBEAU DE VICTOR HUGO

Des Voix dont ce n'est plus que l'écho qu'on écoute,
O roche gardienne au sommet des monts blancs !
Nous sommes les carriers attachés à tes flancs
Pour semer de maisons la poussière des routes.

Tes antres, grandissant le bruit de tous nos coups,
Ont au cœur des humains jeté quelle épouvante !
Et les cieux impuissants à toucher ton courroux
Attestent à nos pieds leur défaite géante.

N'as-tu rompu les sceaux du ciel et de l'enfer ?
Mais n'est-ce, Hugo, pour toi comme ce fut pour Dante :
Lorsque nous te forgeons ta couronne de fer,
L'esprit de Dieu flamboie à nos lampes ardentes.

Reçois donc, sur l'autel où ta gloire s'endort
Et passe les rayons du soleil en sa force,
Dans la fumée et les arômes de l'écorce
Reçois un bruit de harpes et de coupes d'or !

DAUPHIN-MEUNIER.

Versailles, Juin 1893.

ODE TRIOMPHALE

à la gloire de Victor Hugo

Adspice venturo lœtantur ut omnia sæclo.

VIRGILE

Des lyres ! des lyres !
N'est-ce pas qu'on entend des lyres
Dans le couchant des siècles qui vont mourir ?

Elles disent l'écroulement des vieux empires
Et la jeunesse des empires à venir !

I

Il vint alors, Celui qui sut traîner les foules
Dans les cavernes des splendeurs et des effrois.
Il portait sous son front des tumultes de houle,
Et comme un tonnerre qui se déroule,
On entendait dans la tempête de sa voix
Passer des éclairs d'épées,
Et des écumes de chevauchées,
Et des grondements d'épopées
Dont les peuples tremblaient et dont pleuraient les rois !

Il voit sur un quadrige aux chevaux de lumière,
Des sources jaillissaient au fracas des sabots,
Des sources où l'humanité prisonnnière
S'en allait boire à pleins cerveaux
La délivrance des maux de la terre !
Il vint semant des moissons de chimères,
Et les dieux fabuleux arrachés des tombeaux,
Et les siècles passés et les siècles nouveaux
Tourbillonnaient dans un vertige de poussière
Au triomphal hennissement de ses chevaux !

II

Parfois il s'envolait vers les climats que dore
Le premier rayon du jour souriant,
Et des îles de Grèce aux rives du Bosphore.
Il voguait, couronné des roses d'Orient,
Et l'Orient joyeux lui chantait son aurore !

Parfois sa voix plus douce était comme un murmure ;
Ce n'était plus que le cliquetis d'une eau pure
Où se miraient des cortèges d'enfants ;
Ce n'était plus qu'une automnale brise
Qui mêlait dans l'ombre indécise
Des pleurs de source à des échos d'olifants.

III

Mais voici les glaives ! les glaives !
Voici les glaives et le sang des drames !
Voici les beaux amants aux yeux fleuris de rêves ;
Voici les cheveux d'or et la voix d'or des femmes !
Voici les poignards des jaloux,
Les malédictions des vieillards en courroux !
Voici mugir vers les foules secouées
Toute la tempête des passions ;
Voici Triboulet dont le rire est huée,
Et don César prince des Légions
De révoltés et de bandits, nuées
Couvrant le monde d'un orage de haillons !

Puis voici les romances de pages roses,
Les hymens célébrés dans les apothéoses,
Et les robes de pourpre aux chants d'un soir vermeil.
Voici les fêtes de la terre et du soleil,
Voici parmi le triomphe de vivre
Passer des sacres d'empereurs,
Au piétinement des chevaux vainqueurs,
Et dans l'éclat des trompettes de cuivre !

IV

Ah ! que le vieillard était grand
Quand descendu du Sinaï de sa colère,
Sous le dais pavoisé par l'amour populaire
Il couvrait l'univers d'un geste bénissant !
Quand jetant l'espérance aux âmes des rebelles,
Il faisait entrevoir sur des rives nouvelles
La terre où l'Idéal, lumineux conquérant,
Emporterait, dans un tourbillon d'harmonie,
L'humanité vers les jardins de l'Utopie !

Ah ! que le vieillard était beau !
Sa barbe blanche et ses cheveux tordus en flamme,
Se dressaient dans le ciel en mystique oriflamme :
Les rois voulaient baiser l'azur de son manteau,
Et les peuples chantaient des hymnes de victoire
Vers celui dont le nom les inondait de gloire.
Les enfants agitaient des lys et des rameaux,
Et les poètes venaient boire
A sa lèvre ardente comme un ciboire
Les mots magiques victorieux du tombeau !

V

Dites, de quel Empire était-il le César,
Celui qui s'en allait environné d'armées,
Mort radieux qui traînait à son char
Tous les nations dans l'orgueil prosternées ?

Dites, dans quel Olympe entrait-il, nouveau Dieu,
Lorsque la Cité-Reine en fête soulevée
Scandait au couchant d'or des rythmes pour adieu,
Comme une lyre immense acclamant son Orphée ?

VI

Et maintenant, ô Père, nous voici,
Nous que n'a pas soumis ta pourpre impériale,
Mais qui portons sous nos poitrines filiales
Même courage et sous nos fronts même souci !
Comme toi nous voulons effrayer de lumière
L'humanité captive de la nuit !
Et voici que déjà se dore la poussière
Que nos jeunes chevaux, enivrés par le bruit,
Font poudroyer parmi la route claire
Où le monde étonné se réveille et nous suit !

N'est-ce pas qu'un Dieu nous envoie
Pour fleurir de nos joies
Le gazon des chemins promis à l'avenir ?
N'est-ce pas que nous charmerons de nos sourires
Les portes de l'Eden heureuses de s'ouvrir ?
Père, Père dont nous dévore le délire,
N'est-ce pas, n'est-ce pas qu'on entendra nos lyres
Dans l'Orient des siècles qui vont surgir ?

JEAN CARRÈRE.

29 Juin 1893.

Cérigo, qui fut jadis Cythère.

V. H.

Née aux jours d'orgueil immortel
D'un long frisson des vagues vertes,
Ta joie encore émeut l'autel,
O Déesse ! que tu désertes.

Fantôme seul de la Beauté,
En l'oubli d'un roc solitaire,
Survit ton los, Aphrodité,
Aux jeux dont t'enivra Cythère.

Puis le songeur, le prophète effaré devant les problèmes, tressaillant aux voix qui sourdent de sa conscience que contient tout lyrique, prend chez Hugo une grandeur étrange. Sa « Bouche d'ombre » chante alors l'espace séculaire et nocturne où se débat l'hydre *Calcul*. Plus loin, tressaillant d'horreur et de pitié :

Il console, incliné, ce qui vit et qui souffre,
Et tous les noirs captifs invisibles du gouffre
Epars dans l'Etre horrible aux effrayants halliers
Enchaînés aux carcans ou tirant des colliers...
Il marche et, sans rien voir, perdu quoique éclaireur,
Sous la brume éternelle à flots noirs épanchée,
Sent dans la nuit sa main par des langues léchée.

Mais quoi cette désolation, toute cette souffrance éparse des frères inférieurs, ne faut-il la venger, la lancer dans une révolte éperdue ? — Si fait ! — et le poète va nous conter les *Années funestes* — ces Années qui pour nous durent encore — Et c'est là et dans les parties analogues de son œuvre que nous avons en partie appris comment on jette à bas les Respects imbéciles. Pour le surplus, l'existence quotidienne se chargea de ce soin.

Ici les malédictions vengeresses fourmillent, les imprécations clament comme des Euménides. Dans la boue, toutes ces idoles vermoulues ! Voici déjà le jugement et les coups de clairon...

D'abord, en passant, ceci pour les amoureux du knout, pour ceux qui lèchent les pattes du Kalmouck couronné, empereur et pape et quasi-Dieu, il évoque :

Le vieux monstre Russie aux regards ronds et troubles
Qui fascine l'Europe avec des yeux de roubles.

Ensuite, ceci pour les talapoins du dogme, les êtres de nuit garrottant de rites et de mystères l'évangile de solidarité que prêchait aux soirs de la Montagne et de Capharnaüm ce vagabond de Jésus :

Pape, assis sur ton trône et siégeant sous ton dais,
Coiffé de ta tiare aux trois couronnes, prêtre,
Tu verras quelque jour au Vatican peut-être
Entrer un homme triste et de haillons vêtu
Un fauvre, un inconnu. Tu lui diras : Qu'es-tu,
Passant ? que me veux-tu ? sors-tu de quelque géole ?
Pourquoi voit-on ces brins de laine à ton épaule ?
— Une brebis était tout à l'heure dessus
Répondra-t-il. Je viens de loin. Je suis Jésus.

Après encore, ceci pour les garde-chiourme à crachats et à plumets du Bagne-Armée pour ces furieux d'Autorité :

Mitrailler est le dogme et croire est la consigne
Qu'est pour nous le soldat ? du fer sur un valet.

Et ceci qui jette prêtre et troupiers aux mêmes gémonies :

On se heurte au battant lorsqu'on touche à la cloche
Et lorsqu'on touche au prêtre on se heurte au soudard.

Enfin pour les Robes rouges, les « Assis » sadiques qui jouissent aux spasmes du Pauvre et du Penseur retournés sur le gril de leurs interrogatoires et de leurs réquisitoires, pour ces peseurs d'une denrée suspecte qu'ils appellent la Loi, pour ces cyniques qui acquittent les Hauts-Bandits et condamnent à mort un meurt-de-faim coupable d'avoir tenté le vol d'un lapin — ceci :

Et c'est ainsi qu'un tas d'hommes à jupe rouge,
Plus vils dans leur sénat qu'un forçat dans son bouge,
C'est ainsi que de vils et cyniques robins,
Jésuites que d'un signe on ferait jacobins,
Valetaille à genoux sous le plat d'une épée,
On fait rouvrir les yeux à la tête coupée.

La tête coupée qui s'appelle Légion, la tête coupée qui s'appelle — mettez un nom.

Mais aussi le poète entre oit enfin l'immense, le libre Avenir et il s'écrie :

Ce qu'il nous faut c'est l'âme écrasant sa prison,
C'est le peuple arrachant sa chaîne avec furie,
C'est l'Amour criant : Guerre ! et la vieille patrie
Criant : Peuples j'abdique et suis l'Humanité !
C'est la Paix disant : Passe avant moi, Liberté !
C'est en nos cœurs gonflés la colère profonde.
C'est l'épée en nos mains pour délivrer le monde,
C'est l'imbécile amas des rois séditieux
A nos pieds — et l'aurore immense dans les cieux.

III

J'imagine que si Victor Hugo pouvait nous entendre, il nous dirait : « Merci à vous pour avoir compris que j'ai fait mon œuvre entière et parfaite à la honte de ces écolâtres qui m'appellent Maître et qui, sous prétexte de m'honorer, se disputent mes membres dispersés. Merci à vous pour m'avoir témoigné non du respect mais de l'affection — pour m'avoir appelé le Père. Merci à vous encore pour vous être affranchi des règles et des formules, pour avoir été libres. »

IV

Ce petit mot *libre* me suggère une dernière réflexion que je dédie à quelques-uns. « Désormais, écrivait Francis Vielé-Griffin il y a cinq ans, le vers est libre ». Or, faites bien attention que si notre vers est libre c'est parce que notre esprit l'est aussi. Il ne s'agit pas ici d'une question de technique. Vous pourrez recommencer autour de nous le silence, accréditer des légendes idiotes, prodiguer les risées — vous n'empêcherez pas ceci : nous prêchons la haine de toute Règle et beaucoup commencent à prêter l'oreille. Nous sommes affamés de Lumière et de Liberté et nous irons, culbutant vos préjugés et vos lois, par l'idéal, à la Lumière à la Liberté — à l'Absolu. Et sachez encore autre chose :

Quand les problèmes noirs qui soufflent les délires
Déchaînent dans la nuit la tempête des lyres,

quand nous faisons luire l'aube vermeille devant vos yeux de hiboux — farouches, ivres de vie et d'air libre nous préparons le Grand Matin.

ADOLPHE RETTÉ

21 Juin 93.

Pas plus qu'il ne se contentait de l'épopée dans le domaine poétique, il ne se limitait à la poésie dans le royaume de l'esprit. J'ai dit ailleurs ce que je pensais du savant, du philosophe et de l'homme d'état qu'il voulut être. Mais cet homme est si touffu qu'on passe vite de l'ombre à la clairière, et je tiens, après avoir été sévère parfois, à le louer du moins pour ce qui le préoccupa presque autant que l'art, la politique extérieure de la France.

Il en a parlé dans un livre un peu négligé aujourd'hui, le *Rhin*, plus spécialement dans la seconde moitié du troisième volume. Sa reconstruction de l'Europe est autrement grandiose que celle du Congrès de Vienne ; il écrivait en 1840 époque où les grands espoirs n'étaient pas encore interdits à la France. Voici son rêve. Au XVI^e^ siècle, dit-il, l'Europe a dû lutter contre deux dangers, le despotisme turc, le despotisme espagnol, et a fini par abattre ces colosses. Aujourd'hui la situation est analogue ; l'Europe étouffe entre la Russie et l'Angleterre ; il faut qu'elle brise cet étau et pour cela une alliance s'impose, celle de la France et de l'Allemagne. Le Rhin deviendra l'âme de l'alliance, le pivot de l'action commune ; de là, entre parenthèses, le sujet et le nom du livre.

De loin les lignes sont grandioses, mais il faut regarder de près car l'histoire est une science et sa philosophie doit reposer sur des faits. Or les faits sont trop souvent interprétés avec complaisance ; mettre au XVI^e^ siècle le danger espagnol sur le même pied que le danger turc, c'est calomnier l'héroïque Espagne qui justement en a sauvé l'Europe ; la bataille de Lépante et les sièges de Vienne sont d'une autre importance historique que les escarmouches de Fontaine-Française et de Rocroy. C'est aussi calomnier l'Angleterre et la Russie que de rappeler à leur égard l'Islam. Soliman menaçait l'Europe, Charles Quint, Philippe II, le czar Nicolas n'ont jamais menacé que l'équilibre européen, ce qui n'est pas la même chose.

Restons en à la Russie et à l'Angleterre de 1840 ; il nous faut un certain effort pour nous mettre au diapason du poète ; peut-être faut-il se rappeler les passions du jour ; Victor Hugo était pair de France ou allait l'être ; en chargeant la perfide Albion il taquinait Guizot, mais en anathématisant la Russie, il faisait sa cour au château. D'ailleurs, il voyait juste ; depuis 1840 la Russie et l'Angleterre ont accru ou maintenu leur puissance ; quant aux unités allemande ou italienne, il était mal commode de les prévoir. On aurait seulement souhaité qu'il étudiât plus profondément les sources de la puissance anglaise et de la puissance russe.

L'Angleterre doit sa force avant tout à l'énorme extension de sa race, en second lieu aux qualités morales des individus qui composent cette race (1), en troisième lieu à des causes variées et contingentes, mines de houille et de fer, marine, colonies, richesses. Victor Hugo attribuait certainement le premier rang à ces dernières causes ; en cela il pensait, comme tous les Français, qu'une guerre malheureuse sur mer ou une révolte des Indes anéantirait la civilisation anglaise ; il fallait donc une certaine exagération pour voir dans l'Angleterre un danger pour l'équilibre européen, surtout un danger militaire, comme dans la Russie

La Russie est d'une puissance tellement disproportionnée qu'elle constitue une véritable menace, et cette puissance est brutale, grossière, écrasante, sans comparaison aucune avec l'anglaise. La guerre de Crimée restera probablement dans l'histoire comme une page très bonne et comparable sinon aux croisades, du moins aux grandes luttes soutenues contre la maison d'Autriche ou contre Louis XIV. Même aujourd'hui un pays aussi immense, aussi noir d'habitants, aussi invincible par son énormité constitue le véritable obstable à la paix européenne. On peut à la rigueur prévoir une solution de la question alsacienne ; on ne prévoit pas une diminution de la puissance moscovite ni par suite un allègement du militarisme actuel.

Victor Hugo était donc perspicace en montrant le danger à l'est et en proposant une étroite alliance franco-allemande. Cette alliance n'était pas impossible en 1840 et elle aurait assuré la paix universelle, l'expédition de Crimée transformée en campagne de Russie, la barrière polonaise rétablie au profit de l'Autriche ou de la Prusse, l'Europe pouvait s'asseoir et désarmer. L'œuvre du Congrès de Vienne était consolidée, et l'on pouvait espérer voir s'ouvrir la première session des Etats-Unis d'Europe, le vœu si cher au grand poète et que ses arrière-petits-fils verront peut-être s'accomplir.

Mais, il faut bien le dire, il a vu moins juste dans la façon dont s'établirait cette alliance franco-allemande. Les souvenirs laissés par Napoléon sur la rive gauche du Rhin lui ont fait illusion ; il a cru une annexion possible, il n'a pas entendu l'éveil, justement en 1840, du patriotisme allemand que Musset perçut mieux, il présuma que la Prusse se résignerait à l'abandon de cette rive gauche, et obéissant à la manie française, il montra sans barguigner la compensation toute prête, le Hanovre, sans se préoccuper des volontés hanovriennes, les présumant sans doute favorables à Berlin, comme il avait présumé les rhénanes sympathiques à Paris. En tout ceci il s'est trompé.

Non d'ailleurs qu'il faille qualifier folie l'effort constant de la France vers le Rhin. La meilleure preuve en fut le succès. La Révolution ne fit que titulariser une situation de fait, et peut-être par là la compromettre ; sous l'ancienne monarchie toute la *rue-aux-prêtres* relevait bien plus du roi de France que de l'empereur ; sans l'épilepsie terroriste et surtout sans la folie napoléonienne, il est hors de doute que la rive gauche du Rhin se serait accoutumée à son sort et serait devenue aussi française de cœur que l'Alsace. Mais autre chose est conserver, autre chose ravoir. D'année en année le patriotisme allemand

(1) Est-il besoin de dire que le mot race est pris dans son sens vulgaire ; il n'y a pas de race anglaise, il faudrait même éviter les mots race *anglo-saxonne* ; sur dix individus parlant anglais, on peut hardiment soutenir qu'il y en six de race celtique ; il vaudrait mieux dire *anglo-celte*.

prenait conscience ; le mouvement qui en 1813 était limité aux officiers et aux étudiants gagnait toute la nation ; il est déjà douteux qu'en 1830 la récupération pacifique du pays rhénan fut possible ; en 1840 la guerre aurait été à peu près certaine. La Prusse, se sentant soutenue par la Confédération germanique aurait recouru aux armes.

Tout vient donc on peut le dire de la faute commise par la diplomatie française au Congrès de Vienne en laissant la Prusse enfourcher le Rhin. Victor Hugo l'a vu, ce qui honore son coup d'œil. Aujourd hui encore, beaucoup, admirateurs de Talleyrand, ne souffrent pas qu'on critique son œuvre en 1814 et 1815. La question posée clairement ne semble toutefois pas faire doute. Au Congrès de Vienne, la France avait à hésiter entre deux agrandissements de la Prusse, l'annexion de la Saxe ou l'annexion du pays rhénan. La première avait l'avantage pour nous d'éloigner la Prusse de nos frontières, et en accroissant plus sensiblement sa puissance d'effaroucher l'Autriche devenue sa voisine sans tampon, et la Confédération germanique. Le second avait l'inconvénient de scinder une Prusse en deux tronçons qui devaient fatalement chercher à se rejoindre et finir par se rejoindre, les obstacles étant trop faibles : Sadowa et Sédan découlent du choix fait par Talleyrand. Sans prévoir des désastres alors inimaginables, Victor Hugo a vu le danger, il sied de l en louer.

Il a vu également uu autre obstacle ce qui est d'autant plus honorable que son excessi e adulation pour Paris et pour la France révolutionnaire pouvait l'aveugler ; il a vu dans la France un continuel objet d'inquiétude pour l'Europe ; sans doute il en faisait un mérite à la France et un reproche à l'Europe, mais aujourd'hui nous devons juger avec sang froid. La vérité c'est que la France à partir de la Révolution est devenue un danger perpétuel pour l'équilibre européen, c'est ellequi a inventé le militarisme sous lequel l'Europe succombe ; rien n'a pu la rassasier, ni victoires ni conquêtes ; pour l'arrêter, il a fallu l'abattre à coups de désastres ; et une fois abattue, elle a soubresauté sans cesse et les autres états ont vécu quarante ans dans la terreur de chaque soubresaut, jusqu'au moment où elle a rouvert le cours des grandes guerres, une première fois, ce qu'on pouvait lui passer, une seconde, puis une troisième ; cette fois-ci on lui a si bien cassé les reins que depuis vingt ans elle ne bouge pas. Il est triste de dire que les périodes de paix au XIXe siècle, auront été consécutives aux deux écrasements de la France.

Mais nous voici loin de Victor Hugo. Revenons à lui et résumons. Il s'est trompé sur un point, la candeur prussienne, mais sur tous les autres il a vu très clair et très loin : le vice secret de la réorganisation européenne, au Congrès de Vienne, la puissance toujours grandissante des Anglais, le danger pour toute l'Europe de la Russie, le désirable, j'allais dire le nécessaire d'une alliance franco-allemande. De l'impossibilité actuelle de cette alliance, nous souffrons cruellement, du moins ce n'est pas par la faute du grand Poète !

Il conte, justement dans une de ses lettr es d Rhin qu'il croisa un jour trois étudiants et é chan gea avec eux des saluts en latin : *Vivat Falli regina ! Vivat Germania mater !*

Qui sait, l'avenir est vaste !

HENRI MAZEL

Victor Hugo et son Ethique

Il est peut-être imprudent, sinon dangereux pour soi, de vouloir *ex abrupto* apprécier l'éthique d'un écrivain aussi formidable qu'Hugo ; car l'opinion ferme qu'on peut en avoir au préalable, exprimée spontanément, peut manquer de pittoresque et de portée, faute à l'imprécision du langage.

Un poète est un monde enfermé dans un homme,

comme lui-même le dit. Aussi il est bien téméraire au pygmée de mesurer les proportions du géant, sur l heure, avec de si incertains outils.

Les poètes ont tous un fonds d'humanité qui les rapproche dans une communion chantante d'amours et de haines, de justice et de liberté. Chacun, selon son tempérament et son éducation, cultive son jardin intellectuel d'après une technique et une vision spéciales. La poésie étant essentielle de grandeur réclame de ses inspirés l envergure de l'aigle et ses essors frénétiques ; elle est d'une substance impondérable dont le fluide subtil demande à planer aisément, au-dessus des exhalaisons du cloaque banal où le Beau se résout bourgeoisement en Utile. Le poète voit de loin et de haut : il plonge son œil pensif dans le passé, il scrute la profondeur des cieux futurs, mais le présent pour lui est une presque contingence... Quand la bête fonctionne, c'est pour puiser au sein de la vieille terre les matériaux de ses images lyriques et l'aliment sustenteur de son génie créatif, tel Antée prenant de nouvelles forces chaque fois qu'il touchait le sol.

Les sensations du poète sont papillonnes et vierges de tout contact raisonneur. C'est bien ou c'est mal, c'est agréable ou pénible, c'est harmonieux ou discordant, mais pourquoi ? Leur destinée n'est pas de pénétrer les arcanes de la nature non plus que la dialectique du livre de Vie ou l'analyse sévère des états d'âme. Non, que les poètes se contentent de nous rythmer de beaux vers où flamboie la passion, où s'irise le prisme des grands sentiments humains ! Notre indulgence leur fera grâce de n'être pas savantasse, sociologue ou mathématicien.

Victor Hugo n est pas un poète d'idée à la manière de Vigny, ou de psychologisme féroce à la façon de Baudelaire. Sa philosophie critique est négative, c'est-à-dire que, le plus souvent, il se contente de détruire ce qui n'est pas en harmonie avec ses sensations, sans rien édifier ailleurs de concret. Son opinion est celle de l'époque qu'il traverse. Il ne fut jamais un précurseur, un de ces esprits pénétrants qui lisent dans les siècles à venir, qui s identifient avec la création de leur cerveau. On le trouve s'occupant de politique désespérément et dépensant des heures précieuses à la discussion stérile de la Loi mesquine et nuisible du gouvernant.

Mais combien le Lyrique est superbe quand il verse dans le cœur des misérables le baume de sa bonté, et qu'il poursuit de ses imprécations tonnantes les imposteurs ! Il aime la religion, mais il a la haine du prêtre, hypocrite et petit ; il est ému au nom de la justice, mais il méprise le juge vénal et petit ; il glo-

rifie la patrie en maints endroits, mais il cravache l'armée insolente et petite. Tout en sa pensée se purifie et s'immatérialise. Il a le culte du beau et du grand.

J'ai la haine du mal et j'ai l'amour du juste !

C'est pourquoi sa lyre retentit de colère contre les oppresseurs :

Est-ce que vous croyez que nous vous aimons, vous !
Nous, vassaux, vous les rois ! nous, moutons, vous les
[loups ?

Le monument impérissable de la *Légende des Siècles* abonde en véhémentes apostrophes à l'égard de tout ce qui tyrannise et le corps et l'esprit. Ici, il invective les petits dieux, les bourgeois qui ont tout ravalé, tout ratatiné, tout souillé :

Ils ont frappé les fronts qui dépassaient leur taille,
Et détruit sans pitié, sans gloire, sans pudeur,
Hélas ! quiconque avait pour crime la grandeur !
.....
Ils sont hideux au fond de la sérénité.
Quels festins ! Csmme ils sont contenjs ! Comme ils sa-
[vourent.
La gloire d'être grands, d'être dieux, d'être seuls !
Comme ils raillent les vieux géants dans leurs linceuls !

Aussi ceux-ci et ceux-là le lui rendent bien. Est-ce que les salariés de la morale gouvernante ne sauraient plus baver ?

L'auteur des *Châtiments* n'a pas de conception sociale bien arrêtée. Ses idées politiques fluctuent assez pour parcourir le cycle vicieux qui mène de la monarchie à la république rosée des « vieux républicains ». A part quelques envolées vers un monde meilleur où les estomacs fonctionneraient sans chômage, Victor Hugo fait de l'art politique. C'est dommageable à la grandeur de sa mémoire. Il fut même homme politique, sans être du gouvernement comme Lamartine. Or, je ne crois pas, contrairement à Louis Blanc, qu'un gouvernement de savants et d'artistes fasse davantage à notre bonheur que les banquistes qui sont généralement au pouvoir. Le génie de Victor Hugo, son caractère, l'élévation de sa poésie, se ressentent de cette promiscuité dans les œuvres où la passion vraie de l'homme fait place à l'emballement factice d'un tribun. La politique, c'est la haine. Sans doute l'amour et la haine sont le même sentiment, mais on ne niera pas que les temps ne rendront pas puérils ou bénins ces pamphlets écrits en haine personnelle de Napoléon III. Et j'en demeure persuadé, car si le pauvre vieillard dont nous fêtions l'autre jour *Toute la Lyre* avait assisté au spectacle démoralisant des dernières années de la troisième république, il eût compris que ce régime est à la hauteur de l'Empire qu'il combattit : il l'eût renié comme un artiste renie une œuvre bancale et scrofuleusement sale. Pour lui, ces grands mots : « patrie, loi, liberté » n'eurent, je le crains fort, qu'un sens étroit. Il était de l'école d'Alfieri et des braves philosophes de la Nature : avoir un bon tyran ; cependant que les précurseurs Rabelais, La Fontaine, Diderot, élèvent leur vision au-dessus des horizons modernes. Hugo prétendait toutefois que la politique n'était qu'une conséquence de sa pensée littéraire. Enfin, il est juste d'ajouter qu'il ne rétrograda jamais et qu'en chaque occurence difficile il se montra dans le jour éblouissant de son génie et de sa générosité.

Tout homme naît bon, pur, généreux, juste, probe...

ce qui est improbable, certes, mais

Si cet homme est affreux, c'est qu'on nous l'a jeté
Dans un moule de crime et de difformité.

La Pitié suprême qui nous prête cet extrait, est un livre d'excellence venue, bien qu'un peu gris. *Les Quatre vents de l'Esprit* me paraît meilleur, d'une pureté plus naturelle et d'une éloquence plus convaincante. Le poète y atteint souvent aux plus hauts sommets :

La nuit produit l'erreur et l'erreur l'attentat.
Faute d'enseignement, on jette dans l'état
Des hommes animaux, têtes inachevées,
Tristes instincts qui vont les prunelles crevées,
Aveugles effrayants au regard sépulcral,
Qui marchent à tâtons dans le monde moral !...

Quoi de plus beau que ce dernier vers ! Et plus loin : « Ces voleurs avaient le droit de vivre » ...« Je dis qu'ils étaient l'homme et qu'on en fit la brute » ..

La noblesse de l'écrivain faisant des humbles ses frères apparaît lumineuse dans l'opposition qu'il formule, lui, Titan intellectuel, contre les méchants roitelets qui composent leur terreur de la lâcheté complice des peuples. N'est-il pas aussi briseur d'idoles ? N'a-t-il pas déclamé le violent réquisitoire de *Ruy Blas ?* Son théâtre ne fourmille-t-il pas d'exemples, dans son opposition favorite des contraires, de la chaleureuse défense des faibles ?

Une autre idée générale qui est la dominante dans l'œuvre du lyrique, c'est la Religion. La religion d'Hugo n'est pas celle que l'on pense. Si l'homme fit les dieux à son image, d'après l'impression mystérieuse que les forces naturelles personnifiées en inspirèrent à sa superstition, comme dit Lucrèce, Victor Hugo se créa une religion à lui. Son monothéisme est bien plutôt du panthéisme et, j'oserai, du paganisme inconscient. Mais, à la fin, dans son immense orgueil, il s'identifie tellement avec les vertus de sa Création spirituelle qu'il devient ce Dieu lui-même. Et ce Dieu, c'est le Grand Tout, ou c'est le Bien, tandis que Satan, ce sera le Mal. Ainsi son concept religieux se transforme plus commodément en manichéisme avec l'opposition de ces deux principes éternels. Nous saurons alors quand Victor Hugo entend la religion des prêtres, des gouvernants et des juges :

Qu'est la religion ? L'abîme et ses fumées.
.....un exemplaire
De l'impuissance ayant pour appui la colère.

C'est là expliquée l'origine des dieux, tout en gardant pour soi un spiritualisme dicté par la croyance d'un Maître tout-puissant, se nourrissant d'absolu et s'abreuvant d'éternité.

Le rêveur aux rimes ciselées, aux visions grandioses mais qu'il réalise de suite, reproche à la science l'attente du bonheur. Elle s'est prostituée entre les mains de ses exploiteurs, et les bénéficiaires en ont été tous autres que ceux qui la mirent en valeur. Et cela durera jusqu au jour

Où la science aura pour but l'immense amour,
Où partout l'homme, aidant la nature asservie,
Fera de la lumière et fera de la vie...

L'*Ame* renferme sous une forme caustique et critique ces appréciations que la réalité appréciera indulgemment. Entre temps, le poète cinglera de ses verges les soudards et l'entité patriotique qu'ils défendent, parce que c'est la consigne, sans la comprendre. Les soldats sont des « assassins » qu'on fait se jeter sur les peuples qui demandent justice. Et toute la hiérarchie sociale tombe sous les coups de la flagellation.

Ses sentiments humanitaires s'enflamment. Il devient l'apôtre de toutes les libertés, de toutes les revendications sociales. Il s'édifie une république universelle où l'homme se régénèrera sous l'influence de la paix, de la justice et du travail :

Fêtes dans les cités, fêtes dans les campagnes !
Les cieux n'ont plus d'enfers, les lois n'ont plus de
[bagnes.

Où donc est l'échafaud ? ce monstre a disparu,
Tout renaît. Le bonheur de chacun est accru
De la félicité des nations entières.
Plus de soldats l'épée au poing, plus de frontières,
Plus de fisc, plus de glaive ayant forme de croix...

Le romancier des *Misérables* synthétise l'âme populaire.

Il est bon, de la bonté paternelle des forts. Dans la préface d'*Angelo*, il souhaite même que l'horizon de l'Art s'élargisse : « Autrefois le poète disait : le public ; aujourd hui le poète dit : le peuple. » Et, dans une dernière envolée d'altruisme, il s'écrie :

L'infini, c'est l'égalité.

Il faut lire encore *la Chanson des Rues et des Bois* pour se bien pénétrer de toute la tendresse affectueuse que Victor Hugo manifeste pour l'Homme, son frère en Promothée, comme son frère laïque en Jésus-Christ. Enfin que les rafraîchissantes et naturelles amours des églogues lui inspirent des trésors de mansuétude !

Pour terminer cette étude, je voudrais que l'on comprît d'une façon plus large la critique. Autant il est attrayant d analyser l'œuvre *une* d'un écrivain, autant il est périlleux et impraticable de tirer d'un monument littéraire, *complexe et multiforme* comme celui d'Hugo, un enseignement définitif. Chacun y puise à sa guise, avec des fins secrètes, étant sûr de glaner abondamment pour son argumentation.

J'ai cherché à extraire simplement les idées générales qui furent les principaux moteurs de la morale d'Hugo, l'égal des plus grands parmi les plus immortels. Or, j'ai plus particulièrement insisté sur les vertus humanitaires de son tempérament et essayé de dégager de sa forme, riche en ors romantiques, la substance de ses paroles de lyrique libre, aimant et juste, comme le caractère de son effrayante intellectualité.

Si tout ne lui est pas favorable, qu'est-ce qu'une note désagréable perdue dans un concert d'admiration ?

ANDRÉ VEIDAUX.

LETTRES ADRESSÉES A VICTOR HUGO

Hommages à ses débuts

J'ai retrouvé, Monsieur, dans votre ode sur Quiberon le talent que j'ai remarqué dans les autres pour la poésie lyrique : elle est de plus extrêmement touchante et elle m'a fait pleurer. Je suis bien honteux, je vous assure, de n'avoir pas fait l'article que je vous avais promis. Je n'y ai point renoncé ; et je me ferai un vrai plaisir de rendre la France attentive à un vrai talent inspiré par des sentiments élevés et généreux. Je vois tous les jours vanter dans les journaux des vers qui sont bien loin de valoir les vôtres.

Si j'avais quelque commission à faire faire à Paris, Monsieur, je m'adresserais bien volontiers à vous comptant sur votre obligeance. Je vous remercie de m'avoir envoyé votre nouvel ouvrage et je vous prie de croire que je vous suis entièrement dévoué.

CHATEAUBRIAND.

Berlin, le 20 mars 1821.

***

Non mon cher ami. Je n'ai rien reçu de vos 3 derniers volumes et qui pis est je n'en ai rien lu que ce que les journaux nous en ont jeté. Je n'ai plus de relation de librairie à Paris. Je n'ai pu me les procurer par Macon. Envoyez les moi quand vous pourrez et tout simplement par la poste ou la diligence. J'en suis affamé.

Je vous remercie de vos consolations poétiques. J'en ai besoin ; je suis trop découragé pour rien imprimer de longtemps. Je n'ai à offrir que du médiocre, or si le bois verd est traité si mal que sera-ce du bois sec ?

J'écris très peu et presque point pour le temps présent. Si je vis je laisserai un poème après moi ; le ridicule respectera la pierre d'une tombe et flétrirait mes cheveux blancs. Mais il est bien douteux que je vive assez longtemps pour le terminer. Il me faut 15 ans.

En attendant il est possible comme vous le dites que nous devenions députés. Tant pis pour nous : tant mieux pour nos commettants. Je crois que nous pensons bien. Nous voulons l'ordre et nous estimons la liberté, nous respectons ce qui est respectable du passé, nous espérons ce qui est désirable de l'avenir. Nous savons surtout que la politique est une science expérimentale où les principes ne se jugent bien qu aux conséquences. Avec cela nous serons vous et moi sur les mêmes bancs, amis de la religion de conscience et non de la religion de police de la monarchie de raison et non de la monarchie de préjugés, de la liberté de Platon et non de la liberté de Marius. Mais qui sait si on nous enverra là vous et moi ? il y a tel chambellan impérial, barbouillé de phrases conventionnelles, et flattant la populace aux dépens du bons sens, qui aura souvent plus de chances que nous. Ne vous fiez pas tant à l'élection. Elle est souvent aveugle. Regardez les académies.

Vous luttez contre les critiques ? Dites plutôt que les critiques luttent contre vous ! ils présenteront comme M. Arnault un mémoire au Roi pour défendre tout vers et toute idée qui ne pourra pas entrer dans la tête de MM. Campenon ou Parseval. A cette mesure où en serons nous ? Peu importe tout ce bruit. C'est l'écume de la vague que vous fendez en avançant. Mais ce qui importe c'est d'écouter vos vrais amis, ceux que vous estimez vous-même. S'ils vous disent vous allez trop vite, vous faites fausse route, la contradiction vous irrite, le paradoxe vous tente, alors écoutez-les. Je vous écrirai mon avis sincère quand j'aurai lu. Vous êtes de ce petit nombre d'esprits dignes de la vérité parce qu'ils peuvent s'en servir. Aux autres il faut l'indulgence ou la flatterie complaisante, cela ne peut leur nuire et les console.

Adieu mon cher ami. Reposez vous. Voyagez, quittez Paris, venez nous voir avec toute la famille au mois de juillet auprès de Dijon. Nous philosopherons, politiquerons, poétiserons à notre aise. Mille respects à Mme Hugo. Mille amitiés à nos amis.

LAMARTINE.

***

Mon cher poëte,

Je viens de lire et de relire Hernani, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je vous confesse que je n'aime point à prendre connaissance d'un ouvrage important avant d'en avoir entendu beaucoup parler. C'est pourquoi j'ai attendu jusqu'à présent pour lire votre début dramatique. En dépit des critiques qui en ont signalé les défauts, j'ai éprouvé la plus vive satisfaction à cette lecture. Sans doute ce n'est pas là un ouvrage parfait ; sans doute je pourrais faire aussi mes petites remarques et même pousser l'irrévérence jusqu'à blamer la principale combinaison, qui me paraît un peu *classique ;* mais j'aime mieux vous dire que je vois dans Hernani l'essai des forces d'un génie jeune, vigoureux, original, qui n'attache pas à cette œuvre toute l'importance que le public y attache. Jusqu'à ce jour j'ai douté de votre vocation dramatique. Ce doute a disparu entièrement, grâce à Hernani. Jugez d'après cela du bonheur qu'il m'a procuré. De vous maintenant, il n'est rien que je ne puisse attendre. Je crois vous l'avoir dit déjà : Mon rêve, à moi, c'est que je

ne mourrai point sans voir un grand poëte français ; car il y a surtout du patriotisme dans ce désir. Un homme m'a trompé ; ne faites pas comme cet homme. Vos ailes sont immenses. Vous, ce sera de votre faute si vous ne vous élevez pas jusqu'au ciel, Ah ! procurez-moi tout le bonheur qu'il est en vous de me donner et je serai content. Pour Dieu, mon ami, que la première fois que vous tenterez un vol nouveau à la scène, votre talent veuille bien condescendre aux faiblesses de notre parterre. Je veux dire, que je souhaite que vous élaguiez certains détails, corrigiez certaines formes qui ne font rien à l'affaire et dont les sots se font des armes dangereuses. C'est dans le fond, rien que dans le fond ; c'est par la création qu'il faut établir solidement la réforme. Deux ou trois pièces où vous aurez eu ces petites condescendances que je vous demande, vous donneront liberté toute entière pour faire ensuite tout ce qui vous semblera bon. D abord, jettez-leur à la tête, même de beaux vers puisqu'ils en veulent ; plus tard vous ne leur en donnerez plus que de bons. La prière que je vous fais vous fera sourire. Peut-être direz-vous : le chansonnier vieillit. Hélas ! vous aurez raison ; j'ai de l'expérience. Ayez l'air de céder quelques points peu importants, et l'on finira par vous pardonner de nous donner des chefs-d'œuvre ; on ira même jusqu'à les étudier. Les hommes de bon sens entendront les niais et les sots soutenir qu'ils avaient deviné votre génie avant tout le monde. Et si les hommes de bon sens se permettent alors quelques remarques critiques, les sots et les niais les rudoieront de belle manière.

Je me laisse aller au plaisir de bavarder avec vous. Vous n'aviez pas besoin de toutes ces phrases, j'en suis sur, pour être convaincu que votre nouvel ouvrage m'avait vivement intéressé. Je suis même persuadé que vous avez deviné les critiques que j'ai pu me permettre. Mais j'avais besoin que vous sussiez bien que je vois surtout dans votre début théâtral tout ce qu'il promet d'avenir à notre littérature, de gloire à son auteur et de satisfaction au plus sincere de vos admirateurs.

Tout à vous.

BÉRANGER.

Collection de documents de M. Jules Le Petit.

LE BANQUET DE LA JEUNESSE

EN L'HONNEUR DE VICTOR HUGO

Chez Lemardelay, le 17 Juin 1893

Le banquet que les jeunes poètes avaient organisé à l'occasion de la publication de *Toute la Lyre*, est une réponse éclatante à ceux qui disaient que la jeunesse littéraire s'était détachée de Victor Hugo.

Comment ces détracteurs s'y prendront-ils maintenant pour continuer leur mensonge ?

Le dîner a commencé à huit heures un quart.

M. Auguste Vacquerie présidait. Il avait à sa droite MM. Rodin, l'éminent sculpteur, Catulle Mendès, Léon Dierx, Edouard Lockroy, et Gustave Rivet ; à sa gauche, MM. Séphine Mallarmé, Paul Meurice, le grand statuaire Barrias, Paul Foucher et le dessinateur Willette.

Voici la liste des autres convives :

Jean Carrère, Stuart Merrill, Adolphe Retté, Francis Vielé-Griffin, Pierre Louys, Léon Deschamps, directeur de la *Plume*, Henri Mazel, directeur de l'*Ermitage*, Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, Pierre et Jacques Lefèvre, Charles Frémine, Jean Destrem, Charles Bos, Georges Bertal, Albert Clémenceau, Léon Mazet, R. Darzens, E. Blémont, Besnus, Boutroue, Gassier, Ajalbert, Jouve, Jules Case, E.-H. Crubellier, Alexandre Bonnet, Méaulle, Remacle, Paul Vérola, Miot, Malterre, Walkenaer, Louis Le Fayet, Louis Malosse, Lautier, Auguste Marin, Hollande, Masson, Kahn, Guy, Gabriel Vicaire, J. des Gachons, du Saussay, Reverchon, de la Peyrouse, Paul Demény, Pujo, Moreau, Edouard Julia, Hérold, Bois, Friedlander, Guérin, Henri et Alfred Gauche, Gallix, député de l'Ardèche, Eugène Lintilhac, professeur à Louis-le-Grand ; Fontainas, Mme Vallette, Mme François Crukel, Bulton, Léon Maillard, Louis Dumur, Sawa, Jérôme Jacobson, Jean Darlan, député ; Veidaux, Henri de Groux, Masse u, Bourges, docteur Guillaume, Henri Albert, Gerbaud, Albert Dubarry, Fuster, etc.

Les organisateurs, MM. Jean Carrère, Francis Vielé-Griffin, Pierre Louys, Stuart Merrill et Adolphe Retté avaient eu la modestie de ne pas se mettre à la table d'honneur.

Les tables étaient disposées en fer à cheval.

Au milieu de la salle, sur un socle tendu de drap vert, se dressait le groupe en bronze : l'*Apothéose de Victor Hugo*, de Rodin. On connait cette composition admirable : Hugo, assis sur des rochers, au bord de la mer, tandis qu au-dessus de sa tête planent des figures personnifiant son génie : les *Orientales*, les *Châtiments*, la *Légende des siècles*.

Pour ce banquet mémorable, le spirituel Willette avait dessiné un menu qui est un petit chef-d œuvre : et que nous reproduisons plus haut : Jean Valjean enveloppé dans une vaste houppelande, s'appuyant sur un bâton, aide Cosette à porter son seau Jean Valjean a les traits d'Hugo, et Cosette est coiffée du bonnet phrygien.

Au dessert, M. Auguste Vacquerie a donné la parole à Jean Carrère, un des organisateurs de la fête.

Carrère a lu les lettres de ceux qui n'ont pu venir au banquet

Voici la dépêche envoyée de Marseille par Mistral :

> Aux vieux poètes, dieux des sources
> Jetez, enfants, l'or de vos bourses,
> Et plus légers, vos chars de courses
> Vont poudroyer jusqu'aux deux Ourses.

Lettre de François Coppée :

La Fraizière, par Mandres (Seine-et-Oise)
16 juin 1893.

Mon cher poète,

Il ne me sera malheureusement pas possible de venir à Paris samedi ni, par conséquent, d'assister au banquet où vous voulez bien me convier. Mais je tiens à ce que, vos amis et vous, vous sachiez bien que j'applaudis à votre bonne pensée de vous réunir et de célébrer la mémoire de Victor Hugo et l'apparition de *Toute la Lyre*. Saluez de ma part notre cher maître Auguste Vacquerie et dites aux jeunes poètes assis à ce festin que leur aîné est en pensée et en sympathie avec eux. Poètes de tous âges et de toutes écoles, nous nous unissons dans le culte de Victor Hugo, nous nous aimons en lui.

Je vous serre la main.

FRANÇOIS COPPÉE.

Aurélien Scholl écrit :

Pourquoi faut-il que je sois obligé de quitter Paris à la veille de cette fête, à laquelle j'aurais été si heureux de me mêler ?

Sully-Prudhomme regrette d'être malade.

Le comte de Larmandie, commandeur de la Rose-Croix du Temple, « s'associe de tout cœur à l'hommage rendu par les jeunes au premier violon de la littérature française (!!) ».

M. Van Duyl télégraphie d'Amsterdam à M. Auguste Vacquerie : « Suis avec vous, gloire au poète immortel de *Toute la Lyre !* »

De M. Ludovic Halévy :

J'ai le chagrin de ne pouvoir, à cause du mauvais état de ma santé, répondre à votre aimable appel. Croyez à mes bien sincères regrets.

De M. Auguste Dorchain :

Paris, 17 juin.

Mon cher maître,

Je n'ai été averti qu'avant-hier par l'arrivée tardive de l'invitation, que mes confrères allaient fêter, autour de vous, les derniers vers de *Toute la Lyre*. Il était trop tard pour me rendre libre, et ce m'est plus qu'un regret, un chagrin véritable de ne pouvoir témoigner tout à l'heure par ma présence, de la grandissante piété que m'inspirent la mémoire et l'œuvre du plus haut des poètes.

Voici du moins une occasion de redire à notre glorieux président de ce soir mes sentiments d'admiration respectueuse et d'attachement profond.

AUGUSTE DORCHAIN.

De M. Jean Rameau :

Je suis désolé... Je dois dîner à St-Germain ce jour-là. Victor Hugo est pour moi comme pour tous les artistes sincères, non seulement le plus grand poète français de tous les temps, mais encore l'un des plus grands génies de l'humanité. J'aurais été fort heureux de m'asseoir parmi ses admirateurs sous la présidence de M. A. Vacquerie.

Paul Déroulède télégraphie :

Reçu avis date du banquet aujourd'hui seulement à quatre heures, trop tard pour me dégager, le regrette vivement, car ai été très touché du bon souvenir et aurais été très heureux d'apporter au milieu des jeunes poètes l'hommage d'une admiration de jour en jour plus pieuse et plus fervente de notre grand Hugo. Merci à vous et gloire à lui.

Télégramme de Vichy, signé Philippe Gille :

Impossible assister au banquet. Excusez-moi, grands regrets. Amitiés.

D'Athènes, télégramme expédié par Georges d'Esparbès, un des organisateurs du banquet :

De l'Acropole, il me semble qu'une voix s'élève pour me dire d'envoyer au poète de France le laurier des poètes de Grèce.

Autres lettres et dépêches d'excuses : E. des Essarts, Puvis de Chavannes, Campbell Clarte, Séverine, Léon Daudet, A. Mézières, Paul Deschanel, Séon et Gaston Deschamps.

M. Leconte de Lisle qui, comme on sait, occupe à l'Académie le fauteuil de Victor Hugo, n'a pas crû devoir venir et a négligé de nous écrire...

La parole est ensuite au poète Adolphe Retté, qui parle en poète :

TOAST

Ils disaient, ces passants que l'ombre sollicite :
« Nous bâtissons un mur autour de l'horizon
Et, vainqueur d'un soleil dont la splendeur irrite,
Nous mettons à jamais l'Idéal en prison
Car le Rêve est mensonge et la Vie est ornière. »
Et comme des enfants encor mal éveillés
Demandaient : « Fait-il jour ?... où donc est la lumière ? »
Ces hommes positifs répondaient : « Travaillez. »

Les ans coulent très lents et la nuit s'accumule
Sur la ville immobile et sur les champs muets,
Et la bise et l'hiver fouaillent de leurs fouets,
Quiconque ose chanter et quiconque turbule,
Une brume farouche étend au loin ses voiles —
Et l'on n'a pas permis de briller aux étoiles;

Les enfants résignés peinent — mais quelques fous
Qu'indigne le sanglot lugubre des hiboux
Et qui sentent du feu grésiller dans leurs moelles
Toisent le mur énorme et lourd comme un remord
Et vont se répétant : « Le soleil n'est pas mort. »

Tout à coup le mur croule — une rumeur immense
Vole... et les quatre vents de l'espace, joyeux,
Dispersent les hiboux, la nuit et sa démence.
Blessés d'une clarté nouvelle, soucieux,
Les geoliers effarés disent : « Il recommence ! »
Mais les enfants les voient et crient : « Qui sont ces vieux ? »...

L'aube est d'or, le ciel bleu, l'air léger comme un rire
De femme belle, ivre de vie et d'insouci,
Une flore triomphale éclate et voici
Qu'au soleil éternel chante TOUTE LA LYRE.

Ces vers sont accueillis par une triple salve d'applaudissements.

Puis c'est le tour de Jean Carrère, dont le discours provoque un vif enthousiasme et est à chaque instant interrompu par des bravos.

DISCOURS DE M. JEAN CARRÈRE

Maintenant qu'ont chanté de beaux vers à la gloire de celui qui fut le maître des rythmes, il me reste la tâche ingrate de vous dire en humble prose pourquoi nous vous avons conviés ce soir.

Mais, vraiment, à quoi bon vous le dire? Vous le savez bien puisque vous êtes venus.

Ah ! plutôt, laissez-moi clamer ma joie, écho de votre joie, d'entendre palpiter ces ailes d'enthousiasme, au souvenir de celui qui fut si grand, et dont toute la grandeur est d'avoir été poète.

Qu'importe le décor de la fête : la fête est toujours belle quand les cœurs bondissent. Les Grecs, pour chanter les louanges d'Eschyle ou de Sophocle, eussent choisi quelque rive jonchée de lys, où le rythme des vagues aurait bercé le rythme des lyres. L'heure où nous vivons nous oblige à nous contenter de bouquets de fleurs épars sur une table. Mais sous les lustres de ce salon comme sous le soleil de l'Attique, des yeux pareils resplendissent d'une même lumière et cette lumière est le reflet de l'Idéal.

Oui, c'est l'Idéal que nous fêtons aujourd'hui.

L'Idéal, cette vision d'un monde d'harmonie et de beauté, consolation de l'humanité vivante, but de l'humanité future, et que les poètes réalisent dans leurs œuvres en attendant que les hommes le réalisent dans l'action.

L'Idéal, cette pomme d'or de l'éternel jardin des Hespérides, dont nous nous rapprochons de siècle en siècle, mais que nous entreverrions à peine, si des chants de lyre ne venaient nous en révéler la splendeur.

A Dieu ne plaise que je blâme ceux dont le génie s'emploie à vouloir apporter à chaque être vivant les satisfactions de la vie matérielle.

Mais en attendant les fêtes toujours promises d'un lointain avenir, bénis, trois fois bénis, ceux qui nous donnent dès maintenant les fêtes de l'âme emportée dans le rêve.

Celui qui répand la joie est sacré ; et de toutes les joies, la plus haute est l'exaltation que procure l'art.

L'Athénien qui tremblait sous le souffle d'Eschyle, la jeune femme qui palpitait aux vers de *Phèdre*, l'écolier qui s'en allait frémir aux tirades d'*Hernani* ont connu des voluptés que n'égale aucune volupté matérielle.

Voilà pourquoi le poète a ici-bas une mission divine, et voilà pourquoi nous acclamons aujourd'hui non seulement le plus grand enchanteur, mais encore le plus auguste bienfaiteur de ce siècle.

Et, maintenant, si on nous demande pourquoi nous choisissons l'heure présente pour fêter le « Père Hugo » la réponse est simple.

Nous célébrons d'abord l'apparition d'un chef-d'œuvre, le dernier, en vers, d'un homme qui en fut prodigue.

Ah ! quelle joie fut la nôtre à la lecture de ces récentes poésies : imaginez l'ivresse qu'aurait un poète du siècle d'Auguste à retrouver un chant inédit d'Homère. Car Hugo est pour nous dans un lointain aussi fabuleux qu'Eschyle ou qu'Isaïe, et tant de fois nous avons mêlé son nom aux noms les plus vertigineux transmis par les siècles, qu'il nous semble déjà venir de l'antiquité.

Et nous nous sommes rappelé alors combien certains de nos aînés, épris d'un art sans joie et sans idéal, ont été injustes pour l'auteur puissant de la *Légende des Siècles*, à qui tous ceux qui vinrent depuis doivent de savoir manier le vers.

Aussi, en même temps que sa dernière œuvre, voulons-nous surtout fêter Hugo lui-même, et, avec lui, la Poésie, dont il est le maître, la force créatrice qu'il

posséda plus que personne, la royauté du génie qu'il exerça triomphalement.

Nous aimons Hugo parce que, toute sa vie, à travers ses métamorphoses, il s'est livré librement aux quatre vents de l'idée, jetant sans compter ses œuvres autour de lui comme autant de pierres qui marquaient sa route ; nous aimons Hugo, parce qu'il a prouvé par son exemple que seules sont fécondes la foi et la passion ; nous aimons Hugo, surtout parce qu'il nous a appris pour toujours que l'art ne marche que de révolution en révolution, et qu'infailliblement doit périr quiconque s'arrête ou recule.

On nous dira : « Que parlez-vous d'Hugo, vous dont l'art est si différent du sien ? »

Certes, et c'est pour cela justement que nous parlons de lui. S'il revenait maintenant, malgré toutes nos erreurs possibles, il nous aimerait, nous qui, comme lui, cherchons des formules nouvelles.

N'a-t-il pas dit, dans ce beau livre paru hier :

Après un horizon, un autre se révèle,
Toujours l'esprit avance et l'art se renouvelle,
Pour refaire sans cesse avec de la clarté
Une dot de chefs-d'œuvre au monde épouvanté.
Les grands hommes sont là comme de grands pro-
[digues ;
Nous avons beau forger des lois, dresser des digues,
Le génie engloutit tout ce que nous faisons
Sous un splendide amas d'immenses floraisons.

Oui l'art est un renouvellement éternel ; mais le chef-d'œuvre dure ; or, plus que tout autre, Victor Hugo a jeté des chefs-d'œuvre au devant de notre admiration.

Voilà pourquoi nous voulons le fêter comme notre père.

Nous sommes des combattants qui, déjà dans l'arène, agitons des palmes vers l'empereur triomphant.

Ave, Cesar, ceux qui mourront tout entiers peut-être te saluent toi dont le règne est pour toujours.

Comme Adolphe Retté, Jean Carrère a les honneurs d'une triple salve.

Le banquet a été clos par l'allocution suivante de M. Auguste Vacquerie :

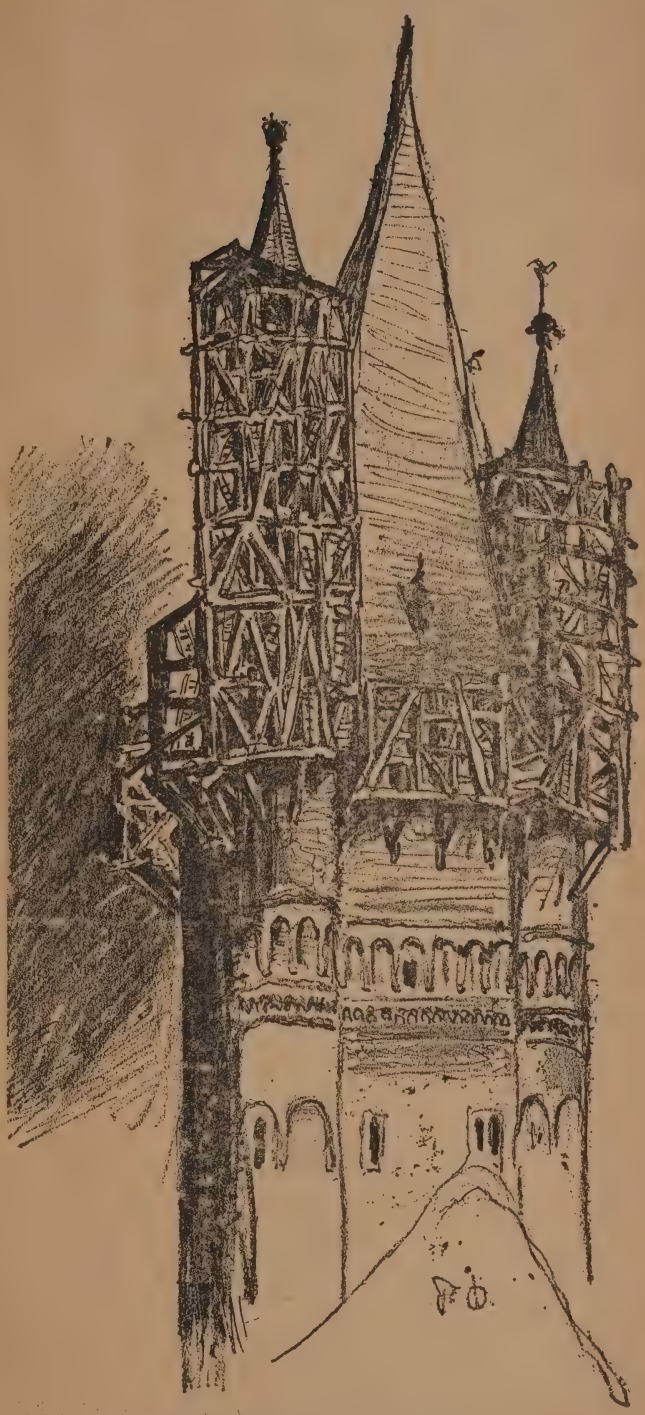
Chers confrères et amis,

Il n'est besoin de rien ajouter aux éloquentes paroles que nous venons d'entendre. Je ne dirai qu'un mot de remerciement pour le grand honneur que vous m'avez fait en m'appelant à présider cette belle fête qui donne un si éclatant démenti à une stupide calomnie.

On avait osé prétendre que les jeunes avaient cessé d'admirer et d'aimer Victor Hugo. Vous qui êtes les vrais jeunes, vous vous êtes indignés, et vous protestez de façon à être entendus.

Comment les jeunes poètes cesseraient-ils d'admirer le poète de la *Légende des Siècles* et de *Toute la Lyre* ? On a dit de Duguesclin que, mort, il prenait encore des villes ; on dira de Victor Hugo que, mort, il faisait encore des chefs-d'œuvre.

Et comment la généreuse jeunesse de France cesserait-elle d'aimer l'auteur des *Châtiments* et des *Misérables*, le défenseur de toutes les libertés, l'avocat de toutes les souffrances ?



Dessin inédit de VICTOR HUGO.

Boire à Victor Hugo, c'est boire à la poésie et c'est boire à l'humanité.

Le génie et la jeunesse sont faits pour s'entendre. Ne sont-ils pas les deux grands facteurs de l'avenir ?

Vous avez bu au génie, je bois à la jeunesse.

Au milieu des applaudissements, M. Auguste Vacquerie se lève. Tout le monde passe alors dans les salons.

MM. Adolphe Retté, Catulle Mendès, Stéphane Mallarmé, Jean Carrère, lisent différents poèmes de *Toute la Lyre*.

Après le café, on s'est séparé, sous le coup de l'émotion produite par cette belle fête dont se souviendront longtemps tous ceux qui ont eu la joie d'y assister.

LE COMITÉ.

L'AMOUR PROFANÉ

(Suite et fin)

« Où est la suite ? » demanda Maxime.

« C'est tout, répondit la femme. Mon père est mort brusquement ; il n'a pas eu le temps d'achever.

— Et *votre* mère ? (car il n'osait plus la tutoyer maintenant).

— Morte aussi. »

Elle cacha sa tête dans ses mains.

« Je suis seule !

— Pauvre... pauvre fille !

— Ah ! oui... pauvre fille !

— Mais, vos parents disparus, qu'avez-vous fait ?

— Mon éducation avait été « soignée » ; c'est le mot, vous savez, dont on use. On m'avait instruite. J'avais passé mes examens et conquis non sans éclat mes diplômes. Je donnai quelques leçons. Mais nulle part je ne pus rester. Et comment m'eût-on gardée ? C'est de force qu'il fallait m amener les enfants. Ils se débattaient, les infortunés petits ! Ma seule présence les rendait malades.

« Un jour, n'est-ce pas ? je n'eus plus d'élèves.

Alors, ce fut la misère, la misère terrible, noire comme la mort. Plus noire que la mort, puisque je désirai mourir. Deux fois, en effet, je voulus m'empoisonner. Deux fois ma tentative échoua. J étais destinée à d'autres tortures... »

Elle s'arrêta, haletante. Puis elle reprit :

« C'est épouvantable, ce que je vais vous raconter ; mais c'est la vérité, pourtant : je le jure sur les pauvres os de ceux que j'ai perdus.

« Ecoutez-moi donc encore et ayez pitié !

« Je n'avais jamais eu sous les yeux, du vivant de mes parents, que des spectacles purs et d'honnêtes exemples. On avait cultivé mon âme avec une spéciale tendresse, avec des scrupules, avec des tremblements, que vous devez comprendre... Oh ! j'aimais le bien ! oh ! Dieu, oui, je l'aimais !.. D'ailleurs, je ne savais même pas ce que c'est que le mal... Et voilà que tout à coup je me suis sentie obsédée de pensées infâmes. D'où me venaient-elles, ces pensées ? Je l'ignore. Mais la prostitution m'attirait. Il me semblait (ô abomination !) que je la voyais me sourire. Elle m'appelait. Elle osait m'appeler ! Elle disait : « Viens, viens ! » Moi je me révoltais. Je répondais : « non, va-t-en, pas cela ; plutôt la faim, plutôt la mort, plutôt tout ! mais pas cela.. pas cela ! » Je sentais bien, pourtant, que je serais vaincue. Et c'est en pleurant, c'est en me débattant, c'est en criant : « non, non, je ne veux pas ! » que je me suis précipitée dans la débauche... Ainsi, mon père a souffert affreusement, mon père est mort, mort d'angoisse, mort de honte et de désespoir. Pourquoi ? Pour avoir péché avec des prostituées. Et moi, sa fille, sa fille innocente... car enfin je n'avais rien fait... il a fallu... vous m'entendez bien: *il a fallu* que je fusse une prostituée ? Est-ce assez effroyable ?... »

Maxime avait écouté, silencieux, atteré.

Le mot du docteur lui revint à l'esprit, et il balbutia :

« C'est le châtiment ! »

Elle poursuivit :

« Dans cette vase où vous êtes venu me prendre, je n'ai pas la tranquillité morne et stupide, que les hommes se figurent. Je ne puis vivre avec les autres femmes. Ne croyez pas que je sois dégoûtée d'elles, par exemple. C'est elles, au contraire, qui sont dégoûtées de moi... Oui, je dégoûte jusqu'à ces créatures !... Où donc irai-je, alors ? Dans quel ignominieux, dans quel inimaginable abîme faudra-t-il que je descende ?... Nul cœur au monde ne sera assez solide, n'est-ce pas, pour supporter sans soulèvements ma présence, puisque je donne la nausée aux filles publiques ?... »

Elle se tut.

Il y eut un lourd silence.

Troublé dans les profondeurs de l'âme par cette infortune inouïe, le jeune homme ne savait quelles paroles dire qui fussent assez hautes.

Il ne pouvait demeurer muet, pourtant. Il se résigna aux banales consolations. « On allait s'occuper d'elle. On trouverait vite quelque chose. On la placerait. On la sauverait. »

Elle secoua la tête.

« Non, non. Vous ne pouvez rien. Personne ne peut rien. A quoi bon se battre follement contre la Destinée ? Vous voyez bien que je suis maudite ! »

A coup sûr, elle était maudite.

Il n'insista point. Comment l'eût-il convaincue ? Lui-même était sans foi.

« Nous partons ? » demanda-t-elle tout à coup.

« Si vous le voulez. »

Ils descendirent.

Dans la rue — comme il fallait enfin se quitter — Maxime ouvrit sans honte des bras fraternels à cette sœur tragique et lamentable et la serra sur sa poitrine, douloureusement. Avec une grande pitié, il répétait :

Pauvre fille ! Pauvre fille !

Elle ne répondait point. Mais se parlant à elle-même :

« Tout cela, murmura-t-elle, pour avoir *profané l'Amour !* »

Et brusquement, d'une voix déchirante :

« Mais qu'est-ce donc que l'Amour ?

— C'est Dieu, Madame ! » dit un inconnu qui passait.

ALCIDE GUÉRIN.

La Quinzaine artistique et littéraire

LES LIVRES (1)

LE DOCTEUR PASCAL, *roman, par Emile Zola*, in-18 jésus de 390 p. (3 fr. 50). — Le dernier chapitre d'une œuvre, une sorte de table des matières aux Rougon-Macquart, plutôt qu'une conclusion — la conclusion attendue par le public, tentée par l'auteur, mais non réalisée. Avec un écrivain de la valeur de M. Zola, il faut la franchise.

Un numéro entier de *La Plume* est en préparation pour présenter aux lecteurs cette série enfin achevée des Rougon. Comme le plan dudit numéro comporte l'analyse et la critique de chacun des vingt romans, une étude sur le *Docteur Pascal* ferait ici double emploi.

Constatons seulement que la terrible foi en la rédemption de l'humanité par la Science, défendue jadis avec tant de force par Zola, semble avoir subi quelques atteintes... Serait-ce le résultat du voyage à Lourdes ? des banquets de *La Plume* ? d'un examen de conscience attentif ? Mystère ! Quoi qu'il en soit, le Doute s'affirme par un appel à la Vie, seule souveraine...

Zola écrivant un sermon concluant au j'menfoutisme ! celle-là était assez inattendue.

LES INGÉNUES DE PARIS, *nouvelles et fantaisies, par Aurélien Scholl*, in-18 de 350 p. (3 fr. 50). — J'ai longtemps désiré connaître le secret du maître, ce précieux talisman qui lui livre poings et pieds liés le passant à qui il fait l'honneur d'un salut, le lecteur de ses étincelantes chroniques, étincelantes d'esprit et souvent humides de larmes ! le spectateur de ses drames ou de ses pantomimes ; aujourd'hui je crois mon désir satisfait.

Il m'a été donné la joie d'approcher ce charmeur et cet écrivain d'élite. Son esprit, source à laquelle les quotidiens s'alimentent depuis trente ans, n'est qu'un masque derrière lequel se cache la plus délicieuse bonté. S'il fait une blessure, c'est qu'il est certain de la guérir et souvent sa grosse voix rude ne tonne que pour cacher une émotion intempestive... Car le poète de *Denise*, l'humoriste des *Lettres à mon domestique* est doué d'un cœur lui assurant l'éternelle jeunesse et lui permet tant d'envelopper d'un amour universelles êtres et les choses. Notre sujétivité à tous tient à la bonté inaltérable de Scholl, au tact, à la délicatesse avec laquelle il exerce cette bonté éclairée. Tout son secret est là.

Le Journal, ce Minotaure qui dévore les siens, n'a trouvé jusqu'ici que deux résistances : Henri Rochefort, pamphlétaire politique, et Aurélien Scholl, écrivain littéraire. Le premier se meurt de nostalgie à l'étranger, exilé pour un crime imaginaire par ceux-là même qui lui doivent tout, y compris la République ; le second nous est resté ; tous les deux continuent à être l'honneur de la presse française, impétueuse dans la bataille mais bonne fille au fond et ne désirant que la justice. Et telle est la puissance de pensée et la pureté de style d'Aurélien Scholl, journaliste, que ses articles réunis en volume, non seulement ne perdent rien au changement, mais nous montrent, au contraire, par cette condensation qui fait valoir l'unité de composition, la très haute personnalité artistique de l'écrivain. Quel joaillier pourrait se flatter de payer à leur valeur les perles contenues dans cet écrin : les *Ingénues de Paris*? Toute la vie contemporaine est là, avec ses dévouements méconnus, ses traîtrises, ses injustices, ses sottises, ses abjects préjugés...

AURÉLIEN SCHOLL

Les déshérités, depuis la mort de ce bon Cladel, vont hardiment frapper à la porte de cet hospitalier appartement de la rue de Clichy, sûrs qu'elle s'ouvrira et qu'ils repartiront avec de la joie à l'âme et... dans la poche. C'est dire que l'homme n'est jamais au-dessous de l'écrivain et que sa bonté se traduit autrement qu'en paroles.

L'ATELIER CHANTOREL, *roman, par Frantz Jourdain*, in-18 de 339 pages (3 fr. 50). — Dans la préface, M. J.-H. Rosny écrit : « Ami, vous avez su la rendre communicative, l'émotion profonde et tendre, le sentiment de l'âme qui se révolte, pleure et crie dans les ténèbres d'une âpre destinée.

« Oui, à chaque page de ce livre, les souvenirs mon-

(1) *Il est rendu compte ici de tous les ouvrages reçus, indistinctement. La revue est seule juge de la forme de cette mention. On n'accepte pas les réclames payées.*

tent à l'horizon des misères, et c'est avec une hâte fiévreuse qu'on tourne les feuilles, qu'on scrute les âmes amies ou ennemies, les âmes ferventes ou glaciales, exquises ou féroces, compréhensives ou butées qui forment le chœur autour du personnage central de la tragédie. Et quand on le referme enfin, ce roman qui est l'histoire sincère d'un homme, on demeure longtemps saisi, douloureux, presque tremblant... » Qu'ajouter à ces lignes éloquentes ? La géhenne artistique appelée Ecole des Beaux-Arts aura du mal à se justifier en face de cette formidable accusation par laquelle s'affirme un maître romancier et une âme de poète.

Le Musée national du Louvre, *par Georges Lafenestre et Eugène Richtenberger*, un volume in-8 de 400 pages. — Sous ce titre général : *La Peinture en Europe*, MM. Georges Lafenestre et Eugène Richtenberger entreprennent la publication d'une série de catalogues raisonnés des œuvres principales conservées dans les musées, collections, édifices civils et religieux, — dans le but de rendre d'importants services à l'amateur aussi bien qu'au voyageur, en dressant une sorte d'inventaire de toutes les peintures disséminées en Europe, avec des indications très utiles sur l'existence des tableaux connus parfois de quelques initiés seulement, ainsi que d'indispensables renseignements sur la vie de chaque maître et l'histoire de chaque école.

Le volume par lequel les auteurs inaugurent cette nouvelle bibliothèque artistique, consacré au *Musée du Louvre*, est la réalisation pleine et entière de leur idée en même temps qu'une excellente promesse pour l'avenir. A la fois théorique et très pratique, l'ouvrage se présente au public avec une innovation qui sera certainement appréciée : au lieu de décrire les tableaux par ordre numérique ou par classification d'écoles, ce catalogue, à la fois descriptif et explicatif, suit l'ordre des tableaux tels qu'ils se présentent au visiteur, c'est-à-dire salle par salle. Une table des matières par numéro et par école, permet d'ailleurs de trouver rapidement les œuvres d'un même maître ou l'emplacement particulier d'une toile.

Les cris de Londres, *par A. Certeux*, 1 vol. in-18 de 200 p avec 62 grav. (3 fr.) — Le titre seul suffirait à allécher les amateurs ; mais ce serait faire tort au livre que de ne pas ajouter qu'il contient une galerie de soixante-deux images encadrées représentant dans leurs costumes si pittoresques du dix-huitième siècle, les principaux types des rues de Londres, ce qui en fait un véritable album historique et récréatif.

Chaque *Cri* est accompagné d'une épigramme en vers, dont la traduction placée en regard du texte, peut servir à ceux qui étudient réciproquement les deux langues.

Medjour, *par Charles Grandmougin*, in-18 de 71 p. (1 fr.) — Un roman surnaturel, qui touche aux questions de l'hypnotisme, de la volonté et de la vie future. L'Indien mystérieux, Medjour, qui est le protagoniste de l'œuvre, nous fait assister à des spectacles vraiment étranges de dédoublement de la pensée, de pénétration psychique, et sa course dans les planètes semble nous révéler une partie de l'au-delà.

La Fin d'Antonia, *par Edouard Dujardin*, in-18 de 103 p. (2 fr. 50). — (Voir l'article de Remacle paru au nº 101).

SAINTE-CLAIRE.

La Lanterne Sourde, *par Jules Renard*.

On ne peut pas toujours, d'une forte et méprisante plume, bafouer les gens et vilipender les choses. A ce très redoutable jeu, les mieux doués se fatiguent et il arrive vite que le lecteur, saturé de violences, demande d'autres distractions. Jules Renard sait bien cela. Aussi, nous offre-t-il aujourd'hui, après *Sourires Pincés*, après l'*Ecornifleur*, après *Coquecigrues*, œuvres cruelles, un petit livre d'ironie souriante, de bonne humeur et de paix.

Cela se nomme avec grâce : *La Lanterne sourde*.

Discrètement, ainsi qu'il convient, cette « Lanterne » éclaire des choses très diverses : des ridicules, des égoïsmes, d'exquises ingénuités, des vilenies. Une quarantaine environ de brèves histoires écrites dans la claire et solide langue familière à Renard ; des tableaux grands comme la main et la plupart vivants comme la vie : voilà le volume : et il est ainsi de l'agrément le plus rare. Tout au plus y a-t-il un ou deux de ces récits que j'eusse voulu, moi, retrancher. Je n'ai point de goût, par exemple, pour *l'Age sans Pitié*, qui me paraît d'une ironie bien facile et d'un effet vraiment trop sûr. Mais, en revanche, combien j'aime le *Chercheur d'Or*, *Petites Manœuvres*, le *Geste du Semeur*, *La Gerbe*... Pour être équitable, il faudrait de ce délicieux livre citer à peu près tout.

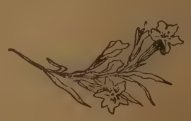
Donc, sans nous faire prier, complimentons l'auteur. Mais qu'il ne croie pas, tout de même, parce que ses amis sont contents, en avoir fini avec eux. Nous voulons beaucoup mieux que la *Lanterne sourde*. *L'Ecornifleur* nous a rendus exigeants. Nous savons très bien ce que nous pouvons espérer de Renard. Et parce que, justement sa force nous est connue, nous attendons de lui, nous réclamons énergiquement l'*œuvre* qu'il ne nous a pas donnée encore — et qu'il nous doit.

ALCIDE GUÉRIN.

L'Intrus, *par G. d'Annunzio*, traduit de l'italien par G. Hérelle, in-18 jésus de 387 p. (3 fr. 50).

Annunzio est un psychologue mais surtout un intuitif, un artiste maître de la couleur et du son. Portraitiste de l'âme humaine, c'est en plein air qu'il la faire poser, dans un mirage d'harmonie, de lumière, de vitalité ambiante. Aussi obtient-il une intensité d'effet qui mène vite et soutient le lecteur au summum de l'émotion. Son *Intrus* est un thème sobre, fortement charpenté dans un genre quasi tragique, et sur lequel il brode une musique incomparable. Vraiment en refermant ce livre on reste comme sous le charme exquisément triste d'une partition. — N'est-ce pas le triomphe même de l'écrivain que de concrétiser les mots et les phrases en ces sensations cérébrales si intenses et que normalement seule la musique peut donner. Ce triomphe, M. Hérelle le partage avec Annunzio. Car sa traduction qui avant tout est une merveille de fidélité, a cependant la valeur intrinsèque d'une œuvre littéraire française. La phrase est souple, fraîche, délicate ; la propriété d'expression y garde à l'idée sa netteté toute entière. Comme la *Chartreuse de Parme*, comme *Tolla* ce livre semble avoir été écrit de prime abord en *français* par un maître littérateur ayant vécu parmi les Italiens, et connaissant à fond leur société, leurs tendances, leurs mœurs.

EMILE SOINET.



Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay. Imp. J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 103. 1er Aout 1893.

Baudelaire et Jeanne Duval

Voyage aux Indes. — *Le Paquebot des Mers du Sud.* — Séjour à Maurice. — Sonnet à une dame créole. — Les Pamplemousses. — Auguste Lacaussade. — Une Malabaraise. — De retour à Paris. — La Vénus noire. — Un paradis artificiel : rêves de... goudron. — Un monsieur qui tombe de la lune. — Le berceau de Virginie.

Dans la *Revue Historique et Littéraire de l'Ile Maurice* (1), MM. R. de R. et L. L'Homme, se plaisant à établir un rapprochement entre de jolies strophes d'Auguste Lacaussade sur les Pamplemousses et un sonnet bien connu de Charles Baudelaire, en arrivent à conclure que les deux poètes se seraient rencontrés à l'ancienne Ile de France et qu'ils y auraient chanté la même dame créole. Allant plus loin, M. L'Homme s'aventure même à affirmer que c'est pendant son séjour dans la colonie que Baudelaire s'éprit d'une belle mulâtresse qu'il emmena en France et dont il fit la maîtresse qu'on lui a connue sous le surnom de Vénus noire.

N'en déplaise à mes confrères d'outre-mer, Lacaussade et Baudelaire ne se sont pas connus aux îles Mascareignes. J'ai eu la bonne fortune, il y a une vingtaine d'années, de relever dans d'anciens journaux de Maurice quelques dates d'arrivages et de départs de navires qui me permettent de fixer d'une façon précise l'époque et la durée du séjour de Baudelaire au Port-Louis ; en complétant ces renseignements de données nouvelles empruntées aux biographies du poète ou aux souvenirs de quelques-uns de ses contemporains, j'espère faire un peu de lumière sur cette phase de la jeunesse de Baudelaire ainsi que sur sa liaison avec la fille de couleur à laquelle il resta toujours si généreusement attaché.

I

Lacaussade, après quatre-vingt-dix jours d'une pénible traversée, arriva, en 1842, à l'Ile de France, — il la veut toujours désigner sous ce doux nom, — ayant promis à une mauricienne habitant Nantes de visiter les Pamplemousses — où elle était née — et de lui rendre compte de ses impressions (2). C'est pour elle qu'il composa les strophes dont l'interprétation par la *Revue Historique et Littéraire de l'Ile Maurice* nous reporte aujourd'hui à plus d'un demi siècle en arrière.

Par contre, nous savons que le sonnet de Baudelaire à une dame créole s'adressait à Madame Adolphe Autard de Bragard, née Carcenac (1) ; c'était un hommage rendu à une jeune femme, alors dans tout l'éclat d'une rare beauté, et, en même temps, l'adieu que laissait un hôte charmé à une famille dont il avait reçu le plus bienveillant accueil.

La même dame créole n'a donc pas inspiré les deux poètes.

Quant à l'artiste étranger rencontré aux Pamplemousses, Lacaussade nous apprend qu'il était arrivé dans la colonie à peu près à la même époque que lui (2), et ce personnage épisodique n'a rien de commun avec Baudelaire.

Ce dernier, en effet, parti de Bordeaux, le 9 juin 1841, sur le *Paquebot des Mers du Sud*, capitaine Saliz, était arrivé au Port-Louis le 1er septembre suivant et en était reparti le 19, à destination de l'île Bourbon.

Lacaussade, arrivé directement de France à Maurice, en 1842, n'a donc pu y croiser Baudelaire. Il n'a pu, non plus, le rejoindre à Bourbon, car ce dernier était de retour à Paris dès les premiers jours de février 1842, — n'ayant même pas attendu, pour y revenir, l'heure de sa majorité qui ne devait sonner que le 9 du même mois (3).

Voilà qui est péremptoire. J'ai, néanmoins, voulu avoir la confirmation des déductions qui précèdent, et, m'autorisant de relations que j'avais eu l'honneur de nouer il y a quelques années avec M. Auguste Lacaussade, aux réunions de l'Association Créole, j'ai pris la liberté de l'*interviewer* à ce sujet, suivant le procédé fin-de-siècle à la mode aujourd'hui, et voici ce que je tiens de lui :

— « Je n'ai connu ni rencontré Baudelaire, à Maurice ou à Bourbon, par la raison très simple, comme vous l'avez fort bien établi, que je n'ai visité l'Ile de France qu'en 1842 et que Baudelaire y avait fait escale en septembre 1841. Quant à Bourbon, je crois qu'il n'y a fait que passer, en quittant Maurice, pour continuer son voyage dans l'Inde : une courte relâche. Je crois même qu'il n'y est pas descendu et qu'il est resté en rade, d'où il a pu voir le Cap Bernard et juger de l'île d'après l'aride aspect de ce morne ; — c'est, du moins, ce qu'il aurait dit à Leconte de Lisle si mes souvenirs ne me trompent. J'ai connu plus tard Baudelaire à Paris, mais nos relations n'ont

(1) Numéros du 1er et 15 mars et 1er avril derniers.

(2) Auguste Lacaussade, *Poèmes et Paysages*, Paris. Lemerre 1892. 1 vol, in-18 jésus. — Voir page 290 : *Promenade de Port Louis aux Pamplemousses*, pages de prose descriptive dont les strophes précédemment citées sont, nous dit l'auteur, comme la conclusion.

(1) Mère de Madame la comtesse Ferdinand de Lesseps.

(2) *Poèmes et Paysages*, pp. 292, 298, 300.

(3) Eugène Crépet : *Charles Baudelaire, Œuvres posthumes et correspondances inédites, précédées d'une étude biographique.* Paris, Quantin, 1887. 1 vol. in-8°. Page XXI.

été ni intimes ni suivies (1). Ses bizarreries voulues, et calculées au point de vue de l'effet, ne m'allaient en aucune façon ».

De son côté, M. Leconte de Lisle a bien voulu m'écrire : — « Baudelaire est resté, m'a-t-il dit, huit jours à Bourbon, en rade de St-Denis, sans descendre une seule fois à terre. »

II

M. L. L'Homme avance — sur quels indices ? — que « Baudelaire s'éprit, à Maurice, d'une mulâtresse admirable et qu'il l'emmena en France » ; puis il se demande : « Comment s'appelait cette femme qui tint une si grande place dans le cœur d'un poète célèbre ? » Dans un second article il réitère son affirmation : — « C'est encore ici qu'il a rencontré la belle mulâtresse qui resta toujours, chez nous, comme en France, le charme de sa vie ».

A ce moment, cependant, un doute le saisit et, se reprenant, il ajoute : — « Il se pourrait bien aussi que ce fut une Bourbonnaise, car Baudelaire visita la patrie de Lacaussade ».

Ça se corse. — Une querelle renouvelée des Grecs allumerait-elle aujourd'hui la guerre entre les îles-sœurs ? Il n'en est rien heureusement et je m'empresse de rassurer M. L'Homme — chez qui je vois percer une sorte de dépit — en lui rappelant ce que nous ont précédemment appris MM. Lacaussade et Leconte de Lisle, que Baudelaire n'a point pris terre à Bourbon (2).

Serait-ce donc bien à Maurice, dès lors, que le jeune voyageur aurait rencontré sa brune maîtresse ?

M. L'Homme dit oui, mais M. Maxime Du Camp dit non (3) : — « Baudelaire demeura au Cap pendant quelque temps et en ramena une négresse ou une quarteronne qui, durant bien des années, a gravité autour de lui ». — D'autre part, Théodore de Banville (4) nous présente une autre femme, — pas une mauricienne, assurément, puisqu'elle ne comprend pas le français :

« — Dans je ne sais quel pays d'Afrique, logé chez une famille à qui ses parents l'avaient adressé, il n'avait pas tardé à être ennuyé par l'esprit banal de ses hôtes et il s'en était allé vivre seul sur une montagne, avec une toute jeune et grande fille de couleur qui ne savait pas le français et qui lui cuisait des ragoûts extrêmement pimentés ».

Comment nous prononcer entre ces versions contradictoires ?

Bast ! qu'importe que Baudelaire ait choisi sa maîtresse à Maurice, à Bourbon, dans l'Inde ou au Cap ? En a-t-il seulement ramené une de ce voyage ? Voilà, en réalité, la seule question à résoudre. Et je la résous sans hésiter, — par la négative.

En effet, M. Eugène Crépet, qui a fréquenté Baudelaire dès son retour à Paris, en février 1842, conteste absolument les assertions de MM. Maxime Du Camp et Théodore de Banville, induits en erreur, suivant lui, « par les racontars des amis de Baudelaire ou de Baudelaire lui-même, qui ne se faisait nullement scrupule d'abuser de la crédulité de ses intimes (1).

En outre, n'oublions pas que la situation du jeune passager du *Paquebot des Mers du Sud* vis-à-vis du capitaine, — à qui Théophile Gautier dit formellement qu'il avait été recommandé (2), — ne lui laissait pas la latitude d'embarquer ainsi une femme à bord et de faire un tel coup de tête. Nous avons, d'ailleurs, un témoin qui certifie que le poète n'a jamais imaginé pareille folie, et que, loin de songer à assumer cette responsabilité, il s'est, au contraire, efforcé de détourner du désir d'émigrer une jeune indienne qui lui aurait, à Calcutta sans doute, confié son projet de l'accompagner en Europe et de s'attacher à lui. Ce témoin, c'est cette jolie pièce, rimée à l'heure même de la confidence, et l'une des premières — M. Crépet le note expressément — que Baudelaire ait lue à ses amis en arrivant à Paris :

A UNE MALABARAISE

Tes pieds sont aussi fins que tes mains et ta hanche
Est large à faire envie à la plus belle blanche ;
A l'artiste pensif ton corps est doux et cher ;
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair.
Aux pays chauds et bleus où ton Dieu t'a fait naître
Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître,
De pourvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs,
De chasser loin du lit les moustiques rôdeurs,
Et, dès que le matin fait chanter les platanes,
D'acheter au bazar ananas et bananes.
Tout le jour, où tu veux, tu mènes tes pieds nus,
Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus ;
Et quand descend le soir au manteau d'écarlate,
Tu poses doucement ton corps sur une natte,
Où tes rêves flottants sont pleins de colibris,
Et toujours, comme toi, gracieux et fleuris.
Pourquoi, l'heureuse enfant, veux-tu voir notre France,
Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,
Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,
Faire de grands adieux à tes chers tamarins ?
Toi, vêtue à moitié de mousselines frêles,
Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles,
Comme tu pleurerais tes loisirs doux et francs,
Si, le corset brutal emprisonnant tes flancs,
Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges
Et vendre le parfum de tes charmes étranges,
L'œil pensif, et suivant, dans nos sales brouillards,
Des cocotiers absents les fantômes épars !

(1) — « J'ai connu Baudelaire dans les bureaux de la *Revue Contemporaine*, puis à la *Revue Européenne*, dont j'étais le directeur littéraire, dont je lui ai facilité l'accès, et où il a publié, entre autres travaux, un ou deux articles sur Wagner, le grand musicien, aujourd'hui célèbre et même populaire en France, mais alors à peu près ignoré du public parisien. Ces pages de Baudelaire ont été les premières, ou des premières, qui aient été consacrées à Wagner dans les Revues de la Capitale ». (*Lettre de* M. Aug. Lacaussade).

(2) Le contrôle de ce renseignement se fait aisément du reste, et on arrive à cette conclusion que le temps a matériellement manqué pour une relâche à Bourbon. *Le Paquebot des mers du Sud* a mis 85 jours dans sa traversée de Bordeaux à Maurice ; il faut bien en compter autant pour le retour en France, plus 50 jours pour aller de Maurice à Calcutta et en revenir après une courte escale. Total du voyage 220 jours. Ajoutons-y les 18 jours du séjour au Port Louis ; ensemble 238 jours, — soit une durée équivalente à l'absence connue de Baudelaire (du 9 juin 1841 aux premiers jours de février 1842).

(3) Maxime du Camp. — *Souvenirs littéraires*. — Paris. Hachette. 1882 et 1883. 2 vol. in-8°. Voir II, page 81 et 82.

(4) Théodore de Banville. *Mes souvenirs*. Paris. Charpentier. 1882. 1 vol. in-12. Page 79.

(1) Eugène Crépet, *ouvrage cité*, p. XXIV. Il ajoute : — « Son goût pour la mystification est un trait de caractère que nous retrouvons sans cesse au cours de cette biographie ».

(2) *Notice sur Baudelaire*. p. 13.

Vous en faut-il une autre preuve ? Lisez la lettre, en date du 16 janvier 1851, de Baudelaire à Poulet-Malassis, citée par M. Eugène Crépet (1), dans laquelle le poète, faisant ses confidences à son ami, à l'occasion d'une quasi-rupture avec sa maîtresse, observe que cette liaison durait depuis dix-neuf ans. Ce dernier détail permet d'assigner à la rencontre des deux amants la date de 1842, c'est-à-dire l'année du retour de Baudelaire à Paris, ce que confirment d'ailleurs M. Crépet lorsqu'il nous dit que c'est à Paris que Baudelaire connut cette mulâtresse qui, « au retour de son voyage d'outremer », tint une si grande place dans sa vie (2), et Théophile Gautier qui nous signale, entre les diverses figures de femmes qui entourent Baudelaire, « une beauté fauve, signare du Cap ou bayadère de l'Inde, égarée dans Paris » (3).

III

Aussitôt de retour à Paris et mis, à sa majorité (9 février 1842), en possession de son patrimoine — environ soixante-quinze mille francs, — Baudelaire semble s'être laissé entraîner dans quelques aventures galantes, n'y rencontrant, le plus souvent, que de cruelles mésaventures. — « Diverses figures de femmes, dit Théophile Gautier, paraissent au fond des poésies de Baudelaire. Ce sont plutôt des types que des personnes. Elles représentent l'*éternel féminin*, et l'amour que le poète exprime pour elles est l'*amour* et non pas *un amour*... Elles sont hautaines, glaciales, amères, ne trouvant le plaisir que dans la méchanceté satisfaite ; insatiables comme la stérilité, mornes comme l'ennui,... et privées, comme le démon, de la puissance d'aimer. Douées d'une beauté effrayante,... elles marchent à leur but pâles, insensibles, superbement dégoûtées, sur les cœurs qu'elles écrasent de leurs talons pointus. »

C'est à cette époque que Baudelaire rencontre Jeanne Duval, figurante dans un petit théâtre du boulevard, — « mulâtresse pas très noire, pas très belle, cheveux noirs peu crépus, poitrine assez plate, de taille assez grande, marchant mal » (4) ; — « sans autre titre à son attention que sa qualité de fille de couleur, et n'ayant, à part sa race, rien de remarquable, ni le talent, ni la beauté, ni l'esprit, ni le cœur » (5) ; « brune à la parure sauvagement baroque, souple et câline comme la panthère noire de Java, qui le repose et le dédommage de ces méchantes chattes parisiennes aux griffes aigües, jouant à la souris avec un cœur de poète » (6) ; — « fille de couleur, d'une très haute taille, portant bien sa brune tête ingénue et superbe, couronnée d'une chevelure violemment crespelée et dont la démarche de reine, pleine d'une grâce farouche, avait quelque chose à la fois de divin et de bestial » 1).

Il est difficile d'accepter sans retouche ces quatre portraits qui ne se ressemblent guère entre eux ; aussi l'impartialité impose-t-elle, avant d'aller plus loin, de laisser au poète lui-même le soin d'en rectifier certains détails :

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés
Même quand elle marche on croirait qu'elle danse !

puis, dans la pièce *Le beau navire :*

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse !
Les divines beautés qui parent ta jeunesse,
Je veux te peindre ta beauté
Où l'enfance s'allie à la maturité.
Quand tu vas, balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large...
Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces ;
D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant !...
Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,
Ta gorge triomphante...

En opposant ces textes les uns aux autres on peut faire de Jeanne un croquis suffisamment fidèle et qui nous laisserait, en somme, assez surpris de l'enthousiasme du poète si nous ne relevions, dans ses comparaisons, combien il se plaît à évoquer un ordre d'idées tout spécial qui lui fait revivre une vie antérieure, observation sur laquelle il y aura lieu de revenir plus loin pour expliquer la constance de l'amant. Ailleurs encore :

Et ton corps se penche et s'allonge
Comme un fin vaisseau
Qui roule bord sur bord et plonge
Ses vergues dans l'eau..

Revenons maintenant à notre figurante.

C'est au faubourg Montmartre que, passant un soir, en compagnie de Cladel, Baudelaire aperçut Jeanne Duval que des ivrognes tourmentaient. D'instinct, Baudelaire s'interposa ; puis, offrant galamment le bras à la mulâtresse, il la reconduisit chez elle, abandonnant Cladel en pleine rue (2).

Il paraîtrait toutefois que l'intervention providentielle du poète n'aurait pas été récompensée comme il se croyait en droit de l'espérer, et que, même, ses transports furent assez froidement accueillis ; c'est lui, du moins, qui le confesse dans ces vers écrits aussitôt :

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
O vase de tristesse, ô grande taciturne,
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis...
Et je chéris, ô bête implacable et cruelle,
Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle !

La figurante, cependant, ne tarda pas à s'humaniser.

Cette fille, froide et passive, convenait, du reste, au poète ; enclin aux originalités et que ses biographes représentent comme cherchant curieu-

(1) *Ouvrage cité*, p. 217.

(2) *Ibidem*, p. XXI.

(3) *Notice*, p. 32.

(4) Note de M. Ernest Prarond, ami du poète ; citée par Eug. Crépet, p. XXXVIII.

(5) Eugène Crépet, p. XXXVIII.

(6) Théophile Gautier. *Notice*, p. 36.

(1) Théodore de Banville. *Mes Souvenirs*. p. 71.

(2) M. Léon Deschamps, directeur de *La Plume*, a bien voulu me conter ce détail inédit, qu'il tient lui-même de Cladel qui fut l'intime ami et le commensal de Baudelaire.

sement l'étrange ; frais émoulu des Indes, rien ne pouvait lui paraître mieux en situation qu'une telle maîtresse, si dissemblable de celles que l'on se fait d'ordinaire à Paris, et il n'était pas, nous dit-on, homme à laisser échapper cette occasion de se singulariser. Près d'elle, d'ailleurs, il éprouvait de telles sensations qu'il ne pouvait se défendre de revenir à ses côtés. Sa sensualité si subtile en fait d'odeurs l'attirait vers cette fauve beauté, dont la personne exhalait de capiteuses effluves et le jetait ainsi dans une extase indicible ; alors, le cerveau surexcité par on ne sait quels parfums exotiques, se développait en lui, jusqu'au paroxysme, la faculté de revoir en imagination les plages balsamiques autrefois abordées, ou d'évoquer les plus chers souvenirs de ses voyages.

Là est, à la vérité, le secret du charme qui lie le poète à cette Jeanne Duval, vers laquelle il reviendra toute sa vie pour « humer à longs traits le vin du souvenir. »

Les parfums — ceux surtout qui, au cours de sa navigation, ont produit sur lui une impression caractéristique, comme l'odeur des agrès du bord, ou celle — inoubliable ! — de la femme indienne ointe d'huile et de safran, — lui laissent une ivresse bizarre qui lui fait dire encore, après bien des années :

Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron !

Que l'une de ces odeurs vienne un coup le surprendre, sa pensée s'envolera, dans le passé, vers cette forêt de mâts balancés par la houle, au milieu desquels il a jeté l'ancre autrefois, ou vers l'île ensoleillée où les femmes ont le regard si franc. Et le voilà désormais, comme le mangeur de haschich, tourmenté de l'impérieux besoin de renouveler constamment sa volupté. C'est ainsi, qu'entraîné sur la pente, il se livrera totalement à tout ce qui pourra satisfaire son appétence et lui rendre sa béatitude.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses
Et revis mon passé blotti dans tes genoux...

s'écrie-t-il après les premières caresses, et, afin d'user à sa guise de l'infaillible recette, il s'attache à la femme pour l'illusion dont elle le berce :

Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un mensonge
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe
Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos cils !...

Puis, des cils à la chevelure la distance est vite franchie, et le poète chante :

Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure
Je la veux agiter dans l'air...
La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum...
J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts ;
Un port retentissant où mon âme peut boire
A grands flots le parfum, le son et la couleur...
Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan...

D'autres fois, raconte Théodore de Banville, il la fait asseoir devant lui dans un grand fauteuil, la regarde avec amour et l'admire longuement, ou lui dit des vers écrits dans une langue qu'elle ne sait pas, — ce qui est peut-être la meilleure façon de causer avec une femme dont les paroles détonneraient dans l'enivrante symphonie que chante sa beauté (1).

Ainsi s'explique que, dès le début de leur liaison, Baudelaire, pour n'être point troublé dans sa rêverie, ait imposé à sa maîtresse une atttitude silencieuse :

Sois charmante et tais-toi !...

Elle ne se taisait cependant pas toujours, la *grande taciturne !* s'il faut en croire ce souvenir d'un contemporain (2) : — « Le hasard fit que l'ayant plusieurs fois rencontrée chez des amies à elle, je la connus avant d'avoir vu jamais le poète qui devait plus tard l'immortaliser... Coiffée comme je la vois encore d'un petit bonnet de velours qui lui seyait à ravir et vêtue d'une robe faite d'une épaisse laine d'un bleu foncé, et ornée d'un galon d'or, elle nous parlait longuement de *Monsieur Baudelaire*, de ses beaux meubles, de ses collections, de ses *manies*... »

Jeanne plaisantait déjà « celui qui a fait dix-neuf ans ce que le devoir ne lui commandait pas », selon l'expression de Baudelaire lui-même (3), — l'amant que, dans son ingratitude et sa perversité, elle devait toujours indignement tromper et qui, bien que sans illusion sur son sort :

Tu mettrais l'univers entier dans la ruelle,
Femme impure !

pardonna toujours :

Que m'importe que tu sois sage ?
Sois belle ! et sois triste !

Car, il faut bien le reconnaître, Baudelaire eut pour son infidèle maîtresse toutes les faiblesses, comme aussi, d'ailleurs, par gratitude pour l'illusion dont elle le berça, il eut toujours pour elle toutes sortes de bontés et ne l'abandonna jamais, même dans les circonstances les plus difficiles.

Il ne convient pas d'insister davantage sur les incidents de telles amours ; après en avoir exposé le commencement et noté sous l'empire de quelle arrière-pensée ces liens, d'abord passagers, en vinrent peu à peu à se consolider, je dois franchir un laps d'une quinzaine d'années environ et dire le lamentable dénouement de cette liaison du poète et de sa noire Sapho.

Jeanne Duval avait, jeune encore, contracté de funestes habitudes d'intempérance, et l'abus des liqueurs fortes provoqua chez elle, dans les premiers mois de 1859, une crise de paralysie qui nécessita son entrée à l'hospice Dubois, où Baudelaire la fit admettre, à ses frais, le 5 avril. Là encore, comme toujours, elle usa de mensonges et de ruses pour soutirer de l'argent à son aveugle amant (4). Baudelaire en fait naïvement

(1) Théodore de Banville. *Mes Souvenirs*, p. 75.

(2) Théodore de Banville. *Mes Souvenirs*, p. 75.

(3) Lettre du 16 janvier 1861 à Poulet-Malassis, déjà citée.

(4) Eugène Crépet, *ouvrage cité*, p. XXXVIII et XXXIX.

l'aveu dans une lettre du 29 mai 1859 à son ami Poulet-Malassis, citée par M. Eugène Crépet (1) : — « Il faut que je verse le 3 mai cent vingt francs à la maison de santé, plus trente francs à la garde-malade ;... dès dimanche envoyez cent cinquante francs ;... vous direz dans votre lettre que vous envoyez cela de la part de M. Baudelaire pour la pension de Mlle Jeanne Duval, qu'il y a cent vingt francs pour la pension et que les trente francs doivent être remis à la malade elle-même pour sa garde... Le reçu sera remis à Mlle Duval. Quand même tout cela vous ennuîrait beaucoup je compte sur votre amitié. Je ne veux pas qu'on mette ma paralytique à la porte. Elle, peut-être, en serait contente ; mais moi, je veux qu'on la garde jusqu'à épuisement de tous les moyens de guérison. »

Néanmoins, le régime de la maison de santé, qui contrariait la passion de l'alcoolique, lui ayant fait prendre cette prison en horreur, elle en sortit le 19 mai, avant la guérison. Le poète, loin de s'en fâcher, s'en fut habiter avec elle à Neuilly ; mais cette vie d'intimité complète ne tarda guère à lui être douloureuse, si bien qu'il en arriva, malgré lui, à une séparation dont il informe en ces termes son confident Poulet-Malassis (2) : — « Je me suis sauvé de Neuilly par dignité ne voulant pas rester dans une situation honteuse et ridicule. Pendant vingt-cinq jours je me suis trouvé en face d'un homme qui passait toutes ses journées dans la chambre de sa sœur, depuis huit heures du matin jusqu'à onze heures du soir, m'empêchant ainsi de prendre mon seul plaisir, c'est-à-dire de causer avec une femme vieille et infirme. »

Et Baudelaire, outré, raconte les exigences de « ce monsieur qui revient du bout du monde, qui tombe de la lune » et qui, depuis un an, — Jeanne vient de lui en faire l'aveu, — s'est installé chez sa sœur et lui emprunte de l'argent. — « Il m'a fallu vivre entre un drôle et une malheureuse femme dont le cerveau est affaibli. J'ai fui ; j'en suis encore malade d'indignation. » Malgré cette rupture, et nonobstant la grande gêne dans laquelle il vivait alors et vécut depuis, le poète, harcelé de demandes d'argent, n'en continua pas moins ses sacrifices pour celle qui lui avait valu, en un temps, d'indicibles ravissements ; puis, le jour vint où Baudelaire, en quête d'une vie plus tranquille, quitta Paris pour s'installer à Bruxelles, dont le séjour lui fut malheureusement fatal. Sa santé s'y altéra rapidement, et, après diverses phases dont il ne se préoccupa guère tout d'abord, la paralysie qui devait l'emporter se manifesta par une brusque attaque en avril 1866. Sa mère, aussitôt prévenue, se rendit à Bruxelles, d'où elle le ramena à Paris, incapable désormais d'écrire et de parler.

Dans une lettre adressée à M. Charles Asselineau, le 24 mars 1868, — lettre qui nous ramène à notre héroïne, — Madame Aupick s'exprime ainsi sur les derniers jours de son fils : « Votre ami a été bien malheureux, plus malheureux que vous ne pouvez croire ! Sa Vénus noire l'a torturé de toutes manières. Oh ! si vous saviez ! Et que d'argent elle lui a dévoré ! Dans ses lettres, j'en ai une masse, je ne vois jamais un mot d'amour. Si elle l'avait aimé, je lui pardonnerais, je l'aimerais peut-être ; mais ce sont des demandes incessantes d'argent, c'est toujours de l'argent qu'il lui faut, et *immédiatement*. La dernière, en avril 1866, lorsque je partais pour aller soigner mon pauvre fils à Bruxelles, lorsqu'il était sur son lit de douleur et paralysé et qu'il était dans de si grands embarras d'argent, elle lui écrit pour une somme qu'il faut qu'il lui envoie de suite. Comme il a dû souffrir à cette demande qu'il ne pouvait satisfaire » (1).

Charles Baudelaire mourut à Paris, le 31 août 1869. — Jeanne, victime de son intempérance, tombée dans la plus affreuse misère, dut retourner à l'hôpital pour y mourir peu d'années après le décès du poète (2).

Telle est la triste histoire de cette femme que le génie de son amant entoure encore d'un nimbe poétique et dont j'ai été amené à remuer les cendres pour éviter qu'une légende en gestation n'arrive à prendre consistance.

Si l'île de France s'honore d'avoir été, au bon vieux temps, le berceau d'une Virginie, se pourrait-il — funeste effet de la transition qui s'est opérée — que l'île Maurice en fut réduite, un siècle après, à revendiquer une Jeanne Duval ?

Mis DARUTY DE GRANDPRÉ.

Paris, 20 juin 1893.

(1) *Ibidem*, p. 183.

(2) Lettre du 16 janvier 1861, déjà citée.

A F.-A. CAZALS

Derniers jours de juillet 1893.

(HOPITAL BROUSSAIS)

Ils avaient escompté ma mort
Qui n'arrivait pas assez vite !
O pour quel vil et sale effort
Ils avaient escompté ma mort,
Essayant de te salir, fort
De mon amitié point en fuite,
Ils avaient escompté ma mort
Qui n'arrivait pas assez vite.

Même elle a fait faux bond, ma mort,
A tel type, à telle drôlesse
Près de mon lit ruée au bord
Même elle a fait faux bond, ma mort,
J'allais de babord à tribord
Mais je vis ! c'est le point qui blesse !
Même elle a fait faux bond, ma mort,
A tel type, à telle drôlesse.

Mon Cazals, tu sais qu'en dépit
De tout, je t'aime mieux qu'un frère :
Cette amitié-là sans répit,
Ni trêve, ou crédit ou débit

(1) Lettre citée par M. Eugène Crépet, p. 322.

(2) Eugène Crépet. *Ouvrage cité.* p. XXXIX.

Elle est au cœur qui la fourbit
S'il le faut en arme de guerre,
Mon Cazals, tu sais qu'en dépit
De tout je t'aime mieux qu'un frère.

QUATORZAIN POUR TOUS

Ô mes contemporains du sexe fort
Je vous méprise et vous dédaigne un peu !
Même il en est que je déteste à mort
Et que je hais d'une haine de Dieu.

Vous êtes laids, moi compris, au-delà
De toute expression et bêtes, moi
Compris, comme il n'est pas permis, c'est là
Pire peine et mon cœur et son émoi

De ne pouvoir être (ni vous non plus)
Intelligent et beau pour rire ainsi
Qu'il sied du choix qui me rend cramoisi

Et pour pleurer que parmi tant et tant d'élus
A faire ces messieurs vous vous prendre entre tous
Ce Brunetière-là. — Tas de topinambours !

QUATORZAIN POUR TOUTES

Ô femmes je vous aime toutes là c'est dit
N'allez pas me taxer d'audace ou d'imposture.
Raffolant de la blonde douce et de la dure
Brune et de la virginité bête un petit

Mais si gente et si prompte à se demoiser
Comme aussi de l'alme maturité que vicieuse
Mais susceptible d'un grand cœur et si joyeuse
D'un souris et savourant, lente bien, un baiser.

Toutes ! oui je vous aime, femmes, je vous aime
Excepté si par trop laides ou vieilles, dam !
Alors je vous vénère ou vous plains, je vais même

Jusqu'à me voir féru parfois à mon grand dam
D'une inconnue assez vulgaire rencontrée
Au coin... non pas d'un bois sacré, qui m'est sucré.

PAUL VERLAINE.

GEORGES D'ESPARBÈS

Des hordes ! Voilà les hordes ! A l'aube commençante du siècle, sur un ciel farouche, à l'horizon reflétant des tueries, ils surgissent les géants coiffés de peaux de bêtes haut-montées. Leurs figures sont convulsées vers l'appel des batailles. Dans leurs yeux la folie et le sang des carnages. Il semble que les Huns, les Germains, les Gaulois et tous ceux du très-jadis qui furent des Barbares se sont levés. Ils vont ; leurs yeux naïfs sont attirés par le soleil levant ; ils vont ; l'Orient se transmue pour eux en beaux mirages et l'espoir des butins dangereux florit dans leur âme. Et voici, sur une cavale blanche dont la queue balaye la terre, infime et pâle, celui qui tient ces foules, ces houles dans le champ de ses yeux, qui sûr des dévouements et des obéissances peut au seul geste mortel de ses mains décréter des sacrifices. Si fort, il songe de révolutionner les destins de Dieu et d'intervertir le cours des astres. Il marche ; son regard par delà les lieues, s'oriente vers les Pyramides et les Himalayas et parfois, comme inquiété dans son rêve, il se retourne vers l'hiver du Nord où veille dans les brumes l'Ile fatidique, la méchante Albion. Il marche et derrière lui déferlent emportées par l'exclusif amour de la guerre et de Lui, les hordes !

Telle est la vision suscitée par la *Légende de l'Aigle* (1), le livre que vient de publier M. Georges d'Esparbès et qui place son auteur au premier rang des conteurs modernes, à une haute place parmi les poètes.

***

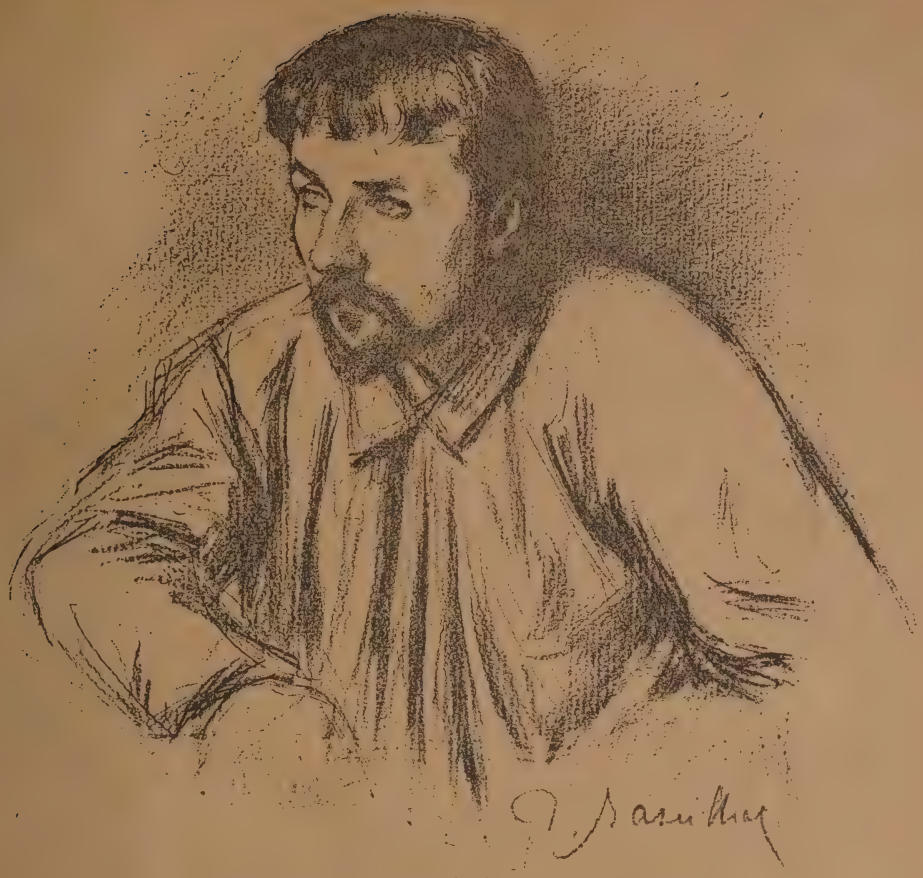
Georges d'Esparbès est né à Valence d'Agen le 24 mars 1864. Ses premières années s'écoulèrent là, entre le grand père et la grand mère, *pépé* et *mémé*. Ses meilleurs souvenirs sont de cette époque et aujourd'hui, encore que Paris ne lui réserve plus que de bienveillants accueils, son désir le plus constant est de revenir au pays.

A neuf ans ce fut Paris où il joignit ses parents ; à dix-huit ans il sortit de l'école municipale Turgot et il commença d'écrire à *Lutèce*. Surtout il fréquenta le *Chat-Noir* : pendant cinq ans il devait donner à Salis des vers et des contes bibliques et, au moment où il commençait à être connu, il fit représenter sur le théâtre de la maison, en collaboration avec Ch. de Sivry pour la musique, un oratorio en trois tableaux. Assidu des *Hirsutes*, il y voyait Ant. Cros, Rollinat, Moréas, Goudeau, Willette, Mélandri, Haraucourt, Rivière, Marie Krysinska, Trézenik, Coquelin cadet, Mac-Nab, Ch. Morice, A. Allais, Jules Jouy, etc., etc. Devant eux il récitait *Kaïn* et d'autres poèmes où il se montrait influencé par M. Leconte de l'Isle.

En belle lutte et plein d'espérance, il est arrêté par quatre ans de service militaire : un an au 17e chasseurs à pied, dans les Vosges, sur la frontière ; année terrible passée sans congés, aux marches dures, année pendant laquelle il ne put écrire une ligne. Puis retour à Paris pour trois ans au 46e de ligne (Caserne de Babylone).

Au sortir du service il entra au ministère des finances. Il en sortait chaque soir à six heures pour aller au *Gil Blas* où il entra en septembre 1888 après un assaut long et difficile. Il y fit des contes de sentiment sur les petites gens, sauf à de rares intervalles des *Contes fanés* sur ces débris du XVIIIe siècle qui réintégrèrent leurs vieux hôtels après la mort de l'usurpateur Bonaparte.

(1) Chez Dentu, place de Valois.



BASEILHAC. — *Portrait de Georges d'Esparbès*

Comme il venait de publier une nouvelle militaire, *Le Porte-Etendard*, Marguerite lui écrivit que c'était une maîtresse page et l'engageait à continuer. De là vient *La Légende de l'Aigle*, livre fait au jour le jour, sans documents.

Enfin en octobre 1892, le *Journal* publiait dans son premier numéro un article de Georges d'Esparbès qui depuis n'a plus cessé de collaborer à cet organe.

Ce qu'il fera :

L'Epopée Française sous forme de contes et de romans. Après ses contes en cours de publication sur la Révolution, viendront des contes sur les Gaulois, sur la Chevalerie, etc. Ce sera dans un cadre historique, toutes les passions humaines, tous les types humains transposés dans la légende.

Immédiatement, il doit donner : *La Bonne Route*, contes sur les braves et petites gens, et successivement : *Les Juges*, contes bibliques; des chroniques sur *La Légion Etrangère* ; *L'Errante*, roman d'une vieille servante qui veut évangéliser le faubourg et qui au soir de la vie s'effare devant le tohu-bohu social ; un autre roman l'*Etoile* ; un volume de poésies intimes et *Les Prophètes*, poèmes bibliques.

***

L'œuvre maîtresse de G. d'Esparbès sera probablement cette *Epopée Française* qu'il veut faire défiler devant nous, sous les trois aspects *historique*, *passionnel* et *légendaire* et dont *La Légende de l'Aigle* est le premier chant.

L'héroïsme naïf du Premier Empire où l'exemple d'un chef élevait les soldats à la hauteur de toutes les audaces, cette gamme chromatique de victoires qui monte, monte toujours jusqu'à la terrible chute sur un point d'orgue, la quasi déification d'un homme, centre et but de tous les dévouements, tout cela est rendu avec une langue serrée et savante dans ce recueil de contes.

La phrase, à tels passages, est prête à se rompre, à éclater sous la poussée des idées et des symboles, à tels autres, elle est caressante, enveloppante comme un souvenir, et lorsqu'il faut rendre l'effarant tumulte de la bataille, G. d'Esparbès trouve des mots, des tronçons de mots qui sifflent aux oreilles comme des boulets rouges et des balles de mort.

Trois nouvelles me paraissent, réunies, synthétiser le volume. Ce sont : ce frontispice, grandiose, *Trois Soldats* où se déroule l'âme simple des troupiers de l'empire ; *Elle*, ce conte d'une surnaturelle beauté, d'une idéalisation si puissante, que traversent *La Mort* et *Napoléon :* deux éléments du Mystère ; et *Le Bivac* où palpite

dans sa grandeur iraisonnée, le tumultueux amour, la religion de l'Empereur.

Ce qu'il y a de vraiment neuf, d'extraordinaire, c'est que l'on sente toujours présent cet empereur qui ne paraît jamais ou presque. Dans tous les récits du volume, c'est à peine s'il s'estompe quelquefois au second plan, légère ombre filant sur un horizon couleur de soir.

Finie la lecture de l'œuvre, cependant, la Grande Figure surgit étrangement surhumaine et obsédante. Celui que ses soldats avaient surnommé *Le Père l'Enfonceur* et *Le Tondu*, celui que dans leur adoration ils nommaient simplement *Il* ou *Lui*, se dresse dans notre esprit avec la réalité troublante des choses que nous jugerions fantastiques si nous ne devions nous rendre à leur vérité.

Le Napoléon de G. d'Esparbès n'est plus un homme, c'est une Force, un Elément, quelque chose comme un des ressorts occultes du monde qui aurait pris conscience de lui-même en s'incarnant dans un être pensant. C'est par l'éloignement même où il tient continuellement l'empereur que l'auteur parvient à donner cette impression.

L'inconnu est le grand maître des imaginations. Qu'une pythonisse rende un oracle, dérobée derrière un voile, la foule ignorante croira à la voix d'un Dieu.

*
* *

Encore un mot. Je n'ai point à disculper G. d'Esparbès d'avoir voulu, à l'instar des Delormel, tirer sur la chanterelle patriotique. Il a vu quelques brutes courageuses, intéressantes à mettre en scène ; il l'a fait. C'est que G. d'Esparbès est exclusivement français d'hérédité et de tempérament. On ne comprend jamais mieux l'histoire d'un peuple que si l'on porte en soi le faisceau et la quintessence de ses qualités caractéristiques. L'auteur de *La Légende* nous a conté épiquement les grandes sabrées du Premier Empire. Avec une délicatesse de tourneur en porcelaine tendre, il effleure à peine des sujets intimes et les mignardises à la poudre du XVIII[e] siècle. Tout aussi bien, il eut été maréchal d'empire ou marquis faisant des mots dans les ruelles après s'être battu sur le Rhin. Au demeurant un de ceux qui sont heureux dans la Vie parce qu'ils la prennent au jour le jour avec l'insouciance des ambitions.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

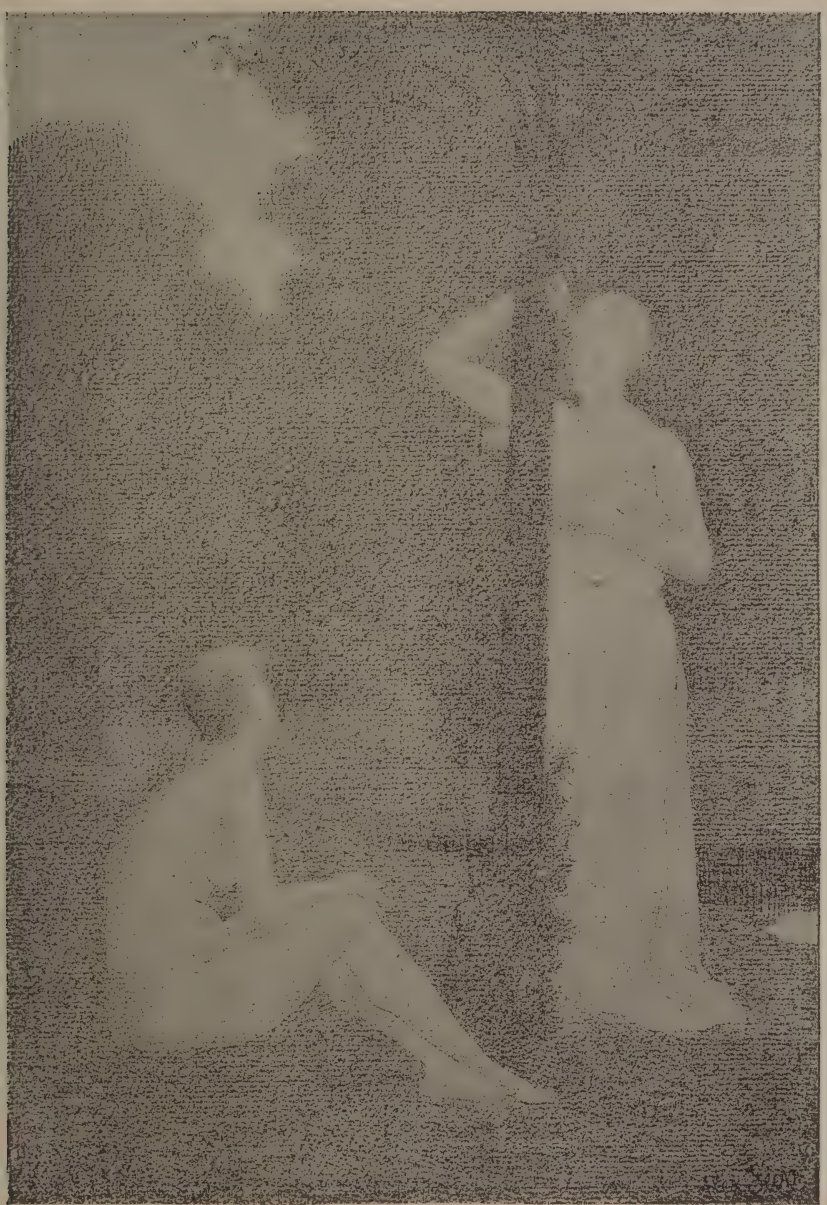
Portrait d'A. SÉON.

LE SALON DE « LA PLUME »

LES MAL CONNUS

ALEXANDRE SÉON

Pour les professionnels, les toiles de Séon ne constituent point de la *peinture*. Je partage leur avis, la peinture étant définie certaine virtuosité au Jeu des brosses et de l'empâtement : mais nos conclusions diffèrent. Si charmeur, si prestigieux soit l'étalage des tons, il n'en est pas moins un métier, — partant d'intérêt secondaire. Des peintres qui ne sont que des peintres me paraissent des artisans : à Monticelli, à Vollon, à M. Roybet, je refuse la qualité de confrères de Burne Jones. Il n'y a pas un coloriste, j'entends un peintre ne valant que par sa palette, digne de trôner à côté de Poussin et d'Ingres. Ceux qu'immortalisa leur vision, Rembrandt, Velasquez, par exemple, eurent, on n'en tient pas assez compte, l'entente de la lumière, non du coloris.



ALEXANDRE SÉON. — *Soir d'Été.*

Croquis d'A. SÉON.

Le suprême en plastique, c'est d'*exprimer*, et nul n'exprime que par la ligne et ses infinies combinaisons. Construire des formes, disposer des groupements, voilà ce qu'on peut dire un art. Tout génie excelle en cet art, et, s'ils ne l'avaient cultivé, Rubens ni Titien, Véronèse ni Delacroix n'eussent gagné le nimbe de maîtrise.

La plus suave harmonie de colorations ne signifie rien par elle-même, lit-on quelque chose sur un châle de l'Inde ou sur un tapis de Smyrne ? Dès qu'un artiste applique des teintes sur une linéature et modèle avec de la pâte, il est entraîné à l'imitation de la vie extérieure et son œuvre y perd, l'homme ne pouvant rien façonner, en cet ordre, qui soutienne la comparaison avec le réel visible. Dessiner, au contraire, oblige à une interprétation plus large des apparences. Celui qui doit tout figurer avec des traits fictifs ne peut prétendre qu'à donner l'illusion du tangible, il s'ingéniera donc à saisir l'*esprit* de son modèle et à l'indiquer expressivement ; or, c'est cette indication dans l'esprit, dans le caractère d'un être qui nous révèle la vie intérieure.

La peinture ne traduit que le matériel, ne s'adresse qu'aux sens ; le dessin, toujours abstrait, procure des sensations intellectuelles. Guidé par l'esprit, le crayon participe en quelque sorte de la vie de qui s'en sert, il devient comme un organe ; les brosses, que l'instinct seul dirige, restent, quelque usage qu'on en fasse, un outil. Pour qui reçut la grâce de pénétrer la forme, tel dessin passionne autant qu'un poème. Du contour ébauché, du mouvement écrit émane un ineffable dont je serais fort en peine de donner une idée avec les mots, certaines émotions ne s'analysent point. Ah ! si l'on étudiait les Elus dans leurs dessins ! comme on s'apercevrait vite que des peintures n'ajoutent rien à la gloire d'un Vinci ou d'un Dürer.

***

Croquis d'A. SÉON.

E pourquoi je tiens Séon en haute estime, c'est qu'il est l'expressif par excellence, percevant au delà de la forme, nuanceur jusque sur le papier, au moyen des dégradations, et, voire du trait, tant il en tire des accents divers. Son crayon, docile instrument, tour à tour caresse, accuse ou évoque, ici serpentin, presque mièvre, là gras et ferme, buriné, autre part vaporeux, fluide, mourant en un frottis léger, — élégant maintes fois, pur toujours. Aussi arrive-t-il que plus d'un galbe contribue à l'émotion d'un motif. Et comme l'auteur de *Muse mystique* s'ingénie à signifier par l'attitude et le geste, comme il ne silhouette rien, qui ne soit le prélude d'une composition, la plupart de ses croquis ont une valeur décorative.

Tels les croquis, telles les œuvres ; celles-là, en dépit de leur équilibre sévère, de leurs figures architecturales, restent imprégnées du charme intime de ceux-ci. Ce qui les rend, fresques en miniature, des plus applicables à la décoration du *home* D'autant mieux que Séon n'affectionne pas seulement les scènes afférentes aux monumentales parois ; un nu et un bouquet d'arbres lui fournissent maints thèmes exquis, idylles, églogues, rêveries, et je ne sais rien d'aussi propre à poétiser, à embellir les modernes demeures, si ce n'est les pâtes de verre d'Henri Cros.

Il faut une notoire aberration visuelle pour traiter de chavannisant ce vrai fils d'Ingres. Mais observez donc cet être étrange, seul ainsi de sa génération, remarquez donc son sentiment de la mesure, son concept sculptural de la forme et de la draperie, sa prédilection pour l'ordonnance bas-relief, son naturisme subtil ; n'apparaît-il pas comme le dernier rejeton d'une race disparue ? ou plutôt ne semble-t-il pas que l'âme d'un hellène revive en lui ?

Croquis d'A. SÉON.

• On n'iconographie pas avec une telle passion sans que la peinture s'en ressente. Les tableaux de Séon, avec leurs personnages, en haute lice, je les analogiserai volontiers avec les poèmes d'Henri de Régnier. Même art noblement grave, même beauté un peu hiératique. A l'Harmonie, le fresquiste de *Douleur* n'hésitera jamais à sacrifier la vie, — la vie animale. Voilà ce que les peintres peinturant, majorité en nos salons, ne sauraient comprendre, ni accepter, les bourgeois. Ceux des Champs-Elysées accrochaient ses œuvres aux frises, ceux du Champ-de-Mars les relèguent en des salles obscures, des angles de pénitence. Méchanceté fort inutile ; les Salons passent, les œuvres restent. Ce n'est pas aux contemporains que peut plaire le talent si pondéré, si *naturel* de Séon ; lorsque la réaction qu'appellent le maladif et le factice régnants aura épuré le goût, alors seulement on l'admirera.

ALPHONSE GERMAIN.

ERRATUM. — Une regrettable erreur typographique a altéré sur un point l'étude consacrée à F. Guiguet, (n° du 15 mai). Le passage en question, page 224, ligne 24, doit être rétabli ainsi :

Mais les signes particuliers le frappant davantage que les signes spécifiques, etc...

ODE A

EMILE ZOLA

(fragment)

.....

Ah ! j'osai presque te maudire
De n'avoir pas servi mes dieux.
Moi qui garde à la sainte Lyre
Un amour de barde pieux,
Lorsque des épaules du Verbe
Tu fis en moissonnant ta gerbe
Dans les splendeurs de Messidor,
Glisser le manteau romantique
Qui sur le seuil blanc du Portique,
Traînait de la pourpre et de l'or !

Qu'importe ! la pensée altière
Égale l'enfant à l'aïeul ;
L'art et le pays sans frontière,
Où le génie est roi tout seul.
L'œuvre plane sur les doctrines :
Tout ce qui s'écroule en ruines
Contenait de l'ombre et du vent ;
Un drapeau passe, un livre dure ;
La querelle meurt, à mesure
Que le grand homme est plus vivant.

Vois si notre dispute est vaine !
Tout hâte le même réveil :
Tu ne sculptes la fange humaine
Que pour la dorer de soleil ;
Les types que ton rêve crée
Frissonnent de l'horreur sacrée,
Dès qu'ils ont ployé le genou ;
Le réel confine au prodige,
Et tout le songe ailé voltige
Dans les roses du Paradou.

C'est l'éternelle hypocrisie
Qui fait, en un siècle lassé,
De l'ombre sur ta poésie
Avec son masque rabaissé.
Les comédiens de l'extase,
Mirlitonnant leur vieille phrase,
Simulant un noble dégoût,
Lorsque tu fais en ton prétoire
Subir un interrogatoire
A quelque monstre de l'égout.

Es-tu le maître ? Est-ce ta faute
Si l'or a tué l'idéal
Et si nous marchons côte à côte
Avec la Débauche et le Mal ?
Est-ce toi qui fais dans les villes
Osciller les foules serviles
Entre le vice et la Douleur ?
Es-tu le complice des hontes ?
L'orage te doit-il des comptes,
Chaque fois qu'il brise une fleur ?

Quand les vents soulèvent le sable
Dans l'immensité du désert,
Ta main est-elle responsable
Du grain de sable qui se perd ?
Est-ce toi qui pousses l'échelle
Sous la planche tremblante et frêle
Où son pied s'était mal posé,
Quand Coupeau, tournant dans le vide,
Tombe sur le pavé stupide
Ainsi qu'un grand oiseau blessé ?

Est-ce pour railler son ivresse
Et l'accabler sous ton arrêt
Que tu l'amollis de paresse,
Au seuil banal du cabaret ?
Si Gervaise aussi s'habitue
A l'alcool qui brûle et tue
Les grêles poumons vidés d'air,
Est-ce ta pitié dérisoire
Qui verse de la mort à boire
A ces damnés de notre enfer ?

Est-ce ta volonté suprême
Que le sort aveugle et jaloux
Livre le juste à l'anathème
Et les brebis aux dents des loups ?
N'as-tu dessiné sur de l'ombre
Qu'une chimère haute et sombre,
Dans l'énorme page où tu mets
Au service de Souvarine
Le flot qui, pour noyer la mine,
Ruisselle aux penchants des sommets ?

N'as-tu ciselé qu'un fantôme,
Quand le vieux, pleurant en chemin,
S'en va, chassé du toit de chaume,
Avec son bâton dans la main ?
S'il suffit d'un baiser d'alcôve
Pour éveiller la bête fauve
Dans la poitrine de Lantier,
Est-ce que la race et la terre,
Mariant leur double mystère,
L'ont fait ton tragique héritier ?

Claude lutte, Sigismond rêve
Que tout le vieux monde a croulé ;
Saccard s'arrondit, Nana crève
Le ventre au million volé ;
Riche et pauvre, palais et bouge,
Tout fait la culbute ; et Bazouge
Emmène la Camarde au bal...
Toi, tu dresses devant l'histoire,
Pour les siècles et pour ta gloire,
L'implacable procès-verbal !

Et que m'importe qu'on t'accuse,
Au nom du bon goût désolé,
D'avoir au front blanc de la Muse
Arraché son masque étoilé ?
Ce n'est pas seulement pour dire
Des bagatelles au zéphyre
Volant à travers les rameaux
Que la légion des génies
A tendu ses lèvres bénies
A l'éternel baiser des mots.

Que les beaux faiseurs de morale,
Agenouillés devant les grands,
Fassent d'abord cesser le râle
Des parias et des souffrants !
Ce n'est pas ton labeur sincère,
C'est l'universelle misère
Qu'il faut maudire à pleins poumons.
Laissons se protéger les anges :
Nos doigts ne pétrissent les fanges
Que pour lapider les démons !

Dans ton œuvre bien étayée,
Où l'aile vibre, où tout est clair,
La justice vit, appuyée,
Sur ses quatre jarrets de fer.
Concorde ! plus de misérable !
Ton réalisme formidable
Aura vengé notre idéal.
J'attends que le grand soleil vienne ;
Et déjà là-bas, comme Etienne,
J'ai vu frissonner Germinal !.....
.....

CLOVIS HUGUES.

DIALOGUE SELON PARIS

(ENTENDU AU CAFÉ)

PREMIER BOURGEOIS

Quelle heure est-il ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Trois heures moins un quart.

PREMIER BOURGEOIS

Comment le savez-vous ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

On aperçoit d'ici l'horloge de St-Germain-des-Prés.

PREMIER BOURGEOIS *(tirant sa montre)*

Vous voyez ! je retarde encore.

DEUXIÈME BOURGEOIS *(tirant sa montre)*

Moi aussi je retarde... nous retardons tous.

(Un silence).

PREMIER BOURGEOIS

Avez-vous remarqué ? Notre voisin du troisième, M. Gallaid ? — Sa montre avance toujours.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Oh ! c'est un homme si agité !

PREMIER BOURGEOIS *(triomphant)*

Savez-vous ! nous allons mettre nos montres à trois heures et quart... de sorte que, ce soir, lorsque nous comparerons notre heure, suivant notre habitude, avec *celle* de M. Gallard, il sera collé. — Nous avancerons plus que lui !!

(*Il tape sur la cuisse de son interlocuteur et rit à ventre tressautant. L'interlocuteur partage son hilarité. — Cependant les bocks se vident.*)

DEUXIÈME BOURGEOIS *(regardant la pluie en lames de sabre, au dehors)*

Comme ça tombe !

(Un silence)

PREMIER BOURGEOIS *(d'un ton férocement doux)*

Ça va faire tenir les émeutiers tranquilles !

DEUXIÈME BOURGEOIS

Ah !... oui... en effet...

(*Un silence*).

PREMIER BOURGEOIS

Le plus ennuyeux dans tout cela, voyez-vous, c'est qu'on s'est fourré dans la tête de ne pas célébrer le 14 juillet... Que diable, la République est au-dessus des querelles de la police et de la crapule !... Nous n'avons plus de Bastille à prendre !...

DEUXIÈME BOURGEOIS (*illuminé*)

Et puis tous ces troubles nuisent au commerce parisien !

PREMIER BOURGEOIS (*lui percutant le thorax de son index*)

Vous avez mis le doigt dessus... La Province a peur — et Dieu sait si la province est d'un bon rapport dans les circonstances patriotiques — La Province ne vient pas.

Moi, qui avais fait une forte commande d'alcool pour régaler nos provinciaux et une forte provision d'éloquence pour leur inculquer la patriotisme en présence de cette imposante revue de Longchamp où nous voyons évoluer, comme une puissante machine, notre armée nationale... (*Un silence*) Ah ! les affaires marchent bien ce jour-là...

DEUXIÈME BOURGEOIS (*finaud*)

Oui ! mais on rassure la province par les journaux... des comités de notables commerçants se forment dans tous les quartiers pour organiser la fête... Plusieurs patrons ont déclaré « nettement » à leurs ouvriers qu'ils espéraient bien, eux patrons, que les ouvriers ne se solidariseraient pas avec les voyous qui, après avoir mis Paris à feu et à sang, espéraient recommencer l'émeute en profitant des bousculades du 14 juillet. On a ajouté des arguments plus directs....

PREMIER BOURGEOIS

Oui, mais s'ils recommencent une émeute — nous allons encore perdre de l'argent !

(*Un silence*).

DEUXIÈME BOURGEOIS

On dit que le nouveau préfet de police est encore plus énergique que M. Lozé.

PREMIER BOURGEOIS

Ce Lépine... (*Un silence*) Ah ! s'il y a des troubles, je crois qu'il seront encore réprimés rapidement et vigoureusement.

DEUXIÈME BOURGEOIS (*d'un air heureux*)

C'est un homme à poigne.

PREMIER BOURGEOIS

Oui !... les canailles seront mâtées et le commerce parisien fera, *malgré eux*, des affaires.

(*Un silence*).

DEUXIÈME BOURGEOIS

Ah ! j'ai lu dans mon journal que ce Barrault mort à l'HOTEL-DIEU était un alcoolique.

PREMIER BOURGEOIS

Evidemment... on a essayé, mais sans résultat, d'accrocher une nouvelle affaire aux pieds de ce cadavre d'ivrogne répugnant.

DEUXIÈME BOURGEOIS

En effet, si les choses s'étaient passées différemment, les internes de l'*Hôtel-Dieu* auraient protesté...

PREMIER BOURGEOIS (*confidentiel et satisfait*)

On les a muselés.

(*Un silence*).

DEUXIÈME BOURGEOIS

Oui, somme toute, je suis content qu'on ait choisi M. Lépine .. Le commerce parisien a besoin d'être protégé... Le commerce parisien c'est Paris... Après tout c'est nous qui sommes Paris...

(*Les deux bourgeois roulent des yeux terribles et soufflent*).

PREMIER BOURGEOIS

Au fond, nous devons des remerciements à M. Dupuy...

« Oh ! pensai-je, je vais au Luxembourg vert et roux retrouver Griselda... »

« Or qui est cette Griselda ? demanderez-vous ? »

Griselda est une Dame qui porte dans ses yeux l'Aurore rouge.

HAROLD SWAN.

12 juillet.

ANTIPRIAPÉE

Nous haïssons le dieu de la Difformité,
Le Priape grotesque et lourd qui se pavane
Porteur des attributs et du bouc et de l'âne,
Infâme et repoussant en son énormité.

Oui, nous avons horreur de la virilité,
Du baiser bestial qui déchire et profane,
Dans la honte et les cris, notre chair diaphane,
Qui laboure le champ pour la fertilité.

Mais tes jardins, Lesbos, ont des académies,
Où l'on traite d'amour et d'art purs entre amies ;
Là rien de douloureux, de dur ni d'alarmant ;

On y goûte un plaisir intense et sans mélange ;
La fleur tend à la fleur son calice charmant,
Humide de rosée et d'un parfum étrange.

H. DE NIMAL.

BALLADE DES SERGOTS

De la Cité se répand sur la ville
Un bataillon d'yeux inintelligents,
Troupe bottée aux gouvernants utile
Pour coups de force et services urgents,
Noir contingent d'agents chargeant les gens.
Forts de la Loi, suppôts du Saint-Office,
Par deux, par trois, plus perfides qu'Ulysse,
Sentant le cuir, le vin, l'ail et la hart,
Bons à cogner n'ayant pas la peau lisse,
Preux du trottoir sans carte font leur quart.

Pleins de mépris pour le troupeau servile,
Le jour, la nuit, on les voit diligents
Dès qu'il s'agit de flanquer quelque pile ;
Un mot, pour eux, à l'escarpe indulgent,
Oui, se traduit en propos outrageants.
Limiers experts, Rien leur est un indice
Car il faut bien qu'Autorité sévisse ;
Ils ont pour but d'arriver, c'est leur art,
Au bon mandat, ce petit bénéfice ;
Preux du trottoir sans carte font leur quart.

Tout promeneur veut la guerre civile,
Maintenir l'Ordre est l'œuvre des agents ;
Un citoyen n'est pas objet fragile,
Cabriolet réduit les insurgents
Et vient à bout des gueux intransigeants.
Au violon, il est plus d'un supplice
Dont maint et maint conserve cicatrice ;
Passe à tabac, pour t'apprendre, jobart,
A respecter cette étrange milice ;
Preux du trottoir sans carte font leur quart.

ENVOI

Préfet, grand Khan, pilier de l'édifice,
Fier souteneur, leur chef et leur complice,
Tes chevaliers, ni Roland ni Bayard,
Héros honteux, n'entrent jamais en lice,
Preux du trottoir sans carte font leur quart.

JULES DE MARTHOLD.

SEPTICISME

Mes amis, pourquoi troubler ma solitude,
Pourquoi troubler mon âme en son recueillement ?
Le présent n'offre plus que désenchantement,
Et je vis du passé sans trop d'inquiétude !

Que m'importe demain qui n'est que le prélude
De désespoirs nouveaux et de vagues serments ;
Les souvenirs pour moi sont des délassements,
Et je hais l'avenir comme une ingratitude.

— Aime, me dites-vous ? et le bonheur viendra,
Tu trouveras l'Olympe au lieu du Sahara,
Et l'ange des beaux jours réjouira ton âtre ! —

Mais non, je ne crois plus ; je me suis dit souvent :
Qu'importe si toujours le corps est bien vivant
Quand au doux nom d'amour le cœur ne peut plus battre !

TH. GESLAIN

TRIBUNE LIBRE

Paris, 17 Juillet 93.

Anniversaire de la mort de Charlotte Corday prude imbibée de Plutarque c'est-à-dire de mauvais style.

Mon cher Deschamps,

Mes violences — écrites, orales et manuelles — depuis quelque temps semblent étonner quelques uns de mes amis qui m'objectent mon article *l'Art et l'Anarchie* paru dans *La Plume* du 1er février 1893.

Ces amis, je les aime et les estime des âmes hautes et libres ; je dois donc leur expliquer que défendant la notion de *Beauté* c'est-à-dire d'*Absolu*, je prônais l'IDÉE libertaire vers laquelle toute la jeunesse marche plus ou moins consciemment, car cette *Idée* signifie un absolu de beauté. Il est vrai — et André Veidaux, un esprit droit, me le fit remarquer — que, dans le corps de l'article, je l'appliquais à l'Anarchie, alors incomplètement comprise par moi, différentes formules de qui relève *seul* le Socialisme inepte. Veidaux avait raison car le Socialisme de lettres est actuellement représenté par toutes ces Ecoles que je combais depuis toujours — leur opposant l'Individu. *Tel est le sens de maints articles et notamment de mes chroniques de 92 à l'Ermitage.*

Je crois que les tendances des esprits les plus avancés de la Jeune littérature peuvent se résumer ainsi : Nous ne voulons ni manifestes collectifs ni recueils communs sous la tutelle d'un Aîné qui, si intéressant soit il, ne peut partager *entièrement* nos idées.

Nous ne voulons *ni règle, ni loi* — hormis la loi éternelle du rythme — *déterminant*, la libre expansion de l'instinct de Beauté. Nous sommes — pardonne-moi de me citer — « *des Esprits libres usant librement d'un moyen personnel d'expression* ». Pour qui *sait* comprendre que la poésie n'est pas seulement la chanson rêveuse d'un page ou d'un mage perchés sur une tour d'ivoire, cela suffit. Pour les autres je donnerai cette formule : l'Art actuel ne peut par raison d'existence, admettre que deux choses : l'Individualisme c'est-à-dire la *libre* manifestation de l'instinct de Beauté et de Solidarité c'est-à-dire le groupement — sans règles — d'individualités sympathiques les unes aux autres pour la défense de l'Idée *générale* qui nous entraîne tous vers la Lumière.

Par une sorte de respect humain assez bizarre, nous avons maintenu jusqu'à présent à notre évolution l'étiquette de *Symbolisme* — imparfaite et caduque. Pourquoi ne pas définir ce mouvement : l'Art anarchiste ? Anarchiste notre art l'est *essentiellement*, car individualiste et de solidarité et c'est ici sa grandeur et sa beauté — ce par quoi il se distingue des formules prônées par les Catholiques ou les Romans c'est-à-dire par des écrivains qui — quel que soit leur incontestable valeur — éprouvent encore le besoin d'une *Autorité* ou pratiquent la fâcheuse manie de se grouper en *Ecole* sans s'apercevoir qu'ils gardent en eux un principe de mort.

Crois-moi ton tout dévoué,

ADOLPHE RETTÉ

Mon cher Deschamps,

Je viens de lire l'article que M. Charles Saunier consacre dans un dernier numéro de *La Plume* au livre d'Alphonse Germain, *Pour le Beau*, et je me réjouis de me rencontrer avec lui en sympathie pour ce si remarquable ouvrage. Je me demande toutefois si ce n'est pas à tort que M. Charles Saunier reproche à l'auteur *d'avoir souhaité un gouvernement autoritaire sauveur d'art*. Si je me reporte au passage que vise le critique sous le nom *l'Education esthétique* et qui ne peut être que le chapitre intitulé *l'Art et l'Enseignement supérieur* je trouve des idées diamétralement opposées, l'affirmative du libre développement de chaque ipséisme pour employer le langage de l'auteur, et cette phrase qui résume le débat : « *N'attendons rien qui vaille de ce qui porte l'estampille officielle ; la séparation de l'Art et de l'Etat importe.* »

Il me semble donc que M. Germain et son critique sont parfaitement d'accord.

Veuillez me croire votre bien dévoué confrère et ami

HENRI MAZEL.

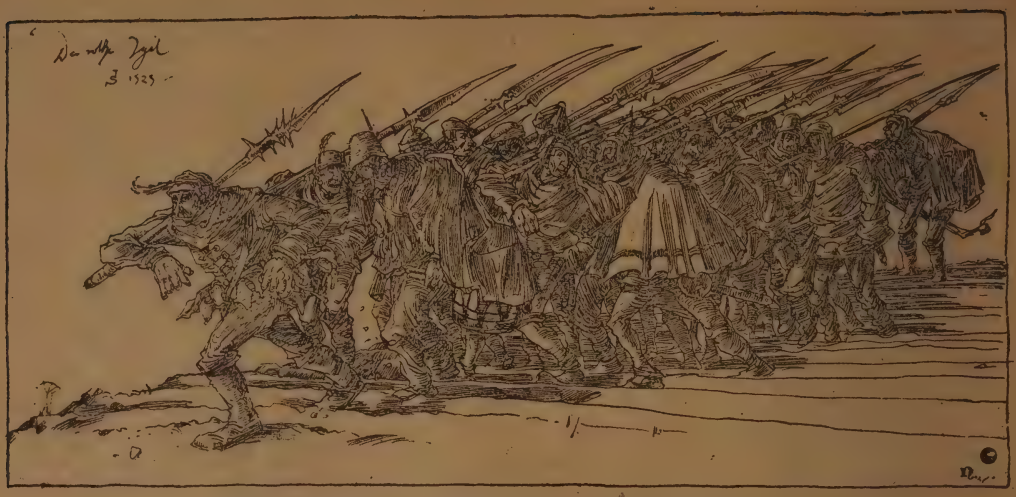
Bérenger au Chabanais

SUR L'AIR DE : *La Tour St-Jacques*

Pour Alphonse Gibaud

I

Pour amasser des documents,
Déjouer toute intrigue,
Se procurer des arguments
En faveur de la Ligue,
Bérenger voulut voir de près
La grotte sans pareille,
Le Gynécé du Chabanais
Dont on disait merveille.



JOSEPH SATTLER. — *Episode de la Guerre des Paysans.*

Le Sénateur, en ce séjour
Au nom de la Morale,
Résolut d'aller faire un tour,
Sortant de travailler un jour
D' la Bibliothèqu' Nationale !

2

La Matrone, d'un œil de lynx,
— Tranquill' comme Baptiste;
Et plus clairvoyante qu'un sphynx,
R'connut l'anabaptiste,
Le fit entrer discrètement
Dans un hall magnifique
Où des dames nonchalamment
Faisaient de la musique.
Une captivante fraîcheur
Embaumait tout' la salle :
« Corbleu ! dit le Pèr' la Pudeur,
« C' n'est pas du tout la même odeur
« Qu'à la Bibliothèqu' Nationale ! »

3

Il fut d'abord très intrigué ;
Il vit, battant la m'sure,
Au centre, un membre distingué
De la Magistrature ;
En grand costume d'apparat,
Des membres de la Presse,
Et des collègues du Sénat
Entouraient la négresse !
La surprise, au premier moment
Fut vive et générale ;
Mais tous s'étaient probablement
Donné rendez-vous en sortant
D' la Bibliothèqu' Nationale !

4

Ce petit coin du Parlement
Dans cette solitude,
C'est admirable vraiment !
Quel beau sujet d'étude !
Tous ces Ligueurs, avec entrain
Travaillant en cadence,
Et s'efforçant de mettre un frein
A la Concupiscence !
Constatant ce beau résultat
Au nom de la Morale,
« C'est heureux, disait-il tout bas,
« Que l' Chabanais soit à deux pas
« D' la Bibliothèqu' Nationale !

JOSEPH CANQUETEAU.

La Quinzaine artistique et littéraire

LES LIVRES

Voici tout d'abord un album magnifique par lequel se révèle un artiste de la lignée de Gustave Doré et des Grasset, avec le mérite rare d'une personnalité très accusée : Illustrations du temps de la Guerre des Paysans, par Joseph Sattler, (cent ex. num. de 30 feuilles chacun, 25 fr. chez l'auteur à Strasbourg). L'auteur est un tout jeune homme, nous affirme-t-on ; il nous donnera donc souvent, espérons-le, l'occasion de parler de ses œuvres ; aussi nous bornons-nous, pour aujourd'hui, à lui emprunter deux illustrations, lesquelles feront un éloge suffisant d'un talent nouveau, de ceux pour qui nous nous plaisons à rédiger ces notes volantes. Le Voyage d Urien (1), par André Gide et Maurice Denis est lui aussi une très curieuse manifestation d'art nouveau : sur un texte un peu obscur mais hautement littéraire du premier, le second a brodé des illustrations lithographiques qui feront hurler les poncifs et peut-être se fâcher les dogmatiques purs. Je sais la sottise des premiers et les raisons plausibles des seconds ; le parti pris de déformation qui a fait de M. Maurice Denis un chef d'école fournira à tous des motifs de critique justifiée. Et après ? si le jeune peintre a atteint le but qu'il voulait atteindre, félicitons-le quand même pour la somme de beauté qu'il apporte : les épines ont toujours rendu plus désirables, parce que plus dures à cueillir, les roses sauvages. Tous les genres se coudoient dans cet autre album de

(1) *Librairie de l'Art indépendant*, un vol. de luxe tiré à 300 ex. (s.-p. m.)

gravures à la pointe sèche et à l'eau-forte : FANTAISIES ARTISTIQUES (1), par MM. Henri de Sta, un verveux, Rassenfosse, l'un des meilleurs élèves et peut-être le seul continuateur de ce grand artiste, Félicien Rops, Somm, déjà célèbre, Fernand Fau, le consciencieux et fantaisiste auteur de tant de belles œuvres, Léon Lebègue, notre jeune et talentueux collaborateur, Apoux, qui cherche trop dans sa ligne la tentation par la chair nue, et cela aux dépens de la joie esthétique, A. Bligny, en tout 12 planches à conserver.

Si les peintres ont beaucoup donné cette quinzaine, il n'en a pas été de même des poètes ; il est vrai qu'ils étaient dans la rue, se battant pour la liberté, derrière et malgré notre ami Jean Carrère, dont les PREMIÈRES POÉSIES (2) s'étalent aujourd'hui à toutes les vitrines. Ce volume se compose des 9 pièces (retouchées) sauvées par le poète du volume qu'il désavoue absolument aujourd'hui : CE QUI RENAIT TOUJOURS et de 11 poèmes nouveaux parmi lesquels le *Sermon sur la Montagne*, l'*Hymne d'Hirondelles*, l'*Ode de Soleil et de Joie*, l'*Ile heureuse* et tous les retentissants succès des Soirées de *La Plume*. Syntaxe, prosodie, procédés ne m'agréent que fort peu dans le nouveau livre de M. Max Elskamp : SALUTATIONS, DONT D'ANGÉLIQUES (3) rehaussé d'une hyérogliphique ornementation à la couverture par Henry van de Velde. Puisque M. Elskamp a le sens du rythme, pourquoi s'obstiner dans la recherche aride d'une originalité qui n'en est plus une ? Sa naïveté doucement berceuse y gagnerait en sincérité ce qu'elle ne saurait perdre en grâce. LES CHANSONS D'AMOUR (4), de M. Boukay, nous sont présentées par le Maître Paul Verlaine, toujours en son hôpital, hélas ! Steinlen, Echalier, Bouillerot illustrent joyeusement un texte coulé dans les mélodies de MM. Delmet, Tiercy, Block, Gangloff et de Saussine. Couverture en couleurs délicieuse signée Steinlen. Enfin voici un drame en vers de M. Adolphe Thalasso : LA FAIM (5). Notre critique dramatique est chargé d'en rendre compte.

LES NOTES SUR LA VIE (6), de M. Emile Pontich ne feront point oublier un certain La Rochefoucault et malgré ses QUARANTE-HUIT HEURES DE PISTOLE (7) Me Edmond Picard ne sera point confondu avec Latude ni avec Silvio Pellico. LES MESSIES ESSÉNIENS ET L'EGLISE ORTHODOXE (8), de MM. René Girard et Marius Garredi, ont pour but la délivrance de la famille humaine, une belle tâche, comme on voit et qui n'est pas tout à fait achevée encore. Voici encore du savant et si affable docteur Joseph Gérard un curieux livre professionnel (orné d'une couverture en couleur de José Roy) : LE MÉDECIN DE MADAME (9) (ou l'odyssée d'un chaste). Léon Maillard a bien voulu se charger de présenter ce livre à nos lecteurs, je n'ai donc rien de plus à faire que le signaler dès maintenant à ceux qui possèdent la GRANDE NÉVROSE, du même auteur, celui à qui nous devons la célèbre thèse sur la fécondation artificielle.

A l'occasion du BESTIAIRE (10), les attaques ont recommencé, plus violentes, contre Camille Lemonnier. Faut-il rappeler ici, à nouveau, que l'auteur d'un MALE fut toujours l'ami des novateurs et qu'il aurait droit à plus de sympathie de la part de certains nouveaux ? Mais voilà, l'éreintement systématique ayant lancé quelques aristarques de trente ans, d'autres veulent user de la recette. Pour le moment le fécond romancier français (et non belge) est la tête de turc désignée aux taloches. Il n'y a qu'à continuer, ami Camille, sans se préoccuper de l'orage : vous êtes de ceux qui pouvez attendre ! Ceux qui ne connaissent le talent de M. de Wyzewa que par ses articles du *Figaro* feront bien de lire son récent livre, VALBERT (1) ou les Récits d'un jeune homme, étude serrée et non indigeste d'un cas qui aurait permis à M. Rod de nous assommer sous le poids d'un-18 jésus à 3 fr. 50, de la maison Calmann-Lévy. MATERNITÉ (2), de M. Paul Lelen est un gros roman, ou du moins un roman à gros effets, si les AMOURS DE NINE (3) de M. Vigne d'Octon peuvent être catalogués parmi les romans-idylles. Il y a de savoureuses pages dans ce récent livre et le jour où M. Vigné d'Octon voudra moins abuser de l'épithète et tremper sa plume dans de l'encre noire (et non bleue), ce jour-là nous aurons un bon romancier de plus. Les pages de Cladel, de Ferdinand Fabre, de Pouvillon, etc. sont trop présentes à nos mémoires pour que nous soyions indulgents envers ceux qui nous conduisent chez les paysans des Cévennes. Mme W. Pascal-Estienne ressuscite la touchante légende bretonne de PERINAÏK (4), cette compagne de Jeanne d'Arc, brûlée elle aussi, le 3 septembre 1430 au Puits Nostre-Dame à Paris. Enfin M. Stéphane Mallarmé nous offre une réimpression de VATHEK (5) de Beckford, sur laquelle œuvre roulera la prochaine chronique bibliographique.

SYLVESTRE. — Menu représentant les principales œuvres de Félix Charpentier.

(1) René Pincebourde, éd. holl. 12 fr. ; japon 15 fr.
(2) V. couverture.
(3) Paul Lacomblez, éd. un beau vol. hollande 3 fr. 50.
(4) Dentu, éd. 3 fr. 50.
(5) Tresse et Stock, ed. 3 fr. 50.
(6) Vanier, éd. 1 fr.
(7) Darcier, éd. Bruxelles (s. p. m.)
(8) Chamuel, éd. 3 fr. 50.
(9) Flammarion éd. 3 fr. 50.
(10) Savine, éd. 3 fr. 50.

(1) Perrin, éd. 3 fr. 50.
(2) Chamuel, éd. 3 fr. 50.
(3) Lemerre, éd. 3 fr. 50.
(4) Chamuel, éd. 2 fr.
(5) Perrin, éd. 3 fr. 50.

LES THÉATRES

Peu de nouveautés cette quinzaine : *Valmy*, drame militaire en 5 actes et à grand spectacle, par M. Paul Mahalin, a été représenté avec un succès relatif à l'Ambigu.

Le théâtre des Folies-Dramatiques, lui aussi, a essayé de braver les chaleurs en nous conviant à entendre *Cliquette*, opérette en 3 actes, paroles de W. Busnach, musique de Varney.

Dire que la pièce est absolument nouvelle serait peut-être exagérer l'éloge ; lui dénier des qualités... de pièce d'été serait non moins injuste. Contentons-nous d'écouter la musique légère et sans prétention de Varney et applaudissons les artistes qui nous firent valoir le beau texte de M. Busnach. — un qui « travaille », suivant le conseil de son ami Zola et qui réussit quelquefois à attirer la foule.

LES REVUES

La Revue Encyclopédique du 15 juillet contient une étude générale sur la Presse française, depuis sa fondation, qui en fait un fascicule du plus haut intérêt. Dans le *Courrier Français* d'adorables Willette, notamment celui portant pour légende : « N'empêche que j'aie la peau blanche au tradéridéra », une petite merveille de grâce, et de verveux Ponchon en vers fantaisistes : spécialement ceux sur la fermeture du Tortoni. *L'Ermitage*, un peu en retard, nous donne un curieux referendum sur la question : « Quel est la meilleure condition du Bien social ? » Sur 99 écrivains consultés (10 anglais, 8 allemands, 9 belges, 4 espagnols, 13 italiens, 5 suisses, 2 russes et 50 français), il y a 23 partisans de la contrainte, 24 d'opinions intermédiaires et 52 partisans de la liberté. Adolphe Retté, que *La Plume* vient de s'attacher exclusivement, traite du vers libre dans le *Mercure*. *La Revue Blanche* annonce que désormais elle paraîtra illustrée d'estampes originales, en attendant elle continue la publication de son « Chasseur de Chevelures » si divertissant. Une nouvelle publication, née poitrinaire, l'*Ere nouvelle* vient de s'annoncer aux vitrines. Souhaitons-lui guérison et longue vie. *Chimère* et la *Revue Méridionale* paraissent en livraisons exceptionnelles consacrées aux fêtes félibréennes de la Sainte-Estelle à Carcassonne.

DIVERS

Parmi les récents banquets d'artistes, celui offert au statuaire Félix Charpentier, à l'occasion de sa médaille d'Honneur au Salon, fut un des plus animés : cent-vingt convives choisis, une belle et franche cordialité — malgré la présence trop souvent réfrigérante de deux ministres ! — et une soirée au cours de laquelle le filleul d'Aurélien Scholl, M. Joseph Canqueteau, dut chanter *quatorze chansons !*

La Plume aime trop les modestes et les méritants pour ne pas applaudir au succès de Charpentier. On se souvient même qu'ici nous annonçâmes, dès l'ouverture du Salon, qu'une œuvre unique était désignée au Jury pour la suprême récompense : *Les Lutteurs*. Il nous a écoutés, nous sachant sincères et ennemis des coteries. C'est parfait. Bravo ! ami Charpentier et à d'autres œuvres.

SAINTE-CLAIRE.

A travers la Presse

Loin de simplifier ses rouages administratifs ainsi qu'on l'espérait, la République ne se lasse pas de créer des postes nouveaux. En voici un dont l'existence nous est révélée fortuitement par la *Gazette des Tribunaux* (8 janvier 93).

Etat de services :

.....

M. Garnier, 21 avril 1891, juge supplément à Ruffec.

Voilà qui va bien. Seulement depuis ce temps, je crains toujours que le garçon de la crèmerie à prix fixe où je prends mes repas, ne me dise un beau jour : « Monsieur, vous avez pour 0,25 c. de suppléant. »

***

M. Emile Cère dans la *France* du 14 janvier 93 nous rappelle (vous allez voir de quelle rassurante façon) que depuis de longues années il pontifie sur les questions d'instruction publique.

Il y a dix ou douze ans le signataire de ces chroniques de l'enseignement — *Boileau haïssait le « moi »* — et Musset condamne le « nous »...

Oui, et pendant ce temps-là Pascal écrivait le *Lutrin*.

L'article se termine par ces mots : « Le pédantisme voilà l'ennemi. » Il faut reconnaître que vous l'avez vaincu d'avance, Monsieur Cère, l'ayant désarmé par le rire.

***

On a peut-être tort d'agacer les Belges. C'est une nation fort sympathique, qui parle notre langue, avec un léger accent, il est vrai, et en abusant du verbe « savoir. » Mais c'est eux qui se chargent de déguster avec tant de bonne grâce nos opéras nouveaux. Et puis leur jeune littérature est si vivace ! Aussi avons-nous protesté de toutes nos forces le jour où M. Etienne Chichet n'a pas craint de les offenser mortellement dans le *Parti National* :

Nous ne nous amuserons pas à discuter ces insanités. Cependant il nous semble intéressant de recueillir de la bouche même des notabilités de la colonie belge qui ne compte pas moins de *cinquante mille âmes* à Paris, l'impression produite.

A ce taux, combien y en aurait-il donc à Bruxelles ?

***

En feuilletant *Mes loisirs* par Un officier général en retraite (Evreux, 1888, livr. 1) nous avons déniché (p. 162) cette petite phrase exquise que M. de Calinaux aurait payée au poids du diamant :

VOITURE NE PUBLIA RIEN DE SON VIVANT.

En vérité, l'armée a du bon, quoi qu'en dise l'académicien Coppée. Nous regrettons seulement de ne pouvoir révéler le nom de ce guerrier retiré des affaires. Si pourtant c'était M. de Mac Mahon !

***

M. Armand Silvestre, nous avons déjà eu la douleur de le constater, est encore un de ceux qui allèguent leurs autorités à tort et à travers, toujours en protestant de son dévouement absolu aux fortes études classiques :

Credo quia absurdum, disait follement saint Paul...

(*Echo de Paris*)

Ce n'est pas saint Paul qui parle ainsi, ni même saint Augustin, comme on l'a cru longtemps, car ce dicton dont personne n'a encore réussi à découvrir l'auteur, n'est sans doute qu'une reproduction tronquée et condensée quant à la lettre, faussement généralisée quant à l'esprit, de ce passage de Tertullien : « Certum est, quia impossibile est. » (*De carne Christi*, lib. v. — *Opera Tertulliani*, ed. Jac. Pamelius, p. 151) Voyons, Armand, vous d'un goût si raffiné, vous ne voudriez pas qu'on pût vous accuser de prendre un sein pour un autre.

TRISSOTIN.

(A suivre)

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. Imp. J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 104. 15 Aout 1893.

PAGES RETROUVÉES

A...

Si j'avais, sous ma mantille,
Cet œil gris de lin,
Et cette svelte cheville
Dans mon svelte brodequin ;

Si j'avais ta morbidesse,
Tes cheveux dorés,
Retombant en double tresse,
Jusque sur mes reins cambrés !

Si j'avais, ô ma pensée,
Dans mon corset blanc,
Ta blonde épaule irisée
D'un duvet étincelant !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Enfin si je semblais faite
Pour donner la loi,
Je serais, ô ma Paulette,
Une coquette
Plus coquette encor que toi !

Je voudrais être une reine
Fière comme un paon,
Dont on aurait grande peine
A baiser le bout du gant.

Je ne serais pas de celles
Froides à moitié,
Qui, d'abord, font les cruelles
Et puis après, ont pitié.

Je serais une tigresse,
Rebelle aux amours,
Cachant la griffe traitresse
Dans ma patte de velours !

Je ferais souffrir aux âmes
Mille bons tourments,
Et je vengerais les femmes
De tous leurs fripons d'amants !

Et sous l'éventail qui cache
Deux beaux yeux moqueurs
Je rirais sur leur moustache,
De leur flamme et de leurs pleurs !

Et je passerais ma vie
A les désoler,
Et je serais si jolie,
Qu'il leur faudrait bien m'aimer !!

Et puis, si d'aimer l'envie
Un jour me prenait,
Je n'aurais de fantaisie
Que pour celui qui dirait :

Si comme toi j'étais faite
Pour donner la loi,
Je serais une coquette
O ma Paulette,
Plus coquette encor que toi !

Aime-moi donc, ma Paulette.
O mon blond trésor !
Aimer un fat ? toi, coquette !
Ce sera t'aimer encor !

A ROGER DE BEAUVOIR

en lui envoyant la « Bague d'Annibal »

Poète de cape et d'épée,
A qui n'a jamais résisté
Ni la Muse ni la Beauté,
Ni la Grâce désoccupée,
Thaumaturge d'amour, qui peux d'une poupée
Faire un démon de volupté !

Tu redemandes cette histoire
Qu'aux temps si fous de mon passé,
J'écrivis, un soir, de mémoire,
Avec de l'encre rose et noire,
Et la gaîté d'un cœur brisé.

Revoir ce portrait d'une femme
Dont le sourire était mortel,
Argile inaccessible aux chaleurs de la flamme,
Corps charmant, mais vide d'une âme...
C'est de la vengeance... au pastel !

Une vengeance, faible chose !
Qui ne rachète rien des maux qu'on a soufferts !
Elle s'énerve dans ma prose...
Mais comme un fort poison dans des parfums de rose
Elle enivrerait dans tes vers !

LA BEAUTÉ

A Armance.

Et quoi, vous vous plaignez, vous aussi, de la vie !
Vous avez des douleurs, des ennuis, des dégoûts !
Un dard sans force aux yeux, sur la lèvre une lie,
Et du mépris au cœur, — hélas, c'est comme nous !
Lie aux lèvres ? — poison, reste brûlant du verre ;
Dard aux yeux ? — rapporté mi brisé des combats ;
Et dans le cœur mépris ? — Eternel Sagittaire
Dont le carquois ne tarit pas !

Vous avez tout cela, comme nous, ô Madame !
En vain Dieu répandit ses sourires sur vous.
La Beauté n'est donc pas tout non plus pour la femme,
Comme en la maudissant nous aisions à genoux !
Et comme tant de fois, dans vos soirs de conquête,
Vous l'ont dit vos amants, en des transports perdus,
Et que pâle d'ennui vous détourniez la tête,
O Dieu ! n'y pensant déjà plus !...

Ah ! non, tu n'es pas tout, Beauté, — même pour celle
Qui se mirait avec le plus d'orgueil en toi,
Et qui, ne cachant pas sa fierté d'être belle,
Plongeait les plus grands cœurs dans l'amour et l'effroi!
Ah ! non, tu n'es pas tout ! — C'est affreux, mais par-
[donne ;
Si l'homme eût pu choisir, il n'eût rien pris après,
Car il a cru, longtemps, au bonheur que tu donnes,
Beauté, que tu lui suffirais !

Mais l'homme s'est trompé, je t'en atteste, Armance !
Qui t'enivrais de toi comme eût fait un amant
Puisant à pleines mains dans ta propre existence,
Comme un homme qui boit l'eau d'un fleuve en plongeant.
Pour me convaincre, hélas ! montre-toi tout entière.
Dis-moi ce que tu sais... l'amère vérité.
Ce n'est pas un manteau qui cache ta misère,
C'est la splendeur de la Beauté !

Dis moi ce que tu sais... de ta pâleur livide
Que des tempes jamais tes mains n'arracheront,
Et qui semble couler d'une coupe homicide
Que le destin railleur renversa sur ton front ;
De ton sourcil froncé, de l'effort de ton rire,
De ta voix qui nous ment, de ton œil qui se tait,
De tout ce qui nous trompe, hélas ! et qu'on admire,
Ah ! fais-moi jaillir ton secret !

Dis tout ce que tu sais... Rêves, douleur et honte,
Désirs inassouvis par des baisers cuisants,
Nuits, combats, voluptés, souillures qu'on affronte
Dans l'infâme fureur des échevèlements !
Couche qui n'est pas vide et qu'on fuit, — fatale heure
De la coupable nuit dont même on ne veut plus,
Et qu'on s'en va finir — au balcon — où l'on pleure,
Et qui transit les coudes nus !

Ah ! plutôt ne dit rien ! cer je sais tout, Madame.
Je sais que le bonheur habite de beaux bras,
Mais il ne passe pas toujours des bras dans l'âme...
On donne le bonheur, on ne le reçoit pas !
La coupe où nous buvons n'éprouve pas l'ivresse
Qu'elle verse à nos cœurs, brûlante volupté.
Vous avez la beauté, — mais un peu de tendresse,
Mais le bonheur senti de la moindre caresse
Vaut encor mieux que la Beauté.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

A la gloire de Léon Cladel [1]

« Pour mes amis et camarades de « La Plume ».

Léon Cladel ! — Et ces deux noms d'harmonie sévère que l'on dirait jaillis de l'aubier d'un chêne, ou d'un éclat de roc ou de marbre, désormais sommeillent — et depuis un an — sur le lichen infime d'une pierre tombale...

Et sommeille aussi l'âme, la grande Ame de celui qui les porta et les fit retentir si haut, à travers une élite de lumière, par la seule magie de pensées fortement conçues et de mots savamment accouplés, et cela — au nom du Verbe et de l'Idée. Aussi, plane-t-elle en la solennité d'un repos, comparable seulement au Rêve profond, tout enclos d'or, qui s'étend emmi les champs du soir, et que n'inquiète même plus le passager murmure d'une phalène.

(1) Mort à Sèvres le 21 juillet 1892.

Or, ô mon Maître, au pays lointain — qui fut tien — où les chênes sont grands parmi les forêts vastes, où les rochers s'érigent robustes — mais taillades, semble-t-il, par des héros de quelles épopées — est-il vrai, qu'à l'heure où s'effaça ta suprême agonie — tes yeux, avides de revivre une autre clarté, — ces mêmes forêts tressaillirent, agitées, secouées par une brise froide et que les oiseaux, ces amis de toute ta vie, — pinsonnets aussi bien qu'aiglons — se turent, conscients d'un deuil qui les frappait soudain, et s'enfuirent dans l'obscur impénétrable des feuillées ?...

O le souffle indicible et dernier du grand Sommeil sur les choses !...

Et, n'est-ce pas — il y a bien des lustres de cela — tel l'oiseau libre et familier qui court et vole des gazons aux branches, se posant à peine aux sommets des ramilles tremblantes, lançant à pleine gorge ses bienvenues matinales à l'amour comme au soleil, buvant au cristal des sources vives et enfin, suzerain ailé, tout-puissant en sa métairie de verdure, riche de nichées — tel, ton cœur de Poëte, qui, glorifié de jeunesse et d'espoir, connut la fraîcheur toute des feuilles natales, l'intimité confiante et discrète des sentes rôdant de vers ta demeure modeste, la molle mélancolie des saulaies, assoupies — à la vesprée — sous la litanie sainte des meuneries prochaines ; et c'est parce que tu sus tout cela, parce que tu laissas vaguer ta pensée sur les bouquets multicolores de la nature, que tu devins grand et fort, et que, toujours s'exhala à travers tes proses enflammées, le baume printanier et vrai, de tes souvenances de naguère !...

Et dans ta marche à l'avenir, n'ayant que pour pilotes, et ta Foi et ton Orgueil, et, en dépit des ornières qui meurtrirent tes pieds, des épines qui flagellèrent ton visage, des sueurs qui perlèrent à ton front et des crampes qui nouèrent tes doigts frêles, en dépit des désespoirs en lesquels tu ne sombras jamais, tu parvins, — fier artisan de toutes les harmonies — aux marches du Palais sacré, au fronton duquel, s'assied la Gloire. Mais, ty y parvins par le chemin des pauvres — où, si les roses sont rares, du moins les églantines sont nombreuses et combien arômales !... Tu t'es attardé aux seuils des chaumières, heureux de parler aux Gueux, à ceux que tu sacrais « Rois »; et si, souventes fois, tu quittas ton bâton de voyageur pour prendre la plume — ton outil, — ne fut-ce pas pour nous conter leurs paroles et leurs peines — et nous dire leurs droits ? Et dans tous ces livres éclatants de Justice et de Vérité, suintant la bonne Révolte et fleurant la bonne Cause, au milieu des phrases royalement métalliques et superbes — ô combien de ton sourire, de ta bonté et de tes larmes, y laissas-tu ?...

Ta vie fut comme une longue attente de ce Mieux, dont ton cœur avait soif et devant l'ombre duquel, tu t'abattis non vaincu, mais épuisé, — sans avoir vu l'apothéose. N'était-ce donc point assez des étreintes coutumières, des caresses naïves et du respect de tous enfin, dont s'éjouissait ton esprit, même aux heures d'Automne ?...

Et le cercueil qui gardait ta pensée éteinte et sur lequel dormaient les roses que tu ne voulus

point cueillir, fut salué d'abord par ces mots d'une définitive et noble simplicité : « *Au nom de la Littérature Française !...* » etc. C'était bien là l'hommage auquel tu avais droit, et que nous approuvâmes avec des larmes...

Mais enfin, si les battements de ton cœur que nous avons tous aimé, n'ont plus d'écho, si les mains loyales que nous avons tous serrées, ne peuvent pour jamais plus, ni servir ta bonté, ni défendre la cause des déshérités, et partant, de la Beauté, si tes regards baignés de Rêve, se sont voilés d'Automne et ne peuvent plus errer aux horizons, où l'Art tient ses assises, si tes pas ne résonnent plus sur les jonchées vertes des Bois en lesquels se reposait ta Pensée lassée — du moins, ô mon Maître, vêtu de quel linceul glorieux et la palme à la main, en quel pays de Ciel fleuri d'or et de soleil, es-tu donc allé?...

Certes, en la contrée douce et riante de clarté, où sur mille prairies charmantes, fleurissent éternellement enchantées d'avrils et d'amour, les primevères et les pensées !... Où sur des branches, une à une enlacées, des oiselles jamais lassées, voltigent de baisers en baisers, où les Bois ont des voix de fontaines et des reflets de féeries !... Ah ! n'est-ce point là, qu'auprès de tours d'ivoire et de castels d'émeraude, aussi bien à l'aube de blancheur enfantine, qu'au crépuscule meurtri de rose, ton Ame voit enfin miroiter sous des rayons ignorés les pages que tu créas et désormais, diamantées de gloire ! Et ne vois-tu pas aussi, monter à toi, comme une traînée immaculée, toute une gerbe de sourires, tout un sillage d'affectueuse tendresse — et nos appels et nos poèmes qui sont toujours de l'Admiration !

Puisse ton immortelle Bonté encore, se complaire à nos gestes, à nos dédicaces et que le parfum de toutes les roses, s'exhale pour bercer ton autre Rêve, sous les courtines célestes, dressées par la Postérité, à la lisière :

« Des chemins éternels conduisant aux étoiles ! »...

HENRI DEGRON.

Val-Therdonne. Juillet 1893.

A EDMOND PICARD

Puisqu'il n'est pas permis en ce libre pays
Qui pourtant fut la France et prétend encor l'être
De parler librement d'un homme libre et maître
De soi, d'un citoyen, d'un artiste, obéis,

Poète, à ton idée et faisons ébahis
Les sots et les puissants, même chose peut-être,
En célébrant un homme, un soldat ? non, un prêtre ?
Non. Tout cela dans toi, Picard, qui ne trahis

Ni la foi politique (en ce siècle pratique,
Il sied vraiment d'avoir une foi politique)
Ni la foi littéraire, artistique qu'il faut

Avoir aussi pour consoler l'âme indignée
Des choses de la vie et si peu résignée
Et pour laquelle on meurt aussi car cela vaut.

PAUL VERLAINE,

Juillet 1893, Hôpital Broussais.

Un Poème inédit de Jean Carrère

Nous donnons ici, comme curiosité, une pièce de vers que Jean Carrère composa en 1885, alors qu'il n'avait pas encore vingt ans. Ce poème n'a jamais été publié. Quelques-uns de nos amis l'avaient en manuscrit. Pour tous nos lecteurs qui ont lu les récents vers de notre collaborateur, il sera curieux de voir combien Jean Carrère, devenu lui-même, est différent de l'écolier de dix-neuf ans qui subissait des influences comme celle de Baudelaire. On ne se douterait guère à lire ces strophes sombres et amères que leur auteur serait un jour le poète de la joie et du soleil.

N. D. L. R.

FÊTES

I

Rythmant d'un pas égal leur promenade lente,
Comme à l'appel berceur d'un orchestre lointain,
La blonde jeune fille et la fauve catin
Passent, laissant en nous leur vision troubtante.

Elles ont toutes deux les mêmes regards froids
Et le même sourire est figé sur leurs lèvres ;
Tous leurs atours sont faits des mêmes graces mièvres,
Et des cheveux pareils cachent leurs fronts étroits.

Cambré, sur le satin, comme une rose offerte,
Leur sein, paré de fleurs, se dresse en frémissant,
Et, calmes sous les yeux indiscrets du passant,
Elles gonflent d'orgueil leur gorge découverte.

Et cependant l'ennui dans leurs traits a gravé
Je ne sais quelle lente et sourde inquiétude ;
On dirait qu'elles ont la même lassitude
L'une d'avoir vécu, l'autre d'avoir rêvé.

C'est que leur pauvre vie, innocemment perfide,
Esclave de leurs nerfs condamnés aux plaisirs,
Dans le bourdonnement sans fin de leurs désirs.
Monotone comme un écheveau se dévide.

Et pour leurrer l'ennui de ce vide éternel,
Trouvant en nous de bon hochets pour leurs caprices,
Elles font de leur lèvre une glu de délices,
Et nous jettent les lacs de leur piège charnel.

L'une au fond des boudoirs tout chauds de ses caresses,
Nous grisant de baisers, d'ombre et de parfums lourds,
Comme un précipice ouaté de velours,
Nous roule en un tapis d'endormeuses paresses.

Et lorsque, réveillés sous son pied triomphant,
Nous voulons secouer le charme de son vice,
L'autre dresse vers nous ce nouvel artifice :
L'attrait subtil de ses ignorances d'enfant.

Et ses chairs brûleront demain des mêmes fièvres,
Et ses désirs mordus crieront, inapaisés,
Comme si, dans le feu de ses premiers baisers,
Tous les baisers malsains s'éveillaient sur ses lèvres !

De l'une à l'autre, alors, ballotés au hasard,
Nous roulerons, pareils au vaisseau sans boussole,
Et sans même entrevoir l'îlot vert qui console
Des beaux pays rêvés aux fêtes du départ.

Et nous nous maudirons en fermant nos paupières
Et nous nous haïrons, cachés dans leurs genoux,
Puis pour nous mieux trahir, nous éteindrons en nous
La raison et l'orgueil, implacables lumières.

N. B. — Ce poème ne sera jamais recueilli dans les volumes publiés par l'auteur.

Tandis qu'elles prendront une âpre volupté
A nous voir renier nos serments les plus graves,
Comme s'il nous fallait des bassesses d'esclaves
Pour bercer leur paresse et leur perversité!

O chair lâche et damnée! Oh! comme elles le savent!
Et comme leur mépris sonne en rires vainqueurs,
Quand le remords arrache aux lambeaux de nos cœurs
Ces cris d'enfants battus qui tremblent et qui bravent!

Comme elles savent que, malgré nos pleurs altiers,
Elles n'auront encor qu'à chanter ou sourire,
Qu'à plonger dans nos yeux leurs grands yeux sans
[*rien dire...*
Et nous les supplierons de nous fouler aux pieds!

II

Aussi, dans le tumulte et la splendeur des fêtes,
Sans rougir de mêler en roses tourbillons
Leurs folles danses sous les mêmes violons,
Elles peuvent chanter nos prochaines défaites.

Et dans l'irradiant soleil de leur beauté,
La tête haute, avec des allures de reines,
Elles peuvent passer, brillantes et sereines,
Sous le dais triomphal de notre lâcheté.

Et nous hélas! nous les victimes souriantes,
Rivés à leurs regards comme un moine à sa croix,
Nous nous jetons, ravis d'extases et d'effrois,
Dans le rayonnement de leurs robes bruyantes.

Car tandis qu'elles vont, vermeilles de plaisir,
Rythmant d'un pas vainqueur leur promenade lente,
Nous sentons pour jamais dans notre chair brûlante
S'enraciner l'étroit cilice du désir.

Et nous partons, hantés dans notre nuit profonde
Par l'âpre vision de leur regard banal,
— Sans savoir qui des deux nous fera plus de mal
De la fauve catin ou de la vierge blonde.

JEAN CARRÈRE.

Fête des Fleurs 1885.

DIALOGUE SELON PARIS

I

Je crois que je ne m'habituerai jamais aux étranges conversations des littérateurs qui m'honorent de leur amitié.

Il y a peu je fus à Londres afin de féliciter M. Oscar Wilde sur sa mosaïcale *Salomé*. Je n'eus pas la chance de le rencontrer. En effet le poète était alors au pourchas de Sarah Bernhard ; il paraît qu'il voulait décider la tragédienne à jouer son drame soit à Melbourne soit chez les Patagons. — N'ayant rien de mieux à faire, je me rendis alors au manoir patrimonial où M. Richard Swan, mon père, me reçut fort mal. Ce singulier vieillard me reprocha violemment de compromettre *son* nom dans des aventures littéraires peu recommandables. Je me rappelai en effet lui avoir adressé divers numéros de l'*Ermitage* et de *La Plume* dans lesquels je croyais cependant avoir tout tenté pour rehausser l'éclat de ce nom qu'on me reprochait de souiller. M. Swan — il souffrait de la goutte — haussa les épaules lorsque je lui présentai sous cet aspect glorieux le résultat de mes essais en langue française. « Combien vous ont rapporté vos écrits? » me demanda-t-il. « Oh! — rien ; quelque notoriété peut-être... puis l'estime du café d'Harcourt.

— Taisez-vous Monsieur. Vous êtes un sacripan. Lord Dufferin, l'ambassadeur de Sa Majesté à Paris, mon ami, sur ma prière s'est tenu au courant de vos faits et gestes. Lors de son dernier séjour à Londres, il me fit l'honneur de me mander que : 1° vous passiez vos journées à dormir et vos nuits à vous traîner dans des établissements mal famés en compagnie de gens sans aveu, de poètes et notamment d'un certain Baby Lapiuray qu'il qualifia d'*improper*. 2° que sur sa proposition de vous employer à l'ambassade, vous lui aviez textuellement répondu : « *No, I am not a larbin* » *Larbin* ! je ne savais ce que signifiait ce mot, Monsieur, mais Lord Dufferin m'expliqua que c'était un terme crapuleux employé par les voyous parisiens pour désigner un domestique. Enfin vous fréquentez également un journaliste anglais du nom de Robert Sherard fortement soupçonné de favoriser les *Trades-unions*... Voilà ce que vous avez fait à Paris, Monsieur. Ce n'est pas la conduite d'un loyal sujet de sa Majesté que la vôtre. Et maintenant quels sont vos désirs?

— Un pot de stout, un morceau de mouton froid et quelque argent.

— Pas une miette de mon pain, pas une goutte de ma bière, pas un *penny* de ma fortune... Allez au diable. »

Le manque de procédés de M. Swan à mon égard me froissa beaucoup. Voyant qu'il n'y avait rien à attendre de ce damné *tory*, je luis dis : « Eh bien! monsieur, si ma conduite vous déplaît, je me vois dans la nécessité de vous déclarer que la vôtre n'est pas celle d'un *gentleman*.

— Sortez!... je vous déshérite!

— Et moi je vous renie. Si vous n'aviez pas la goutte je me permettrais même de vous boxer. »

Et je sortis.

Madame Swan, tout en larmes, avait écouté derrière la porte. Elle me remit furtivement quarante guinées. C'est une bonne femme. Je l'embrassai, puis secouant la poussière de mes souliers sur le seuil de Swan-Castle, je tournai le dos au Hampshire et je retournai à Londres. Là je passai une nuit à me griser très confortablement à l'enseigne de la *Green-Box*, Tavistock-square. Au petit jour, étant sorti, je fus interpellé par un *policeman* qui m'intima l'ordre de marcher droit. Je lui répondis qu'étant un homme libre, j'avais *le droit* de marcher de travers sur toute la surface du globe. Sur quoi, il fit mine de me mettre la main au collet. Afin de sauvegarder ma liberté individuelle, je lui cassai cinq ou six dents, la clavicule et un certain nombre de côtes. Puis je continuai mon chemin...

Je retournai à Paris. Mais comme j'avais laissé beaucoup d'argent entre les mains du *gin-man* de la *Green-Box*, je fus obligé de prendre la dernière classe. Les banquettes des wagons de troisième classe entre Calais et Paris sont fort dures. Du reste j'employai la durée du voyage à convaincre mes compagnons de supplice que la famille était une institution abominable. Ils parta-

gèrent ma façon de voir et nos discours devinrent tellement subversifs que lorsque le train arriva à la gare du Nord nous chantions tous en chœur la *Carmagnole*... C'est un chant fort remarquable où je noterai surtout deux vers qui m'ont vivement frappé :

Du cœur pour se venger...
Et du pain pour nos frères.

II

Je rejoignis la Jeune Littérature.

Et voici la conversation que j'entendis (1).

A. — Tiens, Harold ! Je vous croyais acquis aux *lares* de votre patrie.

H. — Non... j'ai eu des difficultés avec mon père.

B. — Asseyez-vous...

A. — Et prenez quelque chose.

(Or c'était au Café d'Harcourt.)

H. — Voici du *birds ;* qui veut fumer ?

A. — J'en ferai une cigarette

B. — Moi aussi.

(Un silence. Les cigarettes sont roulées.)

H. — Garçon... du feu !

(Le garçon n'entend pas).

C. — Inutile demande !... Il n'y a plus de porte-allumettes.

H. — Tiens !... Un règlement de police ?

A. — Non.. Au contraire.

(Un silence).

H. — Qu'est-il arrivé depuis que je suis parti ?

B. — Il a fait très chaud...

C. — Si chaud, qu'un certain Barrault en est mort à l'Hôtel-Dieu.

(Arrive un monsieur très vieux, porteur de bouquins reliés en cuir fauve et frappés d'armoiries en or).

Ce M. — Les œuvres de Boileau... pas chez... édition du temps.

A. — Qu'a-t-il écrit ce Boileau ?

M. (sévère). — Il a promulgué les lois de la Poésie !

(Tous en chœur). — Nous ne voulons pas de lois !

(Le vieillard s'enfuit).

C. — Et puis il est vilain ce vieux... Il pue la Règle... Certes, ce n'est pas Nestor tel qu'il parle chez notre Père Homère

A. — C'est peut-être lui — mais dégringolé journaliste.

D. *(jusqu'alors distrait vers les Fragonard vus ce jour-là).* — Allons au bateau-lavoir !...

H. (Tout bas à B.) — Qu'entend-il par là ?

B. — C'est une façon symbolique d'exprimer que la société a besoin d'une lessive.

H. — Quelle société ?

C. *(qui a entendu).* — Toutes !

H. — Comment ça ?

C. — Bien sûr : les sociétés nous rongent et nous pompent le plus pur de nous-mêmes, les sociétés oppriment l'individu sous prétexte de bien commun nous n'en voulons plus ; ce qu'il nous faut c'est l'homme qui respire à l'aise l'air libre ; l'homme pensant, aimant — et musclé...

A. — Ni vieux, ni maigre — la devise de Blanqui... à peu près.

H. — Diable *grundy !* Je croyais que les sociétés, sous forme d'Ecoles, étaient votre vrai Bon Dieu, en ce moment.

A. — Le socialisme de l'Art ?... Les syndicats avec un Aîné comme président ? Nous sommes en grève contre eux.

B. — L'Art, c'est la Walküre entourée de flammes, à l'heure qu'il est... qui sera Siegfred ?

A. — Nous serons tous Siegfried... Car le Héros c'est nous tous solidaires et personnels.

H. *(inquiet).* — Mais ce sera sans Ordre

A. — L'Ordre il faut l'abolir — voici l'Harmonie

(Un silence).

H. — C'est drôle... Vous avez tous l'air de prêcher un évangile sans Jésus.

A. — Vous ne croyez pas si bien dire : nous sommes des apôtres sans Christ mais avec l'idée qu'il incarna pour que l'Aurore de cette Idée fut baptisée de sang — c'est-à-dire de Vie.

(Passe un prêtre menant quelques enfants en uniforme. A un embarras de voitures, en traversant le boulevard, la colonne des enfants est coupée par un tramway. une partie des enfants court à l'autre trottoir et arrivé là, gambade, rit et fait des grimaces au prêtre. Celui-ci, resté en détresse avec quelques peureux lève les bras au ciel et se lamente).

B. — L'état de ce saint homme me paraît un symptôme

(Un silence).

H. — Et comment se comporte mon ami M. Huysmans ?

A. — Vous savez que notre ami M. Rebell a défini le *snob* : « Un domestique sans maître et ayant négligé de s'adresser au bureau de placement. » Or vous avez vous-même défini M. Huysmans, *un snob*... Et bien il balaye un seuil poudreux à l'heure qu'il est. — Il est frère lai chez les moines... Mais il n'entre pas dans le couvent... Et figurez-vous, ce balayage surnuméraire l'amuse autant que d'analyser les digestions de M. Folantin ou les névropathies de des Esseintes.

(Un silence).

H. — J'ai lu un bien charmant article de M. Vielé-Griffin sur le compte de M. de Montesquiou-Fezensac.

B. — Celui-là, il a la prétention d'être libre.

A. — Libre !... S'il était libre au lieu de pleurnicher ses vers dans les « derniers salons » il serait à côté de nous à flanquer en bas quelques

(1) Afin de ne compromettre personne j'appelerai les poètes mes interlocuteurs A. B. C. D. et je mettrai pour moi H.

Bastilles... Et pourtant s'il avait voulu, nous l'aurions fait l'Empereur de l'Idée.

D. — L'Idée est elle-même son propre Empereur.

A. — Oui... Mais l'homme n'est pas encore assez libre pour, content de l'Idée, se passer d'images. Mal débarbouillé de l'Autorité, il incline à créer par exemple un Saint... Diderot et à lui apporter des couronnes. Ce n'est pas un décadent féodal comme M. de Montesquiou-Fezensac qu'il faudrait à l'homme comme IMAGE mais bien une bête de proie qui a faim c'est-à-dire un roi détrôné.

(Un silence).

H. — Y a-t-il moyen de se divertir en ce moment ?

D. — L'ordre règne et le beuglant aussi... On voit sur les trêteaux des paillasses auvergnats et des filles déguenillées, rôdeuses de barrières qui, d'après *la Vie parisienne*, « chantent des choses tristes. »

H. — Enfin, je voudrais voir quelque chose de joli.

A. — Quelque chose de beau ! nous nous montrerons !... Tenez : le soir descend ; des ombres violettes parent d'un parterre nocturne les trottoirs là en face où saigne encore — le sang du soleil, une odeur de verdure flotte jusqu'à nous, le ciel est haut mais si pur où montent ces hirondelles sans patrie... Allons au Luxembourg.

(A peine arrivés au Luxembourg, un tambour bat la retraite et un personnage médaillé nous invite à sortir).

H. *(désespéré, s'arrêtant).* — Alors il n'y a rien de nouveau ?

A. — Du nouveau ?... Attendez. — Ah! si on a condamné à mort un homme de Clichy qui avait essayé de voler un lapin... (1) Nous pouvons tâcher d'aller à l'exécution.

(On ferme. La retraite se rapproche. Les battements de tambour pétillent un peu comme des coups de fusil... Plan! Plan! Plan ! Rataplan !)

D. — Que dites-vous de cette nouveauté ? Ce sera intéressant... Une « opération » de M. Deibler !

H. — Moi ? Cela me donne envie de crier : Vive Ra...

A. *(l'interrompant très haut).* — Vive Rataplan ! En effet, écoutez

La retraite s'éteindre au fond du crépuscule

C'est là un bon vers de M. Coppée... Allons-nous en ; au surplus il n'y a dans ce Luxembourg que des Reines assez laides...

C. — Et l'on risque d'y rencontrer Bérenger le Groin sanglant

(Roulement prolongé de tambour. La nuit tombe. Quelqu'un crie aux retardataires : « Sauvez-vous donc ; on va vous enfermer. »

La flamme rouge d'un feu de Bengale luit. — Les tambours se taisent.)

B. *(rêveur).* — Pourqnoi d'Esparbès n'est-il pas là ?

A. — Il est aux Thermopyles ! Et nous, *demain*, nous prendrons la Bastille.

III

Telle est, fort exacte, la première conversation à laquelle je pris part lors de mon retour à Paris. — Mais n'était-ce pas un rêve ?... J'ai peur que ce ne soit qu'un rêve car pendant toutes ces choses et ces idées entrechoquées, j'entendais bourdonner dans mon oreille avec une persistance bizarre, cauchemardante, ce refrain de je ne sais quelle chanson :

C'est LEUR *linceul que nous tissons.*

HAROLD SWAN.

13 juillet 1893.

(1) Depuis cet homme — Jean Foret — a été *gracié*. La Société lui a fait la faveur de l'envoyer au bagne pour toute sa vie.

A une qui s'ignore

Tu lèves trop souvent le front, ma sœur,
Quand parlent les jeunes hommes
Et ton regard a des douceurs
Pour eux, des douceurs de baume ;

Ta lèvre, ignorante encore
Du baiser qui mord et qui saigne,
Laisse à tes yeux, troublante enseigne,
Les promesses de ton corps ;

Et moi, passé maître dans
L'art des rêves audacieux,
Je comprends le langage ardent
Que les yeux tiennent aux yeux.

Les tiens parlent, les tiens livrent
Le secret de la fleur qui dort
Et, lasse enfin des rêves d'or,
Veut s'épanouir et vivre;

Dans tes prunelles dilatées
Où passent des affres d'amour
Est la porte de volupté,
La porte close aux vantaux lourds,

Et ton âme blanche qui tombe
D'un ciel terne abandonné
Semble dire : L'heure est sonnée
A l'horloge des colombes.

Et ton âme blanche veut boire
L'infini des lents baisers
Avec deux lèvres embrasées
Pour ciboire.

FÉLIX MALTERRE.

NOSTALGIE

Tout est beau par ici, tu le vois, ô ma sœur !
Tout vit parmi le baume ; et la paix de ces sites
Est une paix d'oubli souverain pour le cœur.

Pourtant il en est d'autres que par l'esprit toujours tu visites !

D'où vient que sur ton front, ainsi qu'un signe noir,
L'inquiétude met ses doutes, aux approches
Du silence mystique et baigné d'or du soir ?

Est-ce l'écho pieux et sonore de l'angélus des cloches ?

Peut-être que là-bas, des yeux, des yeux aimés,
Sur ton visage blême ont jeté leur lumière ;
Peut-être que tu crois ne les revoir jamais !

Efface de ta mémoire la vision de cette terre.

Ne t'étiole pas sous cet azur d'avril
Fleur de chair que le vent des souvenirs tourmente :
N'écoute le regret pleurer en notre exil ;

Laisse s'étouffer en toi le nostalgique mal qui te tente :
Deviens joyeuse ainsi que le joyeux essaim
Des voix qui vibrent au clair soleil du matin !

FRANÇOIS LATTARD.

1893.

SENSATIONS D'HIVER

L'albe soleil d'hiver, tant pâle sur les gîvres,
Allume des éclairs en les arbres vêtus
D'hermine. Des corbeaux circonflexes, comme îvres,
Promènent dans le ciel de longs vols éperdus.

Très doucement, plaintif, le vent joue et s'éplore,
Languide ululement, par les chemins tout blancs,
Cependant que la neige en l'air gris flotte encore ;
Et le silence est lourd, angoissé, si troublant
Qu'il suggère des peurs, des frissons de mystère...

Oh ! le soleil est blanc comme un qui va mourir !...

Le vent psalmodieux, se décide à se taire,
Et tout semble paysage de souvenir...

Ce grand pin, figé dans une altière attitude,
Prend des airs de statue en marbre immaculé.
Un oisel, apeuré, n'ayant pas l'habitude,
L'a regardé longtemps et puis s'en est allé
Sans oser le frôler d'une aile téméraire,
Dans l'appréhension de s'y figer aussi...

Oh ! les choses dormant sous un vague suaire,
Et comme tout est mort ce qui vivait ici !

Dans l'hiver de mon cœur, mes amours abolies,
Mes rêves d'un matin, fleuris de fol espoir,
Chères que j'adorai, lointainement jolies,
— Tels des pastels fanés en des cadres de soir, —
Dormez en vos linceuls ainsi que toute chose,
Mes bonheurs d'autrefois et mes primes amours...

Le soleil douloureux est blanc, veiné de rose :
Sans doute il va bientôt s'éteindre pour toujours !...

Et c'est sur nous et lui que, morne et monotone,
A nouveau le vent pleure et tristement chantonne.

GEO. BONNERON.

Janvier 1893.

JEAN CARRÈRE

La poésie n'est pas seulement la chanson rêveuse d'un page ou d'un mage perchés sur une tour d'ivoire...

I

MAINTS articles touchant l'agonie du Parnasse autoritaire, l'individualisme et la liberté du vers, aussi le sens très net de notre hommage au père Hugo, les actes de certains d'entre nous pendant les derniers troubles ont eu la bonne fortune de piquer divers pions. Ce n'est pour nous déplaire. Voici d'abord un écrivain marseillais qui met à la sauce auvergnate des idées suisses, le plus raté — avec l'esthète Charles Morice — d'une génération de ratés, j'ai nommé M. Joseph Karagheuz-Caraguel. Ce polygraphe bien renseigné prend volontiers le Pirée pour un homme et un anarchiste pour un politicien. Il a découvert et il délaye en la pâte grisâtre de ses articles, que les poètes nouveaux avaient l'intention de *faire dans* le parlementarisme. Il suffit de signaler cette ânerie. Quiconque a peu suivi l'évolution de la génération littéraire actuelle sait à quoi s'en tenir. Aussi nous en voudrions-nous de relever les aberrations d'un chevalier du socialisme caduc. Ce cadavre récalcitrant ne vaut même pas une pincée de poudrette. Mais tels provinciaux regimbent aussi. Je parcourais, ces jours, une revue belge où, à propos d'un très beau livre, *les Campagnes hallucinées*, je ne sais plus trop qui rendrait l'individualisme responsable de vers fort mauvais imités de M. Verhaeren! Cela c'est très jeune. Comment le signataire de l'article en question n'a-t-il pas vu qu'il démolissait sa propre thèse en prenant pour exemple *l'imitateur d'un individualiste ?* Passons...

Enfin, et ceci eut lieu à Paris même, quelques bons camarades ont découvert que Jean Carrère s'était assassiné lui-même — *pour se faire de la réclame (sic).*

Il y a chez Carrère beaucoup de bon et beaucoup de mauvais. Méridional d'Agen, il a les défauts et les qualités de sa race. Il est surtout orateur, dans ses vers et dans la vie, et bon orateur. Où il pèche c'est dans l'action — l'action significative, apanage à peu près exclusif des hommes du Nord, à l'heure qu'il est.

II

Au commencement de Juillet, lors de ces émeutes que maints personnages ignorés ou intéressés ont si mal racontées parce qu'elles

les épouvantèrent, je rencontrai Carrère au bas du boulevard Saint-Michel. Suant, brisé, presque aphone, il venait de dépenser en paroles — d'ailleurs fort belles — la plus grande énergie... sans avoir réussi à détourner qui que ce soit de marcher à l'assaut de la Préfecture de police. « Eh ! bien Jean, lui dis-je, voilà trois jours que tu parles et tu n'as rien empêché. Entends-tu ces coups de revolver ? Vois-tu ces kiosques qui flambent ?... Ménénius Agrippa n'est pas en faveur : les Coriolans brutaux de la police ne t'écoutent pas plus que ces braves gens descendus de l'Aventin. »

Une charge de cavalerie nous sépara.

Deux jours plus tard, après une nuit passée à le chercher en compagnie de Stuart Merrill, je trouvais Carrère sanglant, sans connaissance, le nez cassé et le ventre défoncé à coups de pieds, étendu tout habillé sur son lit. Comment avait-il pu se traîner jusque chez lui ? Il n'en sait rien lui-même.

Ah ! vraiment trop dure punition pour un cœur généreux — qui n'a pas le sens de l'action.

III

Je disais plus haut Ménénius Agrippa. Ce volume de vers que publie *La Plume* est pour me donner raison. — Chez Carrère le lyrisme prend souvent, le plus souvent la forme d'un discours en vers. De là de très belles strophes où vibrent des glaives entrechoqués, où rutilent des couchants de colère, cependant que le poète clame pour les foules et leur montre l'aurore promise :

Plus de prophètes, plus d'élus !
Grandis mon rêve...
Nul sauveur ne descendra plus !
Monte, mon rêve...

D'autres fois c'est presque un apologue comme cet HYMNE D'HIRONDELLES où chantent des vers délicieux :

Nous passons. — par delà l'horizon des mers bleues,
Vers la terre où demain vont éclore nos nids,
Semant nos cris de joie à travers mille lieues,
Nous portons le reflet des printemps infinis.

Carrère procède du Père Hugo en cela que souvent, et c'est peut-être un tort, il veut enseigner. Or le rôle du poète n'est-il pas de refléter les émotions de tous — tristes ou gaies — et de les hausser au lyrisme si bien que son œuvre soit à la fois personnelle, car conçue selon un rythme personnel et universel, car donnant la synthèse des sensations, des sentiments et des idées de l'humanité entière ? On ne doit pas dire, ni dans la vie, ni dans ses vers : « Vous agirez ainsi » ou bien : « Voilà ce qu'il faut croire ». On doit agir aux heures d'action et proclamer sa croyance aux heures de pensée.

Si l'âme du poète est haute — il aura fait son œuvre.

Pas plus que le rôle d'arbitre des partis le poète n'assumera une dédaigneuse indifférence à l'égard de la vie ambiante.

Le poète est un homme comme un autre ; nul leurre plus dégradant que cette soi-disant « aristocratie de la pensée » prônée par maints mandarins de lettres : nulle ténèbre plus pernicieuse qu'en cette résignation lâche des catholiques ; nulle titillation plus énervante que cette adoration du Mot pratiquée par les Romans ou tels pères du Symbolisme. L'Art c'est le rythme et le rythme c'est la Vie elle-même.

Mais Carrère n'a pas besoin de ces exhortations, il est une âme trop large, un esprit trop foncièrement libre pour qu'il y ait autre chose à faire qu'à lui indiquer des erreurs de détail.

Nous croyons tous qu'il y a en lui la force d'un bon poète. Nous croyons qu'aux heures d'action, désormais, il n'écrira plus, il ne parlera plus mais qu'il agira. Car comme le disait Stuart Merrill dans l'*Ermitage* : « Il sera écrit peu de poèmes le jour où la Révolution grondera par l'Europe ». Ce jour là, ce grand Soir, nous jetterons à bas la Société avec ses Lois, ses Règles et ses Patries..,

Puis viendra l'aube attendue, si belle, dorée de soleil éternel au bord du ciel libre et tu chanteras de nouveau mon cher Carrère :

Des roses, des roses
Accueillent le Grand Matin.

ADOLPHE RETTÉ.

Baudelaire et Jeanne Duval [1]

Post-Scriptum. — Depuis l'impression du travail qui précède, j'ai reçu un document des plus intéressants que, sur mes indications, la *Revue historique et littéraire de l'Ile Maurice* a pu retrouver et qu'elle a reproduit dans son numéro du 1er janvier 1803 d'après le *Cernéen* du 22 juin 1866. C'est l'*envoi* de Baudelaire à M. A. Autard de Bragard de son sonnet. Nous en avons ainsi le texte original et le lecteur y relèvera diverses variantes, que nous soulignons, avec la leçon définitive des *Fleurs du Mal.* (Voir le sonnet *A une dame Créole.)*

Aux quelques lignes dont le *Cernéen* a fait précéder la lettre de Baudelaire j'emprunte les passages suivants :

M. Ch. Baudelaire a visité Maurice en 1841, à l'âge de 20 ans. Une bienveillante communication nous a mis entre

(1) Nous avons reçu trop tard pour le mettre à la suite de l'article paru au n° précédent le présent post-scriptum, nous le réimprimons ici. N. D. L. D.

JEAN CARRÈRE

les mains comme le début du jeune poète.

M. Ch. Baudelaire avait été reçu dans la maison d'un de nos créoles les plus distingués, M. Ad. A. de B. Là il avait goûté les fruits d'une hospitalité empressée, dont le charme était encore rehaussé par la bonté, la grâce et la distinction de la maîtresse de la maison. En s'éloignant de Maurice, M. Baudelaire s'était arrêté à Bourbon ; c'est de là qu'il écrivit à M. A. de B. la lettre que l'on va lire, renfermant un sonnet qui doit compter parmi ses premiers vers ; de même que le sonnet est demeuré sans doute inédit, la lettre n'était pas destinée à la publicité ; mais on y rencontrera avec plaisir cette sève sans apprêt qui distingue si bien la jeunesse.

Voici maintenant la lettre de Baudelaire :

Le 20 Octobre 1841.

Mon bon Monsieur A., vous m'avez demandé quelques vers à Maurice pour votre femme, et je ne vous ai pas oublié. Comme il est bon, décent et convenable que des vers adressés à une dame par un jeune homme passent par les mains de son mari avant d'arriver à elle, c'est à vous que je les envoie, afin que vous ne les lui montriez que si cela vous plaît.

Depuis que je vous ai quitté, j'ai souvent pensé à vous et à vos excellents amis. Je n'oublierai pas certes les bonnes matinées que vous m'avez données, vous, Madame A., et M. B.

Si je n'aimais et si je ne regrettais pas tant Paris, je resterais le plus longtemps possible auprès de vous et je vous forcerais à m'aimer et à me trouver un peu moins *baroque* que je n'en ai l'air.

Il est peu probable que je retourne à Maurice, à moins que le navire sur lequel je pars pour Bordeaux (*l'Alcide*) n'y aille chercher des passagers.

Voici mon sonnet :

Au pays parfumé que le soleil caresse
J'ai vu dans un retrait de tamarins ambrés,
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse,
Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud ; la brune enchanteresse
A dans le cou des airs noblement maniérés ;
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,
Belle, digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des mousseuses *retraites,*
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes,
Que vos regards *rendraient plus soumis que* des *noirs.*

Donc, je vais vous attendre en France.
Mes compliments bien respectueux à Madame A.

C. Baudelaire.

On remarquera que la lettre ci-dessus est écrite de l'Ile Bourbon et qu'elle est datée du 20 octobre 1841 ; or, le poète avait quitté Maurice le 19 septembre précédent. Nous sommes donc autorisés à conclure que les souvenirs du poète ne lui étaient pas fidèles lorsqu'il parlait à M. Leconte de Lisle de son passage en rade de St-Denis, sans descendre à terre. — Il lui manquait à ce moment des effluves de la Duval, sans doute.

Cette lettre nous fournit un autre renseignement qui vient corroborer une note de M. Prarond, citée par M. Eugène Crépet, p. xxvi, savoir : que Baudelaire brûla la politesse à l'Inde, quoi qu'il ait pu dire encore de son voyage à Calcutta dans une de ses lettres à M. Ancelle. Il abandonna, en effet, à Bourbon, le *Paquebot des Mers du Sud* pour prendre passage à bord de l'*Alcide* et rentrer à Bordeaux.

Mis DARUTY DE GRANDPRÉ.

Paris, 2 août 1893.

TRIBUNE LIBRE

Mon cher Deschamps,

Ce n'est pas dans le chapitre « l'Art et l'Enseignement Professionnel » comme le veut M. Henri Mazel, mais bien dans le réel chapitre « l'*Education esthétique* » qui termine le beau livre de notre ami Alphonse Germain que j'ai relevé la phrase qui a motivé de ma part bien moins un reproche qu'une réflexion incidente née de ma furieuse antipathie pour toute Autorité.

Cette phrase, au reste, la voici : « Un gouvernement autoritaire, — les mieux organisateurs jusqu'à présent, — restituerait le goût à la race par intussusception, en recrutant parmi les Esthètes les professeurs spéciaux, en règlementant la coupe des vêtures, la fabrication des objets d'art industriel, la décoration des cités. »

Ce gouvernement je le maintiens Chimère.

Quant à ma réflexion, elle prouve simplement l'importance que j'ai attachée aux pensées de M. Alphonse Germain et ma très grande admiration pour son livre.

Croyez-moi, mon cher Deschamps,
Votre bien dévoué

CHARLES SAUNIER.

Regards littéraires d'un Yoghi

(Suite) (1)

A Georges Montorgueil.

Isaac Newton mourut vierge. N'est-il pas stupéfiant de penser que cet immortel génie ait pu jongler pendant quatre-vingt-cinq ans avec les globes célestes sans être tenté une seule fois de mesurer de sa main les plus prochains des hémisphères, et formuler les lois de l'attraction universelle sans subir la plus douce et la plus impérieuse de toutes !

***

J'ai grande confiance dans l'avènement d'un ordre nouveau depuis que je vois briller au-dessus de nos têtes l'Etoile des Bérengers.

***

Yann Nibor, c'est le marin absolu ; il largue sa chanson, il la cargue, il tangue, il vire, il roule, il amarre, il godille, enfin il prend des ris partout, excepté sur nos lèvres.

***

De même que dans son nom : Magnus, tempéré par un suffixe prérogatif, je trouve dans Magnard un fond de grandeur légèrement alourdi par le souci des réalités ; comme d'un lion qui se serait lui-même rogné les griffes, pour servir de démonstrateur dans un Muséum.

***

Quoi de plus naturel que la discrétion de Pétrarque ? Et quel scandale si on avait vu un tel idéaliste rouler sur Laure !

(1) Voyez les Nos des 1er septembre et 15 novembre 1892, 15 février et 15 mai 1893.

***

M. Alphonse Allais, en quête d'un sinapisme, n'est jamais embarrassé. Il n'a qu'à griffonner quelques lignes n'importe où, le voila aussitôt muni d'un papier rigolo.

***

Dans toute la philosophie alambiquée de Descartes, je ne trouve qu'une chose naturelle : sa fille, la petite Francine.

***

Y a-t-il bien longtemps que les Allemands ont cessé d'adorer le dieu Tort ?

***

M. Louis Dumur nous a démontré jusqu'à l'évidence cette double proposition appuyée par l'expérience de plusieurs siècles, à savoir que quand un aphorisme est vrai il est déjà connu, et que quand il est neuf, il ne veut rien dire. En voici un de plus.

***

Pauvre Molière ! Mlle du Parc ne lui permit jamais de s'égarer dans ses fourrés ; par bonheur il trouva la de Brie plus coulante.

***

Tout bien considéré, je préfère encore les chants d'Amphion qui bâtissaient des villes au trivial refrain de la Marseillaise qui ne semble avoir pour ambition que d'en renverser.

***

Quand il veut nous faire prendre toutes les femmes pour des hystériques, je crois que M. Charcot s'amuse.

***

Penser que si les Arabes n'avaient pas été refoulés de notre sol par Charles Martel, c'est Monsieur de Pompadour qui serait célèbre !

***

Dans une nuit de cruelle insommie, Assuérus se fit lire les archives de son règne. Celui-là du moins se rendait justice.

***

« Le rire, dit Lavater, est la pierre de touche du jugement. » Oui, à condition toutefois qu'elle ne soit pas dans la vessie.

***

Henri Mazel a tout vu, tout lu, tout su, et tout cru ; et malgré ce lourd bagage, il promène sur le vélin une plume agile que vous diriez arrachée à l'aide de son lutin familier. C'est un puck de la Mirandole.

***

A beaucoup Spinoza, par sa sécheresse, inspire une certaine répulsion. Mais moi je l'émme.

***

Tout ce que la France compte de lettrés attend encore de M. Louis Ganderax un article sur lequel on ne se soit pas assoupi avant la fin du premier paragraphe. Son style berceur tendrait à nous faire croire que parmi les racines grecques dont il fut nourri à l'Ecole Normale s'était glissé plus d'un plant d'opium.

***

Chaque réformateur a son dada, mais aucun n'a coûté plus cher à l'humanité que le bidet de Malthus.

***

Il y a une prédestination dans les choses. La Vistule, par exemple, qui fit tant souffrir au bas du dos Louis XIV devait plus tard blesser non moins grièvement Napoleon I dans son amour-propre.

***

Dans la dogmatique abstruse et un peu gourmée de Herbert Spencer, je reconnais une sorte de Kant britanniquè.

***

Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, mais tout le monde est revenu du Panama.

***

Le poëte digne de ce nom ne doit pas s'entêter à des formes périmées. Sur le Mont Parnasse il n'y a pas de station des Grands-Mulets.

***

On reproche volontiers à l'Orient son éclectisme en matière de galanterie. Madame Jane Dieulafoy lui a fort à propos révélé une façon plus honorable d'intervertir les sexes.

***

Y a-t-il au monde une plus belle parole que ce mot de Térence : « Je suis homme : de tout ce qui est humain il n'y a rien qui ne me soit étranger. »

***

Platon soutient que le beau est absolu, un, et invariable. Aussi tout ce qui est platonique est-il abhorré dans les modes.

***

Il n'est geste si vulgaire qui ne retentisse aux plus intimes profondeurs de notre être. Comme l'a proclamé fort justement Amiel, le baisage lui-même n'est qu'un état d'âme.

***

Eugène Sue. Encore un qui a prouvé à quel point les mœurs littéraires sont contagieuses.

***

Le génie, a dit Buffon, n'est qu'une longue patience. Par prudence il a omis d'ajouter combien de temps il fallait attendre.

***

Montesquieu est un grand politique, à peu près comme serait habile écuyer celui qui aurait passé sa vie à dompter des chevaux de bois.

***

« Tu te tairas, ô voix sinistre des vivants » a rugi Leconte de Lisle. Quant à moi, j'avoue qu'à mes heures de mélancolie mon rêve s'arrête plus volontiers sur l'époque où, les nations s'étant inutilisées à coups de dynamite, il ne restera plus sur la terre qu'une famille de perroquets, dont l'aïeul vénérable répètera tous les matins : « As-tu bien déjeuné, Jacquot ? incapable même de transmettre à sa lignée ce don divin du langage.

***

Dans le sec et narratif Mérimée, je vois une espèce de Voltaire Scott.

***

Toutes les Muses sont sœurs. En désertant Melpomène, l'auteur des *Plaideurs* a montré qu'il aurait pu sacrifier à Thalie.

***

Grande a été l'influence de M. Richard Wagner sur notre jeune école symphoniste. Jusque dans une œuvre aussi personnelle que la *Vie du poëte* par Charpentier, on rencontre ça et là plus d'un laïtou-motiv.

***

Je m'étais mis en demeure de m'intéresser puissamment au mouvement ésotérique, quand j'appris que MM. de Guaita et Jules Bois allaient se pourfendre comme de vulgaires sous-offs. Dès lors l'occultisme ne m'apparut plus qu'une mauvaise plaisanterie imaginée par quelque fumeux Deroulède.

***

En Suisse le guide Conty ne manque pas d'utilité, mais pour s'orienter dans le dédale du cœur féminin, il n'est rien de comparable au guide Maupassant.

***

Certes le talent abonde chez tous ces Norwégiens, mais ils le crient un peu trop Suédois.

***

Comme on comprend peu les hésitations de Wilhelm Meister ! Est-ce que le moindre sourire d'une seule Mignon ne valait pas les plus chaudes étreintes de six Philis ?

***

Les *Lettres de femmes* recopiées par Marcel Prévost ne sont pas veuves d'intérêt, mais un grave défaut les entache contre la vraisemblance : elles sont toutes soigneusement orthographiées.

***

Sous une forme châtiée Aurélien Scholl s'est plu longtemps à nous narrer des aventures très lestes. Aussi comprend-on jusqu'à un certain point que des Anglais pudibonds l'aient appelé : The Schobl for scandal.

***

Jusqu'ici l'âme humaine était demeurée dupe d'une illusion d'optique, croyant que c'était le monde qui tournait, non elle seule. Maurice Barrès a été son Galilée.

***

Werther, au mois de mai, désirait être un hanneton. Son vœu ne fut que trop exaucé, quoiqu'il dût se borner à avoir le hanneton comme locataire.

***

D'après Joubert, « les dettes abrègent la vie. » C'est même la principale consolation des créanciers.

***

Une grande vérité internationale a été proclamée par Casimir Delavigne : « Jamais en France, jamais l'Anglais ne règnera. » En effet, si l'Anglais régnait en France, ce ne serait plus la France, mais l'Angleterre.

PAUL MASSON.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

Breslau, 11 juillet.

Huysmans en Allemagne

En matière de langue française la curiosité allemande se manifeste volontiers amène. L'évidence d'un parti pris ne signifie pas toujours un accès de chauvinisme. Jalousie professionnelle, haines religieuses, consigne de journalistes ont détruit dans la presse bourgeoise la puissance d'objectivité. Comme tous les bâtards du « Dieu fort et jaloux » le luthérien daube chrétiennement sur qui lui porte ombrage.

S'il vous convient d'habiter en Allemagne, soyez une victime résignée et surtout anonyme. Affamé ou expulsé, telle serait la conclusion d'un débat public. Le pays de Kant est soumis comme les autres aux progrès de la fameuse civilisation européenne. Les monstrueux éteignoirs de la libre-pensée y sont peut-être plus redoutables qu'ailleurs. Ouvertement associés, le Fonctionnarisme, le Clergé protestant, les Universités et la Franche-Maçonnerie entravent encore la marche du cyclone socialiste tout en cherchant à le rompre par une habile exploitation.

Mais ceux qui n'espèrent rien de Rien et celui qui connaît sa force ne redoutent pas l'universelle conflagration. Ils la souhaitent ou la bravent. Ainsi, les socialistes contraints de courir au feu sous la terrible poussée de l'Anarchie. Tel Guillaume II attaquant en face le fonctionnarisme académique, l'irréligion et l'intolérance de ses sujets. L'échec matériel et politique était à prévoir. Trop de médiocrités prospèrent à l'abri des immunités doctorales. On ne touche pas impunément aux petits bénéfices du négoce universitaire. Qui ne sait qu'un vénal parchemin et un bonnet grotesque octroyent aux acéphales et aux sycophantes réputation d'honnête homme et d'habile homme. De la tentative chevaleresque de Guillaume II, il ne reste donc que l'impériale manifestation d'un mépris dont les Trissotin et les Vadius se vengent par des lâchetés comme les réceptions faites à Bismark et les oppositions tendancielles du Reichstag. Jamais les journalistes allemands traités de « fruits secs » ni les professeurs menacés dans leur routine ne pardonneront à celui qui tenta de détruire l'odieuse superstition des grades universitaires.

En Allemagne, le préjugé est si efficace, que le premier sot venu est sûr d'être écouté et applaudi s'il a eu la précaution d'acheter un diplôme. D'étranges hardiesses en résultent. Exemple, la séance subreptice-

ment organisée par « un homme de Leipzig » sur Joris-Karl Huysmans.

Armé d'un manuel allemand de littérature moderne, ce pion audacieux rêve d'exterminer l'auteur des CROQUIS PARISIENS. C'est le sujet sur lequel il se propose de pédantiser au conspect d'une grave réunion de philologues.

Flairant la pourriture bien gratinée, une demi-douzaine de rats de bibliothèque accourent au sifflet du *Rattenfanger* et le suivent dans la cave d'une brasserie qui, à plus juste titre que certaine traduction de Poë, mérite son nom de *Corbeau*. Quelle joie de grignoter autre chose que les verroteries du Lacurne de Sainte-Palaye !

Les bocks et la mangeaille évoquent lointainement les gueuletons du Magny. Inspiré, le dipnosophiste éructe cet exorde qui eût émerveillé Renan et déridé Taine, obstinés thuriféraires de l'Allemand :

Pour juger un auteur, il faut connaître l'opinion de plusieurs critiques. (*Man darf nie bei einer Quelle stehen bleiben*)...

Un auditeur capable de déchiffrer, sans guide-âne, les romanciers français esquisse un demi geste de protestation. A bas les pattes ! On n'interrompt pas un Herr Doctor. Le maître-es-philosophie nasillonne :

Des voix allemandes et françaises sont opposées à Huysmans. (*stehen gewichtige deutsche und französische Stimmen entgegen*).

Parmi les critiques considérables qui ont morigéné l'auteur des Croquis, notre maître d'école nomme les plus importants, ceux qui figurent dans son manuel : Professeur-Docteur Joseph Sarrazin et A. Meunier.

Stupeur des érudits qui s'apprêtaient à mouler le nom de l'Oracle des mufles et du Paillasse des *Débats*. Triomphe de l'illettré qui, pour son début, confère le don du Saint-Esprit à un littérateur qui n'existe pas et à un biographe dont il se procurerait difficilement le portrait-carte.

Il s'agit maintenant d'inculquer aux polymathes ahuris par l'inattendue trouvaille la doctrine des fameux critiqueurs.

La bonhomie des Allemands est charmante, joyeuse à la fois et tendre, dénuée de toute arrière-pensée spirituelle, mais imprégnée de sentimentalité, fondante et communicative. Tout ce charme s'envole lorsque l'Allemand jaloux des Latins, tente de suppléer par l'ironie à la vivacité et à la finesse qui lui manquent. Alors le barbare surgit, injurieux et puérilement agressif. Malheur à l'étourdi qui riposte. Le duel bourgeois est impossible, et certaine loi inflige un emprisonnement de trois mois pour la plus légère provocation. Selon sa nature, le bourgeois rentier, bureaucrate, professeur et négociant, abuse bassement de la sécurité légale. Au contraire, on trouve chez l'artisan une affabilité expansive, la politesse un peu emphatique des étudiants et des professeurs n'en est pas moins très attentive. Les officiers supérieurs connaissent l'urbanité et une réelle courtoisie caractérise la haute noblesse.

En sa qualité de Doctor, le dépeceur des CROQUIS PARISIENS ne se pique pas d'urbanité. Il se souviendrait plutôt de ses ancêtres, les « hommes à longs couteaux » devenus marchands de saucisses. Sous couleur de philologie, il a charcuté en maître supérieur *(Oberlehrer)* l'œuvre entier de Huysmans – qu'il n'a pas lu. Avec l'aide de son manuel de littérature il a servi à ses commensaux la farce dont voici le double-extrait :

...Huysmans est dénué d'indépendance autant que d'originalité... Il s'éloigne de la perfection littéraire de Balzac... Il a cherché à dépasser Zola... Il s'en est séparé en 1887 (*sic* à cause de *La Terre*... Alors il a passé dans le camp des symbolistes ou décadents... Il est malsain...

(« *Nach Sarrazin und Meunier erscheint Huysmans durchaus nichtals eine durchweg selbstandigstrenge, vor allem nicht als eine gesunde Künstlernatur... Von der künstlerischen Vollendung Balzacs, hinter dessen mannigfaltigen Gestalten der Dichter selbst verschwindet, ist er weit entfernt... Im Jhare 1887 veranlasste Zolas Roman La Terre Huysmans und mehrere Genossen, sich offentlich von Zola loszusagen. Huysmans ging in das Lager der Symbolisten, odei Decadents uber...*)

Enfin pour obéir à la tradition bismarchienne, notre pédant piétine l'artiste français qu'il placarde de sa propre parole : « Je me sentirai toujours plus d'affinités pour un homme de Leipzig que pour un homme de Marseille » *(Er ist kein blinder Deutschenhasser, sondern zieht entschieden den Leipziger einem Sudfranzosen vor.)*

Hennies en cette langue diabolique divinisée par Klopstock et méprisée par le grand Frédéric, ces âneries arrachèrent d'unanimes acclamations aux philologues mystifiés. Doué d'un sentiment esthétique égal à son sens moral, le lector répondit en pleurant quelques strophes de Mme Desbordes-Valmore !

La probité littéraire des Allemands est connue, et je n'eusse pas relevé ce cas exceptionel d'histrionisme philologique si l'ennemi de Huysmans, grisé par les honneurs que les aveugles ne sauraient refuser à un borgne, n'avait oublié qu'une séance domestique doit rester secrète. Après un mois d'attente cauteleuse, ce monsieur reproduit ses aménités dans une feuille obligeante. La chose passait inaperçue si un bon Germain ne m'eût adressé le papier avec l'intention sournoise de m'être agréable et de provoquer... je ne sais quoi.

Soyez heureux, trop serviable correspondant. La diatribe de votre ami prouve qu'il est du pays de Lessing. Pincé en flagrant délit d'infidélité, ce petit employé aux gages de Voltaire crut se venger de la clairvoyance du patron en bavant sur toute la littérature française. Mais s'il connut mal notre langue, Lessing s'efforça du moins de contrefaire la Pléiade, de copier Voltaire et d'imiter Diderot. Et puis il avait de l'esprit.

HENRI POSTH

AMES DE MIMOSAS

Nous étions trois amis, ayant vécu longtemps dans une intimité quotidienne et dans une complète connaissance les uns des autres, que la vie avait éloignés et qui se retrouvaient après une séparation de bien des années. Pendant cette séparation, nul de nous trois n'avait rien su des deux autres que le peu recueilli dans les conversations d'anciens camarades occasionnellement rencontrés. Par un hasard, — le sort a de ces caprices, — nos routes se rejoignirent à nouveau. L'un de nous, fixé là où nous nous retrouvâmes, invita les deux autres à dîner. Nous étions absolument entre nous comme autrefois ; et, nos âmes se sentant peu à peu émues, les souvenirs presque oubliés de notre ancienne vie d'amis ressuscitaient, et devant nous se dressait notre jeunesse tout entière : Fata Morgana à moitié sommeillante et rendue doublement magique par la distance. Nous avions pris une voiture, laissant la ville loin derrière nous. C'était un jour d'avant-printemps, vers l'heure du soir. Le sund miroitait sous le solcil couchant, une vapeur s'élevait des prairies et les bruyères entourant les villages étincelaient de leur prime verdure. C'était le silence et la solitude propres aux vastes plaines, — seules, les alouettes chantaient dans les bleus

espaces. Les souvenirs émergeaient du passé l'un après l'autre, tantôt un souvenir gai, tantôt un souvenir mélancolique ; ils se transformaient en paroles et en images et nous les revivions tous, tranquilles et paisibles tel que l'était ce soir de printemps, tel qu'on ne peut le faire que dans le souvenir, quand le présent ne nous étreignant plus nous a rendu notre liberté.

Un nom vint à mes lèvres, — je ne sais ni comment ni pourquoi, — le nom d'un homme que nous avions connu assez intimement, et nous nous mîmes à parler de lui. Quelques années auparavant il s'était fiancé avec une jeune fille vraiment exceptionnelle et devant laquelle tous étaient en admiration. Après quelques mois de fiançailles, il l'abandonna sans qu'il fût possible d'en comprendre le motif. La jeune fille avait pris cet abandon avec calme et s'était consolée de cette mésaventure en en épousant bientôt un autre, qui, disait-on, savait mieux apprécier son bonheur, et, de plus, était un employé d'état bien payé dans une petite ville de province. Aucun de nous ne l'avait connue, elle, par conséquent nous nous bornions à chercher dans sa nature à lui, et à faire des conjectures.

— « Il est inutile de chercher, dit l'ami assis en face de moi. Ce qui l'a décidé à en agir ainsi, personne ne le sait, hors lui-même, et s'il l'avait dit, personne probablement ne l'aurait compris, et encore moins celle qui avait la première droit à une explication. Je me rappelle qu'en recevant l'annonce des fiançailles, je me suis dit en moi-même qu'il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances contre une pour que ces fiançailles fussent rompues, et notez bien que je me le suis dit sans avoir la moindre idée de ce que pouvait être la jeune fille ni savoir qui elle était, mais uniquement parce que je sens que des hommes comme lui et nous ne peuvent se lier pour la vie. Pour nous le mariage est un jeu de hasard, c'est appeler une couleur avec de mauvaises cartes en main, car ce sont les petites choses qui dominent notre existence et qui en déterminent les crises ; les infiniment petites choses qu'on ne découvre que trop tard et qu'on ne peut même pas apercevoir de prime abord. Notre ami avait cru retrouver les besoins et les rêves cachés de son âme sensible et délicate dans l'essence physique et psychique de cette femme rencontrée sur sa route, et elle lui était comme le son d'une note très élevée d'un violon : son âme, ses sens, tout ce qui était le plus subtil en lui tressaillait, et il oubliait que c'est dans ces coups d'archet exaspérés que la dissonance guette avec le plus de perfidie. Et un beau jour il surprit une dissonance, et la dissonance grandit, devenant de minute en minute plus sensible. Torturé, il se boucha les oreilles ; cela ne servit de rien. L'harmonie décomposée devint un pêle-mêle insupportable de sons criards et faux. Et il s'enfuit. Peut-être n'était-ce qu'une parole, qu'une intonation dans sa voix, une fugitive expression de sa physionomie, un mouvement de son corps, qui sait ? quelque chose en dehors d'elle, mais qui la changea à ses yeux, — peut-être rien autre qu'une association d'idées non fondée, une perturbation dans sa vie sentimentale dans laquelle elle n'avait rien à faire, et dont il n'était pas plus responsable lui-même qu'on ne l'est d'avoir, tout physiquement, l'hallucination d'une odeur ou d'un goût qui nous est désagréable. Mais cette désagréable sensation de dégoût qui peut-être à l'origine n'avait aucune connexion avec la jeune fille, devint plus que suffisante pour le faire reculer devant elle comme devant un objet repoussant, et il fut forcé de se délivrer d'elle : une énigme pour tous, une énigme pour lui-même.

« Un jeune homme m'a raconté un fait semblable de sa propre existence. Il s'était épris d'une jeune fille qui lui faisait bon accueil ; ils se voyaient journellement et avaient occasion de se connaître autant que deux êtres peuvent se connaître. Il lui semblait que chaque jour les rapprochait davantage l'un de l'autre, et que son âme à lui se fondait toujours plus entièrement dans la sienne, si bien qu'elle s'y reposait comme en sa seule vraie patrie. Or il arriva que dans une réunion un autre homme, qui lui inspira dès l'abord une de ces antipathies inanalysables et pourtant invincibles, fit la cour à la jeune fille, et, avec ou sans raison, elle lui parut agréer favorablement la banalité de ses discours. D'abord il eut la sensation d'une brûlure dans son âme, comme si tous ses sentiments eussent été mis à vif, puis comme si un je ne sais quoi de l'homme détesté avait pénétré en elle en une fusion physique et psychique. Et au moment où ce je ne sais quoi de l'élément inconnu de son rival, antipathique à la quintessence de son propre être, lui parut avoir passé dans la jeune fille, il ressentit une antipathie contre elle, à sa vue, à son approche, une antipathie identique, inanalysable et invincible.

« Je sais encore une jeune fille à qui quelque chose d'analogue est arrivé. Elle et son fiancé s'aimaient aussi tendrement que deux êtres peuvent s'aimer en ce monde, et se croyaient créés l'un pour l'autre. Il la conduisit chez ses parents pour la leur présenter. Elle fut saisie d'une horreur soudaine et violente à la vue de son père, et crut — peut-être avec raison, peut-être n'était-ce qu'une illusion, — trouver quelque conformité entre la figure couperosée, boursouflée du père, et les traits de son fiancé. Bientôt elle ne vit plus rien d'autre ; les petits détails caractéristiques qu'elle avait découverts un à un et qu'elle aimait parce qu'elle seule les connaissait et que par conséquent ils lui appartenaient à elle, s'effaçaient. Seule la vague ressemblance avec le père subsistait, l'absorbait quand ils étaient ensemble, la hantait, la torturait et la dégoûtait hors de sa présence, grossissant et se figeant en une idée fixe emplissant tout son être, ses sens, ses sentiments et ses pensées, tel qu'en des nuits de fièvre il arrive qu'un obsédant refrain résonne à nos oreilles, toujours le même. Nous ne pouvons nous en débarrasser, il pèse sur nous comme un cauchemar, nous suons, nous nous tordons sous lui, et il nous fait mal comme un coup de couteau dans une plaie à demi fermée, et il bourdonne dans notre cerveau comme une mouche dans un immense espace vide. »

Le soleil grand et jaune descendait à l'horizon, le ciel pâlissait, la fraîcheur de la nuit se faisait

sentir dans l'air, et la plaine devenait de plus en plus silencieuse.

— « Moi-même, continua mon ami après une pause, je puis vous le dire à vous, car maintenant j'y peux songer sans souffrance et en parler sans trouble, — moi-même, un épisode de ma vie me rend tout cela très compréhensible, comme intimement proche de mon âme. Un été, — après des mois de travail monotone et fatigant, — mon corps et mon âme las de la vie de garçon, des villes et de la société des hommes, j'y voulus échapper. Je voyageai au hasard, et m'arrêtai enfin dans un endroit champêtre, isolé, dans une contrée idyllique, avec des lacs et des forêts, qui formait pour ainsi dire un monde à elle, sans connexité avec celui que je quittais, et où ne pénétrait guère l'agitation du dehors. C'était comme si je sortais d'une salle de fête dans le grand air, dans la nuit, les nerfs et le sang agités et bouillonnant encore, les oreilles emplies de bruit; il me sembla d'abord me mouvoir dans un vide immense qui pesait sur moi et me donnait le vertige. Mes jours s'écoulaient dans un unique sentiment, un sentiment d'été et de repos; le ciel était bleu et l'air rempli d'une chaude lumière, et la fraîcheur à l'ombre verdâtre des hêtres me rappelait une main de femme se posant sur notre front surchauffé. Je me promenais tout le jour, je devenais comme un animal de la forêt ou une herbe des champs et en moi ressuscitait l'enfant, tel qu'après une averse une plante brûlée par le soleil et couverte de poussière relève lentement ses feuilles altérées. Les précédentes années gisaient derrière moi comme des ténèbres fourmillantes et murmurantes, et il me semblait que j'en sortais brusquement sous les rayons du soleil; je les sentais pénétrer mon être glacé et le dégeler, et vers le soir, au soleil couchant, quand le silence s'était fait et que la nuit d'été s'étendait bleuissante au-dessus des champs, je redevenais sentimental comme dans les jours inoubliables de la prime jeunesse.

« L'un de ces soirs, en rentrant chez moi, je trouvai sur ma table une invitation d'une des notabilités du pays, un propriétaire danois dont j'avais souvent rencontré la famille dans mes excursions, — et qui me considérait sans doute comme tout à fait étrange puisque je vivais depuis des semaines en ermite, ne voyant que mes hôtes, de pauvres fermiers. L'invitation ne me fit aucun plaisir, car je sentais que c'en était fini de mon repos. Pourtant j'acceptai. Tout le voisinage était là. On s'amusa simplement, sans prétention; je ne m'amusai ni ne m'ennuyai, mais en revenant chez moi le soir, méditant sur ce qui s'était passé et ce qui en résulterait, je devins de mauvaise humeur. Je constatai avec une cruelle ironie tous les symptômes bien connus d'un amour naissant, et je me connaissais assez bien pour me savoir pris déjà, et qu'il ne me restait plus qu'à laisser les choses aller leur train, tout en redoutant cette affection nouvelle qui bientôt pouvait se changer en passion. C'était clair; deux alternatives seulement: ou partir immédiatement, ou me résigner corps et âme à l'inévitable. C'est ce qui arriva.

« Et à mesure que les jours passaient et que l'automne approchait, notre jeune amour d'été mûrissait, nos âmes se confondaient, comme deux arbres plantés l'un à côté de l'autre entrecroisent leurs cimes et leurs racines. La forêt brunissait, la lumière du soleil devenait dure et froide, toutes les ombres et les lignes s'aiguisaient, et un soir de septembre, lorsque toute la contrée semblait assoupie sous les rayons de la lune comme au pays des légendes, nous échangions notre premier aveu d'amour dans ce regard qui est pour moi le point culminant, la quintescence de tout amour, près duquel ce qui suit est vide et indigent. Tout homme a eu un moment dans sa vie qu'il garde en lui comme le meilleur. Pour moi c'est la minute dans laquelle cette jeune fille et moi nous nous reposâmes l'un dans l'autre, les yeux dans les yeux. Je donnerais volontiers toutes les ivresses des sens, toutes mes nuits voluptueusement bienfaisantes, pour ce seul regard muet et plein de larmes, qui rendit ma sensation de volupté si subtilement tendue qu'elle se transforma en douleur.

« Telle que j'envisage maintenant ma jeunesse, dominant toutes mes aventures, les comparant entre elles et les jugeant librement, je crois pouvoir affirmer que cette affection fut la plus forte, peut-être la seule à laquelle je puisse donner ce grand nom : amour. Pourtant il ne fallut qu'un hasard pour transformer mes sentiments jusque dans leur plus intime essence, comme si l'on changeait du blanc en noir.

« Une belle journée de septembre, j'accompagnai mon nouvel ami danois en visite chez le juge. Une voiture stationnait à la porte, et lorsque nous entrâmes dans la cour, une jeune servante suivie de deux hommes sortait de son cabinet. Le valet de ferme se précipitant à notre rencontre, se hâta de nous apprendre que c'était elle qui avait commis l'horrible infanticide qui avait ému toute la contrée. Elle venait de tout avouer. Elle avait commis le meurtre, il est vrai, dans un moment d'irresponsabilité, mais avec des circonstances révoltantes, et on conduisait la malheureuse à la prison pour la durée de l'enquête. Elle était vêtue d'une robe noire graisseuse, la jupe mal attachée laissait voir d'un côté la chemise, de l'autre un soulier éculé et un bas sale; tout ce jeune corps de femme avait quelque chose de repoussant en son désordre misérable. Et son visage, — c'était le visage que je regardais, qui attachait mes yeux, — son visage, d'un blême effrayant, gonflé de pleurs, strié de larmes, sur lequel des tortures et des émotions de toute sorte s'étaient empreintes déjà et le défiguraient !... Et ses yeux! ses yeux aux ombres noires, bordés de rouge, au regard fixe comme s'ils voyaient toujours le crime devant eux avec une expression semblable à un cri d'effroi comprimé! Et près de ce visage, j'en voyais un autre, innocent, frais et doux, mais lui ressemblant pourtant, je n'aurais pu dire en quoi et ne le sais pas encore maintenant, mais ils se ressemblaient, ces deux visages, et ils se confondaient au point que je ne les pouvais plus séparer. Tel que dans les fondations d'une construction des matières spongieuses peuvent se trouver et l'humidité gagner et pénétrer

toute la maison, rongeant, cachée et perfide, la moelle du bois, tel ce petit germe jeté par le hasard sur mon chemin se développait en une excroissance détériorante, s'épandait à travers mes sentiments, les mettait en friche, absolument et irrémédiablement. »

La voiture reprit le chemin de la ville. Les toits et les tours se détachaient, ainsi que des silhouettes en papier noir, sur le reflet rouge vaporeux du soleil couchant, et entre lui et le ciel, d'une blancheur froide et bleuâtre aux subites alternances, se tissait comme un étroit ruban de soie verte dans lequel brillait solitaire une grande étoile.

« Que sert de vouloir édifier nos existences, puisque nous sommes gouvernés par des puissances inconnues, et aussi impuissants sur les sensations cachées de nos âmes que les germes et les bourgeons qui saillissent et se gonflent autour de nous le sont de la formation de leurs cellules?...»

OLA HANSSON

(traduit par Jean de Néthy)

La Quinzaine artistique et littéraire

LES LIVRES

VATHEK, *conte arabe,* (avec une préface de S. Mallarmé) *par W. Beckford,* un vol. de XLVII — 207 p. 3 fr. 50. — Le goût pour le merveilleux l'emporta de tous temps sur les autres préoccupations humaines, il est solidement ancré dans nos esprits et l'aveu célèbre :

Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême !

serait encore la confession de beaucoup parmi nous.

Seulement on ne croyait plus qu'il fût possible de rien ajouter au trésor laissé par Perrault ! Et voilà que tout à coup l'un des plus fiers écrivains de ce temps, le poète Stéphane Mallarmé, découvre un joyau splendide, diamant d'une rare pureté, nous le taille à la mode du jour (j'entends pour l'orthographe) et qu'il le sertit dans le platine étincelant d'un avant-dire dont la langue, travaillée à dessein, fait valoir admirablement la limpidité de la pierre précieuse offerte aux artistes autant qu'au public.

Vathek est un conte arabe écrit en français par un jeune Anglais W. Beckford, il y a de cela cent ans et plus. Cette édition primitive est d'ailleurs d'une rareté exceptionnelle : c'est une réelle bonne fortune pour nous qu'un exemplaire soit tombé dans les mains du poète à qui nous devons déjà de prestigieuses traductions d'Edgard Poë.

Le Calife Vathek est un orgueilleux affligé d'une mère adonnée au Mal et qui inculque à son fils le culte néfaste des Puissances ténébreuses. Pour se concilier les bonnes grâces d'un Giaour qui lui promit les trésors magiques des rois préadamites, seuls souverains du Monde, il accomplit froidement les crimes les plus abominables et lorsqu'il est enfin admis à contempler dans son temple Eblis, le dieu du Feu, au lieu de la récompense attendue, Vathek s'entend condamner à se sentir le cœur éternellement dévoré par les flammes et à perdre le plus précieux des dons du Ciel : l'espérance, juste châtiment des passions effrénées et des actions atroces.

Quand, avant l'édition française, parut une traduction anglaise de *Vathek,* ce réveil imaginatif fut salué d'enthousiasme par les revues britanniques ; voici, écho du murmure louangeur d'alors, l'opinion de lord Byron, l'auteur du *Corsaire :* « Pour l'exactitude et la correction du costume, la beauté descriptive et la puissance d'imagination, ce conte, plus que tout oriental et sublime laisse loin derrière soi toute imitation européenne, et porte de telles marques d'originalité, que ceux-là qui ont visité l Orient éprouveront quelque difficulté à croire que c'est plus qu'une simple traduction ».

AQUARELLES BRETONNES. *par Henri Eon,* avec une préface de Charles Le Goffic (in-12 jésus, 160 p, 2 fr.) — De très doux contes présentés au public par un vrai poète.

L'HOMME DE GLACE, *roman, par Paul Ponsolle,* (in-18 jésus, 323 p. 3 fr. 50). — Ce roman comporte l'étude d'un cas attachant décrit avec science par un jeune écrivain. Le public fera fête à ce nouveau livre.

L'IBIS BLEU, *roman, par Jean Aicard* (in-18, 490 p. 3 fr. 50). — Jusqu'ici M. Jean Aicard était plus connu comme poète que comme romancier, malgré la publication de *Roi de Camargue,* un livre délicieusement illustré, et de *Le Pavé d'amour.* Dans l'*Ibis bleu,* M. Aicard reste le poète que nous connaissions, d'une grande sensibilité, d'une langue claire et souple, tout cela un peu aux dépens du romancier qui s'attarde à d'infinis détails... Mais en oubliant volontairement ce que le sujet a de puéril (l'éternelle femme tendre mariée à l'époux matériel et vulgaire et qui se console de la banalité de son mari dans les bras d'un *héros* qui la comprend mieux !) et de trop ressemblant à la *Page d'amour,* de Zola, (l'enfant qui se meurt des caresses qu'un homme obtient de la mère) il reste un livre qui plaira beaucoup aux femmes sentimentales et à tout lecteur sensible.

HONNEUR DE FEMME, *roman, par Adolphe Chenevière,* (in-18 jésus, 283 p. 3 fr. 50). Accepté par la *Revue des Deux-Mondes,* qui le donna inédit à ses abonnés, ce roman, plaît, lui aussi, aux âmes tendres et un peu pédantes (Mme Buloz est la lectrice chargée de découvrir ce qui convient aux châtelaines enamourées, séduites par les grâces d'éléphant de M. Brunetière). « Les passions humaines les plus sensuelles et les détours les plus cachés du cœur féminin », dit le prospectus, sont étudiés là avec un talent très réel que je me plais à reconnaître à M. Chenevière. Quant au sujet : l'amant, la femme et le mari — toujours !

DEUX HISTOIRES D'AULTREFOYS, *par Georges Bureau,* préface d'Armand Silvestre, une plaq. in-4°, ill. d'Henri Pille et de Miguel Zamacoïs. — Deux contes en vieux français très pur et d'une verve endiablée.

NOS PRINCES, *roman, par Auguste Germain,* (in-18 jésus de 280 p. 3 fr. 50). — Un roman dans le genre du *Candide* de Voltaire. Deux cochers dépouillent un voyageur ivre et avec cet argent édifient une fortune qui leur permet de rembourser, capital et intérêts, le prêteur malgré lui. Pour en arriver à cette fin, les deux héros de M. Germain, Don Quichotte-Robillard et Boulot-Sancho Pança, passent par toutes les situations sociales : cochers de fiacre, noceurs, hommes d'affaires, mondains, directeurs de journal, voleurs et, conséquence naturelle, députés. La gaîté de cette œuvre frise souvent l'ironie la plus acérée. Je serais fort étonné que le livre n'eût pas le gros succès mérité.

LE NEZ DE CLÉOPATRE, *roman, par Henri de Saussine,* un vol. in-18 de 307 p. 3 fr. 50. — Rien d'archaïque : un livre pour les mondaines écrit d'une plume aisée et pensé par un esprit aimable qui ne veut point casser la tête à ses jolies lectrices.

ESOTÉRISME ET SOCIALISME, *par Albert Jounhey,* un vol. in-18 de 193 p. 3 fr. — Quatre lectures où s'es-

saye une adaptation de la Doctrine ésotérique aux Problèmes contemporains : la question sociale ; le mystère du Christ ; les rapports de la Philosophie occulte et de la Science moderne ; l'explication des Phénomènes hypnotiques et spirites.

Paroles d'Amour, *poésies, par Antonin Lavergne*, un vol. in-18 de 175 p. 3 fr. — Des vers d'un bon rimeur, peut-être, d'un universitaire, sans doute, d'un médiocre poète, sûrement.

Soleil *ou la Religion et les Caractères de notre siècle, pièce philosophique en cinq actes, par W.-B. Manussohn*, un vol. in-18 de 114 p. 2 fr. — Œuvre fort curieuse et du plus haut intérêt.

Idylles joyeuses, *par Ernest Dupont ;* l'Absente, *par Charles Bernard ;* L'Or des Songes, *par Alfred Massebieau*, trois plaquettes de poésies.

SAINTE-CLAIRE.

LES REVUES

Le dernier *Mercure de France* continue l'insertion des notes de Vincent Van Gogh appuyées de deux suggestives impressions, plus formelles à mon sens que sa notation lumineuse de la couleur ; à lire également la curieuse étude de Dumur sur Aurier et sur l'idéalisme et la biographie de Multatuli par Roland de Marès. — *La Revue Encyclopédique* est toute *au Siam* ; néanmoins une bonne place y est réservée à Guy de Maupassant. — Des lithographies inédites, la reproduction du beau menu de Willette que nous avons publié à son heure, maintes gravures et de bons textes sur Eugène Delacroix, sur Grand-Ville par John Grand-Carteret terminent très bien le premier volume de *Le Livre et l'Image*. — *Les Ent-etiens* donnent *la Folie Clausstrophobique* de M. A. Charpentier, l'analyse est supérieure à son titre, un poème de Jules Bois et une critique de mœurs par Paul Adam. *L'Initiation* nous dévoile la théorie des Larves, avec gravures à l'appui. Papus initiateur.

Bons et substantiels fascicules de la *Revue du Siècle*, de *La Revue du Nord* ; de *Paris-Province* ; une Rêverie de Pierrot, par André Ibels dans *Simple Revue* ; — *L'Hermine ; La Revue de Bretagne et Le Biniou* nous apportent leur contingent accoutumé d'efforts pour la suprématie armoricaine ; — *La Jeune Belgique*, des plus variées, avec quatre poèmes de Valère Gille, Destrée, Séverine et Lahaye. Dans *L'Art Moderne* à lire l'étude sur Lacomblez, celle sur Rops ; *Le Magasin Littéraire* annonce des poèmes en prose de Charles Buet ; *Les Rêves des Heures Lentes ;* de curieuses notations graphiques de Khnopff dans *La Libre Critique*. *L'Art Moderne* donne sa première page à Eekhoud, vainqueur du prix quinquennal précédemment attribué à Lemonnier.

A travers la Presse

Je ne sais si au moment où paraîtront ces lignes le quartier latin aura repris ses habitudes pacifiques, mais de tous les sinistres pronostics émis par la presse, aucun ne m'a paru plus menaçant, quant à la durée de cette petite Fronde, que les lignes suivantes de M. Marcel Pradier (Le *Journal*, 4 juillet 93.)

Là les délégués font part des doléances des étudiants et déclarent que jusqu'à l'heure où satisfaction ne leur sera pas rendue ils resteront en agitation permanente.

***

De G. D. (Gaston Danville) dans le *Mercure de France* (Octobre 1892, p. 173).

Malgré la célèbre formule de Hobbes : « Homo homini lupus ».

Tous les lettrés savent que le mot est de Plaute, *Asinaria* (Acte II, scène IV.)

***

Voici qui est plus grave :

— Ah ! la femme ! enfant pervers !

— « Et douze fois impur ! » Musset l'a déjà dit, notaire... (le *Journal*, 2 octobre 1892).

Attribuer à Musset le mot le plus célèbre d'Alfred de Vigny, ce serait inexcusable. Monsieur Félicien Champsaur, si vous ne l'aviez fait sans doute pour accentuer le prétentieux béotisme de votre personnage.

***

De quelque bas qu'ils partent, les hommages à la poésie méritent d'être encouragés. C'est ce qu'a fort bien compris M. Eugène Emler lorsqu'il nous raconta dans le *Nouveau siècle* l'inauguration du buste de l'auteur des *Odes funambulesques*.

Vieux ou jeunes, célèbres ou obscurs, tous ceux qu'anime l'amour des vers ou de la belle prose, tous ceux qui chantèrent la beauté, la *farce* ou la grâce, avaient tenu à rendre à Théodore de Banville, le divin joueur de flûte, un dernier hommage.

Du Luxembourg cette noble contagion s'étendit, paraît-il, jusque sur la rive droite.

Sans doute cette impression émanait-elle des jeunes enthousiasmes groupés autour de l'estrade officielle et que l'on voyait sans peine rayonner *sur les ponts*.

***

Cumberland et Pickman sont déjà dépassés. Voici qu'on voit agir et remuer les abstractions aussi manifestement que des créatures en chair et en os. Le magicien de ces évocations nouvelles n'est autre que M. Pierre Véron. Ecoutez comment dans le *Monde illustré* il dramatise la mort de son ami Crémieux :

Aussi le terrible dénouement qui a surpris l'indifférence du boulevard ne m'a-t-il nullement étonné. Je l'avais vu venir de bien loin. Tout dernièrement encore je l'apercevais sortant de la salle du pesage...

Apercevoir un dénouement qui se promène aux courses. Réfléchissez-y, Willy, et dites-moi si comme phénomène de seconde vue on trouverait facilement, à votre gré, mieux.

TRISSOTIN.

(A suivre)

DOUZIÈME
Liste de Souscription
POUR LE MONUMENT BAUDELAIRE

Listes précédentes...	4486.97
Georges Montorgueil	5
Maison Quantin, éditeurs	20
Henry d'Argis	5
Edmond Pilon	1
Henri Buriot	2
Mathias (de Sépastoboulos), *suite à la liste russe confiée à M. le prince A. Ourousof*, 2 roubles	5.15
Jan Veth, *suite de la liste hollandaise*	57.15
Total	4582.27

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay. Imp. J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 105. 1er Septembre 1893.

A propos d'un livre récent

Les affaires de Belgique sont terminées à la presque satisfaction de tous là-bas. Ce vote plural qui semble au premier abord un peu chinois comme raffinement l'est aussi littéralement, chinois comme sagesse, puisque décidément les Chinois sont le plus sage de tous les peuples. Trois voix à l'instruction (y compris la primaire), notre « adjonctions des capacités », deux au peut-être regrettable mais indispensable capital, une seule à l'illettré que ce système stimule en attendant une loi d'obligation qui vaudra peut-être moins que la simple, la bonne émulation, cela n'est pas si bête, messieurs les impatients ! et peut-être notre exemplaire de suffrage universel tumultuaire et le spectacle de ses exploits n'ont-ils pas été sans sagement influencer le Gouvernement et le Parlement belges.

Mais on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, nos voisins viennent de l'éprouver — et parmi eux, l'un des plus considérables, j'ai nommé M. Edmond Picard.

Tout le monde lettré d'ici connaît M. Edmond Picart, grand avocat belge qui plaide encor ici, non sans triomphes, le grand et vrai Mécène, l'amateur de tout ce qui est beau, le démocrate entendu. et ne s'en faisant pas accroire. le philantrope qui a connu la misère, car E. Picard est le fils de ses œuvres et fut marin, puis tâta un peu de tout, même de la vache enragée. Il finit par s'enrichir, pour qui ? sinon pour les autres, demandez à tels artistes nécessiteux, demandez aux Marolliens de Bruxelles et aux porions de Mons et de Charleroi !

M. Picard qui n'a guère que 55 ans est un homme très vigoureux et que je soupçonne d'être un friand du danger. Dans un meeting en plein air il avait la veille même de l'attentat dont failli être la victime sérieuse le Bourgmestre de Bruxelles, *prédit* en quelque sorte ce scandale, — assez facile à prévoir avec l'esprit d'émeute de la foule et la trop complaisante façon dont ledit fonctionnaire s'exhibait paraît-il, revêtu de ses insignes. Le lendemain donc la chose fâcheuse arriva et M. Picard se voyait arrêté chez lui sous prétexte d'excitation au meurtre, etc. !! En vertu de quoi il fut conduit en fiacre à l'antique prison des *Petits Carmes* par un commissaire de police et quelques argousins. Il se trouvait même dans le policier cortège un... pompier ce qui fit dire au prisonnier :

— Vous voulez donc m'éteindre ?

La prison des *Petits Carmes* est un sombre ancien couvent affecté, si je ne me trompe, à son actuelle destination dès après 89. C'est bien le type de la géôle implacable ; longs corridors, obscurs en dépit du crépissage à la chaux des murs, verrous formidables, etc.

Dès son entrée, après la formalité de l'écrou, dans la « citadolente » un homme du lieu lui cria d'une voix peu douce : « Vous devez être pour la pistole, vous. » (La pistole est le régime assez, pas trop, adouci, de la prison).

M. Picard accepta la pistole. Il a bien fait, tiens, après tout !

Dans un petit livre, *Quatre jours de pistole*, et qu'il faut lire, pétillant de malice et flambant d'indignation, Edmond Picard reprend toute l'histoire de la Belgique parlementaire, doctrinaire, libérale et socialiste depuis la fondation du royaume. Ensuite il décrit les mille « inconvénients et drawbacks » de cette captivité, solitude ou compagnie d'un gardien bon garçon *grosso modo* mais de conversation médiocre, sa chambre à faire, les judas vous livrant aux gens du dehors...

Cela dura quatre jours au bout desquels M. Picard fut rendu à sa famille, à ses amis et à son cher Palais, car la grande ambition de cet « ambitieux » c'est surtout d'être un bon jurisconsulte.

Mais le premier devoir à ses yeux c'est d'être un bon citoyen. Il l'a bien prouvé et si sa courte captivité se fût prolongée, il l'aurait supportée avec la même belle humeur d'un homme qui sait faire face à tout !

PAUL VERLAINE.

Août 1893.

Comme il vous plaira

Nostradamus perdrait son latin à pronostiquer quelles têtes, menace aujourd'hui l'orage dans le ciel où plane austère l'honorable M. Bérenger. La confusion des éléments rendrait en effet folles jusqu'aux sorcières de Macbeth. Le Neschamah, le Ruash, le Nephesh se livrent une terrible bataille en champclos sur l'homme, et la Sainte Poésie tremble encore au bruit qu'on a fait autour des horions échangés à la plus grande gloire de la Police. Faire du bruit, même en provençal, c'est le principal au temps où nous sommes, les tournois de paroles ayant remplacé les passes d'armes et l'arène étant dans la rue. Gueuler, voilà l'essentiel !... Quant au reste, des mots, des mots, des mots ! Quelques belles âmes pourtant s'évertuent à éplucher la littérature.

J'ai la joie grande de constater que cet exercice a l'avantage d'établir toujours le même fait, à savoir que la rénovation idéaliste date d'hier et que l'instigateur de ce mouvement providentiel se nomme M. Y ou M. Z. Nous avons autre chose à faire que réfuter ces honnêtes réclamistes et nous sommes assez peu soucieux de l'opinion pour négliger des erreurs préjudiciables à ceux-là seuls qui les commettent. D'ailleurs, cet idéalisme vaut à peu près autant que le rationalisme dont se targuait la génération précédente.

Certes, il y avait alors quelque ridicule à ne pouvoir prononcer le mot *âme* devant une couturière sans être mis à l'index et à risquer la camisole de force pour avoir parlé de Dieu sans rire devant un apprenti chirurgien. La crainte du gendarme ne saurait être en effet ni le commencement ni la fin de la sagesse, et la conscience morale ne constitue pas, à proprement parler, une infériorité.

De telles doctrines admises comme bases de l'état social, ce qui devait s'ensuivre, nous l'avons vu : l'aplatissement de l'esprit devant le nombre et sous la *ploutocratie*, colosses dont la sottise des uns et la lâcheté des autres ont fait des idoles depuis l'antiquité. Notez que je ne parle pas et pour cause de l'aristocratie, victime expiatoire sacrifiée depuis longtemps sur l'autel de la Liberté! Or la littérature a retourné sa veste du côté de l'Idéal.

Nous verrons sous peu les conséquences de ce changement de posture, toute révolution philosophique ayant son contre coup dans l'ordre politique.

Le mouvement n'est pas seulement idéaliste, (terme vague) qui produit des confusions regrettables et qu'on devrait bien laisser pour compte à l'Académie), il est religieux. Il a par certains côtés plus d'une analogie avec les croisades : c'est peut-être en cela que réside sa force.

Signe caractéristique, la Foi s'humanise pour ouvrir à l'âme tous les horizons de bonheur ; l'amour mystique ou sensuel selon la nature, est rétabli dans tous ses droits.

On laisse au puritanisme l'hypocrisie de ses mœurs et l'on cesse de donner à la prostitution clandestine devenue quelque chose comme une institution nationale, la valeur inouïe qu'elle doit fatalement acquérir, dans une société forcée de cultiver ses penchants naturels dans le secret des mauvais lieux.

Brantôme fut fouetté, dit-on, par les Dames de la cour pour avoir exagéré la mauvaise opinion qu'il avait d'elles. Au risque d'être honni par mes gracieuses contemporaines, je confesse que je n'attends point le Règne de la *Vertu* laquelle ne se complaît qu'en de rares créatures d'élite. Celles-là, nulle tentative de dépravation ne saurait parvenir à les faire choir dans les malpropretés de la chair. Le « potius mori quam fœdari » est leur fière devise, car on est pure par goût, par tempérament ou par instinct mais par conviction, jamais ; la licence des rues nous a permis de faire à cet égard des comparaisons où s'est fortifiée notre horreur du mal.

Ni M. Bérenger ni la littérature idéaliste ne combleront l'abîme qui sépare une honnête femme d'une coquine. Et ce ne sera pas non plus, je crois, la Libre-Pensée.

Sentinelle vigilante au pied d'un mur d'erreur, elle a bien d'autres soucis.

Ainsi dernièrement, M. Bouchet qui a résumé sous une forme attrayante pour la jeunesse des écoles un certain nombre de principes moraux et philosophiques, sous ce titre : « *l'Art d'être heureux* », avait inscrit en tête de son œuvre :

Respect et amour de Dieu

Je ne sais ni pourquoi ni comment il s'est avisé de remplacer le mot Dieu par le mot Bien ; mais je m'imagine qu'il a eu peur d'effaroucher la « Libre-Pensée. » C'est drôle.

Respect et amour du Bien

M. Prudhomme eût-il mieux dit ? Il est vrai que M. Bouchet est un philantrope : il a le culte de l'Humanité, comme Anarchasis. Cela donne à réfléchir. Cette bonté toujours en éveil, cet amour du prochain toujours en quête de quelque misère à guérir, d'un peu de bien à faire, cette charité toujours ardente, n'est-ce pas à tout prendre le seul mérite dont l'Homme puisse se prévaloir aux yeux de l'Eternel ?

LÉON DEQUILLEBECQ.

PROPOS ÉPARS

I

En vérité, lorsque je quittai mes interlocuteurs après la conversation que je rapportai l'autre jour — mon enthousiasme tomba. Un peu de froide lumière anglaise, blanche et taciturne, chassa ce kaléïdoscope de joyaux et de timbres qui, tout à l'heure, m'avait donné l'émotion d'une Révolte des Fleurs. Je repassai en moi les Articles de Foi : Devoir, Patrie, Famille — la Loi, et une série de déductions trop sèches à développer, m'amena à cette constatation que la Société était bien construite.

En effet, la lecture d'un journal que j'achetai pour me confirmer dans mes saines opinions, ne fit que fortifier en moi la conviction que la Société était très bien construite.

II

Voici à peu près ce que m'apprit ce journal :

Des gens indisciplinés se remuaient — la Société se défendit. Habituellement, je crois, les prévenus sont accompagnés à l'instruction par deux gendarmes. Eh bien, à Bruxelles (*Eclair* du 16 juillet), un certain Schouppe, confronté avec des compagnons de la Marmite, était gardé par douze gendarmes.

Ce Schouppe doit être un homme bien singulier...

Je lis dans un fait divers : « Le feu a fait pour dix mille francs de dégât, rue X, chez M. N.,

entrepreneur de literies. » Soyez certains que la Société a *assuré* ce Monsieur et qu'elle a produit des pompiers très experts à toute extinction du moment qu'il ne s'agit pas de mélanges détonnants. Mais contre ceux-là, la Science *officielle* veille.

Autre part, j'apprends que c'est aujourd'hui le centenaire de la mort de Marat — cet homme singulier qui demandait deux cent mille têtes pour sauver le monde... La Société chante dans ses journaux Charlotte Corday, la Pucelle girondine qui tua cet homme très singulier dont la devise était : « Je me suis fait anathème pour le bon peuple de France. »

A ces trois faits, je reconnus que la Société était très forte, assise sur l'Autorité gardienne de la Propriété et, pour le dernier point reconnaissante des services rendus.

III

Tout cela me sembla un peu austère. Je me sentis mal à l'aise, comprimé. Bref, je cherchai dans mon *Eclair* des impressions plus scintillantes. Et j'appris qu'une jeune Yankee, Mlle Vanderbilt, épousait le prince Borghèse. — O Pauline aux blanches épaules, où es-tu ! — Cette demoiselle apportait au prince ruiné par des spéculations — malheureuses « la faible dot de quatre-vingts millions. »

Ce mariage d'une monopoliste du porc américain avec ce seigneur dans l'embarras a quelque chose de touchant : la Finance secourant la Noblessse. Quoi de plus conforme à la loi de charité... La Société ne peut qu'applaudir.

Je me mis à parcourir les accidents, suicides, etc.. et je lus qu'on avait rencontré un enfant de quatre ans qui pleurait et portait un billet ainsi conçu : « *Ayant appris que mon amant, le père de cet enfant allait se marier, j'abandonne mon enfant et vais me donner la mort.* » L'enfant fut envoyé au Dépôt — afin qu'il ne vagabondât pas.

Et je reconnus encore une fois combien la Société avait raison : En effet, pour le premier fait, elle présidait à une juste répartition de la richesse publique, pour le second, elle ne pouvait qu'approuver le présumé suicide de cette abandonnée — car, qui sait, une colère mauvaise aurait pu pousser cette créature à faire, par exemple, du scandale le jour du mariage. Or la Société est basée sur le mariage c'est-à-dire sur la famille légale. Elle doit la protéger et applaudir aux accidents qui moyennant même la vie d'une fille de mauvaise vie, assurent la tranquillité et le bon ordre dans une cérémonie éminemment respectable. Enfin remarquez que l'enfant sera gardé des promiscuités du dehors.

IV

Passons à la politique. — On a fait la guerre à l'empereur de Siam, le descendant de cet homme qui fraternisait avec Louis XIV. C'est parfait. En ce moment le sang monte à la tête de bien des gens. Il fait si chaud ! La France a besoin d'une saignée. La Société envoie donc à Siam un certain nombre de soldats.... Nous avons eu des nouvelles exotiques, le commerce d'exportation fera des affaires, il y aura des croix et des crachats pour les généraux, et les prolos des faubourgs parisiens frémissants de cette folie d'aventures qui sourd des murailles trinqueront avec leurs frères, fils, cousins, revenus héros et blessés de là-bas..., J'admirai l'économique ingéniosité de la Société.

Enfin je vis que la femme déguenillée qui avait roulé le 14 juillet sous les roues du landau de Madame Carnot la Victoire était une alcoolique. O sociétés de tempérance présidées par MM. Simon, Passy et Bérenger, que n'étiez-vous là pour reprocher à cette femme son vice. — Il est vrai qu'elle était très sale et qu'elle mourait un peu de faim... Mais ce sont des choses gênantes à voir un jour de réjouissances patriotiques. — Aussi a-t-on enfermé la femme dans un bon hôpital.

V

Je laissai le journal et je me demandai quelle était l'esthétique de la Société. Elle me parut symbolisée par cette tant calomniée Tour Eiffel. La Tour Eiffel est haute, elle est en fer doré et vraiment l'entrecroisement des barreaux qui la forment ne manque pas d'une certaine beauté géométrique. Je crois qu'elle représente bien l'esthétique de la Société. De plus elle est solidement assise. — Mais voilà : les peuples aiment à changer d'esthétique. Ils l'ont prouvé deux ou trois fois dans ce siècle. Après avoir été romantiques ils ont été naturalistes, etc. Supposons un instant que la Tour Eiffel vienne à déplaire à *tout le monde* hormis aux représentants et soutiens de la Société. Supposons que les culs-plâtreux et les culs-terreux, les gniafs et les larbins, les ronds-de-cuir et les troupiers, les colignons et les geindres, les gueules noires et les bobinards, les poètes et les repris de justice, beaucoup d'autres, et aussi *les gens sans foi ni loi* se lèvent ; qu'ils déclarent tout d'un coup que la Tour Eiffel les ennuie, qu'ils veulent qu'on la mette par terre et qu'ils ne travailleront plus tant qu'elle sera là. Qu'arriverait-il ? —

Je crois devoir engager la Société si ce grave incident se produisait à tenter de les affamer. Puis par le ventre ils travailleront. Et si pourtant ils ne voulaient pas travailler, s'ils tentaient de se procurer à manger par la force — la Société n'aurait plus qu'à répondre par la force. Et j'ai idée qu'elle n'y manquerait pas.

VI

La pluie tombe, lente, rare, et lave un peu les tristes, grises verdures des boulevards à peine saccagés ; une odeur de poussière et de sueur humaine monte à mes narines et j'aspire toute cette vie ardente et révoltée qui bat dans les artères du grand Paris... Et je ris et — pourquoi ? — je me prends à chanter sur l'air de Marlborough :

La tour Eiffel est haute,
Mironton, mironton, mirontaine !
La tour Eiffel est haute
(fortissimo)
Nous la démolirons.

HAROLD SWAN.

16 Juillet 93.

Trente-huit ans après

La deuxième édition du Pélerin passionné *vient de paraître (réclame non payée). M. Jules Huret a bien voulu nous dicter à ce propos une interwiew qu'il fera en 1931. Cette primeur ne manquera pas d'être appréciée de nos lecteurs.*

La Plume du 15 publie un article de M. Léon Deschamps, le sympathique directeur, proposant l'érection d'une statue au poëte Paul Verlaine. Il était impossible de ne point consulter sur cette question M. Jean Moréas.

Nous trouvons l'honorable académicien au milieu d'amis des anciens et multiples cénacles qu'il fonda. Son hôtel (quel parisien l'ignore ?) est situé en face le Panthéon et mentionné dans le Joanne. Ce que l'on ignore généralement c'est que ce petit Parthénon en miniature a été construit sur l'emplacement occupé jadis par l'*Hôtel des Grands Hommes* (service de corbillards avec le Panthéon pour sommités politiques et littéraires), où l'auteur du *Pélerin*, avec la prescience de son futur génie, était naturellemeut descendu en arrivant à Paris.

Un domestique du nom de Ganymède m'introduit auprès du maître qui malgré ses soixante-seize ans porte encore héraldiquement son habituelle chlamyde.

Il y a là M. Maurras, M. Papadiamantopoulos, neveu du poëte, M. Fouquier, ce vieillard tenace, et son fils, M. Daudet fils, M. Claretie neveu, M. Mendès fils, M. Lepelletier fils dit St-Georges de Bouhélier et beaucoup d'autres fils et neveux.

A mon entrée M. Moréas tord ses moustaches, met son carreau célèbre et :

« Encore vous, M. Huret, voici bien la centième fois que vous m'interwiewez depuis....

— Cette fameuse année où le *Pélerin passionné* consacra votre gloire.

— Le *Pélerin passionné*.... le *Pélerin passionné*.... j'ai fait bien d'autres chefs-d'œuvre depuis ! C'est comme jadis pour mon ami et maître Coppée : on lui vantait toujours son *Passant* : ce sont des choses qui exaspèrent. Au reste, le seul de mes livres qui m'intéresse à cette heure, — car je renie tous les autres, — c'est celui qui va paraître : *Les Nymphes aux mânes de la Seine* dont je ne sais quel petit imbécile de jeune traduit irrévérencieusement le titre : *Les Nymphomanes de la scène*.

— Ne devez-vous pas faire applaudir quelques-uns des poëmes qui composent ce nouveau volume à la prochaine séance académique.

— Peut-être.

A la demande de M. Alexandre Dumas petit-neveu qui était entré au cours de la conversation le maître nous récite quelques fragments. J'ai retenu celui-ci :

Je ne suis pas un anonyme
Dont les Muses n'ont pas voulu...
J'ai dans mes ascendants Constantin Copronyme.
Je ferai mettre en croix Gustav' Kahn et Baju.
Je suis un roi cruel ainsi qu'Héliogabale
Et je vais instaurer l'école sidérale
En buvant au Grüber des pintes de bonne ale.

Mais l'heure s'avançait. « Cher maître, dis-je, je suis venu vous interwiewer au sujet du monument que l'on veut élever à Verlaine.

— Oui, je sais. Mon Dieu, ce fut un poëte néfaste, mais honorable. Qu'on lui élève quelque chose, je veux bien, mais un buste je crois suffirait.

— Mon père d'ailleurs n'a point encore sa statue, dit M. Lepelletier fils.

— Ni mon frère, ajouta M. Mendès fils,

— Ni mon beau-père, appuya M. Brisson qui entrait avec Mme Brisson née Sarcey.

Lors M. Maurras susurra :

« Il est certain que si l'on veut rester dans la juste mesure des proportionnalités, on ne peut élever une statue à Verlaine. Qu'élèverait-on à Moréas plus tard ? »

Alors M. Jean Moréas : « Ce n'est point la question. Au contraire, je ne veux point de statue. Dites bien que je ne veux pas de statue.

— Je le dirai, cher maître.

JULES HURET

Pour sténographie conforme.
WAMBA

A UNE TRAGÉDIENNE

Comme au couchant s'envole un feuillage vermeil,
Tu t'élançais, tendant tes yeux divins aux astres ;
— Comme s'affaissent des rameaux lourds de sommeil
Tu vins choir, alcyon sur des mers de désastres.

Sitôt que je te vis, de lumière vêtue,
Tu me devins splendide ainsi qu'une évidence,
Tes formes surgissaient des plis profonds des danses
Tu t'immobilisais parfois, calme statue.

Et puis, svelte et les bras mi-clos, prenant les poses
D'un calice altéré qui veut boire l'Azur,
Sous le zéphyr des luths et des violons purs
Lourdement, tu te balançais comme une rose.

Puis tu t'arrondissais en de massives coupes
Ecumantes, de tubéreuses et d'œillets :
Ton geste épars, soudainement, se recueillait,
Tes lignes, en cadence, harmonisaient leur troupe.

Tu devenais une Urne aux flancs de diamant,
Sous tes parois dormait la manne des prophètes,
Tu chantais les concepts et les formes parfaites
Et je te désirais, impérieusement !

***

Or, puisque tu m'aimas par ces soirs magnanimes,
Puisque tu devinas l'âme des exilés
Tout au fond de mes yeux vaguement étoilés,
Puisqu'en oblation — muets — nous nous joignîmes.

Adorable, et forçant l'inexpugnable Azur,
Son plus bel astre, je l'ai clos en ce poëme,
— Héritage d'amour que je lègue aux bohêmes,
Comme on suspend un Crucifix sur un vieux mur.

EMMANUEL SIGNORET

MADRIGAL

Pourrai-je oublier tant de jours heureux,
Même si je le veux ?
Pourrai-je oublier les ivresses
Dont me saoûlèrent tes caresses !
Pensant qu'hier encore tu m'aimais,
Toi qui prétends ne plus aimer désormais,
Pourrai-je oublier, oh ! tant de gentillesses ?

En vain mainte Hébé, jeune et belle, verserait
L'eau du Léthé dans le cristal de mon âme.
C'est après toi seule (Toi que réclame
Mon désir) que clamerait
Mon cœur qui jamais, jamais ne t'oublierait.

De tout ce qui nous touche, je n'oublie
Qu'une chose, Madame ma mie :
C'est que tu ne veux plus m'aimer—d'abord, pourquoi?—

Mais, quelle folie !
L'auras-tu pas oublié la première, toi ?

JULES LALOUE.

Octobre 1891.

LA CHEVAUCHÉE DU RÊVE

Ils sont partis, vers l'or des horizons nouveaux,
Cavalcadant avec de folles caracoles ;
Ils sont partis, ayant au front des auréoles
Où s'empourprent les crinières de leurs chevaux.

Le souffle rauque des buccins et des trompettes,
Les hennissements des farouches étalons
Gonflent la soie et le velours des gonfalons
Ondoyant comme sous un souffle de tempêtes.

Cherchant aux cieux profonds à leurs yeux familiers,
L'étoile qui les guide au pays de la gloire,
Et claironnant en des clairons d'or leur victoire
Future — ils vont les intrépides chevaliers...

Ils sont partis ayant au front des auréoles
Où s'empourprent les crinières de leurs chevaux,
Ils sont partis vers l'or des horizons nouveaux,
Cavalcadant, avec de folles caracoles.

Voici que tout à coup la fanfare du cor
Eclate, alerte comme un oiseau qui s'essore,
Car apparaissent aux lointains couleur d'aurore
Les hauts châteaux surgis en des Espagnes d'or.

Les hauts donjons qui, sur les monts et par les plaines
Dressent leurs tours dans l'orbe des fossés profonds,
Où, sous la garde des dragons et des griffons
Se lamentent de très dolentes châtelaines.

Ainsi qu'un flot de sang la pourpre des soleils
Coule et rougeoie aux flancs éclatants des enceintes
D'or pur gemmé d'escarboucles et d'hyacinthes,
Qui gardent aux vainqueurs des trésors non pareils

Les éperons pressent les chevaux blancs d'écume,
Mais brusquement, ainsi qu'un féerique décor,
Les hauts châteaux surgis en des Espagnes d'or
S'évanouissent sous un suaire de brume.

Et maintenant les chevaucheurs mornes et las
S'en reviennent désespérément nostalgiques,
L'œil encore hanté des visions magiques,
Et lamentable, le cor va, clamant un glas.

A travers d'éternels et blêmes crépuscules,
Vers d'ultimes Thulés où le flot des Lethès
Embaumerait d'oubli leurs cœurs déshérités,
Ils vont, silencieux, piteux et ridicules.

Mais le regret qui les poursuit comme un remords
Talonne leurs chevaux fourbus et monte en croupe :
Jamais ils ne boiront à la céleste coupe
Qui les délivrerait du poids des rêves morts !

Toujours ils marcheront, fantômes nostalgiques
Vers d'ultimes Thulés, hâtant leurs chevaux las,
Au son d'un cor lamentable clamant le glas
Des bonheurs entrevus aux horizons magiques.

Le glas des chers espoirs qui hantaient leurs cerveaux
Jadis, quand ils partaient le front ceint d'auréoles,
Cavalcadant avec de folles caracoles
Où s'éployaient les crinières de leurs chevaux !

F. GAUGER.

Paris sans eau

Depuis trente-six ans que j'habite Paris,
Chaque année, en été, j'entends les mille cris
Des quatre-vingts quartiers de cette capitale.
— Ainsi qu'aux temps anciens, de même que Tantale,
Ces chers Parisiens, malheureux, altérés,
Tendent un pied de langue avec des airs navrés,
De la Vanne à à la Dhuis, du Temple à la Galette,
De Grenelle à Bercy, d'Auteuil à la Villette,
De l'asile Sainte Anne à l'austère Institut
Qui mettrait vaillamment Rabelais au rebut,
De la brune au matin, de l'aube au crépuscule,
Leur plainte s'animant, menace et gesticule.
— La cause est indiquée en tête du présent. —
L'eau manque en quantité, c'est plus que déplaisant ;
Chacun se précipite en quête d'une place,
Il s'agit de remplir sa cruche à la Wallace,
Mais il est mal aisé d'arriver assez près,
Il faut être muni de deux puissants jarrets,
Il faut lutter de ruse, en tactique être maître,
Glisser ainsi qu'anguille et.... tant pis, presque en traître,
Sans céder, avancer imperturbablement,
Et l'atteindre, sans bruit, avec empressement ;
Celui qui réussit en suivant cette marche,
Au temps qui vit Japhet, serait entré dans l'Arche,
Mais j'entends : « Qu'est-ceci ? » cette eau qui disparaît,
Ainsi qu'un peu de pluie humectant un guéret,
Serait-elle éclipsée? en ce cas, aux édiles,
Il faudrait demander autrement qu'en idylles.
Le sacrifice entier de leur indemnité,
Cet acte sans pareil, trait de fraternité,
Leur ferait élever plus tard une statue
A le réaliser que chacun s'évertue !
En passant à la caisse ils émargent par an
Six mille francs, eh ! mais ! ce serait faire grand !
Six mille francs par an avec la présidence,
Calculez, cela fait. — ici, c'est l'évidence. —
Cinq cent mille francs secs, qu'en frères généreux,
Pas fiers, sans barguigner, ils s'adjugent entre eux;
Avec ces beaux écus, en s'en servant de suite,
Paris rattraperait cette eau qu'il pense en fuite;
Si j'avance cela, si je l'exprime ainsi,
C'est qu'un tel résultat ferait très bien ici ;
Cette idée, en naissant, j'en suis sûr, est très riche
Et mérite bien mieux que de rester en friche.
S'il en est quatre-vingts qui veuillent l'appliquer
Je jure ne jamais la leur revendiquer ;

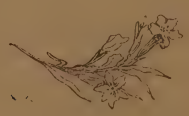
Ah ! dédaigner l'argent !! le préfet de la Seine
L'apprenant, à l'instant apparaîtrait en scène,
En faisant afficher, sur les murs de Paris,
Qu'un miracle évident, qui l'a plus que surpris.
Vient de se perpétrer très près de sa demeure
Et que sans hésiter, sans attendre, sur l'heure,
Il en instruit ses chefs avec les habitants :
— Ces derniers stupéfaits, s'exclament palpitants. —
Mais je vais m'arrêter car cela n'est qu'un rêve,
Dans la réalité ce dernier est en grève.
De l'eau ! rien que de l'eau ! c'est l'unique refrain
Qui frappe le tympan tant il cause de train :
Que la Dhuis et la Vanne, en leurs bassins présentes,
Amènent sans arrêt, leurs vagues bienfaisantes,
Il le faut, je reviens à ce sujet pressant
Que la rude chaleur rend seul intéressant.
Qu'elle arrive cette eau, cette manne liquide,
Qu'au désert le chameau sait indiquer sans guide,
Qu'il en vienne d'ailleurs, des fleuves et des lacs,
Et qu'il puisse glisser sur sa masse des bacs ;
Que sa limpidité mérite la médaille,
Qu'un buveur délicat à sa saveur tressaille ;
Sans cesse qu'elle afflue avec un train d'enfer
Et puisse faire un pied de nez aux trains de fer ;
Cela fait et dès que reviendra l'eau de table,
Quand l'Avre disputée et dite délectable,
Qui se jette dans l'Eure et s'efface à l'instant,
Ayant changé de lit n'ira plus serpentant.
A travers champs et près s'ensevelir vivante,
Mais se dirigera sans bruit, simple servante,
Par tubes et tuyaux jusque dans le bassin
Qui va rendre Paris plus paisible et plus sain,
Il faudra, sans tarder, fêter cette étrangère
Et lui faire un jardin tel qu'Alphand en suggère ;
Ce rêve, ardent désir, étant réalisé
Qui se rappellera l'ennui qu'il a causé ?
Il ne s'agira plus, — je suis à la tribune. —
Que de puiser en grand, du matin à la brune.
L'eau du fleuve à Bercy par la grande chaleur,
Quand les Parisiens, riant de leur malheur,
En butte aux feux d'été, très vifs dans leur enceinte,
Sans penser au danger de leur perfide étreinte,
A la place d'air pur respirent, embrasés,
Mille débris infects, pilés, pulvérisés.
Enfin, bref, que cette eau, versée à pleines cuves,
Fasse sur le pavé d'agréables étuves ;
Ce dernier but atteint, le citadin ravi
Jusqu'à l'enchantement d'être aussi bien servi,
Pareil au Marseillais vantant sa cannebière,
Viendra, cherchant querelle aux canettes de bière,
S'écrier fièrement qu'il n'est rien que Paris ;
De cette vérité nul ne sera surpris.
— En attendant cette eau que la vague espérance,
Cette aimable menteuse en ce pays de France
Sans rire, garantit avec mille serments,
Imitant très discrets les sincères amants,
Subissez patients sa lenteur irritante,
Un amant est heureux quand il est dans l'attente :
De cette eau chacun peut dire qu'il la paya ;
Quand elle aura jailli, chantez : Alleluia !

MAXIME LORIN.

Septembre 1890.

AVIS DE L'AUTEUR

Le lecteur est prévenu, s'il ne s'en est pas aperçu, que la lettre O est absente de Paris sans eau.



POUR ELLE

Blonde Irène au visage rose,
Si jolie en ta chaste pose,
Quand ma lèvre, ardente au baiser,
Sur ton front pur veut se poser
Si tu me regardes je n'ose...
Pourquoi toujours le refuser ?

Une timidité farouche
Te fait fuir, quand parfois je touche
Ta main rose aux doigts fuselés ;
Quand de tes cheveux ondulés
Doucement j'approche ma bouche,
Tu fuis à mes yeux désolés !

Près de toi, ma blonde amoureuse,
Mon âme, pourtant voyageuse
Aimerait longtemps s'attarder.
Blonde Irène, sans plus tarder,
Aime moi, tu seras heureuse.
N'est-ce pas trop te demander ?

EUG. CLASSE.

Mars 1893.

LA RÉFORME DE L'orthographe A L'ACADÉMIE

Rapport de M. Gréard

I

Il y a en orthographe comme en tout le reste, conservateurs et conservateurs. Il y a d'abord ceux qui tout simplement n'entendent point qu'on change leurs habitudes et qu'on les renvoie à l'école avec leurs enfants : telle ils ont appris jadis à écrire l'orthographe, telle ils veulent l'écrire toujours et obliger tout le monde à l'écrire comme eux. Il y a, d'autre part, ceux pour qui l'habileté à éviter les pièges ou à vaincre les difficultés de la langue est le signe, la forme visible d'une certaine supériorité d'éducation et qui ne veulent rien perdre de ces avantages. Le nivellement grossier d'une orthographe sans mystère, banale, accessible au premier venu, blesse leurs instincts aristocratiques : *odi profanum vulgus et arceo.* Il y a enfin les poètes, habitués à trouver dans les irrégularités de la langue toutes sortes de ressources pour rendre les nuances de l'harmonie, de la couleur, du sentiment, et qui craignent qu'on ne porte la main sur leur trésor.

Des premiers il ne faut rien attendre. Ce sont les mêmes gens qui protestent contre l'ouverture des grandes voies réclamées par l'hygiène générale, parce qu'elles troublent le cours ordinaire de leur petite promenade, où qui empêcheraient, s'ils le pouvaient, de substituer, dans les jardins publics, de jeunes plants aux vieux arbres épuisés, parce que depuis cinquante ans ils ont l'habitude de venir se reposer sous ce qui leur reste d'ombre. Leur égoïsme est irréductible. Ils ne peuvent se rendre compte que chaque génération n'a pas seulement à jouir de l'heure présente, mais qu'elle doit préparer pour ses descendants la vie du

lendemain. Ils n'ont jamais compris la douce et mâle sagesse des conseils du vieillard de La Fontaine :

Mes arrières neveux me devront cet ombrage.

Aux aristocrates de l'orthographe, il suffira de faire remarquer que le génie d'un idiome conservera toujours ses secrets pour ceux-là seuls qui sont capables de l'approfondir, et qu'après toutes les réformes il subsistera encore assez de fautes à commettre pour marquer les distinctions et maintenir les distances. Quant au Poètes, ces divins créateurs de la langue avec le peuple — car quoi qu'en ait dit Dumarsais, la langue ne se fait pas toute aux halles, — ne savent-ils pas que de Ronsard à Renan, de Montaigne à Victor Hugo, en passant par Racine, Fénelon, La Fontaine, La Bruyère, Montesquieu, Rousseau, Buffon, Chateaubriand, l'orthographe usuelle a été bien des fois maniée et remaniée, écourtée, allongée, transformée, sans que les sources du grand art en aient été appauvries, sans que la pensée ou la rime aient eu à en souffrir ? Th. Corneille, Bossuet, Voltaire ont été de leur temps des réformateurs décidés : quelle garantie plus sûre ! Ce qu'il faut bien que tout le monde arrive à reconnaître, c'est que, depuis trois siècles, à chaque édition du Dictionnaire, les simplifications ont été, par définition, par tradition, un des plus impérieux devoirs de l'Académie. L'unique question a toujours été, comme elle est aujourd'hui, de les faire avec mesure et opportunité.

Dictionnaire de l'usage, le Dictionnaire de l'Académie doit régler l'usage en s'y accommodant. Or, par cela même qu'il dépend des idées, des mœurs, des intérêts qui se modifient avec la vie d'un peuple, l'usage est essentiellement variable. Le mouvement est la loi du langage, a dit le grammairien Varron. Et comme le développement de l'activité humaine s'accélère avec le développement de la civilisation, la conséquence naturelle, nécessaire, est qu'au fur et à mesure que la pensée s'étend à un plus grand nombre de sujets, les signes destinés à en fixer l'expression deviennent plus simples. Si l'opinion publique, qui ne s'est jamais privée de railler l'œuvre de l'Académie, persiste néanmoins dans une confiance illimitée en ses arrêts, c'est qu'ils ont toujours été inspirés de cet esprit. Enrichir le fonds de la langue et en alléger les formes, tel a été, de tout temps, le double travail du Dictionnaire. Les auteurs des préfaces en font l'un après l'autre nettement profession. Comme pour mieux établir leur solidarité, la préface de 1762 reproduit textuellement sur ce point la préface de 1740. Le rapporteur de 1835 y insiste à son tour. Le dernier, celui de 1878, malgré son peu de goût personnel pour les innovations, ne peut s'abstenir de s'incliner devant le principe. Et les actes répondent aux déclarations. Il n'est pas une édition où un certain nombre de mots n'aient été dépouillés de signes considérés comme superflus, ou de lettres reconnues inutiles. On a calculé qu'en 1740 les réformes atteignirent près de 5,000 articles sur 20 000

Mais quelle a été, quelle doit être la règle de ces réformes ? La difficulté fondamentale de l'orthographe française provient de sa double origine. Formé de la corruption du latin classique, le français, comme toutes les langues à leur naissance, a d'abord été presque exclusivement parlé. Quand on commença à rédiger, on écrivit comme on put d'après la prononciation, et la prononciation du petit nombre des clercs qui écrivaient faisant loi, l'orthographe, bien qu'irrégulière et sans principe fixe, ne manquait ni de caractère, ni de simplicité, ni de clarté. Aux approches du XIVe siècle, la philologie naissante, travaillant à retrouver le fond primitif de l'idiome national, se mit à déconstruire et à reconstruire les mots d'après l'étymologie. Il s'agissait de substituer aux traditions les règles, aux habitudes de l'accent le principe de la racine. Deux langues vécurent alors, superposées ou juxtaposées, pour ainsi dire, et cherchant à se supplanter (1). De là ce qu'on a appelé les doublets, c'est-à-dire les mots issus l'un de la source populaire, l'autre du laboratoire des savants, et qui furent simultanément conservés : *dîme* et *décime*, de *décima* ; *monastère* et *moustier*, de *monasterium* ; *champ* et *camp*, de *campus* ; *métier* et *ministère*, de *ministerium* ; *sourdre* et *surgir*, de *surgere* ; *compter* et *computer*, de *computare* ; *frêle* et *fragile*, de *fragilis*, *etc.* Dans les vocables où la séparation s'établit ainsi, la langue conserva sa régularité relative ; aussi l'orthographe des doublets nous est-elle parvenue presque absolument intacte : ce sont comme deux courants, coulant à peu de distance l'un de l'autre, dans une même vallée, mais ayant chacun son lit propre. Mais pour le plus grand nombre des mots, les savants et les partisans de la langue traditionnelle voulurent chacun y imprimer leur marque, retrancher ou ajouter une lettre, insister sur l'accent ou sur l'étymologie, et, l'imprimerie aidant, — une imprimerie savante, elle aussi, toute jeune en outre, et pleine de zèle, — les mots se trouvèrent chargés de signes ou de lettres parasites qui les défiguraient pour tout le monde (2).

Lorsqu'on entreprit le Dictionnaire, que pouvait-on faire ? Revenir à l'orthographe traditionnelle ou adopter l'orthographe étymologique ? Vaugelas, que Boileau tenait pour « le plus sage des écrivains », était prêt à résoudre le problème « sans tant de consultations ». Le bon usage, disait-il, est la façon de parler de la plus saine partie de la Cour ». « Après avoir écouté ce qui se disait au Louvre, il se concertait simplement avec Coeffeteau, Chapelain, Patru et quelques autres sur ce qu'il appelle les mots de bonne marque ; il ne croyait point nécessaire de remonter pour « l'estude » au delà d'Amyot ni de recourir à la langue grecque ou à la latine, bien qu'il connût à fond l'une et l'autre. « Si Paris, princes et princesses, conseil, cavaliers, dames, la Cour en somme, répétait après lui Mlle de Gournay, si Tours et Orléans encore, qu'ont répute les sœurs de Paris pour la pureté du langage, peuvent vider la question, c'est grande erreur de la laisser indécise ».

L'Académie cherchait une base ferme. Mais les avis étaient partagés entre la science et la tradition. Ni la tradition ni la science ne prit décidément l'avantage. L'application absolue de l'un des deux systèmes n'était déjà plus possible en 1694, ainsi que le remarque le rapporteur de 1718. Quand les grammairiens de Port-Royal édictaient que toute figure devait marquer un son et ne marquer qu'un son, simple ou double, différent du son marqué par les autres figures, il ne se dissimulaient point que, pour appliquer intégralement ces principes, il eût fallu reprendre le monde à son origine. Un idiome qui compte huit ou neuf siècles d'existence ne se refait pas au creuset. On avait commencé, on dut continuer simplement à dépouiller la langue de ce qui la compliquait sans profit, d'après les indications que fournissait l'usage. « Touchant l'orthographe, disait Richelet, j'ai gardé un milieu entre l'ancienne et celle qui est tout à fait moderne et qui défigure les formes. J'ai seulement retranché de plusieurs mots les lettres qui ne rendent pas les mots méconnaissables quand elles sont ôtées et qui, ne se prononçant point, embarrassent les étrangers et la plupart des provinciaux ». Telle fut la direction, je n'ose dire la méthode. On se régla sur la physionomie générale du mot, sur son air de famille avec tel ou tel autre, sur la popularité que celui-ci avait acquise, sur

(1) Il suffira de relever ici quelques exemples. On écrivait d'après la règle traditionnelle : *abé, bele, nape, neveu, oreille, lorier recevoir, escrit, trait* ; d'après la règle savante : *abbé, belle, nappe, nepveu, aureille, recepvoir, escripture, traict.*

(2) Une édition de Rabelais, celle de Juste (1552), dit Darmesteter, imprime le mot huile en huit lignes, de trois manières différentes : *huile, huille huyle*, (Gargantua, *Prologue*).

l'isolement dans lequel celui-là était resté. Les formes ont leur fortune, leur faveur du moment; elles plaisent ou déplaisent, elles repoussent ou attirent. Voltaire écrivait, suivant l'humeur du jour, *philosophie* et *filosofie*, *métaphore* et *métafore*, *théatre* et *téatre*, *chateau* et *chatau*, vous *avés* et vous *pouvez*, *citoien* et *citoyen*, *faon* et *fan*, *abé* et *abbaye*, *sausse* et *sauce*, *érecsion* et *persécution*. C'est avec cette fantaisie (écrite par *f* ou *ph*) qu'il poussait à la réforme du Dictionnaire, et c'est presque avec cette fantaisie qu'on l'exécutait.

Très spirituelle quelquefois dans ses effets, très piquante quand on étudie le détail, cette dispersion d'efforts sans suite ni coordination n'était point faite pour populariser la langue. Si l'on continue à faire épeler les enfants dans le psautier latin, disait l'abbé Girard, un membre de l'Académie, c'est parce que le latin a des principes consacrés par le temps; le bon Rollin déclarait lui-même qu'il eût été fort embarrassé de donner une leçon de lecture sur un texte français. Bossuet avait bien demandé à l'Académie qu'elle tâchât de rendre autant qu'il se pourrait « l'usage uniforme ». Tel était le fondement sur lequel il fallait s'établir et que Vaugelas définissait agréablement « le droit coutumier de la langue ». Mais ce n'était qu'un vœu. La règle de ce droit coutumier faisait défaut. Elle n'a été, si je ne m'abuse, nettement formulée que de nos jours par Littré:

« Les modifications orthographiques étant inévitables, dit-il, il importe qu'elles se fassent avec système et jugement. Or, le jugement veut que l'orthographe aille en se simplifiant, et le système doit être de combiner les simplifications de manière qu'elles soient graduelles et conséquentes, et qu'elles s'accommodent le mieux possible avec la tradition et l'étymologie ».

C'est à la lumière de cette méthode que nous voudrions indiquer les modifications auxquelles pourrait donner lieu l'édition nouvelle.

Deux mots encore cependant avant d'en dresser la liste, si modeste qu'elle soit, — pour ceux que le seul mot de liste effraierait.

Il n'est presque pas de réforme qui n'ait rencontré de grandes, parfois d'illustres résistances. Pendant la préparation de l'édition de 1835, — je tiens l'anecdote de Villemain, — lorsqu'il fut question de substituer *ai* à *oi* dans les formes *j'aimois*, je *reconnaîtrois*, une discussion vive s'éleva à laquelle Chateaubriand et Nodier prirent une part très brillante. Jamais ils ne *céderoient*, déclarèrent-ils en terminant; ils en *prenoient* l'engagement public. A la séance suivante, Nodier s'adressant à Chateaubriand: « Monsieur le comte, dit-il, l'autre jour, nous avons eu tous les deux bien de l'esprit; mais il faut en revenir au sens commun: il a toujours le dernier mot. Il y a plus de cent cinquante ans que les entêtés demandent ce changement: à ces deux siècles d'attente nous avons ajouté huit jours; l'honneur est sauf ». Cet exemple de résignation aimable est bon à noter.

II

Nous commencerons par les propositions les plus inoffensives afin de nous y habituer.

Pour toutes, nous ne citerons, dans chaque catégorie de remarques, qu'un certain nombre d'exemples les plus frappants. C'est au fur et à mesure que viendra l'examen de chacun des articles du Dictionnaire que les modifications seront introduites, s'il y a lieu, soit sous la forme d'un amendement commun à une même famille de mots, soit par espèce. Il ne s'agit ici que de chercher les règles générales qui devront nous diriger dans cet examen.

1° LES MAJUSCULES

Est-ce par une série de fautes d'impression que, pour certains mots, le Dictionnaire porte tantôt une majuscule, tantôt une minuscule? qu'il écrit « la *Bourse* de Paris est un beau monument » et « la *bourse* de Paris est périptère »; — Le Théâtre *Français* et la Comédie *française* —; Hérodote est le *père* de l'histoire, François Ier le *Père* des Lettres »? N'est-il pas inconséquent de dire: « Ce ministre est le *Mécène* des poètes » et: « Ce vieillard est le *mentor* de la famille »? Dans l'un et l'autre cas il y a métonymie: la différence du traitement orthographique ne semble pas justifiée.

2° LES TIRETS

Le tiret ou trait d'union est d'origine relativement récente. Au témoignage de Firmin Didot, il date de 1573. A partir de ce moment, on s'en est beaucoup servi. Qu'on en ait abusé ne serait rien. Le danger c'est d'en mal user, ou d'en user et de s'en passer tour à tour sans apparence de raison, tant dans les mots doubles que dans les locutions composées.

On l'a supprimé dans *contretemps* et conservé dans *contre-cœur*; supprimé dans *entretenir* et conservé dans *entre-bâiller*; supprimé dans *portecrayon* et conservé dans *porte-plume*; supprimé dans *eau de rose* et conservé dans *eau-de-vie*; supprimé dans *arc de triomphe* et conservé dans *arc-en-ciel*; supprimé dans *au dedans* et dans *au dehors*, conservé dans *au-dessus* et *au-dessous*; supprimé dans *face à face* conservé dans *tête-à-tête*; supprimé dans *c'est à savoir* conservé dans *c'est-à-dire*; supprimé dans *advienne que pourra*, conservé dans *sauve-qui-peut*. Sur quoi reposent ces distinctions?

Pour les locutions composées, le plus simple et le plus naturel ne serait-il pas de décider la suppression définitive?

Pour les mots doubles ou juxtaposés, deux règles ont été proposées: souder les mots toutes les fois que le soudage est possible; dans les autres cas, faire disparaître le trait d'union ainsi qu'on a fait en 1878 pour tous les mots précédés de *très*.

Par exemple:

Dire sans tiret et en soudant les mots: *contrecoup*, *contrepied*, *contrejour*, *contrelettre*, comme on dit *contrepoids*, *contredit*, *contrepoison*, *contredanse*; — *entrechoquer*, *entretemps*, comme on dit *entrefaites*, *entrepont*, *entresol*, *entrefilet*, *entremêler*, *entreposer*; *tirebouchon* comme on dit *tournevis* et *tournebroche*; — *passepartout* comme on dit *passeport*; — *portecigare*, *portemonnaie*, *portemontre*, *portevoix*, *porteclefs*, comme on dit *porteballe*, *portefaix*, *portemanteau*, *portefeuille*, et laisser tomber dans *portecigare* le signe du pluriel qui n'a pas plus de raison d'être que dans *portefeuille*.

Dire, sans souder les mots, mais sans tiret: *pot au feu*, comme *pot au lait*; *belle de nuit* comme *bleu de ciel*; *char à bancs* comme *fil à plomb*; *eau forte* comme *eau blanche*; *état major* comme *tierce majeure*; le *Théâtre français* comme la *Comédie française*.

Et appliquer la même règle aux formes redoublées; *moi même*, *eux mêmes*, *cet homme ci*, *cette femme là*, ainsi qu'aux constructions interverties *dors tu*, *puissé je*.

En d'autres termes et d'une façon générale, il semble que le tiret n'ait de sens et par suite de valeur orthographique que:

1° Lorsqu'il remplace, en fait, la conjonction d'union ou la préposition de dépendance: un dictionnaire *français-latin*; c'est-à-dire un dictionnaire *français* et *latin*; un enfant *sourd-muet*, l'armée *franco-russe*, *trente-trois*, *hôtel-Dieu*, *timbre-poste*;

2° Lorsqu'il est destiné à indiquer une concomitance, une connexité intime: *une tragédie mort-née*, *un aveugle-né*, *un président-né*.

3° Lorsqu'il marque un lien de parenté: *petit-fils*, *grand-oncle*.

4° Lorsqu'il sert à caractériser, par le rapprochement de deux mots qui, isolés, n'offrent plus le même sens, un usage spécial, technique: *le grand-livre*.

3° LES SIGNES ORTHOGRAPHIQUES

L'accent circonflexe. — Chute, joute, otage, meunier

Frontispice inédit de ANDHRÉ DES GACHONS pour un volume de poésies de M. ARISTIDE ESTIENNE.

ont perdu leur accent circonflexe, depuis 1835. *Vraiment* et *gentiment* en avaient été dépouillés auparavant. Dans ces derniers mots comme dans les premiers, l'accent circonflexe servait à remplacer ou à rappeler, soit une consonne, soit un *e* muet que l'usage avait fait tomber. On admet déjà à titre égal *dévoûment* et *dévouement*, *crucifiement* et *crucifiment*, *aboiement* et *aboîment*, *gaiement* et *gaîment*. Ne pourrait-on laisser tomber partout l'accent et dire *assidument*, de même qu'on dit *hardiment* et *poliment?*

L'accent grave et l'accent aigu. — Y a-t-il lieu de continuer à écrire *avènement* et *événement*, *latrie* et *idolâtrie*, il *plaît* et il *tait*, *religieux* et *irréligieux*, *rebelle* et *rébellion*, *tenace* et *ténacité*, *serein* et *sérénité*, *s'énamourer* et *s'enorgueillir* ou *s'enivrer ?*

On a substitué l'accent grave à l'accent aigu dans *sève*, *piège*, *collège*, *assiège*. Pourquoi laisser l'accent aigu dans *dussé-je*, *puissé-je*, *aimé-je ?*

Est-il nécessaire de distinguer par un signe extérieur *la* article de *là* adverbe, *des* article de *dès* conjonction, *ou* conjonction de *où* adverbe, alors que la fonction du mot dans la phrase établit nettement la différence ? Toute notation a été supprimée en latin dans *cum* qui est à la fois conjonction et préposition : les enfants, conduits par logique, ne s'y trompent pas.

L'apostrophe, le tréma. — L'apostrophe est-elle indispensable dans des mots étroitement réunis par l'usage, et où la prononciation ne fait plus sentir l'élision comme : *entr'ouvrir*, *entr'aimer*, *s'entr'avertir*, *s'entr'aider*, *s'entr'accorder*, *s'entr'accuser*, *s'entr'appeler*, *presqu'île*, *entr'acte ?* Faut-il laisser subsister le tréma dans *ïambe*, *ïambique*, alors qu'il n'est plus conservé dans *iode* ni dans *ionique ?*

De minimis non curat..., dira-t-on. Mais l'orthographe, par sa nature, se compose de minuties ; et ce sont ces détails contradictoires qui contribuent à hérisser notre langue de difficultés irritantes.

4° LES MOTS D'ORIGINE ÉTRANGÈRE.

C'est une difficulté grave, même pour les étrangers, que l'orthographe des mots que nous leur empruntons. *Redingote*, *châle*, *chèque*, *wagon*, *tunnel*, *paquebot*, *fashion*, *budget*, *verdict*, *sport*, *yacht*, que nous avons pris à l'anglais, sont devenus français, comme *chérubin*, *assassin*, *escadron*, *tulipe*, *café*, *thé*, *vasistas*, que nous avons tiré de l'hébreu, de l'arabe, de l'espagnol, du turc, du chinois, de l'allemand. Si correctement et si profondément français, qu'il faut aujourd'hui un effort de réflexion pour retrouver leur origine étrangère. N'est-ce pas dans le même esprit que nous devons à notre tour travailler pour nos descendants ? Nous écrivons *rosbif* et *bifteck* à la française. Pourquoi persister à écrire à l'anglaise *break*, *spleen*, *meeting*, *cottage*, *club*, en indiquant — singulier procédé d'éducation — comment ils doivent se prononcer ? Dès le moment qu'un mot répond à un besoin, qu'il a été accepté, n'est-il pas sage de « le soumettre à notre génie », comme le demande Fénelon, c'est-à-dire de lui donner ses lettres de naturalisation conformes à notre prononciation, sous peine de le voir forcer les frontières en contrebande et s'imposer un jour par l'usage irrégulièrement, Montaigne disait barbaresquement ?

Parmi ces étrangers, il en est qui, originaires de la Grèce ou de Rome, attendent depuis longtemps qu'on les régularise. Pourquoi écrit-on des *agendas* et des *errata*, des *alinéas* et des *duplicata*, des *quidams* et des *ave*, des *trios* et des *quatuor* ? N'avons-nous pas à nous prononcer sur les *recto*, les *verso*, les *lavabo*, les *interim*, dont on exclut le pluriel au moins par prétérition, en même temps que la porte est ouverte à celui d'*accessit*, et alors qu'*intérim* est déjà francisé par l'accent qu'on lui impose ? On comprendrait l'emploi exclusif de l'orthographe du singulier comme une inconséquence générale bien résolue. L'embarras est qu'on ne peut expliquer par des raisons acceptables ni la règle, ni l'exception.

Il y a des locutions latines qui sont entrées toutes vives, pour ainsi dire, dans notre vocabulaire et qui à cette sorte de violence durent offrir, semble-t-il, plus de résistance. C'était un joli emprunt et bien fait que celui d'*a parte*. Mais pour les délicats combien il dut être dur au commencement d'écrire comme on écrit aujourd'hui par injonction du Dictionnaire, un *aparté*, des *apartés !* Ce que nous demandons ici est de moindre conséquence.

5° LES MOTS DE GENRE OU DE NOMBRE DIFFÉRENT, LES ADJECTIFS ADVERBES

Cette observation sur les importations des langues vivantes ou mortes nous amène à rechercher si nous n'aurions pas à reviser certains mots français dont l'état civil paraît avoir été déterminé d'une façon singulière.

D'où vient qu'*hémisphère* et *planisphère* sont du masculin, alors que le féminin, qui seul est conforme à l'étymologie, a été attribué à *atmosphère ?*

D'où vient que, sur les portes d'un même étage, dans un établissement d'instruction publique, les enfants peuvent lire : *réfectoire*, *chauffoir* et *dortoir*, les trois mots étant du masculin et le premier portant l'*e*, qui semble être le signe du féminin, pour les mots de même formation : *baignoire*, *rôtissoire*, *passoire*, *bassinoire ?*

On conçoit qu'un mot change de genre quand il change de sens, que *foudre* soit féminin quand il signifie le feu du ciel et masculin quand il veut dire une grande tonne ; qu'on distingue entre un *un garde* et *une garde*, le garde montant la garde ; qu'on écrive le *gros œuvre* et la *belle œuvre*, *un office de magistrat noblement rempli* et *une office de cuisinière proprement tenue*. Le P. Bouhours avait beaucoup de goût pour ces mots « mâles et femelles » ; quand il les explique, il se met en frais de bonne grâce. Il les considérait comme des ornements de la langue. Il n'y a pas lieu de l'en dépouiller. Mais n'est-il pas fâcheux que *période*, qui, au fond, n'a qu'un sens, ait les deux genres, qu'*hymne* et *orgue* soient tour à tour du masculin ou du féminin, selon que le mot est employé au singulier ou au pluriel, et n'est-ce pas le cas de regretter qu'on ait laissé tomber le délicat usage du féminin pour *délice* dans le singulier, en le conservant dans le pluriel ?

N'est-il pas bizarre aussi que la place d'un mot en modifie l'orthographe ; qu'on écrive différemment une *demi-heure* et une *heure et demie*, *nu-tête* et *tête nue*, la *feue reine* et *feu la reine*, quand dans les deux cas le rapport grammatical est le même ?

Ne faut-il pas au moins laisser le libre choix entre les deux façons d'écrire : des habits *d'homme* ou *d'hommes*, une gelée *de groseille* ou *groseilles*, des professeurs *en bonnet carré* ou *en bonnets carrés* ; des prêtres *en surplis blanc* ou *en surplis blancs*, les explications fournies pour justifier exclusivement l'une ou l'autre façon étant de pures subtilités ?

Ne serait-il pas possible enfin de réduire au moins les variétés d'application orthographique de *vingt* et de *cent*, de *tout* et de *même* considérés tour à tour comme adjectif et comme adverbe ; par exemple, de permettre d'écrire indifféremment : les hommes *mêmes* chantaient et les hommes *même* chantaient ; — elle est *tout* à son devoir ou *toute* à son devoir ? *Tout*, dans le Dictionnaire, occupe à lui seul six colonnes, — une vraie grammaire !

6° LES VOYELLES DOUBLES ET LES VOYELLES COMPOSÉES

Dès 1623, Balzac voulait qu'on « raclât totalement l'*y* » et qu'on lui substituât partout l'*i* français pour indiquer nettement que les mots où l'*y* se trouvait autrefois étaient « devenus bien nôtres et non plus incogneus estrangers ». Richelet, dans son édition de 1680, déclarait que presque partout il avait adopté l'*i*. Bossuet écrivait *mistère*, *mistérieux*, *tiran*, *tipe* ; Mme de Sévigné : *stile*, *sinagogue*, *Egipte* ; La Bruyère :

hiperbole, *phisionomie* ; Voltaire : *piramide*, *sindic*, *enciclopédie*.

Généralement on peut dire que la pensée traditionnelle de l'Académie a été de se défaire de l'*y*, quand il ne remplaçait pas un double *i*, comme dans *royal*, ou quand il ne marquait pas la trace de l'étymologie, comme dans *physique* et *synode*.

On peut suivre ce travail à travers les éditions successives. L'*y* a perdu du terrain dans les finales dès 1718. En 1740, il disparaît définitivement, et on écrit : *moi*, *roi*, *ici*. En 1762, il est remplacé dans l'intérieur des mots partout où ni l'étymologie savante, ni la formation primitive ne sont intéressées : il n'est presque plus conservé, disait-on, que pour l ornement de l'écriture.

L'édition de 1798 attaque nettement l'étymologie et admet *analise*. De nouveaux sacrifices étymologiques ont été faits, en 1835, sur *cime*, *abîme*, *chimie*, *anévrisme*, *colisée*, *giratoire*, *satirique*, *cristal*. Pour les mots de même origine où la réforme a été commencée, ne siérait-il pas de l'achever, et de ne plus laisser l'esprit partagé, l'usage flottant, entre *sibylle* et *sybarite*, *Sylvestre* et *Saint-Silvestre*, etc. ?

Dans ceux où l'*y* représente un *i* simple, l'Académie tend depuis plus d'un siècle à substituer l'*i* accentué d'un tréma. Ainsi a-t-on fait pour *baïonnette faïence*, *aïeul*, *naïade*, *païen*. La logique ne demande-t-elle pas aujourd'hui qu'on fasse de même pour quelques autres tels que : *tuyau*, *bayadères*, *mayonnaise* ? A l'édition suivante, quand l'œil et la main y seraient habitués, le tréma tomberait à son tour, ainsi qu'il en est déjà à peu près dans l'usage pour *baionnette*, *faience*, *paien* : ce serait un nouveau gain en espérance.

Dans le même ordre d'observations, les réformistes qui comptent au nombre des plus modérés demandent qu'on supprime de toutes les voyelles doubles la voyelle qui échappe complètement à la prononciation, — comme l'*o* dans *sœur* ou *bœuf*, lequel a disparu dans *peur* et *neuf* ; — comme l'*a* dans *curaçao*, dans *Saône*, dans *août* : ne trouve-t-on pas chez La Fontaine avant l'*oût* ? — comme l'*o* dans *paon*, *faon*, *taon* : Mme de Sévigné disait *pan* et *tan*, Racine et Voltaire *fan* ; — comme l'*o* redoublé dans *alcool* ; — comme l'*œ* dans *nœud* et dans *œcuménique* : n'écrit-on pas depuis longtemps *économie* ?

On propose aussi d'écrire *euil* en se référant à la langue du moyen-âge et pour faciliter l'intelligence du pluriel *yeux*. Sommes-nous prêts à une nouveauté ou à une réaction aussi considérable ?

LES DOUBLES ET LES TRIPLES CONSONNES

le *rh*, le *th*, le *ch*, le *ph*.

La question de la suppression des doubles et triples consonnes paraît plus mûre.

Dès 1680, Richelet disait dans son Avertissement : « On a écrit ici *avocat*, *batistère batême*, *colère*, *mélancolie*, *autre*, *tisanne*, *trône*, et non pas *advocat*, *baptistère*, *baptême*, *cholère*, *mélancolie*, *aultre*, *ptisane*, *thrône*. Mais Richelet n'était qu'un précurseur indépendant.

C'est en 1740 et en 1762 que s'accomplit la véritable révolution. Elle fut complète pour certaines formes, presque radicale. « Coignard a depuis six semaines la lettre A, écrivait l'abbé d'Olivet au président Bouhier, le 8 août 1736 ; mais ce qui fait qu'il n'a pas encore commencé à imprimer, c'est qu il n'avait pas pris la précaution de faire fondre des É accentués, et il en faudra beaucoup, parce qu'en beaucoup de mots nous avons supprimé l's de l'ancienne orthographe comme dans *desfescher* que nous allons écrire *dépêcher*, *tête*, *mâle*, etc. » C'est également d'un trait que furent rayées les doubles consonnes dans *nopce*, *picqure*, *bienfaicteur*, *scavant*, *recepvoir*, etc.

On opéra beaucoup moins hardiment sur les mots marqués du *rh*, du *th*, du *ch* et du *ph*. La question fut plutôt posée que résolue. Depuis elle est restée ouverte. A chaque édition on a fait un pas, mais en craignant d'aller jusqu'au bout.

Le rapporteur de 1878 fait ressortir avec une pointe de satisfaction malicieuse que lui aussi il a marché, qu'il a supprimé deux *h*, l'une dans *phtisie*, la seconde ; l'autre dans *rythme*, la première. Le motif donné par M. de Sacy, c'est que, dans les mots tirés du grec, il n'y a pas d'inconvénient à retrancher une lettre, quand cette lettre ne se prononce pas. Rien de mieux. Mais pourquoi, dans les mots qui en ont deux, supprimer l'une plutôt que l'autre ? Pourquoi la maintenir dans les mots qui n'en ont qu'une, que la prononciation ne se fait pas sentir davantage : *rhétorique*, *rhinocéros*, *rhododendrons*, *rhubarbe*, *rhume*, *rhumatisme*, etc. ? Si la pensée a été de conserver l'aspiration, l'esprit rude de la langue d'origine, pourquoi l'avoir laissé tomber dans *rapsode*, *rabdomancie*, deux mots grecs par excellence ? Si ce sont les consonnes consécutives que l'on veut proscrire, comme on l'a fait dans *autochtone* et dans *ichtyologie* qui n'ont plus conservé l'un et l'autre qu'une *h* (la dernière) pourquoi maintenir l'*h* unique dans *asthme* et *arthrite* qui ont aussi quatre consonnes de suite ? Les modifications les plus simples sont pleines d'illogisme. Qui oserait aujourd'hui écrire *thrésor* ? Et on dit encore *thésauriser*.

Le *ch* ne présente pas moins d'anomalies. L'*h* a disparu dans *carte*, *colère*, *colique*, *corde*, *école*, *sépulcre*, *scolastique*, *scolie*, *stomacal*, *mécanique*, *métempsycose*, *pascal*, *patriarchal*, et dans vingt autres : F. Didot en a fait le compte. Après ces changements qui ont depuis longtemps force de loi, y a-t-il des raisons plausibles pour continuer à dire *anachorète*, *autochtone*, *bacchanale*, *chalcographie*, *cathécumène chronologie*, *chrysanthème*, *polytechnique*, etc. Les Italiens et les Espagnols dont la langue est plus voisine de la source commune écrivent *cristo*, *cristianesimo*, *cristianismo*. V. Cousin imprimait couramment *psycologie*.

Mêmes observations pour le *ph*. Dans un grand nombre de cas, on l'a transformé en *f*. Dès le XVIe siècle, après Robert Estienne, on avait admis *orfelin*, *flegme*, *fantastique*, en laissant, il est vrai, subsister *phantôme*. En 1762, on a discuté de nouveau *phantôme* ; on a discuté, en outre, *phantaisie métaphysique*, *phrase*, *philosophie*, *blasphème*, *alphabet*, *phaisan*, *phiole*, *souphre*, etc. *F* a passé dans *fantôme flegmatique*, *fantaisie*, *frénésie*, *faisan*, *soufre*, *fiole*, *faséole*. Ne pourrait-on reprendre les mots qui ont succombé, notamment *métaphysique*, *philosophie*, *blasphème*, *alphabet*, et pour lesquels nous avons encore l'exemple logique des langues néo-latines ?

Dans ces diverses formes, ce que demandent les réformistes — et je ne parle toujours que des sages, — c'est un élargissement des barrières. Il n'est question que de prendre un peu plus de champ, sans esprit d'aventure, avec suite.

A voir en effet ces mutilations de Procuste opérées tantôt au commencement, tantôt au milieu, tantôt à la fin des mots avec tant d'arbitraire, la crainte est que, la langue atteinte de toute part, ne finisse par tomber en lambeaux. La prudence est d'accord avec le goût pour nous conseiller de pourvoir méthodiquement aux transformations qui s'imposent par cela seul qu'elles sont déjà en partie faites. Il ne faut céder que lentement, dit-on, à ces tyrannies de la nécessité. Assurément. Mais préparons raisonnablement la retraite inévitable, si nous voulons éviter la déroute.

Or, ne serait-il pas raisonnable :

D'accepter que l'*h* suivant des consonnes *r*, *t*, *c*, soit au commencement d'un mot, soit dans le corps d'un mot, et qui ne se prononce pas peut être supprimée ;

D'admettre du même coup, dans les mêmes conditions, la transformation du *ph* en *f* ;

D'appliquer d'abord ces règles aux mots dont la modification a été préparée par les discussions antérieures du Dictionnaire et qui ont trouvé des patrons autorisés dans les maîtres de la langue (1) ;

(1) Molière écrivait *misantrope* ; La Bruyère, *patétique* ; Voltaire, *entousiasme*, Corneille, *ortographe*, etc.

Et, pour ménager la transition, de tolérer jusqu'à nouvel ordre les deux orthographes.

Cette fois encore, nous n'irons pas jusqu'au bout de la réforme. Mais la voie sera régulièrement ouverte devant nous et nos successeurs.

8° Les contradictions entre les mots de même famille ou de famille analogue.

L'Académie, dans sa dernière édition, a unifié l'orthographe d'*assonnance*, *dissonnance*, et *consonance* ce dernier comportait autrefois deux *n*), et M. de Sacy relève encore cette économie de lettres avec un demi-sourire. Même opération sur *emmailloter* et *démailloter* qui n'ont plus l'un et l'autre qu'un *t*, *ficelier* et *tonnelier* qui n'ont plus l un et l'autre qu'un *l*, *bourrellerie* et *chapellerie* qui en ont reçu chacun deux.

Mais pour être d'accord avec le Dictionnaire, on doit continuer à écrire :

résonner	et *résonance*
souffler	et *boursoufler*,
siffler	et *persifler*,
grelotter	et *dorloter*,
trotter	et *gigoter*,
calotte	et *papillote*,
carotte	et *compote*,
abattoir	et *abatis*,
abatteur	et *abatage*,
courrier	et *coureur*,
charrette	et *chariot*,
apparaître	et *apercevoir*,
bonhomme	et *bonhomie*,
dénommer	et *innomé*,
patronner	et *patronage*,
honneur	et *honorer*,
tonner	et *détoner*,
trappe	et *attraper*,
colonne	et *colonel*,
holocauste	et *olographe*,
agglomération	et *agrégation*,
imbécillité	et *imbécile*,
confidentiel	et *artificiel*,
il absout	et *elle coud*,
tu plains	et *tu mords*,
tutelle	et *clientèle*,
renouvellement	et *écartèlement*,
je jetterai	et *j'achèterai*,
il appelle	et *il ensorcèle*.

Ce ne sont que des exemples. Et qu'on se mette à la place des maîtres qui ont à expliquer ces anomalies, des enfants qui ont à les comprendre, des étrangers qui en cherchent la raison ! Chercher la raison qui est au fond des choses, c'est pour tous les esprits un travail fécond. Mais s'enquérir de raisons qui n'existent pas, et finalement être obligé de charger de formes incohérentes la mémoire qui, elle aussi, a sa logique, une logique résistante, quel labeur plus inutile et plus ingrat !

Or, pour les mots congénères ou similaires, ne devrait-on pas simplement ainsi qu'il en a été de *consonance* et d'*emmailloter*, les faire rentrer dans le moule commun ?

Quant aux formes qui tiennent à des usages grammaticaux comme il *appelle* et il *ensorcèle*, la solution semble plus facile encore. L'accent grave est le redoublement de la consonne *l* ou *t* n'ayant l'un et l'autre pour objet que de marquer la place de l'accent tonique, y a-t il utilité à conserver deux procédés différents pour un résultat identique, et, le plus simple des deux étant l'accent grave, ne convient-il pas de lui donner la préférence ?

Rien n'empêche au surplus de maintenir provisoirement la double orthographe jusqu'à ce que la meilleure ait prévalu.

9° Les terminaisons en *ent* et en *ant*

F. Didot demandait qu'on remplaçât *ent* par *ant* dans tous les qualificatifs employés adjectivement ou substantivement, et dans leurs dérivés. Ainsi éviterait-on le désaccord de fond entre *président* et *président*. Ainsi éviterait-on encore pour l'orthographe des yeux : un *affluent* et *ils affluent*, *un expédient* et *ils expédient*, *un équivalent* et *ils équivalent*. On ne s'explique pas en effet ce qui fait dire : le *prétendant* a converti les *dissidents* ; le ministre *résident* a reçu les *résidants*. La proposition de F. Didot semble aisée à appliquer. Ce qui serait grave, ce serait de n'avoir point de règle. Dans la dernière édition, le Dictionnaire a substitué *excédent* à *excédant* et créé une exception de plus.

10° La transformation de l'*x* en *s* dans les pluriels et dans les personnels de certains verbes.

Au XVII^e^ siècle, l'Académie a remplacé l'*x* par l'*s* dans le pluriel de *loi* et de *clou*. A quoi tient-il qu'il n'en ait pas été de même pour *tuyau*, *chapeau*, *feu*, *genou* ? N'écrivait-on pas, au XVI^e^ siècle, *chevaus*, *égaus* ? Une des premières choses qu'on enseigne aux enfants, dit M. Michel Bréal, ce sont les sept noms en *ou* qui, au lieu de prendre un *s* au pluriel, veulent un *x*. Mais par quel secret motif ces mots ne se plient-ils pas à la règle commune ? Personne n'a jamais pu le découvrir. *Deux* forme *deuxième* qui conserve l'*x* du primitif, mais *dix* fait *dizaine*. Qui peut pénétrer les mystères d'une réglementation aussi décousue ? » N'est-il pas sage, renonçant à les découvrir, de se décider à les supprimer ? On se trouverait ainsi amené à écrire *heureus* et *jalous*, je *peus*, tu *peus*, je *vaus*, tu *vaus*. Le féminin d'*heureus* et de *jalous* se composerait dès lors comme tous les féminins. *Valoir* et *vouloir* se conjugueraient comme *craindre* et *venir*. Des exceptions, dont l'origine est au moins fort obscure disparaîtraient ainsi sans fracas et allègeraient d'autant nos grammaires. Dieu nous garde de vouloir faire de la langue une lande monotone ! Dieu nous garde surtout de toucher aux idiotismes qui en sont le nerf et la grâce ! Mais autre chose est le tour original, primesautier, donné à la pensée et où se traduit, où éclate le génie d'un peuple, autre chose ces bizarreries de vocabulaire qui ne sont que des habitudes vicieuses créées par une sorte de caprice et tolérées par une tradition irréfléchie ou aveugle.

III

Je marrête, n'ayant voulu qu'indiquer les lignes générales du travail à entreprendre.

On le voit, il s'agit non de bouleverser, mais simplement de régulariser, c'est-à-dire de reprendre avec méthode et de poursuivre, en les rattachant les unes aux autres, les améliorations conduites peut-être, et certainement accomplies, sans ensemble.

On dirait parfois qu'à chacune des réformes proposées, quelqu'un était là, dans l'Académie ou hors de l'Académie, qui, après deux ou trois changements, s'écriait : C'est assez. Ce n'était pas assez, ou c'était trop. Dans bien des cas, il aurait mieux valu ne pas corriger que de corriger à demi arbitrairement.

« Il ne faut pas se brouiller avec l'usage, écrivait un de nos premiers confrères ; on a beau invoquer contre lui Priscien et toutes les puissances grammaticales : il reste le maître ; *communis error facit jus*, disent les jurisconsultes. » Mais il ajoutait : « L'usage fait beaucoup de choses par raison, beaucoup contre raison, et celles-ci, on ne les doit pas accepter. » Ce n'est qu'aux choses faites contre raison et déjà discutées pour la plupart dans les éditions antérieures que nous nous sommes attachés ici. Travailler à les ramener progressivement, graduellement, à l'ordre, à l'harmonie, à la logique, nous ne proposons rien de plus que cet effort

prudent et efficace. Prudent, on ne peut le méconnaître. Efficace, nous en avons la confiance. Il ouvre la porte à des simplifications plus profondes, plus complètes, qui seront l'œuvre de l'avenir. A chaque génération sa peine. M. Clédat fait remarquer qu'il a fallu s'y reprendre à quatre fois pour arriver à la forme sur laquelle Châteaubriand et Nodier avaient commencé par appeler les foudres de tous les lettrés, et qu'on a dit successivement d'édition en édition : je *cognoistrois*, je *connoistrois*, je *connoîtrois*, je *connaîtrais*. Nous ne demandons qu'à fournir une étape.

Cela seul dès maintenant répond, semble-t-il, à ce que le sentiment public cherche, à ce qu'il continuera de chercher dans le même esprit pendant les quelques années qui nous séparent encore de l'édition nouvelle. A tous égards il serait préférable que cet intervalle fût court. De 1718 à 1762, c'est-à-dire en moins de quarante-cinq ans, trois éditions ont paru toutes trois considérables par les changements qu'elles consacraient. Tel fut l'empressement, en 1740, que pour arriver plus vite au commencement d'uniformité dont elle sentait le besoin, l'Académie, après quelques mois de discussion remit tous ses pouvoirs à un plénipotentiaire. « Vilaine besogne, écrivait confidentiellement le plénipotentiaire, — l'abbé d Olivet — au président Bouhier ; mais il a bien fallu m'y résoudre ; car sans cela nous aurions vu arriver non pas les calendes de janvier 1736, mais, je crois, celles de janvier 1836, avant que la compagnie eût put se trouver d'accord. » La crise que nous traversons n'est pas moins grave et l'accord sera plus facile à établir. Ce sera déjà un notable service que de la discussion ouverte se dégage un certain nombre de principes dont, sous forme de tolérance, il soit loisible d'admettre par avance le bénéfice. Quelle économie de force et de temps dans l'éducation, quelle économie au profit de l'étude de la langue elle-même, qu'une orthographe mieux coordonnée, plus sobre, plus nette! Et quel attrait nouveau pour l'étranger!

GRÉARD.

(A suivre).

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

ÉTÉ

Sans arbre, sans buisson, nue, la route blanc jaunâtre rampe à travers les prairies. Dans un profond soupir elle exhale toute la chaleur du jour. Courbée, très basse, entre deux talus gazonnés, elle se perd dans les montagnes. Aucun souffle, aucun nuage; le soleil descend. Une ferme est là, inanimée, dans les arbres fruitiers.

Un chariot couvert de toile, s'arrête.

Aucun bruit, aucune réponse, personne n'ouvre.

Et le maigre cheval traîne plus loin son fardeau.

Lentement, harassé, le long de la route poussiéreuse.

Dans le chariot une femme malade étendue. Ses cheveux pendent embroussaillés, sales, des deux côtés de sa figure.

Elle brûle la fièvre, divague. Tâtonnantes, ses mains tremblantes cherchent le petit enfant; elle tressaille, balbutie.

L'enfant joue et rit, s'essaye à arracher le fichu de sa mère qu'elle appelle en riant. Quand le chariot cahote, la petite retombe de côté, tantôt sur la paille, tantôt sur la poitrine de sa mère ou sur ses pieds. Et alors elle pousse des cris de joie, tiraille les cheveux noirs de la malade ou, de ses petits doigts effilés, aigus, écarte ses paupières afin qu'elle ne dorme pas toujours.

Près du chariot avance l'homme, couvert de poussière, maigre, la tête penchée en avant. Lui et et le cheval toujours de plus en plus lents, toujours plus harassés, le chariot semble presque s'arrêter, c'est à peine s'il soulève de la poussière.

Au loin sur la prairie, des hommes et des femmes retournent le foin. Une faible senteur âcre-douce arrive jusqu'à la route.

L'homme lève la tête, jure entre ses dents et frappe le cheval qui, effrayé; donne une secousse au chariot.

Comme l'enfant crie de plaisir! Sur ses mains et ses pieds, il se glisse en avant et, de ses yeux noirs rieurs, regarde le père.

Là-bas les moissonneurs s'appuient sur leurs rateaux. Les poings sur les hanches, les femmes suivent du regard le véhicule, leurs fichus plaquant de taches blanches et rouges la verte prairie. Elles se passent la cruche de vin et boivent. La santé éclate dans leurs frais visages et dans leurs mouvements, le bien-être perce à travers leurs éclats de rire :

— Ah! les gueux!

Ceux-ci, clopin clopant, sur la blanche route déserte, — solitaire, entrent dans la nuit, dans les montagnes.

ANNA CROISSANT-RUST.

(traduit de l'allemand par Jean de Néthy)

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

Petite lettre de Londres

Pendant qu'Houllier, Rossignol et cette crapule de Melville me cherchaient sous le prétexte, véridique d'ailleurs, que je l'avais fait danser à Véry, je m'étais terré chez le père Gladstone dont je suis maintenant le secrétaire particulier.

C'est un brave homme, sourd comme une pioche et bavard comme un orgue de barbarie. En politique il n'est pas fort. Il ne vaudra jamais Vaillant, ni même Rochefort, c'est sûr ; mais après tout, il est bien assez bon pour des Anglais. Il me laisse très libre, j'en profite pour me livrer à quelques effractions, à l'aide des renseignements qui me sont fournis par la police métropolitaine. Quand l'ouvrage chôme, je vais dans le monde.

J'y ai rencontré Claretie avec sa bande. Claretie n'a pas changé, il a toujours l'air d'un homme qui suce une asperge tout en ayant la colique ; sa bande non plus : elle est toujours mauvaise comme le fondement à Bérenger. Seulement à Paris vous le gobez encore, d'abord parce que le Parisien est bête par nature, ensuite parce que vous êtes noblement abrutis par la réclame d'une presse que l'Europe ne vous envie pas. — A Londres, devant un public, français — pour les petites places, cosmopolite, pour les fauteuils — 26 fr. 50, s'il vous plait, ce n'est pas de la déjection de gallinacée — ç'a été le plus effroyable des écrou-

lements. Pour commencer Cadet, croyant faire une aimable plaisanterie, a dans la cérémonie un petit vers de sa composition : « *ogoutares des English ladresas in Loudono* » ce qui veut dire en Anglais sauf votre respect, « des *culs* d'Anglaises, à Londres. » O Q. de Beaurepaire, vois-tu l'effet !

Après quoi est venu Mounet-Sully dans *Hamlet*, une pièce d'après l'affiche « de MM. Paul Meurice et Alexandre Dumas. » Les Anglais étaient rudement épatés, ils croyaient que c'était de Shakespeare. Mounet a ouvert la bouche toute grande, les yeux tout grands, comme une vache qui regarde passer un train, et il a rauqué des choses incompréhensibles, ave une mimique désordonnée. Le Prince de Galles pourtant l'a beaucoup admiré, il a eu la bonté de me dire qu'il avait tout a fait la voix de Salis, l'ex-*D.* du *Chat Noir*.

Les autres, sont Hading et Silvain qui ont eu un très beau succès, ont été poliment supportés. On trouvait qu'ils récitaient bien leur leçon, selon M. Sarcey et le Conservatoire, que ça sonnait faux, et qu'ils étaient embêtants comme la pluie.

Comme salle, un désert, les trois quarts du temps : les entrepreneurs perdent 150.000 francs. Il paraît que Claretie sera nommé commandeur de la légion Wilson. Y a de qu i.

Pendant cette suite de fours, le duc d'York, le petit au prince de Galles se mariait à la Chapelle St-James, avec la fille au duc de Teck. Ils sont jubilants, les Teck. On mange chez eux maintenant, la reine leur a payé leurs dettes. Il était temps, et ils ont failli rater l'affaire, ç'a été horrible. Les Allemands de Battemberg faisaient à ces pauvres Autrichiens de Teck la plus ignoble concurrence. Ce que je m'amusais, moi, quand j'allais à la cour avec mon Lord Roseberry, mon poteau ! Les Battemberg soupiraient dans les coins à la vieille dame qui encombre le trône d'Angleterre, que marier la jeune May, fiancée au duc de Clarence, à son frère le duc d'York, c'était une manière d'inceste, que ces Teck, étaient des paniers percés et patati et patata. Les Teck les traitaient d'Allemands faméliques. On se figure peu ce qu'un mariage chez les Princes, ça ressemble à un mariage chez le concierge !

Ce qu'il y a de bon, c'est que depuis que celui-là est consommé et que la petite princesse May, maintenant duchesse d'York tricote des bas de laine pendant que son époux lui fait la lecture — ainsi qu'il appert d'une lettre que la reine m'a montrée — ces bons Anglais se murmurent à l'oreille que le duc d'York *était déjà marié !*

C'est un petit roman bien inventé, s'il n'est pas vrai ; où on voit le jeune Prince à Malte, il y a trois ans, s'éprenant de la fille d'un amiral, l'épousant en secret, parce que, d'après un statut de Georges III, l'autorisation de la Reine était nécessaire, et qu'il savait bien qu'elle l'aurait refusée, devenant père de famille. Puis voilà que son frère aîné meurt, qu'il hérite du plus grand trône du monde, et de la fiancée de son frère, qu'il faut qu'il épouse comme on avale une médecine.

Il raconte son histoire à bonne maman, qui sourit avec indulgence, délie les cordons de sa bourse — en général très serrés et accorde à la prime épousée 50.000 francs de pension et un capital de quelques millions, moyennant quoi tout s'arrange. Il y a des insulaires qui croient çà dur comme fer.

Ayant encore à écrire à mon copain Francis, je me hâte de vous la serrer.

Pour copie non-conforme :

MATHIEU, Anarchiste.

TRIBUNE LIBRE

Sur les soirées de « l'Œuvre »

Cercle de Soirées artistiques et de représentations théâtrales françaises et étrangères

4 août 93.

Monsieur Léon Deschamps,

Vous avez bien voulu me permettre de donner quelques détails sur ce que j'entreprends, je saisis l'occasion aux cheveux pour m'expliquer aux amis, appeler à mon aide toutes les bonnes volontés, tous les concours, certain que nous nous grouperons et ENSEMBLE atteindrons ce but indéterminé mais qui nous tient tous tant au cœur, de faire au théâtre de *quelque façon que ce soit* ŒUVRE D'ART ou tout au moins de *remuer des Idées*.

C'est vous dire de suite que nos recherches porteront autant *vers le spectacle* que vers le théâtre tel qu'il nous a été transmis.

L'administration et le fonctionnement de *l'Œuvre* n'intéressant que quelques-uns je n'en parlerai pas ici, notre circulaire en dit assez et 21 r. Rochechouart, nous nous tenons à la disposition des amis pour les détails complémentaires (1).

Notre sous-titre un peu longuet « cercle de soirées artistiques et de représentations théâtrales françaises et étrangères » mérite je crois quelques explications.

Cette année sera consacrée aux œuvres étrangères (huit représentations pour le moins). Nous ne pataugerons certes pas dans le choix de nos pièces ; aussi judicieusement que possible, nous entourant d'amis, d'avis sûrs et désintéressés et gardant à notre intuition du théâtre le jugement décisif nous jouerons religieusement les œuvres qui nous paraîtront les plus habiles et les plus actifs conducteurs *d'Idées*, — travaillant vite et laissant à l'avenir seul la critique de nos actes. — Les cabales, les partis-pris, les moustiques dangereux ne prévaudront donc pas dans l'Œuvre et nous n'en aurons cure. Je mettrai mes soins et ma volonté pour que les dévoués qui veulent bien m'entourer marchent sans arrêt et sans hésitations. Si nombre de lettrés, de critiques nous encouragent aujourd'hui, je les en remercie et je les conjure de nous aider, *honnêtement* et *sévèrement*. Si des amis apportent leur science et leur art comme l'ont fait dans des tentatives précédentes, Vuillard, M. Denis, Cérusier, Ranson dernièrement encore Vogler, je compte sur eux et je les connais assez pour être certain qu'ils placeront le but de la communauté avant le résultat immédiat.

Des camarades m'ont suivi dans mes essais et mes sous-essais ces deux dernières années, je les attends encore. Il y en a qui ont sérieusement été à la peine et cela très simplement avec les hasards stupides et les dangers des heures gâchées pour ces petites manifestations. Qu'ils viennent encore puisque nous nous jetons à corps perdu dans la mêlée. Aubry, France, Meuris, Raymond et tous ! et qu'ils viennent ceux qui ne sont pas venus, ceux qui s'agitent dans le grouillement des cabots et qui sous les férules des marchands de soupe-directeurs, attendent le moment de faire un peu d'art, ne fût-ce que pour se reposer.

Le champ est grand. — Nous commencerons par deux pièces d'*Ibsen*, ensuite sans doute *Marco Praga*, les vierges et *Bjornson* (Ueber die Kraft) et *Pisemsky*

(1) PRIX DE L'ADHÉSION POUR UNE ANNÉE : 8 représentations). — Loge de 6 places ou Avant-Scène 500 fr. ; Loge de 5 places ou Baignoire 400 fr. ; Loge de Première Galerie 250 fr. ; Fauteuil d'orchestre et de Balcon 100 fr. ; Fauteuil de 1re Galerie 60 fr. ; Fauteuil de 2e Galerie 50 fr.

Nos représentations seront accompagnées de causeries-conférences par MM. Léopold Lacour, Bernard Lazare, etc., etc.

et *Multatuli* et *Pinero* ; et s'il vient le chef d'œuvre de France, attendu, il clôturera notre première saison.

Je viens de nous expliquer sur le programme théâtre ; mais où la fantaisie de l'*Œuvre* apparaîtra, ce sera dans le programme spectacle tel que nous l'offrirons à quelques dilettantes seulement. Le spectacle, tout semblerait le démontrer péremptoirement, si peu étudié, si peu complet, est peut-être la forme vraie de la scène... On a commencé à chercher. Dans ce but, on nous a grisés de pantomimettes depuis quelques années. Le grain est semé !

Est-ce sous forme d'ombres, agrandies, même plus grandes que nature, que l'on pourra sincèrement représenter le *Concile Féérique* de Laforgue en telle autre œuvre de nos poètes ? Nous ne savons. Le projet n'en reste pas moins séduisant surtout pour ceux qui ont applaudi aux belles soirées du Chat Noir et aux captivantes conceptions de Rivière, ou sous formes de fantoches, tels ceux de M. Bouchor ? Que de littérateurs ont été tentés par ces silhouettes de plâtre et de bois. Macterlinck, ce poète si profondément humain, a écrit un beau drame pour fantoches : la *Princesse Maleine*.

Je finis par cette forme si riche, si mouvementée, la pantomime anglaise, la pantomime clownesque à cabrioles, macabre ou gaie, et toujours puissante, que les Martinetti synthétisent, où les Lauri Lauris nous éblouissent, qui rejette bien loin les personnages vieillots et empiriques de la pantomime italienne, aussi merveilleuse dans sa complexité que nos individus sont d'une psychologie bizarre et biscornue. Où sera-ce ces trois arts s'entremêlant en de grandioses féeries ? Nous le saurons plus tard si notre budget nous le permet.

Mais ne serait-ce pas une grande et noble satisfaction que de toucher un jour du doigt la clef d'un art neuf et ouvert à toute la foule ? — ce qu'il faut démontrer.

A -F. LUGNÉ-POE.

Directeur de l'Œuvre, 21 r. Rochechouart

Petite Lettre

Mon cher Deschamps,

L'épaisse cohue d'ennemis qui s'est élevée contre moi, à la suite d'*Apologie* et de mes *Provinciales*, découvre, tous les jours, de nouvelles armes de plus en plus faciles et de plus en plus iniques.

Tandis que je reposais mes yeux brûlés des feux des batailles sur le paisible et mol azur des cieux italiens et sur l'été des lacs de Savoie, des complots inommables se sont tramés contre moi. Au fond, cela m'importe peu. Je me sens incapable de tout sentiment de haine. Et pour ce qui est du danger, sans le vouloir chercher jamais, je professe envers lui, le plus calme et le plus hautain mépris.

Ce n'est donc que par égard pour mes amis, que je daigne donner, ici, quelques explications, au sujet d'une récente affaire :

M. Merrill a prétendu que je l'avais calomnié. Comme cette assertion m'étonnait fort, M. Retté a bien voulu m'éclairer là-dessus C'était en votre présence, mon cher Deschamps, dans les bureaux même de cette Revue.

M. Retté a affirmé que la calomnie fut proférée, au sortir de table, en présence de MM. Andhré Ibels et Clément Billard.

Fort du témoignage de ma conscience, j'ai soutenu que cela était faux. J'ai simplement ajouté par politesse :

— Si, toutefois, j'avais prononcé ces paroles, c'aurait été dans un de ces moments permis, où — grisés de beaux dires et de mauvais alcools — l'on n'est plus responsable de soi.

Mais je le répète. Ceci n'était qu'une concession de politesse.

Il est impossible que ces paroles aient été dites, vu que cette femme et ce livre n'ont jamais été pensés par moi.

***

Telles sont les imperturbables réponses, qui m'ont valu, de la part de M. Retté de plates injures, et de la part de M. Merrill des provocations et des violences.

Quand ces Messieurs sont à bout d'arguments, toute leur logique se réfugie au bout de leurs poings. Ce procédé est par trop élémentaire. Et, à ce compte, un taureau donnant des cornes, fût facilement venu à bout de Pascal.

***

Tout cela n'a point atteint, ma sérénité. Je me comparais naguère à une scintillante et impalpable atmosphère qui enveloppe tout et qui soulèvera tout. A quoi bon ferrailler contre l'Azur ?

Mon rôle est de suspendre des sourires aux pointes de glaives et aux lèvres des batailleurs qui — grotesquement se démènent.

Et il ne m'est nullement méritoire de pardonner à ces Messieurs de se rapetisser ainsi.

***

Si j'avais mal parlé de quelqu'un, je rétracterais sans hésiter la médisance.

J'ai interrogé M. Clément Billard, qui garantit n'avoir rien entendu. Je n'ai point encore eu occasion de questionner M. Ibels.

En tout cas, il est un fait certain : c'est que la partie responsable de moi-même est innocente.

Pourquoi, alors, vêtir d'un si vain prétexte des dissentiments qui ont des causes plus profondes ?

***

Je crois n'avoir jamais nui à personne. Je tiens comme un devoir sacré de respecter le libre développement de chacun, dans sa sphère.

Que si ces Messieurs ont encore quelque vénération pour l'Art et la Toute-Jeunesse, je souhaiterais qu'ils renonçassent à jeter leurs ombres dans mes voies ?

Pourquoi, plus longtemps discuter ? Je juge de toutes choses avec d'autres poids et d'autres mesures. Et je ne les reconnais point de ma race.

Mais s'il leur plaisait continuer leurs vexations, eh bien ! j'accepterais, sans me plaindre, d'expirer Martyr de mon intrépide douceur et de leur inintelligence.

Du reste, par le mérite de certaines qualités littéraires qu'ils possèdent, je leur souhaite, mon cher Deschamps, de redevenir mes amis.

EMMANUEL SIGNORET.

Paris, le 6 août 1893.

MALADIE PRÉSIDENTIELLE

AIR : *Le Juge d'instruction* (Xanrof).

A M. le Docteur Guérard.

I

Un jour un pauvre Président
Fut atteint d'un mal violent
Le malheureux dépérissait
Et tous les jours il se disait :
Pourvu que d main quelque Purgon
Trouve quêqu' chos' pour ma guérison !

2

Mais en vain Purgon le tâta
De tous les côtés l'ausculta
Prescrivit quelques bons lav'ments
Et d'autres remèd's émollients
L' malad' voyait, avec raison
Qu' ça n'am'nait pas sa guérison.

3

Le cas dev'nant embarrassant
Au chef du Pouvoir languissant
Le docteur Tridon *dit : Le mal*
Vient d'un exercice anormal
A Marly passez la saison
Pour obtenir vot' guérison,

4

Il vit après l' docteur Thierry
Qui le mit d'suite à l'eau d' Vichy
Pensant qu' cette eau le soulag'rait
Mais le patient murmurait :
— Je sens qu' cette ingurgitation
N'accélèr' pas ma guérison.

5

Consulté, le docteur Béral
Dit : C'est peut êtr' bien dans l' canal
Prenez lait chaud matin et soir :
Et jetez moins souvent l'mouchoir !
Allez avez modération
Si vous voulez vot' guérison.

6

Il vit Butte, *un joyeux docteur,*
Qui lui conseilla d' voir Pasteur
L' Moulin-Roug', Salis, *ou* Bruant
Ou sinon d'fair' son testament,
Au besoin d'prendre un coup d' picton
Pour activer la guérison.

7

Sur la foi d'un savant canard
Il manda le docteur Guérard
C'dernier dit : On r'pav' l'Av'nu' d'Sax'
Aspirez là, pour vot' thorax
Les saines odeurs du goudron
Je réponds de vot' guérison.

8

En désespoir il consulta
L'homéopathe Gabalda,
Galtier, Lenoir, Dauchez, Dromain,
L'élit' du quartier Saint-Germain
L' pauvr' diabl', cloué dans sa maison
N'espérait plus sa guérison.

9

Quand enfin le docteur (?) Bailliot
Lui conseilla d'prendre un Pernod
Et de continuer le trait'ment
Une ou deux fois par jour seul'ment.
L' bon client grâce à cett' potion
Fait... d'mieux en mieux... sa digestion.

H. SAULGRAIN.

16 Août 1893.

La Quinzaine artistique et littéraire

LES LIVRES

Mémoires Historiques et Littéraires, par J. Barbey d'Aurevilly, 1 vol. in-8° de 364 p., 7 fr. 50 (Lemerre). — Dans ce volume, où la chute de l'ancien régime et la glorieuse épopée qui ouvre le XIXe siècle occupent une large place, les hautes facultés de l'esprit du grand romancier — ici presque exclusivement historien — se montrent librement. Avec la puissance de pénétration et la vigueur de coloris qui lui sont propres, Barbey d'Aurevilly embrasse à la fois les causes et les conséquences des actions des hommes. Les portraits abondent ; il inonde de lumière ses modèles et les sociétés diverses qui les entourent. Les *Mémoires de la Comtesse d'Aulnoy* lui inspirent sur le favoritisme, une des plus belles pages qu'il ait écrite. Puis c'est le duc de Lauzun et son temps, ce temps où, dit-il : « *Il y avait de tout homme à toute femme et de toute femme à tout homme, un plan incliné...* » C'est un curieux parallèle entre Voltaire et le maréchal de Richelieu ; c'est le portrait du cardinal de Bernis, de Mme de Genlis, de Vaublanc. Enfin, et surtout, Saint-Simon, Ségur, Metternich ; et, plus près de nous, Mme de Rémusat et Philarète Chasles, dont les jugements mordants et spirituels sur les soi-disant grands ministres du règne de Louis-Philippe ne sont nullement indignes du critique qui nous les cite.

Comment ils l'aiment, roman, par Cécile Cassot, in-18 jésus de 259 p. 3 fr. 50 (Chamuel). — Un livre émotionnant que l'on peut confier aux jeunes filles.

Etudes sociales et Photographies d'après nature, par l'abbé Julio, 1 vol. in-18, 350 p., 3 fr. 50, (Chamuel). — L'auteur a croqué sur le vif des types fort différents, mais très accusés, qu'il prend au hasard dans la banlieue parisienne : bourgeois de Vincennes, employé saint-mandéen, paysan de Montreuil et ouvrier de partout. Ce sont des scènes incroyables, mais vécues, qu'on ne peut oublier, tant elles frappent l'imagination. On sent que l'auteur a vu de près les misères des petits, qu'il les décrit comme il les a vues ; mais s'il aime les laborieux, il stigmatise, comme ils le méritent, les fainéants et autres frêlons qui dévorent le miel de la ruche, sans rien y apporter eux-mêmes.

Le dernier chapitre du livre est un programme complet des réformes nécessaires, que tout le monde, législateurs y compris, pourront lire avec profit.

Les Echos de la Vie, nouvelles traduites du russe par Ossip Lourié, un vol. in-18 jésus de 145 p., 3 fr. — Six nouvelles non dépourvues de charme.

Au Jardin de l'Infante, poésies, par Albert Samain, un beau vol. de 160 p. tiré à petit nombre, s. p. m. (chine, whatman, japon, hollande, vélin teinté, en tout 335 ex.) — Nous réservons la critique de ce volume pour le numéro prochain dans lequel nous publierons une étude complète sur M. Samain.

Les Chants de la Nuit, poésies, par André Yebel, un vol., in-8° raisin, 100 p., 3 fr. En ouvrant ce volume nous tombons immédiatement sur un vers que seul un inexpérimenté — ou un très savant rimeur, mais ce n'est pas le cas — peut écrire (vers I) :

O Nuit, pleine d'ombre, dont les gouffres obscurs

Cette muette à l'hémistiche contribue à rendre inharmonieux un vers qui déjà n'avait pas besoin de cela. (Vers III) :

Tu ne sais pas combien, sous tes sombres toiles,

nous avons un vers faux. Un peu plus bas, vers XV :

Des nymphes aimées paraissent voltiger

une autre inexpérience. Il ne suffit pas d'aimer la

poésie pour être poète, il faut encore savoir son métier.

Fusains, poésies, par Jean Volane, in-18 de 64 p. s. p. m. — Dessins frêles, nous avoue l'auteur : « Ce sont vers d'apprenti, des esquisses au fusain. N'y soufflez pas trop dessus ». Telle est la préface, dédiée aux critiques. Un bouquet de roses sauvages au parfum pénétrant, tel est le volume.

Pages de Joie, poésies, par Paul Gérardy, une plaq. s. p. m. — Ce que l'on éprouve en lisant cette mince plaquette ? Il nous semble y trop rencontrer de réminiscences de Paul Verlaine, avec par ci par là un vers ou un mot qui détonne et du coup fait choir le rêve dans la réalité de tous les jours. Mais M. Gérardy s'affranchira vite de cet esclavage, espérons-le, et alors il nous donnera de belles œuvres, bien personnelles.

Un dernier stock de quelques phrases en circulation, par E. Vivier, un vol. édition d'amateur s. p. m. — On connait le talent tout spécial de l'auteur, sa férocité qui le pousse à noter les *clichés* dont s'émaille la conversation courante des bourgeois — et des autres ! Citons :

Toutes mes excuses de vous faire entrer ici, dans mon cabinet de travail ; nous avons bien un salon, mais nous ne l'ouvrons que les jours où nous recevons du monde.

C'est que, vois-tu, ma bonne amie, ce n'est pas aussi facile que tu crois de monter à la tribune et d'improviser : fais-moi réciter encore veux-tu ?

Il faut avouer que j'ai de la chance car je n'espérais pas le moins du monde vous trouver chez vous, vous sachant toujours sorti à cette heure là.

A peine un mois qu'il a perdu sa femme ; mais je ne lui en parlerai pas, ça la lui rappellerait.

Et ainsi de suite pendant cent pages. N'est-ce pas d'une ironie délicieuse et sans précédent ?

Les Grands Initiés, histoire secrète des religions, par Edouard Schuré (Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus) un vol. in-18 de 552 p. 5 fr. — Tous ceux qu'intéresse l'occultisme doivent se procurer cet important ouvrage qu'il est impossible d'analyser ici en quelques lignes. C'est, esquissée par quelqu'un qui possède bien son sujet, l'histoire des croyances humaines.

L'Antre des Nymphes de Porphyre, traduit du grec pour la première fois en français, par Pierre Quillard, une plaq. de 24 p., 1 fr. 50. — Interprétation savante de 11 vers d'Homère sur l'antre d'Ithakè. Le poète serait assurément fort étonné, s'il revenait passer une heure chez M. Quillard, d'apprendre qu'il a exprimé tant de choses en si peu de mots. Comme M. Jourdain pour la prose, Homère a dû faire de l'ésotérisme sans le savoir.

Légendes de la Meuse, par Henri de Nimal, un vol. in-18 de 410 p., s. p. m. — C'est une œuvre bien personnelle que celle publiée par M. de Nimal ; si la tradition lui fournit le thème original, son talent le développe habilement, le colore et le transforme en œuvre d'art complète. Les amateurs de folklore et les lettrés auront égale satisfaction. Ce livre est un complément indispensable au travail si connu de notre défunt collaborateur Alexandre Desrousseaux, le célèbre auteur lillois : *Histoire populaire de la Flandre française* (2 vol. in-18, Quarré-Reybourbon, Lille — 7 fr. 50).

S. C.

De *Lucien Gillain*, chez Flammarion, Heures de guérite, poésies d'un Dragon. Préface de miss Maud Gonne, nombreuses illustrations par Mme Louise Abbéma, A. Lalauze, Henri Pille, Tattegrain, Yvon etc... Jolis vers dont le cœur du susdit dragon bat la mesure. C'est dire que le souffle n'y manque pas.

De *Paul Branda* (le contre amiral Réveillère) un nouvel ouvrage à la librairie Fischbacher : germes et embryons. Religion, philosophie, politique. Vu le mérite incontestable de l'auteur et en raison de sa grande animosité contre la Ville-Lumière, nous requérons contre lui la peine d'un long exil à Paris.

L. Dq.

LES REVUES

Dans l'*Ermitage*, Roland de Marès étudie assez mal notre ami Retté. Reprocher à celui-ci d'ignorer la vie c'est un peu risqué de la part d'un aussi jeune homme que de Marès. Nous trouvons qu'il y a beaucoup de vie dans une belle Dame passa. Quant à faire procéder Retté de Mallarmé — c'est bizarre pour ne pas dire plus. Peut-être Retté aurait-il préféré que de Marès l'eut laissé tranquille. A signaler dans le même numéro un admirable article de Germain : *Cri d'alarme*, des vers mélancoliques et sensuels de Merrill dont ceux-ci :

Soyons les amants du sommeil
Au vent qui souffle sur les feuilles ;
Oublions le nom du soleil
Sous les pavots que tu cueilles.

Une intéressante prose d'Adam et une de Boylesve très large : *Dernière nuit du culte de la Lune*. Un jugement de Saint-Antoine sur *Victor Hugo et son siècle*. Nous ne partageons pas les idées de Saint-Antoine mais ses idées sont d'un penseur, nous le reconnaissons avec joie. Seulement pourquoi conspuer Michelet ? C'est un homme de génie au même titre que Hugo — un homme de propagande. Dans les chroniques, un excellent article de Merrill sur le livre d'Hérold : *Chevaleries sentimentales*, article où il combat en paladin le bon combat ; oyez :

« Oui le symboliste est l'anarchiste de la littérature : « au lieu de se recroqueviller entre deux dates, comme « M. Zola ou de se fourrer tout vivant dans une boîte « à momies, comme M. Leconte de Lisle, il promène « sa glorieuse fantaisie par les terres et les âges et il « se soucie peu que les richesses qu'il ramasse viennent « de Golconde ou d'Ophir. » — M. Rebell collectionne de gracieux paradoxes ; M. des Gachons parle pertinement de pantomime. Enfin une lettre de Retté où il explique son vote au *referendum* de l'*Ermitage* ; il l'a écrite en riant et en disant : « Tout le reste c'était de la politique ou parlementarisme — de Panama » a ajouté l'incorrigible Anglais... « Oui mais cette lettre c'est ce que pense à savoir : il faut détruire dans les esprits le concept d'Autorité pour le remplacer par le concept de solidarité librement *voulu* » répondit Retté.

Z.

Intéressante tout plein la *Revue Monégasque* que publie sur la côte d'azur notre confrère Maurice Guillemot. Le numéro d'août contient des vers de notre collaborateur Geo. Bonneron. Enfin l'*Art Moderne* publie un très excellent numéro où tout est à lire.

LES THÉATRES

Ambigu. — Une nuit de Noël, drame en cinq actes et dix tableaux, de MM. Camille de Roddaz et Maurice Lefèvre ; musique de scène par M. Emile Pessard.

La scène se passe en Angleterre : deux coquins veulent perdre de réputation leur honnête caissier qu'aime la fille de l'un des gredins. Mais le caissier se sauve, sauve ses patrons, sauve la situation, sauve la pièce. Il n'y a que le public qui ne se soit pas sauvé : il était trop intéressé par ce drame pathétique et lui a fait un succès.

L. D.

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay. Imp. J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 106. 15 Septembre 1893.

ÉLÉGIE

par

JEAN MORÉAS

Astre brillant, Phébé aux ailes étendues,
O flamme de la nuit qui croîs et diminues,
Favorise la route et les sombres forêts
Où mon ami errant porte ses pas discrets !
Dans la grotte au vain bruit dont l'entrée est tout lierre,
Sur la roche pointue aux chèvres familière,
Sur le lac, sur l'étang, sur leurs tranquilles eaux,
Sur leurs bords émaillés où plaignent les roseaux,
Dans le cristal rompu des ruisselets obliques,
Il aime à voir trembler tes feux mélancoliques.

L'injustice, la mort ne dépitent les sages,
Aux yeux de la raison le mal le plus amer
N'est qu'une faible brise à travers les cordages
De la nef balancée au milieu de la mer.
Et mon ami sait bien : que le vert ne couronne
La ramée toujours, mais ni toujours l'automne ;
Que c'est des jours heureux qu'il faut se souvenir,
Que même le malheur, comme humain, doit mourir.
Or le dessein plus fier, la plus docte pensée
A la quenouille où est la Parque embesognée
Se prennent comme mouche aux toiles d'araignée !

Oh hélas, qui pourra que les étés arides
Ne viennent aux jardins sécher les fleurs rapides,
Que le funeste hiver, son haleine poussant,
Ne fasse du soleil un éclat languissant ;

Que sous le tendre myrte à la rose mêlé
L'agréable plaisir n'aille d'un pas ailé,
Ou que le temps aussi, d'un vol plus prompt encore,
Sur nos têtes ne passe et ne les décolore !

Phébé, ô Cynthia, dès sa saison première,
Mon ami fut épris de ta belle lumière ;
Dans leur cercle observant tes visages divers,
Sous ta douce influence il composait ses vers.
Par dessus Nise, Eryx, Scyre et la sablonneuse
Iolcos, le Tmolus et la grande Epidaure,
Et la verte Cydon, sa piété honore
Ce rocher de Latmos où tu fus amoureuse.

Puisque douleur le point et l'ennui de tristesse,
Ne l'abandonne pas, toi sa chère déesse :
Allège son souci, que dans son âme passe
Cette éclatante paix qui règne sur ta face !
Alors ses chalumeaux, en leurs rustiques sons,
Hardis surmonteront les antiques chansons
Des cithares et luths des poètes et pères
Qui les yeux ravissaient des monstres et Cerbères ;
Car de ton frère archer la prophétique rage
Qui agite les rains du pénéan feuillage,
Jamais enfant mortel ne la porta si forte
Comme mon ami doux dedans son cœur la porte.

LA SOCIÉTÉ MOURANTE
ET L'ANARCHIE

par JEAN GRAVE (1)

I

Au cours de mes déambulations à travers Paris, j'ai pu constater en maintes circonstances l'effet de terreur causé sur beaucoup de mes contemporains par l'idée et surtout par le mot : Anarchistes ; j'ai même entendu, il y a peu, deux électeurs mal d'accord se traiter furieusement l'un l'autre de : « Ravachol ! »

Ces mêmes électeurs assurément eussent fort applaudi à l'énorme voiture-affiche qui promenait ces jours-ci dans Montmartre la réclame suivante :

(1) 1 vol. 2 fr. 75 (Préface d'Octave Mirbeau) chez Tresse et Stock. *La société au lendemain de la révolution*, une brochure à *la Révolte*, 1 fr.

Liberté pour tous !!

UNTEL

Candidat à Montmartre

Et le tout était surmonté de drapeaux russes.

Ils eussent applaudi — et pourtant quel amer et mystérieux symbole ce char !...

Bonnes gens de France, chair à Elus, vous ressemblez à un troupeau de brebis entassées dans une étable obscure et infecte. Si le Maître, entr'ouvrant une lucarne leur tend une poignée de foin, elles se pressent vers cette main sordidement parcimonieuse et leurs yeux se dorent d'adoration. Cependant les brebis qui sont trop loin de la lucarne pour arracher à leurs sœurs une parcelle de foin sanglotent, se plaignent — puis elles mordent. Alors le Maître siffle son chien de garde à l'attache au pied du mur. Le chien pose ses pattes sur le rebord de la lucarne, ses yeux flambent, ses crocs grincent ; il aboie bourrument vers les brebis... Les brebis se taisent et le Maître jette au chien un os à ronger.

Mais survient un Passant qui chasse le Maître, détache le collier du chien et lui dit : « Va t'en, tu es libre. » Et le chien joyeux court retrouver ses frères les chiens sans Maître qui flânent insouciants par le pays et que Tout Le Monde nourrit parce qu'ils combattent les loups.

Ensuite le Passant ouvre toute grande la porte de l'étable — vers le soleil levant et montre aux brebis les prés en fleurs où murmurent sous le vent d'été des gramens savoureux et des roses rouges. Les brebis s'entassent dans le coin le plus sombre de l'étable ; leurs yeux sont glauques d'étonnement, éblouis de soleil ; l'odeur de la bonne nature les grise — elles n'osent pas sortir. Le Passant, loin de refermer la porte entre dans l'étable ; il caresse les brebis et leur parle doucement, il distribue aux affamées l'herbe fraîche qu'il apporta sur son épaule puis, les poussant toutes d'une main fraternelle, il leur dit : « Allez, vous êtes libres ! » Et les brebis s'élancent vers le soleil. — Le Passant leur indique les endroits où l'herbe est tendre et, le soir, lorsqu'elles reviennent vers lui, voici qu'il leur a bâti une bergerie large et haute, parfumée d'une litière moëlleuse et où pénètre, par de larges fenêtres, la clarté des étoiles. De l'ancienne étable, obscure et nauséabonde, il ne reste pas pierre sur pierre. Quand les brebis sont rentrées, le Passant s'assied à côté de la porte — restée ouverte ; il chante, il regarde les étoiles, il offre des fleurs aux Hommes qui vont et viennent ; en retour les Hommes lui donnent du pain et des fruits.

Le Passant apprend tous les jours quelque chose de nouveau à ses brebis ; il leur apprend à se garder des loups, à laisser les brebis vagabondes venues d'ailleurs prendre leur part du festin offert par la grande prairie, il leur fane du foin pour l'hiver. — Lorque l'hiver est venu, les brebis donnent au Passant le surplus de leur laine afin qu'il s'en fasse un manteau. Et le Passant s'en va plus loin à la recherche d'autres captifs.

II

Ce Passant vers la Lumière s'appelle Légion : Bakounine, penseur et proscrit a tué le droit divin (1) ; Kropotkine rendit possible la *Conquête du Pain* ; la *gens* des Reclus, ceux qui écrivirent l'histoire de la terre et celui qui stigmatisa les infamies de la Colonisation instruisirent le Monde ; Pouget dit au peuple : « Tu es le nombre, tu crées la vie et tu as faim... Prends. » Que d'autres : tous ces Francs-Juges dénonçant à la conscience humaine les Bagnes où la Société enferme l'Homme, tous ces Bagaudes qui ont levé le drapeau noir de la misère, tous ces Indisciplinés, ces compagnons du soleil libre que le pénon de bataille du vieux reître Hugo — hache d'or sur champ de gueule — mène encore à la victoire, enfin les zélateurs de l'Idée : Faure, Ravachol, Pini, Foret Mathieu, ceux de Chicago, bien d'autres — tous : la grande Jacquerie des Intellectuels.

III

Le compagnon Grave appartient à ce bataillon de vaillants. Ouvrier cordonnier, éclairé par l'Idée de justice absolue, à force de volonté, il a conquis la science sociale — ce bon fruit, si savoureux alors qu'on pourra le cueillir librement en Eden, en n'obéissant qu'à l'Amour, terriblement amer aujourd'hui parce qu'on ne peut l'arracher que pourri à l'Autorité. Conquérir Eden, mettre le ciel sur la terre, telle est l'œuvre merveilleuse et *logique* à laquelle contribue Jean Grave.

Il dirige intelligemment le journal *la Révolte* et il a écrit un livre austère fait de raison et d'amour. Je crois que tous devraient le lire ce livre et lorsqu'ils l'auront lu, s'ils ne *veulent* pas comprendre il faudra les renvoyer à cette phrase de la préface de Mirbeau : « Si après avoir lu ce livre... vous ne pouvez parvenir à vous faire une opinion stable et tranquille, mieux vaudra, je vous en avertis, renoncer à devenir l'anarchiste que vous pouvez être et rester le bon bourgeois, l'impénitent et indécrottable bourgeois, le bourgeois « malgré lui » que vous êtes peut-être. »

J'ai dit que tous devraient lire la *Société mourante et l'Anarchie*. En effet cette œuvre ne s'adresse pas au petit groupe des privilégiés ; il n'y a ici nulle fleur superflue, nulle fioriture de style, c'est la probe raison parlant au prolétaire comme au satisfait.

Les anarchistes posent en principe que l'homme possédant des facultés d'ordres matériel, moral et intellectuel a droit, par le fait même qu'il les possède, à les satisfaire. Or l'Autorité refuse satisfaction aux unes et déforme les autres ; l'homme a donc le droit et même le devoir de se révolter contre l'Autorité.

Que faut-il pour cela ? Détruire les entraves qui empêchent l'homme de manger à sa faim, abolir les institutions qui garrottent ses sentiments, démolir les Entités oppressives de son intelligence qu'elles s'appellent Dieu, Roi, Loi ou Patrie, apprendre, à l'Etre humain à se connaître soi-même c'est-à-dire à *faire ce qu'il veut*. De là, le premier chapitre du livre de Grave : *l'idée anarchiste et ses développements*, commençant par cette proposition : « Anarchie veut dire négation de l'autorité » et terminé par cette phrase : « La société capitaliste est si mesquine et si étroite ; les aspirations larges s'y trouvent tellement comprimées ; elle annihile tant de bonnes volontés, tant d'aspirations, froissant et meurtrissant plus ou moins tant d'individualités qui ne *peuvent* se plier à son étroitesse de vues que parvint-elle à étouffer momentanément la voix des anarchistes actuels son oppression en susciterait de nouveaux tout aussi implacables. » J'ai tenu à citer ces deux phrases car elles posent nettement l'antagonisme de l'Autorité avec l'individu. Mais Grave sait bien qu'il ne suffit pas d'émanciper l'individu, celui-ci est solidaire de ses semblables ; de là le second chapitre terminé par cette phrase : « l'idée anarchiste ne peut s'élucider qu'avec le concours de tous, (1) qu'à l'aide des connaissances de chacun, et c'est ce qui fait sa force, car c'est ce concours de tous qui lui permettra de résumer toutes les aspirations humaines. » Ensuite Grave réfute l'opinion qui accuse les anarchistes d'être trop abstraits ; il démontre que s'adressant à l'instinct de

(1) Voir *Dieu et l'Etat* par Michel Bakounine, publication de *la Révolte*.

(1) Par tous, Grave entend tous les gens de bonne volonté.

justice implicite de l'humanité, les Anarchistes peuvent être compris de tout homme. Dans le troisième chapitre, il déduit que si l'homme fut, à l'origine, mauvais, l'évolution éternelle de l'humanité le *prouve* en progrès, l'instinct de solidarité tendant de plus en plus chez les meilleurs à équilibrer l'instinct de défense personnelle. Les chapitres suivants sont consacrés à détruire les Bastilles sur lesquelles s'appuie aujourd'hui l'Autorité : Propriété individuelle, Famille Légale, Magistrature, Codes tendant à se baser aujourd'hui sur les paradoxes de savants esprits faux(2). Plus loin Grave explique combien l'influence des milieux sociaux actuels est néfaste sur les individus(3).

Puis il combat le milieu néfaste par excellence, la Patrie, et flétrit ces monstruosités antihumaines qui s'appellent l'Armée et la colonisation. Il analyse les raisons qui doivent déterminer tout homme de cœur et de vouloir à s'insurger contre les formes de l'Autorité qu'il vient de dénoncer. Enfin le dernier chapitre, *La vérité sans phrases*, se termine par ces mots : « Répandons donc nos idées, expliquons-les, élucidons-les, ressassons-les au besoin, ne craignons pas de regarder la vérité en face. Et cette propagande, loin d'éloigner des adhérents à notre cause, ne pourra que contribuer à lui amener tous ceux qui ont soif de justice et de liberté. »

IV

Certains égoïstes se révoltent contre cette évolution qui emporte la jeunesse actuelle vers la lumière. De ceux-là, un prosateur d'un talent considérable : M. Rebell. Il écrivait récemment (4) : « Ce qui existe est juste par cela même qu'il est... Quant à l'idée de pitié, elle n'est qu'un égoïsme déguisé et maladroit car, à se pencher toujours vers la douleur, on finit par rester courbé. »

Si ce qui existe est juste, et par suite définitif, si vous n'admettez pas qu'on puisse concevoir un idéal de justice supérieur et adéquat à l'évolution éternelle de l'Etre — bâtissez une tour d'ivoire et pincez de la guitare, tout en méprisant fort la vie qui souffre, aime et s'agite à vos pieds. Vous serez un aristocrate de la pensée, vous aurez atrophié une de vos facultés au bénéfice d'une autre, vous serez un individu sans attaches mais aussi sans raison de vivre. — Quant à l'idée de pitié, il est vraiment paradoxal de prétendre qu'elle dégrade l'homme en le courbant. Sympathiser avec la misère humaine, nous pensons que c'est au contraire se hausser l'esprit à l'idée de solidarité conséquence et complément futur de l'idée de justice conçue intégrale en soi et vis à vis des autres. — Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit à toi-même, voilà le bon égoïsme. Mais bâiller à la lune y mirer son moi, en le considérant comme « juste, subtil et puissant » encore un coup, c'est développer une de ses facultés au détriment des autres, c'est pratiquer l'Abstraction de quintessence ; et voilà « l'égoïsme le plus effrayant. » — Voilà le sommeil hanté de rêves et de prestiges... voilà la Mort.

V

Or que sont les anarchistes-communistes opposés aux Aristocrates de la Pensée ? Veulent-ils une quintessence de Vie ? Non, ils veulent toute la Vie.

Ce ne sont ni des prêtres ni des rhéteurs, ni des scribes ni des docteurs de la Loi, ni des gardiens ni des protecteurs. Ce sont des Passants vers l'Avenir qui proclament :

Ne demande rien à César et tu n'auras rien à lui rendre. César est un homme comme toi. Il a les mêmes droits et les mêmes devoirs que toi — rien de plus. S'il veut empiéter sur tes droits ou se soustraire à ses devoirs, il est nuisible ; tu as le droit de lui refuser ta solidarité car rien ne l'oblige à te diriger ou à te représenter et rien ne t'oblige à l'engraisser.

Ce n'est pas en l'attendant d'une aide d'En-Haut que tu obtiendras le bonheur, c'est en *voulant* être heureux.

Nul ne pourra se dire complètement heureux tant qu'il y aura un seul malheureux sur la terre.

La terre est une bonne mère qui ne demande qu'à nourrir tous les hommes, à supprimer les pauvres parmi nous. Or les Puissants l'ont volée aux Pauvres alors que les hommes étaient ignorants, croyants et affamés.

Sois un Volontaire, instruis-toi, abolis en toi la Foi, *prends* aux Riches si tu as faim, aime tes frères les Pauvres — recrée en toi la raison et l'amour ; tu le peux si tu le *veux* car vouloir c'est se servir de sa raison et la raison doit s'accorder avec l'amour.

Quand la raison et l'amour s'accorderont en toi, tu auras reconquis tes facultés intégrales — tu seras anarchiste, car l'Anarchie-communiste est la synthèse des facultés intégrales de l'humanité.

Voilà le sens du livre de Grave, voilà ce que nous pensons tous, voilà ce que nous propageons. Compare-nous à tes Elus bon peuple des Gaules.

Forêt de Fontainebleau, 20 Août 93.

ADOLPHE RETTÉ.

(2) Il y a dans ce chapitre une intéressante réfutation des théories de Lombroso sur le criminel-né.

(3) Comparez la phrase de Kropotkine : « Faites en sorte que chaque homme voie son intérêt dans l'intérêt des autres, alors vous n'aurez plus à craindre ses mauvaises passions, (*l'Anarchie dans l'évolution socialiste*).

(4) *Ermitage* d'août.

SONNETS

A Léopold II de Belgique

Je vous aime Français et Roi, je vous respecte.
Beaucoup de votre sang coule en mon sein ; beaucoup
Du mien bat dans le vôtre en revanche, et le tout
Se dit compatriote, en langue bien correcte.

Vous êtes souverain et je suis un insecte,
Citoyen d'une république à tant le coup
(Comme à Saint-Cloud !) mouton en grand danger du [loup
Sous un berger dormeur que se bouger affecte,

otre hôte d'un instant partout un peu fêté,
arlant de poésie et de pure beauté,
bris de votre si gente et forte Belgique !

uste après mon départ l'émeute fit son cri
ue vous domptâtes d'un clément geste énergique,
ar vous êtes vraiment un fils du roi Henry !

Gabriel de Yturri

Yturri ! c'est un nom terrible,
Evocateur de Pyrénées
Prises, reprises, rançonnées
Par un chef au visage horrible.

Œil de feu sous le sombrero,
Il se moque un peu du bourreau :
Tel le torero du taureau.

Balles pleuvent comme d'un crible,
Femmes se sauvent, dépeignées,
Par quels bras affreux empoignées...
Tout voyageur lui sert de cible.

Fi ! c'est un cavalier exquis,
Tout à l'ami qu'il a conquis
Sans parler des Amaigris.

PAUL VERLAINE.

GABRIEL MARTIN

Je crois d'une grande utilité pour le lecteur de donner une courte biographie du poète Gabriel Martin. Elle nous permettra de mieux apprécier son talent si varié et si profondément orignal, et sa poésie si personnelle et si vigoureuse. Elle mettra mieux à même de comprendre les principes philosophiques qui ont exercé sur sa vie et sur son œuvre une si profonde influence.

Le poète Gabriel Martin est né vers la fin de 1862 à Cabasse (Var). Ses parents, d'une religion excessive, l'envoyèrent commencer au Petit Séminaire de Brignoles des études qu'il alla achever au lycée de Marseille, où il fut ensuite étudiant en droit.

En même temps qu'il apprenait dans Bourlon l'art de la chicane, Gabriel Martin allait dans une étude de notaire s'initier aux difficultés pratiques du droit. Bien des vocations littéraires se seraient rapidement étouffées dans l'atmosphère comprimante du séminaire, et dans l'aride lecture des dossiers ; mais Gabriel Martin est un poète de race. Une vocation irrésistible devait surmonter toutes les difficultés et trouver même dans son éducation première la genèse de l'œuvre à laquelle il s'est si laborieusement attelé.

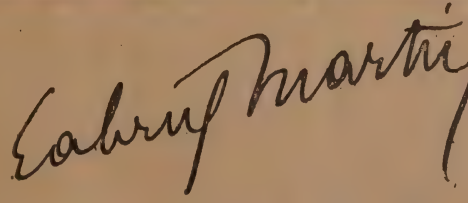
A vingt ans l'ancien séminariste et l'aspirant tabellion écrivait entre deux actes de vente, ses premiers *Cantiques Impies* (1) qui eurent un si grand retentissement lors de leur apparition. La Bible avait enseigné l'athéïsme au poète comme l'étude du Droit lui avait appris à raisonner et à défendre ses opinions.

Ayant trouvé sa voie, Gabriel Martin vint à Paris et se mit au travail, poursuivant sans relâche la tâche qu'il s'était imposée et qu'il a définie lui-même : Saper les religions, leurs idoles et tous les principes philosophiques, pour arriver au serein *néantisme*.

Le succès récompensa ses efforts. Les *Cantiques Impies*, qui parurent en 1888, atteignirent rapidement le cinquième mille. Le poète sacrilège s'était révélé à son livre d'essai, comme un talent supérieur.

La foule des lecteurs fut immédiatement conquise par cette satire mordante et brutale, par cette logique impitoyable voyant juste et frappant fort, par ce style

(1) *Les Cantiques Impies*, un vol. à la Librairie Charles, à Paris, 3 fr. 50.



GABRIEL MARTIN (*Cliché Pierre Petit*)

vigoureux d'où la sobriété n'excluait pas le lyrisme, par ces vers marqués au coin d'une originalité puissante affirmant une exceptionnelle personnalité.

C'est qu'en effet les vers du poète Gabriel Martin sont d'une facture unique et qu'on ne connaissait pas encore jusqu'ici. Ils sont aussi éloignés de la monotonie classique que du désordre romantique. Ils n'ont ni la froideur parnassienne ni la déliquescence décadente. Gabriel Martin ne connait d'autre maître que lui-même et il s'est affirmé d'une façon si éclatante que je ne crois pas que beaucoup d'imitateurs le suivent sur une voie qu'il a marquée d'une empreinte indélébile.

A propos d'imitations, j'ai entendu répéter à bien des personnes que Gabriel Martin, par la facture de ses vers comme par l'ensemble de ses idées était l'élève de Richepin. C'est une erreur profonde à mon sens. Il n'est pas au contraire de génies plus dissemblables. Richepin, dans toutes ses poésies, laisse deviner l'influence des maîtres qu'il a étudiés pendant sa jeunesse. On retrouve chez lui de l'Hugo, du Musset, du Banville. Tout cela se mêle à l'énergie de la phrase et à la crudité de l'expression, sans une note vraiment originale.

Grattez le poète des *Blasphèmes* et de la *Mer* vous retrouverez le normalien. Sous Gabriel Martin il vous sera impossible de retrouver le séminariste ou le clerc de notaire. Il a des élans lyriques inconnus et des vers tout à fait typiques.

La Vie est un fumier où chacun met son groin !

a-t-il dit au début de son livre. N'est-ce pas que cela est neuf, imprévu et tout à fait personnel ?

Le succès de Gabriel Martin devait susciter bien des haines, éveiller bien des jalousies. Les dévots, gens aux colères outrées, vilipendèrent de leur mieux un livre qui portait à leurs croyances, sincères ou apparentes, un aussi terrible coup. Les poètes également irritables, se mirent de la partie mais plus délicatement. Tandis que les premiers accusaient Gabriel Martin de se vautrer dans l'ordure, les seconds le déclarèrent incapable d'écrire autre chose que des satires, et d'analyser les sentiments du cœur comme il discutait les secrets de la Bible.

Au lieu de répondre à ces attaques et d'entretenir, par des polémiques, la notoriété qui s'attachait à son nom, Gabriel Martin, dédaignant ces réclames faciles, se remit à l'ouvrage. Il publia, dans presque tous les journaux et revues de Paris une infinité de poésies délicieuses, qui paraîtront bientôt sous le titre de *Les Chants Fantaisistes*, et donna, coup sur coup, deux volumes d'une adorable fantaisie : *Les Psaumes de la Beauté* (1) et cet exquis *Pa-Hos et Zu' ella* (2) publié sous les auspices de la *Plume*, toujours en quête des délicates manifestations artistiques.

Je ne crois pas avoir exagéré mon admiration en déclarant les *Psaumes de la Beauté* adorablement fantaisistes. Dans ce charmant petit livre, Gabriel Martin passe en revue les différentes beautés de la femme et s'il a reculé devant la description des plus secrètes, M. le sénateur Bérenger doit lui en savoir gré, car il eût été capable d'affoler jusqu'aux plus débiles des membres de la fameuse ligue contre la licence des rues.

Gabriel Martin a composé chacun de ces psaumes sur un rythme différent et il a épuisé à peu près toute la série des poèmes à forme fixe et des mètres divers de notre littérature. Il en a même, toujours épris d'originalité, inventé quelques-uns pour lui tout seul. Dans sa pièce intitulée *Le Dos* il a réglé ses vers de telle sorte que son poème donne le graphique d'un dos véritable commençant aux épaules pour finir où vous savez.

(1) *Les Psaumes de la Beauté*, un vol. à la Librairie Charles, à Paris ; 2 fr.

(2) *Pa-Hos et Zu'ella*, un vol. à la Bibliothèque de la revue *La Plume* : prix : 3 fr. sur Hollande, 10 fr. sur Whatman, et 20 fr. sur Japon.

Je crois intéresser assez le lecteur en citant ce pe poème :

LE DOS

Dessin poétique

Régulier, souple et long, fermé dans le corset,
Sur les hanches, en roi, tu balances, coquet,
Ta forme si flexible. Et ta large carrure,
Descend, s'amincissant jusqu'à la ceinture,
Afin qu'on puisse aisément dans les bras
Enlacer tes séduisants appas.
Mais que faut-il pour qu'on te pince?
Tu t'évanouis si mince,
Que le plus petit doigt,
Dans son angle étroit,
Comme une paille,
Te reçoit,
O taille !
Dos !
Puis, très à propos,
Vont, s'élargissant, les hanches.
Sur chacune, tour à tour tu penches,

C'est toute une révolution dans la poésie descriptiv et c'est encore une façon peu banale de comprend l'harmonie imitative qui ne s'était encore adressée qu'a oreilles.

Mais quand il eut chanté la femme, célébré l'amou et confondu ses détracteurs, Gabriel Martin revint bi vite à ses premières idées et se préoccupa de donn une suite aux *Cantiques impies*.

Ses principes philosophiques n'avaient fait que s'a croître. Malthus, Schopenauer, Nietzche, tous les phi sophes anciens et modernes, les plus pessimistes étaie devenus ses véritables maîtres, et il entreprit de prop ger par la magie de ses rimes et l'harmonie de ses ve les conceptions néantistes. Ayant trouvé l'existen vide, les joies brèves et les langueurs démesurées, espérances absurdes et les illusions vaines, le poë Gabriel Martin devait fatalement conclure à la néces té de supprimer l'espèce.

C'est pousser trop loin, et je doute que, malgré s grand talent, il parvienne à nous convaincre. Je s seulement que son second volume philosophique *Sacrileges* sera bientôt terminé et que son génie poé que s'y affirmera d'une façon encore plus éclatant comme on pourra en juger par cette pièce, qui fe partie du volume, et dont il a voulu donner la prime aux lecteurs de la *Plume* :

UNE FAMILLE

Jetez les yeux dans cette chambre
Et voyez-en la nudité.
L'hiver est rigoureux et les froids de décembre
Au pauvre font sentir l'horrible pauvreté.

Vous me parlez de la famille !
J'écoute avec un air moqueur.
Où peut germer l'amour d'un père, d'une fille,
Alors que la souffrance occupe tout leur cœur ?

— Quand vous mettez à vos oreilles
Et mêlez à vos cheveux noirs
Joyaux, bijoux, pendant comme grappes aux treilles,
Ou brillant comme des vers-luisants qui, les soirs

D'été, dans les bois étincellent,
Femmes du monde ! pensez-vous
Ce que ces vains hochets au malheureux révèlent ?
Le pauvre n'a-t-il pas raison d'être jaloux ? —

Gisant sur le drap — son suaire, —
Sentant les affres de la mort,
Elle pleure et gémit, l'inconsolable mère.
Affamée et sans pain, sans maudire son sort,

Sa fille pleure à côté d'elle.
Le plus jeune enfant, dans un coin
Que les faibles rayons d'une pâle chandelle
Laissent dans la nuit, rit, joue, innocent témoin.

La porte n'est qu'une fissure ;
Et par le large trou servant
Jadis à maintenir le loquet, la serrure,
Comme un chat en fureur souffle, siffle le vent.

Sur l'unique fenêtre étroite
On voit des vitres en papier.
Deux chaises en lambeaux ; une table qui boite ;
Un portrait tout noirci : voilà le mobilier.

D'une voix éteinte la mère
Pour l'allaiter veut son enfant :
« Viens, mon chéri, sucer le lait de la misère ! »
— On monte. C'est le père apportant de l'argent.

« Ah ! Dieu ! sa figure est troublée ! »
Sans blasphémer, il dit tout bas,
Ne pouvant tenir sa douleur dissimulée :
« Le patron ne veut plus du travail de mes bras. »

Tout à coup il voudrait maudire
Le ciel, mais son fils lui sourit.
Il l'embrasse ; et ses pleurs inondent son sourire.
— Comment vivre pourtant sans denier, sans crédit ? —

Et lors, il pense à sa famille,
Dans un long assoupissement.
Tout souffre autour de lui. — « N'avons-nous pas la fille ?
Le fils ? pour soutenir nos jours ! » — Et tout gaiement :

« Allons, ne pleure pas, ma mie ;
« Désormais nous vivrons heureux.
« Laisse-là le grabat, affrontons l'infamie !
« Le vol va colorer ton teint cadavéreux.

« Puisque l'existence est infâme ;
« S'il nous faut un morceau de pain,
« Nous serons chourineurs avec le fils, ô femme !
« Nous avons une fille, elle sera putain ! »

La citation de cette pièce et le fragment de *Pa-Hos et Zu'ella*, que publie *La Plume* dans ce présent numéro, dépeignent assez le poëte pour que nous ne nous étendions pas plus longuement sur la virulence et la concision en même temps que sur la sensibilité et le lyrisme de son style.

La place de Gabriel Martin dans la vraie littérature, dans l'art vrai et consciencieux, s'affirme de jour en jour. C'est donc avec le plus grand plaisir que nous irons l'applaudir à l'Odéon dans le drame en vers qu'il doit donner prochainement.

RENÉ DE SAINT-PONS.

PA-HOS et ZU'ELLA

Nous sommes heureux d'extraire du volume de M. Gabriel Martin, qui vient de paraître à nos bureaux, la scène suivante, afin que les lecteurs de la Revue puissent apprécier cette nouvelle œuvre.

SCÈNE XI

Une immense terrasse mauresque, sur une serre, dans les jardins du Palais de Pa-Hos.

Pa-Hos et Zu'ella sont endormis, mollement enfouis dans un vaste divan formé d'épais tapis. Les dernières flammes des brûle-parfums jettent une clarté très pâle. Les étoiles commencent à s'éteindre. — Çà et là des esclaves et des almées lascivement couchées.

ZU'ELLA

Se réveillant. Entourant Pa-Hos de ses bras.

Réveille-toi, mon bien-aimé !
Hélas ! déjà s'éteint l'étoile.
Phaéton va bientôt évanouir le voile
De la nuit et sourire au monde ranimé,

PA-HOS

Ta voix, ma bonne amie !
Me faisant tressaillir jusqu'au cœur de mon cœur,
Réveille mon âme endormie !
En moi s'est infiltrée — agréable liqueur ! —
Ta voix, ma bonne amie !

ZU'ELLA

Mon bien-aimé ! je viens à toi !
D'une interminable caresse
Enguirlande le cou de ta chère maîtresse,
Serre-moi dans tes bras ; tourne tes yeux vers moi !

PA-HOS

O muse de mon rêve !
Je veux te posséder jusqu'aux rayons du jour,
Sans cesse, sans merci, sans trêve !
Je trouve en tous tes sens ma pamoison d'amour,
O muse de mon rêve !

ZU'ELLA

Ah ! tu t'avances souriant !
Soyeux comme une douce ouate,
Ton souffle est plus exquis que l'exquis aromate
Qui, par delà les mers, fait chérir l'Orient.

PA-HOS

Ma trop tendre déesse !
Quand ton bras sous ma tête est un moelleux coussin,
Je n'entrevois qu'amour ! prouesse !
Grisé par les parfums embaumés de ton sein.
Ma trop tendre déesse !

ZU'ELLA

Je me soûle à tes cheveux noirs
Sentant si bons, lorsque ta bouche
Vient parfumer ma lèvre ! O mon Pa-Hos ! ta couche
Est un lit de colombe où couvent les espoirs.

PA-HOS

Beauté surnaturelle !
Comparée à l'ivoire, est plus blanche ta peau
Plus fine qu'une tourterelle !
Ta démarche s'ondule ainsi qu'un lent troupeau,
Beauté surnaturelle !

ZU'ELLA

Amant ! fais-moi goûter encor
Aux mets du bonheur ineffable !
Fais battre encor mon cœur, mon cœur infatigable,
Avant que le soleil casque ton palais d'or.

PA HOS

Belle aimée ! — oh ! trop douce ! —
Livrons-nous à l'amour, agiles comme un faon.
Ce lit, si souple que la mousse,
Est aromatisé d'aspic et de safran,
Belle aimée ! — oh ! trop douce !

PA-HOS ET ZU'ELLA

Ta caresse me brûle ! Et ce brûlant baiser,
Supplions Dieux et Cieux de ne point l'apaiser !

Ils viennent s'asseoir sur la balustrade de la terrasse et se baisent langoureusement. — Après un court silence, on entend un son de trompette.

GABRIEL MARTIN.

LE SALON DE « LA PLUME »

NOTES SUR
le peintre EMILE BERNARD

EMILE BERNARD (dessin de Henry Guérard)

A chacun son métier ; au peintre, la peinture, au musicien, la musique, aux poètes, la poésie. »

C'est avec de tels principes que l'on arrive aux bouguereautesques produits qui chaque année viennent s'ennuyer et ennuyer aux Champs-Elysées

Oh ! assurément il suffit de « *savoir la peinture* » pour perpétrer des portraits à la Bonnat, mais il est besoin d'autre chose pour *avoir du talent.*

Ce n'est pas seulement en tartinant de la couleur sur une surface plane que l'on arrivera à la hauteur des Chavannes et des Cézanne.

Ces maîtres font de *l'art,* M. Bonnat fait de la peinture ; voilà toute la différence.

Ce qui manque donc à bien des peintres c'est souvent le talent, mais encore plus fréquemment le *sentiment artistique.*

Voilà un grand mot qui peut paraître un peu vide de sens. Pas tant que cela. Il signifie simplement faire non pas un art, mais, comme nous le disions tout à l'heure, de l'Art. C'est dire qu'en composant un tableau, l'artiste pourra arriver à se rapprocher de la poésie ou de la musique.

Une règle absolue est mauvaise ; aussi ne faudrait-il pas croire que celle-ci soit toujours indispensable. Souvent cependant elle est exacte, et en particulier pour bon nombre des peintres dits novateurs.

Au premier rang de ceux-ci il est juste de mettre Emile Bernard qui dans maintes toiles se montre à la fois musicien et poète. Toujours cependant il reste peintre, ses qualités dominantes sont avant tout picturales.

S'il est musicien, c'est par la souplesse de la ligne, la disposition mélodieuse des tons. En regardant ses œuvres, on sent que l'auteur les a d'abord mentalement conçues, puisqu'il les a composées peu à peu, harmonisant les couleurs comme les notes d'une phrase musicale. Bernard obtient ainsi un ensemble qui émotionne pareillement aux sonates de Bethoven, aux mélodies de Schumann ou de Rollinat.

Si l'on veut disséquer pour ainsi dire la cause de ces émotions, on trouve que chaque coup de pinceau représente une sensation qui, jointe à plusieurs autres, forme une harmonie hypnotisante d'un charme étrange. C'est aussi par cette quintessence, cette recherche de surexcitation nerveuse que Bernard se rapproche de poètes comme Baudelaire.

Ses toiles sont d'ailleurs de deux genres : celles que lui inspirent ses lectures et celles que lui dicte sa propre imagination. Dans ce cas ce sont d'effroyables cauchemars où se lisent les tortures du cerveau, les lourds soupirs poussés dans le délire, les cris de l'âme malheureuse et aussi l'énervement des sens.

Une des plus belles toiles en ce genre est assurément le « portrait de l'auteur ». Celui-ci y est représenté, pensif et, symbolisées en des êtres étranges, ses pensées, ses rêves, ses luttes semblent peser sur son cerveau. Cependant à l'horizon une aurore se lève, mélancolique bien que rayonnant d'espérance ; c'est Christ, l'éternelle leçon d'abnégation, le doux consolateur des croyants. Bernard a apporté dans cette toile toute son ardente foi, tout son amour mystique. Il s'y est mis tout entier.

Parfois, en effet, il semble qu'un rayon de soleil, chassant la souffrance, soit venu réjouir l'esprit du peintre ; qui a voulu conter la grâce, la tranquilité ; mais alors il devient moins « *lui-même* », des vers ont hanté son esprit et il en a interprété le sentiment, identifiant sa conception à celle du poète.

C'est par exemple une fête galante à la Verlaine.

Dans de grands parcs, baignés de lumière, se promènent les seigneurs, les courtisanes, tandis que des pages saturent l'air de douces musiques. Et sur les visages est empreinte l'insouciance, l'exquise insouciance que donnent de calmes sons.

Les donneurs de Sérénade
Et les belles écouteuses
Echangent des propos fades
Sous les ramures chanteuses
.....
Et la mandoline jase
Parmi les frissons de brise.

Tout est béatitude tendre, tout est fait pour peu à peu charmer, captiver mollement, reposer le regard.

EMILE BERNARD. — *Reproduction d'une gravure sur bois.*

EMILE BERNARD. — *Etude.*

***

D'après les toiles de Bernard on peut faire toute une étude psychologique de leur auteur ; car selon son état d'âme le choix des couleurs est différent. La splendeur de son désir est-elle immensément voluptueuse ? il voit rouge ; teintée de mélancolie ? vert et jaune ; de mysticité rêveuse ? bleu et vert ; de noirceur et d'âpre chagrin ? vert foncé et violet. Comme on le voit, les tons employés diffèrent, mais presque toujours subsiste le vert, la couleur tant triste. C'est d'ailleurs la tristesse qu'il est arrivé le mieux à rendre et de combien multiples façons !

Parfois ce sont des paysages, de composition sobre et où, dans une ligne très simple, s'inscrit la couleur, pâle, mélancolique.

D'autre fois Bernard traite un sujet douloureux par lui-même, choisi souvent dans la passion. Il a ainsi plusieurs *Christ* curieux, où la tristesse est représentée sous les aspects les plus divers.

Dans sa *Marche au calvaire*, c'est sur les figures qu'est inscrit ce sentiment. Martyr résigné et bon, Christ monte, écrasé sous son lourd fardeau, et derrière lui va, pleurant, un homme. Il semble qu'en celui-ci on voit l'Humanité entière qui pleure et doit toujours pleurer son grand, son effroyable crime. Cette idée est magnifique mais elle n'est pas seule ; en cette toile le peintre, philosophe profond, dit aussi l'immensité du sacrifice qui se va consommer ; il dit le néant de toutes choses, l'infériorité des terrestres, il dit la puissance d'un Dieu.

Dans d'autres tableaux, c'est la ligne que Bernard empreint de tristesse. Tels la *Descente de croix* et *le Christ aux jardins des oliviers*. Dans le premier plane une extrême mélancolie, aussi les grandes lignes sèches, les angles droits sont-ils évités comme trop durs. Maintenant, seuls les saints et les saintes entourent le divin martyr ; loin des bourreaux, la souffrance du Dieu n'est plus insultée. Le sentiment de douleur doit donc être doux, calme ; ce sentiment, c'est le dessin qui nous le procure : les courbes s'affaissent, en quelque sorte tombent comme des larmes.

Dans le *Christ aux jardins des oliviers* au contraire, la silhouette est plus sèche ; on pressent les tortures que va subir le chef des apôtres.

Le Christ cependant est dessiné assez largement, mais le groupe des soldats se compose de quelques traits droits et simples aussi durs que le cœur de ces hommes. Sur la figure de Judas, on lit la crainte, l'effroi, l'hésitation du suprême moment.

De ces récits religieux Bernard prend surtout la quintessence, le sentiment général, la naïveté qu'il rend d'ailleurs d'une façon remarquable. On ne peut lui reprocher de copier les primitifs ; s'il s'en rapproche, c'est qu'il a la même simplicité et surtout la même sincérité.

L'art d'Emile Bernard n'a aucune parenté immédiate dont on puisse le faire descendre. Ainsi que les primitifs la beauté de l'évangile, de la passion l'a frappé, il a été ému par les symboles grandiosement naïfs de la religion, il en a saisi la pensée élevée, sublime. On s'explique donc que lorsqu'il prend le pinceau, ce soit pour essayer de nous donner ses émotions propres.

EMILE BERNARD. — *Miserere Nobis*
(Reproduction d'un bois de l'auteur)

EMILE BERNARD. — *Christ.*

Enclin au mysticisme, Bernard le fut toujours. Au collège sur ses cahiers, étaient griffonnés des calvaires, des christs hissés en croix, des vierges, des saints, au milieu de caricatures, d'indications de types. Dans ces croquis curieux quoique de peu d'importance, on trouve déjà une préoccupation continuelle de fixer un but, encore indéfini, une constante recherche de formules simples.

Il est impossible de dire qu'il eut alors une quelconque influence artistique, car élevé dans une famille assez bourgeoise, il ignorait complètement les productions intellectuelles contemporaines.

Quelquefois il allait au Louvre, où il aimait surtout le *Portrait de jeune femme* de Vélasquez. Cet exceptionnel morceau de peinture le captivait par la recherche de simplification qui, plus tard, devait former le fond de son art ; il admirait aussi la franche vision du maître, l'allure sérieuse et en même temps vivante que Velasquez avait su donner à ce portrait.

Ayant fini ses études, Bernard entra à l'atelier Cormon où il ne travailla jamais beaucoup ; bientôt d'ailleurs il fut renvoyé par le respectable patron qui l'accusa d'impressionnisme. Comme poussé par l'instinct, il entreprit alors un voyage à pied en Bretagne. Solitaire dans les plaines sans fin, parmi les rocs durs et arides, il comprit toute la grandiose simplicité de ces campagnes, il vécut leur tristesse, il pleura leur douleur.

Pendant six mois, il marcha, quel que fut le temps, entrant dans toutes les vieilles églises, s'arrêtant au pied d'un calvaire gothique et lisant ses poètes préférés, Baudelaire, Poë, Villiers de l'Isle Adam.

Les grands christs hiératiques étaient seuls témoins des larmes du pèlerin, larmes d'émotion, de tristesse, de découragement. Ou bien il s'approchait d'un village et tâchait de rendre en de rapides croquis les paysans tels qu'ils sont.

Parfois il nous les montre en de calmes attitudes ainsi que les gothiques nous représentent les saints. Le peintre essaie alors de prendre d'eux la silhouette sévère, l'aspect placide. Nous parlions tout à l'heure des moyens qu'emploie Bernard pour rendre la tristesse. Dans ce voyage en Bretagne il en trouva un autre qu'il ne faut pas manquer de citer. Il choisit un paysage triste, dans lequel il groupe des personnages en de mélancoliques poses. Il s'efforce dans ces tableaux de rendre apparente la similitude des paysans avec la nature qu'il traite d'ailleurs de la même façon, sobrement.

La naïveté touchante de ces cerveaux nous la retrouvons dans l'exécution des arbres, des collines ; Bretons et paysage ne font qu'un seul tout, ayant même vie, même âme ; il semble qu'il soit impossible de les séparer, pas plus qu'on ne peut retirer le cœur du corps humain. D'autres fois Bernard a croqué les fêtes populaires, alors que passe la ronde et que, juchés sur un tonneau, les ménétriers soufflent dans leurs binious. Il fixe sur le papier ces scènes champêtres aussi rapidement qu'elles ont frappé ses yeux. Aussi de quelle vie, de quel mouvement ses personnages sont animés ! Ce qu'il connut de la Bretagne lui donna le désir de reproduire ce qu'il voyait le plus simplement possible ; aussi quand il revint à Paris, il rapporta avec lui des toiles ou étaient employées des modes de simplification, presque inconnues et auxquelles personne ne pensait encore.

Dans ces tableaux, arbres, maisons, personnages même étaient traités par à plats cernés d'un trait des plus sobres. ou bien ce sont de larges taches lumineuses où les lignes extrêmement rares sont tracées seulement par la stricte nécessité.

Ces essais eurent souvent pour résultat d'être décoratifs au suprême.

Et qu'il est curieux le décorateur, chez Bernard !

Outre des toiles, des gravures, il a exécuté plusieurs meubles, tapisseries, vitraux.

Dans les meubles en bois sculpté, il recherche l'extrême pureté, la beauté de la ligne. Ainsi que dans beaucoup de ses peintures, la composition est sévère, quelque peu imposante ; dans la tapisserie aussi le dessin est étudié et très suggestif. Le vitrail est, dans l'œuvre décorative de Bernard, une des plus importantes et des plus intéressantes parties. Il en a fait de divers genres

EMILE BERNARD. — Conte de Fée.

les uns représentent des Bretonnes et toujours est présente l'incessante recherche de simplifier.

Au premier abord on est saisi par une certaine ressemblance avec le moyen-âge, mais un examen plus approfondi montre rapidement la différence. Même naïveté sincère, il est vrai, mais Bernard cherche plus à donner pour ainsi dire un sens à la ligne ; il ne transforme pas la nature sans raison. Cette désarticulation de la ligne a un motif, apparent plus qu'on ne le croit.

Devant d'autres vitraux de Bernard, on sent un esprit élevé, un cerveau prenant vie en quelque sorte dans un autre monde, dans un pays de Rêve. Ce sont presque toujours des femmes nues voluptueusement et rendant fort bien ce mot du peintre : « Le nu doit être diabolique parce que les voluptés sont à Satan. »

Ces compositions trahissent une légère influence de Baudelaire ; même influence dans quelques uns des tableaux de Bernard, surtout dans un de ses plus beaux, le « get d'eau ».

Tandis que « la gerbe épanouie en mille fleurs où Phœbé met ses couleurs » sanglote tristement dans le bassin, deux femmes se promènent, étranges ; l'ombre des arbres s'étend, toute rouge.

Un mystère plane, dont on ignore et le but et la cause et la provenance ; une impression de peur est partout répandue, dont on voudrait connaître la raison.

Ce sentiment est le même que dans certaines scènes de « la princesse Maleine » lors que l'on pressent une catastrophe imminente, non définie.

Dans cette toile, les qualités du peintre surpassent encore celles du poète ; Bernard en effet a réussi à rendre le bruit de l'eau par une habile disposition des couleurs, non seulement dans le jet mais dans toute la composition. Il semble qu'en la concevant, Bernard eut pour ainsi dire vécu Baudelaire et qu'il ait voulu nous montrer une de ses rêveries d'opium. Il est impossible de mieux comprendre non les vers mais l'âme de ce grand génie.

Ayant subi l'influence de Baudelaire, Bernard pouvait difficilement échapper à celle d'Edgard Poë. Quoique rares, quelques-unes de ses toiles rappellent l'étrangeté que Poë donne à la réalité.

L'influence de Baudelaire, de Poë, aussi celle de Verlaine, a formé cette catégorie de toiles qui, disions-nous plus haut, sont inspirées au peintre par ses lectures.

Toujours cependant il garde bien son propre tempérament car c'est plus de l'esprit de l'écrivain que de ses œuvres, qu'il s'est imprégné. Aussi sont-ce souvent des rêves qu'il se plait à fixer.

Quand il se met en face de la nature ou de quoi que ce soit de vrai, de concret, il est encore plus personnel car c'est par sa vision très particulière qu'il transforme ce qu'il voit et d'après

un principe qu'il s'est lui-même établi :

« Dégager des choses le caractère d'au-delà, la somme de suggestion, l'angle géométrique, affirmer un seul beau : l'Emotion, c'est-à-dire l'Harmonie (car l'émotion de tout artiste n'est-elle pas une révélation de l'Insaisissable Harmonie !) inscrire la forme en son intensité et la couleur en sa spécialité. Voir le style et non point l'objet. »

N'est-ce pas là les paroles d'un esprit distingué, élevé, d'un vrai penseur ? Et d'après les lignes que je viens de citer que l'on juge maintenant si j'avais raison de considérer Bernard comme un sincère, un convaincu ; que l'on nous signale aussi chez quel peintre avant lui se trouve le même principe.

EMILE BERNARD. — Brillante et Sans pair (Conte du Rameau d'or)

Il convient donc de saluer Emile Bernard comme un artiste, un poète de haute envolée, un épris d'art et un des promoteurs ayant le plus aidé à l'actuelle renaissance symboliste.

P. S. — Ces quelques notes sur Emile Bernard seraient trop incomplètes si nous n'essayions d'éclaircir une erreur malheureusement très répandue : souvent on a accusé Bernard d'avoir pastiché Gauguin.

Le beau poète, le critique d'art éminent, l'artiste délicat que fut Albert Aurier considérait que Gauguin fut le premier à chercher une technique simple. Lui non plus donc n'échappa à cette erreur. En effet, si l'on va aux preuves, on reconnaît que, seul notre grand critique Roger Marx fut dans le vrai, en avançant que « Emile Bernard, avant Gauguin même » s'appliqua à trouver une simplification picturale.

Pour confirmer notre dire, voici ce que Van Gogh écrivait à son ami Bernard : « ...Actuellement tu es en train de scruter les procédés italiens et allemands primitifs, la signification symbolique que peut contenir le dessin abstrait et mystique

des italiens. » Si influence, il y a, elle ne venait donc pas du magistral artiste Paul Gauguin.

Voici maintenant quelques dates : En 1887, Bernard s'occupait déjà de trouver une technique nouvelle ; en 1888 seulement, Gauguin qu'il rencontra à Pont-Aveu donnait des résultats voisins des siens. Bernard a pour Gauguin une très véritable admiration ; mais s'il a quelque influence à avouer c'est celle qu'a eue sur lui le maître peintre Paul Cézanne dont l'avenir glorifiera ce siècle — influence qui dès le début tint Bernard sous l'espoir d'une stricte imitation technique. Mais c'était un artiste : aussi son tempérament propre se dégagea-t-il bientôt. Nous respectons trop l'admirable talent de Gauguin pour l'accuser de plagiat ; nous avons seulement voulu défendre Bernard contre une très injuste accusation.

La meilleure des preuves — et celle-là bien convaincante, — n'est-ce pas l'œuvre ? Or, nous espérons que quelque jour Bernard consentira à exposer des esquisses, dessins, croquis *datés* que jusqu'à présent il a jugé de trop peu d'importance. Lorsqu'on aura vu à quelle époque furent faites ces recherches, qu'on aille voir en quelle année Gauguin se préoccupa de synthèse.

Alors, le doute ne sera plus possible.

FRANCIS JOURDAIN.

EMILE BERNARD. — Fleur chrétienne.

LA RÉFORME DE L'orthographe A L'ACADÉMIE

Rapport de M. Gréard

(Suite et fin)

Si nous pouvions nous permettre de dire toute notre pensée, nous voudrions que l'Académie osât s'emparer aussi d'un projet de grammaire, « de grammaire courte et facile », comme disait Fénelon avec ce tour d'exquise et engageante hardiesse qu'il portait dans toutes ses entreprises. Dans la pensée du fondateur, n'était-ce pas un des objets de l'institution de la Compagnie ? Mais mieux vaut sans doute, en concluant, signaler quelques points relatifs à la confection même du Dictionnaire. Si ces observations n'intéressent pas directement l'orthographe, elles peuvent contribuer à en faciliter l'intelligence, et, à ce titre, elles méritent peut-être de trouver place ici.

Conformément au plan adopté par les Estienne, l'Académie, dans sa première édition, « avait jugé qu'il serait agréable et instructif de disposer le Dictionnaire par racines, c'est-à-dire de ranger tous les mots dérivés et composés après les mots primitifs dont ils descendent ». Notre orthographe aurait à coup sûr gagné au maintien de ce procédé ; forcément elle se serait régularisée d'elle-même. Mais le procédé était contraire à l'idée même d'un Dictionnaire d'usage. Comment, ainsi que le remarque M. Ch. Lebaigue, obliger le lecteur pressé, impatient, à aller chercher l'orthographe d'*accumuler* sous son générateur *comble* ? La nomenclature alphabétique s'imposait. Dès la deuxième édition, l'Académie y est revenue.

Mais ne pouvait-elle tirer de ce plan nouveau un parti meilleur et associer, dans une certaine mesure, les avantages des deux systèmes ? La méthode pratiquée depuis 1718 consiste à prendre un mot dans son acception la plus usuelle, et à énumérer ensuite, en ne distinguant guère que le sens propre du sens figuré, les différentes applications du mot, sous cette rubrique, quelquefois bien fatigante : *Il s'emploie encore pour dire.* Prenons le mot *commettre* : c'est l'exemple de Littré. *Commettre, faire*, dit le Dictionnaire, et tel est bien, en effet, le sens qui, d'après l'usage, s'offre le premier à l'esprit. Mais combien il est loin de s'expliquer par lui-même ! Comment en faire sortir logiquement : *commis, commissaire, commission, commissure ?* Achevez l'article, toutes les indications nécessaires pour arriver à ces déductions s'y trouvent, mais pêle-mêle. Un dictionnaire d'usage n'est ni un dictionnaire étymologique, ni un dictionnaire historique, sans aucun doute. Mais ne serait-il pas naturel qu'après avoir signalé le sens ordinaire de *commettre* signifiant *faire*, on arrivât tout de suite à *commettre* signifiant *mettre avec, charger de, réunir*, etc., de façon à éclairer, sans appareil d'étymologie, par un simple appel de l'attention, la teneur entière de l'article ?

Peut-être enfin ne serait-il pas impraticable de re-

tourner, pour ainsi dire, le plan de la première édition. Le Dictionnaire de 1694 commence par le groupement des mots par familles ; il se termine par un classement des mêmes mots d'après l'ordre alphabétique. Il s'agirait, commençant par la nomenclature alphabétique, de la faire suivre de la nomenclature par familles. Travail considérable assurément, malgré les progrès si sûrs de la science philologique. Mais combien intéressant et utile !

Autre vœu. — Nos définitions sont-elles toujours suffisamment définissantes ? C'est l'exemple, dira-t-on, qui fournit l'exactitude du sens ou la délicatesse de la nuance. Je n'en disconviens pas. Mais encore faudrait-il que l'exemple fût toujours bien choisi. Or, à quelque page qu'on ouvre le Dictionnaire, voici ce qu'on rencontre : beaucoup d'exemples en général, trop d'exemples même d'ordinaire pour le sens banal, dont tout le monde a l'idée : l'œil s'y promène avec indifférence, l'esprit s'y noie ; — et le plus souvent point d'exemple du tout pour celui des sens qu'il vaudrait la peine d'éclaircir. Ne conviendrait-il pas qu'il y eût toujours autant d'exemples cités que de sens indiqués, et qu'il n'y eût jamais pour chaque sens qu'un seul exemple, mais un exemple topique ?

N'y aurait-il pas intérêt surtout à ce que les définitions des mots appartenant aux sciences fussent serrées de près, aujourd'hui que la science a pris partout une place si importante ? Et ne devons-nous pas souhaiter que, pour la création des mots dont la langue ne saurait se passer, nous commencions par contribuer de notre propre fonds avant de puiser dans celui des autres ? Fénelon voulait qu'on ne laissât s'introduire du dehors aucun mot qui ne nous fît absolument défaut. Or nous empruntons bien souvent sans avoir compté avec nos propres richesses. Quel besoin d'aller prendre aux Anglais le mot de *rail*, alors que nous trouvions chez nous le mot si français de *rais*, les *rais du soleil*, les *rais de la roue*, en un mot si expressif et si bien dérivé de *radius ?* Et voyez la conséquence ! De *rail* on a tiré *déraillé* qui semble répondre à *railler*, se moquer, alors que *dérayer* découlait si naturellement de *rais*. N'eût-il pas été possible au moins de dire : *dérailer ?* Je sais bien que l'industrie suit avant tout ses besoins et qu'il lui suffit de se faire entendre ; mais pour assurer le respect de notre patrimoine national, car la langue en fait partie, qui pourrait refuser de se laisser avertir et éclairer ?

Dernier vœu. — Nous sera-t-il permis enfin d'appeler l'attention sur le choix même des mots ? Ici point de règle ; c'est une question de tact grammatical et littéraire, et le tact ne se réglemente pas. Mais peut-être est-il bon de se mettre en garde contre les surprises de la langue excessive ou relâchée, de la langue d'à peu près de la publicité ou de la parole courante. On ne saurait, semble-t-il, se montrer trop rigoureux pour des locutions obscures, mal faites, de basse extraction, disons le mot, pour l'espèce d'argot ou de jargon qui tend aujourd'hui à se glisser, bien plus, à s'imposer partout. Je sais que le Dictionnaire d'usage ne peut se dispenser d'enregistrer ce qu'a consacré l'usage, et qu'il ne relève certaines expressions qu'en les stigmatisant. Est-ce assez ? Faut-il leur faire une si grande place ? Notre langue n'est plus la gueuse dont parlait Voltaire. Du temps de Fénelon, elle comprenait de 16 à 18.000 mots. En 1740, nous l'avons rappelé, ce nombre s'élevait à un peu plus de 20 000. Il est aujourd'hui de près de 32.000 ; il a donc presque doublé en deux siècles. Tout en continuant de s'enrichir avec le développement et suivant les besoins de la démocratie moderne, nous voudrions, pour l'honneur même de la démocratie, que la langue française restât une langue fière, qu'elle fût, comme elle a toujours été, la langue de la bonne compagnie, des idées claires, de la précision et de la mesure. Le mot a sa puissance propre. Trop souvent la pensée, dans son travail intérieur, aujourd'hui surtout qu'on travaille si vite, saisit la première expresion qui se présente avant d'avoir pris le temps de faire son choix. C'est le mot alors qui donne à la pensée son caractère, qui la qualifie, qui la crée presque. Il faut que le Dictionnaire nous oblige et nous aide à nous défendre contre ces défaillances. Le vocabulaire qu'on entend tous les jours appliquer autour de soi, dont parfois on arrive à se servir malgré soi, finit par imprimer à l'esprit sa marque. L'âme d'un peuple s'élève ou s'abaisse avec sa langue.

GRÉARD.

TRIBUNE LIBRE

Paris, le 7 septembre 1893.

Mon cher Deschamps,

La bulle fulminante, nous concernant Merril et moi, que Signoret daigne t'adresser me plonge dans le remord et dans l'effroi. — Je l'avoue : nous nous étions livrés aux complots les plus ténébreux ; nous avions projeté d'attacher Signoret à une colonne Morris et de le fustiger ; ensuite, l'ayant au préalable désaltéré de fiel et de vinaigre, nous voulions le mettre en croix vis à vis de ce *Soleil d'or* où il abreuve sans répit « la partie inconsciente de son moi. » Puis nous nous serions emparés de ses manuscrits et nous les aurions publiés sous notre nom.

Mais nous rentrons dans le devoir. Mont Salvat a parlé.. Que Signoret se rassure : nous laisserons désormais son azur tranquille et nous ne botterons la partie postérieure de son « moi » que dans le cas où il se permettrait — fût-ce entre deux vins — des fientes par trop nauséabondes.

Tien,

ADOLPHE RETTÉ.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

Dresde, 27 août 1893.

Avant de visiter Paris, les Anglais et les Américains séjournent volontiers à Dresde. Chaque année la Florence allemande offre à un demi-million de visiteurs l'entrée de ses galeries d'art si célèbres, les promenades de son magnifique parc, d'immenses quartiers totalement composés de coquettes villas, la belle apparence architecturale d'innombrables maisons d'habitation, enfin une banlieue calme et riante où l'on respire l'air le plus pur de l'Allemagne. Quelle ville d'Europe pourrait, comme Dresde, se féliciter d'avoir échappé depuis un siècle à toutes les épidémies ? Il convient d'ajouter qu'une municipalité, plus soucieuse de la prospérité des citoyens que de leurs opinions politiques, s'efforce de maintenir cette réputation de salubrité. S'il n'est pas très agréable de recevoir la visite d'un policier en uniforme pour la plus anodine formalité à remplir, en revanche on est heureux de ne pas être bousculé par des ivrognes et de ne jamais voir de rixes. A n'importe quelle heure de la nuit, on circule sans risque dans les rues de cette ville de trois cent cinquante mille âmes. Les artères principales sont vivantes, animées, sillonnées par des équipages prin-

ciers, d'énormes fiacres, les tramways électriques et autres, d'immenses tapissières — on change facilement de logis. Il y a de superbes magasins et des cafés renommés. Depuis deux ans, la ville a entrepris des travaux d'art destinés à l'édification d une gare colossale. Chaque année la cité empiète sur les faubourgs et des rues entières bâties à l'américaine apparaissent comme par enchantement. L'activité artistique est celle d'une ville de luxe. Ateliers de peinture, écoles de musique, opéra royal, théâtre de comédie, théâtre de genre, cafés-concerts se disputent la préférence des étrangers. Tous les sports sont représentés, toutes les écoles d'escrime (prof^r Berti-Bouffier). Il est peu de célébrités qui n'aient tenu à donner un concert en cette ville où Wagner a tenu le bâton de chef d'orchestre et où Rubinstein séjourne une partie de l'année. Il est vrai que l'hospitalité hôtelière est des plus moderées dans ce pays où, en dehors de la musique, tout est modéré. Parmi les compositeurs du crû, Draesecke avec la belle instrumentation de son *Herrat*, Kretschmer avec ses magnifiques *Folkunger*, Grammann l'auteur de *Mélusine*, le jeune von Kaskell dont la *Matinée de noces* (Hochzeitsmorgen) est d'une jolie couleur italienne, tiennent la tête. Tous ces opéras ont été dirigés par Schuch, chef d'orchestre d'une renommée européenne.

Les préoccupations littéraires ne sont guère moins vives. En dehors des écoles officielles, dirigées par des hommes qui ont subi la dure épreuve des examens de capacité, il existe une foule d'instituts où la langue et la littérature françaises occupent une belle place. Comme en France, les étrangers sont généralement exclus de l'enseignement officiel. Les grammaires franco-allemandes sont faites par les maîtres qui peuvent s'intituler « Professeur de langue et de littérature françaises ». Leur nationalité, leur situation officielle, leur position assurée permettent à certains Allemands de lutter avec avantage sur le terrain des leçons particulières contre les maîtres libres. L'effort de la concurrence se traduit par d'inombrables annonces de « professeur » ou de « diplômé » de « l Université de Paris. » D autres, non moins diplômés, se gardent d'indiquer la localité où ils obtinrent leurs diplômes. Entre tous ces gens distingués règne une douce harmonie. S il s échange quelques médisances, c'est avec une prudence extrême, car la diffamation est sévèrement réprimée. Pour qu'une personnalité tarée fût tolérée il faudrait qu'elle témoignât d'un zèle confessionnel bien efficace. L'Allemand n'accorde pas étourdiment sa confiance. On l'a bien vu l'autre soir au « Residenz-Theater » où la Direction et le *Dresdner-Anzeiger* conviaient le public ettré. Il s'agissait, disaient les annonces et les articles, d'une représentation donnée par « la troupe du théâtre du Vaudeville de Paris ». Il eut été enfantin d'avertir e journal et le public. Les éclaireurs sont souvent mal eçus. D'ailleurs sur quinze mille personnes qui parlent ou comprennent le français, il n'y a pas eu trois cents spectateurs pour voir estropier le *Rendez-vous* et le *Passant* de Coppée ; la *Date fatale* de Quatrelles a été moins mal jouée, mais le *Retour de Bal* de Paul Eudel et Jules de Marthold a été mimé avec une vulgarité de gestes et d'attitudes ! Le goût du public s'est manifesté à la seconde représentation en réclamant la suppression du *Passant* au moment où le rideau se levait. A l'exception du premier rôle, les actrices babouillaient avec un tel entrain que les Allemands et même quelques Français ne pouvaient rien comprendre. Il y a eu cependant des articles enthousiastes et l'on a fait l'accueil le plus cordial aux si distingués acteurs du « Théâtre du Vaudeville de Paris » qui ont ainsi protesté contre l'ostracisme artistique dont on voulait frapper l'Allemagne.

SPECTATOR.

La Quinzaine artistique et littéraire

LES LIVRES

STRADA, par Jean-Paul Clarens, un vol. in-8° de 225 pages, 3 fr. 50.

Il y a deux lustres, quand j'avais vingt ans, je me souviens d'une histoire quelque peu fantastique entendue chez un éditeur : il existait, affirmait-on, à Paris un homme riche qui s'était cloîtré chez lui pour écrire l'épopée humaine. Cet original ne voulait voir un visage humain que lorsque le mot *fin* aurait été mis par lui au bas du centième volume de sa formidable conception. En attendant, il recevait sa nourriture par un judas ne s'ouvrant qu'à certaine heure du jour ; chaque volume, en vers, était illustré par le poète au moyen de fresques géniales accrochées aux murs de son palais-prison. C'était, ai-je oublié, un romancier populaire, devenu célèbre depuis, qui nous contait ces choses . .

Je ne sais pourquoi le nom de ce troublant individu n'est pas resté dans ma mémoire, ni pourquoi, aujourd'hui, j'attribue à Strada, écrivain dédaigné du succès malgré un labeur effrayant, la personnification du mystérieux génie que nous fit entrevoir le conteur susindiqué.

Cinq volumes de Science pure, quatre volumes de Science Sociale, onze volumes d histoire, quinze volumes de poésie (*l'Epopée Humaine*), telle est l'œuvre publiée de Strada, notoirement inconnu du public.

Pourquoi ces ténèbres sur un nom ? Avec mon ardeur habituelle, j'en rejetais la faute sur notre Presse française, vénale avant tout. Le livre de M. Clarens m'a fixé à ce sujet : M. Strada est d'une autre époque ; travailleur acharné, comme Zola, il n'a pas, comme ce dernier, l'intuition de l'humanité future, il se contente de croire en la Science, divinité de l'Erreur, il est *naturaliste métaphysique !* Si telle est, réellement, la pensée de Strada, il n'a que ce qu'il mérite. Nos petites vanités surchauffées ont voulu se payer de mots, elles ont inventé une métaphysique spéciale qui leur permet de se croire quelque chose : Strada s'est laissé prendre à ce miroir à alouettes et son labeur équivaut à zéro. Tout ce fatras tombe devant cette simple phrase de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres. »

Toute philosophie est contenue dans ces six mots. Celle de M. Strada ne les efface pas plus que les précédentes.

Ces réserves faites, il me plaît de reconnaître au poète un lyrisme à la Hugo du plus bel effet et à son critique, M. J.-P. Clarens, un amour violent de disciple à maître qui trouve souvent juste pour défendre une mauvaise cause.

L. D.

GRAND' MÈRE, récit, par Sylvane de Kerhalvé, une plaq. gr. in-4°, avec une illustration en lithographie, d'après Jos Parker, 55 p. 1 fr. 50. — Un aimable conte écrit par une demoiselle bien élevée et qui a la plume facile.

PRESTIGES, poésies, par Joseph Declareuil. — « Eh bien ! créons des fantômes qui périront avec l'Aède qui les créera, mais, du moins, que pour l'Aède ils soient exquis et beaux, grandioses et voluptueux ».

Cette phrase placée dans une sorte d'épisode-préface qui précède le volume de M. J. Declareuil donne toute la signification de l œuvre. Les *prestiges* du poète, ce sont les mille éblouissements auxquels il a livré son âme sans souci autre qu'ériger en lui de belles fêtes. Nuits orientales pleines de cassolettes, paysages élyséens, soirs royaux étendus sur la mer, matins blancs que grisent les lys de la Sulamite, l'A

mour et la Mort, *prestiges* enfin. Je reprocherais bien à M. Declareuil d'avoir subi l'emprise parnasienne, mais je lui sais trop gré de vers comme ceux-ci :

Le long des mimosas où la rive s'étale
Une carène d'or promenait vos souris,
Parmi le blanc troupeau des cygnes qui détale...

Que l'auteur se libère d'un joug suranné et nous pourrons attendre de lui une œuvre en même temps originale et somptueuse.

Y. R.

La Farce électorale, récits humoristiques, par Michel Jicé, un vol. in-18 de 250 p. 3 fr. 50. — C'est un livre d'actualité. L'auteur s'est diverti à suivre un candidat dans toutes ses pérégrinations et nous divertit aussi en les racontant.

Le député sortant Roublansard n'est pas sûr de sa réélection et comprend la nécessité de conquérir la ville de Cissou, bourg pourri de son adversaire Bominet. Je n'entrerai pas dans le détail des moyens qu'il emploie : corruption, menaces, promesses ; manœuvres électorales que tout le monde connaît et qui réussissent toujours

Roublansard est naturellement inepte, lâche et vaniteux. Hélas ! parmi nos élus, combien de Roublansard sont revenus !

M. Michel Jicé ne paraît point avoir voulu faire œuvre de moraliste ou du moins il n'en a pas pris les airs moroses. *Castigat ridendo mores*. Ecrit dans un style bon enfant et sans prétention son livre est plein de gaîté et de joyeux récits. Pourtant, de main de maître, y sont flagellés les mensonges des candidats, la vilenie ou l'imbécillité des électeurs.

Hors texte sont intercalées huit belles gravures qui ont l'exactitude de photographies prises sur le vif et représentent les incidents les plus mouvementés des réunions électorales.

FÉLIX MALTERRE.

De Scribe a Ibsen, essai de critique, par René Doumic, un vol. in 18 de 300 p. 3 fr. 50. — Un érudit qui n'est pas un pion, un critique qui vit au-delà du lendemain et de la veille, un écrivain qui craint l'« écriture », un esthète sérieux qui discute des idées ardues en une langue facile, un esprit large et qui prend néanmoins parti : c'est l'auteur du livre *De Scribe à Ibsen*. M. René Doumic a ce grand mérite de ne pas se laisser aller aux engouements et aux coups de snobisme. Et n'est-ce point la précieuse et la rare qualité de ceux qui vécurent intimement dans le passé de notre littérature, pour compulser minutieusement l'ensemble des jugements échus, de pouvoir presque sans faute prévoir les jugements du siècle qui vient ?

Le livre de M. Doumic suit le Théâtre contemporain par étapes, de celui qui créa la « Mécanique théâtrale » à celui qui recréa l' « Idée théâtrale ». Œuvre de véritable critique, témoignage d'un esprit éclairé, livre à relire.

HENRY G.-V.

Tous Candidats ! actualité en un acte, en prose, suivie d'un à-propos : Joyeusetés de ma mie Censure, une plaq. de 56 p. 0 fr. 75. — Amusantes fantaisies d'un anonyme qui a sans doute peur de ses compatriotes si acerbement caricaturés.

LES THÉATRES

Cluny. — Boubouroche, *folie en 2 actes de G. Courteline* ; La Poudre d'escampette, *folie vaud. en 3 actes de Bocage et Hennequin* (reprises). — Dire que le gentil théâtre du boulevard St-Germain a renouvelé son spectacle est la seule nouveauté de l'aventure, car depuis des années M. Marx a signé une association régulière avec le succès et l'on rit roujours avec force dans ce théâtre privilégié.

LES REVUES

Commençons par le Nord. Pourquoi la grande figure du Cardinal se dresse-t-elle aujourd'hui devant les lecteurs qui suivent la Revue du Nord ? Oui, pourquoi ? Lire la Revue du Nord. Directeur : Emile Blémont. — A lire dans les Entretiens politiques et littéraires un article fort étudié de M. *Jules Bois* titré : le gouvernement des mages.

Simple citation tirée de l'Ere nouvelle : il est d'autant plus difficile d'écrire sur l'anarchisme que l'on ne peut avoir aucun point de départ... En effet, il apparaît comme une absurdité ; comme un non-sens énorme. . . . . .

Collaborateurs : A. Hovelacque, Lafargue, Tabarant. A signaler (même publication) une étude sérieuse de Paul Lafargue sur le milieu naturel : les papillons ont le même goût que nous pour les couleurs et les singes (plus loin) étalent aux yeux admiratifs de leurs amoureuses leur anus entouré d'auréoles... (Chanson à faire)... Puis cette réflexion : Est-ce que l'animal le mieux adapté (au milieu naturel toujours) est l'animal le mieux doué, le mieux développé. Est-ce que souvent ce n'est pas l'animal le plus délicatement organisé qui, incapable de s'accommoder à des conditions inférieures de vie, cède la place...

Tiens... mais... !

Remarqué dans la Revue de Bretagne et d'Anjou entre autres excellents articles le Calendrier de la Vierge Marie : la pantoufle de la Vierge. Auteur : A. de la Borderie. Une revue de Marseille a pris ce joli titre : Harmonie et publie sous la signature Antignac les lignes suivantes : il est temps de reconquérir notre virilité égarée dans les canaux fangeux de l'aristocratie ou de la bourgeoisie à son déclin (Soigner le style). A part ça ???... Blatter fur die Kunst : un article intitulé : Mallarmé. Le Magasin littéraire : en Ardennes. L'Initiation ; lire : Reflets d'abîme par Robert Scheffer. La Revue des traditions populaires s'occupe plus spécialement des Annamites, des Carthaginois du Dahomey.

A signaler : A Revista, revue brésilienne et portugaise, donne le portrait de Guy de Maupassant. Dans la revue l'Hermine : les assises de la Pomme à Rennes — ou Pomaré ? C'est signé Tiercelin et charmant de courtoisie. Et puis les pêcheurs d'Islande. Encore ! Pourquoi pas les bêcheurs d'Islande ! Dans le Mercure de France de beaux vers d'Albert Samain : Luxure, et une très curieuse poésie d un rythme superbe et d'une impeccable allure : *Volonté* par Yvanhoë Rambosson. Puis la Revue du Siècle ; le Rappel littéraire ; l'Art Moderne et la Revue Encyclopédique : Etude sur Elisabeth d'Autriche.

L. Dq.

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay. Imp. J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 107. 1er Octobre 1893.

Lettre à M. Hugues REBELL

I

Je viens de lire, mon cher ami, l'article que vous consacrez, dans l'*Ermitage* de septembre, à la Poésie française. Vous y défendez éloquemment les théories romanes et vous y prônez Moréas que nous apprécions tous beaucoup — c'est à merveille. Et cela m'étonne d'autant moins que je sais, de vous, dans *Baisers d'ennemis* et ailleurs des pages pensées et écrites de telle sorte qu'il faut vous compter parmi les meilleurs prosateurs de ce temps. Je suis donc bien à l'aise pour critiquer vos récentes assertions touchant notre évolution poétique. Je vous dirai tout d'abord que vous me semble errer singulièrement en différents points de votre thèse. Cela, parce que vous êtes un prosateur. J'écrivais l'an dernier en ce même *Ermitage* : « *Un poète ne peut être bien jugé que par un autre poète* ». Des exemples récents confirment mon assertion et vous-même me donnez raison. — Vous me pardonnerez si je parle, ci et là, de moi — vous m'avez fait l'honneur de me prendre personnellement à partie, je crois donc avoir le droit de me défendre.

II

Vous commencez par dire : « Je n'ai point l'intention de critiquer une esthétique qui est celle, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer, des poètes de tous les temps ». Et immédiatement, bien que vous reconnaissiez qu'il existe de notables différences entre les poètes qui, selon vous, suivent cette esthétique, vous tentez de dégager leur caractéristique commune (1). Eh bien, vous tentez là, permettez moi de vous le dire, une besogne impossible ; je tâcherai de le démontrer.

(1) Vous employez d'ailleurs un terme impropre disant qu'il n'existe aucune solidarité entre ces poètes et vous détruisez par cela même votre thèse. Les poètes dits symbolistes s'enorgueillissent, il est vrai, d'être très différents et très indépendants les uns des autres ; ils portent leurs jugements en toute franchise et n'attendent pas pour cela le mot d'ordre d'un chef d'école. Mais dès qu'il s'agit de combattre pour la poésie, ils se retrouvent unis et solidaires.

Sur l'étiquette *symboliste*, vous savez ce que je pense. Considérant les étiquettes comme de nulle importance, chaque fois que ce mot *symbolisme* est venu sous ma plume, j'ai laissé entendre que je le goûtais assez peu.

Bien plus, dans le *Mercure* de juillet j'ai combattu les théories de certains symbolistes, dans *La Plume* du 1er août, j'ai défini le Symbolisme « imparfait et caduc » et j'ai demandé qu'on laissât les Individus évoluer librement sans les incarcérer dans une école. Vous voyez que sur ce point je vais plus loin que vous. Mais, chose autrement grave, vous nous accusez de manquer de sincérité et vous ajoutez : « Si vous aimez Dieu, chantez Dieu ; si vous aimez les femmes, chantez les femmes, mais de grâce ne tenez pas votre vie en partie double et ne vous croyez pas obligés de célébrer dans vos vers la chasteté quand votre existence rappelle davantage les extases du bon Jan Steen que celles de l'Angelico, car alors vous ne célébreriez rien du tout ».

Je pourrais, usant de vos armes, vous prier d'appliquer votre formule à Moréas ; vous seriez alors obligé de lui dire : « Si vous avez connu Cypris, chantez Cypris, si vous avez fréquenté à Tempé chantez Tempé mais, de grâce, ne tenez pas votre vie en partie double et ne vous croyez pas obligé de célébrer les mythes grecs dans vos vers tandis que vous vivez au quartier latin — car alors vous ne célébreriez rien du tout ». J'aime mieux dire : Moréas célèbre ce qu'il veut et il a bien raison.

Donc votre argument ne vaut. Mais la question va plus haut, vous l'avez placée sur un terrain délicat en prétendant, comme vous le faites implicitement, que l'art doit se conformer à l'existence quotidienne. Si tel est son objectif, si nous devons nous borner au procès-verbal rythmé de nos sensations, qu'on me reconduise aux carrières... et faisons du naturalisme. — Comme prosateur vous pouvez penser ainsi mais nous sommes des poètes — vous rappelez vous ce que j'ai écrit tout à l'heure touchant les poètes ?

Vous blâmez ensuite les décors que nous employons. Vous n'admettez pas que l'action se passe « Là-bas ou Ailleurs ». Vous

ne voulez pas non plus qu'elle ait lieu dans un jardin ; vous proscrivez les lys, les paons, les cygnes et les parfums errants ; selon vous, dans ce jardin, objet de votre ire, il fait presque toujours nuit et l'on n'y connaît ni le printemps, ni l'été.

Je vous arrête encore ici. Il est vrai, pour me prendre en exemple puisque vous m'attaquez, que l'action de mon dernier poème se passe dans un jardin, mais vous le voyez, ce jardin, en plein soleil comme la nuit, au printemps comme en hiver, en été comme en automne ; il y fleurit peu de lys et vous n'y découvririez pas un seul paon, il est vrai aussi qu'il y passe des cygnes mais vous y trouverez des rouges-gorges, des colombes et des chardonnerets — des roses de diverses nuances, des pavots, des pommiers en fleurs, des saules — mille choses. J'estime d'ailleurs beaucoup les lys qui sont de fort belles fleurs et les paons qui sont de fort beaux oiseaux et je me réserve le droit de les employer quand il me plaira. Quant à M. Vielé-Griffin (1) je ne crois pas qu'il ait jamais parlé de jardin. Ses drames se passent dans une vaste campagne ensoleillée et « très nature » je vous l'affirme, dans une forêt comme ce merveilleux *Porcher*, au bord de la mer — partout où il lui a plu. Et il use fort pertinemment des différentes heures de la journée et des quatre saisons.

Pour ce qui est des gemmes, vous en trouverez infiniment peu chez lui — pas plus que chez moi. Avant vous et dès longtemps je me suis élevé contre l'abus des pierreries de toutes sortes aussi bien que contre l'abus des chevaliers et des chevaleries errantes. L'héroïne de mes poèmes je réclame le droit de l'appeler Dame, Princesse ou Sœur, ou Titania de même que je reconnais à Moréas le droit de chanter Enone ou Galatée et à vous celui de célébrer Sarah Brown ou telle acrobate du Moulin-Rouge. — Je réclame aussi le droit de dire ma Joie quand il me plait et ma Mélancolie quand il me plait. Je ne puis admettre que vous blâmiez la tristesse incluse en Une belle Dame passa et que vous la taxiez d'insincère. Je vous jure que les circonstances d'où naquit ce poème ne furent pas positivement folâtres ; si je les avais traduites selon un rythme de joie c'est alors que vous auriez pu, à juste titre, m'accuser d'insincérité.

Le sens de cette généralisation du décor que vous nous reprochez, le voici : nous pensons que la poésie doit autant que possible s'élever au-dessus des impressions trop immédiates, que plus le décor où elle se plaira, sera général, plus elle remplira son rôle qui est de légende, hors du temps.

Pour cela, nous employons des termes généraux : *un* jardin, *une* grève, *une* forêt, *un* site du Nord ou du Midi de même que Moréas use des sites de la Thessalie ou de la Thrace. Tout cela est loisible, un poète ne s'en offusquerait jamais — mais un prosateur... voyez plus haut.

Au fond ces critiques ne sont pas sérieuses. Aussi je ne comprends guère que vous qui êtes plutôt un pessimiste vous mettiez un tel acharnement à prôner la joie. Je découvre chez vous une sorte d'ardeur convulsive à vous affirmer cette joie que la vie ne vous apporta pas mais que vous vous efforcez de créer. Et comment comprendriez-vous la vie ? vous haïssez la multitude, vous prêchez la tour d'ivoire — vous vous comportez en mandarin. Vous me faites l'effet d'un Tcheng-Ki-Tong qui, en sa prison où il regrette le Boulevard, chanterait la Mère Godichon.

III

Vous nous reprochez encore de ne pas savoir composer, vous prétendez que nos œuvres ne donnent pas une impression d'ensemble et qu'il est « aisé, sans nuire au poème, de changer de place un vers ou même une strophe entière ». Lorsqu'on lance de telles assertions, il serait bon d'apporter des preuves à l'appui. Je vous supplierai donc instamment de m'en donner quelques-unes — alors nous pourrons discuter. Qu'il y ait parmi nous des médiocres (1) chez qui vous pourrez relever des fautes de composition, cela ne fait nul doute — il y en a eu à toutes les époques et j'estime même qu'on en trouverait parmi les Sublimes de l'école romane,

Mais tant que vous ne m'aurez pas démontré, par une analyse rigoureuse que nos bons poèmes sont mal composés, je tiendrai votre proposition pour téméraire. Une autre accusation est celle de ne pas savoir le français. Ici encore je demande des

(1) Je le cite parce que vous l'avez pris à partie ainsi que moi.

(1) Certes, il y en a beaucoup qui ennuagent d'un affreux charabia des banalités métaphysiques — mais les médiocres seront toujours les médiocres qu'ils opèrent d'après des règles imposées ou librement. C'est pourquoi, encore un coup, il est impossible de généraliser quand on parle de nous, car chez nous il n'y a pas d'école et partant pas de règles.

preuves (1). Et d'abord qu'est-ce qu'écrire en français ? Je crois, pour ma part, que c'est employer les mots les plus simples, les mots de tout le monde à rendre exactement sa pensée ou son émotion. Il n'y a pas besoin, à cet effet, de remonter à la Pléiade ni d'employer les tournures du Moyen-Age ; l'autorité de Ronsard n'a rien à y voir pas plus que celle de Chateaubriand. Nul plus que nous n'admire la langue française ; quant à moi, je pense qu'elle est superbe et j'ai toujours dit que je la considérais comme un merveilleux instrument apte à *tout* rendre. Mais de là à lui donner le pas sur tout autre langue il y a un abîme. Vous-même traduisant admirablement d'admirables vers de Keats n'avez vous pas avoué qu'il vous était impossible de rendre en leur intégrale beauté les strophes du poète anglais ? Or, nous disons : « Toutes les langues s'équivalent — un bon poète écrit toujours bien sa langue ».

Cela nous mène tout droit à la question de patrie en art. Vous, vous voulez relever les frontières, vous vous indignez fort qu'on ose admirer Tolstoï chez les Russes, Ibsen chez les Norwégiens — d'autres encore. Vous voulez qu'on n'admette que le génie gréco-latin ? Mais, suivant la logique de ce principe, vous êtes en contradiction avec vous-même, puisque vous allez en Angleterre afin de mieux admirer Shakespeare, à Bayreuth, afin de mieux admirer Wagner et de plus, par paroles et par écrits, en français vous les égalez aux plus grands. Il y a donc un génie germanique qui vaut le génie gréco-latin. De quel droit nous empêcherez-vous d'admirer ce génie ? Nous savons aussi bien que vous ce qu'il y a à prendre et à laisser chez les Slaves et les Germains ; êtres bizarres, nous voulons cueillir toutes les fleurs — qu'elles éclosent aux grèves d'or de la Méditerranée où aux rivages verts de la mer du Nord... Non « l'Art n'a pas de patrie ». Et j'ajouterai que chez les poètes de ce temps qui ont quelque respect d'eux-mêmes l'idée de patrie est absolument morte sous toutes ses formes. Vous même, au fond, vous n'y croyez pas — puisque vous vous découvrez une âme italienne en Italie et que vous exprimez les émotions de cette âme en français.

(1) Il est en effet trop facile de lancer de pareilles accusations sans apporter aucun exemple. Ce faisant vous agissez tout comme M. Raynaud qui accusait M. de Hérédia d'ignorer le français. Mis au défi par moi de prouver son dire, il s'est bien gardé de répondre. Le jour, où vous tenterez, dans ce sens l'analyse d'un de nos *bons* poèmes, nous rirons bien.

IV

Je pourrais réfuter vos autres assertions, mais elles procèdent des principales critiques que j'ai relevées dans votre article. J'ai hâte de traiter de Moréas et de son Ecole. Moréas vous le sacrez homme de génie et vous n'avez pas assez d'encouragements pour ses imitateurs.

Moréas, nous nous l'estimons un très bon poète ; nous pensons qu'il a contribué pour une large part à la gloire des lettres françaises de notre temps — comme nous tous — et que, comme nous tous, s'il a écrit de beaux vers il en a écrit de fort médiocres. Il lui a plu d'user de l'archaïsme, c'était son droit mais nous, encore, nous avons le droit de croire que, ce faisant, il a souvent nui à la sincérité d'expression de son émotion. D'ailleurs, peu importe, il a fait ce qu'il était en lui de faire ; son archaïsme est loisible et aussi sa mythologie. C'est pourquoi nous le tenons pour un très excellent rhéteur. Mais à le considérer comme un restaurateur de la langue — cela ne nous est pas possible logiquement ; car ce n'est pas en regardant *en arrière* que l'on crée *en avant* ; la langue évolue toujours, elle marche selon l'apport inconscient de tous ; vouloir la fixer, c'est tenter un travail insensé qui n'aurait pour résultat que des *curiosités* de bibliothèque — des appeaux à mandarins lettrés.

Quant à l'homme de génie, c'est-à-dire au chef d'école — nous ne croyons plus à l'homme de génie en tant que Messie qu'il faut suivre, pas plus qu'aux écoles. Quels bons Dieux ! mais aussi, quels cultes qui tendent à s'abolir ! — les Jéhovah ont fait leur temps et aussi les *Cher Maître*. Au lieu de dire aux poètes : « Faites comme moi ». Nous leur disons : « Faites ce que vous voudrez » Qui a raison ? L'avenir répondra. Mais, touchant les canons de l'école romane, nous ne pouvons nous empêcher de trouver absurde que Moréas promulgue des lois et qu'il soit écouté (1).

Qu'il ait son vocabulaire et sa mythologie, c'est parfait, mais qu'il dise aux gens : « Tu admireras ceci et non cela » et qu'ensuite des écolâtres usent de son vocabulaire, de sa mythologie et de son rythme

(1) Voici un souvenir à ce propos. Merrill pourra dire que je n'exagère rien. Un jour, à table, M. du Plessys se permit de témoigner quelque admiration à l'égard de Vigny. Moréas lui dit : « Vous ne devez pas admirer de Vigny ». M. du Plessys répondit timidement : « Pourtant j'ai bien le droit de trouver qu'il a fait de beaux vers ». Moréas reprit : « Vous ne devez pas admirer de Vigny... » Et M. du Plessys, docilement, modifia la dédicace du *Premier livre pastoral*.

— sous sa haute férule — qu'arrivera-t-il ? Il arrivera ceci que nous aurons des habiles comme MM. du Plessys et de la Tailhède de qui l'on dira : « Leurs vers sont bien faits mais nous trouverons mieux dans le même genre chez Jean Moréas ». Quant aux sous-disciples, qui, eux aussi, bêlent à la louange de Cypris et de Zéphyre, vous serez je pense de mon avis sur eux : ils ne valent guère qu'on s'en occupe ; j'estime même qu'au fond ils sont assez indifférents à Moréas.

Donc : dites tout le bien que vous voudrez de Moréas, nous y applaudirons, car nous tenons *Enone au clair visage*, *Galatée*, *Agnès* pour de purs chefs-d'œuvre mais, de grâce, ne nous l'imposez ni comme modèle ni comme cher Maître.

Nous avons l'orgueil, peut-être exagéré, *de ne pas aller à l'école*. Comme vous et comme Moréas, nous adorons la Beauté — et c'est là un point sur lequel nous nous entendrons toujours, ayant beaucoup d admirations communes — mais nous ne voulons pas d'un Art entravé par des règles Nous voulons un art individuel, libre — un art anarchiste.

ADOLPHE RETTÉ.

Septembre 93.

LA POÉSIE FRANÇAISE

Le 1er janvier 1893, dans une étude sur les Ecoles littéraires publiée par la *Revue Encyclopédique*, j'écrivais ceci :

« La seule école qui, à l'heure actuelle, « représente un effort collectif d'esprits con- « génères est l'Ecole Romane française.., « Par la valeur personnelle de chacun des « poètes qui la constituent, on est assuré que « son emblême, la Minerve gréco-latine, ne « sera point prostitué et que la nouvelle « édition du *Pèlerin Passionné*, complète- « ment refondu, précédée de l'apparition ré- « cente du *Premier Livre Pastoral*, de M. « du Plessys, seront le signal d'une renais- « sance de la Poésie française. »

Ces idées que nous avons défendues par la suite, à diverses occasions, dans *La Plume* viennent d'être confirmées de façon éclatante par notre jeune et très distingué confrère, M. Hugues Rebell, dans l'article de l'*Ermitage* auquel répond plus haut et sous sa seule responsabilité notre brillant collaborateur Adolphe Retté.

Les traditions d'indépendance qui, chez nous, ont fait cette revue ce qu'elle est aujourd'hui nous sont trop précieuses pour que nous les abandonnions. Mais nous ne pouvons ne point tirer gloire de notre clairvoyance : puisque, les premiers, nous avons prévu le triomphe de l'idée romane qui s'annonce de toutes parts.

M. Hugues Rebell, après avoir dit aux symbolistes des vérités fort dures conclut :

« Cette nécessité de conserver à notre poé- « sie son caractère national, nul ne l'a mieux « compris que M. Jean Moréas. On a l'idée, « quand on ouvre son livre *Le Pèlerin pas- « sionné* que l'on vient de quitter les hôtelle- « ries étrangères et que l'on entre dans la « maison familiale.

....

« Depuis le romantisme notre langue a été « bouleversée de fond en comble. Çà et là « se dressent comme dans les villes antiques « des ruines majestueuses, mais qu'il faut « de patience, de temps et de génie pour re- « construire un édifice ! Avec ces mots em- « ployés à contre-sens, avec ces tours de « phrase vulgaires, quelle poésie était possi- « ble ! M. Moréas jugea qu'il était nécessaire « de remonter aux sources et de délaisser les « prétentions de la décadence pour la sim- « plicité des Primitifs. Des chansons de « geste, des poésies de Thibault de Cham- « pagne il rapportait certaines expressions, « certains termes pleins de grâce qu'avec un « art merveilleux il allait rendre modernes. « Mais cette langue du moyen-âge, parfois « d'une si délicieuse naïveté, est maigre et « de courte haleine comme un enfant dont le « corps attend son développement et sa vi- « gueur. La belle phrase lyrique ample et « forte date de la Pléïade et apparaît surtout « chez Ronsard, Malherbe, Racine et La « Fontaine. Ces poètes devinrent les maîtres « de M. Moréas : il retrouva chez eux la « simple audace des tours, les mots sans « alliage, le style. Dès lors sa conception de « la poésie s'illuminait. Il ne se priverait « point des acquisitions modernes, mais il ne « s'en servirait qu'à l'occasion, comme d'un « bijou rare qu'on veut faire valoir. A pré- « sent, plus de ces rimes éclatantes comme « des diamants de rastaquouères auquelles « tout le vers est sacrifié, plus de ces vers — « miroirs à alouettes — plaqués au milieu « d'une pièce pour faire oublier le néant des « autres, plus de ces hémistiches cousus en- « semble péniblement ; M. Moréas restaurait « une poésie probe et de réelle beauté après « avoir détrôné l'artificieuse et l'hypocrite. « Il répudiait de même cette poétique de « hasard dont usent tant de mauvais versifi

« cateurs, ne bannissant pas, il est vrai, l'as-
« sonance, ni le vers non rimé, mais se ré-
« servant de l'employer en certains cas seu-
« lement. Il voulait bien enrichir mais non
« pas troquer contre un plus pauvre un ins-
« trument dont il connaissait la grande va-
« leur.

« L'auteur du *Pèlerin Passionné* accom-
« plissait là toute une révolution : il refondait
« toutes les richesses de plusieurs siècles
« pour une nouvelle et admirable statue. Et
« si l'importance de cette réforme n'a pas
« éclaté aux yeux de tous, c'est qu'en ce mo-
« ment le monde littéraire est une étrange
« assemblée d'ignorants qui se sont bâti à la
« hâte une esthétique, mais auxquels les joies
« calmes d'Athénée seront toujours étran-
« gères.

.....

« Il n'y a pas de changement dans la forme
« qui ne corresponde à une transformation
« de l'esprit. La claire fantaisie de M. Moréas
« devait rejeter les mythes brumeux des
« Germains et des Scandinaves, mais elle ne
« pouvait se passer de divinité. En effet, pour
« l'âme charmante du panthéiste le monde
« entier est semblable à ce jardin du prince
« de Ligne, à ce Bel-Œil où, à chaque pas,
« on aperçoit une statuette souriante de
« déesse ou de héros. Le poète ne peut s'ima-
« giner des campagnes mortes ; partout dans
« la nature il découvre la vie, partout se mon-
« trent à lui des dieux. Ainsi M. Moréas
« allait-il recréer pour notre joie cette mytho-
« logie gréco-latine qui charme les âmes
« naïves et sceptiques des nobles époques,
« source inépuisable, merveilleuse Jouvence
« où viennent se rajeunir les littérateurs de
« tous les peuples, depuis le Sheakpeare de
« *Vénus et Adonis* jusqu'au Goëthe d'*Iphi-*
« *génie*, comme si la Grèce après avoir
« nourri le monde devait encore le soutenir
« et le guider sans cesse de son lumineux
« génie. Et vraiment ce décor d'une antiquité
« que le talent de nos grands artistes nous a
« conquise, est bien celui que réclame le
« rêve d'un poète français moderne, désireux
« d'échanger les banalités environnantes
« contre un univers que les écrivains de sa
« race ont passé leur existence à célébrer.
« Cela n'empêche pas M. Moréas d'être de
« son temps, comme l'a été Chénier, comme
« l'a été l'auteur de la *Dryade*, comme le
« sont aussi nos peintres Gustave Moreau et
« Puvis de Chavannes ».

Après avoir cité une sylve du *Pèlerin passionné*, M. Rebell continue :

« Comme ces vers religieux où se mélan-
« gent si harmonieusement la joie et la tris-
« tesse sont différents des lourds et vulgaires
« désespoirs symbolistes ! Pour la première
« fois depuis tant d'années nous voyons
« apparaître un poète viril qui ne pleurniche
« pas, qui ne se lamente pas, une main sur le
« cœur, parmi des cires peintes et au milieu
« d'un orchestre de foire. La poésie s'est
« éclairée ; les villes en carton, les cygnes en
« bois, les lys en papier ont disparu. Voici
« des fleurs fraîches, voici des femmes aux
« chairs jeunes et amoureuses. Une musique
« nous enivre, tantôt gracieuse, tantôt solen-
« nelle ; des chants partent d'un vol léger
« ainsi que la fin de l'Eglogue à Paul Ver-
« laine ; des poèmes s'étalent avec une magni-
« ficence qu'on avait oubliée, comme la
« dernière pièce d'*Énone*, comme ces vers
« d'une pureté virgilienne :

> Le prudent laboureur qui songe à ses guérets
> De la cognée abat dans les tristes forêts,
> L'yeuse qui répand à terre son feuillage.

« Je pourrais multiplier les citations, mais
« je craindrais de déflorer ce beau livre.
« Aussi bien n'ai-je point voulu faire l'éloge
« de Jean Moréas qui n'a nul besoin qu'on le
« célèbre mais seulement préciser le rôle
« qu'il a joué dans la littérature de ce temps.
« Qu'on aime ses vers, cela est bien, encore
« faut-il avoir pour lui de la reconnaissance.
« N'a-t-il pas rendu à la poésie française sa
« grâce et sa dignité ? N'a-t-il pas montré
« que l'art n'a rien à voir avec la folie et n'a
« point pour but d'étonner le public ni de
« servir des documents aux médecins, mais
« de rappeler aux yeux des plus nobles la
« Beauté qu'ils regrettent. »

Nos lecteurs ont déjà pu apprécier par les articles publiés ici le talent personnel et fin de M. Hugues Rebell ; s'il a écrit cette magnifique défense des idées et du talent de M. Jean Moréas, c'est qu'il y a été poussé par cette force naturelle de justice et de vérité qui s'épanouit, avant de passer dans la foule, chez les élus de chaque génération.

Et maintenant que Parnassiens ou faux Classiques ne se hâtent point de triompher en rappelant leurs sottes attaques contre les Décadents ou Symbolistes. Eux furent toujours la mort, tandis que décadents et symbolistes ont, au moins, représenté une vie éphémère et leur décomposition a été capable d'engendrer la Vie. Cette vie nouvelle de la Poésie française va fleurir dans la santé et la robustesse telle que nous la promettent l'esthétique et les œuvres de M. Jean Moréas, ainsi que les admirables poèmes de MM. Maurice du Plessys, Raymond de la Tailhède et Ernest Raynaud, et la subtile critique philosophique de M. Charles Maurras, disciples de l'Ecole romane.

LÉON DESCHAMPS.

Wagner embêté par Nordau

Les représentations de Bayreuth, les « Bayreuther Blaetter », la « Revue wagnérienne » de Paris permettront à l'avenir stupéfait de mesurer l'étendue et la profondeur de la dégénérescence et de l'hystérie actuelles.

(Entartung).

Le polygraphe allemand Max Nordau, bien peu de Français le connaissent, malgré de copieux et fréquents volumes prônés à grand fracas : *Etudes sur le « véritable » pays des Milliards* (à vous, Tissot !), en deux tomes, suivis de *Paris sous la troisième République* ; un pauvre roman *La Maladie du Siècle*, en deux volumes aussi ; des *Paradoxes*, massifs ; cinq actes, *La Guerre des Millions* ; des impressions de voyage, des nouvelles à tendances bourgettiques, enfin un livre dont quatorze éditions n'ont pu assouvir la curiosité des acheteurs séduits par ce titre alléchant, mais décevant en diable : *Les mensonges conventionnels de la Civilisation.*

Il se pourrait que le nom de M. Nordau sortît, chez nous, de sa persistante obscurité, grâce au bouquin récemment paru, *Entartung* (Dégenérescence), œuvre à prétentions aliénistes, œuvre d'aliéné, où l'auteur s'épuise à prouver scientifiquement, en 900 pages, que Zola est un dégénéré, Ibsen un idiot, Mæterlinck un imbécile qui exagère encore l'absurdité des conceptions délirantes de Walt Whitman, Tolstoï un fou, les symbolistes français des gâteux, et leurs lecteurs des hystériques — le tout lardé de citations prises dans les traités de Lombroso, Morel, Sollier, Gilles de la Tourette, Legrain, Charcot, etc., à la juridiction desquels ressortissent, si l'on en croit M. N., tous les écrivains et artistes du XIX[e] siècle, à l'exception de Gœthe et Georges Ohnet.

La place me manque, et le courage, pour analyser en détail ce prolixe fatras ; aussi bien, je ne dois m'occuper, ici, que de critique musicale. On pense bien que Wagner n'a pas échappé au massacre ; tout un chapitre est consacré à son extermination. Comme Nietzsche, M. Nordau fut wagnérophile ; comme Nietzsche, M. Nordau devint wagnérophage ; il fallut interner Nietzsche dans une asile d'aliénés ; de quel œil M. Nordau ose-t'il envisager l'avenir ?

. . . . . .

C'est surtout *Parsifal* qu'il accable d'arguments de poids, déplorant l'état mental d'un public assez ramolli pour prendre quelque plaisir à ces divagations insensées (*sinnlosen Umherschweifen*).

« Kundry, la maudite, ne peut être sauvée « que par un homme ayant résisté à ses « charmes. Or, un homme lui a résisté, l'en« chanteur Klingsor. Cependant, cette résis« tance victorieuse ne l'a point délivrée. « Pourquoi ? Wagner ne nous donne pas un « mot d'explication. »

Quiconque a lu *Parsifal* sait que Klingsor n'avait aucune peine, aucun mérite, à repousser les insidieuses avances de Kundry. Gurnemanz, (1[er] acte) révèle aux jeunes écuyers qu' « impuissant à tuer en soi la concupiscence, Klingsor, d'une main criminelle, s'est mutilé.» Un wagnérien français, M. Alfred Ernst, qui connait son sujet un peu mieux que M. N., a montré excellemment (1) que ce renoncement infâme est l'antithèse du véritable, de celui qui sanctifiera Parsifal : « Klingsor a voulu tromper ses frères, se tromper lui-même, tromper Dieu. Il a tenté de substituer l'apparence à la réalité, la lettre à l'esprit, de parodier la vertu... Sa chasteté n'est que mensonge... Il est celui qui confond les sentiers, qui essaye d'aller au Saint des Saints par le crime... » M. N. avouera que cet eunuque ne saurait concourir valablement pour le prix de continence, et que sa hideuse chasteté ne saurait rédimer la tentatrice.

Insuffisant appréciateur du personnage de Klingsor, M. N. bafouille avec non moins d'énergie au sujet de Parsifal qui, prétend-il :

1° ne se doute nullement qu'il est destiné à sauver Kundry et Amfortas.

2° ne supporte dans son œuvre de salut aucune souffrance particulière.

Or, le fils d'Herzeleide dit à Kundry, en propres termes : « Vers toi, *pour ton salut*, je suis envoyé... *Le salut*, pécheresse, *je te l'apporte...* L'amour et le pardon seront ta récompense, si tu me montres la route pour trouver Amfortas. » Voilà pour la conscience de sa mission. Et voici des textes formels que M. N. aurait dû lire, à dessein de s'épargner le ridicule d'affirmer: *Parsifal duldet bei der Heilsthat kein besonderes Leid.* Wagner a pris soin d'indiquer qu'aux cris d'angoisse d'Amfortas courbé devant le Gral, le Pur-Simple fait un geste de douleur violente. (2) Plus tard, en son pélerinage mystique, il traverse autant d'épreuves et de tortures volontaires que Tannhaeuser : « Je vins à travers les sentiers de l'égarement et de la souffrance » ; comme le repentant amant de Vénus, il se

(1) Alfred Ernst, *L'Art de Richard Wagner*, Chap. X.

(2) Déjà, en apprenant la mort de sa mère, son chagrin avait été si poignant qu'il était tombé sans connaissance.

sent « pourchassé par une malédiction effroyable ». Et, plus cruelle encore que les blessures librement consenties (« je me laissai blesser par toutes les armes ») la douleur le transperce, qu'éveille en lui, soudainement, la Connaissance *(Kunde-Kundry)*. « Il se dresse subitement avec un mouvement de violente épouvante, maîtrisant une souffrance atroce » Quelle lamentation désespérée ! « La blessure ! La blessure brûle en mon cœur... La blessure saigne en moi, là, là !... » N'en déplaise au cassant mais superficiel tombeur de Wagner, pour un *besonderes Leid*, c'est un *besonderes Leid*.

Autre gaffe d'*Entartung* : « Pour Amfortas, la rédemption n'est pas le résultat d'une lutte intérieure ». Çà, c'est trop fort ! En plus de vingt passages le roi pêcheur gémit son repentir éperdu : « Par la pénitence expiatoire, du plus profond de l'âme, je dois revenir à Lui, etc., etc... » Si M. Nordau le désire, je lui enverrai le texte.

M. N. considère le mysticisme (et la musique aussi, d'ailleurs), comme un stigmate de dégénérescence, puisqu'il contribue à développer les facultés émotives, et que « toute la partie du système nerveux douée de la faculté d'émotivité étant, ataviquement, antérieure à la matière grise dont la fonction est de juger, la supériorité de celle-ci sur celle-là, obtenue peu à peu, caractérise précisément le progrès de la race. » Dès lors, on devine la détresse de ce simplificateur, et comme, en d'opaques ténèbres, il patauge, quand il lui faut discuter les théories mystiques. Citons : « Parmi les autres absurdités « de *Parsifal*, j'en veux encore signaler une ; « le vieux Titurel a payé son tribut à la « mort, mais il continue à vivre dans le cercueil par la grâce du Sauveur. La vue du « Gral renouvelle en lui, pour peu de temps, « sa vie qui s'éteint et il paraît attacher « beaucoup de prix à cette survivance pré« caire... Il en résulte indubitablement (!) « que tous les personnages considèrent la « mort comme un affreux malheur... Pour« tant, comment peut-elle effrayer un homme « persuadé que, par elle, il obtiendra les « délices du Paradis etc. etc. » La conclusion, c'est que ce malheureux Wagner — pas plus que Dante, Gabriel Rossetti et Tolstoï — ne comprend pas même les propres théories de son mysticisme maladif.

Que M. N. tâche de suivre : si nous admettons que Titurel désire ne pas mourir encore, c'est parce qu'ayant été témoin de la déchéance de Monsalvat, il souhaiterait contempler la restauration de la splendeur passée, l'accomplissement de la promesse — *die Verheissung* — entendue par Amfortas : « *Durch Mitleid wissend, der reine Thor etc.* » Mais, si l'on s'en rapporte aux texte sans commentaires, Titurel dit seulement : « Vais-je mourir sans être assisté par le Sauveur ? *(vom Retter ungeleitet)* ». Il demande à ne pas être privé de la grâce, de la célébration du sacrifice, à ne pas expirer dans la tristesse spirituelle. Dieu peut le rappeler d'un moment à l'autre, et il y est prêt, mais tant qu'il demeure en ce monde, le Gral est sa seule raison de vivre, comme aussi sa paix et sa force pour mourir.

Quant à l'affirmation que tous les personnages de *Parsifal* redoutent la mort, elle est d'une audacieuse bouffonnerie. Ne parlons pas de Kundry, puisque M. N. reconnaît qu'elle, du moins, aspire au trépas libérateur. Mais Amfortas ! avec quelle ardeur il l'implore : « La mort ! Mourir, seule grâce !... Debout, chevaliers, détruisez le pêcheur et son tourment ! » Pas plus que les autres, Gurnemanz ne la redoute : « Caché dans ce coin de forêt, solitaire, j'attends la mort avec tranquillité. »

Et maintenant, M. Nordau peut bien traiter de « galimatias » l'*Œuvre d'art de l'avenir*, et d' « idiots » ceux qui la veulent comprendre ; il peut prodiguer au « graphomane » Wagner les appellations d'hystérique, d'anarchiste, d'érotomane, de sadique dont les personnages — en des scènes de lupanar — ressemblent à des chattes affolées de valériane ; railler ce poète infécond à qui la puissance créatrice fut refusée (!) ; déplorer que, vu son incapacité à trouver des mélodies, il ne se soit pas adonné à la peinture *(sic)*.

So dumm wie den sah bisher ich Kundry nur.

WILLY.

(Henry G.-V.)

LE DRAME NORWÉGIEN

Solness le Constructeur vient de paraître ; son annonce d'autre part la représentation prochaine, sur une scène d'art pur, de *Rosmersholm* d'Ibsen, de l'*Ennemi du Peuple*, encore d'Ibsen, et de *Au-dessus des Forces*, de Bicœrnstierne Bicœrnson. Une véritable et légitime passion s'est emparée des lettrés pour cette littérature du nord si nouvelle et si puissante. Ibsen a été depuis un ou deux ans, et continue à être le héros des revues et des conférences. Bicœrnson est moins

connu en France ; cela tient, sans doute, à ce qu'il est moins essentiellement original, ou, pour ne pas faire de cela une critique, moins radicalement novateur que son grand rival. Mais il ne perd rien pour attendre, et l'on commence déjà à se disputer ses traductions.

Le livre que M. Erneste Tissot vient de consacrer aux deux écrivains (1) arrive donc à point, d'autant plus qu'il constitue, je pense, l'étude la plus juste et souvent la plus complète qui ait paru en français sur le sujet. La partie qui concerne Ibsen, venant après un certain nombre de travaux connus et appréciés, parmi lesquels il faut citer ceux de Mme Pauline Ahlberg, de MM. Jacques Saint-Cère, Edouard Rod, Jules Lemaître, Charles Sarolea, Auguste Ehrhard, Arvède Barine, etc., et les mettant comme il convient à contribution (il faut observer que M. Tissot s'est servi avec plus de profit des travaux allemands et danois, mieux documentés, comme on pense) n'en est pas moins une œuvre originale, synthétisant un Ibsen bien vivant et bien exact, sans parti pris, mais avec une excellente intelligence. Quant à la partie de Biœrnson, elle offre plus d'intérêt encore, puisque, avant l'étude de M. Tissot, il n'avait paru en français sur l'auteur du *Roi Sigurd* qu'un article de M. Edouard Schuré, dans la *Revue des Deux-Mondes*, lequel même, datant de vingt ans, ne donnait qu'un Biœrnson de jeunesse, fort éloigné du génie complet et complexe qu'il est maintenant.

Ibsen et Biœrnson représentent bien les deux pôles de la pensée humaine. L'un, tout le pessimisme, l'autre, tout l'optimisme. Mais non point le pessimisme, l'optimisme dans ce qu'ils ont de vulgaire, de convenu, de conforme aux opinions courantes : le pessimisme et l'optimisme, dans leur vraie et profonde signification philosophique, dans leur grand sens social, à cette hauteur où ils deviennent tous deux vérité, et, par leur fusion, la vérité, de par le principe de l'identification des contraires. Ibsen et Biœrnson, les deux pôles, et, par les courants magnétiques qui s'établissent de l'un à l'autre, l'univers entier de l'esprit et de l'imagination.

Ibsen — dit M. Tissot — « le penseur exalté par la solitude... Jugeant bientôt toute révolte inutile, il conclut à une aristocratie intellectuelle si orgueilleuse qu'elle conduit à l'isolement... Et cet isolement développe la notion de la personnalité, puisque l'homme se sent alors seul vis-à-vis de l'humanité. La personnalité se manifestera, se développera donc, au mépris des autres, par d'incessants, par de cruels s'il le faut, en tout cas, toujours, par d'irrésistibles efforts de volonté. Or, la volonté, n'est-ce pas la raison, le principe, la norme enfin de l'action et de la pensée ? Mais en face de ce rêve social d'une humanité ayant pris conscience d'elle-même par la volonté et dont l'esprit aurait été élevé jusqu'à l'aristocratie intellectuelle, qu'est notre monde, notre race, notre civilisation ? Un monde d'erreurs ; une race de lâches, d'ignorants ; une civilisation de ténèbres. »

Biœrnson — « celui qui s'adresse et veut s'adresser à tous. Un désir de connaître, de comprendre davantage, lui fait écouter sans parti pris, d'où qu'ils viennent et où que ce soit, les enseignements des autres, fût-ce même de ses adversaires. Il y a du soleil, de la paix, du bonheur, dans son œuvre... Des êtres forts, joyeux s'y meuvent librement, accablés parfois par les malheurs de la destinée, préoccupés souvent par les problèmes de la pensée, mais ayant, comme leur poète, la soif de savoir et le profond respect de la conscience humaine... Peut-être riront-ils des petits travers de leurs semblables, mais ce sera sans ironie, sans cruauté, et quoiqu'ils aient des moments de lâcheté, des bassesses de caractère, ils ne cessent jamais, non plus, de tendre au bien, au beau, à la paix dans l'harmonie. Ce n'est pourtant pas le vain idéalisme qui consiste à se sacrifier, pour se sacrifier, aspirant à je ne sais quel rêve et dont le moindre tort est d'avoir été trop exploité par les poètes. Mais l'optimisme supérieur d'un Goethe, c'est-à-dire d'un esprit extraordinairement maître de lui, qui, à force d'expériences, de réflexions, est enfin arrivé à l'équilibre. »

On lira avec intérêt ce livre, où sont analysés et commentés avec soin les principaux chefs-d'œuvre des deux écrivains ; et l'on remerciera M. Ernest Tissot d'avoir bien voulu servir de guide dans ce nouveau labyrinthe, où il est arrivé déjà à plus d'un de se perdre.

LOUIS DUMUR.

(1) ERNEST TISSOT : *le Drame norwégien : Henri Ibsen, Biœrnstierne Biœrnson*, 1 vol. 3 fr. 50 (Perrin).

NOTES
SUR HENRI DEGRON

Il est des amitiés si absolues qu'elles semblent n'avoir jamais eu de commencement et ne pouvoir prendre fin. Elles sont éternelles comme la Divinité. Notre mémoire, fidèle esclave de notre cœur, s'a-

HENRI DEGRON

Je suis charmé d'avoir ainsi portraicturé
Le « bleu » Degron-Sama, sous le ciel azuré,
Avecque dans son dos, — symbolique alliance —
Le bambou du Japon et la vigne de France.

FÉLIX RÉGAMEY.

bolit dès que nous lui demandons un renseignement précis, une date. Si nous insistons, elle se dérobe et le mot *toujours* finit par s'imposer, malgré la raison, malgré l'impossibilité matérielle. Toute résistance serait vaine : l'ami d'aujourd'hui le fut de tous temps, il le sera *toujours !*

Pourtant ce n'est guère avant 1891 que le poète Henri Degron naquit à la vie littéraire parisienne et qu'il devint notre frère puîné, à quelques-uns qu'il sût choisir.

Dès son arrivée à Paris, le hasard lui fit connaître Retté, lequel lui tint à peu près ce langage : « Vous voulez être des nôtres, soit : brûlez les étapes ! dès cette nuit, dressez la liste de ceux qu'il vous plaît fréquenter ; demain nous allons les inviter à une fête monstre, que vous solderez et, vers minuit, vous tutoierez toute la littérature contemporaine — moi compris ».

Retté avait dû prendre le débutant pour un fils de rajah non détrôné et l'ami d'Harold Swan n'avait su se défendre d'émettre un paradoxe légèrement fumiste. Avec ses longs cheveux touffus, ses yeux noirs, profonds et mélancoliques, sa tenue débraillée d'Oriental insoucieux du qu'en-dira-t-on et son allure nonchalante de jeune félin indifférent à tout ce qui n'est pas la pensée, Henri Degron s'incarnait assez gentiment dans le rôle de petit roi d'Annam que lui taillait l'auteur de *Thulé*. Né au Japon, de parents français, ayant grandi là-bas, au milieu de cette nature unique, notre futur camarade nous apportait une âme parfumée d'idéal, jeune et chantante, ne demandant qu'à s'épanouir au soleil de quelques amitiés intellectuelles. La liste en fut vite dressée, par ordre alphabétique .. (Ici perce l'homme du Nord qui conseillait, connaissant son monde) : Albert Aurier, critique d'art, Dauphin-Meunier, le signataire de ces notes, Louis Le Cardonnel, Stuart Merrill, Jean Moréas, Henri Quittard, compositeur de musique, Yvanohë Rambosson, Adolphe Retté et deux autres, simples comparses. Motif de la réunion guet-apens : le baptême d'un jeune chat « vrai portrait de sa mère ».

Au dit jour, tous furent exacts au rendez-vous, sauf Jean Moréas, trop sérieux pour se mêler à la petite folie qui s'annonçait — et se réalisa. La chat baptisé, on baptisa les poètes ; il n'y eut que les alcools qui ne furent point baptisés !

Et cette chambre d'hôtel meublé, tendue par son locataire de précieuses étoffes japonaises, ornée de dessins baroques, encombrée de bibelots et pavée de livres au milieu desquels jouaient les deux chats vit, cette nuit-là, un spectacle inoubliable. Précisons : Jules Simon eût pu y assister sans rougir ! Tandis que Quittard méditait, assis en tailleur sur le lit, Retté faisait un cours de philosophie transcendentale à Rambosson ; Merrill apprenait la *Marseillaise* à deux Anglais venus pour voir Paris et ce pauvre défunt Aurier s'essayait au *God save the Queen*. De temps à autre, une pile de bouteilles croûlait sous une poussée et une voix montait des profondeurs : « Deschamps ! tu es là ? Ne me quitte pas... il souffle un vent d'enfer par cette fête ! » (C'était un poète qui mettait en moi toute sa confiance, car ayant été jugé le plus sérieux — en la circonstance — on m'avait délégué au ministère des bouteilles pleines).

A deux heures, on sortit. Une tranchée était béante rue de Rennes : deux des nôtres, les comparses, s'y engouffrèrent, nullement étonnés pour si peu de chose, continuant au contraire une chanson commencée. Comment deux agents vinrent-ils s'en prendre à moi et à Le Cardonnel — qui, je le jure ici, ne troublions nullement le repos des bourgeois endormis — ? C'est ce que j'ignore. En bon camarade, Aurier intervint. D'une force peu commune, l'auteur de *Vieux* eut vite fait de nous dégager, deux simples poussées suffirent ! Alors les braves représentants de la Loi, pas très sûrs de notre culpabilité, nous abandonnèrent pour saisir Aurier, qu'ils emmenèrent au poste de la mairie St-Sulpice. Naturellement, chacun de nous s'en fut réclamer le camarade et en moins de dix minutes toute la bande était réunie au violon. (Pends-toi, Verlaine ! tu n'es pas seul à connaître la brutalité des messieurs chargés de l'ordre dans la rue !)

Toute la bande, non : les deux chanteurs étaient restés dans leur tranchée ; quand Le Cardonnel et moi arrivâmes place St-Sulpice, l'agent de faction nous dit charitablement : « Impossible d'en accepter d'autres, le poste est plein ! »

C'est à cela que nous devons de ne pas avoir subi de condamnation pour tapage nocturne.

A partir de cette unique, pour quelques-uns de nous, nuit de folie, Henri Degron devint notre familier. La prophétie de Retté s'était réalisée : quelques littérateurs eurent un camarade de plus, quelques autres, dont je suis, un ami... De celui-là, j'aurais beaucoup à dire, mais il me tarde de parler du poète. Pourtant, qu'il me soit permis de citer un acte de dévoûment qui justifie le cas fait par moi de cette amitié si haute : il y a dix-huit mois, le grand et bon Cladel, à qui j'avais

présenté Degron, lui confessa une douleur cuisante, l'un de ses chiens, *Sultan*, était menacé de mort (rage supposée) par la municipalité de Sèvres, il fallait, pendant la nuit, le soustraire à la vengeance d'imbéciles bourreaux. N'écoutant que son courage et malgré une peur irraisonnée, nerveuse, dont il n'a jamais pu se défaire, Henri Degron prit le chien avec lui et arriva à Crespières, une quarantaine de kilomètres à parcourir à pied, comme le soleil se levait à l'horizon... Inutile de dire que *Sultan* vit encore, ce qui prouve combien il était redoutable!

***

La poésie de Henri Degron c'est de la joie douce, émue, noblement vague, indéfinie. Sa mélancolie, même, n'est nullement pleurarde ; elle est impersonnelle, elle nait des choses, du décor : c'est un frissonnement d'âme devant une tristesse. Le *moi*, chez le poète, s'efface toujours devant les sensations qu'il perçoit et qu'il veut traduire, son expression est juste assez exacte pour faire éprouver aux autres ce qu'il éprouve lui-même, elle répugne à la description minutieuse et banale. Jamais de couleurs crues, des nuances.

De même que certaines fleurs plaisent par l'indécision de ton de leurs pétales, par la délicatesse de leur parfum léger et comme empreint de modestie, la poésie de Henri Degron séduit par sa grâce persistante, par son immatérialité, par son imprécision presque. Lentement, autour d'elle se forme une atmosphère de candeur juvénile qui imprégne les âmes et les attendrit. On sent aussitôt que c'est, très belle et très sincère, une autre âme qui parle — et qui s'impose!

Il existe au Quartier Latin des sous-sols à prétentions littéraires où, la plupart du temps, se réunissent filles de joie et souteneurs, mêlés de quelques étudiants désœuvrés en quête d'aventures galantes. Si jamais auditoire fut réfractaire à la poésie (le répertoire de grivoiseries, pour ne pas dire plus, qui s'y débite en atteste) c'est bien celui-là. Or il me fut donné un soir d'y accompagner Henri Degron, lequel, pour protester contre ces ordures, osa chanter la délicieuse mélodie qui lui valut tant de triomphes à *La Plume : Les Bois*. Un silence religieux s'établit comme par enchantement. Après une poésie du même auteur, ce fut du délire : tous les *faiseurs* avaient senti le chant d'un poète.

Ce don de charmer qu'elle possède au plus haut point, cette poésie le tient de sa sincérité accrue d'un talent d'expression qui n'éveille aucune susceptibilité chez l'auditeur ou chez le lecteur. « Dans tout homme il y a l'Homme » a dit Hugo ; Degron sait merveilleusement dégager le général du particulier, abandonnant ce qui lui est inutile, trop personnel, pour ne laisser voir que la partie humaine générale de sa peine ou de sa joie. A le lire ou à l'entendre, ce n'est pas seulement un homme qui souffre ou chante, c'est l'Homme, c'est vous, ce pourrait être moi, c'est nous tous. Par ce temps de vanités s'exacerbant jusqu'à la folie, alors que certains monopolisent l'azur, le génie — ou la bêtise, on est reconnaissant à un poète de nous chanter autre chose que sa propre personne, de nous chanter enfin la Nature et la Vie.

Ce qui manque encore à Henri Degron, il le sait aussi bien que personne. Je ne le lui dirai donc pas. Sa forme deviendra plus châtiée à mesure que sa pensée s'affermira davantage ; sa phrase se débarrassera peu à peu du trop plein d'adjectifs qui l'amollissent quelquefois... Affaire de quelques années, tout cela, malgré l'indolence native de l'écrivain, lequel porte en ses veines un sang prédisposé aux rêveries, aux méditations sous les étoiles.

Avant d'aller « payer sa dette à la patrie » le poète avait beaucoup de projets, des études sur « le paysage chez divers écrivains » un volume de vers à achever : *Rêves de Mandoline*, des proses à coordonner, un tribut à acquitter envers ce Japon qu'il aime tant et que nous connaissons si peu, grâce aux aveugles qui y sont allés et qui nous l'ont dépeint comme un « amas de saugrenuités » (sic). En reprenant sa place parmi nous, Henri Degron va avoir une première joie, il trouvera un fascicule prêt à paraître (*Plume* du 15 octobre) où seront célébrés comme il convient, par un admirateur éclairé, l'Art et la Femme au Japon — le Rêve et la Réalité, l'Amour et le Génie.

LÉON DESCHAMPS.

Vers l'Iconostase

Le grand prêtre Appolover s'est retiré sur la montagne sainte où sourdent les flots sacrés du Pernod, le plus impétueux affluent du Permesse, et sur les berges verdoyantes où l'on entend d'autres hoquets que les sanglots longs des violons, il invoque les dieux attentifs, préludant aux sacrifices par de nombreuses ablutions et libations dans les ondes du fleuve harmonieux.

Parfois, on le voit partir d'un pas hâtif et régulier quoiqu'inégal et s'acheminer jusqu'aux rives d'un impur cours d'eau où nul poète ne s'abreuva jamais. Après une courte station chez un des nombreux mercantis établis dans ces lieux malsains, on le voit revenir plus allègre, la face hilare et le verbe altier, faisant joyeusement tintinnabuler dans une poche de sa robe vétuste quelques-uns

De ces disques d'argent qu'un peu de rêve azure
Semblables à Phœbé dans une nuit très pure

et que, pour cette raison, par un symbolisme outrageant, le bon peuple appelle : roues de derrière.

L'albe métal, brandi ainsi qu'ostensoir, dissipe les tristes et incolores brumes de l'ennui, et fait éclore des sourires, telles des roses, aux lèvres insouciantes des aides-sacrificateurs et à celles plus moroses des gardiens du sanctuaire.

Alors le génial Arewig, poète des poètes, et l'immortel Effassa, habile dans l'art de fixer sur le vélin les fugitives et sensationnelles visions et les irrationnelles réalités, tiennent compagnie au grand prêtre et participent aux mystères.

Nul barbare ne doit pénétrer les enivrantes incantations. Cependant quelques-uns des émissaires de cette race inepte et curieuse arrivent à tromper la défiance de l'illustre aréopage et à asseoir leurs culottes de snobs sur les mêmes bancs du même temple.

En vain Appolover se noie dans des banalités sentimentales ou religieuses, en vain Arewig assomme les auditeurs sous le poids de ses arguments philosophiques ou historiques et longs, oh ! combien ! en vain Effassa garde un silence dédaigneux, les barbares hors de combat sont remplacés par d'autres et par d'autres encore.

Semora, barde modeste, ne reconnaît point d'autre soleil que sa lyre et d'autre Dieu que lui-même. Avec quelques dévoués amis, le chevalier de Bois-Joli et le comte de Rochefroid, il s'est emparé de l'Hélicon et a domestiqué les abeilles de l'Hymette. Du miel antique et suranné, nul ne peut approcher sa lèvre avant d'avoir prêté hommage.

Et Tronegis, plus modeste encore, clamant sur la grand'route : Voici le Temple, je suis le Trismégiste, je suis la Beauté, je suis l'Aurore, lance aux passants narquois la terre de sa taupinière.

Et là-bas, là-bas, en l'obscur lointain, la tourbe infâme et bien habillée des rimailleurs serviles et des fabricants littéraires qui n'approcheront jamais des dieux, mais auront, en compensation : gloire, honneurs et richesses.

FÉLIX MALTERRE.

A Monsieur et Madame T.

La Mort qui nous possède et nous tient sous sa peur
Mais dont l'horreur nous est tellement coutumière
Que nous n'y pensons pas ou, lors, n'y pensons guère,
Sans quoi tous sècheraient, sur le champ, de stupeur,

A moins d'être les saints d'un temps pire ou meilleur
Qui dans elle voyait la bonne avant-courrière.
La Mort prend mille aspects cruels, et dans sa guerre
Implacable, a le geste effroyable ou railleur.

Mais l'atroce, c'est quand une famille unie,
Belle, se trouve encor embellie et bénie
D'un frais enfant, fleur de printemps éclose dans

Les soucis, désormais ! consolés de l'automne,
Et que l'autre, avec son hideux rictus atone,
Vient désoler l'automne et tuer le printemps.

Hôpital Broussais, 7 septembre 1893.

PAUL VERLAINE.

APAISEMENT

Maintenant ce passé n'est plus qu'une douceur,
C'est comme une souffrance qui se résigne,
Quelque chose de la blancheur des cygnes
Qui lentement descendrait sur mon cœur ;
C'est, l'on dirait, des caresses impalpables,
Et la chair folle et formidable
Qui travaillait l'âme martyre,
S'apaise peu à peu, se retire
Et regagne ses lourds marécages :
Maintenant mon âme est devenue sage !
Elle n'a plus ces tristesses mystérieuses,
Elle n'a plus ces pensées furieuses
Vers des paysages malsains et des contrées impures.
Tout en elle est selon la nature
Calme, simple et compatissante
Elle marche par la sente reposante
Où l'aubépine rêve à l'ombre des tilleuls :
L'air est léger d'odeurs grisantes,
Mon âme dort dans les candeurs ;
Et, dans la nuit d'été, les lointaines étoiles,
Comme des fleurs d'espoir à ses yeux se dévoilent,
Sourient et brillent.
Dans la nuit pâle de lueurs,
Comme des yeux de jeunes filles,
Comme des cœurs d'enfants inondés de bonheur !

LOUIS DE ST-JACQUES.

APPARITION

A Adolphe Retté.

Par l'or blond de ce blond soir émerge
Une Fée aux rayons étoileurs
Scintillants comme des yeux en pleurs
Dans ta blanche et chaste alcôve vierge.

Ses splendeurs qué ne vêt nulle serge
Ont pour Toi d'amicales pâleurs ;
Son amour s'éplore avec les Fleurs
Que ta main effeuilla sur la Berge.

Elle lit un désir éperdu
Dans tes yeux que sa tendresse a dû
Parfumer d'un divin rêve étrange.

Mais sachant en ton âme une sœur,
Elle te sourit avec douceur
Dans un blanc battement d'ailes d'ange.

MICHEL ABADIE.

Juillet 1892.

A L'INSPIRATION

Je te possède enfin, femme au regard changeant,
Car j'ai pu violer ton secret, tes merveilles,
Toi qui venais souvent pendant mes longues veilles
M'éblouir de reflets, d'or, de pourpre et d'argent.

J'ai posé mon genou sur ta gorge divine !
Mâle assoiffé, je veux de mon poignard vainqueur
Pour trouver ces trésors que mon esprit devine
Ensanglanter tes seins et te fouiller le cœur !

...Alors ont surgi, ceints de rimes éclatantes,
Des brumes de l'idée et des cauchemars lourds,
Avec des bruits de source aux couleurs miroitantes,
Les vers graves et doux aux reflets de velours...

ACHILLE GRISARD.

La Quinzaine artistique et littéraire

LES LIVRES

SAVONAROLA, *drame en vers, en quatre journées, par Roger de Gozj* (in-12, 126 p. — s. p. m.) — L'auteur avoue lui-même que c'est une œuvre de jeunesse. Un peu longue, trop touffue, pas scénique, dialoguée simplement, cette étude essaie de fixer la première partie d'une Histoire de l'Humanité, histoire en trois parties. Après Strada, il est peut-être téméraire d'assumer pareille tâche.

UN PÈRE DE L'EGLISE, *drame en prose, en un acte, par le même que ci-dessus* (une plaq. in 8 de 26 p. — s. p. m.) — Le drame précédent est dédié à l'épouse de l'auteur, celui-ci : « Aux contemporaines victimes de l'antique haine sacerdotale... » C'est donc un défenseur et un admirateur de la Femme qui nous parle, peut-être avec trop de passion... et pas assez d'arguments topiques.

POÈMES, *par Joseph Marion, Officier d'Académie, membre du Conseil général et de la Société d Emulation de l'Ain, Lauréat* (1ers et 2mes prix) *dans des Concours littéraires à Paris, à Lyon, à Toulouse*, etc. (in-18 jésus 73 p.-s. p. m. Léon Vanier, éditeur, 19, quai St-Michel à Paris). — Ce volume comprend : la Suisse et le Pays de Gex, A. M. Alphonse de Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset et lettres de ces grands poètes, c'est dire, avec les titres de l'auteur, l'intérêt qu'il dégage.

CŒURS UNIS, *comédie en un acte, en prose, par Léon Doudoux et Charles Patey* (une plaq. de 38 p. — s. p. m.) — Œuvre délicate de deux poètes dans laquelle l'ironie se le dispute à l'émotion sincère.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE A BAYONNE, *par Louis Labat* (une plaq.) — Trois articles de critique publiés par M. Labat lors du passage à Bayonne des comédiens de la rue Richelieu. Esprit net et clair, M. Labat, après tout ce que l'on a imprimé et dit sur le théâtre de Molière et sur celui de Corneille trouve encore moyen, par ses ingénieux aperçus, de rendre intéressante une question déjà trop souvent traitée.

S. C.

Notre confrère et ami Enrique Gomez Carillo vient de publier une nouvelle édition des SENSATIONS D'ART que l'Espagne lettrée a été unanime à applaudir. Notre ami Carillo n'est plus un inconnu pour les lecteurs de *La Plume* à qui il a été présenté par nos camades : Léon Maillard, Charles Maurras et Maurice Kreutzberger. Nous le devions à notre public, car l'auteur d'ESQUISSES et de SENSATIONS D'ART est un fin lettré pour qui les écoles les plus modernes n'ont conservé aucun mystère. Il les a en outre fait connaître en Espagne et par là a combattu avec nous pour la bonne cause.

La matière de SENSATIONS DART est heureusement distribuée entre les écrivains et les écoles les plus dignes d'attention. Nous y relevons le récit d'une visite que l'auteur fit à Paul Verlaine à Broussais et qui n'a pas été le morceau le moins goûté du volume.

Le livre de notre ami est précédé d'une préface de M. Salvador-Rueda, le célèbre poète espagnol qui a parfaitement su démêler la cause de notre sympathie à l'égard de Carillo ainsi que son inclination vers des théories que *La Plume* ne cessera pas de défendre.

T. M.

LES THÉATRES

La Faim, drame en 3 actes, en vers, de M. Adolphe Thalasso.

L'impossibilité absolue d'assister à la représentation de *La Faim*, jouée par la société *La Rampe*, me chagrina. M. Thalasso est un jeune, — j'ose le croire — un novateur qui veut s'affranchir des formules surannées, que les questions sociales intéressent et attirent. A tous ces titres il méritait mieux que quelques lignes indifférentes que lui marchandèrent les grands quotidiens. Heureusement que M. Thalasso eut l'amabilité de nous envoyer la brochure de son drame et c'est de cette brochure que nous voulons dire quelques mots, longtemps après les autres.

Ce drame terrible et poignant, le suicide de la famille Hayem, qui émut les plus endurcis bourgeois, donna l'idée à M. Thalasso d'en tirer une pièce simple, en s'entourant de tous les documents nécessaires, et en serrant la vérité du plus près possible. En exposant ainsi cette peinture crue de la misère, ce caractère noble et hautain du malheureux affamé qui préfère la mort à la honte de mendier, l'auteur espérait donner une leçon à la Société et empêcher le retour de pareils malheurs. Le but est très louable et il faut lui savoir gré d'avoir poussé courageusement ce cri d'humanité à la barbe des engraissés et des satisfaits. Nous n'aurions vu aucun mal à ce que ce fut un cri de révolte, ce dont il se défend.

Mais c'est précisément parce que c'est un cri d'humanité que ce fait-divers dans toute sa simplicité, dans toute son horreur, émeut davantage que transporté sur la scène. Je ne doute nullement des qualités dramatiques de *La Faim* mais en lisant ces pages — puisque je n'ai pu entendre les acteurs — je trouve l'action amoindrie, rapetissée, se perdant dans les détails, dans l'exposition des théories. Un homme décidé à mourir, avec les siens, accablé par la fatalité, se tait, parce qu'il a la crainte de voir s'amollir son courage, à la

dernière heure, devant les larmes de sa femme et de ses enfants. Comme il n'a pas le droit d'entraîner ces innocents dans le Néant, il ne parle pas, il agit.

Puis M. Thalasso l'avoue lui-même, pour jeter « un rayon de soleil, dans ce grand drame noir, » il a inventé le personnage de Marcel, amoureux de sa cousine, qui vient chanter sa romance à ces désespérés, à ces parias de la vie. Eh bien ! Marcel n'a pas sa raison d'être ; il détonne dans ce concert d'imprécations contre la société marâtre.

Enfin ce drame est écrit en vers et les développements poétiques nuisent à l'action. De ces vers, quelques-uns m'ont paru lourds et assez... prosaïques.

RAOUL

Aussi le ciel t'exauce ; en vain je lui demande
D'entrelarder mon pain d'un morceau de beefsteak.

LA CONCIERGE

Le boulanger est là, qui demande après vous

MEYAH

Ayez donc des enfants pour les voir se mourir
De faim...
Si les bras ne sont plus labourés par les chaînes
La faim corroie aux cœurs les menottes des haines.

HÉLÈNE

Que d'argent dépensé pour ces feux... ce soufre
Cela fait bien du pain.
— Ah ! mon père, il nous serait moins triste
Si tu mangeais de nous.

Notre tâche n'est pas d'éplucher chaque scène, et de se montrer trop sévère, mais il faut avouer que M. Thalasso n'a pas montré dans ces débuts un tempérament poétique. Il existe aussi — et ce pour finir — une contradiction manifeste entre les paroles de Meyah qui apostrophe violemment Dieu qu'il rend responsable de sa souffrance et celles qu'il prononce en mourant : « Je crois en Dieu ».

Le blasphème serait plus vraisemblable que cet acte de foi tardif.

MARCEL BAILLIOT.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *Bas Bleu*, vaudeville en 3 actes de M. A. Valabrègue.

Un public nombreux et sympathique se presse dans la salle coquette et riante du Vaudeville. La saison s'ouvre par un sujet bien épuisé le *Bas Bleu* doublé cette fois du type non moins désagréable de la belle-mère. C'est un comble, mais patience, ici, au moins, le remède se trouve à côté du mal. Il s'agit, au fond de se débarrasser de ce témoin, gênant, paraît-il, dans un jeune ménage.

Charpillac (*Galipaux*) aidé de son ami Bé herel *(Achard)* affligé, d'un beau-père qui ne rentre p s coucher tous les jours au logis, s'unissent dans un effort commun pour éloigner sûrement le premier sa belle-mère, le romancier Camille des Etangs (Mme D. Grassot), le second son beau-père. Le vieux de Montbibert (*Boisselot*) s'éprend de Camille des Etangs. Veine ! on bâcle le mariage et le jeune ménage Charpillac en profite pour faire un voyage en Italie. Or Camille d.s Etangs se plaît chez son gendre, elle y installe son nouvel époux.

Ahurissement de Charpillac à son retour de voyage. Il faut trouver un autre moyen.

Camille des Etangs publie un livre *Adélaïde* d'un raide à tout rompre. Le Parquet menace, de Montbibert s'alarme et court acheter les 20 000 exemplaires parus. Camille croit au succès de son livre et commande 15.000 exemplaires nouveaux. Elle triomphe :

Enfoncé Zola ! Il n'y a plus qu'un remède, enfermer l'exaltée. On simule une arrestation. La voilà en prison.

Camille supporte héroïquement sa captivité jusqu'au moment où tout se révèle et qu'elle s'aperçoit qu'on s'est joué d'elle. Elle pardonne à son gendre et consent à vivre seule, sans sa fille, mais avec la littérature.

Galipaux est un gendre désopilant. Mme Grassot rend à merveille l'agitation fébrile de la femme, possédée de l'envie d'écrire. Mmes Carlix et Bréval par leur jeu gracieux feraient beaucoup pardonner à une belle-mère dans la vie réelle. Boisselot est bien le type du viveur incorrigible. Peutat très drôle en geôlier faussement féroce, et Achard joue avec aisance le rôle plus ingrat d'ami complaisant et rusé.

H. SAULGRAIN.

LES EXPOSITIONS

Les Portraits du prochain Siècle

Exposition d'art libre, à Paris, chez Le Barc de Boutteville, rue Le Peletier, nº 47.

Des portraiturés ou des portraitistes qui peut, tout d'abord, intéresser le plus ? Assurément, pour un écrivain ou, simplement un philosophe, c'est les premiers : pardon, artistes purs ; mais savoir, mais comprendre, rien de supérieur. Frère, à quoi bon tout ton talent, si tu ne me donnes tout l'homme ? Et de tes procédés que nous chault ! Divise le ton, compose-le, sois clair, sois sombre, sois habile ou non, fais ce que tu voudras, ce que tu peux ; mais il nous faut Celui qui pense, qui rêve, qui souffre, qui aime, qui hait.

Ici quelle exquise atmosphère de liberté, quelle bonne odeur d'anarchie ! O individualisme fraternel — semble-t il. Des disciples d'Ingres coudoient des amis de Georges Seurat et je n'ai pas vu de gens s'esclaffer devant les plus hardies tentatives ; c'est, vraiment, des « essais d'art libre » : or, ceux qui croient comprendre auront comme le devoir de railler, parfois, aussi le devoir d'admirer. Mais pourquoi tous des amis, les portraiturés ? On voudrait pouvoir haïr des « modèles » quelques uns, peut-être ; le voudraient du moins ceux qui ont la force d'âme de ce sentiment.

Ingres fut prononcé : dès le seuil, se voit un Rodin (1) (1882), par A. Legros, qui se peut égaler aux effigies les plus admirées du portraitiste de Chérubini et de M. Bertin ; ce n'est qu'une tête, mais tellement celle de l'artiste, tellement vivante, et d'une maîtrise d'exécution très haute. — Après, quelques vénérables de la Démocratie : Karl Marx, Proudhon, Bakounine, Elisée Reclus, belles têtes pensives, gravées supérieurement par Barbottin, si ce n'est, le premier, par Clarus ; — Jean Dolent (à la plume), fort charmant en Béranger rêveur ; — M. Gabriel de la Salle, directeur de l'Art social et du Théâtre social par M. Brenet. Puis un très intelligent dessin de Gœneutte : le séduisant M. Roger Marx, mais pourquoi en Albert Dürer, ô modernistes ! Par Raffaelli, le bon poète Georges Rodenbach, romantique et hautain.

Des bustes en plâtre : par M. J. Descomps, Jean Carrère : déjà ! — le pauvre Lélian, le « poète maudit », superbe et comme titanesque, par Niederhausen ; — en terre vernie, la charmante Mademoiselle Nau (dont, aussi, un bon crayon d Heidbrinck) par le talentueux sculpteur Charpentier.

Disons, maintenant, les peintres par eux-mêmes :

Emile Bernard, très curieux, très intéressant, énigmatique ; Angrand (mystérieux et délicat crayon) ; Filiger se découpant, comme il sied, sur un vitrail du XVe siècle ; M. Albert (des *Indépendants*) riant stupi-

(1) O Rodin éminent statuaire (vraiment), prenez garde au nez de Balzac : il le recommandait expressément à ceux qui le voulaient représenter.

dement et qui montre, de sa main gauche (il me semble), une pièce de cent sous ressemblant à une prune vermeille (du savoir-faire, nul génie); Gauguin amusant et « fumiste » en indomptable corsaire ou en ogre terrifiant ; Valloton (excellente gravure sur bois) ; Andhré des Gachons à l'aquarelle, délicieux et poseur en vareuse marine, devant des arbres de printemps et un lac suave ; Cézanne superbe en quinquagénaire à barbe grise et chapeau de ligueur ; Gaston Darbour (à la plume) peignant avec intelligence ; enfin ce génial toqué, le bien regretté et malheureux Van Gogh, coiffé d'un bonnet hollandais, qui fume sa grosse pipe en songeant, la tête enveloppée d'une mentonnière, car il se venait de couper l'oreille droite, envoyée comme un hommage et un présent à une bonne amie de cinq minutes : très beau, oh ! très beau.

D'autres, intéressants encore :

Andrhé Ibels par d'Espagnat (mais pourquoi tous les jeunes andrés introduisent-ils cet h prétentieux dans leur prénom) ; Cousturier, élégant et fin, par Jeanniot, ainsi que Paul Adam par Darbour ; Jean Jullien par Luce, puissant mais lourd ; Gustave Geffroy (cordial remerciement, cher Monsieur, pour votre bel article du *Figaro*, 29 août, l'*Imaginaire*), triste et vrai, par Raffaëlli ; Lugné Poë, par Vuillard, pignochant d'un air méticuleux parmi des manuscrits, austère et compréhensif clergyman ; Roy, par son ami Schuffenecker, blond au beau regard bleu, fumant rêveusement près de fraîches fleurs ; Madame Rachilde, quoique bien moderne, très Muse, par Guiguet ; par Anquetin, l'excellent Zo d'Axa, qui vaut mieux ; Lagrange, « acteur du Théâtre d'art social », aigu et sérieux profil à l'encre de Chine, par Marchetti ; Ivanhoë Rambosson (fond Léonard de Vinci) et Georges Docquois, fort intelligemment figurés par Alphonse Germain ; le charmant G. Albert Aurier que M. A. Fournon vit en poète mélancolique dans une romantique mansarde ; de M. Iker : cette bien charmante littératrice (je l'écris) en son jardin, le soir tombant, au printemps, et l'effigie, déjà vue aux *Indépendants*, d'un jeune écrivain de talent, M. d'Esparbès, qui se laisse peindre hagard, en robe sanglante ; Stéfane George, poète allemand, (on dirait Schiller) crayon anonyme ; Laurent Tailhade, amusant et réclamiste, et plein de talent, en pape, muselant ce dragon vert — M. Prudhomme, par Charles Toché ; l'amusant pître Galipaux, fort tristement peint, mais bien ressemblant, sous le pseudonyme de « Frankly Bouillon, homme de lettres » par Houssaye (on croit généralement que c'est ce vieux berger Pompadour prénommé Arsène).

Mais mon devoir est de célébrer maintenant ce peintre nouveau (pour moi, du moins), M. de Feure. — Il montre ici :

M. Ribe-Roy, peintre et piro-graveur ; Paul Adam, très convenable en Robert-Macaire, avec, dans le dos, les armes de la Rose-Croix ; et, surtout, M. G Randon, « homme de lettres », dangereusement malade, même cadavérique, sorte de Carnot fort correct aussi bien, avec une moitié de gilet rouge, qui figure très exactement le grand cordon de la Légion d'honneur et, de l'autre côté, une fleur qui donne l'absolue illusion de la plaque de grand officier. L'amusement très intense de ces interprétations artistiques s'augmente encore du portrait de l'auteur — Jocrisse effaré, peigné suivant les meilleures traditions.

JULES CHRISTOPHE.

P. S. — Très joli, très attrayant le pastel-affiche de l'extérieur par M. Emile Giran.

LES REVUES

Le morceau capital de l'ERMITAGE (septembre) est l'article auquel M. Adolphe Retté répond plus haut : « La Littérature française », par Hugues Rebell. Les idées que défend M. Rebell ont été trop souvent prônées ici même par notre rédacteur en chef pour que nous ne tirions pas quelque gloire d'avoir été les premiers à les répandre (v. *La Plume* nos 86, 87, 91 et 101). La place que nous avons toujours faite ici à M. Jean Moréas et à son Ecole se trouverait justifiée — s'il était besoin d'une justification ! — par la conclusion de M. Rebell.

Mais cette revue est trop respectueuse des traditions d'indépendance qui l'ont faite ce qu'elle est pour ne pas accueillir avec joie la controverse — surtout quand elle est signée Adolphe Retté. Dans le même fascicule de l'ERMITAGE lire les « Médaillons pour Roberte » signés Henri Degron et « la Ville » poésie de Stuart Merrill. — Les autres publications continuent leur train-train habituel de petites polémiques. Articles remarqués « La Société mourante » par Alexandre Boutique (REVUE EUROPÉENNE). « Le Bréviaire du Bouddhiste » par Emile Cère (ENTRETIENS), « Des farceurs » par Maximilien Viochot (REVUE ANARCHISTE). « Deux Conteurs » par Maurice Kreutzberger (CHRONIQUE DE PARIS), une très intéressante « Chronique littéraire » de Veidaux (ART SOCIAL), des « Notes d'art » de Hadrien Merle (REVUE GÉNÉRALE), une « Chronique » de Maurice Pujo (l'ART ET LA VIE), une poésie de Emile Blémont (REVUE DU NORD), une pièce ironique de Romain Coolus (REVUE BLANCHE). Pas encore reçu le MERCURE DE FRANCE.

A travers la Presse

On cherche à donner aux fêtes projetées en l'honneur de la marine russe un éclat extraordinaire. Paris et Toulon vont se surpasser eux-mêmes, sans doute, mais ils n'atteindront pas à la trouvaille patriotique de Nancy, acclamant le grand duc Alexis.

Voici ce que l'Agence Havas communique au *Rappel* du 12 septembre dernier :

... Une manifestation spontanée a été organisée malgré l'absence de publicité faite autour de l'arrivée du grand-duc qui était accompagné de deux dames et qui voyageait incognito.

Etaient présents : le secrétaire général de la préfecture, remplaçant le préfet absent ; MM. Henrion, député, conseiller général ; Camille Grosjean et Désiré Grosjean, conseillers municipaux ; une délégation nombreuse des Sauveteurs de Meurthe-et-Moselle avec drapeau.

Deux mille personnes se trouvaient sur la drapeau.

Un étendard pouvant servir de tapis à 2.000 personnes ! C'est sûrement le plus grand qui ait jamais existé. Bravo ! Nancy.

***

Avant de prendre boutique d'érudition, avant de morigéner les autres, il est bon d'être très fort soi-même. Ainsi, M. Léo Claretie trouve que les sculpteurs de marionnettes manquent d'éducation et il le leur fait cruellement sentir dans le *Temps* du 7 septembre :

... Mais l'éducation pèche. Comme j'admirais sa galerie de chromos pendus au mur, il attira mon attention vers un dessin à la mine de plomb représentant le *Laocoon*. Il avait trouvé cela à la foire aux jambons. Il m'expliqua :

— Voyez-vous cela, monsieur ; cela ne se trouve plus. Ils l'ont à Carnavalet, et encore, en plâtre ; mais, en dessin comme cela, il n'y en a plus.

Je lui laissai sa fière et douce illusion. J'imagine que que si, un dimanche de pluie, il entre *au Louvre*, où ses goûts peuvent le conduire pour promener sa femme, il lui dira, *devant le marbre antique* :

— Regarde donc, ma bonne, ils ont copié notre tableau.

Or, le *Laocoon* a toujours été au Vatican. Il existe, il est vrai, au Louvre, salle Denon, une copie — non en marbre, comme le croit M. Claretie, mais en bronze ! Cette copie, fondue à Fontainebleau, réparée vers 1540 par Pierre Bontemps, a été obtenue d'après des moulages apportés en France par le Primatice.

***

Une amusante négligence parue dans les échos du *Journal* (14 sept.) :

Dimanche dernier, nouvelle manifestation des anti-monopolistes. Une douzaine de membres de la société ont occupé, pendant une demi-heure, les 12 compartiments du châlet de nécessité situé à l'angle du boulevard St-Michel. Et la *marchande* faisait une tête !

— Quelle m...archandise mes frères !

TRISSOTIN.

CHANSONS D'ALLEMAGNE

LE TRAVAIL C'EST LA LIBERTÉ

Corvéable au dur labeur
Pourquoi ce front sinistre ?
Convoiterais-tu, gobeur,
La marmite du ministre ?

Elle est pleine, elle est grasse ;
De ta cuisine, la viande a déserté.
Rien dans ta méchante tasse,
Le travail, n'est-ce pas la liberté ?

Il a pur sang, il a maîtresse,
A la Bourse il spécule.
Ton ménage est en détresse,
Tu gèles et ton soulier s'écule.

Veux-tu manger ? — Alors, debout !
Mendie chez le cagot du coin,
Implore vilement cet odieux marabout,
El pourlèche ses plus sales recoins.

Alors, indulgence plénière.
Mens, tue, pille à loisir,
Trousse les chaudes brelandières,
De par Jésus, tu as droit au plaisir.

Mais, compagnon, si tu soutiens les grèves,
Croyant encore à la Fraternité,
Fier travailleur, après demain, tu crèves.
Tant mieux pour toi, car c'est la liberté !

ESCH.

(Traduit de l'allemand par L. M.)

LES CHANSONS DE « LA PLUME »

LA MOYENNE

Oyez, Mesdames, le récit
De cette aventure mondaine :
Un jour, une dame s'éprit
D'un pauvre cocher de l'Urbaine.

Déjà, dans le fond du sapin,
N'ayant remarqué sa figure,
Admirait, le long du chemin,
Du cocher la belle structure.

En le payant, n'y tenant pas,
Elle dit : « Cocher, le beau rêve,
Si votre fameux syndicat
Décidait encore une grève.

Ah ! se passeraient entre nous
De doux instants dans la journée.
Impossibles les rendez-vous
Dans la nuit, car je suis mariée ! »

Le collignon, clignant des yeux
Répondit : « Qu'à cela ne tienne.
Je vous donne un jour, même deux,
Si vous me payez ma moyenne. »

Elle accepta ; mais de l'absent,
Voyez un peu l'atroce drame :
Arriva que le remplaçant
Ecrasa l'époux de la dame.

Depuis ce temps-là, jour et nuit,
Le cocher peut, avec la veuve,
Se fichant de l'astre qui luit,
De son pouvoir donner la preuve.

C'est bien juste. Il reçoit le don
De deux moyennes en salaire.
Mais la moyenne, l'Apollon,
En Amour, ne peut plus la faire.

TREBLA.

Un Testament

En sortant à la hâte de chez moi, rue C..., j'allai donner si rudement dans un promeneur qu'il trébucha. Je m'excusai et voulus passer outre. Mais le promeneur se planta devant moi et, d'un ton joyeux : — Vous ne me reconnaissez pas, fit-il ? Je le dévisageai. Non !... l'inspection de son physique ne m'apprenait rien sur son compte. — Allons ! insista-t-il, recueillez vos souvenirs de Basoche. Voyons... Alfred Pinguet, le principal de Me Tardiveau, avoué à Caen, faubourg de Falaise ?

Et je le reconnus ! En un instant je revis par la pensée une vieille étude enfumée, dans un sombre et désert quartier de Caen ; modeste étude où nous n'étions que trois clercs : Pinguet, un saute-ruisseau boiteux, et moi — quand je m'y trouvais encore, car j'usais largement de mon titre d'amateur — et nous ne succombions pas sous le poids des dossiers !

Mais était-ce bien Alfred Pinguet, le misereux au pantalon effiloché, à la redingote vernie par l'usure, qui gagnait à peine de quoi vivre, ce gentleman correct, habillé chez Dusautoy ? Ma surprise dura peu. Je me souvins d'une circonstance qui expliquait ce changement.

— Eh bien ! ajouta Pinguet, pendant que je

prenais sa main avec indifférence, çà vous étonne de rencontrer à Paris, sous la tenue d'un bourgeois cossu, le besoigneux gratte-papier à qui, tant de fois, vous avez prêté un louis pour acquitter son terme ?

— Nullement, répliquai-je froidement ; je sais que vous avez hérité de Pierre Bonnemain, qui passait à Caen pour fort riche.

Il comprit le motif de ma réserve, rougit et murmura attristé :

— Ah ! vous l'avez appris et je devine qu'on vous a rapporté les inepties, les méchancetés propagées contre moi par... la famille ?

J'hésitais à répondre ; il reprit avec énergie :

— Peu m'importe d'être mal jugé par des sots ou des jaloux ; mais il me serait pénible de perdre votre estime. Puisque l'occasion se présente, je veux vous raconter comment cet héritage m'est tombé. Nous avons été trop intimement liés autrefois pour que vous ne m'accordiez pas quelques instants d'attention, et je vous sais trop discret pour ne pas enterrer une confidence de la nature de la mienne.

Vous vous souvenez que, Pierre Bonnemain et moi, étions camarades d'enfance ? Nés porte à porte, rue Guibert, nous avons essayé nos premiers pas ensemble, fréquenté la même école, le même collège. A dix ans, Pierre déjà grand, trop développé, d'un embonpoint de quinquagénaire, les membres alourdis, paraissait phénoménal. Seuls, sa figure poupine et fraîche, ses petits yeux verts, espiègles et rusés, dénotaient l'enfance. Quand il passait en ville les farceurs plaisantaient.

— Hein ! disaient-ils, en faisant allusion aux habitudes professionnelles de son père, architecte-entrepreneur, M. Bonnemain bâtit plus solidement ses enfants que ses maisons !

Au collège, Pierre exagéra la paresse, l'insouciance qu'il déployait à l'école, l'instinctive répulsion que lui causait le moindre exercice fatigant. Il inventait des expédients de génie pour se dérober aux récréations, échapper aux promenades et aux séances de gymnastique.

Pendant l'étude, il se bourrait de bonbons, de fruits confits, de friandises délicates. C'était moi qui lui bâclais ses devoirs tout en croquant les provisions qu'il me partageait généreusement. Chaque année ses nouveaux professeurs débutaient par l'accabler de punitions, espérant vaincre sa fainéantise. Bientôt désarmés par sa passivité, son flegme, la fine bonhomie de ses réparties, ils l'abandonnaient à son crétinisme. On finissait d'ailleurs par le traiter avec compassion, cet énorme potache, bedonnant dans son vaste uniforme, découvrant sous la coupe arriéré de sa veste des rondeurs sphériques, marchant d'un pas lassé de vieil éléphant.

A vingt ans, Pierre Bonnemain perdit sa mère. Deux ans plus tard la mort de son père qui, à construire des maisons solides ou non, avait amassé un fort magot, le laissa libre de vivre à sa guise, maître d'une jolie fortune.

Pierre ne tarda pas à inaugurer le seul genre d'existence compatible avec ses goûts et son tempérament. Médiocrement sensuel il usa peu des femmes, mais il fréquenta assidûment le café ; il l'habita. Tous les jours, à 1 heure, une voiture basse, un panier, le déposait au *Tourniquet* — établissement mixte : café, restaurant, concert — et ne venait l'y prendre qu'à minuit. Il s'enfonçait voluptueusement dans le coussin moelleux d'une vaste banquette à dossier rembourré et, de toute la journée, il n'en bougeait. Il « cartonnait » avec celui-ci, avec celui-là, avec tout le monde, tarissant des files de chopes dont les soucoupes montaient en colonnes de verre sur la table de marbre. Du reste toujours accueillant et cordial, gagnant avec une joie enfantine et bruyante, perdant avec un calme souriant.

Son large visage cramoisissait, bouffissait. On eût dit, à de certains moments, d'une apparition de soleil couchant. Rarement on avait vu un homme plus épais, plus épanoui de partout : il il était devenu une montagne de chair. Et c'était comique de le voir éclater de rire, car alors tout en lui, les joues, le triple menton, le ventre, les bras, les cuisses, tout remuait, tremblait avec des ondulations de vagues gélatineuses ! Le patron du *Tourniquet* ne cessait de le couver d'un œil paternel que pour le faire admirer aux étrangers. Il en était fier comme d'une curiosité attachée à son établissement.

— Hé ! exclamait-il, en voilà un corps d'homme ! Regardez-moi monsieur Bonnemain ; il n'en faudrait pas une douzaine comme lui pour peupler le café !

On riait, en suivant la main du patron parcourant la vaste salle, et surtout quand il ajoutait, dans un élan d'enthousiasme :

— Notez qu'il n'a que 22 ans !

Pierre Bonnemain mena pendant quatre ou cinq ans, cette étrange existence. Puis, brusquement, la matière sans cesse en progrès, déprima le moral chez ce gros garçon et il tomba dans l'avachissement. Il perdit sa belle humeur, devint taciturne, se dégoûta de jouer, s'isola.

Maintenant il demeurait inactif, effondré dans la banquette, fumant, buvant machinalement, jetant sans rien voir des regards mornes, hébétés, répondant à peine aux saluts, aux questions de ses anciens partenaires. Un beau jour il disparut du *Tourniquet*. Il prétendit que le mouvement lui causait d'intolérables souffrances, garda la chambre, s'installa dans son fauteuil et n'en bougea guère.

Ce fut alors que, le sachant oublié, crevant d'ennui et d'hypocondrie, je sentis se réveiller pour lui ma vieille amitié et me consacrai à son rétablissement physique et moral. Le plus souvent qu'il me fut possible dans la journée et tous les soirs après dîner, j'allai le voir. Ma gaîté contagieuse, mes bavardages secouèrent sa léthargie. Il reprit goût au jeu. Nous nous livrions à des piquets, des bésigues infinissables.

R. DE LA RIVIÈRE.

(A Suivre)

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. Imp. J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 108. 15 Octobre 1893.

L'Art et la Femme au Japon

L'AME JAPONAISE

J'ai sous les yeux toute une suite de petits cahiers qui furent envoyés du Japon, avec d'autres objets, à la dernière Exposition Universelle de Paris par le Monboushô, ministère de l'Instruction publique.

Ce sont des travaux d'élèves des écoles publiques de là-bas. L'écriture, le calcul, la géométrie, l'histoire, la géographie, toutes les matières enseignées dans nos établissements scolaires d'Europe sont représentées dans ces cahiers.

Je cueille dans l'un d'eux cette narration enfantine d'une petite fille élève de l'Ecole Communale No 29 de Kioto.

PROMENADES AU BOIS DES PLATANES

Un dimanche après avoir bien travaillé à l'école, je suis allée faire une petite promenade dans le bois de platanes de Harasiyama.

Mes parents m'en ayant donné la permission, je suis partie avec mon petit frère et ma bonne. La vallée était fraîche et la vue très agréable. Les feuilles des arbres rougies par l'automne étaient richement teintées. Sur la route il y avait beaucoup de promeneurs, et j'ai rencon-

très plusieurs de mes bonnes camarades de l'école qui allaient comme moi, prendre l'air dans le bois. Nous nous y sommes bien amusées à poursuivre les jolis papillons et à cueillir des fleurettes. Puis nous sommes rentrées à la maison parce que mes parents nous attendaient pour dîner.

Que j'ai eu de plaisir ce jour-là !

J'ai écrit ces quelques lignes pour conserver le souvenir de cette agréable petite promenade.

Signé : TANÉ-OSAKA, 11 ans 1/2.

Ces cahiers ne nous apprennent pas seulement que le langage des enfants est partout le même, ils nous renseignent aussi sur les méthodes nouvelles adoptées pour l'Enseignement du dessin ; en les parcourant nous voyons les travaux des élèves de différentes classes des Ecoles primaires de garçons et de filles.

Que les classes soient supérieures ou moyennes, c'est maintenant partout le même genre d'objets qui a servi de modèles à ces malheureux enfants ; marmite, casquette, petit banc, etc., le même « objet usuel », sans expression et sans vie dont on a tant abusé chez nous ; mais dont heureusement, on commence à se lasser un peu. Le pis est, que pour ces études l'usage du pinceau, cet outil admirable, si souple et si ferme à la fois, l'outil national, n'a pas été conservé. C'est notre crayon mine de plomb, sec, et notre crayon noir, boueux, aggravé d'estompe, dont gauchement, se sont servis ces petits japonais dévoyés.

On peut voir dans ce détail si important, sous son apparence insignifiante, une des nombreuses manifestations de ce phénomène désolant observé par quelques initiés, qui de loin suivent, avec une anxieuse sympathie, les progrès de la civilisation occidentale au Japon. Voici des vers que m'adresse un ami sur ce sujet.

LE SONNET DU SAMOURAÏ

Le Samouraï. C'était dans les temps poëtiques.
L'homme aux sabres ; d'un heaume étourdissant casqué
Un crustacé farouche au corselet laqué,
Un crabe hérissé de pinces et de piques.

J'ai pu les voir encore, en groupes fantastiques,
Bravant l'européen d'un regard offusqué.
Et l'on rêvait devant ce cortège masqué,
Sombre évocation des siècles héraldiques !

Le fils est l'élégant jeune homme au complet gris
Ganté, pimpant, comme un article de Paris.
Dans la diplomatie il est titré : Vicomte !

C'est le Japon du jour, c'est la marche en avant.
Tes deux sabres trop lourds, ne feraient pas son compte,
Ancêtre démodé !... Gloire au soleil levant !

H DE R.

Comment ne pas souffrir au spectacle offert par un peuple qui semble avoir perdu la conscience de sa valeur en art, qui, foulant aux pieds le génie de sa race, s'efface et s'humilie devant le fracas de nos produits .. à l'huile ! et s'essouffle à vouloir nous suivre sur notre terrain où il se montre d'une infériorité qui n'a d'égale que la nôtre, quand nous voulons nous aventurer sur le sien.

Mais, aussi bien chez nous que chez eux, il y a une notion qui échappe à plus d'un.

C'est ainsi que croyant me faire bien plaisir, un ami m'offrait il y a peu de temps, de petits paysages d'un artiste de Tokio ; aquarelles baveuses, cotonneuses, en manière de chromo, sur papier torchon, parfait spécimen de l'art phtisique qu'on trouve dans nos cours de jeunes demoiselles et n'ayant rien gardé de l'accent net et subtil de l'ancienne image japonaise. Et c'est ainsi encore qu'on a pu voir le critique théâtral d'un grand journal parisien partir en guerre contre les licences qu'un auteur s'était permises, en adaptant l'œuvre d'un poète de la Grèce antique, alors qu'il restait parfaitement calme en présence des licences, tout aussi haïssables d'un autre auteur qui avait transporté sur la scène un Japon absurde.

Si le Japon semble n'avoir pas droit aux mêmes égards que la Grèce, c'est uniquement parce qu'on ignore l'un tandis que l'autre est ressassé.

Cependant de nombreux et remarquables travaux ont été publiés sur cet empire, en Angleterre principalement. En France nous avons ceux de M. Pierre Loti, l'ingrat, le déplorable ami de Madame Chrysanthème, dont le parti pris incompréhensible de dénigrement est bien fait pour confondre l'esprit de quiconque a pratiqué le Japon autrement que ce marin qui n'a fait que l'entrevoir du pont de son navire et qui le définit ainsi : « *cette étonnante patrie de toutes les saugrenuités* ».

Saugrenue ! cette nature superbe où le pin colossal à la noble allure se marie au bambou capricieux et lèger, où, d'un bout de l'année à l'autre, les fleurs étalent leur enchantement ; c'est la neige rose des cerisiers dévalant des collines, ce sont les camélias de pourpre, les lis d'or, les graciles graminées dont se parent à foison, sentiers et buissons, et c'est l'inépuisable variété des chrysanthèmes, ravissant notre occident qui jusqu'à ces dernières années ne connaissait de cette plante qu'une espèce rabougrie et terne.

Saugrenue ! cette architecture élégante et grandiose, le Siro féodal, chateau fort aux murailles trapues, qui plonge dans un fossé aux eaux profondes et découpe sur le ciel sa silhouette tragique ; et ces temples Bouddhistes au décor éblouissant, somptueuses demeures de la plus tolérante des religions, où des prêtres qui étaient de grands artistes ont, intérieurement, extérieurement et de la base au faîte, accumulé l'or et la soie, le bronze, la laque rouge et noire, les émaux et les peintures, fouillé le bois, sculpté d'inextricables chapiteaux surmontant de lourds piliers, le tout bien digne d'être mis en parallèle avec nos plus belles cathédrales.

Saugrenus ! ces fondeurs, ces armuriers, ces orfèvres, ces ciseleurs, ces sculpteurs et ces peintres à qui l'on doit des œuvres dont les moindres sont arrivées jusqu'à nous, et dont il faut voir les plus beaux spécimens sur place dans leur cadre, tel le Daïboutz de Kamakura, colosse de métal doré d'un style si pur, et tous ces objets d'usage courant en ivoire, en faïence, en bronze, etc.

Saugrenus ! ces héros et ces héroïnes qui égalent en courage et en vertu tout ce que notre histoire et nos mythologies ont à nous offrir de plus grand et de plus beau !

Il faut plaindre l'esprit superficiel qui n'a pas su voir tout cela à l'égal de ces faux artistes qui n'ont su retenir que le côté platement caricatural

d'une civilisation encore si fertile en beautés de tous genres et se sont plu à représenter les Japonais aux prises avec les engins étrangers à leurs mœurs et à leurs traditions. Spectacle ridicule s'il en fut.

C'est qu'ils ont fait du chemin en quarante ans depuis le jour ou M. T. Harris, le représentant des Etats Unis, débarqua à Simoda pour mettre à exécution la convention imposée en 1853 par le commodore Harry.

En ce temps-là, les Japonais manquant d'informations précises, échangèrent leur or pour de l'argent, à poids égal !

Aujourd'hui il en est de même dans le domaine intellectuel et moral

Jusqu'où iront-ils dans cette voie, c'est ce que l'avenir nous apprendra. Peuple amoureux de la nature, artiste jusqu'aux moëlles, il est permis d'espérer qu'il n'est pas perdu encore pour l'idéal et qu'il aura lui aussi, sa Renaissance, car il ne reste plus rien de sa féodalité, ni de ce que, par analogie, on pourrait appeler son art gothique. C'est sur le nôtre qu'ont été écrites ces lignes dans la *Revue Bleue*.

« Au moyen-âge, nulle trace d'artiste. Le peintre, « le sculpteur étaient ce qu'ils auraient dû rester « toujours : des ouvriers s'acquittant pour le mieux des « travaux qu'on leur commandait. Le souci de l'origi- « nalité, de la personnalité, qui est en train de perdre « l'art de notre temps, ce vain souci ne les tourmentait « pas. Ils ne cherchaient pas à faire autrement que « leurs devanciers ; et s'ils ont fait autrement, c'est « presque à leur insu, par la seule force inconsciente « de leur tempérament naturel. »

Ceci, dit pour ce que l'auteur appelle « l'âme gothique », s'applique parfaitement bien à l'âme Japonaise.

Aujourd'hui encore pour qui sait voir elle trouve à se manifester dans les produits les moindres qui sortent des mains de l'artisan Japonais, si imparfaits qu'ils soient, vite faits, à la grosse, avec des matériaux de plus en plus médiocres et visant le marché européen. Le problème de faire quelque chose avec rien résolu par l'article, dit de Paris, semble également avoir trouvé sa solution là-bas. Cela nous arrive par cargaisons qui rappellent les pacotilles que nous destinons aux peuplades du continent noir, et dans ces deux cas, le même mépris pour le destinataire, préside à l'envoi.

Malgré tout, l'âme Japonaise n'est pas morte — hypnotisée par la puissance occidentale elle n'est encore qu'en léthargie — elle se ressaisira un jour.

FÉLIX RÉGAMEY.

L'ART JAPONAIS

LORSQUE les Européens se firent ouvrir le Japon, ils pensaient qu'ils y amèneraient des changements et y introduiraient leur civilisation, ce qui était vrai, mais ils ne supposaient point qu'il exercerait en retour son influence chez eux, par ce que l'isolement dans lequel il avait vécu, lui avait permis de développer de plus original et de plus imprévu : son art et ses industries d'art.

Le Japon avait eu en effet, pendant plusieurs siècles, une production d'art s'étendant à des domaines variés et à des genres divers, mais qui tous offraient en commun certaines particularités restées étrangères aux arts et aux industries de l'Europe et qui allaient, de primesaut, captiver les européens. C'est par le côté décoratif que l'Art du Japon a d'abord séduit. On peut dire que les Japonais ont été les décorateurs les plus délicats et les plus fantaisistes que le monde ait eu.

Il s'est ainsi trouvé que lorsque les Européens ont connu l'art et les industries d'art du Japon, ils leur ont découvert certaines formes de goût et d'invention qu'ils se sont appropriées, comme des traits supplémentaires qui leur manquaient.

Les Japonais avaient su tirer de la vue jetée sur les choses une gamme de coloris éclatante. Ils avaient supprimé les ombres opaques, les couleurs ternes, les sauces de coloris banales pour mettre partout la clarté et, par raffinement, ne se contentant point des couleurs mères, ils avaient recherché et obtenu les tons les plus fugitifs et les nuances les plus subtiles. Ils s'étaient donnés les premiers l'idéal que s'est marqué le poète, lorsqu'il a dit :

Car nous voulons la nuance encor.
Pas la couleur, rien que la nuance.

Les Japonais avaient su varier les motifs d'ornementation à l'infini. Leur décor est apparu d'une fantaisie et d'une multiplicité de formes extrêmes, employant toutes les choses visibles, les plantes, les oiseaux, les poissons, les hommes, les bêtes, le paysage entier, jetés à l'improviste sur les robes de femmes, les vêtements d'hommes, les pièces de céramique, les gardes de sabre, les boîtes en laque, etc.

Nos industries d'art ont su profiter de la gamme de coloris et des motifs de décor hors de la

tradition, que le Japon leur offrait. La céramique s'est refondue et enrichie comme de branches nouvelles. L'ornementation, la ciselure, le niellé des métaux pour la bijouterie et la bronzerie, ont été développés, les étoffes surtout celles qui s'appliquent à l'ameublement, se sont égayées et ont pris un éclat inconnu. Les illustrations en couleurs, autrefois délaissées ou d'une gamme si terne, sont devenues comme un besoin de l'œil, sollicitant la volupté d'un coloris plus brillant et plus raffiné.

Celui qui a suivi les modifications ainsi opérées, découvre à chaque instant, autour de lui, dans les objets d'art ou d'industrie, le signe de l'influence que le Japon a exercée et exerce encore. Mais comme il arrive lorsque les emprunts se produisent chez un peuple doué de son invention propre, ils ont fini par être absorbés, au point de devenir partie intégrante de l'art et des industries qui les avaient faits. Et par là s'est trouvée justifiée l'opinion de ceux qui disent que, dans un milieu aussi vivant et aussi fécond que le milieu d'art français, tout ce qu'on verse de modes nouveaux et étrangers ne peut que profiter, en permettant de s'étendre, sans crainte de succomber sous le pastiche ou l'imitation.

Je n'ai encore parlé que de l'influence exercée par le Japon sur nos industries d'art, mais simultanément il s'implantait d'une manière aussi sure, quoiqu'avec plus de lenteur, par le côté de l'art pur. Ici les difficultés étaient grandes. Il s'agissait, pour les hommes qui devenaient les initiateurs, d'aller comme à tâtons, dans un monde inconnu, il fallait rassembler d'abord les matériaux, et établir des points de comparaison et de jugement. Aussi pendant longtemps les promoteurs de la nouvelle étude, qui a pris le nom de Japonisme et a été une chose surtout parisienne, se sont-ils vus restreints à un tout petit groupe, compensant leur faiblesse numérique par l'ardeur de leurs convictions et leur foi dans le succès à venir.

La civilisation japonaise renfermée en elle-même, s'était développée dans des conditions si particulières, que les objets sur lesquels l'art japonais s'était exercé se trouvaient autres que ceux que l'art européen avait connus. Il n'y avait pas eu non plus au Japon une classification tranchée, comme celle qui s'était établie en Europe, entre l'art pur et les industries d'art, les deux étaient restées comme confondues. On se trouvait donc absolument dépaysé, en entrant en contact avec les productions du Japon, pour en séparer les éléments et y introduire cette distinction que notre goût propre et notre esprit de classification ne pouvait manquer d'y vouloir mettre, entre ce qui était industrie et devait être rangé comme art pur.

Le Peintre NAKANICHI KÔ-SÉKI
(Croquis d'après nature)

De là pendant longtemps, ces objets de nature si originale que le Japon nous présentait comme étant à ses yeux essentiellement des choses d'art, n'ont-ils été pris en Europe que comme les produits d'un art industriel, que comme de simples bibelots. Ces bois et ivoires sculptés, ces netzkés ces gardes de sabre si ingénieusement ciselées et niellées, ces bols ornés de décorations dûes aux premiers peintres et dessinateurs, étaient tout petits et alors ils étaient mis au rang des bibelots ! Cela est bientôt dit, mais est-ce que les monnaies grecques, les médailles de la renaissance italienne, les ivoires sculptés, où tout le monde reconnaît des objets d'art de premier ordre sont grands par la dimension ? Les Japonistes entrant dans l'âme du Japon, déclarent appartenir à l'art japonais tout objet sur lequel la main de l'artiste a fixé son empreinte.

Il faut concéder cependant que ces branches qui s'attachent à la reproduction directe de la figure et des choses, c'est-à-dire le dessin et la

sculpture, acquerront partout une réelle suprématie et resteront toujours en possession par excellence, du titre d'art pur. Et dans cet ordre d'idées, tout le monde a dû enfin reconnaître que les japonais avaient connu les côtés les plus élevés de l'art, lorsque dans la collection Cernuschi on a vu de grands bronzes reproduire avec toute leur expression, les traits de la figure humaine ; lorsqu'on a vu entrer au Louvre une statuette en bois, d'un travail tellement ferme et précis que, tout de suite, on lui a trouvé un air de parenté avec le petit scribe égyptien, dont elle était devenue la voisine.

Mais les objets de cet ordre sont rares et c'est aujourd'hui par les estampes et les livres illustrés que l'art du Japon gagne et devient la passion des artistes et des collectionneurs.

Depuis longtemps une série de publications a renseigné le public sur cette branche de l'art japonais, des expositions, entre autres à l'Ecole des Beaux-Arts, des ventes, comme celles des collections Burty et Appert ont eu lieu, qui ont mis sous les yeux les meilleures œuvres de la gravure et en dernier, à l'exposition du Blanc et du Noir, au Palais des Arts libéraux, les estampes japonaises tirées des collections Bing et Vevert, sont apparues comme des objets familiers et attendus.

Le Japon a eu toute une suite de grands dessinateurs ayant travaillé pour la gravure et, comme il a eu en même temps de grands graveurs et des imprimeurs qui ont poussé le raffinement de l'impression en noir et en couleur à ses dernières limites, la succession de ses gravures et de ses estampes étendue à plus d'un siècle, forme un ensemble d'une singulière perfection et variété.

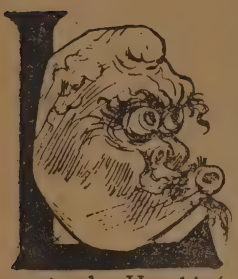
A la fin du XVIII^e^ siècle, où l'art des impressions en couleur est dans tout son éclat, on distingue Haronobou qui, avec un certain maniérisme est plein d'un charme intime et pénétrant ; Kyonaga peut-être le premier de tous ceux de son époque qui, par la pureté des lignes et l'harmonieux arrangement de ses compositions, atteint la grandeur, sans perdre l'aisance et la souplesse, ses femmes drapées avec une simplicité et une grâce antique font penser aux figurines grecques de Tanagra ; Outamaro, auquel M. Edmond de Goncourt a consacré un volume, où il dit tout ce que l'artiste avait su donner de volupté et de chatterie à la femme japonaise. Au XIX^e^ siècle couronnant l'art entier de la gravure et en ayant cultivé toutes les branches, domine Hokousaï.

Les gravures de même que les autres objets de l'art japonais, saisissent d'abord par la délicatesse du coloris et de la facture et leur saveur de choses venues de loin. L'art du Japon est pour tout le monde, à première vue, décoratif, raffiné et exotique. Mais ensuite, lorsqu'on vient à lier commerce avec lui, à l'étudier de près, on reconnaît qu'il possède aussi la force et qu'il parle à l'esprit. Et c'est par les qualités de vie, de naturel et de puissance qui se révèlent sous son premier aspect décoratif, qu'il a plus profondément pris pied au milieu de nous et y demeura comme un accroissement de nos jouissances artistiques.

THÉODORE DURET.

TÉNOGUI, serviette japonaise.
— Etoffe imprimée sur fond blanc en deux tons, *bleu clair* (l'eau et le rocher) et *indigo* (la carpe).

Romanciers Japonais



La littérature japonaise arriva à son apogée avec les romanciers Santo Kyoden, Jippensha Ikku, Shikutei Sanba, Shunsui, Bakin surtout, le plus illustre de tous, et les dramaturges Chika matou et Izuno Takéda.

Santo Kioden naquit à Yédo, quartier de Fukagawa, vers la fin de la 11e année de Horeki (1761). Il s'appela de son vrai nom Denzo Kyoyra qu'il abandonna pour les pseudonymes de Siseisaï, Santo an, Kikatei, Santo Kioden et enfin Kitano Masayoshi. Il est à remarquer que les Japonais de l'ancien temps changeaient de noms très fréquemment ce qui n'a pas dû contribuer pour peu à jeter le désordre dans les registres de l'état civil, du reste fort mal tenus.

Les artistes principalement, par modestie dit-on, et aussi pour l'élégance se livraient à cette fantaisie souvent, et adoptaient successivement une foule de noms de plume, de pseudonymes tous différents dont ils signaient leurs œuvres. Hokusaï, par exemple, signe de six ou sept façons. Bon nombre ajoutaient à leur nom patronymique celui d'un artiste connu, généralement leur maître et ami, qui les y avait autorisés ; quelquefois ils se contentaient de deux syllabes seulement de ce nom. Il en est résulté une confusion incroyable qui rend fort difficiles les recherches et les expertises en matière d'œuvres d'art.

Santo Kioden, — c'est sous ce dernier vocable qu'il est le mieux connu — fut, pour ainsi dire le créateur du roman populaire. La beauté du style le préoccupait peu et il était ennemi de la phraséologie. Il s'attachait surtout à être clair et simple, évitant les expressions archaïques et chinoises, s'exprimant le plus possible dans la langue japonaise pure, le yamato ; par contre, il cherchait à frapper l'imagination par des images colorées et bien choisies et des situations dramatiques. Ce sont ces diverses qualités qui lui valurent son énorme succès.

Ses débuts furent bien modestes, paraît-il, et ne firent en rien prévoir la célébrité à laquelle il était destiné. Il demeura d'abord dans le quartier de Ginza nichome, où il tint une petite boutique de drogues et d'articles pour fumeurs. Là, la fortune ne lui sourit guère car on le vit plus tard courir dans les rues de Yedo, criant à tue-tête : Rao Kiseru, rao Kiseru ! (Voilà le raccommodeur de pipes) ! On le retrouve ensuite dans l'atelier du peintre Kitao Masayoshi.

Par quel hasard ? on l'ignore. Dès cette époque, il se fit appeler Shinsaï Masanobu adoptant selon l'usage une partie du nom de son maître. Mais il ne tarda pas à quitter Kitao pour se vouer à la littérature et écrire les romans si populaires qui dénotent chez leur auteur une profonde connaissance des mœurs du bas peuple dont il était du reste et qu'il avait eu le loisir d'étudier de très près pendant les longues années qu'il avait passées au milieu de lui. Son début fut le « Taï naï to tanki no zu » qui le fit immédiatement connaître.

Santo Kioden écrivit beaucoup : plus de cinquante ouvrages, romans et contes historiques sortirent de son pinceau. Vers la fin de sa vie, il voulut produire une œuvre qui fut utile à la postérité ; il publia à cet effet le célèbre « Kotto shu », recueil encyclopédique de renseignements sur les anciennes mœurs et les ustensiles et instruments de la vie journalière des japonais.

Il mourut le 7 septembre de la 13e année de Bunka (1817) âgé de 56 ans.

On ignore le lieu de naissance de Jippensha Ikku. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il n'est pas de Yédo, quoiqu'il y ait passé sa jeunesse. Il alla plus tard à Osaka où il se fixa pendant quelques années, mais revint ensuite à la capitale qui le sollicitait décidément par les ressources intellectuelles qu'elle offrait et les nombreux amis d'enfance qu'il y avait laissés. Le « Hiza Kurige », son chef d'œuvre, le rendit fameux. Dans ce roman, il raconte les aventures drôlatiques, bouffonnes de deux touristes. Les bêtises, les tours ridicules qu'il attribue à ses héros font rire les japonais jusqu'aux larmes ; mais pour un public plus sérieux et plus restreint, cet ouvrage a un mérite autrement important que celui de provoquer l'hilarité : il y voit fidèlement reproduits les mœurs et usages, les types et les dialectes des provinces parcourues par Yaji et Kidachi, aimables enfants de Yedo en goguette, allant étonner les bons provinciaux par leur faconde et leur esprit faubourien. C'est un guide humoristique en même temps qu'une étude exacte de la région qui s'étend de la capitale à Osaka par la route du Tokaïdo.

Jippensha Ikku était un homme d'un caractère indépendant, aux idées bizarres, professant le plus grand mépris pour les conventions sociales. Il gagna beaucoup d'argent mais le dépensa avec prodigalité. Sa vie fut comme son « Hiza Kurige », un voyage drôlatique, plein de surprises, de folies, d'imprévu, mais aussi de plaisirs, et il laisse à l'histoire la réputation du plus grand original qui ait existé.

Cependant, sur la fin de ses jours il s'amenda un peu, devint plus sage ; il mourut le 7e jour de la 2e année de Tempo (1831).

Jippensha Ikku écrivit plus de deux cents volumes qui, malgré les dimensions exiguës qu'ont les ouvrages japonais, représentent un travail énorme : Son « Kono Shita, Kage haza ma Kassen » parut dans le courant de la 6e année de Kansei (1794).

Il dessinait également fort bien et c'est lui qui illustra l'édition originale du Hiza Kurigé malheureusement perdue.

Shikitei Sanba, de son vrai nom Nishino mya tasuké, naquit à Yédo. Il débuta fort jeune dans la littérature par son « Tendo ukiyo no shusseguri » qui le fit aussitôt connaître du public. Le roman qu'il publia dans la suite « Kio tai hei Ki miko hachi maki » lui valut une aventure fort

désagréable. Quelqu'un croyant se reconnaître dans ce livre sous les traits d'un héros peu recommandable par ses mœurs, porta plainte contre Shi Kitei Samba devant les tribunaux. Le romancier fut arrêté et jeté en prison, mais ne tarda pas à reconquérir sa liberté ; son incarcération le rendit plus populaire encore. Il mourut à Yédo le 6e jour du 2e mois de la 5e année d'Ansei à l'âge de 48 ans (1856).

Ses ouvrages les plus estimés sont : « l'Ukiyo Turo » (scènes de bains publics), l' « Ukiyo doko » (chez un barbier), le « Hasshô jin » (les huit rieurs).

Egalement enfant de Yédo comme le précédent dont il fut le disciple, Tamenaga Shunsui s'illustra par son « Umegoyomi » histoire de deux femmes se disputant pour un seul amant) et l' « Iroha bunko » (histoire des quarante-sept rônin).

Avant d'aborder la littérature, il essaya de plusieurs professions dans lesquelles il ne réussit guère. Il fut en dernier lieu bouquiniste puis koshakushi (raconteur d'histoires guerrières). Il se consacra entièrement au roman quand il vit la faveur avec laquelle le public accueillit ses productions.

Shunsui fut leste dans ses descriptions, rabelaisien dans sa façon de s'exprimer. Mais il eut l'incomparable mérite de sortir de l'ornière suivie par ses prédécesseurs, de créer des situations et des personnages vrais, de décrire les choses telles qu'elles étaient. Il fit école, eut de nombreux imitateurs.

Sa prose ne plut guère au gouvernement des Tokugawa qui lui reprochait de corrompre les mœurs et d'exciter la jeunesse à la débauche avec ses histoires de femmes ; peut-être voulait-il se venger quelque peu des critiques désobligeantes dont il était l'objet sous forme d'allusions trop transparentes. Le romancier fut arrêté et incarcéré : il mourut dans sa prison.

Shunsui adopta successivement les pseudonymes de Sanro, de Nisé Shinrotéi, de Kamensho Somabito,

NIKKI DAN-DJO l'enchanteur, et son rat familier.

d'après l'estampe en couleur de Yoshi-Toshi élève de Kouni-Yoshi.

Mais le plus fameux sans contredit et le plus fécond de tons les romanciers japonais est Bakin, de son vrai nom Takisawa Sezai ye mon.

Il naquit à Yédo dans le courant de la 4e année de Meiwa (1767). Son père était un samuraï d'un rang assez élevé. Longtemps, il demeura dans le quartier d'Idamachi près de la colline de Kudan ; plus tard, quand il maria sa fille, il donna sa maison à son gendre et vint se fixer de Dôbôtchô chez son fils Okitsugu, médecin du seigneur de Matsumaé. Il mourut à Yedo le 6e jour du 11e mois de la 1re année de Kaei (1848) à l'age de 82 ans.

Bakin était non seulement un romancier d'une imagination inépuisable mais aussi un écrivain distingué, maniant sa langue à la perfection et un érudit de premier ordre. La littérature chinoise lui était familière car il en avait fait une étude approfondie sous la direction du savant Shibano Ritsuzu, précepteur du 10e Shôgun de la dynastie des Tokugawa, Iyeharu. Du reste, c'est à celui-ci qu'il s'adressa toutes les fois qu'un texte chinois difficile l'embarrassait au cours de ses travaux.

Son premier roman « Hatsuka amari ni siju rio » (j'ai dépensé quarante rios en quarante jours) parut dans le courant de la 2e année de Kansei (1790) et attira immédiatement sur lui l'attention de ses contemporains. Il avait alors vingt-quatre ans. Depuis lors, il ne s'arrêta plus et publia successivement le « Saritsu udan », l' « Ensekizashi », le « Mimazenoki », le « Geudo hogen », le « Dokkôron », le « Kirio mau roku », le « Gobutsu no maki », le « Hai Kai saisiki » et tant d'autres romans. Le « Shinsetsu umi harizuki », voyage du guerrier Tametomo aux îles Liu-Kiu), l' « Asaï no jun toki », le « Satoni hokkenden » (les huit chiens de Satomi) surtout obtinrent un immense succès. Il laisse également une foule de petits contes fort estimés, entre autres le « Keisei sanko den » et le « Shinpen Kimpei bai ». Tous ces ouvrages sont écrits dans dans une langue châtiée et élégante à la fois. Bakin avait le travail extrêmement facile ; il ne

publia pas moins de trois cents volumes et il ne consacra pas moins de vingt-sept ans (de 1814 à 1841) à son Hakkenden. C'était un travailleur acharné, infatigable. Dans ses dernières années, il perdit complètement la vue usée par un labeur quotidien incessant.

Les historiographes parlent avec enthousiasme d'une fête donnée en l'honneur de l'immortel écrivain à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance. Une foule immense envahit sa maison et les abords et par des applaudissements frénétiques et prolongés lui témoigna toute l'admiration que le public avait pour lui.

Bakin détestait le bruit et fuyait devant la popularité. Il était, dit-on, de mœurs austères et peu communicatif, vivant très retiré et très simplement au milieu de ses livres ; il avait une bibliothèque qui ne comportait pas moins de 6.000 volumes. La popularité vint à lui sans qu'il allât au devant d'elle et le gêna souvent car de tous côtés venaient des importuns demandant à le voir, à devenir ses disciples et troublaient ainsi le silence de sa retraite.

Quelques auteurs assez en vue à cette époque, comme Kinghio, obtinrent cependant de lui la faveur insigne d'ajouter son nom au leur.

JULES ADAM,
Interprète de la Légation de France à Tokio.

LA DÉESSE KWANON

Comme des moucherons dansant dans la lumière, les astres tracent leurs spirales à travers l'éther ; l'humanité avance de la même manière à travers l'histoire. Ses pas sont des cycles, et son évolution est faite de révolutions. Sous les pêchers, chers aux ombres (1), que le printemps avait couverts de fleurs, quand les pieds du Yamaboshi font frissonner les feuilles sèches, son esprit évoque l'idée immortelle à travers les grandeurs et les décadences des nations. L'enfant du peuple chante l'Iroha : (2)

« La couleur s'efface et l'odeur s'évanouit,
« Dans notre monde il n'est rien de permanent.
« Aujourd'hui disparaît dans l'abîme du néant
« Comme un songe s'envole sans laisser de trouble ! »

Mais le sage sait qu'il s'éveillera après avoir dormi, et qu'un autre printemps amènera une floraison nouvelle. Il ouvre les chassis de sa demeure au soleil matinal, et quand le silence du soir descend sur les collines, il allume la flamme sainte dans la lanterne de papier huilé. Il s'en ira comme il est venu (3), comme toutes choses viennent et s'en retournent, comme les Kamí montent et descendent entre le ciel et la terre, laissant chaque fois des traces puissantes de leur passage (4).

Quand l'instant fut venu, le dragon impérissable qui nage à travers l'abîme, portant le monde sur son dos (5), prit la forme de la tortue et révéla à Fou-hi les caractères divinatoires. Trois fois, quand l'instant fut venu, Ma-Kou vit des champs de mûriers pousser à la place où rugissent les vagues de la mer orientale (6). Sept fois, quand l'instant sera venu, les successeurs de Jou-laï descendront du Dévatchan pour marcher dans ses traces (7).

Nos pensées aussi ont leur In-en (8), leur flux et leur reflux. Les dieux morts reviennent sous de nouvelles formes, et les idées se perfectionnent par une série de renaissances (9). Les grandes vérités se transmettent d'âge en âge, sous les formes historiques, légendaires ou symboliques, et plus ou moins variées, que revêtent les divinités des diverses religions. C'est ainsi que de surprenantes ressemblances physiques et métaphysiques unissent, aux antipodes, la vierge Marie du catholicisme et la déesse Kwanon des bouddhistes japonais. Le culte de Kwanon est même plus répandu en Orient que celui de Marie en Occident ; elle est adorée sous divers noms et diverses formes, dans toutes les contrées bouddhistes qui se rattachent au système Mahayana ou du véhicule majeur. En Chine, on la revère sous le nom de Kwan-yin, au Thibet, sous le nom de Padmapani et Chenrêsi, au Népaul sous celui d'Avalokiteswara. Elle a ses sanctuaires et lieux de pèlerinage ; le principal est l'île de Pou-tou près de Ning-po, où de nombreux monastères sont placés sous l'invocation de la déesse.

Au Japon Kwanon est représentée le plus souvent sous la forme d'une femme tenant un enfant dans ses bras. « C'est au sujet de cette image, » dit Edkins, « qu'on a souvent établi un parallèle entre Kwan-yin et la vierge Marie. Un étranger qui ne remarquerait pas d'insignifiants détails dans le vêtement concevrait tout naturellement la similitude, et prendrait pour le Sauveur l'enfant que la déesse présente aux mères qui désirent la fertilité. C'est d'après des ressemblances de ce genre que Huc adopta l'hypothèse que la forme moderne du Bouddhisme thibétain était un mélange de christianisme avec cette religion. » Bien d'autres voyageurs ont remarqué ces analogies (10). Keane les explique par l'influence des rites zoroastriens, antérieurs au christianisme, qui se seraient répandus à l'est et à l'ouest de l'Iran, et auraient influencé la pensée religieuse des deux régions pendant les périodes de transition (11).

Quoiqu'il en soit, ce n'est pas seulement comme corps que Kwanon et Marie se ressemblent, mais comme âme et comme esprit. Kwanon est appelée Notre-Dame de Pitié ou de Miséricorde ; sous un autre nom, elle est le refuge des pécheurs, et la patronne de ceux qui sont menacés par la loi. Elle est aussi la vierge des huit douleurs, contre lesquelles elle défend l'humanité, et tout spécialement la Protectrice des matelots, que de nombreuses gravures représentent échappant au

naufrage grâce á son intervention. La ressemblance n'est pas moins frappante au point de vue métaphysique. De même que Marie est fille du Père, épouse du Saint-Esprit et mère du Fils, Kwan-yin est appelé « la triple parente » de Kwan-shaï-yin, qui est son propre aspect masculin. Elle change facilement de sexe, comme le Saint-Esprit qui dans les évangiles apocryphes est appelé ma mère, comme le verbe gnostique qui permute constamment avec Sophia, ou même comme le Christ représenté parfois dans les catacombes sous une forme féminine (12). Il est intéressant de dégager les conceptions cachées sous diverses allégories.

Au point de vue historique ou plutôt légendaire. Kwan-yin est une princesse qui a vécu dans la Chine du nord sous la dynastie des Chow. Commeelle refusait de se marier et voulait se faire nonne, son père lui fit subir toutes sortes d'avanies et de persécutions. Il lui fit remplir des fonctions dégradantes et serviles, et ne pouvant vaincre sa résistance, ordonna qu'elle eût la tête tranchée : mais le sabre se brisa en mille morceaux sans lui faire aucun mal. Enfin le tyran réussit à faire étouffer sa fille. L'âme de Kwan-yin ne fut pas plus tôt descendue dans l'enfer, que celui-ci fut changé en un paradis. Yama, le roi des ombres, craignant pour son royaume, prit le parti de renvoyer la jeune fille sur la terre. Revenue à la vie, elle fut transportée sur une fleur de lotus, dans l'île de Pou-tou, où elle passa encore neuf années à soigner les malades et recueillir les naufragés. Elle guérit même son père en lui envoyant un remède fait avec un morceau de sa propre chair.

Kwan-Yin est donc d'origine antérieure au Bouddhisme : quand cette religion fut introduite en Chine, Kwan-yin fut sanctifiée et placée parmi les Bodhisatvas (13), et ne tarda pas à prendre une des places les plus élevées dans la hiérarchie de ces êtres bienheureux. Elle est l'un des quatre dieux des points cardinaux, qui jouent un rôle considérable non seulement dans le Bouddhisme, mais aussi dans le Taoïsme, dans le Néo-Confucianisme et dans le système alchimique et divinatoire du Fêng-Shoui. Les quatre régents sont Titsang, qui préside à la terre et au sud, Kwan-yin, qui préside à l'eau et à l'est, Pu-hien qui préside au feu et à l'ouest, et Manjusiri, qui règne sur l'air et le nord. Les quatre Bodhisatwas ont encore pour attributs la justice, la pitié, le bonheur et la sagesse.

On sait quel rôle prépondérant l'eau joue dans les Cosmogonies antiques, où elle représente tantôt l'élément aqueux proprement dit, tantôt l'océan de la vie universelle ou l'abîme de la substance primordiale, le chaos ou matériel brut de la création. Dans ce sens transcendant, Kwan-yin représente le principe femelle de la nature, et est unie à son propre aspect mâle, Kwan-Shaï, comme Maya à Parabrahm dans le Védantisme, comme Vach à Brahma dans le Védisme, comme Prakriti à Purusha dans la philosophie Sankhya, comme Isis à Osiris dans le système égyptien. Tous ces dieux représentent l'Esprit, le principe subjectif ou actif de la création, tandis que leurs déesses représentent la Matière, le principe objectif ou passif. Combinés en un seul personnage. Kwan-Shaï-yin et Kwan-yin forment le suprême *Avalokiteshwara*, le logos androgyne ou verbe de toutes les religions.

KWANON
d'après une peinture japonaise

Littéralement, le nom de Kwan-yin signifie « *qui voit* le *son* », et est l'exacte traduction d'Avalokita-swara. On l'appelle aussi « son du monde de lumière », or Amithaba veut dire « lumière infinie ». Et Kwan-yin est précisément l'un des deux Bodhisatvas suprêmes qui habitent le paradis d'Amithaba ; l'autre Bodhisatva et Tashishi ; les deux Bodhisatvas, dit la tradition, doivent leur position élevée aux austérités qu'ils ont accompli lorsqu'ils étaient sur terre, et à ce qu'ils ont renoncé pour un temps au Nirvâna mérité par eux, dans le but d'aider l'humanité. Ils sont honorés sous le nom de piliers d'O-mi-to-Fô, et considérés comme des Tathâgataguptas, Buddhas secrets ou Nirmanakayas (14). Le paradis d'Amithaba, appelé en Thibétain, Devatchan (15), en sanscrit Sukhavati, est le lieu où les Bouddhas attendent leur tour d'incarnation. Aussi Kwan-yin est-elle souvent identifiée avec Ma treya, le Bouddha futur.

Telle sera la dernière incarnation de Kwan-yin, qui a déjà vécu sur terre un nombre incalculable de fois. Dans certains monastères, on voit des sculptures représentant trente-deux de ses Avatars mâles. Dans d'autres, la même idée est exprimée par une statue avec un nombre infini d'yeux et de bras. Une de ces principales incarnations a été la fille de Chang-wang ; dans une autre, elle fut le troisième fils du Grihaspati Anâtha-pindika. Il faut se souvenir que dans la conception orientale l'homme est composé d'un esprit ou individualité se manifestant par une série d'âmes, de personnalités ou d'incarnations, au moyen desquelles il acquiert peu à peu l'expérience et la connaissance nécessaires pour devenir un Bouddha. Chaque Manushi Bouddha ou Bouddha humain est donc le reflet terrestre d'un

Bodhi-Satva. Amithaba est le Bodhisatva dont les manifestations terrestres furent les diverses incarnations de Sakyamuni : les Gelugpas ou Bonnets jaunes du Thibet regardent Tsong-ka-pa comme la dernière des incarnations de ce Bodhisatva. Les Bodhisatvas, à leur tour, sont les reflets célestes des Incréés, des Dhyanis ou Bouddhas d'extase, au nombre de sept, qui sont les rayons d'Adi-Bouddha (16), l'esprit universel, le soleil central dont chaque goutte de l'Océan réfléchit l'image, la flamme divine dont tous les êtres sont les étincelles innombrables.

FOU-KOU-RO-KOU-JOU.

Pour copie conforme,
E.-J. COULOMB.

NOTES

(1) Allusion aux pratiques du spiritisme chinois et japonais : « Quand les fonctionnaires ou les lettrés veulent consulter un esprit sur l'avenir, sur le résultat des affaires projetées, sur le succès de leurs examens ou sur leurs chances de progéniture, ils emploient un crayon fait de bois de pêcher, qui doit être coupé à une branche dirigée vers l'Orient. On pose ce crayon sur les mains du médium. Tous les assistants doivent être purifiés par le jeûne et les ablutions et s'être revêtus de vêtements parfaitement propres. Dans la salle où doit avoir lieu la cérémonie sont placées deux longues tables, sur la plus élevée on dispose des offrandes de vin de fruits et de pâtisseries : l'autre est couverte de sable rouge fin, qu'on aplanit avec soin au moyen d'un petit rouleau en bambou de façon à ce que des caractères y puissent être tracés sans difficulté. Tous ces préparatifs doivent être terminés avant la tombée de la nuit. Quand la soirée s'avance, deux ou trois personnes de la compagnie vont à la porte, y brûlent un peu de papier doré et font un nombre infini de saluts et de prostrations, comme pour recevoir l'esprit à son entrée dans la maison. L'ayant conduit dans la salle, on avance un fauteuil près de la table, pendant qu'on allume de l'encens et des chandelles. En même temps le médium s'approche, la poignée du crayon magique reposant sur les paumes de ses deux mains, mais de manière que le bout de la branche touche la surface de la table couverte de sable. Il place ses mains étendues près du bout de la table, et s'adresse à l'esprit avec le respect convenable : « Grand esprit, si vous êtes là, veuillez écrire le caractère — arrivé — sur la table. » Immédiatement le crayon magique commence à remuer... Les questions doivent être écrites sur un morceau de papier qu'on fait brûler, et aussitôt le crayon écrit la réponse, que tout le monde lit à haute voix. Quand la phrase est finie on unit le sable avec le rouleau de bambou pendant que toute la compagnie adresse des paroles flatteuses à l'esprit, et la conversation continue ainsi jusqu'à minuit l'heure où le principe mâle entre en activité... Quelquefois des esprits apparaissent... Je ferai remarquer que je ne suis pas spirite. Mais comment, sans aucun lien apparent, de telles pratiques et croyances se trouvent en pleine force dans l'extrême Orient, aussi bien que dans l'extrême Occident, c'est là une question embarrassante. » (Denny, Folklore in China. Consulter aussi les travaux de J. Doolithe et d'Eitel.)

(2) Petite chanson qui contient toutes les lettres de l'alphabet japonais.

(5) « Soit qu'on conduise le mort en terre, soit qu'on le mène au bûcher, c'est là, dans cet étroit espace (une énorme jarre, chef-d'œuvre de la poterie indigène, pour les riches, ou pour les pauvres un simple tonneau de douves de sapin, cerclé en écorces de bambou),que l'on accroupit le cadavre, la tête baissée, les jambes repliées sous le corps, et bras croisés sur la poitrine : admirable symbolisme, qui consacre sous une forme plus éloquente que les sentences d'une épitaphe le dogme d'une vie future ! Car ce n'est nullement par hasard que les Japonais donnent à leurs morts l'attitude de l'enfant dans le sein maternel... Au moment où les coolies vont poser le couvercle sur le cercueil, cette pieuse femme, qui a suivi dans toutes leurs phases les lugubres apprêts de l'ensevelissement, se penche une dernière fois sur le cadavre et lui glisse entre les mains le viatique le plus étrange sans doute, mais peut-être aussi le plus remarquable de toutes les mythologies de l'antiquité. Ce n'est autre chose qu'une petite feuille de papier pliée en quatre, contenant un tronçon du lien qui unissait l'enfant à sa mère à l'instant où il vint au monde. » (Aimé Humbert. Le Japon illustré). La croyance aux Réincarnations fait partie intégrante de l'esprit Oriental.

SMIDANI
Grand prêtre japonais

(4) Allusion aux croyances shintoïstes. *Shin-tô* veut dire « Voie des esprits ». Le *Tô* japonais est identique au *Tao* chinois. Les Taoïstes croient qu'il y a trois esprits qui résident dans notre corps, l'un dans la tête, l'autre dans l'estomac, et le troisième dans le ventre. Quand vient le jour *Keng-Shin*, c'est-à-dire toutes les deux lunes, ces esprits (*San chi*), et aussi l'esprit du foyer (*Tsao-shin*), remontent au ciel, pendant le sommeil de l'homme, pour raconter ses actions aux régents célestes chargés de retrancher de la vie du pêcheur des périodes de cent jours. D'après le *Kan-ing pien* ou livre des punitions et récompenses, les actions des hommes font une impression sur les esprits du Ciel et de la terre. Cette impression s'appelle *Kan* (affecter ou mouvoir), et produit une réaction *Ing*, en vertu de laquelle les hommes sont récompensés ou punis. « Le malheur et le bonheur de l'homme ne sont point déterminés d'avance ; seulement l'homme s'attire lui-même l'un ou l'autre par sa conduite. La récompense du bien et la punition du mal les suit comme l'ombre suit le corps. » *Kan-ing* est donc l'exact équivalent du *Karma hindou* et du *Las* thibétain ; c'est la loi d'action et de réaction, la loi de causalité appliquée à la morale, en vertu de laquelle chacun moissonne ce qu'il a semé, dans cette existence et dans d'autres.

(5) On trouve souvent en Chine et au Japon des sculptures représentant le Yüan ou Pi-hi, sorte de monstre mi-dragon mi-tortue sur le dos duquel sont plantées d'immenses tablettes. Dans la légende hindoue aussi, le monde est posé sur le dos d'un éléphant porté par une tortue. Il faudrait un volume pour expliquer les idées complexes symbolisées par le dragon, dont les Avatars furent, aux Indes, le serpent, et en Égypte le crocodile. Le dragon portant dans le ciel, et le serpent portant dans l'océan, les dieux et les mondes, appartiennent sous l'un de leurs aspects, au même ordre d'idées que l'arche sémitique conservant les semences de vie pendant le déluge.

(6) D'après les fables taoïstes, certains êtres d'une longévité extraordinaire ont été témoins de plusieurs de ces déluges qui reviennent périodiquement à de très longs intervalles. (Voir Mayers. Chinese readers manual. Article Ma-Kou). Selon Pauthier, le Manvautara chinois se compose de 129,600 ans, divisés en douze conjonctions de 10.800 années chacune.

(7) Jou-laï est le nom chinois du Tathâgata, ou du Bouddha « qui marche dans les traces » de ses prédécesseurs.

(8) L'In et l'En, comme le Yin et le Yang chinois, sont le souffle mâle et le souffle femelle, ou positif et négatif, de Khi, la vie universelle.

(9) On ne peut nier qu'il s'accomplisse en ce moment une

renaissance orientale dont les résultats seront peut-être aussi importants que ceux de la première Renaissance gréco-romaine. Ce mouvement se traduit en Occident par l'extension croissante des études orientales et la fondation de nombreux groupes bouddhistes : en Orient elle se traduit par des symptômes non moins significatifs. Dernièrement, des Brahmines du Cashmire, membres de la Société théosophique, sont venus s'asseoir à la table de Bouddhistes cingalais, membres de la même société : pour apprécier ce simple fait unique dans l'histoire, il faut avoir vécu dans l'Inde et observé les abîmes qui séparent les diverses religions et castes. Plus récemment encore, le colonel Olcott président de la Société théosophique, a su, par une série de voyages et d'efforts, provoquer l'union sur quatorze propositions essentielles, des grand-prêtres bouddhistes de Ceylan, de Népaul, de la Birmanie et du Japon. Toutes les sectes japonaises se sont rangées à cette sorte de syllabus, à l'exception de la secte Sin-siou. La Société théosophique, dont un des buts est d'encourager l'étude des religions et philosophies orientales, compte actuellement 270 branches et une vingtaine de journaux en diverses langues. Elle possède à Paris. 30, Boulevard St-Michel, une branche, un journal et une bibliothèque de la Renaissance orientale.

(10) « Les prêtres bouddhistes sont tonsurés comme ceux de l'église catholique. Ils portent aussi des robes flottantes couvertes de broderies d'or, ils observent le jeûne, pratiquent des retraites spirituelles, s'infligent des pénitences et des macérations, confessent les fidèles, demandent l'intercession des saints, font de longs pèlerinages pour aller visiter les reliques... et observent le célibat. Jusqu'à la disposition intérieure des édifices sacrés, tout se ressemble. Les temples thibétains ont leur autel, leurs chandeliers, des cloches, des reliquaires, des vases d'eau lustrale et d'eau bénite. Les Lamas officient mitre en tête et crosse en main portant la dalmatique et la chape ; ils saluent l'autel et s'agenouillent devant les reliques, entonnent les chants, récitent les litanies, prononcent des paroles en une langue étrangère à la foule, sollicitent des offrandes pour le repos des morts, se font suivre en procession, prononcent des bénédictions et des exorcismes ; autour d'eux des enfants de chœur balancent des encensoirs suspendus à cinq chaînes ; et les fidèles égrènent leurs chapelets et leurs rosaires. » (Elisée Reclus, Nouvelle Géographie universelle VII. 80).

(11) Augustus Keane Asia.

(12) Voir l'Iconographie de Didron.

(13) Il y a deux espèces de Bodhisatvas. La première comprend les êtres qui n'ont plus qu'une incarnation à subir sur cette terre pour devenir Bouddhas parfaits et atteindre Nirvâna ; c'est ce qu'on pourrait appeler les Bodhisatvas d'involution ; tandis que les Bodhisatvas d'évolution sont les Bouddhas qui ont renoncé au Nirvâna.

(14) L'un des trois corps spirituels ou états de conscience que peuvent choisir les Bouddhas, lorsqu'ils sont sur le point d'entrer en Nirvâna. Ils peuvent retarder leur Nirvâna, devenir Nirmanakayas, et s'incarner à volonté pour le salut des hommes ; ou devenir Sambhogakayas et jouer le rôle de forces puissantes dans l'harmonie de l'univers ; ou enfin devenir Dharmakayas, c'est-à-dire se perdre en Nirvâna et oublier à jamais l'existence du monde et des hommes.

(15) Voir Schlagintweit Bouddhisni in Thibet. Le plus grand désir des bouddhistes Sin-Siou est de renaître dans ce paradis.

(16) Identique à l'Avalokiteswara au Paramatma des Vedantins. etc... Avalokiteswara est la synthèse des Dhyani-Bouddhas. Les termes Dhyani-Bouddha et Bodhisatva sont souvent employés l'un pour l'autre.

LE SONNET DE LA MOUSMÉ

Quelle bizarre créature
Avec ses petits yeux perçants,
Ce massif de cheveux luisants
Encadrant sa ronde figure.

Sur son cou, sur des seins naissants
S'étend une blanche peinture...
La soie aux dessins éclatants
La cuirasse d'une ceinture.

Rien n'est plus mignon que sa main,
Et son sourire de carmin
Semble dire plus qu'il ne pense...

Elle fume, elle boit du thé :
Sa naïve stupidité
A la grâce de l'innocence !

HENRI DE RIBEROLLES.

KO-MATI et FOUKA-KOUSSA
(d'après Kiô-Saï)

KO-MATI

On m'a rapporté du Japon, il y a quelques années, un rouleau, un makimono, qui offre, en une série de treize compositions, les phases à la fois horribles par le détail et poétiques par l'idée de la décomposition du corps d'une jeune femme exposé au milieu d'une plate bande de fleurs.

Un jour on me lut le titre du rouleau : « Mémoires de la vie de Ko-Mati ».

Après des recherches patientes, j'arrivai à apprendre que Ko-Mati avait été une poétesse célèbre par ses amours et ses malheurs, qu'elle était devenue légendaire.

... Que fut cette Ko-Mati, qu'un artiste a suivie d'un pinceau naïf et dévotieux ? Que faut-il entendre par cette série d'accidents lugubres succédant rapidement à une image de la beauté parfaite, de la richesse galante dans les temps reculés ?

Ko-Mati est un personnage complexe... Historique, elle a vécu au Ve siècle ; elle a laissé des poésies qui ont l'honneur de figurer dans le recueil des Cent poètes célèbres. *Légendaire, elle symbolise les amours incomplètes, l'abandon. Enfin, à la colère que semble provoquer dans certains esprits son souvenir, on pourrait reconnaître la prévention qu'excita en tous pays et en tous temps, chez les sages, l'esprit indocile des poètes.*

Ko-Mati était une femme noble. Elle était ambitieuse et aspirait au trône. Elle se fit aimer d'un jeune prince. Pleine d'un orgueil imprudent, elle voulut mettre à l'épreuve la force et la constance de son amant : elle lui imposa de venir passer près d'elle cent nuits consécutives. L'hiver était venu. L'amoureux s'était rendu quatre-vingt-dix-neuf fois au rendez-vous. La bise, la glace, la neige de la dernière nuit furent telles, qu'il hésita et resta au palais. Le lendemain Ko-Mati impitoyable, lui fit savoir qu'elle ne le verrait plus.

Mais la mauvaise fortune s'abattit sur elle. Elle tomba dans une profonde tristesse. Elle écrivait des vers, puis les effaçait. Les années vinrent et la rendirent horrible. Elle finit par errer en mendiant sur les chemins. Elle allait d'école en école apprenant aux enfants ses vers qu'elle ne voulait pas transmettre écrits à un monde qu'elle détestait.

... Dans la Collection des dix sortes d'antiquités *on rencontre encore la représentation de notre vieille poétesse assise, à peine couverte de quelques lambeaux. Cette figure, vraiment hideuse serait gravée en creux sur la plaque de son tombeau, à l'entrée d'une chapelle. Cela semble fixer un caractère historique ; mais il se pourrait, nous dit-on, que ce ne soit encore qu'une figure traditionnelle.*

PH. BURTY.

La Toilette de la Japonaise

UNE forme exquise rapidement entrevue dans la pénombre, un parfum subtil et frais de draps fins et blancs qui s'entr'ouvrent, le frôlement d'un corps souple dans la plume... puis un léger soupir. Bonsoir ! la parisienne a fini sa journée : Maintenant elle dort, déjà elle rêve ; à Paris minuit sonne partout.

Au même instant, là-bas, dans le « Daï-Nippon », comme un écho lointain venu de l'antipode, des rires argentins retentissent parmi des chants d'oiseaux ; et pendant que, grêle et haut, le dernier son de l'heure nocturne frappée sur la cloche de la Sainte-Chapelle, frémit encore dans l'air de la nuit de Paris, le gong de la bonzerie de Yokohama lui répond, plus sonore et plus plein : Au Japon il est huit heures du matin.

Dans les *Yasikis* du « pays de l'Aurore », comme il s'intitule lui-même, le jour tamise depuis longtemps par la soie dont les fenêtres sont tendues. A travers un trou de l'étoffe légère un rayon de soleil pénètre, dessiné en ligne droite comme un trait irrisé dans la poussière grise de la pièce et baguenaude sur le lit de la Japonaise encore endormie.

L'ameublement du *Yasiki* est simple. Aux murs en bambous, quelques *Kakemonos*, sorte de tableaux plus hauts que larges, garnis de baguettes sur lesquelles ils peuvent s'enrouler, représentent des pages héroïques de la fabuleuse histoire de *Jenn mou-Temno*, le conquérant divinisé ; dans un coin, une minuscule armoire en paulownia laqué, renferme les vêtements et les objets précieux et... c'est tout : Ni chaises ni meubles, pas même de lit, la chambre à coucher de la Japonaise est simple, on le voit.

Au milieu de l'appartement, sur l'épais *tatami*, paillasson très épais et très fin qui sert à la fois de table et de siège, entourés d'une moustiquaire de tulle dont l'étoffe aux plis blancs et souples se tasse mollement, deux ou trois *f'tons*, matelas en coton piqué, sont jetés. C'est le lit ; la Japonaise y dort étendue, recouverte du *mosen* ou couverture, la tête sur le *makoura*, boite en laque que surmonte un imperceptible rouleau d'étoffe, traversin à faire rêver une poupée.

Regardons-la dormir. Elle est jolie, o Hana san, la belle *mousmé* ainsi étendue à la diable, entièrement nue, roulée dans la grande robe de chambre le *kimono* ouaté qui lui sert de chemise pour la nuit. Autour d'elle et pour l'envelopper, ni dentelles, ni linges, mais de la soie noire aux frottis brillants par opposition avec le corps blanc et mat de la dormeuse.

Telle elle s'est endormie, telle elle va se réveiller ; immobile, elle a bercé son rêve de jeune fille au cours des longues heures de la nuit. Le cou seul a porté sur le *makoura*, la tête au-dessus du *f'ton*, dans le vide, afin de conserver intact l'édifice brillant de la chevelure. Ses petites mains potelées et fines sortent du kimono, et ses pieds dépassent le *mosen* trop court, revêtus des *tabis* ou chaussettes en étoffe blanche et bleue, à gros orteil libre, attachées sur la cheville par des cordons de soie.

Elle est jolie, o Hana san, ainsi étendue ! La figure est fine aussi, comme les mains, la bouche mignonne et rose, l'oreille transparente et délicatement ourlée, le menton rond : tout l'ensemble de la tête est gracieux et enfantin rapetissé un peu, et comme écrasé sous le monumental massif de cheveux noirs savamment architecturés. Elle dort ! et dans le silence de la chambre, aux bourdonnements sourds de la mouche qui vole et frappe de temps en temps un coup sec de son corps contre la soie tendue aux fenêtres, la respiration cadencée et un peu haute de la fille, mêle un petit bruit strident.

Autour d'elle, sont les objets laissés de la veille. Le *Shibashi*, rempli de cendres, où le thé a chauffé ; puis le *tsouta*, plateau en racines de grosse liane avec la tasse à demie bue ; puis le *kicero*, pipe au foyer microscopique qu'elle a fumée en s'endormant. Souriante encore de la chanson expirée sur sa lèvre, o Hana san s'est endormie. Ses mains ont laissé échapper la guittare, le *chamicen* retombé par terre à ses côtés.

Shibashi, Tsouta, Kicero, Chamicen, sa vie de femme est là toute entière, pleine de vide et de riens charmants.

Elle les retrouvera à son réveil.

Mais déjà le soleil est monté sur l'horizon. Le rayon glissé frappe maintenant la figure qu'il éclaire, l'aile du nez a frémi, les paupières battent légèrement ; et à peine Ne san, la servante a-t-elle fait glisser doucement dans ses rainures le panneau de bois qui sépare la chambre de la cuisine que o Hana san s'est réveillée. Elle a regardé *Ne san* et toutes deux se sont mises à rire avec des éclats gais, perlés, retentissants.

Ecoutons-le, ce rire ; qu'il est aimable ; nous allons d'ailleurs l'entendre constamment. C'est l'alphabet du rire, écoutez : D'abord un *a* sonore et plein, puis, précipitée, une pluie d'*i* jetés comme des trilles, enfin un *e* ouvert éclatant sur un *o* sec. Toutes les voyelles y passent, on le voit, sauf l'*u* qui est vilain à entendre et à dire, aussi la Japonaise l'a-t-elle soigneusement exclu de sa rieuse symphonie. Enchanté de passer par de si jolies lèvres le petit alphabet moqueur s'engraine comme une fusée et pétille. C'est à la fois joyeux et bon.

Pourquoi rient-elles ? Pour rien, pour rire, cela suffit, ne leur en demandons pas plus. La joie de vivre ne fait-elle pas chanter l'oiseau ?

Puis d'un geste mutin et coquet elle a vivement rejeté le *mosen* et s'est dressée. Le *kimono* est tout d'une pièce tombé en glissant sur son corps et s'arrondit autour d'elle, à ses pieds.

La voilà toute nue, inondée de soleil.

Regardons-la tranquillement, comme on regarde un marbre ; sans arrière-pensée, car elle-même ne se troublera pas, et nous ne lui faisons pas peur. Son inconsciente impudeur est étrange et captive ; ainsi fait la vue d'un bel objet d'art.

Petite et grassouillette dans sa peau d'un blanc un peu jaunâtre, ses lignes sont admirables, les attaches du cou et des bras fines et délicates, la poitrine étonnamment modelée ; les cuisses fortes et rondes, les pieds mignons, le corps rit, comme la figure ; tout y est prétexte à fossettes. Elle se tient penchée un peu en avant, les genoux serrés en dedans, en une attitude délicieuse de gaucherie et d'abandon. L'impression est d'une enfant poupin avec je ne sais quoi de femme pourtant, presque de fille, d'une saveur chaste au fond et gourmande, on la mange, plutôt qu'on ne la désire, sa vue donne à la bouche comme un arrière-goût de bonbon.

A demie réveillée, elle semble ne pas avoir encore tout à fait conscience ; puis ses yeux s'ouvrent brusquement tout grands. Etonnée elle se regarde, regarde autour d'elle et rit. Encore une fois, le petit alphabet s'engraine ; mais, elle va parler : « *O i ou ne* » dit-elle de sa voix mignarde, en appuyant sur la dernière syllabe traînée ; *o i ou ne*, de l'eau ! L'eau chaude, le bain, telle est sa première pensée ; l'oiseau va lustrer ses plumes pour aussitôt recommencer à chanter.

Dans un petit saut déjà elle a franchi le cercle du *kimono* roulé à ses pieds et dont l'ouverture vide maintenant, baille, et la voilà qui trottine, le corps toujours penché en avant dans un dandinement des hanches maladroit. La distance de la chambre à la cuisine est vite franchie ; elle file à travers la galerie et semble rapetissée par l'étroit couloir : encore un pas, elle est sur le seuil

du jardinet. Un panneau glisse, une grosse bouffée d'air a pénétré dans un miroitement et là-bas, dans le lointain, sous le coup de soleil qui inonde la campagne, à travers le bruissement de la nature, le chant monotone et criard des cigales s'entend, brusquement interrompu par à coups secs, puis repris. La journée sera chaude après le matin froid.

Derrière la porte, dans le jardin, est une cuve formée d'un tonneau coupé par le milieu, au dessous de laquelle est un fourneau. C'est le hammam de la famille, la samaritaine domestique du Japon.

Paf ! ça y est : un saut, un bruit, flac ! O Hana san est accroupie dans le tonneau, les jambes au menton, la tête rieuse et jolie apparaît seule au dehors.

Prenez garde, n'y plongez pas la main, elle ne vous mordra pas, mais ça brûle. L'eau est à 50, 60 et jusqu'à 70 degrés centigrades même, presque de quoi durcir des œufs ; et O Hana est là dedans, tranquille, sans la moindre congestion au visage, pendant que la vapeur d'eau comme une buée monte autour d'elle et se condense enveloppant la jolie fille qui s'estompe, disparaît peu à peu et s'efface dans un nuage bleuâtre, tremblottant. Le bain brûlant est une habitude devenue besoin chez le Japonais. Avant ou après manger peu importe, et l'on s'y met tout nu. Pudeur et digestion, deux prétextes à sottises, qui n'existent pas heureusement au Daï-Nippon.

Que nous voilà loin, n'est-ce pas, du bain à peine tiède et parfumé dans la baignoire de marbre au cou de cygne de la parisienne : où sont les minauderies de chatte effarouchée qui secoue ses moustachinettes ; ou le frisson de la fille apeurée se cachant dans son peignoir et qui recule avec un petit cri en apercevant sa propre image réfléchie dans l'eau, la regarder avec deux grands yeux étonnés ? Ici, paf ! ça y est : une vision de hanches arrondies ; un saut dans un tonneau plein d'eau presque bouillante et une disparition dans la vapeur. Ni peur de vous qui la regardez, ni peur d'elle-même ; voilà la japonaise au bain.

Mais ce n'est pas fini.

O Hana san n'est pas restée longtemps dans l'eau, quatre à cinq minutes à peine lui suffisent : déjà elle sort et les quelques pas qu'elle fait sur le sol laissent par terre l'empreinte de ses pieds mouillés, pareils aux dodus petons, traces du passage d'une enfant. Sa peau, à l'air libre fume, d'un rouge cramoisi partout, sauf aux coudes, que pour tenir dans le tonneau elle a été obligée de serrer au corps dans ses deux mains et sur lesquels ses doigts sont marqués en traînées blanches. Elle est debout, les gouttelettes d'eau lui ruissellent en cascades sur le corps et tombent formant bientôt un cercle humide à son entour.

Aussitôt Ne San lui a tendu le *tenangoï*, longue bande de toile bleue ornée de dessins blancs, qui est la serviette, l'éponge et le savon du pays. Le japonais ne s'en sépare jamais. Le *tenangoï* se porte passé à la ceinture, les deux bouts lâches, comme un mouchoir ou enfermé dans la manche du *kimono ;* les ouvriers et les hommes de peine le roulent en corde autour de la tête, les femmes du peuple et les servantes s'en confectionnent un bonnet pour vaquer aux soins du ménage et garantir leurs cheveux de la poussière. Mais c'est surtout au bain, comme nous allons le voir, que le *tenangoï* trouve son utilité.

O Hana san l'a saisi ; elle vient avec un petit bassin de cuivre de puiser de l'eau dans la cuve, puis, assise sur un seul talon, accroupie sur le sol elle va se frotter vigoureusement le corps tout entier avec le *tenangoï* souvent humecté. Regardez : elle a saisi d'abord le pied resté libre et l'a frotté : puis s'appuyant à son tour sur lui, elle a levé l'autre en balançant le corps en un hochement rythmé de la tête ; et vite, maintenant comme la navette du tisserand sur le métier, le tenangoï passe et repasse, dessinant ses arabesques bizares, puis disparaît tout-à coup. O Hana San s'est légèrement relevée le corps à demi penché, les deux pieds à présent sur le sol et elle frotte toujours. Le rythme balancé de la tête augmente, le profil perdu de la femme se montre à droite, puis à gauche, dans des allongées du cou. Tel le canard juché sur une seule patte procède à sa toilette avec des mouvements d'une drôlerie gauche du bec.

O Hana San paraît se complaire à cet exercice, car loin de s'arrêter, elle le prolonge. C est vraiment curieux à voir. L'opération a d'abord commencé doucement et dans la station accroupie ; peu à peu, comme nous l'avons vu, elle s'est dressée en frottant toujours ; maintenant elle est debout, le *tenangoï* à bout de bras, dans un mouvement rapide, saccadé, convulsif, auquel tout son être se livre, les reins se cambrent, la peau semble onduler sur le corps ; c'est une danse rythmée qui l'affole : la tête tourne, les yeux papillotent, se convulsent, tout remue, et pendant ce temps *Ne san*, par une imitation nerveuse, une sorte de singerie involontaire, se contorsionne elle aussi dans le vide en une véritable danse de Saint-Guy. La respiration des deux filles maintenant coupe l'air, saccadé comme des coups de faux, le *yasiki* tout entier semble en branle ! Mais subitement toutes les deux s'arrêtent par enchantement prises d'une espèce de spasme douloureusement agréable suivi d'un hoquet convulsif du haut de la gorge. Après le spasme, la détente a lieu, pareille à celle de l'ivresse. Un dernier coup pour bien laver les pieds, et maintenant à la figure, car c'est elle qui passe en dernier lieu. Lentement et fatiguée, O Hana San l'essuie doucement.

Petite Japonaise, ma mie, voilà qui n'est pas bien. La figure après les pieds et avec le même linge, mais c'est le monde renversé, on voit bien que nous sommes aux antipodes. Fi que c'est vilain ! je suis cependant bien obligé de le dire, puisque c'est vrai, mais ça me gâte tout mon récit. Riez bien vite, que l'on oublie. Là ! et puis mettons que je n'ai rien dit, voulez-vous ?

Nous venons d'assister à la première partie du bain de la Japonaise, et dam, si nous avons voulu voir, nous pouvons dire que nous avons tout vu, et au grand jour, la scène s'est passée dans le jardin.

Maintenant que le corps est propre, et qu'une bonne odeur de peau chaude frottée se répand comme du pain cuit, O Hana San va nous offrir un raffinement un peu douloureux peut-être, mais aussi des plus délicats, paraît-il. Foin des bains de son, d'amidon ou de lait chaud de la parisienne, ce sont là, mièvreries à fleur de peau et nous avons bien mieux.

Ne San vient d'apporter le *tsouta*, sur lequel sont placés une douzaine de petits sacs en toile rude, contenant des écorces de graines de riz pulvérisées. O Hana en a saisi un et la voila qui recommence à se frotter avec, à tour de bras.

Encore une fois, tout le corps y passe, et partout d'énormes raies rouges se dessinent sous les frottées. Comme cela doit cuire ! Mais O Hana est insensible. Ahan ! ahan ! elle souffle en pétrissant comme un petit mitron. Hola, hola, la belle enfant, quelle vigueur et quel entrain ? prenez donc garde aux écorchures, cela va saigner..! Mais cela saigne !... Qu'importe, O Hana frotte toujours. Ne faut-il pas souffrir pour être belle ?

Mais aussi comme elle est récompensée de ses efforts. L'écorce du riz s'est ramollie et transformée ; sous la chaleur et la pression elle est devenue une pâte onctueuse et douce au toucher qui traverse les pores de la toile, blanche comme du beau lait, fine comme une crême moite et mousseuse et s'étend en une épaisse couche sur la peau. L'odeur qui s'en dégage est peut-être un peu aigre et tenace, mais c'est si blanc, si beau, et cela fait tant de bien après la cuisson du frottement. La sensation rude et douloureuse s'efface pour faire place à une douce chaleur.

Et la pâte onctueuse sort toujours du sac.

Elle coule, déborde et gonfle sur le corps comme ferait un gros beignet soufflé, On dirait une petite femme de neige. Qu'elle semble heureuse la japonaise ! Vite, maintenant un plongeon rapide dans la cuve bouillante encore, où elle s'affaisse et disparaît jus-

qu'aux épaules ; deux ou trois fois, elle se baisse et se relève dégoulinant la crême partout.

C'est bien fini, cette fois, O Hana San est propre et blanche, elle sort du bain et s'éponge avec le *tenangoi* fortement tordu et comme essoré.

La première partie de la toilette est terminée. La jolie fille le contemple un instant. « *Taxan iorouchi* », dit-elle, c'est bien comme cela ! et de rire. Vous êtes contente, petite japonaise ? eh bien nous aussi.

Mais pourquoi cet air pressé maintenant ? Ah ! c'est que l'heure avance, la coiffeuse va venir et il ne faut pas la faire attendre. O Hana a jeté un rapide regard autour d'elle Dans le petit jardin et que ferme une petite porte entourée d'une petite palissade, de petits arbres artificiellement rabougris, véritables phénomènes végétaux, produits d'un art, arrivé à une extrême préciosité, poussent leurs bosses et leurs verrues auprès d'un minuscule jet d'eau, limpide et fraîche, dans lequel un poisson rouge, gros et gras, gélatineux, aux yeux énormes en télescopes hors de la tête, nage paresseusement et de sa triple queue, fouettée près de la surface, fait jaillir en l'air quelques gouttes d'eau éblouissantes avec un petit bruit qui claque et retentit dans le silence du matin.

O Hana San va achever de s'habiller, regardons par un petit trou du panneau.

Ne san est debout devant elle, tenant entre ses bras levés le *kimono*, cette merveille ! L'ample robe de soie miroite et froufroute doucement sous les doigts. D'énormes manches extraordinairement longues et larges tombent jusqu'à terre. Elle illumine la chambre d'un arc-en-ciel de reflets chatoyants. Son aspect maintenant est informe, elle ressemble à une vaste robe de chambre dans laquelle on pourrait s'entortiller en paquet deux ou trois fois. Mais attendons, et nous la verrons sur elle, pour en rester éblouis et étonnés. L'étoffe en est d'abord rarissime et hors de prix, tant elle est ancienne et belle ; dans le dos s'étale, brodé en violet le « *mon* » ou les armoiries de *Yeyas Minamoto*, le *Shogun* légendaire surnommé *Sei Tai Shogun* — le grand chasseur des étrangers, — composées des trois feuilles de mauve réunies par la tige et enfermées dans un cercle d'or, le « *Mon* » en marque l'époque : 1603 !

Accroupie sur le *tatami*, O Hana a d'abord enfilé ses chaussettes, les *tabis*, que nous connaissons, puis elle s'est levée, et sur la peau, en guise de linge, a revêtu un petit jupon de cotonnade rouge attaché autour de la taille, égayant de teintes roses la blancheur des dessous, puis, gracieuse, elle s'est coulée dans le *kimono* dont elle ramène l'étoffe croisée sur la poitrine. En haut, la robe baille, largement échancrée, garnie d'un col immense replié, laissant voir les lignes pures du cou qu'elle découvre et dessinant discrètement les formes charmantes des seins, en bas elle colle aux hanches et sur les jambes qu'elle découvre aussi par instant, puis recouvre en s'écartant et retombant pendant la marche comme un rideau. D'énormes plis épais bouffent autour d'elle et traînent sur le sol.

Le joli corps grassouillet semble noyé dans un océan de soie, dont les teintes vieilles et sévères d'un ton chaud, séculaires, contrastent avec la jeunesse et la vie rose, éclatante de la *mousmé* : mais l'*obi*, va compléter le tableau.

L'*obi* ou ceinture est, on peut le dire, avec la coiffure la partie capitale du costume et de la toilette chez la japonaise, il en est aussi la plus éclatante. L'*obi* est la coquetterie de la *mousmé*. Le milieu de la longue bande de soie dont il se compose de près d'un demi-mètre de large s'applique par devant sur le ventre et la poitrine qu'elle recouvre, serrant la taille dans le *kimono*. Derrière, un gigantesque nœud s'étale, dont les extrémités retombent coquettement jusqu'à terre et dont la boucle supérieure est retenue par un cordonnet de soie. L'*obi* donne pour ainsi dire le « coup de fion » à la toilette il en est la caractéristique, sans lui le *kimono* ne dit rien.

O Hana San est habillée et ne rêve plus qu'à sa coiffure ; et justement quelqu'un entre, sans frapper, à la mode du pays : C'est l'*Atama o' Kamisa*, la coiffeuse.

Trois Japonaises réunies, *O Hana San, Ne San, Atama O' Kamisa*. Quelle chance et quelle belle occasion ! dépêchons-nous de rire un peu ; et, sans s'être parlé, sans que rien les y pousse, les voilà qui rient toutes trois par éclats et par secousses à réveiller tous les échos d'alentour.

Puis O Hana San s'est accroupie ; derrière elle, debout, la coiffeuse va édifier le monument. Pas laid du tout, et point banal, comme nous allons le voir.

Et d'abord quelle belle chevelure que l'*O Kamisa* vient de dénouer ; un peu grosse peut-être et un peu rude, mais que le lourdeur de boucles, combien brillante et qu'elle épaisseur ! On en a plein la main.

Ils se démêlent tous seuls, sans même y passser le peigne ; les doigts suffisent et les voilà lissés. Maintenant de l'huile de camélia à l'odeur peu agréable, il est vrai, mais extrêmement onctueuse. Les cheveux frottés reluisent, et plaqués sur la main miroitent à refléter les objets. Attention, l'opération va commencer.

L'*O Kamisa* a d'abord séparé une petite mèche sur le haut de la tête et sur le front. Elle pend devant la figure comme une grosse torsade rappelant la crinière de nos dragons, puis elle a attaché le reste en un seul paquet vers le milieu du dos avec un fil ; elle se baisse et ramassant toute la masse, elle la relève vivement avec un tour de main particulier, grâce auquel de chaque côté de la tête deux bandeaux se forment sur les joues, cachant presque toute l'oreille, bombant sur la nuque, bas sur le cou de façon à simuler par derrière un éperon de cuirassé. Maintenant une petite pince en corne pour fixer la première partie du

travail. Un temps d'arrêt, il faut bien rire un peu, voilà cinq minutes au moins qu'on ne l'a pas fait. Et le travail reprend, la natte qui pend derrière est à son tour relevée et tassée en deux bandeaux, le supérieur plus gros que l'inférieur, plus petit, tous deux étalés en forme de coque et réunis ou séparés par des morceaux d'étoffe bleue ou rouge de façon à former une fleur de lys. Une mince tresse à part avec la mèche du front, qui, ornée d'une étoffe de couleur aussi, est rabattue sur la tête légèrement en saillie. De longs *kansathi* ou épingles à cheveux à boule de corail ou avec tout autre ornement, sont alors piquées discrètes, au nombre de deux à trois pour retenir la fleur de lys, ou d'autrefois en abondance, formant comme une auréole d'or et de corail rouge tout autour de la tête de la *mousmé*.

La coiffure est terminée.

O Hana San est prête ; le seigneur et maître de la belle peut venir, l'amoureuse est sous les armes. Elle a mis ses *ghetas*, chaussures composées d'un morceau de bois de paulownia de la forme du pied, assez épais et évidé en dessous pour le rendre plus léger. Un semelle de paille tressée appliquée à la partie supérieure sert de coussin pour poser le pied, un cordon passé entre le gros orteil et les autres doigts, se sépare ensuite en deux, enserrant le coude pied et vient se fixer de chaque côté du talon.

O Hana San peut aller maintenant dans la rue. Elle s'est contemplée une dernière fois dans le miroir de bronze poli qui lui reflète sa gracieuse image ; puis, traînant le pied et le soulevant un peu en marchant, elle va jusque sur la galerie en produisant ce petit toc toc toc toc des *ghetas* que l'on entend toute la journée au Japon.

Pendant ce temps l'heure a marché ; dehors les *djinrikishas* fourmillent ; la foule affairée va et vient ; les mouskos lancent déjà des pétards dans les rues devant le policeman placide et compassé qui assiste au spectacle. Dans la campagne les cigales stridulent. Les rires, les exclamations et les toc toc toc s'entrecroisent dans le brouhaha. Dix heures sonnent, la journée officielle est commencée ; la japonaise réveillée rit et babille tandis qu'à Paris, dans le silence troublé seulement par le bruit sourd et lointain d'un fiacre attardé, la parisienne sommeille doucement.

HACKS.

LE YOSHIWARA

Par Henry Norman

Un endroit qui contient probablement la tentative la plus remarquable qui jamais ait été faite pour résoudre un des plus grands problèmes sociaux, est le *Yoshiwara*. Personne ne s'étant encore aventuré à en parler sérieusement il est entièrement inconnu du monde occidental.

A l'extrême limite nord-ouest de Tokio se trouve une sorte de ville en miniature isolée du reste du monde. On y pénètre par une grille largement ouverte, à gauche un grand saule pleureur, le « Saule de la bienvenue », à droite un poste de police.

Les avenues sont coupées à angles droit par des rues où les maisons de thé alternent avec d'autres boutiques. Le milieu de la chaussée est occupé par une suite ininterrompue de jardinets de deux mètres de largeur environ, remplis de fleurs délicieuses et ornés de fontaines et de lanternes de pierre aux formes contournées et élégantes. Ici c'est un aigle merveilleusement construit avec des brins de bambou, perché sur une branche. Puis ce sont des scènes représentées par des personnages, hommes et femmes, faisant des bouquets, flanant au bord des ruisseaux.

Un paysan marche sur un crapaud, il se recule avec dégoût en levant le pied aussi haut qu'il peut.

Une dame s'arrête au bord d'un ruisseau, les jupes rassemblées dans ses mains, elle hésite, alors un homme du peuple, un Walter Raleighs japonais, étend son vêtement sur la terre boueuse devant elle. Et tant que dure la journée, la foule prend plaisir à contempler ces figures de cire qui sont de véritables œuvres d'art, ou bien elle s'attarde à admirer avec cette tendresse et cette simplicité de cœur bien japonaise, les fleurs et les papillons.

De mignonnes lanternes rondes, rouge vif, en double rang pressés, courent le long des toits et des balcons, ondulants à la brise et mettent, la nuit venue, de la gaité dans l'ombre, à l'heure où tout s'allume et où s'illumine le rez-de-chaussée des maisons publiques de dernières catégories.

Celles-ci ont conservé l'usage d'exposer leur personnel aux regards des passants, ainsi que des objets à l'étalage de nos magasins, derrière d'épais barreaux de bois peu espacés. Ces dames se tiennent accroupies sur la natte, fumant, buvant du thé, causant, le tout fort décemment ; le comble du ridicule est réalisé par celles qui ont imaginé de s'accoutrer de vagues atours de provenance européenne. D'autres maisons se contentent d'un tableau où sont rassemblées les photographies des personnes qui les habitent C'est moins pittoresque.

A l'extrémité de l'avenue principale est un massif et somptueux édifice surmonté d'une haute tourelle carrée ornée d'un cadran qui marque les heures.

Le *Yoshiwara* contient plus d'une de ces constructions de pierre et de briques qui laissent entrevoir par la porte entr'ouverte toutes les somptuosités de l'architecture intime japonaise.

Ils ont coûté des millions et il n'est pas de maison plus belle à Tokio.

Aucun signe extérieur n'indique leur destination, seulement on pourra surprendre au passage une ou deux gracieuses silhouettes de femme en claire toilette accoudées aux balcons, une coiffure monumentale sur une tête mignonne, un bras nu, et des yeux noirs qui se posent sur vous curieusement.

Tel est le *Yoshiwara* qu'il est donné à tout le monde de voir journellement.

Mais derrière ces fleurs et ces lanternes que se passe-t-il et que nous apprendra l'histoire non encore écrite de ces palais mystérieux ?

Le mot *Yoshiwara* veut dire littéralement « *La plaine des Nénuphars* ».

Du temps de *Shogun Tyemitsu* au XVIIme siècle le quartier préféré des courtisanes portait ce nom. Il y a vingt ans le gouvernement voulut fermer les maisons de prostitution répandues dans la nouvelle capitale, on dût

se raviser : on se contenta de les réunir toutes sur un même point et le mot Yoshiwara consacré par l'usage sert maintenant à désigner dans toutes les villes du Japon les localités réservées aux femmes galantes.

Il n'y a pas moins de six Yoshiwara à Tokio. Le plus important de ces centres est aussi le plus récent.

De nombreuses raisons ont déterminé l'autorité à rapprocher les unes des autres les maisons de filles.

On a pensé d'abord que la morale publique gagnerait à l'éloignement de ces maisons — nommées Kashi-Zashiki — des quartiers respectables ; que la surveillance sanitaire serait plus facile à exercer ; la taxe à percevoir sur chaque membre de la profession plus régulièrement perçue et d'une façon générale que la police y trouverait mieux son compte, à commencer par la police secrète ayant à sa dévotion les maîtres de ces établissements.

Il existe à la préfecture de Police un bureau spécial pour la prostitution qui dépend de la direction du commerce, il se compose d'un douzaine de fonctionnaires qui n'ont guère le temps de se reposer.

Voici comment les choses se passent invariablement :

Dans une petite salle au rez-de-chaussée sont assis deux scribes derrière leurs registres.

En face d'eux, des portes a coulisses, manœuvrées en dehors par les policemen, livrent passage à trois personnes : la fille qui demande à être inscrite comme *Shogi*, son parent ou tuteur et le propriétaire du Kashi Zashiki où la fille doit entrer. Tous font de très grands saluts et conservent l'attitude du respect. La fille est interrogée ; elle répond automatiquement, les yeux baissés. Le parent est questionné ; il fournit des excuses et maintes explications. Le propriétaire est interrogé ; à son tour, c'est un flot de paroles, la situation n'est pas nouvelle pour lui et ce sont des histoires à n'en plus finir ; les employés consignent tout cela sur leur cahier.

Cette scène se renouvelle en moyenne dix fois par jour ; parmi les postulantes, plus d'une est refusée. Il y en a qui ne sont plus jeunes ; quelques-unes sont jolies, délicates et très tranquilles ; d'autres de frêles enfants effarées. Cependant leur acte de naissance doit prouver qu'elles ont 16 ans au moins. Les parents sont des gens de basse extraction et les patrons ont la grossière élégance qui distingue leurs pareils dans les quatre parties du monde.

L'ensemble du système est basé sur la théorie d'un contrat civil. Qu'une fille désire devenir *Yujo*, ou fille de joie, ou qu'elle y soit forcée par ses parents, le patron du Yashi-Zashiki verse immédiatement une somme qui varie de cent à deux cent cinquante francs, — cinq cents très exceptionnellement.

Jeune fille accordant son Samisen
(Photographie d'après nature)

La fille, ses parents et un répondant signent un contrat par lequel la néophyte se trouve engagée pour une période de trois ans, ou jusqu'à ce que ses profits lui aient permis le remboursement de la somme avancée et des dépenses faites pour la toilette et sa nourriture. Théoriquement, le patron ne doit retenir que la moitié de ce que la fille gagne.

Si, quand les trois années sont expirées, elle ne doit rien à la maison, elle est libre de partir ou de s'engager pour une nouvelle période de trois ans. Sinon, elle n'a pas le choix, et ce serait mal connaître les procédés en usage dans ce genre d'exploitation que de croire qu'on ne s'arrange pas toujours de façon à ce que la fille soit endettée. Ainsi elle reste prisonnière.

Il ne lui est pas permis de franchir les villes du *Yoshiwara* sans un *kansatsu* ou permis de circulation et, même alors, elle est accompagnée d'une servante ou d'un domestique mâle.

L'examen médical a lieu tous les lundis matin au bureau de police, dont le premier étage est aménagé à cet effet. Une *Shogi* reconnue malade est immédiatement conduite par un policeman dans un hôpital spécial, soi-disant établi aux frais des tenanciers, qui, en fait, imposent à leurs pensionnaires une contribution forcée pour se couvrir de cette dépense.

Il est fort rare que l'immeuble soit la propriété de celui qui l'exploite. Il appartient, ainsi que cela a lieu partout, à des capitalistes hautement respectables qui trouvent là un placement de père de famille.

Les maisons du *Yoshiwara* rapportent quatre fois plus que celles des meilleurs quartiers de *Tokio*.

Environ dix huit cent cinquante shogi sont réparties dans ce *Yoshiwara* le plus important de Tokio. Chaque maison paye 200 fr. d'impôt par an au gouvernement, et chaque courtisane de 30 fr. à 180 fr., suivant sa classe.

Il y a quatre classes ou grades dans la profession, et la rémunération offerte à chacune est en rapport avec sa situation et fixée par la loi.

Oïran est le nom le plus joli qu'on puisse donner à ces dames, *Shogi* le plus habituel, *Joro* le plus précis et le plus sûr, et *Youjo*, fille de joie, le plus joli.

Chacune a sa servante et son appartement particulier, le plus souvent artistement décoré de peintures, d'écrans, et avec les nombreux bibelots offerts par de fervents admirateurs.

Une croyance ridicule, que de nombreux ouvrages sur le Japon ont contribué à répandre, consiste en ceci qu'il est très fréquent qu'une fille, pour rendre service pécuniairement à ses parents, se livre à la prostitution pendant un temps donné et qu'ensuite, ce sacrifice accompli, elle revient prendre sa place dans la société comme si rien ne s'était passé, voire même avec, en

plus, la considération attachée à l'exercice de la piété filiale.

Il n'en est rien, pas plus qu'il n'est vrai que les Japonais ne considèrent pas comme infamante la vie de la courtisane qui porte en soi une tache ineffaçable et une irrémédiable tare à la dignité personnelle.

Mais ils savent aussi que les cas ne sont pas rares de femmes qui traversent cette épreuve sans trop de dommage pour leur caractère.

Il est dit dans la biographie de la fameuse Marasaki que « son corps fut souillé, mais non son cœur », et elle est dépeinte tendrement comme *deichiu no hasu*. « Un lotus dans la boue ».

Dire qu'elles peuvent retrouver sous le toit familial la place qu'elles occupaient au temps de leur innocence, est absolument contraire à la vérité.

Un très petit nombre rentrent dans la vie régulière ; quelques-unes se marient ; on en voit se suicider avec un amant, celui-ci n'ayant pas assez d'argent pour payer les dettes de son amoureuse et l'enlever. La grande majorité meurt prématurément ou descend d'échelon en échelon jusqu'à la vieillesse et à la laideur et finissent servantes dans la maison dont elles furent jadis l'ornement et l'orgueil.

Le spectacle le plus extraordinaire que peut offrir le Yoshiwara, est visible trois fois par an, à cinq heures de l'après-midi, au printemps, quand les cerises en fleurs apparaissent ; en été, avec les iris, et, à l'automne, quand les chrysanthèmes, la fleur nationale du Japon, s'épanouissent.

Alors la Youjo, en grand attirail, va faire à ses sœurs les fleurs des visites de cérémonie.

De chaque maison sortent des dames en costumes magnifiques, brodés, encroutés d'or, aux coiffures monumentales, épinglées de métal ou de laque, rayonnement épars et scintillant qui remplit avec l'*obi*, large ceinture nouée par devant, l'office symbolique de notre ceinture dorée de jadis. Elles sont en outre montées, s'il est permis de se servir de cette expression, sur des *géta* en laque noire de 35 centimètres de hauteur, qui n'ont certes pas été inventés pour permettre à ces dames de courir. Formées en cortège, elles s'avancent lentement, solennellement, ayant chacune, pour guider leurs pas, deux serviteurs, l'un à droite et l'autre à gauche, d'autres, en avant, invitent poliment les gens à livrer passage.

Et les groupes chatoyants se croisent dans la foule d'où émergent de ci, de là, les têtes extraordinairement ornées, belles du jour haut perchées sur leurs gétas laqués.

L'usage de ces chaussures bizarres demande une étude spéciale qui ne s'achève pas en une leçon.

Les deux pieds suivent pour marcher la même ligne sur le terrain, venant se placer exactement l'un devant l'autre à la manière des danseuses de corde.

Somptueusement vêtues, ces femmes, au visage d'une blancheur de neige, sourcils noirs, lèvres rouges, au regard fixe, méprisant, où perce une pointe de timidité, ressemblent plutôt à des idoles automatiques qu'à des êtres vivants. Les servantes qui les suivent gravement, les deux serviteurs sur lesquels elles s'appuient du bout des doigts, d'autres encore, porteurs de lanternes et de parasols, ceux qui écartent la foule ou balaient les feuilles mortes et jusqu'au plus petit caillou du chemin devant elles, donnent à ce défilé une solennité étrange, et l'impression est rendue encore plus intense par l'attitude de la foule compacte silencieuse, respectueusement enjouée pourtant.

Il y a là comme une réminiscence des cérémonies du culte phallique, des priapées antiques. Mais combien nous sommes loin de la bacchanale débraillée, énorme jusqu'à la cruauté.

C'est que le Japon, quoi qu'il fasse, reste le pays de l'exquis et il est impossible d'apporter des manières plus convenables dans une manifestation inconvenante étant donnée la qualité des personnes. On ne peut cependant en méconnaître le caractère poétique et gracieux, l'amour des fleurs et l'adoration de la nature.

Qu'une semblable exhibition ne donne lieu à aucun scandale, n'est-ce pas une preuve de plus d'une douceur de mœurs rare, d'un état de civilisation unique au monde. A Tokio, en dehors des murs du *Yoshiwara*, où l'ordre le plus parfait ne cesse de règner, la plus petite apparence de vice est absolument écartée des rues. La ville compte plus d'un million d'habitants, et et pas un passant n'est exposé à la tentation, à moins qu'il n'ait la volonté de s'y exposer.

Traduit de l'anglais par FÉLIX RÉGAMEY.

AMOUR ET MARIAGE

PAR EDWARD ARNOLD

LA BELLE ET LA BÊTE
(d'après Kiô-Saï)

On m'a beaucoup critiqué pour avoir osé dire que la femme japonaise était semi-angélique l'expression peut paraître forcée, cependant, après mûres réflexions, après avoir réuni en un même tableau toutes celles que j'ai connues, quels que soient leur rang, leur condition, leur éducation, qu'elles soient de la ville ou de la campagne, je persiste à croire qu'en moyenne, de par leurs dons naturels et leur caractère, elles sont bien près d'atteindre à cet état particulier qu'on désigne sous le nom d'angélique, et, sans vouloir établir de comparaison entre les Japonaises et leurs sœurs des autres parties du monde, je me trouve obligé de maintenir que malgré tout ce qu'il y a de spécial dans leur éducation et leur milieu, elles pourraient être transportées dans la plus raffinée des civilisations sans avoir à changer grand chose à leur nature, à leur cœur, à leurs manières, pour s'y trouver complètement à l'aise et comme chez elles.

Tous ceux qui les connaissent partagent l'opinion que je proclame ici hardiment.

...Comparées à leurs majestueuses et imposantes sœurs d'Angleterre ou d'Amérique, elles sont ce qu'un délicat ivoire sculpté est à une statue de marbre. Généralement toutes petites, avec des jambes courtes, un petit nez écrasé, des yeux endormis, des paupières bridées, une démarche hésitante, munies pour la plupart d'une éducation limitée, elles ont de très étroites idées...

Alors à quoi tient le charme que ces créatures exercent sur les esprits cultivés et délicats ? c'est un mystère assez difficile à percer. Il repose certainement plutôt dans le moral que dans la capacité intellectuelle ou physique. En fait, elle est la femme la plus dévouée, la plus patiente, la plus attentive, la plus enjouée, la plus attachée à ses devoirs, qui soit au monde.

Cependant les Japonais, s'inspirant de coutumes qui remontent à la plus haute antiquité, ont maintenu leurs compagnes dans un état de subordination qui pourra sembler déplorable. Elles sont pourtant le réceptacle de toutes les vertus sociales inhérentes à la race, et leur gentillesse dans la subordination, est à ce point admirable que le plus déterminé des réformateurs est mal à l'aise quand il se demande ce que cette tranquille, satisfaite et délicieuse personne aurait à gagner si elle était appelée à jouir de ce que nous appelons « les droits de la femme ». Et pourtant il n'y a pas à le nier, la position de la femme japonaise est basse jusqu'à la servitude.

...Elles ne possèdent généralement rien, les mâles seuls héritent, et meubles et immeubles passent aux garçons. C'est à peine si elles ont voix au chapitre dans le choix du mari, qu'elles doivent prendre avant vingt ans.

...La vie de la jeune fille cependant est assez agréable. Bien que sa naissance soit moins fêtée que celle d'un garçon, elle est choyée par son père, et sûre de trouver auprès de sa mère une nourrice et une gardienne vraiment « semi-angélic ».

...L'indulgence avec laquelle sont traités les enfants est sans borne. On conte l'histoire d'une toute jeune fille qui, ayant la fièvre, voulut absolument donner un « garden party » sous les cerisiers qu'elle voulut en fleurs — en plein mois de décembre ! — et plutôt que de contrarier l'enfant, ses parents s'arrangèrent pour que les branches dépouillées des arbres du jardin fussent couvertes d'innombrables fleurs roses et blanches, parfaitement imitées en papier, et ainsi l'heureuse petite malade put voir réalisé son rêve fantasque.

L'enfant vient au monde dans une atmosphère de gentillesse, de grâce et de bonté, et dès qu'elle pourra sortir de la maison c'est attachée au dos d'une grande sœur, ou d'une petite servante, qu'elle fera connaissance avec le monde extérieur, où sera commencée son éducation de femme discrète, réservée, modeste et polie. Dès qu'elle pourra se tenir sur ses jambes et se servir des *geta* (chaussure de cuir) ou des *waragi* (sandale de paille) on lui laissera une grande liberté, dont elle n'abusera jamais. Aussi ne sera-t-elle jamais battue, jamais grondée.

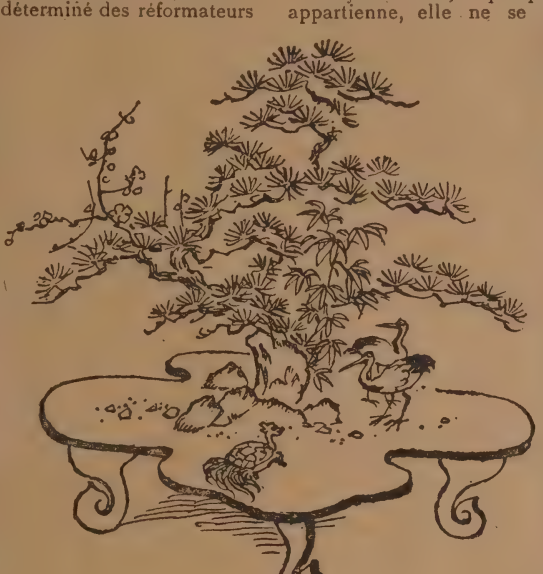
La plus petite dose de médecine morale lui sera administrée dans une enveloppe sucrée avec une voix pleine de douces inflexions. Mais à toute heure du jour on lui fera entendre que son devoir est d'obéir en tout à ses aînés, et qu'en toute occasion elle doit être prête à se sacrifier.

Naturellement, avec nos idées européennes, on sera porté à croire qu'une sorte d'abjection doit résulter d'une telle éducation, il n'en est rien. Les Japonaises tirent, au contraire, de ces préceptes, un esprit ferme et résolu, et l'idéal d'un devoir auquel elles se soumettent sans réserve et en toute franchise.

L'histoire du Japon renferme les plus héroïques preuves de la noblesse d'âme de ces femmes, depuis la grande souveraine qui fit la conquête de la Corée, jusqu'à l'aimante *Tachibana Himé*, qui mourut en se jetant dans la mer pour apaiser la tempête, du haut du navire où elle s'était embarquée avec l'empereur son mari.

Dans la vie privée, la Japonaise n'a rien des allures de l'esclave ; elle est inébranlable et héroïque en face de la maladie, de la misère ou du danger.

Toujours *dame*, à quelque classe de la société qu'elle appartienne, elle ne se permet aucun mouvement d'impatience ou de révolte pouvant compromettre son idéal de *Nihon No oma* (la femme japonaise).



LES EMBLÈMES DE LA LONGÉVITÉ

Accessoires de la Cérémonie du Mariage

Elle peut mourir aussi bravement qu'elle a vécu et dans un moment de crise suprême, à sa manière, elle rappellera Lucrèce disposant les plis de sa robe « *Ne non procumbat honeste* ».

...Dans la basse classe comme dans la moyenne, la femme est libre d'aller et de venir, et de visiter ses connaissances des deux sexes, et de se mêler à la foule joyeuse des *Matsuri*, et cela sans inconvénient. — Le choix d'un mari — cela la regarde si peu que son gentil et délicat esprit pense à tout autre chose et laisse le sujet complètement de côté.

Fort peu passionnée, la Japonaise, avec le tempérament de sa race, est trop artiste, trop mesurée, trop calme, trop constamment en garde contre elle-même, pour se laisser aller à d'extravagants écarts du cœur ou de l'imagination, et je ne serais pas éloigné de dire que physiquement et moralement, la femme japonaise est une des plus pures et des plus raffinées qui soient sur la terre.

Néanmoins, il n'y a pas à dissimuler qu'au point de vue de la morale telle qu'elle est comprise par ses sœurs occidentales elle a des notions qui les feraient bondir.

...Elle voit la vie du haut de sa loyauté parfaite et de ce sentiment d'obéissance absolue, qu'elle s'est habituée à considérer comme le premier des devoirs, et non seulement le danger, mais aussi le déshonneur, le crime même, elle affrontera tout, plutôt que de faillir à sa dévotion pour ses proches.

Pour les sauver, elle, qui au plus haut degré est réservée, délicate et pure, n'hésitera pas, et jamais elle n'a hésité, à se sacrifier corps et âme. Alors, bien qu'elle soit aussi soucieuse de sa pureté que la blanche hermine qui meurt sous les coups du chasseur plutôt que de salir sa robe, elle ne tiendra plus le moindre compte des lois de la chasteté, et on la voit accepter hardiment des conditions d'existence justement consi-

dérées ailleurs comme « improper » et répugnantes. Mais cela ne fait que l'effleurer et le Japon offre le seul exemple, à ma connaissance, de femmes, qui ne cessent pas d'être « ladies » alors que dans tout autre pays elles seraient « outcast » en raison de la vie dégradante qu'elles mènent. Il semble que leur âme, héroïquement placide, échappe aux atteintes de la dépravation, à l'aide d'invisibles *géta*, semblables à ceux qui élèvent leurs petits pieds au-dessus de la boue des rues.

Traduit de l'anglais par FÉLIX RÉGAMEY.

TRIOMPHALE
pour l'Empire du Soleil.

A ma Terre natale...
A Félix Régamey.

Sous la clarté glorieuse d'un arc-en-ciel, et loin, par delà les horizons éternellement bleus et les sommets pacifiques, par delà les murmures et les frissons des foules, dans l'Océan du Rêve, moiré d'azur et d'émeraude, de soleil et de brume, tour à tour, s'élancent, radieuses et superbes, les belles Iles, les Iles de Fleurs !...

Aux premières lueurs de l'Orient, ce pendant que l'Aurore précise sur le sillage pâle des étoiles, ses fanes demi-roses, toute une enfance de joie et de candeur, s'ébat au sein de ces îles. Des fées, sans doute, aux robes fabuleuses, aux traînes fleuries, s'en sont venues, lançant à pleines gerbes, les coloris, les teintes et les lumières, et voici parmi les fraîcheurs des matines et les tiédeurs des vespérées, rire des poésies et s'attrister des villanelles... Sur toutes les rives, baignées par les flots folâtres et les brises lointainement marines, naissent des chansons et des rondes, et leurs échos demeurent encore jusques en nuitée, qui s'éloignent on ne sait où...

O Terres si chères à mon Rêve, que mon luth s'accorde aux chants de ma pensée pour vous célébrer...

Car c'est dans vos paysages, l'éternel poème d'amour, tout enrubanné de printemps, tout voilé de songe ; car il passe dans les brises qui vous amolissent, des arômes et des douceurs subtiles, comme si les haleines de vos Impératrices demeuraient immortelles ; car c'est dans vos berceaux et dans vos montagnes, la fête sans cesse chantante des verdures et des harmonies. O les sentiers perdus, mais si intimes de vos forêts, les huttes ignorées sur vos lisières... et vos cascades murmurantes fuyant vers les Mélancolies !...

Terres natales, terres de joie et d'amour, si lointaines, qu'on les dirait inaccessibles aux humains, sauf aux Poètes et aux Reines, vous naquîtes, auréolées de Soleil et les nuages du Ciel aux dentelles d'or veillent toujours sur vos destinées ! Riantes et heureuses, vous reposez, aux soirs de Lune, sur je ne sais quel linceul d'extase, avec du Rêve en votre Sommeil et des magies pour votre réveil !

Vous êtes les Iles propices aux enchantements, aux rêveries belles, constellées d'espoirs et de souvenirs et que bercent à l'envi les murmures et les fantaisies... Or, vous avez ces Solitudes, où les féeries lunaires ne pénètrent même, car des colombes s'y aiment très doucement ; ces bois de Délices aux vêtures de mousse et de rosée, en lesquels, éclate sonore le rire des cigales et chante la tristesse des sources ; ces longues rizières mélancoliques où pleurent les rainettes, et de ci, de là ces ombrages, tissés de nids et de ramures, où les nymphes discrètes — près des temples bleus, viennent aux crépuscules, en l'attente des baisers...

Des fleurs ! Des fleurs ! avec des grâces et des tendresses en leurs corolles mêmes, brillent et s'étoilent, donnant une âme aux jardins : magnolias rêveurs, camélias candides, pourpiers, asphodèles, pivoines et chrysanthèmes aux longs pétales désolés, jonchent vos serres naturelles, qu'illuminent à l'heure de minuit, les lucioles — ces regards qui voltigent — lesquelles vont dormir avec les libellules... Des parfums d'iris et d'encens, s'exhalent de vers les plaines, noyant les ombres et les sentes, grisant les oiselles éperdues et l'atmosphère recueillie ; c'est parmi les êtres et les choses, une fête immense de girandoles fleuries et de corbeilles de grâces, débauche paradisiaque de toutes les amours : le Désir infini !...

Mais c'est toujours — aux belles heures apaisantes — l'harmonie si lente des Paysages : là-bas, dans la plaine infinie et confuse, parmi les fouillis bocagers, la neige rose et blanche des amandiers, faisant pluie sur le lac et faisant peur aux cygnes ; ce sont les roseaux pensifs dormant dans la paix et l'oubli ; puis, là-bas encore, sur les côteaux frileux et la perspective fuyante, la silhouette mystérieuse des ailantes et des sapins très petits... enfin, en quel décor de charme et de rêve ! la jonque endormie du pêcheur sur les flots tranquilles d'un golfe bleu !... O l'intimité douce de ces pastels de nature ; un rien : cela tiendrait sur une aile, et c'est immense et lointain comme un Rêve...

Oh, mon rêve, ne vois-tu pas, cette Terre Promise, cet Eden de charme et de toute fraîcheur, humide des Jouvences du ciel ? ne trembles-tu pas encore aux souvenances natales ?... Les premières larmes et les premiers rires, et cela, parmi l'innocence des verdures et des fleurs ? Les courses folles en des paysages presque irréels, ce pendant que mon cœur jeune chantait comme la brise !...

Et vous, ô belles filles d'Orient : Japonaises, Mousmés aux cheveux d'ébène, aux cils de velours, aux yeux languides dont chaque frisson est une volupté, que n'êtes-vous là pour bercer mes songes et chanter mes rimes ! Vos ceintures de brocatelle et de surah, n'étaient point si difficiles, et les nattes veloutées qui voyaient vos demi-sommeils, ne me cachaient point assez et vos ivresses et vos sourires !... Oh mon âme, quelles chansons de cithares, chantaient-elles, ces belles filles, aux corps souples, aux mains ivoirines, et dont les lèvres aux floraisons grenadines, psalmodiaient des mélopées d'amour, troublantes tellement, qu'elles appelaient nos baisers ! — et c'était toujours le Printemps !...

Tokaïdo, Kamakura, Satsouma, Hakoné, Fusi-Yama ! Noms célèbres aussi, retentissants encore

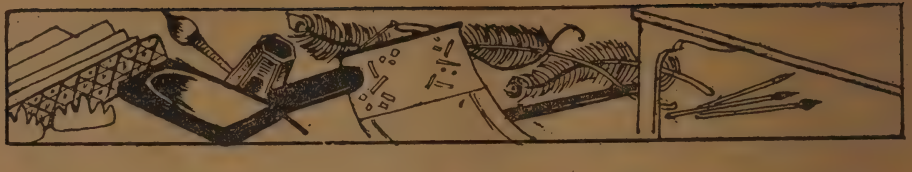
du souffle de mille légendes charmantes et fantastiques. — Allée superbe, royale, tamisée d'ombre — comme d'un parc magique — qui vit les preux et les taïkouns d'antan, s'y promener, vêtus de soiries multicolores, en montrant au soleil la fulgurance de leurs sabres, et des princesses belles comme des fleurs d'aurore, exquises de nonchalance et d'abandon, cachant leurs regards infidèles sous des éventails d'azur... — Village paradisiaque, magnifié de par Boudha lui-même et ce — dans un prestige de feuilles et de fleurs — Cité des laques et des porcelaines — ville de montagne endormie en la poésie de son lac et de ses parfums — Cîme enfin sacrée impérialement, dressant son sceptre de neige sur toute l'Histoire passée et à venir de ce coin sublime de l'Orient !

O Terre enfin des caresses et des floraisons, berceau de tous les baisers de l'univers. Pourquoi n'y pouvoir aimer toujours vos filles aux fraîcheurs de fleurs, aux parures de ciel, pourquoi n'y dormir toujours sous des courtines de rêve, puisque chaque rayon de votre soleil, donne un sourire, puisque chaque fleur éclose de vos parterres, confie une douceur ?...

Souventes fois, l'on m'a conté cette fable jolie et naïve, à savoir que si Dieu revenait vers nous, il choisirait l'empire du Soleil, pour palais unique... Or, c'est peut-être en ce Paradis nouveau, tout orné d'enfantines féeries, brodé de palais-bijoux, qu'il conduirait les Poètes du monde ; mais en attendant, que ceux de France y viennent les premiers, Gloire et Salut à vous, Iles japonaises, qui êtes la Beauté et l'Amour !...

Quant à vous, trouvères charmants de cet Orient sacré ; artistes dont les pensées sont autant de poèmes — dignes d'être écrits sur émail — contez-nous toujours — afin que s'évanouissent les nostalgies — les mêmes légendes, les mêmes souvenirs, la gloire de tous vos prestiges. Vous les chanterez, sur vos collines endormies, aux soirs de silence et nous, nous les saurons bientôt — grâce aux vents des mers — par le parfum mourant de vos beaux lys d'or !...

HENRI DEGRON.



Le Cahier rose de Madame Chrysanthème

PRÉFACE

LE JAPON DE LOTI

Le Japon, qui compte en France des admirateurs passionnés, n'avait point encore rencontré, parmi ses très rares détracteurs, un personnage de la taille de M. Pierre Loti.

Officier de marine littérateur — et quel! — peintre miniaturiste, d'une grâce féminine, décorateur d'éventails pour le grand monde, il est écouté et on le croit sur parole, quelles que soient les variations qu'il lui plaise de broder sur des sujets entrevus. Cependant l'observation d'escale a ses périls et prête a bien des défaillances.

La déception sentimentale qui nous est confessée dans « *Madame Chrysanthème* » n'est peut-être pas étrangère non plus aux allures méprisantes qu'affiche libéralement pour ce pays si beau et pour ses habitants l'historiographe patenté des faciles beautés exotiques.

Oh! il les traite durement ces pauvres Japonais! Ils ont pourtant un droit incontestable à l'estime des peuples.

Ils ne possèdent pas, à vrai dire, l'habileté cauteleuse des Chinois; ils n'ont jamais songé à nous gratifier d'un général lettré, chargé d'affaires et aussi de chanter sans cesse leurs louanges à nos dépens. Ils sont plus modestes.

Par courtoisie et en reconnaissance des services qu'ils ont rendus à notre art, n'appartient-il pas, dès lors, à ceux d'entre nous qui vraiment les connaissent, de prendre leur défense et de rétablir les faits?

De ce Japon, ceux qui l'ont bien vu et qui ont su l'apprécier, ont rapporté de persistants souvenirs qui dominent et remplissent une existence entière. L'impression psychique se mêle intimement ici à la sensation physique, et le parfum poivré des îles de l'extrême Orient suit, au travers des mers, avec l'évocation des êtres et des choses, ceux qui s'en sont allés.

Et ils souffrent, à voir tacher d'une encre maussade les robes dorées ou fleuries des dieux et des femmes de là-bas.

Il est certainement bien à plaindre l'ami ennuyé de Mme Chrysanthème d'être atteint de cette hyperexcitabilité douloureuse qui lui fait promener un spleen britannique à travers le plus riant pays du monde; c'est à cette infirmité qu'il faut attribuer « *l'exaspération que lui cause la laideur de ce peuple* » et qui lui inspira des appréciations dans le goût de celle-ci: « *des gongs, des claquebois, des guitares, des flûtes; tout cela grince, gémit, détonne avec une étrangeté inouïe et une tristesse à faire frémir* » et encore: « *passons vite, tout cela sent la race jaune, la moisissure et la mort* ».

Où le mélancolique ami de Mme Chrysanthème a-t-il jamais vu les boutiques encadrées de drap noir qu'il compare avec insistance à des tentures de pompes funèbres?

Ces étoffes, en réalité, représentent des bannes où sont inscrites en caractères clairs, les enseignes des différentes industries. Jamais elles ne sont noires, jamais elles ne sont en drap. Les Japonais pour cet usage emploient des toiles teintes généralement en beau bleu indigo; quelques unes sont brunes; les marchands de tabac seuls en étalent de rouges.

Nous ne croyons pas que tout cela offre un aspect bien funèbre et donne, d'après l'expression de l'auteur, l'idée d'un « *deuil général* ».

Ailleurs, c'est le tramway, dans lequel, il prend bien soin de nous le dire, « *il monte pour la première fois de sa vie* », qui l'indispose, et ses voisins lui inspirent cette phrase écœurée: « *Combien je regrette, mon Dieu, de m'être fourvoyé dans cette voiture du peuple* ». Voyez-le, tamponnant son mouchoir sous son nez d'aristocrate pour combattre la déplaisante senteur « *d'huile de camélia rancie, de bête fauve, de race jaune!* »

L'imagination en ceci joue un grand rôle, car la race japonaise, grâce à son hygiène, à son exquise propreté, à ses bains chauds quotidiens et à son alimentation végétale, se distingue entre tous les peuples par son *inodorance*.

Mais le lamentable ami de Mme Chrysanthème n'est-il pas un styliste hors pair? Cependant lequel d'entre nous est bien sûr de pénétrer pleinement sa pensée intime, dans cette phrase extraite d'une description de Tokio: « *La ville occupe une sorte de vaste plaine ondulée; ses quelques collines, trop petites pour y faire un bon effet quelconque, sont justes suffisantes pour y mettre du désordre* ».

Et nous aussi, en fermant les yeux, nous retrouvons ce décor: assis sous le portique écarlate du Iaski de la mission militaire française, nous voyons se dérouler à nos pieds un panorama superbe. C'est le château impérial, le Siro; ses hautes murailles plongent dans un fossé profond plein de lotus roses, et son immense parc aux frondaisons antiques va rejoindre à l'horizon la mer d'un bleu éteint, perdue dans la brume argentée.

Puis voici des quartiers entiers, le ré-

l'eau compliqué des canaux aux ponts recourbés, et partout va, vient, se presse, s'amasse une foule alerte et bigarrée ; enfin, plus loin encore, c'est, dans un coin verdoyant de banlieue, une maisonnette chère entre toutes, car c'est là que vivait Kiosaï, le grand artiste qui fut notre ami...

L'incompréhension, les erreurs de détail, les illusions d'optique, qui font voir noir ce qui est bleu, tout cela ne serait rien et l'on pourrait encore s'entendre ; on passerait même condamnation sur une exclamation de cette force : « *Comme je comprends de plus en plus cette horreur* du *japonais chez les européens qui* les *ont longtemps pratiqués en plein Japon* » (sic) qui n'est autre chose qu'une contre vérité manifeste. (1)

Où cela devient plus grave, c'est lorsque s'abandonnant sans réserves au parti pris de dénigrement qui l'anime, l'ami mal avisé de Madame Chrysanthème englobe une nation entière dans la plus injurieuse des accusations. Oser dire en parlant d'un « *établissement honnête et familial tenu par un vieux monsieur Nippon, sa dame d'un certain âge et les trois aimables mousmés, ses demoiselles, qu'ici comme partout les personnes sont à vendre aussi bien que les choses* » est plus qu'une calomnie, c'est une bêtise.

Et si l'on veut bien se reporter aux paroles de Saint François Xavier que j'ai déjà citées et que je ne résiste pas au désir de reproduire encore :

« Autant que je puis en juger, les Japonais sur-
« passent en vertu et en probité toutes les na-
« tions découvertes jusqu'ici ; ils sont d'un carac-
« tère doux, opposé à la chicane, fort avides
« d'honneurs qu'ils préfèrent à tout le reste ; la
« pauvreté est fréquente chez eux, sans être en
« aucune façon déshonorante bien qu'ils la sup-
« portent avec peine, » on conviendra qu'il faudrait qu'ils aient bien changé, les pauvres, pour mériter d'être traités aussi grossièrement.

Revenons à Madame Chrysanthème :

Qui n'a souri à cette phrase de la dédicace : « *Bien que le rôle le plus long soit à Madame Chrysanthème, il est bien certain que les trois principaux personnages sont Moi, le Japon et l'Effet que ce pays m'a produit.* » Cette déclaration n'a pas seulement le don d'égayer quiconque est le moins du monde au courant de la question, — artiste, marchand, touriste vulgaire ou simple matelot, j'en appelle à « mon frère Yves » lui-même, — il en est plus d'un parmi ceux-là, (voulez-vous que nous fassions un plébiscite ?) qui aurait souhaité voir le mot de Montaigne : « *Ceci est un livre de bonne foi* » inscrit, le sens retourné, en tête de l'ouvrage ; cela n'aurait pas été de trop pour le lecteur ignorant du Japon, et puis c'eût été plus franc. Mais qu'aurait pensé de son auteur Madame la Duchesse de Richelieu !

On peut ne connaître de « l'Ame japonaise » que ce qu'en laisse assez imperceptiblement transpirer la multitude des objets de pacotille répandus dans nos bazars ; en présence de ces notes, si cruellement vécues, de la douce Kikou-San (Mme Chrysanthème) — qu'un singulier hasard a mis entre nos mains — on la connaîtra mieux ; et sans doute il apparaîtra nettement qu'une caricature grossière a été substituée au portrait ressemblant annoncé.

L'abus insupportable des noms propres si jolis en japonais, rendus grotesques à plaisir, par la traduction, sauf peut-être celui de l'héroine, était déjà un avertissement suffisant pour qui sait lire. Il y avait là un procédé de mauvais goût, qui ne devait laisser aucun doute sur la sincérité de l'auteur (1).

Certaines gens s'évanouissent au parfum des fleurs ; d'autres ont en horreur la musique, méprisent les beaux vers et crachent sur la peinture ; au moins ceux-là, généralement, ont conscience de leur infériorité, ne se livrent pas à la pure diffamation pour démontrer que seuls ils ont raison contre tout le monde et ils ne se targuent pas de leurs infirmités pour entrer à l'Académie.

Paul Bourget a écrit ces lignes sur Corfou :

« ...Ile verdoyante et que je ne reverrai peut-être jamais quand tu ne m'aurais donné que cette volupté de quelques matinées passées de la sorte sur ton rivage, ton nom me resterait sacré pour toujours, et quand je me souviens de toi une phrase du noble et triste Flaubert me chante dans la mémoire : « Même il y a des endroits de la terre si beaux qu'on a envie de la serrer contre son cœur ! »

Ces lignes je voudrais les avoir écrites, elles s'appliquent si bien pour parler comme M. Loti à « *Moi, au Japon et à l'effet qu'il m'a produit !* »

(1) « Le Japonais de l'intérieur montre beaucoup d'égards pour le voyageur européen ; c'est encore pour lui un objet d'intérêt qui éveille dans son esprit simple une sympathie faite de curiosité et de bonhomie. On retrouve là un peu de ces mœurs patriarcales, de cette hospitalité traditionnelle des peuples antiques. Depuis la petite servante d'auberge, avenante et souriante toujours dans son charme gracile de joli bibelot d'étagère, jusqu'au maître de l'hôtellerie qui se perd en profondes révérences sans cesse répétées jusqu'à l'obsession, tous vous sont accueillants, et vous vous sentez enveloppé d'une atmosphère de chaude bienveillance. Le paysan, le guide, l'aubergiste vous entourent d'une attention respectueuse. »

Dr Michaut.

« Le Japon inconnu » *Figaro* du 7 oct. 93

(1) Nous devons à la complaisance de M. Kawamoura, l'érudit secrétaire du Musée Guimet, quelques renseignements précieux sur ce point. Les noms de personnes que les Japonais empruntent parfois aux différents règnes de la nature, ne sont pas composés seulement des mots qui servent à désigner les objets ; ces mots ne forment pas à eux seuls des appellations. Ils sont généralement additionnés d'une particule qui, en quelque sorte, les anoblit ou d'un autre nom qui les complète. Ainsi pour les jeunes filles portant le nom de : La Neige, La Lune, on ne dit pas simplement : *Yuki* ou *Isuki*, mais, *O-Yuki*, *O-Isuki ;* il en sera de même pour Mesdemoiselles Jasmin, Campanule, Jonquille, qui seront *O-Sen*, *O-Kio*, *O-Yoshi*, et Mme Prune ne sera pas : *Mé*, mais *On-Mé*. Voici encore la traduction des noms masculins : M. Sucre : *Sato* ; Cerisier : *Sakura-Marou* ; Pigeon : *Hato-goro ;* Liseron : *Sen-Ka* ; Or : *Kin-no-ské* ; Bambou : *Také-Sabouro* ; s'il s'agissait d'une fille on dirait : *O-Také*. Quant à Kangourou, c'est une bien autre affaire, le correspondant japonais n'existe pas, l'animal étant inconnu au Nippon ! M. Loti a sans doute été amusé par une consonnance dont il a tiré parti pour ridiculiser son personnage. Il y a en effet un nom propre, *sans signification : Kan-Kou-ro*, dont il a pu faire Kangourou, en nous laissant croire à une honnête traduction, comme pour les noms de certains personnages de son ouvrage.

DÉDICACE

A MA BIEN CHÈRE MARRAINE
LA COMTESSE MATSOUKATA
ambassadrice à Paris

Vous étiez indulgente et bonne pour votre petite Chrysanthème, et si douce, au temps mille fois béni où, toute jeune, elle était votre humble servante.

Par votre exemple, autant que par vos leçons, vous m'avez appris la docilité, premier devoir de la femme, le plus apprécié de ses charmes.

Hélas, je ne suis plus une enfant, j'ai vingt ans et mon expérience de la vie est déjà très rude.

Avec la sincérité que vous me connaissez, j'ai retracé pour vous seule, au jour le jour, les évènements qui ont rempli une phase poignante de mon existence et je vous dédie sans crainte ce petit cahier que j'ai arrosé souvent de mes larmes...

Je n'ai pas un instant essayé de lutter contre le destin, contre l'entraînement de mon cœur. J'ai voulu bien faire, si je n'ai pas réussi, vous au moins ne me tiendrez pas rigueur, j'en suis certaine.

J'ai sous mon oreiller, dans le tiroir du makoura, une photographie, c'est un instantané pris à la dérobée par cette petite folle de Oyouki. Un homme, devant un miroir, vu de dos, absorbé dans sa propre contemplation.

Il ne me reste pas autre chose de celui, qui pendant tout un été a tenu mon cœur dans ses dures mains ô bien dures !

A la fin, mes amies l'avaient surnommé : Rhinocéros, parfumé. — C'était trop. Mais comment cet étranger a-t-il pu prendre un tel empire sur mon âme, qu'il semble n'avoir jamais eu la curiosité de pénétrer et qu'il n'a jamais su comprendre ? C'est ce que je ne saurais dire.

D'ailleurs je ne cherche plus à comprendre moi non plus.

Les Chinois ont peut-être raison de traiter ces hommes venus de l'Occident, de barbares et de diables rouges — lui pourtant était brun — et nous avons peut-être tort de les accueillir et de vouloir les imiter ?

N'était-ce pas un peu ce que vous me disiez jadis ?

Vous devez être plus à même d'en juger aujourd'hui que vous les voyez de près.

Mais que m'importe maintenant, il y a quelque chose de brisé en moi, j'avais fait un trop beau rêve, contre toute raison, il eût fallu un miracle pour qu'il se réalisât et j'en étais bien indigne.

J'ai lu dans le « Tokio-Chimboum » que la mission du comte Matsoukata en Europe allait sans doute prendre fin bientôt. Quel bonheur ce serait pour moi de vous revoir. Cet espoir, seul, peut me consoler dans ma détresse.

Avec grand respect, ma chère Marraine, je suis votre reconnaissante et dévouée servante jusqu'à la mort.

CHRYSANTHÈME.

LE CAHIER ROSE DE MADAME CHRYSANTHÈME

3 Juillet 1885

En rentrant à la maison je trouve Oyouki, ma petite voisine, tremblante et toute défaite, et cela augmente l'inquiétude que j'éprouvais de ne l'avoir pas vue à la fête du Jardin des Fleurs où nous devions nous rencontrer.

Il s'est passé ceci ; Un grand navire européen est arrivé hier ; il en est sorti des hommes bleus, le cou nu ; en bande ils se sont répandus par la ville, pénétrant dans les maisons, avec de gros éclats de voix à la manière de leur pays sans doute.

Trois d'entre eux ayant loué des chevaux, galopaient d'une façon désordonnée sur la route que suivait Oyouki pour venir à notre rendez-vous. Très effrayée à la vue de ces hommes, elle s'était jetée de côté précipitamment afin de les éviter et, embarrassée dans sa robe elle avait roulé au fond du fossé ; les étranges cavaliers étaient bien loin quand Oyouki décoiffée, les mains ensanglantées, se relevait et sans plus de mal revenait sur ses pas.

Il n'y paraît plus maintenant, et nous voilà bien tranquilles accroupies sur le balcon d'où l'on a une vue admirable de la mer, en partie masquée par les vieux arbres aux branches tordues.

Nous causons. Ponr consoler Oyouki de sa mésaventure, je lui raconte la fête dont elle a été privée, et prenant mon *samisen*, j'essaye de me souvenir des chansons qu'elle n'a pas entendues. La fameuse artiste que nos amis avaient amenée au Jardin des Fleurs, en savait de fort jolies. D'ordinaire il me suffit d'entendre un air une fois pour le retenir ; aujourd'hui la mémoire me manque. Mon âme errante est ailleurs... Là-bas, dans la baie, au-dessus d'une masse noire immobile, flotte un pavillon tricolore ..

Pour ne pas rappeler à Oyouki son accident de la journée et cédant à je ne sais quel sentiment indéfinissable, je ne lui dis rien du bel officier de marine à peine entrevu. On l'avait installé dans la pièce voisine de celle où nous faisions de la musique. Vêtu de toile blanche, avec deux galons d'or à sa coiffure, blanche aussi, qui faisait valoir son teint mat et ses cheveux bruns, il paraissait un peu agité — tous ces étrangers sont ainsi — il avait pourtant celui-là, des yeux songeurs qui restent plantés dans les miens..

Oyouki ne leur en veut pas à ces hommes bleus dont le bruit lui a tant fait peur : partout les marins sont un peu rudes, ceux-ci ne savent rien de nos usages — et nous que savons-nous ? — « Le crapaud qui rêve au fond d'un puits ignore ce qu'est l'Univers. »

En Europe comme au Japon, il y a des poètes, des artistes et des savants qui sont intelligents et tendres... comme les nôtres ; ceux-là je voudrais les connaître, et même tous les marins ne doivent pas se ressembler.

Le premier que j'ai vu était blond et très laid, je crois, mais si débonnaire ; respectueux de nos coutumes, il ne manquait jamais d'ôter ses chaussures avant

d'entrer chez nous. Il ne resta pas bien longtemps à Nagasaki, mais, il écrivait et dessinait beaucoup ; je me souviens qu'il me fit manger des confitures apportées de son pays ; j'étais bien jeune alors, et mon père me dit : « C'est un Anglais. »

Celui auquel je pense est Français.

***

5 juillet. — O la folle ! J'en avais fait du chemin depuis l'instant où mon regard s'était rencontré avec celui de M. Loti ! Car je sais son nom maintenant. Ah ! oui, bien folle : je ne voyais plus que lui et j'en rêvais la nuit... C'était très vague ; parfois je me sentais secouée de la tête aux pieds... C'était douloureux et fort doux...

J'apprends qu'il va épouser cette petite sotte de O-Sen ; c'est Kan-Kou-rô (un vilain homme) qui s'occupe de ce mariage, et c'est demain qu'a lieu la présentation. Plusieurs personnes y assisteront et je m'arrangerai pour être là. Pourquoi pas ? je n'ai plus à me cacher maintenant que tout est convenu avec une autre.

Comment ai-je pu imaginer que ce passant pourrait avoir quelque chose de commun avec moi ! Il m'effrayait et m'attirait tout ensemble ; c'était comme une fascination.

Quand je l'ai aperçu pour la seconde fois, il suivait le petit chemin creux qui longe la maison ; j'ai eu juste le temps de me blottir derrière un arbre pour qu'il ne me vit pas. Il parlait avec animation, la main posée sur l'épaule d'un homme plus grand que lui ; cet homme semblait l'écouter avec déférence, bien qu'il hochât la tête parfois, de l'air de quelqu'un qui ne veut pas se laisser convaincre. Enfin ils quittèrent le chemin et disparurent dans le bois de bambous.

***

9 juillet. — Je suis sa femme !... En vain je me repète ces mots, je ne puis y croire... Cela est pourtant. Je n'en veux plus à Kan-Kou-rô, qui a fait cela et je regrette d'avoir été méchante pour cette petite O-Sen, à qui j'ai été préférée. Elle était pourtant d'une élégance parfaite dans sa robe grise brodée de roses pâles et de papillons.

Sa femme ! Aujourd'hui, j'entrerai avec lui dans la maison qu'il a choisie, là-haut, sur la colline, auprès du cimetière. Une partie de mon petit bagage y est déjà ; j'ai accompli mes dévotions à Benten et nous sommes en règle avec ces messieurs de la police.

Il fait un beau temps clair ce matin. C'est toujours le printemps puisque l'ototoguis, l'oiseau d'avril, n'est pas encore parti, et je suis heureuse de vivre, mais il ne faut pas trop le laisser paraître.

Trois jours se sont écoulés depuis cette soirée mémorable ; commencée au coucher du soleil, elle ne s'est terminée qu'à dix heures du soir ; c'est qu'il a fallu du temps à Kan-Kou-rô, pour rompre avec Mademoiselle O-Sen, plus que pour nous unir, Pierre et moi.

Cachée derrière les autres, j'avais ma robe bleue, couleur de nuit, parsemée de fleurs de roseaux ; deux épingles très simples dans les cheveux. J'étais venue pour voir et il me serait bien difficile de dire ce qui s'est passé, jusqu'au moment où, défaillante, et me disposant à sortir, je sentis quelqu'un me saisir le poignet un peu vivement. Je me trouvai amenée devant Lui, toute droite et le sang qui s'était arrêté dans mes veines, affluant au cœur, je crus que j'allais tomber ; mais Il me prit la main, l'homme qui était à côté de lui — je le reconnus pour être celui du chemin creux — en fit autant, et je compris qu'il m'adressait un compliment en me montrant son ami. On me fit une question, je dus répondre oui... Sans la demi violence que m'a faite Kan-Kou-rô, en m'amenant devant Lui, rien de tout cela n'aurait eu lieu sans doute. Ce Kan-Kou-rô, si laid, est-ce que je vais le trouver beau à présent ! Il fallait l'assentiment de ma mère : il se chargea de l'obtenir ; mais c'était bien pour la forme, car la chère maman ne voit que par mes yeux et fait tout ce que je veux. D'ailleurs je vais avoir dix-neuf ans. Comme je suis vieille !

Avec quel bonheur j'ai consenti ! N'est-ce pas le hasard qui a tout fait, et comme je le bénis ce hasard ! Chacun s'est dit bonsoir et l'on s'est séparé.

***

10 juillet. — Nuit splendide ; les étoiles brillent d'un éclat incomparable ; jamais les cigales n'ont chanté si allègrement... Je suis brisée.

***

11 juillet. — Maintenant je vis dans mon rêve... de chez nous la vue est encore plus belle que de mon chez moi d'hier. La maison est enfouie dans la verdure ; le jardin est plein de fleurs, d'arbustes savamment disposés sur de menus mamelons et un ruisselet d'eau limpide se contourne et se répand en minces cascades parmi les rochers moussus, montagnes en miniatures.

Ma chambre est telle que je la voulais : les *karakamis* sont éblouissants de blancheur, comme les nattes du plancher, les *tatamis* ; les poutrelles du plafond sont en bois rosé, en *hinaki*, d'essence précieuse, merveilleusement veiné ; mon *samisen* est accroché au-dessus de la petite bibliothèque où sont mes livres : des romans historiques et différents manuels à l'usage des *mousmés*, surtout ceux qui traitent de l'art de marier les fleurs entre elles et de les disposer dans des vases. Des vases avec des fleurs, j'en ai mis partout ; je suis assez satisfaite de mon ouvrage. Et puis j'ai placé sur son socle, dans le *takonoma*, entre deux lanternes de bronze, *Benten*, une statuette en bois doré, chère relique qui me vient de mes grands parents. C'est la bonne déesse de la mer, protectrice des amoureux ; elle est bien à sa place ici et m'est plus précieuse encore aujourd'hui. Je la prierai sans cesse pour qu'elle me protège et m'inspire. Dans la pièce à côté, des coffres laqués où sont mes robes ; j'en ai douze, autant qu'il y a d'heures dans le jour ; ce n'est pas beaucoup pour la joie des yeux de celui qu'on aime... Nous étions plus riches autrefois. Après la révolution, mon père qui était un haut Samouraï, dut quitter le service de son seigneur le prince de Satzouma ; une mélancolie mystérieuse s'empara de son esprit ; il ne s'occupa plus du tout de sa maison, qui périclita, et bientôt il mourut, rongé par le chagrin de voir des étrangers s'emparer de tout dans le pays.

Quelle opinion aurait-il de moi en cet instant ? Je tremble un peu en me le demandant... Mais non, les femmes n'ont pas à compter avec la politique ; le cœur doit être tout pour elles.

Sous des dehors durs et hautains, mon père cachait une immense bonté. Il comprendrait ; il me pardonnerait. Ma mère était *guécha* à Kioto quand il s'éprit d'elle. Rien ne put vaincre leur amour ; on en fit des

chansons et des pièces de théâtre, qui exposaient, en les amplifiant, tous les obstacles que les amants eurent à surmonter avant de s'épouser. Ayant souffert, il aurait eut pitié de ma souffrance. Chassons donc ces vilaines idées. Pierre est mon maître, je n'ai plus qu'à lui plaire ; je l'aime et il peut faire de moi ce qu'il veut.

***

12 juillet. — Je me sens un peu lasse, d'avoir couru la ville hier toute la journée avec mon Pierre et Yves son matelot en *jinrikisha*. Nous sommes rentrés fort tard et la nuit, nous avons été tenus éveillés par les rats et les souris qui ont mené grand bruit sur le toit et dans toute la maison. Il en a paru très ennuyé et s'étant éloigné de moi, Il alla s'accouder sur le balcon. Absorbé dans sa méditation, Il semblait que je n'existais plus pour Lui. Maudites souris ! A la fin n'y tenant plus, je me glissai auprés de lui, et entourant son cou de mes bras tremblants je le ramenai auprès de moi sous la moustiquaire.

***

13 juillet. — Yves est devenu mon grand ami : Il ne manque pas d'adresse avec ses manières lourdes ; sa bruyante gaîté, qui n'exclut pas une certaine finesse, anime un peu la maison, si calme quand mon Pierre est seul avec moi.

La tristesse qui l'a saisi la nuit dernière ne l'a pas quitté ; que pourrais-je inventer pour le distraire ! Ne suffit-il pas d'être toujours souriante et gracieusement soumise en toutes choses ?... J'attendrai que son accès soit passé, en me tenant auprès de lui, muette et attentive.

***

14 juillet. — J'ai mieux supporté la fatigue — que je m'efforce de lui dissimuler — de notre promenade d'aujourd'hui. Mes prouesses au tir à l'arc l'ont fait sourire d'abord et ensuite l'ont émerveillé. Mais, le soir, en traversant la concession européenne, pour rentrer chez nous, il est redevenu sombre.

C'était la fête des Français. Il y avait là des hommes de toutes les nations : Anglais, Américains, Russes, etc. Ils chantaient à tue-tête, très excités et plus d'un roulait ivre-mort. C'est sans doute ce spectacle pénible qui avait fâché Pierre. Buvez et chantez quand vous pouvez, dit le proverbe, car à deux pas de vous c'est la nuit noire.

***

18 juillet. — Aujourd'hui sont venus nous voir les amis de Pierre avec leurs femmes japonaises : je ne connais aucune de ces dames.

Les présentations faites, nous avons été nous promener dans le quartier des théâtres. Oyouki qui s'est peu montrée, par discrétion, pendant les premiers jours de mon mariage, était avec nous ; je l'ai confiée au seul de ces messieurs qui soit resté célibataire. Ils forment un couple excessivement comique ; elle toute petite et un peu sauvage, lui très grand et très gai, avec un peu l'air de se moquer des gens.

Oyouki passe aux yeux de Pierre pour la fille de nos propriétaires, qui occupent le rez-de-chaussée de la maison. Elle est venue habiter avec eux, c'est comme si elle était en visite chez moi, et cet arrangement m'évite des explications inutiles. Je ne sais pas pourquoi aussi Il s'est imaginé que ma mère n'est que ma belle mère ?... Ces détails sont sans importance et je ne m'y attarde pas.

***

4 août. — La nuit nous sommes tourmentés par les insectes ailés, la lumière des lampes qui brûlent auprès de Benten, les attire dans notre chambre et je fais tout ce que je peux pour les chasser. Je les supporterais bien, y étant habituée — ils sont même quelquefois très jolis à voir voltiger autour de la moustiquaire — mais je veux calmer Pierre que ces bestioles irritent.

Je m'aperçois que bien des choses lui déplaisent et je ne saurais dire si rien de ce qui nous entoure, l'intéresse. Je commence à en éprouver un profond malaise...

***

10 août. — Je n'osais pas me l'avouer : il s'ennuie. C'est un grand chagrin pour moi qui n'ai cessé de me mettre à ses pieds et de lui offrir le meilleur de moi ; ainsi que cela se doit d'ailleurs. Hélas, nous ne nous servons pas du même langage ! J'ai fait demander un dictionnaire ; je l'attends ; Il m'aimerait peut-être mieux, si je pouvais lui parler et si je pouvais l'entendre. Je voudrais apprendre le français, en cachette pour lui faire une surprise ; le secret de mes études serait peut-être difficile à garder, n'importe, je meurs d'envie d'essayer.

***

11 Août. — Ce sont les araignées maintenant qui l horripilent !

***

12 Août. — Il prend des notes parfois sur un petit carnet, mais il ne lit jamais, du moins je ne lui ai jamais vu un livre dans les mains, pas même un journal. Et moi qui aime tant la lecture, je ne puis m'y livrer que lorsqu'il n'est pas là.

Il paraît insensible à la vue des plus charmantes choses.

Décidément tout l'ennuie.

Je n'ose plus lui faire admirer mes bouquets. Il renifle parfois, en faisant une vilaine grimace : le parfum subtil et fin, dont tout ici est imprégné, lui déplait — Il n'est pas en mon pouvoir d'y rien changer — et c'est de l'air le plus dégoûté du monde, qu'il repousse la petite pipe d'argent que je lui présente pour qu'il fume avec moi. C'est un plaisir bien innocent ; je devrai peut-être m'en priver.

Jusqu'aux plats qu'on me sert, qu'il persifle — et ses yeux prennent une expression funeste, quand Yves, gaiment, tourne autour de moi comme un gros chien, et que je le fais manger avec mes baguettes d'ivoire — jeu d'enfant auquel il se prête volontiers.

Que se passe-t'il dans le cœur de Pierre ?

Je voudrais savoir. Dans mes insomnies, je vois un mur s'élever entre nous. Que vais-je devenir si cela continue ! Je crains de n'être pour lui qu'un accessoire insignifiant. M'a-t'il jamais demandé si je l'aimais, ou seulement si je pourrais l'aimer un jour ! Un jour... il s'en ira, bien loin, et je ne le reverrai plus jamais, et tout sera fini !

***

18 Août. — Il n'a qu'un sourire railleur pour tous les petits objets en papier que je sais si bien faire ; des oiseaux, des fleurs, des arbustes... Ma musique l'agace ; une seule fois il a paru y prendre plaisir : Oyouki et moi nous nous étions mises à travailler sérieusement.

Je lui apprenais des airs de jadis. Nos deux *samisens* vibraient. Je chantais la ballade du « Lotus expirant

u bord du lac desséché ». Les paroles de cette chanon me labouraient le cœur et je l'achevai dans un anglot.

Pierre était entré sans bruit ; il m'écoutait, je ne me loutais pas de sa présence. Il me demanda de continuer. Etait-ce mes larmes qu'il voulait voir couler encore ?... Mais Kan-Kou-rô étant arrivé pour lui parler avec un air de mystère, ils sortirent ensemble, t j'entendis Pierre faire la grosse voix, très en colère. Adieu chanson !

Je suis descendue pour m'informer de la cause de ce nouvel ennui, auprès des vieux d'en bas. Ils ont cru comprendre par certains mots échappés à Kan-Kou-rô, qu'on réclame quelque chose de nous à la police — une simple formalité omise — « Y a-t'il de quoi se fâcher si fort et dans tous les pays du monde est ce que l'autorité ne doit pas être respectée ? Au Japon, on est si doux pour les étrangers ! Ils font tout ce qu'ils veulent et ne sont molestés par personne ». Ces observations me sont présentées très discrètement par Satô, qui est l'indulgence même ; de plus c'est un excellent peintre ; le monde des oiseaux n'a pas de secret pour lui et il excelle dans la représentation des échassiers ; ce sont surtout des grues sous les pins — emblème de la longévité, qui ont fait sa réputation.

Ce qui cause à Satô un vif chagrin, c'est le mépris que Pierre affecte à l'égard de ses œuvres, et même je crois qu'il lui en veut un peu pour ça, le pauvre ! Un mari a bien le droit de ne pas se connaître en peinture pourtant !

***

23 Août. — Cinq jours sans le voir ! Une sorte d'engourdissement s'est emparé de mon être. Chaque matin automatiquement j'ai renouvelé les fleurs dans la maison ; j'ai mis ma plus belle robe et je me suis défendu de pleurer pour qu'il ne me trouve pas trop laide au retour. Du balcon j'ai pu voir la *Triomphante* évoluer dans la baie. Je me console en supposant qu'il a été retenu par son service ; il y a eu de gros orages, et la mer a été très mauvaise ; les communications n'ont pas dû être faciles avec la côte, etc.

Enfin les voilà, Yves et lui ; ils gravissent la pente qui mène à la maison. Comme je vais l'embrasser !

***

25 Août. — Yves dans la chambre voisine de la nôtre, où nous l'avons installé pour la nuit, fait la chasse aux moustiques en grommelant ; il nous empêche de dormir ; il serait plus simple de lui faire une petite place sous notre moustiquaire pensons nous. Il s'en suit un petit brouhaha. Par inadvertance, sans doute, Pierre a placé mon *makoura* entre le sien et celui du nouveau venu. Sans rien dire je remets les choses dans l'ordre convenable, Pierre au milieu.

La nuit s'est achevée paisiblement et ce matin les deux inséparables sont partis joyeux.

Je trouve sur le balcon son petit calepin qu'il a oublié. Mon dictionnaire n'est pas encore arrivé de Tokio ; ça doit être si difficile à apprendre le français ! je crois qu'il faut y renoncer. Par désœuvrement je copie lettre à lettre, au dos d'un éventail, cette phrase que je lui ai vu écrire sur la dernière de ces pages dont il vaut mieux sans doute que j'ignore le contenu.

« *Comme c'est éternellement joli, même au Japon, les matins de la campagne et les matins de la vie !* »

***

27 Août. — Aujourd'hui en nous promenant nous avons été faire une visite à ma famille. Lui, d'assez bonne humeur, a été très bien pour tout le monde ; pour ma mère, qui dans la médiocrité où elle est tombée, est restée si grande dame, et dont la gravité enjouée a paru l'impressionner beaucoup. Il a aussi très bien accueilli mes sœurs et mes frères. Le plus petit, après maintes singeries mignonnes, est venu s'endormir sur ses genoux. Il a admiré le jardin et loué le goût exquis qui a présidé aux arrangements intérieurs de la maison.

Pendant quelques minutes tous mes chagrins furent oubliés. Mais ce rayon de soleil devait s'évanouir bientôt.

Ives et Oyouki nous ayant rejoints, nous sommes partis pour une longue tournée d'achat de bibelots dans la ville. Pierre trouvant tout détestable et rien à son goût, enrageait, malmenait tout le monde et la politesse des marchands — qu'il trouve exagérée — ajoutait à son exaspération.

Il me rendait honteuse...

***

...« De quel droit, petite Chrysanthème, vous permettez-vous de censurer votre maître ? Auriez-vous déjà perdu à un contact étranger, la notion juste de vos devoirs ? Vous l'avez voulu, vous lui appartenez jusqu'à la mort, et ce n'est pas seulement votre corps, inerte et sans volonté, que vous lui devez, c'est votre sourire aussi et toutes vos grâces et tout le charme de votre esprit de femme bien élevée et d'artiste. Et peu importe qu'il vous fasse souffrir, vous ne devez rien laisser paraître de votre souffrance. »

Ces paroles sévères de ma mère, auprès de qui, excédée, j'avais demandé de retourner passer la nuit, après cette triste promenade, bourdonnent à mes oreilles, tandis que le cœur gonflé, je monte l'interminable escalier de granit qui mène au temple en fête, où je sais que Pierre doit finir sa soirée seul avec Yves.

J'ai pris avec moi mon petit frère, comptant sur lui pour m'aider à trouver grâce. Yves, qui le premier m'a distinguée dans la foule, ne m'a pas été inutile non plus.

Je me suis faite bien humble et Pierre a poussé la condescendance jusqu'à permettre que le petit, qui ne voulait plus me quitter, remontât avec nous à la maison.

***

1er Septembre. — Les jours suivent les nuits, les nuits suivent les jours, sans apporter grand changement dans notre manière de vivre. Tout en cherchant à m'étourdir, je m'ingénie à trouver les choses qui ne le fatiguent pas trop. Nous avons dans notre voisinage de très jolis enfants. Me souvenant du succès qu'avaient obtenu auprès de lui les mines de mon petit frère, je les attire chez nous. Il s'en amuse un instant comme de la musique que je fais encore parfois avec Oyouki ; mais bien vite, comme s'il se reprochait une faiblesse, il reprend son air ennuyé, qui arrête toute effusion. C'est horrible de manquer de mots pour échanger ses idées ; en être réduit à la pantomime ; moi je m'en contenterais puisque j'aime, mais lui... il est sans doute trop savant pour s'en accommoder.

Depuis quelque temps il écrit beaucoup.

***

3 Septembre. — A-t'il deviné que j'avais une envie folle de visiter son grand navire ? Il nous y a conduites aujourd'hui. On nous a tout montré. C'est très intéressant à voir une fois, mais je serais bien fâchée, s'il fallait que je passe mon existence dans ce milieu noir et blanc, parmi tous ces canons et toutes ces grosses cordes. Par politesse j'ai cru devoir insister pour dire bonjour à Yves avant de quitter le bord. Pierre a eu l'air de trouver cela peu convenable...

***

4 Septembre. — Je ne peux lui cacher ma torture malgré tous mes efforts ; ses manières sont devenues plus avenantes cependant depuis quelques jours, mais j'y vois poindre un sentiment de compassion, qui loin de me calmer, me rend la vie plus lamentable. Quelque chose me dit que la fin est proche et le vertige me prend.

***

6 Septembre. — On a fait cadeau à Oyouki d'un petit appareil photographique, dont elle commence à se servir très adroitement, grâce aux leçons du professeur Takuma. Nous sommes allées ce matin nous faire photographier chez lui.

***

11 Septembre. — Pour être resté exposé au soleil hier, il a été très malade ; je l'ai tenu dans mes bras longtemps. J'ai mis mes mains sur son front brûlant. Aujourd'hui il n'y paraît plus.

Fiévreuse, moi aussi, je pensais en le caressant bien doucement, que s'il mourait, je mourrais après lui. Les âmes n'ont pas besoin de paroles pour s'entendre, il saurait alors combien je l'ai aimé.

***

17 Septembre. — Réveil affreux. En ouvrant les yeux — après une nuit passée à l'attendre — je vois Pierre debout, d'une main soulevant la gaze de la moustiquaire, de l'autre il tient une petite valise. J'ai compris ; je retiens un cri ; ce sont ses adieux qu'il vient me faire.

...La journée s'est passée à emballer, Yves aidant. La *Triomphante* quitte Nagasaki demain soir. J'arrive à lui faire comprendre qu'il faut qu'il vienne m'embrasser avant le départ puisqu'il ne peut pas se faire remplacer à bord cette nuit... Et Yves que je ne reverrai plus me serre la main une dernière fois, un peu trop fort.

***

18 Septembre. — Puisqu'il doit revenir aujourd'hui, je n'ai pas encore le droit de pleurer et je chante pour endormir ma pensée la chanson lugubre de l'usurier, accompagnée de coups frappés avec une petite baguette sur les piastres neuves que Pierre m'a laissées. Cette chanson, bien connue au Japon, montre que l'avarice mène à tous les crimes et que l'argent est ce qu'il y a de pis au monde.

Pour la dernière fois, il entre dans ma chambre, sans bruit, ainsi qu'on fait pour surprendre un enfant en faute. C'est une manie qu'il a, bien blessante, et qui m'a peut-être été plus cruelle que tout le reste.

Il prend en m'abordant un air tout à fait impertinent que je ne lui avais pas encore vu ; il vise du coin de l'œil les pièces blanches éparpillées autour de moi sur les tatamis. Est-ce qu'il croit, le malheureux, que je fais le moindre cas de ses piastres et que je les fais tinter pour savoir si elles sont fausses ?

C'est la suprême insulte !

J'irai jusqu'au bout et ne laisserai rien paraître, comme je fis, la nuit, où il plaça mon makoura à côté de celui de son ami — pour voir, quoi ?

Je me prosterne sur le seuil de la porte qu'il a franchi pour la dernière fois et je reste en cette attitude jusqu'à ce que s'éteigne le bruit de ses pas. Il ne peut se douter que c'est une morte qu'il vient de quitter.

***

Ici s'arrêtent les notes du cahier rose.

L'épilogue est bien Japonais. La délaissée voulant en finir avec l'existence, s'est jetée à la mer.

Elle avait au cou cent piastres d'argent serrées dans un morceau de soie rare.

Elle fut sauvée.

On retrouva l'enveloppe de soie, elle ne contenait plus que de petits morceaux de papiers adhérents au tissu mouillé — l'argent était resté au fond de l'eau. Ces petits papiers avaient été oubliés par M. Pierre Loti chez Madame Chrysanthème, qui les avait recueillis pieusement. Ils étaient couverts d'une écriture à moitié effacée par l'humidité. A grand peine on parvint à déchiffrer quelques mots par ci, par là, des phrases dans le genre de celle-ci :

« Toujours du bizarre. — Toutes les choses grimacent bizarrement — Etranges symboles — Mots étranges — C'est incroyable que cela signifie quelque chose, ces mots baroques — Une étrange odeur — Tous de très étranges portiques — Croyances drôles — Des ivoires drôlatiques — La plus drôle de toutes les villes — Toutes sortes de petits métiers impayables — M. Sucre et Mme Prune, deux impayables — Des Japonneries indicibles — Trop de Japonneries — Je ne sais quoi d'incompréhensible — Je ne sais quoi d'indicible — Des fleurs invraisemblables — Tout cela est inimaginable — Tant qu'à épouser un bibelot, j'aurais pensé à trouver mieux — Une saugrenuité vague et froide — Quand on arrange les choses on les dérange toujours — Nous ne sommes pas les pareils de ces gens-là — Par un temps de pluie il fait toujours bon rentrer chez soi — Cela rentre dans ma manière de clore mes existences exotiques, par une fête — L'ensemble de ma personne parle de son imagination. »

Inutile d'ajouter que cette étonnante collection de banalités, de solécismes, de truismes, de non-sens et de platitudes se retrouve considérablement augmentée dans « Madame Chrysanthème » (Calman-Lévy édit.) dont il a été tiré cent exemplaires sur Japon.)

FÉLIX RÉGAMEY.

Brignogan en Plounéour-Trez.

Septembre 1893.

En cherchant querelle à M. Pierre Loti sur le terrain du Japon, nous avons voulu affirmer, une fois de plus, notre amour pour cet empire délicieux, et montrer que quiconque affecte d'en méconnaître le charme mérite d'être pris en pitié.

Ceux-là sont rares. Cependant pour l'édification de nos lecteurs qui ne connaissent pas ce pays et donner plus de poids à nos dires, nous reprenons l'idée d'un plébiscite, effleurée dans la préface du « Cahier rose » et nous en appelons au témoignage de ceux qui ont vécu là-bas. Un mot sur une carte, nous donnant tort ou raison, suffira. Il sera rendu compte de cette enquête dans un des prochains numéros de la La Plume.

F. R.

La Quinzaine artistique et littéraire

LES LIVRES

Bréviaire du Cœur, *poésies, par Aristide Estienne*, in-8 tellière de 96 p. ; tirage : 4 ex. Japon à 20 fr. (épuisés), 200 ex. simili-hollande à 3 fr. (Préface de Léon Deschamps, frontispice de Andhré des Gachons). — *Bibliothèque de* La Plume.

Nous reproduisons ci-dessous la préface de notre rédacteur en chef :

« Lire en manuscrit des vers écrits par un rêveur « mélancolique qui n'eut, en les écrivant, d'autre souci « que celui de retracer fidèlement et pour soi-même « des peines ou des joies intimes, c'est quelque peu « écouter la confidence d'un secret chuchotté en trem- « blant. Le cœur du poète et celui du lecteur battent à « l'unisson, tressaillent des mêmes émotions, vibrent « des mêmes enthousiasmes ; mystérieusement fleurit « entre eux une amitié forte et douce éclose de cette « double communion idéale en l'Art, une amitié toute « d'intellectualité, si haute que seules les âmes peuvent « y atteindre.

« J'ai eu l'heureux privilège d'apprécier en manuscrit « les vers qui composent ce petit volume. *Le Bréviai- « re du Cœur* et, sauf une partie retranchée pour des « raisons philosophiques qu'il importe peu de dévelop- « per ici, je confesse la joie éprouvée à cette lecture « et j'accepte la responsabilité qui m'incombe dans la « publication de ces tendres poésies.

« On ne trouvera point dans ce livre les superbes « envolées lyriques d'un Victor Hugo ni l'impassibilité « voulue d'un Leconte de Lisle : y chercher les « artifices mnémotechniques employés par tel ou tel « pour perpétuer l'émouvant récit de la mort d'un « caniche ou du mariage d'un empereur, serait perdre « son temps.

« *Trop vite forgés sur l'enclume*
« *Au caprice de mon désir...*

« ces vers n'essayent point de terrasser la prosodie « classique, ils se contentent fort bien, au contraire, « des lois rythmiques consacrées par l'usage qu'en « firent Racine et... François Coppée.

« Les qualités de ce recueil sont tout autres. M. « Aristide Estienne n'eût jamais souci d'écrire pour le « public des librairies : jour par jour, heure par heure, « quand son âme chantait, il transcrivait telle quelle « la chanson qui l'exaltait ou qui, plus souvent, hélas ! « fermait une blessure ! On le comprend déjà, cette « poésie-ci n'est pas pour les indifférents : elle veut un « cœur ami pour s'y bercer, un cœur préférant l'inti- « mité parfumée du temple à l'aveuglant soleil de la « place publique.

« Si votre âme est aimante et confiante, abandonnez- « là toute entière au poète ; laissez-la reposer au ryth- « me alangui de ses vers, en un mot supposez pendant « une heure être en face d'un frère qui vous parle — et « de sa peine et de la vôtre il fera naître la Joie, la joie « esthétique et souveraine, but de toute vraie poésie.

Léon Deschamps.

Les Jurassiennes, *poésies, par Léon Huot*, in-12 jésus de 96 pages, 2 fr. 50. — Le jeune débutant à qui nous devons ces rimes n'a ni plus, ni moins de talent qu'un autre : sa forme est correcte et sa pensée tend à l'élévation (cela sans calembour, car la première pièce a été écrite « sur le Mont Suchet, en Suisse », la seconde « sur le mont Poupet, près Salins » la troisième « devant le Mont d'Or, val de la Jougnenat » et ainsi de suite).

Ceux qui débutent par un livre original meurent jeunes ou trompent toutes les espérances. M. Léon Huot a l'avenir devant lui et, quand il se sera débarrassé des préjugés romantiques qui le desservent sans profit, il pourra peut-être nous donner une œuvre qui vaille la peine d'être étudiée plus à fond.

LES REVUES

Nos lecteurs n'ont pas oublié la suite d'articles publiés ici au printemps par M. Jean Raphanel sous le pseudonyme de Giboyer : cette campagne se continue dans la Revue Dramatique et Musicale avec une violence et une partialité qui ménagent à M. Raphanel de furieuses rancunes. Inutile d'ajouter que le critique frappe souvent juste et, puisque on a excusé toutes les sottises imprimées par M. Sarcey sous prétexte qu'il aime beaucoup le théâtre, on sera mal venu de reprocher à M. Raphanel ses jugements impitoyables, car celui-là aussi adore le theâtre, ce qui fait qu'il châtie ferme. — La variété, on l'a dit, c'est la vie ; l'uniformité, c'est la mort. A ce compte, la Revue Encyclopédique est vivante, très vivante, car rien de plus varié que son nº 68, qui vient de paraître, si on en juge par le titre de ses articles : *Perrinaïc*, la compagne de Jeanne d'Arc, par M. N. Quellien ; l'*Exposition d'horlogerie de Besançon*, par M. Marius Vachon ; les *Phoques à fourrure ;* une étude biographique sur *Adrienne Le Couvreur*, par M. Eugène Asse ; une étude sur *La Justice* de Herbert Spencer, par M. Pillon ; les *Observatoires du Mont-Blanc*, les *Richesses minérales de l Algérie*, etc. La même abondance se remarque pour les gravures ; citons, entre les soixante-huit qui illustrent le numéro, les portraits des nouveaux députés élus : MM. *Faberot, Bascou, Fourdan*, le mécanicien *Coutant* et sa nombreuse famille. *Vuillod*, l'homme-canon, représenté en maillot, *Chauvin*, etc. — Parmi les dernières publications qui sacrifient encore quelques feuillets à la critique élevée et indépendante, il faut citer La Revue Générale, dans laquelle M. Eugène Gilbert émet des idées parfois discutables, mais toujours empreintes de sincérité. — Voir au Mercure, la suite intéressante des Lettres de Vincent Van Gogh, illustrées chaque fois de dessins inédits. — Trouvé aussi deux délicats sonnets signés Gaston Dumestre dans Simple Revue. Un jeune confrère d'avenir.

BEAUX-ARTS

Vient de paraître chez Georges Ondet, 83, Faubourg St-Denis, Paris : Les Lithographies de l'Amour s'amuse, tirage spécial à 115 exemplaires numérotés et signés :

15 exemplaires sur Japon.....	20 fr.	épuisé
25 — simili-Japon...	7 fr.	50
75 — simili-hollande	7 fr.	50

6 lithographies et une couverture.

LES THÉATRES

Odéon, — *Premier Nuage*, un acte de M. E. Pourcelle ; *Fréderique*, 4 actes, en prose, de M. Auguste Genérès.

De la bluette signée Pourcelle, rien à dire sinon qu'elle est déplacée dans le cadre de l Odéon. Cette brouille de ménage, suivie de raccomodement, n'a rien qui puisse plaire au public spécial d'un grand théâtre comme celui de la rue de Vaugirard. Comédie de paravent, rien de plus.

L'œuvre de M. Genérès, par contre, mérite d'être traitée avec plus d'égards — non qu'elle ait réussi, c'est un four, mais à cause des intentions de l'auteur, de sa bonne volonté, de son désir de bien faire.

Une fille est née des amours buissonnières d'un jeune homme épris d'une femme, qui, après cette liaison, se lance dans la haute noce. L'enfant grandit et son allure garçonnière épouvante le père, lequel craint pour

elle l'influence héréditaire de la mère, malgré toutes les précautions prises. L'éducation peut-elle triompher du vice contenu dans le sang ? Oui, répond M. Générès. Toute la pièce est là.

Et dans l'intrigue nécessaire à l'exposé de cette thèse, M. Générès, brave homme de chef de bureau qui ne peut souffrir la besogne à moitié faite, est allé jusqu'aux extrêmes, n'escamotant aucune scène, si délicate fût-elle, ne craignant nullement de choquer son public, fier, au contraire, du devoir accompli.

Cette probité fait honneur au dramaturge et nous permet d'augurer beaucoup de bien de ses œuvres futures, car l'expérience lui aura servi, n'en doutez pas : au lieu de conduire, comme il le fait, une jeune fille chez une cocotte qui est sa mère et de nous donner une scène révoltante et inutile, il trouvera quelque chose qui serve aussi bien ses théories et qui ne permette plus au parterre de rire aussi irrévérencieusement aux dépens du malheureux auteur qui espérait un résultat.

Maintenant deux mots à l'adresse de MM. Marck et Desbeaux. Quoique ils aient de bonnes intentions, la Rue-de-Valois leur fera du tort en leur *imposant* certains auteurs... Que signifient aussi tous ces noms de femmes sur le programme des nouveautés en préparation ? Trop de bas-bleus, messieurs ! Le second théâtre français est destiné aux *Jeunes :* il n'y a que ceux-là qui manquent à la fête. Des bas-bleus, des chefs de bureau en retraite, des professeurs de philosophie sans avenir ayant versé dans la littérature, quelques rédacteurs de faits-divers, — et pas un poète. Avec ces éléments, attendons-nous à des fours successifs, à un Ambigu non-Comique remplaçant l'Odéon de jadis. Et tous les frais seront payés par la littérature ! On nous dira : « Voyez, les Jeunes, le public n'en veut pas ! » puis, on reprendra du Sardou, du Dumas ou du Dennery quelconque.

Théâtre des Menus-Plaisirs. — **Les Colles des Femmes**, Vaudeville-Opérette en 4 actes de MM. Jaime et Kéroul ; Musique de Louis Ganne.

Il est franchement amusant ce vaudeville, dont le titre moliéresque, éveille en notre esprit l'idée d'aventures croustillantes, et d'épisodes extra-conjugaux, dont la plus vilaine moitié du genre humain fait d'habitude les frais, à l'avantage de l'autre.

Coquardeau, en sa qualité de héros de la pièce, est le type des maris nés sous cette mauvaise étoile. Veuf d'une femme qui avait l'innocente habitude de tenir journal de ses équipées amoureuses, baptisées par elle du gracieux nom de *colles*, il conserve pour le mariage une méfiance absolue. Deux coquettes, Sophie de la Valette et Palmyre de l'Estoile, se disputent l'honneur de succéder à Madame Coquardeau, et emploient pour se faire épouser toutes les câlineries, et toutes les ressources de leur imagination.

Partagé entre l'embarras du choix, et la crainte d'être de nouveau trompé, le bonhomme hésite terriblement. Il est très occupé d'ailleurs de marier sa nièce Zozo, fraîchement débarquée de Chicago avec une collection de jeunes Américaines : la petite mâtine ne vient-elle pas de déclarer qu'elle n'épousera pas le jeune Bobichon, qu'on lui destine, tant qu'il n'aura pas un peu usé de la vie ? et elle le condamne à faire *le noce !* Très américain peut-être, mais un peu dur pour le pauvre Bobichon, qui, vexé, suit les conseils d'un vieil *intime* de l'ancien ménage Coquardeau, et se lance dans la grande vie. Ses premières aventures galantes se passent précisément chez les deux coquettes Sophie et Palmyre qui s'amusent des débuts dans l'existence de ce jeune innocent : le gaillard n'y va d'ailleurs pas de main-morte, car sa fiancée désolée qui le redemande à tous les échos d'alentour, le retrouve complètement gris chez Palmyre : il a de beaucoup trop dépassé la mesure, mais comme au fond ce n'est pas un méchant garçon, il pardonne à Zozo son peu d'expérience de la vie parisienne et ne demande plus qu'à vivre heureux avec elle : ce dont elle ne se fait pas prier. Coquardeau songe aussi à se retirer à la Ferté-sous-Jouarre avec ses neveux. Il en a assez des Colles des Femmes, car il lui est arrivé des histoires bien désagréables, chez Sophie et chez Palmyre, avec un certain Billembois, amoureux commun des deux horizontales : il est d'ailleurs absolument décidé en voyant sa chère Sophie, prête à filer le parfait amour avec un soi-disant marquis nègre, qui lui offre des millions, et qui n'est autre que son concierge, dont lui-même a acheté la complaisance.

Telle est dans son ensemble l'amusante pièce de MM. Jaime et Kéroul qui n'ont d'ailleurs pas manqué de la bourrer de quiproquos joyeux et de situations cocasses.

La charmante partition de Louis Ganne, délicieuse d'un bout à l'autre, y vient ajouter sa fraîcheur personnelle. Conçue dans un genre moitié opérette, moitié opéra-comique, elle s'écarte absolument de ce que nous sommes habitués d'entendre en fait de vaudeville.

Les motifs en sont à la fois, gais, légers et pimpants, marqués au sceau d'un extrême bon goût artistique, et empreints d'un charme tout particulier qui forme le fond même de la musique de Ganne. Tout serait à citer : duo du 3e acte, d'une exquise délicatesse, couplets, ou musique de scène.

Fort bien interprétée par des artistes tels que Mmes Jane May, Emma George, et MM. Raiter, Herbert, Simon et Fernet, la pièce peut faire présager pour la nouvelle direction Miran, les honneurs de la centième.

L'orchestre est d'ailleurs plein d'entrain sous l'habile conduite de M. Goudesone.

L.

Vaudeville. — *La Provinciale*, pièce en trois actes de MM. Paul Alexis et Giacosa.

Que de premières, que de premières cette semaine. Des fjords de la Norwège à la province, de la province aux temps historiques où Celtillonat, dit Vercingétorix, combattait pour l'indépendance de la Gaule, le critique harrassé, vanné et crotté, n'a pas le temps de prendre haleine. Et dire qu'il y a des gens qui vous envient !

Voici donc *La Provinciale* que MM. Alexis et Giacosa firent en collaboration, une collaboration heureuse où l'on ne saurait démêler la part de l'écrivain italien de celle du disciple du Médan que les années semblent avoir considérablement assagi.

Sujet simple avec des décors simples, où les auteurs avec des moyens scéniques simples sont arrivés à donner une grande intensité de vie. Les deux premiers actes habilement construits nous mettent de suite au courant du drame intime qui va se dérouler, puis brusquement avec le troisième acte le dénouement devenant difficile, commencent les longueurs et les répétitions. Malgré tout cette pièce contient de très bonnes choses et il est certain que, acceptée comme bouche-trou elle ne donne nullement l'envie de la voir disparaître de l'affiche pour céder la place à une autre dont le succès est toujours problématique.

Georges Martin est un avocat de petite ville ; les débuts furent durs mais maintenant il vit dans une modeste aisance entouré de sa femme qui semble l'aimer et de son secrétaire Maurice de Ponthieu pour lequel il a une réelle affection. Aucun nuage ne paraît donc devoir obscurcir ce bonheur à trois, si ce n'est les exigences et les frasques du père du jeune secrétaire, le comte de Ponthieu, un gentilhomme tombé dans la dèche et la débauche. Pour éviter tout potin, Madame Martin sort peut et Maurice refuse de faire partie du cercle, mais malgré toute les précautions prises on sait tout en province et la liaison de la femme de l'avocat et du secrétaire est connue de tous les manilleurs du café des Mille-Colonnes. Naturellement le mari ne sait rien et il est loin de penser que celui qui lui doit tout serait capable de tromper sa confiance.

Le vieux viveur, n'ignore pas non plus les relations des deux jeunes gens et il se propose d'en profiter. Complètement à sec il a fait un faux billet signé Georges Martin et il vient trouver la femme de l'avocat pour la supplier d encourager son fils à épouser une certaine demoiselle Roubaud, riche mais très poupée. De cette façon le beau-père étouffera l'affaire et il pourra donner libre cours à ses crapuleuses orgies. La pauvre femme se voyant découverte, malgré ses tortures morales promet d'agir dans ce sens. Maurice de Ponthieu refuse de se vendre et décline toute idée de mariage.

Un ami de la famille, un bavard nommé Ardisson, rabatteur d'affaires au besoin, vient raconter l'histoire du billet signé Georges Martin.

— Mais c'est impossible, dit celui-ci, je n'ai jamais signé de billets. C'est un faux.

Puis songeant au comte de Ponthieu, à son in élicatesse probable. il veut sauver son secrétaire de la honte en lui offrant ses économies. Appelé aussitôt, celui-ci refuse cette offre.

— Pourquoi donc, s'écrie l'avocat, c'est un service que je puis te rendre, il faut absolument que tu acceptes. D'ailleurs prenons ma femme pour arbitre.

Consultée, Berthe Martin, dit très hautement que Maurice a raison de refuser.

— Mais on croirait que vous êtes d'accord, dit l'avocat, en les dévisageant, et devant leurs embarras, devant leur trouble éclate l'horrible vérité.

C'est là une scène de premier ordre.

Maurice est revenu furtivement, il veut emmener sa maîtresse. Ils fuiront loin, très loin, pour recommencer une nouvelle vie. Madame Martin accepte, mais au moment de partir une poupée de sa fille sur une chaise la rappelle au sentiment de la maternité. Elle fond en larmes, et s'écroule sur un fauteuil ; une force invincible la retient à la maison et elle déclare qu'elle restera.

G. Martin qui a deviné les projets des fugitifs, qui veut garder sa fillette revient, puis dicte, ces quelques mots, ses conditions à la coupable. Pour le nom, pour sa fille, elle demeurera au foyer mais ils resteront l'un pour l'autre des associés et rien de plus.

La vie plate, banale va recommencer et entre deux sanglots la mater dolorosa essuie les assiettes à soupe et met la nappe sur la table.

Voilà comment ça se passe, paraît-il, en province.

Le comte de Ponthieu, c'est Dieudonné qui a donné une grande allure à ce personnage avec son gilet maculé, son chapeau cabossé et ses pantalons fripés. Réellement c'est très bien. Maurice de Pont hieu c'est Grand, ce jeune artiste du Vaudeville dont le talent s'affirme de plus en plus. Mes meilleures félicitations à M. Mayer (Georges Martin) l'homme confiant qui ne perd pas sa dignité dans le cocuage, à Mlle Legault et enfin à Mlle Luce Colas la bobonne indispensable dans toute pièce à succès.

MARCEL BAILLIOT.

CONCERT PARISIEN. — **Irma Perrot.**

Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or...

Irma Perrot le fait revivre. Voici les vieilles chansons saintongeoises, poitevines, franc-comtoises.., les mots simples et les musiques douces, le bon peuple du pays de France surgissant du passé.

Pour tenter cette évocation en ce temps de Terreur intellectuelle, il fallait un grand courage et un grand talent. Mais Irma Perrot est une valeureuse et une délicate artiste. Elle est servie de plus par une voix charmante, une voix de petite fille dansant des rondes, mais d'une petite fille si savante en art ! Sa mimique est absolument neuve. Elle traduit le sentiment et l'idée majeure de chaque couplet par un ensemble plastique où la pose, le geste, le jeu physionomique, très étudiés, et toujours d'une grâce exquise, sont conservés pendant le couplet tout entier. L'attitude une fois fixée, rien ne distrait plus le spectateur du charme évocateur de la vieille chanson.

Et cet étrange public qui fit un succès aux banalités toujours à nouveau ravaudées par les racommodeurs de la basse littérature, le public écoute recueilli, pris à ce charme, comme si un peu de l'âme des aïeux revenait en lui.

C'est un très grand succès pour le *Concert Parisien* et nous félicitons M. Musseleck de nous avoir donné cette nouvelle étoile.

CHARLES TENIB.

A travers la Presse

Décidément nul pseudonyme ne nous paraît mieux choisi que celui de *Tout Paris* pour symboliser les vues frivoles, le langage invertébré, et la sainte horreur du document que ce reporter du *Gaulois* manifeste avec une si intarissable abondance. Exemple entre mille :

La vieille gaieté gauloise a saisi cette occasion de casser sa marotte indignée sur la tête du vertueux parlementaire coupable de n'avoir pas pris au sérieux la vieille fumisterie de la *Vie de bohème* : De l'influence du *nu* dans les arts.

Quelque ignares que puissent être les abonnés du *Gaulois*, plus d'un se sera rappelé qu'il s'agissait dans Mürger de l'influence du *bleu* dans les arts, ce qui est bien différent.

Tout cela est pitoyable (ce n'est pas moi qui parle). Il tombe sous le sens qu'on ne saurait tenir les jeunes gens en *charte* privée.

Faut-il que les préoccupations monarchiques vous aveuglent pour vous faire confondre la Charte jadis octroyée par vos favoris avec chartre qui vient de *carcer*, prison ! Mais qui sait ? Il pourrait y avoir entre ces choses plus de rapports qu'on ne croit.

Ah ! la jolie génération que nous prépare la République !

Peut-être. Espérons tout au moins qu'elle la prépare à écrire avec un peu plus de respect pour l'histoire littéraire et l'orthographe.

***

M. Emile Bergerat retombe dans la faute que nous lui avions précédemment signalée (*Journal*).

Il ne retourna dans son monde que pour sauver les apparences, et elles le sont à souhait.

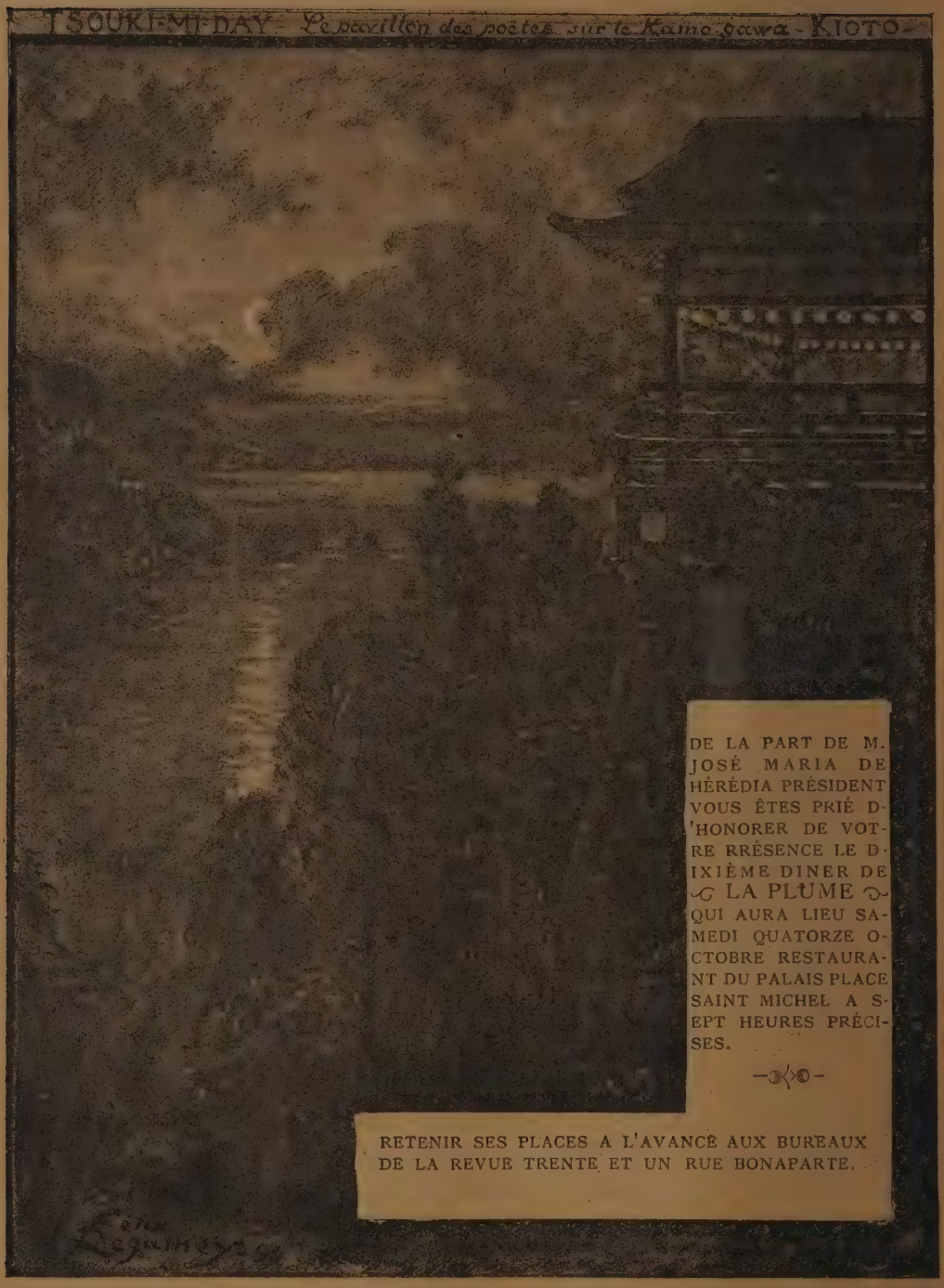
La concision est sans doute une précieuse qualité du style, pourtant je doute fort qu'à une personne lui disant : « Va ouvrir la porte » le subtil Caliban répondrait : « Elle l'est ». Posons donc la règle une fois pour toutes, afin qu'on n'y retombe pas. Il y a ce que les grammairiens appellent disconvenance toutes les fois que *le* est mis dans la phrase pour un infinitif ou tout autre mode d'un verbe. Jamais ce pronom *le* ne peut se rapporter qu'à un participe ou à un adjectif déjà exprimé. Cette fois, c'est bien compris, n'est-ce pas ?

TRISSOTIN.

(A Suivre)

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. Imp. J. ROYER.



SPÉCIMEN de l'Invitation au 10me Dîner de LA PLUME

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 109. 1er Novembre 1893.

Alcandre

RANIMÉ PAR LA FLUTE

Que s'en aille l'hiver, mi-dénu de sa neige,
Ou que meure, sanglant sous le thyrse, l'été,
Loin de vous exilé, Muses ! comment saurais-je
Célébrer des saisons que je n'ai pas goûté's !

Les bienfaits du printemps, les faveurs de l'automne
N'ont marqué dans ce cœur rien sitôt qu'emporté ;
Les cieux sur lui changeant n'ont que su qui lui donne
Quelque sujet de peine ou de félicité.

Lune ou Soleil, que les éloigne ou les ramène
L'immuable raison de leur marche orbité',
Si loin que s'étendît autant la terre humaine,
Ciel, que vous êtes vide à mes yeux rebutés !

Mille soleils ont lui, égaux d'autant de lunes,
Mais en vain j'adjurais leur immobilité :
La vertu des saisons enchaîné's l'une à l'une
Fut sans fruit pour un sein des Nymphes déserté.

Nymphes, prenez pitié d'absence et de tristesse !
Hé, ne m'allez vous pas revenir, déités !
Ou que, banni de vous, j'y retourne, et quand est-ce
Que je reprendrai l'âme avec le soin quitté ! »

Ainsi parlait Alcandre aux femmes d'Hippocrène.
On lui donna de Pan la flûte et son souci
Brillait comme une bulle à la jou' qui l'égrène
Des pailles étréci's.

MAURICE DU PLESSYS.

DU ROLE DES POÈTES

à Stuart Merrill.

L'art, c'est le retour de l'abstraction à la vie.
BAKOUNINE

Nous désirons que chacun de vous fasse voir la même ardeur jusqu'à la fin pour l'accomplissement de votre espérance.
PAUL, Ep. aux Héb. VI. 11.

I

De tous les individus qui souffrent aujourd'hui par le fait de la Société, les plus souffrants sont peut-être les poètes.

Les poètes connaissent de grandes joies mais ces joies sont aussi les plus brèves. Ils possèdent la faculté de s'abstraire du monde actuel, et de se réfugier aux empires profonds de leur âme afin d'y faire éclore les fleurs qu'y sema la vie, mais lorsque le monde les reprend, il se venge en leur infligeant le spectacle d'une humanité malheureuse ou féroce. Ils créent à leur image et ils ont l'orgueil de leur création, car ayant créé, ils ont *voulu* et l'orgueil représente le vouloir à son expression suprême, mais lorsque naïvement, en enfants qu'ils sont, ils prétendent faire partager à autrui la joie que leur procura l'œuvre accomplie, ils se heurtent au mépris des uns, à la sottise béante des autres, à la basse envie des pédagogues et des critiques, à la raillerie fécale des feuilles publiques — à l'ignorance soigneusement entretenue du grand nombre. Osent-ils, se sentant d'esprit libre, affirmer et prouver qu'ils n'ont plus besoin des règles inventées par les Maîtres à l'usage des écolâtres, on leur répond que leurs poèmes sont incompréhensibles et désordonnés, on les lapide avec les ossements des morts. S'assemblent-ils afin de commémorer un Ancêtre, on leur signifie qu'il est abominable de leur part d'oser détruire la légende qui les représentait comme les ennemis de cet Ancêtre. Se récréent-ils librement, sans souci des *gens posés* — ce sont des fauteurs de scandale. Enragés contre l'hypocrisie médiocrate et contre l'Autorité brutale, s'insurgent-ils ? — C'est pour faire parler d'eux. Enfin si, conscients de la solidarité humaine, ils s'efforcent, eux aussi, d'éclairer les hommes, on braille au paradoxe ou bien même certains, qui devraient les accueillir dans leurs rangs, leur déclarent « qu'ils ne sont pas utiles. »

Le secret de cette défaveur plus ou moins latente n'est pas nouveau ; le voici : les poètes marchent en avant de l'humanité. Êtres éminemment sensitifs, ils pratiquent d'instinct cette maxime de Térence : *Nihil humani a me alienum puto* qu'on peut traduire ainsi : J'ai droit à tout ce qui est humain.

Cependant les poètes n'étant pas des héros des demi-dieux, mais des hommes comme les autres, n'ont pas sans cesse conscience de leur rôle ; ils oublient très souvent qu'ils se doivent d'obéir à la logique de leurs facultés, traduire la vie *selon* leurs émotions, par leurs vers, semer la semence de Justice par leurs proses et leurs paroles, donner l'exemple de la révolte contre toute Autorité par leurs actes. L'âme enfantine qui persiste en eux, à travers les mille sursauts de l'existence les retient parfois devant des Images bariolées auxquelles ils vouent un culte passager ; tout artificiel parterre fleuri au fond d'une impasse, toutes joailleries savamment disposées les attirent. Beaucoup se perdent en chemin, beaucoup dépensent sans compter les richesses de leur esprit et de leur cœur au bénéfice de Simulacres et de prestiges et ils meurent épuisés. Quelques-uns enfin, après s'être perdus comme les premiers, retrouvent la bonne route ; après avoir dilapidé maints trésors comme les seconds, ils découvrent en eux mêmes de nouvelles ressources encore vierges. Ils avouent franchement leur erreur — on les hue.... Mais ils marchent quand même en avant, vers la lumière.

II

Telles sont les conditions dans lesquelles les poètes de ce temps sont obligés de vivre. Cependant leur dédain de toute notoriété décernée par une Société qui les hait et qui les craint, leur absolue conviction, aux heures de pensée, qu'ils font œuvre bonne pour l'avenir les transfigurent et les auréolent de clarté. Ils ont conscience alors d'être des Indisciplinés, *d'éternels* Insurgés ; chacun d'entre eux se dit à peu près ceci : l'ensemble de mes facultés me porte à concevoir la Beauté intégrale c'est-à-dire impliquant le Beau, le Vrai, le Juste. Ma fonction humaine étant de rendre, selon mon rythme personnel cette notion de Beauté, corollaire du rythme ascendant de l'humanité, *j'ai donc droit à tout ce qui est humain.* Mais la Société, c'est-à-dire l'Autorité, d'une part, sous couleur d'Education, fausse quelques unes de mes facultés — médiocre, elle s'efforce de faire de moi un médiocre. D'autre part, sous prétexte que je suis *pratiquement* inutile, elle me refuse le pain à moins que je ne m'abaisse à être médiocre — à lui servir de bouffon. Si je veux manger, sans déchoir, je suis obligé d'employer une partie de mes forces à quelque labeur ingrat, contraire à ma nature et qui m'épuise plus que quiconque, puisqu

plus vivement que quiconque je ressens toute émotion — puisque pour manger je *dois* produire autre chose que ma production normale (1). Si je veux penser par moi-même, je suis obligé au début à un travail pénible, il me faut me débarrasser des Règles et des Préjugés que m'imposa l'Education — et là encore, je perds une partie de mes forces.

Or puisque un instinct essentiel, ma raison d'exister, me pousse, malgré tous les obstacles et toutes les souffrances, à remplir mon véritable rôle c'est-à-dire à créer sans cesse la Beauté, le respect de moi-même me dicte de briser les entraves que m'oppose la Société. Je ferai donc d'abord la conquête de moi-même, j'abolirai en moi toute foi imposée ; soit par l'Education, soit par les conditions sociales, je libèrerai mes facultés car je les sens vivre comme de vivaces, de belles plantes qui ne demandent qu'à grandir sans tuteur ; je serai non plus un aveugle qu'on mène par la main mais bien un homme libre, regardant le soleil en face — et cet homme je puis l'être *quand je le voudrai*.

III

Mais si je restais seul à jouir de ma liberté, elle ne me servirait à rien ; je serais très faible étant isolé, très malheureux, me heurtant au malheur d'autrui. Je considérerai que mes frères, tous mes frères ont également droit au libre jeu de leurs facultés, expansion d'où résultera le bien-être matérel, moral et intellectuel pour tous. Comme j'aurai appris par expérience que le bien-être intégral de chacun est partie constituante du bien-être de tous, j'exhorterai mes semblables à détruire cette Autorité multiforme, qui nous frustra et qui nous dégrada. Je leur dirai donc : « Connaissez-vous, c'est-à-dire aimez-vous d'abord vous-mêmes — ensuite vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. Ne croyez pas, veuillez. (2) »

A mes frères les poètes je dirai spécialement : « Nous sommes ballottés entre l'idéalisme et le matérialisme. Or ces doctrines n'ont actuellement plus aucun sens et les Malins qui les vantent ne méritent aucune créance étant eux-mêmes les produits d'une éducation fausse. Nombre de matérialistes nous dénient une valeur de vie ; mais par le fait seul que nous vivons, nous avons le droit de vivre et de nous manifester selon notre tempérament ; par suite, en éthique, aussi bien qu'en esthétique, aussi bien qu'en sociologie, notre œuvre vaut n'importe quelle œuvre. Négligeons ces esprits étroits...

Les idéalistes qui, comme on sait, sont tous des anges ou des dieux, après nous avoir enfantés, ont eu peur de nous ; ils s'écrièrent : « Qui sont ces démons ? » Ils nous ont chassés de leur ciel et nous ont précipités sur la terre. La terre s'est couverte de fleurs... Or leur ciel, là-haut, plane et rêve et nous opprime, notre terre, ici-bas, aime, souffre et vit. Ce paradis plane là-haut, de par notre seule superstition — nous l'avons créé : recréons-le ici : il sera sur cette terre tant méprisée ou il ne le sera pas — selon notre vouloir.

Bons démons, nous sommes en enfer, il s'agit de reconquérir le ciel.

Quant à ce Dieu, formule suprême de l'Autorité, dont nous menacent les idéalistes, ce n'est qu'un fantôme de la peur, une vaine fumée dispersée le jour où se lève sur une âme l'aube de la liberté intellectuelle. Dieu c'est la vie des mondes, c'est la matière complexe, à mille faces, sans commencement ni fin et dont chaque parcelle possède un droit égal à l'être — Dieu c'est nous tous, les mondes, personnels et solidaires en l'unité de l'évolution éternelle. »

IV

O Poète, quel sera donc ton rôle selon la vie quotidienne ? Tu dois être à la fois Hercule et Prométhée : Hercule pour tuer les monstres, c'est-à-dire les défenseurs et les courtisans de l'Autorité quels qu'ils soient. Ces pourceaux rusés tu les traîneras au soleil de la raison et tu diras à Tous : « Regardez, ces anges sont des bêtes. » Prométhée, tu raviras aux Hauts-Bandits qui la détiennent la flamme vive de la science sociale et tu la distribueras à Tous. Tu combattras sans cesse. Tu combattras d'abord ceux qui s'intitulent Aristocrates de la Pensée. — A t'en séparer, tu ressentiras peut-être un grand déchirement parce que tu te souviendras que longtemps tu as souffert et saigné aux côtés de maints d'entre eux, les meilleurs. Tu souriras à ceux qui combattirent pour le

(1) Aux « âmes pures » qui font profession de mépriser la chair et qui trouveraient étrange qu'à propos de poètes on parle de nourriture, je répondrai qu'à mon avis manger, aimer et penser sont des fonctions d'une égale importance et ayant droit à une égale satisfaction. Si l'humanité avait conscience d'elle-même, elle comprendrait que toute contrainte à l'égard de quelqu'une de ces fonctions est un crime et doit être combattue.

(2) La société actuelle n'est elle pas en effet basée foncièrement sur un sentiment de croyance à quelqu'un ou à quelque chose ? Il en résulte dans la plupart des intellects une rupture d'équilibre au profit de certaines facultés, au détriment de certaines autres. De là un antagonisme entre la pensée et le sentiment chez les individus, un antagonisme de classes dans la société. Le jour où *tous* comprendront que les facultés s'équivalent, ils comprendront aussi que les hommes sont des fonctions équivalentes.

Beau malgré la misère et les moqueries des Serviles, tu leur offriras des fleurs mais tu leur diras : « Loin de moi désormais puisque il vous est besoin, au lieu du seul amour de l'Homme, d'une adoration vers quelque Simulacre accroupi au fond d'un Vatican d'or et d'ombres, loin de moi désormais, puisque vous prônez les rites et les mystères et tels mages qui vous énervent et vous trompent. » Mais voici que tu rencontreras les Médiocres, ceux épris de rhétorique et de sentences, ceux qui polissent les mots comme les sauvages polissent des cailloux luisants, ceux aussi qui maudissent la colère sacrée et la sainte ironie. Tu moqueras les Modérés épris d'un travail de taupe et que la révolte dérange, assembleurs de nues déniant aux poètes la pensée, bien que la pensée des poètes soit éclairs d'orage et mette en lambeaux leurs brouillards. Tu fustigeras les Pharisiens douceâtres qui prêchent qu'au Temple il faut seulement des sacrificateurs oints d'huile précieuse, momifiés de bandelettes sacramentelles. Pour les Stylites confits en l'adoration de leur savoir et que la vie importune, tu leur diras : « Vous êtes vanité ; êtres difformes et volontairement atrophiés, à cause de votre péché contre l'Homme, vous inventez l'excuse que votre âme est pure selon votre foi en un égoïsme solitaire, mais votre foi, c'est l'odeur d'un cadavre imprégné d'essences rares, votre foi, c'est puanteur sous les parfums. » Et tu jetteras à bas leur tour d'ivoire.

Ensuite poursuis ta route, ô poète, parmi les ronces griffues de la Scolastique, parmi les métaphysiques défaillantes où agonisent des floraisons sans graines, parmi les rhéteurs prônant les vieux âges. Écarte les Utilitaires: ceux qui voudraient atteler Pégase à quelque charrette. Ils te diront : « Tu es un impudent papillon choisissant ses corolles sous prétexte que les unes contiennent le miel de la vie et les autres l'amertume de la mort. Si tu veux lutter à nos côtés, il faut d'abord t'arracher les ailes. Lorsque tu seras redevenu chenille, tu ramperas sur la terre mais tu seras utile. » Tu leur répondras : « Utile, je le suis autant et plus que vous ; mes ailes connaissent la lumière comme l'ombre ; de votre terre je ne veux que les fleurs bienfaisantes ou empoisonnées ; des unes j'extrais le suc, je leur dois ma splendeur et je vole afin que Tous se réjouissent — les autres je les abats et je passe. Et je vous montre le chemin vers le radieux avenir. »

Bien d'autres t'arrêteront ; tu les combattras tous. Tu iras toujours en avant dénonçant l'injuste, écrasant le mensonge, exaltant le Beau. Quand tes frères, enfin éclairés, démoliront la Géhenne, tu seras avec eux sans prétendre à les haranguer, à les représenter ou à les diriger. Ποιητης, créateur, par tes vers tu créeras toujours plus parfaite ton œuvre — image de ta vie, reflet de ton âme et de toutes les âmes — selon le jour prochain où l'homme ne sera plus le croyant à quelque Dieu, le sujet de quelque Roi, le citoyen de quelque Patrie mais un Etre libre, conscient de soi-même et de l'humanité.

8-10 Septembre 93.

ADOLPHE RETTÉ.

VITRAUX POUR JEANNE D'ARC

CERTAINS artistes ont eu cette exceptionnelle occasion de pouvoir user de la magie des colorations lumineuses pour traduire la plus belle des légendes : la mission de Jeanne d'Arc.

A travers les ogives et les meneaux, dans une dentelle de pierre ils devaient, en la cathédrale d'Orléans, créer avec des lignes et des couleurs un sublime décor, tenter d'égaler les admirables œuvres des artistes verriers qui du XII^e^ au XVI^e^ siécle surent douer de surnaturelle beauté les mystiques scènes des vitraux.

Il faut reconnaître que les rares artistes qui ont répondu à l'appel du comité ont presque tous fort mal réussi.

Avaient-ils à innover ? — Fort peu. Utilisant la science des maîtres d'autrefois leur œil devait seulement apprendre le secret des harmonies colorées, se complaire au contraste des teintes, aux sinuosités heureuses des ligatures de plomb, à toutes ces choses enfin qui rendent si beaux les anciens vitraux ; — que le dessin en soit maladroit comme au XII^e^ siècle, byzantin comme au XIII^e^ ou d'une exquise pureté comme aux XIV-XVI^e^ siècles.

L'ensemble décoratif seul devait être neuf, marquer un progrès artiste dans la synthèse de la forme, l'ensemble des groupements, l'indication du décor, en respectant les nécessités de la sublime légende.

Que fallait-il pour cela ? — La Croyance en l'art, un peu d'émotion, de cette émotion qui rend fiévreux l'artiste, lui donne l'intuition, le sens de l'au-delà. Ainsi préparé il ne verra plus devant lui le croquis pénible, l'ébauche étroite mais son œuvre grandie. Elle sera pour lui une passionnante scène,

ne épopée, — non plus un vitrail, mais une ésurrection fulgurante de clarté.

Rien de tout cela, en ce concours ?

Les uns sont allés fouiller les manuscrits, es autres ont exécuté une toile de Prix de Rome selon la méthode de Bonguereau ou le feu Cabanel, le restant s'est simplement nspiré des chemins de Croix à quatorze rancs.

Et ces peintres et ces verriers n'ont pour a médiocrité de leurs conceptions nulle excuse.

Les peintres ne sauraient prétexter de l'insuffisance des verriers. De trop beaux vitraux figurèrent ces deux dernières années à la section des objets d'art du Salon du Champ de Mars. Donc point de difficulté d'exécution à redouter.

Les fabricants de vitraux non plus ne peuvent déplorer l'absence d'artistes originaux. En ce temps de platitude il en est encore des empéraments fiévreux et mystiques capables de rendre en leur œuvre la magie de leur vision intime.

Hélas, ils se sont associés aux poncifs et aux sous-produits académiques : tous châtrés et inaptes à la moindre émotion !

Si M. Champigneulle qui, bruyamment, affiche décorations et médailles, ces réclames de charlatan, avait eu un peu de cette foi dont il tire profit il aurait été chercher un autre artiste que ce M. Albert Maignan, également décoré, qui a osé donner à l'idéale figure de Jeanne d'Arc des formes dont rougiraient les filles du trottoir.

Mais cet industriel et ses acolytes, Saint-Blancat, Anglade et Cie, ne sont donc jamais entrés dans une église, ils n'ont donc jamais été charmés par les colorations irradiées des vitraux, remués par la magie de ces couleurs chaudes et douces qui semblent transfigurer l'atmosphères sacrée et baigner de surnaturelles lueurs les prêtres en surplis absorbés en leurs stalles ?

Ils ignorent donc les verrières de la Sainte-Chapelle, les rosaces de Notre-Dame, les mystiques et lumineuses scènes qui se déroulent dans les transepts de la cathédrale de Tours ?

Ces prétentieux ignorants savent-ils seulement que leur art est un art de simplicité. — Qu'à défaut de science il faut simplement du goût. — Que la multicolore et si admirable rosace occidentale de la cathédrale de Reims est presque entièrement composée de morceaux remplacés presque au hasard chaque fois qu'une révolution ou quelque orage en a détérioré un fragment ?

On comprend vraiment, à voir cette conspiration de laideur, l'intérêt si grand qu'ils ont eu à anéantir les belles verrières que Lenoir avait si soigneusement placées dans son inoubliable musée des Monuments français. Pour empêcher toute comparaison défavorable, légitimer les gains illicites, il a fallu briser, détruire, pulvériser les œuvres des verriers primitifs, celles des Jean Cousin, des Dürer, des Pinaigrier.

Ils ont fait disparaître ces merveilles comme les vandales de l'Académie ont laissé gâter pendant près d'un siècle, daus les cours de l'école de la rue Bonaparte, les beaux fragments de sculpture gothique qui y étaient réunis. Les pluies, les gelées, le froid, le chaud ont effrité, émietté ces œuvres d'Idéal et d'Expression qui firent si longtemps grimacer les messieurs graves et décorés.

Encore une fois ils ne sont pas médiocres ils sont exécrables les produits des maisons Champigneulle, St-Blancat, Anglade et Cie. C'est à ces industriels que nous sommes redevables de ces colorations fades, de ces figures sans vigueur, de ces scènes plates dont le coloris indigent et criard se marie si bien avec les bondieuseries en stuc de la rue St-Sulpice.

« Faites des vitraux pour les brasseries, faites-en pour les maisons de filles, mais pour Dieu ne profanez pas les églises, les grandes cathédrales qu'édifièrent des artistes épris d'idéal. »

Ces gens ne semblent connaître de rouge que les décorations dispensées par un gouvernement imbécile.

***

Le concours de l'Ecole des Beaux-Arts est comme tant d'autres médiocre et ce qui est pire, désespérant dans ses résultats.

Un seul projet méritait vraiment considération : celui de M. Gaudin.

Les cartons étaient d'un véritable artiste, mais bien simple, sans recommandations officielles, du dessinateur Grasset dont tant de dessins charmèrent et firent réfléchir les gens de goût. Projet timide. M. Grasset préoccupé de considérations spéciales et gêné par les règles étroites du programme ne semble pas avoir osé tout ce qu'il aurait pu donner. Mais de combien supérieur quand même aux autres : étant archaïque et moderne à la fois.

Archaïque par les costumes, les attitudes, les maigreurs qui rappellent la race malingre de l'époque de Charles VI ; moderne par l'arrangement du décor, la synthèse du paysage ; — une gradation savante des tonalités qui n'empêchait pas cependant chaque vitrail d'avoir sa couleur dominante : celui-ci rouge, ces autres verts, bleus ou jaunes.

Certaines verrières pouvaient être louées

sans restriction. — La 4e, par exemple, *Entrée de Jeanne d'Arc*, toute rutilante avec sa gamme rouge et jaune et d'une animation si intense. — Puis des détails charmants dans les autres : le paysage *de l'Apparition* dans la 1re, le *Charles VII*, coiffé de rouge, dans la 3e.

Un pareil projet se serait admirablement marié avec l'architecture de la cathédrale d'Orléans et n'aurait sûrement pas détonné au milieu des œuvres anciennes qui s'y peuvent trouver ; enfin il marquait un respect visible des lois qui régissent le décor du verre ; il n'a cependant pas été choisi.

Le jury qui n'a pas osé aller jusqu'aux projets Maignan-Champigneulle ou Lematte-Anglade lui a préféré les cartons de M. Galland fils : conception Louis-Philippe, habile mais sans originalité qui eût dû occuper le troisième rang, le second étant réservé à MM. Carot et V. Prouvé qui eux aussi avaient essayé de rénover.

Par la complicité de MM. Bonnat, Bouguereau, Paul Dubois les tentatives neuves ont donc été encore une fois écartées.

Gare les cailloux !

CHARLES SAUNIER.

M. ÉMILE ZOLA A LONDRES

CERTES, ce serait une chose à conter que cette aventure, décidée un peu à la diable par cinq ou six journalistes, tentée par l'auteur des Rougon-Macquart avec une certaine inquiétude. Si la pudique Angleterre l'accueillait à peu près poliment, peut-être enfin la prude Académie, après une longue et honorable résistance, se laisserait-elle enfin posséder. Mais l'accueillerait-elle poliment, c'était la question. Il n'y avait pas bien longtemps que le Traducteur de la *Terre*, le pauvre Vizetelly, avait été coffré de longs mois durant dans une des plus rudes prisons d'un pays qui ne se pique pas de traiter doucement ses condamnés, et que l'avocat requérant contre lui, avant de lire au tribunal des extraits du livre incriminé avait, suivant son expression « rougi d'avoir à faire rougir des Anglais en leur faisant entendre de si dégoutantes immondicités. »

Les compagnons de voyage de Zola ne risquaient pas grand'chose, on ne les connaissait pas beaucoup plus en Angleterre, malgré tout leur talent, toute leur notoriété, qu'on ne connaît en France les chefs de la lourde et puissante presse anglaise, Walter, Buckle, Moberley-Bell, Sir Algernon Borthwick, Sir Edward Lowson, etc. Parlez franchement, connaissez-vous ces noms-là ? — Non, n'est-ce pas. Ce sont pourtant ceux des directeurs propriétaires du *Times*, du *Daily Telegraph* et du *Morning Post*. Ils viendraient en France que le ciel n'en tomberait pas ; mais si Dickens, jadis, y fût venu, il eut eu au moins un succès de curiosité. Les journalistes qui ont fait le voyage de Londres ne pouvaient donc guère s'attendre qu'à cette réception parfaitement polie, et parfaitement froide que les Anglais réservent aux inconnus qui leur sont présentés correctement. Pour Zola, au contraire, il n'y avait pas de milieu : ou l'apothéose, ou les pommes cuites.

Il a eu l'apothéose. Rien n'égale le *mouton-de-panurgisme* de l'Anglo-Saxon. Il ne se décide jamais en vertu d'une opinion propre, il éprouve une honte terrifiée à se sentir seul de son avis. Les gens de Londres ont attendu patiemment que des personnes dûment autorisées leur dictassent leur attitude : et quand ils ont vu que les gens en place, comme le vénérable sir Stuart Knill, lord maire de la cité recevaient l'ex-Antechrist, en grand appareil, en simarres de pourpre, à coups de trompettes sonnantes, ils se sont tous précipités pour voir ses pieds fourchus, ils ont trouvé que rien n'était plus distingué, plus *swell* et *highly intellectual* que d'avoir les pieds fourchus. Voilà toute l'histoire.

Et maintenant, y a-t-il une conclusion ? M. Zola sera-t-il de l'Académie ? Je le souhaite, et que ce soit le plus tôt possible. D'abord pour qu'on n'en parle plus. Ensuite parce que si l'Académie s'obstine encore longtemps elle se transformera inévitablement en un banc d'huîtres. Tout homme de talent, quel que soit son avis sur les théories littéraires de M. Zola, qu'on a le droit de juger sévèrement, tiendra toujours à laisser le champ libre à la candidature d'un écrivain dont l'influence, bonne ou mauvaise, a été énorme, même sur ceux qui la nient. Il ne reste à se présenter que les imbéciles, qui ont tous les courages. Bientôt l'Académie aura reçu les Manuels les plus Bornier. Et puis, au fond, savez-vous ce que c'est que l'Académie ? On a dit que c'était un salon. On se trompe, c'est un musée. Un musée où l'on met, non pas les seuls grands hommes, mais des chefs d'école, des chefs de groupe, quelquefois des chefs de claque ; si bien qu'au fond on y voit résumée toute l'histoire littéraire et sociale, toute la psychologie historique de notre pays. Il y a eu un moment ou M. Xavier Marmier y représentait l'ancien homme de lettres, celui qui florissait au début du siècle, fin, modeste, modéré, poussant jusqu'à la passion l'amour des idées raisonnables mais médiocres, des termes éteints et décolorés. Et on y voyait en même temps des princes, parce que la France est un pays de badauds, des avocats, parce que l'avocat littré, traducteur d'Horace a été à la mode, et de vrais poètes, tous modernes, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme... Eh bien, le naturalisme a droit au musée. Il a existé, il a régné, et bien plus, il a été utile et il se meurt. Il faudrait être injuste pour ne pas reconnaître qu'au moment où le roman s'anémiait, se mourrait de la poitrine, entre les mains de Feuillet et de Droy, le naturalisme l'a sauvé, en le fourrant à l'étable, si vous voulez, mais enfin il l'a sauvé. C'est là quelque chose, et cette œuvre des Rougon-Macquart qui semble résulter de la confluence des deux courants contraires de Balzac et de Hugo, trouble, grosse, extraordinairement puissante, débordante de vie physique, elle fait penser à ces fleuves d'Amérique, jaunes, boueux, houleux, roulant des rocs et des troncs d'arbres, jetant tout cela jusqu'à la pleine mer, la comblant, élargissant la terre. Et au fond je crois bien que c'est ce sol nouveau que nous allons avoir à planter, à rendre harmonieux et *humain*, en y apportant l'Intelligence.

JACQUES TELLIER.

Le Coup de l'Alliance

Bojé tsara dég... travestissait, l'autre soir, un imbécile de soldat dont la soûlerie très patriotique venait de faire fourcher la langue. Le *Clos-Bercy 1893* qu'il avait ingurgité se précipita en flots violâtres hors de sa gueule franco-russe pour bien prouver que l' « expression » avait dépassé sa « pensée »...

Ce spectacle me rendit rêveur.

Je songeai au coup du père François, mais le comparai défavorablement à celui de Sadi-Alexandre. La trimourti peu bouddhique Guillaume-Humbert-François-Joseph, dans une vision spontanée, m'apparut comme d'un art inférieur au concubinage dont le million qui nous a été si magistralement subtilisé par nos budgétivores vient de célébrer les saintes noces. Et, malgré toute la loyauté de mes efforts pour *y croire*, un cauchemar me hantait. J'en voulus alors à Baudelaire de n'avoir pas chanté en un sculptural sonnet *le Vin du patriote*, afin que je pénétrasse le mystérieux symbole de ce dont mes yeux étaient éblouis. Je pris une décision héroïque. Je courus à la place où mon militaire avait manifesté son... expansion bien légitime, et, tandis que les uns respectant — comme un drapeau ! — l'excès d'âme de l'ivrogne, les autres y baignaient superstitieusement leurs semelles — comme si ça portait bonheur ! — je me baissai hypocritement et ramassai, au moyen d'un carton, les éléments authentiques de l'analyse dont je vais noter les résultats chimico-psychiques et humano-burlesques, pour l'édification des curieux de sensations qui me suivent.

Tout d'abord une constatation majeure : les deux amants sont dignes l'un de l'autre. Ainsi qu'on dit en style matrimonial : ils sont bien assortis. L'un complète l'autre, le second devine le premier, et ajouterait enfin un prêtre : ils sont consubstantiels à souhait. Les frères Siamois pourraient seuls donner une vague idée de la chose.

L'Empire russe, ou slave, ou moscovite, comme il vous plaira, est un enfer où les damnés sont répartis par bagnes selon les hasards de leur chûte utérine. En France, m'a-t-on prétendu, c'est presque identique, mais passons. Les délégués du Lucifer alexandrin, lequel est pape grec et tzar de toutes les Sibéries, sont des démons à la chiourme bestiale et savante : knout, pendaison, exil, spoliation et rossage de femmes. Les moujiks ne leur cèdent qu'en lâcheté. Le caractère général des gouvernants russes et de leurs sujets est l'esprit du IV^e^ siècle de l'ère chrétienne : mysticisme et caporalisme.

La République française est une maison Tellier, sauf le respect dû aux républicains, où le Patron préside à la consommation légale, et au prorata de la puissance hiérarchique des abonnés, de la fornication sociale. La chair passive hurle, mais l'étreinte désespérée du jouisseur la mate pour un temps. Le couvent a des mœurs romaines : prévarication, imposture, exploitation intégrale, médiocratie. La chose publique n'appartient qu'à tout ce qui n'est pas Public, c'est-à-dire que les punaises de gouvernement ne sont pas chlorotiques d'anémie. Le caractère général des seigneurs et de leurs serfs est la fusion de l'esprit fainéant des rois ainsi nommés et de l'esprit juif vénitien : inconscience et shylockisme.

Il n'est donc pas surprenant que l'affinité entre les deux gouvernements se soit manifestée de façon si enthousiaste. C'est en vertu d'une loi de nature que le rapprochement s'est affirmé. Ces patriotes internationalistes, à l'image des socialistes à la Humbert, ex-forçat de la Commune, ex-vilipendeur du Tzar, prétendent même qu'historiquement la France et la Russie se sont embrassées, vers 1812 et 1854. Somme toute, cette alliance est semblable à celles qui se perpètrent chez le commun des mortels. Le ciment d'amour, c'est l'argent, c'est la communion d'intérêts réciproques.

D'un côté, l'autocrate oriental est fort peu convaincu de l'éternelle durée de son empire. Dame Liberté et la force expansive des gaz, ont de secrets desseins, peut-être. La famine et la misère sont, au surplus, mauvaises conseillères, croit-il. De l'autre côté, l'oligarchie bourgeoise occidentale se trouve dans un passage délicat. Les revendications prolétariennes l'affolent, et, pensant se jeter dans les bras d'un protecteur, elle tombe simplement dans ceux d'un couard à la casquette corporative. Voici pourquoi un empire et une république — deux formes de la même denrée étatiste — ont échangé l'anneau de fiançailles.. La cour fut discrète, puis intempestive. La domesticité française se distingua par l'intrusion abracadabrante de la langue russe dans les programmes scolaires, par l'alliance policière des deux gouvernements à propos de l'affaire des nihilistes et des papiers Sawiki, par le profond respect de l'insinuation, digne de Dickson, de l'emprunt russe. Et, comme les bons procédés appellent les bons procédés, l'impérial Romanoff a voulu montrer à la face de hyène de la Triple alliance italo-austro-germa-

nique que la gratitude n'est point bannie du cœur des marchands. L'Europe sera républicaine ou cosaque ! s'écriait Napoléon. Je ne sais pas si l'Europe est cosaque aujourd'hui, mais, ce qui est certain, c'est que la France l'est devenue intensément. Le panslavisme a absorbé la France, comme le pangermanisme a absorbé l'Italie. Peuples fameliques et esclaves, réjouissez-vous !... Un océan de boue submerge la vieille machine sociale et engloutit ses exploiteurs !

La race latine perd son hégémonie millénaire dans l'effondrement des vétustes institutions sociales. L'esprit du Nord souffle sa bourrasque violente, arrachant et déchiquetant de ci, de là, avec l'accompagnement des éclairs scientifiques, les dernières branches de l'arbre de l'erreur et du crime. Mais les nations septentrionales n'en sont pas moins agitées intérieurement. Aussi les gouvernements de tous les pays songent à s'allier formidablement contre la révolution montante. Et ces alliances, binaires ou ternaires, tendront de plus en plus à absorber les indifférents, par raison ou par force, si elles ne s'absorbent pas entre elles. Une sanglante boucherie s'organise dans les états-majors des armées alléancistes en vue d'écraser l'esprit de révolte pour le bien-être et la liberté. Le *si vis pacem. para bellum*, cette sentence jésuitique de chourineurs patriotiques en délire et de journalistes crapuleux, devrait cependant en éclairer les premières victimes : les peuples idiots et pusillanimes qui vont s'entr'égorger pour la défense des privilèges bourgeois ! Laissez-vous voler les milliards de votre sueur pour la goule Guerre et suicidez-vous ensuite, travailleurs !

Oh ! malheur à ceux qui, ne possédant rien, et défendant la Propriété qui les meurtrit et les annihile, n'ont pas compris que la Patrie est une des formes de la Propriété !

Vraiment les acoquinements franco-russe et italo-austro-germanique ont leur absolution pleine et entière dans l'ahurissante inertie des foules. Les criminels par stupidité ! ils applaudissent aux pandours qui les affament et qui vont les suriner patriotiquement demain !

ANDRÉ VEIDAUX.

P. S. — Les récentes manifestations patriotiques sont symptômatiques de guerre ! Une grève générale des gens d'armes serait la Révolution... D'autre part, la crainte d'un envahissement teuton en France ou d'une conquête française en Allemagne est fallacieuse. Invasion ou conquête ne sont que variations du système propriétaire. Et comme la forme politique est conséquente de l'état économique moderne, les sentimentaux et les peureux peuvent se rassurer : ces « cochons de Prussiens » n'attenteront pas plus à la liberté et aux mœurs sociales fameuses que nous subissons, que ces « incomparables Français » n'y attentent.

NOTE

Nombre de lecteurs de journaux ont pu s'étonner de la visite de l'amiral Avellan aux magasins du Louvre.

— Pourquoi pas au *Bon Marché* ou au *Printemps ?*

Il nous revient de source sûre que l'amiral Avellan, un homme de haute éducation, avait bien manifesté le désir de visiter le Louvre, entendant le Musée.

Mais les organisateurs de la fête qui ignorent complètement nos richesses nationales, avec l'imbécillité qui les caractérise, ont spontanément pensé aux célèbres Magasins !

D'où un grotesque quiproquo. L'amiral russe doit avoir une triste idée des gens qui se sont fait passer comme représentant l'élite intellectuelle de la France.

— De Mazas ou de Charenton — où ils furent ou finiront — tout au plus.

CH. S.

Représentant le Figaro *et l'*Illustration *à l'ouverture de l'Exposition de Chicago, M. Octave Uzanne a rapporté de son voyage des notes sur l'Amérique qui feront quelque bruit lors de leur prochaine publication en volume. Nous avons la bonne fortune d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs :* **Le Niagara,** *un très mentu fragment inédit qui sera apprécié.*

N. D. L. R.

Je suis arrivé au Niagara la tête farcie de clichés admiratifs légués par les plus grands poètes et écrivains, néanmoins très curieux de percevoir ma sensation individuelle. N'ai-je point maintes fois, au cours de précédents voyages, protesté contre des chefs-d'œuvre consacrés par l'admiration des critiques et des Globe trotters ? Ai-je pu jamais m'enthousiasmer pour l'Alhambrade Grenade, m'allumer aux froides statues de Canova ou de Thorwaldsen et comprendre l'expression d'*Enfer des eaux* dont Byron décore la jolie mais peu infernale cascade de Terni qui vient mourir sous des orangers. Le monde est plein de merveilles que la moutonnière servitude intellectuelle des troupeaux de touristes n'ose pas franchement déclasser.

On a qualifié les chutes du Niagara d'extraordinaires et de miraculeuses. Chateaubriand s'est écrié : « C'est *la Colonne d'eau du déluge !* » Tous les bardes anglo-américains ont rivalisé d'épithètes et ont cherché des rimes ruisselantes d'inouïsme pour tâcher d'exprimer l'effet de cette rivière s'abîmant à quelques centaines de pieds au-dessous de ses rapides. *Le Niagara !* Rien qu'à ces mots, dès notre jeunesse, notre imagination se met en mouvement et nous procure d'extravagantes visions. Ce n'est donc pas sans une curiosité vraiment émue que l'on court vers la réalité, lorsque l'océan traversé, on passe à proximité de Buffalo.

Pour arriver cependant à cet attirant cataclysme je pris le chemin des écoliers, partant de Torento afin de traverser un petit angle du lac Ontario dans un de ces grands vapeurs des lacs, si agréables comme installa-

tion. Je débarquai à Niagara, et sans prendre, ainsi que mes compagnons de route, le petit chemin de fer du Michigan central qui conduit à la rive canadienne des chutes, je remontai sur un petit sabot à vapeur la rivière Niagara jusqu'à Lewiston, d'où un train spécial (muni de wagons à amphithéâtre ouverts entièrement du côté de la rivière) me conduisit, sans que je perdisse de vue la superbe gorge qui encaisse le Niagara, jusqu'aux chutes mêmes sur la rive américaine.— Ce voyage est de tous points parfait et d'un surprenant pittoresque. Je le conseille aux excursionnistes, car il permet de suivre tout le cours de la rivière depuis son estuaire, à Youngstown, près de l'Ontario, jusqu'à *Suspension bridge*, presque en vue des cascades.

La rivière du Niagara, qui circule tortueuse au fond d'une gorge superbement sauvage et qui montre ses eaux d'un bleu laiteux, écumeuses, fouettées, bruissantes, rageuses et encore rebelles, n'est pas à dédaigner; c'est la préface à contre courant des chutes, mais une préface si énergiquement tracée qu'elle ne fait peut-être que trop augurer des dramatiques tableaux qui vont suivre.

A peine installé à *Cataracte house*, après avoir vu défiler sous mes fenêtres une longue procession de *Fire men* précédés de nombreuses musiques et entre autres d'un orphéon d'Indiens peaux-rouges, je me dirigeai vers la chute américaine dont j'entendais déjà le grondement à quelques centaines de mètres en contre-bas.

Sans me hâter, m'attendant à un spectacle capital dont tout mon être allait frémir, sentant en moi cette curiosité longuement attisée qui mollit généralement en arrivant au but convoité, je m'attardai à regarder les grands rapides dont les eaux filent vertigineuses dans un chaos de culbutes, de remous, de vagues se brisant en gerbes sur les obstacles dont la vue est assez stupéfiante.

Je dus hâter le pas, car vingt cochers conduisant leurs *buggies* de promenade et pour le moins autant de guides m'enveloppaient, m'assourdissant de leurs propositions, se disputant ma personne, gâtant déjà par l'énervement de leur présence la sorte de dévotion qui me poussait à aller communier du regard avec le plus célèbre tourbillon de la nature universelle.

Je courus là-bas vers le puissant murmure, vers la buée blanche, poursuivi par voituriers et guides, et, me penchant sur un parapet de pierre, je vis, sans émotion, la grande descente de 164 pieds de la cataracte américaine; une masse d'eau formidable tombant en nappe régulière avec un bruit monotone et aucunement assourdissant, un grand nuage de vapeur voilant à peine le fond de l'abîme où l'onde aussitôt brisée se fraye un passage parmi d'énormes blocs de rochers.

A l'horizon, des hôtels et encore des hôtels, sur la rive canadienne aussi bien que sur le rivage américain; près de moi, de nombreux touristes flegmatiques, criant sans flamme dans le regard, sans vibrance dans la voix, des : *Oh ! splendide ! Oh ! magnificent indeed !* Je n'avais décidément pas reçu le choc espéré, le *coup du lapin* de l'admiration délirante.

Mais ce n'était là qu'une des cataractes ; la chute canadienne restait à visiter ; puis ces chutes demandent à être vues de profil, de face, de dessus, de dessous, avec les éclairages divers du soleil, le soir et le matin. Les Américains prétendent même que la sensation que donne le Niagara est très « journalière » et qu'il est nécessaire d'y revenir à diverses reprises, l'été et surtout l'hiver, pendant la débâcle des glaces. C'est possible, mais cela devient en vérité de la *Niagaramanie*.

La *Chute canadienne* a plus d'élégance que sa concurrente, toutefois elle n'agita point davantage en moi le grand branle-bas des émotions extraordinaires, non plus que les *Trois sœurs* et autres divers points de vue pittoresques surabondamment catalogués et décrits dans tous les livres dont on nous bourre les poches.

Le village de *Niagara Falls* montre la trop joyeuse physionomie dela Bourboule ou de Royat pendant la saison, on y spécule à outrance sur l'étranger; ce ne sont que boutiques de souvenirs, offices de chemins de fer, hôtelleries de plaisance, voitures de louage, baraques de jeux; il y a même des demoiselles de maigre vertu qui « font les chutes » comme d'autres font chez nous le boulevard, à cette différence que les « truqueuses » qui se promènent autour des cataractes jouent les sentimentales, ont un volume de Byron à la main et posent en une rêveuse attitude de keepsake, dans l'espoir d'enflammer les touristes célibataires qui, vis-à-vis de ce grand spectacle de la nature sentent plus qu'ailleurs le besoin d'être à deux pour admirer et échanger leurs émotions.

Ce qui serait incomparable au Niagara, si une municipalité jalouse de coquetteries peignées et ratissées n'en avait déshonoré la sauvagerie naturelle à force de soins excessifs, c'est le paysage qui est d'une coloration surprenante. Sans doute, grâce aux embruns des chutes et à l'humidité exceptionnelle de l'atmosphère, la verdure est d'une fraîcheur, d'une intensité, d'une vibration viridine qu'on ne saurait peindre, c'est un vert poracé, lumineux, smaragdin qui monte des pelouses pour devenir translucide sous l'épaisseur des frondaisons. C'est exquis comme un naturel décor de féerie shakespearienne.

On se promène sous des arbres séculaires, aux bords de torrents qui courbent et plaquent l'herbe des pelouses qu'ils lèchent dans leur course échevelée. — Loin de la foule, loin des hôtels, loin des guides, des voituriers et du puffisme enveloppant, ce serait assurément délicieux de vivre en cet endroit, en oubliant de s'extasier devant les trombes d'eaux qui s'effondrent et que seule notre infinie petitesse fait proportionnellement considérer comme géantes. Mais les hommes n'ont-ils point toujours dans l'exploitation qu'ils font des sites pittoresques, détruit leur principal attrait en retirant du cadre la poésie mystérieuse de la solitude et la superbe désolation des cataclysmes dans le désert.

Je ne parle pas de l'aimable douche prise dans la traversée de la *Cave des vents*, sous une portion de la grande cascade. C'est une promenade qui a son angoisse asphyxiante, son émotion physique. C'est encore l'excursion la moins sotte qu'on puisse faire au cours de cette villégiature à *Niagara Falls*, où je n'aurai sans doute point la tentation de jamais retourner, à moins qu'au cours d'un voyage hivernal je puisse y venir entendre la puissante chanson des glaçons qui tombent en brisant leurs cristaux.

OCTAVE UZANNE.

Un Testament

—

NOUVELLE

—

(Suite. — V. le nº 107)

Je lui amenais de temps à autre une de ses cousines éloignées, Mme Le Hucheur, maîtresse de piano, brave et digne femme qui soutenait à grand peine, de son travail aléatoire, une nombreuse famille, un mari impotent. Elle lui jouait des morceaux du jour à effet et tous les airs de « bastringue » qu'il avait applaudis au *Tourniquet*. Parfois il souriait, chatouillé par des sonorités inattendues ou par les souvenirs qu'évoquait dans son esprit l'envolement hardi des notes perlées d'une chanson grivoise.

A cette époque Pierre Bonnemain recueillit l'héritage d'une tante, cinq grandes fermes en pleine vallée d'Auge. Ce surcroît inutile de fortune le navra en raison de l'excédent de préoccupation qu'il représentait. Il eût renoncé à la succession sans ma promesse de lui servir de secrétaire et de régisseur. Désormais je dus rédiger ses lettres d'affaires, ses quittances de loyer, m'étudier à copier son écriture, à imiter sa signature. A la longue j'y réussis au point qu'il s'y trompait lui-même. Mon habileté de contrefacteur le ravissait. Elle lui évitait un travail tout en dissimulant son abîme de paresse dont, au fond, il se fut montré honteux vis à vis ses correspondants.

Tant d'apathie nous jetaient, Mme Le Hucheur et moi, si actifs par nécessité et par goût, dans des stupeurs coupées de gaietés et de pitié. Nous ne pouvions nous expliquer un pareil tempérament et nous l'en plaisantions. Il riait, soutenait que le moindre effort le gênait, attribuait cet état à une maladie de cœur et de nerfs.

Un soir, je le trouvai assez ému. Il avait éprouvé une crise d'étouffement qui, disait-il, avait failli l'emporter. Mandé en hâte, le médecin n'avait rien diagnostiqué d'alarmant. Il l'avait badiné sur son volume et conjuré de prendre de l'exercice. Pierre pestait contre le docteur, un maître-âne, qui le laisserait trépasser. Je me gardai de m'associer à ses récriminations. Je lui déclarai ironiquement d'une voix goguenarde :

— Ah bien ! mon pauvre vieux, puisque tu es si malade, je vais prévenir ton notaire d'accourir, car tu es incapable de faire toi-même ton testament !

Il répondit sérieusement sur un ton jovial :

— C'est bien ça qui m'embête !

— Alors tranquilise-toi, ajoutai-je. Tu n'auras point besoin d'appeler Me Jolibois ; je vais te le rédiger, moi, ton testament, et ça ne traînera pas.

Je pris une feuille de papier à lettre grand format et je prononçai en écrivant : Tu nommes M. Pinguet ton légataire universel... tu lègues tes maisons de Falaise à Mme Le Hucheur, trois mille fr. de rente à ta vieille bonne, autant à ton jardinier, etc..., etc..., tu dates, tu signes... C'est fait. Et j'apposai son nom au bas de ce testament en règle.

— Voilà, lui dis-je, en lui tendant la pièce, l'expression de tes dernières volontés.

Il la lut, sourit quand il vit que je m'instituais son héritier, approuva les legs particuliers, s'extasia sur l'imitation absolue de son écriture.... à tromper le bon Dieu, murmura-t-il, très amusé !

— Allons ! voilà une bonne besogne de faite, conclut-il plaisamment ! Et il laissa tomber le testament dans le tiroir ouvert d'un vide-poche à sa portée.

Quelques mois s'écoulèrent. Mme Le Hucheur m'accompagnait plus rarement chez Bonnemain. Elle avait perdu son mari et ne pouvait s'absenter le soir. Pierre appréciait son dévouement, lui témoignait toute la gratitude dont sa nature apathique était susceptible.

Maintenant il m'inquiétait, mon vieux camarade. Il engraissait, bouffissait toujours. Sa face se marbrait de taches jaunes. Il sommeillait sans cesse et sa respiration faible, entrecoupée, paraissait vouloir s'arrêter. Le flot envahissant de la graisse obstruait peu à peu les organes vitaux.

Une nuit — alors que j'étais absent de Caen depuis trois jours — sa gouvernante le trouva étouffé dans son fauteuil.

Il laissait de nombreux héritiers dans les deux branches. Oncles, tantes, cousins, s'empressèrent d'accourir. Sur la demande de l'un d'eux, les scellés furent posés au domicile du défunt. Lors de leur levée avec inventaire, on découvrit un testament non cacheté. Aux termes de la loi, le juge de paix le présenta au président du tribunal qui en ordonna le dépôt chez un notaire.

Les formalités accomplies, je fus prié, le jour de la lecture du testament, de passer chez le notaire commis à cet effet. Tous les héritiers s'y trouvaient rassemblés. Ils me prirent pour un clerc de l'étude et m'enveloppèrent d'un regard indifférent et dédaigneux.

Or, quelle ne fut pas ma stupéfaction d'entendre le notaire lire gravement le testament que j'avais moi-même fabriqué un soir, pour nous divertir, Pierre et moi ! Je fus atterré, écrasé. Un grand silence s'établit que rompit soudain une voix éclatante d'irritation.

— C'est inoui ! je ne m'explique pas ces dispositions. Mon neveu m'aimait, j'en suis sûr, il n'a pu décéder sans penser à moi. Il y a erreur ou manœuvre... Jamais Pierre n'a songé à dépouiller sa famille en faveur d'obscurs étrangers ! Et il me lança un regard à me broyer contre la muraille.

— Jamais ! glapit le chœur des héritiers déconfits.

Une jeune dame assez jolie, insinua doucement que l'on devrait bien commencer par me faire arrêter.

Les mots de captation, de testament apocryphe, de justice... s'envolèrent comme des oiseaux de mauvais augure.

Confus et consterné, j'allais révéler la plaisanterie dont tous ces gens et moi devenions les victimes. Mais ce n'était pas chose aisée à dire et je cherchais des mots adroits pour m'exprimer,

EUGÈNE GRASSET. — *Projet de vitrail pour Jeanne d'Arc*

me demandant s'il ne valait pas mieux me confier au notaire. Pendant que j'hésitais, réfléchissant, j'entendis le notaire répondre au concert de protestations.

— Messieurs, vous agirez à votre guise. Mais je puis vous faire observer que le testament semble parfaitement régulier. Il est bien de la main du testateur. Vous connaissez son écriture? J'en possède d'ailleurs un échantillon : trois lettres que m'adressa, l'année dernière, M. Bonnemain... Comparez... dans ces quatre pièces l'écriture est identique ! Voici enfin une circonstance qui prouve la volonté formelle du testateur et sa persévérance à maintenir ses dispositions. *Il a signé le testament à deux reprises.* Voyez !.... la première signature forme corps avec le testament. Au dessous s'en trouve une seconde un peu tremblée, d'une facture moins nette et plus molle, mais assurément de la même main, car les caractères et le paraphe sont pareils. Evidemment, peu de temps avant sa mort, M. Bonnemain a relu son testament. Il s'est assuré qu'il renfermait bien l'expression de ses dernières volontés, et, en le contresignant, il a entendu le manifester à nouveau.

Tous les *héritiers* se ruèrent sur le notaire et le testament. Je me précipitai à leur suite et je constatai en effet l'existence d'une *deuxième signature*, celle de Pierre Bonnemain, celle-là !

— Ah mais ! me dis-je alors, voilà qui modifie radicalement la situation. Mon droit et mon devoir sont maintenant de garder le silence. Pour moi, Pierre a parlé. Il n'a pas procédé régulièrement et ce testament reste mon œuvre graphique ; mais il l'a ratifié. Il a fait tout ce qui était à la portée de son incroyable indolence et peut être en son pouvoir pour s'approprier ce testament : *il l'a contresigné.* Ecouter de vains scrupules de conscience, refuser cette succession, ce serait m'élever contre sa volonté clairement témoignée à nos yeux. Oui, mon pauvre camarade se sentant perdu a songé à moi, à d'autres aussi, et, d'un mot — le seul qu'il put tracer — il a entendu récompenser le dévouement de ses derniers amis ! Et pourquoi pas? Etions-nous moins intéressants que ces bourgeois crasseux, suant l'or et l'envie, nous pauvres et travailleurs? Qui donc s'était occupé de Pierre, avait adouci, récréé ses derniers jours ? Eux ou nous? Cette fortune irait grossir le capital de ces égoïstes et Mme Le Hucheur, cette amie désintéressée, la vieille bonne, le jardinier qui tant de nuits avaient veillé leur maître ne recevraient pas un souvenir de Pierre Bonnemain?

J'obéis à Pierre et je me tus. Personne n'osa attaquer le testament et je fus envoyé en possession des biens de mon ami. J'épousai Mme Le Hucheur dont j'avais apprécié les solides qualités et j'achetai l'étude de mon patron.

En mon âme et conscience, mon cher ami, acheva Pinguet, j'ai la convictiou d'avoir accompli un devoir!

Le regard de Pinguet respirait tant d'honnêteté ; il avait apporté tant d'éloquence et de franchise dans son récit que, depuis longtemps, mes préventions s'étaient évanouies.

Je lui serrai cordialement et chaleureusement la main.

R. DE LA RIVIÈRE.

Dernier espoir (1)

Il est un arbre au cimetière
Poussant en pleine liberté,
Non planté par un deuil dicté, —
Qui flotte au long d'une humble pierre.

Sur cet arbre, été comme hiver,
Un oiseau vient qui chante clair
Sa chanson tristement fidèle.

Cet arbre et cet oiseau c'est nous :
Toi le souvenir, moi l'absence
Que le temps — qui passe — recense...
Ah, vivre encore à tes genoux !

Ah, vivre encor ! Mais quoi, ma belle
Le néant est mon froid vainqueur...
Du moins, dis, je vis dans ton cœur?

PAUL VERLAINE.

NOCTURNE

A Léon Deschamps.

Vers les roses, des lys ont penché leur corolle
Et, très purs, se sont faits longtemps adorateurs. —
Voici que vers les lys un frais parfum s'envole,
C'est le baiser subtil et doux des fleurs aux fleurs.

On devine planer en une ronde folle,
Des âmes regrettant les terrestres bonheurs.
A la Nature, temple où Vénus est idole,
Les âmes sans amour viennent offrir des pleurs.

La lune, pâle reine an peplum de lumière,
Sur toutes choses met un nimbe de mystère
Qu'effacera trop tôt l'aube du prochain jour.

Puis, en hymnes très doux comme les chants d'églises,
Le mystique hosanna *des calmes nuits d'amour*
Monte des bois pâmés au long baiser des brises.

GASTON DUMESTRE.

CHARLES GOUNOD

L'ILLUSTRE musicien dont le monde musical déplore aujourd'hui la perte, a pu passer à juste titre pour une de nos pures gloires, on peut ajouter qu'il a surtout laissé derrière lui l'exemple d'une bien belle existence d'artiste. Doué d'un tempérament porté de préférence vers les choses tendres et passionnées, il fut plutôt un élégiaque avec une forte nuance de mysticisme auquel l'avaient amené ses premières aspirations religieuses. La grande fertilité de son esprit, en

(1) Extrait d'un volume à paraître chez Léon Vanier, *Le livre posthume.*

idées mélodiques, l'avait d'avance désigné pour les succès populaires. Il enjoliva à sa façon la légende du docteur Faust, ainsi que l'histoire des amoureux de Vérone, qui furent d'ailleurs ses deux plus beaux titres de gloire. Mais il n'eut pas le tempérament d'un Berlioz, et ses personnages s'éclairent davantage des reflets de sa personnalité mystique, élégante et passionnée que du rayonnement qui émane du véritable génie créateur. Voilà pourquoi nous serons plus émus d'entendre la *Damnation de Faust* et le *Roméo* de Berlioz, dont on ne pourra nier l'immense supériorité au point de vue de l'art pur. Les sympathies du public n'allèrent pas à ces deux dernières productions d'un homme de génie, et plus heureux que lui Gounod put définitivement goûter de son vivant les joies de la célébrité. Parmi les nombreuses productions de sa carrière théâtrale, et hormis les œuvres que nous venons de citer, l'opéra de *Mireille* se détachera seul, comme une ravissante idylle provençale, où malgré l'inégalité absolue du 3e acte, les idées les plus fraîches et les plus souriantes ont pu le servir à souhait.

Sa mémoire demeurera d'ailleurs par son œuvre considérable de musique vocale, et surtout par sa musique religieuse où ses messes et les oratorios de *Rédemption* et *Mors et Vita* auraient suffi à l'immortaliser.

De même que Mozart auquel on s'est plu à le comparer, la mort le surprit alors qu'il terminait un *Requiem* : digne fin d'un musicien et d'un croyant.

LÉLIO.

Regards littéraires d'un Yoghi[1]

à Louis Denise.

Nous avons parmi nous des gens qui voudraient supprimer radicalement tout ce qui existe et nous ramener, au besoin par la violence, à un régime aboli et condamné depuis plus d'un siècle. On les appelle des conservateurs.

***

Le miracle de Cadmus s'est renouvelé sous nos yeux sceptiques. N'est-ce pas à l'aide de quelques dents pourries que Cuvier a reconstruit tout un monde enseveli par le déluge ?

***

Il n'est pas jusqu'à la politique qui, chez nos voisins d'outre-Manche, ne porte la marque de leur prédilection pour les choses du sport. Toutes leurs finances se débattent sur un échiquier, et leur Parlement lui-même est-il autre chose qu'un vaste jeu de bills ?

***

Le jour où je pourrai prononcer son nom sans éternuer et lire ses rhapsodies sans vomir, je m'occuperai aussi de M. Nietzsche.

***

On cite chez les orateurs de l'antiquité bien des cas d'aptitudes multiples, mais nul n'a su cumuler, comme Hypéride, l'éloquence de la chair et celle du barreau.

***

Dans le cycle immense des Rougon-Macquart je ne trouve qu'un détail sincère, c'est l'arbre généalogique, tout constellé de feuilles de vigne.

***

Dès qu'elle eut aperçu Roméo, Juliette lui fit des yeux d'août. Tant l'amour a vite fait son œuvre !

***

Pourquoi diable Mme Gyp ne déverse-t-elle pas une bonne fois dans l'un de ses romans la dixième, la centième partie de l'originalité que recèle le plus banal de ses chapeaux ? Ce serait à renverser la tour Eiffel.

***

Nos pères ne renonçaient qu'à regret aux croyances religieuses de leur enfance. De là sans doute le proverbe : « Athée vous lentement. »

***

Tout ce que nous a révélé jusqu'ici M. Edouard Drumont n'est rien, je l'attends à ses mémoires : les Mémoires de Youtre-tombe.

***

Les casuistes passent, même auprès des catholiques fervents, pour avoir arbitrairement inquiété les consciences, mais l'histoire n'enregistre pas à cet égard de réprobation plus cruelle que celle qui s'attache au nom de S. Thomas Taquin.

***

Les hommes de la Révolution goûtaient fort Rabelais. C'était notamment, dit-on, le charme de Lakanal.

***

Varron nous engage prudemment à ne pas trop nous attacher à certains avantages extérieurs. « Non refert cuisse, sed quid dicat. »

(A suivre) *PAUL MASSON.*

(1) Voyez les numéros des 1er septembre et 15 octobre 1892, 15 février, 15 mai et 15 août 1893.

La Quinzaine artistique et littéraire

10mo Dîner de « La Plume »

Nous empruntons à l'Agence Dalziel le compte rendu suivant :

« C'était la réouverture de ces joyeuses réunions où s'assemble chaque mois la jeunesse littéraire. Parmi les convives, citons : José Maria de Hérédia, président ; Emile Zola ; Stéphane Mallarmé ; Félix Régamey, qui avait signé l'invitation, un dessin original et ravissant représentant le Pavillon des Poètes à Tokio ; Léon Deschamps ; Laurent Tailhade ; Georges Moreau, directeur de la *Revue Encyclopédique* ; Théodore Duret, critique d'art ; Pierre Mille, correspondant du

Temps à Londres ; le peintre Henri Boutet ; le statuaire Félix Charpentier ; les poètes : Léon Durocher, Adolphe Retté, Louis Hubert, Th. Geslain, Paul Paillette, Ph. Berthelot, Henry Cormeau, Jean Carrère, Karl Boès, Jacques Tellier et Victorien du Saussay ; les prosateurs : Léon Maillard, critique d'art, Arthur Bernède, auteur dramatique, H. Durand-Tahier, critique d'art et secrétaire général de la Société Nationale des Beaux-Arts, Emile Strauss, directeur de la *Revue du XX*me *Siècle*, Albert Gérès, fondateur de l'*Indépendant littéraire*, Henry Gauthier-Villars (Willy), Paul Masson (un Yoghi), docteur Michaut, du *Figaro*, Jules Christophe, critique d'art, Maurice Maindron ; l'éditeur H. Simonis-Empis ; les statuaires Henri Bouillon, chargé du monument Murger, et W. H. Pécou, qui achève les médaillons des rédacteurs de *La Plume ;* Maurice Chevreux, architecte ; Mévisto, le puissant diseur de la *Scala* ; les dessinateurs : Desboutin fils, J. Baseilhac, Cazals, le spirituel chansonnier, Jules Sylvestre et Léon Lebègue ; les chansonniers Canqueteau, Mougel, Bailliot, Saulgrain, Victor Daubry, Gaston Dumestre, Lucien Gillain ; Jules Le Bayon, compositeur de musique ; les docteurs Renaud et Charles Binet ; et d'autres, d'autres encore.

» Au dessert, M. de Hérédia a porté ce toast :

» *Je suis vraiment touché, Messieurs, de l'honneur que vous me faites et que rehausse encore l'illustration de ceux qui ont occupé avant moi cette place.*

» *Si vous m'en voyez ému, ce n'est pas que je sois effrayé par cette jeunesse qui m'entoure ; car, sinon par la date de naissance, du moins par celle de l'adoption, je suis assurément le plus jeune de tous les poètes français* (1). (Vifs applaudissements).

» *Poètes, nous le sommes tous ici, écrivains, peintres, sculpteurs et musiciens. Nous sommes, au sens antique du mot, les ouvriers de l'œuvre par excellence, unis, malgré les différences de génie, d'esthétique ou de tempérament, par le même fraternel amour de la justice et de la beauté.* (Applaudissements répétés).

» *Je boirai donc, Messieurs, ce verre de vin français en l'honneur de l'intelligente jeunesse qui est l'espoir et qui sera l'orgueil de notre mère à tous, la France !* (Applaudissements prolongés).

» Le rédacteur en chef de *La Plume* se lève ensuite et annonce que l'éminent statuaire Rodin est élu, à l'unanimité, pour présider le prochain banquet. Cette nomination provoque un grand enthousiasme parmi les convives.

» Après ce dîner, poètes, littérateurs et artistes fraternellement confondus se rendent au sous-sol du Soleil d'Or où la soirée s'est prolongée fort avant dans la nuit, cependant que les poètes : Laurent Tailhade, Adolphe Retté, Jean Carrere et Emmanuel Signoret disaient, aux unanimes applaudissements, quelques-uns de leurs poèmes et que les chansonniers : Mougel, Canqueteau, Bailliot, Ferny, Trimouillat, Gillain, Saulgrain, Aubry, provoquaient un rire inextinguible. »

On trouvera autre part le compte-rendu de cette merveilleuse soirée. Disons cependant le succès hors pair de Laurent Tailhade avec deux ballades satiriques : *Los ! aux vieilles putains d'ans et d'honneurs chargées ! — Je veux voir la trogne à Loti !* et avec une autre ballade, splendide d'envol lyrique et de piété, dédiée à notre grand poète Verlaine : *Lorsque Jésus reconnaîtra les siens*. Mougel et Ferny ont eu aussi leur bonne part de bravos, le premier avec *La Ronde des poètes*, une délicieuse satire et le second avec *La Statue*, le *Discours du Sous-Préfet* et deux autres monologues : on ne se lassait pas d'entendre l'auteur du *Missel*, il a fallu qu'il prouvât que sa voix refusait tout service.

Pour être complet, publions ici quelques-unes des lettres d'excuses reçues avant le dîner. Le nouveau rédacteur en chef de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Ferdinand Brunetière, nous écrit :

Je regrette vivement que mon état de santé me prive du plaisir de répondre à la gracieuse invitation de La Plume. *Très désireux, en effet, de connaître personnellement beaucoup de jeunes confrères dont je lis assez régulièrement les écrits, je n'en pouvais souhaiter de plus favorable occasion que celle que vous m'offriez. Plaignez-moi donc s'il faut que je n'en profite pas, et en attendant que nous la retrouvions, comme je l'espère bien, agréez, je vous prie, pour vous, pour* La Plume *et pour vos camarades l'expression des sentiments avec lesquels je suis*

Votre reconnaissant et dévoué,
F. Brunetière.

Cette lettre fait autant d'honneur à celui qui l'a écrite qu'à ceux qui la reçoivent. Après les violentes campagnes de presse de l'hiver dernier où chacun défendit ses idées avec ardeur, il était bon que le public sût que, de part et d'autre, les combattants s'estimaient réciproquement. Tous, nous défendons l'art, à notre façon ; notre but commun est de réaliser la Beauté absolue : sur ce terrain, nous nous entendrons toujours et moins la grande famille des lettrés et des artistes aura de divisions, plus vite nous atteindrons le but ambitionné. Les banquets de *La Plume* n'ont jamais eu d'autre ambition que celle de faire régner la paix sur les Arts. On le voit, ils y réussissent.

D'autre part, notre éminent confrère et maître Auguste Vacquerie exprime ainsi ses regrets d'être obligé de nous fausser compagnie :

J'aime et j'admire le poète des Trophées *et j'aurais été heureux de dîner avec lui et avec vous tous. Mais je ne suis pas libre après-demain.*

Mille regrets et amitiés.
Auguste Vacquerie.

Voici un des deux télégrammes rédigés par M. Francis Magnard, rédacteur en chef du *Figaro* et promoteur de la candidature de Hérédia à notre présidence :

Cher Monsieur Deschamps, je tiens encore une fois à vous exprimer tous mes regrets et je vous prie de dire à M. de Hérédia combien je suis désolé de ne pouvoir assister à votre banquet de ce soir, mais, malgré de nouveaux et nombreux efforts, je n'ai pu me dégager d'arrangements pris avant d'avoir reçu votre invitation...

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments très cordiaux.

Francis Magnard.

(Samedi, 4 h.)

Et pour ceux qui se plaisent à montrer la jeunesse littéraire actuelle comme un ramassis de nigauds et de geux mal élevés, cette lettre de M. de Hérédia, écrite le lendemain du banquet :

Je ne veux pas attendre plus longtemps, cher Monsieur, pour vous dire combien j'ai été ravi et vraiment touché de l'accueil charmant que m'a fait cette jeunesse si joyeuse, si enthousiaste et en même temps si polie. Je vous prie d'être mon interprète auprès de tous les convives de ce dîner et de tous les artistes assistant à la Soirée dont je garde un si bon souvenir et de prendre pour vous une bonne part de mes remercîments et de ma reconnaissance.

José Maria de Hérédia.

Ce dimanche.

La jeunesse est fière de semblables témoignages d'amitié ; elle saura en rester digne.

(1) M. de Hérédia n'a reçu sa naturalisation française que il y a six mois.

Enfin, pour terminer, publions l'adhésion de M. Auguste Rodin qui nous parvient à l'instant :

Cher Monsieur Deschamps,

Je suis reconnaissant de l'honneur que, sur la présentation de M. de Hérédia, MM. Zola, Scholl, Coppée, Vacquerie, Leconte de Lisle, Claretie, Verlaine, Mallarmé et Magnard ont bien voulu me faire en votant ma présidence pour le prochain banquet de La Plume.

Je suis reconnaissant aussi aux amis que j'ai en grand nombre à La Plume *et à vous, cher ami.*

Je suis donc à votre disposition.

RODIN.

Maintenant, au samedi 9 décembre.

***

LES LIVRES

LES BAISERS MORTS

(Poésies de Paul Vérola, front. de Félicien Rops)

DEVANT LA PRESSE

...C'est dans une langue curieuse et claire, d'une exquise originalité, que l'auteur a su, grâce aux procédés d'une métrique absolument personnelle, saisir et fixer les nuances les plus délicates de la pensée...

(*XIX Siècle.*)

...M. Paul Vérola a peint et chanté les outrances de la passion, ses délires et ses tortures, ses cruautés et ses humilités. *Les Baisers Morts* ont un parfum étrangement violent qui fait penser à celui des *Fleurs du Mal*, sans que le jeune poète cependant ait rien pris à son illustre maître.

JUDITH GAUTIER (*Le Rappel.*)

...La nature, quel champ immense pour le peintre, pour le littérateur et le poète ; ceux-ci la font parler et lui prêtent nos passions, ainsi que l'a fait Paul Vérola dans le « Viol », extrait de son adorable et exquis recueil : *les Baisers Morts*, en un sonnet accouplé dont le rythme n'est pas sans charme...

(*Revue des Livres.*)

...Ouvrez au hasard un livre de poésies. Vous y trouverez deux notes : éloge enthousiaste de la femme, gémissements du poète dont la grande âme est incomprise. Ils ne sortent pas de là. L'éternel féminin les tourmente, et la société prosaïque ne les apprécie pas plus que les vulgaires épiciers.

C'est désolant... pour eux. Aucun ne songe que la vie est autre chose que l'adoration de son moi et des jupes qui passent ; il y aurait cependant des études superbes à faire sur les misères sociales, sur la condition de cette femme qu'ils divinisent, et que le régime actuel condamne à la prostitution ou à la faim.

Les fils de l'azur ne songent qu'à accoupler des rimes : ça ne tire pas à conséquence ; mais il est tout de même regrettable de voir gaspiller à des riens un talent aussi réel que celui de M. Paul Vérola.

(*La Révolte.*)

Il n'y a pas à craindre que le souci d'écrire amoindrisse les soins de la pensée. En particulier, à M. Paul Vérola je ne fais pas l'injure de prêter cette crainte : mon opinion est que son inspiration témoigne d'un irrésistible besoin de s'exprimer... Et tout mon corps, si j'ose ainsi parler, trempe et se fortifie aux flots puissants d'Amour que les lèvres de chair de M. Paul Vérola extravasent sans épuisement, mais non sans une insulte méritée à la faiblesse actuelle de nos sens.

DAUPHIN MEUNIER (*Indépendance belge*).

Avec les *Baisers Morts*, M. Paul Vérola sans aller carrément vers ceux qui veulent bouleverser entièrement le vers français, essaye pourtant en des *sonnets accouplés* de rompre avec la forme consacrée en croisant les strophes d'une façon absolument nouvelle, au point qu'on se demande si, placées ainsi, elles peuvent constituer le sonnet.

Pour nous, ce n'est pas uniquement dans la forme que se trouve l'œuvre, et il nous a paru que les sonnets accouplés de M. Vérola ne perdaient rien comme force de pensée à être réunis deux à deux. Au reste, ils ne constituent qu'une partie du livre et sont suivis de bons vers à la mode habituelle où la brutalité des images chères à l'auteur donne une couleur particulière qui fait des *Baisers Morts* un livre à relire.

ACHILLE ROUQUET (*Revue Méridionale.*)

...D'un art plus rare et plus recherché sont les *Baisers morts*, de M. Paul Vérola, publié à petit nombre par la « Bibliothèque artistique et littéraire » avec une étrange et suggestive eau-forte de Félicien Rops. Il y a, dans ces ballades, dans ces sonnets accouplés, dans toutes ces pièces, une remarquable préoccupation de la forme en même temps qu'une amertume, à la fois inquiète et résignée.

B.-H. GAUSSERON (*Journal des Débats*).

C'est moins pour l'aspect qu'il a donné à ses poésies, en les présentant sous forme de sonnets accouplés, que les *Baisers morts*, de M. Paul Vérola, m'ont paru prouver leur originalité que par les idées qu'il a fait tenir dans ce cadre assez étrange. J'avoue que quand je lis : « l'âme humaine », une des meilleures pièces du volume qui en contient de véritablement remarquables, je ne songe guère à constater les redoublements ni les éloignements ni les rapprochements des rimes : l'idée de ces âmes murées dans le corps, dans leurs carapaces, qui s'attirent sans pouvoir se joindre et qui se maudissent ne pouvant se voir ni se comprendre, est suffisamment haute et saisissante pour que les ingéniosités de la forme échappent au lecteur.

Si désireux pourtant qu'il soit de formes nouvelles M. Paul Vérola constate que la réaction contre la forme parnassienne a été exagérée : « Fatigués de louvoyer » sans cesse le long des mêmes rimes », dit-il, dans sa préface, « certains poètes rêvent d'abolir ces « rimes, de jeter compas et boussoles et de se perdre vers l'horizon « illimité. Ne pensez-vous pas que cela équivaille à se laisser mourir de faim parce qu'on a failli mourir d'une indigestion ? » Ce qui prouve que la logique et la poésie peuvent encore faire bon ménage, quoi qu'en disent ceux qui ne l'aiment pas ou ceux qui l'aiment mal.

PHILIPPE GILLE (*Figaro*).

M. Paul Vérola, lui, ne craint point d'affirmer les théories de ces pléiades disparues. C'est un poète de l'amour de même qu'un poète de la chair. Indistinctement, il pratique le sentiment ou la volupté. Quelquefois il les réunit dans un duo étrange, violent même, qui, par son allure, évoque un Casanova moins perfide et plus langoureux, ou encore les *Dialogues* de l'Arétin.

(*La Cocarde*, le *Petit National*, le *Patriote*).

De la grande bibliophilie, des éditions de luxe, passons au livre d'art comme l'entendent, comme le comprennent les jeunes. Dans cet ordre d'idées, la première place appartient à la petite collection d'art éditée sous le patronage de *la Plume*, dont les volumes tirés à 150, 200, 300, 400, 500 exemplaires — c'est le maximum — ne doivent jamais être réimprimés. Comme format, ce n'est plus ni l'in-8, ni l'in 4 carré, c'est du petit in-12 : chaque volume a généralement en tête le portrait de l'auteur, quelquefois un frontispice, gravé par Rops ou Odilon Redon ; le papier employé est du simili hollande, les ornements sont purement typographiques, et la fonte, petite, d'un œil elzévir très élégant. Une couverture blanche avec titre placé tout en haut, dans le coin gauche, complète cette physionomie spéciale. Proses et poésies, roman psychologique, nouvelles, études de mœurs paysannes, ont déjà paru dans cette petite collection qui vient d'atteindre à sa douzaine avec le volume de M. Paul Vérola, *les Baisers morts*, lequel contient, ma foi, des poésies d'une très belle allure, intéressantes au point de vue prosodique, quoique, de temps à autre, il se dégage de cet ensemble une certaine brutalité. Mais ici, nous ne nous trouvons plus en présence d'une œuvre bibliophilique pure, les jeunes sont sur la brèche : il faut donc leur pardonner cette exubérance passionnelle, et remercier M. Léon Deschamps de nous présenter ainsi leurs productions sous une forme artistique. Après le livre de pur amateur, après l'ouvrage connu, coté de longue date, accompagné d'illustrations inédites, le livre de curiosité fin-de-siècle, dont la « rareté » sera, avant tout, d'essence littéraire.

JOHN GRAND-CARTERET (*Le Livre et l'Image*)

***

LES REVUES

Saviez-vous qu'il existe à Paris, 6, rue Favart, une Société d'étude sur la question Louis XVII ? que cette Société publie chaque mois un BULLETIN du plus haut intérêt historique, n'acceptant que des faits appuyés de preuves réelles ? Le dernier de ces bulletins, le 9me, contient après de justes et vertes ripostes de M. Otto Friedrichs aux journaleux qui écrivent des sottises, une bibliographie de la Question Louis XVII, bibliographie que tous les curieux d'histoire voudraient consulter. — M. Jacques des Gachons, dans l'ERMITAGE, renouvelle les exploits de don Quichotte contre les moulins à vent. Il nous initie à des mystères qui

n'en sont que pour lui seul. « Le théâtre que nous voulons », affirme-t-il, c'est un théâtre où l'on reprendrait *Chérubin (!!)* de Charles Morice, ce *Chérubin* qui anéantit d'un seul coup toutes les espérances fondees sur l'auteur par quelques-uns de ses amis, un théâtre où l'on ne jouerait que des œuvres non conçues pour être représentées, le *Guignon*, de Mallarmé (un poème lyrique sans dialogue), la *Chanson de Roland* (adaptation de M. X···), la *Bible* (arrangée par M. Y···), le *Coran* etc., etc., etc. Ce théâtre vous l'avez eu, le *Théâtre d'art* — et tous les vrais artistes déplorent encore ses résultats : un ridicule absolu éclaboussant la jeunesse et ceux surtout que l'on croyait défendre. Même nº une réponse à Rebell, par Stuart Merrill. — « Si j'avais 25 ans, nous disait amicalement M. Zola, il y a huit jours, je me ferais anarchiste. » M. Paul Adam, après avoir donné les plus grands espoirs, semblait tromper l'attente des artistes ; mais depuis un an, il s'est ressaisi et, en ce moment, il publie dans les Entretiens une série qui passe trop inaperçue... Chaque quinzaine, il critique les mœurs de notre temps, non avec des phrases déclamatoires et vides, mais avec des arguments spécieux, cela en belle prose, lumineuse et ferme. Voici le début de son dernier article : « Le souci de gaver nos ventres est excessif. Ce besoin d'engloutir, au moindre prétexte de fête ou de deuil, marque au reste l'état de barbarie comme celui de décadence...» Relisez maintenant le programme des fêtes franco-russes et écoutez cette conclusion : « Plus le pauvre se saoûle, plus le riche engraisse. Le vômissement règle l'ordre social de nos états civilisateurs. » M. Zola aurait-il fait à M. Paul Adam la confession sus-écrite ? Tant mieux, car nous allons pouvoir applaudir un grand écrivain de plus. — Quelqu'un qui n'a pas dû lire avec plaisir le dernier nº de la Revue Anarchiste, c'est M. Alphonse Humbert, président du Conseil municipal de Paris. On lui remet sous les yeux un article vieux de dix ans, dans lequel il qualifiait le Tsar de « lâche », d'« idiot », lui prédisant une mort prompte, tué qu'il serait par le « mépris général » ou par une « bombe justicière ». Et c'est à ce forban « qui fait dans ses chausses, pris de peur » que l'Humbert de 93 boit le champagne d'honneur payé par les électeurs de France !

L. D.

***

LES THÉATRES

Cercle l'Œuvre. — *Romersholm*, drame en 4 actes de Henrick Ibsen.

Avec beaucoup d'intérêt mais non sans quelque appréhension nous nous étions rendu à l'invitation des organisateurs de l'*Œuvre*. Qu'allait-on nous donner de nouveau ? allait-on imiter le *Théâtre-Libre* ou bien servir d'exutoire aux pièces idéalistes, mystiques, symbolistes ? Rien de tout cela, le Comité, avec beaucoup d'à-propos avait choisi comme début une pièce d'Ibsen qui n'avait jamais été jouée en France et qui, bien qu'étant d'une grande portée philosophique et psychologique est d'une clarté éclatante.

Sachons gré à M. Lugné-Poë d'avoir pris l'initiative d'une pareille tentative d'art théatral. Le français, né malin, qui inventa le vaudeville est généralement d'une ignorance crasse au sujet des chefs-d'œuvres des littératures étrangères. *L'Œuvre* allume son flambeau et c'est pourquoi les directeurs de cette nouvelle société doivent être loués et encouragés par ceux qui ont quelque souci de l'art pur.

Le pasteur Jean Rosmer a perdu sa femme, qui un peu faible d'esprit s'est suicidée. Depuis ce temps le pasteur vit dans son château de Romersholm, tout au fond de la Norwège, n'ayant auprès de lui qu'une jeune fille Rebecca que sa femme malade avait appelée autrefois à son chevet. Les deux jeunes gens (car Rosmer est encore jeune) vivent dans une parfaite communauté de sentiments et Rebecca semble avoir pris une grande influence sur le pasteur qu'elle veut convertir complètement aux nouvelles idées. La tâche est dure pour elle dans ce Romersholm où vécut toute une génération de conservateurs imbus des idées les plus étroites, les plus conformes à l'autorité et aux conventions sociales. Mais elle n'a reculé jusqu'alors devant rien et son apostolat la préserve de toute pensée contraire à la chasteté et à la pureté.

C'est elle qui introduit au château Brendel, l'ancien précepteur de Rosmer, un bohême révolutionnaire, prêcheur d'idéal, ainsi que Mortensgaard, directeur du journal libéral *Le Phare*.

Mais pour contrebalancer son influence toujours croissante apparait le recteur Kroll, beau-frère de Rosmer un fanatique censervateur qui vient d'acheter le *Journal du District* pour combattre à outrance les idées subversives. Kroll propose à Jean d'en prendre la direction ; il doit à son nom, à son passé de travailler pour la cause commune et d'appuyer de son autorité les représentants de l'ordre et de la religion.

Rosmer refuse et devant le recteur plus furieux qu'étonné, il annonce sa conversion. Tout autrement que lui il comprend son rôle d'homme libre et maintenant il veut répandre la lumière dans la contrée que ses ancêtres avaient volontairement tenue dans l'obscurité. Kroll ne se tenant pas pour battu revient à la charge, il reproche durement à Jean son apostasie mais cette fois procède d'autre façon : ayant remarqué la bonne entente de Rebecca et de son beau-frère, ayant surpris le tutoiement réciproque, il insinue que sa sœur n'était point folle et qu'elle n'a fait que céder la place pour laisser plus de liberté à leurs amours.

Vaines protestations de Jean, le doute est entré dans son esprit il ne se sent plus de force à commencer la lutte ayant perdu la pureté de conscience nécessaire à « ennoblir les hommes ». Que faire ? Pour marcher ensemble à l'émancipation et à la purification, il propose à Rebecca de l'épouser. La jeune fille repousse énergiquement cette proposition sans raisons bien plausibles.

Nouvelle apparition de l'affreux Kroll qui se moque des jeunes gens qui n'ont pas pu s'affranchir des vieux préjugés sociaux. Ils ne sont pas de taille à convertir les hommes. Alors Rebecca que le doute sur la légimité de sa naissance exaspère, devant les deux hommes dévoile toute sa conduite. C'est elle, elle seule qui agissant sur l'esprit faible de Félicie Ressner l'a conduite par une série de mensonges jusqu'au suicide. Son œuvre échouant elle va retourner vers le Nord loin du château maudit qui a brisé ses forces et sa volonté.

Jean reste atteré devant cet aveu, à quoi désormais rattacher son esprit et sa foi ? Les remords l'accablent et devant la fameuse criminelle, il désespère. Rebecca complète sa confession : c'est d'abord un amour irraisonné, indomptable qui l'a poussée vers Rosmer ; puis après la mort de Félicie elle a su mater ses désirs ne songeant plus qu'à l'œuvre sainte.

C'est maintenant la nuit sans joie possible, sans but avouable. Brendel, le vieux révolutionnaire, qui a prêché dans le désert vient frapper à la porte de son élève : « Jean, je suis a sec, complètement à sec, n, i, ni c'est fini, pourrais-tu me prêter un idéal, une paire d'idéaux. »

Et les deux chastes amants, la main dans la main, marchent joyeusement à la mort et se précipitent dans le torrent qui engloutit autrefois Félicie.

Telle est cette superbe pièce qui mériterait une plus longue analyse, ce drame, ce drame où éclate une fois de plus le génie d'Ibsen et bien que ce soit dans la première maniere de l'auteur il est difficile de rendre plus splendidement la lutte des passions humaines avec les sentiments de pureté et de devoir.

Les vieilles traditions chrétiennes, la morale y sont sapées de main de maître et sur toute la pièce s'épand une philosophie douce et un amour grandiose de l'humanité.

Ah ! pauvres crétins de critiques inffluents, vous

croyez être débarrassés d'Ibsen. Le voilà plus vivant et plus fort que jamais.

Sans être parvenu à un ensemble parfait, le cercle de l'*Œuvre* a fait grandement les choses. La mise en scène est bien réglée et l'interprétation très suffisante. MM. Lugné Poë, Max et Pradet méritent mieux que des bravos ordinaires ; seule Mlle Bady, dans un rôle très difficile d'ailleurs, n'a pas eu la largeur nécessaire. Elle n'a pas été égale, ayant parfois des emportements superbes et tout à coup des défaillances regrettables. Madame France s'est fait remarquer dans un rôle épisodique.

Avant la pièce, M. Léopold Lacour avait donné une conférence, dans le but de préparer le public par une étude intéressante des femmes d'Ibsen.

MARCEL BAILLIOT.

VERCINGÉTORIX, drame national en 5 actes et 8 tableaux, en prose, de M. Edmond Cottinet.

Il paraît, M. Cottinet, que vous avez vieilli dans l'attente et que d'irrespectueuses souris avaient commencé de grignoter votre précieux manuscrit. Croyez-vous que l'art dramatique aurait beaucoup perdu à ce qu'il dormit dans l'oubli éternel ? A quoi bon ressusciter ces fantoches grotesques qui ont nom : Camulogène, Tujag, Baculus, Teutomir, etc., si tant est qu'ils aient jamais existé ?

Nous n'avons point l'intention de dire les aventures galantes de Vercingétorix et de Pompéia, l'amour héroïque de Cambra pour ce même Vercingétorix, la splendeur du palais de César, la traîtrise d'Espasnact, la bonne tenue des légions romaines, le tout plaqué de mots historiques qui nous ont rappelé les plus mauvais jours du Lycée. Ce drame national en 5 actes est plutôt pénible à entendre et il serait cruel d'insister.

Après avoir loué comme il convient la mise en scène et les décors somptueux, passons à l'interprétation. M. Albert Lambert (Jules César) est suffisant quoiqu'un peu terre à terre. A un certain moment il ressemble fort à un pompier réveillé en sursaut qui n'aurait pas eu le temps de passer un pantalon. Duard et Marsay sont bien. Mlle Dux (Cambra) est une gauloise pleine de chaleur et de fierté. Mlle Tessandier est médiocre.

Le succès de la soirée a été tout entier pour M. J. Fenoux sorti depuis peu du Conservatoire.

Très bon élève, très consciencieux, le débutant possède une diction irréprochable, une tenue sévère et il a supporté avec courage ce rôle écrasant de Vercingétorix. Il dit avec tant d'âme les tirades patriotiques que si la pièce devait durer vingt jours (ce que je ne crois pas) il serait au bout de ce temps complètement éreinté, peut-être aphone. C'est beau la jeunesse.

Maintenant, mon cher Fenoux, (votre excellent père me permettra cette appellation familière) permettez-moi de vous donner un conseil : oubliez un peu les leçons de vos professeurs, vibrez moins, soyez plus naturel, plus humain, et vous aurez votre place marquée non seulement à l'Odéon, mais à la maison de Molière.

Voilà ce que je pense franchement, et soyez assuré qu'à *La Plume*, on n'abuse jamais de la pommade, même pour les jeunes.

MARCEL BAILLIOT.

***

CHRONIQUE DES CONCERTS-COLONNE

Comme séance d'ouverture, un *Festival russe*, organisé par l'*Echo de Paris*. Parmi les nombreuses productions de la jeune école russe, deux auteurs se détachent seuls, dignes du plus grand intérêt : Borodine et Rimsky-Korsakoff. La symphonie en *si mineur* du premier est l'œuvre d'un maître ; sur un thème affectant une certaine rudesse, se développe l'introduction, de belle allure, et conçue non sans quelque hardiesse de formes, qui se retrouve d'ailleurs dans le scherzo. Après un andante de caractère assez mélancolique, éclate le final aux sonorités diverses, aux couleurs vives et bien tranchées. On dirait que l'auteur a voulu faire le tableau d'une des foires célèbres de Nijni-Novgorod.

Le poème symphonique d'*Antar* ne manque certainement pas de pittoresque : l'auteur a réussi merveilleusement à dépeindre l'aspect du désert de Scham, et n'a pas manqué d'habileté dans la seconde et quatrième partie. Me laissent indifférent la *Cavatine* pour violon du général C. Cui, interprétée par M. Marsick, le ballet de *Féramors* de Rubinstein, et une *Kamarinskaïa* de Glinka, d'une allure de boîte à musique, assez réussie. M. Alexandre Ziloti, dans ses morceaux de genre de Tschaïkowsky, Arensky, Glazounoff et Balakireff, ne me paraît pas avoir suffisamment mis en lumière les qualités de style et de virtuosité qui le désignaient comme un des meilleurs élèves de Liszt et de Rubinstein. Mes compliments à Mlle Bréval, pour la manière superbe dont elle a interprété deux romances de Tschaïkowsky, et à Mlle Marcella Pregi qui a dit avec talent l'admirable *Procession* du maître C. Franck, et la *Myrto* de Delibes. Se sont fait également applaudir dans diverses œuvres de compositeurs russes MM. Saléza et Soulacroix. Le jeune et déjà célèbre compositeur Gabriel Pierné, a obtenu un grand succès avec son chant patriotique en l'honneur de la Russie, la *Fraternelle*, poème de M. Marc Libérat, couronné au concours de l'*Echo de Paris*, et chanté avec beaucoup de chaleur par Mlle Delna et les chœurs. Quant à Mme Sarah Bernhardt, elle a remporté un véritable triomphe dans la scène finale de *Jeanne d'Arc* de J. Barbier, qu'elle a jouée en costume de théâtre. En somme, belle reprise de la saison d'hiver, pour laquelle M. Colonne, toujours infatigable, prépare à la salle de la rue Boudreau une nouvelle entreprise artistique. Mes vœux les plus sincères pour la réussite de ses projets.

LÉLIO.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

Lettre d'Italie

A PROPOS DES REPRÉSENTATIONS DE « LA PROVINCIALE » AU VAUDEVILLE.

Les représentations assez peu brillantes ce me semble, de *la Provinciale* au Vaudeville et surtout la manière vraiment curieuse dont la presse a accueilli la comédie de MM. Paul Alexis et Giuseppe Giacosa — pour parler comme le programme — indiquent trois vérités : 1° que quoique nous en disions et quoiqu'il en paraisse, nous connaissons à peine les littératures étrangères ; 2° que d'entre toutes les vanités littéraires de ce monde la plus vaine est encore peut-être de prétendre étudier et reproduire les mœurs au théâtre ; — et enfin 3° que la sensibilité italienne n'est pas la sensibilité française car les différences d'idiomes indiquent des différences intellectuelles et l'âme d'un florentin n'est déjà plus tout à fait constituée comme l'âme d'un parisien.

Dans son feuilleton du 8 octobre, exquis je le reconnais comme tout ce qu'écrit sa plume délicieuse, M.

Jules Lemaître dit en passant : « MM. Paul Alexis et « Giacosa — à moins que ce ne soit M. Paul Alexis « tout seul — ». Or c'est précisément le contraire qu'il aurait fallu insinuer puisque *la Provinciale* est la traduction française à peine, *à peine* révisée d'une des plus célèbres comédies du répertoire italien contemporain : *Tristes Amours* de M. Giuseppe Giacosa. Dans la version italienne la femme s'appelle Emma Scarli, le mari Giulio Scarli, l'amant Fabrizio Arcieri et la scène se passe — ainsi dit la brochure — en Italie, dans une petite ville de province. M. Alexis a préféré Berthe Martin, Georges Martin et Maurice de Ponthieu puis il a fait passer la frontière à tous ces personnages et la petite ville d'Italie s'est trouvée française, un beau matin, sans le savoir.

Vous sentez déjà l'ironie profonde de ce que je vais dire : voilà comment il se fait qu'une pièce qu'on nous donne pour une étude sincère, pour une peinture exacte de la vie de province française — et certains critiques se sont plu en effet, à vanter ces qualités — se trouve avoir paru pendant plus de trois ans à des centaines et des centaines de spectateurs, à Rome, à Milan, à Florence, dans toute la Péninsule, un tableau surprenant de la province italienne. Or puisque les changements introduits par M. Paul Alexis sont insignifiants (« Si tu entendais comme il irrite Taravilla » ci la version italienne, par exemple, ce qui devient en français : « Si tu entendais comme il irrite Coquelin » — Acte III, scène I) et puisque à coup sûr, la vie de petite ville italienne diffère étrangement de la vie départementale française, il est peu de chances — n'est-ce pas ? — pour que *la Provinciale* malgré son titre, reproduise aucunement l'existence malheureuse des Bovarys de France.

C'est cette *dénationalisation* des personnages qui a précisément perdu la version française des *Tristes Amours*. Car nous eut-on donné Berthe Martin pour une italienne authentique que peut-être, nous eussions compris et accepté sa passion souffrante et navrée, son accablante passivité aux circonstances de la vie malfaisante, ses remords épouvantés et surtout, après la découverte de l'irréparable faute, son impuissance à quitter sa fille et sa subite faiblesse à la seule vue de la poupée de sa chère pauvre petite. Mais tant de sensibilité ou pour mieux dire, une sensibilité si peu raisonnable, si peu logique a surpris et à juste titre, chez une française... aussi le troisième acte n'a-t-il point été accepté et franchement je ne vois guère comment il aurait pu l'être. A la place de Berthe, une française serait partie, j'en mettrai ma main au feu. Son mari ne lui pardonnera jamais ; elle le sait, elle le sent — tandis que son ami est prêt à tenter l'impossible. En bonne logique que faut-il faire d'autant qu'elle n'aime que celui-ci et qu'elle l'aime passionnément. Pour rester il convient d'avoir une âme plus douloureuse, plus vibrante, plus avide de souffrances et de mortifications que celles de nos Emmas Bovarys. Et puis c'est encore une drôle d'idée d'avoir distribué ce rôle à Mlle Maria Legault, la très parisienne Flipotte de l'an dernier. A Pâques, un chroniqueur se demandait avec angoisse, si l'on donnerait le rôle de la vierge à Mlle Lavigne. Eh bien, je ne sais, mais quand j'ai vu que c'était Mlle Legault qui devait jouer Berthe, j'ai éprouvé une même inquiétude et quoique je n'aie pu voir la pièce, n'étant point à Paris, je crois d'après les courriéristes, que mes prévisions se sont réalisées.

...Cette lettre m'a fourni l'occasion de relire les *Tristes Amours* de M. Giuseppe Giacosa — car j'oublie, je veux oublier *la Provinciale* — j'en rapporte un mot d'amour vraiment admirable, aussi beau que tous les mots d'amour que l'on répète depuis qu'il y a des poètes et des amants. Je m'en vais vous le dire pour terminer mais je vous prie de le garder dans votre mémoire et de bien vous souvenir qu'il est de M. Giuseppe Giacosa tout seul. Fabrizio entre à l'improviste, Emma est seule, mélancolique au coin du feu : — « Tu ne m'attendais pas ? » — Alors elle se retourne et avec un de ces regards de passion ardente où une femme se donne toute, elle répond simplement : — « Je t'attends toujours ! »

Florence, 14 octobre 1893.

ERNEST TISSOT.

La « Plume » rouvre ses portes.
Alleluia !

PROSE SACRÉE

POUR LA RÉOUVERTURE DES SOIRÉES

AIR : *O Filii*

O fils et filles de robins,
Joyeux potards, nobles rapins,
La « Plume » reprend ses crincrins.
Alleluia.

On se disait : — Vit-elle encor ?
On n' la voit plus au Soleil d'Or !
Ell' reprend enfin son essor.
Alleluia.

Deschamps, son heureux directeur,
Ne saurait être déserteur :
La « Plume » est son porte-bonheur.
Alleluia.

Ainsi vous reverrez Bailliot ;
A l'huis émergera Miot ;
Et Cazals prendra son grelot.
Alleluia.

Mais si vous faites du pétard,
La police et l'ami Maillard
Vous mettront dehors sans retard.
Alleluia.

Verlaine vous écoutera ;
Moréas, lui, vous lorgnera ;
Et Signoret murmurera :
Alleluia.

Vous applaudirez Rambosson,
Tailhade et notre ami Degron,
Durocher, Malterre et Coulon.
Alleluia.

Veidaux sèmera la terreur ;
Trimouillat en mourra de peur ;
Yvanof nous fendra le cœur.
Alleluia.

Carrère, aussi, nous reviendra,
Dalibard et Paul Vérola,
Et peut-être G. Montoja...
Alleluia.

Le Bayon prendra le piano
Pour accompagner Canqueteau :
Benedicamus Domino.
Alleluia.

D'autres auteurs, anciens, nouveaux,
Vous présenteront leurs travaux
Et mériteront vos bravos.
Alleluia.

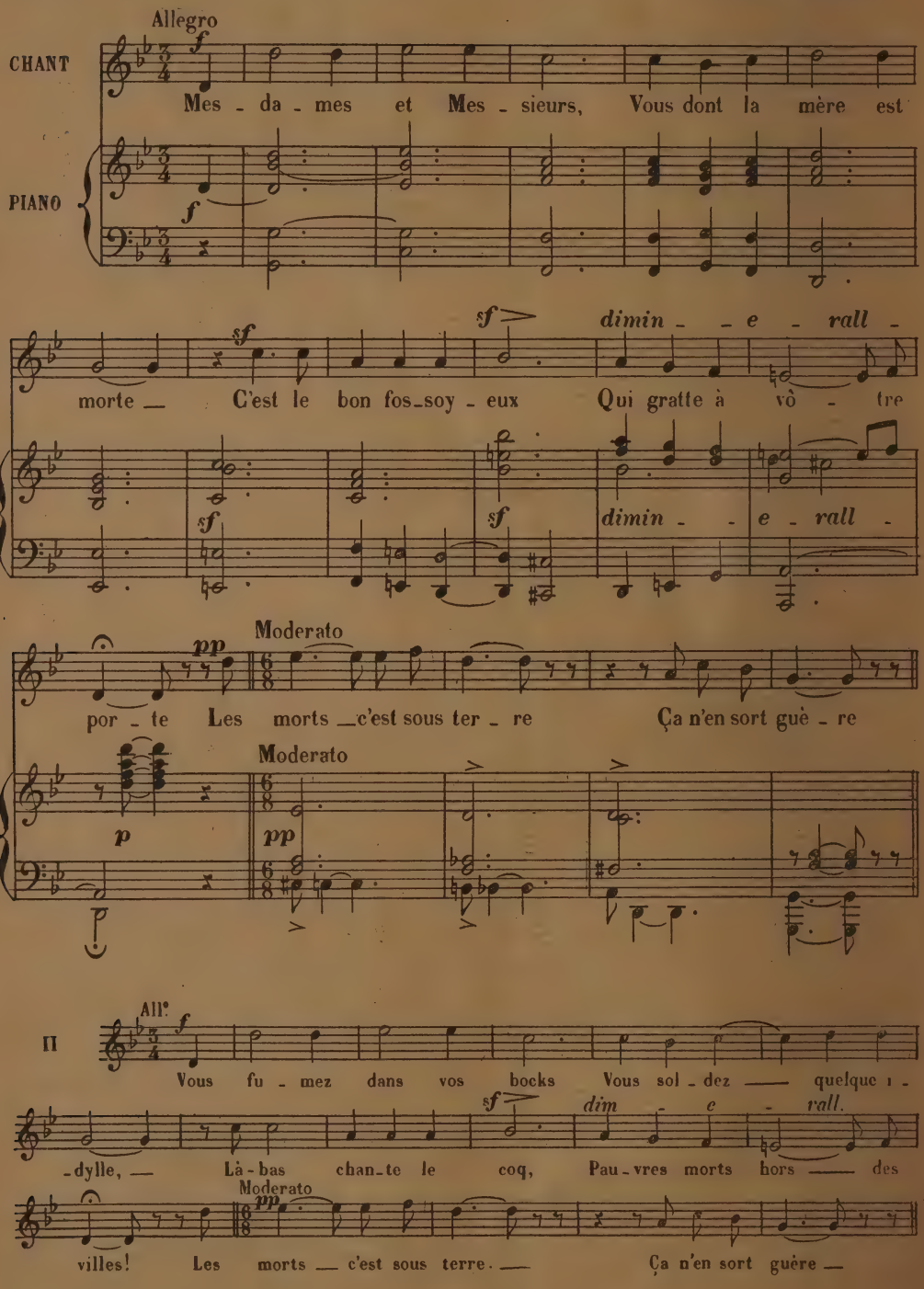
SAULGRAIN.

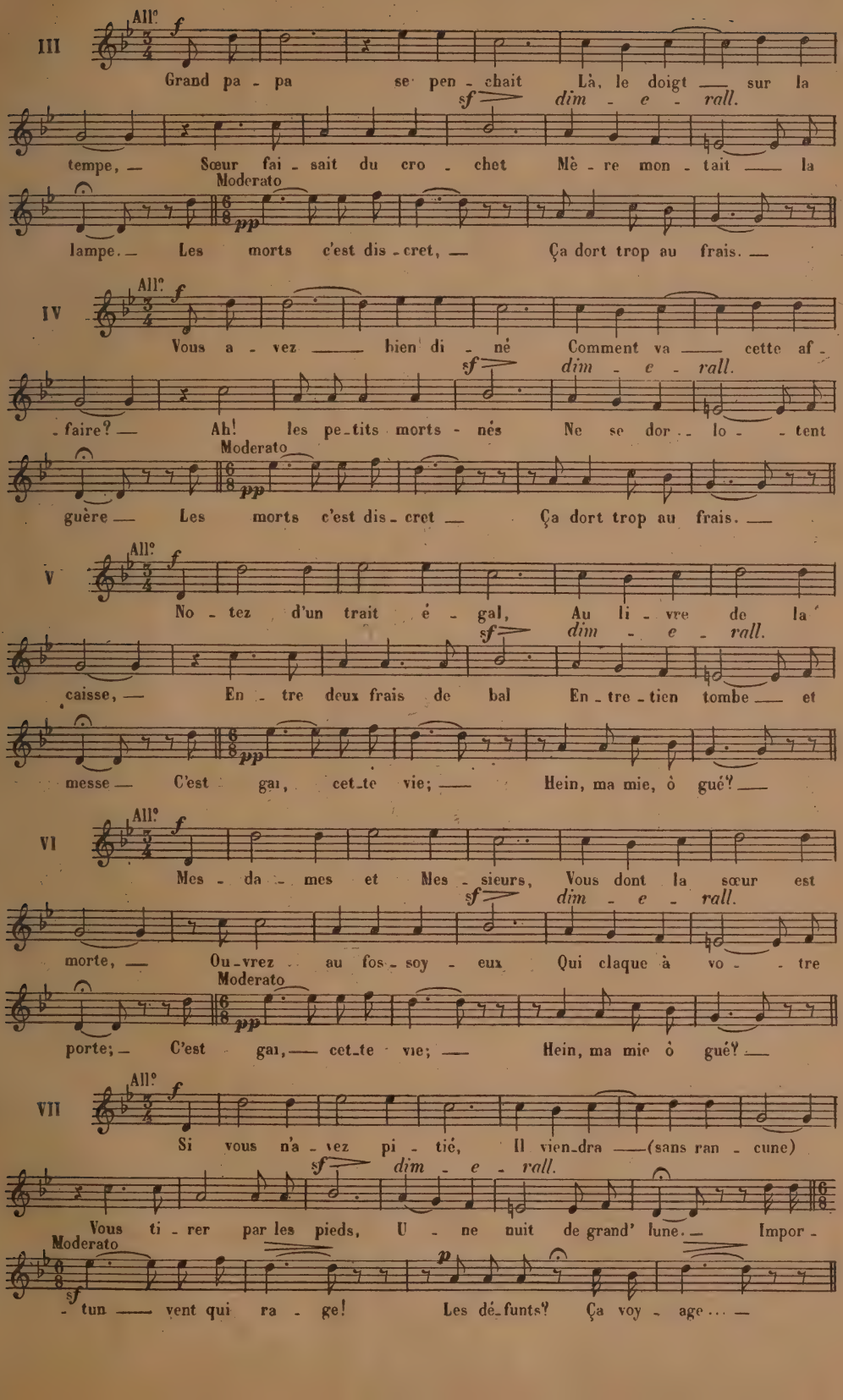
A Félix Fénéon.

Complainte de l'Oubli des Morts

Poème de
JULES LAFORGUE

Musique de
GABRIEL FABRE




III
All°
f
Grand pa - pa se pen - chait Là, le doigt — sur la
sf dim - e - rall.
tempe, — Sœur fai - sait du cro - chet Mè - re mon - tait — la
Moderato
pp
lampe. — Les morts c'est dis - cret, — Ça dort trop au frais. —
IV
All°
f
Vous a - vez — bien di - né Comment va — cette af -
sf dim - e - rall.
- faire? — Ah! les pe_tits morts - nés Ne se dor - - lo - - tent
Moderato
pp
guère — Les morts c'est dis - cret — Ça dort trop au frais. —
V
All°
f
No - tez d'un trait é - gal, Au li - vre de la
sf dim - e - rall.
caisse, — En - tre deux frais de bal En - tre - tien tombe — et
pp
messe — C'est gai, cet_te vie; — Hein, ma mie, ô gué? —
VI
All°
f
Mes - da - mes et Mes - sieurs, Vous dont la sœur est
sf dim - e - rall.
morte, — Ou_vrez au fos - soy - eux Qui claque à vo - - tre
Moderato
pp
porte; — C'est gai, — cet_te vie; — Hein, ma mie ô gué? —
VII
All°
f
Si vous n'a - vez pi - tié, Il vien_dra —(sans ran - cune)
sf dim - e - rall.
Vous ti - rer par les pieds, U - ne nuit de grand' lune. — Impor -
Moderato
sf
p
- tun — vent qui ra - ge! Les dé_funts? Ça voy - age... —

On peut n'être pas très ferré sur les mystères de la chicane. Mais quand on a l'honneur de tenir une plume et qu'on nourrit la prétention d'amuser le public il faudrait pourtant ne pas avoir l'air d'ignorer certaines notions que l'on cueille aujourd'hui jusque sur les bancs des cours d'adultes. Voici à ce propos ce que nous raconte M. Georges Aragon dans *la Maîtresse adjointe* :

On l'avait d'abord pourvu d'un *conseil judiciaire* qui nomma le capitaine *tuteur* (p. 102).

Tout le monde sait — heureusement pas par expérience — que le conseil judiciaire est une personne préposée à la surveillance du prodigue, et que le tuteur n'est donné qu'aux mineurs et aux interdits.

Elle tenait à ne pas s'éloigner de St-Maurice avant la décision à intervenir relativement à l'*appel* et au pourvoi en cassation (p. 290).

Or, Justin ayant été condamné aux travaux forcés à perpétuité par la Cour d'assises, à quelle juridiction voulez-vous qu'il appelât ? A l'opinion publique ?

***

Nous lisons dans le *Temps*, quand je dis nous c'est moi, car je ne vous fais pas l'injure de supposer que vous fourrez souvent le nez dans cette soporifique gazette :

On écrit de Toulon :
La nommée Belchio, femme d'un Italien, domiciliée au Pradet (Var), a accouché d'un enfant mort-né qui avait deux têtes *séparées* du tronc par un seul cou.

Moi j'aurais dit : rattachées au tronc, mais c'est purement affaire de goût personnel.

***

Le *Cycle* ne semble pas avoir pris pour mission de clore celui des gaffes, à en juger par ces lignes que j'extrais à votre intention de son article de tête signé Henri Piazza (23 septembre 1893).

Eh bien, l'arrivée sensationnelle et pyramidale... du grand coureur coïncidera avec l'entrée à Paris de *l'escadre russe* et des fêtes nationales.

Les fêtes nationales, on peut encore concevoir jusqu'à un certain point leur entrée dans notre bonne ville, mais pour l'escadre, il faudrait, m'affirma l'hydrographe Willy, un autre tyran d'eau que le czar de toutes les Russies.

Décidément ces braves bicyclistes ne doutent plus de rien.

***

Ouvrons les *Annales politiques et littéraires* — une fois n'est pas coutume — et copions-y dans le n° du 24 septembre 1893, p. 201, cette jolie citation du critique musical Ely-Edmond Grimard :

« Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce », a dit Boileau.

Ah ! oui, dans cette piquante satire où il est question d'un âne.

***

M. Hector Pessard confond parfois les genres des substantifs, ce qui nous étonne de sa part :

Notre maître et ami Francisque Sarcey a beau soutenir que les théâtres sont, l'été, de *frais* oasis (*Gaulois*, 25 septembre 1893).

***

M. Paul Adam aussi :

La cour du lycée parisien sembla plus sinistre encore par... ses quinconces *chétives*... (*le Journal*, 27 septembre 93).

Ah ! ça, d'où leur vient donc à tous cette rage d'intervertir les sexes ?

***

Que n'a-t-on pas, avant et depuis sa mort, inventé de désobligeant contre Ernest Renan ! Mais ses mœurs privées du moins avaient échappé à toute critique. D'audacieux négateurs n'ont pas craint, paraît-il, d'attaquer sur ce point sa mémoire. C'est le *Jour* qui nous révèle ce détail :

On a parlé — c'était presque une mode — des indécisions de l'esprit de Renan. Peut-on accuser d'*incestitude* celui qui a mené d'un seul sillon ce labeur de vingt-six années ?

Evidemment une telle accusation ne saurait se soutenir.

***

Nestor devrait-il à son grand âge d'être atteint de daltonisme ? On serait tenté de le supposer, à lire le passage suivant de l'*Echo de Paris* :

Et ce qui m'attirait, ce n'était pas la beauté pittoresque de Gênes, la joyeuseté de ce peuple si vivant, la beauté des femmes, *noires* mais superbes, sous le mezzaro blanc, casquées d'admirables chevelures *eburnéennes*...

Je sais bien que dans le commerce des denrées coloniales on dit : du noir d'ivoire ; mais j'aime à penser que dans les commerces dont elle est l'âme, l'ivoire se présente à Colomba, muse de tous les sourires, avec une nuance moins ténébreuse.

(A suivre) TRISSOTIN

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. Imp. J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 110. 15 Novembre 1893.

L'Affiche Illustrée

Si loin qu'on remonte dans l'histoire, on y retrouve la préoccupation d'instruire le public, par la voie de l'affiche, des évènements qui peuvent l'intéresser. L'Autorité est la première à se servir de ce mode de publicité qui la met directement en communication avec ceux qu'elle veut atteindre.

Dans ces conditions, on pourrait penser qu'il n'existe aucune obscurité sur les débuts de l'affiche et sur son passage à travers les siècles. Il n'en est pas ainsi : les documents, au contraire, font presque absolument défaut.

L'affiche la plus ancienne que l'on connaisse est au musée judaïque du Louvre. Elle a été découverte au Temple de Jérusalem par M. Clermont-Ganneau, en 1872. C'est une stèle dont l'âge peut être précisé ; elle se rapporte au règne d'Hérode le Grand, et son texte est antérieur de quelques années seulement, à la naissance du Christ. — Elle porte interdiction aux Gentils de pénétrer, sous peine de mort, à l'intérieur des enceintes sacrées du Temple juif.

Les Egyptiens paraissent également n'avoir laissé qu'un Papyrus portant la date du 10 juin 46 avant Jésus-Christ. Ce monument signale la disparition de deux esclaves et promet une récompense à celui qui fera connaître le lieu où ces esclaves se sont réfugiés.

Les affiches grecques nous sont mieux connues. Elles étaient peintes sur des parois blanches ou sur des tablettes préparées à cet effet. On sait qu'après la bataille de Salamine, le texte original des lois de Solon ayant disparu dans l'incendie de la ville, les Athéniens le reconstituèrent, et inscrivirent à nouveau ces lois sur des tables recouvertes de peinture blanche.

Exposées à la vue du public, ces tables dressées verticalement et rapprochées les unes des autres, formaient un parallélogramme pivotant sur un axe central, auquel un mouvement lent et régulier était imprimé par un mécanisme intérieur d'une grande simplicité. Ces monuments que les citoyens d'Athènes pouvaient voir passer sous leurs yeux, sans se déplacer, avaient reçu le nom d'*Axones*.

C'est plus spécialement à la législation romaine, qu'on doit reporter l'organisation d'un mode d'affichage qui eut alors, sauf les moyens employés, de sérieux points de ressemblance avec le nôtre.

Dès qu'elles étaient admises par les comices ou par les centuries, les lois étaient gravées sur des tables ou des colonnes d'airain. Après avoir été exposées à tous les regards, elles étaient renfermées dans le Trésor public.

Les annonces et les inscriptions légales, peintes en couleur rouge ou noire prenaient place sur des murailles blanchies qui portaient le nom d'*Albums* et avaient une physionomie architecturale fort artistique. Ceux qui pouvaient être tentés d'altérer ou de détruire les *Albums* étaient passibles de peines sévères.

Les affiches des représentations théâtrales obtenaient une place privilégiée chez les Romains. Grandes et bien disposées, elles indiquaient aux passants, les noms des acteurs en possession de la faveur publique et représentaient quelquefois, en couleurs éclatantes, les scènes où ils se montraient avec le plus d'avantages. Pline cite un artiste du nom de *Callades*, qui excellait dans la peinture de ces tableaux.

Quelle voie ont suivie les affiches pour arriver jusqu'à nous ? On l'ignore. Quelques historiens admettent qu'elles ont passé dans la Gaule avec le gouvernement des Romains ; Leroux de Lincy dit que les rois de nos deux premières races ont eu recours à leur emploi ; cela est plus que probable, mais cette affirmation ne semble appuyée d'aucun document palpable.

Au Moyen-age, l'affiche a disparu. Le cri à son de trompe, par le *Héraut d'armes* ou par le *Crieur-juré*, intervient, et, vers la fin du XIII^e^ siècle, le *criage* a pris assez d'importance pour que le roi et l'évêque de Paris songent à le vendre à la juridiction du Parloir aux Bourgeois, qui l'exploite à son profit pendant près de trois siècles.

Les affiches réapparaissent alors. François I^er^, par une ordonnance du 13 novembre 1539, règlemente leur proclamation et leur apposition :

« Nous voulons, dit-il, que ces présentes or-
« donnances soient publiées tous les mois de l'an,
« par tous les quarrefours de cette ville de Paris
« et faux bourgs d'icelle, à son de trompe et cry
« public. Et néantmoins qu'elles soient attachées
« à un tableau, escriptes en parchemin et en
« grosse lettre, en tous les seize quartiers de la-
« dite ville de Paris et esdictz faux bourgs, et

« lieux les plus éminents et apparents d'iceulx, « afin qu'elles soient congneues par un chacun. « Et qu'il ne soit loysible oster les dictz tableaux, « sur peine de punition corporelle, dont les dictz « commissaires auront la charge, chacun en son « quartier. »

Dès cette époque, l'affiche prend possession de la ville. Elle s'en empare à ce point, qu'elle devient, à l'occasion des querelles religieuses de la seconde moitié du XVI[e] siècle, un véritable danger pour la tranquillité publique.

C'est seulement par un arrêté du 5 février 1652, qu'il est ordonné « aux officiers du Châtelet tenant « la police, de condamner au fouet et au carcan « ceux qui seront trouvez imprimant, affichant, « criant ou débitant placards contre l'autorité du « Roy. » Une année plus tard, le 22 janvier 1653, « il est fait défense à tous imprimeurs, « d'imprimer placards et mémoires pour afficher, « sans permission, et à toutes personnes de les « afficher, à peine de la vie, et d'être procédé « contre eux, comme perturbateur du repos pu- « blic. »

Les termes rigoureux de cet arrêté sont bientôt oubliés, et les affiches reprennent leur place au grand jour plus nombreuses que jamais. Les imprimeurs et les libraires, mettant à profit la tolérance dont ils sont l'objet, emploient à leur gré ce moyen de publicité qui assure le succès de leurs ouvrages. L'affiche reste longtemps ainsi l'une des prérogatives de leur corporation. De nouveaux abus se produisent alors, et il devient bientôt nécessaire de les supprimer.

Un arrêté du 13 novembre 1722 proclame l'obligation de réduire le personnel des afficheurs parisiens et de limiter leurs droits. Cinquante ans plus tard, le 20 octobre 1771, une nouvelle ordonnance fixe à quarante, le nombre des afficheurs pouvant exercer leur profession à Paris. Il s'agit alors d'atteindre et de frapper l'affichage clandestin.

Si l'on excepte les affiches des Confréries, les thèses historiées et quelques rarissimes affiches de théâtre, dont l'exécution peut être reportée au commencement du XVII[e] siècle, si l'on excepte aussi une affiche de 1715, pour les *Parapluyes à porter dans la poche*, l'ordonnance du 20 octobre 1771, marque à peu près l'époque où les affiches illustrées font une première et timide apparition. Elles sont, au début, presque informes ; gravées sur bois pour les figures, le typographe leur apporte, pour la lettre, le secours de son bras. C'est l'enfance d'un art que nous saurons plus tard, porter à l'état de perfection.

Vient la période révolutionnaire, la Convention, le Directoire, Napoléon, Louis XVIII, Charles X ; quarante années environ, pendant lesquelles la France se transformant, luttant pour la vie, personne ne songe à l'image de la rue.

Les murailles parisiennes sont couvertes de placards officiels qui font connaître au pays, tantôt les revers qui l'accablent, tantôt les succès qui le grandissent.

L'industrie, abandonnée à elle-même, renonce momentanément à ses moyens d'action. Elle ne les reprend que vers 1825, au moment où Senefelder lui apporte les ressources de la lithographie.

A partir de cette époque décisive pour l'art français, les plus grands artistes de cette merveilleuse période, tous ceux qui sont aujourd'hui l'objet de notre admiration ou de notre sympathie : Devéria, Edouard de Beaumont, Calame, Bertall, Beaucé, Français, Gavarni, Gigoux, Daumier, Tony Johannot, Grandville, Célestin Nanteuil, Raffet, Horace Vernet, Henri Monnier, Cham, Frère, Benjamin Roubaud, Edmon Morin, Charles Vernier, Henry Emy, ne jugent pas indigne de leur crayon, ou même de leur pinceau, l'affiche qui prend enfin, de haute lutte, la place qui lui appartient et qu'elle n'abandonnera pas. Un peu plus tard, un maître, Jules Chéret, lui vient.

Croquis de JULES CHÉRET pour une affiche des Buttes-Chaumont (grav. sur bois de *A. Léveillé*).

Léon et Alfred Choubrac le suivent.

J'écrivais à peu de choses près ce qui précède,

Réduction d'une affiche de EUGÈNE GRASSET *pour les Fêtes de Paris*

en mai 1889, au moment où, à la demande du Comité de l'*Exposition rétrospective du travail*, j'organisais à l'Exposition universelle, dans le Palais des Arts libéraux, une *Histoire résumée de l'affiche*. Ce n'était pas une *collection* que je montrais aux visiteurs, c'était seulement une série complète, je le crois au moins, des modes d'impression ou de reproduction mis au service de l'annonce par l'image.

La gravure sur bois, la typographie pure, la gravure sur acier ou sur cuivre, le papier peint, la lithographie noire, la lithographie coloriée au pinceau ou au patron, la chromolithographie, la chromotypographie, les procédés photographiques et leurs applications, se trouvaient là, rappelés chronologiquement de façon qu'il était possible de se rendre un compte exact de ce qui avait été tenté dans cette branche de l'art industriel de 1694 à 1839, c'est-à-dire pendant deux siècles entiers.

Depuis 1889, que de progrès accomplis !

Comme il était facile de le prévoir, de nombreux artistes et non des moins marquants, sont venus se ranger aux côtés de Jules Chéret. De leurs efforts communs est résulté pour l'art — l'art sans épithète — un réel profit. Cela n'est pas niable.

Pour notre plus grande joie, les murailles parisiennes sont devenues des salons de plein air, où l'affiche, installée dans la rue comme chez elle, gaiement enveloppée de lumière, reçoit ses admirateurs.

Après un long sommeil, la lithographie renaît et s'empare de l'attention bienveillante de ceux qui la croyaient pour toujours vouée à l'indifférence ou à l'oubli.

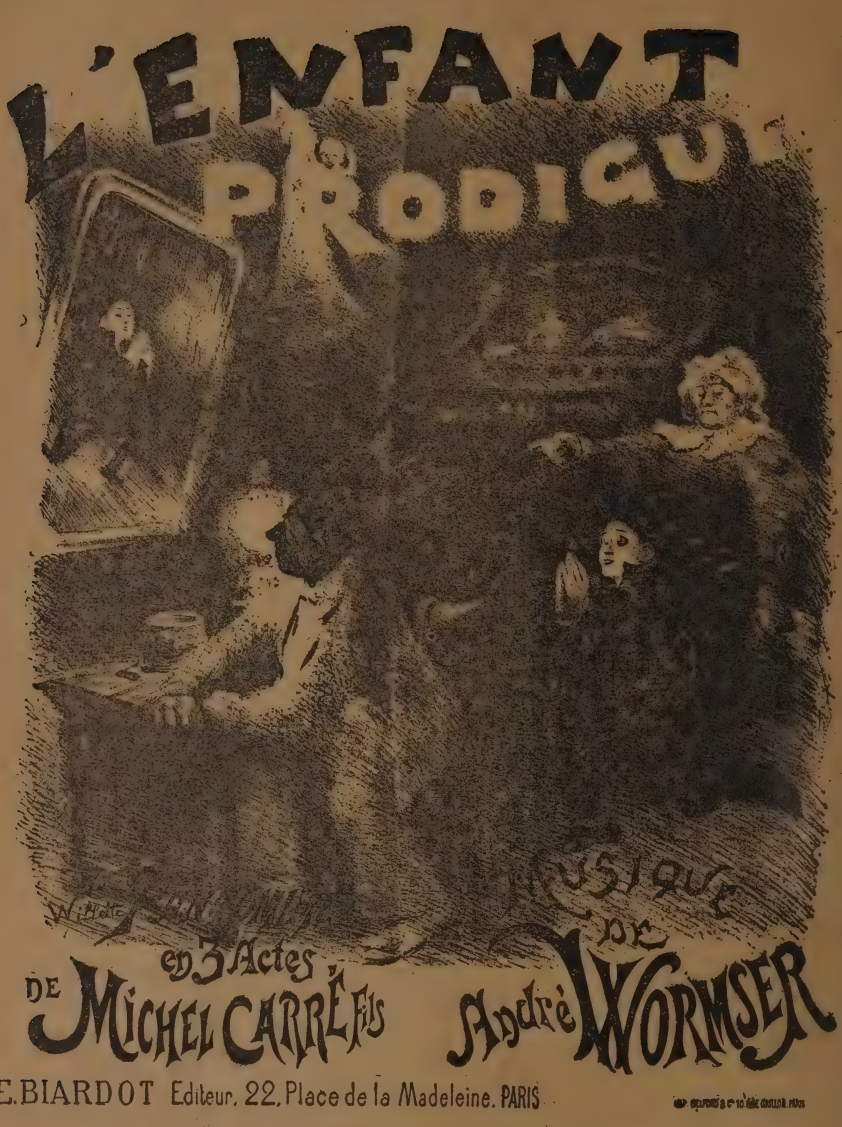
De Chéret tout a été dit. Il a modifié ses procédés et les a rendus plus délicats encore. Ses fonds dégradés ont disparu pour faire place à une tache éclatante sur laquelle s'enlève son sujet principal. On croirait qu'il expose à nos yeux, de véritables pastels aux couleurs chatoyantes, fines et veloutées. C'est tout simplement délicieux. Qu'il procède de tel ou tel grand peintre, peu importe ; il est Chéret, bien Chéret, et cela suffit.

Eugène Grasset a, lui aussi, un bien remarquable talent. Ses œuvres, et elles sont nombreuses, révèlent une puissante personnalité ; tout ce qu'il a touché de son crayon mérite d'être conservé. Ses affiches, hélas ! peuvent être comptées, ce sont peut être plus des estampes que des affiches, mais, toutes ont une haute valeur et ceux qui savent les regarder, y trouvent sans peine une science profonde et une originalité rare. C'est, si on peut ainsi parler, de l'archaïsme moderne. Grasset porte en lui l'amour du beau et le respect de l'art.

Que dire de Willette ? Partout où il a passé et il a passé partout, il a été adorable. Ce qu'il a publié a laissé une impression de fraîcheur et de grâce qui ne s'effacera pas. Qu'il ait fait de la peinture, de l'illustration ou des affiches, il n'a produit que des œuvres pleines de poésie, ravissantes de jeunesse et d'imprévu, empreintes quelquefois d'un sentiment de tristesse qui les rendait plus charmantes encore.

Ah ! si Willette le voulait ! Cette renaissance de la lithographie dont je parlais tout-à-l'heure, aurait en lui un précieux soutien ; son affiche de l'*Enfant prodigue*, un chef-d'œuvre, le prouve mieux que je ne saurais le faire.

M. de Toulouse-Lautrec est moins répandu, il mérite cependant de l'être. Sa note dominante est la hardiesse. Tout le monde n'a pas vu ce qu'il peint et ce qu'il peint n'est pas toujours séduisant, mais, cela le préoccupe peu. Il suit sa voie et arrive près du public avec une formule



Réduction d'une affiche de WILLETTE, *pour l'Enfant Prodigue.*

inattendue. Servi par une main vraiment expérimentée, il porte vers l'affiche un talent d'impressionniste convaincu, il sait où il va et ne s'attarde pas. C'est, à coup sûr, une langue nouvelle qu'il parle, mais cette langue est ferme, claire et non sans harmonie, elle sera comprise. Toutes ses œuvres ont une réelle importance.

Ce n'est pas sans raison que j'ai rapproché ici Chéret, Grasset, Willette et Toulouse-Lautrec. Il est bien évident que chacun de ces artistes a une vision d'art qui lui est propre et qu'aucun d'eux n'y renoncerait pour faire une incursion, si courte qu'elle soit, sur le terrain de son voisin. A les regarder isolément, si on admet l'originalité de l'un, elle sera la négation de la personnalité de l'autre. Cela ne revient-il pas à dire que l'art, et c'est là sa suprême mission, consent à être servi par des esprits essentiellement différents, pourvu qu'il le soit avec sincérité et avec clarté.

Grasset voit la femme dans le passé. Elle est auréolée et n'inspire que le respect.

Chéret l'imagine pleine de grâces et de séductions, elle ne voile de ses charmes, et elle en a, que ce qu'il faut pour qu'on désire en voir davantage ; c'est une femme savante en l'art de plaire.

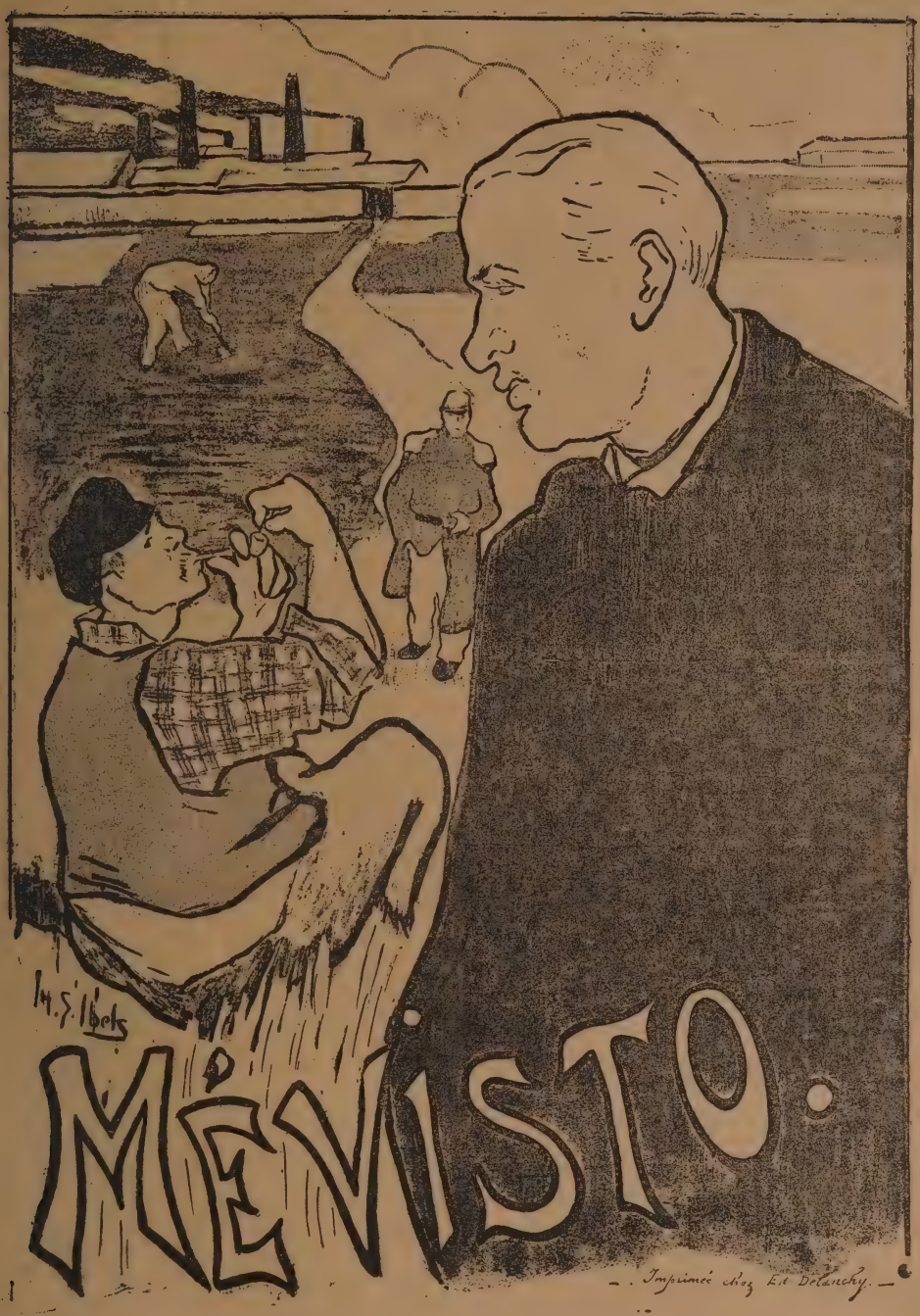
La femme de Willette est plus jeune, c'est presque une enfant ; elle est pervertie déjà, mais, il lui reste comme un vague parfum d'ingénuité qui la rend plus désirable.

Les années sont venues, au milieu de la pratique des affaires sérieuses, à la femme que montre Toulouse-Lautrec. Celle-là ne croit plus à rien, elle est accablée de lassitude, elle a tout vu, elle sait tout. L'hôpital la guette, la pauvre !

Je suis loin de croire que l'art mural, duquel on peut tout attendre, repose uniquement sur les artistes dont les noms précèdent. Je pense au contraire qu'en dehors de ceux-là, il a de fervents adeptes et qu'il serait souverainement injuste de ne pas parler ici d'autres illustrateurs de grand mérite dont les œuvres sont classées.

Fraipont, par exemple, a trouvé une note bien jolie. Il dessine avec une adresse particulière des affiches destinées aux compagnies de chemin de fer. Une dextérité remarquable lui permet de tourner les difficultés de sa tâche et d'en bannir rigoureusement la sécheresse. La fleur sollicite Fraipont et joue un rôle aimable dans son œuvre, elle y est toujours à sa place et encadre joyeusement les pittoresques aspects qu'il décrit.

Quelle verve a Guillaume ! Son esprit, il faut



Réduction d'une affiche de H.-G. IBELS pour Mévisto.
(Cette affiche a été reproduite en couleur dans *La Plume* du 15 janvier 1893.)

bien en convenir, ne lui laisse voir que le côté plaisant des choses, mais, il le voit bien, vite et juste. Son affiche pour certain magasin de chaussures de la rive gauche était une heureuse trouvaille, son *Hercule* et son *Fort de la Halle* sont deux types d'une superbe venue.

Pour Ibels, il a, de l'affiche, une entente parfaite. Son *Pierrot* et ses *Mévisto* sont des compositions frappantes, dont la coloration atteste de sérieuses études. Comme Toulouse-Lautrec, Ibels est un fervent de l'impressionnisme, mais, où l'un voit calme et pâle, l'autre recherche le mouve-

d'après l'affiche de Lautrec

ment et la couleur.

Combien de noms me resteraient à citer : Balluriau, Bouisset, Faria, de Feure, Galice, Gorguet, Gray, Métivet, Gaston Noury, Roy, bien d'autres encore devraient se trouver ici. Ce sont eux que le prévoyant avenir a sagement mis en réserve. Qu'ils veuillent bien m'excuser si la place me manque pour parler d'eux comme je le devrais. Ils se chargeront eux-mêmes de plaider leur cause auprès d'un public bien préparé, qui sait aujourd'hui ce que vaut l'affiche illustrée et quelles sont les satisfactions intimes qu'elle promet et qu'elle donne à ses fidèles.

ERNEST MAINDRON.

LE ROI DE L'AFFICHE

C'est incontestablement, de par le prestige du talent, M. Jules Chéret. Aujourd'hui, sa prééminence est reconnue. Il est passé le temps où je soulevai des étonnements en regardant et admirant comme de parfaites œuvres d'art les affiches d'une semaine ou deux au plus. De l'art cela, qui ne se trouvait après aucun tourniquet, dans aucune exposition officielle et même indépendante, impressionniste, tachiste, cloisonniste, synthétiste — de l'art, ces feuilles peintes en trois ou quatre couleurs brutales, collées sur les murs et portant des réclames en lettres capitales de quinze à vingt centimètres ; d'aucuns crurent à une plaisanterie.

J'écrivais (*Figaro*, 16 mai 1885) il y a huit ans :

« ...Ce fabricant d'affiches est un dessinateur extraordinaire, absolument hors de pair, et à la fois un maître imprimeur comme il en fut au moyen-âge. Ses compositions, d'une science de couleur absolue, sont magnifiquement décoratives ; c'est élégant, vigoureux, d'un caprice sans pareil. Jules Chéret, n'escamotant jamais la difficulté, en triomphant toujours, malgré les proportions nécessitées par les besoins commerciaux de la réclame, fait dominer la note brutale par le cachet artistique. Ses affiches, visions attrayantes de couleurs combinées avec une malignité prodigieuse, éclatantes comme des coquelicots qui auraient poussé dans des trous de murs, — sont des bouquets empourprés et raccrocheurs.

Ainsi le veut le temps. *Times is money*. Un des plus véritablement artistes, dans l'imagerie parisienne, est celui qui compose sans souci de gloire, ces placards dont les lambeaux, déchiquetés par le vent et la pluie, claquent, au long des murailles, où leur apparition fraîche fut une gaieté... »

Depuis, d'autres critiques sont venus qui ont popularisé le talent du maître de l'affiche. Pour ma part, cherchant une variante, je lui demandai d'appliquer cette verve, épanouie sur les murs, en de moindres dimensions pour des illustrations et des couvertures de livres (mais en des affiches aussi, par exemple, pour un roman : *l'Amant des danseuses*. Ensuite, pour une pièce : *la Gomme*.)

Réduction d'une 1re affiche de JULES CHÉRET, *pour la Saxoleine* (Gray, sur bois de *A. Léveillé*).

Réduction d'une 2me affiche de JULES CHÉRET pour la Saxoleïne (Grav. de *A. Léveillé*).

Chéret a composé la première de ses éclatantes couvertures — un envolement gai de silhouettes de cirque — pour un volume de nouvelles : *Entrée de clowns*.

Il illustra aussi par nombre de merveilleuses pages chromolithographiques, des ballets et des pantomimes : *les Bohémiens, les Etoiles, Lulu*. Encore il a fait une couverture — ravisamment synthétiste de l'amour et de l'argent, de l'idéal au fond, sur un vitrail, derrière les modernités de la femme et du cochon en or — pour cette fresque littéraire de quelques années d'une prestigieuse fin de siècle : *Dinah Samuel*. C'est que, plus qu'aucun autre dessinateur de ce genre, Chéret a la caractéristique de son temps ;

et ce temps, nous l'adorons.

***

Certes, il n'est point le premier artiste qui ait fait une affiche. Raffet en dessina pour Méry : *Napoléon en Egypte ;* Et à ce nom il faut ajouter ceux de Devéria, de Célestin Nanteuil, de Granville, de Daumier, de Manet, de Grévin, de Gill, de Messonier même, de Messonier, le peintre à la loupe. Seulement, pour ces artistes, ce fut une exception ; et presque toutes ces affiches rares sont en noir. Chéret, lui, créa véritablement, en la faisant jolie et aguicheuse, l'affiche moderne, tout simplement la vieille enseigne moyennâgesque qui se balançait peinte en traits naïfs, au-dessus des boutiques. L'affiche, c'est l'enseigne multipliée par l'imprimerie et la chromolithographie ; l'enseigne posée partout, — attirante et gracieuse, quand elle est de Chéret — sur chaque pan de mur, bien à vue, sur toutes les palissades de maisons en démolitions, dans les rues aux passants nombreux.

Il faut plaire au public, et pour que ce dieu formidable aux milliers de têtes et aux milliers de bras se détourne de son rêve et de ses soucis, Chéret lui offre des chansons et des rires, des valses, des ivresses voluptueuses, des formes d'aujourd'hui, névrosées et chiffonnées, des élégances plastiques, grêles et troublantes, des rondes de joliesses très peu vêtues, des fantaisies aux corps sveltes et pimpants, des jambes en l'air, des jupes légères qui bouffent et montrent plus qu'elles ne cachent, des coupes de champagne, des bras blancs et levés qui laissent voir la mousse blonde ou brune des aisselles, des corsages épanouis et fleuris ; — au public, à ce dieu formidable aux milliers de têtes et aux milliers de bras, avare de son temps, entier à l'argent et aux affaires, Chéret offre des images de plaisir ; il les met sur le passage du monstre. Et Baal, amusé un instant, s'en va parfois au livre, au théâtre, au magasin que lui ont indiqué, — avec les majuscules réclamières à côté desquelles elles souriaient, — les belles et prestes filles de ce Fragonard de la rue, de ce Watteau des carrefours, de ce Delacroix du trottoir, de ce Tiepolo de place publique, de ce Dokann Strauss de l'affiche, avec ses valses peintes.

Le commun des critiques a ses grands hommes, ses admirations bien étiquetées ; il est difficile de leur faire accepter un peu d'art nouveau ; souvent, ils regimbent, ils reculent, effarés, comme les rosses que montent les « picadores » ; ils ne veulent pas aller au taureau. Mais, aujourd'hui, ils commencent à s'habituer ; ils acceptent, ils proclament — ils ont proclamé la maîtrise de ce dessinateur sur pierre qui fut d'abord simple ouvrier, dessinateur de lettres

Réduction d'une 3me affiche de JULES CHÉRET pour la Saxoleïne (Grav. de *A. Léveillé*).

Réduction d'une affiche de JULES CHÉRET pour la librairie Sagot.

et qui est arrivé peu à peu non seulement á être le chef d'une vaste usine d'imprimerie, mais encore — ce qui est mieux — à être l'artiste incomparable de ces pages lumineuses où il triomphe de la difficulté de se servir jamais que de trois ou quatre couleurs, de ces affiches radieuses aux valeurs si justement posées, aux traits sommaires et magiciens, aux hardis coloriages, aux arrangements personnels et neufs, de ces affiches resplendissantes où d'un esprit endiablé, leurs corps saturés de parisianisme, *de satanite*, chantent, sourient, passent, tourbillonnent d'exquises petites femmes de la fin du siècle de l'électricité, jetées avec un imprévu délicieux, — les jambes fines, robes claires, — en taches roses, en tons brusques et vibrants.

***

Mais Chéret n'a pas, pour être salué comme un des artistes les plus originaux d'aujourd'hui, que ses affiches. Il y a aussi de lui des pastels ; encore inconnus, les amateurs se les disputeront un jour, pour la très forte somme, comme les plus délicats pastels du siècle dernier. Chéret manifeste, en ces pastels merveilleux, comme dans ses affiches, mais là avec une délicatesse infinie, avec de subtiles nuances, sa verve en fête. Ce sont des coquetteries, des apothéoses de jeunes femmes, masquées parfois, mais toujours rieuses, de danseuses énervées, troublantes et rythmiques, vêtues d'un peu de gaze transparente et de lumière, des féeries de lèvres rouges et friandes, d'épaules menues et blanches jaillies des corsages vaporeux, de seins en avant, de chairs fossetées, de cuisses fuselées, d'yeux ingénument pervers, des féeries de joie et d'élégance en des clartés fantasques de feux de Bengale.

« Toujours des femmes et des rires, me disait Chéret. Je trouve que la vie est souvent assez triste et que le pastel est fait pour la représenter aimable et joyeuse. Il y a des crayons roses et bleus pour cela. » — Oui, mais les crayons roses et bleus deviennent ternes aux mains de prétendus pastellistes que pourtant on glorifie ; Chéret, lui, a le don mystérieux ; il récrée les yeux et les charme inoubliablement. C'est un maître de notre modernité.

FÉLICIEN CHAMPSAUR.

CHÉRET

Il est, on le conçoit, impossible de rendre compte, par le menu, de l'œuvre de M. Chéret qui a dessiné des milliers d'affiches, qui dans ce journalisme, au jour le jour, de la peinture, s'est révélé véritable écrivain, très authentique peintre. Je ne puis donc que noter, en examinant quelques-unes de ses planches, les très spéciales qualités qu'elles décèlent.

M. Chéret a d'abord le sens de la joie, mais de la joie telle qu'elle se peut comprendre sans être abjecte, de la joie frénétique et narquoise, comme glacée de la pantomime, une joie que son excès même exhausse, en la rapprochant de la douleur.

Plusieurs de ses affiches l'attestent. Qui ne se rappelle, parmi ses nombreuses illustrations, celles qui célèbrent le Pierrot, ce Pierrot en habit noir, qu'il arbora le premier, et qu'a repris à sa suite M. Willette ? Qui ne se rappelle l'incompressible gaîté de son Agoust, conduisant la pantomime des Hanlon-Lees, dans Do mi sol do ? Cet homme, en maillot vermillon, agitant un crâne piriforme surmonté de deux touffes de cheveux en escalade, projetant les yeux hors du front, tordant sa bouche en fer à cheval, dans un rire d'hospice, s'élevait en l'air, et fouettait à tour de bras, le délire de l'orchestre au-dessus duquel passait subitement, en pétillant comme une fusée, un minuscule train. Agoust devenait presque satanique dans ce dessin qui bondissait, étoffé de rouge sur un fond verdâtre pointillé d'encre, surmonté d'éclatantes lettres blanches, doublées de noir.

Cette joie démentielle, presque explosible, il l'exprimait aussi sur une couverture bleue et jaune, qu'il fit pour un volume de M. Duval, « Paris qui rit ; » là, c'était une sarabande de gens se culbutant, se roulant, dans des accès d'allégresse folle. Une sorte de gnaff, un Auvergnat, se débridait la mâchoire, se trouait le mufle jusqu'à la luette ; un gommeux à la renverse, le chapeau envolé du crâne, bombait le ventre et se tambourinait, pâmé, avec ses poings ; un petit trottin, un carton dans chaque main, ricanait d'un rire sournois, avec des lèvres mauvaises et des yeux pincés, un concierge pilait du poivre à force de s'esclaffer, une femme s'extravasait, la jambe en l'air, tandis qu'une petite fille, les jambes écartées les bras au ciel, éclatait en de jubilants cris ; M. Chéret avait noté toute une série de rires et très finement observé la qualité de l'esprit et l'aloi de gaieté de tous ces gens.

Mais parmi les innombrables affiches dans lesquelles il a raconté le rire, nulle ne fut plus surprenante que cet immense placard qu'il a peint pour l'Hippodrome, un Cadet-Roussel, à cheval, vêtu d'un costume d'incroyable, d'un pantalon à pont, d'un gilet à revers jaune serin, d'un habit noir, d'une cravate à goître et de bas chinés ; ce vieillard avec sa bouche ouverte jusqu'aux oreilles, débusquait ses gencives, pompait un nez monstrueux sur des pommettes roses, s'auréolait comme un nimbe de feu, avec le fond d'un parapluie de pourpre ; le cheval lancé au galop en pleine piste, l'homme débonnaire et jovial, de carrure superbe, exubéraient de vie !

A citer entre toutes aussi, une petite affiche qui servait d'annonce aux Folies-Bergère et portait ce titre : « La Musique de l'Avenir par les Bozza. »

Celle-là était, dans son genre, une vraie merveille ; elle mettait en scène une cascade de clowns habillés de tenues bizarres. En bas un marmiton bouleversé par un rire qui lui fendait la face et lui pochait un œil, donnait des coups de pied dans le vide et sonnait avec ses casseroles, de la cymbale ; un peu plus haut, une sorte de Yankee flottant dans un pantalon à pattes d'éléphant et dans une veste à damiers, blanche et verte, avançait un museau de singe et jouait comme du flageolet, bouchant avec ses doigts de fictifs trous, suçant, ainsi qu'une idéale flûte, le bec d'une burette à lampe ; plus haut, encore, un autre gâte-sauce trémoussait, éperdu, en choquant des casserolles et des pincettes, alors qu'une vieille femme, en bonnet à ruches, à nez retroussé, à bardeaux plats, un galfâtre déguisé en vieille et tenant de la poseuse de sangsues et du fruitier scûl, tournait rageusement la manivelle d'un moulin à café, soutenu dans un vacarme par un margougnat de Grenelle, qui battait, avec des assiettes, des cymbales sur une grosse caisse figurée par un obèse fût.

La gaieté torrentielle de cette affiche débordait vraiment de son léger cadre ; elle avait un diable au corps, un délirant surjet de vie, un pépiement d'oiseaux fous ! Ces êtres lancés à toute volée dans les airs étaient enlevés en des traits brefs et rapides, avec une alerte de dessin rare et la couleur, en ses larges plaques, incitait, elle aussi, à d'artistiques aises, avec son rose tendre, commençant au bas de la page, se muant en rouge flamme derrière l'homme, armé de la burette à huile, sautant, derrière le marmiton qui brandissait des pincettes, dans un opulent vert tilleul sur lequel l'annonce crevait en lettres blanches.

J.-K. HUYSMANS.

L'œuvre de Chéret

PAR les matins pâles qui enveloppent et semblent tout confondre, Paris, en dépit de ses architectures anonymes et du silence de ses quartiers endormis, n'abdique pas sa personnalité. Devant les yeux mal éveillés du nouvel arrivant, aux lueurs indécises des aubes, il développe une fresque vague qui borde le chemin, s'interrompt, puis reprend pour s'arrêter et reprendre encore. Le jour se lève, les couleurs s'avivent et le long des murs éclate un revêtement pareil au luxe des tapisseries jadis déployées sur le parcours des processions saintes. Les dernières vapeurs se dissipent ; plus claire devient la vision, plus lisibles les formes. En des allégories emportées, chatoyantes d'éclat, de lumières, radieuses de jeunesse et d'humour, un symboliste moderne a synthétisé la vie de Paris, s'est complu à la figuration de ses spectacles, à la représentation de ses élégances, au tableau de ses modes. L'étonnante magie, cette apothéose du Plaisir et de la Grâce installant au détour des carrefours, sur les crépis lézardés, contre les clôtures plâtreuses des bâtisses son flamboiement de féerie, et d'où vient pourtant notre illusion ? D'une lithographie en deux ou trois tons, d'un placard délavé par la pluie, déchiré par la bise, demain recouvert, anéanti — d'une affiche de Chéret.

.....

Feuilletez l'œuvre lithographié de Chéret, il vous paraîtra la chronique illustrée de l'époque,

Réduction d'une affiche de JULES CHÉRET *pour le Rabelais, de Robida.*

la documentation préparée aux historiens curieux du détail de nos mœurs. A ses affiches il appartiendra de fixer les variations du costume et de la fashion, de divulguer l'attrait féminin d'une mise en vente, l'accaparement de décembre par l'enfance et le jouet, de dire le roman à tapage et la gazette qui se fonde, la nouveauté d'un panorama ou d'une exposition ; à elles d'initier à la vie artificielle du soir, aux amusements pimentés de nos veilles, au patinage galant des skatings, aux clowneries des hippodromes et des cirques, au manège des éventails dans les jardins d'été, aux œillades des divas lançant le mot leste ; à elles de renseigner sur ces fêtes amoureuses : bals masqués de Tivoli et de Valentino, descentes tourbillonnantes des montagnes russes, ânalcades joyeuses du Moulin rouge, qui donnent à la nuit parisienne la liesse d'un carnaval sans fin.

Pour ces tableaux vivants, pour cette pantomime de l'événement nouveau, des acteurs de tous les mondes, de tous les temps, de tous les répertoires. Francisés, modernisés, Arlequin, Pierrot et Colombine du Théâtre italien ; le vieux Polichinelle gaulois de Brioché ; des pitres, des bouffons, des acrobates, des bateleurs ; des enfants roses, réjouis et joufflus, arrière-cousins des amours de Boucher ; des muses d'opérette et de café-concert ; des ballerines de Montmartre ; des contemporaines mêlées, dirait Rétif ; la mélancolique tintamarresque des Goncourt ; puis l'horizontale, le gommeux fin de siècle... Et quelle fièvre les possède ! Secoués par une trépidation électrique qui les lance dans l'espace, les suspend entre ciel et terre, emportés par le vertige, ils gesticulent, se démènent au milieu du vide, se déhanchent, s'exténuent, halètent jusqu'à défaillir.

Cependant aucun d'eux ne songe à sortir de son emploi nettement défini. Une idée générale, un système domine et règle cette fantaisie, système d'un satiriste qui toujours voudra mettre en contraste le rude avec le délicat, le vulgaire avec le raffiné, le grossier avec le charmant. A ce sens de la joie « torrentielle, frénétique » si finement analysé par J.-K. Huysmans, correspond chez Jules Chéret, par antithèse, un égal sens de la grâce, de la grâce voluptueuse, fascinante, coquetante. Maintenant s'explique la distribution des rôles de sa Comédie. A l'homme les ridicules du corps et de l'esprit ; a lui les rougeurs avinées de la face, les prunelles hors de l'orbite, les balafres de vermillon ; à lui le tic du monocle, du paletot à sous-pieds et à pélerine, à lui le sac, la blouse, les vêtements vagues où se perd son étisie, où flotte son embonpoint ; à lui les parades charivaresques, les dégingandements, les contorsions, les cabrioles, les mômeries, les esclaffements, l'hilarité épanouie et le gros rire à hoquets convulsifs, qui fait se tenir les côtes et soulève les flancs. Si l'homme est accablé des stigmates du grotesque, la femme possède tous les attraits, tous les enjouements. Chéret retrouve, pour en saisir la fuyante ressemblance, les perceptions et les divinations des peintres-poètes du dix-huitième siècle, de Watteau et de Fragonard. Il sait chiffonner un visage, l'étoiler de fossettes, entr'ouvrir les lèvres d'un sourire, découvrir la nuque sous les cheveux follets ébouriffés ; il sait que la décolleture en pointe d'où s'échappe la chair poudrée allongera la taille déjà svelte ; il sait mouler la rondeur des hanches, affiner les attaches des poignets, des épaules et la cambrure du pied au bout duquel sautille la mule de satin ; mais son plaisir n'est jamais si grand que de poursuivre la ballerine dans l'envolement de la danse, de la jeter planante dans un nuage de rubans et de gaze, de noter l'ondoiement de son gentil corps, la projection et la retraite du buste, le saut et la retombée des jambes effleurant le sol pour rebondir aussitôt, le balancement cadencé de ses bras arrondis. Et Chéret, sans se satisfaire d'avoir le premier inséré les maigreurs de Pierrot dans le tortillement du frac, veut augmenter d'un personnage nouveau la funambulesque troupe, et, pour affirmer sa doctrine, à cette danseuse qu'il conçoit autrement que Degas, moins perverse, moins humaine, à son idéale et chimérique danseuse, il oppose qui? Le Gribouille moderne, trapu et balourd, « l'Auguste » — la sottise en habit noir.

1889. *ROGER MARX.*

Eugène GRASSET

Les artistes, ou simplement les sensitifs, doivent une fière reconnaissance aux maîtres enlumineurs qui ont drapé les murs de Paris de leurs lumineuses tentures, aux nuances joyeuses, aux claires harmonies.

Sans ces habiles tapissiers de l'affiche murale, notre pauvre Paris décimé par une stupide édilité, par de barbares architectes aidés de fonctionnaires abêtis, notre pauvre Paris en proie au grattage décennal, à la démolition des logis d'âge trop mur pour céder une parcelle de leur chaude tonnalité au blanc officiel, eût bientôt pris la physionomie hargneuse d'un temple protestant. Ils ont sauvé notre regard, les coloristes de l'affiche, de ce désert de pierres, de cette vallée de Josaphat remplie de sépulcres blanchis.

Parmi ces artistes qui sèment leur œuvre dans la tempête de la vie courante, qui affrontent, audacieux, l'Océan populaire si changeant, mais si aimable à qui sut se sacrifier à lui, un des noms les mieux retenus de cette foule qui passe est certainement celui de Grasset.

L'œuvre de Grasset est considérable, mais je ne puis en retenir que la partie se rattachant strictement à mon

Réduction d'une affiche d'EUGÈNE GRASSET pour la Walkyrie.

sujet Je dois dédaigner, moment nément l'illustrateur de tant d'œuvres de sentiment, *les 4 fils Aymon*, entr'autres, une des merveilles de la librairie contemporaine ; le chercheur obstiné de l'âme du moyen-âge ; le peintre, le grand décorateur qui fit concourir la plastique à ses recherches de lignes et d'harmonies.

Ses affiches retiennent par une allure discrète et volontaire. Elles vous attirent comme une jeune fille dont vous pressentez la beauté d'après l'éclat de ses cheveux et la clarté de son regard, avant que vous n'ayez déterminé ce par quoi elle vous prend. Donc nul tapage, nulle brutalité, mais une fusion, une entente, une intimité du sujet et du moyen de représentation. Aussi tout en étant semblable à lui même donne-t-il parfois une prépondérance à la ligne sur la couleur, quand il tient à marquer la prédominance absolue de la foi qui le possède, en opposition avec le pittoresque, qui est d'extériorité.

Cette préoccupation se retrouve, en sa plénitude d'expression dans la « *Jeanne Darc* », non que la nuance y fasse défaut, mais elle n'est que le corollaire des sentiments figurés par l'héroïne : Elle se dresse, hiératique et vivante, dans les flammes grégeoises, sous l'éclair des pertuisanes et des hallebardes, posant son pied d'un geste vainqueur au-dessus de cette terre à qui elle n'appartient déjà plus. Et dans son œil transfiguré, passent les lueurs d'un bûcher, préparant aux splendeurs éternelles. Les traits de modernité de la figure, rappelant ceux d'une admirable artiste, ne peuvent affaiblir l'impression forte que l'on a de la « *Bonne Lorraine.* »

La grande composition commandée, il y a quelques années, pour les Fêtes données par le Commerce Parisien, rentre par toute la somme de réflexions qu'elle suggère dans cette même division. Le héraut d'armes s'en va, dans le champ idéal des siècles, sonnant la puissance de la Commune, et conviant à la joie des fêtes et à la douceur des souvenirs écoulés. Il est l'annonciateur des temps présents et il est déjà et pour toujours le passé immémorial.

Puis voilà la clarté des couleurs qui s'envolent, voilà la magie de la jeunesse, voilà les ardeurs non pareilles, les chairs exquises, les pierres de cathédrales et les divins clairs-obscurs, c'est l'*Art romantique*.

Combien gracieuse et abandonnée est la pose de la femme lisant, combien jolie est sa guimpe, et amoureux son maintien. Comme sous le nacré de la peau court le sang vif. Comme est bâti tout cet ensemble, comme est compréhensible ce rapprochement entre la tendre jeune femme et les lueurs qui dorent l'auguste basilique ; comme c'est bien toute cette époque où l'amour était assez ample pour tout embrasser, avait assez de jeunesse pour baiser les femmes aux joues et pour les faire penser.

Cette coloration si adéquate à la composition se retrouve dans la belle affiche dressée pour *la Place Clichy*. C'est plus qu'une enseigne de magasin, c'est une vue d'Orient sincère et valable, grâce à l'intérêt de l'agencement, l'heureux rapport des tons en valeur, le groupement bien enchaîné de la masse des tapis, de la figure de bronze du chef de caravane, et du geste commandeur de l'acheteur se posant bien dans sa note blanche, au premier plan.

L'affiche de l' « *Encre Marquet* » et celle pour différents chocolats, ne sont pas à oublier, quoiqu'elles viennent en second rang, à mon sens.

Je n'ai voulu retenir en exemples que les plus fameuses affiches de Grasset, car elles sont de celles que les collectionneurs sauvent de l'oubli. Mais eussent-elles échappé à cette main-mise que nous lui devrions encore une fière reconnaissance, à lui et aux maîtres enlumineurs qui ont drapé les murs de Paris de leurs lumineuses tentures, aux nuances joyeuses, aux claires harmonies.

LÉON MAILLARD.

Les Affiches de Willette

Les yeux artistes se plaisent à l'éclat de l'Affiche. Elle doit charmer et aussi retenir. Toute de joie avec Jules Chéret elle s'est pimentée de critique âpre avec Henri de Toulouse-Lautrec et H.-G. Ibels.

M. Willette, inapte aux nécessités d'éclat qui semblent devoir la régir, en fit cependant une chose exquise.

Réduction d'une affiche de WILLETTE.

Conçue par le confident de Pierrot et de Colombine, elle est gouailleuse, juvénile et parfois émue. Mimi Pinson l'éclaire de son sourire : grisette en sa pudique guimpe, Thémis en son déshabillé le plus osé, ô Bérenger. Le prolétaire et le soldat, — le vrai, le vieux grenadier de la République et de l'Empire, — la dramatisent.

Une seule teinte suffit à l'artiste : le bistre ou le noir ; la polychromie voilerait l'esprit du dessin et le trait ingénu. Cela est visible dans les affiches composées pour l'*Evènement Parisien* et l'*Elysée Montmartre*.

Mais dans celles-là comme dans les suivantes Willette est ce qu'il fut au *Chat-Noir*, au *Courrier Français* et dans le délicieux et hélas, éphémère *Pierrot* : ironiste exquis et sentimental profond.

Sa juvénile ironie se montra supérieure dans la curieuse affiche électorale où il posa sa candidature antisémite et plus récemment dans la crâne annonce de l'exposition de Charlet, si bien évoqué en ses types les plus chers ; — enfin dans cette toute dernière création, non encore exhibée, qui émerveillera Paris artiste et apportera bien des sympathies inattendues au *Cacao Van Houten*, ici figuré par une appétissante néerlandaise qu'un hidalgo de barrière, — le chocolat, — le surin au poing, s'apprête à supprimer ; mais une toute gracieuse Loi, inconnue de nos magistrats, veille, et de son glaive arrête le meurtrier. (1)

Si l'ironiste a prodigué son intarissable verve dans ces compositions diverses et dans d'autres que je ne puis citer, l'artiste s'est affirmé inoubliable dans une planche merveilleuse d'émotion qui restera comme un des plus purs chefs-d'œuvre qu'ait produits la lithographie.

Cette affiche, l'*Enfant Prodigue* impose l'admiration.

Plus d'ironie ici, mais une émotion exquisément rendue. Dans un intime rayonnement lumineux, trois êtres un instant désunis se retrouvent et se groupent d'une façon si simple et poignante, que devant cette planche jetée à tous les coins de murs, appendue aux kiosques bêtes, dans des voisinages odieux, on se sent troublé, tant l'artiste a ici imprimé de vie et de sensibilité : extase du père qui voit, reflété dans la glace, son pâle fils prodigue, implorant et dési-

(1) Depuis que cet article a été écrit cette délicieuse composition a pu être entrevue, mais très peu, ici et là. J'aurais à louer aussi le charmant dessin-réclame composé récemment par Willette pour l'excellent marchand d'estampes Kleinmann. Une reproduction de cette adorable fantaisie rend inutile la louange.

Réduction d'un dessin de WILLETTE *pour le catalogue Kleinmann.*

lusionné, protégé par la vieille mère qui a déjà pardonné.

Oh ! ces exquis pierrots de Willette ! — Pierrots Chérubins ou Pierrots héroïques, qui oserait nier leur suprême distinction ? — Qu'ils lutinent une fille, une bonne ou une comtesse en un taudis, en un coquet boudoir ou simplement dans un banal jardin public, sous l'œil rond du garde, ils conservent l'allure exquise des êtres supérieurs ? — Celui-ci, surtout, placé devant une psyché. Il est fatigué, vieilli, mais avec lui les heures furent si enchantées ! Tout près, à ses oreilles, la voix d'une femme douce, toute lumineuse d'affection, murmure : « Dis-moi, mon Pierrot, quand tu seras *failli*, tu m'aimeras encore ? »

N'est-ce point charmant ? Et la planche, une des ultimes lithographies du *Pierrot*, est si belle !

Cette ironie fine, cet art délicat ne font peut-être pas de M. Willette un afficheur très populaire, mais si les banquiers, les hommes d'affaires et les insensibles l'ignorent ou le méprisent, il est sûr d'avoir pour lui les flâneurs, les délicats et les enthousiastes qui inconsciemment en vantant l'artiste vanteront le produit — et le commerce sera satisfait.

CHARLES SAUNIER.

P. S. — En contraste avec les affiches de Willette qui valent surtout par l'esprit du dessin, je tiens à signaler la curieuse affiche composée par M. Léo Gausson pour la *Lessive Figaro*.

La grâce du sujet, une délicieuse blanchisseuse de de féerie, est primée par l'heureuse disposition des couleurs : les tons plats et éclatants ondulent en modulations d un rythme heureux.

CH. S.

L'AFFICHE MODERNE

et Henri de Toulouse-Lautrec

« On a collectionné des affiches ! »

Ce cri de stupeur quasi indigné, Balzac le pousse dans *Le Cousin Pons ;* ne montre-t-il pas suffisamment l'absence d'art dans la publicité de cette époque.

Bien que cependant une lithographie de Gavarni ait

Réduction d'une affiche de WILLETTE.

déjà annoncé *La Comédie humaine*, depuis quelques années seulement il fut coutume de voir des réclames artistement présentées. Et de cette novation, le promoteur fut un maître : Jules Chéret.

Coloriste féerique, il força au rire le triste alignement de nos maisons moroses. Il prit à tâche d'arrêter, par sa fraîche gaîté, l'ennui qui coule dans nos rues, par flots lourds et bêtes. Merveilleusement, il a réussi.

Souvent on a dit de Jules Chéret qu'il avait peint la parisienne. A notre avis, son œuvre est plus belle : il a fait une femme, fille de son rêve, il a engendré une créature toute de charme et d'exquise grâce. C'est son cerveau de poète qui l'a conçu « ce suprême éclat de joie d'un siècle qui s'éteint ».

Mais ne serait-ce pas puérilement orgueilleux, vouloir vanter Chéret alors que par des Roger Marx et des Huysmans, il fut si justement glorifié ?

***

Chéret ayant ouvert à l'art cette porte nouvelle, une pléiade d'artistes le suivit :

Grasset, Willette, Forain, Guérard, Bonnard, de Toulouse-Lautrec, Luce, Denis, Carloz Schwabe, Valloton, Ibels, Aman-Jean signèrent des lithographies annonçant une exposition, un journal, un livre, un spectacle, un vin, etc...

De tout sujet, ces artistes ont su tirer un parti décoratif pour la rue : ils ont fait une œuvre durable. Aussi serait-ce lourde tâche que de vouloir louer chacun d'eux comme il le mérite. Il y a là besogne pour maintes plumes plus compétentes que la mienne, je ne veux donc aujourd'hui que jeter les yeux sur les affiches de l'un d'entre eux, Henri de Toulouse-Lautrec.

La première, parue voici plus d'un an, célébrait le Moulin Rouge et la Goulue. Elle attirait l'œil (pour une affiche ce n'est pas qualité insignifiante) par ses couleurs vives, chaudes, par sa ligne riche et ample, par une bien personnelle vision du fameux bal.

Puis, à un examen plus approfondi, l'admiration se portait sur la force sûre et virile qui permit à l'artiste de largement simplifier formes et tons.

Quelques traits, de larges à-plats savamment disposés lui suffirent pour fixer ses personnages en leur attitude propre et établir toute sa composition. Au premier plan, un danseur, ridicule, difforme : avec quelle ironie amère Lautrec a tracé cette silhouette de pantin lugubre qui se rend grotesque pour amuser ses contemporains.

Campée sur un pied dont les muscles se gonflent et se durcissent, la reine du lieu lève la jambe gauche, mécaniquement ; et l'on devine sa danse, cadencée par une énervante et râlante musique, rappelant l'atmosphère des bouges et les graisseux gâteaux forains. Bien que Lautrec n'ait qu'indiqué par une masse noire la foule pressée et bousculante entourant la danseuse, ne reconnaît-on pas dans chacune de ses ombres chinoises un des types parisiens mille fois rencontrés, vieillard gâteux, banquier ahuri, gommeux hébété, boulevardiers blagueurs, fille aux aguets.

.....

Avec ce regard fixe et ennuyé de l'automate, la bouche gavrochement méprisante, La Goulue chahute toujours sous les yeux clignotants des lumières jaunes.

Guindé et comique, son partenaire joue son rôle avec toute l'impassibilité désirable.

Quel admirable symbole d'une époque qui hoquette, ce duo de pauvres bougres payés pour « faire la bête ».

Toulouse-Lautrec d'ailleurs ne poursuit-il pas la tâche qu'entreprit notre glorieux maître Degas : narrer ces temps.

Au commencement du siècle, nous eûmes Honoré Daumier et Constantin Ghuys ; pour le finir nous avons Degas, Forain et Lautrec. Celui-ci a vu, étudié ce qu'on est convenu d'appeler les bas-fonds de la société, et il s'est plu à nous les dire, aidé de son

Réduction d'une affiche de WILLETTE pour l'Exposition Charlet.

impeccable maîtrise, avec toute la sincère franchise d'un philosophe.

Grâce aux trois magistraux artistes que tout à l'heure nous citions, la postérité nous connaîtra, comme nous connaissons la décadence romaine par Pétrone, le siècle de Louis XIV par Molière et La Bruyère.

Le devoir qu'il s'est assumé, Lautrec l'a porté jusque dans l'affiche et un heureux hasard fit qu'il nous put donner là plusieurs preuves de sa haute intellectualité.

Quelques temps après le « *Moulin Rouge* » il fut chargé d'annoncer au public un livre de M. Victor Joze : *Reine de Joie*.

Sur ce roman Lautrec a su faire une superbe page de psychologie. Il y a décrit — avec quelle âpreté ! — la noce du « haut monde ».

Au fond le gommeux durci, limé par l'imbécillité de son existence et réduit à l'état de mannequin.

On le sent fier de s'être amusé suffisamment pour n'avoir plus aucune sensibilité humaine ; il a réduit son cerveau à sa plus simple expression.

Mais ce n'est qu'un troisième plan, un accessoire à ce tableau magnifiquement écœurant. La prostituée âgée, éreintée, aimée par ce que vicieuse et immonde, vautre l'ignominie de son corps abject sur le bedon proéminant du banquier très véreux mais très millionnaire. Et n'est-elle pas admirable aussi la figure du vieillard libidineux et tremblotant qui paie une fille pour venir baver son baiser sur ses chairs mollasques et fripées. Sous les lèvres de la brute esquintée, le gateux vétuste et repoussant laisse s'avachir sa viande graisseuse en un paquet gélatineux.

Cependant si son regard perd toute sa vie sous l'abattement des paupières lourdes et inertes, des frissons courent encore sur cette peau flasque et, durant ces amours tuantes et bestiales, l'abrutissement du vieux monsieur devient agréablement béat.

Pour cette fois, Lautrec a voulu la femme animale et laide d'une hideur étrange et obsédante comme un cauchemar ; mais certes ce n'est pas par impuissance de faire joli car comme il nous a rendu agréable pour le « Divan Japonais » la svelte spectatrice aux regards aigus, aux lèvres provocantes, au grand corps mince adorablement vicieux.

Quelle élégance elle a, l'exquise créature nerveuse et névrosée, fleur captivante de corruption artiste et de grâce maladive, éclose, semble-t-il, pour être chère à Des Esseintes.

Derrière, un monsieur d'original dandysme laisse voir en son œil le désir de boire ce poison raffiné, rare et précieux.

Au fond, sur la scène, une quelconque divette, drôlement anonyme tortille ses bras en une gaucherie factice.

Puis voici encore dans l'œuvre lithographiée de Lautrec, deux robustes portraits de Bruant.

Dans le premier il s'est attaché à rendre cet aspect farouche, un peu sauvage mais imposant qu'a ce chantre de la rue. C'est bien là, l'homme à l'amère férocité, au talent âpre et poignant, l'auteur de *Géomay* et de *A St Ouen*.

On lit sur ses traits la hardiesse crâne du révolté, la haine de l'audacieux pour les « rupins », la tristesse que lui ont donnée les douleurs humbles.

Une autre affiche, véritablement de grand style, nous montre un Bruant de profil souriant, gouailleur.

Il vient, croit-on, de chanter un couplet comique ou plutôt patriotique et, le sceptique réapparaissant en lui, il redevient finassement railleur.

Le manteau, le gant, le chapeau sont traités amplement en des tons sobres avec, à la manche, un heureux rappel de rouge.

Réduction d'une affiche de LAUTREC.

JULES CHÉRET

LIBRARY

Les extraordinaires qualités de dessin que possède Lautrec, on les peut surtout admirer dans cette affiche pour un feuilleton : « *Le Pendu* ».

Un homme, éclaire d'une bougie un cadavre retenu au plafond par une corde.

La lumière est rendue à merveille par de vigoureuses oppositions de blanc et de noir ; mais ce qui principalement fait de cette lithographie une des plus belles de l'époque, c'est bien certainement ce dessin précis, nerveux, significatif, très personnel et surtout l'expression prodigieuse du visage.

Les jambes et les bras pendants dans le vide, le suicidé semble rire macabrement ; il a cette grimace soudaine que donne la mort violente. Et ce rictus est à la fois ridicule et effrayant, ces traits du pendu restent dans la mémoire ; on ne peut oublier ce faciès terrible, hallucinant. Une sorte de peur saisit que l'on ne peut et ne veut faire cesser. Certains contes de Poë reviennent à l'esprit, effroyables par un mélange de fantastique à la réalité. Ici la terreur est d'autant plus intense qu'elle est produite par le grotesque et assez aigüe pour tordre, crisper les nerfs.

Et ce regard, comment l'oublier, ce regard fixe, implacable, ce regard chargé d'amertume, de douleur, de mélancolie, ce regard tout à la fois risible et grave, vide et méditatif, ce regard saisissant, profond du pendu osseux et décharné.

***

Et qu'il se faudrait longuement encore attarder sur l'exécution, sur la qualité d'art de ces estampes livrées aux foules !

Maître de sa ligne, Lautrec l'est au suprême, il la manie avec une rare sûreté, la plie à la volonté de son cerveau, la fait spirituelle, élégante ou triste, toujours décorative ; sa grande science de dessin permet au peintre de synthétiser par teintes plates du plus grand caractère. Longuement aussi il faudrait dire sa compréhension de la couleur, ses heurts, jamais triviaux, de tons francs, l'émotion violente qu'il sait donner par la vision de notre humanité, vision, nous le répétons, toute philosophique. Mais peut-on écrire le frisson d'art que communique un producteur de cette envergure.

L'œuvre de Toulouse-Lautrec, je la veux donc seulement admirer sans ajouter de nouveaux commentaires. Souhaitons du moins que de nouvelles lithographies signées du maître viennent réjouir nos marches par les rues.

Cet article terminé, voici que de nouvelles affiches viennent magnifier nos murs. Sur la scène, comme un grand oiseau douloureux et triste, Jane Avril danse ou plutôt sautille. Son corps fluet et las se perd dans l'ampleur d'une robe rouge et jaune, la très particulière expression du visage encadré de cheveux donne à la danseuse une inexprimable étrangeté londonienne.

Voici encore le *Chanteur Caudrieux*, attirante lithographie murale, charmeuse de par ses tons indécis et modestes, — un contraste ! et l'*Echafaud*, annonce d'un roman comme seul le génie de Lautrec peut concevoir une annonce, criante, exaspérée mais, de près, merveilleusement belle.

FRANTZ JOURDAIN.

P.-S. — Bonne nouvelle. On dit M. Lautrec occupé à une autre lithographie murale : *La Mélinite*. Dernièrement aussi on parlait d'une « *Yvette Guilbert* ».

SUR LES « FEMMES »

de Jules Chéret

C'est un hymne de reconnaissance qu'on lui devrait chanter, à lui qui a mis de la gaîté aux murailles, à lui qui a su faire éclater, dans des balafres de teintes éclatantes, les grisailles des devantures ternes. Point n'est besoin depuis qu'il est là de s'en aller, pour chercher le Beau, se heurter aux grogneries des gardes de musées ou se lasser en les vastes halles de peintures des Champs-Elysées ou du Champ-de-Mars. Artistes français ou indépendants ou charlatans ou banquistes : nous en sommes rassasiés. La passion qui aspire aux enchantements n'aime point à être torturée par le supplice qui consiste à mourir d'ennui au sein de mille toiles pour arriver à s'extasier devant une seule. Ce qu'il nous faut et ce que seul Chéret nous a donné, c'est l'art qui nous distrait, nous trouble et nous émeut pendant la flânerie des longues journées où cahin-caha l'on s'en va de par les rues. Ce qu'il nous faut et ce que seul Chéret nous a donné : c'est l'illusion violente d'un monde inconnu et délicieux que l'on hante chaque jour au hasard des quartiers que l'on traverse. C'est une perpétuelle symphonie que l'on entend chanter et qui charme les yeux autant que les oreilles. On a, devant ces poèmes lumineux qu'il fait éclater sous nos pas, devant ces affiches qui étincellent, la vision d'un pays nouveau qu'on rencontre, d'un paradis en lequel on entre. Et quel paradis ! Peuplé de quelles femmes ! Oh ! la femme de Chéret !

Adieu la glabre gigolette dont les yeux caves et la face pâle pleurent la lassitude des nuits blanches et l'horreur des journées noires ! Adieu la gourgandine lugubre aux jupons sales de tristesse, aux bottines éculées d'ennui ! Adieu la fille grise dont la silhouette sombre se profile aux chutes du soleil et aux chutes du soir aussi, parmi les indécises teintes évocatrices des drames !

Adieu toutes ces créatures malsaines aux odeurs de populace ! Chéret est là. Et sa femme à lui, celle sortie de son pinceau, de son imagination, de son âme, c'est Lulu, c'est la Cordi telle que nous l'a montrée cet autre grand artiste qui s'appelle Félicien Champsaur. Est-ce Champsaur qui a fait Chéret ? Est-ce Chéret qui a fait Champsaur ? Personne ne le sait. C'est, en tous cas, une affinité de tempérament qui a uni leur talent comme leurs amitiés.

La femme de Chéret c'est la

Modernité féline à zig-zagante allure

de Champsaur. C'est la femme amoureuse à qui l'amant pardonne toutes ses fantaisies. C'est la femme nerveuse qui pleure et qui rit en même temps des yeux et des lèvres. C'est la femme hystérique, folle, délicieuse au corps cambré et offert, et dont le regard applaudit comme l'âme aux litanies passionnées et fameuses de Patrice Mauclair.

Nous l'aimons cette femme de Chéret, dans l'ébouriffement de ses cheveux blonds ou le hâtif amoncellement de sa tignasse rousse ; nous l'aimons et c'est aussi la femme qui nous aime, nous autres épris d'art. C'est notre bonne amie à qui le printemps a murmuré des fantaisies absurdes et exquises, et laquelle à la faveur d'un soir tiède et doux vient demander à notre cerveau détraqué et à notre force d'homme les paradis d'une heure. Sans souci de qui les lui donne ces paradis, elle

va son chemin éblouissante et lascive, à la recherche d'u
aimé du lendemain, d'un passant quelquefois, à qui, impu
dique, elle montrera tout parce qu'elle sait que tout es
beau emmi les choses qu'elle peut montrer.

Et quel magique costumier que Chéret ! Comme il laiss
loin derrière lui les Redfern, les Doucet, les Nicole e
autres. C'est par le déshabillé qu'il habille, lui. Ses fem
mes sont vêtues à une mode dont il est seul à posséder l
secret. Et ce ne sont point des toilette
compliquées : un ruban jaune cinglan
une jupe verte dont l'écourté révèle de
dessous bleus ou rouges, mystérieux e
ensorceleurs ; un tutu ébouriffant d'o
sortent deux jambes folles et nerveuses
un corsage fait d'un soupçon d'étoff
claire qui laisse échapper un sein et fait entre
voir l'autre ; une jarretière qui tient du prodige
un chapeau qui ne tient de rien du tout et qu
fait admirer, sous l'embroussaillement des che
veux, des yeux étranges esquissés d'un trai
une bouche attirante soulignée d'une ombre.

La femme de Chéret est la femme que l'o
désire ; c'est son plus bel éloge. C'est la femm
que l'on craint ; c'est sa plus belle gloire.

C'est la femme que l'on exècre et que l'o
aime.

C'est celle que l'on adore. C'est l'Abandon
ou la Fantaisie.

C'est le Caprice !

Parmi les fiers panneaux, dont la cou
[leur se crèv
En éblouissements de rayons inconnus ;
Dans le sang vigoureux qui cambre leur
[bras nus
Tes femmes, ô Chéret, sont les filles d
[Rêve

Femmes aux yeux pers, fous, dont l
[vision brèv
Perçoit dans des baisers monstrueux o
[menu
Les plaisirs évoqués par les faunes cornus
Courtisanes, Catins ou Marquises : c'es
[Eve

Dans les gestes nerveux qui courben
[leurs genoux
Qui font pointer leurs seins, ces femme
[ont pour nou
Comme d'âcres saveurs d'éther ou d
[morphine

Et l'on voudrait pouvoir, ainsi qu'é
[des fruits mûrs
Mordre en leur chair et boire à leu
[lèvre si fin
Ce rire dont l'éclat illumine les murs !

RENÉ DUBREUIL.

Réduction d'une affiche avant-lettre pour l'Elixir Godineau

(Maison CHARLES VERNEAU).

QUELQUES OPINIONS
sur les Affiches Illustrées

Je considère pour ma part Jules Chéret comme un bienfaiteur public.

Depuis la mauvaise architecture qui nous a valu l'avènement des éternels principes et des démocraties égalitaires, la rue était ennuyeuse comme un article de M. Jules Simon. C'était droit, régulier, chaste et républicain. On n'avait d'autre consolation que de contempler, entre temps, une femme tombant d'un omnibus, accident heureusement assez fréquent, grâce à la facétieuse complaisance de nos bons amis les conducteurs. Mais, en revanche, que de tuyaux de poêle horribles, que de redingotes graves et que de favoris sévères il fallait subir !

La rue était la désolation de l'artiste, et la plupart en étaient réduits à chercher en des maisons aux vitraux peints ces joies de décor qu'avait supprimées le Saint-Progrès.

Heureusement Chéret est venu ; et des femmes roses, bleues, blanches et aux reflets d'or, ont cascadé sur les murailles jadis austères ; d'autres sont venues, qui avaient des fleurs aux mains, et d'autres des croix, et d'autres des palmes : mais toutes, qu'elles soient de Chéret, d'Ibels, de Lautrec ou d'Aman-Jean, étaient élégantes et belles, et la rue avait repris sa joie. J'espère que, bientôt, les horribles murs crépis disparaîtront sous une fête de couleurs, et alors tout le monde sera heureux et souriant, et proclamera comme moi que Chéret et ses émules sont des bienfaiteurs publics.

JEAN CARRÈRE.

Ces affiches en couleur sont, pour les passants, la joie des yeux. C'est de l'art pariétaire. Les maîtres qui en ont fait leur spécialité, concourent journellement à l'éducation de tous, par la rétine. Au lieu du mur nu, le mur attirant, une sorte de *salon* chromolithographique. Rien de plus agréable. La réclame était niaise autrefois, brutale : elle est devenue souriante. A défaut de fleurs, les murailles parisiennes ont ces taches gaies, ces roses roses, ces jaunes d'or, ces bleus de ciel de Parme. L'hommage rendu par *La Plume*, à ces enchanteurs de la rue, à ces décorateurs du carrefour, sera juste et bien venu.

Bonne chance aux maîtres de l'affiche illustrée. Florence a, dans rues et ses places, un musée de marbre et de bronze. L'affiche donne à Paris son musée d'images, son exposition de maîtres-aquarellistes en plein-vent.

JULES CLARETIE.

J'ai fait encadrer, et j'ai accroché chez moi la grande Affiche de Grasset pour la publication romantique ; c'est dire combien j'apprécie cet art tout nouveau, et j'estime que c'est un devoir d'encourager et de soutenir de artistes tels que Chéret, Grasset, Willette, etc., qui forment journellement le goût du public avec les très délicates et très charmantes productions qu'ils exposent dans la rue. Il reste à souhaiter que ces affiches fassent disparaître à tout jamais les affreux coloriages que les barnums Anglais et Américains se permettent de déposer le long de nos murs.

Vive la France, Monsieur !

EDOUARD DETAILLE.

Chéret, Grasset, Willette, ont un très grand talent ; leurs affiches sont souvent des bijoux, et leur art mérite d'être analysé longuement et avec le plus grand soin.

CAROLUS DURAN.

Ce que je pense des Affiches Illustrées ? Parisien amoureux de ma ville, j'estime ces maîtres Chéret,

Réduction d'une affiche de JOSÉ ROY
(Maison Charles Verneau).

Réduction d'une affiche avant-lettre de H.-G. IBELS pour le journal l'Escarmouche (Maison Eug. Verneau).

Forain, Grasset, Willette, et je les tiens pour les Holbein et les Dürer de notre temps, où la rue est beaucoup laïcisée. Ils nous donnent un peu de joie délicate dans nos promenades ; leurs merveilles, offensées du passant grossier, ont la grâce et le charme, et sympathisent avec la spirituelle lumière de Paris, où le soleil même a une sorte de vie intellectuelle. J'ai toujours pensé que les arts étaient religieux ou industriels, et que l'art pour l'art était une prétentieuse niaiserie. Faire des affiches, et les faire belles, c'est concourir à la beauté des voies publiques et donner généreusement aux passants, ingénieux ou naïfs, une petite émotion d'une seconde, et pourtant infiniment précieuse. Et puis, cet art des « *afficheurs* », n'est pas académique. Il est vivant et vraiment aimable.

ANATOLE FRANCE.

J'aime beaucoup les affiches ; je regarde toujours celles qui me paraissent belles, et j'étais un des premiers à en admirer avant qu'elles ne le fussent aussi généralement qu'aujourd'hui.

HENNER.

Je n'ai, pour parler des Affiches Illustrées, d'autre autorité que celle du passant qui s'arrête, regarde, et sourit à ce rayon d'art, éclatant sur les murs au milieu des placards ternes, comme une tache de soleil.

Sont-elles assez ridicules, les grandes affiches bêtes avec leurs trompe-l'œil typographiques, leurs rudiments de vignettes aux teintes plates et criardes, dénonçant toute la brutalité de la machine à imprimer ? Aujourd'hui, l'affiche est une fresque, et le dessin s'harmonise dans les modulations de tonalités lumineuses qui charment l'œil et l'égaient ; comment ne pas fêter cette joie ?

Une chose me séduit en ces affiches — en celles de Chéret surtout, — une particularité qui a fait de moi plus qu'un amateur, presque un collectionneur, c'est l'expression, d'esthétique toute moderne, du mouvement et de la vie. Plus de figures allégoriques figées dans une pose académique ! Comme elles gigottent, les arlequines et les danseuses ! Comme elles frisonnent de vie ces petites femmes qui poudrent leur museau, écoutent le théâtrophone ou regardent leur lampe ! Le plus borné des électeurs sent qu'il y a là quelque chose de plus que de la couleur sur du papier.

Et comme en tout il faut considérer la fin sociale et l'amélioration de l'espèce, je ne suis pas éloigné de croire que, répandues à profusion sur les murs, ces fresques du pauvre amélioreront la vision du peuple en art, et le détacheront de sa béate admiration pour toutes les chromolithographies, ce qui ne serait pas un mince résultat.

Avec Chéret, les maîtres Grasset, Forain, Willette, Toulouse-Lautrec, Ibels, Bonnard rivalisent ; je les admire tous, et aussi les autres. J'ai si grand plaisir à les rencon-

Réduction d'une affiche de MAURICE DENIS pour la Dépêche de Toulouse.

Rduction d'une affiche de FORAIN.

sur mon passage, que j'excuse même les faiseurs paysages pour compagnies de chemin de fer.

JEAN JULLIEN.

'Affiche Illustrée, l'image en couleur, en bariolure, encres électriques, le tulipage des nuances en bou-ts et en prismes, l'arlequinade des tons effrontés et aradants, la réclame-Chéret en transparences frêles, nuages poudrederizés, en houppes rousses, en tortils jambes et de bras sur fond d'ombres bleues, la ré-me-Lautrec violente, bourrue, pochée, populo, suant vin et le sang, et les réclames Ibels, Willette et asset, les tatouées comme des culs de sapajous les npantes comme des minois de Cydalises ? Mais st non seulement le vrai décor du siècle américanisé, jusqu'à la vertu tient boutique et tape sur la grosse sse ; le symbole de notre vie fin-de-siècle, maquillée, nquante, tape-à-l'œil, attrape-nigauds ; c'est non lement la Rue qui s'allume et flambe et grouille nme une colossale lanterne magique, comme un quième acte de féerie... C'est encore l'illusion pour s et pour rien, un peu de songe et de divin men-ge entré par les yeux jusqu'à l'âme, le Louvre des les, l'école d'art, publique, qui est à l'autre, à t des Solitaires et des Mandarins ce que le Gros méro est à l'amour.

Et je rêve d'un Paris, enluminé du sol aux mansar-s, fleuri comme un grand paysage artificiel, drapelé mme un quatorze Juillet, accrochant à ses façades, e une vivante et tumultueuse fresque, toute la médie Humaine.

CAMILLE LEMONNIER.

Dans la ville un peu morte où il faut que je vive, il rare que s'égare quelque affiche illustrée. Il est i que j'ai vu plus d'une fois des Chéret en passant r Paris, et alors cela me semblait merveilleux d'a-bord, et obsédant à la longue, parce qu'on les multiplie peut-être trop indiscrètement.

MAURICE MAETERLINCK.

Les affiches de Chéret ? — hélas ! pourquoi sont-ce des affiches ? Il est assez courant parmi la « gent qui

Réduction d'une affiche de CARLOZ SCHAWBE.

Réduction d'une affiche de GUILLAUME.

Réduction d'une affiche de GALICE.

travaille dans l'art » de les célébrer en tant que louables pendeloques aux oreilles des murailles parisiennes. Un certain nombre de phrases toutes faites explique combien cette fanfare de flûtes true, d'adorable sorte, la symphonie grise et or que chante la grand'ville.

Eh bien ! non. — Ce printemps chatoyant de Chéret ne peut me plaire épars en cette automne incurable de Paris : Paris a sa beauté ; goûter son atmosphère, c'est mordre dans un rare fruit déjà blet et dont le parfum, qui sera tout à l'heure celui de la pourriture, s'insinue au cœur, on dirait avec une volonté voluptueuse, pour y éclore des parterres de molle fièvre et de rêve frissonnant.

Paris est splendidement lugubre.

Mais Chéret : ses affiches, c'est la joie d'Avril, le frais carillon des nuances jeunes, c'est la fête lyrique des fleurs. — Sur les murs de Paris, elles tintent faux, elles fleurent mal.

J'imagine Chéret une âme très simple, n'acceptant que des sensations franches, n'associant que des idées primitives, cherchant son émotion en de probes et vertement juvéniles alliances de couleur. De là son charme ; notre vision vieillie, corrompue par des abominations picturales qu'il n'est, malgré le remède amical d'une purification au Louvre, pas toujours possible d'éviter, amusée peu sainement au tachisme et à maintes déformations, lésée encore bien plus par la maladie du japonisme, notre vision plus pervertie que perverse se rajeunit un instant en ces Jouvences, les affiches de Chéret. Et pourtant comme il y a dissonnance, comme le cadre jure par trop avec le tableau, l'effet dernier, après une exquise surprise, est désagréable — presque douloureux.

Je pense surtout aux *Danseuses de l'Opéra,* voisinant, sur d'absurdes édicules, avec les paperasses louches qui raccrochent pour le compte de ces tératogiques facéties, pour ce bric-à brac de Thalie et d'Euterpe mis en solde par les théâtres de tout genre — pis encore : coudoyant ce fâcheux Bruant dont se rendit, je crois, coupable, M. de Toulouse-Lautrec.

Or quel songe, ces danseuses ! On les voudrait posséder loin, dans une chambre nue où elles régneraient, où elles s'irradieraient solitaires — prêtresses du feu célébrant un culte des anciens âges, salamandres souples entrevues, parmi des vapeurs irisées, un soir d'ivresse légère, fournaise de papillons palpitant sur les autels enchantés de l'opium. Et puis que, tout proche, on jouât telles sonates en sourdine de Mozart.

Il est vrai, on peut les acquérir ces affiches... Oui, mais ce sont des affiches.

Il existe un établissement en pleine décadence depuis cent ans. Ou plutôt, il n'existe plus : je veux dire les Gobelins. Pourquoi n'y commande-t'on pas des tapisseries à Chéret ? Voilà, certes, un art défunt qu'il saurait ressusciter à miracle.

ADOLPHE RETTÉ.

Forcer les gens à voir du beau, les habituer à le reconnaître et à l'aimer, rendre ainsi peu à peu tout un peuple artiste sans qu'il y prenne garde, c'est ce que faisaient les Grecs par l'architecture et la sculpture, et ce que font aussi à leur façon les maîtres actuels de l'affiche illustrée.

JEAN RICHEPIN.

Les Affiches me réjouissent ; elles sont sur les murs comme la revanche de la couleur que nous bannissons de nos vêtements, et mettent un peu de triste joie dans les Rues. De la Pourpre et de l'Azur en papier peint, c'est bien ce qui convient à l'Ame moderne.

GEORGES ROCHEGROSSE.

Chéret, Grasset, Willette, le maître Forain et d'autres, le *Courrier français*, font rentrer l'art dans la circulation. C'est d'un bon augure pour les métiers qui suivront peut-être avec Gallé et des Céramistes chercheurs.

AUGUSTE RODIN.

Chéret a fait pour certains de mes livres, des affiches qui sont des chefs-d œuvre. Et je trouve que cet art de l'affiche, si vibrant, si original, est devenu le charme et la gaité de nos rues.

ÉMILE ZOLA.

P. Balluriau, J. Grun, G. Noury Guydo, R. Tholer

Ceux-ci ne sont pas des théoriciens. Sans autre système que leur système nerveux, ils font comme ils voient, comme ils sentent, justifiant le mot de Buffon : « L'affiche, c'est l'homme même. »

Balluriau, ce colonel de hussards du 1er Empire, procède à coups de sabre, c'est-à-dire par touches larges et intrépides, sans craindre de revenir plusieurs fois à la charge (à l'attaque) Également ennemi des à plats enfantins et des fondus anémiques, il coupe son personnage avec une vigueur qui exprime le chatoiement de l'étoffe, qui accuse les reliefs du tissu. Au moyen de plaques nettes et heurtées, de masses déterminées, il obtient un placard où la lumière vibre, où les couleurs escadronnent, où les ombres cernées, tels des bataillons héroïques ! répondent par le mot de Cambronne aux sommations irrespectueuses des sons envahisseurs... A gagné ses *épôlettes* au *Pôle Nord*.

Grün (J.) sur les hauteurs de Montmartre s'érige contre l'imagerie, contre les salades plus ou moins japonaises de couleurs naïvement juxtaposées. Ses *Soirées de la Nouvelle Athène*, sa *Carlotta Cara*, ses *Hommes-Diamants*, sa *Muse Verte* dénotent un affichiste qui a le souci de la composition décorative, de l'arrangement harmonieux. Particulièrement originales, ses lettres, qui sous l'ancien régime lui eussent valu des lettres de noblesse !

La manière de G. Noury se révèle dans ses *Pauvre de France et de Russie*, et dans son *Pôle Nord*. C'est le dessinateur au tempérament nerveux qui a grandi sur les quais du Hâvre, dans un grouillement d'hommes et de choses, en regardant les cheminées qui fument, les cordages qui se croisent, les voiles gonflées par le vent.

Guydo, ce mondain élégant, donne l'impression d'un Chéret mâtiné de Lautrec, et poudré à frimas comme un chevalier du XVIIIe siècle. Si la Pompadour et la Dubarry revivaient, et si des revers de fortune les obligeaient à devenir étoiles de concerts, c'est à lui qu'elles commanderaient leur affiche. A défaut de la Pompadour et de la Dubarry, Guydo a fait *Aymée Eymard*, *Violette Dechaume*. *Diamantine*, le *Petit Bob*.

R. Tholer, peintre de talent, a pourtraicturé pour la devanture des Décadents un *Marcel Legay* très vivant, quoiqu'exempt de déformations *caricaturales*. C'est de l'art franc et sincère... Comme les précédents, et comme Ingres, R. Tholer estime que « le dessin est la probité de l'affiche. »

LÉON DUROCHER.

Psychologie des Chéret

M. Roger Marx, dans une préface intéressante qu'il fit pour le catalogue d'une exposition de Chéret, pense que les œuvres de ce maître constituent une chronique illustrée de l'époque et que les historiens futurs tireront grand secours de leur consultation. Je ne nie point qu'à s'arrêter à l'immédiate apparence les estampes de Chéret ne puissent fournir aux De Goncourts du XXe siècle des documents de quelque attrait. Par elles seront révélés nos modes et nos plaisirs d'élection, par elles seront perpétués, avec les traits des chanteuses en vogue, des noms de Casinos, de Skatings et de Montagnes Russes ; elles diront les produits qui cherchent la réclame et les romans à sensation, — somme toute, légère écume sur le flot multiple et ténébreux de l'Histoire.

Pour qui veut analyser la conscience d'un peuple à une heure déterminée, il est un témoignage plus précieux : Ce particulier d'une physionomie, ce mystérieux d'un décor par quoi s'évoque dans une œuvre l'âme de la civilisation où elle fut conçue.

Chaque aspect de l'évolution humaine se réfléchit dans les arts, aussi bien dans ceux de la peinture et du dessin que dans l'architecture ou l'ameublement. On pourrait énoncer — parodie d'un mot célèbre — : le *Style* c'est l'époque. De leur siècle qui eut ensemble la grandeur et l'emphase, Nicolas Poussin, Charles Lebrun, ne rappellent-ils point, le premier la majesté, le second le solennel ? Les mignardises Louis XV ne se retrouvent-elles point dans Pater, Lancret, Fragonard, et la frénésie romantique — conséquence elle-même d'une période d'évènements extrêmes — ne rencontre-t-elle point sa suprême exaspération en Delacroix ? Quelques rares peintres se sont soustraits aux occultes influences des circonstances sociales. Tel : Ingres.

Cette exception d'un artiste hors de son temps — encore que les sujets traités par lui semblent me donner tort par leur contemporanéité — je la revendique pour Jules Chéret. Avec quelque peu de subtile attention à son œuvre, sans s'arrêter à des contingences, on s'assurera que ce n'est point l'âme moderne qui vibre dans ce chant coloré.

Si M. Chéret avait interprété l'intellectualité morose de notre époque, nous aurions une série d'attristantes lithographies. Or, vêtus selon le temps présent, ses personnages n'en ont point l'esprit. Ses femmes peuvent s'habiller au Petit St-Thomas ou au Louvre, monter en bicyclettes ou fréquenter le Nouveau-Théâtre, il a négligé leur âme, en ayant une à leur faire présent.

Cette âme c'est la Joie. Jules Chéret est le Grand Promoteur de la Joie. Non pas la sérénité, la gaîté non plus, mais la Joie, cette exubérance folle assez, naïve et nullement complexe. N'entendez pas la piteuse excitation d'un boulevard en liesse ; mais la joie franche de la couleur et du chant.

Exceptons les affiches par trop commerciales où l'artiste est assujetti au caprice du mercanti. Dans les créations spontanées du maître on ne distingue que deux ou trois types qui reviennent, plus ou moins modifiés, sous des déguisements autres : Une Femme, un Gommeux, un Pierrot.

La production la plus caractéristique de la verve de Chéret, c'est sans contredit sa Femme, cette femme irréelle et pour ce pleine d'attirance, à la taille tendant vers *moins l'infini* et aux jambes vers *plus l'infini*. Cette femme disloquée (sauf en quelques affiches comme les superbes *Coulisses de l'Opéra)* qui est plutôt une flamme qu'une femme.

Elle danse ; les jupes effeuillées à ses doigts découvrent ses mollets qu'elle a graciles, et sa robe moule d'exagérée façon la courbe voluptueusement grêle de ses hanches.

Etude de JULES CHÉRET *pour une affiche.*

Elle danse ! c'est sa fonction, c'est sa raison d'être, parce que ce fut par la danse que dès les premiers temps et les premiers peuples on extériorisa l'ivresse intérieure. Elle danse, et toujours, car,

« *Même quand elle marche on dirait qu'elle danse* ».

C'est l'élégante des Watteau qui s'est, dans les Mabiles et les Bulliers modernes, encanaillée un peu à fréquenter des calicots et des étudiants. Elle n'en a pas moins, pour être devenue *patte-en-l'air* et *forte-en-gueule*, conservé cette je ne sais laquelle aristocratie de la fleur et du papillon.

Voyez-là dans l'affiche du *Jardin de Paris* où elle éclot comme une belle-de-nuit, dans la *Fête des fleurs de Luchon* où elle surgit — torse victorieux — comme une belle-de-jour.

Voyez-là dans *Le Pays des Fées*, fuyante phalène ; dans l'*Olympia*, où, toute rose, avec ses cymbales, aurore de mai battant la diane aux muguets, elle crie le bonheur de vivre si belle, quand on profite — si naïvement ma foi ! — de sa beauté.

« Naïve ? » Certes ! Elle est — ne le saviez-vous pas ? une âme exquise de trottin dans la carcasse diabolique d'une Môme-Fromage. C'est la risque-tout qui jette son bonnet par dessus les Moulins Rouges, mais si ce n'est la première fois, il n'y a pas longue lurette que les blancs tuyautés sont restés définitivement accrochés aux ailes branlantes du Moulin de... la Vertu.

J'en parierais cependant que cette pauvre gigolette du Maître Chéret vous ne la voyiez pas sous un aspect aussi simple. Elle a si bien l'air de braver les bourgeois, j'en conviens, elle a des façons de dégingander son corps si perverses, si épicées, si je puis dire, que vous l'aviez considérée du coup comme une petite âme damnée, un regard de Belzébuth ou une flamme d'enfer, choses qui d'ailleurs sont absolument les mêmes.

Comme je cherchais à qui la comparer dans le monde des fantaisistes visions créées par les poètes, j'ai trouvé qu'elle était au moins la sœur de cette « charmante âme blonde » de Rosette que Gabriel Vicaire transpose subito des bals de Montmartre en paradis,— chose rare, car, dit le Père Eternel,

Nous n'avons pas ici grand'monde de Paris.

Elle est bien la parente de cette petite saute-ruisseau étonnée que les saints ignorent l'air de la *brigue*

dondaine et qui possède avec un sans-gêne qu'on pourrait prendre pour de l'impolitesse, un trésor de charité et d'amour au cœur. Sœur de Rosette, toi aussi tu iras en Paradis.

Bonne fille, et innocente de rien de méchant, si elle *vadrouille* et *fait la noce*, ce n'est pas — avec des rancœurs et des rancunes — pour la vie quotidienne — c'est pour son plaisir, pour son amour des lumières, des fleurs et des coupes mousseuses, pour son infini désir de vivre avec le meilleur de la vie. Dans cette affiche du *Courrier Français*, où pourtant elle est la Tentation elle-même, avec son mouvement d'une aigüe volupté, n'est-elle point plutôt que perverse, moqueuse, caressant le faune symbolique du bourgeoisisme paillard avec l'ironie sceptique, amusée et indulgente qu'il faut.

Le bourgeois ventru et lascif, elle le blague et répugne à sa fréquentation. Ses relations habituelles sont avec des gommeux à la tête aussi légère que la sienne, qui ne possèdent point sa joie extravagante, mais qui semblent jouir du calme bonheur d'un *jemenfoutisme* commode et bien entendu.

Du *crevé* sinistre à monocle, Chéret a fait un gandin sauteur, gavroche et réjouissant qui dégringole les rues avec des pierreuses, en chantant, dans *La Gomme*, qui ouvre les bras dans un geste de large appel à la réjouissance, dans l'affiche du *Carnaval à l'Opéra*. Ce n'est pas le boudiné confit, glacial, qui noctambulise par chic et en corvée, le dos courbé en porte-manteau, les joues creusées. Il passe dans la Vie avec le principe qu'elle n'est peut-être pas très amusante, mais qu'en la prenant bien on peut en tirer quelques gateries comme d'une mère-grand'.

D'ailleurs n'a-t-il pas pour compagne la Sœur de Rosette, boute-en-train et multiforme. Multiforme — elle fréquente les bals masqués — elle apparaît tantôt en Colombine, tantôt en Pierrette ; tantôt elle personnifie la Musique, tantôt la Comédie ; elle surgit sur tous les murs, rêve idéalisé du poète,

... Ni tout-à fait la même,
Ni tout-à-fait une autre...

diverse et permanente, changeante et unique, avec Guy ou avec Pierrot.

Préfère-t-elle Guy, Pierrot ou tous les deux ? J'opinerais que l'égoïsme de Guy doit la laisser indifférente et que l'innocence de Pierrot l'énerve bien qu'elle garde à ce pauvre hère l'attendrissement de la pitié.

En effet, le Pierrot de Chéret est tout différent de ce pierrot satirique, finement artiste, névrosé, qu'a créé Willette. J. Chéret est en partie revenu au type de la Comédie Italienne où le rôle de Pierrot était d'être toujours dupe ; il nous a rendu le valet du beau Léandre, à la face élargie d'un rire bêta ou à l'ovale allongé sous l'effort de la pensée récalcitrante. Parfois une note triste — ah si légère ! — : un nuage gris sur le front. Et tenez, je rappelais tout-à-l'heure Watteau. Certes ! son Gille a quelque chose de plus profond ; il est aussi un pauvre baladin bafoué, mais une étrange mélancolie de vivre lui fait couler les bras le long des hanches. Il n'en reste pas moins que Chéret est retourné pour le caractère de ses pierrots à la tradition du XVIII^e^ siècle.

Nous venons de passer en revue les trois créations les plus originales du maître ès décoration. C'est entre un gommeux et un pierrot, l'éclat de rire, rose, vert, mauve, azur, orange, d'une flamme de punch endiablée où se précise un corps de femme.

Cette flamme c'est l'âme de la Joie, c'est la Joie elle-même. C'est pourquoi il m'est permis de réaffirmer en terminant que Jules Chéret est resté indifférent au moral de ses contemporains. A peine tient-il de notre modernité la coupe de quelques chiffons. En idéaliste qu'il est, il a transposé en beauté, il a opéré une miraculeuse transmutation : de notre fièvre malsaine il a fait une allégresse de bon aloi.

Si son œuvre seule devait répondre de notre époque devant le Temps, les générations futures se refuseraient à croire à notre pessimisme, à nos doutes, à notre tristesse fondamentale.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

Merci à Chéret!

Comme à des miroirs magiques, dans Paris, qui de nous ne se laisse prendre les yeux aux affiches de Chéret ? — Mais, sous la pluie, sous le vent, plus vite encore sous l'envahissement de jalouses feuilles, s'efface l'éphémère féerie des rues !

D'aucuns n'ont pu supporter une séparation si soudaine et si hâtive, et s'étant procuré de ces estampes murales par le plus hasardeux des moyens, à la faveur de la nuit et comme on tente un mauvais coup, ils n'ont pas jugé mieux que de les installer chez eux et de les entretenir dans leur familiarité. C'est pour ceux-là que Chéret lui même, touché de tant de passion, publia, l'an dernier, ses quatre panneaux décoratifs la *Danse*, la *Comédie*, la *Pantomime*, la *Musique*, destinés à vaincre la maussaderie foncière de nos appartements.

Mais le maître s'est gardé de rompre ave ses amis anonymes et il continue d'émerveiller et de ravir le passant. Aussi bien, les riantes filles de son génie ne paraissent-elles jamais mieux à leur avantage qu'en plein soleil, au grand air. Nous les chérissons libres et vagabondes, dans les voies désertes qu'elles animent, par les carrefours bruyants qu'elles harmonisent. Nous demandons qu'elles nous surprennent au détour du chemin, sur ce mur crépi, sur cette clôture en planches. On les dirait faites pour courir la terre, seules, ainsi que d'adorables émancipées, et vivre insouciamment leur vie multipliée et fiévreuse.

Ce sont de folles et tendres amoureuses qui donnent l'aumône de leurs baisers au pauvre monde !

Voilà donc ce qu'on doit à Chéret. Par lui, Paris s'est vu peupler de mille visions rayonnantes de grâce et de joie, et sa verve a créé tant de spirituelles compositions, tant d'exquises couleurs qu'on ne saurait plus imaginer la Ville sans la parure dont il l'a pourvue. Qu'il soit remercié ! Plus que tout autre, l'imagerie de nos places publiques nous intéresse au profond même de notre égoïsme Car la brochure qui déplait, nous la fermons et nous jetons au vent le journal qui choque. Mais aux annonces des murs, quoi que nous essayions, nous ne pouvons échapper. De nos fenêtres, nous apercevons la réclame qui s'étale sur la maison voisine ; si nous sortons, la réclame nous précède et nous suit, elle est autour de nous, à gauche, à droite, partout ; dans toute faction où s'aiguise notre impatience, elle nous tient inexorablement... Comment ne serions-nous pas reconnaissants à Chéret d'avoir conquis à l'Art, pour l'amusement et la consolation de chacun, l'album toujours ouvert de la rue illustrée ?

RAOUL SERTAT.

Maximilien Luce

pour le spectacle de *la Scala* (de Paris) figura un puissant Mévisto-Pierrot à la blouse violette, tragiquement ivre, une bouteille à la main.

Léo Gausson

montrait naguère, montée sur une boîte en fer blanc, une jeune femme brune, de profil, longs bas rouges, jupe jaune de danseuse, de ses bras en croix tendant du linge sur une corde, les cheveux au gré du vent ; une longue tache verte, à terre, figurant de l'eau épandue. Annonce pour la *Lessive-Figaro*.

Pierre Bonnard

ne signait que d'un monogramme *France-Champagne* : une femme blonde, au corsage et aux bras nus, une coupe d'une main, de l'autre son éventail, entourée de flots du liquide ambré : sur fond jaune clair. Quelques traits, seulement ; beaucoup d'esprit, de charme et d'harmonie, et bien personnel.

Maurice Denis

représentait la *Dépêche* (journal de Toulouse) sous les formes d'une jeune femme aux cheveux enroulés qu'une plume traverse, longue robe lâche parsemée de larges fleurs, profil délicieusement bourbonien, de ses bras tendus déroulant le titre de la publication et s'élançant dans l'espace parmi les fils du télégraphe, contemplée par quelques profils des deux sexes, non loin d'une indication de fronton du XVIe siècle. Teintes apaisées et discrètes : une musique de poète.

JULES CHRISTOPHE.

Sur quatre panneaux décoratifs

A Jules Chéret.

Maître Perrin Dandin et maître Diafoirus,
Parlent confusément en agitant la tête,
Sganarelle béat rit aux masques lipus
Que regarde, moqueuse, une blonde coquette ;

Polichinelle court, mi-vert, mi-écarlate,
Colombine s'évente, exquise, en minaudant,
Auprès d'elle Arlequin tient à deux mains sa batte
Et Pierrot les contemple avec un geste blanc.

Dans un ciel rouge et bleu, de folles théories
De danseuses s'en vont, bouches épanouies
Et robes où des fleurs effeuillent leurs pétales ;

Pendant qu'un histrion dans une flûte chante,
Et que, pour mieux rythmer la marche éblouissante,
La joyeuse musique agite des cymbales.

LÉON DENIS.

La Maison Sagot

Il y a trente ans, les amateurs et les romanciers pour prendre le vent du jour se réunissaient à la *Librairie Nouvelle* et c'était un grand plaisir, pour les acheteurs, d'entendre la voix de leur auteur favori. La *Librairie Nouvelle* de maintenant c'est quelque peu *La Plume*.

Mais tout en donnant chez nous, asile à toutes les formes d'art, nous n'avons pas la prétention de pouvoir les hospitaliser très largement, ayant plutôt le désir de la pièce typique, de la manifestation rare ; pour l'affiche, cette belle passion de l'heure présente, nous en sommes réduits à une trop courte présentation, sur nos murailles, de l'éclair coloré sorti du crayon et du pinceau des modernes imagiers.

Mais notre ami, le libraire Sagot, notre proche voisin de la rue Guénégaud, tient à honneur de donner cette place qui nous manque encore, à tous nos dessinateurs et peintres privilégiés, à tous les maîtres de l'affiche contemporaine. Chez Sagot, se rencontrent représentés, par leur entier catalogue, tous les jeunes et tous les puissants, Chéret et Ibels, Choubrac et Willette, Balluriau, Noury et Grasset. C'est chez lui que fréquentent tous les curieux de l'affiche, et que s'établit le cours de cette feuille volante qui suscite tant de désirs, et aussi tant de déceptions à ceux qui arrivent mauvais derniers.

L. M.

FIN

La Quinzaine artistique et littéraire

LES LIVRES

Tout Bas, *par Francis Poictevin*, in-18 jésus de 140 p. 3 fr. 50 (A. Lemerre, éd.) V. au prochain numéro l'article de Paul Verlaine.

Napoléon et les Femmes, *par Frédéric Masson*, in-8 jésus de 332 p. 7 fr. 50 (P. Ollendorff, éd.) — L'auteur a eu la rare bonne fortune de pouvoir consulter les papiers de famille du demi-dieu qui, majestueux, trône au seuil de ce siècle. Et cette majesté n'a pas retenu M. Masson dans ses confidences. Il nous donne par le menu le compte-rendu fidèle de toutes les faiblesses du grand homme ; il ne nous fait grâce d'aucune, depuis celle qui lui fit perdre sa virginité jusqu'à la dernière, celle qui faillit lui aliéner ses amis, à Sainte-Hélène....

En agissant ainsi M. Masson doit se rendre compte de la triste besogne qu'il accomplit ; prouver que Napoléon fut un homme comme nous tous ? Qui donc en doute ! Ce livre, passionnant comme un roman vécu, l'amoindrit et ne nous le fait pas mieux connaître... Il semble surtout dirigé contre Joséphine, que la légende populaire désigne comme l'étoile guidant Napoléon, le génie qui le protège. De fait, sans l'amour du général en chef de l'armée d'Italie pour Joséphine de Beauharnais, qui sait si nous aurions eu cette triomphante campagne d'Italie, premier chapitre de l'Epopée. Le reste importe peu. Qu'un M. Charles quelconque cocufie le vainqueur d'Arcole, qu'est ce que cela peut bien nous faire ?

— En sortant de cette lecture j'ai éprouvé le besoin de relire la *Légende de l'Aigle*, le chef-d'œuvre de M. d'Esparbès. A M. Masson de conclure... !

Le Pain du Génie, *roman, par Léon-L. Berthaut*, in-18 jésus, 231 p. 3 fr. (P. Sévin, éd.) — « Pourquoi donc ne pas étudier l'idéalisme dans le bien, non par imagination en l'*irréel*, mais par sélection dans le réel ». Ainsi parle l'auteur dans un avant-propos dédié surtout à la critique. Celle-ci approuvera sûrement la ligne d'esthétique générale tracée par M. Berthaut, mais elle se permettra de lui reprocher justement de n'avoir pas tenu toutes les promesses faites. Cette sélection dans le réel n'est pas toujours opérée avec netteté. Il reste encore dans le volume de menues relations de faits qui n'ajoutent rien à l'œuvre et l'alourdissent : telle cette nomenclature de basses besognes accomplies par une mère ne rêvant que le bonheur d'un fils adoré,

Le sélectisme de cette phrase : « Pour son fils, cette mère eût été capable des pires dévouements » n'était-il pas tout indiqué ?

Cette restriction faite, il ne nous coûte pas d'écrire que le *Pain du Génie* est le louable effort d'un esprit d'élite vers le bien, vers le Beau, et que ce livre mérite un succès qui ne lui fera point défaut.

Les Poésies de Méléagre, *trad. par Pierre Louys* (petite collection à la Sphynge), 140 p.-s. p. m. (É. Bailly, éd.) — Les poésies de l'israélite Syrien, dit Méléagre, converti de bonne heure aux déesses de l'Hellas et conquis par la musique départie à la langue d'Homère, n'avaient jamais été réunies en français. La traduction de M. Pierre Loüys comporte même vingt-neuf épigrammes nouvelles ; mais d'ailleurs tout n'est-il pas nouveau, dans ces poésies ?

Le traducteur, poète lui-même, les dote d'un rythme prestigieux dont la prose semblait à jamais privée ; la pensée amoureuse de Méléagre ne perd rien à être ainsi traduite, elle est et reste douce, lamentante et ailée.

Les Enfants s'amusent, *par Pierre Veber et Willy*, in-18 jésus, 240 p. 3 fr. 50, couv. en couleur de Jean Veser (H. Simonis-Empis, éd.) — La littérature gaie qui semblait morte en France avec les Chavette, les Monnier et quelque peu les Champfleury, semble aujourd'hui s'être simplement transformée. Notre génération si morose, prétendent les Fouquier et les Sarcey, nourrie de Poë, de Baudelaire et de Villiers a trouvé, en art, un rire nouveau, celui qui est fait d'ironie suraigüe. Quoique Verlaine ait écrit :

Le seul rire encore logique
Est celui des têtes de mort,

ce qui justifie l'ironie macabre de Jules Laforgue, Alphonse Allais continue ses œuvres anthumes (*Le Parapluie de l'Escouade, A se tordre, A se détordre*, etc.), Jules Renard ses *Sourires pincés*, G. Courteline, les aventures de *Lidoire* et de *La Biscotte*, un peu parents du *Colonel Ramollot* de Ch. Leroy, Paul Masson, ses désopilantes farces sérieuses (*Fantaisie mnémotechnique sur le Salon, Mémoire sur les trains éperons, Pensées du Général Boulanger, Mémoires de Bismarck, Dictionnaire des Poètes morts de faim, Des rapports de l'alcool et du génie en poésie lyrique, Regards littéraires d'un Yoghi, etc.)* et Laurent Tailhade, ses savantes épigrammes au vitriol : *Au pays du Mufle, Douze ballades nouvelles pour exaspérer le Mufle.*

Pendant ce temps, Pierre Veber est l'« informateur du réel » au *Chasseur de chevelures*, moniteur du Possible !! Ce sont ces articles sarcastiques du *Chasseur* qui, réunis aux boutades verveuses et caustiques de Willy, dans la *Faridondaine*, forment le livre dont nous entretenons ici nos lecteurs. Cela se lit mais se n'analyse pas. Voyez y vous même.

Le Prince, *roman, par Mme Hector Malot*, in-18 jésus, 366 p. 3 fr. 50 (E. Flammarion, éd.) — « Poètes, amants, jeunesse, ceci est pour vous. » De la passion, de l'émotion, sans doute, mais un intérêt qui parfois faiblit, déconcerté par la lenteur d'une action trop lentement conduite. J'ai bien peur que la première catégorie des lecteurs sollicités par Mme Malot ne lui fasse défaut... ils sont si intransigeants sur les questions de forme, MM. les poètes ! Par contre, un livre d'amour qui plaira aux amants, du moins, j'ose le croire.

Contes Merveilleux, *par Emile Sigogne*, in-18 jésus, 190 p. 3 fr. (P. Lacomblez, éd. Bruxelles). Le livre d'un sensitif et d'un savant, une de ces œuvres impeccables auxquelles on ne peut rien reprendre, peut-être parce qu'il y avait trop à dire, — et que ce serait inutile...

Epilogue des Saisons Humaines, *drame dialogué, par Saint-Pol-Roux*, in-8 raisin, 82 p. s. p. m. (éd. du *Mercure de France*), — D'une œuvre immense, les *Saisons humaines*, ce drame est l'épilogue, car l'œuvre comporte un drame en trois parties précédées d'un prologue et suivies d'un épilogue. M. Saint Pol Roux a donc commencé son œuvre par la fin — tout comme pratiquait Wagner, d'après Nietzche. Sujet de cette « massive fantaisie » — c'est l'auteur qui parle — « la vie péripétielle d'un homme : 1re partie, le Printemps ; 2e l'Eté ; 3e l'Automne. L'hiver se manifeste dans ce hors d'œuvre, l'Epilogue ». L'auteur continue : « Le décor de ce tableau a deux seuls personnages (le Prince et l'Ecuyer) serait l'intérieur d'un immense crâne plutôt que la salle d'une Tour .. autopsie d'un délire... spectacle idéoplastique des phantasmes du Prince .. naturaliser l'action mitoyenne (du réel et de l'au-delà) de l'agonie. ». Nous sommes prévenus, c'est de l'art pour l'art. Ne nous préoccupons donc que de savoir si la pensée du poète trouve une forme digne de la traduire, des images adéquates et neuves et n'essayons point de l'analyser. Or, si l'on fait bon marché du fond, si l'on ne se soucie point de relever certains effets trop visiblement issus d'une admiration de M. St-Pol Roux pour Maeterlinck (répétitions de mots et métaphore d'une métaphore pour traduire une idée c'est-à-dire image au second degré pour surtout indiquer un état d'âme) on est pris par une richesse d'expression poétique inouïe qui dénote en l'auteur de ce drame un rare et pur poète.

Leur beau physique, *par Henri Lavedan*, in-18 jésus, 312 pages. 3 fr. 50 (E. Kolb, éd.) — Je me souviens encore de la grande joie éprouvée comme spectateur au *Prince d'Aurec*, au Vaudeville, et de la révélation que me fut cette représentation. Pourtant M. Henri Lavedan n'était pas un débutant, il avait derrière lui onze volumes et un drame en quatre actes. Mais on ne peut tout lire. J'ai littéralement dévoré le dernier livre publié par l'auteur de *Mam'selle Vertu* et, si j'applaudis jadis à la verve satirique de M. Lavedan, exercée contre les faux nobles et les faux juifs, j'applaudis aujourd'hui à son esprit fin et coupant, à la volée de bois vert qu'il inflige aux émasculés bourgeois, tout préoccupés de « leur beau physique », jusqu'au ridicule, — inclusivement.

Scène de la vie judiciaire, *par Edmond Picard*, in-18 jésus, 424 p. 4 fr. (P. Lacomblez, éd.) — M. Edmond Picard n'est pas seulement un maître de la parole, tout puissant au barreau de Bruxelles, un sociologue aux idées larges et hautes et pratiques et sincères (on m'assurait récemment que pour mettre d'accord sa pensée et ses actes, le célèbre avocat bruxellois allait réaliser son immense fortune, vendre ses superbes œuvres d'art ornant le bel hôtel de l'avenue de la Toison d'Or, l'hôtel lui-même, pour utiliser cette fortune au profit de la Société et vivre de son propre travail), il est aussi un écrivain distingué, un critique d'art sûr et impartial. Son livre d'aujourd'hui n'est que la réunion de petits chefs-d'œuvre de littérature judiciaire publiés un peu partout, mais quelle grâce ! quelle séduction en ce compact volume ! Pourquoi M. Picard ne nous donnerait-il pas une nouvelle œuvre ? Les artistes l'attendent avec impatience.

Aurore et crépuscule, *par Matthias Hauteborne*, in-18 jésus, 272 p. 3 fr. 50 (Perrin, éd.) — Des questions actuelles traitées plus avec du sentiment qu'avec des arguments. Par ci, par là des plaidoyers fort justes, contre le divorce, par exemple, cette constatation de la désagrégation d'une société qui ne sait ce qu'elle veut ni où elle va. Le mal pris dans sa racine, l'éducation fausse donnée à la jeunesse. Avec un peu moins de déclamation, et un peu plus d'arguments, une œuvre qui serait trof recommandable.

Vieux Saxe, *par Henri Mazel*, in-16 soleil, 202 p. 3 fr. 50 (E. Girard, éd.) — L'esprit de M. Mazel est plutôt porté vers les spéculations philosophiques et

cependant son *Vieux Saxe* témoigne d'une souplesse, d'une grâce mignarde que nous ne nous attendions pas à trouver sous la plume de l'auteur de *La Fin des Dieux*. Faire évoluer dans leur atmosphère saturée de musc et de poudre de riz ces pantins enrubannés du XVIIIe siècle : l'Abbé, le Maréchal, le Chevalier, la Comtesse, la Marquise, Marton et Frontin semble un jeu pour M. Mazel et la légèreté de sa plume égale la subtilité de sa pensée.

La Nouvelle Carthage, *roman, par Georges Eekhoud*, in-8, 261 p. 4 fr. (P. Lacomblez, éd.) — La première partie de cet ouvrage a été publiée en 1888, sous le titre : *La nouvelle Carthage*. Depuis lors, Georges Eekhoud a écrit pour diverses Revues de nouveaux chapitres : *Les Emigrants — Contumace — La Bourse — Le Carnaval — La Cartoucherie*. Du volume primitif et de ces nouveaux épisodes, entièrement refondus, l'auteur a fait une œuvre puissante, dont la maîtrise lui a valu, aux applaudissements des lettrés, le prix quinquennal de littérature française.

Voici une édition à la fois très compacte et très soignée ; édition définitive qui ne laisse plus à la précédente qu'une valeur bibliographique.

Paradoxes Professionnels, *par Jules Destrée*, (frontispice à l'eau-forte par Mme Jules Destrée) in 8, 95 p. s. p. m. (Vve Larcier, éd.) — La Profession est celle d'avocat. Inutile de vous dire que le co-auteur des spirituelles *Mémoires des Destrée*, parodie des mémoires des de Goncourt, a écrit un livre charmant sur cette question de l'avocat, si aigüe en France. Livre que feront bien de lire MM. les Stagiaires.

Almanach de la Question sociale pour 1894, *sous la direction de P. Argyriadès*, un vol. in-8 de 224 p. nombreuses illustrations de Willette, Luce, Ibels, Camille Pissarro, Gilbert Martin, etc. 1 fr. 50 (éd. de *La Question Sociale)*. Livre de propagande à recommander aux amis.

BIBLIOGRAPHIE :

La Législation directe par le peuple, *et ses adversaires*, par M. Rittinghausen, in-18 jésus, 248 p. 50 cent. (J. Lebègue, éd. Bruxelles.) — Les Obsédées, *poésies*, par Constant Casangès, in-18 jésus de 94 p. 2 fr. 50 (Bibl. des Modernes). — Quelques questions de droit, *par M. Victor Mauroy*, ancien notaire, in-8 jésus, 417 p. s. p. m. (libr. du *Correspondant du Notariat.)* — Lauriers et cyprès, *poésies, par Horace Boulanger*, une plaq. in-12 de 108 p. 1 fr. 25 (C. Robbe, éd. Lille). — Par les Routes, contes, par Joseph Desgenêts, in-18 jésus, 64 p. 2 fr. (A. Godenne, éd. Malines). — L'Eau et le Vin, monographie scénique, en 3 actes, une plaq. grand in-8 de 36 p. s. p. m. (éd. de la *Société Nouvelle)*. — Le Conseil de Révision, broch. de propagande, par Léon Tolstoï, 0 fr. 10 (éd. de *La Révolte)*. — Le Cantique des Cantiques, poème symboliste de Salomon (sic), trad. en prose assonancée par Louis André, une plaq. de 24 p. 1 fr. (Hubner, éd. Thiers). — Le Théatre-Libre, broch. circulaire d'Antoine pour la saison 1893-1894. — L'Année littéraire, compilation baroque d'un anonyme, où certains noms sont suivis de la mention : *Chef d'école littéraire !!!* (H. Jouve, éd.)

LÉON DESCHAMPS.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Folker og Seer, *par Ola Hansson*. Kristiania Ashehong et Co. Seher und Deuter Berlin, Rosenbaum et Hart. — L'altruisme moderne qui a trouvé son expression suprême dans l'œuvre d'un *Garshin*, légatisme à outrance d'un *Stirner*, précurseur de la lyrique glorification du moi de Nietzsche, la lassitude de l'homme de la décadence et l'esprit plein d'espoir rénovateur qu'anime l'auteur anonyme de « *Rembrandt Educateur* » avec son idéal pangermanique, le mysticisme d'un *Poë* aspirant vers la fleur bleue de la beauté, et enfin l'idéale sérénité d'un Bœcflin sont le fond de ces six essais dans lesquels le suggestif-critique suédois a tenté de fixer les principaux courants dominant cette fin de siècle où l'aube d'un siècle futur se prépare. Philosophe et savant consommé fouillant ses types avec une subtile précision, le poète rare qui est en Ola Hansson dont l'impressionabilité répond à la moindre vibration moderne a su faire de ces six portraits un poème rencontrant sa résonnance intime dans l'âme inquiète de l'homme d'aujourd'hui en certains cas toutes ces phases diverses malgré leur apparant contraste.

JEAN DE NÉTHY.

LES REVUES

Nos camarades qui aiment les bonnes morsures, celles qui emportent le morceau, peuvent se réjouir de l'apparition de l'*Escarmouche*, sous la direction de Georges Darien, le terrible humoriste. Notre vieil ami, s'est entouré d'un groupe de dessinateurs, jeunes, audacieux, et qui n'en sont pas à leurs débuts ; parmi eux Willette, Anquetin, Vuillard. Le premier numéro contient un frontispice et une vigoureuse page d'Ibels, un très curieux Toulouse-Lautrec, presque blond, et la belle affiche de Willette pour Kleinmann.

La *Revue Encyclopédique* s'occupe de la défunte exposition de Chicago ; son prochain numéro contiendra le portrait de Léon Deschamps.

Merci au *Courrier Français* d'avoir bien voulu annoncer notre « *spécial* » de l'Affiche illustrée. A charge de bonne revanche.

SAINTE-CLAIRE.

LES THÉATRES

Théatre de la Renaissance. — *Les Rois*, pièce en quatre actes de M. J. Lemaitre.

La grrande Artiste fait bien les choses : après avoir flanqué à la porte les critiques qui se sont présentés à la répétition générale, on a sabré impitoyablement les services des revues littéraires et même de quelques journaux quotidiens.

Mme Sarah Bernardht ne perdra rien pour attendre, mon cher directeur, Léon Deschamps, ayant l'intention de me payer généreusement un poulailler.

MARCEL BAILLIOT.

Note de la Direction. — Notre aimable critique dramatique aura son poulailler, j'en prends l'engagement ferme. Mais je tiens à dire ici que je ne partage pas les vues de la plupart des journalistes sur cette question : le service gracieux aux critiques. Ce n'est pas un *droit* que nous possédons et que l'on reconnaît, c'est une *gracieuseté* que l'on nous fait quand on nous offre un fauteuil. L'abonné *paie* pour que son journal lui donne certains compte-rendus, à nous de *payer*, quand on nous refuse l'entrée d'un spectacle, pour contenter notre clientèle.

Je ne m'indigne donc pas contre Mme Sarah Bernhardt, elle est dans son droit ; je suis plutôt tenté de la plaindre car ces messieurs lui feront *payer* cher sa conduite...

Regards littéraires d'un Yoghi[1]

QUAND on est pressé pour lire un volume de M. Victor Cherbuliez, ce qui peut arriver souvent, la recette est bien simple : il suffit de parcourir ce qui est entre guillemets.

***

L'encre dont se sert M. Octave Mirbeau semble tirée du fond d'un puits habité autrefois par la Vérité, mais dans lequel aurait mijoté pendant six mois le cadavre d'un jeune homme athée.

***

La France a des trésors d'indulgence pour les esprits brouillons, sauf pour ceux qui trahissent successivement tous les partis dans lesquels ils se sont glissés. C'est ce qu'exprime Voltaire dans un vers demeuré proverbial :

Tous les genres sont bons, hors le genre Andrieux.

***

Les amateurs de Dujardin me rappellent un peu trop le pavé de l'ours.

***

Lucrèce se donna la mort quatre cent soixante ans après les outrages de Tarquin. Tant il est vrai que le dégoût de la vie est plus insupportable que la perte de l'honneur.

***

De tous les Jeans de lettres que j'ai rencontrés aucun n'a réussi à sculpter son rêve dans le marbre de Carrère.

***

Toutes les parties de la Bible se relient par un lien étroit. Le Cantique des cantiques lui-même, n'est-ce pas comme une réédition revue et dépravée du Livre de rut ?

***

Sous des apparences rajeunies et bien portantes l'occultiste Papus nous sert des doctrines déjà fanées du temps d'Apulée. Toute cette défroque est mangée aux mythes.

***

En ce qui touche Machiavel, il serait temps enfin de vulgariser l'opinion très juste qui fait de sa thèse un simple chef-d'œuvre d'ironie, et de représenter son Prince pour ce qu'il est, à savoir un mélancolique ancêtre du roi Carotte.

(1) Voir le nº précédent.

***

On peut hardiment compter qu'à Paris il pleut en moyenne une fois par jour ; tout au moins, les jours où il ne pleuvrait pas, paraît le journal de M. Hébrard.

***

Dans ce qu'on appelle la philosophie écossaise je ne vois guère autre chose qu'un platonisme réduit en Locke.

***

Port-Royal ne fut pas toujours d'une rigidité sans merci. Dans son Discours sur les passions de l'amour il est tendre comme un agneau, Pascal.

***

Paul Hervieu connaît à merveille toutes les langues du sentiment, il les manie avec volubilité, mais il n'évite pas assez les Liaisons dangereuses.

***

En littérature, s'il ne faut pas s'inféoder corps et âme à un groupe, il serait imprudent aussi de s'en tenir trop à l'Aicard.

***

L'amiral Jurien de la Gravière se rattache malgré lui au romantisme. Du moins n'éprouve-t-on pas devant ses drames maritimes cette impression tragique que naturellement un récit de terre amène.

***

En ouvrant au hasard un volume de Barbey d'Aurevilly je crois entrer dans une vieille basilique désaffectée et pourtant pleine d'affectation, où retentiraient les échos de je ne sais quel Sabbat Mater.

***

Le réquisitoire le plus sanglant contre la domesticité a été prononcé par M. de Bonald quand il a dit que l'homme est une intelligence « servie » par des organes.

***

J'ai beaucoup connu Eugène Delacroix. Aussi sais-je un gré infini au jeune Cazals de m'en représenter la vivante image.

***

On demandait un jour à Newton de prouver l'existence de Dieu. Il montra le ciel étoilé et dit simplement : « Voyez » Je soupçonne fort qu'à ce moment passa une étoile filante.

***

Tout dégénère. Théophile Gautier vit l'art et Gauthier-Villars en rit.

***

Il est triste de songer qu'un talent aussi distingué que celui de Cicéron se soit dépensé le plus souvent pour des causes frivoles comme une misérable question de droit de pêche. Je fais allusion au *Pro murenâ*.

***

Jusqu'ici les philosophes s'étaient contentés de regarder ; le grand tort de M. Caro fut de vouloir toucher.

***

Corneille était dans le vrai. Quoi de plus dramatique que la lutte entre la passion et le devoir, et de plus attachant qu'une vertu qui commence à branler ?

***

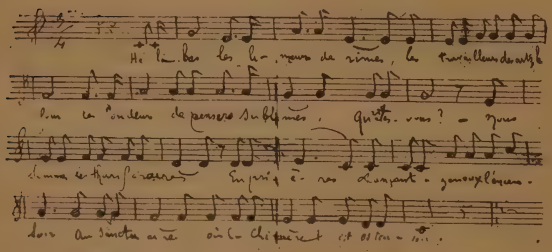
Jamais la puissance de la littérature ne se fait mieux sentir que quand elle ridiculise un nom illustre ou ennoblit un nom vil. Par exemple, qui ne sourit en entendant rappeler Sancho le brave ? Et ce roi vaillant entre tous n'est-il pas désormais condamné par Cervantès, comme chez nous, par un inepte refrain, Dagobert, à un irrémédiable persiflage ?

PAUL MASSON.

LES CHANSONS DE « LA PLUME »

Chanson des Thuriféraires

A Jules Chéret.



Hé là-bas ! les limeurs de rimes,
Les travailleurs des arts, les fous,
Les fondeurs de penseurs sublimes,
Qu'êtes-vous ?
— Nous sommes les thuriféraires,
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir,
Au sanctuaire
Où la chimère
Est ostensoir.

Hé là-bas ! les rêveurs pudiques,
Les amoureux transis, les doux
Chercheurs de plaisirs platoniques,
Qu'êtes-vous ?
— Nous sommes les thuriféraires,
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Dans la chapelle
Où cœur fidèle
Est ostensoir.

Hé là-bas ! les amants lubriques
Et les coureurs de guilledous,
Les sensuels, les impudiques,
Qu'êtes-vous ?
— Nous sommes les thuriféraires
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Sans retenue
Vers la chair nue
Pour ostensoir.

Hé là-bas ! les clowns et paillasses,
Les charlatans et les filous
Et tous les êtres à deux faces,
Qu'êtes-vous ?
— Nous sommes les thuriféraires
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Dans une église
Où la bêtise
Est ostensoir.

Hé là-bas ! les chefs de ripailles
Les noceurs assoiffés et tous
Les dépuceleurs de futailles
Qu'êtes-vous ?
— Nous sommes les thuriféraires
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Devant la vieille
Dive bouteille
Pour ostensoir.

Hé là-bas ! les êtres à vendre,
Et les joueurs, et les grigous
Et tous les usuriers à pendre,
Qu'êtes-vous ?
— Nous sommes les thuriféraires
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Dans un asile
Où l'or en pile
Est ostensoir.

Hé là-bas ! les gens de bataille,
Des lauriers des héros jaloux,
Frappeurs d'estoc, frappeurs de taille,
Qu'êtes-vous ?
— Nous sommes les thuriféraires
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Dans l'oratoire
Où toute gloire
Est ostensoir.

Hé là-bas ! les gueux sans asiles,
Crève-faim sans mailles ni sous
Et tous les Robinsons sans îles,
Qu'êtes-vous ?
— Nous sommes les thuriféraires
En prières,
Lançant à genoux l'encensoir
Sans paix ni trêve
Vers la mort brève
Pour ostensoir.

XAVIER PRIVAS.

LES MARINS RUSSES

CHANSON

(Air : *Un bal à l'Hôtel de Ville*)

I

Ah ! vraiment, Paris les a r'çus
D'une façon sans pareille !
L' premier soir, ils n' s'entendaient plus
Acclamer qu' d'une oreille.
Puis, au bout d' deux jours,
Ils étaient tous sourds.
On n' pouvait pas mieux faire !
A répondr' chaqu' fois
Ils s' cassèr'nt la voix....
Ils ont dû bien s' distraire !

II

Le Russe étant, comm' nous, nanti
D'un' bouch' par la nature,
On fit des banquets pour uti-
liser cette ouverture.
Tous fur'nt délicieux.
Chacun d' ces messieurs
Rpartit pour la Russie
Avec une ma-
ladie d'estomac,
En disant : « J' vous r'mercie ! »

III

Un jour, pour les fair' digérer,
On les mit sur un' file,
Puis on leur fit, sans respirer,
Visiter tout' la ville.
Quelqu'un leur montrait
Tout c' qui s'rencontrait,
En outre des cim'tières,
De divertissant
Et d'intéressant,
(Tel que les pissotières).

IV

Quand ils eur'nt bien vu les beautés
Dont tout Paris s'honore,
Leurs guid's s'écrièrent épatés :
« Mais ils y voient encore ! »
Alors on les m'na,
Le soir, chez Nana,
Chez Irma, chez Lucie,
Au Moulin-Rouge où
L' pétomane, en jou',
Péta : « Viv' la Russie ! »

V

La nuit, autre genr' de bonheur...
Dans les banquets on cause :
Pendant qu' les dam's offraient de leur
Montrer encor quéqu' chose,
Les maris, tout bas,
Se disaient : « Y a pas !
Y a pas ! faut les distraire !
Or, que voulez-vous ?
La nuit, c'est pas nous
Pourtant qui pouvons l' faire ! »

VI

Et le lend'main, l' marin martyr,
En s' levant dès l'Aurore,
Vu qu'il était forcé d' sortir
Pour s'amuser encore,
Disait, transporté
De félicité,
A sa tendre compagne :
« Enfin !... heureus'ment
Que pour l'avanc'ment
Ça nous compt' comm' campagne ! »

VII

La fêt' finit à l'Opéra.
Paris, ville au cœur tendre,
S' disait : « La musiqu' les chang'ra.
Toujours, toujours entendre
Tant de gens crier
Doit les ennuyer ;
Cett' soirée s'ra la seule
Leur offrant l' plaisir
D'entendre à loisir
Enfin quelqu'un qui gueule ! »

VIII

Bref, cett' visit' de nos amis
Assur' la paix du monde.
A l'état dans l'quel les a mis
Notre affection profonde,
Ceux qu' nous n'aimons pas
Se demand'nt tout bas
C' qu'on pourrait bien leur faire !
Ils se tiennent coi...
Et voilà pourquoi
Nous n'aurons pas la guerre !

JACQUES FERNY.

CHANGEMENT DE FRONT !

A mon ami G..., diabétique.

AIR : *Henri IV a découché.*

I

DEPUIS l'arrivée à Bournemouth
Cornélius souffrait comme un chien ;
L' docteur Fraser n'avait qu'un but,
Soulager l' grand électricien.
L'autre, avec son sacré diabète,
Rendait tout : Fraser s' dit comm' ça :
Changeons d' posture, il aura p'tèt',
Plus d'appétit de c' côté-là.

REFRAIN :

Cornélius va d' mieux en mieux
Je l'ai su par sa portière,
D'puis qu'il mang' par le derrière
Cornélius va beaucoup mieux. } *bis.*

II

Ce nouveau régime est très sage,
Les résultats sont merveilleux ;
Son rectum lui sert d'œsophage
Le malade redevient joyeux.
Cett' modification notable
Présente un grand inconvénient :
Il lui faut, pour s'asseoir à table,
Recourir à un expédient.

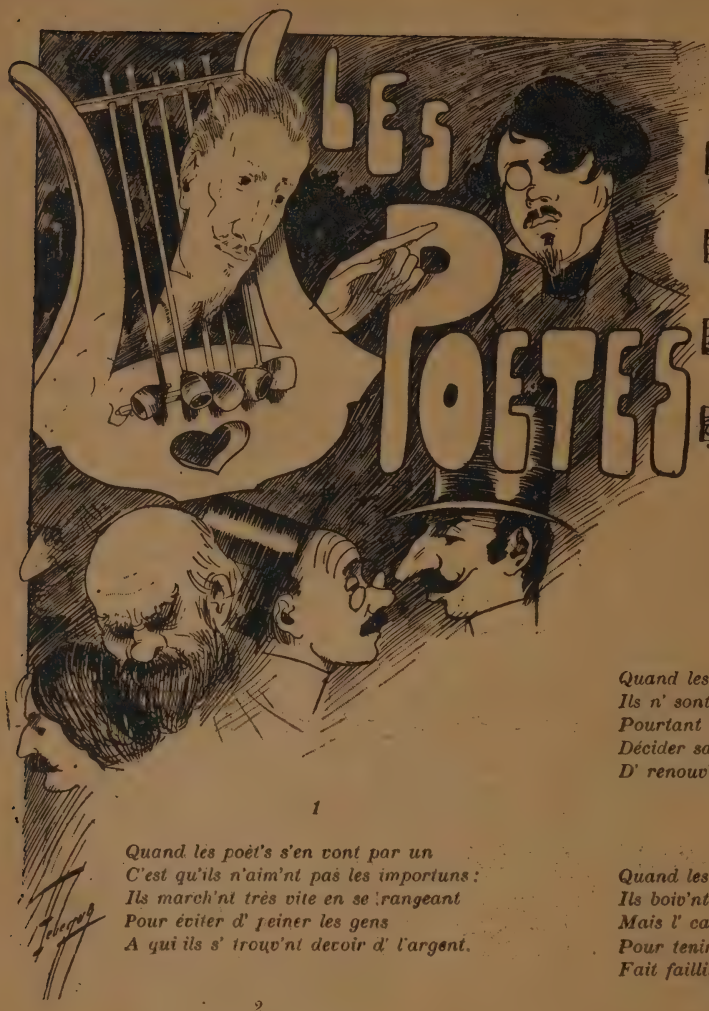
(Au Refrain).

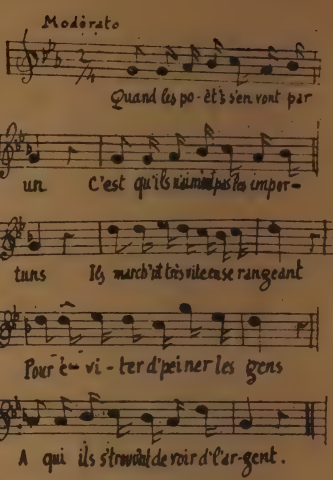
III

Ce qui peut paraître agréable
Est un malheur ! voilà le hic :
Cornélius devient transportable,
D'après le nouveau diagnostic.
Le malade de Tankerville,
S'il n' craint plus les indigestions.
Ne pourra plus dîner en ville,
Même avec de grand's précautions !

(Au Refrain).

JOSEPH CANQUETEAU.





A M. José-Maria de Hérédia.

1

Quand les poèt's s'en vont par un
C'est qu'ils n'aim'nt pas les importuns :
Ils march'nt très vite en se rangeant
Pour éviter d' peiner les gens
A qui ils s' trouv'nt devoir d' l'argent.

2

Quand les poèt's s'en vont par deux
C'est qu' le premier est amoureux,
Et racont' ses amours, naïf,
Au s'cond qui l'écoute. attentif,
Pour s' fair' payer l'apéritif.

3

Quand les poèt's s'en vont par trois
Ils mépris'nt l'Institut, la croix,
Très haut — mais sans désespérer
D'avoir pour leur Quatorz' Juillet
Un tout p'tit bout d' ruban violet

4

Quand les poèt's s'en vont par quat'e
Chacun dit ses vers, plein d'épate.
L'un fait classiqu', l'autr' parnassien
Ou symboliste, on n' sait pas bien...
Y en a même un tas qui n' font rien.

5

Quand les poèt's sont cinq ou six
Ils n' sont jamais du même avis.
Pourtant ils sav'nt à l'occas'on
Décider sans discussion
D' renouv'ler la consommation.

6

Quand les poèt's sont sept ou huit
Ils boiv'nt des bocks jusqu'à minuit ;
Mais l' café dont ils ont fait choix
Pour tenir leurs séanc's, chaqu' fois
Fait faillite à la fin du mois.

7

Quand les poèt's sont neuf ou dix,
N'ayant pas un maravédis,
Ils s' consol'nt de n' pas déjeûner
En s' gargarisant d'un sonnet
Qui r'sert quéqu' fois pour leur dîner.

8

Quand les poèt's ne s'en vont plus,
Alors ils commenc'nt à être lus :
Les éditeurs portent leur deuil,
Pendant qu'ils font avec orgueil
Leurs derniers vers.. dans leur cercueil.

CHARLES MOUGEL.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Imprimerie J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 111. 1er Décembre 1893.

Les Sports de ces Dames

Pas de liberté de presse de nos jours ; il y a coalition entre les journalistes. Ils se battent ou font semblant, comme ces condottieri du moyen âge, sans se faire de mal. Ou encore ils sont comme ces seigneurs voleurs, les burgraves du Rhin qui barraient le fleuve : aucune vérité ne passe.

Sainte-Beuve.

Je souhaite que l'hiver apporte aux âmes tendres les mêmes joies que la belle saison. Je vous assure qu'on ne s'ennuya point cet été en villégiature. On dansa, on chanta avec d'autant plus d'entrain que c'était pour les pauvres. Nos jeunes femmes qui savent tirer de tout un merveilleux parti firent servir à leurs divertissements ce fléau de la sécherosse qui désola tant de culvateurs. A la vérité ces braves gens auraient tort de se plaindre, puisque leur ruine permit à de si aimables personnes de se livrer à leurs plaisirs favoris. La galanterie exige qu'il y ait des malheureux, car quel sport pour nos mondaines remplacerait la Charité ? De tout temps elles la pratiquèrent avec ferveur. Je possède un Almanach des dames du XVIIIe siècle qui contient une recette pour nourrir les pauvres à bon marché. Le riz accommodé d'une certaine façon gonfle le ventre des affamés sans amaigrir sensiblement la bourse des âmes secourables. Aujourd'hui, malgré l'excellence de cette recette, on imagine des charités plus élégantes. Une aumône faite directement et sous le manteau a peu d'intérêt. Combien sont plus attrayantes la liste de souscription où votre nom témoigne de votre bon cœur, les sociétés de bienfaisance qui occupent les longues heures de vos après-midis et vous donnent l'illusion d'un travail ! Mais rien ne vaut la fête à bénéfice, la délicate jouissance de songer que l'on procure le pain, le vin et le café à des milliers de personnes, simplemont en écoutant chanter Kam-Hilt ou Mademoiselle Yvette Guilbert. Si cette opération magique a peu de chance de réussir, du moins est-il bon de croire à son succès et de venir y prendre part ; on se prouve alors aisément qu'on possède une belle âme et qu'on ne doute point de l'Idéal.

***

Apporter son obole à la caisse d'un théâtre et asseoir sa personne sur le fauteuil d'une salle de concert, ce sont des charités commmunes et sans gloire. Mais se faire l'organisatrice, la réclame-vivante, la femme-sandwich de la Charité, cela n'est pas à la portée de tout le monde. Il faut au moins pour ne pas être au-dessous d'une pareille tâche que Vallès vous ait « appris à penser et à réfléchir ». Madame Séverine eut ce bonheur. Elle peut donc nous exciter à la vertu, nous humilier, nous accabler de ses aumônes et de son dévouement. Elle n'aura garde d'y manquer. Trois ou quatre fois par semaine elle nous prêche le bon exemple, mais cela ne suffit point à son zèle ; et dernièrement elle a senti le besoin de publier un livre où elle offre en modèle à l'Univers son incomparable bienfaisance.

Il n'est pas donteux que cette œuvre soit fructueuse, mais avant de couper ces « Pages Rouges » le lecteur doit se bien persuader qu'il n'a point devant les yeux de la « simple copie » fabriquée par un journal au hasard des évènemnnts. Ce serait même louanger bien peu Madame Séverine de l'appeler l'élève de Vallès « un auteur de jugeotte » cependant, nous dit-elle. Non, elle procède plutôt des grands Prophètes. Elle a comme eux le secret du Sublime. Aussi, comment ne serions-nous pas touchés quand elle nous prévient « qu'autour du fusil de l'insurgé elle a tissé sa quenouille », quand elle converse avec la « Voix d'Ombre », nous montre des « fœtus qui parlent », propose de « mettre l'Etna en pilules » et demeure en relation continuelle avec le Tonnerre qu'elle interpelle de temps à autre, ainsi qu'il sied :

« La foudre chôme donc, là-haut ! »

Il convient toutefois ne pas se laisser séduire par les splendeurs de cette forme et de prêter quelque attention aux procédés d'entrepreneuse de charité qu'elle nous divulgue. Beaucoup de jeunes femmes sans doute seront heureuses d'apprendre la manière de lui faire concurrence.

Tout d'abord, avant de commencer la quête, il s'agit d'effrayer son auditoire. Vous connaissez la légende de ce prince qui employait toute sa fortune à décorer son château. Passe un pèlerin qui lui demande l'aumône. Le prince ne le regarde même pas. Alors le mendiant furieux : « Ton grand-père est mort, lui crie-t-il, et ton père, toi aussi tu mourras ! A quoi bon employer tes richesses à te procurer un luxe dont tu jouiras si peu de temps ! » Le prince à la fois étonné et convaincu par un si puissant argument, jette sa bourse au nez du mendiant et aussitôt abandonne au pauvre ses trésors.

Ainsi Madame Séverine s'occupe de nous faire peur, de nous attendrir sur nous-mêmes, de nous rendre lâches devant la Mort, la maladie, la misère. Elle-même d'ailleurs considère comme un devoir de s'exciter à ces petits attendrissements, à ces petites épouvantes égoïstes qui précèdent la charité. Nul, si ce n'est M. Maeterlinck ne se sera autant diverti dans les cimetières. Lisez plutôt le titre des différents chapitres de « Pages Rouges » : L'Incendie de l'Opéra-Comique. — Les deux enterrements. — Choix de mortes. —

Autour du charnier. Je m'arrête, car je pourrais citer toute la table. « La Camarde » (c'est le nom qu'affectionne Madame Séverine) apparaît au recto et au verso du feuillet, comme si l'auteur craignait qu'il nous arrivât de l'oublier un instant. Hans Holbein ni Baldung Grien n'évoquèrent si souvent son image, ne la contemplèrent jamais avec tant d'amour. Qu'un accident de chemin de fer ait lieu, qu'une catastrophe se produise, voilà Madame Séverine en route pour aller voir les cadavres. Elle les compte, les examine, étudie avec soin les déformations du corps. A propos de l'accident de Saint-Mandé elle nous donnera ce curieux détail :

« Un nourrisson de quelqnes mois a la tête aplatie, épaisse maintenant de six centimètres. »

Mais les notes prises, après toute cette joie qu'une femme ressent devant la tombe à constater qu'elle même eût pu mourir et que ce grand malheur n'est pas arrivé, le sentiment de sa personnalité se réveille, elle se rappelle sa tâche. Que deviendrait le monde si elle n'était pas là ! Il s'egit maintenant d'organiser une souscription en faveur des victimes. Mais les victimes ne sont plus ? En faveur alors de leur famille ? Mais si les victimes n'ont pas de famille ? En faveur alors de leurs amis, de leurs serviteurs, de leur concierge, que sais-je ? du chien et du chat de leur maison.

***

A secourir ainsi les victimes, à s'habiller en mineur pour aller visiter l'exploitation de Villebœuf, à combattre les courses de taureaux et à organiser des fêtes de bienfaisance, Madame Séverine a pris quelque orgueil, — bien légitime, ajouterais-je. Elle a senti qu'elle accomplissait ici-bas une mission divine et que le Ciel l'avait déléguée vers nous pour nous exciter non-seulement à la charité, mais encore à la Justice.

Anjourd'hui en effet, — grâce à elle sans doute, — la Justice est à la dernière mode ; nos mondaines ne songent qu'à leur déesse. Celles qui ont encore des notions vagues on incomplètes sur les habitudes de Thémis se les font révéler par ses représentants les plus accrédités, le prince Kropotkine, M. Guesde ou au besoin évoquent l'ombre du vénérable Benoit Malon dont le socialisme, on le sait, fut si plein de douceur et de féminité. Madame Séverine, elle, apprit à connaître la Justice comme elle nous le raconte, toute seule, « en chantant les noëls de Dupont et les refrains de Pottier ». A présent elle est renseignée. Il lui arrive bien parfois de s'écrier : « Je suis sans guide et sans boussole ! » N'importe ! quand l'heure est venue de rendre la Justice, elle devient infaillible et impitoyable. On se souvient des malédictions dont elle poursuivit M. Ferry, ne respectant pas même les funérailles de l'honorable ministre, montrant à ses mânes le châtiment suprême, le dédain « de la petite ouvrière qui n'irait point sur sa tombe porter un bouquet de violettes. »

Si maintenant vous voulez savoir comment Madame Séverine se conduit à son tribunal suprême, quels sont les absous et quels sont les condamnés, imaginez-vous cette bonne grand'mère qui enlève toujours la tartine de confitures des mains de l'aînée pour la donner à la cadette. N'a-t-on pas le droit d'avoir des sympathies ? Madame Séverine aime les gens qui font sauter les maisons (pourvu naturellement qu'ils respectent la sienne), parce qu'elle a gardé un goût d'enfant pour les feux d'artifice et que cela lui rappelle ses premières années : le Paris incendié de la Commune.

Dévaliser les riches et enrichir les pauvres, tel serait son idéal. En effet, si vous avez une blouse sale, une casquette déchirée, il est évident que vous êtes un homme vertueux, digne de tous les biens du monde ; au contraire, si votre tenue présente quelque correction, c'est ce que votre père ou vous avez mérité l'échafaud : « Ils sont couverts de fange, s'écrie-t-elle, salut ! ô pauvres gens. »

« Le droit en haillons, dit-elle encore, la justice en guenilles, la fraternité nue et meurtrie voilà les trois vertus théologales de notre misérable humanité. »

Peut-être d'ailleurs a-t-on le droit, quand on prononce de telles vérités, de négliger soi-même les haillons prescrits pour quelque toilette moins décente, mais plus propre : il faut d'abord se rendre justice à soi-même.

***

N'allez pas croire pourtant que cette profession de justicière soit une sinécure. Combien de lettres Madame Séverine doit-elle écrire par jour ! N'entretient-elle pas un commerce avec tous les misérables ? Il est heureux pour elle en vérité que les animaux ne se puissent plaindre, car elle serait incapable de suffire à sa besogne. Qu'une fillette, par exemple, reçoive le fouet un peu trop fort de la main d'une marâtre et lui écrive :

« Bonne Madame, Maman qui est méchante m'a battue, parce que j'ai cassé la bouteille ; et ce n'est pas moi, c'est grande sœur, etc., etc... »

Voilà Madame Séverine bouleversée. Ah ! pauvre môme ! (1) Apportez-moi des mouchoirs je vous prie ; nous allons passer une bonne petite après-midi à pleurer. Puis ce soir, demain ou plus tard, nous essaierons de révolutionner le monde au sujet de la fessée de cette malheureuse enfant. Nous attaquerons « l'ignoble bourgeoisie et l'infâme capital », la cause de tous les maux de l'univers, — car, enfin, s'il n'y avait pas de capital, il n'y aurait pas de malheureux, par suite cette femme ne se serait pas mise en colère au sujet d'un peu de vin répandu, et la peau de cette enfant n'aurait pas été meurtrie. — Ah ! la foudre chôme donc là haut !

***

Quelqu'un me dit : « Les divertissements de ces dames m'intéressent. Je suis heureux que leurs aumônes puissent les distraire et que leurs prédications profitent à leur gloire et à leur fortune. Cependant Vincent de Paule, autrefois ne jugeait pas que les charités dussent être si éclatantes, mais il est évident que le saint avait sur cette vertu des notions fort confuses. Des philosophes aussi prétendent que la charité est une actio

(1) Madame Séverine tout en aimant le style apocalyptique et les images très hardies chérit les expressions de la rue.

naturelle où il entre beaucoup d'égoïsme et de vanité et dont nous ne devons pas plus nous enorgueillir que nous cacher. Quant aux observateurs, ils nous avertissent qu'il y a des misères obscures et honteuses qui ne s'étalent point dans la fange, se voilent sous des vêtements bien reprisés et qne ce sont les plus vénérables, encore que nos belles amies n'y songent jamais. »

Mon compagnon poursuivit : « Qu'elles s'occupent de charité, si cela leur plait, mais qu'elles raisonnent sur le droit et sur la justice, je ne puis le leur permettre. Ce sont des sujets qui méritent réflexion et qu'on ne traite point en une colonne de journal. Avant de vouloir changer le monde et construire une nouvelle société, il conviendrait d'étudier celle-ci et de connaître ses lois d'existence. Avant de pousser tant de misérables à la révolte, à la ruine, au meurtre et à la mort, il serait nécessaire de bien savoir le but que l'on se propose d'atteindre et de ne point s'aventurer dans l'inconnu « sans guide et sans boussole ». A Barcelone le général Campos a annoncé qu'il allait écraser l'anarchie. Ah! l'anarchie de quelques vagabonds sans pain n'est pas redoutable et mérite de la pitié ; ce qu'il faut craindre, ce sont ceux qui battent monnaie avec la misère et qui, pour jouer un rôle n'ont pas peur de bouleverser le monde. Général, n'espérez point à Barcelone écraser l'anarchie, tant qu'à Paris le premier ignorant venu pourra cracher dans un journal ce qu'il appelle sa pensée.

Ne croyez-vous pas que l'action de ces jeunes femmes serait plus profitable si elles s'appliquaient seulement à reformer la mode qui nous promet pour cet hiver de si laides toilettes.

— Mon ami, ai-je répondu à mon interlocuteur, s'occuper de toilette, c'est s'occuper de la Beauté. Or, je vous l'ai dit, les femmes fortes de notre siècle ne prisent que « les haillons de la vertu » et n'ont que du mépris pour ces coquetteries d'un autre âge. Laissons-les donc aux charmantes occupations qu'elles ont choisies. Je sais qu'elles ressemblent assez à des enfants qui jouent avec des allumettes et qu'elles pourraient bien brûler les rideaux et mettre le feu à la maison, mais ne faut-il pas qu'elles s'amusent !

HUGUES REBELL.

LA BIBLE CHEZ CALVIN

« La corruption de la morale est aux maisons de sainteté, et dans les livres des théologiens et des religieux où elle ne devrait pas être. »

PASCAL.

« — Je propose au Congrès de flétrir la Bible comme étant une œuvre immorale. »

Cette proposition a été faite, le 24 septembre 1893, à la fin du trente-sixième congrès de la « Ligue internationale de la paix et de la liberté » réuni à Genève.

Chaque jour on voit s'augmenter le nombre des hommes instruits et honnêtes qui considèrent la lecture des bibles calvinistes comme étant un aphrodisiaque infaillible. Ils vont plus loin ; non-seulement, disent-ils, ces bibles surexcitent la sensualité mais en outre elles développent des vices moins naturels. Sans insister sur les prouesses de telle ou telle écossaise ou diaconesse qui découvrent pieusement leur... agilité à l'Aimé du Seigneur, ils citent le théologien qui vendit, en second, sa traduction biblique acquise déjà par une compagnie de pasteurs. Il est vrai qu'immédiatement, dans la semaine, l'orthodoxie calviniste approuva l'habile négoce. N'oublions pas le ministre du saint-évangile qui, l'autre jour, tentait d'assommer un garçon boucher parce qu'il transportait la viande « un dimanche ! ». Mieux vaut, n'est-ce pas, le pasteur anglais qui vient de se séparer d'une compagne temporaire, charmante actrice, à laquelle il a laissé une enfant, brûlée vive. Il y a encore le « monsieur très bien » de Porrentrui qui fait jeter en prison un pauvre diable coupable d'avoir ramassé sur sa propriété pour *quarante centimes* de feuillage.

Le bibliste calviniste est capable de tout et il excuse tout chez ses confrères. Il dissimule à peine ses haines politiques sous le manteau recéleur d'une piété ostensible. Sous couleur de prières, il organise des réunions électorales, distribuant aux petites chattes ennuyées un peu de cette valériane d'irrésistible effet : la Prostitution. Et quel style, quelles images, M. Eugène de Budé! Est-il assez *Cantique des Cantiques* votre jeune homme « buvant la volupté à toutes les coupes » ; et cet autre, courant dans la « voie large qui fait pleurer les mères ». Que de cylindres!

Après ces éjaculations, les biblistes se hérisseront parce que l'un des bienfaiteurs de Genève, veut, après le pudique duc de Brunswick dont ils ont bel et bien empoché l'argent, doter la ville d'une salle de concert, le *Victoria Hall*, surmontée d'une Euterpe plus avenante que celle de la boîte à cancans affublée du nom de Conservatoire de musique. A la fin, le Mécène anglais s'est fâché et la « colonne d'or » a failli disparaître du désert calviniste. S'il y avait quelque affectation de pudeur dans les hypocrites protestations des sectaires, il n'en est resté aucune trace sur les pages flatteuses que le premier magistrat du canton vient d'adresser au milliardaire représentant de Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria. Aux sommes considérables sacrifiées par M. Barton, si l'on ajoute les aumônes annuelles accordées par l'Eglise écossaise aux maîtres de l'Ecole libre de théologie, on aura un beau denier et la Rome protestante serait mal venue à envier celui du pape.

Avec une sincérité pareille, les biblistes imitent en secret leur Rousseau qu'ils décrient en public. La veine libidineuse du porc qui déshonora sa bienfaitrice leur agrée et ses déclamations antithéâtrales, dictées par Diderot qui dut bien rire ce jour-là, font les délices des calvinistes. Ils ont chargé un maître d'école de faire la censure des pièces de théâtre montées à Lausanne par un belge. Plaignons le pauvre diable, *si ous' plaît*, auquel le pion veveysan reprocha de pratiquer

« les fumisteries et la gaudriole ». Serait-ce parce que l'impresario bruxellois jeta le froc aux orties, qu'on le malmène ?

Jaloux de leur expérience biblique, les calvinistes ne tolèrent pas les profanes. Il faut entendre comme ils arrangent Proudhon et Renan. Le premier, il est vrai, écrivait la *Pornocratie*... L'auteur des *Evangiles annotés* n'ignorait pas les sensations intimes que produit la lecture des bibles et traités religieux. La répétition de cette gymnastique sensuelle détermine chez les mômiers une hypertrophie du nez et des lèvres. A l'attitude des narines, se révèlent les préoccupations vénériennes passées à l'état d'obsession. Tel ancien docteur, piétiste de circonstance, arbore un visage où la débauche éclate et flamboie dans la rougeur de la face. D'autres fois c'est un théologien amaigri, au teint pâle, aux yeux morts ; de ses lèvres pendantes s'échappe une parole balbutiée, saumeuse, indices de l'hébètement final.

Il suffit que des hommes tels que Calvin, son cousin Olivéton et Théodore de Bèze aient imprimé et revisé la *Bible de Genève* pour qu'on soupçonne les motifs qui guidèrent ces théologiens. Comme les autres, ils trouvèrent là une occasion de se vautrer dans ce que de lubriques charlatans nomment : les Mystères de la génération. Transformer en péchés ou en vertus au nom de leur morale, les actes naturels, voilà le rôle actuel des philosophes calvinistes. L'avènement des couches encore saines de la société diminue les profits de ce maquerellage religieux. Alors, non satisfaits de la provende officielle, ces farceurs s'établissent marchands de soupe et négociants grecs. Tant pis pour les pauvres diables de professeurs dont ils accaparent les leçons. Notez que ces industriels bibliques ne se font aucune illusion sur la source de leur influence. Ils s'efforcent d'en préserver leurs petits, qui courent la prétentaine au large du cachot calviniste. Nous avons vu, s'écriait un jour le pasteur Borel, que « des enfants du collège Y allaient ! » Ils iront moins lorsqu'un honnête homme, ennemi de l'onanisme physique et mental, leur expliquera sans fausse pudeur ni cachotteries excitantes, ce qu'ils savent ou ce qu'ils devinent. Cette réforme, plus intelligente que celle dont on célèbre aujourd'hui l'anniversaire, ne saurait être entreprise par les « légalitaires » liés aux prêtres calvinistes par des lois, des relations, des idées communes. Leur éducation biblique les empêchera d'aller jusqu'au bout et de nier que la copulation soit une fonction plus ou moins morale que celle de parler, manger, boire ou dormir. Il n'est pas jusqu'aux fanfarons du libertinage qui ne partagent le préjugé défavorable à l'union libre. Pervertis par l'éducation confessionnelle, ces goujats n'hésitent pas à se faufiler dans l'intimité d'un ami pour violer ou surprendre ce que la lâcheté et la férocité des hommes obligent à dissimuler. Il semble que ces salissants manèges devraient demeurer l'apanage du clergé calviniste dont les membres s'érigent en face d'un trou de serrure.

L'aventure du salace directeur qui ne pouvait quitter le canapé sarceyen, même pour répondre au directeur de *la Plume*, me dispense d'épiloguer sur la vie privée des mœursiers des deux mondes. A quoi bon, ils connaissent mieux que nous la pourriture biblique. Pour faire digérer ses *Poeamata*, de Bèze écrivit en 1550 son *Sacrifice d'Abraham*, ennuyeuse exhortation dialoguée. Les Calvinistes en interdirent la représentation au Collège parce que le sujet était pris dans « l'Ecriture sainte » A Lausanne, les mômiers savourèrent la pièce dans ce « voluptueux repli de leur savante cafardise ». Aujourd'hui, les livres gâteux de Louis Bachelard, au nom si justement expressif, nous font regretter l'œuvre du fondateur de la tragédie psychologique.

Il faut avoir vu baver auprès d'une femme un peu excitante quelqu'un de ces petits vieux calvinistes, à figure de singe, pour se faire une idée de la lubricité biblique. On les retrouve ainsi jusque dans les églises qu'ils enlevèrent à leurs correligionnaires catholiques au moyen de lois iniques et au nom du quinzième commandement pratiqué à la façon de l'ami des Esseintes. En général chaque patenté du saint Evangile est entretenu par une pieuse héritière — ce que les élus du Seigneur appellent onctueusement la vocation. Aux contribuables, on ne demande que l'argent de poche, trois à quatre mille francs dont la destination est plus ou moins électorale. Plus il y aura de citoyens, plus il y aura de misère et plus la compagnie pastorale sera florissante. Le pauvre paie mieux que le riche, il ne vole pas au fournisseur l'intérêt de la somme due, il ne s'efforce pas d'avilir son créancier, il n'étudie pas le livre juif. L'argent du pauvre ? Mais il remplit les banques et la caisse de l'Etat. Le pauvre meurt, vive le pauvre ! Et nos révérends s'efforcent de lui persuader qu'il doit pulluler, l'inciter en un langage obscène à « connaître » sa femme « il faut aimer » disent ces philosophes pour qui l'amour se réduit à une friction épidermique. L'homme est frigide ou éreinté par une besogne comme n'en connut pas l'esclave romain, la femme est mal bâtie ou éternellement blessée, qu'importe, il faut aimer. Il y a incompatibilité physique et morale entre les époux, l'existence devient infernale, un crime est imminent, toujours il se rencontrera un crétin ou un coquin de calviniste pour déplorer le divorce et, s'il se peut, l'empêcher.

Croissez et multipliez ! le pasteur ignare et sensuel ne sort pas de là. Il lui faut des enfants pour le baptême, pour le catéchisme, pour la leçon de religion et pour la communion ; il lui faut des hommes pour le mariage, pour les élections et les enterrements. Le malthusianisme ? Ça n'est pas bon pour le peuple. Et ces polissons sacrés qui mouchent la chandelle après avoir eu trois enfants au maximum, prétendent nous faire accroire qu'en dépit du gibier, des bisques et des vins fins, ils n'ont connu leur dame que trois fois à peine... Le jour de l'accouplement de quelqu'une de leurs ouailles, avant l'ouverture des portes au moment de l'intromission digitale dans l'érotique alliance, ces tartufes ont l'effronterie d'imposer au jeune couple ahuri l'acceptation d'une lourde Bible calviniste où s'aplatit maint rabat en accompagnant le mauvais livre d'un génital « Croissez et maltipliez ! » Pouah !

Personne n'a eu l'idée d'indiquer tous les motifs l'intérêt témoigné par les calvinistes aux questions e sexualité. Sans parler de Pierre Viret, empoi-nné par la belle Antonia, dans l'auberge bor-elière de la *Tête noire*, ni du féroce Calvin qui, ar rancune, faisait brûler jusqu'à « trois douzai-es par jour » de malheureuses qui « avaient fait n pacte avec le diable », les calvinistes de nos ours ne sont pas moins ardents à la poursuite des lles perdues — pour eux. Mais ce ne sont plus es brelandières qui brûlent.

Un des vénérables pourvoyeurs des haras cal-inistes « *beau nez dont les rubis ont cousté main-e pipe* » ne dissimulait plus après boire. Lorsqu'il vait enfoui son vaste pif dans une demi-douzai-e de petits verres de ratafia, ce prédicateur na-onnait des choses profondes. Il soutenait que les udiques gamins qui inaugurèrent la police des ues et des livres, pratiquent au salon ce qu'ils nterdisent au trottoir. Si les inventeurs des mauvaises lectures », pleurnichait le pieux ivro-ne, étaient autre chose que des tartufes alimen-és par le mariage — cette prostitution légale, au eu de propager la Bible, ils dénonceraient avec ndignation ce prototype de la littérature immo-ale. Le moyen serait peut-être efficace pour amener au temple glacial une population honnête nais frileuse. Remarquez, disait-il encore, que es biblistes, qui attaquent avec acharnement es œuvres d'art, n'osent jamais défendre la Bible. Aux critiques imprimées d'Edgard Monteil ls ont répondu par des injures, aux ironies ver-ales du savant. Carl Vogt, ils ont riposté par les menaces et des calomnies, par exemple ils 'ont su que répondre à cet article publié dans n grand journal de Genève... Et le brinde-zingue ous récita sa tartine avec la verve d'un auteur. La dernière phrase s'est fixée dans ma mémoire :

« ...si la théologie n'était pas l'ennemie irréconciliable de toute logique et de toute morale, vous auriez cloué au pilori de l'humanité outragée ce recueil de pornographies, d'ignes inspiratrices de l'Arétin, ce vieux roman obscène et lascif, véritable pot « pourri de viols, d'adultères, d'incestes, de fornications et de vices antiphysiques — LA BIBLE. »

Après avoir félicité le vieux pochard, nous le îmes convenir que ces belles déclamations n'empêchaient pas la Bible de sévir chez Calvin. L'épidémie y exercera ses ravages jusqu'à ce que les révolutionnaires s'occupent sérieusement de Genève où la qualité de bibliste supplée toutes les autres, même celle de citoyen. Les chefs calvinistes disposent à leur gré des meilleurs postes : ngénieur des Eaux, présidents ou agents de sociétés philantropico-mœursières, raccoleurs électoraux, professeurs, députés, voire même Conseillers d'État impatients de lâcher la petite république pour la grande coterie calviniste ou ambitieux du titre de gardien des sérails patentés. Grâce aux filles publiques, certaines familles échappent encore au désordre, à la maladie, surtout à la misère. Le but ostensible des biblistes est de réintégrer dans la société les odalisques stériles. Pour arriver à leurs fins, ces répugnants personnages ne reculent devant aucune saleté imprimée, ils inondent la presse de leur vidange, insultent et menacent leurs adversaires. Quelques âmes simples crient au désintéressement, admirent cette apparente bravoure. Au fond, il s'agit tout simplement d'entraver par la génération, la régénération sociale et de trafiquer quelques années encore de la pourriture civilisée. En poussant au mariage des femmes inaptes à cet état artificiel, ils font d'une pierre deux coups, ils restreignent l'union libre et augmentent le nombre de leurs créatures électorales. La sollicitude de ces traitants n'a pas de causes plus nobles. Presque tous appartiennent aux classes ennemies du peuple, presque tous sont « des conservateurs « intolérants et exclusifs jusqu'à la brutalité — écrivait l'autre jour un éloquent journaliste, — « de la force, prêts à tout, jusqu'à descendre aux « plus petits moyens pour asseoir leur domination, « arrogants dans la victoire ». Et l'on prétend encore ajoutait judicieusement l'éminent publiciste, « que la religion ne sert pas à faire de la « politique, que les piétistes sont des gens de « paix et de charité, qui ne vivent que pour le « ciel ! »

D'où vient, penseront quelques-uns, que la Bible ayant ravagé le pays calviniste, d'aussi vives protestations puissent se faire jour, d'où vient qu'un livre de poète sain, honnête et scrupuleusement vrai ait pu éclore dans un milieu aussi gangrené ?

La réponse est facile. Livrés à eux-mêmes, les biblistes ne peuvent produire que des ouvrages ennuyeux ou obscènes, c'est-à-dire invendables en dehors des salons de la bonne société. Pour ces spéculateurs, l'argent prime tout. C'est pourquoi la presse en général et leur organe en particulier sont dirigés par des libres-penseurs. En dehors des compromis — car il ne faut pas se compromettre — auxquels les obligent leur situation ou leur mandat, ces rédacteurs qui ne font jamais de profession de foi, ont sauvé la réputation intellectuelle de Genève.

Ils sont une minorité infime, instantanément écrasés par une majorité brutale, hypocrite, injuste et féroce, s'ils se permettaient de déclarer carrément leurs opinions positives en matière confessionnelle. Pour qui le tente, les agneaux du Seigneur se transforment en tigres et en vipères. Etre tué par un fanatique, soit ; mais devenir le martyr bénévole d'une bande de tartufes que le dernier boulanger venu peut acheter en semant avec adresse les pièces de cent sous, c'est trop exiger d'un... homme.

J'allais omettre un détail conclusif. Après avoir entendu la proposition de « *flétrir la Bible comme étant une œuvre immorale* » le vaillant Président du trente-sixième congrès de la « Ligue internationale de la paix et de la liberté », a voulu que cette résolution fût inscrite au procès-verbal.

LEDOUX.

31 octobre, *Fête de la Réformation.*

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

En 1884, XX artistes se groupèrent pour défendre en Belgique les idées novatrices.

Préoccupés d'art et non de commerce et de réclame, certains que toute originalité ne saurait nuire à d'autres originalités, ils appelèrent à eux les peintres, sculpteurs, graveurs, céramistes qui par le monde s'affirmaient en des œuvres d'aspiration hautaine.

Les expositions ouvertes chaque année eurent une vogue qui alla croissant et aujourd'hui il est permis d'assurer qu'en Belgique tous les hommes d'intelligence sont conquis à l'Art Libre.

Si l'on en doutait, il faudrait mettre en parallèle des incontestables succès des XX le four récent de l'Exposition triennale officielle.

A ces expositions figurèrent, est-il besoin de le rappeler, outre les XX parmi lesquels : Fernand Khnopff, Félicien Rops, Van Rysselberghe, Dario de Regoyos, Constantin Meunier, Rodin, Paul Signac, Henri de Groux, etc., ces invités au nom significatif : F. Madox Browne, Walter Crane, Thornley, Wisthler, von Uhde, Monticelli, F. Gaillard, A. L. M. Charpentier, Maximillien Luce, Renoir, H. de Toulouse-Lautrec et tant d'autres dont les œuvres sont d'essence rare.

Avec le succès, les XX élargissant leurs moyens d'action, organisèrent des auditions musicales où furent bellement exécutées les compositions des César Franck, des Vincent d'Indy, des Chausson, tandis que des conférences de Stéphane Mallarmé, de Villiers de l'Isle-Adam, de Gustave Kahn, de Raffaëlli commentaient les tendances, dévoilaient le symbolisme des productions modernes.

Mais voici que, malgré le succès obtenu, les XX, volontairement se séparent. Avec un désintéressement rare, un sens très profond de l'évolution esthétique, ils sentent la nécessité d'un groupement dont l'action sera plus large en même temps que plus indépendante s'il se peut.

Pour remplir ce but, une association d'art, « La Libre Esthétique », vient d'être fondée. Elle sera composée de cent membres pris parmi les hommes les plus marquants de la Belgique intellectuelle. Fastueusement et avec des moyens d'action multiples « La Libre Esthétique » contribuera au triomphe de l'Art indépendant en organisant des expositions, des auditions musicales et des conférences.

Elle continuera donc l'œuvre si bien menée jusqu'ici par les XX.

Peintres, sculpteurs, musiciens, ouvriers d'art, n'auront plus de prétextes à découragement. Ils sauront que là-bas, à Bruxelles, des hommes au goût affiné, à l'indépendance certaine, accueilleront leurs œuvres, les choieront et les défendront au besoin contre l'hilarité bête de la foule.

Le dévoué Octave Maus, rédacteur en chef de l'ART MODERNE est le représentant de cette libre association.

CHARLES SAUNIER.

Enrique Gomez Carrillo

Voilà bientôt quatre ans qu'Enrique Gomez Carrillo est parmi nous. Aussitôt après son arrivée à Paris il fréquenta les milieux littéraires. Et voilà de même quatre ans qu'il ne cesse de nous étonner avec la finesse et la rectitude de son jugement, la variété et la pureté de ses impressions. Attentif à tout ce qui se publie en France il cherche à en faire profiter l'Espagne qui lui apprit à parler et à écrire. C'est ainsi qu'il s'est vivement attaché à l'étude des jeunes écoles littéraires et qu'il a mérité d'avoir sa place dans la galerie de *La Plume*. Ses études, (1) quel'es qu'elles soient, demeurent de petits chefs-d'œuvre de critique cosmopolite au milieu de tout le fatras qu'entassent les correspondants attitrés des revues étrangères.

ENRIQUE GOMEZ CARRILLO (d'après une photo.)

Son esprit n'est pas seulement fin et droit ; il est encore indépendant. Je veux dire qu'Enrique Gomez Carrillo ne s'éprend que de ce qu'il peut comprendre. Il possède au plus haut degré ce sentiment de la conservation de la nature chez l'homme. Nous l'avons vu se pencher avec sollicitude sur des intelligences et des originalités bien diverses. Mais il ne faut voir là qu'une conséquence de sa qualité primordiale : la souplesse. Souple, il l'est étonnemment. Il l'est assez pour donner comme bornes à ses admirations Gongora et Schakespeare, Jean Moréas et Ibsen. Et malgré ce bariolage, son esprit ne présente pourtant rien de disparate.

La faveur dont jouissent ses livres en Espagne ainsi que dans tous les pays de langue espagnole en est la meilleure preuve. Ils ont étonné d'abord, puis ils ont retenu l'attention et conquis la renommée. Je ne citerai à l'appui que ces quelques mots de M. Leopoldo Alas, l'autorisé critique de Madrid : « Même ceux qui étudient chaque jour la littérature française, peuvent beaucoup apprendre dans les articles de Carrillo sur les écrivains de Paris. Son livre est aussi bien pensé qu'il est bien écrit ».

***

Cet éloge du célèbre auteur de *La Regenta* est remarquable à un double point de vue. D'abord il montre qu'en Espagne on ne méprise pas de s'occuper

(1) Garnier frères, éditeurs.

de notre littérature ; ensuite que ceux qui s'en occupent avec raison et valeur sont assez rares. Et il est vrai que généralement nous sommes travestis à l'étranger. En Allemagne, où l'on nous étudie avec le plus grand soin, la critique ne remarque guère que les livres de M. Zola ou les drames de M. Dumas ; en Angleterre on nous croit encore attardés en romantisme ; en Espagne le naturalisme fait prime grâce à Pérez Galdos et Mme Pardo Bazan. Le premier, Enrique Gomez Carrillo y a révélé les poètes symbolistes de même que les conteurs nouveaux.

Il l'a fait avec une connaissance et une liberté qui expliquent son succès. C'est malheureux que la plupart du temps la littérature, quand elle franchit les frontières d'un Etat, doive passer par les exigences de la librairie. Carrillo a eu cette audace de faire connaître certaines jeunes personnalités encore inédites, d'autres dont la modeste gloire n'avait pas franchi un petit cercle d'initiés et de curieux. Par là il a fait preuve en même temps que d'une grande indépendance d'esprit d'un goût extrêmement distingué.

C'est que l'éducation qu'il a reçue a été forte et généreuse. Le commerce des classiques l'a mûri de bonne heure et partout dans sa critique nous retrouvons cette assurance et cette fermeté qui ne peuvent appartenir qu'à un esprit dégagé de toutes hésitations.

Pour cela il n'en est pas moins éclectique. J'ai déjà dit que ses enthousiasmes étaient très divers. Mais leur diversité ne manque pas d'harmonie et si, bien souvent, il est allé demander des émotions nouvelles aux barbares, jamais ces émotions ne lui ont permis d'oublier le culte de ses premiers dieux qui lui furent révélés par Herrera, Garcilaso, Cervantès, Quevedo, toute la brillante pléïade du XVIe siècle espagnol.

Et voilà qui nous permet de lui accorder une entière confiance. Chez lui le fond n'est pas seulement un fond d'éducation, mais encore tout un acquit d'études spéciales. Il a écrit sur les grands auteurs classiques des pages qui prouvent plus que l'admiration, une sorte de communion d'esprit bien rare si l'on en juge par nos modernes conservateurs du goût classique.

Et n'est-ce pas à ce signe que l'on reconnait les personnalités vraiment originales ? Elles assument le passé, s'inquiètent du présent et préparent surtout l'avenir. Enrique Gomez Carrillo a une belle tâche à remplir en Espagne dans ce sens. Les Espagnols vivent trop sur leur héritage. Ils ne s'occupent en aucune façon de rajeunir leur littérature. Comprendront-ils qu'ils ont tort de s'attarder à une culture aussi bornée ? On le croirait à voir l'émotion que produisent les livres d'Enrique Gomez Carrillo chez nos voisins.

***

Nous pouvons de même nous féliciter de posséder chez nous des intelligences comme Enrique Gomez Carrillo. Qu'on se souvienne seulement des différentes études critiques publiées à l'étranger ces derniers temps. Il paraîtrait, à entendre les critiques de Berlin, de Londres et de New-York même, que nous ne sommes que des « dégénérés ». Ils insistent sur ce mot parce que nous n'avons ni leur brutalité dans le style, ni leur anarchie dans la pensée. Quelques-uns se permettent les pires jugements après avoir fréquenté deux ou trois cafés de nuit et recueilli les propos des plus exaltés des consommateurs. Il serait temps que l'on pratiquât un peu plus sérieusement la critique cosmopolite.

Carrillo, lui, s'y est consacré et y a réussi de façon à prouver l'excellence de ses moyens en même temps que celle de son procédé. Il ne juge pas seulement pour condamner. Il recherche, étudie, et rend ses arrêts avec une impartialité et une clairvoyance qui lui font le plus grand honneur.

Puis il est espagnol, c'est-à-dire de sang latin, et possède ainsi tout ce qu'il faut pour mériter notre attention. Nous avons retenu la sienne et il nous a donné les meilleures preuves de sa sympathie. La plupart de ses articles ont été publiés à Madrid mais furent écrits à Paris. L'Espagne vient à nous ; n'irons-nous point à l'Espagne qui a tout pour nous séduire ?

Cette liaison serait heureuse. Outre que le génie espagnol est très voisin du nôtre, la littérature moderne a suivi une évolution analogue à celle de la littérature française. Elle a eu ses trois périodes : classique, romantique et naturaliste et voilà qu'une aube inconnue se lève de son côté. La même chose se passe en France. Les jeunes d'Espagne ne pourraient-ils s'unir avec les jeunes de France pour la bonne lutte ?

M. DE CROIX-MONT.

LES CONTES FRÊLES

Désaccord

(PANTOMIME)

Un bon feu flambe ; les nouveaux mariés rentrent : ils prennent possession du logis commun.

La nouvelle Madame frileuse tend à la flamme ses pieds mignons chaussés de satin blanc.

Monsieur qui a jeté sur une chaise d'un geste soulagé son claque et ses gants, devant Madame s'agenouille, ému ; il lui conte en style d'aveu son bonheur et sa tendresse.

Madame, flattée, sourit à ses bagues neuves qu'elle frotte doucement.

Monsieur : « Que vous êtes bonne d'avoir daigné m'accepter, toute ma vie je l'emploirai à vous prouver ma reconnaissance... »

Madame lance aux tentures un coup d'œil expert.

Monsieur : « Comme nous allons être heureux, bien seuls, à mener une vie simple et digne, la meilleure, la vraie... »

Madame fronce son sourcil blond à ces énoncés économiques.

Monsieur «.... celle qu'ont menée nos pères et mères.... »

Madame prend le parti de ne plus écouter, tant ça devient déclamatoire et poncif.

Monsieur : «... nos grands' parents »...

Madame pense que décidément ce papier à fond rose ne saurait convenir à son teint.

Monsieur : «... que mèneront nos enfants, car... »

Ah ! non, ah ! non, Monsieur dépasse les bornes de l'attendrissement permis en un tel jour, Madame n'en-

tend pas de cette oreille-là. Ses projets ? Mener la grande vie, recevoir beaucoup et sortir encore plus, Palais-Royal, Chat-Noir, Théâtre Libre, tous les mauvais lieux, tous les divans et toutes les écrevisses... Quant aux rejetons, plus tard, quand on aura hérité des parents, quand on sera plus confortablement installés, quand on n'aura plus sa taille de guêpe, ses bras galbeux...

Madame, toute rose d'avoir tant parlé, se sauve vers la chambre nuptiale, et comme

Monsieur qui fixe en détresse le foyer expirant tarde à la suivre, elle passe le nez à la porte et l'appelle gentiment en guise de caméristе...

Monsieur se lève ; il entend chanter à son oreille en faux-bourdon la marche funèbre de ses illusions de seconde jeunesse...

Et se dirige vers la porte de la chambre nuptiale...

Le feu expire. Le claque et les gants restent seuls dans la nuit.

GEORGES ROUSSEL.

TOUT BAS

PAR

FRANCIS POICTEVIN

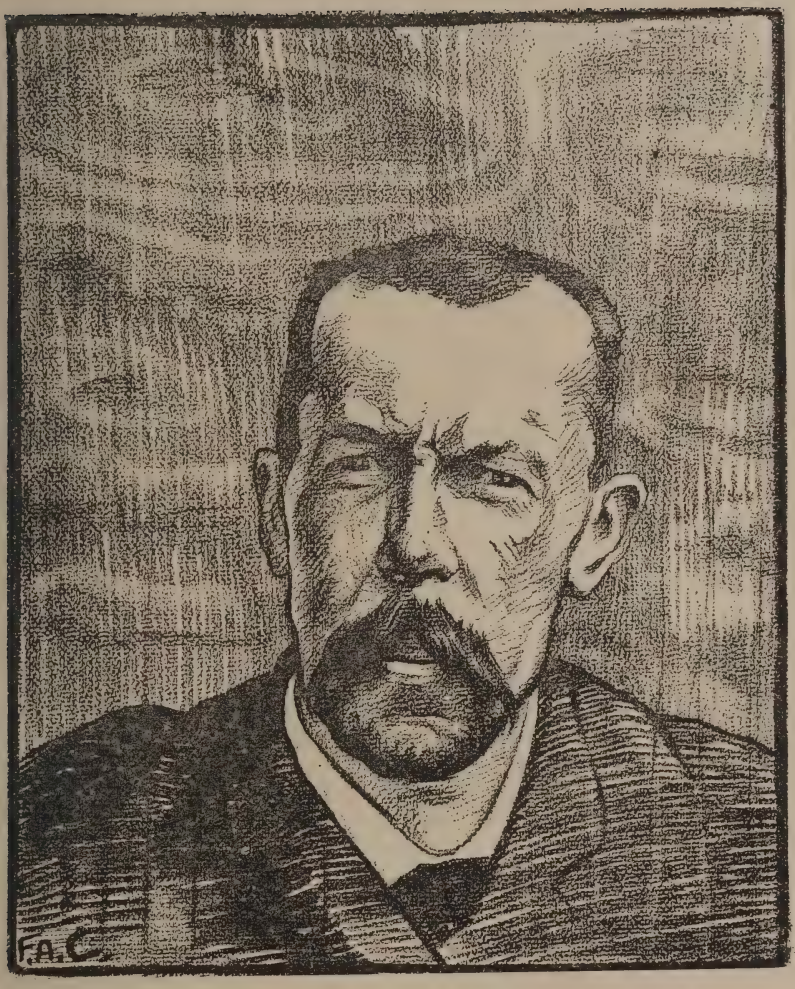
M. Francis Poictevin vient de nous donner son onzième volume et cette série qui va s'affirmant de plus en plus délicatement nous prépare pour les jours d'enfin notre temps de repos et de lectures sans arrière-pensées, de réelles et substantielles délices. Pleins de rêves et comme de nuages, de murmures parfois indécis, de chuchottements, de notes éoliennes, dirait-on, ils n'en ont pas moins tel brillant, prismatique, plutôt, cortège de menues à l'infini critiques d'art et d'idée, de tableaux jolis lâchés jusqu'à l'esquisse, mais quelle et qu'exquise ! ou minutieux jusqu'à cet excès qu'il faut impérieusement de d'aucunes mains dont on l'attend. Et ce n'est pas, j'en suis un bon témoin, moi le lecteur empressé et lent et réitératif de l'auteur, sans un très, très méritoire et qui veut et qui doit être glorieux, en particulier après cet universel moment d'atroce effort vers on ne sait de bonne foi, trop quoi, sans, dis-je, un effort dont il sied de savoir gré à qui de droit, que nous voici à même d'aimer et d'admirer un pareil but si bien atteint.

Qu'on se reporte aux tout à fait premières œuvres, *la Robe du moine*, *Ludine*, et qu'on se rappelle les d'ailleurs très simples et très intéressantes affabulations de ces romans. Mais c'étaient tout de même des affabulations, et par l'idée qu'entraîne ce mot, si vous êtes de mon tempérament, vous regrettez avec moi l'emploi de cette forme, pour la déduction d'une en quelque sorte si imponderable, si subtilé et aussi si pénétrante matière en chapitres, en phrases et en lignes formant un récit, cette chose d'un récit ! Je ne sache rien, sauf l'*Iliade* et quelques très rares histoires justement classiques, de plus ennuyeux, les contes de fées ou alors et surtout la Vie des Saints, pieux roman armé de toutes pièces avec les nécessaires épisodes et l'indispensable et détestable Psychologie. Bien entendu le talent est à part de ma bien inoffensive sentence et je m'incline, mais je déplore.

Le cas n'est *plus* tel avec Poictevin. Grâce à ce débarras qu'il a bravement procuré dans ses livres, la pensée flue pure d'un cours limpide et sinueux sous les mille ombrages fleuris, fleurant et musicaux d'une fantaisie où très souvent chante clair et grave quelque haute idée et triste bien et douce mieux encore. Les titres exquis de ses récentes œuvres, *Double*, *Presque*, *Heures*, enfin *Tout bas* ravissent par leur comme divinatoire indication, projetant tout le long du livre un *lied motive* dont profite en belle et saine lumière la subtilité savante du contexte.

L'auteur affecte la plupart du temps cette allure d'un voyage un peu partout dans ses pays aimés, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, un peu de France pittoresque et Paris, fréquemment. De ce dernier site, il sait prendre les aspects vrais pour l'artiste et le poète. Des vues de Seine et dans la Seine ses aspects verts et roses et noirs d'eau, des barres rouges de soleil et des ombres tendres et opaques d'ilots et de berges, des fluctuations frissonnantes ou ce que l'Anglais dénomme *sweeping* et ce que je traduirais, mal, par traînantes...

Son nouveau volume s'ouvre par une peinture du Rhin à Bâle que *je sens* admirablement ressemblante moi qui n'ai vu le fleuve, là, sanglant, qu'au pont de Kehl : « Sans qu'on se lasse de regarder ce qu'on ne saurait fixer, le Rhin glisse dans une reposante lueur ses ondes qui se délissent et chuchottent, ses tourbillons, ses moires...» Et la magistrale description qui commence par ceci : « Le Rhin, à Bâle, passe tel qu'un torrent de silence et un souffle, son eau figure une chrysolithe glaceuse. On est d'ailleurs presque gêné et comme à court pour parler en langue vulgaire de ce fleuve indo-germain. Les mots Chrysochloron, goldgrün, suffisent à peine. Il faudrait une épithète de la vieille Asie...» s'achève en un tableau gracieux au possible et joli comme tant de bébés « ...qui appellent de leurs petits bras, de leur souriеuse mine s'enflant comme de vague désir,



FRANCIS POICTEVIN

ils appellent l'infini même. Ils n'ont, leur divination confuse l'indiquerait, pas encore perdu le sixième sens intérieur ».

Et cela continue ainsi : analyses adœquates aux œuvres, on dirait d'œuvres anciennes, bijoux inappréciables d'avares et prodigues musées, soudains retours à de chers tristes souvenirs qu'évoque quelque « bleu soir immaculé auquel la rougeur du couchant prête une profondeur douce », l'image si gentiment obsédante d'une petite fille, l'avenante petite bossue, mille scènes muettes, éloquentes de leur seule émotion, adorablement exprimées et cela finit à Genève, en face du Rhône déjà trop du midi français, par un retour de regret vers le Rhin : « Sur ses rives, la mémoire dure du passage miraculé, glorieusement modeste de Saint-Bernard, et cette voie d'eau et cette voix de Saint se convenaient, formidables et sages ».

PAUL VERLAINE.

Sérénade sur la rivière

A Octave Uzanne

Une nuit d'Août, cependant que régnait cette Voie lactée dont on ne dira jamais assez de bien.

La seule Nuit.

Vers le ciel d'or et d'ombre où dorment les étoiles,
Au bruit doux des roseaux par l'ennui de la brise,
La cascade sanglote et mon âme se grise
De minuit, de nature et d'éoliennes voiles.

Rêve et laisse pleurer les rames sur les flots ;
— La lune indolemment sommeille dans les fleurs —
La rive où les courlis apaisent leurs sanglots
Se pare de silence et de pâles vapeurs.

Viens près de moi, tais-toi puisque tu es la reine,
Lève tes yeux câlins vers les étoiles sœurs,
Ecoute ce chant grêle et mourant dont je meurs :
Le roucoulis de l'eau qui baise la carène.

Parmi les bois et les collines dentelées
Le vent s'attarde et rit et chasse les nuées...
Musique triste : ô voix des âmes envolées,
Musique sombre : ô rires finis en huées.

Attentive au tourment de la vague fuyeuse,
Abandonne au sillage une main paresseuse,
Que tes yeux soient le soir, que ton front soit la lune —
Que les heures d'argent s'égrènent une à une.

Tu es l'enfant, ta bouche aux ardentes cerises
Verse l'oubli du temps, du songe et de la vie ;
Moi je viens du souci morne et des cités grises —
Et je te trouve belle et je t'aime et t'envie.

Le soir vêtu d'or frêle effeuille ses rayons,
On dirait sur les flots un vol de papillons,
Les saules inclinés semblent des visions
Et les prés sont charmants où tintent des grillons.

Abordons : l'herbe est molle et sa pente propice
Qu'ombragent des bouleaux tristes comme des cierges ;
Prends ces fleurs, viens à moi : tu es l'impératrice
Qui passe et se souvient, sous les étoiles vierges.

Chante — entends-tu chanter cette onde chuchoteuse ?
Aime — tu sais l'amour des palombes prochaines...
Mais tes yeux sont distraits et tes lèvres menteuses
Et mes mains sur tes mains pèsent comme des chaînes,

Car ton désir a fui les bosquets détestés
Où vous vous embrasez, fières Virginités,
Astres, fruits radieux, grenades écrasées
Dont le sang d'or ruisselle à travers mes pensées...

Toi, ton âme et tes yeux vous reflétez le soir,
Moi, mon âme et mon cœur tremblent vers ta beauté...
O nous deux — et l'eau triste et cette fin d'été —
Si proches, si lointains, épris sans le savoir.

ORGUEIL

A Edouard Mazéret.

Ils disaient : « Sa parole épouvante les cygnes
Qui dorment, paresseux, sur nos pâles rivières ;
Il raille les croyants et se rit des prières,
Etant le vigneron de la mauvaise vigne.

Or l'espoir tombe en moi comme une bonne graine
Faite pour réjouir les prés et les colombes —
Je pardonne à leur peine et j'ignore la haine
Qu'ils ont contre ceux-là qui méprisent les tombes.

J'ai chassé la nuit morne où régnait leur envie,
J'ai conquis le jour vrai que craignaient leurs vertiges:
Voici je suis le Pauvre et j'apporte la Vie
Sauve des dieux menteurs, des rois et des prestiges.

Tout l'autrefois n'est plus qu'un songe décevant,
Un monde désormais fugace et dérisoire :
Je connais la révolte heureuse et la victoire
Et l'avenir en moi luit comme un diamant.

Le ciel harmonieux où tremblent des étoiles
M'a livré le secret de sa sérénité ;
Mon cœur est le printemps et mon désir, l'été,
Mon âme, un océan où palpitent des voiles ;

Des voiles en péril de tempêtes aveugles,
Des barques de clarté qui luiront si tu beugles
O vent froid d'aujourd'hui — ô toi réalité...
Car aujourd'hui n'est plus qu'ombre et que vétusté.

Ils disaient : « Nous vivons insoucieux des choses,
Avril nous prodigua l'odeur de ses lilas
Et les muguets légers éclosent sous nos pas :
Rions aux tapis frais que leur candeur dispose. »

Je réponds : cet Avril ne m'a rien prodigué ;
Ses soirs étaient l'Idole et ses aubes le gué
Périlleux où piétine un troupeau de moutons —
J'ai brisé ses liens de vaines floraisons.

Voici, je suis l'enfant : j'apporte le grand soir ;
Le crépuscule a mis ses roses dans mes mains
Et le ciel fraternel éclaire mon chemin
D'astres épanouis aux splendeurs d'ostensoirs.

Voici, menant mon âme ainsi qu'une brebis
Docile qui s'abreuve aux sources inconnues,
Je vais vers les levants rouges et les pourpris
Où la libre Beauté semble une femme nue.

ADOLPHE RETTÉ.

RIMES ANTIQUES

BALADE

A HONNEUR ET LOUENGE DE HENRY DEGRON ET DU BOIS DES FLAMBERTINS

Au temps fryleux que revient Orion
Rehaulser le soir de son auréole,
N'est-elle sœur d'ung autonne grison
Ton âme en desconfort qui se désole ?
Tandis que lamente la rousserole
Sus l'estang que ja ne trouble les bains
Des nymphes dont sont esprins les sylvains,
Gel a rompeu le linus des cascades ;
Diz les nidz morts parmy les romarins,
Aultre Arion, fol aymé des dryades.

Frimars sont reveneus et Aquilon
Ozillon n'a laissié ne bestiole.
Mais n'est ce les javelots d'Apollon
Faisant ainsi bruyre emmi la folle
Fueillaison les haultes chordes d'Æole ?
Seroit ce cy de ces retraicts divins
A la veue octroyée aux seuls devins
Sçavans rithmer un oracle en balades
Et comme toy chanter par les ravins,
Aultre Arion, fol aymé des dryades ?

Mais au printemps qu'en toute floraison
Florit Cypris et que toute corolle
Espand son alaigre alaine à foison,
N'est-elle sœur du printemps benivole
Ton âme ou decourt en novel Pactole
Le songe bleu des vaporans matins ?
C'est lors que Pan souffle parmy les pins
De sa syrinx et que les Meliades
Viennent à toy et les faunes badins,
Aultre Arion, fol aymé des dryades.

L'ENVOY

Prince qui règne on Bois des Flambertins,
Dyonisos rougi sous les raisins,
Propice à toy, te saulve des Mænades
Et t'induise aux plus glorieux desseins,
Aultre Arion, fol aymé des dryades !

RONDEL D'UNG SOIR

Pour Madame ...

Ce soir en domino gris
Se pourmène par la plaine ;
Mon ame abbatue est pleine
D'espoirs et songes meurdriz.

Oh ! dueil des chaulves souriz
Me frisant ainsi qu'alaine !
Le soir en domino gris
Se pourmène par la plaine.

Tout mon cueur n'est que soussys
Mais soubdain fuiroit sa paine
Si venoit la chastelaine
Dont me sont joye les soubrys,
Ce soir, en domino gris.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

Allemagne

Leipzig. 20 octobre 1893.

L'ACTEUR MATKOWSKI. — UNE ALTERCATION. — CONFÉRENCIERS ET PROFESSEURS.

Mercredi passé, je prenais le train pour Dresde. Je tenais à voir Matkowski, du théâtre de comédie de Berlin. Il avait été engagé pour une seule production dans un concert. Même en Allemagne, on commence à reconnaître que la musique seule devient insuffisante pour remplir une salle.

Jeunes ou vieilles, les bourgeoises sont folles de Matkowski, grand garçon, aux allures d'une fatuité voluptueuse, au visage féminin et dont les yeux énormes paraissent cuits dans les fours des porcelainiers de Meissen. D'inouïes légendes circulent au sujet de son étalonnat. Les éleveurs racontent que de pieuses adoratrices allèrent jusqu'à dételer sa voiture, au sortir d'une représentation, pour remplacer les juments. Naturellement les gens d'Eglise n'ont pas soufflé mot. N'est-ce pas, entre comédiens...?

Au concert de la ravissante Téléky, vendredi soir, un courant d'hystérie a traversé la salle à l'entrée du Patagon dramatique. Renversé sur une chaise, ses immenses tibias dépassant le guéridon et allongés au point de placer sous le nez de l'orchestre la semelle de ses bottes, Matkowski a prouvé à ses auditeurs ahuris qu'il ne savait pas lire.

Imaginez un Dumaine sans *pectus*, un Mounet-Sully sans originalité, hurlant et gesticulant un des merveilleux contes de La Fontaine. Vous aurez ainsi une idée de l'acteur berlinois lisant *le Corbeau* d'Edgar Poë. Faut-il ajouter que l'emphase, les grimaces et les meuglements du cabot ont fait se pâmer les femmes et la Critique — cette fille? Seules quelques misses offusquées du parfum des chaussures ont déclaré *stioupid* et *schoking* une exhibition dont les autres épileptisaient.

***

Partout des annonces de cours, de discours et de conférences en français et en italien. Les uns donnés par un Suisse Valaisan, d'autres par un Autrichien ou un Vénitien, quelques-unes par un Toscan de Livourne. Pour les visiter, je resterai quelques jours à l'excellent hôtel D.... Si elles ne guérissent pas mes insommies, je vous en parlerai. Je venais de retenir nos chambres, et me promenais aux alentours de la Seestrasse lorsque des hurlements plaintifs attirent mon attention. Des passants se précipitent, je les suis.

Très économe de ses réponses — quand il répond, le bourgeois allemand est intarissable lorsqu'il s'agit de questionner. Narjoux, qui hait les Dresdois, voit dans cette manie une forme d'espionnage et une preuve de fourberie. Au fond, il n'y a là qu'une curiosité de barbare et une sympathie un peu indiscrète. Tout au plus pourrait-on dire que ce besoin, impérieux chez les individus instruits mais sans éducation, se transforme en une rage de calomnies et de délations grâce aux haines confessionnelles et professionnelles. Pour ma part, je ne saurais m'en plaindre, puisque ce travers m'a valu l'explication de l'altercation à laquelle j'ai assisté dans la journée de samedi.

La scène avait lieu dans une rue très fréquentée. Sur le seuil d'une boutique napolitaine, un petit homme gris, aux yeux sournois, dissimulés sous l'aile du chapeau, se démenait, gesticulait, clamait des appels désespérés, des protestations épouvantées, en un patois mélangé d'italien, d'allemand et de français. En face de cet affolé, un monsieur très correct lui re-

brochait, dans le plus pur toscan, d'être un mouchard, un calomniateur, un proxénète... A entendre le gentleman, le petit homme gris l'aurait diffamé dans l'établissement où il enseigne, il aurait encore menacé d'une intervention policière les personnes en rapport d'affaires avec ledit gentlemann. Rien n'était plus drôle que d'ouïr le petit homme gris jurer sur son « honneur » que tous ces propos étaient pures calomnies de libraire ou de baron. A la suite de cette explication les deux interlocuteurs se sont quittés bons amis.

En Allemagne, les altercations ne se terminent pas toujours aussi cordialement. Non pas que les giffles soient de la partie, mais chaque insulte est tarifée, et pour traiter certains propriétaires selon leurs mérites, il faut être riche. J'ai connu un maître de *lingue* quasi officiel qui, moyennant finances, avait promis au comte de X... de lui livrer une de ses élèves, jolie fille sans fortune qui se préparait à la carrière lyrique. Le proxénète osa proposer l'affaire à la maman, Mme Kr... qui, croyant à un mariage, faillit donner dans le piège. Croiriez-vous que l'entremetteur, assuré qu'il échapperait à la loi par un faux serment, a eu le cynisme de réclamer la forte somme à un honnête impudent qui l'avait traité publiquement de « *ruffiano* »?

J'ai cité ce trait de mœurs parce que votre correspondant de Dresde nous la baille belle, à moins qu'il ne se f...iche du professorat, lorsqu'il parle de la distinction des étrangers qui laissent croire qu'ils sont français ou italiens, alors qu'ils sont suisses, belges, autrichiens ou saxons ; qu'ils sont professeurs de langue et de littérature française et italienne alors que le titre n'est accordé que depuis deux ans en France ; et qu'ils sont diplômés, mais sans jamais révéler l'origine de ce qu'ils nomment leur diplôme, ni exhiber leur petit papier. *Spectator* veut rire sans doute, quand il affirme qu'« entre tous ces gens distingués règne une douce harmonie. » Harmonie, harmonie? Il a voulu dire contre-poin...gs.

J.

Suisse

A PROPOS D'UN PORTRAIT

Un Critique Amateur

Le Dr Alphonse VUY

Votre correspondant de Genève, M. Ernest Tissot, vient de publier en plaquette son intéressante étude sur un critique genevois. Il s'agit d'Alphonse Vuy, le collaborateur bénévole et assidu depuis 1872 de toutes les feuilles radicales. Le travail de M. Tissot a inspiré à M. Rod une chronique bien équilibrée où il crayonne le portrait de celui à qui, dit-il, il doit en grande partie sa place à l'Université de Genève. Un seul trait me paraît manquer d'accent dans ce dessin très soigné. Avant d'indiquer lequel, il me plaît d'ajouter quelques détails aux biographies précitées.

A défaut de style, — mot dont le sens lui a échappé — Vuy a des idées sur la littérature. Malgré son éclectisme, il ne peut goûter les œuvres des de Goncourt, Huysmans, Hennequin, Céard, Robert Case, etc.

« — Cette littérature de cuisine ou de chambre borgne, écrit-il, laisse une profonde désespérance dans l'esprit, d'autant plus qu'on y sent l'exagération si voulue et cherchée d'épater les bourgeois par des « cochonneries », comme disait ce bon Flaubert, longuement calculées, savamment et salement déduites... »

Sous des dehors parfois taquins ou autoritaires, Vuy cachait un excellent cœur. Toute manifestation littéraire l'intéressait et ce lui était une joie de s'en expliquer longuement. S'il n'était pas de ces critiques très humbles en face de l'œuvre qu'ils ont l'honneur d'expliquer sans espérance d'imitation, il n'était point des épiciers de lettres qui, parvenus à une espèce de notoriété, calculent à une syllabe près le revenu de leurs réclames mercenaires. Sous le rapport de la générosité intellectuelle, Vuy n'a été dépassé que par un de ses compatriotes. Il est vrai qu'il s'agit d'un écrivain suisse doué du plus vigoureux tempérament littéraire. Par sa place de greffier et par sa situation de fortune, Vuy a échappé aux cruelles nécessités du journalisme de province : recevoir un mot d'ordre, enterrer sa copie dans des feuilles de choux, la livrer pour une rémunération offensante ou solliciter des directeurs pour qui l'humiliation quotidienne du rédacteur est la suprême jouissance.

Ainsi délesté de tout souci pécuniaire, Vuy a pu faire de la critique en amateur, c'est-à-dire selon ses goûts et son humeur du moment. Il prenait ses franches coudées dans les rédactions et en usait généreusement au bénéfice des récitateurs belges et genevois, des auteurs suisses et français. A l'exemple de beaucoup de professionnels, il admettait difficilement la discussion de ses arrêts. L'apparence d'une contradiction l'irritait au point de le jeter à des violences de plume qui le faisaient mal juger. Les lecteurs du *Courrier de la Côte* n'oublieront pas l'éreintement de M. P. Vaucher, professeur d'histoire qui, en sa qualité de vice-recteur, avait attaqué la candidature de l'auteur de *Côte à Côte*. A lire ces articles virulents, personne ne se douterait des goûts littéraires de Vuy qui aimait par dessus tout les livres « *à mi-côte* ». M. Rod cite avec infiniment d'à-propos cette expression dont l'innocence l'empêche de mentionner l'adoration d'Alphonse Vuy pour les moindres écrits de Maupassant duquel la rhétorique l'enflammait. En revanche, le portraitiste a mis en un piquant relief « le goût littéraire développé et intelligent » de « l'esprit original et curieux » qui préférait à tout les romans d'André Theuriet ou de Ludovic Halévy.

Longtemps la question d'école le préoccupa. Il l'a enfin tranchée par cette phrase encore inédite : « Je crois qu'en littérature comme en politique, il est bon de se rattacher à une école, mais il faut être l'élève de l'école, il ne faut point en être l'esclave. » En politique ? ce mot me rappelle que vieux-radical, Vuy s'est rallié aux radicaux-libéraux, malgré sa défiance à l'endroit du libéralisme de parti et son hostilité contre le libéralisme religieux. Catholiquement romain, comme l'éminent juriconsulte Jules Vuy son père, il a suivi son exemple courageux et n'a jamais admis aucun empiètement du cléricalisme catholique ou protestant dans le domaine civil et politique. Avec d'autres libres-penseurs il a vainement combattu pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il espérait ainsi obtenir, dit-il : « l'anéantissement des êtres incapables qui n'arrivent à quelque notoriété qu'en nageant en eau trouble. »(Lettre du 7 juin 1875.) Nous regrettons la divulgation tardive (21 sept. 93) de cette idée courageuse dont la publication a dû frapper au cœur tel « être incapable » qui doit sa situation intolérable à ses intrigues politico-religieuses.

A une époque où les *relations* prennent la place de l'amitié, où des individus qu'on avait la bêtise de croire des amis vous lâchent dès qu'ils estiment, un peu étourdiment, que vous ne pouvez ni leur aider à arrondir leurs appointements ni les empêcher d'augmenter leurs revenus, il est intéressant de rencontrer chez le même homme un être pour qui l'amitié ne fut jamais un masque et un critique capable de s'astreindre, sans déchoir de son attitude d'aristarque, à toutes les exigences de la camaraderie littéraire. Tel est le trait expressif que je n'ai pas su découvrir dans le portrait tracé par M. Rod et qui apparaîtra certainement s'il est fait un choix honnête des articles qui constitueront l'unique volume posthume du Dr Alphonse Vuy.

AVATAR.

Belgique

Le Procès Camille Lemonnier

Il a été perpétré, ce procès contre Camille Lemonnier, devant la Cour d'assises du Brabant, le 16 octobre. Et tous ceux qui s'intéressent aux lettres belges ont droit d'en être fiers.

Un procès ? Non. Une manifestation imposante de tout ce que la littérature belge, la science belge — la pensée belge, en un mot — comptent de notoire et de militant. Les professeurs les plus éminents de l'Université, des savants célèbres par de nombreux travaux, des députés de premier plan, des romanciers et des poètes dont le nom déjà s'est affirmé, sont venus devant les robes rouges de la Cour, devant le jury vivement intéressé, devant un substitut qui aurait voulu être ailleurs, attester le respect qu'ils éprouvent pour le probe artiste, le grand écrivain qu'est Lemonnier. Pendant trois heures, les dépositions de vingt-trois témoins ont fait sentir à une magistrature bovine le ridicule des poursuites intentées à la réquisition d'un Parquet incompréhensif ; toutes ont dit ce que la Belgique, dotée d'une littérature d'expression française par l'inlassable effort d'un seul, doit à Lemonnier qui, depuis un quart de siècle, a écrit trente volumes, créé des journaux littéraires pour grouper les débutants épars, multiplié les initiatives, les études et les sacrifices, fertilisé les intelligences éprises des expressions d'art.

Si, d'une part, on s'indignait et s'humiliait de l'indigence esthétique d'hommes parvenus à exercer un pouvoir formidable puisqu'il revendique une action sur la pensée, quel réconfort, d'autre part, nous apportaient à tous ces dépositions identiques en leur essence. En Belgique, comme partout, les divergences d'écoles ont amené des divergences d'efforts, des groupements hostiles. En cette journée du 16 octobre, tout fut oublié. Chacun venait fièrement affirmer son admiration pour celui contre qui un lamentable procureur ne craignait pas de requérir et la pensée était commune, pensée d'amour pour l'art judiciairement outragé. Et cette communion, dès le premier contact, avait jeté dans la salle des témoins une sympathie mutuelle qui anéantissait le souvenir des luttes récentes et permettait d'espérer une fraternisation — dont nulle abdication ne serait la conséquence — mais qui provoquerait une action plus puissante, parce que plus unie, pour qu'enfin la littérature belge, en Belgique, ait la place qu'elle prétend occuper à tous les soleils.

Il faut, hélas ! le dire et le redire, la Belgique n'est point littéraire. Ses écrivains, jour par jour, doivent lutter contre une indifférence qu'aucun étranger, fût-il Poméranien, ne pourrait mesurer ; leurs livres ont un public, certes lettré et artiste, mais par cela même restreint ; toute œuvre nouvelle est une bataille nouvelle et la victoire, dont ils ne doutent cependant pas, aura coûté bien des découragements et des renoncements.

En Cour d'assises, ces écrivains se sont rangés tous sous le drapeau que, depuis si longtemps, Lemonnier porte hautainement et vaillamment. Et un procureur aura fait que les littérateurs belges marcheront désormais contre l'indifférence compatriote en rangs plus serrés et avec une ardeur exaspérée par l'épreuve que vient de subir — avec quel dédain ! — celui qu'ils considèrent comme leur initiateur et leur chef.

Assurément une belle journée que celle du 16 Octobre.

***

La presse belge est grandement coupable de l'indifférence littéraire de la Belgique. Toujours, elle s'est bornée à relater des papotages de policiers, à consigner des ébats d'orphéons, à reproduire des dépêches d'agences et à piller les journaux boulevardiers de Paris.

Miracle étrange, le procès Lemonnier a réussi — enfin ! — à vaincre son inertie, à bousculer sa routine. Les blâmes ont plu sur les crânes étroits du Parquet, l'acquittement a été célébré en maintes lignes par les gazettes les plus jaboteuses. C'est dans *la Réforme* — journal progressiste, il est vrai, et moins fossile que beaucoup — qu'on peut lire ceci :

« Lemonnier a donné à son pays une gloire avant lui « vainement attendue. Ailleurs on cite le grand Fran- « çais, le grand Anglais, le grand Allemand. Univer- « sellement d'un pôle à l'autre, il est le grand Belge, « le maître, le chef d'école. Qu'a-t-il reçu en échange « de ce prodigieux et écrasant labeur ? Tout juste de « quoi vivre : un toit et du pain.

« Le Parquet a voulu y ajouter l'opprobre ».

Puisse cette justice ne plus attendre l'éclat de poursuites criminelles pour se révéler encore.

***

Sans délibération, en cinq minutes, à l'unanimité, Lemonnier a été acquitté.

Nul ne doutait de cette exécution sommaire du Parquet, surtout après l'admirable plaidoirie d'Edmond Picard, le maître jurisconsulte et le maître écrivain nous fait admirer coup sur coup *El Moghreb Al Aksa* (une mission belge au Maroc) et *Vie simple*. Jamais Cour d'assises n'entendit termes plus âprement indignés pour flétrir un Parquet étouffeurs. Sans daigner une justification, il ordonna hautement aux magistrats de s'incliner devant le grand écrivain attaqué ; ses phrases, d'une superbe envolée, cinglaient le procureur blêmissant, sans pitié ni relâche. Tour à tour incisif et véhément, il humilia tous ceux qui peuvent oublier que Camille Lemonnier a écrit *La Belgique* et l'*Histoire des Beaux-Arts* pour s'aphrodisier à la lecture de trois lignes extraites d'une nouvelle publiée depuis cinq ans et dont, d'ailleurs, il donna lecture. *L'Homme qui tue les femmes*, émouvante étude pathologique et joyau littéraire, emplit de ses vibrants vocables — qui engendrent, en cette nouvelle, une invincible terreur — le prétoire où l'auteur écoutait son œuvre en accusé ! Et cet accusé triompha par son crime même ; une rumeur admirative courut de banc en banc et le jury, fait d'hommes réfléchis, se demanda en quelle misérable aventure on l'avait fait choir.

Les écrivains belges ont contracté ce jour-là envers M. Edmond Picard une nouvelle dette de reconnaissance que certes ils n'oublieront pas.

***

Maintenant, le procès Lemonnier est un beau souvenir. Il n'a laissé au cœur du Maître nulle amertume. Depuis tous les temps, la gent robine tâche de mordre l'artiste au talon. Cependant, que nul procureur brabançon ne se reconnaisse dans l'œuvre nouvelle : *Mal de chair*, car le juge que Lemonnier y fait paraître est très grand et très pur.

FERNAND BAUDOUX.

La Quinzaine artistique et littéraire

LES LIVRES

Les Soutiens de la Société. — L'Union des Jeunes, *pièces de Henrik Ibsen, traduites par MM. Pierre Bertrand et Edmond de Nevers*, un vol. in-18 jésus de 309 p. 3 fr. 50 (A. Savine, éd.). — Véritablement

Ibsen aura été le régénérateur du théâtre nouveau. Ses pièces ont un autre objectif que celui de marier, après des péripéties occupant 3 actes ou 5, la nièce du brave colonel avec le bel ingénieur. Il considère l'adultère comme une chose trop mesquine pour attirer, retenir et captiver 3 000 spectateurs dans une salle où ils risquent leur vie, malgré les circulaires préventives des Préfectures de police. Peu lui chaut du divorce, de l'amour même, duquel il ne se sert que comme moyen secondaire : le jeune premier et l'ingénue classiques n'existant pas pour lui. Son théâtre est avant tout un théâtre d'idées et par cela même il acquiert une puissance qui bravera le temps et les milieux : c'est l'humanité entière qui s'agite, non l'humanité de convention soumise au terrible pouvoir de la Fatalité, une humanité qui souffre, lutte, cherche le bonheur partout.

Les Soutiens de la Société, ce sont les hypocrites, ceux qui estiment que l'extérieur est tout, que l'apparence vaut mieux que la réalité, ce sont les mômiers de Genève, de Copenhague, de partout, calomniant les honnêtes gens qui se sacrifièrent pour eux, cela afin de conserver intacte leur réputation. Ils défendent une société dont le mensonge est la base ou crient bien haut, crétins avérés, qu'ils « portent le drapeau de l'intellectualisme » !!! L'Union des Jeunes, c'est le verbiage tout puissant, la parole abusant les masses pour se servir d'elles. On se croirait à Paris, dans le Paris politique, quoique la scène ait lieu en Norvège et Stensgard nous rappelle Laguerre, Basly et *tutti quanti* faisant des discours sonores et vides devant une assemblée de meurt-de-faim qui se laissent séduire et font la fortune de leurs exploiteurs avides. C'est enfin de l'art véritable ce théâtre-là et l'on ne sait plus comment clamer son admiration pour de tels chefs-d'œuvre. Scribe tant vanté chez nous n'eut jamais charpenté pareille pièce : Les Soutiens de la Société ; pas un détail inutile : tout se justifie par l'ensemble.

Henrik Ibsen est décidément le maître de l'art dramatique contemporain et ses Soutiens seraient à leur place à la Comédie Française à côté de leur frère aîné, Tartuffe, du nommé Molière.

L'Art au Moyen-Age, *choix de lectures, par Gaston Cougny*, un vol. in-18 de 308 pages, s. p. m. (Firmin-Didot, éd.) — Livre fort instructif où il est traité de l'art en général et plus spécialement de l'art religieux. Ouvrage de vulgarisation orné de 76 gravures.

Mariniers du Rhone, *roman, par Gabriel Gerin*, un vol. in-18 de 339 p. 3 fr. 50 (P. Ollendorff, éd.) — Un roman de mœurs spéciales dans lequel il est question d'un marinier pauvre qu'aime une fille d'aubergiste riche. Ils s'aiment, s'épousent, auront sans doute beaucoup d'enfants, seront heureux — et l'auteur aussi.

Fleurs du Mékong, *poésies, par Maurice Olivaint*, un vol. in-18 jésus. 176 p. 3 fr. (A. Lemerre, éd.) — Il n'y eut jamais plus de versificateurs que maintenant et peut-être aussi jamais moins de poètes. Que manque-t-il donc à tous ces rimeurs ? La personnalité réelle, la liberté d'allure des grandes époques littéraires où chacun écrit sa pensée sans se préoccuper des conséquences. Aujourd'hui, on a peur du ridicule, on se choisit un modèle célèbre, une forme définitivement admise et l'on... rime, mécaniquement. C'est le seul tort qu'ait eu M. Olivaint. Tout comme un autre il eût pu voler de ses propres ailes ; il ne l'a pas osé, — tant pis pour lui.

Petit Almanach Henri Boutet (1894 — 2me année). — Le prestigieux artiste qu'est Henri Boutet, avec Willette le peintre de la grâce féminine, a créé l'an dernier un petit almanach délicieux, illustré à chaque page de croquis fins et immatériels. C'est aussi un album ayant d'emblée conquis les Parisiennes, de par son luxe discret et la facilité de le conserver sans cesse sur soi comme un agenda indispensable. Aussi le succès grand de l'an dernier s'est renouvelé cette année et a décidé M. Boutet de faire un tirage pour les bibliophiles : 100 ex. signés et numérotés sur Japon impérial (6 fr.) Se hâter si l'on désire être servi, car le titre pointe sèche est une merveille qui ne sera pas étrangère à la rareté prochaine de l'œuvre.

Reproduction en fac-simile de l'eau-forte de la couverture

Sur le Sable, *poésies, par Maurice Chassang*, un vol. in-18 jésus de 98 p. 3 fr. (A. Lemerre, éd.) — Un auteur auquel j'adresserai les mêmes reproches qu'au précédent. Si celui-ci choisit Sully-Prudhomme, celui-là préféra le Coppée des *Intimités*. Absence totale de lyrisme, — voulue sans doute, mais qui permit l'impression de choses aussi peu poétiques que cette pièce de la page 67. C'est là le danger des recueils. L'aimable éditeur pouvait sans crainte répéter à M. Chassang ce qu'il me dit jadis : « Livre à brûler, sans au préalable en avoir pris copie ! » Ni moi ni M. Chassang n'avons suivi ce conseil ; je le regrette ; M. Chassang le regrettera à son tour, n'en doutez pas.

Récital mystique, *poésies, par Adrien Mithouard*, un vol. in-18 jésus, 112 p. 3 fr. (A. Lemerre, éd.) — Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Mithouard plus que je connais les deux précédents poètes, cependant j'oserai lui donner un conseil : rejeter au plutôt sa formule parnassienne, car son livre est celui d'un véritable poète dévoyé. Il emploie une forme morte pour traduire une pensée vraiment vivante et élevée ; n'était la monotonie de tout un volume d'implacables alexandrins on lui consacrerait une heure de lecture fructueuse. Pourtant, aimant les vers, je suis allé jusqu'au bout (et par ressentiment injuste j'ai acclamé *la Valse* et *Notre-Dame des Poètes*, deux pièces en vers de 9 et de 7 syllabes — et je ne regrette pas ma peine. Est-il un plus bel éloge à adresser à un poète ?

Folle de Haine, *roman, par Jean Dalvy*, un vol. in-18 de 284 p. 3 fr. 50 (H. Simonis-Empis, éd.) — A part deux ou trois que je tiens pour de réelles artistes, je n'aime pas les femmes écrivains : elles sont prolixes, futiles, insidieuses et insignifiantes. Jean Dalvy, j'en suis sûr, est un pseudonyme cachant une femme. Elle a écrit : *La Belle Préfète*, une vengeance sans doute, *Les Luttes de femmes*, étude prise sur nature, et le *Divorce de Lucette* (Pauvre petite !...) ; elle nous promet : *Les Mémoires d'une fille de Républicain* (voir *La Statue*, chanson de Jacques Ferny) et

la *Maîtresse du Marquis*, qui séra, n'en doutez pas, une maîtresse femme « outragée par un homme qui... que... », etc. J'ai ouvert *Folle de Haine* et j'ai vu qu'une femme très pauvre venue à Paris pour obtenir la grâce de son mari « en prison au Cherche-Midi » recevait un député dans le « salon qui précède sa chambre à coucher », cela hôtel X... rue St-Lazare. Si cette femme est vraiment pauvre, quoique de Nîmes, elle a tort de payer ainsi 25 francs de location par jour... Mais pour une femme, le luxe avant tout ; on ne peut s'intéresser qu'aux gens « bien », la « distinction » est de rigueur, la bêtise aussi. Toujours des préjugés pour des idées, des vessies pour des lanternes...

— Ah ! ça, on ne porte donc pas de chaussettes à Nîmes, que les femmes ne savent à quoi employer leur temps là-bas ? Elles préfèrent sans doute « faire de la littérature ».

Les malheureuses !

NEIGEFLEUR, *drame en un acte, par Edmond Coutances*, une plaq. de 46 pages, 3 fr. (Edmond Girard, éd.)

SAINTE-CLAIRE.

LES REVUES

La presque unanimité de la presse a réclamé en faveur de M. Jules Roques, directeur du *Courrier français*, une mesure de clémence qui lui permette le retour en France. Si jusque-là nous n'avons rien dit à ce sujet c'est parce que nous considérions notre silence, après la publication du numéro consacré aux Condamnés de la 9me, comme un acquiescement tacite. Il est certaines recommandations qui auprès du Pouvoir exécutif... Nous sommes de ceux-là et voulons garder notre indépendance. Le bannissement de Rochefort et de Jules Roques coupables de délits de presse est d'une trop amusante (pas pour eux, hélas !) ironie pour que nos confrères n'aient pas pour eux tous les honnêtes gens. Signalons en même temps la rentrée de Forain au *Courrier* et la continuation des dessins de Willette et la reproduction des Affiches de Chéret.

Le nº du 15 novembre de la NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE (*Matinées espagnoles*) se recommande particulièrement à l'attention du public. La disposition en est complètement différente de celle des numéros précédents, et conforme au nouveau programme que doit suivre désormais la Revue.

Il est divisé en quatre parties. La première, Politique et Littérature, contient, notamment, un remarquable article d'Emilio Castelar sur la question marocaine et l'entente franco-russe ; *Une visite à Marengo*, curieux récit de voyage par H. Lyonnet, la suite du *Roman d'une ambitieuse*, par Mme Urbain Rattazzy ; une intéressante étude sur la *Jeune littérature*, par Léon Deschamps, suivie de deux spécimens pourrait-on dire, des productions des nouvelles écoles ; La *Vaine mort*, nouvelle d'Ivan Dietschine et *Mélusina*, extrait d'un drame de Léon Bazalgette.

Dans la seconde partie, Philosophie et Sciences, se trouvent une étude très documentée du Dr Papus sur *les Sociétés secrètes à l'époque de la Révolution*, et une chronique scientifique de Georges Vitoux sur la *Recherche du sang*.

La troisième partie, consacrée aux Beaux-Arts, contient deux études, l'une de M. Marquet de Vasselot sur l'*Art du portrait*, l'autre de J. de Tallenay sur l'*Art en Belgique*.

Enfin, sous le titre de « Divers », la quatrième partie renferme des articles variés : *Chronique internationale*, *Paris au jour le jour*, *Chronique de l'élégance*, *Sport*, *Bibliographie*, etc...

LES THÉATRES

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *Madame Sans-Gêne*, pièce en quatre actes dont un prologue de MM. Victorien Sardou et Emile Moreau.

Madame Sans-Gêne est un chef-d'œuvre, *Madame Sans-Gêne* fait le maximum des recettes, M. Sardou est un bien habile metteur en scène, ainsi clament les partisans de M. Sardou ; d'autres s'extasient sur la somptuosité des décors, sur l'interprétation irréprochable et quelques-uns (oh bien peu) constatent l'inanité de la pièce, la vacuité de l'intrigue. Certes il n'y a pas grand mérite à avoir de jolis décors et des inteprètes choisis, puisque le vieux renard les exige de la direction et la partie n'est pas égale avec les jeunes qui doivent batailler pour avoir des salons à peu près convenables et des artistes presque intelligents.

N'attendez donc pas que je vous détaille les amours de la blanchisseuse Catherine et du soudard Lefèvre, l'avènement au pouvoir de Napoléon Bonaparte, et les pataquès de Mme Lefèvre devenue duchesse de Dantzig. Napoléon avec la mèche de Girardin y attrape avec beaucoup d'à propos ses perruches de sœurs et n'était l'intrigue amoureuse de M. de Niepperg et de l'autrichienne Marie-Louise la pièce pourrait aussi bien être représentée au musée Grévin.

Aucun essai de psychologie, aucun essai d'analyse ou de synthèse de la vie, les marionettes de M. Sardou se meuvent dans des salons dorés et par leurs mots aimables mais peu historiques facilitent les bonnes digestions. Napoléon en toc, maréchal de Bazar, poupées du Louvre, tout cela évolue pour le plaisir des yeux, sans aucun souci de la vérité et de l'art dramatique.

Soyons juste, le prologue seul se sauve par un semblant d'action, par une idée de pièce, encore que la scène de la jalousie sente la ficelle, grosse comme un cable. M. Sardou a bien mérité des grandes couturières et la reconstitution de la cour de Compiègne va tourner la tête aux mondaines désireuses d'adopter les modes Empire.

Nous ne saurions être trop louangeux pour les interprètes de *Madame Sans-Gêne*. Mme Réjane, pour qui la pièce a été écrite, bien qu'un peu nerveuse et parisienne dans ce rôle de grosse commère qu'était la maréchale est comme toujours une merveilleuse artiste. Lérand dont nous avions deviné depuis longtemps le talent est d'une grande finesse et Grand dans le rôle du comte de Niepperg a déployé une grande habileté. C'est aussi Duquesne, un peu gros, un peu bedonnant en Napoléon, Candé irréprochable en maréchal Lefèvre, et un lot de jolies filles que nous ne saurions citer dans la crainte d'en oublier.

Et nous en voilà pour longtemps avant que les snobs et aussi les provinciaux aient pu applaudir les heureux auteurs de *Madame Sans-Gêne*.

THÉATRE DE L'ODÉON. — *Le fils naturel*, comédie en cinq actes, dont un prologue de M. Alexandre Dumas fils.

Je suis loin de croire à l'utilité des reprises. Aussi bien faite que possible, après vingt ou trente ans une pièce vieillit, parce que certains mots d'esprit, certaines tournures de phrases qui semblaient naturels à l'époque, paraissent surannés et vieillots. La charpente reste, la maçonnerie et les décors subissent forcément les atteintes du temps. Pourtant *Le fils naturel* est une de ces pièces que l'on aime à revoir, parce que Alexandre Dumas est vraiment un homme de théâtre, parce qu'il possède de grandes qualités de style et de dialogue.

Il serait oiseux de rechercher si le *Fils naturel* est supérieur à *Denise* ou à telle autre pièce de l'œuvre de Dumas fils, mais ce qu'on peut affirmer c'est qu'il fut particulièrement heureux en prenant pour thèse cette injustice du sort aggravée encore par l'iniquité des lois humaines qui accable, durant toute sa vie, l'être né en dehors du mariage.

Notre génération qui ne put assister à la première qui eut lieu je crois en 1858, tout en laissant la part du romanesque excessif, tout en trouvant peu humain le Sternay et un peu agaçant ce trop sympathique Jac-

ques qui réussit si brillamment dans toutes ses entreprises, s'intéresse à l'action et s'émeut à certaines scènes qui passionnent les plus sceptiques.

Le Fils naturel est presque classique et nous ne nous attarderons pas à en donner une analyse même succinte. C'est une pièce qu'il faut connaître et l'occasion est bonne puisque les artistes de l'Odéon ont su lui donner comme un regain de jeunesse.

C'est d'abord M. Fenoux (Jacques) qui semble déjà plus à l'aise sur les planches et qui donne autant d'espérances dans la comédie que dans la tragédie. M. Lambert père, un fin notaire bien qu'il ait l'air de négliger ses propres affaires, M. Rameau parfait dans le rôle antipathique de Sternay, enfin M. Montbars un peu lent de débit (marquis d'Orgebac). Soyons plus réservé à l'égard des dames : à l'exception de Mlle Crosnier excellente en marquise grognonne et rococo, et de Mlle Grumbach (Clara Vignot) les autres méritent à peine d'être citées.

MARCEL BAILLIOT.

ANTIGONE, *tragédie de Sophocle, mise à la scène française par MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, musique des chœurs par M. Camille Saint-Saëns.*

La Comédie-Française vient de nous convier à un gala littéraire : du Sophocle traduit par deux poètes, Vacquerie et Meurice. C'est presque religieusement que nous avons suivi l'action simple de ce drame éclos sous le soleil d'une autre civilisation et dont la moralité est pourtant si conforme à nos modernes théories anarchistes : être bon avec tous et avant tout.

Cette action tout le monde la connaît. Antigone brave les lois des hommes pour satisfaire les dieux ; elle ensevelit sous une couche de la terre natale, les restes mortels de son frère Polynice, tué en combattant sa patrie, d'où la loi terrible qui lui refuse les honneurs de la sépulture. Créon, roi de Thèbes, punit la courageuse fille en l'enfermant vivante dans une tombe et le fils de Créon, fiancé d'Antigone, va mourir avec celle qu'il aime. La punition infligée au tyran qui fut inexorable est donc la mort de son héritier — et aussi de la reine, car cette dernière ne peut survivre à Hémon, son fils.

Dans notre civilisation moderne, peut-être aussi fausse que celle de l'époque, ce drame devient une légende et c'est comme telle qu'il devait être mis à la scène, avec l'éloignement voulu, les poses hiératiques, le verbe lyrique et majestueux et le décor spécial.

Le décor (finissons-en de suite) est bon — mais trop rapproché du spectateur, lequel a le chœur sous les yeux, sous le nez, et ne peut être imbu de l'atmosphère qui conviendrait. Le verbe lyrique est respecté par M. Paul Mounet, de tous points admirable, par M. Leitner, un Hémon miraculeux, et quelque peu par M. Mounet-Sully — lequel ne savait pas son rôle et nous rendait malheureux pour lui ! Certes le grand artiste qui personnifia si purement Hamlet et qui, ainsi, pouvait battre monnaie à l'étranger et ne le fit point, par noblesse de caractère, mérite tout notre respect : c'est pourquoi nous ne lui tiendrons pas rigueur de ses défaillances, rachetées presque dans la scène finale qu'il vit au lieu de la jouer ; mais, de grâce ! qu'il ne nous fasse plus souffrir ainsi ! Quant à Mlle Bartet, elle n'a ni la simplicité voulue, ni la grandeur qui en découle ; elle se souvient trop qu'elle est sociétaire et ne condescend pas assez à rester Antigone. Dans la première scène avec Ismène (Mlle Barretta), alors qu'elle dit à sa sœur des choses du plus haut intérêt, pourquoi affecter de s'adresser à la salle et de ne pas regarder celle à qui elle parle ? Toutefois, rendons-lui justice pour sa dernière scène admirablement comprise. M. Dupont-Vernon, lui, dirige tout le temps le choral de Lombez (Gers). Voilà pour l'ensemble.

Je ne sais à qui incombe la gloire d'avoir eu la pensée de confier à M. Saint-Saëns la musique des chœurs, mais je trouve que, franchement, c'est une malheureuse idée. Sans compter que l'auteur d'*Henri VIII* vous a trouvé une musique digne d'accompagner une danse du ventre et que je vous recommande ! Antigone va à la mort sur un air de bourrée auvergnate qui exaspère... Et puis, pourquoi de la musique dans ce drame ? Pour faire paraître les chœurs plus insupportables ? ou pour convenir qu'à la Comédie on ne sait plus dire les vers ?

Voilà ce que pense de la reprise d'*Antigone* à la Comédie,

UN POÈTE.

P. S. MM Vacquerie et Meurice ont eu la noble pensée de traduire purement et simplement Sophocle On ne saurait trop les en louer ni trop les féliciter de leur œuvre. Cette traduction leur fait grand honneur.

Chronique des Concerts-Colonne

Dans le cadre forcément restreint d'une chronique de concerts, il m'est impossible de détailler autant qu'elle le mérite, la belle Trilogie de *Wallenstein*, dont l'Association Artistique vient de donner audition pour la première fois. Puissamment inspiré du poème dramatique de Schiller, Vincent d'Indy, nous retrace le tableau du *Camp de Wallenstein*, fidèle peinture de l'existence tumultueuse des armées, pendant la guerre de Trente ans.

Divers motifs principaux servent à nous exprimer, sous différentes formes tout ce que peut avoir de pittoresque la vie des camps. Le sermon virulent et humoristique du capucin, caractérisé par l'entrée en style figuré du quatuor de bassons est une vraie trouvaille. C'est bien là le portrait saisissant de ces moines du moyen-âge, à la face rubiconde, ripailleurs et ventripotents, endossant souvent la cuitasse, par-dessus le froc. Ailleurs, d'autres soudards jouent aux dés, ou font danser les filles. Et planant par-dessus tout ce tableau plein de vie et de couleur, quelque chose de vague et d'indéfinissable tristesse ; c'est le leit motiv de l'état d'âme du héros : qui se retrouve d'ailleurs dans la troisième partie : *la Mort de Wallenstein*, page vraiment remarquable où je serais néanmoins tenté de signaler certain souffle d'école allemande en quelques procédés à la manière de Raff. La deuxième partie, la plus belle et la plus homogène à mon avis, est l'ébauche d'une idylle entre deux jeunes gens, Max de la famille des Piccolomini et Thécla, fille de Wallenstein : liaison à la fois douloureuse et passionnée, car Wallenstein est un révolté, tandis que Max est obligé de servir la cause de l'empereur Ferdinand. Vincent d'Indy a su admirablement dépeindre les angoisses de cet amour partagé entre le devoir et la passion, et sa Trilogie de Wallenstein, peut passer à juste titre pour une des belles pages musicales de la nouvelle école française. La collection des quatre poèmes symphoniques de Saint-Saëns, simultanément présentée, en ces derniers concerts, ne manqua pas d'intérêt. Le dernier de la série, la *Jeunesse d'Hercule*, me paraît supérieur à tous les points de vue ; l'auteur s'y est affranchi de cette forme rythmique, préjudiciable quant au développement de la pensée, et prêtant à la critique, comme étai de l'inspiration.

Signalerais-je une excellente interprétation de la *Symphonie en Ut Mineur*, et de deux préludes de *Tristan et Yseult*, dont le premier m'a paru quelque peu dénaturé par une exécution trop rapide.

Hommage était rendu à la mémoire de Tschaïkowsky, par l'audition de la *Tempête* : fantaisie descriptive d'après Shakespeare, dont je goûte peu les charmes. Le début qui doit caractériser l'immensité de la mer, tout en rappelant le prélude de *Rheingold*, contient cependant des pages intéressantes. J'eus préféré la Sérénade pour instruments à cordes du même auteur.

LÉLIO.

TRIBUNE LIBRE

A notre demande de communication d'un portrait, M. Francis Poictevin a répondu par la curieuse lettre ci-dessous :

4 Octobre 93. — Paris.

Il faut que ce soit vous, cher monsieur Deschamps, pour que je vous communique ma peu intéressante image. Voyez-vous, à mon humble avis, notre portrait laisse plutôt s'effacer l'âme et prédominer le visible masque illusoire. Il n'y a que l'intérieur qui importe, et cela de nous se recèle en l'Ancêtre éternel ou plus simplement en Dieu.

FRANCIS POICTEVIN.

***

Mon cher Deschamps,

Ma concierge — qui lit généralement la première les revues que je reçois — me demande si je... déménage.

La Plume *me fait dire en effet que Balluriau* coupe *son personnage et que ses ombres résistent aux* sons *envahisseurs.*

Coupe *est terrible : j'ai l'air de prendre Balluriau pour un gendre de Deibler, un membre de la censure ou un vivisecteur hébraïsant. Quant aux ombres, je n'en connais pas qui résistent aux* sons *depuis que la lyre d'Orpheus pénétra dans le royaume d'Adès.*

J'avais certainement écrit « campe *son personnage* » *et* « tons *envahisseurs* ».

Permettez à ces lignes rectificatives d'envahir votre prochain numéro.

Un ennemi des coquilles... vides

LÉON DUROCHER.

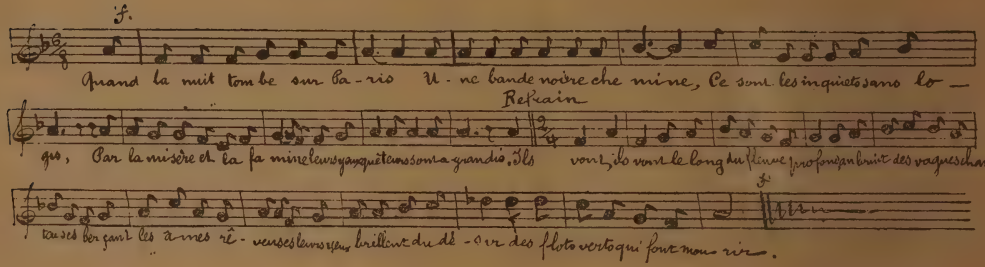
***

NOTE DE LA DIRECTION

L'article paru au précédent numéro sous la signature de Prantz Jourdain est de M. Francis *Jourdain. Erreur typographique à réparer par nos lecteurs.*

LES INQUIETS

Paroles et Musique de GASTON DUMESTRE



I

Quand la nuit tombe sur Paris
Une bande noire chemine ;
Ce sont les inquiets sans logis,
Par la misère et la famine
Leurs yeux quêteurs sont agrandis.

REFRAIN

Ils vont, ils vont,
Le long du fleuve profond,
Au bruit des vagues chanteuses
Berçant les âmes rêveuses,
Leurs yeux brillent du désir
Des flots verts qui font mourir.

II

Les inquiets ont de fous espoirs
D'amantes qui leur seraient douces
Et, dans la tristesse des soirs,
Rêvant de brunes et de rousses, —
Ils recherchent les flots bien noirs.

(Au refrain).

III

Les inquiets dorment sur le bord
Du fleuve, en rêvant de richesses.
La lune a l'air d'un flambeau d'or
Et les pierreuses, de duchesses ;
Ils rêvent, leur douleur s'endort.

(Au refrain).

IV

Quelquefois on entend le cri
D'un pauvre qui coule dans l'onde,
Lors, un inquiet s'arrête et dit :
Requiem ! quitte notre monde,
Tu es mort, va, tu es guéri.

(Au refrain).

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Imprimerie J. ROYER.

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro 112. 15 Décembre 1893.

Une année de combat

Je ne veux ni donner ni recevoir de lois.
Diderot.

I

Ce n'est pas sans dessein que je choisis comme épigraphe cette essentielle déclaration de Diderot. Elle résume à miracle les tendances des esprits libres de ce temps ; elle formule aussi le concept qui régira l'avenir. Quiconque voudra bien se rappeler les polémiques et les actes marquants de l'année écoulée y notera deux faits capitaux : d'abord la scission définitive entre les respectueux de la Règle, les Croyants de tout ordre, les Traditionnistes de tout acabit d'une part et les Individualistes d'autre part ; ensuite chez ces derniers la volonté très nette de l'action — en avant.

Jusqu'à cette année, les efforts étaient épars, circonscrits à l'évolution esthétique et, par conséquent, l'émancipation des intelligences jeunes — les seules qui puissent rationnellement nous intéresser — n'avait lieu que dans le domaine de l'art. Or notre objectif étant : la libre synthèse des facultés intégrales de l'homme, et notre moyen : la destruction des entités représentatives d'Autorité, nous avons élargi notre cadre. D'un accord instinctif, nous avons attaqué non seulement l'Autorité esthétique mais encore l'Autorité morale ; nous avons sapé, chacun dans la mesure de nos forces, les recettes préconisées par les Maîtres de la littérature et les préceptes édictés par les Sages officiels. Notre travail fut surtout de démolition et de purification.

Cette action commune eut lieu sans que personne se soit donné comme chef, sans que personne non plus se soit reconnu disciple. Il n'y a eu ni mot d'ordre ni programme solennel — l'action seule a triomphé par le libre jeu des individualités. Des résultats sont acquis : la fondation du théâtre de *l'Œuvre*, la fondation du groupe de conférenciers *l'Idée nouvelle*, etc.

Je crois qu'il n'est pas exagéré d'admettre comme significatives ces différentes manifestations ; je crois que ces efforts, mus par l'idée de justice, dirigés contre l'Ignorance et l'Iniquité contribuent à préparer l'aurore prochaine — la libre Humanité.

II

Il serait oiseux de citer aucun nom (1). Qu'on lise nos livres, qu'on feuillette nos revues, partout on trouvera les signes évidents de cette insurrection des *seuls* intellectuels de notre bourbeuse époque. Ici, l'affirmation violente de la beauté libre ; là, l'ironie acérée ou le sain rire vengeur à l'encontre de ces vieilles femmes cacochymes que sont nos agonisants Chers-Maîtres ; ailleurs, de sonores coups de fouet sur l'échine des thuriféraires gâteux de cette fin-de-siècle qu'il est normal d'étiqueter : le Crépuscule des Muffles. Enfin, lorsque des personnages officieux sont venus timidement nous dire : « Mais vous ne croyez plus à rien... quelle besogne faites-vous donc ? » nous leur avons répondu : « Nous croyons à l'Homme, nous faisons ce que nous voulons. » — Et les porteurs d'encensoir et les marchands de panacée sociale et les Pontifes du respect ont eu peur car il leur semblait entendre gronder les premiers accords d'une formidable *Carmagnole* orchestrée par des Wagner qui seraient des Jacques.

III

Trois faits me reviennent en mémoire qui peuvent servir à illustrer ce procès-verbal de la pensée jeune en 93.

Le soir du banquet de *Toute la Lyre*, un peu avant qu'on se mît à table, quelqu'un vint demander à l'un des organisateurs si l'on avait désigné les places.

— « Pas du tout, lui fut-il répondu, à quoi bon ? Chacun se mettra où il voudra.

— Cependant, objecta l'autre, il faudrait faire une table d'honneur.

— Vous croyez ?... Alors tirons-la au sort.

— Mais non, mais non ; il y a des situations acquises, des susceptibilités à ménager.

— Ma foi, je n'y entends rien... Ecoutez, donnez-moi une liste des Situations et des Susceptibilités ; nous arrangerons cela ».

(1) Je tiens cependant à citer un article de M. Pujo, *Indications nouvelles* dans *l'Art* et *la Vie*, article plein de bonnes choses.

Ainsi fut fait ; il y eut une table d'honneur suffisamment garnie de Situations et de Susceptibilités (1). Quant aux autres convives, ils se placèrent à leur convenance — et tout n'en alla que mieux.

L'autre fait est d'un ordre différent.

Une nuit d'émeute. Les flammes vacillantes d'un kiosque embrasé éclairaient assez lugubrement la chambre où *Ils* étaient réunis. Ils étaient une douzaine, sales, les vêtements en lambeaux, épuisés par cinq jours et cinq nuits de lutte contre les agents gouvernementaux. Plusieurs sommeillaient sur un divan ; d'autres causaient par phrases rares. Un tout jeune homme saignait d'une large blessure à la tête ; on le pansait et il geignait doucement. Un poète debout devant la fenêtre, le front appuyé aux carreaux se récitait des vers à mi-voix. — Sur la table, des armes pêle-mêle.

Quelqu'un entra précipitamment et dit : « La majorité des syndicats ne veut pas descendre dans la rue ».

Il y eut un silence — puis un autre demanda : « Y en a t-il qui veuillent se battre ? »

— Un certain nombre ; mais la plupart ne suivront pas... Ils ne veulent pas tenter de reprendre la Bourse du Travail... Ils disent que *leurs députés rédigent une protestation.*

— Qu'importe ! allons quand même de l'avant... les faubourgs sont en rage et se lèveront.

— Encore une fois, la majorité ne veut pas bouger... on leur prêche la légalité — et ils obéissent à leurs députés ».

Une discussion s'engagea où revenait toujours cet argument que la majorité n'osait rien entreprendre. En vain quelques-uns proposèrent de continuer la lutte en faisant appel aux hommes de bonne volonté, en vain représentèrent-ils qu'on pouvait employer les *moyens extrêmes*, la majorité de l'assemblée décida qu'on resterait cois...

L'autre soir, à *l'Œuvre*, tandis que *l'Ennemi du peuple* invectivait magnifiquement la « majorité compacte » je me suis souvenu de cette nuit.

Le troisième fait est plus sombre.

Peu après la ribotte offerte aux Kalmoucks

Il y a peu, un poète rencontra un socialiste, grand péroreur de réunions publiques, grand suiveur de M. Guesde. La grève des mineurs du Pas-de-Calais venait de finir, laissant après elle le désespoir, la misère et la faim.

« Eh bien ! dit le poète, vous avez fait de la belle besogne là-bas. Vous avez organisé force réunions, vous avez pris force résolutions, imprimé force délibérations, voté des tas d'ordres du jour ; vous avez fait élire des présidents, des représentants, des députés, des délégués ; vous avez prêché les bras croisés devant la lance des dragons et l'arrogance des patrons... Superbe résultat : les mineurs vont crever de faim tout l'hiver.

— Vous êtes drôle vous, répondit le possibiliste, qu'auriez-vous fait à notre place ?

— J'aurais dit aux mineurs : vous n'avez pas besoin de nommer des délégués et des députés. Agissez vous-mêmes.

— Mais mon cher, nous avons cinquante députés à la Chambre ; nous en aurons toujours d'avantage. Si les ouvriers restent disciplinés, nous pourrons bientôt faire la conquête des pouvoirs publics et organiser le travail. Que voulez-vous de plus ?

— Mon cher, toutes ces formules je les qualifie : bavardages de dirigeants — et ce n'est pas en bavardant qu'on fait une révolution. Or je ne veux pas plus me courber devant la blouse de M. Thivrier que devant la redingote de M. Carnot ou devant la soutane de M. d'Hulst.

Je ne veux ni gouverner ni être gouverné. Aussi quiconque me parlera de conquérir le pouvoir me semblera toujours un grand scélérat ou un grand niais : le pouvoir c'est l'autorité — et la seule autorité que j'admette est de moi-même sur moi-même ».

IV

Ces trois épisodes qu'on traitera si l'on veut de faits-divers me suffisent à déterminer la façon de penser des intellectuels jeunes en l'an de ténèbres 1893. Baissons le rideau sur les cadavres et sur les meurt-de-faim ; il est vraisemblable que nous aurons à l'avenir d'autres tragi-comédies où ces deux éléments d'un état bien gouverné joueront encore leur rôle.

Durant l'année qui vient notre génération poursuivra sa mission de justice. Comme aujourd'hui, nous aimerons la Beauté pour elle-même sans la maquiller en salope à l'affût des gros sous, de la réclame et des faveurs autoritaires. Nous sèmerons pour la moisson libre ; nous nous efforcerons d'être des volontaires, des hommes complets, sortis enfin de cette enfance que l'on effrayait avec des Entités, — des idoles et des croquemitaines.

Plus que jamais nous œuvrerons pour l'intégrale liberté.

ADOLPHE RETTÉ.

2 Décembre 93.

(1) Toutefois un Parnassien se plaignit de ne pas être placé à la droite du président.

ROIS & PRINCES
des Lettres[1]

Jusqu'ici, les hommes n'ont connu que les dynasties aimées ou maudites — toutes maudites, n'est-ce pas ? — qui gouvernèrent les royaumes et les empires. Elles sévirent bien des siècles, écrasant l'humanité confiante et sans cesse trompée jusqu'au jour où les intellectuels s'en allèrent par le monde prêcher la bonne parole. A leur voix, toutes les dynasties croûlèrent une à une et la Marianne, si fière et si belle sous son rouge bonnet phrygien, put aller par les chemins en chantant l'hymne fameuse.

Or, en ce siècle des intellectuels — ou tout au moins des gens se donnant pour tels — ont essayé de remplacer les dynasties royales par les dynasties littéraires ; c'est-à-dire, qu'ils se sont efforcés d'écraser autour d'eux tout ce qui pouvait être plus grand qu'eux. Plus grand, dis-je, j'entends : plus puissant, plus fêté par ce Paris qui fait et défait les gloires, car d'avoir plus de génie peu leur importe puisqu'ils ne sont que les aventuriers de l'Art.

Une fois la gloire conquise avec toutes ses fortunes et tous ses honneurs et sentant faiblir leurs forces de beaux *struggl-for-lifeurs*, ils veulent, *de leur vivant*, reporter cette même gloire, cette même toute puissance sur leurs descendants, ainsi que fit jadis l'empereur Charles-Quint.

Cela réussira-t-il ? Non, je pense. Il serait par trop ridicule de croire un homme génial uniquement parce qu'il est le fils d'un grand poète. C'est trop demander de la bêtise humaine. La science, d'ailleurs, nous enseigne que le fils d'un homme de génie est généralement une intelligence médiocre, précisément parce que son père était génial et que ses œuvres ont absorbé toute la moëlle de la race ; — de nombreux exemples sont là pour prouver que la science a raison

Voici quinze ans que M. Alphonse Daudet joue au petit tyran de la littérature. Napoléon Ier a imposé tous les membres de sa famille à l'Europe ; M. Daudet, lui, a imposé sucessivement son frère, sa femme et enfin son fils à l'admiration sans bornes de ses contemporains.

***

Certes, M. Daudet est un écrivain de grand mérite, mettons même de grand talent, car je lui pardonne volontiers ses romans à l'eau de rose parce qu'il a écrit l'œuvre très belle, admirablement vivante qu'est *Sapho*. *Sapho* vivra et M. Daudet vivra par *Sapho* seulement. Tout ce qu'il a fait avant semble écrit par un homme qui ne sait — ou n'ose — trouver sa voie, et tout ce qu'il a fait après... mon Dieu ! n'en parlons pas, car l'*Immortel* finirait par nous faire aimer l'Académie !

Vous rappelez-vous dans l'*Œuvre* de Zola ce peintre trop parisien blaguant les « chers Maîtres » mais n'osant adopter la formule de l'art nouveau parce que le public ne comprend pas encore cet art dont il rit en attendant de l'admirer. Finalement, le malin escamote ce qui plaît dans l'école nouvelle, accomode cela à la sauce en honneur à l'école des Beaux-Arts, sert chaud et réussit du coup, M. Daudet est un peu ce peintre-là. Ni franchement naturaliste, ni franchement idéaliste, il a toujours ménagé la chèvre et le choux. Le pied droit dans un camp, le pied gauche dans l'autre il a eu tous les succès et tous les honneurs parce que chacune des deux écoles croyait le posséder. Une seule fois il fut sincère, c'est dans *Sapho*. Ce livre le prit tout entier, il y mit toute son âme, en fit un chef-d'œuvre et se retrouva vidé.

Le Maître fini, restait toujours le frère, Ernest Daudet, bien connu des concierges qui savourent chaque matin ses innombrables romans-feuilletons, presqu'aussi beaux que ceux de M. de Montépin. Restait encore Mme Alphonse Daudet. Certes, il serait peu galant de ma part d'attaquer une femme, mais il est bien convenu dans le monde des lettres qu'une femme qui écrit n'est plus une femme, mais un écrivain comme un autre qu'on a le droit de *chiquenauder* tout comme un autre quand il le mérite.

Je vous dirai donc que Mme Daudet me semble un type parfait du bas-bleu — ce terrible bas-bleu que Barbey d'Aurevilly a si bien caractérisé. Je connais d'elle un volume de prose : *Impressions d'Art et de Nature*, des petites choses assez gentilles, avec çà et là des lueurs d'esprit, mais le tout noyé dans un extraordinaire pédantisme de style.

Ernest et Mme Alphonse Daudet étant incapables de soutenir la réputation de la maison, on en a inventé un quatrième qui s'appelle Léon Daudet, l'auteur « déjà célèbre » disent les journaux d'*Hœres* et enfin de l'*Astre Noir*.

On se rappelle le *four* d'*Hœres*, je ne veux donc pas y revenir. L'*Astre Noir* ne vaut guère mieux. Voici le canevas en deux mots : Un écrivain de génie brille splendidement au firmament littéraire. Tout à coup, il semble se ternir, s'éteindre, s'éclipser, mais brusquement il remonte, se rallume, flambe... et pour toujours cette fois.

On a fait à M. Léon Daudet une réputation de savant. Savant, c'est possible, mais écrivain, jamais ! D'ailleurs, sa science ne m'inspire pas la moindre confiance. Des gens sérieux m'ont dit qu'il était un piteux raté de la médecine, avec quelque semblant de raison, en somme, puisque M. Daudet abandonne la science pour la littérature.

A vrai dire, la littérature de M. Léon Daudet ne m'enthousiasme guère ; des confrères m'ont dit qu'elle les faisait bailler, d'autres m'ont dit qu'ils l'ignoraient absolument et continueraient à l'ignorer.

N'importe ! j'accorde même du talent à M. Léon Daudet (voyons, mes chers confrères, un peu de silence je vous prie et ne riez pas ainsi !) donc, j'accorde un peu de talent à M. Daudet, mais je lui demande ce qu'il vient faire en littérature, lui, qui n'a qu'un peu de talent alors

(1) A propos de l'*Astre Noir* de Léon A. Daudet.

que son père en a beaucoup, même du génie au dire de quelques-uns. N'a-t-il donc pas d'ami assez charitable pour lui dire : « Taisez-vous donc, malheureux enfant ! ne voyez-vous pas que vous allez ternir l'éclat de ce nom que votre père a eu tant de peine à faire reluire ? » Mais voilà, à cause du père on dit au fils : c'est très bien, continuez ! et ces flatteurs, des « chers confrères », en somme, doivent savourer un plaisir peu commun en voyant ce nom tant révéré du maître s'étaler en tête d'aussi quelconques âneries. Cela n'a pas même le mérite d'être extraordinairement bête. C'est médiocre, rien de plus. Si M. Léon Daudet a conservé une lueur de saine raison, la réputation qu'on lui fait parce qu'il s'appelle Daudet et parce qu'il a épousé Mlle Jeanne Hugo doit l'étonner profondément, le stupéfier. Mais ce jeune homme m'a tout l'air de se prendre très au sérieux, il se prodigue, écrit partout où l'on veut bien lui prendre de la copie, fait même du journalisme. En littérature, nous avons l'habitude de faire du journalisme pour vivre, en attendant le succès ; le journalisme, la production chronique, c'est le cauchemar des littérateurs. Lui, ce jeune millionnaire, fait du journalisme par amour du journalisme. Il adore ça d'éclabousser du papier pour dire des niaiseries, des choses sans la moindre importance. Il est journaliste dans l'âme, il n'est même que çà.

***

J'ai grand peur que M. Alphonse Daudet se fasse des illusions sur sa dynastie. Après lui sa race, littérairement parlant, sera éteinte, car la génération nouvelle, celle de M. Léon Daudet, m'a tout l'air de ne pas s'inquiéter beaucoup de ce jeune aigle sans bec, sans ailes et sans serres. Je voudrais bien savoir ce qu'aurait pensé de lui Hugo, le Père qui fut exilé sous l'Empire par le duc de Morny, le grand seigneur dont M. Alphonse Daudet fut le secrétaire intime. Peut-être le Maître eût-il raconté au mari de sa petite-fille l'admirable histoire du fils de Meissonnier qui, peintre comme son père, et peintre de talent, refuse d'exposer et de vendre ses toiles, a même cessé de peindre parce qu'il ne se sent pas plus grand que son père. Le fils d'un écrivain de talent, M. Léon Daudet, n'a le droit d'écrire que lorsqu'il a du génie.

ROLAND DE MARÈS.

LUGNÉ-POÉ

LUGNÉ-POÉ (Dessin de Stèphe).

Objectif littéraire dirigé, par un vieux philosophe, sur le « jeune et intelligent » directeur de l'*Œuvre* des Bouffes Norvégiens rue du faubourg Denis, *vulgo* Bouffes-du-Nord) :

Un grand brun, maigre, l'œil noir, le nez pur, la bouche mince, l'air sérieux et convaincu d'un austère clergyman ; figurerait aussi très bien, dans le noble costume du dominicain, un Lacordaire nouveau, annonçant la révolution sociale au nom du Christ, du haut d'une chaire retentissante. Marié, néanmoins, à la charmante Mademoiselle Bady, qui se révéla artiste inspirée dans le mystérieux personnage de Rébecca West, de *Rosmersholm*.

Arverne d'origine, né à Paris, le 27 Décembre 1869, d'une « bonne famille » ; à noter ceci : le père, ancien officier, séjourna sept ans en Amérique ; affirme descendre d'Honoré d'Urfé, le ligueur, si universellement fameux, jadis, par son roman l'*Astrée ;* se croit, et surtout, apparenté à Edgar Poë, dont les ancêtres, nés dans le centre volcanique de la France, auraient émigré lors de l'édit de Nantes, mouvement qui se continue encore vers l'Amérique du Nord parmi les membres de la *gens* (1).

Elève de Worms au « Conservatoire national de Musique et de Déclamation », Lugné-Poé n'y remporta et, probablement, ne mérita que ces palmes : en 1890, le premier accessit de Comédie dans Arnolphe de l'*Ecole des femmes*, en 1891, le deuxième prix dans Harpagon de l'*Avare*. (Cette dernière année, M. de Max obtint les deux premiers prix de Tragédie et de Comédie).

(1) Et pourtant le soigneux et bien renseigné feu Hennequin fait descendre Edgar Poe d'une noble famille irlandaise.

Dès le 25 juin 1888, le tout jeune artiste se produisit en liberté au fugitif « Théâtre indépendant » (Salle Duprez), dans cette comédie de M. Georges Taylor : *Les ronces du chemin.* (Je pense qu'il s'agissait d'une sorte de Clovis Hugues, très-exubérant aussi, peut-être moins bon et encore plus comique).

Depuis les premières assises du *Théâtre Libre* d'Antoine, à Paris, 30 mars 1887, que de ces tréteaux indépendants, plus ou moins : dressés pour Edouard Dujardin (sa trilogie d'*Antonia*), pour Maurice Maeterlinck (sa tragédie de *Pelléas et Mélisande*) ; *les Escholiers* ; *les Estourneaulx* (même) ; le *Cercle funambulesque* ; le *Théâtre Mixte* ; le *Théâtre d'Art* ; le *Théâtre des Poètes* (voué jusqu'ici à Jésus-Christ et à Napoléon) ; l'*Œuvre*, purement ibsénienne quant à présent.

Sur un théâtre particulier, quelque part, Lugné-Poé figura encore, vers cette époque, le Curé dans le *Pater*, drame en un acte, en vers, de M. François Coppée ; puis, sous les pseudonymes de Philipon et de Leroy, fut régisseur et acteur chez Antoine ; on l'y vit dans *Rolande*, cinq actes par Louis de Gramont, les *Inséparables*, trois actes de Georges Ancey (rôle de M. Leroy-Granger, ignoble bourgeois, « un père en bois, très étonnant, bien composé », disait Jean Jullien), le *Comte Wiltold* de Rszewuski, l'*Ancien*, de Léon Cladel, le *Pain d'autrui* de Tourguenieff, le *père Lebonnard* de Jean Aicard, *Au temps de la ballade* de Georges Bois (rôle de Villon), *le Cœur révélateur* d'après Edgar Poe (l'officier de police), *Ménages d'artistes* de Brieux, *le Maître* de Jean Jullien (Dagneux, ancien notaire, cinquante ans.)

En 1891-1892, au Théâtre d'Art, il créa des rôles dans *Théodat* par Rémy de Gourmont, les *Noces de Sathan* par Jules Bois, et surtout l'*Intruse* et les *Aveugles* de Maeterlinck, où il se révéla quasiment grand artiste : on n'oubliera pas le tragique grand'père aveugle de cette *Intruse*.

Aux « Escholiers », dont il fut le « metteur en scène », il joua dans l'*Eclipse* d'Auguste Germain, la *Faux*, de Jules Bois et Mourey, le *Flagrant délit* de Ginisty, la *Famille* de Thalasso, *Pour son bonheur* d'Espérou, la *Dame de la Mer*, d'Ibsen (docteur Wangel), *Monsieur Chaumont* et *les Vieux* de Gaston Salandri, vraiment remarquable, dans cette dernière pièce, où il était M. Noirot, ancien employé, presque octogénaire, qui tue sa femme septuagénaire dans une discussion, où elle manifeste trop de jalousie rétrospective, et, ce même soir, dans la parodie de Georges Roussel et Achille Hellème, *Anachronisme*, il prêtait une bonne physionomie de Prudhomme crétin au Père, et ce père était M. le comte de Paris, le futur roi Philippe VII.

Dans la mémorable trilogie d'Edouard Dujardin *Autonia*, *le chevalier du passé*, et *la fin d'Antonia*, — Lugné-Poé fut un choryphée, ce Chevalier, et un jeune berger, très blond et fort volontaire, qui abuse d'Antonia, bien lasse, et la rend mère.

En 1892, M. Porel prit Lugné-Poé à son *Grand-Théâtre*, où il se ruina si rapidement, et ne lui fit jouer que Mathan, prêtre apostat, sacrificateur de Baal *(Athalie)*, Lecardonel, homme d'affaires, quarante ans (les *Faux bonshommes)*, Dracès, vieillard libidineux *(Lysistrata)*, et Laborderie, poète, auteur du « Livre de *l'Amour* », homme mûr, officier de la Légion d'honneur, rôle de dix lignes, en répliques, auquel il sut, très intelligemment, donner une physionomie. *(Sapho* de M. Daudet).

C'est du reste en quoi prévaut l'artiste qui nous occupe : il s'attache surtout au côté extérieur du personnage, veut saisissant le milieu où il évolue et, dans la diction, ne cherche que la simplicité, et c'est trop peu quelquefois.

Lugné-Poé fut, enfin, très remarquablement, en octobre et novembre derniers, le pasteur Rosmer et le docteur Stockmann pour le génial Ibsen, après avoir été (17 mai 1893) le naïf et charmant Golaud de *Pelléas et Mélisande*, l'exquis drame de Maurice Maeterlinck.

On sait peu que ce jeune artiste collabora, en critique avancé et judicieux, et pseudonymement, à *Art et Critique*, à *La Plume*, au *Chat Noir* ; il fit aussi avec M. Malaquin une comédie *Viardot et Compagnie*, jouée à la Bodinière, étude un peu naïve de cynisme bourgeois, et il existe de lui, avec ce même écrivain, des *Filles maigres* (joli titre, mais qu'est-ce ?).

Lugné-Poé, qu'on me dit comme anarchiste, protège la peinture nouvelle des Maurice Denis, Vuillard et Bonnard, dont il possède une fort belle collection.

Ce fondateur-directeur de l'*Œuvre* va donner (aura peut-être donné quand ces lignes paraîtront) *Ames solitaires* d'Hauptmann, allemand, l'auteur des *Tisserands*, puis *Nathalie*, de Tourguenieff, *Au dessus des forces humaines* du norvégien Bjornson, *Solness le constructeur*, d'Ibsen, le *Charriot de terre cuite*, adapté du sanscrit par M. Barrucand (on a joué jadis une adaptation de ce drame indien par Gérard de Nerval) et, en fin de saison, le superbe drame shakespearien d'Alfred de Musset, *Lorenzaccio*, qui ne compte pas moins de trente-huit scènes ou tableaux.

Il parle enfin d'un « théâtre de rêve » avec des fantoches, et de clowneries lyriques, où il se révélerait personnellement clown épique.

La Littérature compte beaucoup, par ses antécédents, sur cet artiste, passionné sous des dehors frigides.

JULES CHRISTOPHE.

P. S. — Le petit crayon, pur et naïf, qui accompagne cette étude, représente Lugné-Poé dans Rosmer, de *Rosmersholm*.

Homicide par Imprudence

Dans le local puant et gluant qui servait de prison, un moineau franc à grand bruit d'ailes signala sa présence inattendue.

Les détenus, pour la plupart âmes candides, s'évertuèrent à capturer doucement l'écervelé. Tous ravis de l'aubaine, une fois le nouvel hôte en leurs doigts noueux, ils se le passaient avec des précautions touchantes, et les baisers pleuvaient sur sa tête lisse, et les caresses sur son corps soyeux.

Puis furent convoqués le ban et l'arrière-ban de la haute pègre pour décider ce qu'on ferait de la bestiole.

Fallait-il, après une semonce bien moralere, lâcher le captif ou bien, à force de chateries essaierait-on de l'apprivoiser ?

On décida, pour tuer les heures longues de l'après-midi, de le garder jusqu'au lendemain matin, après ce délai... la fuite par la lucarne.

Mais où dénicher une cage ou quelque chose d'approchant ?

Un ingénieux sacripant proposa son vaste godillot, qui recouvert d'une chaussette russe en guise de toit, reçut l'infortuné tremblant d'émoi.

Mais au matin quand on s'approcha de la cage improvisée et qu'on souleva la chaussette russe, on vit l'innocent tout raidi : il était mort asphyxié !

La chaussette russe servit de drap funèbre ; on l'enterra sous une dalle, et de pompeux discours furent prononcés à l'issue de la cérémonie...

GEORGES ROUSSEL.

BOURGEOISES

Pour Paul Masson.

Pudeur

Toilettes retapées datant de l'an dernier et chapeaux regarnis d'il y a deux ou trois hivers, au jour de Madame, elles sont cinq ou six, qui, sans souci de l'heure qui s'écoule, jacassent.

La bonne aubaine, vraiment, pour la petite ville, cet adultère, auquel rien ne manque, des hoquets de la passion qui force les portes et qui tue, au ridicule et prosaïque détail d'un objet usuel et portatif, oublié par les amants en une chambre de garni.

Une aventure point banale, rouge encore du sang frais de la morte et que vient corser, l'appareil, imposant au loin, des assises proches.

Et elles rient, ces dames ; un rire de luxure allumée, venant mêler l'humidité d'un désir au vinaigre journalier de leurs potins, et elles se trémoussent, le corps moite aux titillations qui les énervent de vagues chatouilles : en phrases susurées, se commentant les indiscrétions des feuilles bien informées — corset mauve et dessous roses.

A la fin, toutefois, c'est en la gorge de l'une comme une bouffée de pudeur, qui, d'indignation la fait soudainement pâlir, tandis qu'alentour pépient les bouches et fusent les rires :

— Oh, une honnête femme... avec un autre que son mari !... et, en plein jour ! ma chère !...

Sortie de bal

Comme c'était leur amie et qu'elles avaient été ses demoiselles d'honneur, cependant que, soucieux, leur père errait par les corridors, Madame, nonobstant la gêne de son corset, qui, sous le ponceau de son corsage, faisait paraître plus rouges que la soie qui les dévêtaient, et l'avalanche mal étayée de ses seins, et la cuissarde robustesse de ses bras, en un cotillon fou, les avait laissé danser jusqu'au matin.

Oh, bien danser, et bien s'amuser, et bien flirter ! — inutilement hélas, sans pouvoir imposer au valseur exacerbé et gris un peu, ce baiser maladroit et hâtif, au creux du dos, entre deux portes, qui fait scandale et procure des maris aux filles sans dot.

Au petit jour, une aube triste et terne d'Avril, le landau — un locatis pris au rabais, après avoir reconduit nombre d'invités — voiturant, mi-endormie, la nichetée, les petites ballotées l'une contre l'autre, grelottantes sous leur sortie de bal : exaspérée, furieuse, désignant du regard la silhouette effacée et aveulie, volontairement à l'écart du père somnolent, en une phrase brève, où sans feinte, perçaient et ses rancœurs, et ses fatigues, la mère les sermonna.

— Voyons, pimbèches, c'est pourtant pas plus difficile à lever que ça — un homme !

Puberté

Les Feyssard, des gens bien : le père, fonctionnaire quelconque, aux allures lourdes et veules de retraité, la mère, une anguleuse et rèche personne, que la médisance et la prière avaient réduite à ce minimum de feminité qui fleurit à l'ombre des lys de papier d'or et des chrysanthèmes en effiloché des chapelles consacrées : la colère fut grande en apprenant que leur fils Jacques, un blanc-bec de dix-huit ans, découchait chaque nuit, pour aller dans la basse ville, retrouver quelque gourgandine.

Tout d'abord, Monsieur eut un formidable juron, qui, sur la cheminée, fit tressaillir la bonne dame de Lourdes, qui, sa robe de porcelaine ceinte d'une écharpe d'un bleu criard, s'immobilisait en un pacifiant sourire.

Un moment, il fut question d'engager le garnement, au loin, en quelque régiment d'infanterie, et si, dans son indignation, le père ne le maudit point : la crainte du ridicule et le respect humain l'en retinrent seuls.

Cette grosse explosion passée, après que Madame eut, — non sans réminiscences des derniers sermons où l'oisiveté et le besoin de connaître les récents scandales l'avait conduite — déploré l'éducation pas assez religieuse que leur fils avait reçue au Collège, et imputé à ce manque de principes ces premiers écarts ; l'on causa.

Sans doute, la faute de Jacques n'était pas irrémissible. C'était l'âge, cela se passerait à coup sûr ; et une soudaine gaîté vint à M. le Di-

lecteur, se remémorant, en une morose délectation, le souvenir de ses escapades premières...

Le pardon — l'ignorance même — des frasques du jeune homme fut décidé.

Cependant, comme goguenard, le père allumait sa bougie, leur lit ayant depuis longtemps cessé d'être commun, la mère en une ultime révolte :

— Petite bête ! courir ainsi la gueuse ; quand, sur le conseil de ces Messieurs, j'avais eu soin de prendre une bonne jolie et de son âge !

PIERRE DUFAY.

HYMNE A LA MER

O Mer, ô vaste Mer, ô grande horizontale,
Dans le lit de granit où ta beauté s'étale
Au rhythme de tes flots,
J'aime voir se lever ta gorge large et pleine,
J'aime entendre, à grand bruit, s'exhaler ton haleine,
Ton rire ou tes sanglots.

Dans le calme des nuits, quand ton poumon se gonfle,
Il semble qu'on entend quelque géant qui ronfle
Tumultueusement,
Il semble que ce soit quelque monstre femelle
Dont le sein se soulève ainsi qu'une mamelle
Vers un céleste amant.

Car, comme le poète, ô Mer, tu n'es sensible
Qu'à l'irréalisable, au rêve inaccessible
D'un amour dans le Ciel.
C'est le seul, ô Mer bleue, ô Phryné colossale,
Qui t'émeuve ; et toujours c'est vers lui que s'exhale
Ton délire mensuel.

Je t'aime en tes langueurs ; je t'aime en ta puissance ;
Et j'aime les éclats de ta phosphorescence
Pendant l'orage noir,
O chatte, ces reflets, ces lueurs criminelles
Q'ont le poil des félins, dans l'ombre, et les prunelles
Des tigresses, le soir.

Bien souvent sur le bord de ta couche traîtresse,
De tes baisers je suis venu goûter l'ivresse,
Mais à pas hésitants,
Rien qu'un effleurement de ta vague qui lèche,
Comme une bouche aimée à la peau semble fraîche
Et brûle en même temps.

Souvent, dans tes transports de passion farouche,
Quand tu t'es retournée un moment sur ta couche
Vers ton rêve inconnu,
Je me suis avancé sur tes draps d'algue verte
Tout humides encore, où tu pâmais, offerte
Même au premier venu ;

Et, m'étant enivré de ton odeur saline,
Je vonlus à mon tour, géante Messaline,
Etre de tes amants,
En poète exalté dont le sang bat la charge
Et qui ne trouve pas de poitrine trop large
Pour ses embrassements.

J'ai senti sursauter tes entrailles profondes,
Tandis que je humais les flots dont tu m'inondes,
Monstre, en me sonlevant ;
J'ai senti frissonner ta chair, où la proue entre,
Et j'ai tenu sous moi la rondeur de ton ventre
Formidable et mouvant.

Mais, ô Mer dédaigneuse en ta robe de moire,
Trop souvent, convoitant le Soleil dans sa gloire
Ou la Lune, ô Sapho !
Ton regard s'assombrit contre ceux que tu berces
Et, dans un mouvement d'humeur, tu les renverses
D'un frisson de ta peau.

Dans des réactions de cavale indomptée,
On te voit te dresser, terrible, démontée ;
Et, cabrée aux défis,
Tu brises les hardis auxquels tu t'abandonnes,
Tu les étouffes, Mer puissante, et tu les donnes
En pâture à tes fils.

GASTON ARMELIN.

1893.

HERMAN BANG

Herman Bang est une des physionomies les plus singulières et les plus saisissantes de la contemporaine littérature scandinave.

Il a trente-cinq ans, il descend d'une des plus nobles familles du Danemark et,le premier de sa race, il dut s'adonner à la littérature.

L'héritage que lui laissaient les siens était triste en effet : 20.000 fr. environ, des nerfs extrêmement surexcitables, et une éducation d'enfant gâté et riche : « J'étais une bête de luxe », a dit Bang.

L'enfant, se croyant riche, avait voulu tout d'abord étudier l'art dramatique ; il n'y fallait plus songer : *gagner sa vie* devait être son seul objectif désormais.

Gagner sa vie ! Terrible mot, incompréhensible formule, pour notre *bête de luxe*.

Bang entra dans le journalisme, se disant judicieusement que ceux qui ignorent tout, sont encore suffisamment instruits pour ce métier. Heureusement Bang,était moins ignorant de toutes choses qu'il voulait bien le dire.

Car ses articles littéraires firent si grand bruit, que notre jeune débutant fut aussitôt remarqué par les plus distingués écrivains qui s'empressèrent de lui venir en aide :

(Ces choses-là arrivent encore en Danemark). A 21 ans, Bang lança un grand roman déjà singulièrement talentueux, mais sombre et spleenétique aussi, l'ouvrage un peu touffu, 700 pages, était intitulé *Races sans espoir*. Ce livre contient déjà à l'état embryonnaire, comme une ouverture d'opéra renferme en résumé l'œuvre entière, tout le talent que nous allons voir largement s'epanouir sous l'action du temps avec l'aide du travail.

Races sans espoir. Ce livre dans lequel on voulut voir l'Histoire de la propre jeunesse de l'écrivain fut, oh rare bonne fortune ! interdit par un policier trop zélé ; toute l'élite intellectuelle du Danemark soutint le jeune Bang et on s'arracha à prix d'or les exemplaires du volume saisi. Du jour au lendemain, une réputation littéraire était née à Copenhague. Herman Bang était célèbre.

Dès lors le public scandinave est toujours de-

meuré attentif à tout ce qui concernait le jeune écrivain devenu son favori.

Et tour à tour, toujours avec le même don d'émotionner ses lecteurs, Bang a publié une vingtaine de volumes, romans, nouvelles, études critiques, pièces de théâtre.

Le premier roman était titré *Races sans espoir*; le dernier, en préparation encore, s'appellera le *Dernier Danois*. Ces titres suggestifs, ne clament-ils pas les tendances pessimistes de l'écrivain, plus apte à décrire les tristesses de l'existence, que la joie de vivre.

Toutes les œuvres, il est vrai, enfantées par le laborieux écrivain, content l'éternelle histoire des *vaincus*. Bang ne dit pas les êtres d'exception, mais les simples, les plus humbles au contraire : la vie douloureuse des *enfants prodigues*, l'existence cruelle des petites gens de province, des garçons d'hôtel, des maîtresses de pension et on sent qu'il souffre, qu'il saigne lui-même des blessures qu'il décrit.

La tristesse de Bang est particulière, spéciale à cet artiste, Bang est avant tout un sensitif, son pessimisme est poignant, sincère, vibrant, parce qu'il vient du cœur.

Dans toute l'œuvre est répandu un grand sentiment de pitié pour tous ceux-là qui souffrent de l'existence.

Cette pitié fait de Bang le frère de Dickens et le proche parent de Tolstoï, bien que sa technique, sa forme, soient plutôt françaises.

Le style de Bang est passionné et nerveux ; l'état fébrile de son tempéramment donne une force singulièrement intense à son talent. Dans ses œuvres d'une date plus rapprochée, l'auteur est parvenu à une manière de voir et d'écrire qui le rend unique dans la littérature scandinave. Il est devenu maintenant un impressionniste outré, désireux avant tout de fournir la pensée du *vécu*.

Le premier admirateur du talent de Bang dans cette nouvelle phase a été Ibsen lui-même qui, après la publication de *Tine*, une atroce étude sur la guerre dano-allemande et *Au bord de la route*, une magistrale nouvelle sur la vie danoise, adressa une lettre remplie de félicitations admiratives au jeune écrivain.

H. Bang n'est pas seulement un romancier, c'est aussi un remarquable dramaturge, et il est célèbre dans toute l'Europe du nord comme journaliste, directeur de théâtre, acteur même. Peu d'hommes ont connu plus que celui-ci la louange et le blâme ; son portrait comme sa caricature se retrouvent dans toutes les maisons des trois royaumes. En outre, c'est un conférencier illustre qui a parcouru au milieu des succès les plus éclatants, tout le nord de l'Europe jusqu'à Pétersbourg. Seul Bjornson peut lui être comparé comme orateur.

Toujours en route, toujours courant après le nouveau pour le saisir et l'offrir au public des lettres. Bang est traité en égal par les écrivains célèbres de tous les pays, ses œuvres sont traduites en anglais, hollandais, allemand ; il faut donc que la France n'ignore pas plus longtemps ce beau talent.

Mon collaborateur Zepelin et moi avons traduit Phèdre, un roman très sensuel, une Phèdre moderne qui finit par la morphine; ensuite *Au bord de la route*, le petit chef d'œuvre dont nous parlons plus haut, enfin *Frère* et *Quand l'amour meurt*, deux exquises pièces de théâtre parues récemment dans *la Revue d'Art dramatique*. Notre aimable confrère Prozor a traduit Tine ; bientôt donc, le nom de Bang sera aussi populaire chez nous, que celui d'un de nos meilleurs écrivains et ce sera justice, les Danois ne sont-ils pas les Français du Nord.

Herman Bang est depuis quelques mois à Paris, aussi modeste qu'il est grand, il n'est pas venu demander à la grande capitale la consécration de son talent ; au contraire, intéressé par le mouvement qui se produit en France en faveur du théâtre scandinave, il s'est occupé d'assurer le succès d'Ibsen et de Bjornson et uni à nous, il s'est dépensé pour faire mettre à la scène les pièces des maîtres, en restant fidèle à l'interprétation de la grande scène de Copenhague.

Pour terminer cette rapide étude, je dirai combien séduisant est Bang dans la vie privée.

Cet esprit si fin, si cultivé, est ouvert à toutes les curiosités, comme son cœur est ouvert à tous les sentiments nobles et généreux.

Et son caractère et la délicatesse si exquise que tous lui accordent doublent, cet artiste d'un véritable gentilhomme dans toute l'acception qu'on donnait autrefois à ce mot.

VICOMTE DE COLLEVILLE.

BAGATELLES

à Paul Verlaine.

Eclairé de lune sereine,
Dans un décor de pur Watteau :
— Au printemps, le parc d'un château —
Un couple amoureux se promène.

Le bruit léger des hauts talons
Qui marquent le sable en cadence,
Semble continuer la danse
Incertaine des violons.

Une senteur de bergamote
Dans l'air s'échappe du mouchoir
Que Colombine a laissé choir,
Et qu'Arlequin vite escamote !

Un banc s'offre sous les lilas ;
Colombine y fuit, elle boude ;
Mais près d'elle bientôt s'accoude
Arlequin qui lui parle bas :

« Ton haleine, dis, fleure-t-elle
Aussi bon que ce mouchoir blanc ?
Son parfum est-il plus troublant
Que celui de cette dentelle ?

Allons ! souris parmi tes pleurs !
Colombine, calme ma fièvre,
Enferme à jamais sous ta lèvre
La suite des mots querelleurs. »

HERMAN BANG

(Dessin de F.-A. Cazals)

Arlequin devenait plus tendre,
La lune se cachait un peu,
Et les étoiles au ciel bleu
Semblaient ne rien voir, rien entendre.

Une étoile eût-elle voulu
Ouvrir les yeux, prêter l'oreille,
Sa pudeur aux miennes pareille
N'aurait rien vu, rien entendu.

.....

Le parc est désert : plus personne !
Sur la danse des violons
Se perd le bruit des hauts talons,
Au rythme de minuit qui sonne !

J.-L. CROZE.

POUR CELLE QUI NE VEUT POINT

A Micaëla.

I

Sous le voile épais des paupières.
A l'ombre douce de vos cils,
Vos yeux sont comme des rapières
Qui se gardent des alguazils.

Ils ont parfois des échappées
A droite, à gauche, vaguement,
Et les âmes qu'ils ont frappées
Languissent désespérément.

Ils ont le secret des morts lentes,
Ils sont les grands hypnotiseurs,
Et sur les victimes râlantes
Ils se penchent comme des sœurs,

Et quand ils ont parfait leurs œuvres,
Sans rien craindre des alguazils,
Ils rampent comme des couleuvres,
A l'ombre douce de vos cils.

II

Vous l'avez deviné vous même
A voir mes yeux toujours rivés
Sur votre bouche, oui, je l'aime,
Et cependant vous m'en privez,

Et vous riez, et moi je souffre
L'angoisse folle d'un martyr
A voir s'entrebailler le gouffre
Où je rêve de m'engloutir,

Et, superbe d'indifférence,
Autour de moi vous promenez
Cette insurmontable attirance
Qui fait mes yeux illuminés :

Pitié !... cette chair que je touche
A moi, tenez, mordez dedans
Très fort... Si je n'ai pas la bouche,
J'aurai la trace de vos dents !

III

Je crois toujours lire le doute
En l'arrière fond de vos yeux
Et je ne vous possède toute,
Que le soir, après les adieux;

Car votre image que j'évoque
Et qui vient troubler mon repos
Se livre à moi sans équivoque
Et se fait douce à mes propos.

Elle préside à mes extases,
Elle m'offre ses yeux, ses seins,
Sa bouche et le reste sans phrases,
Sur le nid tiède des coussins,

Et j'oublie en mon hébétude,
Tant le rêve m'a paru doux,
De qui me vient ma lassitude,
Si c'est d'elle ou si c'est de vous.

IV

Oui, vous savez l'amour comme on sait l'alchimie,
Et dans le monde des poisons,
Vous faites votre choix, ô ma cruelle amie,
Au gré de vos combinaisons :

Vous pesez le contact, vous dosez le sourire,
Vous distillez le frôlement,
Vous savez comme il faut qu'une main se retire
Pour produire l'affolement,

Chacun de vos regards se pèse au milligramme
En la balance de vos yeux,
Et vous avez prévu tout dans votre programme
Funeste, mais délicieux ;

Aussi, n'espérant plus que votre âme farouche
Ait la place pour un soupir,
J'attends que vous versiez, sereine, dans ma bouche,
Le poison dont je dois mourir..

V

Et dire qu'il faut se contraindre
Et se taire et se maîtriser,
Quand on a la fureur d'étreindre
Et de baiser et de briser ;

Qu'il faut dire à ses mains : Silence !
Quand le cœur chante : Vas-y donc !
Abominable pénitence,
Mon Dieu, que t'ai-je fait?... Pardon !

Qu'il faut garder ses yeux, sa bouche,
Pour ce mot saugrenu : Vertu...
Halte-là, personne n'y touche...
Hé, mon camarade, où vas-tu ?

C'est trop bête à la fin, c'est triste
De ne manger que son pain bis ;
Assez... là... je fends la batiste :
« Maman !... » Trop tard, ma foi, tant pis.

GABRIEL MONTOYA.

CHANSON VERTE

LA CHANSON DE LA VAGUE

A Stuart Merrill.

Je suis la Vague folle, enfant des Mers lointaines;
Je nais et je trépasse et je renais encor...
La Reine Océanne a la volonté hautaine
De redonner la vie après de courtes morts.

Je vais, houlant ma rage, et la laissant en traîne,
Blanche aux aubes d'argent, noire aux couchants d'airain
Et je crois à ma sœur, la lascive Sirène,
Que le Marin dit voir, dormante, arquant les reins.

Et nous allons ainsi des milliards de Vagues,
Dolentes et passives sous le fouet des Vents.
En poussant devant nous nos frais jardins : les Algues,
Dont les fleurs, dans la nuit, font peur en se mouvant.

Nous frôlons les Cités antiques et nouvelles,
Accrochant à la Grève un peu de nos velours
Et quand nous chavirons de blanches caravelles,
L'Ame verte des Mers se lamente aux Cieux lourds !

Nous roulons, nous roulons par essaims de cohortes,
En étreignant les flancs des splendides Vaisseaux,
Leur faisant, durant le Long Voyage, une escorte
Jusqu'au Bon Port ou jusqu'au plus profond des eaux.

Nous savons la Chanson que psalmodient aux Nues
La Tempête siffleuse et l'Orage hurleur ;
Et nous répéterions à l'Epave inconnue,
Les angoisses, les râles, les vaines douleurs.

Nous roulons les Secrets des Fautes et des Crimes,
Nous portons les Martyrs, les Rois, les Conquérants...
— Si l'on interrogeait le Cœur de nos Abîmes,
On verrait le Cadavre et le Trésor errants —

L'Amante des Soleils est Notre Bonne Dame,
Elle attend le Rôdeur, le Chevalier Sanglant,
Qui, mettant dans ses yeux une lueur de lames
Va rouler lourdement dans ses très fonds troublants.

Et l'Astre qui s'incruste au fronton de l'Espace,
Se polit et s'épure en nos calmes miroirs ;
Et nous tendons nos doigts aux fins oiseaux qui passent,
Tournoyant, égarés, sous le manteau des Soirs.

-.. La Damée de la Mer, Semeuse d'Aubes fraîches,
Est une pécheresse, avide de pardons ;
Deux fois, en se traînant, chaque jour elle lèche
La Grève impitoyable, en lui portant ses dons :

Et la Terre refuse à la Mer, ses pardons.

ANDHRÉ IBELS.

Novembre 93.

Heures d'automne

I

Les feuilles tombent, les feuilles
Des robustes châtaigniers
Et des frêles chèvrefeuilles.

Dans les bois, par les sentiers
Où vagabonda mon Rêve
Au temps des gais églantiers,

La sève est morte, la sève
Des joyeuses frondaisons
Qui firent l'heure si brève.

Tristement, sur les gazons,
Sur l'étang morne où se noie
L'ombre des gris horizons,

Tournoie en tous sens, tournoie
La valse des feuilles d'or
Au vague froufrou de soie.

Pour orchestre et pour décor,
Le ciel se noircit de pluie,
Le vent souffle, souffle encor...

Las ! Que mon âme s'ennuie !

II

Apporte des marrons frais
Et du cidre blond, qui mousse
Au sortir des pots de grès.

Je veux, près de ta frimousse,
Si douce, oublier ce soir
L'Automne à la tête rousse.

Sur mes genoux viens t'asseoir
Et buvons, à coupe pleine,
L'or enivrant du pressoir !

La pomme embaume l'haleine ;
Son jus clairet fait jaser
Comme un oiseau de la plaine.

Buvons ! Je veux me griser !
Je veux, m'amour, que tu cueilles
Sur mes lèvres un baiser,

Tandis que tombent les feuilles !

ALEXANDRE GOICHON.

Aux mânes de Dom Pedro II d'Alcantara

Tu dois rire, Empereur à la barbe fleurie ;
Pareil à Charlemagne en cela seulement ;
Roi bien moderne au reste, épris de parlement,
De constitution, de tout ce qu'on décrie

Dans les Cours, d'art aussi, de progrès, d'industrie ;
Académicien et fier du règlement
Qui te faisait t'asseoir, savant prince, humblement
Près d'un simple docteur, Soleil de ta patrie ;

Sauveur des pauvres noirs ; petit-fils de Numa
Et du grand Marc — Aurèle, ainsi que te nomma
Hugo républicain, — compliment vaste et juste...

Et pourtant tu mourus au froid pays d'exil.
Mais comme tu dois rire, en ton sépulcre auguste,
De voir ce qu'ils ont fait de ton heureux Brésil !

H. DE NIMAL.

LES CHANSONS DE « LA PLUME »

Lamentations Présidentielles

I

J' suis bien ennuyé,
Moi qu' l'on cite, avec déférence,
Comme l'employé
Le plus grass'ment payé de France !
Régner entre ses r'pas,
C'est dûr : on n' s'en dout' pas !
Chambre, Sénat, peuple en souffrance,
Faut plaire à tous sans préférence !
Constamment,
Faut fair' le boniment !

II

J' devrais exiger
A mon traitement un' plus value,
Rien que pour changer
Les chapeaux que j'us' tant j' salue !
Ça m' fait suer, l' bras m'en chaut ;
J' crains d'en d'venir manchot...
Mais dans c' cas, c'est chos' résolue,
J' tâch'rais de m' rendr', comme la Goulue,
Populair',
En l'vant la jambe en l'air !

III

J' voyag' trop souvent :
Ça m'esquint' c'est d' toute évidence ;
Aussi jamais d'vant
Le buffet d'un' gar' je ne danse.

J' parle trop : ça m' maigrit ;
Et c' que j'entends m'aigrit.
J' crèv'rais, j' vous l' dis en confidence,
Si je n' me livrais, par prudence,
Au sommeil
En présidant l' Conseil...

IV

Je n' peux fair' — fêt' ni
Dimanche — un' petit' noc' privée,
Car chaqu' jour on i-
naugur' quèqu'chose et j' suis d' corvée...
J'entends plus d' cinquant' fois
La Marseillais' *par mois !*
Cette œuvre — incomparable, ach'vée,
Mieux qu' le Pèr' la Victoire *enl'vée —*
M'agac' plus
Que le refrain d' Paulus !

V

Mais l' plus assommant,
C'est d' se soumettre à l'étiquette :
Je n' peux pas seul'ment
Aller dans la rue en jaquette...
... Comm' François Premier, j' voudrais courir le guill'dou...
Mais ma célébrité m'inquiète :
J' trouv'rais p't'être au ch'vet d' ma conquête
Mon portrait,
Et... ça m'intimid'rait !...

VI

On n'est pas d'accord
Sur c' que doit êtr' mon attitude.
Ce fut (c'est encor)
Un des plus grav's sujets d'étude.
Dois-j' me miner l' cerveau
Ou n'être qu'un soliveau ?
Mon entourag', plein d'inquiétude,
Veut que je prouv' quelqu'aptitude ;
Mais moi, j' crois
Qu'il vaut mieux que j' sois d' bois.

PIERRE TRIMOUILLAT.

LITURGIES INTIMES

ou

Le Culte du Mois

ou

CALENDRIER DE LA PÊCHE

AIR : *J'suis né Paillasse....*
(Béranger).

OU : *Le Bal de l'Hôtel-de-Ville...*
(Mac Nab).

I

Jadis des gens au Jour de l'An
M'apportaient des étrennes ;
Maint'nant va-t-en voir s'ils viennent Jean,
Oui, va-t-en voir s'ils viennent !
Je n'ai plus d'habits,
Je n'ai plus d' crédit,
Plus de sang dans les moëlles.
J' file un sal' coton
C'est pas drôl' quand on
Couche à la belle étoile !

II

Mais voici la Fête des Rois
Aurai-j' de la galette ?
Je n'en suis pas sûr mais je crois
Que j' vais r'cevoir un' lett'e.
Pour me retaper
Qui vais-je taper
Chez l' Princ' de Sagan j' sonne.
Il me fait entrer
Et me dit : « Mon cher
J' dois quinz' francs à ma bonne ! »

III

Ce matin, il me tombe un louis
Comme Mars *en* « Carême »
Vais-je me payer des ribouis
D' la morue ou d' la brême ?
Soupé du foi' gras !
C'est le Mardi-gras,
Il faut que je m' déguise...
Chez l' pèr' Monaco
J' décroche illico
L' costume du duc de Guise

IV

J' fais la noce au Quartier Latin.
Le matin vers trois plombes
J' suis raccroché par un' putain
Vieill' comm' les catacombes.
Ell' me dit : « Mon petit
Naguèr' dans mon lit
J'ai vu le Princ' de Galles
Il était si saoûl
Qu'il m' donna cent sous... »
La fill' me donn' la gale !

V

Je n' sais pas comment j'ai vécu
Des Cendres *jusqu'à* Pâques.
J'ai bien jeûné, je suis vaincu,
J' ai des goûts élégiaques.
Le jour des Rameaux,
J'offre à Jean Rameau,
Celui qui persévère,
Un' branch' de buis vert
Avec de beaux vers :
Il n' pay' pas même un verre !

VI

Aujourd'hui c'est le Premier Mai
La fêt' des sergents d' ville.
Si j'étais rich' j'irais au Mé'-
Ting de la ru' d' Bell'ville.
Comm' dynamitard
J'y fais du pétard
Je r'çois plus d' paings que d' beurre
Je m' fais arrêter :
J' vais donc boulotter,
J'aurai ma nuit d' huit heures !

VII

Les nuits sont douc's, le ciel est beau
C'est l' Printemps qui m' caresse
A Suresn's sur le bord de l'eau
Je promèn' ma paresse.
Les oiseaux, les fleurs
Et les bookmakers
Tout chante la nature...
Vous les amoureux
Vous êt's bien heureux
De manger un' friture !

VIII

En me promenant sur le quai
J'ai fait une conquête,
Ell' me dit : « Pour un larantqué
Je serai bien... coquette ! »
Nous nous somm's tant plus
Que je n' voudrais plus
Me séparer d' Clotilde
Je n' donn'rais ses yeux
Pas plus que ses ch'veux
Pour tout l'or des Rotschild...e !

IX

Je m' disais : *l'* Quatorze Juillet
J' vais danser dans la rue
Et v'là que j' dans' devant l' buffet
Dehors la foul' se rue...
Viv'nt les trois couleurs,
Le bruit, les lueurs
La Républiqu' française !...
Le peuple, serein,
Se croit souverain
Et chant' La Marseillaise !

X

Mais voici la Saint-Augustin
C'est ma fête et j' déjeûne
De deux sous d' frit's et d'un p'tit pain,
Que ne suis-je encore jeune ?
Je n' suis plus un saint
D'puis qu' j'ai quitté l' sein
De mon père et d' ma mère,
Mais j'ai toujours faim
Et j' trouve à la fin
Que la vie est amère !

XI

A la Toussaint *on fêt' les morts*
On leur pai' des couronnes.
Du cim'tière à l'instant je sors
Triste comm' les automnes.
Si j'étais quelqu'un
J' voudrais êtr' défunt
C'est un sort que j'envie
Car je song' qu'hélas !
Je n' m'asseoirai pas
Au banquet de la vie !

XII

Non, je n' sais rien d' plus enrageant
Quand chacun fait bombance
De n'avoir pas la *moindre argent*
Pas la moindre espérance...
Dieu ! c'est la Noël
Ici comme au ciel
Tout le monde est en fête :
L'on fait du potin
L'on fait du boudin
Et moi j' fil' la Comète !

F.-A. CAZALS.

La Quinzaine artistique et littéraire

ONZIÈME
Banquet de La Plume

— « Je crois qu'il serait bon de ne pas clôre la série » des Dîners sans avoir fait à l'artiste qui répond le » plus à votre idéal, cela dans chaque branche de l'art, » peinture, sculpture, musique, etc., le même honneur » que celui fait aux hommes de lettres présents ici... » Ainsi parlait M. Coppée, à l'un des derniers dîners ; MM. Zola, Scholl et Vacquerie approuvèrent. Le premier artiste choisi, le maître sculpteur Rodin, était donc assis, le 9 décembre, à la présidence, ayant à sa droite le plus puissant romancier contemporain, l'auteur des *Rougon-Macquart*, et à sa gauche les poète Stéphane Mallarmé et Paul Verlaine. MM. Lauren Tailhade, Georges Moreau, directeur de la *Revue En cyclopédique* et Léon Deschamps complétaient la tabl d'honneur. Aux autres tables, 90 convives, l'élite, pres que au complet, de la jeunesse artiste. Hommes d lettres : Emile Goudeau, Marcel Bailliot, J.-L. Croze Alexandre Boutique, Pierre Trimouillat, Victorien d Saussay, secrétaire de la rédaction du *Fin-de-Siècle* Charles Le Goffic, Maxime Petit, Claude Augé, Rober Scheffer, Henri Mazel, directeur de l'*Ermitage*, Hugue Rebell, André Veidaux, Adolphe Retté, Paul Masson Roland de Marès, Albert Tournaire, William Vogt rédacteur en chef de *La Foutte* (Genève), Enrique Go mez Carillo, Miguel de Toro, de Estrada, deux con frères étrangers, Paul Brulat, du *Journal*, Duvernois Swabacher, de *La Patrie*, Alphonse Bévyle, Olivier d Gourcuff, Léon Durocher, Henri de Braisnes, Jea Carrère, Burckard, Venard, Geo. Bonneron, Th. Ges lain, Léon Riotor, Jules Christophe, Charles Saunier Joseph Canqueteau, Leroux, Andhré Ibels, Emil Strauss, Martinet, Arthur Bernède, Edgard Héliot Charles Walter, Louis Miot, Léon Maillard, Alix Jean directeur de la *Gazette du Palais*, Detouche, Mauric Bigeon, du *Figaro*, Ribard (René), de Jonquières Mallet, H. Durand-Tahier, Henri Degron, A. Demare Peintres : Jules Sylvestre, l'auteur des deux eaux-forte ayant servi à l'invitation et au menu, Henri de Toulouse Lautrec, H.-G. Ibels, Léon Lebègue, Henri Boutet Fernand Fau, Félix Régamey, Adolphe Albert, Camill Ruckert ; Statuaires : W.-H. Pécou, Emile Bourdelle de Viederhausern-Rodo, Alexandre Charpentier ; Gra veur : W. Barbottin ; Musiciens : Gabriel Fabre, Jule Le Bayon ; Artistes dramatiques : Janvier (*Odéon*) Florent (*Variétés*) ; Sciences : docteurs : Joseph Gérard Jeunet, H. Bourbon, Pochet, Vogt ; Architectes Tscheglé, Jean Fugairon, Steinbrück.

La bombe jetée à la Chambre nous a value les ex cuses de MM. Auguste Vacquerie, Coppée, Scholl Claretie, Magnard, Charles Chincholle Pierre Roche Adrien Remacle, d'Esparbès, Stuart Merrill, etc M de Hérédia, attaché à son fauteuil par la goutte, a écri une lettre charmante qui nous est allée au cœur.

Enfin le dessert arrive et, d'une voix forte, Rodi prononce le toast suivant, accueilli par des vivats e un ban formidable :

Messieurs,

Pour vous remercier de l'honneur que vous m'ave fait en m'appelant aujourd'hui à présider ce dîne amical, j'aurais grand besoin d'emprunter un peu d l'éloquence de mes prédécesseurs éminents à cette pré sidence.

Malheureusement je ne suis qu'un simple manieu d'ébauchoir et, comme la Sculpture est muette, j'ai bie le droit sinon le devoir de me taire.

Néanmoins, bien que je sois un ouvrier d'art vou au silence et par conséquent inhabile à dire les senti ments que j'éprouve le plus vivement, je vous prie d croire, — autant que si j'avais le don de l'exprime éloquemment, — à la sincérité profonde de ma recon naissance pour le plaisir que je vous dois.

Je bois donc à vous tous, Messieurs, grands ouvrier de la plume, poètes et prosateurs, qui saves donner l vie à la pensée humaine et, s'il m'est permis d'avoi une préférence, je bois surtout à ceux qui, plus jeune que moi, ont tout un avenir devant eux pour jete dans leurs œuvres les hautes rêveries de leur esprit les fortes émotions de leur cœur, les belles visions e les nobles aspirations de leur âme.

Quelques minutes après le Rédacteur en chef de *L Plume* se lève à son tour et, les yeux pleins de joie annonce la bonne nouvelle :

« *Mes chers amis, j'ai le plaisir de vous faire con* « *naître le résultat de l'élection pour la présidence d* « *prochain banquet : nos illustres présidents nous on*

« *fait l'honneur de choisir M. Puvis de Chavannes* ».

Ce nom est salué d'applaudissements frénétiques.

Puis l'on passe dans la salle des fêtes habituelles et la soirée, un peu houleuse de par la gaîté régnante, se poursuit triomphale pour quelques-uns de nos poètes amis et pour nos chansonniers.

Dernière Heure. — Nous recevons au moment de mettre sous presse le télégramme suivant du maître Puvis de Chavannes.

Cher Monsieur, il n'y a pas de santé ni de prudence qui tienne devant tant de bonne grâce. Donc, considérez ma lettre précédant l'élection comme non-avenue et prévenez-moi un peu à l'avance, pour que je sois prêt à me rendre au dîner.

Bien cordialement tout à vous.

PUVIS DE CHAVANNES.

LES LIVRES

Les Malthusiennes, *roman, par Alexandre Boutique*, un volume in-18 jésus, 360 p. 3 fr. 50 (E. Dentu, éd.) — Si le succès qu'obtint ce livre lors de sa publication en feuilleton au *Fin-de-Siècle* se renouvelle en librairie, notre ami Léon Maillard, chargé de rendre compte de ce roman, a tout le temps voulu pour écrire son article et profiter de l'actualité.

La Cour de Berlin, *études, par Pierre de Lano*, un vol. in-18 jésus, 284 p. 3 fr. 50 (H. Simonis-Empis, éd.) — Quand l'on traite d'une question telle que celle choisie par M. Pierre de Lano, il faut renoncer d'avance à trouver du nouveau et se contenter de donner des aperçus personnels qui valent selon l'ingéniosité de l'écrivain. La Cour de Berlin, la Société de Berlin, l'Allemagne entière, même, ont été, ces dernières années, l'objet d'études multiples : M. le Comte Paul Vassili, M. le Comte d'Hérisson, Politikos, M. Victor Tissot, etc. sont venus avant M. de Lano. Tous nous ont intéressé sinon instruit. L'auteur de *La Cour de Berlin* nous intéresse aussi à son récit, autant à cause de son talent personnel que de... « Pensez-y toujours, n'en parlez jamais ! » Je n'ai donc plus qu'à me taire.

Au bois Joli, *poèsies, par Gabriel Vicaire*, in-18 jésus, 200 p. 3 fr. (A. Lemerre, éd.) — Voici le début d'un poème à Paul Verlaine :

Depuis l'heure divine où j'adorais les roses,
Le sommeil de mon cœur s'est à peine éveillé ;
Je suis resté l'enfant toujours émerveillé
Qui croit à la bonté des hommes et des choses.

J'ai gardé la fraîcheur des yeux de mes vingt ans,
Mon âme aux quatre vents ne s'est pas défleurie.
Je sais tous les sentiers du pays de féerie,
Je suis le pèlerin de l'éternel printemps...

dans lequel le Musset de l'avant-dernière génération littéraire qu'est cet exquis poète Gabriel Vicaire se peint tout entier. C'est un enfant ingénu qui chante les yeux de sa belle, les aubépines fleuries et la bonne chère. Si parfois il relève la jupe de futaine de sa Marion d'aventure, c'est pour faire un nœud blanc à sa jarretière, — d'abord, car le reste ne nous regarde pas. Poésie immatérielle, chantante, bonne enfant à laquelle parfois, sans qu'on s'y attende, il pousse des ailes. Avec Verlaine et Raoul Ponchon, Gabriel Vicaire est un des trois poètes vraiment grands qu'aura produits la première période du mouvement actuel, lequel se continue avec Moréas, de Régnier, Griffin, Retté, — et ceux dont Demain consacrera la gloire.

Théâtre, *par Gustave Nadaud*, in-18 jésus, 348 p. 3 fr. 50 (Tresse et Stock, éd.) — Ce volume contient le théâtre complet d'un chansonnier qui, de son vivant, eut quelques admirateurs et non des moins passionnés. Inutile de dire que le talent souple et bonhomme de l'auteur, se retrouve là tout entier et que ses fidèles en auront pour leur argent.

P'tites Femmes, *album in-4° de 48 pages, par Albert Guillaume, préface de Fernand Vandérem*, 5 fr. (H. Simonis-Empis, éd.) — Comme Willette, comme M. de Toulouse-Lautrec, comme Jules Chéret, A. Guillaume aura créé lui aussi un type de femme. La sienne est fine, nerveuse, gracieuse, malicieuse et ses « dessous » sont suggestifs à souhait. Elle peut être, à volonté, actrice au Vaudeville, soupeuse au Casino ou jeune dame du monde mariée à un vieux monsieur qui la néglige. L'auteur de *P'tites femmes* a de belles qualités ; si son dessin n'est pas une recherche vers l'unité de lignes synthétiques, il est verveux en diable et l'esprit, en France, n'a jamais été trouvé défaut.

Soirées Perdues, *par Willy*, in-18 jésus, 360 p. 3 fr. 50 (Tresse et Stock, éd.) — Willy est assurément un écrivain extraordinaire, il a trouvé un excellent moyen d'économiser son papier à lettres : chaque semaine il publie un in-18 de 300 pages, inédit, ce qui lui permet de faire son courrier personnel sur les feuilles de titre ; en guise de dédicace aux amis, il leur envoie un billet — qui généralement donne envie de lire le volume. Si Willy perdit ses soirées pour pouvoir écrire son livre, nous n'aurons pas perdu les nôtres en le lisant. Il y aura compensation. Voici du reste l'opinion d'un « critique influent » sur *Soirées perdues* :

« Dans ses spirituelles, je dirai presque trop spirituelles *Soirées perdues*, notre confrère Willy passe en revue avec un humour et une malice infatigables les œuvres dramatiques et les hommes de théâtre en vue pendant ces deux dernières années.

» La verve enragée de ce curieux volume est d'une gaîté si communicative qu'elle fera passer sur certaines appréciations trop caustiques mais dont l'exagération toujours amusante ne saurait blesser bien profondément ceux-là même qui, au cours de ces pages railleuses, se trouveront — pour parler la langue de l'auteur — plus ou moins... Willypendés ».

Je n'affirmerai pas avoir entendu (car cette critique était parlée) : *la verve enragée*, je crois bien que mon interlocuteur a prononcé *verge*... et qu'il entendait désigner une baguette flexible avec laquelle on fustige.

Autour du Tonkin, *par le prince Henri-Ph. d'Orléans*, un vol. in-8° de 650 p. illustrations et cartes d'après les documents de l'auteur, 7 fr. 50 (Calmann Lévy, éd.) « Je veux plaider pour le meilleur débouché commercial du Tonkin, d'une colonie que nous avons prise pour nous assurer la route la plus courte et la plus directe vers les grands marchés de la Chine ». Pour atteindre ce but, l'auteur ne néglige rien : il nous montre les riants paysages des bords du Mékong, il nous décrit les mœurs familières de ces pauvres gens que nous allons chasser de chez eux, peu à peu, comme les arabes ont été chassés de l'Algérie ; de nombreuses illustrations, d'après des photographies de sites ou de personnages, des cartes soignées et nouvelles, contribuent à donner à ce livre l'intérêt le plus puissant. Seconde affiche d'un futur candidat à l'Académie.

Les Poètes, *par Jules Barbey d'Aurévilly*, in-18 jésus de 360 p. 3 fr. 50 (A. Lemerre, éd.) — Le grand écrivain de l'*Ensorcelée* et des *Diaboliques* eut un tel tempérament littéraire qu'il lui fut permis quelquefois de se tromper mais non de devenir banal. Ses jugements sur les Poètes vont de Ronsard à Maurice Rollinat et fixent définitivement une des faces de ce génie aux faces multiples, sous son apparente uniformité d'intransigeance catholique. Certes Sainte-Beuve comprit autrement Ronsard et La Fontaine et il les jugea différemment ; mais l'opinion de Barbey mérite d'être connue. Sa terrible franchise d'expression ne se donna libre cours qu'à l'égard de ceux pour qui son éloge était inutile, Hugo, par exemple. C'est un réquisitoire en règle qu'eut à supporter le poète de la *Légende des siècles* ; alors il parut exagéré : depuis, la

littérature a semblé l'approuver ! Singulier effet de l'éloignement, alors que Hugo baisse, Barbey grandit. Et pourtant nous croyons tous encore que Victor Hugo est le plus grand poète de langue française...

Les Caricatures sur l'alliance Franco-Russe, *par John Grand-Carteret*, album petit in-4°, 88 reprod. de caricatures françaises et étrangères, 100 p. 1 fr. 50 (Mon Quantin, éd.) — Les fêtes franco-russes d'octobre dernier, outre les souvenirs inoubliables qu'elles ont laissés dans le pays, ont provoqué en Europe et même dans le Nouveau-Monde un retentissement considérable. M. John Grand Carteret, toujours à l'affût de ce que l'Image révèle sur l'opinion courante à ceux qui savent voir et apprécier, a eu l'heureuse idée de réunir en un ravissant album sous ce titre : *Les Caricatures sur l'alliance franco-russe*, toutes les compositions humoristiques ou satiriques ayant vu le jour en France et en Russie, en Allemagne et en Autriche, en Italie et en Suisse, en Angleterre et en Espagne, voire même en Amérique.

Sous une forme amusante, vive et frappante, c'est un véritable document où les historiens de l'avenir seront heureux quelque jour de puiser avec abondance. L'ouvrage, précédé d'une introduction de M. John Grand-Carteret, conçue dans un esprit très patriotique, aussi divertissante que les caricatures qui suivent, forme un volume d'un intérêt d'actualité absolument inédit ; de plus, les éditeurs May et Motteroz, désireux de le mettre à la portée de tous, y ont ajouté l'avantage d'un prix exceptionnellement réduit, en dépit d'une impression des plus soignées, pouvant rivaliser avec le tirage d'une édition de luxe.

De l'aube aux ténèbres, *poésies, par Raoul Lafagette*, un vol. grand in-18 de 250 p., 3 fr. 50 (Mon Quantin, éd.) — Dans les sept volumes de vers par lui précédemment publiés M. Lafagette a choisi de quoi en faire un huitième, cela afin de nous mieux montrer « l'évolution d'une âme d'artiste, depuis l'heure où l'amour y éveilla le chant, jusqu'à celle où la mort la rendit muette, après en avoir tiré les accords les plus profonds et les plus vibrants ».

M. Lafagette est d'un temps antérieur au nôtre ; il parle encore de Lamartine et de... Victor de Laprade. Dans ses vers, le poète est

... le penseur morne en un coin isolé,
..... portant son rêve désolé,

il surgit plus tard

Une lyre à la main et le front dans l'azur.

Du Victor Hugo moins « le fil de la vierge qui jamais ne se rompt » — l'expresssion est de Barbey d'Aurévilly, précité.

Croquis d'après nature, *poésies, par F. Fertiault*, in-18 jésus, 265 pages, 3 fr. 50 (A. Lemerre, éd.) — L'œuvre de l'un de ces braves bourguignons lettrés comme nous avons la joie d'en connaître quelques-uns. Après-dîner on cause poésie et l'on discute la cuisine. Quelquefois on compose un livre avec des sonnets écrits pour la joie de les écrire. On ne veut rien révolutionner, on a l'âme trop joyeuse pour cela ! Et parfois aussi il se trouve que le livre n'est pas plus mauvais que celui d'un autre...

Vie de Saint-François d'Assise, *par Paul Sabatier*, in-8° de CXXVI-419 pages, s. p. m. (Fischbacher, éd.) — Il n'est pas permis de juger en quelques lignes un travail aussi important que celui de M. Sabatier. Important et consciencieux, disons-le vite. Nous nous bornerons donc, vu la place qui nous est mesurée, à signaler ce livre aux fervents de l'étude et aux mystiques, assurés qu'ils en feront leur profit.

Ibis, *par Paul Leclercq* (frontispice d'Aug. Donnay), petit in-12, 70 p. tirage d'amateurs (éd. de la *Revue Blanche*). — Un poème dans lequel l'auteur essaie de concilier vers et prose, lyrisme et banalité, vols de papillons dans la prairie et étal de boucher montrant d'exangues têtes de veau qui lui rappellent une vision évanouie, une fillette dont les yeux le remplissaient d'idéal !! La comparaison est choisie. Que M. Leclercq nous pardonne, son œuvre fait l'effet d'un *bon* conte de Catulle Mendès retouché par Paul Alexis. Ce n'est sûrement pas cela qu'avait rêvé de réaliser le poète d'*Ibis !*

Louise, *roman lyrique, par Charles Fuster*, in-18 jésus, 208 p. 3 fr. 50 (Fischbacher, éd.) Cet essai dans le roman en vers n'est pas nouveau : il a pour prédécesseurs tous les essais de poème qui furent malheureux. Le roman moderne est une œuvre d'art quand, avec Balzac, Villiers, Barbey, Zola, il traite des besoins d'une Société, d'un peuple, de l'humanité entière ou tente de montrer l'artiste essayant de recréer la Vie (Villiers : l'*Eve future* ; Zola : l'*Œuvre*). Il devient une denrée commerciale avec Daudet, Ohnet, Richebourg et Mmes X, Y, Z. Or, vouloir rimer ces fadaises qui se titrent *Rose et Ninette* ou *Lise Fleuron*, est un acte de folie pure. Germinal en alexandrins, cela ne se conçoit guère non plus. Dans les deux cas, c'est le ridicule qui paiera les veilles du rimeur. M. Fuster s'est garé, grâce à sa science, du ridicule mais il n'a pas su éviter la banalité forcée qui ne pouvait manquer de régner dans son œuvre. Dès le début, elle le prend, — n'est-ce pas ainsi que débuterait Theuriet :

Dans ce coin du Jura, tout près de la frontière,
Sur la route en serpents qui va vers les Brenets,
Le village a groupé ses maigres jardinets
Et ses maisons où vit la race forestière !

Elle ne le quitte plus jusqu'à la fin du livre :

Le point grandit. Est-ce un homme ?
C'en est un, qui vient là-bas.
.....
— Que ne puis-je mourir sur sa gorge qui tremble !
— Dans ses bras frissonnants comme j'expirerai !
Et mêlés pour toujours ils savourent ensemble
La grande poésie humaine, — un amour vrai.

N'est-ce pas ainsi que clôturerait Ohnet ? Vraiment ces choses eussent gagné à être écrites en prose. Où Lamartine a échoué, M. Fuster devait craindre de ne pas aboutir. Son audace était inutile ; l'expérience l'empêchera désormais, espérons-le pour lui, d'écrire un autre roman lyrique annoncé : *Rose-Heureuse.*

Le Démon de l'Absurde, *contes, par Rachilde*, avec reproduction autographique de 12 p. du manuscrit, préface de Marcel Schwob et portrait de l'auteur par François Guiguet, in-12 de 178 p. 3 fr. 50 (éd. du *Mercure de France*). — Article prochain par Louis Dumur.

SAINTE-CLAIRE.

LES THÉATRES

Le Théatre des Poètes (directeur M. Léger) a inauguré sa saison aux Nouvelles-Folies avec l'*Empereur*, drame épique (!) en douze tableaux de M. Ch. Grandmougin.

De l'œuvre, nous ne dirons rien : c'est correct comme un devoir, pâle et sans envolée ; la toile étant trop grande pour le peintre. Il en est résulté une lassitude croissante, que tous n'ont pas eu le courage de supporter et qui a fait pousser aux braves, demeurés jusqu'à la dernière scène, un ouf de délivrance en s'en allant : il était près de deux heures du matin !

Le plus intéressant est la tentative de M. Léger. Assurément un théâtre réservé aux seuls poètes doit donner quelque chose. Point n'est besoin pour cela — au contraire — d'avoir recours au tout-gratin parisien et, si l'entreprise compte au nombre de ses patrons la

ne fleur de la noblesse et de l'aristocratie financière, est impardonnable de ne pas user de la bourse de es snobs pour offrir un vrai spectacle d'art.

Or, malgré les de Sagan, les Greffulhe, les de Rothschild et leur famille, la représentation du *Théâtre des Poètes* était bien pauvre comme interprétation, nise en scène, décors et costumes. On eût dit d'un pectacle de pensionnat !

Allons, M. Léger, adressez-vous aux vrais artistes, ux vrais poètes : il y en a ! Et soyez moins soucieux e remplir vos loges d'inutilités et de belles toilettes, ième enrichies de diamants et de perles fines.

Faites œuvre d'art, sinon votre tentative est mort-née.

ALBERT GERÈS.

L'Œuvre. — *Un ennemi du Peuple*, pièce en cinq actes d'Henrik Ibsen.

Il est déjà bien tard pour parler de cet admirable *nnemi du Peuple* que la Société l'*Œuvre* avait choisi omme seconde manifestation d'art pur, et pourtant il erait déloyal de passer sous silence cette représentaon qui nous donna une fois de plus la mesure du alent du génial Ibsen.

C'est qu'il est si bien campé ce docteur Stockmann ui après avoir connu la gloire et mérité les ovations e ses concitoyens voit tout à coup la foule lâche et mbécile retournée contre lui, parce qu'il n'a pas hési- à faire son devoir et à divulguer les vérités néces- aires. Il faut vraiment être le plus bouché des sar- eyens pour n'avoir pas compris combien était humain t vivant de notre vie ce pauvre et humble docteur qui ommence par enrichir son pays mais qui ayant dé- ouvert que cette fortune était fondée sur le mensonge, ontre ses intérêts, contre sa famille, contre tous, crie ien haut son erreur ce qui le fait lapider et chasser e chez lui comme ennemi du peuple. Et qu'il tombe ien tout seul ce reproche d'obscurité et de théories uageuses fait à Ibsen puisque jamais dans aucune ièce française on ne vit personnage plus simple, plus xempt d'outrance que ce docteur Stockmann. Et les utres aussi tout palpitants de vie, tous près de nous t concourant à l'intérêt général et à la majesté de action, Petersen l'homme administratif, représentant e la loi, Astaken qui a pour lui la majorité compacte t qui veut la révolution avec modération ; Hovstadie ournaliste caméléon ; la brave Mme Stockman et la eune institutrice Pétra qui lutte couragensement pour es idées nouvelles. C'est bien comme l'a dit justement ean Jullien un chef-d'œuvre absolu.

Et malgré notre grand désir de plaire à M. Lugné- oë, le jeune directeur de l'*Œuvre*, nous ne pouvons ouer en tout point l'interprétation. C'est qu'il a joué n peu trop avec ses nerfs ce personnage complexe du octeur Stockmann, tantôt souple et presque comique, antôt s'enthousiasmant, s'exaltant pour les plus hautes érités. Mais il ne faut pas moins remercier M. Lugné- oë et ses camarades (MM. Depas, Ravet, Mmes ontry et Camée) un peu recrutés à la hâte, de nous voir donné cette joie intense d'entendre et d'admirer e chef-d'œuvre d'Henrik Ibsen.

Avant la représentation, le poète Laurent Tailhade vait fait, avec une verve incomparable, une conférence ui a eu pour résultat inattendu de faire découvrir à e jeunes emballés des allusions aux théories anar- istes dans l'*Ennemi du Peuple*.

MARCEL BAILLIOT.

BEAUX-ARTS

Exposition James Millet

Les cinquante-huit toiles exposées par le peintre imalier. James Millet, rue Louis-le-Grand, dénotent un pur amant de la nature champêtre. Ses bœufs blonds, car à deux ou trois paysages près, il n'y a que des bœufs blonds, — les bœufs de l'Anjou et du Poitou, jouant ou paresseusement couchés dans les prés. Deux tableaux qui portent le même titre : *Plaisir du mal*, sont d'un assez bon style, n'était, dans l'un, la grosse meule d'herbes vertes alors qu'elles doivent être sèches et jaunâtres. Deux autres, les plus grands, ne manquent pas de profondeur : *Comice agricole de Circé*, et *Animaux dans un vieux chemin*. Ce dernier tableau même est un des meilleurs : les bœufs paraissent vivre. En résumé, dessin convenable, perspective agréable ; mais, — et c'est sur ce point que l'artiste doit à l'avenir apporter toute son attention, — il est à souhaiter qu'il ne nous fasse plus des arbres d'un vert bleu, moucheté de blanc, qui se ressemblent tous, paraissent quelque peu rabougris et sont tels qu'il est difficile de leur assigner un nom distinct.

Qu'il y a loin des verts naturels, tachetés d'ombres, de Courbet, de Rosa Bonheur, aux verts de pastels de James Millet ! Si l'artiste s'attache avec raison aux détails, il a trop souvent le tort de s'attarder à la ligne pure, très unie de ses animaux au cuir trop lissé : on dirait plutôt du dessin et du colori, qu'ils sont l'œuvre d'un professeur de dessin, que le travail à grande envolée, aux tons chatoyants des Diaz et des Trayon. Il suffira, j'en suis certain, de signaler ce défaut à James Millet pour qu'il s'en corrige.

TH. GESLAIN.

A travers la Presse

Il est question de construire une gare aux Invalides. Une énergique protestation contre cette installation vient d'être adressée au Gouvernement. Elle est signée par Daumet, membre de l'Institut, président de la Société des architectes et contresignée par F. Roux, secrétaire principal. On y remarque la phrase suivante :

L'Esplanade des Invalides, de même que le superbe tracé des voies qui encadrent ce monument forme un tout grandiose, admiré dans le monde entier.

Nous avions pensé jusqu'ici qu'une esplanade était une place, mais puisque deux architectes, dont l'un est de l'Institut, affirment que c'est une construction, nous devons les croire sur parole.

***

Du *Journal*, 29 novembre 1893 :

C'est à la seule condition d'être gratuite et de ne se rattacher directement à rien de payant, que l'on peut procéder à un tirage au sort — sauf les cas d'autorisation spéciale, et cette dernière n'est consentie que lorsqu'il s'agit d'un intérêt *primordial*.

Un Domino rose (M. Edmond Le Roy) qui s'exprime ainsi veut dire sans doute : un intérêt de premier ordre ; malheureusement *primordial* n'a jamais eu ce sens-là ; il signifie : le premier en ordre, ce qui est bien différent, et ne qualifie qu'une importance chronologique.

***

M. Camille Doucet, dans son *Rapport à l'Académie française sur les concours de l'année 1893*, glorifie Jeanne d'Arc, voilà qui est fort bien, mais il ne faudrait pas falsifier son extrait de naissance :

Si l'héroïque bergère de *Vaucouleurs* n'occupe pas encore officiellement dans le ciel la place due à son courage...

Du moins ne lui enlevez pas celle qui se glorifie d'avoir été son berceau. Jeanne d'Arc, ne l'oublions pas, naquit à Domrémy.

***

Dans le *Journal*, M. Octave Mirbeau nous révèle des secrets nouveaux d'art plastique :

Presque tous ces plâtres, ces *bronzes*, ces *marbres*, sont moulés d'après nature...

Par quel procédé, je vous prie, ô Maître ?

Des mouleurs, généralement italiens, moulent des bras, des jambes, des ventres, des *mouvements*...

Des mouvements ? Quel est ce membre ?

***

Quand on allègue un poète aussi rebattu qu'Horace, le moins est qu'on le cite exactement, M. Charles Renouvier. Ne dites donc pas :

Emotion réelle, c'est bien ce que me semble dire cet adage directement contraire au paradoxe de Diderot : *Si vis me lugere lugendum est primum ipsi tibi* (Victor Hugo, le poète, p. 25).

Mais dites :

...Si vis me flere dolendum est Primum ipsi tibi...

D'autant plus que *lu* dans *lugendum* est long et par conséquent ne saurait à aucun prix s'encadrer dans une fin d'hexamètre.

***

Et vous aussi, ô Rodolphe Darzens !

Toutes les femmes qu'il avait aimées (*de* cela il se rappelait bien). (*Journal*).

Est-ce donc l'amour qui troublait ainsi son orthographe ? Funeste passion !

***

En sa qualité de suprême Initiateur, M. Edouard Schuré nous dévoile des arcanes jusqu'à ce jour insoupçonnés du vulgaire et même des raffinés :

Il faut reconnaître que la mort est la grande incitatrice du sentiment religieux et de la pensée philosophique dans l'humanité. Sans elle, l'homme ne se préoccuperait ni de son origine *ni de sa fin*. (*Revue bleue*, 30 septembre 1893, p. 431).

De sa fin ? C'est probable, ô Mage.

***

Nous sommes un peu surpris de trouver sous la plume du professeur Ferdinand Brunot des locutions aussi suspectes que celle-ci :

François de Cauvigny... était de Caen comme Malherbe. Il était même de ses amis. et *quoique cela*, n'avait pas eu de procès avec lui. (*La doctrine de Malherbe*. — Paris, G. Masson, 1891, p. 566).

Quoique cela ! Dans une thèse pour l'obtention du doctorat ès-lettres ! Où allons-nous, Vaugelas ?

***

Saint-Antoine continue à faire retentir son *Ermitage* de truculentes affirmations d'art :

Que tout théâtre soit dialogue, qui le nierait ? (*par dialogue j'entends trilogue et le reste*).

Nous aussi, certes. C'est là une ancienne convention à laquelle personne, que je sache, n'a jamais songé à se soustraire. *Dialogue*, conformément à son étymologie (*dia*, à travers, *logos*, discours) est un entretien entre deux ou plusieurs personnes. De grâce, ne brouillons pas quelqu'une de ces rares notions sur lesquelles l'humanité pensante est encore unanime.

***

Depuis qu'un singe illustre prit le Pirée pour un homme, je ne pense pas qu'une méprise aussi réjouissante jaillit d'un cerveau de primate que celle dont M. Edouard Drumont s'est fait, dans la *Libre parole* du 4 octobre dernier, le héros :

Il y a deux pays en insurrection à la fois : le Brésil et l'Argentine. Au Brésil, c'est l'amiral Mello qui opere ; à Buenos-Ayres c'est Rosario.

. . . . . .

Rosario avait, paraît-il, lui aussi, l'intention de restaurer les principes républicains, mais on annonce qu'il a été fusillé par le docteur Pellegrini — ce qui fait craindre que ce pauvre Rosario n'ait rien pu restaurer du tout.

Ah ! pourquoi sa grandeur ne l'a-t-elle pas retenu aux rives du Parana, ce port de Rosario que la baguette magique de M. Drumont transforme en amiral ? Il est vrai que le redoutable paladin ajoute avec son ironie habituelle :

Ces nouvelles, comme disent les agences, ne doivent être acceptées qu'avec réserve.

Mais non, je vous assure, pas plus que toutes celles de la *Libre parole*.

***

La *Revue du XX^e siècle* croit devoir à son titre d'émettre parfois des opinions bien hardies. Par exemple, quand M. Alcanter de Brahm lui confie cette donnée si neuve :

M. François Flameng, élève et *fils de son père*.

Elève, on le comprend encore. Mais : fils de son père, voilà une hypothèse que les gens du XX^e siècle auront sans doute quelque peine à admettre.

***

Relevons dans le même périodique, pendant que nous le tenons, une jolie comparaison de son quasi-directeur, M. E. Straus.

Les candidatures fantaisistes ont surgi, avec Achille le Roy, *comme grêle* ..

Oserai-je rappeler à M. Straus que la grêle tombe invariablement de haut en bas, jamais de bas en haut, que partant, elle ne saurait en aucun cas, à proprement parler, surgir ? Mais l'auteur consacre sans doute plus de temps à se calamistrer qu'à démêler ses métaphores.

***

De l'*Eclair* :

Les travaux de construction des nouveaux laboratoires de l'Institut agronomique et l'achèvement de la galerie *Vaucresson* au Conservatoire des Arts et métiers...

C'est entendu ; la première fois que je prendrai la ligne de grande ceinture, je demanderai à m'arrêter à Vaucanson.

***

Le *Jour* nous fait part d'un pénible incident :

La comtesse de Hartenau qui relevait à peine de couches, est tombée évanouie sur le cadavre de son mari. On craint pour sa raison.

Les funérailles auront lieu lundi.

Le décès a eu lieu à midi précis. L'agonie avait commencé à sept heures du matin.

Le caractère septique de la maladie a été la cause de ce prompt *dévouement*.

D'où je conclus que si le comte de Hartenau était décédé à la suite d'une affection non contagieuse, son épouse ne fût pas tombée évanouie etc. A quoi tiennent les désespoirs féminins ! N'est-ce pas à rendre septique le candide Willy lui-même ?

TRISSOTIN.

FIN DU TOME V

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Imprimerie J. ROYER.

TABLE

NOTA. — Les chiffres gras renvoient aux pages des Couvertures de la Revue.

DIVISIONS DE LA TABLE

I. Biographies, Portraits, Souvenirs, Critique et Etudes littéraires.
II. Critique dramatique.
III. Etudes et Critique d'Art. Salon de « LA PLUME ».
IV. Critique musicale.
V. Etudes morales, philosophiques, politiques, religieuses, sociologiques, etc.
VI. Poésies, Poèmes en prose, Proses rythmées.
VII. Chansons et Musique.
VIII. Légendes, Romans, *(fragments)*, Contes et Nouvelles, Fantaisies, Mélanges littéraires.
IX. Divers :
.....
Dîners et Soirées de « LA PLUME ».
Monument Baudelaire.
Numéros exceptionnels.
X. Correspondance française et étrangère.
XI. Polémiques, Lettres, Pétitions, Tribune libre.
XII. Illustrations :
I. Hors texte.
II. Dans le texte.
III. Autographes.

I

BIOGRAPHIES, PORTRAITS, SOUVENIRS, CRITIQUE et ÉTUDES LITTÉRAIRES

..... *Auguste Gaud*..... 95
..... Okoma (*F. Régamey*, d'après *Takizava-Bakïn*). **40**
Adam (Jules)..... *Romanciers Japonais* ... 424
Adam (Paul)..... *Opinion*..... 311
Béranger..... *Lettre inédite à* Victor Hugo..... 322
Buet (Charles)..... Un patriote savoisien pendant la Révolution (*Dr Cornil*)..... 39
Buet (Ferdinand)..... *Télèphe. Un caractère*... 64
Burty (Philippe)..... *Ko-Mati*..... 430
Carrère (Jean)..... *Les derniers adieux du* Parnasse *mourant. A propos des* Trophées.. 119
— ..... *Adolphe Retté* : Une belle Dame passa..... 288
Chateaubriant..... *Lettre inédite à* Victor Hugo..... 322
Christophe (Jules)..... *Lugné-Poë*..... 530
Colleville *(vicomte de)*. *Herman Bang*..... 533
Croix-Mont (M. de).... *Enrique Gomez Carrillo*. 514
D.-L. C..... Poèmes et Sonnets *(A. Eschenauer)*..... 79
— ..... Tendresse de Mère (*Gustave Toudouze*)..... 176
Daruty de Grandpré *(Marquis)*..... *Baudelaire et Jeanne Duval* 329 354
Degron (Henri)..... *A la gloire de Léon Cladel*. 348
Delaroche (Achille).... Vers et Prose (*Stéphane Mallarmé*)..... 11
Dequillebecq (Léon)... Nouvelles Algériennes *(Albert Ferme)*..... 113
— ..... *L'Homme de Mer*..... 222
— ..... Heures de Guérite *(Lucien Gillain)*. Germes et Embryons *(Paul Branda)* 382
Deschamps (Léon)..... Euryalthès (*François Coulon*..... 14
— ..... *A propos de* Les Plébéiennes *(Louis Labat)* 57
— ..... *Les Revues*..... 113
— ..... *Le chansonnier Ernest Chebroux*..... 256
— ..... Le Pèlerin passionné *(Jean Moréas)* 298
Deschamps (Léon)..... *La Poésie française*..... 404
— ..... *Notes sur Henri Degron*. 408
— ..... *Préface pour le* Bréviaire du Cœur *d'Aristide Estienne* 419
Dumur (Louis)..... *Rachilde*..... 217
— ..... *Le Drame norwégien*.... 407
Durand-Tahier (H.).... Etudes d'Art *(Ed. et J. de Goncourt)* 276
Durocher (Léon)..... *Jules Simon au pilori* .. 145
L. D..... *Additions à l'article d'O. de Gourcuff, sur les* Poètes du Poitou..... 95
— ..... Strada *(Jean-Paul Clarens)* 399
M. D..... *Marcel Bailliot*..... 105
Emery (René)..... *Paul Balluriau*..... 160
R. E..... *L'Amnistie littéraire*.... 142
— ..... *Georges Brandimbourg*.. 158
— ..... *Jean Lorrain*..... 158
— ..... *Jules Roques*..... 161
— ..... *Zo d'Axa*..... 162
— ..... *Léon Durocher*..... 164
— ..... *Grün*..... 164
Gilles..... *(voir* Tourette).
Gourcuff (Olivier de)... *Les Poètes contemporains du Poitou*..... 92
Gréard (O.)..... *La réforme de l'orthographe à l'Académie* 370.397.**35**
Guérin (Alcide)..... La Lanterne sourde (*Jules Renard*)..... 328
G.-V. (Henry)..... De Scribe à Ibsen *(René Doumic)*..... 400
I. des G..... Souvenirs d'un échappé de Panama (*Paul Mimande)* 79
Héros (Eugène)..... *René Emery* 160
Jeannot..... *Petites Polémiques*... .. 28
Jullien (Jean)..... *Henry Becque*..... 2
Kreutzberger (Maurice). *A propos de l'*Ennemi des Lois *(Maurice Barrès)*. 9
Lamartine..... *Lettre inédite à* Victor Hugo..... 322
Le Petit (Jules)..... *Notes sur Baudelaire*... 285
Maillard (Léon)..... *Joseph Canqueteau*..... 106
— ..... Un Fils de Quatre-vingt-neuf (*Alexandre Boutique*) ; Charlet et son Œuvre (*Armand Dayot*) 299
— ..... *Fifres et Fanfares*..... 312
Maître-Fol ..... *Amédée Vignola*..... 163
Malterre (Félix)..... La Farce électorale (*Michel Jicé*)..... 400
Marès (Roland de)..... *Le Père*..... 317

Marès (Roland de)..... *Rois et Princes des Lettres (à propos de l'*Astre Noir, *de Léon-A. Daudet)*..... 529
Mercier (Alexandre)... *Jules Méry*..... 162
Merrill (Stuart)..... *Oscar Wilde*..... 116
T. M..... Sensations d'Art *(Enrique Gomez Carillo)*... 414
Néthy (Jean de)..... Folk og Seer *(Ola Hansson)*..... 504
S. P..... Elégies Royales *(Dauphin-Meunier)*..... 179
Rambosson (Yvanhoé). *Georges d'Esparbès*..... 334
Rebell (Hugues)..... *Le Catéchisme des Snobs*. 259
Remacle (Adrien)..... *A propos de* La Fin d'Antonia *(Edouard Dujardin)*..... 290
Retté (Adolphe)..... *Francis Vielé-Griffin*.... 167
— ..... Le Voyage dans les Yeux *(Georges Rodenbach)*.. 230
— ..... *A propos de* Pélléas et Mélisande, *Impressions*... 262
— ..... Toute la Lyre *(Victor Hugo)*..... 308
— ..... *Jean Carrère*..... 353
— ..... La Société mourante et l'Anarchie *(Jean Grave)*..... 384
— ..... *Lettre à M. Hugues Rebell*..... 401
— ..... *Du Rôle des Poètes*..... 454
— ..... *Une année de combat*.... 527
Rochetin (Eugène)..... Histoire de l'écriture dans l'antiquité *(Philippe Berger)*..... 75
Rodenbach (Georges).. Portraits et Silhouettes (*Baron de Haulleville*) 15
E. R..... La Manufacture nationale des Gobelins (*E. Gerspach*) ; Rouget de l'Isle (*Julien Tiersot*)..... 15
— ..... Le *Jugement dernier* de Michel-Ange *(L. Chapon)*..... 79
Y. R..... Grand'Mère (*Sylvane de Kerhalvé*) ; Prestiges (*Joseph Declareuil*)... 399
Saint-Jacques (Louis de). Le Paradoxe sur l Amour (*Adolphe Retté*)..... 38
Saint-Pons (René de).. *Gabriel Martin*..... 387
Sainte-Claire (L. D.)... *Critique littéraire ; Bibliographie* 15, 39, 79, 110 133, 179, 231, 274, 299, 327 344, 363, 381, 414, 449, 502 522, 541.
Saunier (Charles)..... L'Aube *(Adolphe Tabarant ;* Une Courtisane *(Armand Charpentier)* 175
— ..... Pour le Beau (*Alphonse Germain*)..... 264
Silvestre (Armand)..... *La Chanson classique*... 242
Soinet (Emile)..... L'Instrus (*G. d'Annunzio*, trad. *G. Hérelle*)..... 328
Tailhade (Laurent) .... *Note sur le Chevalier Adrien Peladan*..... 175
Tardivaux (René)..... *Une heure chez les Ennemis des Lois*..... 24
Tourettes (Gilles de la). *Théophraste Renaudot. Histoire d'une statue*.. 89
Veidaux (André)..... Luttes stériles (*Gabriel de la Salle*)..... 231
— ..... *Victor Hugo et son Ethique*..... 320
Verlaine (Paul)..... Les Baisers morts (*Paul Vérola*..... 298
— ..... Tout Bas (*Francis Poictevin)*..... 516
Vérola (Paul)..... *Jean Richepin et le* Parnasse..... 261
Willy..... *Wagner embêté par Nordau*..... 406

* * *

Bibliographie..... 16, 39, 79, 110, 501 — **5, 11, 12, 19, 22, 24, 28, 32, 34, 36, 40, 44, 45, 53, 54, 55, 58, 60, 61**
— ..... **Les Baisers Morts**, (Paul Vérola) *devant la Presse*, fragments d'articles du *XIXe Siècle*, de Judith Gautier, la *Revue des Livres*, la *Révolte*, Dauphin - Meunier, Achille Rouquet, B.-H. Gausseron, Philippe Gille, la *Cocarde*, le *Petit National*, le *Patriote*, John Grand-Carteret... 46
— ..... Bibliothèque Anarchiste. 1
— ..... **Table des Matières de** La Plume **pour 1892** (Michel Mourlevat), *eau-forte de* Henri Boutet. **28, 30, 32, 34, 3**
— ..... Les Revues. 113 181 232 27 300 346 364 382 400 41 419 468 501 524 — **5 4**
Programme de La Plume..... **47 50 5**
Notes relatives aux Livres *et aux* Nos *de* La Plume épuisés..... **19 23 5**

* *

(C. f. Bailliot, 414 ; J. Declareuil, 220 ; L. Dumur 218 ; C. S. 181 ; A. Retté, 381 ; Verlaine, 365 ; Z. d'Axa, 147).

II

CRITIQUE DRAMATIQUE

* * *

Christophe (Jules)..... *Lugné-Poé*..... 5
Coquebin *cadet*..... *Les Archives de la comédie* 8
Giboyer (*Jean Raphanel*..... *Critique du critique*... 26 72 109 121 25
Jullien (Jean)..... *Henry Becque*.....

I. — AMBIGU

Bailliot (Marcel)..... *Le capitaine Belle-Humeur* (Henri Ducchez *et* Georges de Bompar). 21
L. D..... *Une Nuit de Noël* (Camille de Rodez *et* Maurice Lefèvre)..... 38

II. — TH. D'ART SOCIAL

Veidaux (André)..... *Le Baiser de la Chimère* Jean Richepin) ; *Ave Libertas* (G. de la Salle) ; *Reconquise* (S. Lepaslier) ; *la Cloche de Caïn* (A. Linert)... 16

III. — TH. DU CHAT-NOIR

S. C..... *Sainte Geneviève de Paris* (Claudius Blanc, Léopold Dauphin *et* Henry Rivière..... 4

IV. — CLUNY

ailliot (Marcel)..... *Les Cambrioles de l'année* (Milher *et* Numès).... 114
. D..... *Corignan contre Corignan* (Jean Gascogne). 233
— ..... *Boubouroche* (Georges Courteline) ; *la Poudre d'Escampette* (Bocage *et* Hennequin)..... 400

V. — COMÉDIE FRANÇAISE

. D..... *La Reine Juana* (Alexandre Parodi)..... 258
ntérim ..... *Un Père prodigue* (Alex. Dumas *fils*)..... 59
In Poète..... *Antigone* (Aug. Vacquerie, Paul Meurice *et* Saint-Saëns 525
Vérola (Paul)..... *La Paix du Ménage* (Guy de Maupassant)..... 164

VI. — DÉJAZET

K..... *Le Voyage de Berluron* (Grenet - Dancourt *et* Valabrègue)..... 182

VII. — TH. LIBRE

Bailliot (Marcel)..... *Les Fossiles* (François de Curel)..... 17
— ..... *Le Ménage Brésile* (Romain Coolus); *A bas le Progrès* (Edm. de Goncourt) ; *Mademoiselle Julie* (Auguste Strinberg)..... 58
— ..... *Mirages* (Georges Lecomte)..... 233
— ..... *La Belle au bois rêvant* (Fernand Mazade) ; *Ahasvère* (Herman Heyermans) ; *Mariage d'Argent* (Eugène Bourgeois 300

VIII. — TH. LYRIQUE

.-L. C..... *Madame Chrysanthème* G. Hartmann, André Alexandre et André Messager..... 80

IX. — MENUS-PLAISIRS

L..... *Les Colles des Femmes* (Jaime, Kéroul *et* Louis Ganne)..... 450

X. — ODÉON

Bailliot (Marcel)..... *L'Argent d'Autrui* (Léon Hennique)..... 133
— ..... *Vercingétorix* (Edmond Cottinet)..... 470
— ..... *Le Fils naturel* (Al. Dumas *fils*)..... 524
L. D..... *Glycère* (Eugène Boyer); *l'Héritage de M. Plumet* (Barrière *et* Capendu..... 233
ntérim..... *La Fille à Blanchard* Jules Case, Humblot *et* Darmont); *le Carrosse du St-Sacrement* (Maurice Vaucaire)..... 60
L..... *Premier Nuage* (E. Pourcelle); *Frédérique* (Auguste Générès)..... 449
X. ..... *Une Page d'Amour* (Emile Zola *et* Charles Samson)..... 182

XI. — L'ŒUVRE

Bailliot (Marcel)..... *Romersholm* (H. Ibsen).. 469
— ..... *Un Ennemi du Peuple* (Henrik Ibsen)..... 543

XII. — TH. DES POÈTES

Gérès (Albert)..... *L'Empereur* (Charles Grandmougin..... 542

XIII. — PORTE St-MARTIN

Bailliot (Marcel)..... *Au Dahomey* (Oswald, Gugenheim *et* Le Faure). 16

XIV. — LA RAMPE

Bailliot (Marcel)..... *La Faim* (Adolphe Thalasso)..... 414

XV. — RENAISSANCE

Bailliot (Marcel)..... *Les Rois* (Jules Lemaître). 504

XVI. — VAUDEVILLE

Bailliot (Marcel)..... *Gens de bien* (Maurice Denier)..... 39
— ..... *L'Invitée* (François de Curel..... 79
— ..... *Les Drames sacrée* (Armand Silvestre, Eugène Morand *et* Charles Gounod)..... 182
— ..... *La Provinciale* (Paul Alexis *et* Giacosa..... 450
— ..... *Madame Sans-Gêne* (Victorien Sardou *et* Emile Moreau)..... 524
Saulgrain (H.)..... *Bas Bleu* (A. Valabrègue) 415

XVII. — TH. VIVIENNE

E. R..... *Société d'auditions* (Emile Pichoz)..... 134

III

ETUDES ET CRITIQUE D'ART

SALON DE « LA PLUME »

Brieu (Jacques)... .... *L'Art intégral*..... 263
Brocélyande (*La comtesse* Viviane de).... Interviews : *Nicolas Poussin*..... 83
Champsaur (Félicien).. *Le Roi de l'Affiche*..... 480
Christophe (Jules)..... *Les Portraits du prochain siècle* (chez le Barc de Boutteville) 415
— ..... *Maximilien Luce, Léo Gausson, Pierre Bonnard, Maurice Denis*.. 501
DIVERS..... (Jean Carrère, Jules Claretie, Edouard Detaille, Carolus Duran, Anatole France, Henner, Jean Jullien, Camille Lemonnier, Maurice Maëterlinck, Adolphe Retté, Jean Richepin, Georges Rochegrosse, Au-

DIVERS..... guste Rodin, Emile Zola)... *Quelques opinions sur les Affiches illustrées*..... 495
Dubreuil (René)..... *Sur les* « Femmes » *de Jules Chéret*..... 493
Durand-Tahier (H.).... *La réouverture du Musée du Luxembourg*..... 17
Duret (Théodore)..... *L'Art Japonais*..... 421
Durocher (Léon)..... *P. Balluriau, J. Grün, G. Noury, Guydo, R. Tholer*..... 499
Geslain (Th.)..... *Exposition James Millet*. 543
Huysmans (Joris-Karl). *Chéret*..... 482
Jourdain (Francis)..... *L'Affiche moderne et Henri de Toulouse-Lautrec*. 488
Maillard (Léon)..... *Caractères esthétiques*... 60
— ..... *Eugène Grasset*..... 485
— ..... *La Maison Sagot*..... 502
Maindron (Ernest)..... *L'Affiche Illustrée*..... 475
Marx (Roger)..... *L'Œuvre de Chéret*..... 483
Rambosson (Yvanhoé). *Psychologie des Chéret*.. 499
Riotor (Léon)..... *Un Tableau du Tintoret*.. 297
Saunier (Charles)..... *Salon des Indépendants*. 171
— ..... *Le Monument de Josephin Soulary*..... 182
— ..... *La sculpture aux Salons de 1893*..... 278
— ..... *Vitraux pour Jeanne d'Arc*..... 456
— ..... *Les Affiches de Willette*. 486
— ..... « *La Libre Esthétique* ». 514
Sertat (Raoul)..... *Merci à Chéret*..... 501

(C. F. H. Durand-Tahier, 276; Ch. Saunier, 264.)

SALON DE LA PLUME

Germain (Alphonse)... LES INCONNUS : *Thomas Lamotte*..... 5
— ... LES MAL CONNUS : *François Guiguet*..... 224
— ... LES MAL CONNUS : *Alexandre Séon*..... 336
Jourdain (Francis)..... *Notes sur le peintre Emile Bernard*..... 390
Maillard (Léon)..... *Henri Boutet*..... 135
— ..... *Félix Charpentier, statuaire*..... 265
Merrill (Stuart)..... *Albert Trachsel*..... 53
Saunier (Charles)..... *Henri-Gabriel Ibels*..... 30

***

Salon des « CENT »..... **51, 52, 57, 59**

IV

CRITIQUE MUSICALE

Croze (J.-L.)..... *Brocéliande* (André Alexandre *et* Lucien Lambert); *la Maladetta* (Paul Vidal)..... 183
Gachons (Jacques des). *Le Drame wagnérien* (*conférences de* George Vanor)..... 83
Lélio..... *Bouton d'Or* (Michel Carré *et* Gabriel Pierné). (NOUVEAU-THÉATRE).. 61
— ..... *La Vie du Poète* (G. Charpentier..... 114
— ..... *Les Béatitudes* (César Franck)..... 183
— ..... *Charles Gounod*..... 465
— ..... *Chronique des* CONCERTS-COLONNE..... 470, 525
Remacle (Adrien)..... *Werther* (Jules Massenet) (OPÉRA-COMIQUE)..... 61
Remacle (Adrien)..... *La Walkürе* (R. Wagner) (OPÉRA)..... 279
C. S..... *Chansons bretonnes* (Gabriel Fabre)..... 184
S. C..... *Phryné* (Augé de Lassus *et* Saint-Saëns) OPÉRA-COMIQUE)..... 280
Tenib (Carolus)..... CONCERT PARISIEN : *Irma Perrot*..... 451
Willy..... *Le Vaisseau-Fantôme* (R. Wagner), (TH. DE LILLE)..... 81
— ..... *La musique de* « *Pêcheur d'Islande* »..... 136

V

ETUDES MORALES, PHILOSOPHIQUES, POLITIQUES, RELIGIEUSES, SOCIOLOGIQUES, etc.

Arnold (Edward)..... *Amour et Mariage* (*trad.* F. Régamey)..... 438
Bertrand (O.)..... *Réponse à M. Veidaux*.. 304
Coulomb (E.-J.)..... *La déesse Kwanon*..... 426
Crane (Walter)..... *L'Art et les Artistes*..... 212
Declareuil (J.)..... *La Fin des Dieux*..... 220
Emery (René)..... *Le Krach de la Morale*. 141
Faure (Sébastien)..... *La Famille*..... 203
Grave (Jean)..... *Les Enfants*..... 209
Hacks..... *La Toilette de la Japonaise*..... 431
Joannès (Emile)..... *Historique des Faits*..... 213
Kropotkine (Pierre)..... *La Loi et l'Autorité*..... 193
Ledoux..... *Tous Protestants !*..... 218
— ..... *La Bible chez Calvin*... 511
Malato (Charles)..... *Les Religions*..... 199
Malon (B.)..... *Le Socialisme Intégral*.. 46
Malquin (Ludovic)..... *La Propriété*..... 198
Mazel (Henri)..... *La Politique extérieure de Victor Hugo*..... 318
Mélas..... *La Patrie*..... 205
Nadar..... *Le Quart-Etat*..... 48
Norman (Henry)..... *Le Yoshiwara* (*trad.* F. Régamey)..... 434
Rebell (Hugues)..... *La Morale de la Jouissance*..... 3
— ..... *Les Sports de ces Dames*. 509
Reclus (Elisée)..... *La Révolution*..... 206
Reclus (Paul)..... *L'Economie en Anarchie*. 210
Régamey (Félix)..... *L'Ame Japonaise*..... 410
— ..... (*Voir* Arnold *et* Norman).
Retté (Adolphe)..... *L'Art et l'Anarchie*...45, 343
— ..... *La Société mourante et l'Anarchie, de* Jean Grave..... 384
Sanders (Léopold)..... *Réflexions sur* « *La Propriété* »..... 305
Vacoutat (Jules)..... *Anarchisme*..... 234
Veidaux (André)..... *Philosophie de l'Anarchie* 180
— ..... *Le Coup de l'Alliance*... 459

(C.f. M. Barrès, 116; L. Maillard, 157; E. Rochetin, 123; A. Veidaux, 84).

VI

POÉSIES, POÈMES EN PROSE, PROSES RYTMÉES

Abadie (Michel)..... *Apparition*..... 413
Angély (Numa d')..... *L'Escarpolette*..... 93
Armelin (Gaston)..... *Hymne à la Mer*..... 533
Barbey d'Aurevilly .... Pages retrouvées : *Le Voyage; A...; La Maîtresse rousse*..... 51

Barbey d'Aurevilly .... *A...; l'Echanson; Saigne, mon Cœur!* 173
— .... *A...; A Roger de Beauvoir ; la Beauté* 347
Barrau (Auguste) ..... *Comme l'an passé* 94
Baudelaire (Charles)... *Le Possédé (autographié).* 287
— ... *A une Malabaraise* 330
— ... *A une Dame créole* 357
Becque (Henry) ..... Pages retrouvées : *Pastiche; Sérénade, Sonnet.* 37
Boisson (Gustave) ..... *Vieille histoire* 93
Bonneron (Geo.) ..... *Sensations d'Hiver* 353
Brumaire (Jean) ..... *Sonnet Impromptu,* 97
Caillé (Dominique).... *Sonnet* 180
Carrère (Jean) ..... *Chants Lyriques* 208
— ..... *Ode triomphale à la gloire de Victor Hugo* 310
— ..... *Fêtes* 349
Chebroux (Ernest)..... *La Chanson* 243
Cladel (Léon) ..... *Les Carriers* 208
Classe (Eugène)..... *Pour Elle* 370
Coquebin *cadet*..... *La Fiancée du Quincaillier* 81
Croze (J.-L.) ..... *Bagatelles* 534
Daniel (Robert) ..... *Voir* Dianel.
— ..... *Sonnet* 132
Dauphin-Meunier..... *Dans la défaite* 179
— ..... *Pour le Tombeau de Victor Hugo* 311
Dauphin ..... *Voir* Le Dauphin.
Degron (Henri)..... *Stances d'Hiver,* 123
— ..... *Triomphale pour l'Empire du Soleil* 440
Denis (Léon)..... *Sur quatre Panneaux décoratifs* 502
Dequillebecq Léon).... *Chanson du Désir*..... 121
Deschamps (Léon)..... *Aubade mélancolique*.... 86
Dézamy (Adrien)..... *La Chanson de ma Mie*.. 93
Dianel (Robert)..... *Voir* Daniel.
— ..... *Chez les Oiseaux* 270
Dubreuil (René)..... *Les « Femmes » de Chéret* 494
Duchêne (Ferdinand)... *La Philosophie du Père Bon-Sens* (ballade).... 275
Dumestre (Gaston) .... *Nocturne*..... 465
Du Plessys ..... *(Voir* Plessys).
Du Tiers (Emile)..... *Les Orphelines*..... 95
Fontainas (André) ..... *Née aux jours d'orgueil.* 310
Frémine (Aristide)..... *Les vieux Garçons*..... 170
Gachons (Jacques des). *L'Epousée* 270
Gauche (Alfred) ..... *Notre Cœur* 291
Gaud (Auguste) ..... *Au Pays natal* 95
Gauger (J.) ..... *La Chevauchée du Rêve.* 369
Geslain (Th.) ..... *Scepticisme*..... 343
Gillet (Georges)..... *Vase brisé*..... **35**
Gillier (Mathieu)..... *Sur un vieux Thème* 96
Goichon (Alexandre)... *Heures d'Automne* 538
Grimaud (Emile) ..... *A la Vendée* 93
Grisard (Achille) ..... *A l'Inspiration* 414
Guitton (Gustave) ..... *Le Jardin Symbolique* .. 97
Hérold (A.-Ferdinand). *Soir* 311
Hugo (Victor)..... *Vers autographiés*..... 307
Hugues (Clovis)..... *Ode à Emile Zola*..... 340
Ibels (Andhré)..... *Clair de lune d'Atelier*.. 53
— ..... *Chanson verte*..... 537
Ibsen (Henrik)..... *I. Avec un Lys des Eaux; II. — Un Cygne ; III. Disparue*..... 216
Jean (Théodore)..... *Triptyque* 209
Krysinska (Marie)..... *Reprise ; la Chanson des Cendres*..... 121
Laloue (Jules)..... *Madrigal* 369
Lamontagne *(l'abbé)*... *Le Ciron et la Fourmi*.. 92
La Tailhède ..... *(Voir* Tailhède).
Lattard (François)..... *Nostalgie* 353
Le Dauphin (Louis)..... *La Mouche d'Or* 224
Lépine (Madeleine)..... *Les Yeux clos*..... 72
Lorin (Maxime) ..... *Paris sans eau* 369
Lorrain (Jean)..... *Mystica*..... 146
Louys (Pierre)..... *Mise au Tombeau*..... 311
Maeterlinck (Maurice) . *La Quenouille et la Besace* 115
Mallarmé (Stéphane) .. *Toast* 67
Malterre (Félix) ..... *Nocturne*..... 71
— ..... *Dilah*..... 223
— ..... *A une qui s'ignore*..... 352
Marrot (Paul)..... *Le Pigeonnier* 91
Marthold (Jules de)..... *Ballade des Sergots* 342
Martin (Gabriel)..... *Le Dos ; Une Famille.* 388
— ..... *Pa-Hos et Zu' Ella*..... 388
— ..... *A M. Angelo Mariani*... **21**
Martray (Du)..... *A la statue de Renaudot* 96
Méry (Jules) ..... *Tristes Hyems*..... 146
Mesnage (Blanche)..... *La vieille Fille.* 173
Mockel (Albert)..... *Avènement*..... 312
Montoya (Gabriel)..... *Pour Celle qui ne veut point*..... 537
Moréas (Jean)..... *Enone au clair visage*... 23
— ..... *Elégie*..... 383
Nimal (H. de)..... *Antipriapée* 342
— ..... *Aux mâmes de Don Pedro II d'Alcantara* ... 538
Numa ..... *Voir* Angély.
Ourousof..... *Voir* Pouschkine.
Paz (Edme)..... *Les Yeux*..... 96
Philippe (Jean)..... *Trio de Rondels*..... 96
Pitou (Charles)..... *Sonnet autographié*..... 130
Plessys (Maurice du).. *Alcandre ranimé par la flûte* 453
Ponchon (Raoul)..... *Poil et Plume* 145
Pouschkine (Alexandre) *Fragment* (*trad.* A. Ourousof) 170
Proteau (Georges)..... *L'Avenir, sonnet vengeur.* 291
Rambosson (Yvanhoé). *Le Fou de la Forêt*..... 170
— . *Toute la Lyre,*..... 313
— . Rimes antiques : *Ballade à honneur et louenge de Henry Degron et du Bois des Flambertins ; Rondel d'ung Soir*..... 520
Régamey (Félix) ..... *Henri Degron*..... 409
Régnier (Henri de).... *Victor Hugo*..... 313
Retté (Adolphe)..... *Ballade du vent qui passe* 7
— ..... *Dédicaces pour le* Paradoxe sur l'Amour..... 26
— ..... *Impromptu* 42
— ..... *Chanson pour la Dame de la Mer*..... 269
— ..... *Toast* 324
— ..... *Sérénade sur la Rivière; Orgueil* 519
Riberolles (Henri de).. *Le Sonnet de la Mousmé.* 429
R. (H. de)..... *Le Sonnet du Samouraï*.. 420
Richepin (Jean)..... *Ballade à la gloire des Humbles*..... 208
Rochefort (Aristide) ... *Infiniment petit*..... 94
Rouget (Paul).. ..... *Si vous aviez voulu*..... 129
Saint-Jacques (Louis de) *Le Cœur du Poète*..... 314
— *Apaisement*..... 413
Saint-Paul (Albert) .... *Apothéose d'Orphée*..... 317
Salvator (Rémy) ..... *A la très vénérée mémoire de Victor Hugo*..... 313
Signoret (Emmanuel).. Harpèges d'Aurore : *Mois de Marie; les Fleurs du Sang, Berceuse* ... 48
— .. *Proclamation; Vers dorés, pour Henri Degron; la Satue*..... 169
— .. *A une Tragédienne*..... 368
Soinet (Emile) ..... Chirurgicales : *l'Amputation ; la Chapie ; le Baume*..... 223
Soubise (Camille) ..... *La Coccinelle*..... 129

Soulages (Gabriel)..... *Chansons*..... 293
Strada (J. de)..... *Fragment*..... 95
Tailhade (Laurent, ... *Ballade sur les avantages kabbalistiques de M. Joséphin Péladan*.... 174
Tailhède (Raymond de la)..... *Sonnets — A Jean Moréas*..... 1
Tenib (Carolus)..... *Le Glas*..... 270
Tiers..... *(Voir* Du Tiers.)
Tournaire (Albert)..... *Les Veilleuses*..... 273
Veidaux (André)..... *Ballade de M. Gaga*.... 70
Verhaeren (Emile)..... *A Hugo*..... 318
Verlaine (Paul)..... *Noces et festins*..... 2
— ..... *A Mlle Renée Zilcken ; A un Passant*.. 24
— ..... *A Arthur Rimbaud*..... 67
— ..... *Lettre pour le Jour de l'An ; Pour Roberte* ... 115
— ..... *Vive le Roi ! ; le Pinson d'Eugénie*..... 168
— ..... *Toast prononcé au 8e Banquet ; Pour* La Plume ; *A G... ; Chanson pour boire ; Chanson pour L..* 215
— ..... Varia : *Misère, Richesse, A Elles. Impression de Printemps*..... 269
— ..... *Choses d'Amour* (triolets). 290
— ..... *A F -A. Cazals*..... 333
— ..... *Quatorzains pour Tous et pour Toutes*..... 334
— ..... *A Edmond Picard*..... 349
— ..... *A Léopold II de Belgique*. 386
— ..... *Gabriel de Yturi*..... 387
— ..... *A Monsieur et Madame T*..... 413
— ..... *Dernier Espoir*..... 465
Vérola (Paul)..... Les Baisers Morts : *Devoir d'Homme* (ballade); *Idéalisme ! Refrains d'Hiver ; Il faut mentir ; Amour pervers ; Révolte*..... 298
— ..... *A Victor Hugo*..... 317
Vielé-Griffin (Français).. *Exorde pour la Clarté de Vie*..... 168
— .. *Pieusement*..... 318
Villiers de l'Isle-Adam. Pages retrouvées : *Barcarolle ; Une bouteille de vin d'Espagne ; Exil ; Chanson*..... 10
— . *Zaïra ; Chanson arabe ; Prière indienne ; Guitare*..... 125

***

..... *Epitaphe pour Sully-Prudhomme*..... 33
..... *Quatorzain du Muséum*.. 33

VII

CHANSONS ET MUSIQUE

Avenel (Paul)..... *La vieille Chanson*..... 255
Bailliot (Marcel)..... *La Guillaneu*..... 105
Barillot..... *Le Bonhomme Chopine*... 248
Béranger..... *Les Fous*..... 245
Bérat (Frédéric)..... *Ma Normandie*..... 246
Bourdelin (Emile)..... *Ce gredin d'Avril !*..... 255
Bouvier (Alexis)..... *La Canaille*..... 253
Canqueteau (Joseph)... *Elle est fondée !*..... 43
— ... *Les dernières volontés de Sarcey*..... 99
— ... *La Grève des Cochers de l'Urbaine* (avec musique)..... 100
Canqueteau (Joseph)... *Envoûtements* (avec musique de *J. Le Bayon*). 10
— ... *Bérenger au Chabanais*. 34
— ... *Changement de Front !*. 50
Cazals (F.-A.)..... *Liturgies intimes*, ou *le Culte du Mois*, ou *le Calendrier de la Déche*..... 53
Chebroux (Ernest)..... *Les Rives du Clain*..... 9
— ..... *Au bord de la Rivière*.. 25
Clément (J.-B.)..... *Connais-tu l'Amour ?*... 25
Colmance (Charles)..... *Les Croquants*..... 24
Debraux (Emile)..... *Te souviens-tu ?*..... 24
Désaugiers..... *L'Atelier du Peintre*.... 24
Deschamps (Léon)..... *Aubade mélancolique* (avec musique de *Henri Welsch*)..... 8
Desforges de Vassens (Ch.)..... *Le Bon Rire*..... 24
Dézamy (Adrien)..... *La chanson de ma Mie*.. 9
Dodement (A.)..... *Voir* Retté.
Duchêne (Ferdinand) .. *Les Violons (*valse, avec musique)..... 10
Dumestre (Gaston)..... *Les Inquiets* (avec musique)..... 52
Dupont (Pierre)..... *Le Chant des Ouvriers*.. 24
Durand-Dahl..... *En sortant de la neuvième* (avec musique de *Noyrb*)..... 16
Durocher (Léon)..... *A Dame Thémis !* (avec musique de *Marcel Legay*)..... 15
Esch..... *Le Travail c'est la Liberté* (chanson d'Allemagne, *traduite par L. M.*)..... 41
Fabre (Gabriel)..... *Voir* Laforgue *et* Maeterlinck.
Ferny (Jacques)..... *Les Marins russes*..... 50
Fleurichand..... *Chanson des Bœufs* (avec musique)..... 9
Gasteau (F.)..... *Complimens daux bregeay*..... 9
Gille (Charles)..... *Le Bataillon de la Moselle*..... 24
Hachin (Edouard)..... *Vieux ménages pauvres*. 25
Hauton (Emile)..... *Le Saucisson* (avec musique)..... 29
Heine (Henri)..... *Le Retour* (avec musique de *Henri Quittard*)... 18
Imbert (E.)..... *Mon Voisin*..... 25
Laforgue (Jules)..... *Complainte de l'Oubli des Morts* (avec musique de *Gabriel Fabre*)..... 47
Le Bayon (J.)..... *Voir* Canqueteau.
Legay (Marcel)..... *Voir* Durocher.
Maeterlinck (Maurice). *Chanson chantée au 3e acte de* « Pelléas et Mélisande » (avec musique de *Gabriel Fabre*)..... 28
Mathieu (Gustave) .... *La Chanson de Jean Raisin*..... 25
Mougel (Charles)..... *Les Poètes* (avec musique)..... 50
Nadaud (Gustave)..... *La Garonne*..... 25
Noyrb..... *Voir* Durand-Dahl.
Panard..... *Le Roi des Plaisirs et le Plaisir des Rois*..... 24
Pineau (Léon)..... *Mon Père m'a donné-t-un mari*..... 10
Plouvier (Edouard)..... *L'Ami Soleil*..... 24
Ponsard (René)..... *La Barque volée*..... 25
Pottier (Eugène)..... *Ce que dit le Pain*..... 25
Privas (Xavier)..... *Chanson Pailharde* (avec musique)..... 1

Privas (Xavier)..... *Chanson des Thuriféraires* (avec musique).... 506
Quittard (Henri)..... *Voir* Heine.
Retté (Adolphe)..... *Impromptu* (avec musique de *A. Dodement*) 42
— ..... *Chanson pour la Dame de la Mer*..... 269
Saulgrain (H.)..... *Maladie présidentielle*.. 380
— ..... *Prose sacrée pour la réouverture des Soirées*.... 471
Trebla..... *La Moyenne*..... 417
Trimouillat (Pierre)..... *Lamentations Présidentielles*..... 538
Vincent (Charles) ..... *Je ne suis pas un Poète*. 252
Welsch (Henri) ..... *Voir* Deschamps.

VIII

LÉGENDES, ROMANS (fragments), CONTES & NOUVELLES, FANTAISIES, MÉLANGES LITTÉRAIRES

Barrau (Auguste)..... *La feuille daous Habites*. 108
Boutique (Alexandre).. *La scène du Sénateur* (Un Fils de Quatre-vingt-neuf) 8
Brandimbourg (Georges) *Ce farceur de Trognon*.. 184
Campbell (Francis).... *Le Satyre* 29
Croissant-Rust (Anna).. *Eté* (trad. Jean de Néthy) 378
Degron (Henri) ..... *Rêveries d'un Troupier Paysagiste* 292
Dufay (Pierre)..... Bourgeoises: *Pudeur, Sortie de Bal, Puberté* ... 532
Emery (René)..... *Le Trésor*..... 150
Geslain (Th.)..... *Lumière et Liberté*..... 70
Guérin (Alcide) ..... *L'Amour profané*... 300, 326
Hansson (Ola)..... *Ame de Mimosas* (trad. Jean de Néthy)..... 360
Huret (Jules)..... *Trente-huit ans après*... 368
Lecomte (Georges) .... *Le Chapeau de Willy*... 244
Leune (Albert) *et* G. Moreau ..... *Jalousie de Tigre*.... 20, 64
Malterre (Félix)..... *Vers l'Iconostase*..... 412
Néthy (Jean de)..... *Voir* Croissant *et* Hansson.
Rachilde..... *Image de Piété*..... 216
Rebell (Hugues).. .... *Marionnettes foraines*... 68
Régamey (Félix) ..... *Le Cahier rose de Madame Chrysanthème*..... 442
Rivière (R. de La) .... *Un Testament*..... 417, 462
Roussel (Georges)..... Les contes frêles :
Autres temps..... 75
Désaccord..... 515
Homicide par Imprudence..... 532
Sapho ..... *Le Sang* 143
Swan (Harold)..... *Dialogues selon Paris* 341, 350
— ..... *Propos épars*..... 366
Uzanne (Octave).... .. *Le Niagara* 460
Valette (René)..... *Une Noce au Bocage Vendéen* 107
Werner (Georges) ..... *Une journée de M. Rapin* 137

(C. f. F. Buet, 64; R. Tardivaux, 24.)

IX

DIVERS

..... *Annonces burlesques*. **14, 15**
..... Banquet *de la Jeunesse en l'honneur de Victor Hugo* (compte-rendu) . 323
..... Banquet *offert à Félix Charpentier*..... 346
Brandimbourg (Georges) *Les poursuites du* « Courrier Français »..... 149
Canqueteau (Joseph)... *Sport académique*..... 74
Coquebin *cadet*..... *Les Archives de la Comédie* 80
Dequillebecq (Léon)... *Comme il vous plaira*... 365
Maillard (Léon) ..... *Du Dilettantisme Judiciaire*..... 157
Masson (Paul)..... *Regards littéraires d'un Yoghi* (suite)..... 73, 235, 357, 446, 505
Méry (Jules)..... *Les « Politiques »* 148
Rochetin (Eugène)..... *Hypnotisme et Suggestion* 123
Tellier (Jacques)..... *Emile Zola à Londres*... 458
Trissotin..... *A travers la Presse* 22, 44, 62, 88, 139, 188, 238, 284, 306, 346, 364, 416, 451, 474, 543, **58**
Verlaine (Paul)..... *A propos d'un livre récent*..... 365
Zo d'Axa..... *Glabres* 147

***

Dîners et Soirées de LA PLUME

I. — DINERS

Invitation illustrée..... *par* Butel et Valton *pour le 7e Dîner*..... 66
— ..... *par* F.-A. Cazals, *pour le 8e Dîner* 166
— ..... *par* Paul Balluriau, *pour le 9e Dîner* 240
— ..... *par* Félix Régamey, *pour le 10e Dîner*..... 452
Menu illustré..... *par* Albert Brière, *pour le 7e Dîner* 64
Discours, Toasts des Présidents..... VII. *Stéphane Mallarmé* (sonnet)..... 67
VIII. *Paul Verlaine* (sonnet)..... 215
IX. *Francis Magnard*... 241
X. *José-Maria de Heredia* 467
XI. *Auguste Rodin*..... 540
Lettres d'excuses, de remerciments, etc..... ..... 467, 468
Comptes rendus..... *7e Dîner* 85
— ..... *8e* — **17**
— ..... *9e* — 258
— ..... *10e* — 466
— ..... *11e* — 540
Avis..... ..... **17, 19, 43**

II. — SOIRÉES

COMPTES-RENDUS :

Soirées des..... *9-17 décembre 1892* 21
— ..... *24-31* — **5**
— ..... *7-21 janvier 1893* **5**
— ..... *28* — **10**
— ..... *4-11-19 février 1893*..... **10**
— ..... *25* — **12**
— ..... *4 mars 1893*..... **12**
— ..... *11-18-25* — **16**
— ..... *1-8 avril 1893*..... **16**
— ..... *15* — **17**
— ..... *22-29* — **20**
— 258
— ..... *7-14-21 octobre 1893*..... **43**
— ..... *4 novembre 1893*.. **43**
— ..... *11-18-25* — .. **59**
— ..... *2 et 9 décembre 1893*.... **59**

Saulgrain (H.)..... *Prose sacrée pour la réouverture des Soirées*.... 471
Verlaine (Paul)..... Pour « La Plume » *(sonnet dit par l'Auteur, à la Soirée du 13 avril 1893)*..... 215

***

Monument Baudelaire

Avis..... ....115, **7, 17, 46, 54, 60**
Compte-rendu..... *de Assemblée générale du* Comité d honneur..... 20
Liste *des Membre du Comité* 19, 43
Listes *de souscription :* 9e 19
10e 43
11e 85
12e 214
13e 237
14e 364

***

Numéros exceptionnels

Les Poitevins..... ..... No **93**
Les Condamnés de la 9me..... — **95**
L'Anarchisme..... — **97**
La Chanson classique..... — **99**
Hommage à Victor Hugo..... — **102**
L'Art et la Femme au Japon..... — **108**
L'Affiche Illustrée..... — **110**

X

CORRESPONDANCE FRANÇAISE & ÉTRANGÈRE

I. LYON

Ch.-M. M..... *Lettre de Lyon*..... 238

II. — ALLEMAGNE

Carl August ..... *Nos Revues*..... 238
— ..... *Poésie et Critique* 302
Delvaille (Albert)..... *Lettre d'Allemagne* 184
J..... *Lettre de Leipzig*..... 520
Mohr (A.)..... — *Francfort*..... 280
Posth (Henri)..... *Huysmans en Allemagne*. 359
Spectator ..... *Lettre de Dresde*..... .. 398

III. — ANGLETERRE

Mathieu *(anarchiste)* .. *Petite lettre de Londres* . 378

IV. — BELGIQUE

Anonyme..... *Lettre de Bruxelles*..... 84
Baudoux (Fernand).... *Le procès Camille Lemonnier*..... 522
F..... *Lettre de Belgique* 303

V. — EGYPTE

Salvator (Rémy) ..... *Sur le Nil* 138

VI. — ITALIE

Tissot (Ernest)..... *Lettre d'Italie*..... 470

VII. — SUISSE

Avatar..... Croquis helvétiques : *Papillotes* 40
Un critique amateur (le Dr Alphonse Vuy) 521
Tissot (Ernest)..... *Lettres de Suisse*... 139, 281

XI

POLÉMIQUES, LETTRES, PÉTITIONS, TRIBUNE LIBRE

Barrès (Maurice) ..... *Lettre à propos de l'article de Retté :* l'Art et l'Anarchie..... 116
Beigerat (Emile)..... *Lettre à M. Angelo Mariani, pour célébrer les vertus de la* Coca.... 36
Chebroux (Ernest)..... *Rectifications*..... 23
Cladel (Léon), Conneau (Mme Juliette), Coquelin *cadet.* } *Lettres à M. Mariani, sur les vertus de la* Coca 30 16 27
Communiqués **3, 7**
Deschamps (Léon)..... *Aux lecteurs de* « La Plume »..... 129
DIVERS..... Lettres d'excuses *de littérateurs ne pouvant assister au Bauquet en l'honneur de Victor Hugo :* (Mistral, Coppée, Scholl, Cte de Larmandie, Van Duyl, Halévy, Dorchain, Rameau, Déroulède, d'Esparbès, Gille) 323
— ..... Lettres d'excuses *de littérateurs ne pouvant assister au 10 Diner :* (Brunetière, Vacquerie, F. Magnard)..... 467
— ..... Pétition *pour faire donner à Eugène Grasset la décoration de la cathédrale d'Orléans.* **41, 45, 52, 58**
— ..... Protestation *contre la mise en scène d'*Axël, *de Villiers de l'Isle-Adam.* **7**
— ..... Protestation *contre l'attentat dont a été victime Jean Carrère..* **27, 29**
Durocher (Léon)..... *Rectifications typographiques*..... 520
Ernst (Alfred)..... *Rectification*..... 120
Heredia (José-Maria de) *Lettre de remerciments, à la suite du 10e Diner.* 467
Jeannot ..... *Petites polémiques*..... 28
Legay (Marcel)..... *Protestation* **11**
Lugné-Poe (A.-F.)..... *Lettres sur les Soirées de* « l'Œuvre »..... 379
Mazel (Henri)..... *Lettre à propos de l'article d'Alph. Germain :* Pour le Beau..... 343
Poictevin (Francis)..... *Réponse à une demande de communication de son portrait* 520
Puvis de Chavannes .. *Acceptation de la Présidence du 12e Diner* ... 541
Régamey (Félix) ..... *Protestation contre le dépôt de couronnes, drapeaux, etc. sur les monuments publics*..... **35**
Retté (Adolphe)..... *Lettre sur l'Art et l'Anarchie*..... 343
— ..... *Réponse à Emm. Signoret.* 398
Rodin (Auguste)..... *Acceptation de la Présidence du 11e Diner*.... 468
Rousseil (Mlle R.)..... *Lettre à M. Carnot* **45**
Saunier (Charles)..... *Réponse à Henri Mazel*.. 357
Signoret (Emmanuel).. *Petites Lettres* 53, 388
Veidaux (André)..... *A propos de l'article de Retté :* l'Art et l'Anarchie 84

(C. f. O. Bertrand, 304 ; L. Sanders, 305.)

XII

ILLUSTRATIONS

I. — HORS TEXTE

Dessins

Balluriau (Paul) ..... *Juges et Victime* (en couleur) 153
Bernard (Emile) ..... *Reproduction d'une gravure sur bois* 391
Charlet ..... *Le Quartier général* (d'après une lithographie). 295
Chéret (Jules) ..... *Couverture* (en couleur) *du N° 110 de* La Plume (15 novembre 1893) 271
Gachons (Andhré des). *L'Epousée* (Aquarelle en couleurs) 271
— *Le Bréviaire du Cœur* ... 373
Grasset (Eugène) ..... *Projet de vitrail pour Jeanne d'Arc* 463
Ibels (Henri-Gabriel) .. *Mévisto* (Réductiou d'affiche, en couleurs) 33
— *L'Amour s'amuse* (en couleur) 77
— *Entendu* 201
Régamey (Félix) ..... *Douce violence* (en couleurs) 435
Séon (Alexandre) ..... *Soir d'été* 337
Trachsel (Albert) ..... *La Sirène* (en couleur) .. 55

Portraits

Herman Bang (F.-A. Cazals) 535
Henry Becque (photog. Nadar) 11
Joseph Canqueteau (Fernand Fau) 101
Jean Carrère phototypie) 355
Ernest Chebroux (Fernand Fau) 249
Jules Chéret (phototypie) 491
Henri Degron (Félix Régamey) 409
Victor Hugo, à 17 ans (portrait inédit) 315
Mévisto (H.-G. Ibels *en couleurs*) 33
Francis Poictevin (F.-A. Cazals) 517
Mme Rachilde, à 25 ans (phototypie) 227
Francis Vielé-Griffin (phototypie) 177
Oscar Wilde (Albert-C. Sterner) 127

II. — DANS LE TEXTE

..... *Jeune fille accordant son Samisen* (photographie d'après nature) 437
..... *Réduction d'une affiche avant lettre, pour l'*Elixir Godineau 494
Balluriau (Paul) ..... *Les Condamnés de la 9e* (Titre-couverture, en couleur) ..... **12** *bis*
— ..... *Invitation pour le 9e Dîner de* La Plume (portraits) 240
Baseilhac ..... *Portrait de Grorges d'Esparbès* 335
Bernard (Emile) ..... *Etude : Miserere nobis* .. 393
— ..... *Christ* 394
— ..... *Conte de Fée* 395
— ..... *Brillante et Sans-Pair* (conte du Rameau d'Or) 396
— ..... *Fleur chrétienne* 397
Boucher (Alfred) ..... *Statue de Th. Renaudot* (photographie) 89
Boutet (Henri) ..... *Croquis* 111, 112, 135
— ..... *Etude* (Tête de femme) . 131
— ..... *Reproduction en fac-simile d'une eau forte* 523
Brière (Albert) ..... *Menu pour le 7e Dîner de* La Plume 64
— ..... *Le Saucisson* 294
Butel *et* Valton ..... *Invitation pour le 7e Dîner de* La Plume (portraits) 65
Cazals (F.-A.) ..... *L'Armée du Salut* 43
— ..... *Invitation pour le 8e Dîner de* La Plume (portraits de Verlaine *et* Mallarmé) 166
Cazals (Gabriel) ..... *Encadrement* 130
Charles (Edmond) ..... *Portrait de Paul Balluriau* 160
Charpentier (Félix) .... *Son atelier* (photogr.) 266
— .... *La Chanson* 267
— .... *La Plume* 268, **37**
Chéret (Jules) ..... *Frontispice pour l'article E. Maindron, sur* l'Affiché Illustrée 475
— ..... *Croquis pour une affiche des* Buttes-Chaumont . 476
— ..... *Réduction de 3 affiches pour* la Saxoléine. 480, 481
— ..... *Réduction d'affiches pour* : la Librairie Sagot 482
et le Rabelais de Robida 484
— ..... *Etude pour une affiche* ... 500
Dastugue (Maxime) .... *Portrait de Félix Charpentier* 265
Denis (Maurice) ..... *Réduction d'une affiche pour la* Dépêche de Toulouse 496
Duclos ..... *Dessin inédit* 205
Etcheverry (D.) ..... *Portrait de Louis Labat* . 58
Falco (A.) ..... *Portrait de René Emery* . 152
Fau (Fernand) ..... *La Grève des Cochers* ... 103
— ..... *La Chanson classique* (Titre couverture .. **20** *bis*
Forain (J.-L.) ..... *Enfin seule* 143
— ..... *Réduction d'une affiche pour l'Exposition des* Arts de la Femme ... 497
Gachons (Andhré des) . *A ma Mie* 18
— . *Neantino Viergeneve* ... 29
— . *Les dernières volontés de Sarcey* 99
— . *La Guillaneu* 105
Galice ..... *Réduction d'une affiche pour le* Kursaal de Dunkerque 498
Germain (Alphonse) ... *Portrait de Thomas Lamotte* 6
Goncourt (Edmond de). *Portrait de son frère Jules* 276
Goncourt (Jules de) .... *Le Salon de 1852* 277
— .... *Portrait de son frère Edmond* 278
Grasset (Eugène) ..... *Réductions d'affiches pour* : les Fêtes de Paris 477
la Walkyrie 486
Grün (J.) ..... *Sous la Neige* 144
— ..... *Son Portrait* 164
— ..... *Portraits de : Jules Méry, Zo d'Axa* 162
Guérard (Henry) ..... *Portrait d'Emile Bernard* 390
Guiguet (François) ..... *Croquis* 225, 226, 229
Guillaume ..... *Réduction d'une affiche pour le* Pôle Nord 498
Heidbrinck ..... *Portrait de Jules Roques.* 159
Hugo (Victor) ..... *Dessin inédit* 325
Ibels (Henri-Gabriels) .. *Etude* 31
— .. *A Biribi ; Lutteurs* 32
— .. *La bonne dame* 35
— .. *Chanteuse* 36

Ibels (Henri-Gabriels).. *Son Portrait* 37
— .. *Mon fils est soldat comme toi !* 76
— .. *Les Jeunes Acteurs :* Janvier 126
— .. *Des Coulisses* 176
— .. *Réduction d'affiches pour:* Mévisto 479
le journal l'*Escarmouche*. 496
Lamotte (Thomas)..... *Maquettes de figures décoratives* 5, 7
Lebègue (Léon)..... *Lettre ornée* 505
— ..... *Les Poètes* (portraits) ... 508
Legrand (Louis)..... *Premières chaleurs*..... 145
LETTRES ORNÉES... C..... 339, 493
E..... 444
L.... 421, 424, 442, 470, 485
O..... 438, 474
P..... 336, 483
Q..... 505
U..... 431, 434
V..... 344
Luce (Maximilien)..... *Dessin inédit*..... 197
Lunel (F..... *Page d'Album*..... 155
Pissarro (Camille)..... *Débardeurs* 189
— (Lucien)..... *Etude* 200
PORTRAITS..... *Paul Balluriau*.. 160
Emile Bernard 390
Georges Brandimbourg.. 158
Aristide Bruant 490
Enrique Gomez Carillo.. 514
Félix Charpentier 265
DIVERS..... 66, 166, 240, 508
René Emery..... 152
Georges d'Esparbès 335
Edmond de Goncourt.... 278
Jules — — 277
F. Grün 164
Victor Hugo..... 314
Henri-Gabriel Ibels... 30, 37
Janvier..... 126
Louis Labat 58
Thomas Lamotte 6
A.-F. Lugné-Poé 530
Gabriel Martin..... 387
Jules Méry..... 162
Mévisto 479
Jules Roques..... 159
Aurélien Scholl..... 327
Alexandre Séon 336
Albert Trachsel..... 54
Amédée Vignola..... 163
Zo d'Axa..... 162
Régamey (Félix) ..... *Japonaise, imitée de* OUTAMARO (Titre-couverture, en couleur) .. 38 *bis*
— ..... *Frontispice pour l'article :* l'Ame Japonaise..... 419
— ..... *Liseuse (d'après* Isaï) ... 421
— ..... *Coolie tatoué* (lettre ornée)..... 421, 485
— ..... *Le peintre Nakanichi Kô-Séki* (croquis d'après nature) 422
— ..... *Carpe remontant une chute d'eau*..... 423
— ..... *Masque en bois peint* (lettre ornée)..... 424, 470
— ..... *Nikki Dan-Djo, l'enchanteur, et son rat familier*..... 425
— ..... *La Déesse Kwanon* (ivoire chinois)..... 426
— ..... *La Déesse Kwanon* (peinture japonaise) 427
— ..... *Smidani, grand prêtre japonais*..... 428
Régamey (Félix) ..... *Mousmé*..... 429
— ..... *Ko-Mati* et *Fouka-Koussa* 430
— ..... *Ko-Mati, vieille*..... 430
— ..... *Lettres ornées*.. 431, 442, 444
— ..... *Japonaise à sa toilette* .. 433
— ..... *Youjo (fille de joie)* (l. o) 434
— ..... *La Belle et la Bête* (lettre ornée)..... 438, 474
— ..... *Emblèmes de la longévité*. 438
— ..... *Vue de Nagasaki*..... 441
— ..... *Tête de page* 442
— ..... *Tsouki-mi-day* (le pavillon des Poètes). *Invitation pour le 10e Dîner de* LA PLUME..... 452
— ..... *Couverture du* « JAPON PRATIQUE » 40
Roedel..... *Portrait de Georges Brandimbourg* 158
Roy (José)..... *Réduction d'une affiche pour le* Palais d'Hiver. 495
Sattler (Joseph) ..... *Episode de la Guerre des Paysans*..... 347
— ..... *Lettre ornée*..... 344
Schwabe (Carloz)..... *Réduction d'une affiche pour le* Salon de Rose + Croix 497
Séon (Alexandre) ..... *La Fin des Dieux* 221
— ..... *Son Portrait*..... 336
— ..... *Lettres ornées*..... 336, 339, 483. 493
— ..... *Croquis*..... 339, 340
Stèphe..... *Portrait de Lugné-Poé*.. 530
Sterner (Albert-C.) .... *Portrait d'Albert Trachsel* 54
Sylvestre (Jules)..... *Menu du Banquet offert à Félix Charpentier*..... 345
— ..... *Voir l'*AVIS, *page* 43
Toulouse-Lautrec (H. de)..... *Portrait de H.-G. Ibels*.. 30
— .... *Réductions d'affiches pour* REINE-DE-JOIE, *par* Victor Joze..... 480
Aristide Bruant, *dans son Cabaret* 490
Trachsel (Albert)..... *Regard dans l'Infini*.... 54
Valton..... *(Voir* Butel).
Vignola (Amédée)..... *A Dame Thémis !*..... 153
— ..... *Son Portrait*..... 161
Willette (Adolphe) .... *Etude*..... 141
— .... *Composition inédite*..... 194
— .... *Victor Hugo* (en Jean Valjean) 314
— .... *Réductions d'affiches pour : l'*Enfant prodigue *les* Elections législatives *du 22 septembre 1889*..... 478
le Catalogue Kleinmann. 480
le Nouveau Cirque..... 490
l'Exposition des Œuvres de Charlet 498

III. — AUTOGRAPHES

Baudelaire (Charles)... *Traité avec l'éditeur Poulet-Malassis* 280
— ... *Le Possédé* (sonnet)..... 287
Emery (René)..... *Pensée*..... 152
Fau (Fernand) ..... *Dédicace* 249
Hugo (Victor)..... *Vers autographes* (Extraits de TOUTE LA LYRE) 377
Martin (Gabriel)..... *Signature*..... 387
Pitou (Charles)..... *Sonnet autographié* 100
Rachilde *(Mme)*..... *Signature*..... 220
Roedel ..... *Dédicace*..... 158
Vignola (Amédée)..... *Dédicace*..... 163

MOURLEVAT.

Annonay (Ardèche). — Imp. J. Royer

CINQUIÈME ANNÉE — N° 89

1er Janvier 1893

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et sont continués sauf avis contraire.

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(*Les manuscrits ne sont pas rendus*)

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Léon DEQUILLEBECQ
Secrétaire de la Direction : J.-L. CROZE
Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

TEXTE

RAYMOND de la TAILHÈDE — *Sonnets.*
Paul VERLAINE — *Noces et Festins.*
Jean JULLIEN — *Henry Becque.*
Hugues REBELL — *La Morale de la Jouissance.*
Alphonse GERMAIN — *Le Salon de « La Plume »* : **Thomas Lamotte.**
Adolphe RETTÉ — *Ballade du vent qui passe.*
Alexandre BOUTIQUE — *La Scène du Sénateur* (Extrait d'*Un Fils de Quatre-vingt-Neuf*, roman inédit).
Maurice KREUTZBERGER — *A propos de l'*Ennemi des Lois : **Maurice Barrès.**
Comte de VILLIERS de L'ISLE-ADAM — **Pages retrouvées** : *Barcarolle* ; *Une bouteille de vin d'Espagne* ; *Exil* ; *Chanson*, poésies.

CRITIQUE
LITTÉRAIRE — **Léon Deschamps** : *Euryalthès* (François Coulon). — **Achille Delaroche** : *Vers et Prose* (S. Mallarmé). — **Georges Rodenbach** : *Portraits et Silhouettes* (baron de Haulleville). — **E. R.** : *Divers.* **Sainte-Claire** : *Bibliographie.*
DRAMATIQUE — **Marcel Bailliot** : *Au Dahomey* ; *Les Fossiles.*
D'ART — **H. Durand-Tahier** : *La Réouverture du Luxembourg.*

Xavier PRIVAS — **Les Chansons de « La Plume »** : *Chanson Paillarde* (musique de X. Privas).
Albert LEUNE et G. MOREAU — *Jalousie de Tigre*, nouvelle.
TRISSOTIN — *Revue de la Presse.*
Le Monument Baudelaire : *Neuvième liste de souscription ; Compte-rendu du Comité.* — *Les Soirées de « La Plume ».*

ILLUSTRATIONS

(Dans le texte :) THOMAS LAMOTTE : Maquettes de figures décoratives. — ALPHONSE GERMAIN : Portrait de Thomas Lamotte. — (Hors texte :) Portrait de Henry Becque, photog. Nadar.

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

LIBRAIRES CORRESPONDANTS DE LA REVUE

PARIS

Léon Vanier, 19, quai St-Michel.
Brasseur, galerie de l'Odéon.
Paul Sévin, 8, boulevard des Italiens.
Albert Savine, 12, rue des Pyramides.
Achille Heymann, 3, rue Laffitte.
René Pincebourde, 34, rue de Verneuil.
Groux, passage du Commerce St-André-des-Arts.
Guérin, 18, rue des Boulangers.
Bailly, 11, Chaussée d'Antin.
Demay, 21, rue de Châteaudun.
Tresse et Stock, galerie du Théâtre-Français.
Dentu, 36, avenue de l'Opéra.
Flammarion, 10, boulevard des Italiens.
— 4, rue Auber.
— 2, rue Marengo.
— 3, faub. St-Honoré.
— Galeries de l'Odéon.
Le Campion, passage du Saumon.
Hachette et Cie, 79, boulevard St-Germain.
Chamuel (librairie du Merveilleux) 29, rue de Trévize.
Doutreleau, libraire, 124, boulevard St-Germain.
Mme Coupois, 24, rue Tombe-Issoire.
Mme Méa, libraire, 1 *bis*, rue du Hâvre.
Fèvre, éditeur, 27, rue Bonaparte.
Conquet, éditeur, 7, rue Drouot.
Taride, libraire, 18, boul. St-Denis.
Gagne et Boullinier, 19, boul. St-Michel.
Chaumont, 48, rue de Rivoli.
Ch. Leroy, 26, boul. des Italiens.
Chamuel et Cie, 29, rue de Trévise.

Kiosques :

Mme Clément, kiosque 113, en face nº 7, boulev. St-Michel.
Mme Martin, kiosque 117, en face Cluny, b. St-Michel.
Mme Denas, kiosque 246, en face Grand-Hôtel, boul. des Capucines.
Mme Brevet, kiosque 297, place St-Germain-des-Prés.
Kiosque boul. St-Michel, au coin de la rue Monsieur le Prince.
Kiosque boul. St-Michel. au coin de la rue Soufflot.
— place du Théâtre-Français.

PROVINCE

Alger. — Dans tous les kiosques.
Auxerre. — Albert Lanier, libraire.
Beauvais. — Oudaille, libraire.
Bordeaux. — Féret et Fils, cours de l'Intendance. — Graby (et dans tous les kiosques).
Boulogne-sur-Mer. — Chiraux, rue Faidherbe.
Brest. — Frédéric Robert, 44, rue d'Aiguillon.
Civray. — Madame Billard.
Dijon. — Armand, libraire, rue de la Liberté.
Elbeuf. — Bernouis libraire.
Le Hâvre. — Bourdignon, place Gambetta. — Dombre, 10, place de l'Hôtel-de-Ville.
Le Mans. — Goupil, rue Gambetta.
Lille. — Librairie Centrale, hall de l'*Echo du Nord*.
Lyon. — Bernoux et Cumin, 6, rue de la République. — Vve Cantal, 9, rue Victor-Hugo. — Elie Steel, 9, rue de Bonnel.
Marseille. — Henri Blancard, rue Paradis. — Aubertin et Cie, (librairie Flammarion) 34, rue Paradis.
Melle. — Th. Junin, libraire.
Montpellier. — Coulet, Grande-Rue. — Estellé, 3, place de l'Observatoire.
Moulins. — Place, libraire.
Moutiers. — François Ducloz, éditeur.
Nancy. — Sidot frères, 3, rue Raugraff.
Nice. — Visconti et Cie.
Niort. — Clouzot, libraire.
Poitiers. — Druinaud, libraire, rue de la Mairie.
Rouen. — Gaucher, libraire, 90, rue des Carmes.
Saint-Etienne. — Publicité Nouvelle, 4, cours Jovin-Bouchard.
St-Quentin. — Triqueneaux-Devienne, 34, rue Croix-Belle-Porte.
Toul. — Lamontagne, libraire.
Tours. — Defrenne, 21, rue Royale.
Valence (Drôme). — Combier, libraire.
Vendôme. — Clovis Ripé, libraire.

ÉTRANGER

Bruxelles. — Paul Lacomblez, 33, rue des Paroissiens. (concessionnaire pour l'abt et la vente au nº).
Dresde. — Tittmann.
Genève. — Agence des Journaux, 7, boulevard du Théâtre. — Ch. Eggimann et Cie, libraire.
Guatemala. — José Tible Machado.
Leipzig. — Brockhauss et Cie.
Londres. — Hachette et Cie, 18, King William st., Charing Cross. — J. Dematteo, 39, Old Compton st., Soho.
Madrid. — José Ruiz y Ca, librairie Gutenberg.
Moscou. — R. Viollet, libraire.
Munich. — Th. Ackermann, 10, pl. de la Promenade.
Naples. — Luigi Pierro, Piazzo Dante, 76.
New-York. — Brentano. — Parisian art Gallery.
Port-Saïd. — Horn, libraire.
Saint-Pétersbourg. — Zinserling, 20, perspective Newski.
Smyrne. — Librairie Polyglotte.
Strasbourg. — Ammel (et dans tous les kiosques).
Varsovie. — Viollet, libraire.

—

La Maison HACHETTE est, en outre, chargée de distribuer la Revue dans toutes les gares de Paris et de la Province.

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 19, Boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les Journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE lit 6.000 Journaux par Jour.**

MOULIN-ROUGE & **Jardin de Paris.** — Tous les soirs, spectacle-concert-bal ; mercredis et samedis : fête de nuit ; dim. et fêtes à 2 h. matinées-kermesses.

Casino de Paris rue Blanche. — Tous les soirs, concert-spectacle. — NOUVEAU-THÉATRE.

Lire au prochain fascicule (15 Janvier)

ÉNONE AU CLAIR VISAGE

Poème inédit de

JEAN MORÉAS

ANNONCES ET AVIS DIVERS

Courrier Français illustré, Dr : Jules Roques, nadaire) 10e année. Le plus artistique des journaux . Aucun journal de ce prix ne donne autant de (8 pages de dessins sur 12) Prix du numéro, imes dans tous les kiosques, gares, libraires. Envoi uméro spécimen gratuit sur demande adressée au *r Français*, 14, rue Séguier, à Paris. Abonnements ris et la province : six mois. 10 francs; un an, s. Etranger (union postale) : six mois, 15 francs; 30 francs. Envoyer le montant en un mandat ou poste.

IBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'art
publiée sous les auspices de La Plume

Tous les volumes sont numérotés et contiennent un frontispice édit. Ont déjà paru des dessins ou eaux-fortes de Odilon Redon, ice, Desboutin, Cazals, M. Baud, R. Lotthé, H.-E. Meyer, etc.

EN VENTE :

Dédicaces, poésies, de Paul Verlaine, 50 ex. à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr..... épuisé

II. **A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver),** poème lunatique par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr. et 200 à 3 fr..... épuisé

III. **Albert,** roman, de Louis Dumur, 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 à..... 3 fr.

IV. **Les Cornes du Faune,** poésies, de Ernest Raynaud, 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à 3 fr.

V. **Le Fi-Balouët,** proses, de Jacques Renaud, 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 200 ex. simili-Japon à... 3 fr.

VI. **Les Tourmentes,** poésies, de Fernand Clerget, 10 ex. Japon à 20 fr. et 150 ex. simili-hollande à. 3 fr.

VII. **Thulé des Brumes,** légende moderne en prose, d'Adolphe Retté, 12 ex. Japon à 20 fr. et 300 ex. simili-Japon à..... 3 fr.

VIII. **Quand les violons sont partis,** poésies, d'Edouard Dubus, 12 ex. Japon à 20 fr. 150 ex. simili-hollande à..... 3 fr.

IX. **La vie sans lutte,** nouvelles, par Jean Jullien, 12 ex. Japon à 20 fr., 250 ex. simili-Japon à..... 3 fr.

X. **La Passante,** roman d'une âme, prose et vers, par Adrien Remacle, 12 ex. Japon à 20 fr. et 400 ex. simili-hollande à..... 3 fr.

XI. **L'Altière Confession,** proses, par W. Vogt, 12 ex. Japon à 20 fr. et 250 ex. simili-Japon à... 3 fr.

Un volume par trimestre. — Editions non réimprimées.

ANNEXE A LA BIBLIOTHÈQUE

Paradoxe sur l'Amour, par A. Retté. (eau-forte de H.-E. Meyer, tirage à 150 ex. hors-concours.

Notes pour demain (Andhré des Gachons), par Léon Maillard, J.-L. Croze et Marcel Blanchedieu, 1 plaq. avec trois dessins de des Gachons..... 2 fr.

La Lutte Idéale (Soirs de *La Plume*, préface d'A. Scholl, par Léon Maillard, cent portraits dessinés par Cazals, Balluriau, Lebègue, Brière, Heidbreinck, Trachsel et Fernand Fau, 1 vol..... 2 fr.

Collection de « La Plume », année 1889, 1 vol. br. de 186 pages..... 20 fr.
« « année 1890, 1 vol. br. de 266 pages..... 20 fr.
« « année 1891, 1 vol. br. de 484 pages..... 20 fr.

Table des Matières de *La Plume*, année 1889.. 0.50
« « « 1890.. 0.50
« « « 1891 (40 pages et frontispice)..... 1.50

Cartons-reliures pour enfermer chaque année de la revue, chagrin vert foncé ou rouge avec fers spéciaux, titre doré, donnant aux livraisons ainsi réunies l'aspect d'un volume de grand luxe, l'ex..... 1.50

DESSINS

Invitations aux Dîners, tirages sur simili-Japon, chaque..... 0 50

Portraits ou **Sujets** paraissant dans la Revue, épreuves avant la lettre tirées sur chine, en unique exemplaire, chaque..... 2 fr.

Eau-forte de Charles Caïn, titre : *La Plume* (2 sujets), tirage sur Japon laminé (16 sur 21)..... 1.50

Le Christ aux Outrages, épreuve avant la lettre, sur Japon, grandes marges, par Henry de Groux..... 5 fr.

Eau-forte, de Charles Caïn, sur des vers autographes de Paul Verlaine, tirages à 25 ex. sur hollande, grandes marges..... 3 fr

Envoi franco contre mandat ou timbres

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

J. ROYER

Labeurs de Luxe, Brochures, Publications périodiques, Circulaires, etc.

PARFAITE EXÉCUTION — CÉLÉRITÉ — PRIX MODÉRÉS

Rue de la Recluzière, 11, ANNONAY (Ardèche)

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et énergiquement

CICATRISANTE

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre

Le flac. de 25 doses env. 2 fr. 50

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHIES.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine Insomnie Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *L'ALCOOLATURE D'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

BULLIER BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

SIROP IODO-TANNIQUE

PHOSPHATÉ

A. CARTAZ, Pharmacien de 1re Classe

ANCIEN PHARMACIEN-ADJOINT DES HÔPITAUX, LAURÉAT DE LA SOCIÉTÉ DE PHARMACIE

Les préparations iodo-tanniques, préconisées depuis de longues années par le corps médical, ont toujours été d'une exécution difficile et souvent au détriment du produit.

Le **Sirop iodo-tannique phosphaté** ne contient absolument que de l'iode pur, entièrement combiné à l'acide tannique par un procédé spécial sans addition de sel. Il remplace d'une façon efficace l'Huile de Foie de Morue.

Contrairement aux vins (toujours nuisibles aux enfants), le **Sirop iodo-tannique phosphaté** n'irrite jamais ni l'estomac ni l'intestin et ne laisse aucun arrière-goût désagréable à la bouche.

Le **Sirop iodo tannique phosphaté,** ne provoquant jamais d'iodisme, est utile chez les personnes qui ne peuvent plus prendre l'iodure de potassium.

Dépôt général : 81, rue Lafayette et dans toutes les Pharmacies

Envoi franco dans toute la France contre mandat-poste de 4 fr.

Pour éviter les contrefaçons, exiger la bande de garantie et la signature **A. CARTAZ.**

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès, — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

INQUIÈME ANNÉE — N° 90

15 Janvier 1893

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Le Numéro : 50 cent.

*s abonnements partent du 1er Janvier
r avril, 1er juillet, 1er octobre et
nt continués sauf avis contraire.*

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus)

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Léon DEQUILLEBECQ
Secrétaire de la Direction : J.-L. CROZE
Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

TEXTE

JEAN MORÉAS ..... **Énone au clair visage,** poème.
Paul VERLAINE ..... *A mademoiselle Zilcken ; à un Passant.*
René TARDIVAUX ..... *Une heure chez les ennemis des Lois.*
Adolphe RETTÉ ..... *Dédicaces pour le* Paradoxe sur l'Amour.
GIBOYER ..... *Critique du Critique.*
JEANNOT ..... *Petites Polémiques.*
Francis CAMPBEL ..... *Le Satyre.*
Charles SAUNIER ..... *Le Salon de « La Plume » :* **H.-G. Ibels.**
Henry BECQUE ..... **Pages Retrouvées** : *Pastiche ; Sérénade ; Sonnet,* poésies.

CRITIQUE LITTÉRAIRE :

Louis de SAINT-JACQUES ..... *Paradoxe sur l'Amour* (Adolphe Rettè).
Charles BUET ..... *Un Patriote savoisien pendant la Révolution* (dr Cornil, sénateur).
Bibliographie.

CRITIQUE DRAMATIQUE :

Marcel BAILLIOT ..... *Gens de Bien* (Maurice Denier).
S. C. ..... *Sainte Geneviève de Paris* (Blanc, Dauphin et Rivière).
AVATAR ..... *Croquis Helvétiques.*

MUSIQUE :

A. DODEMENT ..... *Impromptu,* poème d'Adolphe Retté.
J. CANQUETEAU ..... **Les Chansons de « La Plume » :** *Elle est fondée !*

La Souscription Baudelaire.

TRISSOTIN ..... *A travers la Presse.*

ILLUSTRATIONS

F.-A. Cazals : *L'Armée du Salut.* — **Andhré des Gachons** : *Néantino Viergenève.* — **H.-G. Ibels** : *Etude ; A Biribi ; Les Lutteurs ; La bonne dame ; Chanteuse ; Portrait.* — **H. de Toulouse-Lautrec** : *Portrait de H.-G. Ibels.*

PLANCHE EN COULEURS *(Hors texte) Réduction de l'affiche Mévisto, par H.-G. Ibels.*

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

***Poudre insoluble, antiseptique, inodore* et *énergiquement* CICATRISANTE**

***Ne pas confondre** avec les **sous-gallates** de **bismuth impurs offerts** par le **commerce**.*

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de ***L'ALCOOLATURE d'ARNICA*** de la **TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES**

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents choléiformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

Les Seules purgeant sans Coliques

PILULES SAVONNEUSES BOISSY

LAXATIVES

PURGATIVES

RAFRAICHISSANTES

La Boîte de 40 Pilules : **2 fr. franco.**

Phie BOISSY, 2 Place Vendome, PARIS

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — **50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

CINQUIÈME ANNÉE — N° 91

1er Février 1893

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et sont continués sauf avis contraire.

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus)

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Léon DEQUILLEBECQ
Secrétaire de la Direction : J.-L. CROZE
Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

TEXTE

Adolphe RETTÉ..... *L'Art et l'Anarchie.*
Benoit MALON..... *Le Socialisme intégral.*
NADAR..... *Le Quart-Etat.*
Emmanuel SIGNORET..... *Harpèges d'aurore.*
GIBOYER..... *Critique du Critique.*
Jules-Barbey d'AUREVILLY..... **Pages Retrouvées** : *Le Voyage* ; *A...* ; *La Maîtresse rousse.*
Emmanuel SIGNORET..... *Petite lettre.*
André IBELS..... *Clair de lune d'atelier.*
Stuart MERRILL..... **Le Salon de « La Plume »** : *Albert Trachsel.*

CRITIQUE
- **LITTÉRAIRE**..... **Léon Deschamps** : *A propos des* « Plébéiennes » (Louis Labat). — *Bibliographie.*
- **DRAMATIQUE**..... **Marcel Bailliot** : *Théâtre Libre.* — **Intérim** : *Comédie Française* ; *Odéon.*
- **D'ART**..... **Léon Maillard** : *Caractères Esthétiques.*
- **MUSICALE**..... **Adrien Remacle** : *Werther* (Massenet). — **Lélio** : *Bouton d'or* (G. Pierné).

TRISSOTIN..... *A travers la Presse.*
Ferdinand BUET..... *Télèphe.*
Albert LEUNE et G. MOREAU..... *Jalousie de tigre* (Suite et fin).

ILLUSTRATIONS

Albert Brière : *Menu pour le 7e banquet de « La Plume ».* — **Butel et Valton** : *Invitation au Banquet.* — **D. Etcheverry** : *Portrait de Louis Labat.* — **Albert C. Sterner** : *Portrait de A. Trachsel.* — **Albert Trachsel** : *Regard dans l'Infini ; La Sirène* (hors texte en couleur).

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

SOIRÉES DE « LA PLUME »

Sous-sol du Soleil d'Or, 1, Place St-Michel

(TOUS LES SAMEDIS)

Parmi les assistants : Paul Verlaine, le dessinateur Carloz Schwabe, Louis Dumur, Georges d'Esparbès, Casemayor, Jean Moréas, Louis Le Cardonnel, Emmanuel Signoret, Marie Krysinska, J. Canqueteau, René de la Villoyo, Fernand Fau, Maurice du Plessys, André Veidaux, Henri Mazel, Stuart Merrill, Achille Delaroche, Marcel Coulon, Henri Meryc, Maurice Kreutzberger, Mme Rosa Ninh, le statuaire Félix Charpentier, Henri Strentz, Maillard (Léon), Jean Gardes, Gaston Noury, Léon Lebègue, Jean Carrère, Y. Rambosson, Roland de Marès, Daniel Busson, Gabriel de Lautrec, Carolus Tenib, J. Le Bayon, Max Mok, Tsao-ker, Henrique Gomez Carrillo, F. Corbier, Francis Hache, Souday, Paul Paillette, Jules Benoît-Lévy, Ed. Degeorges, Dalibard, Thévenin, le dessinateur Tinayre, Mme Derigny, Meyerson, Charles Vignier, Henri Degron, Franz Thony, Louis Mist. etc., etc.

Président : Léon Deschamps.

Secrétaire : Marcel Bailliot.

Piano : J. Le Bayon, Marie Krysinska, Tsao-ker, X. Privas, Rambosson et Casemayor.

Comptes-rendus

Samedi, 24 déc. 1892. — AmédéeD avid : *Polka bretonne*, par A. David. — Streutz : *Quand il vente*, poésie. — Gérard : Version sur les *Dragons de Villars*. — Max Mok : *Le Temps des Ministères*, chanson. — René de la Villoyo : *Pour l'aimée*, poésie. — Le Bayon : *Pour épouser la fille du roi*, poésie de la Villoyo, musique de J. le Bayon. — Roland de Marès : *Mosaïque*, poésie. — Joseph Canqueteau : *Le Blason de l'école romane ; Le Noël de la Plume ; Le Chèque, maître du monde*, chansons. — Léon Denis : *Romance folle*, poésie. — Marcel Legay : *L'Ecole Buissonnière ; La chanson des adieux*, chansons. — Léon Durocher : *L'œil du baron*. poésie. — X. Privas : *Noël de Pierrot*, chanson inédite ; *Chanson Paillarde ; Chanson du Poète*. — Carolus Tenib : *Cantique aux maîtresses*, poésie. — Cazals : *Ballade du conseiller municipal ; Liturgies intimes*, chansons. Mlle Derigny : *La naissance d'Aphrodite*, poésie de Marie Krysinska. — Emmanuel Signoret : *La conversion de Pan*, noël arcadien. — Noyrb : *Le sapin*, chanson. — Jean Carrère : *Hymne des étoiles ; L'île heureuse*, poésies. — Henri Méryc : *Alphonse à la Chambre*, poésie de Ponchon. — Veidaux : *Les Immortels*, poésie. — Mlle Andrée : *Les Bois*, de H. Degron ; *La fiancée*, poésie de Nideau, musique de Mauriac. — Philip Anderson : *Sur une tombe*, poésie.

Samedi, 31 déc. 1892. — Tsao-Ker : *N'oubliez pas*, poésie. — Van Bever : *Paysages de banlieue*, prose. — Joseph Canqueteau : *Un Anglais aux soirées de* La Plume, chanson inédite ; *L'Incendie du Chabanais*. — Emile Watyn : *Requiem a Baudelaire*, poésie. — Dalibard : *La soupe à deux sous*, chanson. — Clément : *Stryge*, sonnet. — Henri Streutz : *St-Sylvestre*, sonnet. — Marcel Bailliot : *Une chèque famille*, chanson inédite ; *L'Abricot*. — Carolus Tenib : *Aveugle*, poésie. — Léon Denis : *Litanies à la Lune*, poésie. — Mme Rosa Ninh : *Le Chalet*, poésie de Carolus Tenib, musique de Krysinska ; *Poésie de Victor Hugo*, mélodie. — Sainbaut : *Sur le trimard*, poésie réaliste. — André Veidaux : *M. Gaga*, poésie. — Le Bayon : *Pour épouser la fille du roi ; La Marche des Rastaquouères*, paroles de M. Bailliot, musique de le Bayon. — Paul Paillette : *le Paresseux ; Charité*, poésies. — Jean Carrère : *le Sermon sur la montagne*, fragment ; *Vers l'île heureuse*, poésie. — Joseph Canqueteau ; *la Ligue contre la Licence des rues ; les dernières volontés de Sarcey*, chansons. — Paul Paillette : *l'Anarchie*, chanson ; *C'est emm...*, poésie réaliste. — Roland de Marès : *Romance pour orgue de Barbarie*, poésie. — Marcel Bailliot : *A la Plume, samedi !* ; *la blouse à Thivrier*. — J. Canqueteau : *Vive la Plume !*

7 Janvier 1893. — Pellegrin : *Ce que font les étudiants*, chanson. — Auguste Brésolles : *A une courtisane*, poésie d'Emmanuel Signoret. — Hauton : *Oraison funèbre*, chanson. — Mme Andrée : *Ça gratte*, paroles de Dalibard, musique de Casemayor ; *la Coupe d'Or*. — Jean Carrère : *Hymne d'hirondelles*, poésie. — Casemayor : *Chanson d'amour*. = Léon Denis : *L'Advenue*, poésie. — Marcel Bailliot : *Une chèque famille ; Le Tendriou*. — P. Paillette : *Amour libre ; C'est emm...*, poésies. — Cazals : *Barrès-Roussel ; Le Conseiller municipal*, chansons. — Watyn : *Ballade à un ami*. — Ph. Anderson. *La dèche et l'amour*, poésie. — Tsao-Ker : *Au peuple juif*, poésie.

21 Janvier 1893. — Roland de Marès : *les Airs de violons*, poésie. — Tsao-Ker : *la Musique*, poésie. — Xavier Privas : *Chanson paillarde. Chanson de Pierrot*. — A. Ibels : *Chansons rouges*, poésie. — F.-A. Cazals : *le grand poète ; le Conseiller municipal*, chansons. = Léon Denis : *l'Advenue*, poésie. — J. le Bayon : *la Fille du roi*, paroles de la Villoyo, musique de J. le Bayon. — Joseph Canqueteau : *Il est à Mazas ! le Terrassier*, chansons inédites, *Un Anglais aux soirées de la Plume*, chanson. — Hauton : *la Culotte de Peau ; Un début dans le monde*, poésies.— Marcel Bailliot : *Une chèque famille ; Comm' la lune*, chansons. — Jean Carrère : *Chant des poètes aux peuples modernes ; Colloque aux soirs du monde*, poésies. — Xavier Privas : *Noël de Pierrot, Thuriféraires*, chansons. — Y. Rambosson : *les de ix grenadiers*, chanson. — J. Canqueteau : *Péladan à l'Académie, le Chemin de fer de Sceaux*, chansons inédites. — *les dernières volontés de Sarcey*. — A. Brière *Pour fêter les trente printemps de sa maîtresse*, vers de Jules Simon. — Ivanof : *J' t'aimais bien ! Chanson du poète*. — Billard : *Effluves surannées*, poésie. — Cazals : *les Soirées de la Plume*, chanson. — Ivanof : *A Cazals*, chanson. — Pierre Trimouillat : *Lamentations présidentielles*, chanson ; *Gras et maigres ; Le Bègue*, monologues. — Phillipp Anderson : *O France ! ton réveil s'impose !* poésie. — Marcel Bailliot : *Lamentations d'un Saltimbanque ; parodies*. — Cazals : *les Bons Amis*, chanson. — Jacques Ferny : *la Vertu de Ricard ; Burdeau s'instruit ; Déposition de M. Floquet devant la Commission d'enquête ; la Visite présidentielle*.

LES REVUES

La *Revue Encyclopédique* du 1er janvier publie un article très documenté de Léon Deschamps sur les *écoles littéraires*, sous-titre oublié. *La Jeune Littérature* n'étant que le titre général d'une série d'études à paraître.

Dans les *Entretiens* (qui deviennent bi-mensuels) deux articles de Paul Adam et une spirituelle *Légende de Rothschild* par Pierre Veber.

Les *Essais d'Art Libre* donnent, de P. N. Roinard, un article intéressant sur *le Latin Mystique*.

Le Mirliton : dessin de Steinlein, chanson de Bruant.

Reçus les Nos 1 de *La Lutte pour l'Art* et du *Biniou*.

Dans *l'Art Moderne* une étude sur le *Salut par les Juifs* de Léon Bloy, et dans *Floréal* un article d'Albert Mockel qui nous explique merveilleusement Adolphe Retté.

Du même Retté *Paradoxe sur la Poésie* dans le *Mercure de France*.

Dans *l Art Social* les noms de André Veidaux, Ludovic Hamilo et Emile Portal.

D'Edouard Schuré dans *l'Idée Libre* la suite des *Souvenirs sur Richard Wagner*.

G.

Achille Delaroche annonce l'apparition, en 1893, de trois volumes de vers : *Les Jardins d'Adonis, Aénor, Le Graal*. Les deux derniers, annoncés déjà en 1888, n'ont pu paraître jusqu'ici pour des raisons étrangères à l'art.

Les Jardins d'Adonis sont dès maintenant en souscription. Edition de luxe à 20 fr. et à 10 fr. avec frontispice, et à 5 fr. sans frontispice. On peut envoyer les souscriptions à *La Plume* qui se charge de les faire parvenir.

BIBLIOGRAPHIE

Elégies Royales, poésies, par Dauphin-Meunier, un vol. in-8 de 86 pages, portrait par Sterner (3 fr. — Librairie de l'Art Indépendant).

Chants oraux du Peuple russe, poésies, par Achille Millien, un vol. in-18 de 250 p. (3 fr. 50. — H. Champion, éd.)

Dame Mélancolie, poésies et proses rhythmées, par Emile Boissier (préface de Paul Verlaine), un vol. in-18 de 64 pages (3 fr. Vanier, éd.)

Jeudi 9 Février, Septième Banquet de LA PLUME sous la présidence de S. MALLARMÉ.

ANNONCES ET AVIS DIVERS

ANNONCES

pour MM. les Officiers Ministériels

MAISON à Paris, R. Pastourelle 28 (IIIe a.) Rev. br. 6.550 fr. Mise à prix : 0.000 fr. A adj. s. une enchère. Ch. des Not. e Paris, le 7 février 1893. S'ad. Me Péronne ot. r, Vivienne 54, dép. du cah. d. charges.

2 MAISONS à Paris, r. Bisson, 28. Rev. 2840. M. à pr. 25000 fr. N° 34. Rev. 2020 fr. M. à pr. 18000 fr. A adjuger s. 1 nch. ch. des notaires de Paris, le 7 février 1893. S'adr. à Me **Hussenot**, not., 393, rue des Pyrénées.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

A. E. *Landreville.* Aurez lettre prochainement sur manuscrit. mitiés. ∿∿ **A. R.** *Carcassonne.* Merci, cher ami, merci. ∿∿ **I. N.** *Valence.* Nous utilisons toujours ces choses-là. Merci. ∿∿ *Leipzick.* Calmann-Lévy est l'éditeur qui a chez lui toutes les uvres de B. Consultez son catalogue. ∿∿ **A. A.** *Moscou.* Enoyez vos notes, cher ami, elles seront utilisées. ∿∿ **M. B.** *13, ue St-Romain.* Impossible. Mille regrets. ∿∿ **A. B.** *Aubenas.* ettre très spirituelle, merci. Vers ont besoin de retouches. ∿∿ **G. R.** *38, boul. Thiers.* Mille amitiés. A quand quelque chose de ous ? ∿∿ **L. C.** *46, rue Popincourt.* Tous mes compliments ! 'est grand siècle... mais trop personnel à l'un de nos amis pour re inséré. ∿∿ **A. M.-H.** *Copenhague.* Entendu. ∿∿ **P. H.** *éronville.* Table est à l'impression, mais attendons de savoir prix revient pour fixer prix et l'annoncer. Vol. Baud. 10 fr. au miimum. Vous fais adresser *Vers et Prose.* ∿∿ **P. R.** *Musseau.* eçu, cette fois, au prochain. Sommes à votre disposition pour tout reste. Amitiés. ∿∿ **V. D.** *Douai.* J'hésite beaucoup... vous mprenez ? ∿∿ **G. D.** *Rosnay.* Reçu. ∿∿ **A. G.** *Ekatérinoslaw.* her ami, envoyez autre chose, s. v. p. ∿∿ **F. D.** *Montmorillon.* ux cond. de Canqueteau, si voulez. Demandez-lui. Amitiés.

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'art
publiée sous les auspices de La Plume

Tous les volumes sont numérotés et contiennent un frontispice édit. Ont déjà paru des dessins ou eaux-fortes de Odilon Redon, uce, Desboutin, Cazals, M. Baud, R. Lothé, H.-E. Meyer, etc.

EN VENTE :

Dédicaces, poésies, de Paul Verlaine, 50 ex. à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr..... épuisé

II. **A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver),** poème lunatique par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr. et 200 à 3 fr..... épuisé

III. **Albert,** roman, de Louis Dumur, 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 330 à..... 3 fr.

IV. **Les Cornes du Faune,** poésies, de Ernest Raynaud, 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à 3 fr.

V. **Le Fi-Balouët,** proses, de Jacques Renaud, 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 200 ex. simili-Japon à... 3 fr.

VI. **Les Tourmentes,** poésies, de Fernand Clerget, 10 ex. Japon à 20 fr. et 150 ex. simili-hollande à. 3 fr.

VII. **Thulé des Brumes,** légende moderne en prose, d'Adolphe Retté, 12 ex. Japon à 20 fr. et 300 ex. simili-Japon à..... 3 fr.

VIII. **Quand les violons sont partis,** poésies, d'Edouard Dubus, 12 ex. Japon à 20 fr. 150 ex. simili-hollande à..... 3 fr.

IX. **La vie sans lutte,** nouvelles, par Jean Jullien, 12 ex. Japon à 20 fr., 250 ex. simili-Japon à..... 3 fr.

X. **La Passante,** roman d'une âme, prose et vers, par Adrien Remacle, 12 ex. Japon à 20 fr. et 400 ex. simili-hollande à..... 3 fr.

XI. **L'Altière Confession,** proses, par W. Vogt, 12 ex. Japon à 20 fr. et 230 ex. simili-Japon à... 3 fr.

Un volume par trimestre. — Editions non réimprimées.

ANNEXE A LA BIBLIOTHÈQUE

Paradoxe sur l'Amour, par A. Retté. (eau-forte de H.-E. Meyer, tirage à 150 ex. hors-commerce.

Notes pour demain (Andbré des Gachons), par Léon Maillard, J.-L. Croze et Marcel Blanchedieu, 1 plaq. avec trois dessins de des Gachons..... 2 fr.

La Lutte Idéale (Soirs de *La Plume*, préface d'A. Scholl, par Léon Maillard, cent portraits dessinés par Cazals, Balluriau, Lebègue, Brière, Heidbreinck, Trachsel et Fernand Fau, 1 vol..... 2 fr.

Collection de « La Plume », année 1889, 1 vol. br. de 486 pages..... 20 fr.
« « année 1890, 1 vol. br. de 266 pages..... 20 fr.
« « année 1891, 1 vol. br. de 484 pages..... 20 fr.

Table des Matières de *La Plume*, année 1889.. 0.50
« « « 1890.. 0.50
« « « 1891 (40 pages et frontispice)..... 1.50

Cartons-reliures pour enfermer chaque année de la revue, chagrin vert foncé ou rouge avec fers spéciaux, titre doré, donnant aux livraisons ainsi réunies l'aspect d'un volume de grand luxe, l'ex..... 1.50

DESSINS

Invitations aux Dîners, tirages sur simili-Japon, chaque..... 0.50

Portraits ou **Sujets** paraissant dans la Revue, épreuves avant la lettre tirées sur chine, en unique exemplaire, chaque..... 2 fr.

Eau-forte de Charles Caïn, titre : *La Plume* (2 sujets), tirage sur Japon laminé (16 sur 21)..... 1.50

Le Christ aux Outrages, épreuve avant la lettre, sur Japon, grandes marges, par Henry de Groux..... 5 fr.

Eau-forte, de Charles Caïn, sur des vers autographes de Paul Verlaine, tirages à 25 ex. sur hollande, grandes marges..... 3 fr

Envoi franco contre mandat ou timbres

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE
J. ROYER
Labeurs de Luxe, Brochures, Publications périodiques, Circulaires, etc.
PARFAITE EXÉCUTION — CÉLÉRITÉ — PRIX MODÉRÉS
Rue de la Recluzière, 11, ANNONAY (Ardèche)

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du **Dr KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE DERMATOL

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

***Poudre insoluble, antiseptique, inodore et énergiquement* CICATRISANTE**

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

Les Seules purgeant sans Coliques

PILULES SAVONNEUSES BOISSY

LAXATIVES PURGATIVES RAFRAICHISSANTES

La Boîte de 40 Pilules : **2 fr. franco.**

Phie BOISSY, 2, Place Vendôme, PARIS

GUÉRISON certaine des

MALADIES NERVEUSES

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie. Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des RHUMES Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *l'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteu

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — **DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.**

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

NQUIÈME ANNÉE — N° 92

15 Février 1893

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Le Numéro : 50 cent.

s abonnements partent du 1er Janvier
avril, 1er juillet, 1er octobre et
nt continués sauf avis contraire.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus)

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : Léon DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Léon DEQUILLEBECQ
Secrétaire de la Direction : J.-L. CROZE
Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

TEXTE

STÉPHANE MALLARMÉ ... *Toast* (sonnet).
Paul VERLAINE ... *A Arthur Rimbaud.*
Hugues REBELL ... MARIONNETTES FORAINES : *La Gloire en déshabillé ; la Rue des Poètes ; Triomphe obscur.*
André VEIDAUX ... *Ballade de M. Gaga.*
Th. GESLAIN ... *Lumière et Liberté.*
Félix MALTERRE ... *Nocturne.*
Madeleine LÉPINE ... *Les yeux clos.*
GIBOYER ... *Critique du Critique.*
Paul MASSON ... *Regards littéraires d'un Yoghi.*
Joseph CANQUETEAU ... *Sport académique.*
Georges ROUSSEL ... CONTES FRÊLES : *Autres temps.*

CRITIQUE
- LITTÉRAIRE ... **Eugène Rochetin** : *Histoire de l'écriture dans l'antiquité* (Ph. Berger). — **J. des G.** : *Souvenirs d'un échappé du Panama* (Paul Mimande). — **J.-L. C.** : *Poèmes et Sonnets* (Eschenauer). — *Bibliographie.*
- DRAMATIQUE ... **Marcel Bailliot** : *L'Invitée* (F. de Curel). — **J.-L. C.** : *Madame Chrysanthème* (G. Hartmann et A. Alexandre, mus. de A. Messager). — **Coquebin Cadet** : *Les Archives de la Comédie.*
- MUSICALE ... **Willy** : *Le Vaisseau Fantôme* (R. Wagner). — **Jacques des Gachons** : *Le drame Wagnérien*, conférences de George Vanor.
- D'ART ... **Comtesse Viviane de Brocélyande** : NICOLAS POUSSIN.

TRIBUNE LIBRE

André VEIDAUX ... *Réponse à Adolphe Retté.*

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

*** ... *Lettre de Bruxelles.*

MUSIQUE

Henri WELSCH ... *Aubade mélancolique* (poésie de Léon Deschamps).
La Souscription Baudelaire. — Compte-Rendu du 7e Banquet de « La Plume ».
TRISSOTIN ... *Revue de la Presse.*

ILLUSTRATIONS

G. IBELS. — *L'Amour s'amuse* (en couleur, hors texte) ; *Mon fils est soldat comme toi !* »

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

Echos d'Art et de Littérature

—

MM. les Actionnaires de la Société anonyme La Plume sont informés que le Conseil d'Administration vient de voter l'appel du troisième quart, soit 25 fr. par titre, sur les actions non libérées, de la Société. Ce troisième quart est exigible de suite. (Joindre les titres, pour y porter la mention nécessaire du versement).

LA PLUME.

La Commission exécutive pour le monument Baudelaire va se réunir incessamment afin d'organiser la publication du volume : *Le Tombeau de Ch. Baudelaire*. Nous rappelons que ce volume doit être composé de vers et de poèmes en prose ayant trait au grand poète qu'il s'agit d'honorer, qu'en dehors des membres du Comité, admis sans contrôle, peuvent y collaborer tous les poètes. Les envois seront soumis à la Commission qui fera un premier tri et le Comité d'honneur décidera, en assemblée générale, quelles œuvres seront définitivement reçues.

Nous prions les intéressés de nous faire parvenir leur copie le plus tôt possible.

L. D.

Le Comité formé pour élever un monument à la mémoire du poète Joséphin Soulary a choisi, à la suite d'un concours ouvert entre tous les sculpteurs d'origine lyonnaise, le projet de M. Auguste Suchetet. Il se compose d'un buste posé sur une stèle ornée d'une figure. Nous en reparlerons prochainement.

Un succès à l'actif de deux de nos collaborateurs, MM. Paul Eudel et Jules de Marthold : *Retour de Bal*, pantomime, musique de David, jouée à la salle d'Harcourt par Mlle Chassin.

Pour paraître chez Goupil (Boussod et Valadon) la collection des programmes du Théâtre-Libre, par H.-G. Ibels — (avant la lettre) — tirage à cent exemplaires sur papier spécial, signés et numérotés.

Une erreur d'impremerie a fait, dans notre dernière invitation, omettre le nom de notre excellent confrère et maître Jules Claretie : nos amis ont d'eux-mêmes suppléé à cette lacune et, de notre côté, nous adressons toutes nos excuses à l'auteur de *Monsieur le Ministre* et de tant d'autres beaux livres.

Relevé au sommaire de l'*Ermitage* le nom de M. Mathias Morhardt. Or, ce monsieur est le même qui, au *Temps*, supprimé du Comité Baudelaire tous les noms des jeunes littérateurs. Alors que vient-il faire chez nous ? M. Mazel ignorait sans doute le détail ci-dessus.

On nous communique la note suivante :

Le n° 10 du *Saint-Graal* produit, de tous côté, une vive émotion. Voici qu'à leur tour les mauvais plaisants se mettent de la partie. Le bruit court qu'une lettre singulière, faussement signée : Emmauuel Signoret aurait été adressee a M. Brunetiere. Sans daigner s'informer davantage de la réalité du fait, M. Emmanuel Signoret offre ici ses excuses à M. Brunetière et laisse à tels envieux qu'il soupçonne tout le grotesque de pareils procédés.

E. S.

Feu le Théâtre d'Art va renaître de ses cendres, sous la direction de Madame Tola Dorian. Le premier spectacle donné se composera d'*Axël*, de Villiers de l'Isle Adam.

S'il est permis de mettre à la scène un tel drame, c'est avec des somptuosités dont ne dispose guère le Théâtre d'Art ; mais ce n est pas seulement à un manque de lieu indigne qu'est condamnée la prose magnifique de Villiers, c'est encore à des mutilations. Pour que le spctacle ne s'achève pas trop tard, pour que la voix des interprètes ne soit pas trop fatiguée... des coupures ont été pratiquées dans les rôles déjà distribués par la Direction.

En présence de pareils procédés, les soussignés, respectueux de la mémoire de Villiers de l'Isle-Adam, protestent avec indignation.

Paul Verlaine ; Léon Deschamps, réd. en chef de *La Plume* ; Marcel Bailliot, secrétaire de la rédaction ; — Henri Mazel, réd. en chef de l'*Ermitage* ; Stuart Merrill et René Tardivaux, secrétaires généraux ; — Edouard Dubus, rédacteur au *Mercure de France* ; — E. Signoret, réd. en chef du *Saint-Graal* ; Hugues Rebell ; Léon Maillard ; Jean Carrère ; Léon Durocher ; Yvanhoe Rambosson ; Roland de Marès ; Félix Malterre ; Anatole Baju, ex-réd. en chef du feu *Décadent* ; Joseph Canqueteau ; Léo Denis ; Charles Saroléa ; docteur Le Bayon ; Rene de la Villoyo ; Maurice Dumont ; Jean Gardes ; Pellegrin ; Pierre de Keroet ; Xavier Privas ; Tsao-Kek ; Amédée David ; Maurice Pujo, réd. en chef de l'*Art et la Vie*.

On a sans daute remarqué ci-dessus, dans la liste des protestataires, qu'il manquait les *Entretiens politiques et littéraires* : c'est parce que les dits *Entretiens*, par la plume autorisée du poète Henri de Régnier, font campagne de leur côté et de concert avec nous. Lire le judicieux article paru dans le n° du 10 février.

Nous pouvons en outre nous glorifier d'avoir l'assentiment de M. Stéphane Mallarmé, exécuteur testamentaire de Villiers ; si sa signature ne figure pas plus haut, c'est parce que le Maître a dit à Mme Tola Dorian, de vive voix, quels étaient ses sentiments sur la question.

La présente protestation ne vise en aucune façon le Théâtre d'Art, ni Mme Tola Dorian, qui sont hors de cause pour le moment ; elle n'a qu'un but : empêcher la perpétration d'un crime littéraire.

Le dernier mot d'Harold Swan (aujourd'hui défunt) sur E. Signoret : Celui qui fait coucher Prométhée avec la Sainte Vierge !

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

—

M. L. *Mur de Sologne*. Ma réponse est ici. Amitiés. **B.** *Dijon*. Oui reproduisez et merci d'avance. **J. D.** *à Ville-Outréaux*. Entendu. **A. M. H.** *Copenhague*. Oui le Comité accepterait avec plaisir un ou deux poèmes écrits par vos compatriotes. Priez-les de nous envoyer q.que chose — mais en français. **L. L.** *Bayonne*. Oui, faites article et envoyez. Amitiés. **A. L. M.** *Paris*. Trop facile pour une revue d'ouvriers-maîtres eu l'art de versifier. Regrets. **A. B.** *Aubenas*. Oui, à condition d'indiquer la source et de mettre annonce, car certains nous coûtent fort cher. **Jean Lorrain**. *Paris*. Mallarmé et Verlaine n'ont encore rien à craindre. . mais c'est honorable tout de même. Seulement Restif de la Bretonne va vous faire un procès pour usurpation de nom ! **G. P.** *55, rue de Liancourt*. Ne vous inquiétez pas, cher ami, entendu ! J. de M. habite 34, boul. de Clichy. L'un des trois passera prochainement. **P. F.** *12, avenue Bac, Asnière*. Arriverez trop tard maintenant ! **P. G.** *Nimes*. Beaucoup de souffle, du talent... Si un jour sommes moins encombrés insérerai avec plaisir.

Par traité spécial, LA PLUME publiera chaque mois une composition inédite de H.-G. IBELS

ANNONCES ET AVIS DIVERS

Voyage circulaire en Bretagne

Billets d'excursions délivrés toute l'année.

(1re classe 65 fr. — 2e classe 50 fr.

Les Compagnies de l'Ouest et d'Orléans délivrent, depuis le 15 août 1892, aux prix très réduits de 65 fr. en 1re classe et 50 fr. en 2e classe, des billets circulaires valables 30 jours, comprenant le tour de la presqu'île bretonne, savoir : Rennes, St-Malo, Dinard, St-Brieuc, Lannion, Morlaix, Roscoff, Brest, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Concarneau, Lorient, Auray, Quiberon, Vannes, Savenay, Le Croisic, Guérande, St-Nazaire, Pont-Château, Redon et Rennes.

Ces billets pourront être prolongés trois fois d'une période de 10 jours moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 0/0 du prix primitif.

Le voyageur partant dun point quelconque des réseaux de l'Ouest et d'Orléans pour aller rejoindre cet itinéraire, peut obtenir, sur demande faite à la gare de départ, 4 jours au moins à l'avance, en même temps que son billet d'excursion, un billet de parcours complémentaire comportant une réduction de 40 0/0, sous condition d'un parcours minimum de 150 kilomètres.

La même réduction lui est accordée après l'accomplissement du voyage circulaire, soit pour revenir à son point de départ initial, soit pour se rendre sur tel autre point des deux réseaux qu'il a choisi.

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

Cadeau aux Pianistes

12 francs de Musique inédite, des meilleurs auteurs, publiée avec grand luxe, expédiée **franco** contre **Un franc** en timbres-poste, adressés à **René GODFROY, 11, rue d'Hauteville, Paris.**

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'art

publiée sous les auspices de La Plume

Tous les volumes sont numérotés et contiennent un frontispice inédit. Ont déjà paru des dessins ou eaux-fortes de Odilon Redon, Luce, Desboutin, Cazals, M. Baud, R. Lotthé, H.-E. Meyer, etc.

EN VENTE :

I. **Dédicaces,** poésies, de Paul Verlaine, 50 ex. à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr..... épuisé

II. **A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver),** poème lunatique par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr. et 200 à 3 fr..... épuisé

III. **Albert,** roman, de Louis Dumur, 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 à..... 3 fr.

IV. **Les Cornes du Faune,** poésies, de Ernest Raynaud, 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à 3 fr.

V. **Le Fi-Balouët,** proses, de Jacques Renaud, 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 200 ex. simili-Japon à... 3 fr.

VI. **Les Tourmentes,** poésies, de Fernand Clerget, 10 ex. Japon à 20 fr. et 150 ex. simili-hollande à. 3 fr.

VII. **Thulé des Brumes,** légende moderne en prose, d'Adolphe Retté, 12 ex. Japon à 20 fr. et 300 ex. simili-Japon à.. ..... 3 fr.

VIII. **Quand les violons sont partis,** poésies, d'Edouard Dubus, 12 ex Japon à 20 fr. 150 ex. simili-hollande à..... 3 fr.

IX. **La vie sans lutte,** nouvelles, par Jean Jullien, 12 ex. Japon à 20 fr., 250 ex. simili-Japon à..... 3 fr.

X. **La Passante,** roman d'une âme, prose et vers, par Adrien Remacle, 12 ex. Japon à 20 fr. et 400 ex. simili-hollande à..... 3 fr.

XI. **L'Altière Confession,** proses, par W. Vogt, 12 ex. Japon à 20 fr. et 250 ex. simili-Japon à... 3 fr.

Un volume par trimestre. — Editions non réimprimées.

ANNEXE A LA BIBLIOTHÈQUE

Paradoxe sur l'Amour, par A. Retté. (eau-forte de H.-E. Meyer, image à 150 ex. hors-commerce.

Notes pour demain (André des Gachons), par Léon Maillard, J.-L. Croze et Marcel Blanchedieu, 1 plaq. avec trois dessins de des Gachons..... 2 fr.

La Lutte Idéale (Soirs de *La Plume*, préface d'A. Scholl, par Léon Maillard, cent portraits dessinés par Cazals, Balluriau, Lebègue, Brière, Heidbreinck, Trachsel et Fernaud Fau, 1 vol..... 2 fr.

Collection de « La Plume », année 1889, 1 vol. br. de 186 pages..... 20 fr.

« « année 1890, 1 vol. br. de 266 pages..... 20 fr.

« « année 1891, 1 vol. br. de 484 pages..... 20 fr.

Table des Matières de *La Plume*, année 1889.. 0.30

« « « 1890.. 0.50

« « « 1891 (40 pages et frontispice)..... 1.50

Cartons-reliures pour enfermer chaque année de la revue, chagrin vert foncé ou rouge avec fers spéciaux, titre doré, donnant aux livraisons ainsi réunies l'aspect d'un volume de grand luxe, l'ex..... 4.50

DESSINS

Invitations aux Dîners, tirages sur simili-Japon, chaque..... 0.50

Portraits ou **Sujets** paraissant dans la Revue, épreuves avant la lettre tirées sur chine, en unique exemplaire, chaque..... 2 fr.

Eau-forte de Charles Cain, titre : *La Plume* (2 sujets), tirage sur Japon laminé (16 sur 21)..... 1.50

Le Christ aux Outrages, épreuve avant la lettre, sur Japon, grandes marges, par Henry de Groux..... 5 fr.

Eau-forte, de Charles Cain, sur des vers autographes de Paul Verlaine, tirages à 25 ex. sur hollande, grandes marges..... 3 fr

Envoi franco contre mandat ou timbres

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

J. ROYER

Labeurs de Luxe, Brochures, Publications périodiques, Circulaires, etc.

PARFAITE EXÉCUTION — CÉLÉRITÉ — PRIX MODÉRÉS

Rue de la Recluzière, 11, ANNONAY (Ardèche)

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE DERMATOL

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

***Poudre insoluble, antiseptique, inodore* et *énergiquement* CICATRISANTE**

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

Les Seules purgeant sans Coliques

PILULES SAVONNEUSES BOISSY

LAXATIVES PURGATIVES RAFRAICHISSANTES

La Boîte de 40 Pilules : **2 fr. franco.**

Phie BOISSY, 2, Place Vendôme, PARIS

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *L'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — **50 Ans de Succès,** — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — DUSSER, I, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN — Numéro 93. — 1er Mars 1893. — LE NUMÉRO 50 CENTIMES

LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

Numéro exceptionnel composé sous la Rédaction en chef de Marcel Bailliot et consacré aux

POITEVINS

SOMMAIRE

Gilles de la **TOURETTE** ..... Histoire d'une Statue : *Th. Renaudot.*
Olivier de **GOURCUFF** ..... *Les Poètes contemporains du Poitou.*
Léon **MAILLARD** ..... *Joseph Canqueteau.*
René **VALLETTE** ..... *Une Noce au Bocage Vendéen.*
Auguste **BARRAU** ..... *La feulle daous Habites.*
GIBOYER ..... *Critique du Critique.*

POÉSIES

Paul Marrot : *Le Pigeonnier.* — **Abbé Lamontagne** : *Le Ciron et la Fourmi.* — **Émile Grimaud** : *A la Vendée.* — **Numa d'Angély** : *L'Escarpolette.* — **Adrien Dézamy** : *La Chanson de ma Mie.* — **Gustave Boisson** : *Vieille histoire.* — **Aristide Rochefort** : *Infiniment petit.* — **Aug. Barrau** : *Comme l'an passé.* — **J. de Strada** : *Fragments.* — **Aug. Gaud** : *Au Pays Natal.* — **Emile Dutiers** : *Les Orphelines.* — **Edme Paz** : *Les yeux.* — **Mathieu Gillier** : *Sur un vieux thème.* — **J. Philippe** : *Trio de Rondels.* — **du Martray** : *A la statue de Renaudot.* — **Gustave Guitton** : *Sonnet.* — **Jean Brumaire** : *Impromptu.*

CHANSONS

Chanson des Bœufs (avec musique), *recueillie par J. Fleurichand.* — Complimens daux bregers, *vieux noël poitevin recueilli par M. Benéteau.* — Les Rives du Clain, *chanson de Ernest Chebroux.* — Les dernières volontés de Sarcey ; La grève des Cochers de l'Urbaine (avec musique) ; Envoutements (avec musique de J. Le Bayon), *chansons de J. Canqueteau.* — La Guillaneu, *recueillie par Marcel Bailliot.* — Les Violons (avec musique), *par F. Duchêne.* — Mon père m'a donné-t-un mari, *recueillie par Léon Pineau.*

DESSINS

Alfred Boucher (*Photographie de sa statue de Th. Renaudot*). — **Andhré des Gachons** : *Les derniers moments de Sarcey ; la Guillaneu.* — **Fernand Faud** : *Portrait de J. Canqueteau ; la grève des cochers.* — **Henri Boutet** : *Croquis.*

Léon DESCHAMPS ..... Critique littéraire : *Les Revues Jeunes.*
Léon DEQUILLEBECQ ..... *Bibliographie.*
Marcel BAILLIOT ..... Critique dramatique : *Les Cambrioles de l'année.*
LÉLIO ..... Critique musicale : *La Vie du Poète.*

Echos d'art et de littérature. — Divers.

Directeur de la revue Léon DESCHAMPS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

PARIS

VIENT DE PARAITRE

Chansons de Joseph Canqueteau

(PRÉFACE D'AURÉLIEN SCHOLL)

Illustrations de Fernand FAU, Gaston NOURY, Léon LEBÈGUE & Andhré des GACHON

Un beau volume in-18 sous couverture en couleurs, papier simili-hollande

PRIX : **TROIS FRANCS**, FRANCO

Il a été tiré 20 ex. de luxe, sur Japon, au prix de 10 fr. — Chaque exemplaire contient une pointe sèche d Henri Boutet spécialement gravée pour ce volume et planche détruite après tirage des 20 exemplaires.

Notre Directeur vient d'avoir la douleur de perdre son grand père, décédé le 23 février dernier à Sauzé-Vaussais (Deux-Sèvres, dans sa 84e année.

Echos d'Art et de Littérature

Il est question de fonder à Paris un Dîner trimestriel des *Poitevins*, dîner d'où la politique serait bannie. Ce projet déjà lancé par MM. Périvier, premier président à la Cour d'appel, A. Brouillet, Henri Boutet, Fernand Fau, artistes peintres ; E. Chebroux, chansonnier, etc., ne demande plus qu'à être réalisé : que ceux qui en sont partisans veuillent bien donner leur adhésion à M. Bailliot, notre secrétaire, lequel organisera un premier banquet après lequel serait nommé une commission régulière et un président.

La Libre Critique, revue d'art et de littérature, paraissant le dimanche, vient d'inaugurer une série de concours de composition musicale dont le premier aura lieu le 15 mars prochain et comportera une pièce pour chant et piano.

Envoi *franco* sur demande adressée au bureau de la rédaction, rue Souveraine 37, Bruxelles, du programme détaillé et des conditions de ce concours.

Au Cercle de la Presse, ces jours derniers, grand succès pour notre ami Félix Régamey, avec une pantomime inédite interprétée par M. Grisez et Mmes Pilar-Morin et Moreau. Titre : *Osaki et Kaïka*, pantomime japonaise. Voici le thème :

Kaïka revient d'Europe où il apprit les belles manières. Il retrouve Osaki, sa femme, qu'il aime et dont il est aimé ; demeurée attachée aux usages du Japon, elle ne prend aucun plaisir aux innovations sur lesquelles son mari compte pour l'éblouir. Kaïka insiste ; il en résulte une brouille sérieuse qui se termine par l'entière soumission du voyageur et son retour à la pure tradition.

L'Exposition d'Œuvres d'Art des *Parisiens de Paris* a lieu du 25 février au 11 mars, de 10 heures du matin à 5 heures du soir, dans les salons de Durand-Ruel, 11, rue Le Peletier.

Notre confrère, M. Jules Roques, annonce dans son numéro du 19 février, que le Bal annuel du *Courrier Français* aura lieu cette année le vendredi 17 mars, l Elysée Montmartre, ce sera le *Bal de 1993*, c'est-à dire que les invités devront imaginer les costumes qu seront portés dans cent ans ! L'imagination de chacu pourra donc se produire, car il faudra *tout simplemen* créer un costume nouveau. Les invitations, très recher chées, sont plus difficiles à obtenir qu'une ambassade notre confrère étant obligé d'en limiter le nombre cause des exigences du souper final. La carte d'invita tion a été illustrée par Willette pour les dames e celle des Messieurs par Forain, ce qui donne à ce invitations une valeur artistique très appréciée des col lectionneurs. Pour tous les détails et le programme d cette fête, défilés, cortèges, concours plastiques, etc. nous renvoyons ceux de nos lecteurs et surtout lectri ces, que cela intéresse, au numéro du *Courrier Fran çais* précité.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉE EN 1879

*Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journa qui l'aurait nommé, il était abonné à l'***Argus de l Presse**, *« qu'il lit, découpe et traduit tous les journau du monde, et en fournit les extraits sur n'importe que sujet. »*

Hector Malot *(ZYTE*, p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leu compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué d tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une ques tion, s'occupent de statistique, etc., etc.

*S'adresser aux bureaux de l'*Argus, 155, *rue Mont martre, Paris. — Téléphone.*

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulièr

H. D. *Beauvais.* — C'est fait pour V. pour le reste, attends **J. P.** *Niort.* — Merci, cher ami, et affectueux souvenir. **R. S.** *Assouan.* — Ai bien reçu lettres et correspondance. Vou ai écrit deux fois au Caire. N'avez donc pas reçu ? Amitiés et bonn chance ! **C.** *à Nicole.* — Hélas ! un de ces jours on m trouvera étouffé sous le poids des manuscrits reçus... **X. Y Z.** — Ecrivez donc, dorénavant, sur papier très léger vos niaiseries anonymes : le précédent papier est trop fort pour l'usage que j'en fais. **P. H.** *Lérouville.* — Reçu mandat. Oui A. I. est celu dont parlez.

René PINCEBOURDE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

PARIS. — 34, rue de Verneuil. — PARIS

COMPOSITIONS ARTISTIQUES & SYMBOLIQUES

RÊVERIES FANTASTIQUES

Par APOUX

L'Araignée	La Neige
L'Absinthe	Les Giboulées
Le Vin	Le Moulin galant
La Foudre	Le Vampire
Le Papillon	Le Baiser
Le Punch	Le Tourbillon

VIERGES SAGES ET VIERGES FOLLES

Par APOUX

Prima virgo	Good evening
Mori me cogis	L'idée fixe
La chasteté	To be or not to be
La révélation	Chimère
L'ivresse	Fin de siècle
La flagellation	Excelsior

Tirées sur format in-4° jésus (0,35 sur 0,28). PRIX : Sur papier vergé de Hollande, 8 fr. Sur papier Japon, 10 fr.

Ces deux belles collections renfermées dans une couverture illustrée d'une eau-forte symbolique.

Un spécimen est adressé gratis sur demande (joindre 5 fr. 15 pour le prix du port).

Le Catalogue mensuel Pincebourde est adressé gratuitement. (Livres curieux en tous genres).

SOIRÉES DE « LA PLUME »

Sous-sol du Soleil d'Or, 1, Place St-Michel

(TOUS LES SAMEDIS)

Comptes-rendus

28 Janvier 1893. — Robichon : *Piano.* — René de la Villoyo : *Chant d'amour.* — Noyrb : *Panama boum credié* (chanson inédite) ; *la Macarona*, chanson. — Jean Gardes : *Poésie.* — Joseph Canqueteau : *Il est à Mazas* ; *l'homme en blouse au Théâtre Français* (inédite). — Carolus Tenib : *Hymne aux colombes.* — Xavier Privas : *Il pleut* (chanson-pastiche) ; *Hanneton, vole, vole, vole* (inédite) ; *Nouvel an* (inédite). — Jean Carrère : *Sermon sur la montagne* ; *vers l'île heureuse.* — Madame Handrée : *Les Trottins* (Bailliot). — *la Nouvelle Héloïse*, chœur par MM. Joseph Canqueteau, 1er ténor et chef des chœurs, J. Le Bayon, basse chantante, Cazals, 2e ténor, Mme Handrée, 1re soprano et soliste. — Paul Paillette : *le moment psychologique* ; *Subjectivité.* — F.-A. Cazals : *Boléro* (accompagnateurs : piano : J. Le Bayon ; mandolines et castagnettes : Tardif et Pètre) : *Le Conseiller municipal.* — Henri Degron : *Stances d'hiver.* — André Veidaux : *Les Résignés.* — *Morceaux pour mandoline et guitare*, par MM. Tardif et Pètre. — Léon Denis : *Retour*, poésie. — Y. Rambosson : *Poème patriotique.* — J. Canqueteau : *Pélidan à l'Académie* ; *le Chèque*, chansons. — Robichon : *Impromptu* (Chopin) — Albert Girault : *la Vache au taureau* (Rollinat). — A. Dodement : *le Nid* (poésie de Demouth, musique de Dodement) ; *Vers de Degron sur l'air de la Coupe.* — Xavier Privas : *Thuriféraire* ; *les Portraits*, chansons. — Léon Denis : *l'Advenue.* — Tsao-Ker : *Pourquoi je pleure*, chanson.

4 février 1893. — Tsao-Ker : *la messe des morts*, fragments. — Jean Garde : *Rêve d'amour.* — Xavier Privas : *Epiphanie* ; *les Larmes*, chansons inédites. — Denis : *Espoir*, poésie. — Dalibard : *les lamentations de Zola*, chanson inédite. — E. Dubus : *l'Ivrogne*, poésie. — Mme Montcharmont : *Noël*, paroles de Dalibard, musique de Radoux. — Max Mok : *le gueux devenu vieux*, poésie réaliste. — Yvanof : *Rigoler ; J' t'aimais bien*, chansons. — Louis Bannière : *l'épée du général Doods*, poésie. — Marcel Bailliot *Brown-Séquart* ; *Une chèque famille*, chansons. — E. Signoret : *Vers dorés.* — Mme Handrée : *Les Trottins*, paroles de M. Bailliot, musique de J. le Bayon ; *la nouvelle Héloïse*, chœur liturgi-comique. — Roland de Marès : *l'Innocence*, poésie. — Cazals : *Struggle for life* ; *le Conseiller municipal*, chansons. — Yvanof : *A Cazals* ; *les Camarades*, chansons. — Carolus Tenib : *Chanson des fileuses*, poésie. — Cazals : *les bons amis*, chanson. — Xavier Privas : *Thuriféraires* ; *Chanson paillarde* ; *les Portraits* ; *Noël de Pierrot.* — Jean Carrère : *Chanson des pilotes vers l'île heureuse*, poésie inédite ; *Sermon sur la montagne.*

11 février 1893. — Carolus Tenib : *Chanson des Couronnes.* — Xavier Privas : *Noël de Pierrot* ; *les Portraits.* — Jean Gardes : *Anniversaire*, poésie. — Henry Méryc : *Une soirée à « La Plume »*, chanson (Léo Sib). — Emmanuel Signoret : *Vers dorés pour Stéphane Mallarmé.* F.-A. Cazals : *les Ephèbes* ; *le Conseiller municipal.* — Paul Paillette : *Subjectivité*, poésie ; *Piquet d'amour*, monologue ; *Au temps d'anarchie*, chant. — André Veidaux : *Pater familias*, poésie. — Xavier Privas : *Thuriféraires* ; *Chanson Paillarde.* — Carolus Tenib : *la Vengeance du Carabin*, poésie. — Tsao-ker : *Pourquoi je pleure*, romance. — Paul Paillette : *Amour au vitriol*, chanson ; *C'est em...bêtant*, monologue. — F.-A. Cazals : *les Bons Amis* : *Liturgies intimes.* — Roland de Marès : *Chanson d'hiver* (Adolphe Rette) ; *la Mosaïque.* — Paul Paillette : *Brav' ouvrier* ; *Gavrochinette.* — Joseph Canqueteau : *Il est à Mazas ! les derniers moments de Sarcey.* — Marcel Bailliot : *Parodies* ; *Chanson Vendéenne* ; *Brown Séquart.* — Joseph Canqueteau : *Un Anglais aux Soirées de « La Plume »* ; *La triple élection académique.*

19 février 1893. (Sous la présidence de Marcel Bailliot). — David : *Sur les bords de l'Avor ; Madrigal* ; *les Chats*, morceaux pour piano. — Pellegrin : *Nuit d'amour*, poésie. — Noyrb : *la Ballade des auteurs* ; *Complainte de la Macarona.* — Signoret : *Jeudi-Saint*, poésie. Joseph Canqueteau : *A la recherche d'Arton* ; *le Kangouroo boxeur* (inédites) ; *l'Homme à la Blouse.* — Carolus Tenib : *Strophes au Pantalon féminin.* — Tsao-Ker : *Extrait de messe des morts.* — Carrère : *les Hirondelles.* — Noyrb : *l'Epitaphe* ; *l'Autopsie* ; *Panama boum ! credié.* — André Veidaux : *Veulerie.* — Paillette : *la petite Parisienne* ; *Triolets à Nana* ; *l'Ecarté* ; *Un Sauteur.* — J. Le Bayon : *La fille du Roi.* — Joseph Canqueteau : *la triple élection académique* ; *le Chabanais* ; *le Vernissage du Chabanais.* — De Kerlinau : *A un mort-né*, sonnet. — Jacques Ferny : *la Statue* ; *Burdeau s'instruit* ; *Le Missel Explosible* ; *La Déposition de M. Floquet devant la commission d'enquête.* — Van Bever : *l'Hydre.* — Xavier Privas : *les Thuriféraires* ; *le Coffret* ; *la Chanson de Pierrot.* — Leteuf : *Malgré moi*, sonnet. — H. Méryc : *Zola à Lourdes* (de Dalibard). — Joseph Canqueteau : *les dernières volontés de Sarcey.* — Ivanof : *Je t'aimais bien !* — Xavier Privas : *Noël de Pierrot* ; *les Portraits.*

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

J. ROYER

Labeurs de Luxe, Brochures, Publications périodiques, Circulaires, etc.

PARFAITE EXÉCUTION — CÉLÉRITÉ — PRIX MODÉRÉS

Rue de la Recluzière, 11, ANNONAY (Ardèche)

Antipyrine

du DOCTEUR KNOER

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr KNORR

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

***Poudre insoluble, antiseptique, inodore et énergiquement* CICATRISANTE**

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHCIES.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy**, 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

Les Seules purgeant sans Coliques

PILULES SAVONNEUSES BOISSY

LAXATIVES

PURGATIVES

RAFRAICHISSANTES

La Boîte de 40 Pilules : **2 fr. franco.**

Phie BOISSY, 2, Place Vendôme, PARIS

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine. Insomnie. Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *L'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER

CINQUIÈME ANNÉE — N° 94

15 Mars 1893

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et sont continués sauf avis contraire.

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus)
Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits, lesquels n'engagent point la revue.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Léon DEQUILLEBECQ
Secrétaire de la Direction : J.-L. CROZE
Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

TEXTE

Maurice MAETERLINCK..... LA QUENOUILLE ET LA BESACE *(Fragment inédit)*.
Paul VERLAINE..... *Lettre pour le Jour de l'An* ; *Pour Roberte*.
Maurice BARRÈS..... *L'Art et l'Anarchie*.
Stuart MERRILL..... *La Jeune Littérature anglaise* : OSCAR WILDE.
Paul VÉROLA..... LES BAISERS MORTS : *Devoir d'homme* ; *Idéalisme* ; *Refrains d'Hiver* ; *Il faut mentir...* ; *Amour pervers*.
Jean CARRÈRE..... *Les derniers adieux du Parnasse mourant*.
Marie KRYSINSKA..... *Reprise* ; *La Chanson des Cendres*.
Léon DEQUILLEBECQ..... *Chanson du désir*.
GIBOYER..... *Critique du Critique* (suite).
Henri DEGRON..... *Stances d'Hiver*.
Eugène ROCHETIN..... *Hypnotisme et Suggestion*.
Comte VILLIERS DE L'ISLE-ADAM..... PAGES RETROUVÉES : *Zaïra* ; *Chanson arabe* ; *Prière indienne* ; *Guitare*.
Alfred ERNST — Léon DESCHAMPS... *Tribune libre*.

CRITIQUE

LITTÉRAIRE..... **Sainte-Claire** : *Les lunes bleues* (C. Soubise) ; *Fleurs des Brumes* (Paul Rouget) ; *Nouveaux Chants de la Veillée* (P. Duzéa) ; *Egérie* (E. Aubé) ; *Sans aimer* (F. Lafargue) ; *Sonnets en bige* (A. Sabatier) ; *Sans Voile* (A. Dubarry) ; *Giboulées* (R. Daniel) ; *Ames blanches* (W. Ritter) ; *Coquecigrues* (J. Renard) ; *Petits Croquis* (G. Chanteclair) ; *Modestes observations sur l'art de versifier* (C. Tisseur) ; *Le Phénomène spirite* (G. Delanne) ; *Les Forces de la Nature* (Lagodey). — *Albums divers* (Forain, Lebègue, Dillon).

DRAMATIQUE..... **Marcel Bailliot** : *L'Argent d'autrui* (Léon Hennique). — Divers.

D'ART..... **Léon Maillard** : *Le Salon de « La Plume »* : HENRI BOUTET.

MUSICALE..... **Willy** : *La musique du « Pêcheur d'Islande »* (Guy Ropartz).

Charles PITOU..... *Sonnet (autographié)*.
Georges WERNER..... *Une journée de M. Rapin*, nouvelle.
Rémy SALVATOR.....
Ernest TISSOT..... CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE { *Sur le Nil.* / *Lettre de Suisse.*
TRISSOTIN..... *Revue de la Presse*.

Echos d'art et de littérature ; *Soirées de « La Plume »* ; *Divers*.

ILLUSTRATIONS par MM. :

Henri BOUTET, H.-G. IBELS, Albert-C. STERNER et Gabriel CAZALS

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

Echos d'Art et de Littérature

—

Pour prévenir toute confusion possible dans l'esprit des lecteurs peu habitués à nos traditions, nous croyons utile de rappeler que LA PLUME laisse une liberté absolue à ses rédacteurs et que ceux-ci sont SEULS RESPONSABLES de leurs opinions lesquelles n'engagent jamais la Revue.

LA DIRECTION.

∾

Depuis quelques semaines on nous demande beaucoup de dessins originaux à acheter : Ibels et des Gachons sont surtout recherchés par les amateurs. Pour être agréables à nos abonnés nous avons obtenu d'Ibels qu'il exécutât à notre intention 15 dessins originaux lesquels seront offerts *gracieusement* aux acheteurs de la plaquette sur Japon annoncée ci-dessus. Rappelons que le moindre dessin ou croquis du célèbre artiste vaut 40 francs chez les marchands et que notre offre actuelle *ne s'adresse qu'à nos abonnés*.

D'autre part, Andhré des Gachons a composé pour *La Plume* une aquarelle en trois couleurs qui sera offerte d'ici peu, reproduite avec soin, à titre *gracieux* à tous nos abonnés.

Enfin, LA BONNE DAME, eau forte d'Ibels, tirage à 50 ex. sur hollande, numérotés, est en vente à nos bureaux au prix de 3 fr. 50 l'ex. (Grandeur de la plaque : 16×13, de l'épreuve : 28×23).

∾

Le prochain numéro de *La Plume* sera consacré aux *Condamnés de la 9e*, réd. en chef spécial : René Emery. Illustrateurs : Forain, Willette, Balluriau, Lunel, Vignola, Heidbrinck, Grün, Roedel, Louis Legrand, etc., etc.

∾

Nous recevons la lettre suivante, en réponse à l'article de Ch. Saunier sur Ibels :

Mon cher Deschamps,

Je lis en revenant du Havre l'article dans lequel M. Saunier prend texte d'une affiche de M. Ibels pour me caractériser ainsi : « Un peu artiste, beaucoup cabotin, une grande fatuité. »

Je n'ai pas la fatuité de me croire un grand artiste, mais en me traitant de cabotin, M. Saunier prouve qu'il ne me connaît que par l'affiche de M. Ibels qui ne me ressemble pas du tout.

Cordialement à vous,

MARCEL LEGAY.

∾

A la matinée organisée par la *Graphologie* pour son 27e anniversaire, on a donné la primeur d'une fantaisie en un acte, en vers, de Léon Durocher : *Le Chèque sentimental*. Cette piquante bluette a été spirituellement interprétée par M. Sitrof et Mlle Anna Ratcliff.

∾

— Notre ami le poète Jean Carrère, dont on n'a pas oublié les vaillants articles au *Figaro*, au *Gaulois*, au *Journal des Débats*, etc., fait aujourd'hui, après un silence volontaire de près d'une année, sa rentrée en lice par l'article qu'on lira plus loin dans *La Plume*.

Nous pouvons annoncer, en outre, que M. Jean Carrère, qui renie, paraît-il, son premier volume de vers, en prépare un nouveau, *les Chants lyriques*, dont nous donnerons prochainement de nombreux extraits. D'autre part, M. Jean Carrère achève un roman, *Le Soleil*, qui va paraître à la librairie Armand Colin.

∾

Il y eut quelque bruit en Sorbonne, ces jours derniers. On entendit des « *conspuez, conspuez* », des cris comme dans l'arche, et même, voilez-vous, ô muses, neuf sœurs désolées, des chansons OBSCÈNES !! Cette rafale souffla en un cours de littérature moderne, parce que le Sous-Caro officiant, jaloux des piaffements du Brunetière d'en face, aguichait certaines vierges sexagénaires en leur contant la gaudriole du bon vieux temps, et les traits spirituels de Piron. — Ils eurent tort ces étudiants bruyants, mon cher Larroumet, de vous chahuter pour ces petites ordures, ils eussent mieux agi en vous empêchant d'en aller déposer d'autres sur le socle de la statue de Vigny..... car, heureusement, vous n'êtes pas de taille à l'atteindre au visage.

∾

Salle des Capucines, devant une assemblée choisie, M. Emile Michelet, le magiste-esthète, vient d'inaugurer avec succès, une série de conférences sur *La Magie dans l'Art et dans l'Amour*.

Sous ce titre, M. Michelet se propose de traiter des questions d'esthétique et de psychologie transcendantes peu connues et du plus haut intérêt.

Artiste avant tout, c'est aux artistes surtout qu'il s'adresse ; il saura charmer les plus difficiles par la beauté de ses théories et l'élégance de son verbe nerveux.

Je me contente aujourd'hui de signaler simplement ces causeries me réservant d'en donner ultérieurement une analyse détaillée.

∾

Dans le supplément du samedi 11 mars, le *Figaro* publie douze sonnets du très grand écrivain qui vient de mourir, Adolphe Taine.

Le *Figaro* a eu la bonne fortune de donner en primeur ces poèmes, curieux évidemment ; en les communiquant à ses lecteurs, il a fait acte de bon journalisme, et nous ne saurions l'en blâmer.

Pour ma part, je regrette toutefois que cette œuvre, « secrète comme un péché » ne soit pas demeurée dans le mystère du Confessional. Les vers sont ternes, plats, pénibles, sans couleur ni relief, sans harmonie ni lumière, des vers de prosateur, en un mot, et qui font vraiment peine à ceux qui, comme moi, admirent l'auteur des *Origines de la France contemporaine*.

Cela prouve, une fois de plus, que la Poésie est une maîtresse capricieuse et hautaine qui ne se livre qu'à ses élus, des simples et des croyants émerveillés. Il ne suffit pas, pour la posséder, de l'aimer et de la comprendre, il faut être aimé d'elle.

Cette vérité irréfutable, que M. Taine avait lui-même souvent exprimée — notamment dans sa belle étude sur Tennyson — peut-être a-t-il voulu, par son propre exemple, la démontrer définitivement.

J.-C.

∾

Pour paraître prochainement, à la librairie de l'Art Indépendant :

Les Opales, par Karl' Boës, avec prologue musical par Vincent d'Indy.

Tirage à 333 exemplaires dont 33 sur papier de luxe, en souscription :

3 Chine (hors commerce), 9 Japon impérial à 20 fr., 21 Hollande à 10 fr. et 300 papier fort à 2 fr. 50.

VIENT DE PARAITRE A NOS BUREAUX :

H.-G. IBELS par Charles Saunier

Une magnifique plaquette de 36 pages contenant un portrait d'Ibels par H. de Toulouse-Lautrec et 7 dessins d'Ibels. Tirage à **115** *exemplaires numérotés : 15 ex. sur Japon impérial à 20 fr. l'ex.* (Chaque ex. contient encarté un **original** inédit de H.-G. Ibels) *et 100 ex. simili-japon à 2 fr.*

SOIRÉES DE « LA PLUME »

Sous-sol du Soleil d'Or, 1, Place St-Michel

(TOUS LES SAMEDIS)

—

Comptes-rendus

25 février 1893. (Présidence de Marcel Bailliot). — Pellegrin : *Sur un lit*, poésie. — De Kerlinou : *Excelsior! Magnificat*, sonnets. — Tsao-Ker : *L'Enfant de troupe*, poésie. — Edouard Dubus : *Le Dahomey*, poésie patriotique ; *Liberté, Egalité, Fraternité*, poésie. — J. Le Bayon : *Pour épouser la fille du Roi* ; *les Mésaventures de M. Peyron*, chanson inédite (paroles de Montsouris, musique de Le Bayon). — Carolus Tenib : *Un passant*, poésie. — L. Canqueteau : *Chez M. Larroumet* (inédite) ; *les Envoûtements* ; *A la recherche d'Arton*. — Alfred Poussin : *Candeur juvénile* ; *Ceux que j'aime* ; *Dans la Rue* ; *La Vie* ; *la Jument morte*, poésies. — Henry Méryc : *Une soirée à LA PLUME*, chanson (Léo Sib). — Leon Denis : *Retour*, poésie. — Mme Handrée : *les Trottins* (Marcel Bailliot) *la Complainte de la Macarona* (Durand-Dahl et Noyrb). — René de la Villoyo : *Mars et Vénus*, poésie. — L. Canqueteau : *M. Brunetière* ; *la Réouverture du Chanais*, chansons. — André Veidaux : *Ballade de M. Gala*. — Carolus Tenib : *Sonnet pour la Danseuse* ; *la Vengeance du Carabin*, poésies. — Pellegrin : *Nuit d'amour*, poésie. — Van Bever : *l'Anathème* (fragments). — Léon Denis : *Evocation ; le Pélerin*, poésies. — H. Méryc : *Alphonse à la Chambre* (Raoul Ponchon). — Henri Stentz : *Ballade Nocturne*. — Alfred Poussin : *le Soir* ; *Richard Wallace ; Fierté*, poésies. — De Kerlinou : *les Larmes*, poésie. — J. Canqueteau : *l'Armée du Salut ; Il est à Mazas ; le Salon de la Rose + Croix*, chansons.

(Secrétaire de séance : Léon Maillard)

Samedi 4 Mars 1893. — Noyrb : *la Marche des Directeurs de théâtre* ; *Panama boum-cré-dié*, chansons. — André Ibels : *la Reine Lesbos*, poésie. — Pellegrin : *Ce que font les Etudiants*, chanson. — G. Proteau : *Apothéose*, poésie. — Favart : *Plus qu'ça change et plus qu'est la même chose*, monologue. — Lagrange : *les Manifestants* (René Esse) ; *le Chanteur amateur* (Lemercier) ; *Chanson des Truands* (L. Germain). — René de la Villoyo : *Nocturne*. — Marcel Bailliot : *A Lourcine ! Une pièce famille*. — Achille Segard : *Poésie*. — Paul Paillette : *Cousine Fernande ; Tarentelle*. — Jean Garde : *Cauchemar*. — Noyrb : *Amour* ; *la Complainte de la Macarona*, chansons. — Henry Degron : *Au Pays de la fantaisie*, poésie. — A. Retté : *Ballade du Vent qui passe*, poésie. — Y. Rambosson : *le Feu de la Forêt*, poésie. — Léon Denis : *les Vieilles*, poésie. — Jean Carrère : *le Chant pour celui qui portera la joie*, poésie ; *Vers l'île heureuse*. — Louis Le Dauphin : *la Mouche d'or*, poésie. Tsao-Ker : *Doux reproche*, chanson. — Le Bayon : *les trois Gars*, paroles de Georges Thys musique de J. Le Bayon. — Xavier Privas : *Chanson Paillarde ; Thuriféraires ; les Cendres*. — Paul Paillette : *Amour libre ; Un Contradicteur furieux...* — J. Le Bayon : *La Guillaneu* (musique de Le Bayon). — Henri Degron : *Les Bois*.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

—

A divers amis. Merci, chers, pour la part prise à ma douleur. ∿∿ **G. Malet,** *Clarens*, Willette, 79, rue Rochechouart, Paris. V. M. ignore. Sommes débordés de copie. ∿∿ **J. M.** *Cherbourg*. Trouverez vers dans prochains. Amitiés. **André Laurent.** — **Charles R.** *13, rue Monthyon*. Impossible, mille regrets. ∿∿ **A. D.** *Francfort*. Accepté pour le prochain, si possible.

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix : **25** fr. pour **100** coupures.

ED. KLEINMANN Dessins, Eaux-fortes, Lithographies originales de H.-G. Ibels, T. Lautrec, Forain, Willette, etc. 8, de la Victoire, PARIS. (Près le carrefour Drouot)

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

J. ROYER

Labeurs de Luxe, Brochures, Publications périodiques, Circulaires, etc.

PARFAITE EXÉCUTION — CÉLÉRITÉ — PRIX MODÉRÉS

Rue de la Recluzière, 11, ANNONAY (Ardèche)

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE

DERMATOL

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore* et *énergiquement

CICATRISANTE

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des

MALADIES NERVEUSES

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie. Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des RHUMES Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *L'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

Les Seules purgeant sans Coliques

PILULES SAVONNEUSES BOISSY

LAXATIVES PURGATIVES RAFRAICHISSANTES

La Boîte de 40 Pilules : **2 fr. franco.**

Phie BOISSY, 2, Place Vendôme, PARIS

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — **50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

ABONNEMENTS : 10 FR. PAR AN N° 95 — 1er Avril 1893 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

LA LUNE

LES CONDAMNÉS DE LA 9me

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 31, Rue Bonaparte, PARIS

LA PLUME

Numéro exceptionnel consacré aux Condamnés de la 9me

Rédacteur en chef de ce numéro : **RENÉ EMERY**

SOMMAIRE

René Emery..... *Le Krack de la Morale.*
« *L'Amnistie littéraire.*
Sapho..... *Le Sang.*
Raoul Ponchon.. *Poil et Plume*, poésie.
Léon Durocher... *Jules Simon au pilori.*
Jean Lorrain.... *Mystica*, poésie.
Jules Méry..... *Tristes hyems*, poésie.
Zo d'Axa..... *Glabres.*
Jules Méry..... *Les « Politiques ».*
G. Brandimbourg *Les poursuites du « Courrier Français ».*
René Emery..... *Le Trésor*, nouvelle.
Léon Durocher... *A dame Thémis.*
Léon Maillard... *Du dilettantisme Judiciaire.*

PORTRAITS ET BIOGRAPHIES : **Georges Brandimbourg** *(R. E.)* — **Jean Lorrain** *(R. E.)* — **René Emery** *(Eugène Héros).* — **Paul Balluriau** *(René Emery)* — **Jules Roques** *(R. E.)* — **Zo d'Axa** *(R. E.)* **Jules Méry** *(Alexandre Mercier)* — **Amédée Vignola** *(Maître-Fol.)* — **Léon Durocher** *(R E.)* — **Grün** *(R. E.)*

CRITIQUE DRAMATIQUE : **Paul Vérola** : *La Paix du Ménage* (Guy de Maupassant). — **André Veidaux** : *Le Théâtre d'Art Social.*

ILLUSTRATIONS

ADOLPHE WILLETTE : *Etude.* — J.-L. FORAIN : *Enfin seule !* — J. GRUN : *Sous la Neige* ; *Portaits de Zo d'Axa, Jules Méry et J. Grün.* — LOUIS LEGRAND : *Premières Chaleurs.* — A. FALCO : *Portrait de René Emery* (avec autographe). — PAUL BALLURIAU : *Juges et Victime* (hors texte en couleur) ; *Titre-couverture.* — LUNEL : *Page d'album.* — A. VIGNOLA : *A dame Thémis !* ; *Portrait de A. Vignola.* — HEIDBRINCK : *Portrait de Jules Roques.* — EDMOND CHARLE : *Portrait de Paul Balluriau.* — ROEDEL : *Portrait de Georges Brandimbourg.* — F.-A Cazals : *Invitation pour le 8e banquet de LA PLUME.*

MUSIQUE

MARCEL LEGAY : *A dame Thémis !* poésie de Léon Durocher. — NOYRE : *En sortant de la 9e*, chanson de Durand-Dahl.

Ce numéro, entièrement composé, texte et dessins, sous la direction de M. Rene Emery, ex-rédacteur en chef de *Fin-de-Siècle*, proscrit littéraire, n'est point une bravade, encore moins une provocation — elle serait maladroite et vaine ! L'art des Boucher, des Watteau des Fragonard, repris par Louis Legrand, Willette et Forain se vit un instant pourchassé par des juges inexperts en la matière ; la prose savante et mâle de Rabelais fut confondue avec la basse grivoiserie, et nos amis : Ponchon, Lorrain, Descaves, Emery, Durocher, etc. perdirent leurs droits de citoyens — ce qui est peu pour des artistes — mais leur liberté — ce qui est tout. On frappait toujours à tort et surtout à faux. *La Plume*, qui s'honore du titre d'humble servante de l'Art, fut condamnée pour « outrages aux bonnes mœurs », elle qui comptait parmi ses abonnés M. Jules Simon lui-même ! Où des Religieuses du Sacre-Cœur n'avaient rien trouvé à blâmer, la 9e Chambre trouva de quoi condamner...

Nous nous sommes inclinés jadis, sans rancune, et nous avons payé. Le public, par le succès fait à notre publication, a depuis longtemps cassé ce verdict. Mais il est des artistes en exil qui n'ont pas trouve grâce. Et aujourd'hui que les haines sont apaisées, nous venons remettre sous les yeux des amis de l'Art, les faits de la cause, loyalement et sincèrement, sans atténuations, afin que soit permis aux proscrits, nos frères, le séjour de la terre de France.

L. D.

Il a été tiré du dessin de Paul Balluriau : **Juges et Victime** *12 épreuves sur Chine, à grandes marges, au prix de 1 fr. 25 chacune.*

René PINCEBOURDE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

34, Rue de Verneuil, près la Rue de Beaune (Quai Voltaire PARIS)

VIENT DE PARAITRE

FANTAISIES ARTISTIQUES

Somm. — *Souvenir du Moulin Rouge.*
Rassenfosse (élève de ROPS). — *Le Caiser du Porion.*
— — *Le Joujou.*
— — *La Folie gardant la Chimère.*
H. de Sta. — *Une Journée au Château.*
Apoux. — *L'Homme et sa Chimère.*
— *Fémina.*
Bligny. — *Farandole militaire.*
— *Un Bal sous le 1er Empire.*
Lebègue. — *Luna et Stella.*
— *Un Trio célèbre.*
Fernand Fau. — *Le Départ pour Cythère.*

Collection de 12 gravures à l'eau-forte renfermée dans une couverture illustrée.

Elle est tirée sur format in-4° jésus (0,35 sur 28)

Prix : sur papier vergé de Hollande... **8** fr.
— sur papier simili-Japon..... **8** fr.
— sur vrai papier Japon fort..... **10** fr.

Nous donnons gratuitement en prime aux abonnés de notre Catalogue mensuel (**5 fr. par an**) *cette belle collection.*

Un spécimen est adressé gratis sur demande (joindre 0 fr. 15 pour le prix du port).

AVIS. — Presque toutes ces planches ont des croquis autour du sujet principal et quelques épreuves de cette Collection ont été augmentées de croquis *originaux*, dits croquis de *remarques*, et se vendent à part de **5** fr. à **10** fr. l'une, suivant le nombre et le mérite de ces croquis signés par l'artiste.

Envoi à condition et franco en fort carton tube.

MAISON nouvellement construite à Paris, 36, Av. de la République. Sup. 213 m. 11 Rapp. br. év. 17.090 fr. M. à pr. 245.000 fr. à adj. s. 1 ench. ch. not. Paris 18 Avr. 93. Me **Colleau,** not. 21, Av. d'Italie.

GDE PROPRIÉTÉ à Paris, 206, r. d. Fourneaux, 45 et 47, r. Labrouste. Ce 1.906 m. M. à pr. 65.000 fr. A. adj, s. 1 ench. ch. n., Paris, 11 avril 93. Me **Hussenot,** not., 393, rue des Pyrénées.

MAISON à Paris, r. St-Denis, 131. Ce 200 m. env. Rev. br. 12.639 fr. M. à pr. 120.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, le 11 avril 93. Me **Rigault,** not. à Paris, 31, bd Sébastopol.

GDE PROPRIÉTÉ à JUVISY-SUR-ORGE (S-et-O), Grande-Rue, 27, bornée par l'Orge et une fausse rivière. Ce 55.450m susceptible d'être lotie. M. à pr. : 150.000 f. A adj. s. 1 ench., ch. des not. Paris, 11 avr. 93. S'ad. Me RIGAULT, not, bd. Sébastopol, 31, Paris.

PTÉ de campagne, à Malakoff (Seine), 39, r. Chauvelot. Ce 542 m. env. M. à p. 6.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. n. Paris, 11 avril 93. Me **Rigault**, not. à Paris, 31, boulevard Sébastopol.

PHARMACIE
DU
SAR-
COPTE

BAUME KHALDEEN
Seul infaillible pour la luxuriance des Chevelures

33 *bis*
RUE
DE L'ART
IDÉALISTE
N° 33 *bis*

A L'OISEAU BLEU
COULEUR DU TEMPS

GRANDE FABRIQUE
KHALDÉO-GRECQUE

CONFECTIONS en velours de laine, soieries mordorées, satins voyants, moires hyperboliques, orfrois d'Ereck, Sion, etc.

Modèles nouveaux, Coupes excentriques
(SPÉCIALITÉ DE LA MAISON)
ARTICLES DE HAUT GOUT
à la portée des plus modestes bourses

COSTUMES COMPLETS

Pour MAGE avec barette vert d'eau, rabat de dentelles et *trois* galons d'or..... 25 f.

POUR ARCHI-MAGE avec mitre saumon, rabat et manchettes de dentelle et *sept* galons d'or..... 35 f.

POUR SAR avec tiare à cornes gemmée de verroteries multicolores, flots de dentelles (à la mécanique) et *vingt-deux* galons d'or.... 45 f.

ON FAIT CRÉDIT SUR RÉFÉRENCES

CUPIDON !
VIENS Y DONC !!!

CU-
PI-
DON
!

BAZAR TEMPLIER
Rue du Cherche-Milieu N° 69

Préservatif
ASSYRIEN
PILULES ADELPHALES
Pâte épilatoire du
SAINT-GRAAL
CEINTURES DE CHASTETÉ
pour épouses ésotériques
ACCESSOIRES DE RECHANGE
SUSPENSOIRS
DE DENTELLE, AVEC BAUDRIER D'OR
à l'usage de Sars éprouvés, etc., etc.
EXPORTATION - PRIX RÉDUITS

IEDS ! PIEDS ! PIEDS !
PIEDS !!!

CHAUSSETTES IMPERMÉABLES
Pour Réceptions dans le grand monde

Cet
ARTICLE
EST AU POÈTE
ce que la flanelle
est au Bourgeois
UNE SAUVEGARDE
Qu'on se le dise !

AU BONHEUR DES DAMES
Rue du Cherche-Milieu (v. plus haut)

CAUSERIES INTIMES
et Métaphysiques
A L'ÉTRANGER
Pour 2 heures :
UN SAR prendra..... 500 f.
UN 1/2 SAR (ou Magnifique) 250 f.
UN 1/4 DE SAR (ou Ariste) 125 f.

ZÈLE (garanti) — **DISCRÉTION** — **CÉLÉRITÉ.**

SE MÉFIER DE LA CONTREFAÇON

Prière d'exiger l'authentique étiquette Marque de la Maison collée à la..... braguette.

AU BLASON
DU CHOU CRUCIFÈRE
AGENCE
ASSYRIENNE
Rue de l'Art Héraldique
N° 13

TITRES NOBILIAIRES
(AU PORTEUR)

FRAIS
DE
CHANCELLERIE
MODÉRÉS

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* **CICATRISANTE**

*

Ne pas confondre** avec les **sous-gallates** de **bismuth impurs offerts** par le **commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHces.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *l'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — **Exiger le nom de Mure.**

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

ED. KLEINMANN

Dessins, Eaux-fortes, Lithographies originales de H.-G. Ibels, T. Lautrec, Forain, Willette, etc. 8, de la Victoire, PARIS. (Près le carrefour Drouot)

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

PATE EPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès, — (Pour la barbe, 20 fr. 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

CINQUIÈME ANNÉE — N° 96

15 Avril 1893

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et sont continués sauf avis contraire.

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus)
Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : Léon DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Léon DEQUILLEBECQ
Secrétaire de la Direction : J.-L. CROZE
Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

TEXTE

Adolphe RETTÉ..... Francis Viélé-Griffin (*Vers inédits de F. Viélé-Griffin*).
Paul VERLAINE..... *Vive le Roi !* ; *Le Pinson d'Eugénie.*
Emmanuel SIGNORET..... *Proclamation* ; *Vers dorés pour Henri Degron* ; *La Statue.*
Prince Alexandre OUROUSOF..... *Fragment*, poème traduit de Pouschkine.
Yvan RAMBOSSON..... *Le Fou de la Forêt.*
Aristide FRÉMINE..... *Les vieux garçons*, poème.
Charles SAUNIER..... Le Salon des Indépendants.
Blanche MESNAGE..... *La vieille fille.*
Jules Barbey d'AUREVILLY..... Pages Retrouvées : *A...* ; *l'Echanson* ; *Saigne, mon cœur.*
Laurent TAILHADE..... *Ballade itérative sur les avantages kabbalistiques de M. Joséphin Péladan.*

CRITIQUE

LITTÉRAIRE..... **Charles Saunier** : *l'Aube* (A. Tabarant) ; *Une Courtisane* (A. Charpentier). — **J.-L. C.** : *Tendresse de Mère* (G. Toudouze). — **S. P.** : *Elégies Royales* (Dauphin-Meunier). — **Sainte-Claire** : *Causerie sur les livres et les revues.*

DRAMATIQUE..... **Marcel Bailliot** : *Les Drames sacrés* (Silvestre, Morand et Ch. Gounod). *Divers.*

D'ART..... **Charles Saunier** : *Le Monument de Joséphin Soulary.*

MUSICALE..... **Lélio** : *Les Béatitudes* (César Franck). — **J.-L. Croze** : *Brocéliande* (Lucien Lambert) ; *la Maladetta* (Paul Vidal). — **C. S.** : *Chansons bretonnes* (Gabriel Fabre).

Albert DELVAILLE..... Correspondance étrangère : *Lettre de Francfort-sur-Mein.*
Georges BRANDIMBOURG..... Nouvelle : *Ce farceur de Trognon.*
Henri QUITTARD..... Musique : *Le Retour*, piano et chant (poésie de H. Heine).
TRISSOTIN..... *Revue de la Presse.*

ILLUSTRATIONS

H.-G. IBELS : *Des Coulisses.* — *Portrait (en phototypie) de Francis Viélé-Griffin.*

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

Echos d'art et de Littérature

Le prochain numéro de LA PLUME sera consacré à

L'ANARCHISME

rédacteur en chef : André Veidaux ; articles INÉDITS de Pierre Kropotkine, L. Malquin, Ch. Malato, S. Faure, E. Souchon, Paul et Elisée Reclus, J. Grave, E. Joannès, Walter Crane, André Veidaux, etc., — poésies INÉDITES de Léon Cladel, Jean Richepin, Jean Carrère, Th. Jean, — dessins INÉDITS de Adolphe Willette, Camille et Lucien Pissarro, A.-G. Ibels, Maximilien Luce et Duclos.

Ce numéro sera en vente dans nos bureaux, dès le 20 avril, au prix de 0 fr. 50.

∿∿

Sur l'initiative de Nadar un comité s'est constitué pour préparer une exposition de l'œuvre de C. Guys « le peintre de la vie moderne », comme l'appelait Baudelaire. Cette exposition est projetée pour l'automne. Voici la composition du Comité : O. Uzanne, *président*, Aglaus Bouvenne, *secrétaire*, à qui doivent être faits tous envois et communications, Arsène Alexandre, Henri Béraldi, Emile Bergerat, Henri Blount, Jules Chéret, Léon Deschamps, Marquis du Lau d'Allemans, Baron Finot, J.-L. Forain, A. France, G. Geffroy, P. Gille, E. de Goncourt, Haas, L. Hennique, J.-K. Huysmans, S. Mallarmé, André Marty, R. Marx, Comte R. de Montesquiou, Nadar, F. Rops, A. Silvestre, Comte Louis de Turenne et Pierre Véron, *membres*.

∿∿

Après une quantité de mélodies en collaboration avec Sully-Prudhomme, Jules Baudot nous donne aujourd'hui deux nouvelles œuvres : *Ma mignonne est si jolie !* et *la Reine de mon cœur*, sur des paroles de M. Charles Giugno.

∿∿

DEUXIÈME GESTE ESTHÉTIQUE
pour mars-avril 1893
Salon et Soirées de la Rose + Croix
Secrétariat : 2, rue des Corneilles, Paris

LE GRAND MAITRE SAR PÉLADAN AU SEIGNEUR ERNEST BOSIERS
Devant le Graal, le Beauséant, le Rose Crucifère,

Seigneur,

A vos obligeances, voulez-vous en ajouter une ? Vôtre Cercle a été le plus généreux de Belgique pour la Rose + Croix et cela me pousse à l'offre suivante.

Je parle le 9 chez vous et comme il me faut au moins 2 journées entières pour vos admirables musées, j'ai pensé offrir, à quelque grande dame d'Anvers, le haut divertissement de répondre chez elle pendant 2 heures à toutes les questions de métaphysique qu'on me posera pour le prix de cinq cents francs le jeudi 10 novembre au soir.

Voulez-vous bien envoyer cette simple lettre au principal journal d'Anvers afin qu'elle soit publiée.

Avec la gratitude des chevaliers de Rose + Croix, ma propre reconnaissance.

(Extrait du *Soir*, de Bruxelles, nº 310, samedi 5 nov. 1892).

∿∿

Le 28 avril aura lieu, Hôtel Drouot, par les soins de Kleinmann, 8, rue de la Victoire, une importante vente de dessins originaux d'Adolphe Willette, provenant de la collection C. B. L'exposition publique aura lieu la veille.

∿∿

Notre collaborateur Giboyer est allé en Allemagne renouveler sa provision de pipes : dès son retour (15 mai) il reprendra sa collaboration désintéressée à *La Plume*.

Notre ami Clément Billard vient d'être nommé Secrétaire de la Rédaction, au *Saint-Graal*.

∿∿

Le dernier numéro du *Courrier Français* contient une double page de dessins de Roedel, un jeune artiste d'avenir, relatifs au curieux bal costumé donné dernièrement par notre confrère Jules Roques. Comme tous les ans le succès de ce bal a dépassé les précédents et s'est terminé au jour par un excellent souper servi par le restaurateur Julien, où l'on a sablé ferme d'excellent champagne offert gracieusement au *Courrier Français* et à ses invités par les maisons : Xavier Desbordes et fils, Ch. H. Mümm, Duc de Montebello, J. Bouché-Mareuil, Piper-Heidsieck et l'Union champenoise dont les noms ont été vigoureusement acclamés.

Annonçons que notre confrère Jules Roques prépare déjà pour le Grand Prix une nouvelle fête à laquelle ne seront invités que les abonnés du *Courrier Français* et les membres de la presse.

UNE AMÉLIORATION POSTALE

A partir du 1er avril, les lettres à destination de l'Angleterre profiteront d'un départ supplémentaire, *moyennant simple taxe*, jusqu'à l'heure de départ du train de 8 h. 30 soir pour Dieppe et Newhaven *(Dernier train partant de Paris-Gare-St-Lazare pour l'Angleterre)*.

Les lettres pour Londres seront distribuées dans la matinée ; les lettres à destination de la province seront réexpédiées par les courriers dont les départs suivront leur arrivée à Londres (8 h. du matin).

HEURES DE LEVÉES EXTRÊMES :

8 h. 30 soir, au bureau de Paris, 18, rue d'Amsterdam.
8 h. 40 soir, aux deux boîtes de la Salle des Pas Perdus de la Gare St-Lazare.

Ce service fonctionnera le dimanche comme en semaine.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Prolongation de la durée de validité des billets d'aller et retour à prix réduits

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre de Paris à toutes les gares de son réseau *(grandes lignes)* et vice versâ des billets d'aller et retour comportant une réduction de 25 p. cent en 1re classe et de 20 p. cent en 2e et 3e classe sur le prix des billets simples.

de 1 à 30 kil.	— 1 jour	de 401 à 500 kil.	— 5 jours
de 31 à 125 kil.	— 2 jours	de 501 à 600 kil.	— 6 jours
de 126 à 250 kil.	— 3 jours	au-dessus 600 kil.	— 7 jours
de 251 à 400 kil.	— 4 jours		

L'amélioration consiste dans l'abaissement de 75 à 30 kilomètres de la 1re coupure et dans l'allongement d'un jour pour les parcours supérieurs à 400 kilomètres et de deux jours pour les parcours supérieurs à 600 kilomètres.

Ces délais de validité continuent à être augmentés, le cas échéant, des Dimanches et jours de fête.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

C. P. *Senonches.* — Entendu pour C .. ; **H. Boutet**, 6, rue Cassini, Paris. ∿∿ **L. de St-J.** *Marseille.* — Vos amis sont les nôtres. M. Lazare a donc reçu l'accueil que désiriez. Pourquoi pas un nº sur la Provence ? ∿∿ **R. E.** *Gand.* — Merci, cher ami. Accepté. ∿∿ **R. S.** *Egypte.* — Reçu mandat. Attends correspondance, par contre. — **C. F.** *Montpellier.* — Votre intérêt, au contraire, est de passer inaperçu dans un tel milieu de jocrisses. ∿∿ **A. de Br.** — Par principe, nous n'insérons plus de nécrologie, cela pour pas faire de choix. ∿∿ **A. J.** — Vos fables sont trop connues. Regrets. ∿∿ **C. A. K.** *Berlin.* — Parfait. ∿∿ **Léon D.** Un peu faible, mais beaucoup de délicatesse. ∿∿ **J. M. G.** *Vienne.* Avons série de nos exceptionnels — et vraiment — sous presse, ce qui nous oblige à ne rien accepter jusqu'à nouvel ordre. Cordialités. ∿∿ **C. P.** *Philippeville.* C'est parfait ! Merci. Le livre en question n'existe pas chez les libraires, mais je le rechercherai chez ceux qui peuvent l'avoir conservé. Oui pour votre ami si c'est publiable sans danger, N. Algérien est à l'eau. ∿∿ **A. P.** *Mexico.* A l'un des prochains.

SOIRÉES DE « LA PLUME »

Sous-sol du Soleil d'Or, 1, Place St-Michel

(TOUS LES SAMEDIS)

—

Comptes-rendus

Samedi, 11 mars 1893. — Tsao-Ker : *Amour et Ténébres*, poésie. — Ch. Maylander : *La Ballade de l'Arc-en-Ciel.* — (Maurice Rollinat). — Carolus Tenib : *Strophes du pantalon féminin*, poésie. — Magué : *La Raccoleuse ; la Bougie*, chansons. — Jean Gardes : *Rêve charmant*, poésie. — Noyrb : *la Noce ; l'Autopsie ; la Macarona*, chansons. — René de la Villoyo : *l'Ivresse*, poésie. — Georges Noble : *l'Automne* (Massenet) ; *Rêverie* (Saint-Saëns), chants. — F.-A. Cazals : *les Bigorneaux de l'Ecole romane ; Ballade du Conseiller municipal*, chansons. — Jean Carrère : *Je suis poète encor ! ; Per amica silentia luna*, poésies. — Marcel Bailliot : *Lamentations d'un saltimbanque*, monologue ; *Comm' la lune ; le Tendriou*, chansons. — Régnier : *Fleur de fumier*, poésie. — F.-A. Cazals : *Il arrive le malheureux ! les Ephebes ; Moréas chante*, chanson. — Carolus Tenib : *Chanson des Fileuses*, poésie. — Noyrb : *l'Omnibus funéraire ; Panama-boum-cré-dié*, chansons. — Jean Carrère : *Hymne d'Hirondelle.* — Riou : *Parodie des Pet ts chagrins* (Paul Delmet) ; *Mon histoire*, chansons. — F.-A. Cazals : *Struggle for life.* — Maurice de Baudry : *le Retour*, poésie. — Magué : *la Création*, chanson. — Desvaux : *Sonnet.* — Jean Gardes : *Cauchemar*, poésie. — Maguey : *Madrigal*, poésie.

Samedi 18 mars. — Pellegrin : *Sur un lit*, poésie. — Henri Strentz : *la Rose du Parterre d'or*, poésie. — F.-A. Cazals : *les Ephèbes ; Ballade du Conseiller municipal ; Moréas chante* ! chansons. — Ibels : *le Chevalier d'azur*, poésie. — Joseph Canqueteau : *le Kanguroo boxeur ; la Résurrection du Sar* (chanson inédite). — Léon Denis : *l'Advenue*, poésie. — Jean Carrere : *Chant triomphal ; Fragments d'ode*, poésies. — Magué : *la Raccoleuse*, chanson. — Henri Degron : *Aux oiseaux de Bohême*, poésie ; *les Bois*, chanson. — Paul Paillette : *Mon Positivisme ; Instantané ; Piquet d'amour ; C'est embêtant.* — F.-A. Cazals : *les Pieds de Joséphin Péladan ; Boléro.* — Dufour : *Poésie.* — Joseph Canqueteau : *l'Armée du Salut ; l'Incendie du Chabanais.* — Le Bayon, Canqueteau, Cazals : *la Nouvelle Héloïse.* — Jean Carrere : *Sermon sur la Montagne*, poesie. — Pierre Trimouillat : *les vieux du Luxembourg*, chanson, *l'Argent*, monologue ; *Lamentations présidentielles*, chanson. — Paul Paillette : *la Paresse ; Charité.* — Maurice de Baudry : *Vision*, poésie.

Samedi 25 Mars 1893. — Tsao-Ker : *Adieux aux bois*, poésie. — Magué : *Stances à une morte*, chanson. — André Ibels : *Lettre ouverte*, poésie (Dianel et A. Ibels). — J. Canqueteau : *A la recherche d'Arton : la Résurrection du Sar*, chansons. — Hauton : *Misanthropie*, poésie. — Cazals : *Les bons amis ; Jules Ferry* (chanson inédite). — Maurice de Baudry : *Le retour*, poésie. — Marcel Bailliot : *Enquête sur l'Evolution littéraire ; Baudelaire embêté par Brunetière*, chansons. — E. Signoret : *Vers dorés pour Henry Degron.* — H. Degron : *La maison isolée ; les Bois*, mélodies. — Marcel Bailliot : *Ballade itérative sur les avantages kabbalistes de M. Josephin Péladan* (de Laurent Tailhade, inédite). — Demouth : *Amour de femme.* — Jean Carrere : *Ode au poëte futur ; les Hirondelles*, poésies. — Joseph Canqueteau : *Un Anglais aux Soirées de « La Plume » ; Les dernières volontés de Sarcey*, chansons. — Segard : *Sonnet.* = Cazals : *Boléro ; Ballade du conseiller municipal*, chansons. — J. Canqueteau : *le Chèque*, chanson. — Demouth : *des Albatros* (Yann Nibor). — Magué : *la Raccoleuse ; la Bougie ; la Création.*

Samedi 1er Avril. — André Ibels : *la Reine Lesbos*, poésie. — Van Bever : *Chanson*, poème en prose. — Tsao-Ker : *les Lilas ;* chant. — Roland de Marès : *l'Innocence*, poésie. — Carolus Tenib : *Hymne aux Colombes*, poésie. — Saulgrain : *Ma République, elle est f...*, chanson : Paul Paillette : *Fifine* (inédit) ; *Franchise*, poésie. — Huette : *Caprice d'Automne* (mélodie de A. David, accompagnée par l'auteur). — Emmanuel Signoret : *Vers dorés pour Charles Baudelaire.* — Mérac : *le Songe de Barbe*, monologue. — Marcel Bailliot : *Quand j'étais gosse ! Comm' la lune !* chansons. — Vicomte de Lautrec : *l'Eléphant*, monologue. — Dufour : *Cantique*, poésie. — J. Le Bayon : *La fille du roi* (paroles de R. de la Villoyo) ; *la Guillaneu* (noël poitevin traduit du patois par M Bailliot, musique de J. le Bayon). — Jean Carrere : *Premier chant d'amour triomphal*, poésie inédite ; *la Pourpre des Soirs.* — Max Erdnal : *Chanson incohérente ; Petits conseils* chansons. — Pierre Massonier : *En Orient*, poésie. — Paul Paillette : *Julesimonnade ; Civilisation ; les Enfants de la Nature*, poésie. — Carolus Tenib : *Sources*, poésie.

Samedi, 8 avril. — Magué : *les Poètes*, chanson. — Puck : *la Courtisane*, poésie. — Xavier Privas : *Pour la Mi-Carême ; Chanson du Voyage ; Chanson paillarde*, chansons. — Maurice de Baudry : *Les funérailles de Jules Ferry*, poésie. — Lagrange : *les Manifestants* (René Esse) *Chez le Coiffeur* (Eugene Lemercier), chansons. — René de la Villoyo : *Trois Rondeaux.* — Charles Mougel : *l'Interpellation Béranger ; La chanson des poètes* (inédites) ; *l'Académie*, chansons. — Roland de Marès : *Poésie.* — Pierre Trimouillat : *Lamentations présidentielles*, chanson ; *l'Argent* monologue. — Emmanuel Signoret : *La Statue*, poésie. — Joseph Canqueteau : *la Crinoline ; Stances à l'Académie ; Noël biffin*, chansons inédites. — Jean Carrère : *Chanson d'amour ; Sermon sur la Montagne*, poésies. — Ivanof : *Fille ; Vrai chagrin*, chansons inédites. — Vicomte de Lautrec : *l'Eléphant*, monologue incohérent : *Orgueil triste*, poésie. — Dufour : *Chanson folle*, poésie. — Tsao-Ker : *le Roi des Aulnes*, poésie. — Madame Handrée : *Je suis câline ! Les Trottins*, chansons. — J. Canqueteau : *l'Incendie du Chabanais ; Un Anglais aux Soirées de « La Plume »*, chansons. — Yann Nibor : *La chanson du Matelot ; le Moussaillon*, chansons ; *Intérieur breton*, pièce à dire. — Pierre Trimouillat : *M'sieu Alphonse aux Français*, chanson ; *le Bègue*, monologue.

M. A. Mariani, qui a rendu tant de services aux artistes dramatiques et lyriques par sa création du vin qui porte son nom et universellement connu, vient de faire paraître la 2me série de son intéressant album dans lequel chacune des sommités artistiques donne son appréciation. Voici ce qu'en pense l'illustre cantatrice, Mme Juliette Conneau : « Vous êtes, mon cher « Mariani, un excellent champion de l'art vocal et, « grâce à votre bienfaisant Vin de Coca, les cigales « ayant chanté tout l'été, pourront continuer l'hiver. »

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

J. ROYER

Labeurs de Luxe, Brochures, Publications périodiques, Circulaires, etc.

PARFAITE EXÉCUTION — CÉLÉRITÉ — PRIX MODÉRÉS

Rue de la Recluzière, 11, ANNONAY (Ardèche)

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du **Dr KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE DERMATOL

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

***Poudre insoluble, antiseptique, inodore* et *énergiquement* CICATRISANTE**

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Éblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de ***L'ALCOOLATURE d'ARNICA*** de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de **Mure**.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc. ; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour 100 coupures.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — **50 Ans de Succès,** — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — **DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.**

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

INQUIÈME ANNÉE. — N° 97. **Le Numéro 50 cent.** 1er MAI 1893.

LA PLUME

Numéro exceptionnel composé par ANDRÉ VEIDAUX et consacré à

L'ANARCHISME

SOMMAIRE

PROSES :

André VEIDAUX..... *Philosophie de l'Anarchie.*
Pierre KROPOTKINE..... *La Loi et l'Autorité.*
Ludovic MALQUIN..... *La Propriété.*
Charles MALATO..... *Les Religions.*
Sébastien FAURE..... *La Famille.*
MÉLAS..... *La Patrie.*
Elisée RECLUS..... *La Révolution.*
Jean GRAVE..... *Les Enfants.*
Paul RECLUS..... *L'Economie en Anarchie.*
Walter CRANE..... *L'Art et les Artistes.*
Emile JOANNÈS..... *Historique des faits.*

VERS :

Léon CLADEL..... *Les Carriers.*
Jean RICHEPIN..... *Ballade à la gloire des Humbles.*
Jean CARRÈRE..... *Chants lyriques.*
Théodore JEAN..... *Triptyque.*

DESSINS de

AMILLE PISSARRO, ADOLPHE WILLETTE, MAXIMILIEN LUCE, LUCIEN PISSARRO, DUCLOS et H.-G. IBELS (hors texte).

Bibliothèque Anarchiste. — La Souscription Baudelaire. — Notes et Avis divers.

Directeur de la Revue Léon DESCHAMPS

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* **CICATRISANTE**

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2** *fr.* **50**

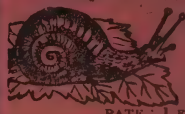
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*



Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison des **RHUMES** Irritations certaine de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *L'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la **TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES**

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents choléiformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE de NUIT (Fontes lumineuses)

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc. ; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité garanties.** — 50 Ans de Succès, — (Pour la barbe, 20 fr. : 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — **DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.**

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

CINQUIÈME ANNÉE — N° 98

15 Mai 1893

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Le Numéro : 50 cent.

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et sont continués sauf avis contraire.

La Revue ne publie que de l'inédit (*Les manuscrits ne sont pas rendus*)
Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Léon DEQUILLEBECQ
Secrétaire de la Direction : J.-L. CROZE
Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

TEXTE

PAUL VERLAINE..... TOAST *prononcé au 8e Banquet; Sonnet à « La Plume »; Poésies diverses.*
Henri IBSEN..... *Poèmes inédits* (traduits par ERNEST TISSOT).
RACHILDE..... *Image de Piété.*
Louis DUMUR..... RACHILDE.
LEDOUX..... *Tous Protestants!*
Joseph DECLAREUIL..... *La Fin des Dieux* (à propos d'un livre récent de M. Henri Mazel)
Léon DEQUILLEBECQ..... *L'Homme de Mer.*
Emile SOINET..... *Chirurgicales*, sonnets.
Félix MALTERRE..... *Dilah*, fragment de poème.
Louis Le DAUPHIN..... *La Mouche d'Or*, poésie.
Georges LECOMTE..... *Le Chapeau de Willy.*
Alphonse GERMAIN..... *Le Salon de « La Plume »*: FRANÇOIS GUIGUET.

CRITIQUE
- **Littéraire**..... ADOLPHE RETTÉ : *Le Voyage dans les Yeux* (Georges Rodenbach). — ANDRÉ VEIDAUX : *Luttes stériles* (Gabriel de la Salle). — SAINTE-CLAIRE : *Livres et Revues.*
- **Dramatique**..... MARCEL BAILLIOT : *Mirages* (G. Lecomte). — L. D. : *Divers.*
- **d'Art**..... ALPHONSE GERMAIN (Voir plus haut le Salon de *La Plume*).
- **Musicale**..... CH.-M. M. (Voir ci-dessous, LYON : *Gwendoline*).

Jules VACOUTAT..... *Anarchisme*, réponse à l'article de S. Faure paru au n° précédent.
Paul MASSON..... *Regards littéraires d'un Yoghi.*

TREIZIÈME LISTE DE SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT BAUDELAIRE.

Ch.-M. M..... *Lettre de Lyon.*
Carl AUGUST..... *Lettre de Berlin.*
TRISSOTIN..... *A travers la Presse.*

NOTES ET AVIS DIVERS.

ILLUSTRATIONS

ALEXANDRE SÉON : *La fin des Dieux* — FRANÇOIS GUIGUET : *Etudes et Croquis.* — PORTRAIT *(phototypie, hors texte)* DE RACHILDE. — PAUL BALLURIAU : *Invitation pour le 9me Banquet.*

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Collection d'art éditée sous le patronage de « La Plume »

Pour paraître le 20 mai prochain :

LES BAISERS MORTS

poésies, par PAUL VÉROLA

AVEC UN FRONTISPICE INÉDIT *(eau-forte)* DE FÉLICIEN ROPS

Tirage à **162** exemplaires numérotés : **12** exemplaires sur Japon, avec un double état du frontispice de F. Rops (**20** fr. le vol.) et **150** ex. simili-hollande, à **3** fr.

Ce volume étant d'une valeur commerciale triple du prix de souscription, nous ne garantissons aucunement de pouvoir servir toutes les demandes, ni le prix auquel MM. les libraires peuvent le vendre : nous servirons d'abord les souscripteurs à toute la série, ensuite nos actionnaires, puis nos abonnés et enfin le public.

CLOTURE
des Soirées et des Banquets de La Plume

A partir de ce jour, les soirées et les Banquets de *La Plume* sont clos. La réouverture aura lieu en octobre, comme les années précédentes.

Néanmoins pour fêter l'apparition de notre 100me Numéro, une fête dont le programme est en élaboration, sera donnée à tous nos collaborateurs et à tous nos abonnés le dimanche 18 juin prochain. Les dames, cette fois, seront admises.

Puisque nous parlons des Soirées : à la demande de notre Directeur, Paul Paillette a bien voulu déposer aux bureaux de la Revue quelques exemplaires des *Tablettes d'un Lézard*, joyeux recueil des pièces dites par l'auteur, on sait avec quel succès de fou rire ! à nos réunions hebdomadaires. Nos abonnés pourront se procurer ce volume pour **un franc** (1 fr. 15 *franco*) en le demandant à l'Administration de *La Plume*.

Vient également de paraître : *Une belle Dame passa*, le beau volume de notre collaborateur Adolphe Retté.

Pour prendre date : Sous presse pour un prochain nº de *La Plume*, un petit Salon (avec reproductions phototypiques d'un choix de Sculptures) sur Félix Charpentier, le maître Artiste. A ce sujet nous réservons une belle surprise artistique à nos lecteurs.

A partir du 1er juillet prochain, tous les numéros de *La Plume* des années antérieures à l'année en cours seront vendus un franc l'exemplaire. Avis aux amateurs qui ont des collections incomplètes.

Voici, d'ailleurs, pour les prévenir la liste de nos publications épuisées ou sur le point de l'être.

La Plume : nos 3, 4, 5, 10, 16, 20, 26, 27, 35, 36, 41, 43, 61, 74 et 97 (*Anarchisme*)..... épuisés
Dédicaces, par Paul Verlaine ..... id.
A Winter, par Gaston et J. Couturat ..... id.
Le Fî Balouët, par Jacques Renaud..... (reste 6 ex.)
Paradoxe sur l'Amour, par A. Retté..... (id. 13 ex.)
Chansons, par J. Canqueteau, éd. sur Japon. (1 ex.)
(Cet ex. à grandes marges, contient une pointe sèche de H. Boutet, tirée à 20 ex. seulement, plaque détruite.)
Andhré des Gachons, par Léon Maillard ..... (3 ex.)
H.-G. Ibels, par Charles Saunier..... (4 ex.)
(Il reste aussi un ex. Japon, grandes marges, contenant un dessin original d'Ibels — 20 fr.
La Lutte Idéale, par Léon Maillard..... (17 ex.)
(Les ex. sur Japon sont épuisés.)

DESSINS

Le Christ aux outrages, reproduction du célèbre tableau de Henri de Groux, épreuve à grandes marges sur Japon laminé ..... (2 ex.)
(Cette épreuve a été tirée à 25 ex. à 5 fr.)
La bonne Dame, eau-forte d'Ibels (tirage à 50 ex. sur Hollande, à 3 fr. 75)..... (5 ex.)
Entendu, épreuve sur Chine, du même, à 1.25. (2 ex.)
Juges et victime, étude de nu, par Paul Baluriau, épreuve sur Chine, grandes marges. (3 ex.)
Débardeurs au travail, par Camille Pissarro, épreuve sur Chine, grandes marges ..... (5 ex.)
Capital et Travail, par Luce, épr. sur Chine, grandes marges ..... (3 ex.)

)IRÉES DE « LA PLUME »

Sous-sol du Soleil d'Or, 1, Place St-Michel

(TOUS LES SAMEDIS)

Comptes-rendus

amedi, 22 Avril 1893. — Amédée David : *Polka onne.* — Henry Méric : *Conseils aux Trottins,* chanson Montoya). — Van Bever : *Monastère,* prose. — Tsao- : *les Lilas,* mélodie. — Jean Gardes : *le Vent silen- x des Nuits,* poésie. — Cazals : *les bons Amis* ; *lade du Conseiller municipal,* chansons. — Desnau- es : *Première Pensée,* poésie. — A. Brière : *Prière ie Pierreuse,* chanson. — André Veidaux : *La Chute;* sie. — Marcel Bailliot : *les Baisers pernicieux* ; *nm' la lune,* chansons. — E. Signoret : *Trophées.* — gué ; *le Déclassé ; la Bougie,* chansons. — Ibels : *nson Noire,* poésie. — Jean Carrere . *Noël : Pourpre Soirs,* poésies. — Adolphe Retté : *les Enfants élus* ; *lade du Vent qui passe,* poésies. — Paul Paillette : *Paresse ; Ressauteur !* poésies ; *Au temps d'Anarchie,* nt. — Léon Denis : *les Vieilles,* poesie. — F.-A. Cazals : *fluenza* (inédite). — Georges Poulet : *Père,* poésie. — rre Trimouillat : *la Gosseline* (chanson inédite) ; *La- ations présidentielles.*

amedi 29 Avril. — Desnaudières : *Vanité humaine,* sie. — Tsao-Ker : *la Musique,* poésie. — Henri ryc : *le Trou sous l' nez,* chanson. — Magnan : *u Suprême,* poesie. — Benéteau : *Vieille Chanson ntongeaise.* — Victorien du Saussay : *le Baiser,* sie. — Xavier Privas : *Chanson pour la Mi- rème ; Thuriféraires ; les Fossettes* (inédite). — Carolus iib : *la Bohémienne,* poésies. — René Minot : *Un Pigeon revient de Province ; la Capture de M. Goron,* chan- s. — Chabance : *Vers à Baudelaire.* — Emile Soinet : *ir lire à bord,* sonnets. — Léon Denis : *Sur quatre nneaux de Jules Chéret,* poésie. — Adolphe Retté : *l'Assistance publique,* prose. — Xavier Privas : *Noël Pierrot ; Chanson paillarde ; Chanson sensuelle.* — ul Paillette : *Foi, Force ; Tu t'en souviens ; Jul'simo- le,* poésies : *Au temps d'Anarchie,* chant. — Maurice Baudry : *Vision,* poésie. — Lagrange : *la Situation,* nologue ; *les Manifestants,* chanson. — Régnier : *Suite Fleurs de fumier,* poésie. — Desvaux : *les Femmes,* net. — René Minot : *Noël ; Bon Public !* chansons. — ille Soinet : *Sonnets.* — Henry Méryc : *Un Anglais x Soirées de « La Plume »* (Joseph Canqueteau). — svaux : *Sonnet.*

(*Voir aux Echos*)

PETIT COURRIER

indre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

J. V. *St-Etienne.* — Votre fantaisie me plaît fort, au contraire : ticle en question avait été accepté par le rédacteur en chef du précédent et s'il a passé ensuite c'était pour cause de manque temps à l'imprimerie. Amitiés. ∿∿ **O.** *Moscou.* — Entendu r le tout. ∿∿ **de S.** *Rotterdam.* — Et c'est sincère, vous le ez bien ! ∿∿ **A. L.** *Bas en Basset.* — Il y a trop peu de ips que l'*Echanson*, de Barbey, a paru ici. Même idée philoso- que. ∿∿ **H. R.** *Nancy.* — Je patronnerai votre pièce, car elle très belle — sauf le 1er vers qui me chiffonne. ∿∿ **A. G.** *Le us.* — Merci, cher ami. ∿∿ **E. Y.** *134, boul. Montparnas-* — J'ai de la copie à m'enterrer dessous, cher ami, et les vers... is savez ! ∿∿ **M. M.** *Volvic.* — Transmis lettre. Attends table que jour. ∿∿ **G. S.** *Albi.* — Accepté. ∿∿ **E. S.** *Cherbourg.* Entendu. Amitiés. ∿∿ **E. H.** *56, rue Lamark.* — Hélas ! r confrère, nous supprimons ces services ! ∿∿ **P. D.** *Pierre- nite.* — Impossible, mille regrets. ∿∿ **V. M.** *Fontenay.* — cepté avec plaisir, au contraire,

Petite tribune des Collectionneurs

Quarante centimes la ligne de 38 lettres, payable d'avance

ON DEMANDE :

L'Homme, par Ernest Hello (Ecrire H. Vogel, Jansdam 6, à Utrecht (Hollande).

Le Livre d'art, revue (v. ad. ci-dessus).

A tous les Ingénieurs Français

La question du *Canal des Deux Mers* est sur le point d'avoir sa solution pratique.

Sous le patronage d'un grand nombre de Chambres et Tribunaux de Commerce, de chambres consultatives d'Arts et Manufactures, de Sociétés agricoles, de Syndicats du Commerce et de l'Industrie, de Conseils généraux et de Municipalités, un grand Concours National vient d'être ouvert entre tous les ingénieurs français, pour établir le meilleur projet du Canal Maritime de l'Océan à la Méditerranée.

Cent mille francs de prix sont affectés aux lauréats de ce Concours qui sera clos le 3 décembre 1893.

Le programme et les conditions seront fournis à tous les ingénieurs qui en feront la demande au siège de la Société Nationale d'initiative du Canal des Deux Mers, 22, rue Rossini, Paris.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Nous apprenons que la Compagnie de l'Ouest a repris, à partir du 1er Mai, son double service quotidien de jour et de nuit, entre Paris (Gare St-Lazare) et Londres, par Dieppe et Newhaven. Mais à la différence des années précédentes, le service de jour ne sera plus suspendu à l'automne, il continuera désormais pendant tout l'hiver, de sorte que la ligne Dieppe-Newhaven offrira toute l'année au public un double service de jour et de nuit (heures uniformes).

DÉPARTS DE PARIS :

9 heures du matin et 9 heures du soir.

DEPARTS DE LONDRES

9 heures du matin et 9 heures du soir.

Billets simples entre Paris St-Lazare et Londres, valables pendant 7 jours : 1re Cl. 43 fr. 25 — 2e Cl. 32 fr. — 3e Cl. 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour entre Paris St-Lazare et Londres, valables pendant un mois : 1re Cl. 72 fr. 75 — 2e Cl. 52 fr. 75. — 3e Cl. 41 fr. 50.

Une amélioration dédiée par les Chemins de fer de l'Ouest aux voyageurs de la région située entre Mantes et Rouen.

Après le départ du train du 7 h. 10 du soir de Paris St-Lazare, ces voyageurs devaient attendre le train de 11 h. 10 pour atteindre cette région.

A partir du 1er mai, un nouveau train part de Paris St-Lazare à 8 h. 30 du soir, qui, direct jusqu'à Mantes, arrive à Rouen à 11 h. 37 du soir, après avoir desservi chacune des stations entre Mantes et Rouen et donné la correspondance sur Louviers et Elbeuf.

Le train de 7 h. 10 continuera de circuler dans les conditions actuelles, mais comme train de grande Banlieue, jusqs'à Mantes seulement.

Une innovation qui ne peut qu'être bien accueillie par les nombreux amateurs de la villégiature à St-Germain.

L'ascenseur conduisant du quai au niveau de la Terrasse est inauguré depuis le 2 avril.

Moyennant la modique somme de 10 centimes, les voyageurs sont désormais affranchis des 56 marches de granit, qui, surtout en été n'ont jamais passé pour un des attraits de St-Germain.

La Compagnie de l'Ouest met en vente, à tous les guichets de la ligne de Paris St-Lazare à St-Germain, des tickets d'ascenseur en même temps que les billets de place.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

J. ROYER

Labeurs de Luxe, Brochures, Publications périodiques, Circulaires, etc.

PARFAITE EXÉCUTION — CÉLÉRITÉ — PRIX MODÉRÉS

Rue de la Recluzière, 11, ANNONAY (Ardèche)

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et HÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à CREIL

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* **CICATRISANTE**

*

Ne pas confondre** avec les **sous-gallates** de **bismuth impurs offerts** par le **commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

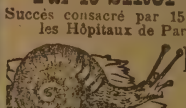
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHCIES.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Ebloussements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*



Pâte et Sirop d'**ESCARGOTS DE MURE**

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de ***L'ALCOOLATURE d'ARNICA*** de la **TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES**

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc.; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineu

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour 100 coupures.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Giron*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN-ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125
— 1889...	115 »	— 1889...	140
— 1888...	125 »	— 1888...	150
— 1887...	130 »	— 1887...	170
— 1886...	160 »	— 1885...	200
— 1884...	200 »	— 1884...	320

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'Acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

CINQUIÈME ANNÉE — N° 99. **Abonnement 10 fr. — Le N° 50 cent.** 1er JUIN 1893

LA PLUME

NUMÉRO EXCEPTIONNEL

composé par ERNEST CHEBROUX et consacré à la

CHANSON CLASSIQUE

avec une introduction d'ARMAND SILVESTRE

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

MM. Francis Magnard, Armand Silvestre, Ernest Chebroux, Panard, Désaugiers, Béranger, Emile Debraux, Frédéric Bérat, Charles Gille, Pierre Dupont, Charles Colmance, Desforges de Vassens, Edouard Plouvier, Barillot, Gustave Mathieu, Eugène Pottier, Charles Vincent, Edouard Hachin, Alexis Bouvier, Gustave Nadaud, René Ponsard, J.-B. Clément, E. Imbert, Paul Avenel, Emile Bourdelin, Léon Deschamps, Giboyer, etc., etc.

DESSINS de

FERNAND FAU

Directeur de la Revue :

Léon Deschamps

PARIS

Administration & Rédaction

31, Rue Bonaparte, 31.

Petite tribune des Collectionneurs

Quarante centimes la ligne de 38 lettres, payable d'avance

—

ON OFFRE :

Mikhaël. — *Poésies*, Paris, Lemerre, in-12.... 4 fr.
Péladan. — *L'Androgyne*, 1 vol. in-12 cartonné (éd. orig.)..... 3 »
Richepin. — *Les Réfractaires*, 1 vol. in 12 cartonné (éd. orig.)..... 3 »
Tailhade. — *Au Pays du mufle*, (déchirure)... 4 »
Verlaine. — *Bonheur*, 1 vol. in-12 (éd. orig.) cartonné..... 3 »
Zola. — *Renée*, pièce, in-12 (éd. orig.) cartonné. 4 »
Ermitage, deux premières années..... 20 »
Bloy. — *Le Pal*, 4 numéros parus..... 1.50
Brunetière. — *Le roman naturaliste*, ed. orig. cartonné..... 3 »
Bourget. — *Etudes et portraits*, 2 vol. in-12, (éd. orig.)..... 7 »
Becque. — *Les Corbeaux*, éd. orig in-8..... 3.50
Dumas. — *Francillon*, éd. orig. in-8 (manque la couverture)..... 2 »
Verlaine. — *Dédicaces*..... 6 »
Barrès. — *Les taches d'encre*, 4 numéros parus. 2 »
Petit bottin des lettres et des arts..... 2 »
Huysmans. — *Là-bas*, éd. orig. cartonné..... 4 »
Banville. — *Le Baiser*, éd. orig..... 1 50

(Ecrire à M. Bourdery, 70, rue Gay-Lussac, Paris)

∿

Le 15 juin *La Plume* fait paraître son centième numéro.

Le centième numéro d'une revue purement littéraire et artistique, est un fait assez rare pour que nous tirions quelque vanité de cet heureux accident.

Aussi pour en commémorer la date, nous réunissons tous nos amis, les artistes vaillants qui ont créé les lecteurs, et les fidèles lecteurs qui ont été les puissances et les raisons du succès, nous les réunissons tous en une fête cordiale qui, pour que la liberté y soit complète, aura lieu hors Paris.

Une invitation ultérieure comprendra le programme complet. Dès maintenant nous pouvons dire que d'immenses voitures emporteront nos adhérents, qu'il y aura déjeûner, dîner, fête champêtre, etc.

Les dames sont invitées. La cotisation est fixée à dix francs par personne ; toute adhésion non accompagnée de sa souscription sera considérée comme non-avenue.

∿

Dans la prochaine livraison de l'*Album Mariani* — chacun sait que M. Mariani est l'importateur, en Europe, de la Coca — paraîtra le portrait de notre collaborateur, le poète Gabriel Martin. Voici quel sera son autographe :

A M. A. MARIANI

Savoir ! Ce mot plus qu'un fantôme me harcèle.
Sceptique avec Pyrrhon. Hume, Schopenhauer,
J'ai cherché le travail s'offrant plus en plus cher.
...Puis après j'ai douté de la vie avec Bayle.

Pourtant il m'apparaît que tout sera fini
Avec la chair, les os. Or donc, lecteur, j'opine :
« Puisque notre corps n'est qu'une faible machine,
« Graissons-le fortement du vin Mariani ».

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre Paris et Bruxelles

Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.

Départs de Bruxelles à 7 h. 13 et 8 h. 57 du matin, midi 58, 6 h. 03. et 11 h. 43 du soir.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 13.

Wagons-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 03 du soir.

Services directs entre Paris et la Hollande

Trajet en 10 h. 1/2

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.

Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 5 h. 30.

Départs d'Utrecht à 8 h. 01 du matin, 1 h. 41 et 6 h. 14 du soir.

Services directs entre Paris, l'Allemagne et la Russie

Cinq express sur Cologne, trajet en 9 h. 72

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 h. du soir.

Départs de Cologne à 8 h. 30 du matin, 1 h. 15 et 11 h. du soir.

Quatre express sur Berlin, trajet en 19 heures.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 h. du soir.

Départs de Berlin à 1 h. 05, 9 h. 48 et 11 h. du soir.

Trois express sur Francfort-sur-Mein, trajet en 14 heures.

Départs de Paris à midi 40, 9 h. 25 et 11 h. du soir.

Départs de Francfort à 8 h. 05 du matin, 5 h. 25 et 10 h. 43 du soir.

Un express sur St-Pétersbourg, trajet en 60 heures.

Départ de Paris à 9 h. 25 ou 11 h. du soir.
Départ de St-Pétersbourg à 9 h. du soir.

Un express sur Moscou, trajet en 80 heures.

Départ de Paris à 9 h. 25 ou 11 h. du soir.
Départ de Moscou à 6 h. 30 du soir.

ADJUDICATION même sur une enchère en la chambre des notaires de Paris, le 6 juin 1893 à midi,

D'UNE MAISON à Paris, rue du Sommerard 1 et rue des Carmes 8, à l'angle de ces deux rues.

REVENU BRUT : 28.360 FRANCS

Mise à Prix : 370.000 francs

S'ad. à Me PÉRONNE, not. rue Vivienne 53.

ADJon en l'étude de Me Paul **Rigault**, not. à Paris, boulev. de Sébastopol, 31, le lundi 12 juin 1893, à 1 heure, d'un **Fonds de commerce de marchand de tableaux** exploité à Paris, rue de Châteaudun, 25. Clientèle, achalandage, matériel industriel et droit au bail des locaux, le tout paraissant dépendre de l'actif de la faillite du sieur Gleizes (Honoré). Mise à prix (pouvant être baissée).... 5.000 fr. Loyers d'avance à remb., 2.000 fr. Marchandises en sus à dire d'experts. Consignation pour enchérir, 1.000 fr. — S'adresser à M. Bonneau, syndic à Paris, rue de Savoie, 6, et audit Me Paul **Rigault**, notaire.

SOIRÉES DE « LA PLUME »

Clôture Annuelle

CATALOGUE GÉNÉRAL

des Publications en vente aux Bureaux de la Revue, 31, rue Bonaparte, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
Artistique et Littéraire

31, Rue Bonaparte, PARIS

COLLECTION D'ART

Editée sous le patronage de « *La Plume* »

ŒUVRES DÉJA PARUES :

— **Dédicaces,** poésies, par Paul Verlaine, (portrait de l'auteur dessiné par F.-A. Cazals et gravé par Maurice Baud) tirage à 350 exemplaires numérotés : 50 ex. à 20 fr. ; 50 à 5 fr. ; et 250 à 3 fr.. *(épuisé).*

— **A Winter night's dream** (*Le Songe d'une Nuit d'Hiver*) poème lunatique, par Gaston et Jules Couturat de l'Ecole funambulesque (portrait des auteurs par Raymond Lotthé), tirage à 250 exemplaires numérotés ; 25 ex. sur grand Japon à 20 fr. ; 25 sur papier à la forme à 5 fr. et 200 à 3 fr. *(épuisé).*

— **Albert,** roman, par Louis Dumur, (portrait de l'auteur gravé en phototypie), tirage à 500 exemplaires numérotés: 25 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 475 sur simili-Japon à..... 3 fr. »

— **Les Cornes du Faune,** poésies, par Ernest Raynaud, (portrait de l'auteur gravé en phototypie), tirage à 162 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

— **Le Fi Bâlouët,** études de mœurs paysannes, par Jacques Renaud, (portrait par L. de St-Etienne) tirage à 212 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 200 ex. sur simili-Japon à.... 3 fr. »

— **Les Tourmentes,** poésies, par Fernand Clerget, (portrait de l'auteur par Raymond Lotthé) tirage à 162 exemplaires numérotés : 20 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

— **Thulé des Brumes,** légende moderne, par Adolphe Retté, (portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par H.-E. Meyer) tirage à 312 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 300 ex. sur simili-Japon à..... 3 fr. »

— **Quand les Violons sont partis,** poésies, par Edouard Dubus, (portrait de l'auteur par Maurice Baud), tirage à 162 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 ex. sur simili-hollande à..... 3 fr. »

— **La Vie sans lutte,** nouvelles, par Jean Jullien, (portrait de l'auteur par Maximilien Luce) tirage à 262 exemplaires numérotés : 12 sur grand Japon à 20 fr. avec double portrait par Luce), et 250 ex. sur simili-japon à..... 3 fr. »

— **La Passante,** roman d'une âme, par Adrien Remacle, (frontispice à l'eau-forte par Odilon Redon), tirage à 420 exemplaires numérotés : 20 sur grand Japon à 20 fr. et 400 ex. sur simili-hollande à..... 3 fr. »

— **L'Altière Confession,** proses, par William Vogt, (portrait de l'auteur gravé à la pointe sèche par Marcelin Desboutin) tirage à 262 exemplaires numérotés : 12 sur grand Japon à 20 fr. et 250 sur simili-japon à..... 3 fr. »

— **Les Baisers morts,** poésies, par Paul Vérola, (frontispice à l'eau-forte par Félicien Rops), tirage à 262 ex. numérotés : 12 ex. sur Japon (avec double état du frontispice) à 20 fr. et 250 ex, simili-hollande à..... 3 fr. »

(Cette collection se continue par un volume nouveau aque trimestre. Tous les exemplaires sont numérotés. Édition ne sera jamais réimprimée).

ANNEXE A LA BIBLIOTHÈQUE

Paradoxe sur l'Amour, étude en prose par Adolphe Retté (frontispice à l'eau-forte par H.-E. Meyer), une plaquette de luxe tirée à 150 ex. numérotés : 4 ex. sur hollande, à grandes marges (épuisés) et 146 ex. simili-hollande à..... 2 fr. »

La Lutte Idéale (*Les Soirs de La Plume*) par Léon Maillard, préface d'Aurélien Scholl, cent portraits divers par Argus, Albert Briere, Paul Balluriau, Emile Bourdelle. F.-A. Cazals. Chide-Albert, Fernand Fau, Heidbrinck, Léon Lebègue, Jules Ollivier, E. Rousseau, Alexandre Seon, A. Trachsel et Robert Vallin, un volume in-18 à..... 2 fr. »
Il a été tiré de cet ouvrage, 10 ex. sur Japon à..... 12 fr. »

Chansons de Joseph Ganqueteau, preface d'Aurélien Scholl, couverture en couleurs de Gaston Noury, dessins dans le texte et hors texte, de Fernand Fau, Léon Lebègue et Gaston Noury, un beau volume in-18 sur simili hollande à..... 3 fr. »
Il a été tiré de cet ouvrage 20 ex. grand papier Japon à 10 fr. l'ex..... *(épuisé)*

Notes pour demain :

1. — *Andhré des Gachons*, par Léon Maillard, J.-L. Croze, et Marcel Blanchedieu, 1 plaquette de luxe avec trois compositions de Andhré des Gachons et un portrait en phototypie..... 2 fr. »
2. — *H.-G. Ibels*, par Charles Saunier, 1 plaquette de luxe avec 7 dessins de Ibels et un portrait par H. Toulouse-Lautrec... 2 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage 15 ex. sur Japon à grandes marges, avec un dessin *original* encarté, au prix de..... 20 fr. »

Cette collection sera continuée.

Collections de LA PLUME : chaque vol., 20 fr. »

Tome I *(année 1889)*, un beau vol. broché (186 pages) contenant des dessins de G. Auriol, Caran d'Ache, Fernand Fau, Fraipont, Henriot, Léon Lefebvre, Paul Léonnec, R. Lotthé, Luque, Edouard Manet, H. Rivière, Robida, Uzès, Ad. Willette, etc.

Tome II (*année 1890*), un vol. (256 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) F. l'Anglois, F. Besnier, A.-F. Cazals, A. Descaves, V. Meurin, Gaston Noury, Emmanuel Rousseau, Mesplès, Alcide Sauvaire, etc.

Tome III *(année 1891)* un vol. (484 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) A. Bouvenne, Cham, Jules Chéret, F. Courboin, Dantan, Maurice Denis, Dubois-Pillet, Paul Gauguin, Ch. Gautier, A. Gill, Grandjean, E. Hébert, Lautrec, Luce, E.-H. Meyer, Lucien Pissarro, G. Seurat, Paul Signac, Steinlein, Albert C. Sterner, etc.

Tome IV *(année 1892)*, un vol. (536 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) H.-G. Ibels, Alphonse Germain, Andhré des Gachons, Alexandre Charpentier, Trachsel, Maurice Baud, Léon Lebègue, Heidbrinck, Paul Balluriau, Henri de Groux, Charles Caïn, Louise Abbéma, Jules Benoît-Lévy, J. Wagrez, E. Dardoize, F. Cormon, Myrbach, Ségé, etc.

Cartons *pour enfermer un vol. de LA PLUME* 1 fr. 50.

DESSINS

Henry de Groux — *Le Christ aux Outrages,* épreuve sur Japon, grandes marges, du célèbre tableau acquis par la cathédrale de Senlis (tirage à 25 ex.)..... 5 fr. »

Charles Caïn. — *Dyptique*, (eau-forte) sur japon laminé (16 × 21)..... 1 fr. 50

Charles Caïn. — Frontispice au tome III de *La Plume* (eau-forte) avec vers autographiés de Paul Verlaine, tirage à 25 ex. sur Hollande de grandes marges..... 3 fr. »

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE DERMATOL

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* **CICATRISANTE**

*

***Ne pas confondre** avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.*

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Éblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *L'ALCOOLATURE D'ARNICA* de la **TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES**

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc. ; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

INQUIÈME ANNÉE — N° 100

15 Juin 1893

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Le Numéro : 50 cent.

es abonnements partent du 1er Janvier
er avril, 1er juillet, 1er octobre et
nt continués sauf avis contraire.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus)
Les auteurs sont seuls responsables
de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Léon DEQUILLEBECQ

Secrétaire de la Direction : J.-L. CROZE

Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

TEXTE

Hugues REBELL..... *Le Catéchisme des Snobs.*
Paul VÉROLA..... *Jean Richepin et le passé.*
Adolphe RETTÉ..... *A propos de Pelléas et Mélisande.*
Jacques BRIEU..... *L'Art intégral.*
Charles SAUNIER..... *Pour le Beau.*
Léon MAILLARD..... LE SALON DE « LA PLUME » : *Félix Charpentier.*

POÉSIE :

Paul VERLAINE..... *Varia ; Impression de Printemps.*
Adolphe RETTÉ..... *Chanson pour la dame de la Mer.*
Carolus TENIB..... *Le Glas.*
Robert DIANEL..... *Chez les Oiseaux.*
Jacques des GACHONS..... L'Epousée } *proses rythmées.*
Albert TOURNAIRE..... Les Veilleuses }
Ferdinand DUCHÊNE..... *La Philosophie du père Bon-Sens.*

CRITIQUE

LITTÉRAIRE..... SAINTE-CLAIRE : *Livres et Revues.* — H. DURAND-TAHIER : *Etudes d'art* (Edmond et Jules de Goncourt, préface de Roger Marx).
D'ART..... CHARLES SAUNIER : *La Sculpture aux Salons de 1893.*
MUSICALE..... ADRIEN REMACLE : *La Walküre* (Richard Wagner). — S. C. : *Phryné* (C. Saint-Saëns).

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE :

A. MOHR..... *Lettre d'Allemagne.*
Ernest TISSOT..... *Lettre de Suisse.*

MUSIQUE :

Pelléas et Mélisande (*Chanson du 3e acte, avec accompagnement de piano*) Poème de MAURICE MAETERLINCK ; Musique de GABRIEL FABRE.

TRISSOTIN..... *Revue de la Presse.*

ILLUSTRATIONS :

Andhré des GACHONS : *l'Epousée,* aquarelle (hors texte, en couleurs). — **Félix CHARPENTIER** : *La Plume,* statuette plâtre ; *les Lutteurs* (avec reproduction d'une photographie d'ensemble de l'atelier de l'artiste) ; *la Chanson.* — **Maxime DASTUGUE** : *Portrait de Félix Charpentier.* — **E. de GONCOURT** : *Jules de Goncourt.* — **J. de GONCOURT** : *E. de Goncourt.* — *Le Salon de 1852.*

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

Echos d'Art et de Littérature

Dédié à MM. Fouquier, Sarcey, Lepelletier et Cie, soutiens avérés des écrivains nouveaux :

1° *L'Animale*, de Rachilde, a été enlevé en quelques heures de tous les étalages ; l'éditeur Simonis-Empis prépare un nouveau tirage.

2° *La Légende de l'Aigle*, de Georges d'Esparbès, est devenu introuvable aussitôt après la mise en vente.

3° *Les Baisers Morts*, de Paul Vérola, n'existent plus dans le commerce (éd. sur Japon à 20 fr.) ; il reste une douzaine d'ex. sur simili-hollande.

Il est vrai que les Nouveaux écrivains ne se vendent pas !

∿∿

Le 17 juin chez Lemardelay, aura lieu, sous la présidence de M. Auguste Vacquerie, un banquet pour célébrer l'apparition de *Toute la Lyre*. Le comité organisateur est composé de MM. Georges d'Esparbès, Jean Carrère, Pierre Louys, Stuart Merrill, Adolphe Retté, Francis Vielé-Griffin.

∿∿

Les *Ingénues de Paris* contiennent les traits les plus acérés du maître écrivain Aurélien Schol, et à côté d'histoires malicieuses, se rencontrent les plus ardues synthèses sociales... mais décrites avec esprit et belle foi. — Donc, réclamez le livre, chers lecteurs de *La Plume*.

∿∿

Le Salon de *L'Union Libérale*, dôme central, au Champ-de-Mars, est le rendez-vous de tous les artistes musiciens, peintres et des lettrés. Fréquents et remarquables concerts des œuvres des novateurs, sous la direction de M. Emile Pessard.

∿∿

La table des matières de *La Plume* (1892) doit paraître cette semaine. Cette table, plus importante que les précédentes, sera vendue *deux francs*, prix de revient exact. On peut souscrire dès maintenant.

∿∿

Nous recevons la lettre suivante :

Mon cher Deschamps,

Deux petites erreurs dans l'aimable article que vous avez bien voulu me consacrer dans le dernier n° de « La Plume » « *La Chanson classique* ».

C'est Ernest Chebroux et F. Sarcey qui ont fait le succès des Soirées classiques de l'Eden-Concert, il y a de cela 9 ans.

C'est également à Chebroux qu'on doit la création des Soirées classiques de l'Eldorado et du Concert Parisien.

Une autre erreur, qui m'est très agréable, celle-là, c'est que vous ne me donnez que quarante ans alors que j'en ai cinquante-trois.

Cela fera très bien auprès des dames.

E. CHEBROUX.

P.S.— Disons, pour être exact, que Maxime Guy a contribué aussi au succès des Soirées classiques de l'Eden-Concert et de l'Eldorado.

∿∿

Pour les amateurs d'œuvres d'art :

Nous avons obtenu de M. Félix Charpentier qu'il mette à la disposition de nos abonnés, au prix de 25 f. quelques exemplaires de sa belle statuette : *La Plume* (v. reproduction dans le présent n°). Port et emballage à la charge des destinataires. Cette statuette est absolument hors commerce, on en devine la raison en jetant un coup d'œil sur la reproduction que nous donnons ici.

Faut-il rappeler que M. Charpentier a obtenu cette année au Salon la plus haute récompense accordée, [la] médaille d'honneur et que, précédemment, il avait ob[tenu] le prix du Salon ? C'est une œuvre signée de l'un des grands noms de la statuaire moderne que nous offrons ici à nos nombreux amis.

D'autre part, M. Niederhausen a tiré 15 ex. plâtre d'un superbe buste de Paul Verlaine qu'il cède à 30 [fr.] l'ex. pris dans nos bureaux.

On peut visiter, tous les jours de 9 h. à midi, et de 2 h. à 5 h., les différentes œuvres exposées dans nos bureaux : la statuette et le buste ci-dessus, 4 compositions inédites (pointe sèche) de Marcelin Desboutin, divers dessins ou aquarelles,

∿∿

HORLOGE

Ce concert de l'Horloge encaisse chaque soir de [su]perbes recettes, grâce à la valeur incontestable et in[con]testée de la troupe de M. Debasta.

En dehors des bravos prodigués à Kam-Hill, à Kar[ja]rowa et à Edmée Lescot, les grandes vedettes de l'affiche, l'auditoire fait un accueil enthousiaste à Val[nel], absolument parfait dans ses scènes et monologues, à Reschal, si personnel dans ses créations, à la bien disante Aimée Eymard, à la gracieuse Anna Thibaud, à la sémillante Fougère, aux réalistes Jacquet-Mothu, aux duettistes Bruet-Rivière, au couple danseur Onofri, à l'invraisemblable Abdala, au correct diseur Mévist[e], à l'excellent Yvain..., il faudrait, pour être juste, citer tous les noms du programme de l'Horloge, le plus ac[tra]yant, certainement, qu'un établissement d'été puiss[e] offrir au public.

∿∿

Il est question d'organiser, à Paris, une souscriptio[n] pour élever un monument à Henry Murger, [le] chantr[e] de la Bohème. Le statuaire H. Bouillon serait charg[é] d'exécuter le projet du Comité.

∿∿

Le dîner du Bon Bock bat toujours son plein : le[s] deux derniers présidents ont été Grenet-Dancourt [et] Léon Durocher, nos bons amis.

∿∿

Nous commencerons dans le prochain numéro la publication d'une série de documents inédits, pour la plupart autographiés, du poète Charles Baudelaire. C'est M. Jules Le Petit, le bibliographe bien connu qui est chargé de les présenter aux lecteurs de *La Plume*.

DRAVEIL (S.-et-O.) Belle propriété, route de Corbeil, 2 ét., 10 p., gd jard. C[e] 6.000 fr. M. à p. bais. 30.000 fr. ADJ. s. 1 ench. ch. not. Paris, 2[e] juin 93. S'ad. à Me HUSSENOT, n. à Paris, 398, r. Pyrénées.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particuliè[re]

A beaucoup de Correspondants. — Excusez-moi chers amis, je suis au bagne, pour 28 jours, et l'autorité militaire estime que la Patrie a besoin de mes services à tel point que je n'a[i] pas une heure de liberté ! ∿∿ **Anonyme.** = Très bien votre article sur la *Propriété*, sera utilisé, ∿∿ **Paul Pionis.** — E[n] m'envoyant votre œuvre, vous reconnaissiez implicitement ma loyau[te] d'appréciation : votre mécontentement ne se justifie pas. ∿∿ **J. Nau.** — Si vous saviez comme la copie abonde ici ! ∿∿ **G. Gille[t]** — Mis de côté pour un peu plus tard. ∿∿ **H. V.** *Utrecht.* — Ent[en]du pour le tout. ∿∿ **M. K.** Accepté. ∿∿ **A. B.** *Bressuire.* — Dès que j'aurai renseignement, vous le transmettrai (pour Grün). **A. L. M.** *rue Miromesnil.* — Ne demande qu'à vous être agréable, mais... ∿∿ **L. G.** *Le Hâvre.* — Accepté. ∿∿ **M. P.** *16, rue Hérold.* — Réservons pour utiliser en vacances théâtrales. ∿∿ **A. O.** *Moscou.* — Aurez épreuves dès que vol. sera complet et que commencerons impression. Amitiés.

CATALOGUE GÉNÉRAL

des Publications en vente aux Bureaux de la Revue, 31, rue Bonaparte, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
Artistique et Littéraire

31, Rue Bonaparte, PARIS

COLLECTION D'ART

Editée sous le patronage de « *La Plume* »

ŒUVRES DÉJA PARUES :

1. — **Dédicaces,** poésies, par Paul Verlaine, (portrait de l'auteur dessiné par F.-A. Cazals et gravé par Maurice Baud) tirage à 350 exemplaires numérotés : 50 ex. à 20 fr. ; 50 à 5 fr. ; et 250 à 3 fr.. *(épuisé).*

2. — **A Winter night's dream** (*Le Songe d'une Nuit d'Hiver*) poème lunatique, par Gaston et Jules Couturat, de l'Ecole funambulesque (portrait des auteurs par Raymond Lotthé), tirage à 250 exemplaires numérotés : 25 ex. sur grand Japon à 20 fr. ; 25 sur papier à la forme à 5 fr. et 200 à 3 fr. *(épuisé).*

3. — **Albert,** roman, par Louis Dumur, (portrait de l'auteur gravé en phototypie), tirage à 500 exemplaires numérotés: 25 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 475 sur simili-Japon à..... 3 fr. »

4. — **Les Cornes du Faune,** poésies, par Ernest Raynaud, (portrait de l'auteur gravé en phototypie), tirage à 162 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

5. — **Le Fi Bâlouët**, études de mœurs paysannes, par Jacques Renaud, (portrait par L. de St-Etienne) tirage à 212 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 200 ex. sur simili-Japon à.... 3 fr. »

6. — **Les Tourmentes**, poésies, par Fernand Clerget, (portrait de l'auteur par Raymond Lotthé) tirage à 162 exemplaires numérotés : 20 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

7. — **Thulé des Brumes**, légende moderne, par Adolphe Retté, (portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par H.-E. Meyer) tirage à 312 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 300 ex. sur simili-Japon à..... 3 fr. »

8. — **Quand les Violons sont partis**, poésies, par Edouard Dubus, (portrait de l'auteur par Maurice Baud), tirage à 162 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 ex. sur simili-hollande à..... 3 fr. »

9. — **La Vie sans lutte,** nouvelles, par Jean Jullien, (portrait de l'auteur par Maximilien Luce) tirage à 262 exemplaires numérotés : 12 sur grand Japon à 20 fr. avec double portrait par Luce), et 250 ex. sur simili-japon à..... 3 fr. »

10. — **La Passante**, roman d'une âme, par Adrien Remacle, (frontispice à l'eau-forte par Odilon Redon), tirage à 420 exemplaires numérotés : 20 sur grand Japon à 20 fr. et 400 ex. sur simili-hollande à..... 3 fr. »

11. — **L'Altière Confession**, proses, par William Vogt, (portrait de l'auteur gravé à la pointe sèche par Marcelin Desboutin) tirage à 262 exemplaires numérotés : 12 sur grand Japon à 20 fr. et 250 sur simili-japon à..... 3 fr. »

12. — **Les Baisers morts,** poésies, par Paul Vérola, (frontispice à l'eau-forte par Félicien Rops), tirage à 262 ex. numérotés : 12 ex. sur Japon (avec double état du frontispice) à 20 fr. et 250 ex, simili-hollande à..... 3 fr. »

(Cette collection se continue par un volume nouveau chaque trimestre. Tous les exemplaires sont numérotés. L'édition ne sera jamais réimprimée).

ANNEXE A LA BIBLIOTHÈQUE

Paradoxe sur l'Amour, étude en prose par Adolphe Retté (frontispice à l'eau-forte par H.-E. Meyer), une plaquette de luxe tirée à 150 ex. numérotés : 4 ex. sur hollande, à grandes marges (épuisés) et 146 ex. simili-hollande à..... 2 fr. »

La Lutte Idéale (*Les Soirs de La Plume*) par Léon Maillard, préface d'Aurélien Scholl, cent portraits divers par Argus, Albert Brière, Paul Balluriau, Emile Bourdelle, F.-A. Cazals, Chide-Albert, Fernand Fau, Heidbrinck, Léon Lebègue, Jules Ollivier, E. Rousseau, Alexandre Séon, A. Trachsel et Robert Vallin, un volume in-18 à..... 2 fr. »
Il a été tiré de cet ouvrage, 10 ex. sur Japon à..... 12 fr. »

Chansons de Joseph Canqueteau, préface d'Aurélien Scholl, couverture en couleurs de Gaston Noury, dessins dans le texte et hors texte, de Fernand Fau, Léon Lebègue et Gaston Noury, un beau volume in-18 sur simili-hollande à..... 3 fr. »
Il a été tiré de cet ouvrage 20 ex. grand papier Japon à 10 fr. l'ex..... *(épuisé)*

Notes pour demain :

1. — *Andhré des Gachons*, par Léon Maillard, J.-L. Croze, et Marcel Blanchedieu, 1 plaquette de luxe avec trois compositions de Andhré des Gachons et un portrait en phototypie..... 2 fr. »
2. — *H.-G. Ibels*, par Charles Saunier, 1 plaquette de luxe avec 7 dessins de Ibels et un portrait par H. Toulouse-Lautrec... 2 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage 15 ex. sur Japon à grandes marges, avec un dessin *original* encarté, au prix de..... 20 fr. »

Cette collection sera continuée.

Collections de LA PLUME : chaque vol.. 20 fr. »

Tome I *(année 1889)*, un beau vol. broché (186 pages) contenant des dessins de G. Auriol, Caran d'Ache, Fernand Fau, Fraipont, Henriot, Léon Lefebvre, Paul Léonnec, R. Lotthé, Luque, Edouard Manet, H. Rivière, Robida, Uzès, Ad. Willette, etc.

Tome II (*année 1890*), un vol. (266 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) F. l'Anglois, F. Besnier, A.-F. Cazals, A. Descaves, V. Meurin, Gaston Noury, Emmanuel Rousseau, Mesplès, Alcide Sauvaire, etc.

Tome III *(année 1891)* un vol. (484 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) A. Bouvenne, Cham, Jules Chéret, F. Courboin, Dantan, Maurice Denis, Dubois-Pillet, Paul Gauguin, Ch. Gautier, A. Gill, Grandjean, E. Hébert, Lautrec, Luce, E.-H. Meyer, Lucien Pissarro, G. Seurat, Paul Signac, Steinlein, Albert C. Sterner, etc.

Tome IV (*année 1892*), un vol. (536 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) H.-G. Ibels, Alphonse Germain, Andhré des Gachons, Alexandre Charpentier, Trachsel, Maurice Baud, Léon Lebègue, Heidbrinck, Paul Balluriau, Henri de Groux, Charles Caïn, Louise Abbéma, Jules Benoît-Lévy, J. Wagrez, E. Dardoize, F. Cormon, Myrbach, Ségé, etc.

Cartons *pour enfermer un vol. de LA PLUME* 1 fr. 50.

DESSINS

Henry de Groux — *Le Christ aux Outrages,* épreuve sur Japon, grandes marges, du célèbre tableau acquis par la cathédrale de Senlis (tirage à 25 ex.)..... 5 fr. »

Charles Caïn. — *Dyptique*, (eau-forte) sur japon laminé (16 × 21)..... 1 fr. 50

Charles Caïn. — Frontispice au tome III de *La Plume* (eau-forte) avec vers autographiés de Paul Verlaine, tirage à 25 ex. sur Hollande grandes marges..... 3 fr. »

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* **CICATRISANTE**

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre

Le flac. de 25 doses env. 2 fr. 50

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHCIES.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Épilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Éblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *l'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Émission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne.

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

BULLIER BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

DESSINS Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,. Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc. ; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — **50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — **DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.**

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

NQUIÈME ANNÉE — N° 101

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

s abonnements partent du 1er Janvier
avril, 1er juillet, 1er octobre et
nt continués sauf avis contraire.

1er Juillet 1893

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus)
Les auteurs sont seuls responsables
de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Léon DEQUILIEBECQ

Secrétaire de la Direction : J.-L. CROZE

Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

TEXTE

Charles BAUDELAIRE..... *Documents autographes inédits.* Article par M. JULES LE PETIT.
Jean CARRÈRE..... ADOLPHE RETTÉ : *Une belle dame passa.*
Paul VERLAINE..... *Choses d'amour.*
Adrien REMACLE..... A propos de *La Fin d'Antonia.*
Alfred GAUCHE..... *Notre Cœur.*
Georges PROTEAU..... *L'Avenir.*
Henri DEGRON..... *Rêveries d'un troupier paysagiste.*
Gabriel SOULAGES..... *Chansons.*
Emile HAUTON..... LES CHANSONS DE « LA PLUME » : *Le Saucisson.*
Léon RIOTOR..... *Un tableau du Tintoret.*

LA QUINZAINE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, *par* LÉON DESCHAMPS, PAUL VERLAINE, SAINTE-CLAIRE, LÉON MAILLARD, MARCEL BAILLIOT, etc.

Alcide GUÉRIN..... *L'Amour profané,* nouvelle.
Carl AUGUST ; F...... *Lettre d'Allemagne ; Lettre de Belgique.*
O. BERTRAND ; Léopold SANDERS. .. TRIBUNE LIBRE (Réponses relatives au N° Anarchiste).
TRISSOTIN..... *Revue de la Presse.*

ILLUSTRATIONS :

CHARLET : *Le Quartier général* (d'après une litho). — ALBERT BRIÈRE : *Le Saucisson,* chanson de Emile Hauton.

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

Echos d'Art et de Littérature

Rappelons aux collectionneurs qu'à partir du 1er juillet 1893, tous les exemplaires séparés de la revue antérieurs à l'année en cours sont vendus 1 fr., sauf certains nos très rares qui valent 1 fr. 50.

Médailles d'honneur du Salon : peinture, Roybet ; sculpture, Félix Charpentier ; gravure, A. Lamotte ; architecture, Defrasse.

Il n'y a pas de juges bêtes qu'en France : Camille Lemonnier est poursuivi, à Bruxelles, pour un article publié il y a cinq ans et reproduit cinquante fois depuis ! *Pornographe !...* ce mot sera bientôt synonyme d'*artiste* grâce aux Passy-Bérenger-Simon internationaux.

Pour paraître prochainement : *Une maîtresse femme.* Ce livre sera le début comme romancier de notre confrère René Barjean.

Les poètes à l'hôpital :

Paul Verlaine est à Broussais, depuis une quinzaine pour faiblesse générale, une sorte d'anémie qui cloue l'auvre Lélian à cette salle Lassègue désormais célèbre de par les séjours du grand écrivain.

Edouard Dubus vient d'entrer à l'asile des convalescents de Vincennes (Saint-Maurice), galerie Lebon, chambre no 6.

Adolphe Retté est sorti (complètement guéri de sa blessure au pied) de l'hospice de la Pitié, voici un mois.

Rappelons aux camarades que nos collaborateurs sont visibles, à leurs hôpitaux respectifs, le jeudi et le dimanche de 1 heure à 3.

Une pétition visant au rétablissement de la prison pour dettes est en ce moment en preparation. Les organisateurs espèrent ainsi assurer aux poètes bien portants le gîte et le couvert, car il est certain qu'un tel etablissement ne serait peuplé que d'artistes, lesquels pourraient de la sorte travailler sans le mortel souci du lendemain : prison et hôpital, ce serait une tranquilité relative assurée.

Comme la Mufflerie gouvernementale ne subventionnera jamais un producteur de la pensée, voilà pour ledit gouvernement un moyen de concilier les choses sans bourse délier : car, on le sait, *c'est le créancier qui doit nourrir le débiteur !*

Un bon point à M. le Commissaire de police Garnot qui a osé dire en plein tribunal correctionnel que le bal des Quat-z-Arts a été moins... licencieux que les bals masqués de l'Opera ne le sont ordinairement. C'est parfait ! d'oser dire tout haut ce que chacun pense tout bas.

Elle est divine, la LOI ! Elle défend de montrer son sein ici, et là, chez M. Carnot, elle oblige à le découvrir, sous prétexte de tenue de gala. Nous signalons au mouchard et délateur Bérenger, cette anomalie afin qu'il dénonce aussi le Président de la République au Parquet.

Epilogue des banquets Victor Hugo et Zola : le prochain no de *La Plume* sera un hommage de la Jeunesse au poète et d'ici peu un no sera consacré aux Rougon-Macquart.

PRIME HORS LIGNE

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs

UN APPAREIL PHOTOGPAPHIQUE INSTANTANÉ de poche qui constitue le plus ravissant cadeau qu'on puisse rêver.

Ce merveilleux appareil, véritable bijou de l'industrie parisienne, est construit en noyer verni avec ferrures nickelées, objectif achromatique extra-rapide, obturateur à vitesse variable pour la pose et l'instantané ; il permet, aux personnes les moins initiées, de prendre des vues et de faire des portraits sans aucune étude préparatoire.

L'équivalent de cette prime vaut 50 francs dans le commerce.

Tous ceux de nos abonnés et de nos lecteurs qui feront l'acquisition de l'appareil que nous leur offrons aujourd'hui constateront que la prime que nous leur présentons est une véritable merveille qui leur procurera maintes heures agréables, maints précieux souvenirs.

De plus, les épreuves obtenues sont d'une finesse remarquable.

L'appareil replié et mis en poche pèse 200 grammes.

Le fonctionnement simple et régulier de l'appareil est formellement garanti ; on peut prendre des vues animées en se promenant et même en vélocipède.

A l'appareil se trouvent joints les accessoires dont le détail suit :

1 Chassis négatif double ;
1 Chassis presse ;
12 Plaques sensibles extra-rapides ;
12 Feuilles de papier sensible ;
2 Cuvettes pour les bains ;
1 Lanterne de laboratoire avec verre rouge ;
1 Flacon de bain révélateur préparé ;
1 Flacon de bain fixateur préparé ;
1 Flacon de bain de virage préparé ;
1 Paquet de cartes pour coller les épreuves ;
1 Paquet de filtres ;
1 Pince pour sécher les épreuves ;
1 Agitateur.
1 Traité de photographie pour débutants.

Le tout placé dans une très élégante boite-gaînerie à compartiments, fermoirs et poignée en cuivre.

Prix pour nos abonnés, net..... **22** fr. **50** *francs*
Pour les acheteurs au numéro... **25** » »

Adresser les demandes à l'administrateur

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

E. Cœ... *Paris.* Accepté. **L. de St-J.** et **R.** *Marseille.* Merci, chers amis. **C. C.** *Thonon.* Reçu, merci. **C. J.** *Les Sables.* Deux numéros sont revenus avec mention *parti sans adresse.* Avions supprimé. Etes rétabli. **A ceux qui ont souscrit pour la statuette « La Plume » de Félix Charpentier.** L'œuvre est au moulage, patience quelques jours encore.

VIENT DE PARAITRE :

TABLE DES MATIÈRES DE LA PLUME

POUR 1892

avec couverture, titre, faux-titre du volume et un frontispice original gravé sur cuivre par HENRI BOUTET

DIVISIONS DE LA TABLE

I. Portraits, Etudes, Biographies.
II. Etudes littéraires.
III. Dédicaces, Préface, Postface.
IV. Etudes dramatiques.
V. Etudes d'art.
VI. Etudes sociologiques.
VII. Etudes ésotériques.
VIII. Poésies.
IX. Poèmes en prose, Prosès rythmées.
X. Chansons.
XI. Chansons de « LA PLUME ».
XII. Musique.
XIII. Légendes, Romans, *(fragments)*, Contes et Nouvelles.
XIV. Fantaisies et Mélanges littéraires.
XV. Notes de Voyage.
XVI. Souvenirs littéraires.
XVII. Monographies.
XVIII. Philosophie.
XIX. Parodie.
XX. Maximes, Pensées, Réflexions.
XXI. Numéros Exceptionnels.
XXII. Avis.
XXIII. Monument Baudelaire.
XXIV. Dîners et Soirées de « LA PLUME ».
XXV. Nécro ogie.
XXVI. Divers.
XXVII. Polémiques, Lettres, Tribune libre.
XXVIII. Correspondance française et étrangère.
XXIX. Bibliographie.
XXX. Critique littéraire.
XXXI. Critique dramatique.
XXXII. Critique d'Art.
XXXIII. Critique musicale.
XXXIV. Illustrations :
i. Hors texte.
ii. Dans le texte.
iii. Autographes.
XXXV. Index alphabétique.
XXXVI. Index bibliographique.
XXXVII. Journaux et Revues.
XXXVIII. Table des couvertures,

Cette table est la plus complète qui ait encore paru. Son auteur, M. Mourlevat, a voulu qu'elle fût un guide facile pour les travailleurs et les curieux et le complément indispensable de la revue encyclopédique de l'art nouveau qu'est *La Plume*. Elle comprend **60 pages de texte ;** on devine le labeur écrasant que cela représente ! Enfin le maître graveur Henri Boutet a composé et gravé spécialement pour nos fidèles un frontispice (tiré à 400 ex.) qui sera remis aux premiers souscripteurs seulement.

PRIX DE LA TABLE : 3 FRANCS, FRANCO

Casino de Boulogne-s-Mer

Jeux, bals, spectacles.

L'UN DES PLUS BEAUX ÉTABLISSEMENTS DE FRANCE

—o—

CURNIER frères, propriétaires

MAISON à Paris, 32, r. Tou nefort. Rapp. br. 1.640 fr. M. à p. 30.000 fr. à adj. s. l. ench. ch. not. Paris, 4 juill. 93. Me **Colleau**, not. 21, av. d'Italie.

MAISON rue de Tracy, nº 5, près le bd Sébastopol. Rev. 28.323 fr. M. à p. 350.000 fr. A adj. s. l. ench. ch. des not. Paris, le 18 juillet 93. S'adr. aux not. Mes Rigault, 31. bd Sébastopol, et **Jousselin**, rue de Rivoli, 130, déposit. de l'enchère.

MAISON NEUVE et de rapport, 50 bis, Chaussée de l'Etang à St-Mandé, Sup. 555 m. Rapp. possible 9.260 f. M. à p. 95.000 fr. à adj. s. l. ench. chr. not. Paris. 11 juill. 93. Me **Colleau**, not. 21. Av. d'Italie. Paris.

MAISON à Paris, 16, Imp. des Hautes-Formes. sup. 80 m. Loc. par bail 600 fr. m. à p. 9.000 fr. à ad. s. l. ench. ch. not. Paris, 11 juill. 93. Me **Colleau**, not. à Paris, 21 Av. d'Italie.

2 BELLES MAISONS de rapport de 6 étages. 1º Avenue Bosquet, 53. Rev. 16.390 fr. M. à p. 250.000 fr. 2º Av. Bosquet 53. Rev. 17.000 fr. M. à p. 262.000 fr. à adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 11 juillet 93. S'adr. aux not. Mes Duhau, 3 r. Laffitte et **Hussenot-Desenonges**, 393, r. des Pyrénées.

PROPRIÉTÉ à La Borde (S.-et-O.) vue sur la Seine et forêt Saint-Germain. Contce 18,000 m. env. M. à p. 20,000 f. à adj. sur 1 ench., ch. not. Paris, 18 juillet 93. Me **P. Rigault**, not. à Paris, 31, Bd Sébastopol.

Gde PROPRIÉTÉ à Saint-Maur-les-Fossés, Imps de l'Abbaye, 3, terrasse sur La Marne, maison, jardin, parc, etc. Contce 21,600 m. env. M. à p. 50,000 f. adj. sur 1 ench., ch. des not., Paris, 18 juillet 93. Me **P. Rigault**, not. à Paris, 31. Bd Sébastopol.

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* **CICATRISANTE**

***Ne pas confondre** avec les **sous-gallates** de bismuth impurs offerts par le commerce.*

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de **L'ALCOOLATURE D'ARNICA** de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc.; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — **50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — **DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.**

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

CINQUIÈME ANNÉE — N° 102

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et sont continués sauf avis contraire.

15 Juillet 1893

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus)
Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

HOMMAGE A VICTOR HUGO

Ce numéro a été composé par ADOLPHE RETTÉ et rédigé par

PAUL ADAM, JEAN CARRÈRE, ANDRÉ FONTAINAS, A.-FERDINAND HÉROLD, PIERRE LOUYS, LÉON MAILLARD, ROLAND DE MARÈS, HENRI MAZEL, DAUPHIN MEUNIER, ALBERT MOCKEL, YVANHOÉ RAMBOSSON, HENRI DE RÉGNIER, ADOLPHE RETTÉ, RÉMY SALVATOR, LOUIS DE SAINT-JACQUES, ALBERT SAINT-PAUL, ANDRÉ VEIDAUX, PAUL VÉROLA, EMILE VERHAEREN et FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Lettres inédites de Chateaubriand, Lamartine et Béranger à Victor Hugo.

Dessins de VICTOR HUGO et ADOLPHE WILLETTE. — Portrait inédit de Victor Hugo. — Vers autographiés (d'après le manuscrit de *Toute la Lyre*).

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé à M. Léon DESCHAMPS, directeur.

Echos d'Art et de Littérature

PROTESTATION DE LA JEUNE LITTÉRATURE

La jeune littérature, convoquée par M. Adolphe Retté, s'est réunie le 7 juillet, à neuf heures, au café Voltaire, pour protester contre l'assassinat de Jean Carrère et a voté l'ordre du jour suivant :

Les agressions gouvernementales continuent. Jean Carrère vient d'être victime d'un violent attentat. Il importe que toute la jeunesse intellectuelle se solidarise pour protester contre ce nouvel acte brutal et provocateur de la police. Elle espère que les ouvriers se joindront à elle dans cette protestation.

Suivent les signatures : Léon Deschamps, rédacteur en chef de *La Plume*, Alfred Vallette, rédacteur en chef du *Mercure de France*, Henri Mazel, directeur de l'*Ermitage*, A.-Ferdinand Hérold et Saint-Pol Roux, au nom des *Entretiens politiques et littéraires*, Maurice Pujo, rédacteur en chef de l'*Art et la Vie*, Stuart Merrill, Gabriel Vicaire, Alphonse Germain, Louis Dumur, Rémy de Gourmont, Marcel Bailliot, Léon Maillard, Fernand Clerget, Roland de Mares, Fernand Hauser, Félix Malterre, Jules Le Bayon, E. Maindron, Poizat, André Veidaux, René de la Villoyo, G. Suzanne, Paul Masson, Adolphe Retté, etc., etc.

ᴗᴗ

Notre ami Henri de Régnier, retenu auprès de son père malade, n'a pu assister au banquet Victor Hugo. Depuis, M. de Régnier père est mort.

Nous envoyons à notre camarade, au nom de la rédaction de *La Plume*, l'assurance de notre affectueuse sympathie.

ᴗᴗ

Curiosité. — Au banquet organisé par MM. Charpentier et Fasquelle pour célébrer l'achèvement des Rougon-Macquart, M. Catulle Mendès, parlant au nom du Parnasse, a cité le vers suivant qu'il attribue à M. Leconte de Lisle :

Et ceci se passait dans des temps très anciens...

Nous croyons nous rappeler que ce vers se trouve dans *Booz endormi*, une des pièces les plus connues de Victor Hugo *(Légende des Siècles*, poème VI, vers 28.)

Si toutefois il se rencontre également dans les œuvres de M. Leconte de Lisle, nous serions très reconnaissants au paléographe qui voudrait bien nous le signaler.

ᴗᴗ

Suite des documents concernant l'attentat dirigé par la police contre notre collaborateur et ami Jean Carrère :

M. Joseph Fleurichand, 19, av. de Clichy, a entendu dire rue Richelieu, par deux agents lisant le numéro du *Jour* ou est relaté en gros caractères l'assassinat du poète : « C'est bien fait ! Il est malheureux qu'on ne l'ait pas tué tout à fait. »

Plusieurs autres amis ont entendu des menaces contre Carrère, *avant l'attentat*.

Ne commentons pas... Disons plutôt que Jean Carrère va aussi bien que possible, que nous n'attendons plus que sa rentrée parmi nous.

ᴗᴗ

Avis aux fumistes de la presse quotidienne. Nous sommes autorisés à démentir de la façon la plus formelle la candidature à l'Académie de notre rédacteur et ami Paul Verlaine, lequel est toujours à l'hôpital Broussais. Son état s'est d'ailleurs beaucoup amélioré.

Démentons aussi la soi disant folie du poète Edouard Dubus, toujours à l'hospice des Convalescents de St-Maurice.

On le voit, notre rédaction a été quelque peu désorganisée par la maladie et par... les récents évènements politiques.

Aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre. Notre rédacteur en chef en profite même pour aller, avec H.-G. Ibels, passer quelques jours au bord de la mer à Boulogne.

Rassurons donc tous nos amis sur l'état de nos blessés et plus spécialement sur celui d'Adolphe Retté, atteint de deux coups de baïonnette. Il va aussi bien que possible et remercie nos correspondants des témoignages de sympathie qu'il a reçus à cette occasion.

ᴗᴗ

Si le sommaire de ce numéro ne comprend pas les noms de plusieurs de nos collaborateurs, notamment Stuart Merrill, la faute en est, vu l' « opération » récente, à MM. Lozé, préfet de police et Dupuy.

ᴗᴗ

Un mot pour terminer au sujet du succès des *Vendredis Classiques* dans les Concerts de Paris : une part de ce succès doit être attribuée à notre confrère, le chansonnier célèbre Eugène Baillet.

ᴗᴗ

Vient de paraître le *Moniteur de l'Exposition de 1900*, dirigé par notre confrère Henri Corbel, 12, rue du Delta, Paris.

ᴗᴗ

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

On raconte partout des faits extraordinaires : ici c'est l'entraînement de la suggestion ou la vue à distance sans le secours des yeux ; là, le compte-rendu officiel d'une opération chirurgicale faite sans douleur dans le somnambulisme ou de maladies réputées incurables guéries par le Magnétisme. Nié hier encore, le **Magnétisme** est affirmé aujourd'hui par les savants et tout le monde veut être renseigné sur sa valeur.

Ne reculant devant aucun sacrifice quand il s'agit d'être agréable à nos lecteurs, nous venons de nous entendre avec le *Journal du Magnétisme*, organe de la *Société magnétique de France*, dont l'abonnement est de 6 fr. par an, pour que cet intéressant journal soit servi à titre de

PRIME ENTIÈREMENT GRATUITE

à tous nos abonnés nouveaux et à nos réabonnés,

pendant la durée de leur abonnement.

Pour recevoir cette prime en faire la demande à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris, en y joignant sa quittance d'abonnement.

ᴗᴗ

Au sujet des applaudissements que moissonna Coquelin cadet à Londres, il nous paraît bon de citer cette lettre que l'illustre comédien a envoyé à M. Mariani pour célébrer son vin à la Coca du Pérou :

« Le divin vin de Coca qui est une seconde mère « pour nous, car il nous redonne la vie, m'inspire cette « devise pour enfants anémiques — que je propose au « philanthrope Mariani :

« Joujou, pipi, *Coca*, dodo ! »

COQUELIN CADET.

ᴗᴗ

Le 21 juillet, anniversaire de la mort de Léon Cladel, ses jeunes amis ou admirateurs se proposent de porter des fleurs sur sa tombe. Rendez-vous à *La Plume*, à deux heures, et départ à deux heures un quart.

VIENT DE PARAITRE A NOS BUREAUX :

PREMIÈRES POÉSIES

(Ce qui renaît toujours. — Poésies Nouvelles)

PAR JEAN CARRÈRE

Un volume in-18 jésus : *franco* **TROIS FRANCS** *(2 fr. 50 pour nos abonnés seulement)*

Il a été tiré de ce volume 12 ex. sur Hollande à grandes marges, avec une pointe-sèche en double état de ëon Lebègue (tirage à 12 ex. planche détruite). Nos actionnaires peuvent se procurer ce volume au prix de *francs*, net. Pour les abonnés : 11 fr., pour le public : *12 francs*.

TABLE DES MATIÈRES DE « LA PLUME »

POUR 1892

avec couverture, titre, faux-titre et frontispice original gravé sur cuivre par

HENRI BOUTET

Soixante-quatre pages de texte. Prix TROIS FRANCS franco

---

nnonces pour MM. les Officiers Ministériels

ADJer s. 1 ench. ch. not. Paris. **3 MAISONS** de rapport : 1° 82, r. de la Mare, et 91, r. des Cascades ; 2° 80, r. de la Mare et 89, r. des Cascades ; maison et terrain, r. de la Mare, 74 et 76 et des Cascades, 83 et 85. Rev. net. 2.500, 800 et 6.230 fr. M. à pr. 30.000, 23.000 et 2.000 fr. Me **Hussenot,** 393, r. des Pyrénées.

ADJon en l'étude de Me Paul **Rigault,** notaire à Paris, boulevard Sébastopol, 31, mercredi 19 juillet 1893, à 1 h.,

D'UNE CRÉANCE

de 5,510,950 fr.

DE LA

Faillite du **Crédit de France,**

Société anonyme dont le siège était à Paris, rue de Londres, 17 ;

Contre la

Faillite du **Crédit de Paris,**

Sous déduction d'un dividende de 12 o/o déjà versé.

Mise à prix : 50.000 fr.

Consignation pour enchérir 5,000 fr.

S'adresser à M. Pinet, syndic à Paris, boulevard Saint-Germain, 82, et audit Me Paul **Rigault,** notaire.

MAISON à Arcueil, 13, r. Cauchy et r. Montmort, 2. Ce 201 m. env. Rev. brut 3.310 fr. M. à p. 28.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 18 juill. 93. Me **Colleau,** not. Paris, 21, av. d'Italie.

CLAMART (Seine), PROP., r. de l'EGLISE, 12, sr la place, en face de l'église, 4.300 m. M. à pr. : 30.000 fr. A ADJr sr 1 ench. ch. not. Paris, 25 juill. 93. Mes Rigault, Plicque et **Jousselin,** not. rue de Rivoli, 136, déposit. de l'enchère.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

M. M. *Volvic.* — Je ne connais que R. d'instituteur. Volume exp. V... est absent de Paris. Je garde volumes reçus. Enfin, je m'occuperai de vous trouver quelque chose pour vacances. ∿∿ **V. P.** *Naples.* — Ai parlé pour vous a Ibels. Avez dû recevoir ? Les auteurs seuls, chez nous, sont chargés de leur service de presse, qu'ils font à leur convenance et en dehors de nous. Alors, il nous faut renoncer à correspondance ? ∿∿ **J. B.** *Montaut.* — Si nous vous échangeons indéfiniment un vol. ancien pour un nouveau où sera notre profit ? Attendons règlement, le plus tôt possible s. v. p. ∿∿ **M. L.** *au couvent des B.* — Les vers sont délicieux, j'aime moins la prose. ∿∿ **A. E.** *Landreville.* — Tout est fait. J'ai aussi pressé l'impression. Amitiés. ∿∿ **Docteur C.** *Coulans.* — J'ai commis une erreur : la statuette *La Plume* sera une terre cuite — et admirable, je vous le promets ! ∿∿ **F. D.** *Montmorillon.* — Reçu. ∿∿ **E. B.** *rue d'Offémont.* — Superbes, en effet, mon cher ami. Rétablissez-vous, venez nous voir et vous constaterez après explications. Amitiés. ∿∿ **J. de M.** Ballade reçue. Amitiés. ∿∿ **X. R.** *Marseille.* — Impossible, mille regrets. ∿∿ **G. S.** *Albi.* — Trop tard. ∿∿ **H. D.** *Beauvais.* — Oui, mais pas trop long, s. t. p. Amitiés et ne juge pas **C.** sans savoir tout.

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'ANTIPYRINE du Dr KNORR

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à CREIL

Un succédané de l'Iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* CICATRISANTE

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre

Le flac. de 25 doses env. **2** *fr.* **50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Éblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison des RHUMES Irritations certaine de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *L'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

PHie MURE, GAZAGNE Gendre et Se, à Pont-St-Esprit (Gard)

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. G. ROLIN professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc. ; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — **DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.**

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

NQUIÈME ANNÉE — N° 103

1er Août 1893

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Le Numéro : 50 cent.

s abonnements partent du 1er Janvier avril, 1er juillet, 1er octobre et nt continués sauf avis contraire.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus)
Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur - Rédacteur en chef : Léon DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Léon DEQUILLEBECQ

Secrétaire de la Direction : J.-L. CROZE

Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

TEXTE

Marquis DARUTY de GRANDPRÉ..... *Baudelaire et Jeanne Duval.*
Paul VERLAINE..... *Poésies.*
Yvanhoë RAMBOSSON ..... Georges d'Esparbès.
Alphonse GERMAIN..... *Les Mal connus* : A. Séon.
Clovis HUGUES..... *Ode à Emile Zola.*
Harold SWAN..... *Dialogue selon Paris.*
H. de NIMAL..... *Antipriapée.*
Jules de MARTHOLD..... *Ballade des Sergots.*
Th. GESLAIN..... *Scepticisme.*
Adolphe RETTÉ. } ..... Tribune Libre.
Henri MAZEL... }
Joseph CANQUETEAU..... Chansons de « La Plume » ; *Bérenger au Chabanais.*
SAINTE-CLAIRE..... *La Quinzaine littéraire et artistique.*
TRISSOTIN..... *A travers la Presse.*

ILLUSTRATIONS :

ALEXANDRE SÉON : *Soir d'été,* composition hors texte ; *Portrait d'A. Séon, Croquis et Lettres ornées.* — **BASEILHAC** : *Portrait de Georges d'Esparbès.* — **JOSEPH SATTLER** : *Episode de la Guerre des Paysans ; Lettre ornée.* — **SYLVESTRE** : *Menu artistique.*

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

out ce qui concerne la Revue doit être adressé à M. Léon DESCHAMPS, directeur.

Echos d'Art et de Littérature

Il y a quelques mois, sans doute prétextant la « légèreté » de notre revue, M. le président du Syndicat de la Presse périodique, Charles Buloz, laissait sans réponse une lettre de notre directeur, demandant l'inscription de *La Plume* parmi les adhérents du Syndicat. Quelques semaines plus tard nous publiions un écho où il était question d'un directeur giffle par une grande dame, à laquelle il avait posé un ultimatum outrageant : le canapé ou... la porte. Il s'agissait de M. Charles Buloz.

Le scandale a pris des proportions énormes : la *Revue des Deux-Mondes* est désemparée, son directeur a dû démissionner et même se séparer de sa femme. Voilà une nouvelle preuve de l'hypocrisie de tous ces protestants ligueurs. Après Jules Simon exhibant la Macarona et d'autres danseuses spéciales, Buloz et ses vices honteux. A quand le tour de Bérenger ?

Cette fois c'est bien la fin des gens sot-lennels ! Il n'y a plus que Brunetière qui croie au pionnat littéraire et em....ant. Laissons-le dans son erreur.

ww

Rendant compte de la réunion qui a abouti à la protestation parue en tête de la couverture du dernier numéro de *La Plume*, M. René d'Abzac, s'essayant dans l'ironie, feignait de croire que la présence au café Voltaire de Mme Sarah Brown, l'une des condamnées du bal des Quat'-z'-arts, se rattachait à cette protestation. Le procédé est d'un goût douteux... De plus, il mettait en tête des protestataires, M. *Gaston* Deschamps, « directeur de *La Plume* » et continuait la liste par des noms fantaisistes, dénaturés volontairement. Cette fois, le procédé n'est plus douteux, il est malhonnête, tout simplement, car rien n'obligeait M. d'Abzac à rendre compte de cette réunion. En trompant les lecteurs du *Figaro*, il commet un abus de confiance à leur égard et en même temps un vol au détriment du journal, car il est bien évident qu'il est payé pour faire connaître la vérité et non pour la dénaturer.

Si j'en crois certains amis, M. d'Abzac est un charmant garçon. Il a agi sans réflexion, espérons-le et notre avertissement suffira pour le garder désormais de semblables fautes.

Car ce texte a valu au *Figaro* une lettre de M. Gaston Deschamps, rédacteur aux *Débats*, lequel tient à faire savoir qu'il n'a jamais protesté en compagnie de Sarah Brown (!!) et qu'il n'est point directeur de *La Plume*, deux empêchements dirimants à la décoration convoitée par le « jeune niais » à qui Maurice Barrès donnait récemment le salutaire conseil de ménager son derrière. En enlevant la décoration à ce pion, vous avez commis un crime, M. d'Abzac.

ww

Un abominable mastic a défiguré, au précédent numéro, deux vers de *Le cœur du Poète*, poésie de M. Louis de St-Jacques. Au lieu de :

Et l'immense rumeur formidable des mers

lire

Et l'immense rumeur était un univers :
Car c'était la rumeur formidable des mers.

ww

Voici, pour les amateurs de statues ou bustes, la liste à peu près complète des souscriptions en cours :

Paris, monument Charles Baudelaire, statuaire Rodin, Léon Deschamps, 31, rue Bonaparte, secrétaire-trésorier du Comité.

Paris, monument Léon Cladel, statuaire Rodin, Henry de Braisne, président-trésorier du Comité, 25, rue de Villiers, à Neuilly-Paris.

Montauban, autre monument Cladel, (souscription close).

Paris, monument Henry Mürger, statuaire Henri Bouillon, Fernand Hauser, 4, rue Darcet, secrétaire ; A. Houssaye, président.

Paris, monument Emile Augier, président Ch. Gounod.

Valence, statue du même, payée par Mme la duchesse d'Uzès, statuaire.

Paris, monument Hégésippe Moreau, au *Siècle Typographique*, 51, rue Le Peletier.

Lyon, Monument Pierre Dupont, Gaspard André, architecte, *Revue du Siècle*, 59, cours de la Liberté, Lyon.

Paris, monument Victor Hugo, Rodin statuaire (souscrip. close).

(A suivre)

ww

Brillante soirée chez notre si sympathique artiste Madame Tagliani donnée en l'honneur du mariage d'un jeune bien connu à *La Plume* où on l'a applaudi cet hiver Marius Gerès avec mademoiselle Elda Carniès déjà si remarquée pour son jeu spirituel et piquant.

Le tout Neuilly s'était donné rendez-vous dans les salons de Madame Tagliani, heureux d'entendre une fois de plus avant la séparation des vacances, sa voix forte, gracieuse et en même temps si dramatique.

Elle a charmé tout son auditoire par l'arioso du *Prophète*, les *Enfants*, de Massenet, où sa diction si parfaite a su tirer les larmes ; puis dans les duo du *Roi d'Ys* et de *Lalla Roukh*, elle trouva une réplique digne d'elle dans deux amateurs de talent.

Monsieur et Madame Marius Gerès ont dit avec verve *Eux* de Maurice Donnay.

Citons encore le violoniste Dupuy qui a fait entendre plusieurs de ses originales compositions.

ww

Notre collaborateur Adolphe Retté publiera cet hiver un volume de vers ayant pour titre : *La Forêt bruissante*.

ww

Une querelle inattendue vient de surgir entre Zola et Rochefort au sujet d'un article du dernier sur la distinction honorifique qui vient de frapper l'auteur de *Germinal*. Les choses s'enveniment chaque jour, les ennemis des deux écrivains s'y employant de leur mieux. Signalons particulièrement la jésuitique conversation prise par un reporter à M. Alphonse Daudet. Lui qui n'eut d'autre don que celui d'émouvoir les concierges est jaloux du génie de Zola et il bave consciencieusement sur son maître. Mais que Zola se rassure, les expectorations d'un moribond sont nécessaires. Rochefort est trop homme d'esprit pour ne pas me comprendre... Et avant peu le malentendu qui sépare deux galants hommes sera dissipé.

ww

Pour une volée de bois vert, c'en est une belle ! Dans l'*Echo de Paris*, Scholl exécute magistralement Henri Céard, au sujet du ruban rouge accordé au critique de l'*Evènement*. On demande en effet pourquoi c'est le moins talentueux des collaborateurs du volume : *Les Soirées de Médan* qui est décoré. La boutonnière de Huysmans, celle de Hennique et celle de Paul Alexis sont encore vierges. Alors ?...

Rappelons le mot de feu Maupassant : « Il y a trois choses qui, aujourd'hui, déshonorent un homme : l'Académie, la Légion d'honneur et la *Revue des Deux-Mondes*. »

A l'occasion de l'anniversaire de la mort de Léon Cladel, citons la curieuse lettre que le Maître avait envoyée à M. Mariani, l'importateur de la Coca :

« Mon cher Mariani — Je m'explique à présent pourquoi tu reçus sur les fonts baptismaux sans doute le prénom d'Angelo. Ta marraine ou ton parrain avait deviné d'ores et déjà quel céleste ouvrier tu serais plus tard en ce monde. Il faut être un ange en effet pour avoir élaboré l'élixir dont l'univers reconnaît les souveraines vertus, surtout celle d'égayer quiconque cultive ou nourrit quelque tristesse. Hé ! tiens, un jour, trois blèmes misanthropes, absorbés en leurs ténébreuses pensées, broyaient « du noir chez moi ; je leur offris quelques verres de ton « miraculeux vin à la coca du Pérou. Dès le premier, ils « sourirent ; au second, ils chantèrent et ballèrent ; au « troisième, roses et fleuris, ils s'envolèrent dans l'azur « où peut-être ils nagent encore à l'envi. Le genre hu- « main, aujourd'hui, convenons-en, n'est pas très gai, « mais grâce à ta liqueur exquise, il le deviendra demain « et restera tel *in sæcula sæculorum : Amen* !

« LÉON CLADEL. »

Ancienne Maison QUANTIN

7, rue Saint-Benoit, Paris

VICTOR HUGO

Toute la Lyre

DERNIÈRE SÉRIE

Édition format in-18, à. . . . . 3 fr. 50

VIENT DE PARAITRE A NOS BUREAUX :

PREMIÈRES POÉSIES

(Ce qui renaît toujours. — Poésies Nouvelles)

PAR JEAN CARRÈRE

Un volume in-18 jésus : *franco* **TROIS FRANCS** *(2 fr. 50 pour nos abonnés seulement)*

Il a été tiré de ce volume 12 ex. sur Hollande à grandes marges, avec une pointe-sèche en double état de Léon Lebègue (tirage à 12 ex. planche détruite). Nos actionnaires peuvent se procurer ce volume au prix de 10 *francs*, net. Pour les abonnés : 11 fr., pour le public : *12 francs*.

TABLE DES MATIÈRES DE « LA PLUME »

POUR 1892

avec couverture, titre, faux-titre et frontispice original gravé sur cuivre par

HENRI BOUTET

Soixante-quatre pages de texte. Prix TROIS FRANCS franco

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'ANTIPYRINE du Dr KNORR

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE DERMATOL

Fabriqué à CREIL

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* CICATRISANTE

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Épilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Éblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des RHUMES Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *L'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE de NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. G. ROLIN professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc.; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — **50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

QUIÈME ANNÉE — N° 104

BONNEMENTS 10 FR. PAR AN

abonnements partent du 1er Janvier avril, 1er juillet, 1er octobre et t continués sauf avis contraire.

15 Août 1893

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(*Les manuscrits ne sont pas rendus*)
Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur - Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Léon DEQUILLEBECQ

Secrétaire de la Direction : J.-L. CROZE

Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

TEXTE

Jules BARBEY D'AUREVILLY..... PAGES RETROUVÉES. — *A...* — *A Roger de Beauvoir.* — *La Beauté*, poésies.

Henri DEGRON..... *A la gloire de Léon Cladel.*

Paul VERLAINE..... *A Edmond Picard*, sonnet.

Jean CARRÈRE..... *Fête*, poème.

Harold SWAN..... *Dialogue selon Paris.*

Félix MALTERRE..... *A une qui s'ignore.*

François LATTARD..... *Nostalgie.*

Geo. BONNERON..... *Sensations d'hiver.*

Adolphe RETTÉ..... JEAN CARRÈRE.

Marquis DARUTY de GRANDPRÉ..... *Baudelaire et Jeanne Duval.*

Charles SAUNIER..... *Tribune Libre.*

Paul MASSON..... *Regards littéraires d'un Yoghi.*

Henri POSTH..... CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE. — *Huysmans en Allemagne.*

Ola HANSSON..... *Ames de Mimosas*, nouvelle (traduit du Suédois par Jean de Néthy).

LA QUINZAINE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

SAINTE-CLAIRE : *Les Livres* — **Léon MAILLARD** : *Les Revues* — **TRISSOTIN** : *A travers la Presse.*

ILLUSTRATIONS :

PORTRAIT DE JEAN CARRÈRE.

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

Echos d'Art et de Littérature

—

Notre Séverine nationale se croit une mission sacrée ici-bas et souvent son verbe et ses actes sont en contradiction. C'est ainsi que dans l'*Eclair* du 3 août elle affirme (1re colonne) la nécessité de démolir le vieux monde ; elle dit même n'avoir dans ses innombrables articles, d'autre but que cette destruction, laissant à d'autres le soin d'élaborer la forme de la société de demain. Or, elle demande (2me colonne) qu'on lui envoie pour une pauvre veuve sans pain, *des effets de deuil !*

— Le deuil se porte dans le cœur et non sur le corps, madame ; votre charité perpétue un préjugé ridicule au lieu de le détruire.

Lisez donc un peu le numéro de *La Plume* consacré à l'Anarchie et vous constaterez combien vos idées sociales sont en retard sur le mouvement actuel et quelle jolie opportuniste vous faites !

Elles font tant de chemin ces idées nouvelles, qu'elles ont déjà envahi le vieux temple Thémis. Car on ne nous fera jamais croire que les magistrats qui ont *condamné à mort*, ces jours derniers, un homme dont le crime est d'avoir TENTÉ de voler des lapins, car il n'a rien pris ! (Cour d'assises de la Seine, 26 mai 93, procès Forêt) n'étaient pas des anarchistes qui voulaient démontrer au peuple l'injustice de nos lois et la nécessité d'un chambardement général.

A rapprocher de cet arrêt le jugement du tribunal correctionnel de Montbrison condamnant à *quinze jours de prison* d'aimables jeunes gens qui avaient commis la peccadille de rouer de coups un nommé Pierre Bernard, de l'enduire de pétrole et de le BRULER VIF.

Et après cela, les aimables chroniqueurs s'étonnent de l'esprit qui anime la jeune génération littéraire mise en face de ces actes de justice ! Parmi les dits fantaisistes se distingue un nommé Caraguel (Joseph), auteur d'un roman naturaliste, paru il y a douze ans et de dix-sept chroniques imprimées dans le *Journal*. M. Caraguel, qui doit son entrée au *Journal* plutôt à ses relations qu'à son talent, était il y a deux ans encore, à la suite de Jean Moréas, simple soldat dans nos rangs. Aujourd'hui, de par son titre de journaliste, il tire, comme un vulgaire de Gourmont sur ses amis de la veille, sans provocation, sans nécessité et surtout sans savoir ce qu'il dit. Imprudemment (M. Caraguel, auteur de l'œuvre énumérée ci-dessus, approche de la quarantaine), il parle de *ratés*... d'anarchie (selon lui un avatar du Décadisme !!!), reproche aux Nouveaux Ecrivains leur haine des politiciens et leur abstention de toute lutte politique active.

Nous ne sommes point aspirants législateurs, parce que nous considérons la Loi comme une des principales causes de l'inharmonie sociale : voilà qui est logique, au contraire, M. Caraguel. Vous dites que la Révolution française n'est point d'art et laissez entendre qu'elle est due aux politiciens... En effet, elle les justifie comme la poudre persane justifie les poux ! Quant à son art, demandez aux Encyclopédistes !

Nous luttons avec les armes des Voltaire, des Diderot, des J.-J. Rousseau et laissons aux éclopés des professions libérales le soin de « constituer des comités électoraux » ! Lisez ceci et concluez :

Le 15 août paraîtra la *Revue anarchiste ;* secrétaires MM. André Ibels et Charles Chatel ; rédaction : tout la jeune littérature.

On lit dans les gazettes :

Un fait curieux et peut-être sans précédent : une jeune fille de seize ans, Mlle Geneviève Bœtzel, vient d'avoir une de ses œuvres achetée par l'Etat. C'est une fort belle copie d'un tableau du Louvre. *Attributs de musique*, d'Anne Vallayer Koster.

Mlle Bœtzel est élève du peintre Henri Pille.

Ce n'est pas une farce ? Alors il y a interversion entre la troisième et quatrième lettre du nom — et la question est résolue.

Il a été tiré de *Soir d'été*, la belle composition de Séon parue dans le précédent fascicule de *La Plume* dix épreuves sur Japon, à grandes marges, au prix de deux francs l'une, *franco* : 2 fr. 20.

Et tandis que l'Etat français laisse mourir de faim les plus grands artistes de ce temps, préférant encourager le talent d'imitation des jeunes filles, l'Etat belge se rattrape des fautes passées.

Jadis, là-bas comme ici, les récompenses destinées aux artistes allaient à de vieux universitaires gagas ou à des nullités avérées. Mais les ministres de Leopold ont compris enfin leur devoir et le prix quinquennal de littérature dramatique, après avoir été donné à Camille Lemonnier et à Maurice Maeterlinck, vient d'être attribué pour la troisième fois à un artiste véritable : Georges Eekhoud, qui publia ici même de savoureuses nouvelles.

Dédié à M. Henri Roujon, surintendant des Beaux Arts de France et à M. Pingard, lumière de l'Académie.

La *Revue des Deux-Mondes* ayant à peu près sombré sous le pédantisme, le ridicule et le gâtisme, on demande un couvent gai pour servir de lieu de retraite à M. Buloz. Ecrire aux bureaux de *La Plume*.

P. S. — De temps à autre la supérieure pourrait voir M. Brunetière, le seul qui puisse causer huit jours durant sur Bossuet, sans tarir d'éloges.

René PINCEBOURDE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

34, rue de Verneuil, près la rue de Beaune
(Quai Voltaire PARIS)

EAUX-FORTES DE F. ROPS

Demander le numéro d'août du Catalogue Pincebourde qui contient l'annonce d'un grand nombre.

ENVOI FRANCO

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre Paris et Bruxelles

Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.

Départs de Bruxelles à 7 h. 13 et 8 h. 57 du matin, midi 58, 6 h. 03. et 11 h. 43 du soir.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 13.

Wagons-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 03 du soir.

Services directs entre Paris et la Hollande

Trajet en 10 h. 1/2

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.

Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 5 h. 30.

Départs d'Utrecht à 8 h. 01 du matin, 1 h. 41 et 6 h. 14 du soir.

Services directs entre Paris, l'Allemagne et la Russie

Cinq express sur Cologne, trajet en 9 h. 72

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 h. du soir.

Départs de Cologne à 8 h. 30 du matin, 1 h. 15 et 11 h. du soir.

Quatre express sur Berlin, trajet en 19 heures.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 h. du soir.

Départs de Berlin à 1 h. 05, 9 h. 48 et 11 h. du soir.

Trois express sur Francfort-sur-Mein, trajet en 14 heures.

Départs de Paris à midi 40, 9 h. 25 et 11 h. du soir.

Départs de Francfort à 8 h. 05 du matin, 5 h. 25 et 10 h. 43 du soir.

Un express sur St-Pétersbourg, trajet en 60 heures.

Départ de Paris à 9 h. 25 ou 11 h. du soir.
Départ de St-Pétersbourg à 9 h. du soir.

Un express sur Moscou, trajet en 80 heures.

Départ de Paris à 9 h. 25 ou 11 h. du soir.
Départ de Moscou à 6 h. 30 du soir.

VIENT DE PARAITRE A NOS BUREAUX :

PREMIÈRES POÉSIES

(Ce qui renaît toujours. — Poésies Nouvelles)

PAR JEAN CARRÈRE

Un volume in-18 jésus : *franco* **TROIS FRANCS** *(2 fr. 50 pour nos abonnés seulement)*

Il a été tiré de ce volume 12 ex. sur Hollande à grandes marges, avec une pointe-sèche en double état de Léon Lebègue (tirage à 12 ex. planche détruite). Nos actionnaires peuvent se procurer ce volume au prix de *10 francs*, net. Pour les abonnés : 11 fr., pour le public : *12 francs*.

TABLE DES MATIÈRES DE « LA PLUME »

POUR 1893

avec couverture, titre, faux-titre et frontispice original gravé sur cuivre par

HENRI BOUTET

Soixante-quatre pages de texte. Prix TROIS FRANCS franco

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des **MIGRAINES** et **NÉVRALGIES**

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE DERMATOL

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* **CICATRISANTE**

*

***Ne pas confondre** avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.*

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *l'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la **TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES**

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc. ; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — **50** Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — **DUSSER, I, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.**

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

NQUIÈME ANNÉE — N° 105

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

abonnements partent du 1er Janvier avril, 1er juillet, 1er octobre et t continués sauf avis contraire.

1er Septembre 1893

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus)
Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur - Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

SOMMAIRE

TEXTE

aul VERLAINE..... A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT.
éon DEQUILLEBECQ... COMME IL VOUS PLAIRA.
larold SWAN..... PROPOS ÉPARS.
VAMBA..... TRENTE-HUIT ANS APRÈS.
mmanuel SIGNORET ... A UNE TRAGÉDIENNE.
ules LALOUE..... MADRIGAL.
. GAUGER..... LA CHEVAUCHÉE DU RÊVE.
axime LORIN..... PARIS SANS EAU.
ugène CLASSE..... POUR ELLE.
RÉARD..... LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE.
nna CROISSANT-RUST. ETÉ *(traduit de l'Allemand par Jean Néthy)*.
ATHIEU, anarchiste.... PETITE LETTRE DE LONDRES.
.-F. LUGNÉ-POE..... SUR LES SOIRÉES DE L'ŒUVRE.
mmanuel SIGNORET... PETITE LETTRE.
. SAULGRAIN..... CHANSONS DE LA PLUME : MALADIE PRÉSIDENTIELLE.

ILLUSTRATIONS :

ANDHRÉ DES GACHONS : Frontispice pour le *Bréviaire du Cœur*.

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

Notre rédacteur en chef s'étant absenté pendant un mois prie ses nombreux correspondants de l'excuser si leurs lettres sont restées sans réponse. Raison majeure !

∿

L'*Indépendance Tonkinoise* du 20 juin 93 nous apprend qu'à Hanoï « les travaux entrepris à la pagode du grand Bouddha pour surélever de deux mètres l'énorme statue du dieu ont parfaitement réussi. Nous apprenons que M. Clément qui avait, en la circonstance, mis largement son expérience à la disposition de S. E. le Kinh-Luoc vient de recevoir la décoration du Kimh-Khanh, en remercîment de ses services. »

Comment, fin juin M. Clément était au Tonkin ? Il y a pourtant des gens qui affirment l'avoir rencontré à Paris vers cette époque... Y aurait-il deux Clément ?

En tout cas il ressort de l'information ci-dessus que les Français sont allés au Tonkin pour exhausser le grand Bouddha ! Sans doute parce qu'il n'y a rien de tel que les bons dieux pour faire tenir tranquilles les contribuables...

∿

Prédestination de noms :

Le valet Lebel procurait de la chair fraîche à Louis XV ; le fusil dito, lui, en procure à la gouvernance — voyez Fourmies.

∿

Pensées d'Harold Swan :

La *Revue des Deux-Mondes* c'est la prison de Mazade ; *La Plume* c'est Notre-Dame des Champs.

Si tous les pauvres ne sont pas des poètes, *au moins* tous les poètes sont-ils des pauvres.

Par traité spécial le *Figaro*, le *Gil Blas*, l'*Echo de Paris*, le *Journal*, le *Gaulois*, l'*Evènement* se sont réservé le droit exclusif de ne pas publier mes articles... C'est drôle !

Il y a les soirs d'automne, il y a aussi les soirs de *Gnoti seauton*.

∿

La *Revue Bleue* apprend à ses lecteurs que M. Alphonse Daudet n'est pas immortel. Nous nous en doutions un peu...

∿

Sujet de concours : Etablir les raisons qui différencient Delpit de Washington. L'auteur du meilleur mémoire recevra un abonnement gratuit aux *Ecrits pour l'art* et une lettre de recommandation pour M. Ghil.

∿

Amusante expression d'un confrère : « Jules de Glouvet, pseudonyme de fin lettré (!) sous lequel se dissimule un haut magistrat... » — Se dissimule ? Quelle erreur !...

∿

Un lecteur nous propose, pour l'aimable académicien Sully-Prudhomme, l'épitaphe — à utiliser plus tard !. beaucoup — suivante :

Ci-gît Sully qui fut Prudhomme,
— Ne pas confondre avec Mounet —.
Passant qui voudrais faire un somme,
Ci-gît Sully qui fut Prudhomme,
Lis ses œuvres un tantinet,
Il n'est point narcotique comme !
Ci-gît Sully qui fut Prudhomme,
— Ne pas confondre avec Mounet —.

Monsieur Sully-Prudhomme sera le premier à en rire.

∿

Notre ami et collaborateur Jean Carrère, complètement guéri de ses blessures est revenu prendre sa place parmi nous le 19 août dernier. Signalons en passant l'immense succès obtenu par son volume de vers.

∿

Errata. — Dans les deux sonnets de Paul Verlaine publiés dans le fascicule avant-dernier de la revue se sont glissées 4 affreuses coquilles. Le maître écrit sur son lit, à l'hôpital, et notre directeur était à la mer :

Lire :
pire peine *à* mon cœur,
au lieu de : pire peine *et* mon cœur.
Topinamboux
au lieu de : *Topinambours.*
déniaiser
au lieu de : *damoiser.*
Sucrée
au lieu de : *sucré.*

∿

QUATORZAIN DU MUSÉUM

Que je voudrais voir en bocaux,
Au milieu des anatomies,
Vos têtes en têtes de veaux,
Celles de vaches de vos mies,

Marsouins, crapauds, Sarceys, lamies,
Spectateurs des pièces d'Ohnet,
Qui traînez vos cacochymies
Des Gymnases à Déjazet,

Snobs apaisant vos boulimies
Littéraires de ces copies
Qu'éructe l'esprit peu congru

De maints bélitres dont est Prince
Le Gaga-Tinville « qu'en pince »
Pour Déroulède et l'Ambigu.

∿

La femme du compagnon Forêt, condamné aux travaux forcés à perpétuité peine de mort commuée) pour avoir *tenté* de voler un lapin, est actuellement dans la plus grande misère. Nous recommandons cette malheureuse à nos amis. Adresser les dons : Mme Léontine Guérin chez MM. Noirot et Jeanson à Bazancourt (Marne).

∿

Décisions à comparer avec la précédente :

M. Le Guay, ex-député, ex-sénateur, ex-directeur de la *Société La Dynamite*, pour avoir *volé* (et non pas tenté de voler, celui-là) cent mille francs à ses actionnaires fut condamné à trois ans de prison (33.000 fr. par an). Il vient d'être *gracié* après 9 mois de détention, prévention comprise !

M. Eiffel... pour avoir roulé de 77 millions la *Cie du Panama* : ACQUITTÉ ! Raison donnée par Thémis : il y a plus de trois ans que le délit a été commis !!!

∿

Tous les privilèges de la Noblesse de jadis sont donc rétablis aujourd'hui au profit de sa spoliatrice : la Bourgeoisie. L'une avait Dieu, l'autre a l'Argent ; la première tirait ses droits de la naissance et d'une conduite irréprochable ; l'autre les conserve par la force brutale et les justifie par la Loi élaborée par elle et pour elle. La Loi est devenue le synonyme de droit divin.

Allons peuple ! regarde cela et fais ton devoir !

VIENT DE PARAITRE A NOS BUREAUX :

PREMIÈRES POÉSIES

(Ce qui renaît toujours. — Poésies Nouvelles)

PAR JEAN CARRÈRE

Un volume in-18 jésus : *franco* **TROIS FRANCS** *(2 fr. 50 pour nos abonnés seulement)*

Il a été tiré de ce volume 12 ex. sur Hollande à grandes marges, avec une pointe-sèche en double état de Léon Lebègue (tirage à 12 ex. planche détruite). Nos actionnaires peuvent se procurer ce volume au prix de *5 francs*, net. Pour les abonnés : 11 fr., pour le public : *12 francs*.

TABLE DES MATIÈRES DE « LA PLUME »

POUR 1892

avec couverture, titre, faux-titre et frontispice original gravé sur cuivre par

HENRI BOUTET

Soixante-quatre pages de texte. Prix TROIS FRANCS franco

18, RUE DES MATHURINS
PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM
BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHÉRAPIE COMPLÉTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, BRD HAUSSMANN

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

Eric E. *Paris.* — Pas mal, un peu jeunet. ∿∿ **F. L.** *Valence.* — Un peu trop gourmand. Si chacun de nos abonnés en réclamait autant, la revue serait morte d'ici un an. ∿∿ **M. C.** *La Roche.* — De la grâce descriptive, mais sujet trop facile. ∿∿ **Andréa L.** *et plusieurs correspondants.* — Le numéro du 15 août, par suite d'un congé du rédacteur en chef, était préparé dès le 15 juillet. ∿∿ **J.** *Baral.* — Reçu et... utilisé. Amusez-vous bien là-bas. Amitiés. ∿∿ **V. H.** *Paris.* — Grand enfant ! Je suis donc bien terrible ? A bientôt. ∿∿ **Mme M. J.** — Serez la bienvenue, car suis toujours votre obligé. ∿∿ **G. F.** *Camaret.* — Merci. ∿∿ **A. B.** *Aubenas.* — Ne craignez rien, poète ! ∿∿ **V. G.** *Orange.* — Accepté. C'est vous dire qu'avez nul besoin d'indulgence. ∿∿ **J. S.** *159, rue Montmartre.* — Avons annoncé apparition en temps voulu. Merci pour autorisation. ∿∿ **A. G.** *Ekatérinoslaw.* Voulez-vous toujours *Chansons* de X. ? Il y a 4 vol. formant un total de 15 fr. 50. Amitiés. ∿∿ **A. de V.** *Budapesth.* — Un peu trop naïf. C'est sans doute faute à la traduction. ∿∿ **Dr L. F.** *St-Etienne.* — Je ne sais ce qu'il est devenu... ∿∿ **R. D. de la R.** *Dollon.* — L'abondance des matières a seule empêché jusqu'ici l'insertion promise. Ne puis rien fixer, le plus tôt possible. — **E. D.** *Arcis.* — Expédié. — **R. N.** *Anderghen.* ∿∿ Envoyez par mandat-carte, ce sera plus simple. Merci pour note parue au dernier numéro. ∿∿ **G. D.** *Boul. St-Germain.* — Très bien, sauf vers souligné lequel nous semble à retoucher.

Chemins de fer de l'Ouest

EXCURSIONS A JERSEY, GUERNESEY, AURIGNY & SERCQ

Par GRANVILLE ou SAINT-MALO

Billets d'Aller et Retour sur JERSEY (Saint-Hélier), valable pendant un mois

et comprenant la traversée de **France** *à* **Jersey** *par les steamer du London and South-Western Railway*

I. Billets valables par **Granville**, à l'aller et au retour. Prix : 1re classe, **70** fr. **10** ; 2e classe, **49** fr. **05** ; 3e classe, **35** fr. **25**.

II. Billets valables. à l'aller, par **Granville**, au rétour, par **St-Malo-St-Servan** (ou inversement) et permettant d'effectuer l'excursion du **Mont-St-Michel** (parcours de Pontorson au Mont-St-Michel compris dans le Billet).

NOTA. — Ces Billets peuvent être prolongés une ou deux fois d'un mois, moyennant un supplément de 10 % pour chaque prolongation d'un mois. — Ils ne donnent pas le droit d'arrêt aux gares intermédiaires.

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* **CICATRISANTE**

*

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Éblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *l'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la **TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES**

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie **MURE, GAZAGNE** Gendre et Sr, à **Pont-St-Esprit (Gard).**

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2** *fr.* **50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour les prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc. ; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte.

Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	**115** fr.	Récolte 1890...	**125** fr.
— 1889...	**115** »	— 1889...	**140** »
— 1888...	**125** »	— 1888...	**150** »
— 1887...	**130** »	— 1887...	**170** »
— 1886...	**160** »	— 1885...	**200** »
— 1884...	**200** »	— 1884...	**320** »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès, — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

INQUIÈME ANNÉE — N° 106

15 Septembre 1893

Le Numéro : 50 cent.

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

s abonnements partent du 1er Janvier
r avril, 1er juillet, 1er octobre et
nt continués sauf avis contraire.

La Revue ne publie que de l'inédit.
(Les manuscrits ne sont pas rendus)
Les auteurs sont seuls responsables
de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

Directeur - Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

SOMMAIRE

TEXTE

JEAN MORÉAS..... *Elégie.*
ADOLPHE RETTÉ..... *La Société mourante et l'Anarchie.*
PAUL VERLAINE..... *Sonnets.*
RENÉ DE SAINT-PONS ... *Gabriel Martin.*
GABRIEL MARTIN ..... *Pa-Hos et Zu'ella* (fragment).
FRANCIS JOURDAIN ..... *Salon de La Plume :* EMILE BERNARD.
GRÉARD..... *Rapport sur la réforme de l'Orthographe* (suite et fin).
ADOLPHE RETTÉ..... TRIBUNE LIBRE : *Réponse à Signoret.*
SPECTATOR..... CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE : *Lettre de Dresde.*

LA QUINZAINE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE par divers auteurs

ILLUSTRATIONS :

EMILE BERNARD : *Compositions diverses.* — HENRY GUÉRARD : *Portrait de Emile Bernard.* — *Portrait de Gabriel Martin* (cliché Pierre Petit).

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

Au précédent numéro, nous avons supprimé de la couverture quelques noms de nos plus fêtés collaborateurs. Pour qu'il n'y ait pas méprise, affirmons, s'il en est besoin, les liens qui nous attachent toujours à nos collaborateurs et amis Marcel Bailliot et Léon Dequillebecq, secrétaires de la rédaction, J.-L. Croze, secrétaire de la direction et Louis Miot, administrateur-général.

Il n'y a là qu'une question de typographie : permettre à l'imprimeur d'éclairer la couverture de la revue tout en employant un caractère plus gros pour les sommaires.

∿

Nous achevons dans ce numéro la publication du rapport de M. Gréard sur la réforme de l'Orthographe. Ce que des grammairiens mal habiles avaient sottement édifié, d'autres grammairiens se croyant plus autorisés le démolissent, là est toute la question.

On a beau objecter que l'étymologie du mot disparaîtra (si on la connaît, nul besoin de l'affirmer par des signes inutiles, lesquels n'apprendront rien aux ignorants), que la beauté du mot n'existera plus en poésie, que par exemple lys donne la configuration de cette fleur (comme si la poésie était faite de la forme des lettres et non de la musique des syllabes ! laissons cela aux Parnassiens et rappelons que M. Leconte de Lisle a écrit *Caïn* de trois façons différentes...) et qu'enfin, s'il y a unification, on ne distinguera plus *sain* d'avec *saint*, *cinq*, *seing*, *ceint*, *sein*, etc. A cela ripostons que ce n'est pas l'orthographe du mot qui lui donne sa valeur, à l'audition, mais bien la place de ce mot dans la phrase, seule dispensatrice du sens de chaque terme. Cela nuira aux mauvais écrivains, d'accord, mais les bons y trouveront leur compte toujours.

D'ailleurs, jusqu'ici, il n'y a que *projet* et de *simplification*, qui plus est, et non de *réforme absolue*.

∿

Nous n'avons pas été peu étonnés de trouver parmi les défenseurs des us démodés, nombre de jeunes écrivains qui se croient du côté de la raison. Rappelons-leur qu'eux-mêmes, avec une autorité spéciale bien moins compétente que celle des grammairiens en orthographe, détruisirent jadis les lois prosodiques éculées et que seuls les vrais poètes gagnèrent au droit d'écrire des vers libres. Les autres se sont bien gardés d'essayer ! Des pédants ont travesti l'écriture de nos maîtres ; cela on l'oublie trop et ce sont des écrivains qui iraient défendre, sous prétexte de routine, le droit au travestissement illicite ? Allons donc, ils ne sont pas encore gagas à ce point les Jeunes de la période héroïque du Symbolisme ! Nous voulons attendre quelques semaines encore avant de croire au ramollissement prématuré de cette génération qui promit tant et menace de se ranger déjà du côté des vieilles barbes...

∿

Parmi les décorations récentes signalons celles de MM. Georges Montorgueil et Huysmans — décoré comme rond de cuir et non comme écrivain ! — Félicitations aux camarades, quoique au fond ça ne change rien à nos sentiments sur l'ordre Wilson.

∿

Au nom de l'art en général, notre ami Félix Régamey, un modéré en politique pourtant, proteste contre les couronnes, drapeaux, écussons, loques et autres détritus déposés le long de certains monuments publics : la statue de Strasbourg, la Jeanne d'Arc de la place des Pyramides, le Lion de Belfort, la statue de la République, etc.

Notre ami a grandement raison. Tout cela prouve un fétichisme que nous réprouvons chez les barbares et que, prétendus civilisés, nous exerçons à notre manière. Un coup de balai s. v. p. MM. de la Voirie.

∿

Les artistes chargés par la direction des beaux-arts d'exécuter des peintures dans les amphithéâtres de la nouvelle Sorbonne se réuniront prochainement chez M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, qui leur donnera quelques indications sur les sujets à traiter.

Voici, d'ores et déjà, quels sont les travaux qui seront répartis à chacun des artistes désignés :

M. Gervex exécutera deux panneaux pour l'amphithéâtre de physique ; la salle dite « Saint-Jacques » sera décorée par M. Rixens, d'une fresque représentant le jubilé de Pasteur ; M. Besnard fera une peinture murale pour l'amphithéâtre de chimie ; MM. Gabriel Ferrier, Aimé Morot et Gustave Toudouze sont chargés de la décoration des amphithéâtres de géographie, d'anatomie et de la Faculté des lettres.

M. Rochegrosse décorera l'escalier de la bibliothèque ; M. Montenard, l'amphithéâtre de la minéralogie ; M. Schommer fera un plafond et une peinture murale pour la salle du doctorat ; l'amphithéâtre de l'enseignement libre sera peint par M. Eugène Carrière. Enfin M. Benjamin Constant peindra six médaillons représentant les Facultés des lettres, des sciences, de droit, de médecine, l'Ecole de pharmacie et l'Ecole des chartes.

∿

Eh bien, bon peuple de France, es-tu content ? On t'a fait votailler, pour la forme ; tu as choisi ceux qui vont te tondre, te panamiser tranquillement sous l'œil exercé de Wilson, député de ton choix, comme le furent jadis Baïhaut, Mary Raynaud et tant d'autres.

Voici d'ailleurs le résultat de ta royauté prouvée par 50 ans de suffrage universel :

51,000 suicides pour cause de misère, parmi lesquels 95 familles de 3 à 6 membres et 204 enfants au-dessous de 15 ans.

92,000 individus morts de faim, abstraction des anémiques, des épuisés, que les Facultés travaillent par milliers.

80,000 aliénés par suite de souffrances domestiques.

249,000 affaires dites criminelles.

200,000 prostituées, *au minimum*, sont inscrites au service des mœurs.

1,0 0,000 d'hommes au bagne, y compris les soldats, l'armée étant obligatoire pour tous.

— Et maintenant qu't'as votaillé, bon peuple, va travailler ou sinon on va t'fusiller !

∿

Après l'épitaphe fantaisiste de Sully-Prudhomme publiée récemment à cette place, voici une parodie du fameux *Vase brisé* — de laquelle nous laissons toute responsabilité à son auteur :

VASE BRISÉ

Ton pot de chambre en porcelaine
D'un coup de balai fut fêlé ;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure
Mordant le vase chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Le contenu fuit goutte à goutte
De ce récipient usé ;
Personne encore ne s'en doute...
Ne t'assois pas : il est brisé !

GEORGES GILLET.

VIENT DE PARAITRE AUX BUREAUX DE LA PLUME :

PA-HOS & ZU'ELLA

LÉGENDE EN VERS DE

GABRIEL MARTIN

TIRAGE : 1 ex. sur parchemin : 150 fr. — 52 ex sur japon impérial : 20 fr. — 101 ex. sur Wathman : 10 fr. — 503 ex. sur hollande : 3 fr.

PREMIÈRES POÉSIES

(Ce qui renaît toujours — Poésies nouvelles)

de JEAN CARRÈRE

1 volume in-18 jésus..... 3 fr.

(Il a été tiré de cet ouvrage 12 ex. à grandes marges sur hollande, ornés chacun d'une pointe-sèche en double état, de LÉON LEBÈGUE, planche détruite après ce tirage restreint. Chaque volume 12 fr. — Il ne reste plus que 3 ex.)

LE BRÉVIAIRE DU CŒUR

POÉSIES DE

ARISTIDE ESTIENNE

préface de

LÉON DESCHAMPS

frontispice de

ANDHRÉ DES GACHONS

TIRAGE : 4 ex. japon impérial à 20 fr. *(épuisés)*. — 200 ex. sur simili-hollande à 3 fr.

TABLE DES MATIÈRES

de La Plume (1892)

accompagnée d'une pointe-sèche frontispice de

HENRI BOUTET

64 pages de texte serré à 2 et 3 colonnes..... 3 fr.

(Il ne reste plus que quelques frontispices)

18, RUE DES MATHURINS
PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM
BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHÉRAPIE COMPLÉTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, Bd HAUSSMANN

Aux jeunes littérateurs à l'esprit affaibli, nous ne saurions trop recommander le vin de Mariani à la Coca du Pérou. Voici, en effet, ce que le fin poète Emile Bergerat dit de ce stimulant dans une lettre adressée à l'auteur de ce vin :

« Mon cher Monsieur Mariani, — Un verre de vin de coca pour un article et deux verres pour une aquarelle, telle est ma dose, mais le génie est au fond de la bouteille !

« Tout à vous,

Emile BERGERAT.

AVIS

A la dernière annonce pour les albums publiés par R. Pincebourde, lire au prix : **8** et **10** francs au lieu de 10 et 12 fr.

Nous devons à la bonne confraternité de l'*Art littéraire*, 3, rue du Four, Paris, communication de deux clichés de Bernard publiés dans le présent numéro. Le *Conte de fée*, dessin inédit, paraît simultanément dans les deux publications.

Prochainement réouverture des Soirées de *La Plume*.

CHEMINS DE FER DU NORD

Tous les dimanches et jours de fête, à partir de dimanche 4 juin 1893 et jusqu'à nouvel avis : *Trains de plaisir express*, à prix réduits, en 2e et 3e classes (aller et retour dans la même journée), de Paris au Tréport-Mers, desservant Saint-Denis, Pontoise, Persan-Beaumont, Méru et Beauvais.

Aller. — Départ de Paris à 6 h. 45 du matin et de Saint-Denis à 6 h. 56.

Retour. — Arrivée à Saint-Denis à minuit 2 et à Paris à minuit 13. De Paris, Saint-Denis et Creil à Cayeux, Saint-Valéry, Le Crotoy, Quend (plage de Fort-Mahon), Berck, Etaples (Le Touquet de Paris-Plage) et Boulogne-sur-Mer.

Aller. — Départ de Paris à 6 h. 30 du matin et de Saint-Denis à 6 h. 40.

Retour. — Arrivée à St-Denis à 11 h. 52 du soir et à Paris à 12 h. 3.

Prix des places (aller et retour compris) *Billets Individuels* variant de 9 fr. à 11 fr. 50 en 2e classe et de 5 fr. 85 à 7 fr. 35 en 3e classe. — *Billets de famille* comportant une réduction sur les prix individuels de 5 à 25 0/0 pour les familles de 2 à 5 personnes et au delà.

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* **CICATRISANTE**

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *L'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc.; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteu

---

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès, — (Pour la barbe, 20 fr.. 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

NQUIÈME ANNÉE — N° 107

1er Octobre 1893

Le Numéro : 50 cent.

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

s abonnements partent du 1er Janvier avril, 1er juillet, 1er octobre et nt continués sauf avis contraire.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus)
Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

SOMMAIRE

TEXTE

ADOLPHE RETTÉ..... *Lettre à M. Hugues Rebell* (à propos d'un article récent).
LÉON DESCHAMPS..... *La Poésie Française.*
WILLY (H.-G.-V.)..... *Wagner embêté par Nordau.*
LOUIS DUMUR..... *Le Drame Norwégien.*
LÉON DESCHAMPS..... *Notes sur Henri Degron.*
FÉLIX MALTERRE..... *Vers l'Iconostase.*

POÉSIE

PAUL VERLAINE..... *A Monsieur et Madame T.*
LOUIS DE ST-JACQUES ... *Apaisement.*
MICHEL ABADIE ..... *Apparition.*
AGHILLE GRISARD..... *A l'Inspiration.*

LA QUINZAINE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE :

Les Livres (S. C. — T. M.) — *Les Théâtres* (MARCEL BAILLIOT, SAULGRAIN). — *Les Expositions* (JULES CHRISTOPHE). — *Les Revues* — *A travers la Presse* (TRISSOTIN).

ESCH..... *Le Travail c'est la liberté* (chanson allemande traduite par L. M.)
TREBLA..... *La Moyenne.*
R. DE LA RIVIÈRE..... *Un Testament* (nouvelle).
ECHOS ET AVIS DIVERS.

ILLUSTRATIONS :

Portrait de Henri Degron, par FÉLIX RÉGAMEY.

PARIS
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
31, rue Bonaparte, 31

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE DERMATOL

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et énergiquement

CICATRISANTE

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des

MALADIES NERVEUSES

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *l'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy**, 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc.; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

NQUIÈME ANNÉE — N° 108 NUMÉRO DOUBLE : *Un franc* 15 Octobre 1893

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

Et puis un paysage; ce n'est pas
ssurément un arbre à droite,
maison de chaume à gauche,
nilieu, une vieille mare verdis-
e et, dans le fond, une plaine
leillee, sous un ciel plâtreux.
un morceau quelconque de la
ète, exprimant de la lumière
nonique et des mouvements
ordants, c'est-à-dire de la vie;
est la synthèse de cette vie. En
te sujet importe peu, même il
iste pas, car il n'y a point
s la nature une chose — si hum-
ble soit-elle — qui ne renferme du
etique et de l'ornementalité. Le
est de découvrir l'une et de
ir l'autre. Ce qui importe seu-
nt, c'est l'œil de l'artiste, en qui
ensibilise cette ornementalité, et
aussi son âme,
able d'interpréter
athétique. Les Ja-
ais, parce qu'ils
prirent si admira-
ent cette double
ification extérieu-
t morale des cho-
ont été de gigan-
ues artistes. Et ils
ait voltiger le rêve
a réalité, et ils ont
crier la passion au
r des choses iner-
Tout avec eux se
matise. Ils savent
tre poignants un
son, une tige de
bou, une bulbe de
Et c'est tout l'art!

Octave MIRBEAU.

...Prenez la lueur des yeux d'une sœur de charité exerçant son doux ministère, le sourire d'une vierge épiant sur la grève le retour de son fiancé, et le cœur innocent d'un enfant, enfermez tout cela dans un petit corps svelte et allègre, couronné d'une masse de cheveux de jais et vêtu de soie qui craque — vous aurez la Japonaise. (traduit de l'anglais de Henry Norman.)

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
31, rue Bonaparte, 31
PARIS

L'ART ET LA FEMME AU JAPON

SOMMAIRE

TEXTE

L'âme Japonaise..... **Félix RÉGAMEY.**
L'Art Japonais..... **Théodore DURET.**
Romanciers japonais..... **Jules ADAM.**
La Déesse Kwanon..... **E.-J. COULOMB.**
Le Sonnet de la Mousmé..... **Henri de RIBEROLLES.**
Ko Mati..... **Ph. BURTY.**
La Toilette de la Japonaise..... **HACKS.**
Le Yoshiwara..... **Henry NORMAN.**
Amour et Mariage..... **Edward ARNOLD.**
Triomphale pour l'Empire du Soleil..... **Henri DEGRON**
Le Cahier rose de Madame Chrysanthème (Le Japon de Loti)..... **Félix RÉGAMEY.**

ILLUSTRATIONS :

HORS-TEXTE : *Douce violence*, reproduction en couleurs d'une planche d'un ouvrage érotique en trois albums : « *Rêveries des Mille Nuits* ». — **COUVERTURE** : *Japonaise, imitée de* **Outamaro**. — **DANS LE TEXTE** : *Frontispice pour l'Ame japonaise.* — *Liseuse* (d'après **Isaï**). — *Coolie tatoué* (lettre ornée). — *Le Peintre* **Nakanichi Kô-Séki** (croquis d'après nature). — *Carpe remontant une chute d'eau* (reproduction d'une étoffe imprimée). — *Masque en bois peint* (lettre ornée). — **Nikki Dan Djo**, *l'enchanteur, et son rat familier* (d'après l'estampe en couleur de **Yoshi-Toshi**, élève de **Kouni-Yoshi**). — *La Déesse Kwanon* (ivoire chinois) ; *La même* (peinture japonaise). — **Smidani**, *grand prêtre japonais.* — *Mousmé.* — **Ko-Mati** *et* **Fouka-Koussa** (d'après **Kiô-Saï**). — **Ko-Mati**, *vieille.* — *Lettre ornée.* — *Japonaise à sa toilette.* — *Youjo* (fille de joie), lettre ornée. — *Joueuse de samisen* (phot. d'après nature). — *La Belle et la Bête* (d'après **Kiô-Saï**), lettre ornée. — *Emblèmes de la longévité : accessoires de la cérémonie du mariage* — *Tête de page et lettre ornée pour le* Cahier rose de Madame Chrysanthème. — *Vue de Nagasaki.* — *Lettre ornée.* — *Tsouki-mi-day* (le Pavillon des poètes sur le Kamo-gawa, Kioto).

Compositions originales ou reproductions d'apres motifs japonais par **FÉLIX RÉGAMEY.**

PARTIE DE « LA PLUME »

La Quinzaine littéraire et artistique : **Léon DESCHAMPS, Marcel BAILLIOT, LÉLIO, CAROLUS TENIB.**

Notre Prime

La statuette terre cuite de Félix Charpentier que nous avons offerte en prime à nos abonnés a eu le succès prévu : Il y a 35 demandes pour 12 exemplaires. Nous avons d'abord écarté les non-abonnés (10) et nous prévenons les autres souscripteurs dont le nom ne figure pas ci-dessous, qu'ils sont arrivés en retard. Nous espérions obtenir de l'auteur 20 exemplaires, mais il nous a fait remarquer que plus l'œuvre aurait d'exemplaires, moins il y aurait de joie à la posséder. Néanmoins, avant de briser le moule, nous avons décidé Félix Charpentier de tirer 6 nouveaux exemplaires (dont 3 sont hors commerce). Ce tirage est rigoureusement exact et définitif.

Voici les heureux souscripteurs qui reçoivent satisfaction : Dr Codet, à Coulans (Sarthe) ; Lejay, 122 boul. St-Germain, Paris ; Geo. Coste, notaire, Montpellier ; Marmonnier, 71, rue du Château, Lyon ; Dr Le Bayon, 1, avenue Reille, Paris ; G. Boogaerts, 14, rue Chanoinesse, Paris ; F. Coulon, à Panissière (Loire) ; Victor Mauroy, 12, av. des Marronniers, Fontenay-s/-Bois (Seine) ; H. de Nimal, à Marchiennes (Belgique) ; Paul Vérola, 45, avenue Montaigne, Paris ; A. Delfosse, 5, place St-Michel, Paris (2 exemplaires) ; Edouard Bertin fils, conseiller municipal, Bordeaux ; Willy, Paris ; Dr Bourbon, 6, av. de la Petite Muette, Passy-Paris.

Les 12 exemplaires tirés ont été expédiés ou servis aux premiers souscripteurs. Les 3 autres seront servis fin courant.

***

Nous rappelons aux jeunes poètes, musiciens, chansonniers, artistes lyriques ou dramatiques que les *Soirées de La Plume* ont été instituées pour faire connaître les Nouveaux et que la Direction tient des cartes d'entrée à leur disposition, aux bureaux de la revue, tous les jours de 2 h. à 5 h.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

F. R. *Genève.* — Dès que C. sera ici, recevrez autographe. Amitiés. ∿∿ **V. S.** *Levallois-Perret.* — Ces cartes sont exclusivement réservées à nos collaborateurs et à nos abonnés. ∿∿ **J. de N.** *Rottach* (Bavière). — Encombrés en ce moment et pour 2 mois. ∿∿ **G. F.** *63, rue Lepic.* — Entendu. C'est une bonne idée dont vous remercions. ∿∿ **A. D.** *Vire.* — Merci pour bonne lettre. Transmis à T. les perles signalées. Hélas ! pas encore de *Dédicaces*, c'est introuvable. ∿∿ **H. de N.** *Marchiennes.* — Entendu, ne craignez rien. ∿∿ **Dr C.** *à Coulans.* — Oui, tout est bien ainsi Avez reçu ? ∿∿ **V. M.** *Fontenay.* — Reçu. Oui, pour le reste. D'ici peu. ∿∿ **J. R.** *Loubla-de.* — Entendu. **G.** *Angers.* — Reçu, merci. Cela va bien ainsi. M. vous reviendra à temps. ∿∿ **Emile Bernard,** *Palestine.* — Ne sachant où vous écrire, je vous remercie ici pour votre aimable lettre d'Alexandrie. ∿∿ **G. C.** *Montpellier.* ∿∿ Je prends note de votre désir et le satisferai prochainement.

TOUS LES SAMEDIS, CAFÉ DU SOLEIL D'OR, 1, PLACE St-MICHEL

SOIRÉES LITTÉRAIRES ET MUSICALES DE LA PLUME

OKOMA

Japon, qui nous a révélé dans toutes ses productions artistiques un goût exquise délicatesse, pourrait bien nous réserver, du côté de sa littérature, des surprises de même ordre. Non que nous puissions rencontrer en, Shakespeare ou Voltaire, pas plus que nous avons trouvé dans les es des artistes japonais des traces de Phidias ou de Michel-Ange ; à un niveau moins relevé, le théâtre et le roman de ce peuple subit dévoilés nous permettent déjà des jouissances littéraires où nous ivons le charme attachant qui caractérise ses objets d'art.

cela comme en tout, les Japonais ont dépassé les Chinois, leurs teurs, et tandis que ces derniers s'égaraient dans l'abus des détails et echerche des complications, leurs élèves, devenus maîtres, trouvaient la icité, la clarté, l'harmonie, et inauguraient une école où la vigueur et t laissaient une large place à l'esprit et à l'émotion.

kizava-Bakïn, l'auteur du roman dont il est ici question, a été l'un des eurs littérateurs du commencement du siècle. Son œuvre dépasse en ue celle de tous nos romanciers ; elle est intitulée *Biographie des huit s*, — titre étrange. — elle n'a pas moins de cent vingt volumes et est ée comme modèle dans les écoles, car non seulement Bakïn excelle à rer des situations mouvementées et dramatiques, à dépeindre tous les ments de l'âme, à reproduire avec une finesse touchante les caractères eunes filles, mais sa phrase est alerte, puissante, son laconisme mène au but, et semblable aux peintres du Japon qui savent trouver les rapides, simples, élégants pour tout exprimer, il a le mot exact, la ure harmonieuse, l'expression juste qui donne l'intensité du vrai.

des plus anciens livres chinois, le *Y-King*, écrit, il y a trois mille sous le règne de Wen-Wang, admet que l'homme est entièrement resble de ses actes et des conséquences de ses actes. « Quand une famille e bien, elle devient prospère », et cela par la force des choses, sans ne intervention de la divinité. Cinq siècles plus tard, Lao-tzeu d'abord, ucius ensuite, admirent les mêmes principes de la responsabilité humaine, nt que chaque individu en se perfectionnant lui-même contribuait au ur général. A la même époque, mais à treize cents lieues de distance, indes, l'ascète de la famille des Sekia devenait Bouddha au moment où il arrivait à la connaissance de la cause et de l'effet (*in-ën*), c'est-à-dire la loi des conséquences que produit tout acte bon ou tout acte ais, toujours indépendamment de toute direction divine.

us n'avons pas à juger ces théories, mais à faire remarquer que dans cet ge la plupart des idées religieuses et philosophiques du Japon se trouvent sentées, et, si l'on considère que, grâce aux descriptions du texte et à yse des illustrations, on assiste à une infinité de traits de mœurs, on dire que le lecteur, après avoir parcouru *Okoma*, aura vu et bien vu un coin de l'archipel japonais

oma est le nom de la tendre héroïne de ce récit mouvementé et gai e ceux de Dumas père, convenant à tous et à toutes, aux jeunes et raves. Ce livre tiré à petit nombre avec des encres de diverses couleurs, en soie à la japonaise, s'ouvrant et se feuilletant comme un album, leuri de 34 aquarelles d'un charme exquis, ainsi que d'innombrables de-lampe, têtes de chapitre et lettres ornées d'une fantaisie délicate.

*Vos lecteurs sont informés qu'ils peuvent recevoir gratuitement pendant 3 mois l'*Art Littéraire, *illustré, en envoyant un timbre de 0,15 pour frais, à la direction, 3, rue du Four, Paris.*

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* **CICATRISANTE**

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. 2 fr. 50

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt général de *L'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents choléiformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy**, 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de **A.** Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc.; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** —— DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

CINQUIÈME ANNÉE — N° 109

1er Novembre 1893

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et sont continués sauf avis contraire.

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus).
Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

SOMMAIRE

TEXTE

MAURICE DU PLESSYS.... *Alcandre ranimé par la flûte.*
ADOLPHE RETTÉ..... *Du rôle des Poètes.*
CHARLES SAUNIER..... *Vitraux pour Jeanne d'Arc.*
JACQUES TELLIER..... *M. Emile Zola à Londres.*
ANDRÉ VEIDAUX..... *Le coup de l'alliance.*
OCTAVE UZANNE..... *Le Niagara*, notes de voyage.
R. DE LA RIVIÈRE..... *Un Testament*, nouvelle.

POÉSIE

PAUL VERLAINE..... *Dernier Espoir.*
GASTON DUMESTRE..... *Nocturne.*
LÉLIO..... *Charles Gounod.*
PAUL MASSON..... *Regards littéraires d'un Yoghi.*

LA QUINZAINE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE :

LE 10me DINER DE LA PLUME (Dalziel) ; *Lettres de F. Brunetière, Auguste Vacquerie, Francis Magnard, J.-M. de Hérédia et A. Rodin ; Discours de M. de Hérédia.* — LES LIVRES (Divers). — LES REVUES (L. D.). — LES THÉATRES (Marcel Bailliot). — MUSIQUE (Lélio).

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE :

ERNEST TISSOT..... *Lettre d'Italie.*

CHANSONS DE « LA PLUME »

SAULGRAIN..... *Prose sacrée pour la réouverture des Soirées.*

MUSIQUE :

GABRIEL FABRE..... *Complainte de l'oubli des Morts* (Poème de Jules Laforgue).

DIVERS :

TRISSOTIN..... *A travers la presse.*

ILLUSTRATIONS :

EUGÈNE GRASSET : *Projet de vitrail pour Jeanne d'Arc.* — Lettres ornées de FÉLIX RÉGAMEY.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
31, rue Bonaparte, 31
PARIS

BULLETIN LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIAL

UNE PÉTITION

Ces jours derniers, à l'Ecole des Beaux-Arts, était une exposition de projets de vitraux destinés à la cathédrale d'Orléans. Le concours était ouvert entre peintres verriers (pourquoi ?) et non entre artistes. L'un des verriers exposait une maquette de Grasset qui eut tous les suffrages et, naturellement, le jury désigna... un autre projet, celui d'un jeune homme qui n'a pas encore fait de vitraux d'église.

Voici donc une occasion unique se présentant pour nous permettre de prouver à l'univers que seuls les artistes français savent comprendre cet art national par excellence, l'art du vitrail et, lorsque nous avons le bonheur de posséder un artiste tel que Eugène Grasset, un sujet si merveilleux : *la légende de Jeanne d'Arc* et un cadre si splendide : la cathédrale d'Orléans, on préfère s'adresser à un inexpérimenté qui, si sympathique qu'il soit, ne peut raisonnablement être chargé d'une semblable tâche.

Le passé de Grasset, son génie particulier, sa conscience artistique, sa science mûre et sûre d'elle-même : tout désigne l'illustrateur des *Quatre Fils Aymon* pour ce travail. Ce n'est pas une question de personnes qu'il s'agit de soulever, nous le répétons, c'est une question d'art ; et puisque le ministère des Cultes a usé une première fois de ses droits pour annuler la décision d'un jury (en 1879) qui commit la faute de choisir un industriel quelconque, qu'il en use à nouveau et qu'il impose Grasset. Ce sera aussi un acte de justice, car seul Grasset est resté dans le programme du concours, seul il a assujéti son génie à la formule exacte demandée, et son projet, malgré cette contrainte (de laquelle il faut le relever !), est supérieur encore à tous les autres.

Voici donc le texte de la pétition déposée à nos bureaux et pour laquelle nous prions tous les artistes indépendants de nous accorder leur signature. Une lettre d'adhésion suffit, pour ceux qui ne peuvent venir signer.

PÉTITION

Les soussignés, n'ayant en vue que l'affirmation de la suprématie de l'art, estiment que Eugène Grasset, par son génie spécial, par sa probité artistique, par son Œuvre complet est le seul artiste désigné pour traduire, en vue des vitraux de la cathédrale d'Orléans, la légende de Jeanne d'Arc et que les intérêts supérieurs de l'art français commandent de lui confier cette tâche, ainsi qu'en avaient préjugé tous ceux qui ont vu l'ensemble des projets exposés au concours.

Au prochain numéro les signatures. Prière de répandre la pétition. En attendant, ceci dédié aux artistes naïfs qui crient à l'indépendance des jurys et des jurés : L'Archevêché de Paris a visité l'exposition, piloté par l'un des concurrents, M. Champigneulle, (N. Ct) ✠ de plusieurs ordres.

∿

Le jury bruxellois vient d'acquitter notre éminent collaborateur et ami Camille Lemonnier, poursuivi pour outrages aux mœurs — oh ! une nouvelle très littéraire écrite par l'auteur d'*Un Mâle !* — comme si la morale avait à voir quelque chose dans une œuvre d'art. Cette leçon profitera-t-elle à certains Parquets ?

∿

Notre collaborateur M. Paul Masson nous prie d'annoncer qu'il prépare un grand *Dictionnaire des poètes morts de faim*. Il invite les intéressés à lui transmettre tous renseignements biographiques aux bureaux de la Revue, où se centralise l'enquête.

∿

Depuis trois semaines, M. Emile Zola travaille à son prochain livre : *Lourdes*. L'état-civil de chacun des personnages est complet, l'action va naître du choc des passions, des désirs : quelle sera-t-elle ? Le Maître l'ignore encore lui-même. On sait que le *sujet* n'est jamais la préoccupation du célèbre écrivain, qu'il résulte des personnages choisis et mis en contact, mais ce que peut déjà affirmer M. Zola, c'est que son livre sera le procès-verbal de la souffrance humaine cherchant un soulagement.

∿

M. Aurélien Scholl a définitivement abandonné son château de Valnay, pour cette année. Les célèbres samedis de la rue de Clichy vont donc reprendre, à la joie des intimes du Maître.

∿

Notre confrère François Coulon, l'auteur d'*Euryalthès*, met la dernière main à une œuvre idéoréaliste, en 4 actes, *Le Libérateur*, appelée à faire quelque bruit.

∿

La *Revue Anarchiste* prépare pour paraître en Janvier un nº exceptionnel sur les *Actes de Ravachol*. Elle invite les correspondants qui ont des renseignements sur la vie du célèbre anarchiste à les envoyer 32, rue Gabrielle, à la *Revue Anarchiste*.

∿

Réformes :

On connaît l'amusante fantaisie du communard Raoul Rigault, biffant d'un trait de plume l'existence de la préfecture de police et se nommant, par le même petit papier, *délégué de l'ex-Préfecture de police ?* Il n'y avait qu'un mot de plus à la chose et un préfet de police de changé. Le peuple applaudit : Quel révolutionnaire ! ce Rigault...

M. Lépine, auteur dramatique à succès et préfet de police actuellement, n'a pas oublié son métier de vaudevilliste : d'un trait de plume il supprime les *brigades centrales*, si justement honnies, mais aussitôt il institue... *les brigades de réserve !* C'est-à-dire que le titre seul est modifié...

Et dire qu'il y a des gens qui trouvent que l'on ne fait pas assez de réformes !

∿

Egalité :

Turpin et Triponé accusés et convaincus d'avoir vendu à l'étranger le secret de la mélinite et d'avoir ainsi compromis sérieusement la sécurité de la patrie, sont condamnés à deux et trois ans de prison.

Hus, commerçant de St-Malo, trouve chez son coiffeur un capitaine avec qui, précédemment, pendant sa période de 28 jours, il avait eu des difficultés. Emporté par la colère, Hus parle un peu vivement à l'officier et est condamné pour ce fait à cinq ans de bagne ! D'un côté, l'argent ; de l'autre, la dignité humaine.

Turpin et Triponé viennent d'être grâciés... Hus est toujours au bagne, malgré l'appel déchirant de sa femme et de ses enfants.

Comparez les crimes, les punitions et l'application de la peine, puis méditez sur le tout...

∿

Voilà encore de bonne justice :

De Lesseps qui enlevait aux pauvres leurs économies : 2 ans de prison. — Renard, qui ne prenait aux gens que leur superflu : 20 ans de bagne.

M. de Lesseps a d'ailleurs été grâcié ces jours-ci !

René PINCEBOURDE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

34, rue de Verneuil, près la rue de Beaune

(Quai Voltaire PARIS)

ENVOI FRANCO

Compositions Artistiques et Symboliques

—

RÊVERIES FANTASTIQUES

par APOUX

L'ARAIGNÉE	LA NEIGE
L'ABSINTHE	LES GIBOULÉES
LE VIN	LE MOULIN GALANT
LA POUDRE	LE VAMPIRE
LE PAPILLON	LE BAISER
LE PUNCH	LE TOURBILLON

VIERGES SAGES & VIERGES FOLLES

par APOUX

PRIMA VIRGO	GOOD EVENING
MORI ME COGIS	L'IDÉE FIXE
LA CHASTETÉ	TO BE OR NOT TO BE
LA RÉVÉLATION	CHIMÈRE
L'IVRESSE	FIN DE SIECLE
LA FLAGELLATION	EXCELSIOR

FANTAISIES ARTISTIQUES

Bomm. — *Le Moulin Rouge.*
Rassenfosse (élève de ROPS). — *Le Baiser du Porion.*
— — *Le Joujou.*
— — *La Folie gardant la Chimère.*
H. de Sta. — *Une Journée au Château.*
Apoux. — *L'Homme et la Chimère.*
— *Fémina.*
Lebègue. — *Un trio célèbre.*
— *Luna et Stella.*
Pau. — *Le départ pour Cythère.*

Collections de 12 gravures à l'eau-forte

Chacune de ces collections, renfermée dans une couverture illustrée, est tirée sur format in-4° jésus (0.35 sur 0.28.)

PRIX : Sur papier vergé de Hollande. **8** fr.
Sur papier Japon . . . . . **10** fr.

Quelques collections coloriées à l'aquarelle, **5** fr. en plus.

Un spécimen est adressé gratis sur demande ; joindre 15 cent. pour le prix du port.

Une collection est offerte gratuitement à titre de prime, aux abonnés du catalogue mensuel Pincebourde (3 francs par an.)

PROPRIÉTÉ à Paris, 16, cité Talma. Rev. br. 6.540 fr. M. à p. 60.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 14 nov. 93. Me **Rigault,** not. à Paris, 31, bd Sébastopol

Adj. s. 1 ench. ch. d. not. Paris, 21 nov. 93. **PROPRIÉTÉ** à Paris, r. de la Villette, 36. Cont. 500 m. Rev. 2.110 fr. M. à pr. 20.000 fr. Me **Hussenot**, not., 393, r. d. Pyrénées.

Adj. s. 1 ench. ch. des not. Paris, 7 nov. 93. 2 lots gde et belle **PROPRIÉTÉ** à Paris, 206, r. d. Fourneaux et rue Labrouste, 45 et 47. Cont. 1.945 m. M. à prix (30 fr. le m.), 28.400 et 29.400 fr. Me **Hussenot,** not.. 393, r. des Pyrénées.

Adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 14 nov. 1893, en 2 lots qui seront réunis **MAISON**, r. Olivier-de-Serres, 58. Mise à prix 6.000 fr. **MAISON** r. Olivier de Serres, 7. Rev. 730 fr. M. à pr. 5.000 fr. Sad. à Me **Hussenot**, n., 393, r. des Pyrénées.

Adj. s. 1 ench. ch. d. not. Paris, 7 nov. 93, en 2 lots qui seront réunis **MAISON** r. Ramponneau, 11. R. bail pr. 1.500 fr. M. à prix : **MAISON** r. Ramponneau, 15. Rev. 15.000 fr. 1.330 fr. M. à pr. 13.000 fr. Sad. à Me **Hussenot**, not., 393. r. d. Pyrénées.

Adj. s. 1 ench. ch. d. not. Paris, 21 nov. 93. **PROPRIÉTÉ** à Paris, cité Aubry, 10, r. de Bagnolet. Cont. 404 m. Rev. 3.176 fr. M. à pr. 20.000 fr. Me **Hussenot,** not., 393. r. des Pyrénées.

Adj. s. 1 ench. ch. d. not. Paris, 21 nov. 1893. **MAISON** à Paris, r. de Bagnolet, 55, passage Ligner, 25. Rev. 1.600 fr. M. à pr. 17.000 fr. Me **Hussenot,** not., 393, rue des Pyrénées.

Nos lecteurs, abonnés ou non, sont informés qu'ils peuvent recevoir gratuitement pendant 3 mois l'Art Littéraire, *illustré, en envoyant un timbre de 0,15 pour frais, à la direction, 3, rue du Four, Paris.*

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE DERMATOL

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

***Poudre insoluble, antiseptique, inodore* et *énergiquement* CICATRISANTE**

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des **RHUMES** Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de ***L'ALCOOLATURE d'ARNICA*** de la TRAPPE de NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE de MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc. ; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès.** — Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

CINQUIÈME ANNÉE — N° 110 NUMÉRO DOUBLE : UN FRANC 15 Novembre 1893

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale
BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : Léon DESCHAMPS

Sommaire de ce numéro consacré à l'AFFICHE ILLUSTRÉE et préparé par

M. JOSEPH CANQUETEAU :

L'Affiche illustrée, par **Ernest Maindron**. — *Le Roi de l'Affiche*, par **Félicien Champsaur**. — *Chéret*, par **J.-K. Huysmans**. — *L'Œuvre de Chéret*, par **Roger Marx**. — *Eugène Grasset*, par **Léon Maillard**. — *Les Affiches de Willette*, par **Charles Saunier**. — *L'Affiche moderne et Henri de Toulouse-Lautrec*, par **Frantz Jourdain**. — *Sur les « Femmes » de Jules Chéret*, par **René Dubreuil**. — *Quelques opinions sur les Affiches illustrées* : **Jean Carrère, Jules Claretie, Edouard Detaille, Carolus Duran, Anatole France, Henner, Jean Jullien, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Adolphe Retté, Jean Richepin, Georges Rochegrosse, Auguste Rodin, Emile Zola**. — *P. Ballurlau, J. Grün, G. Noury, Guydo, R. Tholer*, par **Léon Durocher**. — *Psychologie des Chéret*, par **Yvanhoë Rambosson**. — *Merci à Chéret*, par **Raoul Sertat**. — *Maximilien Luce, Léo Gausson, Pierre Bonnard, Maurice Denis*, par **Jules Christophe**. — *Sur quatre panneaux décoratifs*, sonnet de **Léon Denis**. — *La Maison Sagot*, par **L. M.**

PARTIE DE « LA PLUME ». — *Les Livres*, par **Léon Deschamps** et **Jean de Nèthy** ; *les Théâtres*, par **Marcel Bailliot** ; *les Revues*, par **Sainte-Claire** ; *la Musique*, par **Lélio**. — *Regards littéraires d'un Yoghi*, par **Paul Masson**. — *CHANSONS DE « LA PLUME »* : *Chanson des Thuriféraires*, paroles et musique de **Xavier Privas** ; *Les Marins Russes*, par **Jacques Ferny** ; *Changement de front*, par **Joseph Canqueteau** ; *Les Poètes*, paroles et musique de **Charles Mougel**, illust. de **Léon Lebègue**. — *Divers*.

TRENTE-CINQ CLICHÉS ILLUSTRATIONS par **JULES CHÉRET, MAURICE DENIS, J.-L. FORAIN, GALICE, EUGÈNE GRASSET, GUILLAUME, H.-G. IBELS, HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC, LÉON LEBÈGUE, FÉLIX RÉGAMEY, CARLOZ SCHWABE, ALEXANDRE SÉON** et **ADOLPHE WILLETTE.**

COUVERTURE ORIGINALE, EN COULEUR, DE JULES CHÉRET

LE 5 JANVIER PROCHAIN, INAUGURATION DU

SALON DE LA PLUME

EXPOSITION DE PEINTURE, SCULPTURE, GRAVURE & OBJETS D'ART

Permanente, renouvelée complètement chaque mois

31, RUE BONAPARTE, 31

Pour répondre au désir exprimé par sa clientèle d'artistes et d'amateurs éclairés, La Plume vient de faire installer, 31, rue Bonaparte, au rez-de-chaussée, un hall de cent vingt mètres carrés spécialement aménagé et décoré pour des expositions d'art. Ces expositions seront publiques, mais à la condition que le visiteur soit muni à l'avance d'une carte permanente qui sera délivrée par le Directeur, à partir du 15 décembre prochain, aux lecteurs, abonnés, collaborateurs ou amis de la Revue qui en manifesteront le désir. Ce SALON DE LA PLUME, pour ne pas diperser nos efforts en faveur des artistes, sera réservé à CENT d'entre eux seulement. La liste en sera publiée prochainement. Disons dès maintenant que nous nous sommes assuré le concours de maîtres tels que Félicien Rops, Félix Charpentier, Jules Chéret, Eugène Grasset, Marcelin Desboutin, Henri Boutet et de tous ceux qui, par leur collaboration, ont fait le succès de cette Revue.

Nous prions les artistes qui désirent faire partie des CENT de bien vouloir nous en aviser immédiatement, ils recevront aussitôt tous renseignements sur l'organisation matérielle et les conditions requises pour leur inscription.

ONZIÈME

DINER DE LA PLUME

Sous la présidence de l'éminent statuaire

A. RODIN

LE SAMEDI 9 DÉCEMBRE PROCHAIN

AVIS. — *L'Invitation pour ce banquet étant gravée à l'eau-forte par JULES SYLVESTRE sera forcément tirée à petit nombre d'exemplaires. C'est pourquoi nous prions les amis qui désirent assister au banquet de bien vouloir se faire inscrire d'avance aux bureaux de la revue, s'ils tiennent à recevoir l'invitation. Tout engagement sera ferme et comptera pour la cotisation, même si le souscripteur n'assiste pas au dîner.*

LA DIRECTION.

RÉOUVERTURE

des Soirées de LA PLUME

Ce premier samedi d'octobre était attendu avec impatience par tous nos amis. Enfin, voilà nos Soirées reprises. Rappelons à tous les auteurs désireux de se produire que *La Plume* sera heureuse de les recevoir et de les faire connaître. Que les nouveaux, les inconnus surtout, viennent hardiment : c'est pour eux que ces samedis littéraires ont été fondés. Les célèbres d'aujourd'hui étaient hier tremblants et timides aux dites soirées : ils seront les premiers à aider les débutants de leurs bienveillants conseils. *L. D.*

Compte-Rendu : Saulgrain : *Prose mystique pour la reprise des Soirées de La Plume* ; *Floquet et Piou* : chansons inédites. — Henri Stentz : *Elle avait un doigt croisé sur sa bouche*, poésie. — Gaston Dumestre : *Les Aigles*, sonnet. — F.-A. Cazals : *Le poil dans la main*, sonnet-impromptu ; *L'Union franco-russe*, chanson inédite. — Emmanuel Signoret : *Chant des trompettes d'été*. — Joseph Canqueteau : *La Comédie-Française à Londres* ; *La danse du Nègre* ; *Myosotis franco-russe*, chansons inédites. — Yvanhoë Rambosson : *Sérénité* ; *Un Soir*, poésies. — Saulgrain : *Verlaine devant l'Eternel*, chanson. — Léon Denis : *Sonnet*. — F.-A. Cazals : *Le Café Procope* ; *Le Nouveau Conseil municipal*, chansons inédites. — Gaston Dumestre : *La Réforme de l'orthographe* ; *Les Macchabées*, chansons inédites. — Jules Laloue : *Les Vieux Chateaux*, poésie. — J. Canqueteau : *Le Blason de l'Ecole romane* ; *Les dernières volontés de Sarcey*, chansons. — Léon Denis : *Espoir*, poésie. — F.-A. Cazals : *Calendrier*, chanson. — Henri Méryc : *Une Soirée à La Plume* ; *Le trou sous le nez*, chansons. — Emmanuel Signoret : *le Tombeau d'Edgard Poë* (Stéphane Mallarmé) ; *Danse Sacrée*, poésies. — Gaston Dumestre : *l'Enfant naturel*, chanson inédite ; *Le Calvaire*, poésie. — Emmanuel Signoret : *Vers dorés pour Charles Baudelaire*. — Henri Erasme : *Vers pour Emmanuel Signoret*.

Présidence de Léon Deschamps.

Piano tenu par Alphonse Boogaerts.

Compte-rendu de la Soirée qui a suivi le Banquet (11 octobre 1893). — Léon Denis : *A José-Maria de Heredia*, poème. — Emmanuel Signoret : *Le Tombeau d'Edgar Poë* (poème de Stéphane Mallarmé). — Cazals : *Ballade en vue d'honorer les Parnassiens* (de P. Verlaine). — Victorien du Saussay : *Blondes*. — Yvanhoë Rambosson : *Sur un vers de Baudelaire*. — A. Rette : *Colloque sentimental* (de P. Verlaine). — Jean Carrère : *Les Conquérants* (de José-Maria de Heredia). — Carolus Tenib : *la Complainte du mendiant*. Eugène Buffet : *Effet de printemps* ; *la Femme fatale* ; *le Cocher*, chansons. — Jacques Tellier : *la Reine de Saba*, poésie ; *Bêtes d'amour*, poésie. — L. Mougel : *la Chanson des poètes* ; *l'Académie* ; *la Chanson de Bérenger*, chansons. — Laurent Tailhade : *Ballade pour exalter les doyennes du persil* ; *Ballade pour consoler l'enseigne Viaud de ne pas avoir paru à l'exposition le Barc de Boutteville* ; *Ballade mystique sur l'état de pauvreté de Paul Verlaine*. — Jean Carrère : *Ode triomphale à Victor Hugo*, poésie. — J. Canqueteau : *Les Envoûtements*, scène liturgi-comique, musique arrangée par J. le Bayon : *Chinchotte sur la colonne*, chanson inédite ; *le Chabanais* — P. Paillette : *Quelle santé*, poésie ; *Voix nouvelle*. — Marcel Bailliot : *l'Homme qui rit*, chanson inédite ; *Comme la lune*. — Victor Dumestre : *Verlaine à Broussais*. — Léon Denis : *Pélerins*, poésie. — Trimouillat : *la Classe* ; *Lamentations présidentielles*. — J. Ferny : *la Statue* ; *Arton dans le ventre de la baleine* ; *les Révélations d'un sous-préfet au Concours d'animaux gras*, chansons ; *Cornélius Herz ne va pas bien* ; *Burdeau s'instruit*, monologues. — Lucien Gillain : *Visites académiques d'Emile Zola*. — André Ibels : *Chanson noire*, poésie. — Paul Daubry : *Rêves de poète*, chanson ; *Désirs*. — J. Canqueteau : *Le gaz s'éteint*.

Secrétaire de séance : Marcel Bailliot. — Président : Léon Deschamps.

Samedi 21 octobre 1893. — F. L. de Cardelus : *Amours et ténèbres*. — Elie Brachet : *Cœurs perdus*. — Jacques Tellier : *Un coin du voile s'est levé*, poésie. — Eugène Faivre : *l'Adieu de Luc* récit. — Charles Mougel : *le Quartier Latin*, chanson ; *l'Odeur de ta dentelle*, poésie. — Yvanhoë Rambosson : *Sur un vers de Baudelaire* : (O vase de tristesse ô grande taciturne). — Gaston Dumestre : *le buste de Guillotin* ; *le marchand de statuettes*, chansons. — Henri Stentz : *la Rose du parterre d'or*, sonnet. — Marcel Bailliot : *le tendriou* ; *l'Homme qui rit*, chansons. — Emmanuel Signoret : *les Visionnaires* (Victor Hugo) ; *Hymne à la Beauté* (Charles Baudelaire). Joseph Canqueteau : *la Danse du nègre* ; *Bérenger au Chabanais* ; *les dernières volontés de Sarcey*, chansons. — Léon Dequillebecq : *Sonnet*. — Ch. Mougel : *les Poètes*, chanson. — Henri Degron : *Vers la seule clarté*, poésie. — Ch. Mougel : *l'Académie* ; *Bérenger aux quat'z arts*, chansons. — Jean Carrère : *Hymne d'hirondelle* ; *Chanson d'amour et de joie* ; *l'Ile heureuse*, poésies — Marcel Bailliot ; *Paraphrases de vers de Jean Moréas* ; *les gratte-culs m'ont dit*, poésies. — Paul Paillette : *Trois types* ; *Cinq francs la paire*, fantaisie montmartroise ; *le piquet d'amour*, autre fantaisie. — Jules Laloue : *les Meules*. — Gaston Dumestre : *Deuil d'amour*, romance ; *la réforme de l'orthographe*, chanson. — André Ibels : *la Chanson du père Duchêne*. — Joseph Canqueteau : *les nouveaux ténors du Palais Bourbon*, chanson.

Secrétaire de séance : Léon Dequillebecq. — Président : Léon Deschamps.

Samedi 4 Novembre. — Léon Maillard : Conférence sur la question Grasset et les verrières de Jeanne d'Arc. — Henry Méryc : *le Bal de l'Internat* (Dalibard), chanson. — Eugène Faivre : *Chalet sous les sapins*, récit. — Gaston Dumestre : *l'Etat-civil* ; *le Marchand de statuettes*, chansons. — Léon Lechère : *Chanson pour Madame le roi Guillaume*, chanson. — André Veidaux : *les Resignés*, poésie. — Edgard Helliot : *la petite Ville* ; *les Clubs*, chansons. — Edmond Rocher : *Idylle Céleste*. — Mlle Andrée : *les Trottins* (paroles de M. Bailliot, musique de J. le Bayon) ; *la Délaissée* (Noël Villard) chansons. — Paul Paillette : *les Enfants de la nature* ; *Malentendu* ; *Brave ouvrier*, poésies. — Arthur Bernède : *l'Anneau d'argent* (Cécile Chaminade) ; *le bon gîte* (P. Déroulède. — Roland de Marès : *les rois aveugles*, poésie. — Gaston Dumestre : *Simplice l'Ecorché* ; *la chanson des yeux*, chansons. — H. Degron : *les Glycines*, poésie ; *les Bois*, mélodie. — Yvan. Rambosson : *Epilogue*. — Tristan Klingsor : *Chanson d'on ne sais qui*. — De Cardelus : *Souvenir*, mélodie. — Martinet : *Marchand de beurre au Panthéon*, sonnet ; *le Bois à l'huile*. — Jean Carrère : *le sermon sur la montagne*, poésie. — A. Retté : *les enfants élus* ; *Ballade du vent qui passe* ; *Parsifal*, poésies. — Marcel Bailliot : *Chanson franco-russe* ; *l'Abricot*.

Présidence de Léon Deschamps. — Secrétaire de séance : Marcel Bailliot.

Piano tenu par Arthur Bernède.

Tous les Samedis, à 9 h. du soir, Café du SOLEIL D'OR, 1, Place St-Michel

SOIRÉES DE « LA PLUME »

des Publications en vente aux Bureaux de la Revue, 31, rue Bonaparte, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
Artistique et Littéraire

31, Rue Bonaparte, PARIS

COLLECTION D'ART

Éditée sous le patronage de *La Plume*

ŒUVRES DÉJA PARUES :

1. — **Dédicaces,** poésies, par Paul Verlaine, (portrait de l'auteur dessiné par F.-A. Cazals et gravé par Maurice Baud) tirage à 350 exemplaires numérotés : 50 ex. à 20 fr. ; 50 à 5 fr. ; et 250 à 3 fr..... *(épuisé).*
2. — **A Winter night's dream** (*Le Songe d'une Nuit d'Hiver*) poème lunatique, par Gaston et Jules Couturat, de l'École funambulesque (portrait des auteurs par Raymond Lotthé), tirage à 250 exemplaires numérotés : 25 ex. sur grand Japon à 20 fr. ; 25 sur papier à la forme à 5 fr. et 200 à 3 fr. *(épuisé).*
3. — **Albert,** roman, par Louis Dumur, (portrait de l'auteur gravé en phototypie), tirage à 500 exemplaires numérotés : 25 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 475 sur simili Japon à..... 3 fr. »
4. — **Les Cornes du Faune,** poésies, par Ernest Raynaud, (portrait de l'auteur gravé en phototypie), tirage à 162 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à..... 3 fr. »
5. — **Le Fi Bâlouët**, études de mœurs paysannes, par Jacques Renaud, (portrait par L. de St-Etienne) tirage à 212 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 200 ex. sur simili-Japon à..... 3 fr. »
6. — **Les Tourmentes,** poésies, par Fernand Clerget, (portrait de l'auteur par Raymond Lotthé) tirage à 162 exemplaires numérotés : 20 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à..... 3 fr. »
7. — **Thulé des Brumes**, légende moderne, par Adolphe Retté, (portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par H.-E. Meyer) tirage à 312 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 300 ex. sur simili-Japon à..... 3 fr. »
8. — **Quand les Violons sont partis**, poésies, par Edouard Dubus, (portrait de l'auteur par Maurice Baud), tirage à 162 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 ex. sur simili-hollande à 3 fr. »
9. — **La Vie sans lutte,** nouvelles, par Jean Jullien, (portrait de l'auteur par Maximilien Luce) tirage à 262 exemplaires numérotés : 12 sur grand Japon à 20 fr. avec double portrait par Luce), et 250 ex. sur simili-japon à..... 3 fr. »
10. — **La Passante**, roman d'une âme, par Adrien Remacle, (frontispice à l'eau-forte par Odilon Redon), tirage à 420 exemplaires numérotés : 20 sur grand Japon à 20 fr. et 400 ex. sur simili-hollande à.... 3 fr. »
11. — **L'Altière Confession**, proses, par William Vogt, (portrait de l'auteur gravé à la pointe sèche par Marcelin Desboutin) tirage à 262 exemplaires numérotés : 12 sur grand Japon à 20 fr. et 250 sur simili-japon à..... 3 fr. »
12. — **Les Baisers morts,** poésies, par Paul Vérola, (frontispice à l'eau-forte par Félicien Rops), tirage à 262 ex. numérotés : 12 ex. sur Japon (avec double état du frontispice) à 20 fr. et 250 ex. simili-hollande à 3 fr. »

(Cette collection se continue par un volume nouveau chaque trimestre. Tous les exemplaires sont numérotés. L'édition ne sera jamais réimprimée).

ANNEXE A LA BIBLIOTHÈQUE

Paradoxe sur l'Amour, étude en prose par Adolphe Retté (frontispice à l'eau-forte par H.-E. Meyer), une plaquette de luxe tirée à 150 ex. numérotés : 4 ex. sur hollande, à grandes marges (épuisés) et 146 ex. simili-hollande à..... 2 fr. »

La Lutte Idéale (*Les Soirs de La Plume*) par Léon Maillard, préface d'Aurélien Scholl, cent portraits divers par Argus, Albert Brière, Paul Balluriau, Émile Bourdelle, F.-A. Cazals, Clude-Albert, Fernand Fau, Heidbrinck, Léon Lebègue, Jules Ollivier, E. Rousseau, Alexandre Séon, A. Trachsel et Robert Vallin, un volume in-18 à..... 2 fr. »
Il a été tiré de cet ouvrage, 10 ex. sur Japon à..... 12 fr. »

Chansons de Joseph Canqueteau, préface d'Aurélien Scholl, couverture en couleurs de Gaston Noury, dessins dans le texte et hors texte, de Fernand Fau, Léon Lebègue et Gaston Noury, un beau volume in-18 sur simili-hollande à..... 3 fr. »
Il a été tiré de cet ouvrage 20 ex. grand papier Japon à 10 fr. l'ex. avec une pointe-sèche de Henri Boutet (planche détruite).

Bréviaire du Cœur, poésies par Aristide Estienne, préface de Léon Deschamps, frontispice de Andhré des Gachons, tirage à 254 ex. : 4 sur grand Japon (épuisé) et 250 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

Pa-Hos et Zu'ella, légende en vers, par Gabriel Martin, ex. à 150 fr. 20 fr. 10 fr. et. 3 fr. »

Au Seuil des Paradis, poésies, par Alfred Guiche, format album, 4 vol. Japon impérial à 20 fr. *(épuisés)* et 160 ex. à..... 3 fr. »

Notes pour demain :

1. — *Andhré des Gachons*, par Léon Maillard, J.-L. Croze, et Marcel Blanchedieu, 1 plaquette de luxe avec trois compositions de Andhré des Gachons et un portrait en phototypie..... 2 fr. »
2. — *H.-G. Ibels*, par Charles Saunier, 1 plaquette de luxe avec 7 dessins de Ibels et un portrait par H. Toulouse-Lautrec... 2 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage 15 ex. sur Japon à grandes marges, avec un dessin *original* encarté, au prix de..... 20 fr. »

Cette collection sera continuée.

Collections de LA PLUME : chaque vol. 20 fr. »

Tome I *(année 1889)*, un beau vol. broché (186 pages) contenant des dessins de G. Auriol, Caran d'Ache, Fernand Fau, Fraipont, Henriot, Léon Lefebvre, Paul Léonnec, R. Lotthé, Luque, Edouard Manet, H. Rivière, Robida, Uzès, Ad. Willette, etc.

Tome II *(année 1890)*, un vol. (266 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) F. l'Anglois, F. Besnier, A.-F. Cazals, A. Descaves, V. Meurin, Gaston Noury, Emmanuel Rousseau, Mesplès, Alcide Sauvaire, etc.

Tome III *(année 1891)* un vol. (484 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) A. Bouvenne, Cham, Jules Chéret, F. Courboin, Dantan, Maurice Denis, Dubois-Pillet, Paul Gauguin, Ch. Gautier, A. Gill, Grandjean, E. Hébert, Lautrec, Luce, E.-H. Meyer, Lucien Pissarro, G. Seurat, Paul Signac, Steinlein, Albert C. Sterner, etc.

Tome IV *(année 1892)*, un vol. (536 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) H.-G. Ibels, Alphonse Germain, Andhré des Gachons, Alexandre Charpentier, Trachsel, Maurice Baud, Léon Lebègue, Heidbrinck, Paul Balluriau, Henri de Groux, Charles Cain, Louise Abbéma, Jules Benoit-Lévy, J. Wagrez, E. Dardoize, F. Cormon, Myrbach, Ségé, etc. (Le frontispice de ce vol. est une pointe-sèche de Henri Boutet).

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE

Il a été tiré du beau dessin de Jules Chéret, pour la couverture de ce numéro, quelques épreuves d'auteur, sur Japon spécial, signées, au prix de DIX FRANCS l'une.

Rappelons qu'il existe aussi de belles épreuves à grandes marges (cliché et tirage spécial) du dessin de Félix Régamey paru au nº 108 : « Le Palais des Poètes.

L'une TROIS FRANCS, franco.

Effet des fêtes franco-russes :

Nos amis Georges d'Esparbès et Jean Carrère se trouvant à une soirée du *Journal*, dont ils sont les collaborateurs, ont été priés de dire des vers, et ont déclamé le premier *Caïn*, poème biblique, et le second l'*Ode triomphale à Victor Hugo* que connaissent bien nos lecteurs.

Savez-vous comment on a désigné ces pièces dans un compte-rendu ? — Des vers *patriotiques !*

A paraître prochainement :

A Londres, chez Eckin Mattheus & Lane, une anthologie de poètes français contemporains, où la jeune école sera largement représentée. Introduction d'Arthur Symens.

A Cambridge (Etats-Unis) chez Kimball, Stone et Cie, un ouvrage sur les jeunes poètes français, par Stuart Merrill.

Mlle Rousseil vient d'écrire à M. Carnot la lettre ci-dessous que nous publions à titre de curiosité et sans en approuver les termes :

A M. Carnot, Président de la République,

M. le Président, permettez-moi de protester de toutes mes forces. Je lis dans *l'Intransigeant* : « Madame Adam, au nom des *Femmes françaises*, est venue à Toulon offrir aux officiers de la marine russe des bijoux faits de myosotis ». En vertu de quels pouvoirs cette vieille hétaïre se permet-elle de parler au nom des honnêtes femmes ? Qui a signé la liste qu'elle prétend avoir reçue ? Seule Madame Carnot avait le nom de parler au nom de la France et des Françaises. Certes la vaillante compagne de votre gloire eût choisi autre chose qu'une fleur allemande pour perpétuer un souvenir avec nos amis les Russes. Je suis française, toute ma vie de dévouement et d'abnégation a prouvé que j'aime mon pays par dessus tout ! C'est pourquoi je viens vous dire, Monsieur le Président ; Je ne suis pas complice du soufflet que cette cabotine, dont la vanité est ici lugubrement grotesque, vient de donner à la France.

J'ai l'honneur, etc.

R. Rousseil.

Membre de la Société des Auteurs, et de la Société des Gens de Lettres de France, décorée de la grande médaille du Mérite et du Génie de S. M. le roi des Pays-Bas et de la croix des Ambulances.

Suite aux documents sur la question des vitraux pour Jeanne d'Arc. On lit dans les *Annales Religieuses* du diocèse d'Orléans (nº du 22 octobre) :

L'auteur de la *Messe de Jeanne d'Arc*, exécutée en 1887, dans notre cathédrale en sa présence, M. Charles Gounod, que la France pleure en ce moment, s'intéressait singulièrement (*singulièrement ! en effet*) au concours de nos vitraux. Le 14 octobre, il s'était « permis de recommander au bienveillant suffrage de plusieurs jurés, le travail que son jeune ami, Jacques Galland, beau-frère de son fils, envoyait au concours pour les verrières de la cathédrale d'Orléans » ; et déclarait « qu'il serait on ne peut plus heureux, que la compétence de leur jugement s'accordât avec les vœux de son affection ». Ce bonheur ne lui a pas été réservé ; car, mourant et sans connaissance, il n'a pu connaître, le 17, une décision qui comblerait ses vœux, dictés par une paternelle et prévoyante affection.

Cet aveu ingénu, qui jette un jour nouveau sur les mobiles auxquels ont obéi, en toute indépendance, MM. les membres du Jury, est signé des initiales T. C. (lisez l'abbé Th. Cochard, membre du jury lui-même). Et le naïf abbé qui répond à notre protestation en déclarant qu'elle « dépasse les bornes d'une critique saine et impartiale » ne s'aperçoit pas qu'il n'a plus le droit d'écrire ce mot : *impartial !* après avoir aussi bellement déclaré que le jury orléanais a été circonvenu et qu'il a voté en bloc, sans tenir compte de la valeur des œuvres exposées, pour le projet du beau-frère du fils d'un musicien qui avait osé mettre ses sentiments familiaux en parallèle avec la justice devant une question d'art à résoudre.

Au prochain numéro nous publierons la pétition déposée en nos bureaux. Avis au retardataires.

A paraître prochainement de notre ami et collaborateur Henry Cormeau : *Chantepleure*, étude des milieux occultistes provinciaux. Ce livre paraîtra dans la *Bibliothèque de « La Plume »*.

Plusieurs de nos confrères se sont réunis dans le but de former un *Syndicat de la Critique littéraire*.

La première réunion, composée de quarante-cinq membres, a nommé une commission provisoire chargée d'élaborer les statuts et de les présenter à une assemblée générale ultérieure.

Les adhésions seront reçues au siège du Syndicat, bureaux de la *Patrie*, 12, rue du Croissant.

La Commission élue composée de MM. Jean Bernard, Emile Blémont, Léon Deschamps, Duvernois-Schwabacher, Charles Fuster, Jules Lermina et Paul Perret a choisi ce dernier pour son président.

A la suite de l'annonce de conférences faites par M. Laurent Tailhade à l'*Œuvre*, un fumiste (?) a répandu à profusion le prospectus suivant imprimé sur papier *très doux*. On cherche (?) l'auteur pour le corriger, paraît-il : rien qu'en s'en rapportant au style, nos lecteurs ne chercheront pas longtemps...

Voici cette réclame :

EN PLEINE MERDE !

Tel est le titre de la nouvelle brochure que publiera prochainement M. Laurent Taillade.

EN PLEINE MERDE !

C'est encore d'un voyage au pays des gens de lettres qu'il s'agit, le **PAYS DU MUFLE**, comme le nomma si expressivement l'auteur dans son précédent ouvrage, mais la *Conspiration du Silence*, l'ayant amené à faire « de plus fort en plus fort » il a aujourd'hui le courage de ne pas reculer devant la hardiesse d'un titre dont néanmoins il saura tenir promesse :

EN PLEINE MERDE !

C'est une *peinture* des mœurs du journalisme contemporain, une amère critique des critiques à gages et le marivaudage d'un bel esprit fin-de-siècle s'y marie agréablement avec la virulence d'un confrère flagellant.

EN PLEINE MERDE !

Par LAURENT TAILLADE

fera date dans l'histoire littéraire et la jeune école, dans ses admirations pour les écrivains néo-catholiques, saura faire une large place, au côté du Maître Léon Bloy, à son parfait disciple Laurent Taillade.

*Nos lecteurs, abonnés ou non, sont informés qu'ils peuvent recevoir gratuitement pendant 3 mois l'*Art Littéraire, *illustré, en envoyant un timbre de 0,15 pour frais, à la direction, 3, rue du Four, Paris.*

REVUE DES REVUES

La **REVUE DES REVUES**, répondant aux nombreuses demandes de ses abonnés, deviendra, partir du 1er janvier 1894, **bi-mensuelle** et paraîtra le 1er et le 15 de chaque mois.

La **REVUE DES REVUES**, tout en conservant son caractère actuel, qui lui a valu *un succès s précédent dans l'histoire des périodiques français*, aura en même temps sa physionomie à part, ce à l'augmentation graduelle des articles originaux, dûs à la plume des plus grands écrivains du cle.

La **REVUE DES REVUES** paraîtra, à partir du 1er janvier avec le sous-titre : **Revue Europe et d'Amérique** et publiera *en dehors de toutes les rubriques qu'elle donne actuellent, et qui seront considérablement élargies*, des *nouvelles* et des *romans*, dûs aux écrivains les plus outés de la France et de l'étranger.

La **REVUE DES REVUES** offrira donc à ses abonnés, à partir du 1er janvier 1894, *deux numros* par mois, format de la **Revue des Deux-Mondes**, contenant le même nombre de pages autant de texte que chacun de nos numéros actuels.

La **REVUE DES REVUES** publiera par conséquent, presque *simultanément* avec les revues plus célèbres du *monde entier*, tout ce qui y paraîtra d'important dans tous les domaines de l'acté humaine.

La **REVUE DES REVUES** donnera, comme par le passé, les meilleures caricatures politiques, près les journaux les plus célèbres du monde entier.

La **REVUE** conservera, malgré toutes ces réformes coûteuses, son ancien prix d'abonnement. ne légère modification portera seulement sur les *frais de poste* qui subiront une augmentation, usée par l'envoi de 24 numéros au lieu de 12.

Le prix de l'abonnement à la **REVUE DES REVUES et la Revue d'Europe et Amérique** sera par conséquent pour :

Paris et la France **14** *francs par an ;* **9** *francs par semestre*
Etranger (Union postale) **18** — — **12** — —

EN PRÉPARATION A LA BIBLIOTHÈQUE DE *LA PLUME*

MÉMOIRE
sur la
MUSIQUE

Théorie, Pratique et Philosophie musicales

par

J.-F. LE SUEUR

hevalier de la Légion d'Honneur, Membre de l'Institut de France, Directeur général de la Musique de mpereur Napoléon Ier, ancien Inspecteur et Professeur de haute Composition au Conservatoire impérial de sique, Grand Cordon de l'ordre de St-Michel, Membre de toutes les Sociétés savantes de France et de l'Europe.

DEUX VOLUMES in-4°, DE 500 PAGES CHACUN, AVEC UN PORTRAIT A L'EAU-FORTE PAR X. LE SUEUR

tirage à 310 ex. numérotés, au prix de **vingt-cinq francs** chacun.

Cette publication est honorée d'une subvention du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts

---

LE TOMBEAU DE CHARLES BAUDELAIRE

Publié avec le concours de MM.

comte de Lisle, François Coppée, Paul Bourget, Jules Claretie, Léon Dierx, Anatole France, E. de Goncourt, . de Hérédia, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, S. Mallarmé, Roger Marx, is Ménard, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Jean Moréas, Prince Alexandre Ourousof, Edmond Picard, ri de Régnier, Adolphe Retté, Jean Richepin, Édouard Rod, Georges Rodenbach, Aurélien Scholl, Armand estre, Sully Prud'homme, Swinburne, Laurent Tailhade, Auguste Vacquerie, Paul Verlaine, Emile aeren, F. Viélé-Griffin, Emile Zola et de toute la jeunesse littéraire actuelle.

FRONTISPICE A L'EAU-FORTE PAR FÉLICIEN ROPS

beau vol. in-8° de 250 pages environ et qui ne sera tiré que pour les souscripteurs (V. prix au prochain n°)

LA PLUME a été fondée le 15 avril 1889 par un groupe de jeunes artistes ayant à leur tê Léon Deschamps : elle a commencé sa cinquième année le 1er janvier 1893. Elle paraît le premi et le quinze de chaque mois avec de 40 à 80 colonnes de texte serré, un dessin en encartage (noir en couleurs) et de nombreuses illustrations dans le texte.

Chaque numéro contient les rubriques suivantes : —

Articles de fond : *a) Etude d'Histoire, de Sociologie ou de Philosophie. — b) Etude d'Esthétiq générale. — c) Petites Polémiques. — d) Le Salon de « La Plume »* (étude critique d'un jeune peintr statuaire, graveur ou architecte, avec de nombreux dessins à l'appui). — *e) Articles divers,* — p MM. Henry Becque, Maurice Barrès, Jean Moréas, Adolphe Retté, Alphonse Germain, Hugu Rebell, Stuart Merrill, Jean Jullien, André Veidaux, Jules de Marthold, Anatole France, Lé Durocher, Léon Dequillebecq, Georges Montorgueil, Paul Masson, Trissotin, et Léon Deschamp

Poésie : — par MM. Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Jean Moréas, Maurice Maeterlinc Adolphe Retté, F. Vielé-Griffin, Gabriel Vicaire, Raymond de la Tailhède, Maurice du Plessy Stuart Merrill, Louis Le Cardonnel, Félix Malterre, Michel Abadie, Achille Grisard, G. Protea Paul Vérola, Jean Rameau, Alphonse Bévylle, Emile Blémont, Jean Carrère, Henry Corbel, Erne Raynaud, Jacques Tellier, etc.

Correspondance étrangère : — par MM. le prince Alexandre Ourousof (Russie), Carl-Au Klein et Imbert (Allemagne), Ernest Tissot (Suisse), Mme Emélie Alexander Marius (Amériq du Nord), Auguste Génin (Amérique du Sud), Paul Lacomblez (Belgique), docteur Barret (Chi et Japon), Chécri (Asie Occidentale), Pierre Millé (Angleterre), Paul Marcussen (Danema et pays Scandinaves), William Ritter (Bulgarie, Roumanie, Serbie), Enrique Gomez Carrillo (Esp gne) et Vittorio Pica (Italie).

Contes et Nouvelles : — par MM. Alexandre Boutique, Lucien Descaves, Louis Dumu Jacques Renaud, Mlle Judith Cladel, Hugues Rebell, William Vogt, Th. Geslain, Jules Renar Georges Roussel, etc.

Occultisme : — par MM. le docteur Papus, Jules Bois, Julien Lejay, Stanislas de Guait Alber Jhouney, Emile Michelet, etc.

Musique : — par MM. Camille Saint-Saëns, Gabriel Fabre, Henri Quittard, Gaston Dubreuil A. Dodement, Henri Welsch, Camille Erlanger, J. Le Bayon, Marcel Legay, Noyrb, Albert Radou Casemayor, Xavier Privas, R. Simon, Georges Fragerolle, etc.

Chansons de « La Plume » : — par MM. Jacques Ferny, Eugène Lemercier, Marcel Bailli Yann Nibor, Joseph Canqueteau, F.-A. Cazals, Xavier Privas, G. Dumestre, Charles Moug Pierre Trimouillat, Gabriel Montoya, Saulgrain, Marcel Legay et Aristide Bruant.

Critique littéraire : — *a) Les Livres. — b) Les Revues Jeunes. — c) Bibliogrphie,* — p MM. *Léon Deschamps*, Louis de St-Jacques, Y. Rambosson, Achille Delaroche, Léon Dequillebec Roland de Marès et Sainte-Claire.

Critique dramatique : — par MM. *Marcel Bailliot*, J.-L. Croze et Giboyer.

Critique musicale : — par MM. *Adrien Remacle*, Willy et Lélio.

Critique d'art : — par MM. *Léon Maillard*, Roger Marx, J. Christophe, Alphonse Germai Charles Saunier, Jules Antoine, Georges Lecomte, H. Durand-Tahier, Félix Fénéon et Léon Riot

Illustrations : — Cette partie, très développée, est spécialement confiée à une élite d'artist parmi lesquels il faut citer : Willette, Steinlen, H.-G. Ibels, Luce, Toulouse-Lautrec, Andhré d Gachons, Carloz Schwabe, A.-F. Cazals, Gaston Noury, Fernand Fau, Maurice Denis, Camille Lucien Pissarro, Albert-C. Sterner, Alexandre Séon, Alphonse Germain, Jules Chéret, Paul Gaugu Raymond Lotthé, Trachsel, Paul Signac, Odilon Redon, Félicien Rops, Charles Cain, Paul Bal riau, Léon Lebègue, Heidbrinck, Jules Sylvestre et Forain.

Pour mieux embrasser tout le mouvement intellectuel contemporain, la revue publie des

Numéros Exceptionnels spécialement consacrés à une Ecole d'art ou de littérature, à une qu tion d'actualité, à un genre, à une personnalité ; ont déjà paru les Nos suivants : LE CHAT-NOIR *(épui* — L'IDÉALISME — LES MODERNES *(épuisé)* — LES NORMANDS — LES LYRIQUES — LES RÉALIST *(épuisé)* — LE GAULOIS — LES DÉCADENTS — LES CATHOLIQUES-MYSTIQUES *(épuisé)* — LE SYMB LISME DE JEAN MORÉAS *(épuisé)* — LE CABARET DU MIRLITON *(épuisé)* — LES JEUNE-BELGIQUE L'ÉTHIQUE DE MAURICE BARRÈS — LES FÉLIBRES — LES ÉTRENNES LITTÉRAIRES — LE LIVRE M DERNE — LES PARISIENS DE PARIS — LES PEINTRES-NOVATEURS *(épuisé)* — LA LITTÉRATURE SOC LISTE — LA CHANSON MODERNE *(épuisé)* — LES BRETONS DE FRANCE — LA CHANSON POPULA AU JAPON — LE JARGON DE MAITRE FRANÇOIS VILLON *(épuisé)* — LES SOIRÉES DE « LA PLUM — LA MAGIE — LÉON CLADEL — LA PANTOMIME — L'ODÉON — LES POITEVINS — LES CONDA NÉS DE LA 9me CHAMBRE — L'ANARCHISME (résumé complet des théories) — LA CHANS

LASSIQUE — VICTOR HUGO — L'ART ET LA FEMME AU JAPON — LES AFFICHES ILLUSTRÉES. nacun de ces fascicules forme une monographie complète ; il est servi gratuitement aux abonnés, rs de l'apparition, quel qu'en soit le prix de vente.

LA PLUME est absolument indépendante. Elle ne prend parti dans aucune querelle lit-raire et veut rester une tribune libre où chacun peut, sous sa responsabilité personnelle, émettre ses ées. « **Pour l'Art** » est son unique devise. C'est pour cela qu'elle a acquis si rapidement l'estime tous les maîtres et de tous les lettrés qui l'honorent de leur collaboration et de leurs sympathies et 'elle est devenue *indispensable* à tous ceux qui veulent être tenus au courant des idées nouvelles. On sait l'immense succès obtenu par tout ce qu'elle a patronné : *Bibliothèque Artistique et Littéraire*, *Soirées hebdomadaires du Soleil d'Or*, où chaque samedi se pressent 200 auditeurs choisis, *ners de La Plume*, présidés par Emile Zola, François Coppée, Aurélien Scholl, Jules Claretie, conte de Lisle, Auguste Vacquerie, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Francis Magnard et sé Maria de Hérédia, *Souscription pour le Monument Baudelaire*, etc. Sa collection forme l'encyopédie complète de la vie littéraire et de l'art des cinq dernières années.

En résumé, tous les artistes doivent lire **LA PLUME,** la seule revue existante qui donne le mpte-rendu fidèle du mouvement intellectuel contemporain, car elle est ouverte à tous les talents, toutes les controverses, elle reste toujours impartiale et ne publie que des œuvres inconnues du and public, les meilleures pages des nouveaux écrivains.

Un exemplaire spécimen est envoyé *gratuitement* et *franco* à toute personne qui en fait la deande, 31, rue Bonaparte, Paris, aux bureaux de la revue.

La Société anonyme **LA PLUME** a été constituée le 14 janvier 1892, par statuts reçus chez Collcau, notaire à Paris, avec le but de donner à la revue toute l'extension nécessaire et de lui surer l'existence, de publier une série de livres d'art, d'organiser des Expositions, etc. etc Le pital, 40,000 fr., divisé en 400 actions de Cent francs chacune, a été souscrit aussitôt. MM. les bliophiles n'ont donc rien à craindre de notre part : solde d'ouvrages publiés à prix élevés, interption de la collection, etc. La Société ne réimprime jamais ses éditions, pas même les numéros de revue épuisés, cela afin de maintenir les prix de vente. C'est ainsi que *Dédicaces* de Paul Verlaine, ut actuellement 15 fr. l'exemplaire publié à 3 fr.

La Société se charge, pour le compte de ses clients, d'acheter tous les livre ou œuvres d'art aux x marqués par les catalogues. Elle fait ses envois *franco*. Elle se fait l'intermédiaire amical entre abonnés de la revue et tous les artistes.

BULLETIN D'ABONNEMENT

a Plume

Revue bi-mensuelle illustrée

BONNEMENTS :

FRANCS PAR AN

fr. pour l'Etranger)

bonnements partent du de chaque trimestre (jan-r, avril, juillet, octobre) ne sont acceptés que pour an.

s quittances recouvrées a poste, seront augmende 0,50 pour les frais.

NISTRATION & RÉDACTION

, rue Bonaparte, 31

PARIS

Je soussigné (1) .....

demeurant à (2) .....

déclare souscrire pour un abonnement de une année à **La Plume**, *à partir du* ....., *abonnement payable par un mandat ci-joint.*

le ..... 189 .

(Signature)

(1) Nom, prénoms.
(2) Adresse exacte.

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'ANTIPYRINE du Dr KNORR

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE DERMATOL

Fabriqué à CREIL

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et énergiquement CICATRISANTE

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre

Le flac. de 25 doses env. **2** *fr.* **50**

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des MALADIES NERVEUSES

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison RHUMES, Irritations ceintre des de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *L'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. — dans toutes Pharmacies.

Ph^cie MURE, GAZAGNE (Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. G. ROLIN professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc. ; chez **Ed. Kleinmann,** 8, R. de la Victoire, Paris.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineu

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125
— 1889...	115 »	— 1889...	140
— 1888...	125 »	— 1888...	150
— 1887...	130 »	— 1887...	170
— 1886...	160 »	— 1885...	200
— 1884...	200 »	— 1881...	320

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'ache

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties — 50 Ans de Succès. — Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER

CINQUIÈME ANNÉE — N° 111

1er Décembre 1893

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et sont continués sauf avis contraire.

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit (Les manuscrits ne sont pas rendus).

Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

SOMMAIRE

TEXTE

HUGUES REBELL..... *Les Sports de ces Dames.*

LEDOUX..... *La Bible chez Calvin.*

CHARLES SAUNIER..... *« La Libre Esthétique ».*

M. DE CROIX-MONT..... *Un littérateur espagnol à Paris :* ENRIQUE GOMEZ CARRILLO.

GEORGES ROUSSEL..... CONTES FRÊLES : *Désaccord.*

PAUL VERLAINE..... FRANCIS POICTEVIN : *Tout Bas.*

ADOLPHE RETTÉ..... *Sérénade sur la rivière. — Orgueil.*

YVANHOE RAMBOSSON.. RIMES ANTIQUES : *Ballade à honneur et louenge de Henry Degron et du bois des Flambertins. — Rondel d'ung Soir.*

JULES LALOUE..... *Strophes ingénues.*

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE :

ALLEMAGNE (J.) — SUISSE : *le dr Alph. Vuy* (Avatar). — BELGIQUE : *Le Procès Camille Lemonnier* (Fernand Baudoux).

LA QUINZAINE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE :

Les Livres (Sainte-Claire) — *Les Revues* — *Les Théâtres* (Marcel Bailliot ; Un Poète) — *La Musique* (Lélio).

TRIBUNE LIBRE :

FRANCIS POICTEVIN..... *Lettre.*

LÉON DUROCHER..... *Lettre rectificative.*

CHANSONS DE « LA PLUME »

GASTON DUMESTRE..... *Les Inquiets* (Musique de G. Dumestre).

ÉCHOS ET AVIS DIVERS :

ILLUSTRATIONS par

HENRI BOUTET : Reproduction en fac-similé d'une eau-forte. — F.-A. CAZALS : *Portrait de* FRANCIS POICTEVIN (hors texte). — *Portrait* (gravure sur bois) *de* ENRIQUE GOMEZ CARRILLO.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

PARIS

LA PLUME a été fondée le 15 avril 1889 par un groupe de jeunes artistes ayant à leur tête Léon Deschamps : elle a commencé sa cinquième année le 1er janvier 1893. Elle paraît le premier et le quinze de chaque mois avec de 40 à 80 colonnes de texte serré, un dessin en encartage (noir ou en couleurs) et de nombreuses illustrations dans le texte.

Chaque numéro contient les rubriques suivantes :

Articles de fond : *a) Etude d'Histoire, de Sociologie ou de Philosophie. — b) Etude d'Esthétique générale. — c) Petites Polémiques. — d) Le Salon de « La Plume »* (étude critique d'un jeune peintre, statuaire, graveur ou architecte, avec de nombreux dessins à l'appui). — *e) Articles divers,* — par MM. Henry Becque, Maurice Barrès, Jean Moréas, Adolphe Retté, Alphonse Germain, Hugues Rebell, Stuart Merrill, Jean Jullien, André Veidaux, Jules de Marthold, Anatole France, Léon Durocher, Léon Dequillebecq, Georges Montorgueil, Paul Masson, Trissotin, et Léon Deschamps.

Poésie : — par MM. Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Jean Moréas, Maurice Maeterlinck, Adolphe Retté, F. Vielé-Griffin, Gabriel Vicaire, Raymond de la Tailhède, Maurice du Plessys, Stuart Merrill, Louis Le Cardonnel, Félix Malterre, Michel Abadie, Achille Grisard, G. Proteau, Paul Vérola, Jean Rameau, Alphonse Bévylle, Emile Blémont, Jean Carrère, Henry Corbel, Ernest Raynaud, Jacques Tellier, etc.

Correspondance étrangère : — par MM. le prince Alexandre Ourousof (Russie), Carl-Aug. Klein et Imbert (Allemagne), Ernest Tissot (Suisse), Mme Emélie Alexander Marius (Amérique du Nord), Auguste Génin (Amérique du Sud), Paul Lacomblez (Belgique), docteur Barret (Chine et Japon), Chécri (Asie Occidentale), Pierre Mille (Angleterre), Paul Marcussen (Danemark et pays Scandinaves), William Ritter (Bulgarie, Roumanie, Serbie), Enrique Gomez Carrillo (Espagne) et Vittorio Pica (Italie).

Contes et Nouvelles : — par MM. Alexandre Boutique, Lucien Descaves, Louis Dumur, Jacques Renaud, Mlle Judith Cladel, Hugues Rebell, William Vogt, Th. Geslain, Jules Renard, Georges Roussel, etc.

Occultisme : — par MM. le docteur Papus, Jules Bois, Julien Lejay, Stanislas de Guaita, Alber Jhouney, Emile Michelet, etc.

Musique : — par MM. Camille Saint-Saëns, Gabriel Fabre, Henri Quittard, Gaston Dubreuilh, A. Dodement, Henri Welsch, Camille Erlanger, J. Le Bayon, Marcel Legay, Noyrb, Albert Radoux, Casemayor, Xavier Privas, R. Simon, Georges Fragerolle, etc.

Chansons de « La Plume » : — par MM. Jacques Ferny, Eugène Lemercier, Marcel Bailliot, Yann Nibor, Joseph Canqueteau, F.-A. Cazals, Xavier Privas, G. Dumestre, Charles Mougel, Pierre Trimouillat, Gabriel Montoya, Saulgrain, Marcel Legay et Aristide Bruant.

Critique littéraire : — *a) Les Livres. — b) Les Revues Jeunes. — c) Bibliogrphie,* — par MM. *Léon Deschamps*, Louis de St-Jacques, Y. Rambosson, Achille Delaroche, Léon Dequillebecq, Roland de Marès et Sainte-Claire.

Critique dramatique : — par MM. *Marcel Bailliot*, J.-L. Croze et Giboyer.

Critique musicale : — par MM. *Adrien Remacle*, Willy et Lélio.

Critique d'art : — par MM. *Léon Maillard*, Roger Marx, Jules Christophe, Alphonse Germain, Charles Saunier, Jules Antoine, Georges Lecomte, H. Durand-Tahier, Félix Fénéon et Léon Riotor.

Illustrations : — Cette partie, très développée, est spécialement confiée à une élite d'artistes parmi lesquels il faut citer : Willette, Steinlen, H.-G. Ibels, Luce, Toulouse-Lautrec, Andhré de Gachons, Carloz Schwabe, A.-F. Cazals, Gaston Noury, Fernand Fau, Maurice Denis, Camille et Lucien Pissarro, Albert-C. Sterner, Alexandre Séon, Alphonse Germain, Jules Chéret, Paul Gauguin, Raymond Lotthé, Trachsel, Paul Signac, Odilon Redon, Félicien Rops, Charles Caïn, Paul Ballu riau, Léon Lebègue, Heidbrinck, Jules Sylvestre et Forain.

Pour mieux embrasser tout le mouvement intellectuel contemporain, la revue publie des

Numéros Exceptionnels spécialement consacrés à une Ecole d'art ou de littérature, à une ques tion d'actualité, à un genre, à une personnalité ; ont déjà paru les Nos suivants : LE CHAT-NOIR *(épuisé* — L'IDÉALISME — LES MODERNES *(épuisé)* — LES NORMANDS — LES LYRIQUES — LES RÉALISTES *(épuisé)* — LE GAULOIS — LES DÉCADENTS — LES CATHOLIQUES-MYSTIQUES *(épuisé)* — LE SYMBO LISME DE JEAN MORÉAS *(épuisé)* — LE CABARET DU MIRLITON *(épuisé)* — LES JEUNE-BELGIQUE — L'ÉTHIQUE DE MAURICE BARRÈS — LES FÉLIBRES — LES ÉTRENNES LITTÉRAIRES — LE LIVRE MO DERNE — LES PARISIENS DE PARIS — LES PEINTRES-NOVATEURS *(épuisé)* — LA LITTÉRATURE SOCIA LISTE — LA CHANSON MODERNE *(épuisé)* — LES BRETONS DE FRANCE — LA CHANSON POPULAIR AU JAPON — LE JARGON DE MAITRE FRANÇOIS VILLON *(épuisé)* — LES SOIRÉES DE « LA PLUME » — LA MAGIE — LÉON CLADEL — LA PANTOMIME — L'ODÉON — LES POITEVINS — LES CONDAM NÉS DE LA 9me CHAMBRE — L'ANARCHISME (résumé complet des théories) — LA CHANSO

LASSIQUE — VICTOR HUGO — L'ART ET LA FEMME AU JAPON — LES AFFICHES ILLUSTRÉES. hacun de ces fascicules forme une monographie complète ; il est servi gratuitement aux abonnés, rs de l'apparition, quel qu'en soit le prix de vente.

LA PLUME est absolument indépendante. Elle ne prend parti dans aucune querelle littéraire et veut rester une tribune libre où chacun peut, sous sa responsabilité personnelle, émettre ses idées. « **Pour l'Art** » est son unique devise. C'est pour cela qu'elle a acquis si rapidement l'estime e tous les maîtres et de tous les lettrés qui l'honorent de leur collaboration et de leurs sympathies et u'elle est devenue *indispensable* à tous ceux qui veulent être tenus au courant des idées nouvelles.

On sait l'immense succès obtenu par tout ce qu'elle a patronné : *Bibliothèque Artistique et Littéaire*, *Soirées hebdomadaires du Soleil d'Or*, où chaque samedi se pressent 200 auditeurs choisis, *)îners de La Plume*, présidés par Emile Zola, François Coppée, Aurélien Scholl, Jules Claretie, econte de Lisle, Auguste Vacquerie, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Francis Magnard et osé Maria de Hérédia, *Souscription pour le Monument Baudelaire*, etc. Sa collection forme l'encyopédie complète de la vie littéraire et de l'art des cinq dernières années.

En résumé, tous les artistes doivent lire **LA PLUME,** la seule revue existante qui donne le ompte-rendu fidèle du mouvement intellectuel contemporain, car elle est ouverte à tous les talents, toutes les controverses, elle reste toujours impartiale et ne publie que des œuvres inconnues du rand public, les meilleures pages des nouveaux écrivains.

Un exemplaire spécimen est envoyé *gratuitement* et *franco* à toute personne qui en fait la demande, 31, rue Bonaparte, Paris, aux bureaux de la revue.

La Société anonyme **LA PLUME** a été constituée le 14 janvier 1892, par statuts reçus chez Me Colleau, notaire à Paris, avec le but de donner à la revue toute l'extension nécessaire et de lui ssurer l'existence, de publier une série de livres d'art, d'organiser des Expositions, etc. etc Le apital, 40,000 fr., divisé en 400 actions de Cent francs chacune, a été souscrit aussitôt. MM. les ibliophiles n'ont donc rien à craindre de notre part : solde d'ouvrages publiés à prix élevés, interuption de la collection, etc. La Société ne réimprime jamais ses éditions, pas même les numéros de a revue épuisés, cela afin de maintenir les prix de vente. C'est ainsi que *Dédicaces* de Paul Verlaine, aut actuellement 15 fr. l'exemplaire publié à 3 fr.

La Société se charge, pour le compte de ses clients, d'acheter tous les livre ou œuvres d'art aux rix marqués par les catalogues. Elle fait ses envois *franco*. Elle se fait l'intermédiaire amical entre es abonnés de la revue et tous les artistes.

LE 5 JANVIER PROCHAIN, INAUGURATION DU

SALON DE LA PLUME

EXPOSITION DE PEINTURE, SCULPTURE, GRAVURE & OBJETS D'ART

Permanente, renouvelée complètement chaque mois

31, RUE BONAPARTE, 31

Pour répondre au désir exprimé par sa clientèle d'artistes et d'amateurs éclairés, LA PLUME vient de faire staller, 31, rue Bonaparte, au rez-de-chaussée, un hall de cent vingt mètres carrés spécialement aménagé et écoré pour des expositions d'art. Ces expositions seront publiques, mais à la condition que le visiteur soit muni à vance d'une carte permanente qui sera délivrée par le Directeur, à partir du 15 décembre prochain, aux lecteurs, bonnés, collaborateurs ou amis de la Revue qui en manifesteront le désir. Ce SALON DE LA PLUME, pour pas diperser nos efforts en faveur des artistes, sera réservé à CENT d'entre eux seulement. La liste en ra publiée prochainement. Disons dès maintenant que nous nous sommes assuré le concours de maîtres tels ie Félicien Rops, Félix Charpentier, Jules Chéret, Eugène Grasset, Marcelin Desboutin, Henri Boutet et de us ceux qui, par leur collaboration, ont fait le succès de cette Revue.

Nous prions les artistes qui désirent faire partie des CENT de bien vouloir nous en aviser immédiatement, ils cevront aussitôt tous renseignements sur l'organisation matérielle et les conditions requises pour leur inscription.

---

e 9 déc. XIme Banquet de LA PLUME (Rodin, président). — S'inscrire à la Revue

BULLETIN LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIAL

LA PÉTITION GRASSET.

Les soussignés, n'ayant en vue que l'affirmation de la suprématie de l'art, estiment que Eugène Grasset, par son génie spécial, par sa probité artistique, par son œuvre complet est le seul artiste désigné pour traduire, en vue des vitraux de la cathédrale d'Orléans, la légende de Jeanne d'Arc, que les intérêt supérieurs de l'art français commandent de lui confier cette tâche ainsi qu'en avaient préjugé tous ceux qui ont vu l'ensemble des projets exposés pour le concours.

Léon Deschamps, rédacteur en chef de *La Plume*, Louis Lormel, directeur de l'*Art littéraire*, Marcel Bailliot, secrétaire de *La Plume*, Laurent Tailhade, Jules Sylvestre, artiste peintre, Léon Maillard, critique d'art, Barthélemy de Ribes, V. Bizon, L. Lèbre, Jules Christophe, critique d'art, Jean Carrère, René Barjean, ex-réd. en chef de la *République illustrée*, Charles Saunier et Yvanhoé Rambosson, critiques d'art, Charles Mougel, Raymond Lotthé, artiste peintre, Maurice Dumont, d° (tous deux de l'atelier Bonnat, à l'Ecole des Beaux-Arts), Joseph Canqueteau, Léon Durocher, réd. en chef du *Triboulet* et du *Mousquetaire*, Tristan Klingsor, Fernand Clerget, Adolphe Retté, le maître Jules Chéret, J.-L. Croze, de l'*Evènement*, docteur Papus, réd. en chef de l'*Initiation*, F.-A. Cazals, artiste peintre, Félix Malterre, Gabriel Martin, Paul Paillette, Fernand Fau, artiste peintre, Arthur Bernède, Eug. Guisard, Eugène Faivre, Tscheglé, architecte, A. de Latouche, Gaston Dumestre, Roger Braun, collectionneur d'affiches, H. Gannès, céramiste, H. Canne, sculpteur, Gabriel Berchet, M. Golberg, Th. Geslain, A. Boogaerts, A. Delfosse, Louis Tanchard, Louis Le Dauphin, H. Maillard, André Veidaux, M. Gascheau, Gaston Tilleau, E. de Kermor, Ed. Rocher, dessinateur, Stuart Merrill, Roland de Marès, Henri Quittard, J. Langevin, sculpteur, W. H. Pécou, sculpteur, Victor Picard, graveur, d° Bailly, E. Jacquemin-Vergnet, Sylvain Mos, Louis Misme, architecte, René Rouquet, avocat à la Cour de Paris, R. et C. de Castéra, Henri Degron, Emile Portal, Ludovic Hamilo, d° Le Bayon, Ach. Delaroche, le peintre graveur Henri Boutet, Hugues Rebell, J.-B. Arnaud, A.-F. Hérold, Jean Fugairon, architecte, Alphonse Germain, artiste peintre et critique d'art, H. Welsch, Jacques et Andhré des Gachons, E. Maindron (l'auteur du célèbre ouvrage sur les affiches illustrées), Pierre Duffau, artiste peintre, Paul Brulat, du *Journal*, Olivier de Gourcuff, réd. en chef du *Pays illustré*, Charles Fuster, Clément Janin, de *l'Estafette*, Emile Blémont, réd. en chef de la *Revue du Nord*, H. Duvernois-Schwabacher, de la *Patrie* et de la *Presse*, Gabriel Fabre, Georges Lemaire, Henri Paillard, A. Lepère, dessinateur, Pierre Trimouillat, l'imaigier Loys Irissou, Emile Strauss, directeur de la *Revue du XX*me *Siècle*, E. Farcy, Enrique Gomez Carrillo, Gaston Noury, dessinateur et peintre d'affiches, Xavier Le Sueur, aquafortiste, Vicomte Gabriel de Lautrec.

(A Suivre)

Parmi les lettres reçues citons-en deux, l'une émanant d'un artiste qui a un nom dans les arts, Fraipont, l'autre d'un critique éminent, Gustave Geffroy :

Monsieur le Directeur,

Un artiste de mes amis, M. Lepère, m'apprend que vous faites une pétition pour protester contre le jugement rendu au concours des vitraux pour la cathédrale d'Orléans. Si telle est en effet votre intention, je vous serais très reconnaissant d'inscrire ma protestation parmi toutes les autres.

Comme la plupart de mes collègues, pour ne pas dire presque tous, j'ai trouvé *hors de pair* les merveilleuses compositions de M. Grasset et j'ai été aussi indigné que peiné de ne pas lui voir décerner la palme qu'à tous égards il méritait...

Veuillez agréer, etc.

G. Fraipont.

...Oui, je pense comme vous, que Grasset aurait dû être chargé des verrières d'Orléans, mais je pense aussi que les concours sont inutiles ou nuisibles, et ce qui vient de se passer n'est pas fait pour changer mon avis.

Croyez-moi, etc.

Gustave Geffroy.

D'autre part, M. Emile Delalande a fait à Orléans le 12 novembre, une conférence vengeresse proposant à ses compatriotes orléanais de s'unir en un vaste pétitionnement pour empêcher que l'intrigue impose à la ville une œuvre mort-née. Nos vœux accompagnent ce vaillant champion d'une cause juste.

(Rappelons les motifs du choix fait par le comité Gounod, ami du clergé orléanais avait recommandé aux membres du jury, par lettres personnelles et particulières, le frère de son beau-fils, M. Jac Galland. M. Didron voulant avoir sa part de collaboration aux verrières, soutint le protégé de M. Gounod, afin de faire imposer à cet inexpérimenté un collaborateur. Voilà comment en 1893 se juge un concours d'œuvres d'art !)

Une bonne nouvelle, pour changer : grâce à notre ami Rodin et à quelques autres grands artistes, le Conseil municipal vient de demander pour la décoration de l'Hôtel de Ville une peinture à Forain et une maquette pour tapisserie à Jules Chéret.

Bravo ! le Conseil. Voilà de bons choix qui satisferont tous les artistes.

Autre nouveauté, M. Roger Marx, critique d'art, et M. Pierre Roche, le statuaire connu, préparent un ouvrage spécial sur la *Loïe Fuller*, ouvrage de haute nouveauté imprimé sur soie et illustré originalement de gaufrures colorées.

Pour paraître : à l'*Estampe originale*, « Chansons grises » par Gabriel Montoya, illust. de Bonnard, Ibels, Lautrec et Vuillard.

Notre dernier numéro (l'*Affiche illustrée*) est épuisé. Au dernier moment il est arrivé un accident au cliché du portrait de Chéret. Vu l'heure tardive, nous n'avons pu hélas ! faire recommencer ce cliché. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes, car le maître Chéret était horriblement défiguré. Nous en faisons, ici, des excuses à tous.

Lignes générales du *Salon des Cent* :

Il y aura six expositions mensuelles par an, de deux mois en deux mois. Les mois intermédiaires seront occupés par des expositions particulières d'artistes ou de spécialités d'art qui méritent d'être connues : reliures d'art, fers forgés, céramique, verreries, bois sculptés, pyrogravure, etc.

Entrée libre chaque jour de 9 à 5 h. Le mardi, l'après-midi, auditions musicales (œuvres inédites), conférences, représentations dramatiques, etc., ce sera le jour *select*. (Entrée : 2 fr.)

Prière aux artistes qui désirent faire partie des *Cent* de se faire inscrire de suite aux bureaux de *La Plume*. Le prochain numéro contiendra la première liste.

Un *Syndicat des peintres illustrateurs et dessinateurs* est en formation. Demander renseignements : 22, rue Turgot à M. J. Belon.

René PINCEBOURDE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

14, rue de Verneuil, près la rue de Beaune
(Quai Voltaire PARIS)

ENVOI FRANCO

Compositions Artistiques et Symboliques

—

RÊVERIES FANTASTIQUES

par APOUX

L'ARAIGNÉE	LA NEIGE
L'ABSINTHE	LES GIBOULÉES
LE VIN	LE MOULIN GALANT
LA POUDRE	LE VAMPIRE
LE PAPILLON	LE BAISER
LE PUNCH	LE TOURBILLON

VIERGES SAGES & VIERGES FOLLES

par APOUX

PRIMA VIRGO	GOOD EVENING
MORI ME COGIS	L'IDÉE FIXE
LA CHASTETÉ	TO BE OR NOT TO BE
LA RÉVÉLATION	CHIMÈRE
L'IVRESSE	FIN DE SIECLE
LA FLAGELLATION	EXCELSIOR

FANTAISIES ARTISTIQUES

Jomm. — *Le Moulin Rouge.*
Rassenfosse (élève de ROPS). — *Le Baiser du Porion.*
— — *Le Joujou.*
— — *La Folie gardant la Chimère.*
H. de Sta. — *Une Journée au Château.*
Apoux. — *L'Homme et la Chimère.*
— *Femina.*
Lebègue. — *Un trio célèbre.*
— *Luna et Stella.*
Pau. — *Le départ pour Cythère.*

Collections de 12 gravures à l'eau-forte

Chacune de ces collections, renfermée dans une couverture illustrée, est tirée sur format in-4° jésus (0.35 sur 0.28.)

PRIX : Sur papier vergé de Hollande. **8** fr.
Sur papier Japon . . . . . **10** fr.

Quelques collections coloriées à l'aquarelle, **5** fr. en plus.

Un spécimen est adressé gratis sur demande ; joindre 15 cent. pour le prix du port.

Une collection est offerte gratuitement à titre de prime, aux abonnés du catalogue mensuel Pincebourde (5 francs par an.)

VIENT DE PARAITRE

FÉLICIEN ROPS. Etude patronymique, par DEMOLDER. Brochure grand in-8, de 32 pages, avec couverture et dessins gravés inédits ; devises de Rops, format du Catalogue de l'Œuvre, tirée à très petit nombre et par souscription seulement pour les amis et collectionneurs du grand artiste. — Sur japon, 3 fr. 50 souscrits ; sur hollande, 2 fr.

A partir du 1er janvier prochain, *La Plume* inaugurera un nouveau format, égal en hauteur, mais de 2 centimètres plus large, cela afin d'avoir les marges indispensables à la reliure.

Nous commencerons à la même époque une édition de luxe, sur japon impérial, avec les illustrations en double état et en premières épreuves. Cette édition comprendra des tirages spéciaux d'eaux-fortes et ne sera tirée que pour les souscripteurs,

Prix de l'abonnement pour une année : **50** francs.

Il a été tiré du beau dessin de Jules Chéret pour la couverture du précédent numéro quelques épreuves d'auteur sur beau papier Japon spécial, signées, au prix de **10 francs** l'une.

PETIT COURRIER

P. D. *Blois.* — Accepté. ∿∿ **C. P.** *Senonches.* — Sera soumis au Comité. Entendu et merci. ∿∿ **G. G.** *Chantonnay.* — Avez reçu, maintenant ? ∿∿ **A. D.** *Le Rendez-vous de Margot* est bien, mais sommes si encombrés ! ∿∿ **Jean de Néthy.** — Article a paru le 15 nov. ∿∿ **R. S.** *Marseille.* — Merci, cher ami. ∿∿ **A. D.** *Vire.* — Ecrivez donc de ma part à Lacomblez, Bruxelles ; peut-être pourra-t-il vous donner satisfaction. *Pays du Mufle* vaut 18 fr. sur les catalogues, je n'ose y toucher. Amitiés. ∿∿ **E. V.** *Nice.* — Accepté.

Nos lecteurs, abonnés ou non, sont informés qu'ils peuvent recevoir gratuitement pendant 3 mois l'ART LITTÉRAIRE, *illustré, en envoyant un timbre de 0,15 pour frais, à la direction, 3, rue du Four, Paris.*

Annonces pour MM. les Officiers Ministériels

ADJudication en mairie d'Arcueil, dimanche 10 déc. 93, à 1 h. **PROP**RIÉTÉ à Arcueil, 13, r. Cauchy et 2, r. Montmort. Ce 201 m. env. Rev. br. 3.100 fr. M. à pr. 22.000 fr. Me **Colleau**, not., 21, av. d'Italie, dép. de l'ench.

MAISON à Neuilly-s.-Seine, 26, avenue de Neuilly. Sup. 372 m. M. à p. 200.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris 5 déc. 1893. Me **Colleau**, not. à Paris, 21, av. d'Italie.

TERRAIN À CONSTRUCTION à Paris, r. du Château des Rentiers, 56. Surf. 641 m. M. à pr. 8.000 fr., à adj. s. 1 ench. ch. not. Paris. 5 décembre 93. S'ad. aux not. Mes **Lindet** et **Colleau**, 21, av. d'Italie, dép. de l'ench.

MAISON à Paris, r. des Maronites, 24. Cont. 235 m. 72. Rev. ann. 3.315 fr. M. à pr. 30.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. d. n. Paris. 12 déc. 93. Me **Hussenot-Desenonges**, not. à Paris, 393, r. des Pyrénées.

ADJUDICATION DU FONDS DE COMMERCE en étude de Me Paul **Rigault**, notaire à Paris, le jeudi 21 décembre 1893 à 1 h. connu sous le nom de

GRAND HOTEL BERGERE ET MAISON BLANCHE exploité à Paris, 30, 30 bis, 32 et 34, rue Bergère.

Mise à prix (pouvant être baissée), 400.000 fr.

Consignation pour enchérir 25.000 fr.

Loyers d'avance à rembourser.

Approvisionnements à dire d'experts.

Faculté de traiter à l'amiable avant l'adjudication.

S'adresser à M. Alexandre **Gaut**, administrateur et liquidateur de Sociétés près le Tribunal de commerce de la Seine, demeurant à Paris, 12, rue Caumartin, et audit notaire.

ST-Germain-en Laye (S.-et-O.). 2 Propriétés dites : 1° **Le Pavillon de la Tour**, av. Gambetta, 10 bis. Ce 957 m. 12. Rev. br. 5.300 fr. M. à pr. 40.000 fr. : 2° **Hôtel des Princes**, av. Gambetta, 10. Ce 1.022 m. Rev. p bail 4.000 f. M. à pr. 35.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. d. n. Paris, 19 déc. 93. S'ad. aux not. Mes Magne, r. Villersexel, 8, **Rigault**, bd Sébastopol, 31, dép. de l'ench.

PTÉ de rapport r. Campo-Formio, 3. Compt 2 corps de bâtiments. Conte 275 m. Rev. br. ann. 5.550 fr. M. à p. 45.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. des not. Paris le 19 déc. 93. Me **P. Rigault**, not. à Paris, 31, Bd Sébastopol.

EN PRÉPARATION A LA BIBLIOTHÈQUE DE *LA PLUME*

MÉMOIRE

sur la

MUSIQUE

Théorie, Pratique et Philosophie musicales

par

J.-F. LE SUEUR

Chevalier de la Légion d'Honneur, Membre de l'Institut de France, Directeur général de la Musique de l'Empereur Napoléon Ier, ancien Inspecteur et Professeur de haute Composition au Conservatoire impérial de Musique, Grand Cordon de l'ordre de St-Michel, Membre de toutes les Sociétés savantes de France et de l'Europe.

DEUX VOLUMES in-4°, DE 500 PAGES CHACUN, AVEC UN PORTRAIT A L'EAU-FORTE PAR X. LE SUEUR

tirage à 310 ex. numérotés, au prix de **vingt-cinq francs** chacun.

Cette publication est honorée d'une subvention du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts

LE TOMBEAU DE CHARLES BAUDELAIRE

Publié avec le concours de MM.

Leconte de Lisle, François Coppée, Paul Bourget, Jules Claretie, Léon Dierx, Anatole France, E. de Goncourt, J.-M. de Hérédia, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, S. Mallarmé, Roger Marx, Louis Ménard, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Jean Moréas, Prince Alexandre Ourousof, Edmond Picard, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean Richepin, Édouard Rod, Georges Rodenbach, Aurélien Scholl, Armand Silvestre, Sully Prud'homme, Swinburne, Laurent Tailhade, Auguste Vacquerie, Paul Verlaine, Emile Verhaeren, F. Viélé-Griffin, Emile Zola et de toute la jeunesse littéraire actuelle.

FRONTISPICE A L'EAU-FORTE PAR FÉLICIEN ROPS

Un beau vol. in-8° de 250 pages environ et qui ne sera tiré que pour les souscripteurs (V. prix au prochain n°)

les Publications en vente aux Bureaux de la Revue, 31, rue Bonaparte, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
Artistique et Littéraire

31, Rue Bonaparte, PARIS

COLLECTION D'ART

Éditée sous le patronage de *La Plume*

ŒUVRES DÉJA PARUES :

— **Dédicaces,** poésies, par Paul Verlaine, (portrait de l'auteur dessiné par F.-A. Cazals et gravé par Maurice Baud) tirage à 350 exemplaires numérotés : 50 ex. à 20 fr. ; 50 à 5 fr. ; et 250 à 3 fr..... *(épuisé).*

— **A Winter night's dream** (*Le Songe d'une Nuit d'Hiver*) poème lunatique, par Gaston et Jules Couturat, de l'Ecole funambulesque (portrait des auteurs par Raymond Lotthé), tirage à 250 exemplaires numérotés : 25 ex. sur grand Japon à 20 fr. ; 25 sur papier à la forme à 5 fr. et 200 à 3 fr. *(épuisé).*

— **Albert,** roman, par Louis Dumur, (portrait de l'auteur gravé en phototypie), tirage à 500 exemplaires numérotés : 25 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 475 sur simili-Japon à..... 3 fr. »

— **Les Cornes du Faune,** poésies, par Ernest Raynaud, (portrait de l'auteur gravé en phototypie), tirage à 162 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

— **Le Fi Bâlouët**, études de mœurs paysannes, par JacquesRenaud, (portrait par L. de St-Etienne) tirage à 212 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 200 ex. sur simili-Japon à..... 3 fr. »

— **Les Tourmentes**, poésies, par Fernand Clerget, (portrait de l'auteur par Raymond Lotthé) tirage à 162 exemplaires numérotés : 20 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

— **Thulé des Brumes**, légende moderne, par Adolphe Retté, (portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par H.-E. Meyer) tirage à 312 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 300 ex. sur simili-Japon à..... 3 fr. »

— **Quand les Violons sont partis**, poésies, par Edouard Dubus, (portrait de l'auteur par Maurice Baud), tirage à 162 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 ex. sur simili-hollande à 3 fr. »

— **La Vie sans lutte,** nouvelles, par Jean Jullien, (portrait de l'auteur par Maximilien Luce) tirage à 262 exemplaires numérotés : 12 sur grand Japon à 20 fr. avec double portrait par Luce), et 250 ex. sur simili-japon à..... 3 fr. »

— **La Passante**, roman d'une âme, par Adrien Remacle, (frontispice à l'eau-forte par Odilon Redon), tirage à 420 exemplaires numérotés : 20 sur grand Japon à 20 fr. et 400 ex. sur simili-hollande à.... 3 fr. »

— **L'Altière Confession**, proses, par William Vogt, (portrait de l'auteur gravé à la pointe sèche par Marcelin Desboutin) tirage à 262 exemplaires numérotés : 12 sur grand Japon à 20 fr. et 250 sur simili-japon à..... 3 fr. »

— **Les Baisers morts,** poésies, par Paul Vérola, (frontispice à l'eau-forte par Félicien Rops), tirage à 262 ex. numérotés : 12 ex. sur Japon (avec double état du frontispice) à 20 fr. et 250 ex. simili-hollande à 3 fr. »

(Cette collection se continue par un volume nouveau chaque trimestre. Tous les exemplaires sont numérotés. L'édition ne sera jamais réimprimée).

ANNEXE A LA BIBLIOTHÈQUE

Paradoxe sur l'Amour, étude en prose par Adolphe Retté (frontispice à l'eau-forte par H.-E. Meyer), une plaquette de luxe tirée à 150 ex. numérotés : 4 ex. sur hollande, à grandes marges (épuisés) et 146 ex. simili-hollande à..... 2 fr. »

La Lutte Idéale (*Les Soirs de La Plume*) par Léon Maillard, préface d'Aurélien Scholl, cent portraits divers, in-18 à..... 2 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage, 10 ex. sur Japon à..... 12 fr. »

Chansons de Joseph Canqueteau, préface d'Aurélien Scholl, couverture en couleurs de Gaston Noury, dessins dans le texte et hors texte, de Fernand Fau, Léon Lebègue et Gaston Noury, un beau volume in-18 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage 20 ex. grand papier Japon à 10 fr. l'ex. avec une pointe-sèche de Henri Boutet (planche détruite).

Bréviaire du Cœur, poésies par Aristide Estienne, préface de Léon Deschamps, frontispice de Andhré des Gachons, tirage à 254 ex. : 4 sur grand Japon (épuisé) et 250 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

Pa-Hos et Zu'ella, légende en vers, par Gabriel Martin, ex. à 150 fr. 20 fr. 10 fr. et. 3 fr. »

SOUS PRESSE :

Corbeille très ancienne poésies, par Henri Degron..... 3 fr. »

Au Seuil des Paradis, poésies, par Alfred Gauche, format album, 4 vol. Japon impérial à 20 fr. *(épuisés)* et 160 ex. à..... 3 fr. »

Notes pour demain :

1. — *Andhré des Gachons*, par Léon Maillard, J.-L. Croze, et Marcel Blanchedieu, 1 plaquette de luxe avec trois compositions de Andhré des Gachons et un portrait en phototypie..... 2 fr. »
2. — *H.-G. Ibels*, par Charles Saunier, 1 plaquette de luxe avec 7 dessins de Ibels et un portrait par H. Toulouse-Lautrec... 2 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage 15 ex. sur Japon à grandes marges, avec un dessin *original* encarté, au prix de..... 20 fr. »

Cette collection sera continuée.

Collections de LA PLUME : chaque vol.. 20 fr. »

Tome I *(année 1889)*, un beau vol. broché (186 pages) contenant des dessins de G. Auriol, Caran d'Ache, Fernand Fau, Fraipont, Henriot, Léon Lefebvre, Paul Léonnec, R. Lotthé, Luque, Edouard Manet, H. Rivière, Robida, Uzès, Ad. Willette, etc.

Tome II (*année 1890*), un vol. (266 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) F. l'Anglois, F. Besnier, A.-F. Cazals, A. Descaves, V. Meurin, Gaston Noury, Emmanuel Rousseau, Mesplès, Alcide Sauvaire, etc.

Tome III *(année 1891)* un vol. (484 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) A. Bouvenne, Cham, Jules Chéret, F. Courboin, Dantan, Maurice Denis, Dubois-Pillet, Paul Gauguin, Ch. Gautier, A. Gill, Grandjean, E. Hébert, Lautrec, Luce, E.-H. Meyer, Lucien Pissarro, G. Seurat, Paul Signac, Steinlein, Albert C. Sterner, etc.

Tome IV *(année 1892)*, un vol. (536 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) H.-G. Ibels, Alphonse Germain, Andhré des Gachons, Alexandre Charpentier, Trachsel, Maurice Baud, Léon Lebègue, Heidbrinck, Paul Balluriau, Henri de Groux, Charles Caïn, Louise Abbéma, Jules Benoît-Lévy, J. Wagrez, E. Dardoize, F. Cormon, Myrbach, Ségé, etc. (Le frontispice de ce vol. est une pointe-sèche de Henri Boutet).

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et énergiquement **CICATRISANTE**

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. **2 fr. 50**

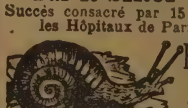
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Ebloussements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*



Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des RHUMES Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *L'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents choléiformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy,** 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc. ; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

INQUIÈME ANNÉE — N° 112

15 Décembre 1893

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

s abonnements partent du 1er Janvier
avril, 1er juillet, 1er octobre et
nt continués sauf avis contraire.

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Les manuscrits ne sont pas rendus).
Les auteurs sont seuls responsables
de leurs écrits.

La Plume

Littéraire, Artistique et Sociale

BI-MENSUELLE

SOMMAIRE

TEXTE

ADOLPHE RETTÉ. ..... *Une année de combat.*
ROLAND DE MARÈS ..... *Rois et Princes des Lettres.*
JULES CHRISTOPHE ..... LUGNÉ POÉ.
GEORGES ROUSSEL..... CONTES FRÊLES : *Homicide par imprudence.*
PIERRE DUFAY..... BOURGEOISES : *Pudeur ; Sortie de bal ; Puberté.*
GASTON ARMELIN ..... *Hymne à la Mer.*
VICOMTE DE COLLEVILLE. HERMAN BANG.
J.-L. CROZE..... *Bagatelles.*
GABRIEL MONTOYA..... *Pour celle qui ne veut point.*
ANDHRÉ IBELS ..... *Chanson Verte.*
ALEXANDRE GOICHON .... *Heures d'automne; Aux mânes de don Pedro II d'Alcantara.*

CHANSONS DE « LA PLUME »

PIERRE TRIMOUILLAT... *Lamentations présidentielles.*
F.-A. CAZALS ..... *Le Culte du Mois.*

LA QUINZAINE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE :

Le Onzième banquet de LA PLUME. — *Lettre de M. Puvis de Chavannes.* — *Les Livres* (Sainte-Claire). — *Les Théâtres* (Marcel Bailliot et Albert Gérès). — *Beaux-Arts* (Th. Geslain). — *A travers la Presse* (Trissotin).

COUVERTURE : *La Pétition Grasset.* — *Echos et Avis divers.*

ILLUSTRATIONS :

F.-A. CAZALS : *Portrait de Herman Bang.* — STÈPHE : *Portrait de Lugné Poé.*

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

PARIS

LA PLUME a été fondée le 15 avril 1889 par un groupe de jeunes artistes ayant à leur tête Léon Deschamps : elle a commencé sa cinquième année le 1er janvier 1893. Elle paraît le premier et le quinze de chaque mois avec de 40 à 80 colonnes de texte serré, un dessin en encartage (noir ou en couleurs) et de nombreuses illustrations dans le texte.

Chaque numéro contient les rubriques suivantes :

Articles de fond : *a) Etude d'Histoire, de Sociologie ou de Philosophie. — b) Etude d'Esthétique générale. — c) Petites Polémiques. — d) Le Salon de « La Plume »* (étude critique d'un jeune peintre, statuaire, graveur ou architecte, avec de nombreux dessins à l'appui). — *e) Articles divers,* — par MM. Henry Becque, Maurice Barrès, Jean Moréas, Adolphe Retté, Alphonse Germain, Hugues Rebell, Stuart Merrill, Jean Jullien, André Veidaux, Jules de Marthold, Anatole France, Léon Durocher, Léon Dequillebecq, Georges Montorgueil, Paul Masson, Trissotin, et Léon Deschamps.

Poésie : — par MM. Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Jean Moréas, Maurice Maeterlinck, Adolphe Retté, F. Vielé-Griffin, Gabriel Vicaire, Raymond de la Tailhède, Maurice du Plessys, Stuart Merrill, Louis Le Cardonnel, Félix Malterre, Michel Abadie, Achille Grisard, G. Proteau, Paul Vérola, Jean Rameau, Alphonse Bévylle, Emile Blémont, Jean Carrère, Henry Corbel, Ernest Raynaud, Jacques Tellier, etc.

Correspondance étrangère : — par MM. le prince Alexandre Ourousof (Russie), Carl-Aug. Klein et Imbert (Allemagne), Ernest Tissot (Suisse), Mme Emélie Alexander Marius (Amérique du Nord), Auguste Génin (Amérique du Sud), Paul Lacomblez (Belgique), docteur Barret (Chine et Japon), Chécri (Asie Occidentale), Pierre Mille (Angleterre), Paul Marcussen (Danemark et pays Scandinaves), William Ritter (Bulgarie, Roumanie, Serbie), Enrique Gomez Carrillo (Espagne) et Vittorio Pica (Italie).

Contes et Nouvelles : — par MM. Alexandre Boutique, Lucien Descaves, Louis Dumur, Jacques Renaud, Mlle Judith Cladel, Hugues Rebell, William Vogt, Th. Geslain, Jules Renard, Georges Roussel, etc.

Occultisme : — par MM. le docteur Papus, Jules Bois, Julien Lejay, Stanislas de Guaita, Alber Jhouney, Emile Michelet, etc.

Musique : — par MM. Camille Saint-Saëns, Gabriel Fabre, Henri Quittard, Gaston Dubreuilh, A. Dodement, Henri Welsch, Camille Erlanger, J. Le Bayon, Marcel Legay, Noyrb, Albert Radoux, Casemayor, Xavier Privas, R. Simon, Georges Fragerolle, etc.

Chansons de « La Plume » : — par MM. Jacques Ferny, Eugène Lemercier, Marcel Bailliot, Yann Nibor, Joseph Canqueteau, F.-A. Cazals, Xavier Privas, G. Dumestre, Charles Mougel, Pierre Trimouillat, Gabriel Montoya, Saulgrain, Marcel Legay et Aristide Bruant.

Critique littéraire : — *a) Les Livres. — b) Les Revues Jeunes. — c) Bibliogrphie,* — par MM. *Léon Deschamps*, Louis de St-Jacques, Y. Rambosson, Achille Delaroche, Léon Dequillebecq, Roland de Marès et Sainte-Claire.

Critique dramatique : — par MM. *Marcel Bailliot,* J.-L. Croze et Giboyer.

Critique musicale : — par MM. *Adrien Remacle*, Willy et Lélio.

Critique d'art : — par MM. *Léon Maillard*, Roger Marx, Jules Christophe, Alphonse Germain, Charles Saunier, Jules Antoine, Georges Lecomte, H. Durand-Tahier, Félix Fénéon et Léon Riotor.

Illustrations : — Cette partie, très développée, est spécialement confiée à une élite d'artistes parmi lesquels il faut citer : Willette, Steinlen, H.-G. Ibels, Luce, Toulouse-Lautrec, Andhré des Gachons, Carloz Schwabe, A.-F. Cazals, Gaston Noury, Fernand Fau, Maurice Denis, Camille et Lucien Pissarro, Albert-C. Sterner, Alexandre Séon, Alphonse Germain, Jules Chéret, Paul Gauguin, Raymond Lotthé, Trachsel, Paul Signac, Odilon Redon, Félicien Rops, Charles Caïn, Paul Balluriau, Léon Lebègue, Heidbrinck, Félix Régamey, Jules Sylvestre et Forain.

Pour mieux embrasser tout le mouvement intellectuel contemporain, la revue publie des

Numéros Exceptionnels spécialement consacrés à une Ecole d'art ou de littérature, à une question d'actualité, à un genre, à une personnalité ; ont déjà paru les Nos suivants : Le Chat-Noir *(épuisé)* — L'Idéalisme — Les Modernes *(épuisé)* — Les Normands — Les Lyriques — Les Réalistes *(épuisé)* — Le Gaulois — Les Décadents — Les Catholiques-Mystiques *(épuisé)* — Le Symbolisme de Jean Moréas *(épuisé)* — Le Cabaret du Mirliton *(épuisé)* — Les Jeune-Belgique — L'Ethique de Maurice Barrès — Les Félibres — Les Etrennes littéraires — Le Livre Moderne — Les Parisiens de Paris — Les Peintres-Novateurs *(épuisé)* — La Littérature Socialiste — La Chanson Moderne *(épuisé)* — Les Bretons de France — La Chanson populaire au Japon — Le Jargon de Maitre François Villon *(épuisé)* — Les Soirées de « La Plume » — La Magie — Léon Cladel — La Pantomime — L'Odéon — Les Poitevins — Les Condamnés de la 9me Chambre — L'Anarchisme (résumé complet des théories) — La Chanson

Classique — Victor Hugo — L'Art et la Femme au Japon — Les Affiches Illustrées. Chacun de ces fascicules forme une monographie complète ; il est servi gratuitement aux abonnés, lors de l'apparition, quel qu'en soit le prix de vente.

LA PLUME est absolument indépendante. Elle ne prend parti dans aucune querelle littéraire et veut rester une tribune libre où chacun peut, sous sa responsabilité personnelle, émettre ses idées. « **Pour l'Art** » est son unique devise. C'est pour cela qu'elle a acquis si rapidement l'estime de tous les maîtres et de tous les lettrés qui l'honorent de leur collaboration et de leurs sympathies et qu'elle est devenue *indispensable* à tous ceux qui veulent être tenus au courant des idées nouvelles.

On sait l'immense succès obtenu par tout ce qu'elle a patronné : *Bibliothèque Artistique et Littéraire*, *Soirées hebdomadaires du Soleil d'Or*, où chaque samedi se pressent 200 auditeurs choisis, *Dîners de La Plume*, présidés par Emile Zola, François Coppée, Aurélien Scholl, Jules Claretie, Leconte de Lisle, Auguste Vacquerie, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Francis Magnard et José Maria de Hérédia, *Souscription pour le Monument Baudelaire*, etc. Sa collection forme l'encyclopédie complète de la vie littéraire et de l'art des cinq dernières années.

En résumé, tous les artistes doivent lire **LA PLUME**, la seule revue existante qui donne le compte-rendu fidèle du mouvement intellectuel contemporain, car elle est ouverte à tous les talents, à toutes les controverses, elle reste toujours impartiale et ne publie que des œuvres inconnues du grand public, les meilleures pages des nouveaux écrivains.

Un exemplaire spécimen est envoyé *gratuitement* et *franco* à toute personne qui en fait la demande, 31, rue Bonaparte, Paris, aux bureaux de la revue.

La Société anonyme **LA PLUME** a été constituée le 14 janvier 1892, par statuts reçus chez Me Colleau, notaire à Paris, avec le but de donner à la revue toute l'extension nécessaire et de lui assurer l'existence, de publier une série de livres d'art, d'organiser des Expositions, etc. etc Le capital, 40,000 fr., divisé en 400 actions de Cent francs chacune, a été souscrit aussitôt. MM. les bibliophiles n'ont donc rien à craindre de notre part : solde d'ouvrages publiés à prix élevés, interruption de la collection, etc. La Société ne réimprime jamais ses éditions, pas même les numéros de la revue épuisés, cela afin de maintenir les prix de vente. C'est ainsi que *Dédicaces* de Paul Verlaine, vaut actuellement 15 fr. l'exemplaire publié à 3 fr.

La Société se charge, pour le compte de ses clients, d'acheter tous les livre ou œuvres d'art aux prix marqués par les catalogues. Elle fait ses envois *franco*. Elle se fait l'intermédiaire amical entre les abonnés de la revue et tous les artistes.

LE 5 JANVIER PROCHAIN, INAUGURATION DU

SALON DE LA PLUME

EXPOSITION DE PEINTURE, SCULPTURE, GRAVURE & OBJETS D'ART

Permanente, renouvelée complètement chaque mois

31, RUE BONAPARTE, 31

Pour répondre au désir exprimé par sa clientèle d'artistes et d'amateurs éclairés, La Plume vient de faire installer, 31, rue Bonaparte, au rez-de-chaussée, un hall de cent vingt mètres carrés spécialement aménagé et décoré pour des expositions d'art. Ces expositions seront publiques, mais à la condition que le visiteur soit muni à l'avance d'une carte permanente qui sera délivrée par le Directeur, à partir du 15 décembre prochain, aux lecteurs, abonnés, collaborateurs ou amis de la Revue qui en manifesteront le désir. Ce SALON DE LA PLUME, pour ne pas diperser nos efforts en faveur des artistes, sera réservé à CENT d'entre eux seulement. La liste en sera publiée prochainement. Disons dès maintenant que nous nous sommes assuré le concours de maîtres tels que Félicien Rops, Félix Charpentier, Jules Chéret, Eugène Grasset, Marcelin Desboutin, Henri Boutet et de tous ceux qui, par leur collaboration, ont fait le succès de cette Revue.

Nous prions les artistes qui désirent faire partie des CENT de bien vouloir nous en aviser immédiatement, ils recevront aussitôt tous renseignements sur l'organisation matérielle et les conditions requises pour leur inscription.

Nos lecteurs, abonnés ou non, sont informés qu'ils peuvent recevoir gratuitement pendant 3 mois l'Art Littéraire, *illustré, en envoyant un timbre de 0,15 pour frais, à la direction, 3, rue du Four, Paris.*

LA PÉTITION GRASSET

(Suite, voir La Plume *du 1er décembre).*

—

Les soussignés, n'ayant en vue que l'affirmation de la suprématie de l'art, estiment que Eugène Grasset, par son génie spécial, par sa probité artistique, par son œuvre complet est le seul artiste désigné pour traduire, en vue des vitraux de la cathédrale d'Orléans, la légende de Jeanne d'Arc, que les intérêt supérieurs de l'art français commandent de lui confier cette tâche ainsi qu'en avaient préjugé tous ceux qui ont vu l'ensemble des projets exposés pour le concours.

Emile Zola, Félicien Rops. Aug Rodin, statuaire, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, H. de Toulouse-Lautrec, H.-G. Ibels, Andhré Ibels, Léon Riotor, Alexandre Charpentier, statuaire, Georges Brandimbourg, J. Uzanne, Paul-Marius André, Stéphane Christophe, Lucien Hubert, E. Rassenfosse, William Vogt, Jan le Quesne, statuaire, Karl Boès, Maxime Petit, Charles le Goffic, C. Augé, Henry de Braisne, Robert Scheffer, A. Tournaire, de la *République Française*, Paul Masson, Camille Ruckert, Adolphe Albert, peintre-graveur, Janvier, Léon Riotor, Paul Vérola, Alexandre Boutique, Adrien Remacle, Victorien du Saussay, Charles Buet, Georges Moreau, directeur de la *Revue Encyclopédique*, Emile Goudeau, drs Vogt, J. Gérard, et Jeunet, Félix Voulot, sculpteur, L. Mougenot, dessinateur, J. Besson, artiste-peintre et Henri Corbel, James Millet, Franz Carriès, céramiste, Lacroisade, peintre, R. Audra, peintre, P. Berthanet, peintre, Léon Printemps, peintre, Henri Dabadie, peintre, Junger, peintre, G. Disères, peintre, J. Duchemin, peintre, Ph. Vigoureux, peintre.

(A suivre).

Nous recevons, en outre, la lettre ci-dessous avec prière de publier :

8 décembre.

Mon cher Deschamps,

Le Népotisme en France règne dans toutes les classes et dans tous les groupes, dans le monde de la science comme dans le monde de l'art ; on me dit qu'il en est de même à l'étranger.

C'est d'ailleurs une loi psychologique que l'intérêt particulier ou des plus proches (famille, amitié, relations, ressemblance psychique) tendra toujours à primer l'intérêt social.

La conséquence fatale en est l'abaissement, l'état stationnaire ou l'exhaussement très lent du niveau intellectuel, la selection naturelle devenant presque impossible dans l'humanité.

Le seul remède est l'anonymat *absolu* des concours, remède inapplicable hélas ! en art, lorsque se mesurent des talents originaux, connus, et reconnaissables par leur manière.

Il faut ici une protestation publique comme celle dont *La Plume* a pris l'initiative. Je m'élève avec vous contre l'injustice faite au talent et à la science profonde de Grasset. Amitiés. Charles Ténib.

∿

Le *Faust* de Schumann n'a été donné en son entier, qu'une seule fois à Paris, et cela dans des conditions assez défectueuses, par la Société l'*Euterpe*. il y a six ou sept ans. Cette œuvre musicale va enfin être exécutée avec un soin digne d'elle.

Les Concerts d'Harcourt annoncent en effet pour le dimanche 17 décembre, dans la salle de la rue Rochechouart, une audition de cette œuvre la plus considérable et la dernière production de Schumann ; elle ne fut exécutée et gravée qu'après la mort du maître.

C'est surtout au côté mystique du poème de Gœthe, que Schumann s'est attaché et le seul choix des scènes de ce *Faust* lui donne un caractère original bien différent des *Faust* de Berlioz et de Gounod.

LA PLUME commencera le 1er janvier pro chain une édition de luxe sur papier impérial d Japon qui comprendra des tirages spéciau d'eaux-fortes, pointes-sèches, lithographies e couleur, dessins originaux ou croquis encarté Cette édition dite des Patrons-Fondateurs ser tirée à 12 exemplaires seulement, avec mentio au titre du nom du souscripteur. Le premie fascicule de janvier comprendra une splendid eau-forte de Gaston Noury ; le second, une spiri tuelle fantaisie, pointe-sèche inédite et non mis dans le commerce signée Léon Lebègue.

Prix de l'abonnement : 50 fr. par an. Prix d volume, à la fin de l'année : 100 fr.

L'Administrateur général de « La Plume » sera reconnaissant aux abonnés dont l'abonnement e pire le 1er janvier de bien vouloir le renouvele avant le 31 décembre ce qui leur épargnera d frais de recouvrement.

∿

Dans le numéro de décembre de la *Revue Monéga que* : un intéressant article de Maurice Guillemot *Intimités* ; une charmante nouvelle de Mme Judi Cladel ; une paraphrase de notre collaborateur Ge Bonneron sur la vieille chanson *Malborough s'en va-t guerre*.

∿

FAIRE-PART :

Monsieur Laurent Tailhade a l'honneur de vous avis que ses Causeries hebdomadaires, à la Salle des C pucines, sont suspendues jusqu'au 8 janvier prochai

∿

Indication pour la Révolte : le mot rôle comme t certain nombre d'autres mots français a un sens prop et un sens figuré. Dire : *du rôle des poètes* c'est abs lument comme si l'on disait, par exemple, *du rôle l'électricité dans la formation de la grêle*. Au se propre rôle = fonction. Mais à *la Révolte* on n'a p toujours la notion exacte de la propriété des termes.

A. R.

∿

M. Robert de la Villehervé, le poète qui détient record de la tradition Banvillesque publie dans l'*Ec de Paris* un roman feuilleton qu'on pourrait intitule *Le Crime de Moret ou les impressions d'un assassiné* Ohé ! la bonne copie !...

∿

Phrases :

De M. Yvan Bouvier *(Journal* du 6 déc.) :

A peine de temps en temps *aperçoit-on un effort* tendant à e primer les sentiments des personnages...

M. Bouvier, qui est critique dramatique, doit servir d'une bonne jumelle.

Problème posé par la *Revue Blanche* aux lecteurs

d'annoncer : on va devenir meilleur et plus fort, qui ne no consentira le plaisir ?

∿

La souscription au monument Pierre Dupont e close. Le Caveau lyonnais et la *Revue du Siècle*, en personne de son directeur M. Camille Roy, peuve s'attribuer une grande part de cet heureux résultat.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particuliè

—

H. R. *Munich.* — Le Comité ne s'est pas encore réuni. ∿ **Capitaine au long cours.** — Nos amitiés, Cancalais, nos regrets de ne pas vous avoir encore. ∿ **A. L.** Très pr chainement lire *Revers*. ∿ **A. B.** *Challans.* — C'est fait. Pa dessins de d. G. impossible sans payer chaque comp. un minim. 30 fr. ∿ **Abbé B.** — Reçu. Amitiés. ∿ **J. D.** *Paris.* Très bien vos vers. En choisirai une pièce pour l'un des prochai numéros. ∿ **Delville.** — Accepté avec plaisir.

NOS SOIRÉES LITTÉRAIRES

Café du Soleil d'Or

TOUS LES SAMEDIS **1, Place Saint-Michel, 1** TOUS LES SAMEDIS

Samedi, 11 novembre 1893. — Pierre Massoni : *Vers pour Paul Verlaine.* — Gaston Dumestre : *Verlaine à Bro ssais ; l'Etat civil,* chansons. — Roland de Marès : *les Rois,* poésie. — Cazals : *le Rhum à l'eau du troubadour ; Moréas chante,* chansons. — A. Retté : *Colloque sentimental ; l'Empire* (de Paul Verlaine). — Mlle Louise Willy : *l'Essayage* (paroles de Costé, mus. de Marie Krysinska) ; *Chemin faisant* (paroles et mus. des mêmes) ; *Sérénade* (paroles de Carolus Tenib, mus. de Marie Krysinska). — Georges Suzanne : *Sonnet.* — Pierre Trimouillat : *Voulez-vous bien ne plus dormir ; M. Alphonse aux Français,* chansons. — Henri Degron : *Rêve,* poésie. — Mme Andhrée : *Tu dis ; Minou, minou, minou,* chansons. — Jean Carrère : *les Porteurs de flambeaux ; Ode au poète futur.* — Dargès : *Chanson d'amour.* — Henri Strentz : *Une rose s'effeuilla,* poésie. — Arthur Bernède : *Amour,* chant (mus. de Benjamin Godard) ; *L'Anneau d'Argent* (mus. de Cécile Chaminade). — Martinet : *Consolation en prison,* poésie. — G. Dumestre : *Simplice l'Ecorché ; Les Inquiets ; Les Machabées,* chansons. — Darges : *Chanson.*

Samedi, 18 novembre 1893. — Bénéteau : *Sonnet ; Les veuves du Luxembourg* (Gabriel Montoya). — E. Faivre : *Indulgence,* poésie. — Mme Kairouan : *Chanson bretonne.* — H. Strentz ; *Sonnet.* — Erasme : *Ma Nanon,* chanson bretonne. — Léon Denis : *Sonnet de la dame d'automne.* — Cazals : *L'échec de M. Barrès,* chanson inédite ; *Liturgies intimes.* — A. Veidaux : *La chute,* sonnet. — Mme Andhrée *Minet* (Yann Nibor) ; *Les Trottins* (paroles de M. Bailliot, musique de J. le Bayon). — Martinet : *Les mauvaises fenêtres* (Catulle Mendès). — A. Bernède : *Aubade* (E. Lalo) ; *L'amour* (B. Godard). — Paul Paillette : *Gavrochinette ; Amour libre,* poésies réalistes. — Mme Louise Willy : *Ceinture de chasteté* (paroles de A. Masson, musique de M. Krysinska) ; *l'Essayage* (paroles de Costé, mus. de Marie Krysinska). — G. Herbert : *Le Poignard et l'Epée ; Le Dompteur,* poésies. — André Ibels : *Chanson verte, (La Vague),* poésie. — Gaston Armelin : *Hymne à la mer ; Hymne à la terre,* poésies. — Massoni : *La Gêne,* poésie. — Roland de Marès : *Poésie.* — Cazals : *l'Union franco-russe ; les Ephèbes,* chansons. — Laurent Tailhade : *Ballade sur le propos d'immanente syphilis ; Ballade pour exalter les doyennes du persil ; Ballade à la louange de l'état de pauvreté de Pauvre Lélian.* — Marcel Bailliot : *Comme la Lune ; l'Abricot,* chansons. — Bojitch-Savitch : *La gloire du poète.*

Samedi, 25 novembre. — Emile Spès : *Poème.* — Bénéteau : *Au quartier,* chanson. — E. Pilon : *les Escaliers,* poésie. — Saulgrain : *Les inventions modernes,* chanson. — A. Veidaux : *les Dégénérés,* poésie. — G. Dumestre : *L'ennuque du casino de Paris ; les Inquiets,* chansons. — A. Retté : *Orgueil ; Chanson d'hiver,* poésies. — Mme Andhrée : *Tu dis ; Minou, minou, minou !* chansons. — P. Paillette : *Les remontrances d'un marloupin ; Les soldats de Cupidon,* poésies réalistes. — Elie Brachet : *Sonnet.* — Vte Gabriel de Lautrec : *Chanson opportune ; l'Eléphant.* — Dalibard : *la Chanson de Moréas ; la Chanson de Xanroff.* — Massoni : *Sur un vers de Baudelaire,* poésie. — Bernède : *Sigurd.* — Leon Denis : *Vers pour J.-M. de Hérédia.* — Erasme : *la Lavandière,* chanson. — Jean Carrère : *Hymne d'Etoiles ; Chanson d'aurore.* — Gaston Dumestre : *l'Absinte ; t'Etat-civil ; La chanson des yeux,* chansons. — E. Rocher : *Chansons des feuilles,* poésie. — H. Méryc ; *P. Verlaine à l'Académie,* chanson. — A. Retté : *Colloque sentimental* (de P. Verlaine).

Présidence de Léon Deschamps ; secrétaire de séances : Marcel Bailliot ; Piano tenu par MM. Jules Le Bayon, Arthur Bernède, Marie Krysinska, A. Dodement et A. Boogaerts.

Samedi, 2 décembre. — Eugène Faivre : *Cueillette de tilleuls,* poésie. — Gaston Dumestre : *le Nouveau Ministère ; Deuil d'amour,* chansons inédites. — Massoni : *Fête d'amour,* poésie. — F.-A. Cazals : *les Bons amis ; le Conseiller municipal,* chansons. — Paul Paillette : *Ressauteur,* monologue. — Diane Andhrée : *la Boîte d'allumettes* (paroles de Dalibard, musique de Casemajor) ; *la Ballade de la Princesse* (Augusta Holmès), œuvres inédites, piano tenu par M. Dodement ; *Minet* (Yann Nibor). — Edmond Pilon : *les Cygnes du Nord,* poésie. — Dalibard : *Emile Zola à Lo rdes,* chanson ; *Sonnet.* — Jean Carrère : *Ode à Victor Hugo ; l'Ile heureuse,* poésies. — *Morceaux pour 2 Mandolines* par MM. Tardif et Pètre. — Adolphe Retté : *Ballade du Vent qui passe ; les Enfants élus,* poésies. — Gaston Dumestre : *Simplice l'écorché,* chanson ; *Idéale Moisson,* sonnet ; *les Inquiets,* mélodie. — Paul Paillette : *Quand tu voudras ; le Temps d'anarchie,* chansons. — Martinet : *Fable anarchiste* (Les animaux malades de la Peste, de La Fontaine) ; *le Mistral dans la maison d'arrêt de Marseille.* — Xavier Privas : *les Thurifaires ; Chanson pour la Pentecôte* (inedite) ; *Droit d'asile* (inédite). — F.-A. Cazals : *Boléro ; l'Alliance franco-russe.* — Xavier Privas : *Chanson paillarde ; Noël de Pierrot,* chansons.

Samedi, 9 décembre. — *Soirée du Banquet.* — Roland de Marès : *les Rois aveugles,* poésie. — Jean Carrère : *les Porteurs de flambeaux,* poème. — Joseph Canqueteau : *la Pince hémostatique,* chanson inédite ; *l'Affaire Norton ; les Nouveaux ténors du Palais-Bourbon,* chansons. — Laurent Tailhade : *Ballade surannée de la consolation automnale ; Ballade antique sur la louange de pauvreté.* — Gaston Dumestre : *Simplice l'Ecorché,* chanson. — Emile Goudeau : *Soirs de Paris,* poésie. — P. Trimouillat : *Quand Sarcey dort,* chanson. — Emile Bourdelle : *le Poème du sculpteur,* poésie. — Ch. le Goffic : *Vos Yeux,* poésie. — Léon Denis : *Ballade en l'honneur du nouvel an,* poésie. — J. Canqueteau : *le Ministère homogène ; La dernière affiche de Chéret,* chansons inédites. — Victorien du Saussay : *A toi, reine, j'ai rêvé,* sonnet. — A. Bernède : *L'Anneau d'argent* (Cécile Chaminade). — A. Martinet : *Les animaux malades de la peste,* fable ; *Germinal,* poésie. — Emile Goudeau : *L'émigration du soleil,* poésie ; *Soulographieski,* poésies. — Marcel Bailliot : *Enquête sur l'Evolution littéraire ; la Blouse à Thivrier,* chansons.

Présidence de Léon Deschamps ; secrétaire des séances : Marcel Bailliot ; Piano tenu par MM. Jules Le Bayon, Arthur Bernède, Marie Krysinska, A. Dodement, et A. Boogaerts.

ARTISTES INSCRITS

pour le Salon de « La Plume »

Jules Alby, peintre ; W. Barbottin, graveur ; Jules Benoit-Lévy, peintre ; Henri Boutet, peintre-graveur ; Emile Causé, décorateur ; F.-A. Cazals, peintre ; P. Charbonnier, peintre ; Félix Charpentier, sculpteur ; Jules Chéret, peintre ; Alphonse Cornet, peintre ; Alexandre Cuvelier, peintre ; Jean Delville, peintre ; Marcelin Desboutin, peintre ; G. Dubouchet ; Maurice Dumont, peintre ; Fernand Fau, dessinateur ; Alphonse Germain, pastelliste ; Eugène Grasset, peintre ; J. Hirschfeld, sculpteur ; A. Iker, peintre ; Loys Irissou, imagier ; J. Jeunet, peintre ; Victor Koos, peintre ; Lacressonnière, peintre ; Léon Lebègue, peintre ; Xavier Le Sueur, aqua-fortiste, S. de Niederhausern-Rodo, sculpteur ; Gaston Noury, dessinateur ; A. Osbert, peintre ; Hermann Paul, peintre ; W.-H. Pécou, sculpteur ; Richard Ranft, peintre ; Félix Régamey, peintre ; Pierre Roche, sculpteur ; Félicien Rops, aqua-fortiste ; Marcel Royer, peintre ; Alexandre Séon, peintre ; Mlle S. de Swart, ciseleur ; Jules Sylvestre, peintre ; Félix Voulot, sculpteur et Ph. Zilcken, peintre-graveur.

(à suivre).

Annonce pour MM. les Officiers Ministériels

PROPTÉ à Paris, 82 et 84, r. du Dessous-d.-Berges. Suscept. rapp. b. ann. 8.000 f. M. à p. 40.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 19 déc. 93. Me **Colleau**, not. à Paris, 21, aven. d'Italie.

ADJUDICATION en l'étude et par le ministère de Me Paul **Rigault**, notaire à Paris, le mercredi 20 décembre 1893, à une heure en un seul lot de :

1° UNE GRANDE USINE à usage de distillerie et dépendances, dite :

DISTILLERIE de SÉBASTOPOL

sise à Ham (Somme). Contenance 4 hectares 34 ares 34 centiares.

2° UN TERRAIN sis à Ham, en face de l'usine, d'une contenance de 1 hectare 41 ares 80 centiares ;

3° ET UNE CITÉ OUVRIÈRE sise à Sommette-Eaucourt (Aisne).

Ensemble la clientèle et l'achalandage attachés à l'usine et le droit aux baux.

Mise à prix (pouvant être baissée) : 350.000 francs, mobilier, matériel et marchandises à prendre à dire d'experts.

Consignation pour enchérir 35.000 fr.

Prix payable après l'adjudication ou dans la huitaine.

Entrée en jouissance aussitôt après le paiemer du prix.

S'adresser pour les renseignements : à *Ham* au directeur de l'Usine ; à *Paris*, au liquidateu de la Société de la Distillerie de Sébastopol, 4 rue de la Bourse, et à Me Paul **Rigault**, notair à Paris, 31, boulevard de Sébastopol, dépositair du cahier des charges et des titres de propriété

EN PRÉPARATION A LA BIBLIOTHÈQUE DE *LA PLUME*

MÉMOIRE
sur la
MUSIQUE

Théorie, Pratique et Philosophie musicales

par

J.-F. LE SUEUR

Chevalier de la Légion d'Honneur, Membre de l'Institut de France, Directeur général de la Musique de l'Empereur Napoléon Ier, ancien Inspecteur et Professeur de haute Composition au Conservatoire impérial de Musique, Grand Cordon de l'ordre de St-Michel, Membre de toutes les Sociétés savantes de France et de l'Europe

DEUX VOLUMES in-4°, DE 500 PAGES CHACUN, AVEC UN PORTRAIT A L'EAU-FORTE PAR X. LE SUEUR

tirage à 310 ex. numérotés, au prix de **vingt-cinq francs** chaque volume

Cette publication est honorée d'une subvention du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts

LE TOMBEAU DE CHARLES BAUDELAIRE

Publié avec le concours de MM.

Leconte de Lisle, François Coppée, Paul Bourget, Jules Claretie, Léon Dierx, Anatole France, E. de Goncourt, J.-M. de Hérédia, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, S. Mallarmé, Roger Marx, Louis Ménard, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Jean Moréas, Prince Alexandre Ourousof, Edmond Picard, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean Richepin, Édouard Rod, Georges Rodenbach, Aurélien Scholl, Armand Silvestre, Sully Prud'homme, Swinburne, Laurent Tailhade, Auguste Vacquerie, Paul Verlaine, Emile Verhaeren, F. Viélé-Griffin, Emile Zola et de toute la jeunesse littéraire actuelle.

FRONTISPICE A L'EAU-FORTE PAR FÉLICIEN ROPS

Un beau vol. in-8° de 250 pages environ et qui ne sera tiré que pour les souscripteurs (V. prix au prochain n°

CATALOGUE GÉNÉRAL

es Publications en vente aux Bureaux de la Revue, 31, rue Bonaparte, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
Artistique et Littéraire
31, Rue Bonaparte, PARIS

COLLECTION D'ART

Éditée sous le patronage de *La Plume*

ŒUVRES DÉJÀ PARUES :

. — **Dédicaces,** poésies, par Paul Verlaine, (portrait de l'auteur dessiné par F.-A. Cazals et gravé par Maurice Baud) tirage à 350 exemplaires numérotés : 50 ex. à 20 fr. ; 50 à 5 fr. ; et 250 à 3 fr..... *(épuisé).*

. — **A Winter night's dream** (*Le Songe d'une Nuit d'Hiver*) poème lunatique, par Gaston et Jules Couturat, de l'Ecole funambulesque (portrait des auteurs par Raymond Lotthé), tirage à 250 exemplaires numérotés : 25 ex. sur grand Japon à 20 fr. ; 25 sur papier à la forme à 5 fr. et 200 à 3 fr. *(épuisé).*

. — **Albert,** roman, par Louis Dumur, (portrait de l'auteur gravé en phototypie), tirage à 500 exemplaires numérotés : 25 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 475 sur simili-Japon à..... 3 fr. »

. — **Les Cornes du Faune,** poésies, par Ernest Raynaud, (portrait de l'auteur gravé en phototypie), tirage à 162 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

. — **Le Fi Bâlouët**, études de mœurs paysannes, par JacquesRenaud, (portrait par L. de St-Etienne) tirage à 212 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 200 ex. sur simili-Japon à..... 3 fr. »

. — **Les Tourmentes**, poésies, par Fernand Clerget, (portrait de l'auteur par Raymond Lotthé) tirage à 162 exemplaires numérotés : 20 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

. — **Thulé des Brumes**, légende moderne, par Adolphe Retté, (portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par H.-E. Meyer) tirage à 312 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 300 ex. sur simili-Japon à..... 3 fr. »

. — **Quand les Violons sont partis**, poésies, par Edouard Dubus, (portrait de l'auteur par Maurice Baud), tirage à 162 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 ex. sur simili-hollande à 3 fr. »

. — **La Vie sans lutte,** nouvelles, par Jean Jullien, (portrait de l'auteur par Maximilien Luce) tirage à 262 exemplaires numérotés : 12 sur grand Japon à 20 fr. avec double portrait par Luce), et 250 ex. sur simili-japon à..... 3 fr. »

. — **La Passante**, roman d'une âme, par Adrien Remacle, (frontispice à l'eau-forte par Odilon Redon), tirage à 420 exemplaires numérotés : 20 sur grand Japon à 20 fr. et 400 ex. sur simili-hollande à.... 3 fr. »

. — **L'Altière Confession**, proses, par William Vogt, (portrait de l'auteur gravé à la pointe sèche par Marcelin Desboutin) tirage à 262 exemplaires numérotés : 12 sur grand Japon à 20 fr. et 250 sur simili-japon à..... 3 fr. »

. — **Les Baisers morts,** poésies, par Paul Vérola, (frontispice à l'eau-forte par Félicien Rops), tirage à 262 ex. numérotés : 12 ex. sur Japon (avec double état du frontispice) à 20 fr. et 250 ex. simili-hollande à 3 fr. »

(Cette collection se continue par un volume nouveau haque trimestre. Tous les exemplaires sont numérotés. édition ne sera jamais réimprimée).

ANNEXE A LA BIBLIOTHÈQUE

Paradoxe sur l'Amour, étude en prose par Adolphe Retté (frontispice à l'eau-forte par H.-E. Meyer), une plaquette de luxe tirée à 150 ex. numérotés : 4 ex. sur hollande, à grandes marges (épuisés) et 146 ex. simili-hollande à..... 2 fr. »

La Lutte Idéale (*Les Soirs de La Plume*) par Léon Maillard, préface d'Aurélien Scholl, cent portraits divers, in-18 à..... 2 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage, 10 ex. sur Japon à..... 12 fr. »

Chansons de Joseph Canqueteau, préface d'Aurélien Scholl, couverture en couleurs de Gaston Noury, dessins dans le texte et hors texte, de Fernand Fau, Léon Lebègue et Gaston Noury, un beau volume in-18 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage 20 ex. grand papier Japon à 10 fr. l'ex. avec une pointe-sèche de Henri Boutet (planche détruite).

Bréviaire du Cœur, poésies par Aristide Estienne, préface de Léon Deschamps, frontispice de Andhré des Gachons, tirage à 254 ex. : 4 sur grand Japon (épuisé) et 250 sur simili-hollande à..... 3 fr. »

Pa-Hos et Zu'ella, légende en vers, par Gabriel Martin, ex. à 150 fr. 20 fr. 10 fr. et. 3 fr. »

SOUS PRESSE :

Corbeille très ancienne poésies, par Henri Degron..... 3 fr. »

Au Seuil des Paradis, poésies, par Alfred Gauche, format album, 4 vol. Japon impérial à 20 fr. *(épuisés)* et 160 ex. à..... 3 fr. »

Notes pour demain :

1. — *Andhré des Gachons*, par Léon Maillard, J.-L. Croze, et Marcel Blanchedieu, 1 plaquette de luxe avec trois compositions de Andhré des Gachons et un portrait en phototypie..... 2 fr. »

2. — *H.-G. Ibels*, par Charles Saunier, 1 plaquette de luxe avec 7 dessins de Ibels et un portrait par H. Toulouse-Lautrec... 2 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage 15 ex. sur Japon à grandes marges, avec un dessin *original* encarté, au prix de..... 20 fr. »

Cette collection sera continuée.

Collections de LA PLUME : chaque vol., 20 fr. »

Tome I *(année 1889)*, un beau vol. broché (186 pages) contenant des dessins de G. Auriol, Caran d'Ache, Fernand Fau, Fraipont, Henriot, Léon Lefebvre, Paul Léonnec, R. Lotthé, Luque, Edouard Manet, H. Rivière, Robida, Uzès, Ad. Willette, etc.

Tome II (*année 1890*), un vol. (266 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) F. l'Anglois, F. Besnier, A.-F. Cazals, A. Descaves, V. Meurin, Gaston Noury, Emmanuel Rousseau, Mesplès, Alcide Sauvaire, etc.

Tome III *(année 1891)* un vol. (484 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) A. Bouvenne, Cham, Jules Chéret, F. Courboin, Dantan, Maurice Denis, Dubois-Pillet, Paul Gauguin, Ch. Gautier, A. Gill, Grandjean, E. Hébert, Lautrec, Luce, E.-H. Meyer, Lucien Pissarro, G. Seurat, Paul Signac, Steinlein, Albert C. Sterner, etc.

Tome IV *(année 1892)*, un vol. (536 p.) illustré par (v. noms ci-dessus et) H.-G. Ibels, Alphonse Germain, Andhré des Gachons, Alexandre Charpentier, Trachsel, Maurice Baud, Léon Lebègue, Heidbrinck, Paul Balluriau, Henri de Groux, Charles Caïn, Louise Abbéma, Jules Benoît-Lévy, J. Wagrez, E. Dardoize, F. Cormon, Myrbach, Ségé, etc. (Le frontispice de ce vol. est une pointe-sèche de Henri Boutet).

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE

Antipyrine

du DOCTEUR KNORR

Fabriquée à CREIL (Oise)

Spécifique certain des MIGRAINES et NÉVRALGIES

SEUL produit expérimenté par les sommités médicales du monde entier, ayant, **SEUL**, toutes les garanties de pureté.

L'**ANTIPYRINE** du Dr **KNORR**

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

(Consulter le médecin pour les doses à prendre)

LE **DERMATOL**

Fabriqué à **CREIL**

Un succédané de l'iodoforme

Poudre insoluble, antiseptique, inodore et *énergiquement* **CICATRISANTE**

Ne pas confondre avec les sous-gallates de bismuth impurs offerts par le commerce.

Se trouve dans toutes les Pharmacies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre.

Le flac. de 25 doses env. 2 fr. 50

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

GUÉRISON certaine des **MALADIES NERVEUSES**

Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Ebloussements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE

Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — *Envoi Notice gratis.*

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE

Guérison certaine des RHUMES Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.

PATE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de *l'ALCOOLATURE d'ARNICA* de la **TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES**

Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériformes.

THÉ DIURÉTIQUE DE MURE

Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Graviers et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.

Boîte franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.

Phie MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).

Refuser les Contrefaçons — Exiger le nom de Mure.

SOIERIES & LAINAGES

Ne faire aucun achat en Velours, Soieries ou Lainages sans avoir préalablement examiné les intéressantes collections de la **Maison E.-L. Poy**, 7, rue de la République, LYON (au cœur de la Fabrique) non moins remarquables par la modicité des prix que par l'exquise variété des nouveautés et coloris.

Envoi d'échantillons gratis et franco, en réponse à toutes demandes.

LA MÉMOIRE

rendue à ceux qui l'ont perdue, faite bonne chez ceux qui l'ont mauvaise et meilleure chez ceux qui l'ont bonne

CINQ LEÇONS par M. **G. ROLIN** professeur.

Pour le prospectus *franco* s'adresser à :

G. ROLIN, 40, rue Gay-Lussac, PARIS.

DESSINS

Lithographies, Eaux-fortes originales, de A. Willette, Forain, Lautrec, H.-G. Ibels, H. Boutet, Steinlen,, Rops, Somm, Heidbrinch, Bonnard, etc.; chez **Ed. Kleinmann**, 8, R. de la Victoire, Paris.

BULLIER

BAL : SAMEDIS & DIMANCHES

JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

VINS DE BORDEAUX

H. PUIMALY, *propre à CAUDÉRAN (Gironde)*

RÉCOLTES DISPONIBLES :

CHATEAU LAFOSSE		HAUT MOULIN ROUGE	
Récolte 1890...	115 fr.	Récolte 1890...	125 fr.
— 1889...	115 »	— 1889...	140 »
— 1888...	125 »	— 1888...	150 »
— 1887...	130 »	— 1887...	170 »
— 1886...	160 »	— 1885...	200 »
— 1884...	200 »	— 1884...	320 »

La Barrique de 228 litres, logé et franco en gare de l'acheteur

---

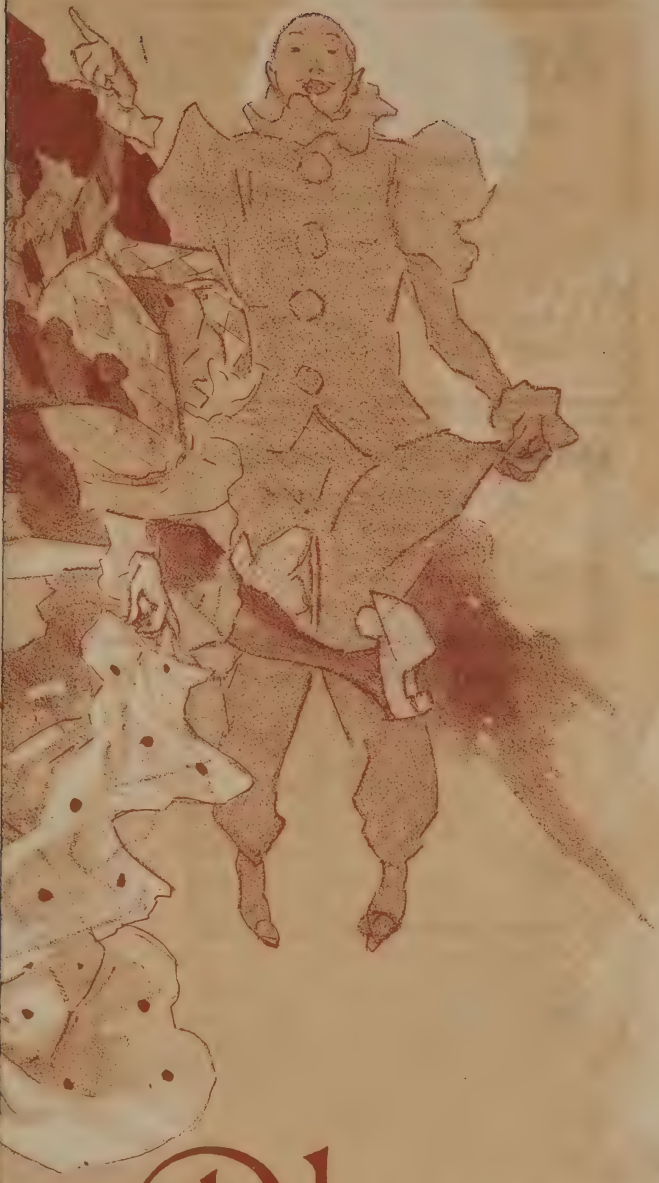
PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — Pour la barbe, 20 fr., 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

15. Nov. 93

RÉDA



La Plume

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

Exceptionnel consacré à **l'Affiche illustrée**

Rédacteur en Chef J. Canqueteau

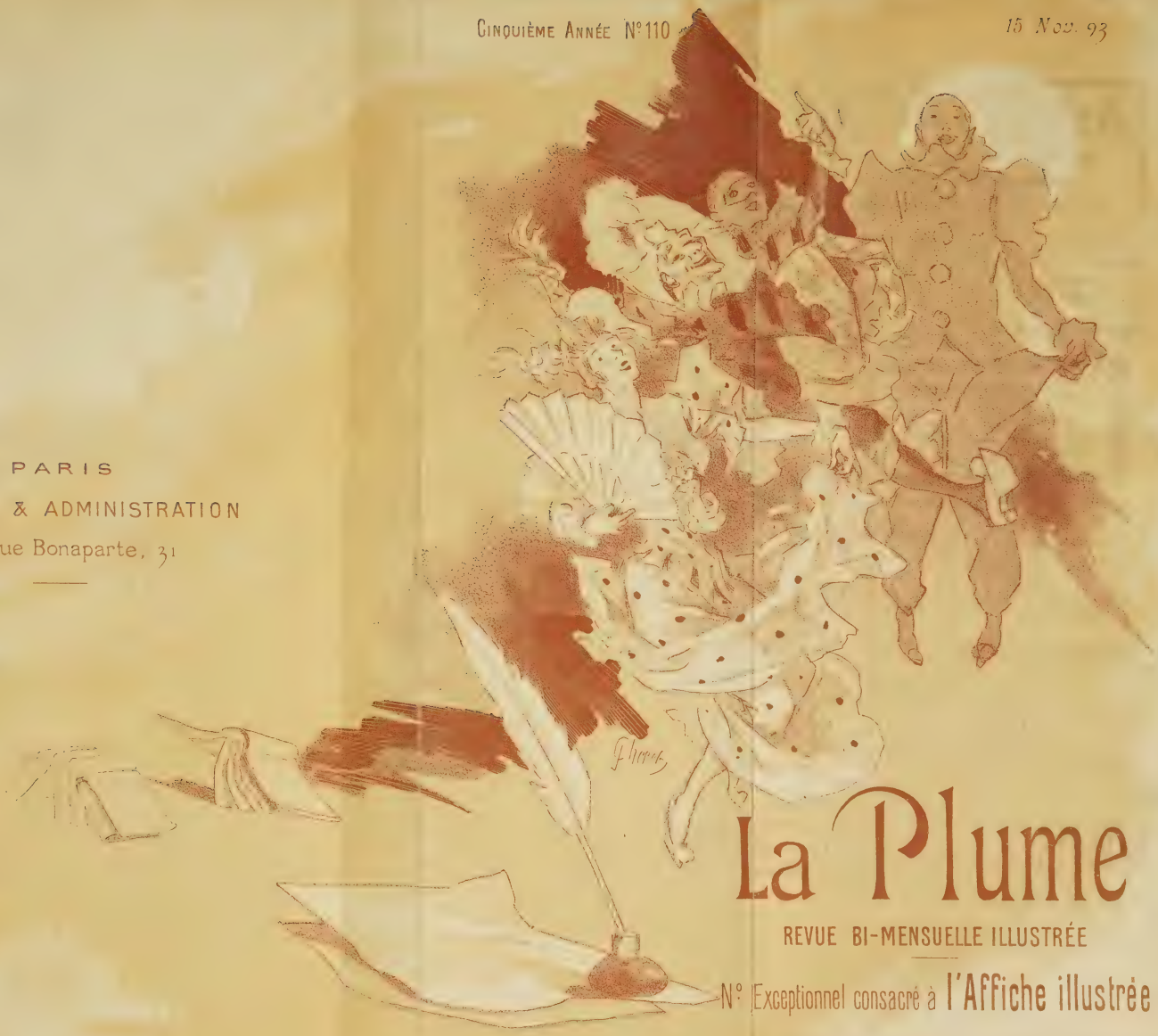
Cinquième Année N° 110

15 Nov. 93

PARIS

RÉDACTION & ADMINISTRATION

31, Rue Bonaparte, 31



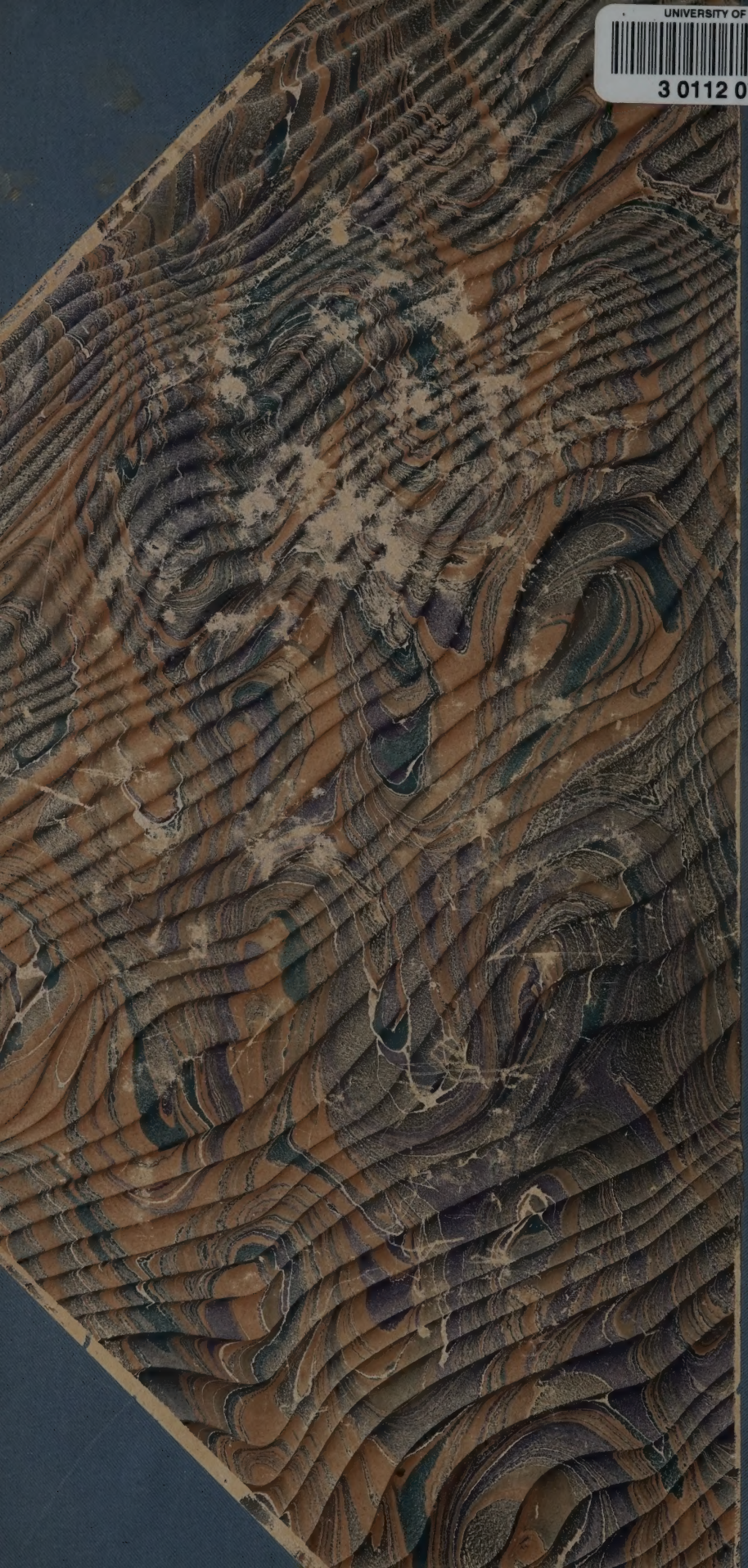
La Plume

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

N° Exceptionnel consacré à l'Affiche illustrée

Rédacteur en Chef J. Canqueteau

Imp. Chaix (Ateliers Chéret) 20, Rue Bergère. PARIS. 32744



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 075865219